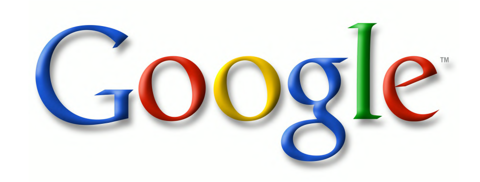



WIDENER
HN YR4K $





MUSÉE
DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XXVIIIe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERGER (Louis).
BERTHOUD (Henry).
BLANQUI, de l'Institut.
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
DECHASTELUS (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DESESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MÉRY.
MONNIER (Henri).
NADAUD (Gustave).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TAVERNIER (de la Nièvre).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BAR (de).
BERTALL.
BIARD.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LENOIR (Albert).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAJOU (Auguste).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
SALIÈRES.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1861-1862 (29e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Belgique, 8 fr. 50. — Suisse, Sardaigne, Italie, 8 fr. 10. — Angleterre, Hollande, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Russie, Saxe, Suède, 9 fr. — Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, Toscane, Deux-Siciles, 9 fr. 50. — Espagne, 9 fr. — Portugal, 8 fr. — États-Romains, 11 fr. — Bavière, 9 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Angleterre, Belgique, Suisse, Sardaigne, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Italie, Russie, Saxe, Suède, 15 fr. 50. — Hollande, Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, 16 fr. 50. — Espagne, 15 fr. 50. — États Romains, 19 fr. 50. — Portugal, 14 fr. — Toscane, 15 fr. 50. — Deux-Siciles, 16 fr. — Bavière, 15 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de **7 fr. 50 c.** *pour le* **Musée** *seul, et de* **13** *fr.* **70** *c. pour le* **Musée** *et les* **Modes vraies** *réunis*, **dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)**

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés **directement** ***par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.***

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

VINGT-HUIT VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris . . .	Broché	6 fr.	(Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
	Relié	7 fr. 50 c.	

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 28 vol. ensemble : Paris, 125 fr. Départ. 137 fr. Rendus *franco*. Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.



MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME VINGT-HUITIÈME.

—

1860-1861.

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.



AVERTISSEMENT.

Voici le vingt-huitième volume du *Musée des Familles*. Sans dissimuler tout ce que ce chiffre a de flatteur pour sa direction, nous savons tout ce qu'il lui impose de devoirs; nous sentons aussi tout ce qu'il lui donne de force pour les remplir.

L'année 1860-61, année de crise pour tout le monde et pour toute chose, n'a pas altéré la prospérité de notre recueil. Nous en remercions hautement notre nombreuse famille de lecteurs, et notre reconnaissance va se témoigner par de nouveaux efforts, nous pouvons ajouter : par de nouveaux progrès, dans la vingt-neuvième année.

On a déjà vu ces efforts et ces progrès dans le tome qui s'achève aujourd'hui. Si quelques noms illustres et chers ont manqué encore à nos appels et à leurs promesses de collaboration, d'autres noms plus illustres encore, d'autres talents non moins éprouvés, sont entrés à l'improviste et ont été admirés dans nos colonnes.

Nous avons essayé déjà d'améliorer nos gravures avec le secours si puissant de la photographie. On l'a reconnu à l'exactitude des portraits, à la finesse des copies, au rendu des effets et des détails.

Nous avons pris des mesures pour que ce secours soit plus fréquent et plus efficace dans notre vingt-neuvième volume. En ce moment-ci même, nos premiers photographes sont à l'œuvre pour développer et perfectionner nos *illustrations*. On en jugera par les principales gravures du présent numéro, et par celles qui vont accompagner nos prochaines livraisons.

Ces livraisons contiendront des reproductions de chefs-d'œuvre, des portraits et des vues contemporaines, exécutés avec toute la perfection qu'on connaît aux appareils magiques de Disdéri, de Bingham, d'Adam-Salomon, de Nadar, d'Alophe, etc.

Quant au texte, on sait déjà notre programme. Nous publierons, en 1861-62, de nouvelles pages inédites de M. DE LAMARTINE, de M. le comte ALFRED DE VIGNY, de M. F. HALÉVY, de M. E. LEGOUVÉ, de M. EMILE AUGIER, de l'Académie française; on y respirera, *sous les Orangers*, des bouquets d'ALPHONSE KARR, qui embaument d'avance nos pages; on y lira un nouveau roman de PAUL FÉVAL, des articles de MM. SAINT-MARC GIRARDIN, FRANCIS WEY, EMILE DESCHAMPS, GEOFFROY SAINT-HILAIRE, LÉON GOZLAN, JULES SANDEAU; une opérette de M. CH. WALLUT, *le Dernier Paladin*, qui sera une surprise joyeuse et sans précédents ; le *Dernier Lion*, de MÉRY ; l'*Italie méridionale*, par le même ; des Etudes religieuses et des Voyages par M. LOUIS ENAULT ; l'*Histoire anecdotique de la vapeur*, par M. TAVERNIER (de la Nièvre); les *Héritages*, par M. CHARLES DESLYS ; la suite de toutes les séries commencées, et même des rébus dans un cadre et sur des sujets inattendus.

Mais à quoi bon se faire des promesses entre amis de vingt-huit ans? Ne suffit-il pas de répéter notre devise à nos lecteurs : Comptez sur notre persévérance, — comme nous comptons sur la vôtre, et suivez-nous avec confiance dans la vingt-neuvième étape de notre voyage en commun?

PITRE-CHEVALIER.

Villers-sur-Mer, septembre 1861.

MUSÉE DES FAMILLES

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION. LE DERNIER TIGRE (1).

Groupe de tigres dans une forêt de l'Inde, voyant passer une locomotive. Dessin de Foulquier.

Hâtons-nous ! un monstre moderne, inconnu de Cuvier, va bientôt dévorer le dernier individu des races félines.

La locomotive, avec sa crinière de flamme et de fumée,

(1) Voir la *Table générale* et celles des tomes XXI à XXVII.



va faire retentir de ses mugissements les derniers domaines du tigre, dans les montagnes de Ravana; ce superbe animal va passer à l'état de sphinx; on ne le verra plus qu'en pendules et en supports de cheminées, et après deux mille ans, lorsque les derniers tigres empaillés auront rendu aux éléments destructeurs leur *conserve* taxidermique, on élèvera des doutes sur l'existence de leur espèce, comme on fait pour la licorne et le roc. La ménagerie des locomotives augmente chaque jour son personnel et gagne du terrain. Les derniers et tout récents exploits de nos marins en Sénégambie ont fait mugir la vapeur sous le péristyle du plateau de Dembo et du mont Lupata, dernier asile des bêtes fauves, locataires d'Adam, menacées d'expropriation, après soixante siècles, pour cause d'utilité publique. Si, en 1799, le canon de lord Cornwallis a rejeté bien loin du Mysore les races félines, étonnées d'entendre des coups de tonnerre en plein soleil, que va-t-il arriver, lorsque les locomotives parties de Bombay et d'Hyderabad se lanceront à tous crins de fumée, comme des volcans à roulettes, sur les routes ferrées ouvertes du Malabar au Coromandel? Déjà les tigres et les lions ne pouvaient vivre dans le voisinage de l'Océan, parce qu'ils reconnaissaient dans le monstre hérissé d'écume et doué de la formidable voix des tempêtes un monstre plus terrible que l'éléphant; que vont-ils penser, les pauvres tigres du Tinnwely et de Ravana, lorsqu'ils verront passer, sur la lisière de leurs propriétés rurales, de gigantesques chapelets de waggons, remorqués par des monstres de flammes, et escortés de tremblements de terre? Une mortelle nostalgie saisira ces quadrupèdes, déjà fort mélancoliques de leur naturel; ils oublieront le chemin de l'abreuvoir où se rendaient les timides gazelles; ils ne viendront plus s'asseoir, en convives affamés, à ces restaurants de la nature; ils se réfugieront au sommet des montagnes arides, où manquent l'eau et la chair fraîche, et ces anachorètes félins, ennemis des longs jeûnes, expireront de faim et de soif, en désespérant d'attaquer les monstres volcaniques des convois *express-train* de Golconde et de Madras. Ce sera une perte pour la zoologie et un bénéfice pour l'humanité.

Chose remarquable! le cataclysme de la matière avait préparé à l'homme une planète habitable, en détruisant les grands sauriens, le mososaurus, l'ichthyosaurus, le dynothérium, le mastodonte et autres colosses, qui n'auraient pas permis l'établissement du moindre paradis terrestre au jeune Adam et à ses successeurs. Six mille ans après, le cataclysme de la civilisation va détruire toutes les races félines, pour favoriser les déménagements des émigrés septentrionaux, chassés de leur pays par l'encombrement des villes et la cherté des loyers. C'est que les tigres, ces êtres délicats, ces épicuriens velus, ces sybarites du désert, n'avaient pas choisi les plus mauvaises places pour s'établir. Quoique revêtus de chaudes fourrures, ils n'auraient pas suivi un Pierre le Grand de leur espèce, fondant une tigrerie sur la Néva; ils laissaient faire ces bêtises géographiques aux hommes doués de raison, et ils choisissaient, eux, les plus belles zones de la verdure, de l'ombre, des eaux et du soleil; il leur fallait les sources des grands fleuves, les abris des forêts vierges, les lacs encadrés de palmiers, les grottes tapissées de roses sauvages, les vallées recueillies, les cimes baignées dans l'azur, les tapis de gazons de velours, les paysages solitaires, les cascades inconnues, les nuits tièdes, les délices de l'air pur, la vie de la liberté. Ils laissaient à Londres sa Cité noire, sa fumée de houille, sa rosée de charbon, son ciel plat, sa rivière fétide; ils laissaient à Paris son faubourg Mouffetard et ses méandres de ruelles infectes, où l'air, la lumière, le soleil ne circulaient pas. Pour des tigres, le calcul n'était point bête; ils avaient pris la part de Dieu dans le domaine d'Adam, ils nous laissaient la part du diable. Cette ironie féline, ce monopole absurde devait enfin cesser. L'Angleterre, menacée par les exhalaisons de la Tamise, et voyant chaque jour arriver, dans sa ménagerie du Zoological-Garden, des tigres superbes, reluisant de santé, a songé aux chrétiens des faubourgs de la Tamise, à tant de malheureux en péril de mort ou de faim, depuis Westminster jusqu'à London-Bridge, et elle va féconder les immenses jachères du Bengale et sillonner de rails de fer tout le domaine des antiques ménageries fondées par Adam. Hier, la France a fait tout exprès un traité de commerce avec l'Angleterre; Londres et Paris se sont serré la main à propos de l'Italie; Londres n'a plus à redouter une avalanche de zouaves sur les côtes de Gravesend; un dernier effort va pacifier l'Inde, et lui rendre une domination paisible; l'écluse de Suez tombera demain; un Bosphore indien va mettre Bombay aux portes de Marseille. Les flottes à vapeur, flottes de toutes les nations, vont côtoyer le Coromandel, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au cap de Ceylan, depuis les ports du Mysore jusqu'à Chandernagor, et donneront des caravanes de voyageurs aux convois des chemins de fer. Si la guerre ne tue plus les hommes, il faut que la paix les fasse vivre. Les vastes terrains d'Adam sont aux enchères; les lots sont innombrables; la mise à prix ne dépasse pas la fortune d'un mendiant. On lit dans Rousseau cette phrase: *Le premier qui a dit: Ce champ est à moi, fut le fondateur de la société.* On ne demande pas d'autre monnaie à ces enchères du paradis terrestre; tous ceux qui oseront dire: *Ce champ est à moi*, deviendront propriétaires de droit et de fait; le notaire sera le soleil. Une seule opposition se fera entendre du côté des ménageries, dans les jungles où se tient le bureau des hypothèques félines; mais des huissiers, munis de carabines Minié et de balles coniques, purgeront bientôt ces hypothèques, et délivreront le domaine de ses vieilles servitudes. Le dernier tigre ressemblera un peu à cette maison isolée qui s'est acharnée si longtemps à rester debout sur la place du Carrousel. Un jour est venu, et la dernière maison du Carrousel a disparu: comme ont disparu le dernier réverbère et le dernier coucou de Versailles; comme disparaît la dernière diligence paresseuse du Bourbonnais; comme disparaîtra la dernière masure du vieux Paris et le dernier tigre des gorges de Ravana.

Je ne désigne pas par le mot: *tigre* ce grand chat farouche et marqueté qui joue à l'écureuil dans la cage du jardin des Plantes, et cherche du matin au soir, avec conviction, une issue pour s'échapper à travers les barreaux. Celui-ci appartient à l'espèce léopard ou panthère. Je ne veux parler en ce moment que du tigre du Bengale, le plus terrible, le plus beau, le plus gracieux des quadrupèdes; car, sans vouloir médire du lion de l'Atlas, son air paterne, son attitude un peu bourgeoise, sa crinière jouant la perruque, et sa ressemblance avec un vieux colonel en retraite du premier Empire, lui ont toujours fait tort dans l'esprit des vrais connaisseurs. Le grand tigre indien ne fait aucune concession au mauvais goût; ce n'est pas lui qui garderait une boule sous une patte pour décorer le portail d'un jardin: l'esprit de l'indépendance sauvage l'anime de la pointe de sa moustache à la pointe ondoyante de sa queue; il marche avec cette allure superbe remarquée chez le roi mahratte

Aureng-Zeb; il porte la tête haute et fière, comme un bonze irréprochable; il a des regards foudroyants et fixes qui inspirent la terreur; il se donne au repos d'adorables attitudes de sphinx monumental; il ne commet jamais dans ses mouvements une faute contre l'élégance et la correction. Le sentiment de la ligne pure est inné chez lui. C'est le gentilhomme de la haute race féline, et il donnerait des leçons à Montmorency ou à Bressant. Sa toilette est irréprochable; rien de beau et de doux à l'œil comme sa robe fauve et luisante, zébrée de noir; sa moustache d'aiguilles fines, et tout l'ensemble de son corps, où la souplesse de l'acier flexible se combine avec la grâce molle du velours. En voyant ce merveilleux animal, on éprouve le regret de ne pouvoir l'assujettir aux familiarités de la vie domestique et entrer en relations de chatteries avec lui. C'est un vrai désespoir pour le zoologue. Tout ce qu'on peut obtenir de sa fierté farouche se résume à peu de chose; quand il est condamné à la dure prison de la cage de fer, il paraît quelquefois sensible à un bon procédé, à une plainte d'amateur de tigres, et surtout à un cadeau de chair vivante; en échange d'un coq ou d'un lapin, il accorde un éclair de regard débonnaire, et il permet à son généreux visiteur de toucher un bout de patte, un tronçon de queue, un pouce de velours rayé. Si l'amitié s'établit et si les cadeaux de coqs vivants se multiplient, on peut espérer mieux; la main généreuse peut se hasarder sur la tête du prisonnier redoutable; mais je ne conseillerai à personne cette hardiesse, bien qu'elle m'ait toujours réussi; car il faut avoir la perception exacte du moment où cette fantaisie peut être exercée sans péril pour la main. Un étourdi visiteur de ménagerie, un novice en observation pourrait bien laisser à ce jeu un coq et son bras.

A l'état de liberté, le tigre est rebelle à toute séduction; c'est un foyer vivant de colère perpétuelle; il est entouré de piéges et d'ennemis, et son odorat, subtil comme celui de l'éléphant, lui dénonce à chaque minute le passage d'un dangereux voisin ou d'un rival. Cette inquiétude le ronge nuit et jour, mais ne le maigrit pas: c'est son naturel; s'il était joyeux un instant, il ne serait plus tigre. Au jeune âge, il a toutes les gentillesses des individus de la race féline; il joue pour le plaisir de jouer, sans se soucier d'amuser des témoins; si un grand singe ennuyé, perché sur un cocotier, et faisant l'office d'homme, lui jette une noix, le tigriot s'empare de ce hochet de la nature, le fait rouler à petits coups de griffes, bondit après lui, se démène en soubresauts, et réjouit sa bonne mère qui regarde ces doux ébats avec des yeux humides, et le singe fait retentir les échos de la solitude des bruyants éclats de son hilarité. Le père ne daigne pas assister à ces touchantes scènes de famille; il a oublié sa femme et ses enfants; il rôde aux environs pour troubler de jeunes ménages, ou flairer dans l'air ces émanations hostiles qui annoncent un lion ou un éléphant. La nuit venue, on entend résonner, sous la voûte épaisse des arbres, ce formidable coup de tam-tam qui est le salut adressé par le lion aux ténèbres amies. Le tigre frémit sur toute la longueur de sa fourrure, et faisant un calcul de latitude et de longitude, en se réglant sur le plus ou moins de sonorité du cri léonin, il va chercher l'abreuvoir des gazelles sous une zone éloignée du domicile de son redoutable ennemi. L'éléphant lui donne moins de souci; l'éléphant n'est pas batailleur de sa nature; il n'attaque pas, et ne demande pas mieux que de vivre en paix avec tout le monde. L'éléphant et le lion ne vivent pas en bons camarades, mais ils ne se font jamais la guerre; si, par hasard, ils se rencontrent nez à trompe, ils s'honorent mutuellement d'un regard oblique, comme deux maîtres d'armes, et vont chacun de son côté vaquer à leurs affaires ou à leurs plaisirs, sans engager un duel. L'éléphant ne se comporte pas avec cette diplomatie en face d'un tigre étourdi, égaré dans un champ de cannes à sucre sauvages: il soupçonne d'abord le tigre d'aimer ces friandises végétales, et de vouloir conquérir ce restaurant de la nature pour lui et pour les siens. L'éléphant tombe dans une erreur grossière, mais quel être admirablement organisé ne commet pas une erreur en ce monde? Si l'intelligence de l'éléphant était parfaite, nous aurions trop à rougir. Ainsi surpris à l'improviste sur le vestibule du restaurant, le tigre voudrait bien s'en aller, mais l'amour-propre le retient; puis la colère domine la peur, et en examinant de plus près l'odieuse laideur de son informe ennemi et la lourde masse du colosse, il se confie à son agilité merveilleuse, à ses griffes d'acier, à sa mâchoire de poignards, et il ose engager le combat. Toutefois la prudence native lui conseille quelques préliminaires sur lesquels il compte beaucoup. Aplati sur son ventre, ridant son mufle, abaissant ses oreilles, imprimant à sa queue des ondulations vigoureuses, il miaule en majeur sur un ton rauque, comme un orgue détraqué par un sacristain mélomane, et fait jaillir de ses lèvres de foudroyantes fusées d'effluves félines, comme fait, sur des notes moindres, un chat menacé par un chien. En pareil cas, le chien reste souvent interdit, ou répond par une plainte gutturale, ou bat en retraite, avec des allures de distraction, comme si d'importantes affaires le réclamaient ailleurs. Mais l'éléphant n'est pas homme à s'effrayer de ces gammes et de ces points d'orgue; il s'incruste comme une citadelle sur le terrain, met ses deux défenses en arrêt, comme deux lances, élève sa trompe comme une massue verticale et attend son ennemi. Le tigre s'épuise en contorsions, en frétillements, en éclaboussures de salive, en grimaces épouvantables, et arrive enfin au paroxysme de la colère, en voyant l'imperturbable immobilité du monstre colossal qui le regarde avec de petits yeux espiègles. La folie éclate dans le cerveau brûlé du tigre, et, dans un accès d'irritation invincible, il se balance sur ses quatre jarrets d'acier pour se donner un élan furibond, et tombe sur son ennemi. Aussitôt deux défenses l'arrêtent au vol, le font tourner sur lui-même, comme un écureuil, un coup de trompe l'assomme, et un pied de pilastre l'écrase. Ces trois opérations d'exécuteur ont la durée de l'éclair. Cela fait, l'éléphant déracine tranquillement une canne à sucre, en joue avec sa trompe comme un tambour-major, et va rejoindre sa famille et ses amis avec ce calme de conscience que donne l'accomplissement d'une bonne action.

Une coalition de tigres viendrait peut-être à bout d'un éléphant, mais cette race intraitable, née pour l'isolement, n'a aucune idée naturelle de la coalition. Jamais on n'a vu trois tigres faire le serment des trois Suisses, ou de trois députés de l'opposition, pour renverser un éléphant. La coalition est une idée humaine. Deux tigres, un mâle et sa femelle d'occasion, se réunissent bien quelquefois, dans un intérêt de famille, contre l'ennemi commun, et ils sont assommés et écrasés comme un seul, mais le troisième agresseur ne se montre pas; il assiste souvent de loin à la lutte, et fait des vœux pour l'éléphant, par esprit de méchanceté native et incurable. A Rome, au cirque de Titus, un chrétien livré aux bêtes se réfugiait sur la cime d'un éléphant, au milieu d'une arène remplie de panthères d'Afrique, et le noble animal, dévoué par



instinct à l'homme, cueillait du bout de sa trompe, et l'une après l'autre, ces bêtes fauves mouchetées, les lançait à la hauteur des *velaria*, et les écrasait avec délicatesse. Ce jeu amusait beaucoup les éléphants et le public, mais ne sauvait pas le chrétien.

En 1837, j'étais à Londres, et j'arrivai au Zoological-Garden au moment où les employés racontaient un fait des plus curieux qui venait de se passer. Un Anglais seul pouvait inventer un amusement de ce genre.

A cette époque, la ménagerie du Zoological-Garden était la plus complète et la plus belle du monde; elle a guéri du spleen national plus d'un malade réputé incurable. On y remarquait, entre autres superbes fauves, deux tigres du Bengale d'une taille magnifique, reluisant de santé comme au désert, et nourris, à l'anglaise, de chairs vivantes, seul régime qui convienne à ces animaux; ils aiment sentir la chair mourir sous la dent. A notre Jardin des Plantes de Paris, le budget ne permet pas ce luxe gastronomique, contre lequel M. Auguis, député, s'est élevé si souvent à la tribune dans l'intérêt des contribuables, au temps des tournois parlementaires. Le régime de M. Auguis a prévalu, et on sert toujours aux tigres, vers quatre heures, un entre-côte de je ne sais quoi, mort depuis trois jours, et que l'animal délicat se résigne à mâchonner pour ne pas mourir de faim. Aussi faisons-nous à Paris une énorme consommation de tigres. En 1828, sous le ministère réparateur de Martignac, on a même destitué deux belluaires qui gardaient l'entre-côte pour leurs femmes et leurs enfants, et servaient aux pauvres tigres un mets de carton peint, comme aux repas de l'Opéra-Comique. 1830 emporta cet abus; mais le festin de quatre heures n'a jamais été beaucoup plus gras. Après cette parenthèse, revenons à nos moutons, c'est-à-dire aux deux tigres du Zoological-Garden, nourris comme des lords.

Le mâle se nommait Jack et la femelle Katrina. Ils *s'aimaient d'amour tendre*, comme deux pigeons de fable, et paraissaient heureux dans leur cage. Ce bonheur déplut à M. Hodger, candidat à la députation du West-Kent, qui, peut-être, n'était pas aussi heureux en ménage.

Ces deux tigres avaient pour voisin de cage un admirable lion nommé Theseus, qui rugissait régulièrement comme une pendule de Cox, au crépuscule, pour remplir son devoir. Les deux tigres frémissaient alors sur toute la longueur de l'épine dorsale, en entendant la gamme vespertine du voisin, seule chose qui troublât leur félicité domestique. Hélas! en ce monde, même pour les tigres, le bonheur n'est jamais parfait; il faut en prendre son parti.

M. Hodger, fidèle habitué du jardin, comme moi, fit une découverte; il remarqua que les deux cages étaient séparées par une petite porte fermée à deux verrous, chose d'ailleurs assez commune dans l'ameublement d'une ménagerie, et une idée anglaise éclata dans son cerveau.

A neuf heures du matin, le Zoological-Garden est désert; les amateurs, toujours fort rares, n'arrivent qu'à l'heure du *lunch*. Les domestiques n'entrent pas. Ainsi le veut la liberté.

Le belluaire était occupé au balayage des cages et paraissait ennuyé d'un métier trop vil pour un Anglais. Cependant il faisait son devoir, *his duty*, selon la devise de tout aspirant gentilhomme; mais il balayait mal.

M. Hodger avait étudié les mœurs de ce belluaire, et il lui adressa cette question :

— Que gagnez-vous à votre métier?

— Cinquante livres, répondit le belluaire avec un soupir.

— C'est bien peu, reprit M. Hodger avec commisération.

— Ces *rascals* sont plus heureux que moi! dit le gardien en désignant les deux tigres.

— Eh bien! ajouta M. Hodger, je veux vous rendre plus heureux que deux tigres, moi.

— Ah! milord, fit le belluaire; je ne suis pas ambitieux; je ne demande que d'être heureux comme un animal.

— Vous le serez... A quelle heure êtes-vous libre?

— Le soir à six heures.

— Eh bien! trouvez-vous ce soir, à six heures, à Charing-Cross, devant la galerie; je vous rendrai heureux.

Le belluaire regarda fixement la bonne et fraîche figure de M. Hodger, et promit d'être exact.

A six heures, M. Hodger conduisit le belluaire chez M. Clyton, notaire dans Agar-Street, et lui assura, par acte public, une rente (*rent*) viagère de cent livres.

En descendant d'Agar-Street au Strand voisin, M. Hodger donna, comme gratification, un billet de cinquante livres au belluaire interdit, en ajoutant ces paroles :

— Demain vous en aurez autant.

— Si je n'ai qu'à recevoir et ne rien faire, dit le gardien, j'aime assez ce nouveau métier.

— Ah! voici ce que vous avez à faire, reprit M. Hodger; presque rien... Demain, à neuf heures du matin, je viendrai au Zoological-Garden et, en me voyant arriver, vous ouvrirez la petite porte de communication du lion et des deux tigres. Voilà tout.

Le sentiment du devoir fit reculer le gardien, mais il finit par accepter.

— Vous serez mis à la porte, ajouta M. Hodger, mais vous voyez que j'ai préparé votre dédommagement. Cent livres de *rent* au lieu de cinquante, et mes gratifications. De plus, vous serez oisif, comme un bourgeois d'Highgate, et vous ne serez plus un *groom* de tigres, et vous vous promènerez tout le jour de Temple-Bar à Charing-Cross.

Assemblez tous les Français millionnaires de Paris, faites-les présider par M. Rothschild, et vous ne les déciderez jamais à se cotiser pour se donner le plaisir que M. Hodger va savourer le lendemain.

A neuf heures, la porte de communication fut ouverte par le belluaire, esclave de son nouveau devoir.

M. Hodger s'assit à l'amphithéâtre, et n'aurait pas vendu sa stalle mille livres sterling.

Jack et Katrina dormaient du sommeil de l'innocence, en faisant des rêves de Bengale et d'abreuvoirs de gazelles. Le bruit des verrous les réveilla. Jack étira ses quatre pattes, exhala un long bâillement orné de trilles, et fit un brusque mouvement de surprise, en découvrant du nouveau dans sa cage. Le nouveau étonne toujours les individus des races félines. Un chat domestique a fait l'inventaire de tous les meubles de sa maison; il les sait par cœur, et si on introduit la moindre nouveauté dans le domaine de ses maîtres, il la découvre du premier coup d'œil et va la flairer avec une certaine inquiétude, comme un objet suspect. Les tigres ont toutes les mœurs des chats, mais sur de plus larges proportions; dans les régions tropicales, toute chose, morte ou vivante, subit la loi de cette progression. Le soleil de l'équateur se complaît dans ces ironies contre le Nord. Là-bas, notre chat est un tigre; notre caniche un lion; notre pin un palmier; notre couleuvre un boa; notre huître une perle; notre lézard un crocodile; notre noix un coco; notre che-



val un éléphant; notre rivière une mer roulante; notre lièvre un fléau; notre zéphir un ouragan; notre artichaut un aloès; notre lune un soleil de nuit.

Rentrons en cage.

Jack hasarda un pas, puis deux, puis trois vers l'ouverture suspecte, allongea son mufle, et la teinte fauve de sa fourrure changea de couleur sous l'impression d'une frayeur convulsive non encore éprouvée. Ses oreilles s'aplatirent et disparurent; la peau de son mufle se contracta, et, n'osant ni avancer, ni reculer, il garda une pose immobile comme un tigre empaillé.

Katrina, sa femelle, lui adressa un imperceptible miaulement de tendresse qui ressemblait à une interrogation, et, s'étonnant de la surdité de son mari, elle vint se placer à côté de lui, regarda par-dessus sa tête, et poussa une clameur stridente et lamentable qui signifiait : Nous sommes perdus!

Le lion était couché nonchalamment et regardait cette étrange apparition avec le calme de l'Hercule au repos. Il n'y avait sur son auguste face ni surprise, ni peur; il savait que deux tigres étaient ses voisins, et cela paraissait fort peu l'inquiéter; mais enfin il s'irrita de leur obstination insolemment curieuse, il se mit sur ses quatre pieds, secoua sa crinière et s'avança lentement vers ses deux formidables ennemis.

Combat du lion et des deux tigres au Zoological-Garden. Dessin de V. Foulquier.

Les tigres exécutèrent un duo de gammes stridentes arrosées d'écume et se reculèrent avec précaution, la queue retirée sous le ventre; ils vinrent se blottir dans un angle de leur cage, l'un collé contre l'autre, pour doubler leurs forces par l'union.

Le lion encadra son énorme tête dans l'ouverture, et examina la chambre à coucher des deux voisins; puis il se recueillit et pensa.

Que pensa-t-il? On ne peut que hasarder des conjectures sur une pensée de lion; mais, à coup sûr, ce noble et intelligent animal fonctionne spirituellement du cerveau, comme le premier homme venu.

Il s'imagina probablement que le maître de la ménagerie, touché des malheurs d'un lion prisonnier, d'un lion réduit à quatre pieds carrés de logement, lui roi des



vastes déserts, avait enfin agrandi sa cage royale, mais que ce supplément de location étant usurpé par deux infâmes tigres, il fallait le conquérir à coups de griffes et de dents.

Ceci étant admis, le lion marcha fièrement vers les usurpateurs.

Les tigres sont courageux dès qu'il ne leur est plus permis d'être poltrons ; ils ont, comme beaucoup de héros humains, la redoutable intrépidité de la peur. D'ailleurs, en cette rencontre, ceux-ci étaient deux contre un ; raison de plus pour combattre et marcher en avant, lorsqu'on ne peut plus reculer.

Deux miaulements sortis de deux poitrails d'airain éclatèrent comme une *Marseillaise* de tigres ; un rugissement noté par Verdi fit la partie de basse dans le trio, et le combat s'engagea avec une furie dont le plus terrible épisode de Solferino ne peut donner une idée aux pâles humains. Les trois combattants se déchiraient, se mordaient, se broyaient dans toutes les attitudes, debout comme des lutteurs, couchés comme des reptiles, racornis comme des maîtres d'armes siciliens, puis formant un seul groupe de leurs trois corps, mêlant leurs mufles, leurs poils, leurs queues, leurs moustaches, et composant ainsi de tout cet ensemble un monstre sans nom. Les griffes labouraient les chairs ; les dents arrachaient des lambeaux de fourrure ; les queues fouettaient l'air avec un bruit de lanières ; le sang ruisselait à flots ; la cage tremblait ; un triple rugissement éclatait sans intervalles de repos. Une morne consternation régnait aux environs chez le peuple fauve de la ménagerie. Les autres lions et les autres tigres de l'établissement bondissaient dans leurs cages et secouaient les barreaux de fer pour se faire une issue et voler au secours d'un frère dont ils reconnaissaient la voix. Bientôt le chœur des monstres devint général ; on eût dit que tous les fauves exécutants des nocturnes concerts de l'Afrique avaient été engagés à Londres par M. Lumley, et qu'ils faisaient une répétition en rase campagne avant de débuter à Covent-Garden. A cet effroyable vacarme, on accourut de Kensington et de Hyde-Park ; la foule des curieux s'augmentait à chaque minute ; les combats de coqs et de boxeurs étaient éclipsés par cette lutte prodigieuse, par ce duel de monstres antédiluviens. Le belluaire, effrayé de son apostasie, et prenant pitié de ses pensionnaires, avait fait rougir à la forge le fer d'une lance, et, bravement posté devant la grille de la cage, il piquait au tison le lion et les tigres pour leur faire lâcher prise et les ramener à leur domicile respectif ; mais les animaux, ainsi lardés par le feu, et attribuant cette morsure enflammée à l'ennemi, redoublaient de rage et creusaient avec plus d'énergie les chairs avec les griffes et les dents.

Après une heure de combat, les trois animaux tombèrent, en se donnant leurs derniers coups de griffes, et en exhalant des râles d'agonie ; il n'y avait plus de force pour la lutte, plus de sang pour la vie, plus de souffle pour les rugissements. Les deux tigres moururent dans l'après-midi ; le lion vécut encore quelques jours.

Le directeur du Zoological-Garden récompensa la belle conduite du gardien en augmentant ses honoraires ; ils furent élevés à soixante-quinze livres. Cet honnête employé toucha le premier trimestre et donna sa démission, motivée sur l'état de sa santé, gravement compromise par les émotions de la bataille féline. Cette raison parut concluante, et le directeur, touché de cette infortune gagnée au service public, promit au belluaire de le faire inscrire sur la liste des serviteurs invalides pensionnés.

Disons à l'éloge de M. Hodger qu'il a gardé le plus profond secret sur cette affaire et n'a réclamé aucune restitution. Le *Times* et le *Morning-Chronicle* ont accablé d'éloges le gardien fidèle et l'ont proposé au monde anglais comme le modèle des serviteurs.

MÉRY.

(La fin à la prochaine livraison.)

LE CHATEAU DE FRÉDÉRICKSBORG (DANEMARK).

L'ORDRE DE L'ÉLÉPHANT.

Le Panthéon danois. La chapelle. Trois cents livres d'argent. Les écussons royaux. La salle des Chevaliers. Travaux prodigieux. La galerie des portraits. Anecdotes sur Christian IV. Sa caisse et son fauteuil. L'ordre de l'Eléphant. Son origine, son histoire et ses insignes.

Ce château, presque détruit par les flammes il y a dix mois, est une des merveilles de l'Europe, et le Panthéon des gloires du Danemark.

Deux résidences royales de ce pays portent à peu près le même nom, et ont été souvent confondues par les voyageurs. L'une, tout près de Copenhague, est Frédéricksberg, château bâti au dix-huitième siècle par Frédéric IV, dans le style italien, et agrandi plus tard par Christian VI. Du balcon on jouit d'une vue magnifique sur la ville, le Sund et les côtes de Suède ; il en est de même du point appelé Smalebakken (petite colline). C'est là que fut élevé le plus célèbre poëte dramatique du Danemark, Ad. Œhlenschlæger, mort il y a quelques années. Sur la fin de sa vie, comme il désirait revoir les lieux de son enfance, le roi lui accorda généreusement un logement dans cette résidence, et ce fut là qu'il rédigea ses Mémoires, où il est beaucoup question de la France ; car, chose singulière, ce fut à Paris qu'il écrivit la plupart de ses drames si émouvants, qui composent pour le Danemark un théâtre vraiment national.

L'autre château, le plus beau sans contredit, — celui qui nous occupe, — et dont on restaure avec soin les parties incendiées, est Frédéricksborg, situé à sept ou huit kilomètres de Copenhague.

Ce vaste bâtiment, décrit par un document exact que nous avons sous les yeux, est divisé en trois parties séparées entre elles par des fossés fortifiés. L'édifice principal, dessiné ci-dessous, a quatre étages et de belles tours et des flèches. Il y a d'énormes souterrains qui



s'étendent sous l'eau (Frédéricksborg est au milieu d'un lac); mais ils ont été si solidement établis, que l'humidité ne peut y pénétrer. Le château est construit dans le style gothique byzantin; le lac qui l'environne est entouré de belles plantations et de forêts de hêtres géants.

Ce qui attirait l'attention des étrangers visitant cette merveilleuse résidence, c'était d'abord la chapelle, située dans l'aile gauche, et enrichie de sculptures, de tableaux, de ciselures en argent, de travaux sur bois. Le roi Christian IV avait tourné lui-même plusieurs des arabesques et des fleurs en ivoire qui s'y trouvent. On admirait surtout l'autel, artistement travaillé, et si précieux, qu'on n'y employa pas moins de cent cinquante kilogrammes d'argent; la chaire était également remarquable à cause de la quantité d'argent qu'on y voyait briller.

Au-dessus de la galerie était l'écusson des armes du Danemark, et tout autour les écussons des chevaliers encore vivants de l'ordre de l'Eléphant et des grands-croix de l'ordre du Danebrog.

Dans une salle attenant à l'église, on remarquait les écussons des chevaliers défunts du premier de ces ordres, parmi lesquels brillait celui de Napoléon. On sait que cet insigne est presque exclusivement réservé aux souverains, et, par exception, à de hauts personnages. C'est ainsi que l'ont obtenu Metternich, Wellington, Nesselrode.

C'est dans cette église que les rois de Danemark ont été couronnés, depuis Christian IV jusqu'à Christian VIII.

La salle des Chevaliers, une des plus grandes de l'Europe, puisqu'elle n'avait pas moins de cinquante et un mètres de longueur, était tout en marbre, murailles et parquet; mais la belle cheminée avait malheureusement été dépouillée de ses ornements d'argent par les Suédois, dans le temps des guerres. Les plafonds y étaient ornés de figures innombrables, de groupes, d'arabesques, de fleurs, avec des images emblématiques et symboliques de toute espèce, entremêlées de sentences en langues latine, danoise et allemande. C'était un vrai *Theatrum mundi;* vingt-six artistes y avaient travaillé sans relâche pendant sept années.

La galerie des portraits était, comme la collection de Versailles, unique en son genre et d'un grand prix pour l'histoire du Danemark. Elle s'augmentait sans cesse. Chaque roi y avait un espace réservé; autour étaient groupés les membres de sa famille, ses ministres et les personnages qui s'étaient fait un nom sous son règne. On distinguait dans la collection l'astronome Tycho-Brahé, le poëte comique Holberg, l'historien Suhm, le ministre Bernstorf, l'amiral Tordenskiold, etc.; les portraits de Struensée et de la malheureuse reine Mathilde n'étaient pas suspendus dans cette galerie; mais on ne manquait pas de les montrer aux visiteurs, ainsi que le vers anglais que la reine a tracé à l'aide d'un diamant sur une des vitres du château, priant Dieu de lui conserver son innocence (*O keep me innocent...*).

Frédéricksborg était, comme nous l'avons dit, situé au milieu d'un lac; c'est la position qu'avait choisie exprès Christian IV, habile marin, l'un des rois les plus populaires du pays, le Henri IV du Danemark. C'était sa résidence favorite; il l'avait fait bâtir en 1624, sur l'emplacement d'un autre vieux château seigneurial, Hillerodsholm, non loin duquel il avait été élevé. Ses courtisans avaient plaisanté à ce sujet, appelant cette construction un enfantillage. Sans s'inquiéter de leurs propos, le roi avait fait venir des architectes et des ouvriers d'Angleterre, et dressé lui-même les plans pour le futur édifice. Ceux qui l'avaient plaisanté furent bien étonnés de voir la difficile entreprise menée à bonne fin, et surtout le singulier appendice sculpté au-dessus de la porte d'entrée, *un soulier d'enfant,* en réponse au reproche d'enfantillage. De temps en temps le roi venait inspecter les travaux; on ajoute qu'il payait lui-même les ouvriers à l'aide de fonds qu'il amassait dans une caisse de nouvelle espèce, savoir : une cave voûtée et fermée par de solides barreaux, qui communiquait avec sa chambre par un tuyau étroit dans lequel il faisait glisser ses sacs d'argent. Pour éviter les importuns et les indiscrets, il s'était fait fabriquer un fauteuil qui, à l'aide d'une mécanique, pouvait descendre de l'étage supérieur au rez-de-chaussée. Quand on allait entrer, il faisait jouer la bascule et il se trouvait aussitôt dans son jardin.

Christian IV se mêlait des moindres détails de sa maison; il réglait lui-même son habillement, et on a conservé des lettres de lui où il parle d'un pourpoint à convertir en gilet et pour lequel on devait trouver « des boutons dans la garde-robe et de la doublure dans l'armoire verte. » Mais la même main qui traçait ces recommandations bourgeoises dirigeait les constructions navales du royaume; de grands vaisseaux de guerre du Danemark ont été construits d'après des modèles dessinés par lui. On sait qu'il perdit l'œil droit dans un combat naval contre les Suédois (2 juin 1641), qui donna lieu au chant populaire : *Le roi Christian se tenait auprès du grand mât...* Les Danois ont conservé la plus grande vénération pour ce roi qui avait marqué de son empreinte les constructions imposantes de Frédéricksborg.

Une des pertes irréparables de l'incendie de ce Versailles du Nord est la galerie où se trouvait le fameux armorial lapidaire de l'ordre de l'Eléphant.

Cette institution célèbre est, avec la Jarretière et la Toison d'or, un des plus anciens ordres nobiliaires de l'Europe. Les insignes, souvent modifiés, consistent aujourd'hui en un éléphant d'émail blanc, à dents d'or, avec une housse bleue sur le dos, où s'élève une tour. Sur le cou de l'éléphant est assis un nègre, qui tient une flèche d'or à la main. L'ordre se porte d'ordinaire attaché à un large ruban moiré bleu azur; mais, dans les jours de cérémonie, il est suspendu à une chaîne soutenant de petits éléphants d'or qui alternent avec de petites tours d'or.

On a dit que cet ordre avait été fondé en souvenir d'un noble Danois qui avait tué un éléphant en terre sainte; mais il est probable que son origine a une portée plus générale. D'ailleurs, déjà dans les temps les plus anciens, l'éléphant était regardé comme un symbole des mérites et des vertus les plus rares; le guerrier qui avait tué un de ces animaux pouvait en porter le signe sur ses armes et sur son armure, comme souvenir de la victoire obtenue; il recevait même le surnom d'Eléphant.

Dans le langage hiéroglyphique des Egyptiens, l'image de l'éléphant signifiait un roi ou un prince. Chez les Indiens, un roi seul, à l'exception des autres personnes, pouvait entretenir un éléphant; de même qu'il n'était permis qu'aux rajahs de se faire porter par des éléphants, surtout s'ils étaient blancs, c'est-à-dire plus rares. Il n'est donc pas étonnant que le plus puissant des animaux ait été choisi comme le symbole d'un ordre qui, dans l'origine, ne se donnait qu'à la bravoure et aux services les plus signalés.

Si nous passons aux temps modernes, aux croisades, par exemple, nous voyons qu'on formait alors, pour s'unir encore plus intimement contre l'ennemi commun,

des signes, des associations dont les membres prenaient un symbole particulier, reproduit sur les armes et les vêtements.

C'est ainsi que sont nés aux onzième, douzième et treizième siècles plusieurs ordres de chevalerie, parmi lesquels l'ordre de l'Eléphant. On a beaucoup disserté sur son créateur. Selon les uns, il fut fondé par Canut VI (à la fin du douzième siècle), au retour d'une croisade heureuse contre les Sarrasins; mais, selon d'autres, par Christian Ier, au quinzième siècle. Il paraît y avoir erreur dans ces deux assertions. Quoi qu'il en soit, le gouvernement prend comme date officielle de l'origine de l'ordre le commencement du quinzième siècle.

Comme c'était aussi et surtout un insigne religieux, et que les chevaliers s'engageaient à défendre la foi, les règlements, quand on les renouvela, durent être confirmés par des bulles papales en 1462. L'ordre avait alors cinquante membres, portait le titre de ***selskab***, sous la protection de la Vierge, dont l'image était attachée au collier emblématique. Mais Christian V, en 1693, modifia les statuts de la façon qui est encore observée aujourd'hui.

Le nombre des chevaliers est seulement de trente, non compris les princes et alliés à la famille royale, qui sont membres-nés, et qui peuvent recevoir l'ordre dès la vingtième année, tandis que les autres ne le peuvent qu'à trente ans. Les chevaliers indigènes doivent être luthériens et déjà décorés du Danebrog (2e classe), et s'ils n'ont pas cette décoration, ils la reçoivent huit jours avant,

Vue du château de Frédéricksborg, Panthéon danois. Dessin de Vergnes.

mais doivent la déposer aussitôt, aucun autre ordre ne pouvant se porter avec l'Eléphant. Aujourd'hui il y a infraction à cette dernière règle.

Outre les réunions ordinaires, le 1er janvier est, depuis 1808, considéré comme l'anniversaire de la fête de l'ordre; jadis c'était le troisième jour après la Pentecôte. La devise de l'ordre est : ***Pretium magnanimi.***

Chaque chevalier nouveau était tenu d'envoyer son écusson armorié au château de Frédéricksborg. Et, comme tous ces chevaliers étaient des rois et des princes qui rivalisaient de luxe et de munificence, ce musée héraldique formait une collection d'une richesse et d'un éclat sans exemple en Europe.

On a pu sauver du feu, nous dit-on, quelques-uns des écussons les plus illustres, — entre autres ceux de Frédéric le Grand, de Louis XIV, de Napoléon et d'Alexandre de Russie.

P.-C.

Le roi Christian IV, dont il est question ci-dessus, est le fils et le successeur de Frédéric II, sur le trône de Danemark, qu'il occupa de 1588 à 1648. Ce fut lui qui devint par élection le chef de la fameuse ligue des princes protestants, en 1625. Malgré sa défaite, à Lutter, par le général Tilly, et quoiqu'il ait signé la paix humiliante de Lubeck, il a conservé la réputation d'un général habile. Mais c'est surtout un grand législateur et, comme on vient de le voir, un marin intrépide et un constructeur de villes et de palais.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DES MANUFACTURES IMPÉRIALES.

LA MANUFACTURE DE SÈVRES.



Médaillon de Louis XV. Coupe dite de Palissy et chefs-d'œuvre du Musée céramique. Dessin de Fellmann.

I. — RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX. L'ART DE TERRE.

L'étranger ou le Français qui se propose de visiter la manufacture de Sèvres ne manque jamais, avant son départ, d'ouvrir un dictionnaire historique, s'il peut en avoir un sous la main, afin d'y puiser des renseignements profitables à sa visite.

Or, m'étant trouvé dans la position de l'étranger ou du Français susdits, j'ai ouvert un dictionnaire, et voici, à l'article *Sèvres*, les lignes que j'y ai lues.

« Sèvres, — sur la rive gauche de la Seine.

« Cette ville a acquis une grande célébrité par sa manufacture de porcelaines. Cette manufacture fut établie d'abord, en 1738, au château de Vincennes, par les soins de Fulvy, qui en était gouverneur. Il y a dans l'établissement trois collections remarquables, composées de porcelaines étrangères et françaises, et des modèles confectionnés à Sèvres. »

A ces renseignements fournis par le dictionnaire, j'ajoute que Sèvres est à environ 9 kilomètres du parvis de Notre-Dame, où se trouve, ainsi que vous le savez, la borne métrique à laquelle se rapportent toutes les routes de France.

J'ajoute encore que la manufacture est visible tous les jours, avec des billets, et qu'elle dépend du ministère d'Etat; que M. Regnault, de l'Académie des sciences, en est le directeur actuel, et que vous n'avez qu'à vous adresser à son obligeance pour obtenir aussitôt le nombre de billets qui vous sera nécessaire.

L'extérieur de la manufacture, vu en pleine façade, rappelle, à quelques différences près, la façade des Invalides; si, au contraire, on l'aperçoit de côté, c'est-à-dire tournant le dos à la Seine, le coup d'œil est plus pittoresque; on la dirait nichée dans une forêt, tant elle est bien entourée, à distance, par un rideau de vieux arbres, et bordée, au pied de ses murs, par des touffes de vigoureux arbustes.

Mais il ne s'agit pas, au début de cet article, de décrire ambitieusement un paysage dont Dieu est l'auteur, attendu que nous allons avoir à parler de paysages humblement soumis à l'*art de terre*, ou, si vous l'aimez mieux, à l'art de la porcelaine.

Des diverses industries soumises aux arts plastiques, celle-ci est peut-être la plus intéressante, en ce sens que la machine n'a pu encore y remplacer les mains de l'homme, et qu'après l'art de fabriquer des armes et des tissus, la céramique, dit Platon, doit avoir été un des premiers arts inventés, attendu que, pour travailler la terre, il a été inutile d'attendre la découverte des métaux.

Une autre cause décisive pour que chacun prenne son sérieux quand il s'agit de l'art de terre, c'est que cet art, comme toutes les anciennes et grandes industries, a ses célébrités justement consacrées. Bernard de Palissy n'est-il pas un grand artiste? que dis-je! n'est-il pas, en outre, un martyr? Oui, par son travail incessant et par ce courage moral qui l'attache à ses recherches au point de leur sacrifier jusqu'à ses derniers meubles et ses vêtements, il mérite le nom de martyr, car, nouveau Prométhée, il se consuma vainement à vouloir égaler en beauté une certaine coupe du seizième siècle, qu'il avait vue jadis et dont le souvenir, comparé à ses créations, faisait son éternel désespoir.

II. — HISTOIRE. LOUIS XV. Mme DE POMPADOUR. ANECDOSES.

Poterie, ainsi que vous le savez, vient du latin *potum;* mais ce mot de *potum* n'indique ni la matière ni la forme; il n'indique que l'usage; c'est le nom, chez les Latins, du vase à boire, quelle que soit sa matière.

Keramos, dont nous avons fait *céramie*, puis *céramique*, est le nom grec des poteries.

Quant au mot de *faïence*, on l'explique en avançant qu'un Italien étant venu en France à la suite du duc de Nevers, et ayant découvert, près de la ville de ce nom, une terre pareille à celle dont on se servait à Faenza pour fabriquer des faïences, il y fit de ces mêmes ouvrages, qu'il nomma *faïences*, du nom de la ville italienne.

Nous ne sommes pas de cet avis, et, pour réfuter une pareille anecdote, inventée on ne sait par qui, il suffit de citer ce que de Thou disait, en 1603, des établissements créés par Henri IV. Voici les propres paroles de cet historien :

« Il éleva des manufactures de faïence en plusieurs endroits du royaume : à Paris, à Nevers, en Saintonge; et celle qu'on fit dans ces différents ateliers fut aussi belle que la faïence qu'on tirait d'Italie. Ce n'est point à Faenza que nous devons le nom des poteries, comme on le prétend, mais au petit bourg de Fayence, situé en Provence, dans le diocèse de Fréjus, et où les artistes avaient établi les fabriques protégées par Henri IV. »

En notre qualité de Français, nous croyons donc avoir le droit de conclure que la faïence française peut revendiquer sur le sol de la France son acte de naissance.

De plus, nos anciens poëtes des deuxième et troisième siècles font souvent mention de vases de *madra*, et en parlent comme d'une chose précieuse; or, tout autorise à penser que le madra n'était autre que de la porcelaine.

Cependant, au dix-septième siècle, le baron de Boettcher, chimiste à la cour de l'électeur de Saxe Auguste, cherchait une nouvelle combinaison de terre qui pût lui fournir des creusets capables de résister au feu le plus violent. Il en trouva une, en effet, de laquelle il obtint une pâte aussi belle et aussi parfaite que celle du Japon. L'électeur, émerveillé de la découverte, fonda tout aussitôt, près de Dresde, une manufacture qui ne tarda pas à arriver à une grande célébrité. Cette découverte eut immédiatement un tel éclat dans toute l'Europe, que chaque nation à l'envi se piqua de lui donner un plus grand degré de perfection.

Mais le mérite de la découverte n'en reste pas moins à Boettcher; cependant tout prouve que le chimiste saxon en est simplement le Christophe Colomb et que nos pères, par leur madra, en sont les vrais Améric.

Quoi qu'il en soit, chez nous, au dix-septième siècle, la mode donna à la porcelaine un prix inouï; à la cour, on l'admit sur les tables en compagnie des vaisselles d'or et d'argent; et dans les fameux festins que Mazarin, en 1653, eut l'honneur de donner à plusieurs têtes souveraines, le cardinal ministre, ainsi que le dit un poëte du temps,

> Traita deux rois, traita deux reines
> En plats d'argent, en porcelaines.

Aussi, voyant une vogue telle, les sieurs Chicaneau élevèrent-ils une manufacture de porcelaine à Saint-Cloud, tout dans le voisinage de la cour, dans l'espoir, sans doute, d'attirer l'attention des grands seigneurs qui la fréquentaient.

Sur la fin de décembre 1699, la duchesse de Bourgogne vint la visiter; Monsieur y alla aussi avec Madame; mais malgré l'éclat de ces brillantes visites, minutieusement enregistrées dans *le Mercure*, la manufacture ne fit que languir pendant longtemps, attendu que les vrais principes de l'art y étaient ignorés.

Cependant un jésuite français, nommé d'Entrecolles, missionnaire à la Chine, résolut de révéler à la France l'art de la porcelaine, et se mit, en conséquence, à rédiger un mémoire sur la matière. Cet écrit parut en 1717, et les procédés employés par les Chinois y sont traités *ex professo*. Malheureusement pour l'art, le jésuite était plus savant que littérateur, et, de même que le Code pré-

tend que nul ne doit ignorer la loi, il s'imaginait que nul ne devait ignorer la science; aussi ne craignit-il pas d'écrire, sans autre explication, que les Chinois avaient pour matériaux principaux le *kaolin* et le *petuntzé*.

— Le kaolin et le petuntzé! Juste ciel! s'écrièrent les fabricants français, la France ne sera jamais capable de fournir des terres qui portent d'aussi terribles noms!

Et, en conséquence, ils continuèrent à se servir de la routine.

Un homme seul ne s'effraya point du kaolin et du petuntzé; il est vrai que cet homme s'appelait Réaumur! Il se procura les échantillons rapportés par le R. P. d'Entrecolles, et, après analyse, il affirma que la France avait des terres analogues à celles qui produisent ces deux matériaux. L'expérience lui donna raison.

Le mémoire du R. P. d'Entrecolles avait aussi frappé un chimiste des plus distingués, lequel n'était autre que Mgr le duc d'Orléans; dans l'enthousiasme que lui inspira ce mémoire, il se hâta d'établir à Chantilly des ateliers de porcelaine; et cet art eût sans doute fait de grands progrès sous la toute-puissante protection du régent de France, si les goûts de ce prince eussent été aussi constants que son esprit était éclairé; malheureusement on sait le contraire; aussi, après un court espace de temps, ne voyons-nous à Chantilly qu'une petite manufacture protégée, à temps perdu, par Mgr le duc, et se soutenant à peine après avoir donné de grandes espérances.

Jusqu'en 1740, l'art de la porcelaine resta dans la stagnation; à cette époque, les frères Dubois, employés à Chantilly, vinrent offrir leurs services au sieur de Fulvy, promettant de lui révéler leurs secrets. Séduit par leurs promesses, il les installa dans le château de Vincennes; le résultat ne répondit pas aux espérances, car Fulvy en fut réduit à avoir recours à son frère, ministre alors fort en crédit.

Ce frère organisa, pour l'exposition des porcelaines, une association composée de huit membres; mais, en dépit de ses efforts, cette association menaça bientôt ruine. Dans cette situation, les huit associés prirent un parti de désespoir : ils s'adressèrent directement à Mme la marquise de Pompadour, la suppliant d'engager Sa Majesté à prendre leur manufacture sous sa royale protection. La supplique eut un plein succès. Le roi de France ne fit aucune objection à Mme la marquise, et tout alors changea de face : où était la ruine imminente, on put prévoir la prospérité continue.

En signe de reconnaissance, sans doute, la manufacture exposa publiquement, en 1754, un service destiné au roi. Ce service fit l'admiration générale, et Sa Majesté en fut si flattée, qu'elle daigna signifier aux associés qu'ils eussent à se rapprocher de ses regards. Les associés ne se firent pas prier; immédiatement ils achetèrent à Sèvres la maison jadis occupée par le collaborateur de Quinault, c'est-à-dire la maison de l'illustre musicien Lulli, et ils y établirent leur manufacture.

A partir de ce moment, l'art de la porcelaine va faire de rapides progrès, car Mme de Pompadour n'entend pas que ses protégés végètent; de plus, S. M. Louis XV semble vouloir octroyer à cet art le monopole de ses fantaisies. Enfin, quatre ans plus tard, un désir se glisse dans la tête du souverain, celui de se substituer aux huit associés de la compagnie, et ce désir se réalise aussitôt; désormais le roi de France est porcelainier, et la manufacture de Sèvres est conséquemment déclarée royale.

Devenu propriétaire, Louis XV est impatient de faire partout apprécier les merveilleux produits de sa propriété. En 1757, il envoie un service à l'impératrice-reine; plus tard, M. de Saint-Priest, son ambassadeur à Constantinople, est chargé d'en offrir un au grand sultan; le roi de Suède, le roi de Danemark profitent aussi de sa libéralité. Et, qu'on ne s'y trompe pas, en envoyant ces présents, le roi de France éprouvait quelque peu de ce sentiment qu'éprouve un auteur en vous offrant ses œuvres.

Quant à la marquise de Pompadour, elle ne se bornait pas à commander, elle exécutait elle-même des peintures sur porcelaine, et bien des fois il fut question à la cour des petites colères de Mme la marquise, à propos de la *cuisson*, car la *cuisson*, on le sait, altère souvent l'harmonie des nuances patiemment combinées par l'artiste, surtout si l'artiste, comme Mme de Pompadour, n'est pas précisément consommée dans son art.

S. M. Louis XV, qui se flattait d'être un fin connaisseur en porcelaine, raillait même parfois Mme la marquise, lorsque celle-ci, après avoir enluminé un vase, croyait mériter une haute approbation.

— Madame, disait le roi de France et de Navarre, après l'épreuve du feu, votre jaune-rouge sera tout bonnement jaune de Naples; votre bleu foncé sera d'un pâle azur, et votre vermillon passera à l'état d'*aurore*.

— Puisque vous êtes aussi expert, sire, lui dit un jour la marquise impatientée, aidez-moi donc de vos conseils.

— Volontiers, madame, répondit Louis XV, et il ajouta judicieusement : Etudiez les maîtres! étudiez les maîtres!

Mme de Pompadour se conforma au conseil royal; elle étudia, en effet, les maîtres.

Et elle était capable, non-seulement de les étudier avec intelligence, mais encore de les interpréter avec habileté. Dans ses études, en effet, soit comme eaux-fortes, soit comme peintures sur porcelaine, Boucher, Vien, Vanloo sont imités avec une parfaite habileté.

On cite d'elle : *Deux Enfants et un Chat; la Petite Voyageuse; le Lever de l'Aurore; le Printemps; l'Automne; l'Education de Bacchus*, et grand nombre de compositions mythologiques.

L'une de ces compositions, *Minerve bienfaitrice et protectrice de la Gravure*, donna lieu, dans son temps, à beaucoup de propos dans les salons de Paris.

Ici, je prends la liberté de citer textuellement mon ami Albert de La Fizelière :

« Mme de Pompadour s'est représentée, dans ce dessin, en Minerve armée et casquée debout contre un tour à tailler les pierres fines. L'égide est remplacée par l'écu aux trois tours, que soutient un petit Génie.

« On sait que les marquis de Pompadour-Arnac portaient d'azur aux trois tours d'argent, deux en tête et une en pointe. En obtenant de la faiblesse du roi la terre et le nom de cette famille éteinte, Mme de Pompadour s'était également emparée de ses armoiries. Cela était abusif, car les armes et livrées d'une maison, emblèmes de la famille, ne sauraient jamais être vendues avec la terre et le titre qu'elle comporte...

« Quelques plaisants rappelèrent que la marquise avait aussi des armoiries de famille, les seules dont elle eût le droit de faire usage, les *deux poissons* de monsieur son père, sur champ de gueules, véritables armes parlantes, que son frère Marigny ne méprisa pas comme elle. »

Malgré tous les quolibets dont *la Minerve* fut l'occasion, Mme de Pompadour continua de peindre de plus belle, et Sèvres ne se ressentit nullement du dépit que

pouvait faire naître en elle le bourdonnement des mauvaises langues.

Louis XV se gardait de contrarier la marquise dans ses générosités en faveur de la manufacture; il les encourageait, au contraire.

Un jour le monarque surprit un billet qui débutait ainsi :

« Non, je ne laisserai pas périr au port un établisse-
« ment qui doit immortaliser le roi ! »

— Je parie qu'il s'agit de Sèvres !

— Erreur ! sire; il s'agit de l'Ecole militaire... Je veux sacrifier, s'il le faut, cent mille livres pour cet établissement.

Le roi sourit en signe de satisfaction.

— Mais, puisque vous avez dit le mot de Sèvres, j'applique à la manufacture ce que je viens de dire de l'Ecole militaire : *Cet établissement ne périra pas.*

— Ainsi soit, répondit le roi.

L'infortuné Louis XVI fut plus économe de ces sortes de dons; néanmoins, à son passage à Paris, l'empereur Joseph II reçut en présent de ce monarque un service de toute beauté.

Vue extérieure de la manufacture de Sèvres. Dessin d'après nature de F. Thorigny.

Dans les annales de Sèvres on signale surtout la commande que fit, en 1778, l'impératrice de Russie; cette commande coûta cent mille écus; chaque assiette valait deux cent quarante livres, et représentait, sur son contour, cinq têtes de personnages illustres, dessinées d'après l'antique. Mais, de tous les ouvrages sortis de la manufacture de Sèvres jusqu'au commencement de ce siècle, l'un des plus remarquables a été, sans contredit, le *service des philosophes*, ainsi nommé parce que toutes les pièces représentaient les bustes des philosophes de l'antiquité. Ce service, ordonné par Napoléon Ier, était encore, en 1814, à l'usage du château des Tuileries.

Ce que l'on signale encore dans les annales de Sèvres, ce sont les nombreux subterfuges employés par les manufactures étrangères pour essayer de se mettre, par des moyens illicites, au niveau de la manufacture qui nous occupe.

A ce propos, nous empruntons à notre confrère, M. J. Béliard, une anecdote des plus curieuses.

Mlle Rachel était en ce temps-là à Saint-Pétersbourg, où elle faisait une pleine récolte de roubles. L'empereur Nicolas, qui aimait à se montrer magnifique vis-à-vis des



célébrités artistiques de France, avait fait à la grande tragédienne le présent d'un vase en porcelaine de toute beauté, portant les armes impériales et le cachet de l'origine moscovite. Forme élégante, dessin, qualité de la pâte, solidité, éclat des couleurs, tout y était. Le czar avait mis un certain orgueil à offrir à une femme *française* ce riche objet qui pouvait rivaliser avec les plus beaux produits de Sèvres. Mlle Rachel quitte Saint-Pétersbourg. Arrivée à la frontière de France, elle déclare à la douane le vase dont l'importation était soumise à des droits très-élevés. Le vase est examiné, puis il est rendu à l'artiste. — *Il n'y a pas de droits à payer,* lui dit-on; *c'est un vase français, un vase de Sèvres.*

— Comment, de Sèvres? mais vous vous trompez, il sort de la manufacture impériale de Saint-Pétersbourg.

— Je n'en doute pas, reprend le directeur de la douane, mais je vous garantis qu'il n'y a pas été fabriqué.

Dévissant alors le pied du vase, il montra à l'artiste la marque authentique de la manufacture de Sèvres.

L'empereur Nicolas était-il ici trompeur ou trompé? Le point est indécis, car on sait que le Grec s'est greffé sur le Russe. Toutefois, et pour être juste, nous inclinons

Mme de Pompadour, protectrice de Sèvres. Composition de Mariani.

fort à croire que le czar lui-même avait été mystifié. C'était probablement une ruse courtisanesque !

On n'a pas oublié que lorsque Catherine se mettait en voyage, Potemkin ne manquait jamais de faire dresser à l'avance, sur le chemin de l'auguste voyageuse, de beaux villages et des forêts de carton, voulant par là persuader à l'impératrice qu'elle commandait à la nation la plus riche et la plus heureuse du globe. Au moins le courtisan de Nicolas avait-il eu la loyauté de ne pas préparer un vase de carton. C'est une circonstance atténuante.

III. — LE MUSÉE CÉRAMIQUE.

Pénétrons maintenant dans les galeries. Dès notre entrée, il serait convenable, je crois, d'aller nous incliner devant les tombeaux de nos premiers ancêtres, provenant des anciens cimetières celtes, bretons, germains et scandinaves.

Ne vous effrayez pas de ce début lugubre ; ces tombeaux, par la grâce de leurs formes, ne vous rappelleront point la froide idée de la mort : ce sont des urnes, coquettes à placer sur le guéridon d'une Parisienne.



Ceci vu, jetez vos regards sur ces poteries étrusques, si satisfaisantes sous le rapport des formes, des ornements et des figures en relief; un peu plus loin, vous voyez des vases provenant de l'antique Chili, de l'antique Mexique et du Pérou des Incas; des vases tels que durent les voir, dès leur débarquement dans le nouveau monde, les conquérants espagnols.

Chose très-curieuse, la poterie des anciens Egyptiens offre les mêmes caractères de forme et d'ornementation que dans les Amériques des temps passés; mêmes reliefs de fruits, de figures et d'animaux baroques.

La reine Sémiramis est parfaitement représentée à Sèvres. En voyant ce qui nous reste des beaux-arts de ce règne, combien ne doit-on pas déplorer que Darius soit venu brutalement, en 522, s'efforcer d'en faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges!

Si nous arrivons aux temps classiques, il sera bon de dire, avant tout examen, qu'un Grec, nommé Tatus, est réputé l'inventeur du tour à potier. Ce Tatus, dit l'histoire, vivait environ douze cents ans avant notre ère, et il paraît que son tour devait avoir une grande perfection, car, trois siècles après, les célèbres potiers de Samos, dont parle Hérodote, ne se servaient que de ce tour.

Les Grecs, fidèles à leur génie, se recommandent par leurs formes simples, par la pureté de leurs contours dérivant de la sphère, et par la grâce de l'ornementation; voyez plutôt ces charmants reliefs, ici, composés de palmettes, de méandres et de postes; là, de campanules, de lis, de tulipes, etc.

A propos de Grecs, cette jarre immense, à large ouverture, vous intéressera sans doute, attendu que, de par la tradition, on la nomme le *tonneau de Diogène;* je ne sais ce qui a pu lui valoir ce nom; mais pourquoi Diogène n'aurait-il pas élu domicile dans une jarre ainsi que dans un tonneau? Si le fait n'est pas historiquement démontré, il est permis cependant de l'accepter pour authentique. Plus un domicile a dû offrir au philosophe les attraits de l'excentricité, plus il a dû s'y nicher avec cet orgueil cynique qui en a fait une si étrange individualité.

Quant à ces vases étrusques, leur ensemble forme ce qui est appelé le *service de Porsenna* (ère gréco-étrusque), et leur authenticité a été consacrée par une autorité des plus compétentes, par M. le duc de Luynes.

Cette belle coupe athénienne a peut-être été reproduite d'après la coupe célèbre où Socrate but philosophiquement la ciguë; en présence de ce chef-d'œuvre, et si par hasard vous songez aussi à Socrate, ainsi que lui, sans nul doute, vous porterez un toast à l'immortalité; car vous en avez une preuve matérielle sous les yeux: si le philosophe sent l'immortalité, l'artiste la rend visible. Je n'en veux pour preuve que cette réunion de merveilles qui, jusqu'à la fin des temps, seront éternellement reproduites; comme autre preuve, voyez sur ces services de porcelaine ces merveilleuses reproductions des tableaux des maîtres de toutes les grandes écoles; ces tableaux, grâce à une telle reproduction, ne sont-ils pas immortels, en dépit de ce qu'a dit un jour le général Bonaparte, au sujet des originaux?

— Que peuvent durer ces toiles? demandait-il d'une voix brève.

— Cinq cents ans, répondit son cicerone.

— Peuh! fit avec dédain le futur maître du monde, belle immortalité!

Le futur maître du monde n'avait pas, à cette heure, le temps de réfléchir à une chose: c'est que tout ce qui est beau se perpétue, et que si la science a le chaînon des études, l'art a le secours des reproductions.

A côté de la poterie des Grecs, celle des Romains sollicite aussi l'attention, mais par ses formes basses, renflées, et ses figures incorrectes, elle éveille plus la curiosité qu'elle ne charme les regards, et l'on sait peu de gré au peuple-roi d'avoir répandu dans tous les pays soumis à sa domination ces poteries rouges et bistre, aussi pauvres de couleurs que de contours.

Nous ne multiplierons pas nos citations. Cependant, il est juste de signaler encore quelques raretés précieuses, d'autant que les savants auxquels nous les devons sont chers à la fois et aux sciences et aux lettres. Comment, en effet, ne pas parler de certaines poteries arabes et de certains fragments historiques, dus à la sollicitude que portaient à Sèvres MM. le baron Taylor et Lenormant?

Ainsi, ce fragment de carreau, si insignifiant en apparence, provient de la grande mosquée de Jérusalem.

Quant à cette plaque de revêtement, ne vous en tenez pas à son aspect: l'ambassade turque ne la contemple qu'avec la plus profonde vénération, car elle a fait partie du tombeau de Mahomet à Médine!!

Les Chinois ne se sont pas encore rencontrés sous notre plume; ce serait un grand tort, s'ils n'avaient eu déjà leur chapitre spécial dans le *Musée des Familles* (1).

Lorsqu'il s'agit de porcelaine, les Chinois, par droit d'aînesse, se placent au premier rang. Ne sont-ils pas cyclopéens en l'art de terre? Que pouvons-nous comparer à la tour de leur pagode de Nankin, qui a soixante-cinq mètres de hauteur? Cependant, on a souvent dit des Chinois qu'ils étaient, en fait d'art, un peu trop Chinois.

Que penser des Iroquois alors? M. Heldreck seul pourrait nous le dire, car il a rapporté d'une caverne sépulcrale près de Staubenville, sur les bords de l'Ohio, et déposé dans le Musée céramique de Sèvres des fragments de vase, ayant environ vingt centimètres de hauteur sur quinze centimètres de diamètre. A la panse, ces vases devaient nécessairement appartenir à la céramique de cuisine des Iroquois; car ils ont été retrouvés contenant des os de dindon.

Et si l'on ne veut remonter jusqu'à ces temps nébuleux, rien de plus facile que de se reporter à des époques plus voisines de la nôtre. Pénétrez dans la salle où l'on conserve les ouvrages exécutés dans la manufacture depuis 1740, et vos regards pourront tour à tour s'arrêter sur les plus admirables modèles de l'antiquité, ainsi que sur les modèles si pleins de goût des beaux temps de la Renaissance. Bernard de Palissy y est représenté par sa coupe à l'aspect sévère, et Benvenuto Cellini par la sienne aux contours si gracieux.

Mais comme l'admiration solennelle fatigue l'esprit, vous n'avez que quelques pas à faire pour sourire. Les artistes turcs, persans, indous vous présentent leurs potiches aux allures primitives et gauches.

Enfin, répandus çà et là, daignez aller voir ces vases tyrrhéniens, ces coupes campaniennes et tous ces contenants semi-oves, conoïdes, ovoïdes, coniques, biformes, oviformes, bursiformes, turbiniformes, pomiformes, pyriformes, et, ne m'en veuillez pas du terme, *infundibuliformes!!!* dus à toutes les civilisations des temps passés et des temps présents.

(1) Voir la *Porcelaine chinoise*, t. XXV, p. 97 et 132.



IV. — SUPÉRIORITÉ FRANÇAISE.

Après un examen attentif des produits de Sèvres, comparés à ceux des autres nations de l'Europe, on reste convaincu que l'art de terre est surtout un art français. Nous n'en voulons pour preuve que le succès sans égal obtenu, à l'Exposition universelle de 1855, par la manufacture impériale de Sèvres.

A côté de nos porcelaines, que sont, en effet, ces porcelaines tant vantées des fabriques de la Saxe? Chacun ne sait-il pas qu'à l'Exposition de Londres ses produits n'obtinrent, en regard des nôtres, qu'une estime secondaire?

Quant aux Belges, aux Russes, aux Allemands, leurs porcelaines les plus soignées sont entièrement du domaine commercial. Rendons justice toutefois à la manufacture de Berlin : organisée à l'instar de celle de Sèvres, placée sous un patronage royal et dirigée par un homme tel que Cornélius, cette manufacture semble destinée à un brillant avenir.

Reste donc la porcelaine anglaise; et quant à celle-ci, il est facile de la caractériser : elle est *pratique*, rien de plus; des tasses à thé pour l'usage domestique, des vases qui ont la prétention de s'élever jusqu'à l'art et qui ne sont que d'informes essais, des services à manger quotidiennement : tels sont les résultats que donnent les fabriques de nos illustres voisins. Le tout n'est pas mal fabriqué, mais la porcelaine anglaise n'en reste pas moins une simple industrie, n'ayant rien de commun avec cet art charmant qui a illustré Sèvres.

Et si nous devons parler ainsi des produits de la métropole, que dire de ces porcelaines dont la Compagnie des Indes encombre les dressoirs de gens de mauvais goût. Ces porcelaines, et nous les appelons ainsi par simple politesse, n'ont en effet aucune qualité : la pâte en est grossière, la forme lourde et le coloris sans éclat.

Constatons en outre que Sèvres possède seul le genre de porcelaine dit *pâte tendre*, mélange de diverses terres avec du verre en fusion, qui a la propriété de donner une grande harmonie aux tons. A ne voir que la question d'art, cette porcelaine est supérieure à la porcelaine dure : elle est plus diaphane, plus séduisante à l'œil; mais elle est loin d'avoir les qualités de conservation de cette dernière.

Un autre genre qui appartient aussi à l'initiative de la manufacture, c'est le paysage à coloris pâle, et tellement pâle, qu'à distance on le prendrait pour une peinture monochrome. Sans doute, ce genre s'éloigne de la réalité; mais les peintres fantaisistes qui le cultivent mettent tant de féerie dans leurs compositions, qu'on ne songe point à leur en faire un reproche, et que la louange, tout au contraire, vient naturellement aux lèvres.

V. — UN MOT SUR LES PROCÉDÉS.

Dans son ouvrage magistral publié sous Louis-Philippe, M. Brongniart veut bien nous apprendre que les principales conditions de nos porcelaines sont l'éclat physique et chimique des parties, la plasticité et l'homogénéité; et qu'il ne faut pas confondre les matériaux qui composent une pâte avec les éléments de cette pâte.

Par exemple, les matériaux de la porcelaine sont le kaolin (combinaison de silice, d'alumine et d'eau) et le feldspath. Ses éléments sont : la silice, l'alumine et la potasse.

Les conditions de perfection des pâtes et les moyens d'y arriver s'obtiennent par quatre voies : 1° la *plasticité* (on entend par plasticité la faculté qu'ont certaines matières molles de prendre, sous la main de l'ouvrier, toutes les formes qu'il veut produire); 2° le *dégraissement;* 3° l'*action de l'eau;* enfin 4° l'*homogénéité*, but où doivent conduire les trois premières.

Ce qui surtout désespère les artistes de Sèvres, c'est la *cuisson*, attendu que non-seulement elle modifie les couleurs, mais qu'elle peut encore les altérer notablement. Heureusement, les maîtres en l'art de terre sont d'une telle habileté, que les couleurs n'éprouvent de modifications que juste celles qui ont été prévues par l'influence de la cuisson; néanmoins le peintre qui travaille pour les porcelaines est essentiellement soumis aux exigences des procédés matériels.

En visitant le Musée de Sèvres, l'amour-propre national de tout Européen doit se résigner à reconnaître que la suprématie de l'Asie est ici manifeste, autant sous le rapport de la vivacité des tons que sous celui de leur variété; et, en effet, les produits de la Chine et du Japon sont des arguments sans réplique; à l'exception du bleu turquoise du vieux Sèvres et d'un violet très-foncé, qui appartiennent à notre industrie, tous les autres tons nous sont venus ou du Japon ou de la Chine.

Mais si, à Sèvres, on imite MM. les Japonais et les Chinois, c'est à la condition de les surpasser. Si les produits de l'Asie sont plus éclatants en couleur, combien ne leur sommes-nous pas supérieurs par les contours exquis de la forme et l'entente harmonieuse de la peinture? Voyez plutôt, à l'entrée du magasin de la manufacture, ces gracieuses lanternes chinoises imitant le *céladon;* à les considérer, je suis convaincu que tout mandarin artiste rougira de l'infériorité de ses compatriotes; et ses regards, après s'être portés avec admiration sur ces fleurs, qui semblent nées sous les doigts d'une fée, se reporteront certainement avec tristesse sur les arabesques grossières dont le ponsif est immuable dans le Céleste Empire.

Quant à la porcelaine des Japonais, il est manifeste que leur palette est plus variée que la nôtre. Pourquoi cela? Nul ne le sait, car les Japonais sont aussi impénétrables en industrie qu'ils le sont en politique; aussi a-t-on dû se livrer à cet égard à de simples conjectures, et attribuer leur supériorité en ce genre, soit à l'influence du climat, soit à celle de l'expérience. L'art de peindre les porcelaines date chez nous d'hier; chez les Japonais, l'origine de cet art se perd dans la nuit des temps. Et cela est si vrai, que, lorsque les Portugais revinrent de leur premier voyage à l'île Niphon, ils en rapportèrent des porcelaines merveilleuses, et dont les modèles, leur avait-on dit, avaient de nombreux siècles d'existence. Ces porcelaines furent les premières que l'on vit en Europe. Les Hollandais, à leur tour, ne tardèrent pas à suivre les Portugais dans leurs pérégrinations commerciales au Japon. Parmi les produits multiples que ces nouveaux commerçants rapportèrent du Japon, la porcelaine figura comme importation considérable. Tous les Crésus bataves tinrent à honneur d'avoir des vases de luxe ou des services de table, à l'instar des grands seigneurs de Yedo. Mais les Hollandais ne s'en tinrent pas là : « Vous nous avez imposé votre industrie, dirent-ils aux Chinois et aux Japonais, nous allons vous imposer nos arts. » Et, en conséquence, les tableaux de la Haye et d'Amsterdam se dirigèrent vers l'océan Pacifique, pour en revenir, reproduits sur porcelaine, avec leurs grosses ménagères et leurs flegmatiques buveurs.

VI. — CONCLUSION.

En sortant des salles, il sera facile certainement de vous faire avouer que plus l'art a fait d'efforts pour arriver à la perfection, et moins il est prisé comme valeur commerciale.

Et cela se comprend : un vase, une coupe, une tasse s'offrent à vos regards ; la matière est irréprochable, les contours de l'objet, ses détails sont de la plus charmante élégance : mais, afin d'arriver à ce résultat, n'a-t-il pas fallu un habile artiste pour en tracer le dessin, un second habile artiste pour en exécuter le modèle, et un ouvrier intelligent pour en opérer la cuisson ? Aussi, juste ciel ! à combien s'élèvera votre emplette, si vous tenez à acquérir un ou plusieurs de ces ravissants et fragiles chefs-d'œuvre ! Mais pourquoi reprocher à ces porcelaines leur fragilité ? Peut-on exiger d'elles d'être aussi indestructibles que les Pyramides ? Que ne demandez-vous alors aux Pyramides d'être transparentes et gracieuses comme un vase de Sèvres ? Résignons-nous donc à laisser à chaque chose sa raison d'être et ne plaignons pas la manufacture de Sèvres d'être un temple de l'art dédié à la délicatesse et à la grâce.

Poteries et porcelaines. 1, allemande ; 2, chinoise ; 3, persane ; 4, anglaise ; 5, égyptienne ; 6 et 7, orientale ; 8, japonaise ; 9, espagnole. (Musée céramique de Sèvres.) Dessin de Fellmann.

En la visitant, il est impossible, j'en ai l'assurance, que vous n'éprouviez pas les impressions les plus agréables, et, si mon lecteur est une lectrice, j'affirme qu'elle avouera que le démon de la tentation s'est attaché à elle aussi longtemps qu'a duré sa visite au musée.

En terminant, félicitons la France de ce qu'il y a encore chez elle une spécialité des beaux-arts qui soit préservée du mauvais goût, garantie qu'elle est contre les nécessités de la vie par la libéralité du pays qui la protége.

Aussi, en parcourant la manufacture, l'esprit est agréablement tenu en éveil par de pittoresques spécimens historiques, et des merveilles de goût y mettent les yeux incessamment en fête.

Louis BERGER.

LES FÊTES CHRÉTIENNES (1).

LA COMMÉMORATION DES MORTS.



La commémoration des trépassés. Dessin de G. Fath.

Le crayon de nos dessinateurs devait encore son tribut à cette commémoration des trépassés, dont l'anniversaire revient dans quelques jours. M. Fath a résumé, dans sa composition, tout ce que la pensée chrétienne attache

(1) Voir la *Table générale* et les tables des tomes XXI à XXVII.

de consolant à cette fête universelle du 2 novembre.

Voilà le portrait du père et du mari défunt; voilà sa femme et ses enfants éplorés, les fleurs du Souvenir à la main; voilà le Serpent et la Couronne d'immortelles, figurant le cercle de l'Eternité; voilà l'Ange de la Foi et de l'Espérance appuyé sur l'ancre de la Miséricorde, etc.

L'Eglise a toujours prié pour ses enfants morts, et offert à leur intention le sacrifice qui rachète les âmes et ouvre les portes du ciel. Mais c'est à saint Odilon, abbé de Cluny, qu'on doit l'idée d'une commémoration générale des trépassés, et sa fixation si touchante au lendemain de la fête de tous les saints.

Le 1er novembre, la glorification des élus, les tableaux du bonheur et de la récompense éternelle; — le 2 novembre, les prières qui assurent cette récompense et ce bonheur à nos parents, à nos amis et à nos frères en Dieu. Le rayon du ciel dans l'ombre du sépulcre; la résurrection à côté du trépas. Quelle expérience du cœur humain et quelle éloquence dans cet admirable rapprochement!

La fête des morts se popularisa vite dans l'Eglise d'Occident. Le saint-siége l'autorisa et la consacra de bonne heure, comme on le voit par le concile d'Oxford en 1222. Il la range parmi les solennités de seconde classe.

Ce fut l'évêque Eustache du Bellay qui l'ordonna pour la ville et le diocèse de Paris, dans ses statuts de l'an 1557.

Maintenant toute la chrétienté la célèbre avec la même pompe et les mêmes cérémonies.

Nous n'avons pas besoin de les décrire. Chacun connaît cette fête de tout le monde, — même les incrédules et les indifférents.

Le dogme du purgatoire, qui en est la base, est un des arguments qui attirent le plus de luthériens au catholicisme. M. Walsh cite un anglican qui avait perdu son frère au milieu d'une orgie. Il ne pouvait se consoler de ne trouver dans son culte aucune prière pour l'âme de cet infortuné. Il alla, un jour des Morts, à la messe catholique, et fut si touché qu'il se convertit, afin d'ouvrir les portes du ciel à son frère. P.-C.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LES RÊVES DE MARGUERITE, OU CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS (1).

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

FERDINAND, vingt-quatre ans.
MARGUERITE, dix-huit ans.
BERTHIER, cinquante ans, père de Marguerite (2).

La scène se passe en province, chez Berthier. — Salon-bibliothèque. Porte au fond. Portes et fenêtres latérales. A gauche, un guéridon chargé de livres. A droite, un métier à broder.

SCÈNE Ire.

BERTHIER, MARGUERITE.

BERTHIER, *mettant ses gants. Il a son chapeau sur la tête.* Adieu, Marguerite.

MARGUERITE. A ce soir, mon père.

BERTHIER. N'oublie pas de m'excuser auprès de ton cousin Ferdinand qui arrive aujourd'hui même de Paris. (*Solennellement.*) Dis-lui que je ne puis manquer au Comice agricole d'Etampes.

MARGUERITE. Oui, mon père.

BERTHIER. Qu'il y va de ma tête.

MARGUERITE. Plaît-il?

BERTHIER. Puisque je dois y être couronné. (*Il rit.*) Répète-lui cette plaisanterie, elle le distraira... Adieu... Bon! j'allais oublier les graines de sorgho que j'ai promises à mon ami Bordier, d'Etampes.

MARGUERITE. Vos prochains triomphes vous portent au cerveau, papa.

BERTHIER. Ecoute donc, une médaille de première classe, c'est bien fait pour enorgueillir l'homme le plus modeste... (*Confidentiellement.*) C'est Ferdinand qui va être content!... Voyons, mes graines sont dans ma chambre. (*Il sort par la droite.*) Une médaille de première classe... (*La voix se perd.*)

SCÈNE II.

MARGUERITE, *seule.* Je me doute bien du motif qui amène mon cousin l'agent de change à Arpajon... Depuis huit grands jours, mon père ne me parle que des rares vertus de mon cousin, de l'habileté financière de mon cousin (comme si j'entendais un mot aux choses de finances), d'où je conclus, sans grand effort d'imagination, qu'il veut me marier avec mon cousin... Sans doute Ferdinand est un jeune homme de mérite, et j'ai pu apprécier toutes ses qualités, puisque, orphelin de bonne heure, il a été élevé par mon père. Mais tout cela ne m'oblige pas à l'épouser... Non, non. J'ai d'autres projets en tête, et les chers livres que voilà (*s'approchant de la table, et d'un ton romanesque et solennel*), en me montrant la vie sous son véritable jour, m'ont révélé les destinées de mon cœur... (*Elle soupire, puis reprend avec une gaieté mutine.*) Mon Dieu! papa se moquera de moi, se fâchera peut-être quand je lui déclarerai que je ne veux épouser qu'un homme supérieur... un poëte! Mais je tiendrai bon, et il cédera, comme toujours, et il me trouvera le mari qui seul, désormais, peut faire mon bonheur.

Une voix au dehors. Je vais prévenir Mlle Marguerite.

FERDINAND, *au dehors.* C'est inutile.

MARGUERITE. Mon cousin! Mon Dieu! comme je suis

(1) Cette comédie-proverbe a été jouée, pour la première fois, dans les illustres salons de Rossini, par M. Biéval et Mlle Mira, avec le succès le plus éclatant, devant tous les experts et toutes les sommités de Paris. Nos lecteurs verront d'eux-mêmes quel parti ils peuvent en tirer à leur tour dans leurs soirées dramatiques.

(2) *N. B.* Le rôle de Berthier, — comique bruyant de la pièce, — sa tenue, ses manières et ses tics peuvent être chargés un peu par l'acteur. (*Notes de la Rédaction.*)

coiffée! Sans vouloir épouser les gens, il ne faut cependant pas leur faire peur. (*Elle sort par la porte de gauche, tandis que Ferdinand entre par le fond.*)

SCÈNE III.

FERDINAND, *seul.* Personne! Tant mieux, j'aurai le temps de me remettre. (*Il dépose son pardessus sur un fauteuil.*) Voici la maison où j'ai passé les douces années de mon enfance auprès de ma chère Marguerite... Voici sa broderie. (*Il prend une broderie sur la table.*) Quel beau travail! Voici ses livres... (*Il en ouvre quelques-uns.*) Qu'est-ce que c'est que cela? Goëthe! Lamartine! Ossian! Diable! la haute littérature aurait-elle envahi la demeure bourgeoise de mon oncle?...

SCÈNE IV.

FERDINAND, BERTHIER.

BERTHIER. Ferdinand!

FERDINAND. Mon oncle! Suis-je heureux de vous serrer la main!

BERTHIER. Moi aussi, mon garçon... c'est-à-dire non, je suis désolé... (*Surprise de Ferdinand.*) Imagine-toi que c'est aujourd'hui la séance solennelle du Comice agricole d'Etampes, et tu sais que j'ai concouru.

FERDINAND. Ah!

BERTHIER. Tu as dû lire cela dans *l'Echo d'Arpajon*. Lis-tu *l'Echo d'Arpajon?*

FERDINAND. Quelquefois, mon oncle, mais pas souvent...

BERTHIER. Tu as tort... Il y a des premiers-Arpajon excellents. Enfin, j'ai concouru et... (*confidentiellement*) des gens bien informés assurent que j'ai le premier prix de la race bovine... Tu comprends que je ne puis manquer à la cérémonie.

FERDINAND. Je crois bien!

BERTHIER. Qu'il y va de ma tête.

FERDINAND. Vous dites?

BERTHIER. Puisque je dois être couronné. (*Il rit.*)

FERDINAND Ah! très-joli!

BERTHIER. Tu trouves le mot joli?

FERDINAND. Il est charmant.

BERTHIER, *à part.* Je l'enverrai à *l'Echo d'Arpajon...* (*Haut.*) Mais je bavarde là...

FERDINAND. Courez au Capitole, cher oncle, tandis que je vais faire ma cour à ma chère cousine. Vous l'avez préparée, n'est-il pas vrai?

BERTHIER, *embarrassé* Je l'ai préparée... de loin..., mais je ne lui ai pas encore dit formellement..., brutalement : « Ton cousin vient pour t'épouser. »

FERDINAND. Comment! vous ne le lui avez pas dit...?

BERTHIER. C'est que...

FERDINAND. C'est que... quoi? Voyons, mon oncle, récapitulons nos faits et gestes depuis trois ans.

BERTHIER, *regardant sa montre, à part.* Trois ans! diable! Et mon Comice.

FERDINAND. Il y a trois ans, un jeudi matin, je vous demande la main de ma cousine, et vous me la refusez.

BERTHIER. Je te la refuse.

FERDINAND. « Mais, mon oncle, j'aime ma cousine depuis le berceau. » vous dis je.

BERTHIER. « Mais tu n'as pas de position, » te répondis-je. — Tu vois comme je me souviens.

FERDINAND. « Mais je m'en créerai une. » Et je pars pour Paris. Un agent de change de notre famille m'offre une place et un intérêt dans sa charge. — J'accepte... si bien qu'aujourd'hui mon avenir est certain, mon oncle subjugué..., c'est du moins ce que votre dernière lettre m'affirmait.

BERTHIER. Je ne m'en dédis pas; je suis subjugué.

FERDINAND, *avec reproche.* Et vous n'avez rien dit encore à Marguerite!

BERTHIER. C'est qu'il faut que tu saches, mon pauvre Ferdinand, qu'un grand malheur est arrivé...

FERDINAND. Ah! mon Dieu, ma cousine...

BERTHIER. Ta cousine s'est prise d'une folle passion...

FERDINAND. Hein?

BERTHIER. Pour la littérature!

FERDINAND, *rassuré.* Ah! la catastrophe est moins grave que je ne l'imaginais déjà... Moi aussi, j'aime la littérature.

BERTHIER. Eh bien! je ne t'en fais pas mon compliment, mon ami. Nous ne vivons depuis six mois qu'au milieu de livres à couvertures jaunes sur lesquels il faut discuter à perte d'haleine avec ma fille. Mais le pire, c'est que je soupçonne Marguerite de ne vouloir épouser qu'un poëte, un penseur, comme elle appelle ces messieurs... (*imitant le ton de sa fille*) *une de ces âmes tendres et mélancoliques, que les réalités de la vie froissent incessamment et qui ont besoin d'un ange consolateur qui les comprenne.*

FERDINAND. Quel galimatias me faites-vous là?

BERTHIER. Ce n'est pas moi qui dis cela, c'est ta cousine.

FERDINAND. C'est votre faute, aussi!

BERTHIER. Ma faute?

FERDINAND Sans doute; vous lui laissez lire des livres comme Goëthe, Ossian, au lieu de lui mettre en main... *l'Echo d'Arpajon,* par exemple.

BERTHIER Il est hors de doute que *l'Echo* serait une lecture préférable pour sa vive imagination. Il ne l'exalterait pas, d'abord. Mais ce n'est pas une petite affaire, crois-moi, que de diriger une jeune tête de dix-huit ans... Quoi qu'il en soit, je ne désespère pas encore de votre mariage. Avec du bon sens..., j'en ai; de la finesse..., je n'en manque point...

FERDINAND, *irrité.* Oui, avec de la finesse, vous n'avez pas dit à Marguerite un mot de nos projets!

BERTHIER, *se méprenant sur le sentiment de Ferdinand et avec satisfaction.* Voilà! j'ai temporisé et, de la sorte, j'ai évité un refus... Je me suis toujours bien trouvé de ce système de temporisation employé jadis avec succès par un célèbre général romain... Comment s'appelait-il déjà?

FERDINAND, *impatienté.* Tenez, mon oncle, vous allez manquer votre Comice. Partez donc et laissez-moi plaider ma cause moi-même.

BERTHIER. C'est cela... J'ai préparé les débats... pour tes conclusions, comme on dit au palais. Nous aurons bien du malheur si à nous deux...

FERDINAND, *le poussant.* Oui, mon oncle; oui, mon oncle.

BERTHIER. Adieu... adieu! (*Sortant.*) Comment diable s'appelait ce général romain?

SCÈNE V.

FERDINAND, *seul.* Ma petite cousine épouser un poëte, un penseur! Cela n'a pas le sens commun, et je vais mettre bon ordre à ces imaginations-là... Je m'en vais lui dire...



Au fait, que vais-je lui dire?... Si elle s'est logé cette fantaisie dans la tête, elle n'y renoncera pas aisément. Je la connais. C'est une charmante enfant, mais une enfant gâtée, et qui, depuis la mort de sa mère, a toujours fait ce qu'elle a voulu de mon imbé... de mon oncle... On vient... C'est elle.

SCÈNE VI.

FERDINAND, MARGUERITE.

MARGUERITE. Pardonnez-moi, mon cousin, de vous avoir laissé seul un instant. Mon père m'a chargée...

FERDINAND. Je le quitte à l'instant.

MARGUERITE. Alors vous savez...

FERDINAND. Que j'ai quelques bonnes heures pour renouveler connaissance avec ma chère petite sœur, comme je vous appelais autrefois. Mais je me demande aujourd'hui si j'oserai reprendre ces façons familières avec la belle et grave personne que voilà.

MARGUERITE, *à part*. Il s'exprime bien.

FERDINAND. Non, ce n'est plus de broderies et de dentelles qu'il faut vous parler désormais, mais de choses sérieuses.

MARGUERITE, *à part*. Il va me faire sa déclaration.

FERDINAND. Voyons! Si nous causions ensemble de vos projets d'avenir... de mariage, par exemple? Gageons que la question traverse parfois la pensée de ma gentille cousine...

MARGUERITE. On a tant de temps à soi en province!...

FERDINAND. Eh bien! me permettrez-vous de vous demander, avec tout l'intérêt qu'un frère porterait à sa jeune sœur... (*surprise de Marguerite*) le résultat de vos réflexions sur ce grave sujet?

MARGUERITE, *à part*. Comment! il ne se jette pas à mes pieds!...

FERDINAND. Accepterez-vous les conseils de mon amitié?

MARGUERITE. Mon Dieu! mon cousin, je vous remercie de cette preuve d'affection, et, puisque les choses se présentent ainsi, je veux vous répondre en toute franchise.

FERDINAND. C'est cela! Parlons à cœur ouvert.

MARGUERITE. *Elle s'assied.* Eh bien! j'avoue d'abord qu'il y a trois ans, la dernière fois que vous vîntes à Arpajon, j'étais une véritable enfant; qu'une fleur des champs, une robe nouvelle suffisaient à me distraire... Mais depuis lors, grâce à mes dix-huit ans... sonnés, à l'expérience que j'ai de la vie (*surprise de Ferdinand*), grâce surtout à mes lectures assidues pendant les longues soirées d'hiver (*reprenant le ton romanesque et solennel*), j'ai entrevu les côtés sérieux de l'existence.

FERDINAND. Ah!

MARGUERITE. Oui. J'ai compris que dans cette association des âmes qu'on appelle le mariage il fallait...

FERDINAND. Des époux assortis...

MARGUERITE. Eh bien! vous le dirai-je? j'ai positivement reconnu que je ne serais heureuse qu'à la condition d'épouser un homme de lettres... (*avec enthousiasme*) un poëte surtout!

FERDINAND. En vérité!

MARGUERITE. Mon Dieu! oui. Ces choses-là se sentent, voyez-vous; et j'ai senti que je suis née pour être la compagne dévouée d'*un de ces martyrs de la pensée, d'une de ces natures tendres et mélancoliques que les réalités de la vie froissent incessamment et qui ont besoin...*

FERDINAND (*reconnaissant la phrase et continuant dans le même ton*). *D'un ange consolateur qui les comprenne...* (*Marguerite se lève.*) Eh mais! c'est très-bien, cela, ma chère Marguerite! (*Il lui serre la main.*)

MARGUERITE. Vraiment? Eh bien! puisque vous m'approuvez, il faut que je vous montre le mari de mon choix.

FERDINAND, *effrayé*. Comment! il existe?

MARGUERITE. Dans mes rêves.

FERDINAND, *rassuré*. Ah!...

MARGUERITE. C'est un jeune homme de moyenne taille, comme. .

FERDINAND. Comme moi.

MARGUERITE. A peu près... de tournure élégante...

FERDINAND. Comme... Ah! non, pas comme moi.

MARGUERITE. Si fait. Vous avez une tournure élégante, vous... Une sœur peut dire cela à son frère.

FERDINAND. C'est juste. Je déclare bien, moi, que votre poëte trouvera en vous la femme la plus ravissante... Un frère peut dire cela à sa sœur.

MARGUERITE. Que vous êtes enfant!... Il a le front pensif.

FERDINAND. Qui cela?.. (*Se souvenant.*) Ah! votre poëte! Pardon.

MARGUERITE. Sans doute, monsieur... Ses cheveux séparés sur le front flottent au vent et lui font une sorte d'auréole. (*Ferdinand, sans être remarqué de sa cousine, arrange sa coiffure suivant le programme.*) Son col rabattu laisse en toute liberté sa tête intelligente... (*Ferdinand rabat son col droit.*)

FERDINAND. Savez-vous qu'il est très-gentil, ce gaillard-là?

MARGUERITE. N'est-ce pas?

FERDINAND. Parbleu!... Ah bien! oui; mais si l'original de ce charmant portrait ne se présente pas?

MARGUERITE. Ah!

FERDINAND. Il faut tout prévoir... Vous n'avez pas de poëte dans le département de Seine-et-Oise?

MARGUERITE. Fi, monsieur! Vous ne croyez donc pas à la Providence! (*Elle surprend un sourire de Ferdinand.*) Vous riez et me traitez de folle, sans doute?

FERDINAND. Je vous trouve superstitieuse, tout au plus.

MARGUERITE. Superstitieuse! J'ai foi dans mon bonheur, voilà tout... Raisonnons, s'il vous plaît: quand je prends un billet de loterie, je gagne infailliblement. Lorsque nous jouons au trente et un le dimanche... (*avec mélancolie*) à Arpajon, on joue au trente et un le dimanche..., j'ai presque toujours brelan. Vous voyez donc bien, monsieur, que la Providence elle-même amènera sur mon passage le mari que j'attends.

FERDINAND. Je suis battu, cousine; et si bien battu, que je ne sais vraiment plus comment vous apprendre... ce que ma conscience me fait cependant un devoir de vous révéler.

MARGUERITE. Que voulez-vous dire?

FERDINAND. Non; je ne me résoudrai jamais à porter la désolation dans un cœur aussi candide que le vôtre.

MARGUERITE. Parlez, Ferdinand! je l'exige.

FERDINAND. Si vous l'exigez. (*A part.*) Jetons un pavé sur la fleur de ses illusions. (*Haut.*) Eh bien! ma pauvre Marguerite, vous vous trompez complétement sur ces grands hommes dont les chefs-d'œuvre vous ont séduite.

MARGUERITE. Comment? Expliquez-vous.

FERDINAND. D'abord, ces martyrs de la pensée mènent souvent ici-bas une existence très-agréable. Et puis ces âmes tendres — dans leurs livres — sont parfois douées d'une foule de défauts.

MARGUERITE. Qu'entends-je?

Ferdinand. Criblées de manies... Je connais un poëte qui dort le jour et ne travaille que la nuit, prétendant qu'à cette heure seulement ses semblables ne l'incommodent plus. J'en sais un autre qui ne sort que les jours de pluie, son chapeau à la main, sous le prétexte que la rosée du ciel rafraîchit sa cervelle en fusion... Un troisième...

Marguerite. Encore!

Ferdinand. Qui ne se nourrit que de légumes et de laitage...

Marguerite. Assez! assez! Etes-vous bien certain, monsieur, de ce que vous avancez?

Ferdinand. Si je suis certain! Mais je passe ma vie avec des artistes; mais je suis lié avec nombre de gens de lettres.

Marguerite. Vous traitez bien vos amis.

Ferdinand. Entre amis, on se doit la vérité... Tenez, hier soir encore, j'ai été témoin d'une scène que je voudrais que vous eussiez vue pour votre édification.

Marguerite. Quelle scène?

Ferdinand. Figurez-vous... Mais non! l'on ne saurait reproduire ces scènes caractéristiques.

Marguerite. Ah! prenez garde.

Ferdinand. Mais le moyen de rendre les mots, les gestes, les silences mêmes qui peignent si bien l'un de ces grands hommes que vous admirez... Ah! si, parbleu! j'ai mon moyen. Marguerite, vous vous souvenez, n'est-il pas vrai, des jeux de notre enfance, de nos charades représentées le dimanche, en famille?

Marguerite. Sans doute.

Ferdinand. Eh bien, reprenons un instant ce joyeux badinage.

Marguerite. Que signifie?

Ferdinand (1). Je m'appelle Renaud, un poëte en herbe de ma connaissance, et vous êtes Mme Renaud. Je rentre au logis à sept heures du soir, et depuis une grande heure vous m'attendez pour dîner, l'esprit inquiet, le cœur mécontent et l'estomac délabré. Naturellement, vous me dites...

Marguerite, *se laissant entraîner et jouant.* Comme vous rentrez tard, mon ami!

Ferdinand. (*Il met son chapeau et ses gants.*) Très-bien. (*Jouant*). Tard! tard! Il est donc tard?

Marguerite. Il est sept heures.

Ferdinand, *jouant.* D'abord, il n'y a pas d'heure, madame. Ce sont les bourgeois qui ont inventé cette absurde démarcation du temps... Mais vous ne comprenez pas ces choses-là. Nous ferons donc mieux de dîner, puisque vous mourez de faim. (*Cessant de jouer.*) Et nous nous mettons à table. (*Ils s'asseyent.*) Je prends mon potage sans prononcer une syllabe. Fatiguée de mon silence, vous me demandez des nouvelles de nos amis. Point de réponse. Vous insistez. (*Jouant.*) Qu'est-ce encore?... Vous me dérangez au moment où j'étais à la poursuite d'une pensée. Eh bien! que demandez-vous?

Marguerite, *jouant.* Je vous demande des nouvelles de nos amis.

Ferdinand. Ils vont à merveille... Oh! non, non. La levrette de votre intime amie, Mme une telle, a la coqueluche, et son enfant s'est cassé la patte.

Marguerite. Vous dites?

Ferdinand. Pardon! je me trompe. C'est l'enfant qui a la coqueluche et la levrette qui s'est cassé la patte...

(1) Cette scène épisodique doit se détacher vivement sur le fond de la pièce par le changement de ton et d'allure, la variété du jeu, l'accentuation de la parole et du geste, etc.

Vous voilà satisfaite; mais en conscience, ma chère, il était superflu de troubler ma méditation pour me jeter dans ces détails vulgaires... Tenez, vous ferez beaucoup mieux de me dire votre sentiment sur quelques vers que j'ai faits... C'est mon élégie : *la Plainte du vent dans le corridor.*

Marguerite. Je suis tout oreilles.

Ferdinand, *cessant de jouer.* Du tout, cousine; vous ne me répondez pas cela.

Marguerite. Comment?

Ferdinand. C'est qu'il est bon que vous sachiez que je vous ai déjà lu onze fois *la Plainte du vent dans le corridor,*— ce qui amène cette réponse de votre part (*jouant*):



Marguerite jouant l'agent de change (Scène VI).
Dessin de V. Foulquier.

Mais, mon ami, j'ai entendu onze fois votre élégie.— Mais j'y ai fait des changements. — Je connais les changements, répliquez-vous. — Mais j'ai modifié la ponctuation de mon dernier vers, ce qui en modifie totalement le sens... Non! dites plutôt la vérité, madame; dites que les vers que j'ai faits vous ennuient.

Marguerite, *jouant.* Quelle calomnie!

Ferdinand, *se levant.* Si, parbleu! Vous leur préférez ceux de Lamartine! En effet, que trouve-t-on ici? Les *Harmonies* de Lamartine! les *Méditations* de Lamartine! du Lamartine toujours; du Renaud, jamais! Il y a même une sorte d'affectation offensante pour moi à laisser traî-



ner sur tous vos meubles des œuvres étrangères, tandis que les miennes sont tellement bien renfermées, que je ne puis mettre la main dessus quand parfois je veux me relire.

MARGUERITE, *cessant de jouer.* Comment! M. Renaud est comme cela?

FERDINAND, *cessant de jouer.* Tous les poëtes sont comme cela, ma chère Marguerite. (*A part.*) Ma foi! tant pis pour eux, cela leur apprendra à tourner la tête à ma cousine.

MARGUERITE, *tristement.* Tous?

FERDINAND. Tous. Le ton varie sans doute. Les uns sont insupportables en clef de *fa*, les autres en clef de *sol;* mais c'est toujours le même air.

MARGUERITE. C'est désespérant.

FERDINAND. Du reste, il ne faut pas leur en vouloir. Il paraît que c'est leur talent même, une sorte de fièvre intermittente, qui les rend si désagréables.

MARGUERITE. Ah?

FERDINAND. Oui. Un médecin de mes amis m'a même assuré que le génie n'est qu'une névrose.

MARGUERITE. Une?...

FERDINAND. Une névrose.

MARGUERITE. Mais qu'est-ce que c'est qu'une névrose?

FERDINAND, *confidentiellement.* Une lésion du cerveau. (*A part.*) Pan!

MARGUERITE. Mon Dieu! mon Dieu!

FERDINAND. Aussi, ma cousine, il faut plaindre les grands hommes, les admirer à l'occasion, mais se garder de les épouser.

MARGUERITE, *avec une résignation mélancolique.* Vous avez peut-être raison.

FERDINAND. N'en doutez pas. Pour trouver le bonheur, voyez-vous, c'est un mari de facultés bien équilibrées, d'humeur douce, qu'il faut choisir; un mari comme on en trouve parmi les gens classés, qui ont une profession pratique, positive, parmi les administrateurs, par exemple, les commerçants, les agents de change.

MARGUERITE, *vivement.* Vous dites?

FERDINAND, *troublé.* Je dis... je dis qu'un homme qui vous apporterait cette affection inaltérable, ce dévouement de tous les instants dont une femme a besoin...

MARGUERITE. Serait un phénix, assurément; et ce phénix-là, monsieur, vous le placez parmi les agents de change?

FERDINAND. Ai-je nommé les agents de change?

MARGUERITE. Certainement. Eh bien! à votre tour, écoutez-moi : à quelques pas d'ici habite une de mes anciennes amies de pension, qui passe la belle saison à la campagne et que son mari, un agent de change, vient rejoindre le samedi soir.

FERDINAND, *à part.* Où veut-elle en venir?

MARGUERITE. Je les vois assidûment, et, moi aussi, monsieur, j'ai assisté à des scènes intimes dont je voudrais que vous eussiez été témoin pour votre édification.

FERDINAND, *à part.* Aïe!

MARGUERITE. Et qui n'étaient vraiment pas faites pour encourager une jeune fille à confier son bonheur à l'un de ces messieurs du parquet... N'est-ce point ainsi que l'on dit?

FERDINAND. Oui, ma cousine, oui... Mais vous m'intriguez beaucoup.

MARGUERITE, *imitant son cousin.* Figurez-vous... Mais non, l'on ne saurait reproduire ces scènes caractéristiques, les mots, les gestes, les silences mêmes... A moins pourtant... Pourquoi pas?... Tenez, mon cousin, puisque vous vous souvenez si bien de nos jeux d'enfance, continuons, s'il vous plaît, ce badinage instructif pour chacun de nous (1).

FERDINAND, *à part.* Il est clair qu'elle se moque de moi.

MARGUERITE. Cette fois, c'est moi qui ferai le mari et vous qui ferez la femme.

FERDINAND. Quoi! vous voulez?

MARGUERITE. Rien n'est plus simple. Prenez ce mantelet. (*Elle lui donne un mantelet qui se trouvait sur une chaise.*) Moi, je m'empare de votre chapeau. Le costume aide beaucoup, pour jouer la comédie... Et maintenant, monsieur... pardon, madame, demandez-moi des nouvelles de Paris. J'en arrive à l'instant.

FERDINAND, *tenant gauchement le mantelet sur son bras.* Mais je vais avoir l'air extrêmement bête, ma cousine.

MARGUERITE. C'est poli pour nous, ce que vous dites là... Allons, commencez.

FERDINAND. Puisque vous l'ordonnez. (*Posant le mantelet sur ses épaules et jouant.*) Eh bien, mon cher mari, approchez, qu'on vous embrasse. (*Il s'approche de Marguerite comme pour l'embrasser.*)

MARGUERITE, *l'arrêtant.* Que faites-vous donc?

FERDINAND. Je me mets dans l'esprit de mon rôle. Il me semble qu'après six jours de séparation le premier désir d'une épouse... ou plutôt non; vous avez raison; le premier soin d'un mari est d'embrasser sa femme. C'est vous qui avez manqué votre entrée, ma cousine... Allons, venez m'embrasser.

MARGUERITE. Du tout, monsieur.

FERDINAND. Alors la scène manque de vraisemblance... La vraisemblance, Marguerite, tout est là, au théâtre. Allons, venez.

MARGUERITE. En vérité! Eh bien! puisque vous êtes si scrupuleux, sachez, monsieur, que le mari que je représente n'embrasse même pas sa femme tous les samedis, et souffrez que je rende fidèlement mon personnage.

FERDINAND, *à part.* Je suis pris. Elle est charmante! (*Jouant.*) Eh bien, mon ami, quelles nouvelles m'apportez-vous de Paris?

MARGUERITE, *jouant, le chapeau sur la tête et les mains derrière le dos.* Heu! Vous aurez de la baisse lundi; la coulisse baissait ce soir.

FERDINAND. Plaît-il?

MARGUERITE. Oui, le trois pour cent fléchissait à la petite bourse et les primes étaient offertes.

FERDINAND. Comment! Il raconte ces choses-là à sa femme?

MARGUERITE, *cessant de jouer.* Vous pensez bien que je ne les aurais pas inventées. Mais nous continuons: vous me demandez d'autres nouvelles.

FERDINAND. J'entends bien. Je vous demande... si la dernière pièce du Gymnase a réussi, par exemple.

MARGUERITE, *jouant.* Comme si j'avais le temps d'aller voir toutes les balivernes qui se jouent chaque soir dans les vingt théâtres de Paris!... D'ailleurs, vous savez bien, madame, que j'avais ma liquidation à préparer.

FERDINAND. C'est juste... Tu as raison, mon ami.

MARGUERITE, *cessant de jouer.* Permettez, mon cousin, vous prenez les choses avec beaucoup trop d'indulgence. (*Se fâchant.*) Vous jouez très-mal votre rôle, monsieur.

FERDINAND. Que faut-il que je dise?

MARGUERITE. Demandez-moi, avec un mécontentement

(1) Pour cette seconde scène épisodique, même observation que pour la première. Elle doit être plus détachée et plus accentuée encore.



marqué, la sonate de Mozart que j'avais promis de vous rapporter.

FERDINAND, *jouant*. Du moins, monsieur, m'apportez-vous ma sonate?

MARGUERITE, *jouant*. Votre sonate! votre sonate! Je l'ai oubliée... Les femmes sont étonnantes avec leurs commissions... « Rapportez-moi une sonate. Songez à mes dentelles. Passez chez ma modiste. » Une fois pour toutes, je n'ai pas le loisir de penser à de pareilles bagatelles au milieu des sérieuses occupations qui m'accablent : j'ai trois mille mobiliers à livrer fin courant, ma chère, et je vous demande si un homme qui a trois mille mobiliers à livrer fin courant peut penser à une sonate... Eh bien! pourquoi gardez-vous ce mantelet?

FERDINAND, *désorienté*. Mais, ma cousine, c'est vous-même qui m'avez dit...

MARGUERITE, *naturellement*. Taisez-vous donc, je joue mon rôle. (*Jouant.*) Pourquoi gardez-vous ce mantelet? Est-ce que vous comptez par hasard m'emmener ce soir chez votre mère jouer au whist, à deux sous la fiche? Vous répondez : — Sans doute, mon ami, n'y allons-nous pas tous les samedis? (*Jouant.*) Ma chère, voilà deux nuits que je veille, et vous trouverez bon que je me couche de bonne heure au lieu d'aller bâiller en famille. (*Cessant de jouer.*) Et je me jette dans un fauteuil.

FERDINAND. Et moi?

MARGUERITE. Vous vous mettez à votre broderie.

FERDINAND. Et je brode... comme cela. (*Il brode et se pique.*)

MARGUERITE. Tandis que je m'endors profondément... (*Se levant.*) Voilà les agents de change, mon cousin!

FERDINAND. Ah! permettez. Si vous jugez sur un seul échantillon les soixante agents de la Bourse de Paris, d'abord vous courez risque d'avoir cinquante-neuf fois tort...

MARGUERITE, *incrédule*. Vous ne me persuaderez pas.

FERDINAND. Je vous demande pardon. Il en est, parmi ceux que vous accusez si gratuitement, qui adorent leur femme, qui les comblent de soins affectueux... de cachemires des Indes... J'en sais d'autres..., ceux-là sont encore célibataires, qui aiment en secret leur parente, leur cousine, et qui s'estimeraient bien heureux de lui consacrer leur existence tout entière.

MARGUERITE. Je ne vous comprends plus.

FERDINAND, *avec émotion*. Si fait, cousine; vous comprenez que, depuis deux ans, je n'aspire qu'au moment d'avouer l'unique espoir, le seul but de ma vie. (*Il va pour lui prendre la main, elle s'y refuse.*)

MARGUERITE. Enfin vous jetez le masque, monsieur l'hypocrite!

FERDINAND. Que dites-vous?... Est-ce donc de l'hypocrisie de vous chérir depuis mon enfance?

MARGUERITE. Avouez, du moins, que c'était pour vous débarrasser de tous vos rivaux que vous avez si fort maltraité la littérature.

FERDINAND. J'ai exagéré un peu, mais pas beaucoup.

MARGUERITE. C'est bien : l'avenir me dira si vous avez été sincère. Sachez seulement que je ne serai jamais la femme d'un ennemi déclaré de la poésie et de ses nobles représentants.

FERDINAND. Mais...

MARGUERITE. Assez, de grâce, sur ce sujet, ou vous m'obligerez à vous céder la place. (*Elle fait mine de sortir.*)

FERDINAND. Arrêtez... C'est moi qui m'en irai. Aussi bien je n'ai plus rien à faire ici. D'un mot, vous venez de détruire le rêve de ma vie entière.

MARGUERITE. Comme vous avez détruit le mien.

FERDINAND. C'est juste. Et vous m'avez rendu le mal pour le mal. Nous voilà quittes. Et pourtant, Marguerite, je crois que je souffre plus que vous. Je n'ai atteint qu'un fantôme de votre imagination, vous m'avez réellement frappé au cœur... Mais pardon, comme ma plainte elle-même pourrait vous importuner, je me tais et je me retire. Je quitte cette maison, que je n'aurais jamais dû revoir... Adieu.

MARGUERITE, *émue*. Mon cousin..., n'attendez-vous pas mon père?

FERDINAND. Non, non. Mon oncle voudrait me consoler par le récit de ses triomphes, et je ne veux pas être consolé... Adieu! (*Il sort précipitamment en oubliant son pardessus.*)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, *seule*. Eh bien! il est parti? Mon Dieu, oui!... Pauvre garçon, j'ai été méchante avec lui. Mais aussi, pourquoi se jouer de moi comme il l'a fait? Ai-je donc mérité une leçon, et suis-je encore une pensionnaire? N'importe, je l'ai refusé cruellement. (*Allant à la fenêtre.*) Si je le rappelais, ne fût-ce que pour adoucir dans la forme .. d'autant qu'il commence à pleuvoir. (*Apercevant le pardessus de Ferdinand.*) Ah! il a oublié son pardessus. Il ne peut manquer de s'en apercevoir et... c'est cela... il s'arrête... Comment! il hésite? (*Avec joie.*) Ah!... il revient... lentement, mais il revient. (*Silence, rêveuse.*) Nous avons passé de bonnes années l'un auprès de l'autre, les meilleures peut-être... Il avait pour moi une véritable affection... Quel dommage que ses goûts soient tellement opposés aux miens!... (*Regardant par la fenêtre.*) Il est là... tout près... Quittons cette fenêtre... Il pourrait me voir et s'imaginer follement que je le regarde. Ces jeunes gens ont des idées si singulières! (*Elle vient s'asseoir près de son métier à broder.*)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, FERDINAND.

FERDINAND. Pardon, ma cousine.

MARGUERITE. Tiens! c'est vous?

FERDINAND. Oui, c'est encore moi... j'ai oublié mon pardessus et...

MARGUERITE. Le voici... sur ce fauteuil.

FERDINAND. Je vous remercie. (*Il prend son pardessus.*) Et maintenant, pour la dernière fois, adieu, Marguerite. (*Au moment où il va pour sortir, un livre tombe de la poche de son pardessus.*)

MARGUERITE. Vous perdez quelque chose. (*Elle ramasse le livre.*) Un livre... (*Avec stupéfaction et joie.*) Victor Hugo... Vous lisez Victor Hugo?

FERDINAND. Vous le voyez. C'est mon poëte favori, mon compagnon quand je voyage seul.

MARGUERITE. Ah çà! mais vous aimez donc la littérature, mon cousin?

FERDINAND. Sans doute. Le goût des lettres n'est pas un monopole, que je sache, et je le partage même avec vous, ma cousine. Oui, bien souvent j'ai été heureux de retrouver, après les travaux de la journée, ces livres qui m'ouvraient le monde imaginaire. Je m'attachais particulièrement à ceux où des parents... des cousins épousent leur parente au dénoûment... Il y en a qui finissent ainsi. Ceux-là, je les trouvais plus intéressants que les autres... J'étais fou, n'est-ce pas, Marguerite?

MARGUERITE. Qui dit cela?

FERDINAND, *changeant de ton.* Tenez, cousine, je vais bien vous étonner, mais je possède dans ma chambre de jeune homme une bibliothèque aussi riche que la vôtre; j'ai des livres reliés magnifiquement... comme ceux-ci... dorés sur tranche comme ceux-là... (*Il ouvre plusieurs livres*) choyés comme... (*Il en tient un ouvert.*) Qu'est-ce que c'est que cela? Des chiffres, une balance.

MARGUERITE. Ah! c'est mon livre de comptes.

FERDINAND. Comment! vous avez...

MARGUERITE. Vous savez bien que je suis l'intendant, l'homme d'affaires de papa, et que c'est moi qui tiens les livres de la maison.

FERDINAND. Malgré vos goûts littéraires?

MARGUERITE. Il y a temps pour tout, mon cousin; vous devez comprendre cela, vous qui associez si bien une profession utile à des loisirs agréables.

FERDINAND. Ah! Marguerite! (*Il jette le livre qu'il tenait avec colère.*) Maudit livre, va!

MARGUERITE. Qu'avez-vous?

FERDINAND, *avec un désespoir comique.* Pourquoi faut-il que je découvre en vous une perfection de plus à l'heure où je vous perds pour toujours! C'est désolant, cela.

MARGUERITE. J'ai déclaré que je ne serais jamais la femme d'un ennemi de toute poésie : or, il paraît que vous aimez la poésie, Ferdinand.

Ferdinand, Berthier et Marguerite (Dernière scène). Dessin de V. Foulquier.

FERDINAND, *avec joie.* O ciel! (*Avec douleur.*) Ah! bien oui! Mais ce poëte que vous attendez... (*Ici, Berthier rentre et reste au fond du théâtre inaperçu et examinant Ferdinand et Marguerite.*)

BERTHIER, *à part.* Elle y tient toujours. Quel malheur pour un père quand sa fille...

MARGUERITE. Mon cousin, vous m'avez rappelé que le cœur et l'intelligence sont de toutes les professions..., et je crois que le poëte que j'attendais est arrivé.

BERTHIER, *à part.* Tiens! tiens!

FERDINAND. Son nom, cousine?

MARGUERITE. Restez, Ferdinand; et ce soir, entre mon père et vous, je vous le dirai.

BERTHIER, *se plaçant entre eux et leur prenant la main. A sa fille.* Me voici, mon enfant; tu peux le dire tout de suite. (*Bas à Ferdinand.*) Je savais bien que nous en viendrions à nos fins... (*Haut et d'un air triomphant.*) A propos, j'ai retrouvé le nom de mon général romain. C'est Fabius! Fabius Cunctator. En voilà un qui connaissait et pratiquait le proverbe que je vous engage à méditer...

FERDINAND, *regardant Marguerite.*

CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS!

E. VERCONSIN.



CHRONIQUE DU MOIS.

LE LIBAN ET LA SYRIE, LE PAYS ET LA POPULATION.



Le puits du Liban. Types maronites. Tableau de Bida. Dessiné par Ulysse Parent à l'exposition du boulevard des Italiens.

Pour conduire nos lecteurs dans ce pays du Liban, si fertile et si curieux, si malheureux et si splendide, — où l'intérêt du monde entier suit depuis deux mois les soldats et le drapeau de la France, — nous choisissons deux guides experts et attachants, M. E. Cortambert et M. Henri Lavoix ; — le premier, historien précis et géographe exact, — le second, voyageur intrépide, revenu hier de ces contrées, et qui en retrace *de visu* tout le côté pittoresque et moral.

En les citant ou en les analysant tour à tour, nous croirons voir de nos propres yeux ce coin de l'Orient si tristement célèbre.

LA SYRIE. LA MONTAGNE. LES DRUSES. LES MARONITES, ETC

— Et d'abord, dit M. Cortambert, le touriste qui aborde sur la côte de Syrie, vers Tripoli, Djebail, Beyrouth ou Saïda, voit se dresser à peu de distance la majestueuse chaîne du Liban (en arabe *Libndn*), courant du nord au sud, parallèlement au rivage de la Méditerranée, depuis le cours du Nahr-el-Kebir (l'ancien Éleutheros) jusqu'au Nahr-el-Kasmieh, qui est le cours inférieur du Litâni (Léontès des anciens). Cette dernière rivière, assez considérable, a son cours dirigé d'abord du nord au sud, puis brusquement de l'est à l'ouest; sa vallée supérieure borde le pied du Liban, et, avec la vallée supérieure de l'Aasi (l'ancien Oronte), elle isole entièrement ce massif des autres chaînes de la Syrie.

Si l'on pénètre dans l'intérieur de ces belles montagnes calcaires, on est frappé, à chaque pas, de la fraîcheur des paysages, de l'éternelle verdure des vallées, des cours d'eau limpide qui jaillissent de toutes parts et sillonnent des ravins profonds. Des bosquets de cotonniers, d'oliviers et de mûriers sont semés parmi les rochers escarpés; la vigne se suspend aux flancs des monts et porte des grappes énormes. En s'élevant dans les plus hauts vallons, on trouve des neiges perpétuelles qui sont encombrées d'un certain nombre de fleurs, particulièrement de xéranthèmes.

De tous les végétaux qui ornent le Liban, les plus célèbres sont les cèdres, situés dans sa partie septentrionale; ils forment un petit bois d'environ quatre cents pieds d'arbres, sur un plateau de 2,000 mètres d'altitude, vers la source du Nahr-Kadichat (rivière de Tripoli), à l'ouest du mont Makmel, point culminant de la chaîne et élevé de 2,850 mètres. Ce bois est à trois lieues du village d'Eden, délicieux endroit où, selon les Arabes, Dieu plaça le paradis terrestre. Parmi ces cèdres on en voit encore douze vieux, qui doivent être contemporains de Salomon et qui sont, par conséquent, âgés de près de trois mille ans; ils sont énormes, et deux d'entre eux ont treize mètres de circonférence. Naguère, quand la paix régnait dans ces beaux lieux, les cèdres étaient sous la protection du patriarche des Maronites, qui venait, chaque année, le jour de la Transfiguration, célébrer le service divin sur un autel en bois de cèdre, érigé au pied du plus grand de ces vénérables arbres.

L'Anti-Liban, que les Arabes appellent Djebel-ech-Cherki (la montagne de l'Orient), s'élève à l'est du Liban, et se prolonge, comme lui, du nord au sud; il le surpasse en hauteur et a pour point culminant le Djebel-ech-Cheykh, qui couronne les sources du Jourdain et s'élève à 3,085 mètres : c'est le Grand Hermon des anciens.

Deux peuples principaux habitent le Liban : les Maronites et les Druses, dont l'antagonisme a été la cause principale des dernières catastrophes. Chacun de ces deux peuples compte environ 300,000 individus; mais leur force réelle et leur caractère sont bien différents. Les Maronites, fixés depuis le Nahr-el-Kebir jusqu'au Nahr-el-Kelb, particulièrement dans le Kesraouân, sont doux, cultivateurs, gais, vivement attachés à leur foi catholique. Les Druses situés plus au sud, sont fiers, tristes, sombres, très-belliqueux. Les Maronites ont pour chef-lieu religieux Kanobin (en latin *Cœnobium*), monastère taillé dans le roc et qui fut fondé par Théodose le Grand. C'est la résidence de leur patriarche dans les temps ordinaires. Leur capitale politique est Bekfaja, résidence de l'émir, vassal de la Porte.

Cette petite nation chrétienne a dû se former peu à peu par les proscrits qui, à l'époque où Héraclius perdit la Syrie, avaient cherché dans les montagnes du Liban un refuge contre les cruautés de Chosroès. Elle prit le nom d'un solitaire appelé Maron, qui, venu des bords de l'Oronte pour être évêque de Botrys (entre Tripoli et Byblos), rendit de grands services à l'Église de Syrie, fut élevé à la dignité de patriarche et fixa sa résidence à Kanobin. Maron était cependant entaché d'une certaine hérésie, à laquelle les Maronites ont renoncé depuis, pour se réunir à l'Église romaine. Ils ont seulement conservé l'usage de célébrer l'office divin suivant leur rite et dans leur propre dialecte, qui est un mélange de syriaque et d'arabe. Ils ont une ferveur de dévotion qui rappelle les siècles de l'Église primitive. Deux cents monastères, observant rigoureusement la règle de Saint-Antoine, sont dispersés dans les vallons, sur les rocs pittoresques, et un grand nombre d'ermites ont trouvé une retraite dans les antres et les cavernes; mais que sont-ils devenus depuis les attaques farouches des Druses? Que sont devenues ces cultures ingénieuses soutenues par des murs s'élevant en terrasses sur les flancs des montagnes; ces honnêtes et chastes familles dont le toit rustique offrait toujours au voyageur chrétien un asile hospitalier; ces gracieuses femmes cheykhs (notables), à la figure encadrée dans un voile blanc et léger, attaché, loin au-dessus de la tête, au sommet d'un tube en cuivre ou en argent recourbé assez étrangement, mais non sans élégance, en forme de corne?

Les Druses habitent la partie méridionale du Liban. Beït-el-Kamar (c'est-à-dire la Maison de la Lune), gros bourg fortifié au sud-est de Beyrouth, est considéré comme leur capitale, et c'était la résidence de leur émir ou *hakem*, avant 1845, époque où le gouvernement ottoman força ce chef à céder sa place à un gouverneur turc. Le canton environnant se nomme Choûf, et produit de bonne soie.

Cette population n'est pas musulmane, comme on se l'imagine généralement; elle professe une religion qui lui est spéciale; elle croit à un seul Dieu, qui se serait manifesté sous la figure humaine dans la personne de Hakem, khalife d'Égypte, vers l'an 1030. Cette religion est une espèce de déisme, auquel se mêlent des doctrines d'une haute antiquité, telles que la métempsycose et l'adoration d'un veau.

Les Druses sont passionnés pour la vengeance : venger le sang par le sang, voilà leur maxime; leur jalousie est extrême : un voile sévère dérobe à tout regard profane leurs femmes, qu'on dit fort belles.

Les Métoualis, qui habitent principalement la vallée de Bhaa, entre le Liban et l'Anti-Liban, sont des mahométans chiites très-exaltés, par conséquent ennemis des



Turcs, qui sont sunnites ; ils adorent le khalife Ali presque à l'égal de la Divinité, et leur nom même exprime leur vénération pour ce gendre de Mahomet. Leurs mœurs sont rudes et inhospitalières.

Au nord des Maronites habitent les Ansarieh, Nossarieh ou Nosaïrieh, fixés dans les montagnes auxquelles ils donnent leur nom, et qui peuvent être considérées comme une continuation septentrionale du Liban. Ils paraissent tirer leur nom d'un certain Nassar, qui, au septième siècle, fonda leur secte, mélange bizarre de paganisme, de christianisme et de mahométisme. On évalue leur nombre à quarante mille.

C'est dans cette partie de la Syrie que les croisés rencontrèrent la fameuse nation des Assassins, soumise au ***Vieux de la Montagne***, prince redoutable par le zèle aveugle de ses sujets ; car ces derniers, d'après ses ordres, allaient donner la mort à tous ceux qu'il désignait pour victimes. Le nom d'***Assassin*** (***Haschichin***) vient de celui du ***haschich***, préparation végétale enivrante qui a pour base une espèce de chanvre (***cannabis indica***), et par laquelle ces misérables fanatiques du meurtre s'excitaient le cerveau. Ce n'est pas à cause des montagnes de Syrie, comme on pourrait le penser, que le ***Vieux*** ou ***Prince de la Montagne*** (***Cheykh el Djebel***) était appelé ainsi : au cinquième siècle de l'Hégire, un certain Hassan, partisan ismaélite des khalifes fatimites d'Égypte, se déclara indépendant et s'établit au milieu des montagnes de la Perse, près de Cazbin ; c'est de là que ses successeurs, pendant deux siècles, étendirent leur puissance sur une partie de Syrie. —

Tel est, dans son ensemble, le pays du Liban ; telle est, en gros, sa population, et tel est le résumé de son histoire.

PAYSAGE DU LIBAN.

Quant à sa valeur pittoresque, lisez ce tableau de M. Bernard Derosne, contemplant le point de vue du petit village de Baruch :

— Aussi loin que pouvait s'étendre le rayon visuel, et de quelque côté que se dirigeât le regard, il dominait un panorama mêlé d'admirables contrastes : ici, de blonds champs de blés; là, des bois d'oliviers sombres, et, dans le lointain, les eaux bleues de la Méditerranée fermant l'horizon.

D'un côté s'étendait une longue chaîne de montagnes dont les versants fertilisés étaient couverts de bois, de terrasses, de vignes, et où de blancs villages s'épanouissaient de gradins en gradins, abrités par leur situation agreste.

Plus loin, on apercevait des rochers abruptes, coupés de précipices, qui ressemblaient à de grandes veines noires, couverts par intervalles du feuillage épais et sombre des mélèzes; et, dominant le tout, le blanc Hermon qui élevait sa cime altière, couverte de neige, et brillait comme de l'argent aux derniers rayons du soleil.

Plus loin encore on discernait, mais plus faiblement, d'autres montagnes qui, voilées dans une vapeur bleuâtre, semblaient par la distance se confondre avec l'immensité, et l'on pouvait suivre les courbes et les ondulations des côtes, ainsi que les murs étincelants de blancheur et les hautes tours de Beyrouth, qui s'élèvent et se détachent majestueusement sur ce fond sévère.

Si quelque chose avait pu ajouter à la grandeur et à la noblesse d'une telle scène, c'eût été assurément pour le spectateur les souvenirs solennels du passé, répandus à chaque pas, disséminés à chaque endroit où se fixait le regard.

Sur le sommet de la montagne, amoncelés dans la confusion la plus sauvage, soit par le fait d'une convulsion terrestre, soit par l'action destructive de l'invasion humaine, gisaient les restes délabrés d'un ancien temple, comme il s'en trouve fréquemment dans ces contrées, et qui, malgré leur origine précise et leur destination évidente, généralement ignorées du voyageur, n'en sont pas moins les chroniqueurs puissants d'un autre âge et d'une autre race.

Les portiques élancés, les colonnes brisées, les immenses blocs de pierre, disent assez quel majestueux pouvoir a ordonné leur construction, pouvoir moins grand cependant que celui qui les a renversés... —

SOLDATS. BÉDOUINS. LE PUITS BIBLIQUE. INTÉRIEUR MARONITE.

Si vous voulez maintenant, avec M. Lavoix, passer en revue les habitants de cette contrée, voici, aux portes mêmes de Beyrouth, un campement de soldats turcs. — Les tentes des officiers, peintes en vert, dit le voyageur, avaient été dressées au plus vite et un peu au hasard ; des nattes et de la paille étendues à terre servaient de lit de camp aux soldats ; des cavaliers étaient couchés ou endormis non loin de leurs chevaux harnachés et tout prêts en cas d'alarme. Autour de deux canons de campagne quelques artilleurs faisaient leur cuisine d'oignons et de couscousson ; d'autres disaient leurs prières, agenouillés auprès de leurs pièces, et égrenaient entre leurs doigts leurs longs chapelets en noyaux d'olives. A quelque distance de la place, sous un mur d'enceinte, les Arnaoutes avaient aussi improvisé leur camp, et toute cette petite armée se tenait sur la défensive.

Plus loin, au bord de la mer, voici une tribu de Bédouins, — lisez : brigands. Leurs tentes nomades sont couvertes d'une forte étoffe noire en poil de chameau. Les enfants, basanés et demi-nus, lèvent la tête derrière les clôtures de palissades en osier. Les hommes portent le *hyk*, manteau de laine rayé, blanc et noir, et le *keffié*, serré à la tête par une corde aux deux bouts pendants sur les épaules. Les femmes ont la chemise bleue et la ceinture de cuir, le mouchoir sur le front, les pièces d'argent dans les cheveux, les joues et le menton tatoués, la lèvre inférieure teinte en bleu d'azur, les pieds nus, comme les enfants. Tout cela rôde de la montagne au rivage, cherchant une proie, comme le lion de l'Écriture.

Mais gravissons les pentes du Liban, et nous y trouverons ce puits biblique si bien rendu par le pinceau de Bida (voir la gravure ci-dessus). La margelle est à fleur de terre, au pied et à l'ombre des cèdres et des cotonniers. Le Maronite, habillé comme au temps d'Éliézer, puise l'eau avec une corde, et remplit la cruche de quelque moderne Rebecca vêtue de la robe de laine, de l'ample ceinture et du long voile blanc de la tradition. L'âne attend, à deux pas, le fardeau qu'on va confier à ses épaules. Vous croyez contempler en action une page du livre des patriarches.

Suivons les puiseurs d'eau, et entrons avec notre guide dans la demeure d'un Maronite.

Toute habitation arabe, reprend M. Lavoix, se compose d'un jardin et d'une maison en pierre, entourés de murs ou de ces formidables haies de cactus dont j'ai déjà parlé; un escalier conduit à une pièce extérieure, sorte

de terrasse qui se détache du corps principal du bâtiment, appuyée sur des piliers, et autour de laquelle règne un divan circulaire et couvert. Nous montâmes. La famille maronite était alors occupée à la prière du soir. Nous attendîmes un instant; un enfant d'une douzaine d'années vint à nous et nous tendit la main en nous disant bonjour en excellent français. Il nous introduisit dans la chambre où la famille venait de prier et où elle se trouvait réunie: une commode, placée au fond de l'appartement, était revêtue d'un linge blanc; au milieu était une image de la Vierge, qu'on adore dans tout le Liban chrétien; à droite et à gauche s'épanouissaient de larges bouquets de fleurs, les cierges brûlaient, et les femmes restaient encore à genoux devant le saint autel du foyer domestique. Nous entrés, chacun se leva et nous fit l'accueil le plus cordial; trois femmes maronites, revêtues du riche costume des femmes arabes, vinrent s'asseoir à côté de nous. Elles portaient ces longs pantalons de mousseline ornée de fleurs qui descendent des hanches jusqu'à la cheville où un cercle d'argent les retient; leurs pieds étaient chaussés de *kobkaps;* leur redingote de mousseline ouverte laissait voir les bras et le haut de la poitrine, et se serrait à la taille par une large ceinture de cachemire; leurs cheveux noirs s'échappaient en longues tresses d'un *tarbouk* brodé dans la montagne. Elles avaient de grands yeux noirs, les sourcils arqués, le nez grec, la lèvre fine, de belles dents, et cette teinte mate et bistrée des femmes siciliennes. Elles nous offrirent la chibouque qu'elles allumèrent elles-mêmes; les hommes prirent place à leur tour sur le divan, et des domestiques arabes nous apportèrent le café.

Toutes les questions et les réponses de ces gens étaient d'une politesse et d'une justesse extrêmes. Du reste, l'aîné des trois enfants, qui était marié, homme d'une trentaine d'années, parlait fort bien le français; il avait séjourné plusieurs années à Marseille où les affaires de son père l'avaient appelé. Celui qui était venu nous tendre la main allait à l'école des pères lazaristes d'Antoura et avait un babil français fort divertissant. Il se louait beaucoup des Frères chez lesquels il faisait son éducation. Comme son frère aîné, il espérait bien passer quelques années en France. C'est une force bien grande, un lien bien puissant que cette éducation que les confréries religieuses sont venues apporter en Orient!

MOEURS ET RELIGION DES DRUSES.

Contraste vivant du Maronite, le Druse se reconnaît à son allure guerrière. Tenez, en voici un qui passe dans la montagne, en jetant un regard sombre à la ferme qu'il pillera demain. Ce maraudeur est revêtu d'un *gombaz* rouge, par-dessus lequel il a jeté le *mechela* rayé du Bédouin. Un *caffich* jaune entoure son *tarbouk*. Il monte un excellent cheval, et porte à la main une lance ornée, au-dessus du fer, d'une boule de cuivre à laquelle pend une houppe de soie. Sa ceinture cache des poignards effilés, son flanc secoue un long sabre de Damas, et souvent un fusil chargé pend en bandoulière sur ses épaules. Il attend et il guette l'occasion d'employer tout cet arsenal meurtrier contre ses ennemis les Maronites.

Restes de ces terribles Karmates, exterminés par un khalife d'Egypte et formés à la vengeance par le prophète Hackem-Biamr-Illah, les Druses ont une religion qui explique leurs crimes périodiques.

Ed Daruz, leur premier apôtre, qui leur a donné leur nom, repoussait, dit M. Lavoix, le jeûne, les prières, le pèlerinage et l'observation des fêtes comme pratiques funestes ou inutiles; il levait les prohibitions du porc et du vin; il proclamait comme licites le mariage du père avec la fille, du frère avec la sœur. Le code moral était à l'avenant du code religieux; il enseignait la dissimulation et la fourberie, ou du moins une prudence habile qui enjoignait aux sectateurs d'Hackem de se faire ostensiblement partisans de la religion des peuples au milieu desquels ils vivaient: juifs avec les juifs, musulmans avec les musulmans, chrétiens avec les chrétiens, le tout pour les tromper et les exploiter, les massacrer et les dépouiller à l'envi.

Le formulaire, révélé par M. Sylvestre de Sacy, prévoit toutes les rencontres et donne la conduite à tenir dans toutes les circonstances. Il va plus loin encore: outre cette dextérité astucieuse de l'esprit, il recommande aussi l'adresse et la prestidigitation: « Ce n'est pas tout cependant, il faut que vous vous exerciez à contracter une grande légèreté de mains, à fasciner les yeux et les regards par des tours de gobelet, afin de pouvoir faire des miracles, comme on en attribue à ceux qui vous ont précédés. » Enfin, conclut le législateur des Druses: « Quand tu auras eu l'avantage sur les musulmans et les chrétiens, que tu leur auras fait la guerre avec succès, et que tu les auras vaincus, tire l'épée contre eux. Ce sont là les ruses que je t'ai enseignées: ils sont tous nos ennemis. Empare-toi donc de leurs biens et extermine leurs femmes et leurs enfants. Qu'aucun lien ne te les fasse épargner; ne conserve aucun de leurs villages; que nul sentiment de compassion ne te touche en faveur des partisans d'Ali et du Christ. »

Les *ackals* druses gardent, sous peine de mort, dans le plus profond secret, les mystères de cette affreuse religion. Ces initiés se reconnaissent entre eux à certains signes et s'abordent par cette question: « Connais-tu dans ton pays une plante particulière et bonne entre toutes? — Oui, je la connais, répond le Druse interrogé; c'est la plante du *alilcdj;* celle qui ne croît que dans le cœur des fidèles qui professent le culte de *Hakim-Bi-Amri.* » Ce symbole de foi et d'union, cet *alilcdj* mystérieux est une plante grimpante à fleurs bleues que les Druses ont en grande vénération; ils la suspendent en gerbes à l'intérieur de la porte de leurs mosquées, et à la hampe de leurs drapeaux est toujours attaché un bouquet de cette herbe divine. Que se passe-t-il dans les *khaluets* situés ordinairement sur les cimes les plus élevées ou dans les endroits les plus écartés de la montagne, dans ces réunions que les initiés tiennent le jeudi de chaque semaine? C'est ce qu'il n'a pas été possible de connaître. Ce qui est probable, c'est que la loi d'aujourd'hui n'a subi que peu d'altération depuis Darazi et Hamza qui en furent les premiers promoteurs, et que, sauf quelques modifications, elle régit encore la race entière. En tout cas, les derniers événements n'ont que trop prouvé que les Druses n'ont rien perdu de la fourberie et de la cruauté de leurs aïeux.

LES MASSACRES.

Car, hélas! c'est dans ce pays aimé de Dieu, dans ce pays biblique et patriarcal, dans ce pays où la tradition met le paradis terrestre (1); c'est au milieu de ces tribus, rappe-

(1) Partie du Liban qui porte encore le nom d'Eden.



lant les rois-pasteurs et les premiers chrétiens, que le fanatisme des Druses et des musulmans a semé les horreurs dont nous avons donné l'idée par un épisode de Damas (livraison de septembre dernier), et dont nous allons compléter le tableau par quelques anecdotes nouvelles :

A une portée de pistolet du seraï de Damas se trouve un bazar tenu par des chrétiens sujets de la Hollande. Les Druses et les soldats turcs pénétrèrent dans les magasins, enfoncèrent les portes et commencèrent à piller.

Ils saisirent Mme Verner (c'est un témoin qui parle), lui attachèrent une corde à la jambe gauche et la descendirent par une croisée la tête en bas. Cette infortunée criait de la façon la plus lamentable ; on la laissa ainsi se débattre longtemps, ceux du bas lui tirant des coups de fusil à poudre dans la figure, ceux de dessus lui jetant des chiffons enflammés. Ce supplice dura une heure. Le feu prit à ses vêtements, elle fut brûlée lentement et expira au milieu des tortures.

Le mari, M. Verner, lié par les pieds et les mains au poêle que l'on faisait chauffer, assistait à ce spectacle ; on le somma de dire où étaient ses richesses. Il nomma, pour sauver sa femme, la demeure du négociant qui les avait cachées, mais cela ne suffisait pas à ces bandits, qui croyaient à un trésor enfoui dans la maison. Enfin, ne pouvant en tirer autre chose, ils le laissèrent et s'en furent. Lorsqu'on le détacha, il était mort. La moitié de son corps était littéralement grillée.

Les Turcs fanatiques joignaient l'insulte à la barbarie.

Des croix, rapporte un autre témoin, ont été étendues sur le sol dans toutes les rues par où devaient passer les chrétiens, pour les leur faire fouler aux pieds. Les musulmans en ont pendu aussi au cou des chiens pour tourner en ridicule notre religion. Ils ont promené dans toute la ville trois chrétiens des plus notables, au cou de chacun desquels ils avaient pendu une grande croix de fer-blanc, en vomissant contre Jésus-Christ et son culte les plus affreux blasphèmes.

On sait que le consul de Hollande a été tué, celui d'Amérique blessé, et que toutes les chancelleries ont été brûlées, excepté celles d'Angleterre et de France. On se préparait à brûler celle de France, mais Abd-el-Kader a dit aux Turcs : « Si vous la brûlez, je brûlerai votre ville ; » et on l'a laissée intacte sous le poids de cette menace.

La crainte des tourments a fait malheureusement apostasier plusieurs chrétiens. Soixante-dix se sont déclarés turcs. Aussitôt on les a circoncis et massacrés comme les autres, lorsqu'on a vu que c'était la crainte qui les avait fait abjurer. Un jeune homme de quatorze ans a eu plus de courage. Deux ou trois Turcs lui ont dit : « Fais-toi musulman, ou nous te coupons la tête. — Coupez-moi la tête si vous voulez, leur a répondu le jeune homme, mais je reste chrétien. » A l'instant, ces barbares lui abattirent la tête à coups de sabre.

PERTES ET MISÈRES.

Les scènes qui ont suivi les massacres ne sont pas moins lamentables que les massacres mêmes. Figurez-vous les églises, les couvents, les maisons, brûlés par centaines, et toute la population chrétienne, sans asile et sans pain, sur ces décombres et ces cendres.

Voici un coin du tableau qui fera juger du reste.

M. Lanusse, gérant du consulat de France, et le vice-consul de Grèce allèrent à la citadelle de Damas pour veiller à la sûreté des réfugiés : les lazaristes et les sœurs de charité les accompagnèrent pour consoler et soigner ces malheureux. M. Lanusse fit acheter le pain et les denrées de toute espèce qu'on put trouver, et les lazaristes et les sœurs firent la distribution.

C'était un spectacle lamentable que celui de ces ONZE MILLE infortunés des deux sexes et de tout âge, entassés dans les vastes terrains découverts de la citadelle. Hommes, femmes, enfants, gisaient pêle-mêle, en proie à d'indicibles terreurs : ils passèrent ainsi huit jours — huit siècles — sous les rayons d'un soleil torréfiant, huit nuits glacées par d'abondantes rosées, sans abri, sans couvertures, sur la terre nue, n'osant s'éloigner les uns des autres de dix pas, même pour satisfaire aux exigences les plus intimes de la nature, tous malades, grelottant de la fièvre, presque sans pain et sans eau, assistant chaque jour à l'agonie de plusieurs d'entre eux. Le plus morne silence régnait sur cette multitude désespérée, qui suivait avec effroi les bruits du dehors et croyait le moment fatal arrivé chaque fois que les cris des égorgeurs se rapprochaient. L'arrivée de M. Lanusse, la présence des prêtres lazaristes et des sœurs rendit un peu de courage à ces infortunés.

Quant aux pertes matérielles et aux indemnités dues, qui pourrait en faire le calcul ? « Il faudra compter, dit un rapport, par centaines de millions, au jour de l'enquête. Fuad-Pacha a dû s'en convaincre. Une des premières réclamations qui lui ont été remises a été présentée par le supérieur général du couvent grec catholique de Der-Mokhallès, dans le Liban : ce document énumère les ornements et objets d'église, vases sacrés, dons de piété, pillés par les Druses, et ces richesses, si connues de tous ceux qui ont visité la Syrie, sont estimées à deux millions de francs.

« En dehors de ce chiffre, il faut compter encore, dans les réclamations de Der-Mokhallès, treize couvents détruits, pillés et brûlés, trois cents maisons réduites en cendres, les cultivateurs des propriétés du couvent massacrés, laissant de nombreux orphelins, les récoltes de soie, d'huile, de blé, de vin, etc., perdues. Il faut se rappeler ce qu'était l'abbaye de Cîteaux, au moyen âge, pour se faire une idée de l'importance de Der-Mokhallès, de son immense action dans le Liban et de ses énormes richesses, accumulées depuis plusieurs siècles ! »

LES FRANÇAIS EN SYRIE.

Terminons par le récit d'un témoin oculaire sur le prodigieux effet de l'arrivée des aigles et des soldats de la France au milieu de ces ruines, de ces désolations et de ces veuvages de tout un peuple.

Nous avons trouvé, dit ce témoin, les émirs maronites, leurs femmes et leurs enfants dans une vaste salle de l'ancien palais du pacha. Ils nous ont accueillis en poussant des cris de bonheur. Ils nous prenaient les mains, nous les baisaient. Ils nous font asseoir sur des nattes de palmier. Les narghilehs, les pipes turques, le café, les sorbets nous sont apportés. Les femmes, couvertes de bijoux, nous servent. L'une d'elles dit : « Dieu m'a pris mon petit enfant, l'autre jour, et mon cœur est bien déchiré ; mais aujourd'hui, en vous voyant, bons Français, il me semble que je suis consolée. »

Le chef de la famille, le vénérable Assaad, est arrivé la figure rayonnante : « C'est le jour que le Seigneur a

préparé ! réjouissons-nous ! bénissons Dieu ! » s'est-il écrié, en nous voyant assis au milieu de sa famille. Puis de grosses larmes ont roulé sur ses joues et sur ses épaisses moustaches grisonnantes. Il nous a pris la main à tous, en portant ensuite la sienne à ses lèvres et sur son front.

Et cependant les Druses ont volé à l'émir Assaad sept mille hoques (14,000 livres) de cocons, six mille de soie filée (12,000 livres) ; ses maisons sont détruites, ainsi que six fabriques de soie qui lui appartenaient. Toutes ses moissons ont été brûlées, et les arbres de ses terres abattus. En un mot, il ne reste plus à cette noble famille que les yeux pour pleurer !

Mais cette noble famille croit, — et toute la Syrie croit avec elle, — que rien n'est perdu et que tout sera réparé, — du moment que le drapeau français se déploie en Orient, ce drapeau dont on a dit, avec tant d'éloquence et de justesse, que — « partout où il s'avance, il y a une grande cause qui le précède et une grande nation qui le suit ! »

M. Léon Halévy a salué cette mission de la France dans le Liban par une ode chaleureuse, dont il nous permet de citer ici quelques strophes :

L'Europe a dit : « Soyez six mille !
— C'est bien, avez-vous répondu.
— Vaincre, pour vous, est si facile !
Prenez six mois. — C'est entendu.... »
Quand le faible implore nos armes,
Que tout peut dépendre d'un jour,
La France, invoquée avec larmes,
Ne compte ses fils qu'au retour !
. . . .

Que l'Europe donc soit tranquille !
Nous irons garder des tombeaux !
Nous sommes peu !... Mais quoi ! six mille,
C'est un soldat pour vingt bourreaux !
Six mois !... c'est la moisson nouvelle
Pour ce rivage dévasté ;
Pour ce peuple qui nous appelle,
C'est un siècle de liberté !

Six mois, grand Dieu !... Terre éprouvée,
C'est l'herbe pour tant d'ossements ;
L'Eglise à demi relevée,
Le sein de la mère aux enfants !...
. . . .

Plage illustre, de sang trempée,
Six mille bras pendant six mois
Vont se lever, tenant l'épée
Pour la justice et pour tes droits !
O terre en miracles féconde,
Tu n'en vis jamais de plus grand,
Depuis que le Sauveur du monde
Est ressuscité triomphant !

Vous renaîtrez, cités craintives !
Un souffle de sécurité
Planera toujours sur vos rives
Où nos couleurs auront flotté !...
Vienne encore un appel suprême !
Au revoir n'est pas un adieu !
La France est toute à ceux qu'elle aime,
Comme l'avenir est à Dieu !

Et le poëte continue, faisant allusion à Abd-el-Kader :

Mais nous vous laisserons un glaive ;
Il repose en de dignes mains.
Ce vengeur, qui pour vous se lève,
S'est rencontré sur nos chemins.
Veillez sur lui ; c'est notre gage,
Ce vaincu, l'orgueil du Liban,
Qui seul fut grand dans ce naufrage
Où périt le nom musulman !

Quelle ivresse sera la sienne,
Quand, montrant ceux qu'il a sauvés,
Il pressera la main chrétienne
Du chef vaillant que vous suivez !
Et quand, sur sa noble poitrine,
Brillera l'insigne d'honneur,
Que l'aigle devant lui s'incline,
Car il fut sultan par le cœur !

ABD-EL-KADER EXPLIQUÉ.

Et à propos d'Abd-el-Kader, dont notre livraison précédente a déjà glorifié le noble rôle en Syrie, vous vous êtes demandé sans doute, comme tout le monde, par quelle série d'impressions et de sentiments cet ancien ennemi de la France et des chrétiens est arrivé à l'élan généreux et sublime qui en a fait le sauveur de ces mêmes chrétiens et le précurseur de la France en Orient.

Ce touchant mystère vient d'être expliqué par Mgr Donnet, le cardinal-archevêque de Bordeaux, dans un discours que nous avons sous les yeux, et qui est le récit de ses rapports avec Abd-el-Kader prisonnier.

— Singulier rapprochement ! dit le confrère à qui nous devons ce document précieux ; les murs de Damas virent aussi la conversion de Saul (saint Paul) aux premiers jours du christianisme ! C'est à Damas que, de persécuteur du Christ, il devint le plus puissant de ses apôtres. Nous ignorons quelle sera la suite des destinées d'Abd-el-Kader ; mais on va voir dans les révélations de Mgr Donnet par quelles voies merveilleuses la Providence divine a conduit cet homme, si grand déjà, parmi les siens, et comment elle a opéré dans son âme cette transformation miraculeuse qui a sauvé la vie à quatre mille de nos coreligionnaires.

Laissons parler Mgr Donnet :

« Personne de vous n'a oublié qu'Abd-el-Kader séjourna à Bordeaux quand il se rendait de Pau à Amboise, sa dernière prison. Il y avait là une larme à essuyer, un courage abattu à relever, peut-être une âme à sauver. L'ancien apôtre de l'Algérie (Mgr Dupuch) et votre archevêque actuel n'hésitent pas, ils courent au prisonnier : ils savent ce que la patrie absente laisse de profonds souvenirs, surtout aux cœurs des hommes d'élite ; mais, ne pouvant lui rendre la liberté et avec elle le mouvement et la vie, ils veulent lui porter les secours de la charité qui les presse, lui montrer les trésors d'ineffables consolations renfermées dans cette religion qu'il ignore, et laisser au moins en germe dans cette âme méditative quelques-unes des grandes vérités de notre foi ; ils cherchent à épargner à ce fier enfant du désert les regards d'une foule impatiente et curieuse ; ils en font, pour ainsi dire, leur hôte, il n'aura pas d'autre équipage que le leur, et le peuple, qui a compris, s'associant à la pensée de son archevêque, s'incline et salue avec respect une grande infortune.

« L'émir ne s'y trompe pas, et cette épreuve qu'il semblait redouter produit une douce sensation que ses yeux traduisent d'une manière plus expressive que nous ne saurions le dire ; il est ému, et, en se voyant entre deux ministres de cette religion qu'il poursuivit peut-

être un jour de ses colères, il remonte de l'effet à la cause, il se demande quelle est donc cette foi qui relève le courage des vaincus et presse la main d'un ennemi; il compare sans doute, il recherche pourquoi le Dieu de Mahomet n'inspire pas ces pieux dévouements; pourquoi à l'un il ouvre sa tente, et pourquoi il repousse l'autre quand il ne le tue pas...

« Dieu seul pourrait nous dire, continue Mgr Donnet, si à Damas Abd-el-Kader ne s'est pas souvenu de Bordeaux, ne s'est pas replié sur ces heures de mutuelle confiance. C'est avec une ardeur de néophyte qu'il écoutait nos paroles, qu'il provoquait nos épanchements et qu'il en faisait à son passé de singulières applications. Il nous semble encore l'entendre s'écrier : « Moi aussi je suis le « ministre du Très-Haut, son serviteur fidèle, et je prêche « sa loi. »

« Pénétré de reconnaissance, il ne voulait plus nous quitter : c'était avec bonheur qu'il retrouvait le pieux évêque d'Alger, avec lequel il avait, en Afrique, échangé quelques lettres, et qu'il avait vu à Pau pour la première fois. Tout le bien que lui en avait dit l'abbé Suchet était présent à sa mémoire. Personne n'a oublié que l'intrépide grand vicaire était venu, au péril de sa vie, traiter sous la tente même d'Abd-el-Kader de l'échange de nos prisonniers. Il nous racontait, avec un sentiment plein de délicatesse, qu'il avait chassé à cette époque deux déserteurs qui offraient d'abjurer. « — Non, je n'aime pas les « apostats; toute croyance exige de fortes convictions, « et elle ne se plie jamais aux convenances et aux spé- « culations humaines. »

« On comprendra, continue l'archevêque, d'après ce qui précède, l'étonnement qu'Abd-el-Kader produisait sur nous, lorsque, avec cette couleur de langage dont l'Orient a conservé le secret, il nous parlait de choses divines; aussi notre contrariété comme la sienne fut grande, lorsqu'on vint nous interrompre pour le conduire au spectacle, où il croyait cependant que nous allions l'accompagner.

« — Vous vous séparez de moi? s'écria-t-il. Pourquoi « me quitter?... » Il fallut lui en expliquer la cause... « — Mais moi aussi, je suis marabout! reprit-il. Ce qui « est mal pour vous doit être mal pour moi... et je n'irai « pas à ce spectacle... » Mais comme il était attendu, les autorités qui l'entouraient crurent devoir insister. Il céda en nous faisant promettre de le revoir.

« Le lendemain, quand nous le retrouvâmes sur le bâtiment qui devait l'emporter, il était en proie à de pénibles impressions. « Ah ! si mes oreilles, nous dit-il, n'ont « rien compris, mes yeux ont trop vu, surtout ce ballet « d'opéra ! » L'on sentait cette nature élevée s'irriter contre une civilisation qui sacrifiait à la vanité et à de coupables satisfactions toutes les règles de la simplicité, de la modestie et de la décence. Il semblait s'excuser de n'avoir pas résisté la veille, et nous reprochait de ne lui avoir point parlé en maîtres... Hélas! il ne savait pas, lui, que nos conseils ressemblent plus à des prières qu'à des ordres, et que trop souvent notre voix se perd étouffée par la grande voix des passions humaines!

« A mesure que le navire nous rapprochait du lieu de la séparation, on voyait son œil inquiet nous interroger, et sa volonté dominer ses émotions. Il souffrait évidemment!... Sentait-il que la vérité s'approchait, qu'il pouvait la saisir de sa main, et en embraser son âme de feu?... Qui pourrait nous le dire?... Ce que je sais, c'est que ses questions se multipliaient, il voulait tout percevoir, et les choses qui remuaient son cœur, et celles qui frappaient ses regards. C'est ainsi que, lui montrant près de Saint-Romain de Blaye le village de Saint-Martin, il fallut lui dire ce qu'était saint Martin et l'histoire de son manteau. Je le vois encore, en apercevant l'horizon chargé de nuages, offrir alors à Mgr Dupuch, avec une intention facile à comprendre, non pas la moitié de son manteau, mais son manteau tout entier ! »

Mgr Donnet voyait déjà que la pensée du vrai Dieu, si obscurcie par la barbarie musulmane, prenait possession de l'âme virile d'Abd-el-Kader, et qu'elle inspirait à cet enfant du désert une puissance de raison et une ferveur d'héroïsme capable des plus grandes choses.

« Le temps marchait, poursuit l'archevêque, et nous aurions voulu en arrêter le cours. — Non, l'exilé qui prie n'est pas seul, disions-nous à l'émir, Dieu est avec lui, il guide ses pas, le soutient dans les épreuves et lui montre l'espérance, cette fille du ciel; unie à la foi et à la charité, elle relève toutes les défaillances.

« Celui-là est seul qui désespère de la justice divine, de sa miséricorde infinie, qui dit anathème à tout ce qui n'est pas lui, et qui garde au cœur de sombres vengeances.

« Celui-là est seul qui ne sait pas aimer, pardonner les injures, qui ne comprend pas que nous sommes les enfants d'un même père, que cette commune origine nous impose la solidarité des mêmes souffrances, la solidarité des mêmes devoirs, etc.

« Nous eussions parlé longtemps encore, mais nous touchions au terme. Le sultan s'en apercevait; son regard s'était fait doux et suppliant, une larme s'échappait de cette prunelle de feu.

« Et ce fut avec une touchante émotion que, la main sur le cœur en signe de souvenir, il prit congé de nous, et suivit longtemps des yeux le canot qui nous ramenait sur la rive.

« Ces quelques heures d'épanchements réciproques ne furent pas perdues, conclut Mgr Donnet; à Amboise, Abd-el-Kader aimait à parler de Bordeaux. Il reçut plus tard, avec une vive satisfaction, la visite de Mgr Dupuch, les exhortations de l'archevêque de Tours (alors Mgr Morlot), les soins assidus de tous les membres du clergé paroissial. Il se fit traduire par son digne interprète, le capitaine Boissonnet, les fastes de l'Afrique chrétienne, qui devinrent l'une de ses lectures habituelles.

« Enfin, en même temps qu'il remerciait son ancien évêque du bien qu'il lui avait fait, il nous adressait, au renouvellement de l'année, ces vers pleins de charme avec ce titre touchant :

Le pauvre exilé à Mgr Donnet, l'archevêque consolateur.

« Gloire à Dieu seul !

« Dès qu'il m'a vu, celui qui règne à Bordeaux comme ministre de l'arbitre souverain m'a fait lire dans son cœur qu'il voulait alléger ma souffrance et qu'il avait pour moi une sincère affection. En me comblant d'honneurs, il a enlevé du cœur de la foule qui se pressait sur mon passage tout sentiment de haine; en me faisant asseoir à ses côtés, il m'a soustrait à la curiosité des regards; *en m'expliquant sa loi sainte, il a fait tomber de mes yeux le bandeau qui me cachait sa beauté incomparable.*

« Pourrai-je jamais oublier ces instants passés sur le navire qui allait m'éloigner de lui et de sa grande famille qu'il aime comme j'aime mes propres enfants! Il m'a



parlé de ma mère, et mes yeux se sont mouillés de larmes à la pensée qu'elle souffre la captivité pour moi. Un château pour prison, c'est toujours la prison, qui ne peut faire oublier ni la Smala, ni le désert, ni ceux qu'on ne voit plus !

« Que Dieu tout-puissant rende en abondance, au renouvellement de cette année, à mon consolateur et au seigneur Dupuch, que je connais maintenant de visage, tout le bien qu'ils m'ont fait lors de mon séjour dans la ville aux rives fleuries et à la ceinture d'eau. — Gloire à l'Eternel ! — Adieu.

« Château d'Amboise, le douzième jour du safar, année 1262.

« Abd-el-Kader, fils de Mahi-Eddin. »

Et le cardinal Donnet s'écrie, en terminant cet attachant récit :

« Oh ! laissez-nous croire qu'à ce moment terrible où le fer et le feu se disputaient en Orient des masses de victimes — notre ancien hôte s'est souvenu de la France hospitalière, des consolations qu'il y avait reçues, des conversations religieuses de Bordeaux, de Tours et d'Amboise. Et pourquoi les germes de vérité et de charité déposés alors dans son âme n'auraient-ils pas porté leurs fruits ?

« Espérons que son esprit, achevant de s'ouvrir aux rayons de la foi, ne s'arrêtera pas en chemin ; qu'éclairé par les horreurs dont ses coreligionnaires viennent de le rendre témoin, il reculera épouvanté en demandant au Dieu des chrétiens le pain des forts, pour devenir peut-être un jour un de ses apôtres les plus dévoués. »

Un couvent grec en Syrie. Costumes russes sur le devant. Dessin de Johannsen.

En attendant, voici un fait significatif. Une des filles d'Abd-el-Kader vient d'embrasser le catholicisme et d'entrer au noviciat des sœurs de Saint-Joseph du Liban.

Quelle puissante institutrice cette fille ne sera-t-elle pas près de son père, et quelle éloquente interprète des instructions de NNgrs Dupuch, Morlot et Donnet !

PITRE-CHEVALIER.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.



LES ESPÉRANCES.

L'Espérance : « La Foi l'accompagnait avec la Charite. » Composition de Damourette.

Espérance, ô conteuse aux récits merveilleux,
Belle à la robe verte, amie aux contes bleus,
Tu souris, tu bâtis, tu promets, tu caresses :
Au front du nouveau-né tu mets de longues tresses,
La moisson dans la plaine, avant qu'elle ait germé ;
Sur le givre de mars tu mets les fleurs de mai.

Dieu t'a dit : « Prends ton vol vers les hommes, ma fille ;
Car ce sont mes enfants et ma grande famille.
Tu seras sur leur route ainsi que les pinsons ;
S'ils sont tristes, il faut leur chanter des chansons,
Et si ces exilés, qui souffrent sur la terre,
Ont le mal du pays, dis-leur le grand mystère,
A l'oreille, tout bas ; que ton doigt radieux
Entr'ouvre le rideau qui leur cache les cieux.
Si je leur fais subir quelque épreuve sévère,
Fais briller tes rayons jusque sur leur calvaire ;
Pour panser les blessés, prends des baumes surtout,
Et, pour baiser leurs fronts, ranimés tout à coup,
Soulève doucement leurs couronnes d'épines. »

Dieu t'envoya. Tu vins avec tes sœurs divines :
La Foi t'accompagnait avec la Charité.
Mais un monstre d'enfer, nommé l'Avidité,
Te tira par le pan de ta robe étoilée,
T'éloigna de tes sœurs, te vit faible, isolée,
Et, pour te diriger vers de lourds sacs d'écus,
Saisit ta main céleste avec ses doigts crochus.

Et le monstre t'apprit une langue nouvelle ;
Hideux maître d'école, il te dit : « Vite, épelle
Ces mots : legs, testament ; penche-toi maintenant
Sur la carte et regarde, au nouveau continent,
A travers l'Océan, les oncles d'Amérique.
Ne rêve plus du ciel, apprends l'arithmétique :
Courbe sur des calculs ton front plein de rayons,
O fille du Seigneur ! fais des additions. »

Puis, prenant ton saint nom, qui nous caresse l'âme,
L'Avidité le mit dans son argot infâme,
Appela les parents qu'on respecte et chérit
Espérances... de mort, d'héritage !... t'apprit
A désigner de loin plus d'une blanche tête
Au gendre qui marchande, à l'usurier qui prête ;
Souffla sur tes rayons, changea leur feu vermeil :
De ces rayons d'espoir plus beaux que le soleil,
Elle fit des clartés de cierges funéraires.

Alors tu secouas tous les draps mortuaires
Qui pouvaient contenir un peu d'or dans leurs plis.
Des vieux parents souffrants, par le temps affaiblis,
Tu calculas les ans, tu vins sonder la plaie
Et de tous les amours tu fis de la monnaie.

Aujourd'hui, l'Espérance a l'air d'un fossoyeur.
Au lieu d'ouvrir, charmante et pleine de fraîcheur,
Le vert bouton fermé qu'avril met sur la branche,
Et d'y glisser d'avance une fleur rose ou blanche,
Elle ouvre des cercueils pour y placer des morts.
Sa voix qui, dans le cœur, avec de doux accords,
Chantait comme un pinson, prend un accent qui navre,
C'est le cri d'un corbeau volant sur un cadavre.

Oh ! reprends tes chansons, ton frais et vert manteau,
Espérance ! et frémis de bâtir un château
Dont la première pierre est celle d'une tombe !

Vole aux lits des mourants, mais comme une colombe
Et non comme un corbeau. Va leur parler de Dieu.
Au cercle de famille, au coin de notre feu,
Viens auprès de l'aïeul, mais viens, tendre et joyeuse ;
Pour allonger ses jours chéris, sainte menteuse !
Viens faire refleurir, à nos yeux abusés,
Son visage flétri, qu'il faut à nos baisers,
Et sur ses cheveux blancs mets ta couronne verte.

Ces vieillards, dont la tombe, hélas ! est entr'ouverte,
Ils nous aiment, ils ont guidé nos premiers pas :
Oh ! lorsque la tendresse est au cœur, ne va pas
Chercher stupidement la bourse dans la poche.

Mais as-tu mérité l'insulte et le reproche ?
Espérances..., c'est là peut-être un simple mot
Qu'admet, sans le creuser, l'usage, ce vieux sot ;
Mot cruel, inventé par un fou sans ressource,
Ou plutôt par un juif au sortir de la Bourse.

Mais un mot, songez-y, comme un petit fanal,
Éclaire une pensée... Et puis, ce mot fatal
C'est ton nom, Espérance ! un nom pur, saint, illustre,
Dont nos livres pieux ont constaté le lustre.
Sœur de la Charité, de la Foi, c'est ton nom,
Ton nom, fille de Dieu !... Sauve-le d'un affront,
Et ne souffre jamais que le siècle s'en joue,
Car c'est un nom du ciel qu'on traîne dans la boue.

ANAÏS SÉGALAS.

BOUTADES.

La mauvaise intention prêtée à ses adversaires ne vaut jamais une bonne raison qu'on leur donne.

Auteurs, que votre plume soit chaste si votre conduite ne l'est pas ; au scandale donné à vos contemporains par vos actions n'ajoutez pas celui de faire rougir vos descendants par vos pensées.

Il est des génies sans déclin ; ainsi que les ombres du soir, ils disparaissent alors qu'ils sont le plus grands.

L'homme qui a un procès sait toujours de quoi nous parler ; s'il en a deux, il parle seul.

On dit : *Bête comme une oie*, mais l'oie fait moins de sottises qu'on n'en écrit avec ses plumes.

Le temps semble plus rapide à mesure qu'on l'apprécie mieux : l'enfant, pour ses plaisirs, compte sur la longueur des jours ; l'homme, pour ses travaux, se défie de la brièveté des années.

J. PETITSENN.



LES CONTES EN FAMILLE.

LA MAISONNETTE AUX BOIS (GÉNIE, SCIENCE ET VOLONTÉ).

Si j'avais encore le bonheur d'être enfant, je ne voudrais pas que le sens d'un conte allégorique me fût expliqué. J'avais, dans cet âge regretté, une intelligence impatiente de guide, et qui voulait, à son gré, se faire une réalité d'une chimère, ou une chimère d'une réalité. Je n'ai jamais aimé, en écoutant une sonate de Beethoven, avoir à mes côtés un cicerone de la pensée qui me dise : Ceci est un orage, cela est une danse champêtre ; voici les pleurs d'une jeune fille trahie, voilà les remords d'un cœur coupable. J'aime, en musique, à faire ma propre traduction de la pensée du compositeur; et dans un conte symbolique j'aime à oublier, si je veux, le canevas pour ne voir que la broderie. Il m'est agréable même que ce canevas disparaisse tout entier sous des couleurs fraîches et riantes. Cependant il est des caractères positifs qui prétendent à toute force savoir ce que le compositeur a voulu dire, et dépouiller la figure de sa création des voiles dont il l'a enveloppée, pour en scruter les formes, voire pour en démonter le squelette.

J'ai lu ce conte à des enfants qui l'ont écouté avec la naïveté et l'indulgence de leur âge, laissant volontiers cabrioler leur jeune fantaisie à la suite de la mienne, y prenant plaisir sans me demander si ma princesse était autre chose qu'une princesse, ou mon merle mieux qu'un merle. Il est vraisemblable pour moi que je leur aurais gâté cet oiseau noir, en leur disant que c'était dans ma pensée le représentant d'un instituteur primaire. Mais on me dit que c'était abuser de leur innocence et leur remplir l'esprit de sornettes sans moralité. Pour satisfaire à ces consciences exagérées il faut mettre les points sur les *i*, et clouer les ailes de la pauvre fantaisie à un poteau indicateur. Cela n'est pas de mon goût, mais je le veux bien.

Sachez donc, mes amis, que GÉNIO est un enfant du peuple qui a reçu le cachet divin du GÉNIE. Il est tourmenté longtemps de vagues aspirations dont il cherche le sens. Son premier instituteur lui dit le mot de sa destinée, et lui apprend que, pour arriver aux plus grandes choses de ce monde, il ne faut au génie qu'une chose : VOULOIR. Le but de son existence se révèle subitement et irrésistiblement à lui; la SCIENCE lui apparaît, éclairant toutes choses de sa lumière, l'appelant et l'attachant à elle d'une manière souveraine et fatale. Dès qu'il l'a entrevue, il lui appartient avec une passion absolue. Une protection quelconque lui donne accès à une BIBLIOTHÈQUE, à une UNIVERSITÉ, à une école de PEINTURE ou de MUSIQUE, comme vous voudrez. Il découvre avec trouble et ravissement l'infini qui s'ouvre devant lui, là où il ne croyait trouver qu'une chose limitée. Il s'absorbe dans l'ÉTUDE. La poursuite désintéressée de la science, maîtresse jalouse, l'ardeur de savoir pour savoir, la volonté absolue qui brise tous les obstacles, le conduisent, à travers les soucis de la famille et les difficultés de la vie réelle, à la possession de la science et à la royauté intellectuelle. La GLOIRE et le bien-être matériel en rejaillissent sur sa famille, car enfin il ne faut pas croire que le génie doive être toujours persécuté. Qu'il soit généreux et fort, et qu'il *veuille ;* — le monde lui appartient.

N'est-ce pas que j'aurais mieux fait de ne vous rien dire? Maintenant, oubliez tout cela, je vous prie, en lisant *la Maisonnette aux Bois*. Si ce conte vous amuse, la leçon jaillira du plaisir même.

I. — L'ANNEAU DU ROI.

Il était dans le royaume de Belle-Nature, au pays des Fées, un seigneur nommé Popolo, et une dame nommée Familia, qui vivaient avec beaucuop de pompe à la cour du roi, et que tout le monde croyait très-heureux. Ils avaient des équipages presque aussi beaux que ceux du roi lui-même; ils étaient fort recherchés par ce prince, et assistaient à toutes les fêtes, vêtus de manière à éclipser les dames et les seigneurs les plus brillants. Cependant ils étaient réellement malheureux. Leur bonne fortune causait tant de jalousie aux courtisans que ceux-ci se mirent à les abreuver de dégoûts, ne les laissant jouir en paix ni de leur faveur, ni de leurs richesses. Ces envieux intriguèrent tant, qu'à la fin le roi lui-même parut leur retirer ses bonnes grâces, et, chagrins de cette injustice, ils se décidèrent à se réfugier dans une maisonnette qu'ils avaient au fond des bois. Ils quittèrent donc la cour sans bruit, pensant que leur fuite donnerait au roi de grands regrets. Ils s'imaginaient que ce prince, désespéré de les avoir perdus, enverrait de tous côtés des hérauts à leur recherche. Ils se trompaient fort. Le roi les regretta un moment; mais, quand il vit qu'ils ne revenaient plus, il envoya ses baillis prendre possession de leurs biens. Châteaux, équipages, vins, joyaux, tout y passa; les baillis saisirent tout au nom du roi, qui, disaient-ils, ne voulait point laisser se perdre tant de richesses. La maisonnette au fond des bois échappa seule à l'attention du prince. Elle était si loin, si loin, et puis si petite, si petite, que personne n'y songea.

C'était le doux printemps quand le seigneur et la dame allèrent dans la forêt verte. Ah! c'était une belle forêt! Il y avait plus de cent lieues couvertes de l'ombre fraîche des grands bois. Là on n'entendait nul autre bruit que le chant des oiseaux qui y nichaient en foule, et le froissement des jolies petites feuilles vertes qui chuchotaient avec le vent du printemps. Le seigneur et la dame furent tout ravis de ce doux silence, de ce doux bruit. Après bien des détours par des chemins tapissés d'herbe et de fleurs, parfumés de fraises et de violettes, ils trouvèrent la clairière où se cachait la maisonnette sous son manteau de lierre et de chèvrefeuille.

Cette maison n'avait qu'une porte, qu'une fenêtre, qu'une cheminée, et elle ne se composait que d'une seule chambre. Néanmoins, comme elle était fort gentille, et que le seigneur et la dame s'aimaient tendrement, ils ne trouvèrent pas ce logis trop étroit, et ils commencèrent pour la première fois de leur vie à être heureux tout à leur aise. Ils eurent bientôt fait d'oublier les cérémonies de la cour, et la dame, qui était belle et jolie, échangea ses beaux ajustements contre une jupe rouge et une mante grise qui la firent paraître encore plus aimable aux yeux de son mari. Au bout d'un an, ils eurent un fils d'une beauté merveilleuse qu'ils nommèrent Génio. L'avenir de cet enfant leur donna quelque souci. Le sei-

gneur Popolo, déguisé en bûcheron, fit alors secrètement un voyage à la cour pour voir où en étaient les choses de ce monde, et s'assurer si le roi le pleurait encore; mais il fut bien étonné de trouver un cousin du prince installé dans sa maison, et, s'étant informé de l'ancien propriétaire du château, on lui répondit que c'était un coquin que le roi ferait pendre s'il lui retombait jamais sous la main.

Popolo et Familia étaient si heureux dans leur nid des bois, surtout maintenant qu'ils avaient un joli petit garçon pour leur tenir compagnie, que c'est à peine s'ils regrettèrent la perte de tous leurs autres biens. Le mari continua à chasser dans la forêt et à cultiver un coin de terre où il avait planté des fruits et semé du grain; la dame tenait propre la jolie maisonnette, et cousait toutes sortes de petites hardes pour son bel enfant qui était frais et rose comme une fleur.

Quand Génio eut environ un an, il arrivait souvent que sa mère le couchait, dans la chaleur du jour, sous les petits rideaux blancs de son berceau, et qu'elle s'en allait dans la forêt pour aider à son mari et lui tenir un peu compagnie. Comme il n'y avait pas de loups dans cette forêt-là, et qu'on n'y avait jamais entendu parler de voleurs, elle laissait tout ouverte la porte de la maisonnette. Quelquefois un lièvre au museau curieux s'avançait à petits bonds sur ses pattes de velours, furetant à droite et à gauche. On dit même qu'un écureuil, bon voisin, sautait jusque dans le berceau de l'enfant, et le balançait en l'absence de sa mère, tandis qu'une grosse mouche bleue lui chantait une belle chanson pour le faire dormir. Il n'y avait que ces visiteurs bienveillants, et le petit Génio n'en avait rien à craindre.

Or, un jour que le père et la mère étaient ainsi absents, et le petit Génio tout seul dans son berceau, il arriva que le roi vint chasser par là. Ce prince, éloigné de sa suite par l'ardeur de la chasse, était tourmenté par la soif, et, cherchant de tous côtés un ruisseau pour s'y désaltérer, il se trouva tout à coup devant la maisonnette couverte de lierre.

— Voici parbleu, dit-il, un endroit où je trouverai à boire. Il doit y avoir un maître à ce logis, ou une ménagère, si j'en crois le panache de fumée bleue qui monte par la cheminée.

En parlant ainsi, il lia son cheval à un chêne et se présenta au seuil de la chaumière. Il frappa du pommeau de son fouet; il appela: Bonnes gens! mais personne ne répondit. Un joli feu clair brillait dans l'âtre, une marmite bouillait doucement sur le feu en chantant une petite musique tranquille et gaie qui semblait une musette entendue de loin. Deux fauteuils de bois avec des coussins de mousse s'appuyaient chacun à un coin de la cheminée. Tout vis-à-vis reluisait le dressoir, chargé de plats d'étain bien polis, et de faïences qui semblaient remplies de feuilles et de fruits, tant elles étaient adroitement peintes. Une grande horloge faisait tranquillement tic tac, tic tac, dans un coin, en face d'un lit bien blanc à rideaux verts. Mais ce qui empêcha le roi d'en examiner davantage, ce fut un beau gobelet d'argent et un tonneau qu'il aperçut à côté du dressoir.

— En vérité, se dit le prince, s'il n'y a personne ici pour me servir, il faut bien que je me serve moi-même.

Ce tonneau était un tonneau de bière, et de bière fort bonne. Le roi en but un gobelet, puis deux, et puis trois, tournant toujours le robinet lui-même. Je vous laisse à penser s'il s'en trouva rafraîchi.

Ce fut en ce moment qu'il aperçut derrière les rideaux du grand lit un petit berceau blanc, et dans le berceau un petit enfant si beau qu'il en demeura tout ébahi. Comme il s'approchait pour le mieux contempler, Génio se réveilla et se mit à rire fort gentiment en voyant le panache du roi qui se balançait au-dessus de son front.

— Petit compère, lui dit le prince, il se voit bien que les fées t'ont soigné à ta naissance. Ah! que n'ai-je un fils tel que toi, au lieu de la mauviette de fille que la reine m'a donnée!

Le roi fut si charmé des grâces de l'enfant qu'il le fit sauter dans ses bras, lui fit mille caresses, et Dieu sait s'il n'eut pas un moment la tentation de l'emporter avec lui. Il le remit pourtant dans son berceau. Mais désireux de payer royalement l'hospitalité qu'il s'était donnée, et de laisser un souvenir précieux à l'enfant qui lui plaisait tant, il tira de son doigt une bague dont le chaton était un saphir unique au monde.

— Tiens, lui dit-il, bel enfant des bois, quand tu me rapporteras cet anneau, je t'accorderai telle grâce que tu me demanderas, fût-ce la moitié de mes provinces.

Le roi passa ce bijou sans prix au petit pouce rose de Génio, puis il s'éloigna pour aller rejoindre sa chasse.

II. — LE MERLE NOIR.

Quand vint l'heure du dîner, le père et la mère de Génio rentrèrent au logis, le père avec du gibier plein son sac, la mère avec une corbeille de fraises des bois et une jarre de lait. Ils trouvèrent contre la coutume le marmot tout éveillé, riant et gloussant dans son berceau.

— Merci de moi! dit la dame; qu'est ceci? Les fées sont venues demeurer avec l'enfant, et elles lui ont fait un don. Voyez, mon mari, le talisman qu'elles lui ont laissé.

Le mari prit la bague et la regarda.

— Nenni, ma mie, lui dit-il; ceci n'est point affaire de fées. Ou je me trompe fort, ou le roi notre seigneur est venu chez nous. Voici le cachet du roi, ma mie; je le connais bien! Cette pierre n'a pas sa pareille au monde; tenez pour certain que c'est la bague du roi.

Vous vous figurez si les bonnes gens firent merveille de cette aventure! Ils auraient voulu questionner Génio, mais le pauvre petit ne savait encore dire que « papa » et « maman, » discours sans doute éloquent, mais point à propos. La dame était trop bien élevée pour contredire son mari en face, mais au fond du cœur elle resta persuadée que c'était un don des fées que Génio avait reçu. Aussi Dieu sait comme elle examina la bague. Elle la mit à son doigt, elle tourna le chaton en dedans, elle tourna le chaton en dehors, ainsi qu'il se pratique d'ordinaire aux bagues fées, mais, ne pouvant ni faire paraître de génie, ni se transporter en lieux lointains, ni produire aucun autre effet surnaturel, elle conclut que le secret en était réservé à son fils lorsqu'il serait en âge. Elle passa donc l'anneau à une chaîne d'or et le lui attacha au cou, afin qu'il ne pût jamais le perdre.

Les années se passent au fond des bois tout comme ailleurs. Génio finit par devenir un grand garçon, et, plus il grandissait, plus il devenait beau. Son aimable naturel faisait la joie de ses parents, et toute la forêt le tenait en grande amitié. L'écureuil, le lièvre, le daim, le pinson et tous les hôtes forestiers l'ayant vu naître, et le regardant comme leur camarade, lui apprirent leur langage dès sa plus tendre enfance; et quoiqu'il n'y eût ni fille ni garçon à dix lieues à la ronde, il n'était jamais sans compagnons. Il jouait aux barres avec l'un, au mât de cocagne avec l'autre; il passait des matinées assis sur une haute branche à causer avec les petits oiseaux



couchés dans leur nid. Il va sans dire qu'il ne fit jamais de mal à ces bonnes créatures. Mais le meilleur de ses amis, c'était un beau merle noir qui nichait dans un buisson de houx. Personne ne savait l'âge de ce merle. Quelques crédules le disaient aussi vieux que la forêt elle-même, ce qui ne l'empêchait pas d'être vif, aimable, gai, et de chanter comme un orchestre à lui tout seul. Il avait la science de toutes sortes de secrets, et sa mémoire était fournie d'histoires merveilleuses qui faisaient les délices de Génio. Il n'y avait pas une fée dans le pays, pas une plante, pas un oiseau, pas un pays lointain, pas une étoile, à propos desquels M. du Bec d'or n'eût quelque chronique à raconter. Génio redisait souvent ces contes à sa mère qui s'émerveillait de l'intelligence de son fils à entendre les bêtes. L'anneau lui trottait toujours dans l'esprit, et elle ne manqua pas de l'endoctriner à ce sujet.

— Ne perds jamais ce cachet, lui disait-elle ; garde-le comme ta vie ! Tu trouveras un jour la parole qu'il faut dire ; alors un génie ou une fée t'apparaîtra et te rendra roi d'un grand royaume et maître de trésors sans fin.

Le seigneur Popolo, qui était un homme prudent, se moquait de ces rêveries, prétendant qu'elles étaient faites pour détourner son fils de la vie simple à laquelle il était appelé. D'ailleurs, il ne croyait pas que le don vînt des fées ; et, quant au roi, il avait éprouvé l'injustice de ce prince. Aussi ne voulut-il pas donner à Génio de vaines espérances de faveur. Mais l'enfant, qui adorait sa mère, croyait naturellement à ses discours, et, quand il eut quinze ans, il commença à y rêver beaucoup. Il s'épuisait l'imagination à inventer des mots baroques pour faire

Génio et ses amis. Dessin de Riou.

paraître le génie de l'anneau, ce qui faisait bien rire les bêtes qui l'entendaient, à l'exception toutefois du merle, qui l'écoutait avec intérêt.

Un jour qu'il avait passé de longues heures assis près du buisson de houx, les yeux fixés sur son cher saphir, qu'il portait maintenant au doigt :

— Quoi ! disait-il, tu renfermes un génie, des trésors, un royaume, toutes les merveilles de l'univers, le bonheur..., et je ne trouverai pas la parole qu'il faut dire pour que le génie paraisse, pour que ces trésors soient à moi !

— Que tu es simple ! lui dit le merle. La parole magique est gravée sur l'anneau lui-même.

En effet, sur toutes les facettes de la pierre, Génio distingua ce qu'il n'avait jamais encore vu, un mot gravé en caractères étrangers. Hélas ! c'étaient des caractères inconnus au jeune garçon.

— Allons ! je veux bien te l'enseigner, lui dit l'oiseau ; épèle ce mot puissant et retiens-le bien, car c'est vraiment par ce mot que tu deviendras un jour maître du plus beau royaume de la terre. Ce mot, mon Génio, c'est VOULOIR !

— VOULOIR ! répéta Génio.

A peine achevait-il de prononcer ce mot, qu'il vit paraître de loin, comme l'aurore entre les grands arbres, une lumière blanche, au milieu de laquelle s'avançait vers lui une jeune dame d'une beauté rayonnante, avec des yeux doux comme la nuit étoilée, et assise toute blanche sur une blanche haquenée. Elle approcha en regardant fixement Génio avec ses doux yeux si noirs et



si clairs; Génio sentit sa vue enchaînée à cette apparition soudaine et inconnue. Or, il arriva qu'à mesure que cette dame avançait près de lui en le regardant, et que les rayons magiques de ses yeux pénétraient dans le cœur et le cerveau de Génio, le pauvre enfant perdit la mémoire et le sentiment de tout ce qui n'était pas la dame elle-même. Cela l'excusera à vos yeux de ce qui arriva ensuite. Cette belle créature, dont le regard avait ainsi le don d'ensorceler, possédait à elle seule tous les autres dons et toute la puissance des fées. C'était la princesse Scientia, la fille du roi, celle-là même qu'il appelait autrefois une mauviette. Quand elle fut près de Génio, elle s'arrêta et lui demanda avec qui il causait là.

— Avec un de mes amis, répondit-il, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Quoi! dit la dame, tu as donc un ami qui loge dans ce buisson de houx?

— C'est un merle fort savant, dit Génio.

— Bah! les merles sont savants dans cette forêt? dit la dame en riant. Il me plairait bien d'avoir cet oiseau; donne-le-moi pour me divertir, je t'en prie.

Génio se fourra aussitôt la tête et les mains dans le buisson de houx.

— Merle, mon ami, dit-il, cette dame si belle te veut! Ah! que je voudrais être merle!

Vous croyez peut-être que l'oiseau se débattit pour s'enfuir. Point du tout; il resta assis fort carrément dans son nid que le jeune garçon remit aux mains de la princesse, et elle et l'oiseau commencèrent à causer familièrement comme gens qui se connaissent le mieux du monde, mais dans un langage que Génio ne comprenait pas. En ce moment on entendit une fanfare éclatante, et le roi, la reine, les dames et les chevaliers de la cour arrivèrent au grand galop rejoindre la princesse. Le roi vit Génio et remarqua tout aussitôt l'anneau qui brillait à son doigt, et qu'il reconnut pour celui qu'il avait donné quinze ans auparavant à un petit enfant dans la Maisonnette aux Bois.

— Tu as là un joyau de prix pour un jeune vilain, lui dit le prince; veux-tu t'en défaire?

— Ce joyau, dit Génio, est un don des fées. Le possesseur de cette bague sera roi; mais je vous donnerai mon anneau, mes trésors et mon royaume si vous voulez permettre que je suive partout où elle ira cette princesse aux yeux si puissants et si doux.

Génio parlait comme en un rêve, car la princesse l'avait bien effectivement ensorcelé.

— Autant dit, autant fait! s'écria le roi en prenant la bague.

La princesse tendit la main à Génio qui sauta en croupe sur la haquenée blanche, et elle partit avec la vitesse d'une flèche. Les autres chevaux allaient le même train, et, en moins de temps que je ne saurais vous le dire, on dépassa la forêt, les plaines et les monts, et on vit percer dans la brume bleue les clochetons pointus du palais du roi. On mit pied à terre dans la cour d'honneur au son des fanfares.

— Eh bien! Génio, dit alors le prince, j'avais fait vœu de t'accorder ce que tu me demanderais en me donnant cette bague. Tu ne seras plus séparé de la princesse ma fille. Je te nomme son chevalier.

III. — LA PRINCESSE SCIENTIA.

Voilà donc Génio installé à la cour. On lui donna un appartement tout doré, des habits sur lesquels était brodé le blason de la princesse, un beau cheval, un lévrier, un faucon et un page noir. Les appartements de la princesse se trouvaient dans un pavillon détaché du château principal et situé au milieu d'un parc frais et ombreux comme la forêt où Génio était né. A voir ce pavillon du dehors, on aurait dit une maison de moyenne grandeur, dont un enfant eût pu faire le tour en cent pas. Mais la princesse prit en souriant la main du jeune garçon, et, quand elle lui eut fait franchir le seuil de sa demeure, il fut surpris de se trouver dans une salle immense d'un aspect sévère, et qui lui parut à elle seule dix fois plus grande que la maison. Les murailles en étaient entièrement revêtues de livres, et sur des tables énormes se trouvaient une foule d'instruments de magie dont l'usage lui était inconnu. Assis dans l'embrasure des hautes fenêtres à vitraux sombres, des vieillards dessinaient des grimoires sur des parchemins, tout en gardant un profond silence. La princesse leur fit un signe d'amitié, et elle conduisit Génio autour de la salle où il remarqua un nombre infini de portes qu'il n'avait pas vues d'abord. Elles s'ouvrirent d'elles-mêmes à l'approche de la princesse, et Génio vit se dérouler au delà de chacune d'elles des suites d'appartements sans fin, décorés avec une magnificence inconcevable. Des escaliers d'une admirable architecture conduisaient en s'entre-croisant aux étages supérieurs où de nouvelles salles se multipliaient, et d'où l'on montait dans des tourelles qui allaient se perdre dans les nues. Dans ces diverses salles étaient réunies toutes les merveilles de l'univers, et, à mesure que l'on pénétrait dans chacune d'elles et que l'on admirait les objets splendides ou bizarres qu'elle renfermait, les parois de la salle se reculaient indéfiniment et découvraient aux regards de nouvelles merveilles inépuisables. Du seuil d'une de ces salles la belle princesse montra à Génio une foule de lutins ailés qui jouaient à la balle avec des étoiles. Les globes lumineux volaient et s'entre-croisaient de tous côtés avec une grâce et une rapidité infinies; et quand Génio leva les yeux pour les suivre dans les courbes élégantes qu'elles décrivaient, il lui sembla que le plafond de la salle s'arrondissait en voûte bleue et profonde, et que ces courbes devenant toujours plus gigantesques, elles finissaient par aller se perdre dans l'immensité. Tandis qu'il regardait, saisi d'étonnement, un petit génie fort espiègle qui faisait sauter une charmante étoile verte dans le creux de sa main, visant tout à coup Génio, la lui lança en criant : Attrape mon étoile! Génio la reçut fort adroitement et voulut la lui relancer à son tour; mais, dans le mouvement qu'il fit pour cela, mille liens d'acier semblèrent tout à coup le saisir, l'enlever et l'attacher à l'étoile qui, partant comme une fusée à travers l'espace, laissa filer à sa suite une longue queue de lumière sur laquelle Génio se sentit soulever et emporter à travers le vide. Etourdi, confondu, pendant un temps qu'il lui fut impossible d'apprécier, mais qui lui parut être plusieurs centaines de siècles, Génio tourna dans les espaces infinis sur la queue de sa comète, rencontrant sur sa route terres, lunes et soleils; et prenant de biais l'immense voie lactée où les jeunes étoiles non encore bien formées sont semées plus dru que les grains de sable sur le rivage de la mer, il vit une telle avalanche de mouvement et de lumière qu'un étourdissement le prit (on serait étourdi à moins), et il fût peut-être mort d'effroi si la princesse, châtiant le méchant petit lutin qui avait joué ce tour, ne l'eût forcé à arrêter l'étoile verte et à la rappeler à sa place. Génio fut alors étonné de se retrouver la main dans la main de la belle Scientia, au seuil de la salle où les enfants ailés jouaient à la balle.



Je ne vous dirai pas combien notre jeune forestier fut émerveillé en voyant, du seuil des autres salles, les choses étranges qu'elles contenaient. Dans l'une d'elles, de petites fées noires faisaient aller du bout du doigt des machines qu'elles construisaient en soufflant dessus, et qui, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, partaient, faisaient le tour du monde, fouillaient les entrailles de la terre, rasaient la surface de la mer, et revenaient chargées de richesses, d'or, de diamants, toutes fleuries de guirlandes qu'elles accrochaient en passant dans tous les chemins, et où brillait la fleur la plus belle et la plus odorante que la terre produise, celle dont le nom en botanique est *fraternitas universalis*. Dans une autre salle, on voyait passer en procession tous les peuples de la terre depuis leur premier jour; dans une autre, se tenaient des figures mystérieuses que la princesse dit à Génio être les Forces de la Nature. Ailleurs il vit une foule de gens languissants et prêts à mourir, et qui, dès le moment où la princesse fit tomber sur eux un rayon de la lumière qui émanait d'elle, reprenaient à l'instant vie, force et santé. Je ne puis vous parler des appartements trop nombreux qui se succédaient aux yeux de Génio. Mais il y en eut deux qui le charmèrent particulièrement. L'un se déployait en vaste galerie ornée d'une suite immense de miroirs dans lesquels se reflétaient avec des couleurs enchanteresses les formes les plus parfaites que l'œil humain eût jamais vues; des enfants beaux comme des anges, des femmes plus belles encore, les sites les plus charmants de l'univers, des forêts, des torrents, des vallées, enfin toute la nature à toutes ses heures. Arrivés à la salle voisine, ils semblaient entrer dans les nuages tels qu'on les voit le soir amoncelés et frangés d'or au soleil couchant. La princesse y fit asseoir Génio près d'elle sur une nuée rose et moelleuse, et à l'instant même une musique légère comme un parfum s'éleva autour d'eux sans que l'on pût dire d'où elle partait. Génio n'avait jamais entendu en fait de musique que les chansons de sa mère et celles des oiseaux des bois. Comment raconter l'extase dans laquelle le plongea le concert magique que lui fit entendre la princesse? Mille sons divers, tour à tour faibles comme les soupirs du vent dans les nuits d'été, puissants comme les grondements du torrent, étincelants, joyeux, aussi frais que la brise, aussi gais que les matinées du printemps, ou tristes, tendres, passionnés, faisaient passer son cœur par des sensations inconnues de transport et de saisissement. Mais après avoir vu et écouté, Génio se tourna vers la princesse et lui dit en s'agenouillant à ses pieds :

— Tout cela est beau, tout cela est merveilleux ; mais c'est vous, ô ma princesse, qui êtes la beauté, c'est vous qui êtes la merveille, et mon cœur est à vous seule !

— J'accepte ton cœur, lui dit la princesse en lui lançant un de ses regards les plus pénétrants. Souviens-toi que désormais tu m'appartiens et que je ne te céderai plus à personne. Tu resteras près de moi dans cette demeure dont tu connais maintenant une partie. N'essaye pas d'en sortir, tu ne le pourrais plus. Mais sois tranquille, mon Génio, ta prison est bien une prison, mais elle est belle et elle est grande, vaste comme le monde ! Toutes les fois que tu voudras m'y chercher, tu me trouveras dans la retraite que j'aurai choisie. Il te suffira pour cela de faire usage de la clef que voilà.

Elle lui remit alors une petite clef faite d'un saphir aussi beau que celui du cachet que le roi avait donné à Génio, et elle disparut laissant le jeune garçon les yeux pleins de son regard d'étoile, ravi, ébloui, et comme quelqu'un qui est ivre ou en un rêve.

Le page noir de Génio le reconduisit à son appartement, où, accablé de lassitude et d'émotion, il alla se coucher; mais à peine étendu pour dormir, son cœur tressaillit, percé d'une douleur aiguë ; la mémoire lui revenant tout à coup, il songea qu'il n'allait plus revoir ses parents.

— Misérable ingrat que je suis ! s'écria-t-il en fondant en larmes. Ai-je bien pu ainsi oublier un père si bon, la meilleure et la plus aimée des mères ! Que feront-ils sans moi? Qui les consolera de mon absence ?

Ces pauvres gens, en effet, étaient au désespoir. Ils avaient cherché leur enfant tout le jour ; ils le cherchèrent encore toute la nuit à travers la forêt, l'appelant à grands cris et avec bien des larmes. Aux sanglots de la mère éperdue les oiseaux des bois se serraient contre leurs petits, tout tremblants de pitié et de crainte. Vers le point du jour, le seigneur et la dame reprirent à pas lents le chemin de leur maisonnette. Le mari se retournait toujours de temps en temps, et criait : Génio ! mon Génio ! Mais la femme lui dit :

— N'appelle plus, je vois la maison. Le cœur me dit que l'enfant est rentré pendant que nous l'avons cherché.

C'est ainsi que l'on croit ce que l'on désire... Vous pensez bien qu'ils trouvèrent la maison vide.

Mme DU PRÉ.

(La fin à la prochaine livraison.)

MÉLANGES ET ANECDOTES.

LE PANORAMA DE MALAKOFF, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

Ce nouveau et magnifique tableau du colonel Langlois a plus d'intérêt et de succès encore que son panorama de la bataille d'Eylau. Parisiens rentrant à Paris, étrangers, provinciaux et voyageurs, affluent à l'élégante rotonde des Champs-Elysées, où se déploie la toile magique de l'artiste-soldat.

Arrivé sur la plate-forme intérieure, vous y trouvez un brave qui a laissé un de ses bras en Crimée. C'est le gardien et l'interprète de l'épopée terrible qui va se dérouler sous vos yeux.

Ecoutez-le et regardez en silence :

— Vous êtes au centre du spectacle, au milieu même de Malakoff, au sommet de ce grand ouvrage de terre, d'où la vue s'étend circulairement sur une scène im-



mense. En tournant le dos à la barrière de l'Étoile, vous avez derrière vous le chemin de Traktir, le camp français, les longues lignes de tranchées qui semblent autant de petits sentiers dans la campagne, et l'éminence sur laquelle flotte le fanion du général Pélissier.

A gauche, vous apercevez dans un lointain gris et fumeux les troupes anglaises occupées à l'attaque du Redan; à droite, d'abord, un groupe très-net et très-vivant, le général en chef de l'armée de Crimée, escorté de MM. de Martimprey, Thiry, Frossard et d'autres officiers de son état-major; deux Anglais, dont l'un est sir Hugh Rose; un Espagnol, un Sarde et un maréchal des logis de spahis; le brave Cassaigne, mourant dans les bras du capitaine Duval et d'un chirurgien militaire; — puis, un affreux pêle-mêle, une nuée noire éclairée par les rouges reflets du feu: c'est l'explosion de la poudrière de la Poterne. En face de vous, du côté des Tuileries, vous contemplez sur le premier plan un monceau de ruines et de cadavres, des armes brisées, des canons encloués, des sacs de terre, des gabions, des gargousses abandonnées, le sol sanglant, bouleversé, semé de débris; plus loin, le général Mac-Mahon et ses hommes qui vont consommer la victoire! Plus loin encore, la ville de Sébastopol, la bibliothèque, les bâtiments de la marine, la maison Verte, les deux théâtres, le fort Constantin, la flotte russe, le pont de bateaux joignant les deux rives, les navires coulés à l'entrée du port; à l'horizon, le ciel et la mer, où paraissent deux ou trois grands navires noirs sur les flots bleus. —

Voilà tout, en résumé. Mais que de détails à étudier dans cet ensemble! Vous pourrez les demander au soldat manchot, qui a mis des années à voir, — comme le colonel les a mises à peindre, — l'un et l'autre sur place et d'après nature.

UN THÉATRE DE MARIONNETTES AUX TUILERIES.

On annonce (et quelle joie pour les familles si ce projet se réalise!), on annonce l'établissement d'un théâtre de marionnettes dans l'orangerie du jardin des Tuileries! — Nous remontons à la source de l'art, s'écrie à ce sujet M. Texier, car il me semble que les marionnettes doivent être antérieures au tombeau de Thespis. J'ignore si le nouveau théâtre sera subventionné par l'Etat, mais on assure qu'une dizaine de postulants se sont mis en course pour enlever le privilége, et qu'on a déjà commandé des pièces à MM. Théophile Gautier, de Banville, Champfleury et autres fantaisistes de leur école. Un heureux mortel celui qui sera nommé directeur! Quelle position tranquille et à l'abri de tout danger! Il n'aura point à redouter, celui-là, les dénonciations de Marton, la jalousie de Lisette, ni les cabales des sociétaires. Et puis, pas d'amour-propres ni de prétentions à satisfaire, pas de relâches pour cause d'indisposition, et pas d'appointements à payer à la fin du mois! Si l'une de ses pensionnaires se casse le nez, il y a toujours une jeune première, une ingénue ou une soubrette de rechange accrochée dans un coin, et qui ne demande pas mieux que d'entrer en scène. Quant aux écrivains que certains dégoûts causés par les exigences des comédiens et des comédiennes ont éloignés de la scène, ils peuvent se présenter là sans crainte; jamais on ne leur dira ce que disait dernièrement à un jeune auteur dramatique une des grandes dames de la rampe: « Je ne puis jouer votre pièce, parce que le rôle que vous me destinez ne comporte pas assez de toilette. » Elle n'acceptait que des rôles à trois robes. —

Notre confrère, on le voit, plaisante agréablement; mais l'effet très-sérieux d'un théâtre enfantin aux Tuileries serait de rendre à ce beau jardin une partie de la vogue que lui ont dérobée les Champs-Elysées et le bois de Boulogne.

UN TOURISTE ANGLAIS.

On a beaucoup parlé de ce touriste de Londres qui, pour bien voir l'empereur et l'impératrice des Français, les suivait d'étape en étape dans leur dernier voyage, depuis Saint-Cloud jusqu'à Alger, et qui, par une série de contre-temps et d'impossibilités inouïes, est revenu de cette longue pérégrination sans avoir aperçu une seule fois Leurs Majestés, de près et distinctement.

Pour consoler ce touriste et lui donner l'espoir d'un dédommagement, voici une aventure toute pareille arrivée à un de ses confrères; toute pareille, sauf le dénoûment heureux, qui rappelle les contes de fées et la fable de *la Fortune et l'Enfant*.

Le révélateur de cette jolie anecdote est M. Béliard, à qui nous en laissons l'honneur et la responsabilité.

— Un riche marchand de Londres, dit-il, a passé deux années consécutives à Paris, dévoré du désir de voir l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie, et sans jamais pouvoir arriver à l'accomplissement de ce désir. Leurs Majestés devaient-elles assister à une représentation de l'Opéra ou de la Comédie-Française, coûte que coûte, il fallait à l'Anglais une loge; mais, ou bien il lui était impossible d'en obtenir une, ou bien il se trouvait placé trop loin de la loge impériale. S'agissait-il d'une revue ou d'une grande cérémonie officielle, il retenait à l'avance une fenêtre à balcon pour lui seul, au prix de deux mille francs, et il rentrait à son hôtel n'ayant vu que les cavaliers de l'escorte et les chevaux empanachés du cortége. Notre Anglais se rendait-il à Fontainebleau, l'empereur était parti pour une promenade dans la forêt. Allait-il à Saint-Cloud, l'empereur était à Meudon ou à Compiègne. Toute une odyssée de désappointements... Si bien que, de guerre lasse, le marchand anglais, après avoir dépensé force guinées, reprit le chemin de Londres, renonçant à jamais satisfaire son envie.

Or, qu'arriva-t-il? C'est qu'un jour, revenant de Madrid, et s'étant arrêté sur les frontières de France et d'Espagne, dans une vallée dont le paysage pittoresque l'avait séduit, notre touriste fit la rencontre d'un promeneur ayant à son bras une jeune femme. A distance des grandes villes, le long des ruisseaux et des bois, quand l'alouette chante dans la feuillée et que les brises du soir semblent l'accompagner dans la montagne, il y a quelque chose qui s'épanouit aussi dans le cœur de l'homme: un Anglais même devient alors plus communicatif; le nôtre entama donc la conversation avec le promeneur: ce promeneur et la dame qu'il avait au bras apportèrent une grâce infinie à entretenir avec l'Anglais cette causerie familière qui se prolongea jusqu'à la tombée du jour. —

Eh bien! quels étaient ces promeneurs? On vous le donne en mille! C'étaient justement l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie, qui se trouvaient alors à Biarritz!

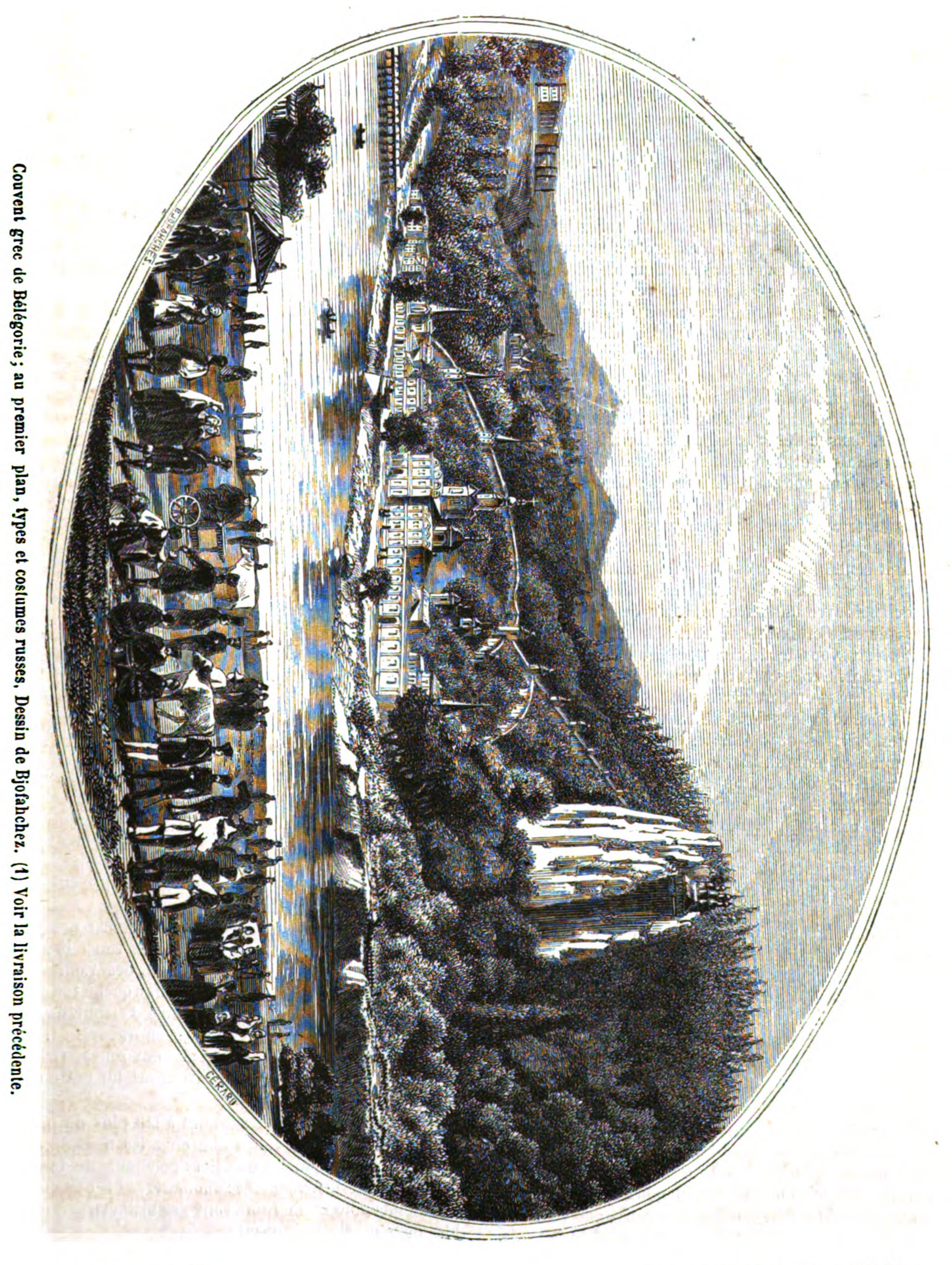
Nous souhaitons une bonne fortune pareille au touriste du voyage impérial.

P.-C.



LE LIBAN ET LA SYRIE [1].

ÉGLISES, COUVENTS, AGRICULTURE.



Couvent grec de Bélégorie; au premier plan, types et costumes russes. Dessin de Bjofahchez. (1) Voir la livraison précédente.

Nous terminerons notre promenade en Syrie par un coup d'œil aux nombreux couvents et colléges, grecs, latins, arméniens, russes et maronites, qui s'échelonnent dans le Liban. — Sur les pics les plus hauts, dit notre guide (M. Lavoix), sur les plateaux des roches escarpées, sur le penchant des collines, au bord des précipices, dans les vallons, apparaissent ces établissements, avec leurs petits clochers, leurs arceaux, leurs larges terrasses, et leurs murailles qui détachent du fond qui les environne leurs masses blanches et éclatantes aux rayons du soleil. D'autres encore s'enfoncent dans le flanc même de la montagne. Si vous tentez une ascension vers ceux-ci, vous n'y parvenez qu'à travers des chemins impraticables; si vous cherchez à pénétrer dans ceux-là, c'est par de sombres passages et des galeries souterraines. Les salles des couvents, les cellules des pères, leurs églises, ont été creusées dans le roc. Souvent les communautés qui se sont établies dans ces excavations ont mis à profit des grottes servant jadis d'habitation à quelque anachorète, et que de pieuses traditions ont rendues sacrées à tous et vénérées dans toute la contrée; car, aux premiers temps de ferveur et de foi, ce fut dans ces cavernes où le prophète Élie avait instruit ses disciples, où Jean, le précurseur du Messie, faisait entendre son ardente parole, que commença la vie cénobitique. Joignant ermitage à ermitage, cellule à cellule, le camp religieux s'étendit rapidement sur la montagne, dans le désert, au fond de la vallée. La réputation de sainteté et d'austérité des pères du Sannin attira auprès d'eux une foule de laïques; dès les premiers siècles de notre ère, on comptait déjà dans le Liban plus de trois mille cénobites. Sur les bords du Nahr-Kadisha, le fleuve des Saints, par exemple, leur nombre se montait à huit cents. Aussi, à chaque pas, parmi les platanes, les pins, les mûriers, les cyprès, auprès d'un torrent, sous une roche, s'ouvre une caverne, et au-dessus de l'entrée est gravée une croix grossièrement taillée dans le roc. A l'intérieur, vous trouverez une grotte de huit à dix pieds de haut. Sur les parois obscures sont inscrites des légendes pieuses en caractères syriaques. Vous briserez parfois sous vos pieds des ossements blanchis: ce sont ceux des martyrs qui, dans les jours de persécution, ont cherché en vain un abri contre les Druses et les musulmans, et que des fanatiques ont massacrés dans ces lieux de refuge. Aujourd'hui la cellule est vide; mais là vivaient et priaient quelques reclus au temps où, dans tout le Liban, la prière montait vers Dieu, et où des nuages d'encens s'élevaient sur tous les points de la montagne sainte, comme d'un autel immense consacré au Seigneur.

Nous avons nommé les Russes: ils ont, en effet, des établissements considérables dans le Liban; et c'est un de leurs grands moyens d'influence sur les populations du rit grec. La plupart de ces établissements sont construits d'après le modèle (dessiné ci-dessus) du fameux couvent appelé Bélégorie, — sur les terres de Mme Potemkin. Notre gravure dit assez combien ils sont grandioses et pittoresques; nous ajouterons qu'ils sont les plus riches, après les monastères catholiques.

Parmi ces derniers, le patriarche de Kanobin, visité par M. Lavoix, a auprès de lui deux évêques et un grand nombre de prêtres séculiers. Tous portent le même costume, qui ne diffère que par la couleur. C'est une sorte de camisole, à manches longues et étroites, que recouvre une robe assez ample, à demi-manches, et dont les pans drapés se croisent par-devant. La robe du patriarche est rouge, celle des évêques violette, celle des prêtres bleu foncé. Quant aux religieux, leur habit consiste en une robe noire de grosse étoffe, recouverte d'un scapulaire en poils de chèvre. Leurs jambes sont nues et ils portent des sandales. Au lieu du turban, qui est la coiffure du patriarche et des évêques, les cénobites portent un capuchon et un tarbouck. Un patriarche, neuf archevêques et évêques diocésains, six évêques *in partibus*, et douze cents prêtres séculiers, voilà comment est composé le clergé maronite, clergé très-pauvre en général. Le patriarche et quelques couvents possèdent des domaines assez étendus; plusieurs églises et colléges sont riches aussi de leurs fonds territoriaux; mais les dons publics soutiennent la plus grande partie des évêques, des prêtres et des écoles.

Quant aux paroisses de la montagne, leurs édifices sacrés se composent de quatre murailles au-dessus desquelles sont placés, en façon de toiture, des fagots de bois ou d'épines. L'intérieur répond à cet extérieur, qui annonce plutôt une chaumière qu'une église. La pierre de l'autel est nue, et quelques grossières images de la Vierge ou des saints sont appendues aux murs. Souvent les cloches manquent à l'édifice; alors elles sont remplacées par une barre de fer ou d'acier enfoncée dans le mur et qu'on frappe à coups de marteau: sorte de gong qui appelle les fidèles à l'office.

Les procédés agricoles des Libaniotes sont d'une simplicité digne de leurs maisons et de leurs églises. M. Lavoix les décrit en quelques mots caractéristiques: — Chemin faisant, nous rencontrâmes des paysans qui chassaient leurs bœufs devant eux, et qui, en regagnant leurs villages, portaient leurs charrues sur leurs épaules. Cet instrument de labourage est des plus primitifs; il se compose simplement d'une branche d'arbre recourbée, dont un des bouts taillé en pointe s'enfonce dans la terre et ouvre un sillon, effleurant à peine la surface du sol. Dans cet Orient où tout est resté immobile, vous voyez que depuis les peuples bibliques l'agriculture n'a pas été fort inventive dans ses procédés. S'agit-il de battre le blé, les fellahs choisissent une surface plane au milieu des rochers; ils l'enferment dans une aire circulaire protégée par un rang de pierres; là, les gerbes étendues sont foulées à l'aide de deux bœufs attelés à une planche garnie de clous en dessous, et que le paysan, qui dirige ses bêtes, rend plus lourde en s'asseyant à une des extrémités.

Ce mode de battage, commun du reste à toute la Palestine et à la Syrie, était déjà en usage chez les Orientaux et en particulier chez les Hébreux, ainsi que nous l'apprennent les textes de l'Écriture.

Derrière les hommes chargés de leurs charrues marchaient, en broutant çà et là quelques rares bruyères sur des terrains arides, des chameaux, des vaches, des chèvres et quelques-uns de ces moutons à queue tellement volumineuse, que parfois on est obligé d'établir derrière la bête un système assez singulier de traction: il consiste dans une planche montée sur deux roues, sorte de charrette sur laquelle l'animal tire après lui cette partie incommode de son individu. —

Il va sans dire que l'agriculture a fait plus de progrès chez les chrétiens du Liban que chez les musulmans et les idolâtres, et que les quartiers généraux de la civilisation étaient justement ces monastères et ces colléges dont l'incendie et la ruine sont des malheurs irréparables pour un siècle peut-être.

P.-C.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION. LE DERNIER TIGRE (1).

Un soir, au Théâtre-Italien, dans un entr'acte des *Puritains*, en 1835, nous causions tigres, sir William Bentinck et moi. L'illustre gouverneur de l'Inde arrivait de Londres pour retourner à Calcutta, et j'avais eu l'honneur de le rencontrer au Louvre, chez le noble duc de Choiseul, qui m'honorait de son amitié. Sir William me conta une histoire qui peut donner un curieux chapitre à cette histoire naturelle en action que je publie dans le *Musée des Familles*. C'est une chasse au tigre, avec son cérémonial accoutumé.

Un jemidar de la campagne de Calcutta entra un jour au palais du gouverneur et dit aux domestiques ces simples paroles : — Ce matin, au lever du soleil, j'ai vu deux tigres dans les ruines de la pagode de Senipoor.

En Angleterre, on annonce le voisinage de deux renards; dans les châteaux de France, on annonce le voisinage de deux lièvres; aux bastides de Marseille, on annonce le voisinage de deux alouettes; et, en Angleterre et en France, on se réjouit de ces bonnes nouvelles, et toutes les mains d'hommes prennent des fusils à deux coups.

Au bruit que fit l'apparition de ces deux tigres dans les antichambres, sir William Bentinck fit prendre des informations, et, la nouvelle paraissant officielle, une partie de chasse fut arrêtée pour le lendemain.

Il faut dire, pour expliquer la joie qui éclatait dans les antichambres et les salons du palais, que le tigre se faisait rare dans la banlieue de Calcutta, et toujours par les raisons données au début de ce chapitre. Il y a tant de fracas industriel autour de Calcutta, ce Londres indien, tant de bruit de machines, tant de nuages de vapeur, tant d'exercices de polygone, que les infortunés tigres se sont éloignés de cette zone, où ils florissaient sous le règne de lord Cornwallis. Un tigre aujourd'hui, signalé à deux milles de Calcutta, est l'oiseau rare, l'*avis rara* des anciens.

Les grandes dames du palais du gouverneur battirent des mains en s'écriant : — Quel bonheur! nous verrons des tigres en rase campagne! Dans les cages de nos jardins de ville, ils sont toujours un peu empaillés.

En tête de ces amazones, on distinguait lady Bentinck, digne femme de l'illustre gouverneur; lady Harrison, Mrs. Feneran, lady Kennet, et la jeune et charmante miss Anna, nièce de sir William.

Il faut dire aussi que l'ennui est encore plus intolérable à Calcutta que dans un château du Devonshire, au mois de janvier, lorsque les baronnets quittent l'édredon chaud de leurs lits pour chasser le renard sur la neige, dans une atmosphère de brouillards. Il faut bien s'ennuyer pour faire tant d'honneur à un renard!

Le lendemain, les chasseurs et les belles Dianes chasseresses partirent de Calcutta deux heures avant le lever du soleil. Ils étaient tous à cheval. Les *kansamans*, ou domestiques indiens, exercés à ces terribles expéditions, fermaient la marche. On arriva bientôt au Baghaderi, villa du gouverneur, par une longue avenue de *cassuarinas*, arbres à feuilles légères, qui frissonnent au moindre souffle et, comme les pins italiens, imitent les murmures de la mer.

Les *mahouts* (cornacs) avaient déjà préparé les éléphants, cavalerie de chasse qui destitue les chevaux, et les réduit à l'état de comparses. Les cornacs ordonnèrent à ces colosses dociles de ployer les genoux; on appliqua des échelles sur ces collines vivantes, et les chasseurs, hommes et femmes, montèrent et s'assirent sur les coussins des *howdahs*, incrustés comme des *cabs* sans roues sur le dos des éléphants.

Quand tout le monde fut installé à la cime des colosses, les cornacs adressèrent aux éléphants une courte allocution en indien; car les éléphants s'obstinent à ne pas vouloir comprendre l'anglais en haine de l'occupation. *Outh, hasté, jee!* leur dirent-ils; ce qui signifie : *doucement, tout doucement, mes petits* (1)!

Après cette allocution, les cornacs, prenant un ton plus sévère, parlèrent ainsi aux éléphants : « Eléphants, soyez bien sages; ne jouez pas avec votre trompe, comportez-vous avec prudence, ne volez rien dans les jardins d'autrui. Si nous sommes contents de vous, nous vous donnerons de bonnes herbes fraîches au retour. »

J'ai traduit littéralement cette allocution d'usage dans le bel ouvrage du comte Edouard de Waren, officier anglais.

Le jemidar, conducteur de la chasse, fit d'habiles dispositions pour diriger la marche dans une direction prudente, et par des détours savamment combinés, selon les règles de la stratégie indienne. Cette science consiste à ne pas permettre à la brise matinale d'apporter les émanations humaines aux subtiles narines du gibier. Il faut donc serpenter en marches et contre-marches, de manière à s'avancer toujours contre le vent; par luxe de précautions, car avec les tigres on n'en saurait trop prendre, la caravane des chasseurs, évitant les sentiers battus et découverts, traversait des massifs de noyers de muscade, de girofliers, de cardamomes, arbres de parfums, qui assaisonnent l'air de fortes épices et neutralisent les émanations délatrices, exhalées des corps humains et des carapaces des éléphants.

Les deux tigres dénoncés par le jemidar s'étaient endormis, après le lever du soleil, dans une crevasse des ruines de la pagode de Senipoor.

Mais pourquoi, dira-t-on, les tigres ont-ils l'habitude d'élire domicile dans des ruines?

C'est que probablement les tigres raisonnent ainsi : les ruines attestent que l'homme, notre ennemi, a été chassé de cet endroit. Si l'homme eût été le maître ici, sa demeure serait encore intacte. S'il a été violemment expulsé de ce domaine, il n'y reparaîtra plus; donc le refuge est excellent pour des tigres, puisqu'il est mauvais pour l'homme.

Ce raisonnement n'est peut-être pas formulé ainsi, selon les règles du syllogisme, dans la cervelle des tigres, mais qu'importe! Attachons-nous au résultat et au fait, et trouvons mieux si nous pouvons.

Les éléphants ont beau prendre les plus minutieuses précautions pour se donner un pied léger, et dissimuler leur marche à la fine oreille des tigres, ils restent éléphants et lourds, et donnent toujours au terrain un ébran-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

(1) Ces détails sont de la plus scrupuleuse exactitude, et m'ont tous été donnés par sir William Bentinck.



lement délateur, surtout lorsqu'ils sont en grand nombre. Les tigres ne dorment que d'un œil, et même leurs narines et leurs oreilles ne sont jamais endormies. Nos deux anachorètes de Senipoor entendirent dans leur sommeil un léger tremblement de terre, et ils se réveillèrent en sursaut, comme des Napolitains par une nuit de Vésuve en éruption.

Les deux animaux, saisis de stupéfaction, se placèrent côte à côte et exécutèrent en sourdine un duo de notes crochues, de plaintes glauques, de gammes stridentes, musique naturelle d'une protestation contre un injuste envahissement d'usurpateurs.

Un cercle d'éléphants bloquait les deux tigres dans une circonférence hérissée de trompes, de dents d'ivoire et de carabines; un cercle formé de citadelles, un étouffoir de destruction.

Le jemidar agita le *flag* d'Albion; les chasseurs mirent le doigt aux détentes des carabines; les jeunes femmes savouraient la poignante volupté des mortelles émotions, et riaient de ce rire nerveux que donne le paroxysme de la terreur.

Les deux tigres se concertèrent et adoptèrent aussitôt une résolution énergique, au milieu de ce cercle qui se rétrécissait toujousr, et qui semblait devoir prendre, en se diminuant, les proportions d'un lacet d'étrangleur.

Ils s'élancèrent du sommet des ruines, en décrivant deux arcs dans les airs.

Cinquante coups de carabine éclatèrent à la fois. Les jeunes femmes mirent leurs mains sur leurs yeux et frissonnèrent sous un soleil torride, comme si elles eussent chassé aux phoques chez les Lapons.

Aucune balle n'avait atteint les tigres; à force d'agilité, d'adresse, de spirales, ils se rendaient comme invisibles dans l'irradiation éblouissante du soleil indien; le feu de mousqueterie continuait, et les balles atteignaient toujours la portion d'air où le gibier n'était plus. Les bonds de ces deux animaux étaient multipliés dans un tourbillonnement si rapide, que les chasseurs croyaient voir une meute de tigres dans un cercle d'éléphants.

La rage, arrivée au dernier degré dans la tête brûlée des tigres, leur infusa le courage des lions. Le mâle osa bravement attaquer l'éléphant sur lequel miss Anna était assise.

— Courage, Kindly! cria le cornac à l'éléphant.

— Courage, Kindly! dit la jeune fille avec une voix charmante qui parut émouvoir le colosse.

Et le cornac piqua de la pointe de sa hallebarde d'acier la plaie vive entretenue au col des éléphants; c'est le coup d'éperon.

Kindly reçut le tigre follement agresseur avec les deux poignards de ses défenses; il l'enleva comme un agneau accroché au clou des abattoirs, le fit retomber sur l'herbe, et d'un coup de trompe il l'assomma.

L'autre tigre, connaissant peut-être par expérience le procédé trop expéditif des éléphants, ne cherchait qu'à franchir le cercle par une issue d'occasion; il courait au vol, en décrivant une ligne circulaire, comme un cheval de cirque, et les balles tombaient toujours sur son ombre et manquaient le corps.

Sir William Bentinck choisissait avec plaisir ces terribles chasses pour donner aux indigènes un exemple du dandysme anglais. L'effet produit était toujours immense chez les Indiens, et l'on s'entretenait un mois après la chasse de l'intrépidité calme du gouverneur en face de ce péril qui glaçait de terreur les adeptes de Brahma.

Depuis le moment de l'attaque des tigres, sir William lisait le *Times*, arrivé le matin par l'India-mail. Il gardait la pose calme du lecteur attentif, comme s'il eût été assis à la *library* de Westminster-Club. L'article *Latest intelligence* paraissait le préoccuper beaucoup, au moment où la plaine retentissait des rugissements des tigres. Lady Kennet, qui m'a raconté ce détail, assise à côté du gouverneur, lui dit :

— Sir William, le dernier tigre fait mine de vouloir attaquer le général en chef.

— Ah! ceci est de l'insolence! dit le noble gouverneur.

Il laissa tomber son lorgnon, serra son journal, prit sa carabine et l'arma.

Le tigre était à dix pas, et, par des ondulations brusques, il se préparait à fondre d'un seul bond sur l'éléphant du gouverneur. Deux blessures reçues augmentaient la rage du monstre, en lui donnant le mépris de la mort. Il se dressa sur ses pattes de derrière pour mourir en héros sur la brèche d'un éléphant, et reçut la balle de sir William Bentinck en plein poitrail découvert.

Le cirque battit des mains, et sir William reprit son journal avec le plus grand sang-froid.

Les domestiques placèrent les deux cadavres sur un brancard, et ils ornent, comme tapis et trophée, la *bedroom* de lady Kennet.

Les Indiens chasseurs de tigres n'ont pas abandonné depuis longtemps l'usage de la flèche et de l'arc, et ils se servaient presque aussi habilement de cette arme qu'ils se servent aujourd'hui de nos armes à feu. Toutefois, ces animaux, doués d'une merveilleuse subtilité d'odorat, sentent l'odeur de la poudre à une grande distance, et tombent moins étourdiment dans les embuscades, comme ils faisaient autrefois quand ils étaient cernés par des chasseurs armés de flèches. Les batailles du Décan, la civilisation, la vapeur, ont bouleversé toutes les habitudes de ces animaux et les ont rendus plus dangereux pour l'homme. Dans leurs beaux jours, ils avaient une vie réglée et une nourriture saine et abondante, sur laquelle ils comptaient chaque nuit. Les pionniers, les colons, les nababs, les planteurs, ont fondé des habitations et opéré des défrichements sur des domaines déserts. Les lacs solitaires où les gazelles allaient boire sont devenus de charmantes pièces d'eau où les éléphants domestiques nagent, dans le voisinage d'une riche habitation. Autant de restaurants perdus pour les tigres! de là des haines féroces contre les usurpateurs blancs et les Européens spoliateurs. Aussi, faisant à leur manière un raisonnement fondé sur la prescription et les droits acquis, les tigres se sont mis quelquefois en chasse pour dévorer ces pâles voleurs européens qui bâtissent des *chattirams* au bord des lacs, et épouvantent les gazelles. Deux exemples historiques, choisis entre mille, donneront une idée de l'audace de ces monstres, qui autrefois se tenaient à distance de l'homme et ne se mesuraient avec lui que dans le cas de légitime défense.

M. Thomas, négociant de Marseille, avait fondé une indigoterie sur les bords de la rivière Caveri, en côte de Coromandel. Une charmante maison de plaisance et un jardin étaient contigus à l'usine. Un mur fort élevé protégeait l'habitation contre les attaques nocturnes des hommes féroces et des animaux de même naturel. Un soir, à l'heure des premières étoiles, cet industriel descendit dans son jardin pour respirer un peu de fraîcheur sous les arbres, et, comme il avançait avec l'insouciance de la sécurité, il s'arrêta court et fut saisi de ce frisson qui agita Robinson Crusoé devant un vestige humain imprimé sur le sable d'une île déserte. Deux escarboucles



luisaient dans les hautes herbes et à une hauteur qui dépassait de beaucoup la taille des chats.

— C'est un tigre ! pensa M. Thomas ; et ses cheveux se hérissèrent.

En effet, il ne se trompait pas. C'était probablement un habitué, un convive d'un lac sur lequel flottait une gondole pour les amusements de la famille. Cette gondole avait suffi pour mettre à tout jamais en fuite les gazelles du pays ; et la disette régnait dans les jungles voisines et poussait les tigres à de dures extrémités.

En ce terrible moment, notre industriel marseillais aurait bien voulu noyer sa gondole et rendre le lac à ses anciens habitués fauves ; mais il fallait accepter le péril tel qu'il était, sans essayer de parlementer avec l'ennemi et de lui faire de honteuses concessions.

Le planteur prit le seul parti possible, celui de la prudence ; il recula, mais avec lenteur ; et le tigre, aussi prudent que l'homme, avança en imitant les mêmes précautions. Arrivé sur le seuil de sa porte, M. Thomas fit un bond en arrière et la ferma, et au même instant le tigre fit un bond aussi, mais prodigieux, et ses griffes retentirent sur le bois de la porte, comme quatre marteaux d'airain.

Les tigres et les gazelles et l'explosion dans le jardin de l'indigoterie. Dessin de V. Foulquier (page suivante).

Enfermé chez lui, M. Thomas reprit courage et courut à son arsenal de carabines ; il choisit sa meilleure arme et vint s'embusquer derrière la forte grille du soupirail de la cave. Le tigre stupide (un lion ne commettrait pas cette sottise) se mit à rôder devant la façade de la maison pour trouver une issue. Les deux chiens de garde pleuraient et n'osaient aboyer, quoiqu'ils fussent à l'abri. Le tigre écoutait ces lamentations, flairait ces émanations canines, et, comme dit La Fontaine :

> Il se réjouissait à l'odeur de la viande
> Mise à menus morceaux, et qu'il croyait friande.

Enfin, à force de rôder devant la façade, il découvrit le soupirail de la cave, et, n'ayant jamais vu de grille de fer dans ses jungles natales, il ne désespéra pas de briser avec ses dents ce frêle obstacle qui lui fermait l'entrée d'une maison remplie de gibier humain. A son premier

essai, il reçut entre les yeux une balle qui l'étendit roide mort.

Au lever du soleil, M. Thomas, peu rassuré contre les tigres, malgré son mur de clôture, voulut se rendre raison de l'attaque nocturne, et, après un long examen, il devina le procédé dont l'ennemi s'était servi pour pénétrer dans la place. Le tigre avait grimpé, comme un grand chat qu'il est, sur un érable très-rapproché du mur, et d'une branche supérieure il s'était élancé dans le jardin. On pouvait aisément remédier à cet inconvénient par un moyen fort simple, en coupant l'arbre à sa racine ; mais notre Marseillais industriel se méfiait, après cette crise, des tigres ingénieurs qui pouvaient très-bien découvrir d'autres moyens d'attaque, et, satisfait de sa fortune acquise avec son commerce d'écailles et de sang-de-dragon, il résolut de vendre son indigoterie et d'acheter à Marseille une belle bastide dans une campagne où les tigres sont représentés par des chats. La découverte qu'il fit une heure après le maintint dans cette bonne résolution ; en continuant son inspection, il aperçut, non loin de l'érable, dans un massif de hautes herbes, deux petits et charmants tigres, endormis du sommeil de l'innocence, et tenant encore sous leurs pattes une noix de coco, avec laquelle ils avaient probablement joué toute la nuit, pendant que leur bonne mère leur cherchait un peu de nourriture dans le domaine des voleurs blancs. Si la faim est mauvaise conseillère pour les hommes, *malesuada fames*, que doit-elle être pour les tigres, privés de raison et non d'appétit? Un sentiment honorable avait poussé la bête fauve dans le jardin de l'indigoterie ; mais, s'il y avait aux environs plusieurs mères de famille tigrées, ayant toutes deux enfants sur les pattes et un devoir honorable à remplir, la place n'était plus tenable ; il fallait émigrer promptement, sous peine de servir de pâture à d'innocents appétits.

M. Thomas vendit son indigoterie à la maison Palmer, de Batavia, qui faisait, à cette époque, le monopole des belles propriétés à Java et sur la côte de Coromandel. Le nouvel acquéreur de la plantation du Caveri a, dit-on, passé de bien mauvaises nuits avec les tigres, mais il a fini par les mettre en déroute en inventant un système de défense qui consterna les fauves agresseurs et les refoula pour toujours dans les montagnes de l'horizon. Il prépara dans son jardin un volcan artificiel, chargé de poudre, de limailles de fer et de pièces pyrotechniques. Une traînée de poudre fut ménagée jusqu'au soupirail de la cave ; deux gazelles furent attachées à un arbre du jardin, et, l'arbre ayant été coupé, une petite brèche fut ouverte du côté de la rivière pour faciliter l'invasion. Les plaintes des gazelles captives attirèrent trois tigres et leurs familles, et, au moment où les féroces envahisseurs tombaient sur les gazelles, le Vésuve artificiel éclata. Les familles félines laissèrent plus d'un poil dans cette explosion, mais heureusement les tigres ne furent pas tués, car la leçon eût été perdue s'il y avait eu destruction générale. Aucun mufle n'a reparu depuis cette époque, et l'indigoterie de l'acquéreur hollandais, l'inventeur du volcan, est encore une des plus florissantes de la côte du Coromandel.

M. Thomas est venu fonder à Marseille un comptoir de commission pour l'Inde ; il avait fait bâtir et habitait une belle maison presque en face du Musée. J'ai vu, et l'on voit encore dans la pièce principale du comptoir la tête du tigre, avec un trou au front. C'est un noble trophée de famille.

Le célèbre voyageur Dheran, que les touristes indo-anglais ont cité souvent, n'a pas été aussi heureux que M. Thomas. Il venait d'épouser une jeune brahmanesse et l'on célébrait ses noces dans son habitation de Sourabaïa, lorsqu'il eut la malheureuse idée de sortir des salles du bal, pour cause de chaleur intolérable, et il n'y rentra plus. On trouva sur les herbes une mare de sang, et sur la poussière de l'allée des traces de griffes. Sa veuve ne se brûla pas. Les méthodistes de la Compagnie indienne firent publier partout que cette mort était une punition du ciel. Un protestant avait commis le crime d'épouser une femme de la religion de Siva ! Les mêmes méthodistes puritains ont fait, beaucoup plus tard, destituer lord Ellenborough, comme atteint et convaincu d'être païen. Les méthodistes protestants sont les plus intolérants des hommes, et ils crient sans cesse contre l'intolérance. Heureusement ils viennent d'être destitués par le Parlement d'Angleterre, comme les tigres par la civilisation.

Ainsi, l'Inde sera bientôt habitable ; on n'y trouvera plus ni compagnie méthodiste des Indes, ni compagnie homicide des tigres. Je regrette les tigres pourtant ; ils ornaient un paysage, et, au fond, ils étaient moins dangereux que les chiens à Constantinople, ou dans la commune d'Auteuil, en été, à Paris. Dans un siècle, on regardera les chats au microscope, pour se faire une idée de ces terribles et gracieux animaux. Ils auront disparu, comme les Chinois. La poésie s'en va : les Turcs portent le chapeau gibus; on va démolir Constantinople et renvoyer en Asie les fils des conquérants de Mahomet II. La Chine est ouverte ; en 1900, on jouera nos vaudevilles à Pékin, devant un auditoire parisien. Suez va remplacer le passage des Panoramas ; on le nommera le passage Lesseps, et il sera éclairé par la lumière électrique et tapissé d'affiches de restaurateurs. On construira une rue d'Alexandrie à Suez avec les pierres des Pyramides, vendues aux enchères. Nous aurons des villas italiennes sur le Bengale et un pont de Léviathans de Marseille à Alger, avec chemin de fer électrique et ballons dirigés. Le dernier des Gérard tuera le dernier des lions avec un fusil à vapeur. L'éléphant ira rejoindre son aïeul le mastodonte dans les catacombes des fossiles. La girafe va passer à l'état d'animal fabuleux; on la niera en pleine Académie des sciences. Le boa sera traité de bâton flottant, découvert autrefois par des rêveurs ou des aveugles. Le Nil sera traversé par tant de paquebots, que les crocodiles n'auront plus d'eau à boire, verseront des larmes et expireront en détail sur le tombeau de M. de Lesseps. L'histoire naturelle deviendra un conte des *Mille et un jours*, inventé par deux vaudevillistes facétieux, nommés Pline et Buffon. Bien plus, si la vapeur, les ballons et l'électricité progressent encore, chose inévitable, le cheval court grand risque de disparaître à son tour, et le quatrain de Buffon qui commence le chapitre du cheval sera regardé comme un couplet de vaudeville, ce fameux quatrain tant vanté par les professeurs de rhétorique de 1806 :

> La plus noble conquête
> Que l'homme ait jamais faite
> Est celle du cheval,
> Ce superbe animal !

N'importe ! faisons notre devoir jusqu'au bout, dussions-nous être traité d'inventeur d'animaux impossibles par nos neveux qui liront la collection du *Musée des Familles*, en 1960, et, après avoir rendu hommage au dernier tigre, prenons une plume d'aigle pour écrire le chapitre du dernier lion.

MÉRY.



ANECDOTES D'ITALIE.

LE MIRACLE DE SAINT JANVIER.

Sans nous permettre de discuter ni de juger cette vieille croyance du peuple napolitain, nous croyons devoir en raconter l'origine, la tradition, les usages et l'heureuse influence sur l'imagination populaire.

Nous ne saurions le faire plus à propos qu'entre les deux principales dates du fameux prodige. Commencé le premier samedi de mai de chaque année, il se continue le 19 septembre et le 16 décembre, c'est-à-dire dans quelques jours.

Et malgré la gravité terrible des événements qui se passent à Naples depuis trois mois, on peut affirmer que rien ne préoccupe autant les Napolitains que le miracle du sang de leur patron.

L'évêque martyr saint Janvier fut décapité à Pouzzoles, par ordre de Timothée, sous l'empereur Dioclétien.

Au moment où les bourreaux enlevaient son corps, une pauvre vieille femme s'approcha, et recueillit dans deux petites fioles le sang qui ruisselait.

Ces fioles sacrées ont été conservées précieusement, par la tradition, dans la cathédrale de Naples; et chaque année, aux trois époques indiquées ci-dessus, le sang du martyr se liquéfie et bouillonne devant des témoins, qui annoncent le miracle à la ville et à la nation.

M. de Lauzières raconte ainsi les détails et les pompes de la fête :

Si le prodige s'opère avant midi, l'année est excellente; s'il ne dépasse pas l'heure des vêpres, elle est incertaine; atteint-il le soir, elle est mauvaise; s'il n'a pas lieu, c'en est fait de la cité.

Un feu, allumé sur le dôme de la cathédrale, annonce le miracle à une vedette placée sur la plate-forme du fort Saint-Elme, gigantesque vigie qui domine le golfe. L'artilleur, mèche en main, attend le signal : le canon tonne, et tous les forts de Naples y répondent par une salve en règle. Le peuple pousse un cri de joie, se signe, regarde l'heure à l'horloge voisine, et il est fixé sur la mesure de bonheur dont il jouira pendant l'année.

Heureux enfants de saint Janvier ! Le Vésuve, les épidémies, la famine, la révolution et la guerre, ont beau les menacer, ils feront tranquillement leur sieste, si midi n'avait pas sonné aux trois cent cinquante-sept églises de la ville de Naples quand le coup de canon a retenti.

Ce miracle a lieu trois fois par an, comme nous l'avons dit : le premier samedi de mai, le 19 septembre et le 16 décembre, c'est-à-dire l'anniversaire de la translation du corps, celui du martyre et le jour de la fête du saint. Il se renouvelle à la même heure, pendant huit jours consécutifs, deux fois par an.

Le 19 septembre, et pendant l'octave, le miracle a lieu simultanément à Naples et à Pouzzoles. Dans cette dernière ville, la pierre tachée de sang, où tomba la tête du saint, rougit et fume; tandis qu'à Naples, le sang, figé au fond des deux fioles, frémit, se liquéfie, monte et bout, comme on vient de l'expliquer.

Dès le matin, l'église est remplie de monde : l'autel est resplendissant de cierges; les chanoines sont à leur poste, épiant les reliques; le peuple prie et attend. Tranquille d'abord et respectueux, il perd patience peu à peu, murmure, s'agite, gronde, et finit (curieuse étude des mœurs italiennes) par devenir d'une insolence que la piété atténue sans la justifier complétement.

Il se trouve dans la foule des dévots, ou plutôt aux premiers rangs, de prétendus descendants de saint Janvier : ce sont pour la plupart des vieilles femmes déguenillées, la mine revêche, l'œil farouche, qui apostrophent leur vénérable parent de la façon la plus inconvenante. Après avoir tour à tour supplié Jésus-Christ, la sainte Vierge et Dieu le Père d'intervenir auprès de saint Janvier pour l'exhorter à faire le miracle, de guerre lasse, elles s'adressent au saint lui-même : « Visage jaunâtre, lui crient-elles, veux-tu bien faire ton miracle ! » (*Faccia gialluta, fato miracolo!*) M. de Lauzières déclare supprimer des expressions plus désobligeantes; elles appellent saint Janvier « figure jaunâtre, » parce que la tête du saint est en or. On met leur irrévérence sur le compte de la foi, et on les laisse faire. Il y en a même qui les jalousent.

Le buste de saint Janvier est la plus belle pièce de ce qu'on nomme *le trésor*. Il est en argent : la tête, qui, nous l'avons dit, est en or, renferme la crâne du martyr. Ce buste remonte au commencement du quatorzième siècle. C'est l'ouvrage d'Étienne de Godefroid, de Guillaume de Verdelai et de Miletta des Ausures. Un camail rouge, brodé en or et couvert de pierreries, disparaît sous les nombreux colliers en diamants qui ont été offerts au saint par les rois et les reines, depuis Charles III, le chef de la dynastie bourbonienne, jusqu'à Ferdinand II.

Des croix en pierres précieuses du plus grand prix sont suspendues à ces colliers; la plus belle fut offerte par Marie-Amélie (1738); elle se compose de 67 gros diamants; celle qui a été donnée par Marie-Caroline d'Autriche (1796), en diamants et saphirs, n'est pas moins riche. Il y en a aussi une que le roi Joseph (Bonaparte) envoya au patron de la ville dont il était devenu le souverain. La mitre est en argent doré, dit-on, car on la croirait plutôt une mosaïque de pierreries.

On y compte 3,696 pierres précieuses; ce sont d'abord des diamants de la plus belle eau; puis des saphirs, des rubis, des émeraudes, des escarboucles, des opales, etc. — Nous ne parlons pas des bagues, des crosses, des saints ciboires, des calices, des ostensoires, des lampes en argent ou en or massif, et dont la ciselure, œuvre des artistes les plus éminents, est au moins aussi précieuse que le métal.

Le trésor de Saint-Janvier se compose de quarante-six bustes en argent et de trois statues de la même matière, grandes comme nature, et représentant la sainte Vierge, l'ange Michel et l'ange Raphaël.

Et l'écrin est digne du joyau. — En 1525, quand la peste sévit si cruellement à Naples, le peuple promit au saint de lui bâtir une chapelle de dix mille ducats, s'il faisait cesser le fléau. La peste cessa la même année, mais les Napolitains attendirent quatre-vingt-trois ans pour accomplir leur vœu.

Ce fut en 1608 qu'ils posèrent la première pierre de la chapelle. Il est vrai qu'ils avaient beaucoup souffert dans l'intervalle. Toutefois, le saint ne perdit pas pour avoir attendu. On avait promis dix mille ducats, et la porte de l'église en coûta à elle seule trente-deux mille. Elle est en bronze sculpté et pèse trois mille deux cents livres en-

viron. Les artistes y passèrent quarante-cinq ans de leur vie!

La chapelle est couverte de peintures du Dominicain, de Massimo et de Caracciolo. On avait fait venir de Bologne, pour la décorer, Guido Reni et le chevalier d'Arpino, mais Belizario Corenzio et Ribera, qui ne voulaient pas d'étrangers à Naples, les menacèrent de les tuer et les forcèrent de partir. Notez que Guido Reni et d'Arpino, Italiens, durent céder aux menaces de Ribera, qui se faisait appeler l'*Espagnol*, et de Corenzio qui était Grec.

Quelque riche que soit le trésor de Saint-Janvier, si tout cet or, cet argent, ces diamants, ces pierreries, n'étaient pas là, l'église seule, avec sa crypte où l'on conserve le corps du martyr, avec son admirable architecture, avec ses colonnes en marbre précieux, ses chefs-d'œuvre d'art, ses mosaïques et sa porte, n'en serait pas moins une des merveilles du monde.

Le miracle fait, conclut M. de Lauzières, on serre les fioles dans un coffret en argent doré, ciselé artistement; puis buste et burettes sont renfermés dans deux cellules aux parois d'argent, et dont une clef est donnée au roi ou à son représentant, l'autre à l'archevêque de Naples.

Cette clef a-t-elle été donnée au général Garibaldi, le 19 septembre dernier? Et à qui sera-t-elle remise le 16 décembre prochain? Double mystère encore soumis aux conjectures, — et que les chroniqueurs napolitains nous révéleront un jour.

En attendant, ils ne nous ont point caché que le 19 septembre dernier, — en pleine révolution, — le miracle s'est opéré deux heures plus tôt que de coutume, — ce qui promet à Naples pour la fin de cette année, sinon de grands bonheurs, au moins de grandes consolations. Ainsi soit-il!

LE BÉNITIER DE VÉRONE.

Moins célèbre que la relique de saint Janvier, le bénitier de Vérone a aussi sa réputation en Italie.

D'abord, c'est un remarquable objet d'art, comme vous en pouvez juger par le dessin que M. Stop en a fait pour nous d'après nature. On jurerait que cette cariatide est vivante, avec ses chairs en marbre blanc et ses vêtements en marbre rouge. Elle représente, croit-on, un soldat prêt à lancer aux ennemis la pierre qu'il tient levée dans sa main droite.

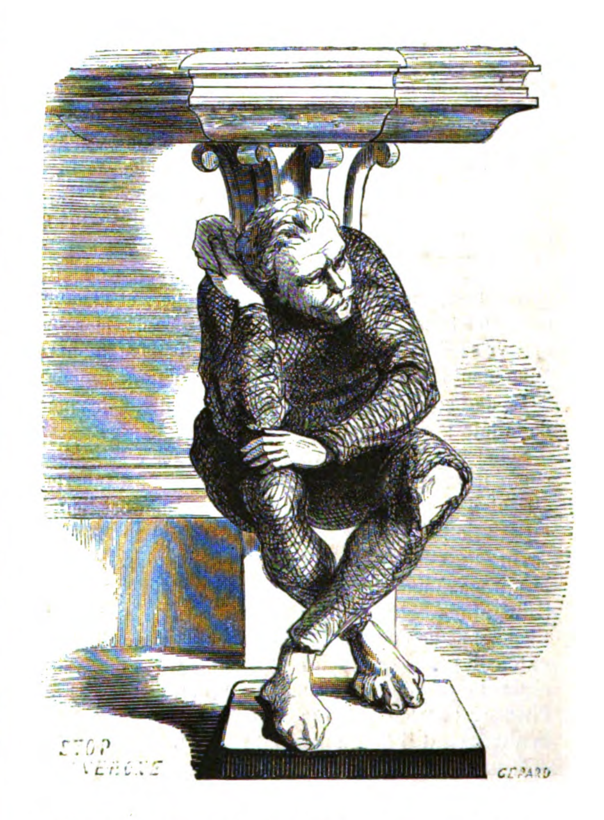
Aussi cette figure est l'objet d'un véritable culte de la part des militaires, — et surtout des militaires autrichiens. (On sait que Vérone est une des places fortes du quadrilatère de l'Autriche.) Les Croates qui portent sur eux quelques gouttes de l'eau du fameux bénitier se regardent comme invincibles et appelés aux plus hautes aventures.

On en cite pour exemple l'histoire d'un chasseur tyrolien de la dernière guerre, histoire qui a fait grand bruit en Italie et en Allemagne.

Ce chasseur — simple soldat — avait, en partant de Vérone, trouvé le moyen de remplir sa gourde de l'eau merveilleuse. Elle lui porta bonheur dès les premières étapes.

Il se distingua fort à Montebello et à Magenta; il y fut blessé en sauvant son colonel, et reçut, à cause de sa bravoure, la grande médaille d'argent. A peine rétabli, et toujours armé de son eau bénite, il combattit de nouveau à Solferino et reçut la grande médaille d'or; après quoi, ayant fait son temps, il quitta l'armée. Après le paix de Villafranca, ne doutant pas de la continuation de sa chance, il arriva bravement à Vienne et se présenta à l'audience de l'empereur. Honoré plus qu'enrichi par son talisman, il était mal vêtu et portait ses deux médailles attachées sur sa redingote, mais sans rubans. Il demanda à l'empereur une petite place dans l'administration, non sans présenter au souverain ses états de service.

« Pourquoi, lui dit l'empereur, ne portez-vous pas vos médailles avec un ruban? — Sire, répondit le pauvre diable, je n'ai pas un florin pour acheter le ruban! — Alors, reprit l'empereur, donnez-moi vos médailles. » L'ancien soldat pâlit, mais remit les médailles à l'empereur, qui lui dit en le congédiant : « Passez demain chez mon premier aide de camp. » Le lendemain, le chasseur se présenta chez le comte de Crenneville, qui le reçut très-bien, se fit raconter son histoire et lui dit d'attendre un moment. Le général passa alors à son cabinet et revint avec une capote



Le bénitier de Vérone. Dessin d'après nature, par M. Stop.

d'officier sur laquelle se trouvaient les deux médailles, plus la croix de la Couronne de fer, et dans la poche le brevet d'officier et un billet de banque de la valeur de mille francs.

— Voilà, dit le général, ce que l'empereur vous rend pour les médailles qu'il vous a prises hier.

Or, cette croix faisait de l'ex-soldat, devenu ainsi officier, un chevalier de l'empire d'Autriche.

Convaincu qu'il doit ce miracle à l'eau du bénitier, qu'il portait sur lui à l'audience comme à la bataille, — il est retourné dans un régiment de Vérone, — a rempli de nouveau sa gourde à la source des grandeurs, et ne doute pas qu'il deviendra colonel à la prochaine campagne.

Répétée de bouche en bouche dans toute l'armée autrichienne, jugez quelle vogue cette histoire a ajoutée au bénitier dessiné par M. Stop! P.-C.

LES PAYSANS DE NOVARE.

Paysannes des environs de Novare. Dessin de Stop, d'après nature.

La ville de Novare, dans le Piémont, n'attire pas seulement l'attention des voyageurs par son ancienneté, ses 15,000 habitants, sa citadelle, son évêché et ses deux grands souvenirs militaires : la défaite de La Trémouille par les Suisses, sous Louis XII, en 1513, et le noble désastre du roi Charles-Albert en 1849.

On y remarque aussi, et plus encore peut-être, la grâce des paysannes des environs et les bizarres coiffures que le dessin de M. Stop nous dispense de décrire.

Voici deux anecdotes de la dernière guerre, qui peignent le caractère des villageois de Novare, l'esprit malin des hommes et le cœur compatissant des femmes.

Pendant l'occupation autrichienne, deux colporteurs allemands, harassés de fatigue, voient passer sur la route un campagnard novarais, monté sur un cheval de belle mine, et qui ne s'y tenait qu'à grand'peine, tant il paraissait ivre-mort.

— Parbleu! mon brave homme, lui dit l'un des deux colporteurs en riant, vous devriez bien nous vendre votre cheval, car, si vous restez dessus, vous risquez de vous rompre le col.

— Ma foi ! je ne demande pas mieux, répond l'ivrogne en se laissant glisser en bas, et, si la bête vous plaît, je vous la laisse pour cinq cents scudi.

Affriandés par ce prix, qu'ils attribuent à l'ivresse, nos deux Allemands prennent au sérieux ce qui d'abord n'était qu'une plaisanterie; ils payent sans marchander, montent tous les deux sur le dos de l'animal et s'éloignent en riant. Cependant l'ivrogne, quand il a son argent, souhaite bonne chance aux colporteurs et les regarde partir; puis, quand il les voit à une assez grande distance, il se met deux doigts dans la bouche et fait entendre un coup de sifflet perçant. Le cheval alors, reconnaissant un signal impérieux, se met à se cabrer, se débarrasse de ses deux cavaliers, et court en hennissant rejoindre son premier maître, qui, semblant dégrisé tout à coup, saute en selle et disparaît, — riant des marchands ennemis bien plus fort qu'ils n'avaient ri de lui-même.

L'ivresse avait été simulée par la peur, et la finesse novaraise avait fait le reste... c'est-à-dire l'*annexion* des cinq cents scudi.

L'autre anecdote est digne des temps antiques.

Un convoi de prisonniers croates était dirigé sur Novare. Ils se trouvèrent, dans un village, en présence d'une troupe de ces paysannes naïves et douces, — que représente notre gravure, — et notamment en face d'un petit garçon de sept à huit ans, qui était parvenu à se faufiler entre les jambes des grandes personnes. Le petit garçon les regarde avec attention, puis, quand il les a bien considérés, il les salue profondément.

Un colonel, qui faisait partie du détachement et qui venait d'être insulté à quelques pas de là, fut étonné et flatté de cette marque de déférence de la part d'un si jeune enfant. Il le prit alors dans ses bras et lui demanda, dans le meilleur italien qu'il put :

— Pourquoi nous as-tu salués, mon petit ennemi?

— Parce que, répondit-il, ma mère m'a dit que vous étiez bien malheureux.

— Hélas ! oui, mon enfant, dit le colonel attendri, en fondant en larmes; mais c'est bien à toi et à ta mère de respecter ainsi le malheur. Si j'avais quelque chose à te donner pour le plaisir que tu m'as fait, je te l'offrirais; mais je ne puis que t'embrasser; veux-tu que je le fasse ?

L'enfant tendit sa joue rose au prisonnier, qui l'embrassa avec effusion, au milieu de la vive émotion des nombreuses spectatrices de cette scène, aussi simple que touchante.

La tradition ajoute même que, tandis que ce baiser de paix et de pardon s'échangeait entre l'enfant italien et le colonel allemand, la mère, les sœurs et les amies du petit Novarais faisaient l'aumône de leur déjeuner aux pauvres soldats ennemis.

Les guerres seraient moins longues et moins sanglantes, si les combattants retrouvaient, après le champ de bataille, cette admirable charité des paysannes de Novare.

Elle nous rappelle un chef-d'œuvre du poëte Brizeux, que nous avons eu le regret de ne pouvoir ajouter à sa biographie, lorsque nous l'avons publiée dans nos colonnes. Ce chef-d'œuvre a tant d'à-propos aujourd'hui, que nous allons le soumettre aux méditations de qui saura le comprendre.

Après la Guerre est, en quelque sorte, le complément des récits que nous avons donnés ici même des combats des écoliers de Vannes en 1815 (1). P.-C.

APRÈS LA GUERRE.

Vingt ans se sont passés : un de ces écoliers
Que Vannes vit paraître armés sous les halliers
Pour combattre, eux enfants, mais aux cœurs déjà graves,
Celui qui revenait suivi de ses vieux braves;
Un de ces écoliers, sage prêtre aujourd'hui,
Vit aux bords de la Seine en son pieux réduit.
Le riant presbytère avoisine l'église;
Un jardin potager à peine les divise;
Là, regardant un fruit, aspirant une fleur,
Il va, sans être vu, de sa maison au chœur;
Pour chaque office il passe et repasse sans cesse;
Là, dans ce doux enclos, il attend la vieillesse.

Mais pourquoi ce matin, aux heures du sommeil,
Dans les bois d'alentour devancer le soleil?
L'oiseau n'a pas encor gazouillé sous la feuille,
Et lui, tout en marchant, il prie et se recueille;
Faible et comme entraîné par quelque noir souci,
A ce vingt et un juin il va toujours ainsi...
C'est qu'il voit dans Auray courir sa bande armée,
Les Bleus viennent, l'on tire!... A travers la fumée
Un jeune homme, un enfant, au bout de son fusil
Tombe!... Hélas! de sa main cet enfant périt-il? —
Le premier jour d'été, quand le monde est en joie,
Voilà de son enclos quel penser le renvoie,
Et comment il revient, tout poigné de remords,
Dire, pour sa victime, une messe des morts.

Dès l'aube, il errait donc ainsi sous la feuillée,
Lorsqu'avec des albums, parmi l'herbe mouillée,
Un peintre voyageur, perdu dans son chemin,
Arrive, et, faisant signe au prêtre de la main,
Demande s'il connaît sous le bois un passage
Vers certaine vallée, amour du paysage.
Puis, tous deux échangeant quelques saluts courtois,
Le pasteur, à son tour, demande si parfois
Les vallons de Bretagne ont vu passer l'artiste :

« Ce pays plaît au cœur comme une chose triste.
Qui peindra les aspects changeants de sa beauté?
Des forêts à la mer, tout est variété :
Taillis, hameaux épars, landes, sombres rivages!
Partout l'âme y respire un parfum des vieux âges.

— Vous aimez la Bretagne, et moi, je l'aime aussi.
Ce lointain souvenir ne s'est point obscurci.
Dans un âge pourtant cher à celui qui tombe,
Sous les remparts d'Auray j'ai vu de près ma tomb[e]

— Dans Auray, dites-vous? Auray! vous me troublez..
Je vis aussi ma tombe au lieu dont vous parlez!

— C'était dans les Cent-Jours, j'étudiais à Rennes.
Ces temps vous sont connus, leurs discordes, leurs haines.
Le pays se soulève, on s'arme, nous partons.
Face à face bientôt nous voilà : tous Bretons.
Dans ce faubourg d'Auray je vois, je vois encore,
Moi, fédéré, portant le ruban tricolore,

(1) Voir le *Pèlerinage de Sainte Anne d'Auray*, t. XIV et XV du *Musée des Familles*.



Un chef des écoliers de Vanne, un ruban blanc :
Mon coup part, et soudain son coup me perce au flanc !
Plus que ma balle à moi cette balle était sûre.
Dieu sait combien de temps j'ai senti sa morsure! »

Et le prêtre : « O Seigneur! ô Vierge, il n'est pas mort!
Je dépose à la fin le fardeau du remord !
Je n'ai plus à marquer un sombre anniversaire!
Ma messe d'aujourd'hui n'est donc plus mortuaire !
Mutuels meurtriers, l'un l'autre embrassons-nous,
Et, tous les deux sauvés, fléchissons les genoux...
Puis venez à l'autel : devant le divin Maître
Arrivons en amis, et l'artiste et le prêtre. »

Ensemble ils sont partis; mais au bruit de leurs pas
Les bruits de leurs discours ne se mêleront pas,
Tant l'heureux dénoûment de ces terribles drames
D'émouvants souvenirs occupe encore leurs âmes.
L'autel, à leur entrée, était vêtu de deuil;
Dans la nef, un tréteau figurait un cercueil :
Tout ce deuil disparut; mais les lis du parterre,
Les roses tapissant les murs du presbytère,
Les feuillages légers, les plus riantes fleurs,
Dans les vases dorés unirent leurs couleurs.
Vêtu d'un ornement aussi blanc que la neige,
Le prêtre et son ami qui lui faisait cortége
Rentrèrent dans le chœur : un joyeux *Gloria*,
Sur lequel le pasteur avec force appuya,
Témoignait que la paix si longtemps attendue,
La paix à son esprit était enfin rendue,
Que de sombres pensers ne troublaient plus ses sens,
Et que son cœur brûlait comme un vase d'encens;
Même des assistants, à voir ces airs de fêtes,
Souriaient, et la joie illuminait leurs têtes.
La messe terminée, entre les deux amis
Les longs épanchements furent enfin permis :
Une table dressée à l'ombre de la treille,
Où la fraise embaumait, où brillait la groseille,
Où le miel et la crème étalaient leur blancheur,
Les reçut : ô moments de calme et de fraîcheur !
Les prières aussi revinrent, les prières
Sont filles du bonheur autant que des misères;
Heureux ou malheureux, l'homme s'adresse au ciel,
Pour bénir le miel pur, pour écarter le fiel.

Toi que ces vétérans de nos guerres civiles
Invoquaient, pour jamais habites-tu nos villes,
Belle vierge au front d'or paré de blonds épis?
Les vents qui t'éloignaient se sont-ils assoupis?
A peine tu parais, ô divine Concorde,
Le rival, pardonnant à son rival, l'aborde;
La main serre la main, le rire est dans les yeux;
Viennent les amitiés et les amours joyeux ;
Le féroce armurier ne frappe plus l'enclume;
Pour le soc bienfaisant la forge se rallume;
Au lieu des cris d'alarme et des tambours guerriers,
La place retentit du chant des ouvriers;
La plus humble maison d'aisance s'environne,
Et l'art tresse au pays une noble couronne.

A. BRIZEUX.

LE BON DIEU.

C'est le bon Dieu qui fait éclore
L'aubépine sur le buisson;
C'est lui qui fait mûrir et dore
L'épi jaune de la moisson.

C'est le bon Dieu qui, dans la plaine,
Fait chanter la brise et l'oiseau;
Qui donne la racine au chêne
Et rend flexible le roseau.

C'est le bon Dieu qui fait sourire
De fruits dorés le verger plein;
Qui donne le miel et la cire,
Qui donne la soie et le lin.

C'est le bon Dieu qui donne encore
Au cœur troublé le vague espoir;
Qui, pour le matin, fait l'aurore,
Qui fait l'étoile pour le soir.

C'est le bon Dieu qui donne à l'âtre
Du pauvre la douce chaleur;
Qui protége le petit pâtre
Contre le loup et le voleur.

C'est lui, le bon Dieu, qui procure
Les longs travaux aux artisans;
Au médecin l'heureuse cure,
Aux mères les sages enfants.

C'est le bon Dieu qui veut qu'on aime;
Qui dit aux petits : « Venez tous,
L'enfant rose, le vieillard blême,
J'ai fait mon paradis pour vous. »

C'est le bon Dieu qui rend moins sombre
Le sombre mur de la prison;
Qui met la lumière dans l'ombre
Et dans la faute le pardon.

Enfin, c'est le Dieu qui féconde
Toutes choses sous le ciel bleu;
Et voilà pourquoi, dans le monde,
Nous l'appelons tous : le bon Dieu !

MARIE GALLET DE KULTURE.

COMME QUOI IL FAIT TOUJOURS DU VENT

AUTOUR DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

(VIEILLE LÉGENDE.)

En l'an du Christ quinze cent treize,
Un jour, la Discorde et le Vent
Par la Beauce, tout à leur aise,
Cheminaient au soleil levant.
Devisant ensemble, ils arrivent
Dans la ville de Chartres; puis,
Après vingt cercles qu'ils décrivent,
Ils prennent la Ruelle-au-Puits,
Qui longe, en étroite spirale,
Le flanc nord de la cathédrale.
La Discorde au Vent dit alors :
« Reste un peu là, j'ai quelque chose
A dire aux chanoines pour cause
De service; attends-moi dehors. »
Se glissant sous le porche en mitre,
La Discorde, à l'angle des tours,
Entra tout droit dans le chapitre...

Le Vent, dehors, l'attend toujours!

C'est pourquoi fourrures de martres
Et manteaux ne se quittent pas,
Été comme hiver, sur le pas
De la cathédrale de Chartres.

ÉMILE DESCHAMPS.



LE CHAMPION DE VILLAGE,

HISTOIRE D'UN MÉTIER PERDU. MŒURS DU QUINZIÈME SIÈCLE (1).

Le champion de village prit la parole en ces termes :

Je suis d'une de ces familles de champions tellement vieilles dans le métier, qu'il a fini par donner son nom à toute la lignée, et que je ne me suis jamais, pas plus que mon père, autrement entendu nommer que le Champion ; que ma femme, comme ma mère, ne répond qu'au nom de Championnette, et que mes enfants, pas plus que leur grand-père et moi, ne sont connus que sous ce titre, forcément devenu leur nom.

J'ajouterai même, vu la tournure que la profession semble prendre, que je crains bien que notre nom ne survive à notre titre et que mon fils aîné ne soit le dernier Champion ayant quelque chose à démêler avec son état.

Ce que je dis, messires, n'est que trop prouvé par mon histoire, que je veux bien vous raconter pour vous montrer comme en ce siècle se perdent les bonnes institutions.

J'avais vingt ans quand la mort de mon père m'appela à lui succéder.

J'étais impatient de me battre et de me montrer en public. L'occasion la plus solennelle s'en présenta. Ce fut la même année où le duc de Bourgogne fut tué sur le pont de Montereau.

Un honnête homme accuse un autre honnête homme d'un crime infâme. L'accusé, pour ne pas demeurer en reste, accuse son accusateur d'un crime encore plus noir. Démentis, défis, gages jetés, ramassés, lices dressées, jour fixé, tout alla du meilleur train. Par surcroît de chance pour les champions, aucune des parties ne put se battre. Nous n'étions que deux, chaque partie fit son choix.

Je rencontrais dans les rues le champion qui devait être mon adversaire ; il tâchait de me faire une mine terrible pour m'effrayer, mais il pouvait voir à la mienne que je n'avais pas peur.

La veille du jour où je devais combattre, je dormis d'un profond sommeil. Je me levai à l'heure ordinaire, je m'habillai, je m'armai. Ma bonne mère m'avait tout nouvellement fait ferrer mes souliers ; je m'étais exercé, et longtemps exercé à la quarte ; je m'exerçais encore lorsque le cortége vint me prendre.

Je marchai ; le sang me bouillonnait. Ma famille et mes amis me disaient que l'ardeur et la joie se peignaient sur mon visage. Je me montrais déjà triomphant avant d'avoir combattu. Mais, ô malheur subit ! les lices ouvertes devant le champion mon adversaire et devant moi se ferment à quelques pas avant d'y entrer ; on annonce que les parties se désistent de leurs accusations et qu'elles sont accordées.

Le peuple accouru de la ville et de la campagne, qui avait gardé ses places durant plusieurs jours, qui avait compté sur un grand spectacle, déjà, même dans ce temps, très-rare, reçut assez mal cette nouvelle ; il consentait difficilement à s'en retourner sans avoir rien vu, il dissimulait mal son mécontentement.

— C'était bien la peine, disait-on de toutes parts, de nous faire venir, de nous faire tant veiller, tant attendre !

Toutefois les choses n'en restèrent pas moins là.

J'avais trop hâte de débuter, pour ne pas chercher à racheter ce mécompte. Une honorable occasion se présenta.

Il y avait dans les prisons un accusé et sa nièce. Il n'y avait de preuves suffisantes ni pour ni contre eux. Le duel avait été ordonné, mais l'homme et sa nièce, à cause de leur pauvreté, ne trouvaient pas de champion.

J'allai les voir, je fus touché de l'air honnête de la nièce et de l'air vénérable de l'oncle. Je leur offris de me battre pour eux gratuitement. Ils hésitaient.

— Je suis champion, leur dis-je, et cette épée, ajoutai-je en tirant la mienne et en la faisant briller à leurs yeux, soyez-en sûrs, vous vengera !

Ils acceptèrent.

— Belle Augustine, dis-je alors en m'adressant à la nièce, maintenant que je suis votre champion, accordez-moi un sourire, vous me rendrez invincible.

Augustine paraissait vouloir refuser.

— Ah ! lui cria le bon oncle en nasillant et en secouant sa longue barbe blanche, il te dit que tu vas le rendre invincible, donne-lui deux sourires plutôt qu'un. En voici l'absolution.

Augustine obéit. Je venais d'embrasser l'innocence ; je volai aux lices.

Mon adversaire était, comme moi, couvert de fer. Aux premiers coups, je lui fis voler sa cuirasse, bien qu'elle pesât plus de quinze livres, et, après un combat qui ne fut pas long, je plongeai jusqu'à la garde, pour ne pas y revenir à deux fois, mon épée dans le cœur du lâche calomniateur, qui, à l'instant même, alla demander pardon à Dieu d'avoir accusé une jeune fille parce qu'elle l'avait dédaigné.

Augustine voulut me faire présent d'un petit rubis que lui avait donné son oncle, et qui avait sans doute servi de prétexte à l'accusation. Je refusai, elle insista ; enfin, personne ne voulant céder, il me vint à l'idée un moyen d'arranger la chose sans exiger ni faire de concession : Augustine était belle et sage, je demandai et obtins sa main, qui conserva le rubis.

Ce fut là mon premier exploit. J'y gagnai une bonne femme.

J'avais pour voisin un fermier nommé Jean-Pierre.

(1) Ce curieux épisode des mœurs de nos aïeux au quinzième siècle a été trouvé dans les papiers d'Alexis Monteil, après la mort de ce charmant historien des *Français des divers États*. (Voir sa biographie et son portrait, t. XVII, p. 219.) Comme tous nos lecteurs ont ou doivent avoir dans leur bibliothèque l'excellent ouvrage de Monteil, ils compareront avec intérêt cette version du *Champion* à celle qui figure dans l'*Histoire des Français*.

On sait que les champions étaient, à l'époque des duels judiciaires, les hommes chargés de se battre publiquement pour les accusés qui acceptaient le jugement de Dieu... par procuration. Monteil raconte ici, avec sa grâce et sa finesse habituelles, comment ce métier se perdit, au quinzième siècle, devant les progrès de la justice et l'adoucissement des mœurs.

(*Note de la Rédaction.*)



Quelque temps après ce combat, qui m'avait fort mis en renom, il vint me trouver un matin.

— Champion, me dit-il d'un ton très-animé, j'ai eu affaire pendant vingt ans avec un bon maître qui est mort; je suis tombé maintenant entre les griffes de son héritier, qui est conseiller du roi de Sicile. Vous n'avez jamais connu d'homme aussi impitoyable, aussi dur; il exige l'exécution des clauses de son bail avec une telle rigueur, que je n'en puis dormir la nuit, et que de tout le jour je n'ai pas un instant pour me reposer.

Item, Jean-Pierre payera aux quatre termes accoutumés, en bonnes et vieilles espèces, et non en monnoye foible et descriée... *Item*, Jean-Pierre portera sur ses chars, charrettes ou chevaux, ledit froment sec, net, marchand de recette et à la mesure du chapitre de Noyon... *Item*, Jean-Pierre ne pourra livrer d'autre foin que de l'année... *Item*, Jean-Pierre ne pourra livrer d'autre paille que d'avoine ou de seigle... Et toujours Jean-Pierre ! et toujours payera, et toujours livrera !... *Item*, porcs gras... *Item*, veaux à la Triphaine... *Item*, moutons à Noël... *Item*, agneaux et chevreaux à Pâques communiantes... *Item*, oisons... *Item*, chapons... *Item*, gelines... *Item*, poulets... *Item*, pigeons... *Item*, lapins... *Item*, laine... *Item*, chanvre... *Item*, un gastel de fine fleur de froment... *Item*, deux gastels... *Item*, beurre... *Item*, œufs... *Item*, poivre... *Item*, piments... *Item*, fournira... *Item*, entretiendra... réparera... plantera... greffera... émondera... coupera... ne coupera pas... laissera... ne laissera pas... prendra... ne prendra pas... fera... ne fera pas... Champion ! champion ! défendez-moi contre le conseiller du roi de Sicile, qui veut me faire périr, me faire des procès de trente, quarante, cinquante pieds de long, me manger en frais !

— Jean-Pierre, lui répondis-je, vous me demandez chose impossible. Je ne puis vous défendre contre vos conventions écrites sur le parchemin ; mais il n'est de vie si pure qui n'ait quelque petite ou grande tache, à plus forte raison celle d'un homme dur. Quand on y regarde de près, une faute devient un délit, et, quand on y regarde de plus près, un délit devient un crime. Cherchez, peut-être en trouverez-vous un. Vous accuserez; on ordonnera la preuve, et, faute de preuves, le combat judiciaire. Volontiers je me battrai pour vous, et, si le bonheur m'en veut, aussi bien je passerai mon épée au travers du corps d'un conseiller du roi de Sicile que de tout autre.

Ainsi fut fait. Je tuai encore le champion du conseiller. Cette seconde affaire me rapporta soixante-cinq livres.

J'avais l'habitude d'aller, après mon lever, me promener aux champs.

Un matin, je rencontrai deux sergents de village, l'épée nue, qui amenaient un porc, et, à quelques pas, deux autres sergents, aussi l'épée nue, qui amenaient un paysan.

— Champion ! champion ! me cria le paysan, à la recousse ! à la recousse ! me laisserez-vous emmener, moi et mon porc, par ces misérables?

— Mon ami, lui répondis-je, vous êtes entre les mains de la justice, je ne vous en tirerai pas à moins de mauvais procédés de leur fait.

Alors le paysan se mit à injurier les sergents. Ceux-ci se laissèrent d'abord injurier tranquillement, se contentant de dire, à chaque injure : « Cinq sols de plus ! » Mais à la fin, ils perdirent patience et se mirent à rosser leur homme. Cela n'était pas dans leur droit. Je pris fait et cause pour lui. Je dégaînai, mis à moi seul les sergents en déroute, et délivrai l'homme et le porc. Cette affaire me valut dix livres.

Mais on ne va pas loin avec de si rares profits. La plupart des autres affaires ne me rapportaient rien. Les paysans me croyaient, surtout à l'égard des amendes, leur défenseur banal, et j'en voyais entrer dans ma maison un fort grand nombre. Ils me disaient :

— Champion, une compagnie de gendarmes mangeait mes poules ; qui ne se serait fâché ? Lorsqu'ils furent partis pour la guerre, il m'échappa de dire qu'il fallait espérer; qu'avant peu de temps plusieurs sauraient si, dans l'autre monde, les poules étaient meilleures que



Le champion en voyage. Dessin de J. Worms.

dans celui-ci. J'ai été mis à l'amende de soixante sols pour avoir mal parlé des gendarmes. Que faire?

— Une autre fois parler mieux des gendarmes, et, cette fois-ci, payer.

Alors, si mon homme portait une paire de pigeons, il la remportait.

Un autre tenait un coq par les pattes :

— Champion, je n'ai pas fermé la porte à mon oncle quand il venait me faire visite. Peut-on mettre son oncle dehors ? Eh bien ! j'ai été condamné à cinq livres d'a-

mende comme recéleur d'un homme poursuivi par la justice. Que faire ?

— Payer !

Et l'homme remportait son coq.

Un autre avait un canard sous sa cotte :

— Champion, moi j'ai été voir un de mes amis qui était en prison au secret ; c'est quand les amis sont dans l'affliction qu'il faut aller les visiter ; j'ai été mis à l'amende de cinq sols. Que faire ?

— Payer !

Et l'homme ressortait avec son canard.

Un homme avait une poule sous le bras :

— Champion, je faisais la cour à une jeune promise. Le fiancé s'est plaint. Je viens vous querir pour vous battre à ma place contre lui.

Cette fois-là, le fiancé refusait de se battre ; il retirait sa plainte, et la poule me restait.

Voilà les minces profits des champions de village. Mais, messires, vous n'avez pas encore tout entendu.

Un homme demande un jour à me parler ; son valet portait, non pas une poule, mais une belle oie grasse.

— Champion, me dit-il, je suis colère, surtout après mon déjeuner. Il y a quelque temps que, pour n'avoir pas parlé au bailli avec toute la politesse des gens de ville, j'ai été condamné à lui faire des excuses en pleine audience, à me prosterner suivant les usages de la justice. Vous qui vous battez pour les autres, ne vous prosternez-vous pas aussi de même ?

— Maître, lui répondis-je, apprenez que si les nobles champions se battent quelquefois pour les poltrons, ils ne s'humilient jamais pour les insolents.

Cet homme fut sur le point de me laisser son oie, je veux dire de me la jeter à la face. Je mis la main à la garde de mon épée, et, comme les autres, il remporta son présent.

Ainsi, de tout ce qu'on portait dans la maison, la moitié s'en retournait. Cela faisait beaucoup de peine à Championnette, qui, moins avare que mes clients, m'avait déjà mis sur les bras deux petits Champions.

La place n'était plus tenable ; nous résolûmes d'aller chercher fortune ailleurs, et nous partîmes sans guère avoir de projet bien arrêté.

A deux jours de marche environ, nous aperçûmes beaucoup de peuple qui entourait un crieur. Je pensai d'abord qu'il criait les fêtes, mais les mots de Bourguignons et d'Anglais, *les anciens ennemis du royaume*, ayant frappé mon oreille, je m'approchai et j'entendis publier la déclaration de la guerre.

Tout aussitôt vous eussiez vu les maisons qui étaient en dehors des portes des villes s'environner de palissades, de fossés, et, dans les campagnes, s'établir sur les clochers, sur les tours, des guets de jour et de nuit qui se correspondaient par des signaux d'alarmes.

J'avisai bientôt un château qui défendait une petite ville ; j'offris mes services, qui furent acceptés de grand cœur.

Les habitants et la garnison se hâtèrent de tuer leurs pourceaux, de les saler, de cuire du biscuit, de faire des provisions.

Le château n'en manquait pas, il y en avait de toutes sortes. Je n'ai jamais fait si bonne chère. Nous étions servis en belle vaisselle d'argent, et j'ai tenu entre mes mains des plats qui pesaient deux livres, des flacons qui en pesaient six. La dame châtelaine portait une robe et un chapeau de velours, elle avait des chemises de six sols et un assortiment du plus beau linge.

Je désirais donc de tout mon cœur que la guerre durât, mais ce fut une des plus courtes. D'abord elle se ralentit, et insensiblement les politesses du châtelain se ralentirent. Sous prétexte qu'il avait besoin de mon logement, il me fit passer dans la chambre du trompette, ensuite dans celle du tambour ; enfin il me congédia sans trop de compliments.

Ce n'est pas la première ni la dernière ingratitude que j'ai éprouvée, mais celle de ce seigneur m'est demeurée profondément dans la mémoire. J'avais mis son château et sa ville en état de défense. Il croyait soutenir un assaut avec un grand nombre de ces râteliers, chargés de pierres, suspendus au haut des murs, et qu'on fait tomber sur les assiégeants.

— Nous ne sommes plus à l'ancien temps, lui avais-je dit ; des canons ! des canons !

Il en avait acheté plusieurs en fer et en cuivre, et, quoique je ne fusse pas canonnier, j'avais enseigné aux gens de la garnison à s'en servir. Ces canons sauvèrent la ville et le château, une des plus importantes défenses du pays.

La paix faite, de toutes parts les pennonceaux, les banderoles aux armes du roi, les signes de sauvegarde qui flottaient aux sommets des édifices ou des maisons d'un grand nombre de particuliers, disparurent. On se rendit réciproquement les prisonniers, le butin, les meubles, les effets pillés.

Je me promenais çà et là, je croyais qu'il y aurait des disputes, des dénégations, des démentis, des défis. En tout lieu, ce furent une politesse et une bonne foi désespérantes. Pendant la bataille, ordinairement les villageoises, à plusieurs lieues de distance, remplissent les églises ; les villageois vont regarder au haut des clochers ; de toutes parts vous verriez les huis, les fenêtres des hauts édifices remplies des visages de ces bonnes gens ; mais, après la bataille, tout le monde voulait s'y être trouvé, chacun vantait ses prouesses. Pas un démenti, pas un défi, pas un sou à gagner.

Championnette et moi nous résolûmes de pousser en avant dans le pays.

Cette résolution prise, nous nous mîmes en route.

Elle portait dans le bissac nos deux enfants, qui montraient déjà deux belles petites têtes de Champions ; je portais le bagage, mon épée, et lui donnais le bras.

Nous arrivâmes le soir à une auberge si chère, que je fus obligé d'y vider le quart de ma bourse.

Le lendemain, nous nous remîmes en route. Sur la fin du jour, le temps se brouilla, et la nuit en même temps que la pluie nous surprirent entre deux maisons, l'une à droite, fort petite, mais tout près de nous ; l'autre à gauche, assez éloignée, mais fort grande. Nous allâmes à celle-ci pour y demander l'hospitalité. On nous fit dire qu'à peu de distance il y avait une hôtellerie à laquelle on ne voulait point porter préjudice. Le valet offrit de nous y conduire, ce que nous acceptâmes. En chemin il nous apprit que son maître, gentilhomme arbalétier, demeurait seul dans cette grande maison, qui, ainsi que certains autres biens, lui était inféodée, à la charge de résider l'hiver dans la ville pour la défendre en cas d'attaque, et que, pendant son absence, il louait sa maison à l'aubergiste, d'où il résultait, ajouta-t-il, que le public était bien logé six mois de l'année et mal les six autres.

Il ne cessait de pleuvoir. Quand nous fûmes devant une petite maison, qui était la même que celle que nous avions laissée, et où pendait sur la porte l'enseigne d'une croix blanche que le mauvais temps avait rendue noire,

le valet du gentilhomme arbaletier nous dit en nous quittant :

— C'est là votre auberge ; vous voyez que je ne vous ai pas menti.

A défaut de meilleur gîte, nous entrâmes.

— Que désirez-vous ? nous dit l'hôte ; nous pouvons vous donner du pain, du vin, du fromage et de la soupe aux choux.

Notre repas ne fut pas long.

Après souper, nous fûmes conduits dans un vaste hangar mal planchéié, couvert de lattes et de branches d'arbres, où, pour lit, nous n'eûmes que des bottes de bruyères, moitié coupées, moitié arrachées.

La plupart de ceux qui nous entouraient ne dormaient pas, et j'aurais craint de me trouver au milieu de bandits, si un ferreur de prisonniers, aux gages de vingt sols par an, n'eût dit fort haut qui il était, et si aussitôt on n'eût fait, à lui et à son grand manteau, une place qu'on lui contestait auparavant. Grand nombre de pareilles contestations s'élevèrent durant toute la nuit.

Il fallait que le valet du gentilhomme arbaletier, à qui j'avais cru devoir dire qui j'étais, eût parlé en chemin avec les gens de l'auberge, car quelqu'un dit assez haut :

— Paix donc ! laissez dormir le champion forain qui est ici avec sa famille !

Mais les disputes n'en continuèrent pas moins.

Tout près de moi il s'en éleva une fort vive entre cinq ou six tailleurs.

— J'ai fait des robes de procureurs, — et moi des robes d'avocats, — et moi des robes d'archers, — et moi des robes de champions, — et moi des robes de chanoines, — et moi des robes d'archidiacres, — et moi j'ai fait cent robes blanches pour des bourgeois qui devaient aller crier : Noël ! noël ! à l'entrée d'un prince, — et moi cent robes blanches et noires pour des bourgeois qui devaient aller crier : Miséricorde ! miséricorde ! à l'entrée du roi. — Place !

Inutilement la voix qui s'était déjà fait entendre, et à laquelle s'étaient jointes plusieurs autres voix, se prit encore à dire :

— Laissez donc dormir le champion et ses petits champions !

Les disputes se renouvelèrent jusqu'au jour, qui entra en même temps par le toit, par les murs, par la porte et par la fenêtre. Il était visible que le métier de champion perdait en considération autant qu'en profit.

L'hôte ne tarda pas à venir :

— Messieurs, dit-il, le soleil est levé; vous avez assez demeuré pour votre argent. Dehors !

— Nous nous referons à la première couchée, dîmes-nous avec Championnette, lorsque nous nous fûmes remis en chemin; nous irons à la meilleure hôtellerie.

Nous y allâmes. Il y avait de bonnes provisions, de bons lits, mais, pour nous, rien ; tout avait été pris par de gros mendiants, arrivés quelques moments avant nous.

— Vous ignorez peut-être, dis-je à l'hôte, que je suis champion ?

— J'en suis fâché, me répondit-il; mais, pour leur argent, je n'ai rien à refuser à ces gens-là, depuis que je sais que leurs habits cachent souvent des ambassadeurs travestis qui vont remplir des missions secrètes en Italie ou en Suisse.

J'examinai ces misérables. Rien, soit dans leur mine, soit dans leur appétit, ne pouvait faire soupçonner des ambassadeurs ou des envoyés du roi. Il ne m'en fallut pas moins céder la place à des mendiants et coucher à la grange.

Tout en cheminant un peu à l'aventure, il me souvint qu'aux veillées des guets j'avais entendu dire qu'il y avait en France deux républiques, peut-être plus anciennes que Clovis, peut-être plus que César : l'une dans le Lyonnais, l'autre au pied des Pyrénées ; je m'en félicitai, et aussitôt il me vint en pensée que les combats judiciaires et les champions devaient toujours être également en honneur dans ces républiques, où les anciens usages et les anciennes mœurs s'étaient conservés. Nous résolûmes, Championnette et moi, d'y aller, en commençant par celle du Lyonnais.

Nous nous dirigeâmes sur Tours.

Il était deux heures après midi quand nous arrivâmes à une petite ville qui est à six lieues avant Angers. Je ne me souviens pas du nom de la ville, mais je me souviens de l'heure à laquelle nous y arrivâmes, parce qu'il me semble encore voir, devant la tour de l'église où l'on venait de placer une horloge, les habitants assemblés en foule, écoutant avec admiration, dans un profond silence, les heures, qu'ils entendaient sonner ainsi pour la première fois dans le pays.

Un de ces écouteurs, me voyant en habit de voyage, me proposa, pour un prix modique, de m'amener à Angers sur des chevaux de retour ; je n'eus garde de refuser, et nous montâmes aussitôt à cheval. Ma femme portait le bagage, je portais les deux petits Champions, toujours dans le bissac, l'un par devant, l'autre par derrière. Nous entrâmes ainsi dans la ville au moment où on allait lever les ponts.

Angers se peint toujours dans ma mémoire comme agréable et riant, non parce que j'y arrivai la veille du *Lætare*, non parce qu'il y a une si belle sonnerie de matines que tous les étrangers qui passent se font éveiller à minuit, mais parce que j'y trouvai l'homme le plus poli, le plus aimable, et j'ajoute le plus généreux.

— C'était donc un riche personnage, un grand prélat, un grand seigneur ?

— Non, messires. Vous le dirai-je ? Hélas ! c'était le pauvre champion de la ville. Il reconnut qui j'étais au simple salut. A l'instant il se leva pour faire sa révérence à Championnette et pour m'embrasser ensuite; il embrassa mes petits Champions, et il ne pouvait se lasser de les embrasser, tant il était charmé de leur air martial et sérieux.

— D'où venez-vous, mes amis, nous dit-il, et où allez-vous ?

Je lui fis mon histoire avec la même franchise que je vous la fais ; j'ajoutai que mon intention était d'aller chercher de l'emploi dans la république du Franc-Lyonnais, et que, si je n'en trouvais pas, j'avancerais jusqu'à la république de la vallée d'Aspe, située dans les Pyrénées.

Ma résolution parut l'affliger ; il me fit part des craintes qu'il avait que mon entreprise fût sans réussite.

— J'avais, ajouta-t-il, un fils qui voulut, comme vous, aller tenter fortune de ce côté. Voilà dix ans qu'il est parti, et je le considère comme perdu pour jamais. Deux fois j'ai su de ses nouvelles, et deux fois j'ai appris avec chagrin que les champions, dans ces républiques, ne sont pas plus heureux qu'ici, peut-être moins. Ce n'est pas qu'il y ait peut-être plus d'occasions de se battre, mais les gens y sont plus pauvres encore, et surtout plus braves. Du reste, ajouta-t-il, comme c'est trop de chemin pour votre famille, mon camarade, confiez-la-moi. Si vous



réussissez, il vous sera facile de venir la reprendre, sinon vous serez bien aise de lui avoir épargné un aussi long voyage. Ne craignez pas d'être importun ; ma fille fait, tant qu'elle veut, des chausses de petites filles qu'elle vend cinq sols; votre femme doit savoir parfaitement coudre, elles s'associeront et partageront leurs profits, et, du temps qu'elles travailleront, je donnerai la bouillie aux deux petits Champions, qui m'aiment déjà comme s'ils m'avaient vu depuis vingt ans.

Championnette, à ces paroles, ne put retenir ses larmes. Ce projet fut abandonné.



Championnette et ses deux enfants. Dessin de J. Worms.

Nous retournâmes chez nous. Les meubles de notre maison s'étaient perdus par le défaut d'usage, notre jardin était tout en friche, et, ce qui était pis, on m'avait mis sur le rôle des tailles. Pensez comme je me fâchai.

— Cela n'arriverait pas, dis-je, si la commune cessait de fournir si abondamment pain et vin aux répartiteurs !

Je menaçai de quitter et d'aller porter mon épée ailleurs. Je fus exempté ; ma qualité de champion fut assimilée à celle d'*écuyer tenant noblement*. C'était un bien piètre avantage.

Cependant il ne passait pas de coquetier que, sous divers prétextes, je n'attirasse chez moi ; je n'épargnais ni le vin rouge ni le vin blanc pour avoir d'eux des nouvelles relatives aux places de champions qui auraient pu être vacantes.

L'un deux me dit un jour que la place d'un champion était vacante à Reims, parce qu'au sacre de Louis XI celui qui l'avait s'était, de sa tête, ingéré de faire comme le champion du roi d'Angleterre, qui, lorsque le roi est couronné, défie au combat l'homme qui se croirait plus digne de régner.

La mairie, craignant que le roi Louis XI ne fût informé de cette illégale démonstration, avait destitué ce sot champion. Je me disposais à partir, mais presqu'en même temps j'appris que la mairie avait banni ce champion et qu'elle n'en voulait plus d'autres.

La prudente Championnette me disait :

— Ne nous décourageons pas, faisons toujours bonne mine aux coquetiers, donnons-leur toujours à boire ; semons, nous recueillerons.

Il en arriva ainsi. A la fin nous recueillîmes.

Un jour que nous étions au jardin à faire la récolte des fruits, ce même coquetier de Reims frappe à la porte comme s'il voulait l'enfoncer. J'accours tout en colère ; mais je changeai bien vite en voyant qui c'était.

— Champion ! champion ! me dit le coquetier, je n'ai pas le temps de boire ; je viens seulement vous apprendre qu'à Troyes il y a, dans ce moment, une place de champion vacante.

— Eh bien ! lui dis-je, puisque vous n'avez pas le temps de boire la bouteille, emportez-la.

Championnette et moi, et toute la petite famille, partîmes sur l'heure même par un temps affreux.

Les champions des villes où nous passions nous disaient tous, ou par envie ou par ignorance :

— Champion forain, l'ambition vous perd ; vous vous repentirez de quitter votre bon pays.

J'encourageais Championnette, qui ne cessait de pleurer en voyant pleurer les petits Champions, que la pluie avait percés jusqu'aux os.

Nous arrivâmes enfin. Les magistrats lurent mes lettres et mes titres. On m'agréa.

Mais, à Troyes comme ailleurs, le métier de champion est devenu un triste métier, et si, sur les prières de l'échevin, ancien gendarme, je n'avais obtenu la garde du beffroi de la ville, dont le capitaine était mort subitement, j'aurais fini par mourir de faim.

Grâce à mes nouveaux amis et à ma conduite, je demeure toujours garde de cette capitainerie, dont on pourvoit ordinairement un homme d'une très-haute naissance, et dont j'ai cependant l'autorité, les honneurs et les émoluments.

Mon fils aîné, qui a pris mon état de champion, et qui aujourd'hui me représente partout, ne s'est pas même encore battu une seule fois, et probablement ne se battra jamais. Depuis longtemps les cours de justice s'entendent pour laisser tomber et pourrir les lices.

Mon second fils est chapelain de Saint-Martin, et aurait un revenu honnête s'il n'était obligé de nourrir son frère, sa belle-sœur et les petits Champions ses neveux. Hélas ! messires, c'est décidément un métier perdu, dans un temps dégénéré comme le nôtre, où chacun redresse ses torts lui-même, non pas tant par courage que par économie, ou bien supporte patiemment ses injures, par couardise encore plus que par humilité chrétienne !

Alexis MONTEIL.



LE MARIAGE DU MÉNÉTRIER.

TRADITION DU FOREZ.

Les ménétriers bas-bretons, d'après le groupe de Pierre Gourdel. Photographie de Richebourg. Dessin de J. Worms.

Jacques Bardoche habitait une chaumière, au beau milieu d'un bois, dans le canton de Saint-Bonnet-le-Château, en Forez. Il était bien connu dans tous les villages d'alentour, où il allait exercer, pendant la semaine, sa profession de tailleur, et les dimanches, après vêpres, ses talents de ménétrier. C'était, à l'âge de vingt-cinq ans, un garçon passable, le teint brun, l'œil vif, la langue bien pendue et le cœur sur la main. On le recevait avec confiance dans toutes les familles, car, outre qu'il était ménager du drap d'autrui, expert en son état, sachant tailler dans une vieille culotte un gilet neuf, retourner une casaque et la faire durer autant que le couteau de Janot, en en changeant avec adresse tantôt les manches et tantôt le collet; outre tout cela, disons-nous, il était d'une discrétion à l'épreuve, qualité assez rare parmi les tailleurs ambulants. Quand il s'agissait de la réputation de ses pratiques, même des plus mauvaises, il y touchait comme à une étoffe délicate ou à moitié usée, bonne pourtant à couvrir le prochain, si on la prend par le bon bout.

Ce n'est pas à dire qu'il fût sans défaut. Quand il vous avait promis, par exemple, de vous donner deux ou trois journées en carnaval, il vous les donnait en carême. Il lui arrivait même quelquefois de vous planter là après la première journée, vous laissant dans les mains, pour parader à la fête prochaine, un habit à peine faufilé ou un pantalon boiteux. Mais qui est parfait en ce monde? Jacques, malgré ses échappées, avait bon renom et gagnait honnêtement sa vie. Il ne lui manquait vraiment, pour être heureux, que de trouver quelqu'un à qui parler le soir, quand il s'en revenait du travail; une femme qui l'attendît au logis, comme autrefois sa mère l'attendait.

Cette femme, il la rêvait jeune, jolie, pimpante, modeste avec cela, que lui en coûtait-il? douce, point volontaire; elle faisait ceci, lui disait cela, car il la voyait agir devant ses yeux et l'entendait parler, tant son imagination lui représentait vivement les choses. Quelquefois même il lui arrivait de donner tout bas un nom à la belle, et un nom connu aux alentours, car c'est là, bien en-

tendu, qu'il la cherchait, et non dans les nuages; mais tantôt il l'appelait Marie, et tantôt Jeanneton, et presque toutes les semaines ladite belle changeait, dans son esprit, non pas seulement de nom, mais de toilette et même de visage, blonde un dimanche au soir et brunette un autre dimanche; qui l'eût ouï parler, le long des haies, quand il s'en allait ainsi rêvassant, eût pensé qu'il avait dû faire bien des malheureuses, par son humeur inconstante.

Mais le plus malheureux c'était lui, car, pendant qu'il songeait de la sorte, les gars de son âge, moins songeurs que lui, faisaient danser à sa barbe et puis épousaient bel et bien les plus charmantes filles du pays, et c'était lui, hélas! qui soufflait de la cornemuse, pour les faire danser.

Chaque état, en ce monde, a ses épines, même l'état de ménétrier. Jacques, au commencement, n'y voyait que des roses. Il s'en allait gaiement aux *vogues* et aux assemblées, et il était heureux, l'innocent, d'avoir des rubans à son chapeau, un bouquet à sa boutonnière; heureux d'entendre sa musette et de donner le branle au rigodon. Mais, dans la suite, il s'aperçut que tout cela n'était que misère. Sancho, dans son île, assis devant une bonne table, sans pouvoir toucher à aucun plat, ne devait pas faire plus triste mine que lui, quand, juché sur son tonneau vide, gonflant ses joues et du pied battant la mesure, il voyait les galants sauter en rond sur l'herbe, se prendre par la main, se quitter, se reprendre, chuchoter, s'agacer, se pincer l'un l'autre en riant, se regarder en rougissant, et la nuit, au clair de lune, s'en aller bras dessus bras dessous parmi les chemins verts. Ces plaisirs-là n'étaient pas faits pour lui; le pauvre diable n'en avait jamais que la vue. De ce tas de péronnelles qui dansaient avec tout venant et reluquaient partout des épouseurs, pas une, non, pas une ne levait tant seulement les yeux vers lui, et mieux il jouait, plus les ingrates l'oubliaient, ne songeant alors qu'à tenir tête à leurs cavaliers, les unes claquant des doigts, les autres le poing sur la hanche, toutes sautillant, tournant, bondissant à en perdre haleine. Ah! le vilain métier que celui-là!

Parlez-moi plutôt du métier de tailleur. On arrive à la métairie de grand matin, à la fraîche, juste au moment où tous les garçons s'en vont aux champs. On est jusqu'à la veillée le seul homme qui soit au logis, et femmes et filles n'ont alors des yeux, des oreilles et des attentions que pour vous. Un tailleur, assis sur ses talons, dans l'endroit le plus clair de la chambre, peut, en quelques heures, et sans qu'on s'en aperçoive, faire bien du chemin dans le cœur d'une fillette. Mais Jacques Bardoche ne connaissait pas ses avantages, ou plutôt il n'en savait pas profiter. Trouvait-il chez ses hôtes une jeunesse à son gré, le maître sot, au lieu de lui conter sa peine, devenait taciturne, gauche, coupait de travers ses étoffes, se piquait les doigts en travaillant et faisait cent sottises. On en riait et lui ne s'en fâchait pas, content qu'il était de se dire tout bas : Qu'elle est proprette, gentillette, et qu'elle a de blanches dents! C'est ainsi qu'il te la faudrait, Jacques!

La première journée s'écoulait de la sorte. Le lendemain, Jacques s'en venait le chapeau sur l'oreille, résolu à parler, et s'en retournait ensuite tête basse, sans avoir rien dit, tant le plus léger brin d'amour le rendait respectueux et tremblant! Une ou deux fois pourtant, il fit semblant d'avoir égaré son dé d'argent, pour avoir le plaisir d'emprunter celui de la demoiselle, et de lui dire en balbutiant qu'elle avait le doigt bien menu. Mais ce fut tout. Il n'en dit pas plus long. Il ne commençait d'ordinaire à s'enhardir que quand il se voyait à la fin de la tâche qui lui ouvrait la porte de la maison. Mais alors, ô guignon! on lui réglait son compte jusqu'à l'an suivant, et bonsoir les amours!

Après mainte déconvenue, maître Jacques Bardoche tâcha de faire, comme on dit, à mauvais jeu bon visage. On l'entendit parler, pour la première fois de sa vie, des imperfections du sexe, et chantonner, en tirant son aiguille, tout ce qu'il savait de malins couplets propres à consoler du célibat les garçons hors d'âge et les filles sur le retour.

C'est dans le temps qu'il y pensait le moins que Jacques se maria, et voici comme :

Perrine Censier, fille d'un fermier du mas de Luriecq, devait épouser un joli garçon de la paroisse de Saint-Marcellin. Il arriva que, la veille des noces, pendant qu'on préparait le festin du lendemain, une maudite étincelle sortie par la cheminée tomba sur la grange à foin du bonhomme Censier. L'étable, qui touchait à la grange, fut en un moment enveloppée de flammes, et tout le bétail y périt. C'était la richesse du bonhomme. Cette perte allait l'obliger à quitter son bail et à devenir, à son âge, valet de ferme, lui qui avait commandé aux autres toute sa vie. Il reçut pourtant le coup en chrétien, louant Dieu d'avoir, avant de le frapper si durement, ménagé un soutien à sa fille.

Comme le bâtiment d'habitation avait été épargné, le vent chassant les flammes du côté opposé, le bonhomme, malgré son chagrin, ne voulut pas qu'on différât d'un jour les épousailles. Que rien les pût empêcher, il n'en eut pas même l'idée. Il ne savait pas, tout vieux qu'il était, qu'il n'y a guère de lien que la pauvreté ne brise entre les mains de ceux qu'elle visite, et que peu de gens ici-bas se croient tenus envers les malheureux des promesses qu'ils leur ont faites au temps de la prospérité. Il l'apprit de celui-là même qu'il regardait déjà comme son gendre. Quand ce dernier arriva à Luriecq, on l'informa du désastre de la nuit. Il était encore à cheval; il n'en descendit pas; il ne souffla mot; il regarda Perrine, puis les débris de l'étable, poussa un gros soupir, et tout à coup, prenant son parti, il fit claquer son fouet et s'en retourna au galop du côté de la plaine.

— Où va-t-il? dit le bonhomme Censier.

— Il s'en va, père, répondit Perrine en essuyant une larme. Mais, ajouta-t-elle aussitôt, il ne mérite pas qu'on le pleure. Ce n'est pas moi qu'il avait dans le cœur, quand il voulait m'épouser; c'est nos cochons et nos vaches.

Jacques Bardoche, qui assistait à cette scène, sa musette sous le bras, fut tellement touché du malheur et du courage de Perrine, qu'il commença à la trouver belle à l'instant même où elle cessa de plaire à l'ingrat qui la délaissait Elle n'avait pourtant rien de régulier dans les traits; mais des cheveux blonds, un front large, un nez légèrement retroussé, un cou très-blanc, la taille fine, une robe de noce et vingt ans, le diable n'en demande pas tant pour troubler la tête d'un vieux juge; que voulez-vous que devienne, en pareil cas, la tête d'un ménétrier? Jacques, ordinairement si timide, se montra tout à coup hardi; il parla à Perrine, il parla au bonhomme, sans trop savoir ce qu'il disait, mais si bien, ma foi! qu'il fut compris et présenté sur l'heure aux gens de la noce comme le futur de Perrine. On se mit à table; on rit, on chanta, on se moqua tout haut des ladres qui ne courtisent les filles que pour leurs deniers, et tout bas peut-être des nigauds qui ne les épousent que pour leurs beaux yeux. Le mariage

fut célébré dans la huitaine. Cela se fit si vite que Jacques n'eut pas le temps de se tailler pour la circonstance un vêtement de drap bleu; mais sous son vieil habit bien brossé, et qui était, pour ainsi dire, son habit de bataille, car il le portait, depuis trois ans, à toutes les noces, il avait, ce qui vaut mieux, un cœur tout neuf, sans aucune tache ni usure. Il dansa enfin, ce jour-là, et, jugez de sa joie! il dansa avec sa Perrine, et à la brune il l'emmena à sa chaumière, à califourchon derrière lui sur un cheval de louage.

AUGUSTE CALLET.

N. B. Ménétrier pour ménétrier, nous avons choisi, pour *illustrer* celui de M. Callet, le joli groupe des *Ménétriers bas-bretons*, sculpté par Pierre Gourdel, cet humble ouvrier de Rennes, qui a deviné sans maître toutes les délicatesses de l'art. Lui-même nous a envoyé une photographie de son ouvrage, si hautement remarqué par l'empereur, à son passage en Bretagne, et vivement applaudi par tous ceux qui comprennent et encouragent le talent inconnu. M. Gourdel ne le sera pas longtemps sans doute, et nous serions fier d'avoir révélé au public cette vocation remarquable pour le grand art de la sculpture. Le simple modeleur nous écrivait en 1858 : « Un protecteur illustre m'a dit qu'il allait faire tout son possible pour que j'aille passer une couple d'années à Paris, à l'École des beaux-arts, aux frais de l'Etat. Si je reste à Rennes, cela ne m'empêchera pas de travailler avec courage. » — Très bien! répondîmes-nous à Pierre Gourdel; à Rennes ou à Paris, votre jour arrivera! P.-C.

AU COIN DU FEU. CAUSERIE DE MÉNAGE.

Figurez-vous une petite pendule, bien gentille, bien coquette, faite pour sonner des heures toutes plus jolies les unes que les autres, heures de paix et de bonheur intime.

Puis, autour de ce bijou, des vases élégants, de charmantes coupes de bronze, des flambeaux couverts d'arabesques capricieuses, des flacons, des bijoux et mille de ces riens si inutiles qu'ils en deviennent indispensables.

Tout cela sur une jolie cheminée de marbre gris, dans laquelle petille un bon feu. Puis des glaces, des rideaux, des meubles, que chacun placera selon sa fantaisie et brodera selon son goût.

Nous sommes dans la chambre de deux nouveaux mariés. M. et Mme Rivel sont là, au coin du feu, près de la petite cheminée grise. L'épisode que nous allons raconter a dû avoir lieu pendant la première année de leur union; mais est-ce pendant le premier mois, est-ce pendant le douzième? gardons-nous de le dire; à vous de le deviner.

Nos jeunes époux devaient être un couple bien doué et bien assorti, car pas un homme ne trouvait M. Rivel digne de sa femme, et les jeunes filles s'avouaient tout bas qu'il était bien dommage que Mme Rivel eût un aussi charmant mari. Les deux conjoints ne partageaient pas ces opinions subversives et se trouvaient parfaitement dignes l'un de l'autre. Ils étaient heureux; mais heureux à ne pas découvrir une tache à leur félicité. Il est vrai que l'un et l'autre avaient travaillé à ce résultat. Pas un caprice, pas une boutade dans ce joli ménage; la satisfaction personnelle était toujours sacrifiée au bonheur commun; c'était une utopie réalisée, ce qui fera dire à quelques pessimistes que l'exception confirme la règle.

Mme Blanche Rivel était assise à gauche de la cheminée, sur une petite chaise basse; elle brodait. M. Julien Rivel était à droite, plongé dans un large fauteuil; il lisait le journal du soir.

Ils ne se disaient rien, ils ne paraissaient nullement s'occuper l'un de l'autre, mais une sorte de sympathie vague circulait entre eux comme un courant magnétique. La jeune femme, tout en brodant, produisait avec son aiguille et son dé un petit bruit régulier, monotone comme un cri de cigale, et se gardait bien de l'interrompre, car elle avait la vague conscience que Julien l'écoutait. Le jeune homme, tout en lisant, prêtait l'oreille à cet étrange langage, comme on écoute, pendant l'insomnie, le mouvement de sa montre; et ce petit bruit, timide comme leur amour, régulier comme leur bonheur, lui disait : « Elle est là. »

Or, vous allez voir ce qu'il advint lorsque Blanche, parvenue au bout de son aiguillée de laine, voulut en prendre une autre.

Julien n'entendit plus le petit bruit; son attention, déjà fort peu captivée par le journal, s'en détourna tout à fait; il laissa tomber sur ses genoux la feuille quotidienne, comprima un léger bâillement, et chercha quelque chose à dire.

— Ce journal est assommant! fit-il; il n'y a rien.

— Quoi! pas un chien perdu? pas un enfant volé? dit Blanche. Ces journalistes ont bien peu d'imagination.

— Sais-tu, ma femme, que c'est un pénible métier d'avoir de l'esprit à heure fixe et d'être obligé de remplir tous les jours un grand carré de papier de choses intéressantes?

— Oui, c'est difficile, mais moins qu'on ne croit.

— Tu leur en apprendras, n'est-ce pas? dit Julien ironiquement.

— Certainement... Que cherche le journal avant tout? le bon plaisir des lecteurs. C'est donc une variante de l'art de plaire, et, sous ce rapport, les femmes ont bien un peu voix au chapitre.

— C'est juste... Et quel est ton avis?

— Mon avis est ceci, dit Blanche. Le journal, fût-il plein des choses les plus attachantes, les plus spirituelles, finira par assommer ses lecteurs s'il leur sert tous les jours la même dose d'esprit et d'intérêt. Loin de suivre une règle absolue, il faut être fantasque, irrégulier. Les bons mots d'aujourd'hui ont un double mérite après les platitudes de la veille, et les sottises du lendemain feront encore un agréable contraste.

Julien devint pensif.

— Tu viens, sans t'en douter, de faire une grande découverte, dit-il après un silence.

— Laquelle?

— Nous nous aimons beaucoup; nous ne nous contrarions jamais, et cependant il nous arrive de nous ennuyer ensemble.



— C'est vrai! dit la jeune femme; l'uniformité, la durée permanente du bonheur le rendent accablant. Il fait alors l'effet de ces gens si inertes, si impassibles, qu'on les pincerait avec plaisir pour les faire crier un peu.

— Oui, notre bonheur a besoin d'être pincé. Tu le vois, nous nous aimons bien toujours; mais ce n'est plus cette vivacité, cet élan... Nous avons trop la certitude d'être heureux longtemps pour l'être beaucoup à la fois.

— Il nous faudrait une petite dispute, hasarda Blanche d'un ton moitié sérieux, moitié ironique.

— Pourvu qu'elle ne devînt pas trop forte, dit Julien, déjà effrayé des résultats. C'est que nous ne savons pas où nous irons, si ça commence; nous n'avons jamais essayé.

— Posons nous-mêmes les limites, dit la jeune femme, qui se complaisait dans son idée. Si la dispute est volontaire, elle ne peut pas durer.

— Tu es donc d'avis que nous essayions un peu?

— Oui, dit-elle d'un air satisfait; ça nous amusera. Et puis le raccommodement, quel bonheur!

— Et quelles limites fixons-nous? dit Julien, à qui il tardait déjà que la dispute fût finie. Nous n'en viendrons point à nous battre, j'espère?

— Je ne pense pas. Voici les termes du traité: nous allons commencer une conversation dans laquelle nous ferons tout notre possible pour ne pas être d'accord. Chacun restera dans son fauteuil, et, lorsque dix heures sonneront, la dispute cessera, nous redeviendrons bons amis.

— Je propose, continua Julien, une pénalité pour celui qui quittera sa place ou ajoutera un mot à la discussion après le premier coup de dix heures.

— Oui, une amende.

— C'est cela; celui qui perdra fera faire son portrait pour l'autre.

— C'est convenu. La trêve est rompue, les hostilités commencent.

Alors, pour entrer complétement dans leur rôle d'ennemis, les deux époux s'observèrent d'un œil méfiant; l'un se demandait comment il attaquerait, l'autre comment il repousserait l'assaut. Il s'ensuivit un silence prolongé, pendant lequel des regards en dessous, accompagnés d'adorables sourires, furent échangés entre les parties belligérantes.

— Eh bien? dit Julien, lorsque le silence eut atteint les dernières limites du ridicule.

— Quoi?

— Tu ne dis rien.

— Ni toi non plus.

— A ce train-là nous ne nous disputerons jamais.

— Recherche, dit Blanche. Mais toi, pourquoi ne commences-tu pas?

— C'est que j'aime autant l'autre rôle, dit Julien; c'est d'ailleurs le plus difficile.

— Tu crois?

— Sans doute! Tu vas émettre une phrase, une opinion quelconque; c'est à moi de la contredire

— Tu as raison, dit la jeune femme.

— Tu vois, tu n'y mets pas la moindre bonne volonté, dit Julien avec une impatience mal simulée; tu me donnes raison, ce n'est pas bien.

— C'est un moyen, puisque cela te contrarie.

— C'est juste.

— Tiens, je t'y prends, dit la jeune femme; tu me donnes raison, toi aussi

— Allons, dit Julien en souriant, nous suivons une fausse route; cherchons mieux.

— Tu ne trouveras pas tout seul. Il faut encore une dose d'esprit suffisante, lui jeta la petite femme d'un ton railleur.

— Tu crois? Aide-moi donc.

— Bien! dit-elle avec un dépit que démentait son sourire; on te dit des injures et tu n'y réponds pas! Quel agneau!

— Je croyais que c'était sans intention.

— Non, monsieur, reprit-elle en s'animant, ce n'est pas sans intention... Mais, fâchez-vous donc bien fort, vilain!

— Je ne sais pourquoi je me sens d'une mansuétude remarquable, dit Julien en se carrant dans son fauteuil; puis il croisa ses mains et s'amusa à faire tourner ses pouces.

— Le moment est bien choisi!

— Je rendrais des points à Job; j'éprouve des velléités de pêche à la ligne... Je crois que j'assisterais avec calme à l'incendie de ma maison.

— Mais, si tu y tiens, on peut te donner ce spectacle, dit Blanche en montrant le foyer.

— Tu peux t'en dispenser, cela troublerait mon sommeil. Je vais dormir.

Et le jeune mari s'enfonça encore davantage dans son fauteuil et ferma les yeux. Nous devons dire, cependant, pour rester tout à fait dans le vrai, que ses paupières n'étaient pas si hermétiquement closes qu'il ne pût suivre parfaitement toutes les actions de sa femme.

— Je vais la taquiner, se disait-il en lui-même; c'est le meilleur moyen de la mettre de mauvaise humeur.

Puis il examinait la jolie tête de Blanche, son front pur, ses cheveux blonds légèrement ondés, ses yeux bruns au regard éloquent. Julien sentit un violent désir de prendre entre ses mains cette tête gracieuse; mais il se contint en songeant que ce n'était pas le moyen de provoquer une querelle. Il songea aussi à poser son pied sur le petit bout de pantoufle qui dépassait le bord de la robe de Blanche; mais cette action, qui dans un théâtre ou dans un cercle fait quelquefois mettre l'épée à la main, n'eût provoqué là qu'un doux regard ou qu'un sourire. Que faire?

Le petit bruit du dé et de l'aiguille recommença; Julien se sentit moins disposé que jamais à se brouiller avec sa femme, même pour un temps limité. Il continua à fermer les yeux, et sa physionomie prit une expression de profonde quiétude.

Blanche jeta les yeux sur la pendule.

— Ah! mon Dieu! dit-elle à demi-voix, il faut que la paix se signe à dix heures, nous n'aurons jamais le temps de faire la guerre.

— Que dis-tu? murmura Julien.

— Que je ne pourrai venir à bout de faire tout ce que j'ai projeté ce soir... D'abord, je veux sortir!

Et elle regarda son mari pour voir l'effet de cette manifestation de volonté.

— Sors, ma bonne amie, sors; mais tu sais notre traité, si tu quittes ta place avant dix heures...

— Tu es ennuyeux avec ton traité; je ne peux pas réussir à te mettre en colère.

— Pauvre victime!

— Tu veux me taquiner, reprit la jeune femme, mais tu n'y parviendras pas. Eh bien! soit; c'est une difficulté de plus dans la lutte, je l'accepte. Ce sera à qui fera fâcher l'autre.



— Je ne l'accepte pas, moi. Tu veux me forcer à te faire fâcher, je n'en ai nulle envie.

— Vieux sournois!

— Mais oui! Nous avons beau faire, nous ne pouvons pas nous disputer volontairement. Il faut que ça vienne tout seul... et j'attends.

— Aide-toi, le ciel t'aidera.

— Ce proverbe n'a pas été fait pour les disputes, ma chère femme.

— Alors comment faire? Il faut y renoncer.

— N'y renonçons pas encore, mais n'y pensons plus.

— Ça revient au même.

— Bien au contraire; si nous n'y pensons plus, la querelle arrivera toute seule, naturellement, sans efforts.

— Tu te figures, dit Blanche, que cette première dispute, que nous regrettons de ne pas encore avoir vue paraître, va venir là, tout à point, parce que nous la désirons?

— Certainement! les événements arrivent toujours lorsqu'on y songe le moins. Connais-tu l'histoire de mon ami Raymond?

— Non; mais tu vas me la raconter.

— Volontiers, reprit Julien. Raymond était marié depuis six mois et la tendresse du jeune ménage s'était un peu éteinte; sa femme lui faisait un reproche, celui de ne pas être, comme avant le mariage, galant, attentionné, toujours aux petits soins. Voulant ramener l'union dans son intérieur, Raymond songea sérieusement à faire une politesse à sa femme. Il se demanda pendant huit jours s'il lui offrirait un bouquet, s'il ferait avec elle une partie de campagne où s'il lui apporterait un cadeau. Il penchait pour ce dernier parti, mais le choix était difficile; que lui donner? Mon bon ami Raymond se creusait la tête, toujours sans résultat, lorsqu'un soir sa femme, qui brodait près de lui, laissa tomber ses ciseaux. Ce fut un trait de lumière pour le jeune homme... Devines-tu?

— Non.

— C'est pourtant bien simple.

— Il lui donna un nécessaire, dit Blanche; une boîte à ouvrage?

— Tu n'y es pas.

— Que fit-il donc?

— Devine.

— Eh! je n'en sais rien. Il composa peut-être un sonnet sur les ciseaux de sa femme?

— Pas le moindre sonnet. Tu fais comme ces enfants qui ne savent pas dire de quelle couleur était le cheval blanc de Henri IV. Pauvres petites femmes! nous avons mieux que vous l'expérience de la vie!

— Ah! voilà le grand mot lâché! dit Blanche avec dépit; cette fameuse expérience dont les hommes se font vis-à-vis de nous un si beau mérite. D'où vient-elle, votre expérience, sceptiques de vingt ans, nourrissons blasés? Où l'avez-vous acquis, ce droit de tout juger en souverains? Dans quelques cercles et dans quelques cafés, en gaspillant en insensés ce droit qu'on vous donne de connaître avant nous la vie.

— Ne t'emporte pas, ma femme.

— Il y a longtemps que je me proposais de te dire tout cela, continua Mme Rivel en s'animant. Je trouve, moi, bien ridicule ce privilége que s'arrogent les hommes de placer leur bon sens si au-dessus du nôtre. Il faut tout céder à ces messieurs, qui ne se font jamais faute d'exiger au nom de la raison des sacrifices dictés par leur fantaisie.

— Est-ce un reproche que tu m'adresses?

— Certainement. Tu vois que j'y mets de la franchise.

— Je désirerais aussi un peu de précision, dit Julien avec ironie; je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre. Où es-tu allé, avant-hier, lorsque tu m'as fait renoncer à notre promenade pour sortir seul?

— Je me garderai bien de te répondre, ce serait te reconnaître le droit de m'interroger, et je n'entrerai pas dans cette voie déplorable.

— Il serait déplorable, sans doute, d'avouer ce que tu tiens à garder si secret, car je commence à comprendre, moi, de quelle nature serait cette confidence, articula Blanche en rougissant.

— Il me semble, dit Julien un peu piqué, que le mariage a été institué pour être un bonheur commun et non un despotisme personnel; et le contrôle que tu veux exercer ne tendrait à rien moins qu'à rendre nos rapports intolérables.

Un petit bruit sec se fit entendre, et le timbre de la pendule, esclave de la consigne, sonna dix coups, ni plus ni moins, absolument comme si on les avait écoutés.

— Tu y mets une exagération de mauvaise foi, reprit Blanche sans entendre l'heure et en s'animant tout à fait; je demande une confiance mutuelle, et tu traites cela de contrôle, de tyrannie.

— Et toi, tu mets dans tes paroles une aigreur, une dureté qui sont les indices d'un bien mauvais caractère, riposta Julien aussi sourd à la pendule et prenant feu sérieusement.

— Allons, restons-en là; car tu es d'une telle injustice, ce soir, qu'on ne peut te dire un mot.

— C'est toi, ma bonne, qui as commencé à me faire des reproches graves.

— Ils ont eu le tort de frapper trop juste, ils t'ont blessé.

— Moi! du tout.

— Tu le nieras si tu veux, mais je m'en suis bien aperçue.

— Ah çà! vas-tu me dire que je suis un menteur?

— Quand les besoins de la cause l'exigent.

— De mieux en mieux; les reproches d'abord, puis les insultes. Le début est brillant.

— Ecoute! reprit Blanche d'un ton ferme; j'ai toujours été convaincue que c'est dans la première contestation que se dessine le rôle de chacun; et comme je ne tiens pas à devenir la victime, ne t'attends pas à me voir céder.

— Céder à qui? à quoi?

— A ce ridicule privilége de supériorité que s'arrogent les hommes, poursuivit Blanche avec feu. Ah! vous vous plaignez, messieurs, d'avoir des femmes futiles! A qui la faute? A vous, qui les maintenez si bien dans le sentiment de leur infériorité qu'elles ne savent plus s'occuper que de chiffons et de niaiseries.

La querelle s'élevait sur un *crescendo* très-remarquable. Les gros mots allaient se mettre de la partie.

— Tu pourrais dire tout cela d'un ton plus calme, fit observer Julien; et sous certains rapports je suis de ton avis.

— C'est heureux! répondit la jeune femme.

— Mais je continue à protester contre ton inquisition; l'hymen n'est pas, ou plutôt ne devrait pas être un esclavage.

— C'est toi, maintenant, qui tombes dans une exagération ridicule; tu es absurde.

Julien se leva et se mit à arpenter la chambre.



— Comment veux-tu discuter avec calme en employant des expressions aussi blessantes !

— Je suis franche avant tout, je ne cherche pas les circonlocutions.

— Cependant, les éléments les plus simples de la politesse...

— Allons, bon ! interrompit Blanche, de plus en plus irritée ; fais encore le mentor, le pédagogue.

Elle se leva à son tour et jeta son ouvrage avec dépit.

— Mon Dieu ! que c'est insupportable !

— C'est toi qui es insupportable avec tes prétentions d'autocrate.

— Je vois que je perds mon temps ; il vaut mieux lever la séance.

— C'est mon avis ; il doit être temps, du reste...

Ils s'étaient rassis en se tournant le dos ; ils se retournèrent l'un vers l'autre, et s'observèrent avec étonnement.

. . . .

La petite pendule avait marché. Toujours calme, insouciante, elle avait compté les minutes de la discussion beaucoup mieux que les deux époux, et constatait une déplorable violation d'armistice. Nos deux ennemis virent enfin l'heure et ne purent se regarder sans rire.

— Ah ! tu as perdu ! dit Julien.

— Non, c'est toi ! dit Blanche.

— Et toi aussi. Comment savoir qui a parlé le premier après dix heures ?

— Nous ne le saurons jamais.

— Ce n'est pas la pendule qui nous le dira.

— Bonne et discrète petite machine, que je t'aime, va ! dit la jeune femme avec effusion.

— Quel élan de tendresse !

— N'est-ce pas elle qui a terminé cette vilaine dispute ?

— Oui, vraiment, quoiqu'elle s'y soit prise un peu tard et que sa voix ait été bien faible, puisque nous ne l'avons pas entendue. J'achèterai un réveil.

— Pourquoi faire ? demanda Blanche.

— Lorsque nous nous disputerons, je le monterai ; nous nous accorderons une demi-heure, une heure, s'il le faut, mais ce sera tout.

— Et nous ferons la paix. Une bonne et cordiale paix, signée, comme celle-ci, d'un tendre serrement de mains.

Alors les deux époux apposèrent au traité un grand nombre de signatures, ce qui dura longtemps. L'aiguille impassible compta ces minutes de joie comme les minutes de querelle ; Julien en fit la remarque.

— Tu n'as plus rien à demander à la pendule ? demanda Blanche en se levant.

— Bonne et petite discrète machine, comme t'appelle ma Blanche, répondit Julien, puisque tu es notre confidente, notre oracle, tu vas tout à l'heure sonner onze coups ; mais tu les sonneras bien bas, bien bas ; puisque ton timbre n'a pu nous rappeler l'heure de la discorde, qu'il ne vienne pas, à l'heure de la réconciliation, troubler notre bonheur par le souvenir de l'orage passé.

— Je t'aime, chère pendule, ajouta la jeune femme ; tu es destinée à marquer tous les instants de notre vie ; combien de chagrins ou de plaisirs nous réservent tes douze petites cases !

— Laissons là l'avenir, ma Blanche ; c'est aux heures d'épreuves et de douleurs qu'il faut songer à lui. Bien que le lendemain soit proche, n'y pensons pas encore, et laissons-nous bercer, imprévoyants, par la douceur de l'heure présente.

— Mais, à propos, demanda la jeune femme, tu ne m'as pas raconté ce que fit Raymond, ton ami, brouillé avec sa femme, lorsqu'il vit tomber ses ciseaux et chercha un moyen de raccommodement ?

— Eh bien ! il ne lui donna ni un bouquet, ni un cadeau, ni un sonnet... Il ramassa ses ciseaux et l'embrassa...

LÉOPOLD THOMASSON.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE PREMIER VOYAGE DU GREAT-EASTERN.

Ce vaisseau colossal ayant été décrit et dessiné pour nos lecteurs (1), nous leur devons le récit de son premier voyage, qui a été un événement pour les deux mondes.

Le *Great-Eastern* est allé à New-York et on attend son retour en Angleterre. Le problème est donc à demi résolu. Reste à savoir ce qu'il durera.

Voici les très-curieuses circonstances de la traversée, d'après un expert, M. Oscar Commettant, et d'après le journal d'un passager authentique.

Et d'abord, on raconte qu'un Anglais, au moment de s'embarquer sur le navire monstre, effrayé de sa longueur démesurée, ne voulut point partir. Ses bagages étaient déjà embarqués ; il les fit remettre à terre et perdit l'argent de son passage.

— Ce bateau, dit-il, ne franchira pas l'Océan ; il se partagera par le milieu, et personne peut-être ne survivra au désastre.

On craignait, en effet, une semblable catastrophe pour le *Great-Eastern*, d'autant plus que les premiers essais, on s'en souvient, étaient loin d'avoir été favorables. Aussi, malgré toutes les invitations faites par la compagnie, malgré le confortable unique que présentent les aménagements de ce vaisseau incomparable, quarante-cinq passagers seulement (quinze Américains, vingt-cinq Anglais, deux Russes et trois dames) ont osé s'aventurer dans un voyage tout rempli de menaces.

Les périls, heureusement, n'étaient qu'imaginaires, et les quarante-cinq passagers ont fait, dit M. Commettant, dans un navire destiné à recevoir quatre mille voyageurs à la fois, la plus noble traversée qu'il ait jamais été donné à personne d'accomplir.

Ce n'est pas, comme on voit, l'espace qui manquait à ce héros de l'Océan ; aussi y a-t-il eu des courses à bord, ainsi que le rapporte un passager. Quant aux trois intrépides *ladies*, le plus bel ornement de ce palais flottant, on juge des attentions dont elles étaient l'objet.

Tous les soirs il y avait bal, — bal à grand orchestre, — et, pour varier les plaisirs, on alternait les danses avec des morceaux de chant et des solos d'instruments. Le

(1) Voir le tome XXIV, p. 217 et suiv.



capitaine lui-même, excellent flûtiste, contribuait à ces concerts.

Pour expliquer ces divertissements, il faut rappeler que le pont supérieur du navire a, dans sa plus grande longueur, 692 pieds ; sa largeur moyenne est de 83 pieds. Cette largeur est, au centre, de 120 pieds, en y comprenant les roues. La plus grande profondeur du pont à la cale est de 58 pieds. La longueur totale des salons occupant le centre des deux ponts supérieurs est de 400 pieds.

Il y a deux étages de salons et trois étages de cabines.

Les cabines sont divisées en trois classes.

La première classe de cabines peut recevoir, avec tout le confortable qui se puisse désirer en mer, de huit cents à huit cent cinquante passagers. Quelques-unes de ces cabines, qui n'ont de cabine que le nom, sont des appartements complets, composés d'une chambre à coucher, d'un petit salon, d'un cabinet de toilette et d'une salle de bains. Combien de familles sont moins bien logées à Paris et dans toutes les villes du monde!

La deuxième classe de cabines, un peu moins luxueuse que la première, mais très-confortable encore, peut loger deux mille personnes.

Enfin, la troisième classe, moins étendue que la précédente, admet encore douze cents passagers. Cela fait bien, comme nous l'avons dit plus haut, un total de quatre mille voyageurs; une ville!

Voilà pour les hommes; passons aux marchandises. Le *Great Eastern* est construit de manière à recevoir dans ses flancs, avec toutes les garanties de conservation, l'énorme poids de 6,000 tonnes de chargement. Ce chiffre donne le vertige. C'est qu'il faut savoir que le jaugeage complet du navire est de 23,000 tonneaux !

La richesse des ameublements est à la hauteur des dimensions. Les parois des salons sont couvertes de glaces magnifiques.

Entre les glaces sont placés des panneaux appropriés à l'ornementation générale, où sont peints les différents attributs de la marine. Ces peintures sont des plus remarquables. Tout autour du salon, des panneaux semblables sont couverts, soit de glaces, soit de peintures allégoriques, représentant les beaux-arts et toutes les sciences qui ont été mises en réquisition pour la construction du navire.

Des tentures de soie cramoisie ornent toutes les issues et se marient admirablement avec le somptueux tapis qui couvre le parquet dans toute son étendue.

Les meubles, d'une forme élégante, sont en bois de noyer richement sculpté, et garnis de velours d'Utrecht.

Parti de Southampton le 17 juin, le *Great-Eastern* est entré à New-York le 28 du même mois. Total, onze jours. Les paquebots ordinaires vont plus vite; mais, pour ce premier essai, on a modéré la marche.

Les fragments suivants du journal d'un passager donnent l'idée des occupations du bord :

Mardi, 19.—Forte brise du nord-est. La manière dont le bâtiment fend la vague est un sujet d'étude pour les officiers de la marine anglaise qui sont à bord. Le *Great-Eastern* paraît remplir toutes les conditions de supériorité qu'on attendait de la forme particulière de son avant. Nous avons eu aujourd'hui des courses... non à cheval, mais à pied. La carrière à fournir n'était rien moins que l'entier circuit du pont supérieur. Des paris s'engagent, des juges et un président des courses sont nommés. Le signal est donné, et les coureurs franchissent l'espace d'un pied agile. *Hurrah!* le prix est donné ; mais vainqueur et vaincus ont trouvé que la distance était suffisante pour leur faire perdre haleine.

Après ce spectacle, quelques passagers se rendent dans le salon de lecture, où ils trouvent une très-belle bibliothèque des meilleurs auteurs anglais et étrangers.

Le soir, et comme aucune des trois dames passagères ne souffre du mal de mer, il y a concert en leur honneur.

Mercredi, 20. — Distance parcourue aujourd'hui, 276 milles... Les roues ont fait dix révolutions par minute, et l'hélice trente-quatre par minute. Ce soir, le vent s'est élevé considérablement. Il tombe une forte pluie. Néanmoins un bal est organisé dans le salon des dames, et nos passagères se sont montrées pleines d'entrain.

Vendredi, 22. — Aujourd'hui nous perdons tout espoir d'une courte traversée. Le vent nous est contraire. Ce soir, à huit heures, le vent s'apaise. On fait de la musique, et ces dames sont d'une gaieté charmante.

Samedi, 23. — Nous entrons dans le courant du golfe, ayant fait route au sud pour éviter les glaces. Le temps couvert ne permet aucune observation... On danse un peu ce soir. Nos musiciens font merveille, et ces dames les encouragent de leurs applaudissements.

Jeudi, 28. — Par la pluie et le brouillard, nous apercevons la terre américaine. Il est sept heures du matin. Distance parcourue en onze jours et deux heures : 32,429 milles.

On devine que le *Great-Eastern* a été reçu en triomphe à New-York. Son arrivée a été un spectacle aussi original que grandiose.

Dès les premières lueurs du jour, la population entière garnit les quais pour assister à l'entrée du géant. Tous les bâtiments qui étaient en rade, depuis les moindres canots jusqu'aux plus grands paquebots, furent envahis par les curieux qui voulaient aller au-devant du *Great-Eastern*, et ce fut au bruit du canon et avec une flotte pavoisée pour cortége que le navire colossal parut à l'entrée du port et vint prendre place le long du quai, qu'il dominait de la hauteur d'une maison. Après le débarquement des passagers, le public américain fut admis à visiter le navire moyennant un dollar pendant les premiers jours, et un demi-dollar ensuite. La recette ainsi obtenue s'est montée à plus de 300,000 francs.

Deux excursions ont eu lieu, l'une sur les côtes du Massachusets, l'autre sur celles de la Pensylvanie ; elles ont produit chacune un bénéfice d'environ 80,000 francs. Des spéculateurs de Virginie ont offert au capitaine de lui fournir pour pareille somme de charbon, s'il voulait faire une troisième excursion sur les côtes de leur Etat, etc.

Bref, dit M. C. Clarigny, la première traversée du *Great-Eastern*, sans être très-fructueuse, a couvert amplement les dépenses. Si le retour s'exécute dans de bonnes conditions de vitesse, le géant des mers, un peu d'engouement aidant, cessera d'être une spéculation désastreuse et justifiera les calculs de son audacieux constructeur.

UN TEMPLE CHINOIS.

Parmi les curieuses révélations que nous adressent les historiographes de notre expédition en Chine, nous avons remarqué, dans les lettres de M. P. de Noys, la description du plus beau temple du Céleste Empire, connu sous le nom de *Pic de la famille Tchou*, et propriété d'une congrégation particulière des prêtres de Bouddha, qui s'y est établie vers l'an 550 de notre ère, sous la dynastie des Léang, pour se vouer exclusivement au culte de Kouann-

Ynn, déesse chinoise de la miséricorde. C'est assurément l'un des endroits les plus romantiques de la Chine, et aucune peinture ne saurait donner une juste idée des beautés naturelles de cette île, rehaussées par tout l'art dont les Chinois sont capables en ce genre.

— Figurez-vous l'assemblage d'une quantité à peine croyable de temples de toutes formes et dimensions superposés les uns au-dessus des autres, suivant la configuration des montagnes, et bâtis dans les anfractuosités des rochers, à l'ombre du célèbre figuier de l'Inde, dont la solennelle majesté n'est certainement surpassée par la beauté d'aucun arbre dans le monde. Sur la déclivité du bord opposé de ce précipice, dans une sorte d'immense caverne ouverte largement d'un côté, vous voyez s'étendre un vaste temple, n'ayant, dans la direction de l'ouest, rien qui puisse ressembler à une cloison ou une porte, mais simulant toutes les proportions d'un grandiose portique et supporté par trente-deux colonnes de granit, toutes d'une seule pièce et hautes d'au moins vingt-cinq pieds. Le toit de cette splendide demeure de la divine Kouann-Ynn, composé de tuiles d'un beau jaune, brille aux rayons du soleil qui incline à son coucher, comme s'il était couvert d'or, re-



Un dieu chinois du temple de Kouann-Ynn. D'après le baron Bulone.

levé qu'il est encore par des arabesques en relief représentant une foule d'animaux fabuleux, et garni de tous côtés d'une véritable dentelle en marbre blanc, dont les dessins, aussi gracieux qu'inconnus à tout autre pays que la Chine, sont dignes d'exciter la plus vive admiration de tout véritable artiste.

Votre regard plonge-t-il avec une intense curiosité dans le fond du temple, vous y apercevez une statue colossale, on dirait toute d'or, assise sur une estrade garnie de fleurs et des plus riches étoffes. Des deux côtés de cette espèce de trône de Kouann-Ynn, il y a deux rangées de dieux représentant toutes les divinités de l'enfer et du royaume des ombres : ils sont au nombre de quatre-vingt-quatre, tous en argile dorée, de grandeur naturelle, et plus ou moins semblables à notre gravure ci-jointe, dessinée, d'après nature, par le baron Bulone. —

Trois cents bonzes servent ces dieux et gagnent des millions par an à vendre de la graine de lotus en poudre.

P.-C.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.



LE BONHEUR. — RÊVERIE.

Le Rêve du bonheur. « Le fils du Titien et Béatrix Donato. » Tableau de Heilbuth. Salon de 1859. Dessin de Mariani.

L'homme heureux change peu de place et il en tient peu.

FONTENELLE.

Trois âmes venaient d'entrer dans leur enveloppe de chair. Elles commençaient en même temps ce voyage qui s'appelle, au départ, *naissance*, et *mort* au retour. Qui aurait vu l'une eût vu l'autre ; elles étaient en tout semblables : — trois pages blanches où rien n'était écrit, et aptes seulement à recevoir une sensation, la première que l'homme éprouve : la souffrance.

Bien qu'elles partissent ensemble pour arriver au même but, chacune d'elles devait suivre une voie différente.

Près de l'un des nouveau-nés se tenait une femme dont les regards ne pouvaient s'en détacher.

— Seigneur, murmurait-elle, que mon fils ne souffre point du froid, qu'il n'endure pas la faim, qu'il ne connaisse jamais le besoin ! Accordez-lui la fortune, qui rend l'homme indépendant, considéré, heureux.

Près de l'autre enfant se tenait également une mère. Cette femme était débile et pâle, mais rayonnante de tendresse et d'orgueil. Dans son ardente affection, elle sentait son néant devant Dieu et les arrêts de la Providence, et, comme l'autre mère aussi, elle priait.

— Ah ! Seigneur ! disait-elle, je ne puis que l'aimer ; mais toi, qui fais le chêne robuste et l'herbe frêle, place mon fils plus haut que ceux qui l'entourent ; qu'il les surpasse tous ! non par la force que tu accordes aux plus misérables créatures, mais par ce qui élève vraiment l'homme au-dessus des autres, par ce qui le rapproche le plus de toi : donne-lui le génie !

Pour le troisième enfant, nul n'invoqua le Seigneur ; il vint au monde orphelin.

Le bon Dieu veut donner et veut qu'on lui demande ; de si bas que monte la prière, pourvu qu'elle soit fervente, elle est entendue. Il exauça les deux mères. Il permit que la vie de l'un des enfants s'écoulât dans l'opulence, et dans le cerveau de l'autre il mit le génie, — une flamme qu'alimente une larme.

Mais si le bon Dieu aime les mères et les petits enfants, celles-là pour leur amour, ceux-ci pour leur innocence, il fait un choix parmi ces derniers. Ceux qu'il préfère entre tous, ce sont les orphelins, pauvres cœurs brisés, existences solitaires, errant, privés de guide, dans le labyrinthe de l'humanité. Le bon Dieu eut compassion de la troisième âme qui demeurait isolée, et lui choisit lui-même son lot.

Ce lot fut un sourire.

Les trois enfants entrèrent dans la vie par des routes différentes et plus séparées que par des montagnes et par des mers, — de toute la distance du rang et de la pensée.

Le premier vécut à l'abri du soleil et du vent, sans faim, sans frisson, sans peine, sans les secousses qui brisent ou qui rendent fort. Son existence fut un tableau dépourvu d'ombre, tout bleu et tout rose, sans la satisfaction du désir réalisé, sans l'espoir naissant du sein même de la douleur. Egalement impuissant pour le mal et pour le bien, incapable de haine et d'amour, esprit effacé, cœur éteint, séve étouffée.

— N'est-ce pas, mon fils, disait sa mère tout empressée autour de lui, n'est-ce pas que tu es un heureux du monde ? tu n'as rien à envier, rien à désirer ?

Et lui, jetant un regard sans lueur sur le luxe qui l'entourait, et sondant vaguement le vide de son âme, répondait :

— Mère, je m'ennuie.

L'autre était un enfant étrange, sombre comme la pensée, rayonnant comme une auréole ; ardent dans sa haine comme dans sa tendresse ; aujourd'hui chantant sa joie sur sa guitare au milieu des roses effeuillées, comme le fils du Titien avec Béatrix Donato ; demain morne, abattu et meurtri de douleur.

— Hélas ! pensait la mère en contemplant son front de poëte soucieux et pâli, me serais-je trompée ?

Le troisième, l'orphelin, ne connut ni les jouissances de la fortune, ni les ivresses du génie, ni l'ennui de la satiété, ni la douleur de poursuivre un idéal impossible.

Personne ne chercha une larme dans ses yeux et nulle caresse ne vint la sécher, quand elle y monta ; il souffrit la faim, le froid, la fatigue ; mais il portait en lui un don de Dieu, apanage de quelques élus : la gaieté intérieure.

La haine, la jalousie, l'orgueil, ne visitèrent point son âme rayonnante. Il aimait les justes, parce qu'ils étaient justes ; les méchants, parce qu'ils étaient malheureux ; ceux-là pour leur grandeur, ceux-ci pour leur humilité ; tous, parce qu'ils étaient les enfants de Dieu.

Ce que le monde sépare est réuni souvent par le ciel. Les deux mères se rencontrèrent près de Dieu ; le même ange d'amour les couvrit de son aile.

De ce monde où tout s'éternise et s'épure, elles veillaient sur leurs fils avec autant de sollicitude que sur la terre et avec plus de discernement, car elles sondaient sans effort et avec une clarté lumineuse les pensées de ces âmes bien-aimées.

La première fut saisie de trouble en découvrant le vide et l'ennui qui s'étaient emparés du cœur de son enfant, en voyant ce qu'il aurait pu être et ce qu'il n'était pas.

L'autre savait déjà que le bonheur n'était pas le partage de son fils. Elle avait été témoin des luttes cruelles où il laissait chaque fois un lambeau de son cœur ; elle avait compris toutes les tristesses du génie, et pourtant elle fut effrayée encore en mesurant l'amertume de cette âme ulcérée, ses déceptions et le scepticisme qui menaçait de l'envahir.

Et les deux mères s'écrièrent :

— Seigneur, qu'avons-nous fait?

L'ange d'amour entendit leurs plaintes et répondit :

— Ah ! vous ne fûtes pas sage, vous qui crûtes que le bonheur résidait dans le bien-être ; que le calme était la joie ; le repos, la béatitude ; l'absence d'émotions, la félicité. O mère ! qui repousse les épines repousse les roses ! Et vous fûtes moins sage encore, vous qui ne comprites pas que le front ne peut rayonner si le cœur ne brûle, et que la supériorité ne s'achète que par les tourments.

Les deux mères reprirent :

— Où donc est le bonheur ?

L'ange leur fit voir un homme courbé sur le sol, le front mouillé de sueur, mais qui chantait avec gaieté, en songeant que Dieu bénirait ses labeurs et que des grains tombés dans le sillon sortiraient les gerbes nourricières de sa famille.

Puis, découvrant le cœur de cet homme qu'une étoile éclairait, l'ange leur montra ces deux mots écrits : TRAVAIL, DÉVOUEMENT.

Or, cet homme heureux était l'âme abandonnée, l'orphelin sans richesse et sans talent, — celui que la Providence avait doté d'un sourire...

Mlle MARIE GALLET DE KULTURE.



LES CONTES EN FAMILLE (1).

LA MAISONNETTE AUX BOIS (GÉNIE, SCIENCE ET VOLONTÉ)

Popolo et Familia ne cessèrent d'appeler leur fils pendant bien des jours; ils erraient de tous les côtés de la forêt et l'attendirent longtemps. Enfin, un jour, le seigneur dit à sa dame :

— Ma mie, je vois bien que vous dépérissez de peine et de tristesse : cela ne peut durer ainsi. Ayez bon courage, je vais faire le tour du monde, s'il le faut, pour retrouver notre fils. Restez tranquille dans la maisonnette. Vous y avez des provisions pour le temps de mon absence. Avant un an, sans faute, je vous ramènerai l'enfant.

La dame le laissa partir. Les jours, les semaines et les mois s'écoulaient dans la tristesse. L'année s'acheva; le fils ne revint pas, on n'entendit plus parler du père ; de sorte que la pauvre femme resta bien plus malheureuse qu'auparavant, seule et abandonnée dans la maisonnette aux bois. L'hiver survint. C'était une saison joyeuse autrefois, et le foyer était bien gai quand le père et l'enfant se serraient avec elle autour du feu. Que les veillées avaient été douces! que de bons contes on avait contés à la lumière dansante des branches de pin! que de chansons on y avait chantées! La vieille horloge carillonnait toujours l'heure du coucher avant que personne n'éprouvât ni ennui ni sommeil. Mais maintenant la pauvre femme trouvait les soirées longues et le foyer glacé. La joie manquait à son cœur, comme le bois à son feu et les vivres à son armoire.

Pendant ce temps, Génio passait des nuits et des jours qui ne se ressemblaient guère. Les jours, il les vivait sans les compter près de la fille enchanteresse. A peine le soleil paraissait-il sur l'horizon qu'il se levait en toute diligence pour être le premier à voir la maîtresse de son cœur. Armé de sa clef de saphir, il parcourait le dédale de ses appartements. Arrivait-il à une porte obstinément fermée, et que la petite clef ne suffisait pas à ouvrir, il prononçait le grand mot qui, la première fois, avait fait paraître la princesse à ses yeux. VOULOIR! disait-il, et à l'instant même les portes s'ouvraient, et le chemin qui menait à elle se montrait devant lui. Souvent il la trouvait sur une grande terrasse du palais d'où l'on voyait la pleine mer et les vaisseaux. La princesse aimait à se balancer là dans un filet, sous une tenture de velours bleu sombre étoilée de diamants. Elle aimait à être bercée par le vent de la mer qui baignait le pied de la terrasse, tandis que Génio tournait avec elle les pages d'un livre magique dont les paroles les transportaient à leur gré en mille lieux divers et charmants. Quelquefois ils erraient ensemble au fond du parc. Elle lui racontait tout ce dont les fées l'avaient instruite, et lui apprenait des histoires mille fois plus merveilleuses encore que celle de son ami le merle.

Il se passa longtemps ainsi. Génio devenant tous les jours plus beau et plus accompli, la princesse l'aimait autant qu'elle était aimée de lui. Quant à lui, il ne la quittait point tant que durait le jour, et, oubliant qu'il y eût autre chose au monde, il se tenait pour le plus heureux des mortels. Mais le soir, dès qu'il avait pris congé de la fille du roi, et qu'il rentrait chez lui pour dormir, son cœur, assailli de tristesse et de remords, se brisait alors en pensant à sa mère. Il se reprochait cruellement de l'avoir abandonnée, sans s'expliquer comment cela avait pu se faire. Il se représentait la douleur qui devait régner dans la pauvre petite maison, se nommait un monstre, et se jurait de tout quitter dès le lendemain pour reprendre le chemin de la forêt. Le lendemain, dès que la fille du roi l'avait regardé, il perdait le souvenir de ses nuits d'affliction et recommençait à vivre, absorbé comme auparavant.

Un matin pourtant, il prit une forte résolution, et, baissant les paupières pour ne pas rencontrer le regard magique qui l'enchaînait, il déclara à Scientia qu'il ne pouvait plus vivre sans voir sa mère. Mais la princesse prit un air terrible qu'il n'avait jamais vu dans ses beaux yeux.

— Quoi! lui dit-elle, as-tu donc oublié que tu m'appartiens? As-tu cru, insensé, qu'on pouvait se donner à moi et se reprendre? Non, ton sort est fixé : tu resteras près de moi.

— Hélas! ma belle princesse, dit Génio, près de vous mon sort n'est que trop doux; mais qui consolera ma mère?

— Toi-même plus tard, dit la princesse.

Mais comme elle était fort émue, elle s'évanouit sans s'expliquer davantage, et, en revenant à elle, elle jura à Génio qu'il la ferait mourir si jamais il accomplissait ce cruel projet, et elle lui défendit de lui en reparler. Aussi Génio ne lui en parla-t-il plus.

IV. — LE RETOUR AU BOIS.

Il y avait plus d'un an qu'il vivait ainsi, lorsqu'une nuit il revit en rêve la maisonnette aux bois. Sa mère y était seule et à demi morte de froid et de faim. Génio fut si navré de cette vue qu'il se réveilla en sursaut, la mort dans l'âme. Le désir de revoir sa mère devint cette fois si fort qu'il ne put plus y tenir. En cette conjoncture, il se souvint de son ami le merle, autrefois de si bon conseil, et il alla le trouver dans sa cage dorée dont il lui ouvrit la porte.

— Ami! ami! lui dit-il, je suis bien à plaindre. Il faudra que je perde ma mère ou que je perde ma princesse. L'une souffre et meurt peut-être, parce que je l'ai quittée, l'autre souffrira et en mourra sûrement si je la quitte; elle me l'a juré. Et pourtant je ne puis vivre sans l'une ni sans l'autre. Je suis bien malheureux.

— Console-toi, lui dit le merle toujours gai et de bon présage; tu sauveras ta mère et tu ne quitteras pas la princesse aux yeux d'étoile. Il faut retourner au bois à l'instant même; hâte-toi, prends ton arc et emmène ton lévrier; tu tueras une belle pièce de chasse, tu l'apporteras avec une bonne charge de bois à la maison, tu allumeras un grand feu et mettras le rôti à la broche. Ta mère dort, engourdie par le froid, mais le feu la ranimera et elle fera un bon repas. Prends garde pourtant qu'elle ne se réveille avant que tu ne sois parti, car elle ne manquerait pas de te retenir, et si tu n'es pas rentré au palais avant le point du jour, tu ne pourrais plus quitter la forêt, où tu vivrais comme un bûcheron, et où ta mère

(1) Voir, pour la première partie, la précédente livraison



mourrait pauvre et misérable. Si tu as le courage de revenir, au contraire, à l'instant où tu auras fini ta besogne, il en arrivera un jour grand bonheur à ta mère et à toi-même.

— Hélas! dit Génio, comment retrouver le chemin du bois, si loin, si loin, et dans cette nuit si noire?

— Mets ton doigt sous mon aile gauche, dit le merle, je t'y transporterai avec moi.

Génio appela son lévrier, prit son arc et ses flèches, et, obéissant à son fidèle ami, il lui posa le doigt sous l'aile gauche, et, en un clin d'œil, il se trouva au cœur de la forêt de cent lieues. Malgré la nuit sombre, le lévrier se mit en chasse aussitôt, et fit lever une superbe pièce de gibier que Génio abattit en tirant ses flèches au hasard. Il la chargea sur ses épaules et se mit à chercher le chemin de la maisonnette. Mais il avait perdu l'usage des sentiers de la forêt, et ne réussit qu'à s'enfoncer dans des criques et des fondrières où les ronces le déchiraient en le fouettant cruellement au visage. Il reprit vingt fois le même chemin en en croyant toujours prendre un autre. Enfin, il ployait de fatigue et de désespoir, lorsque le merle lui fit voir la muraille de la maison qui n'était qu'à deux pas de lui. Il déposa là sa chasse auprès d'un grand faix de branches sèches, et puis il poussa tout doucement la porte. Par un petit rayon de lune qui vint à percer, Génio vit sa mère renversée dans le fauteuil de chêne, pâle et froide, telle qu'il l'avait vue en rêve. Le pauvre garçon en eut l'âme bien troublée. Il se mit à genoux, et tendit les bras vers elle, le visage baigné de larmes, tout son cœur tremblant en lui de l'envie qu'il



La maisonnette aux bois. Génio et son lévrier. Dessin de Riou.

avait de la serrer dans ses bras. Mais au moment où il allait s'élancer, le merle lui barra le passage :

— Si tu aimes ta mère, lui dit-il, ne la réveille pas! Son bonheur futur est à ce prix. Le jour paraîtra bientôt; songe à la princesse.

Génio se releva tristement; il fit le feu et prépara la broche avec mille précautions, s'arrêtant souvent pour baiser le bas de la robe de sa mère endormie. Quand la chaleur commença à pénétrer les membres de la dame, elle étendit un peu les bras. Ah! que Génio aurait aimé à être serré contre ce bon cœur maternel! Mais le merle se mettant à siffler doucement du dehors, il sortit de la chaumière avec la vitesse de l'éclair. Il s'arrêta un moment pour regarder à travers le lierre et les vitres de la petite croisée, et vit sa mère éveillée et bien étonnée à la vue du feu allumé et du gibier qui rôtissait à la broche Mais le merle lui dit :

— Voici le jour! vite! vite! mets ton doigt sous mon aile droite.

Génio obéit, et ils se retrouvèrent dans le palais du roi où la princesse ne parut rien savoir de cette équipée.

Mais à quelque temps de là il eut encore un autre rêve qui lui donna un terrible souci. Il vit sa mère couchée dans son lit, et si malade, si malade, que d'un rien de plus elle serait morte. Il consulta encore l'oiseau si bien avisé.

— Console-toi, lui dit le merle, ta mère est bien malade en effet, mais elle ne mourra point, puisqu'il dépend de toi de la sauver. Il suffit que tu lui mettes dans la main une fleur de la mandragore à lumière bleue que tu cueilleras sous le buisson de houx dans lequel j'avais mon nid.

Seulement, cette fois, tu dois aller seul; j'ai à travailler pour la princesse. Surtout prends bien garde de réveiller ta mère, et quitte-la avant le point du jour, sinon tu serais cause de sa mort, et tu ne reverrais de ta vie la princesse, qui en mourrait de douleur.

— Jésus-Maria! soupira le pauvre Génio, comment ferai-je pour retrouver tout seul le chemin de la forêt et ce buisson de houx?

Mais le merle ne voulut plus cette fois desserrer le bec, et force fut à Génio de chercher tout seul. Tout à coup il songea à la parole qui avait déjà fait des prodiges pour lui. Vouloir! s'écria-t-il, et saisissant par l'oreille gauche son lévrier pour le réveiller et l'emmener avec lui, il fut fort surpris de se trouver au beau milieu de la forêt.

Cette fois, il faisait un magnifique clair de lune. Il distinguait le feuillage de tous les arbres, et vit les chevreuils dormir sous les buissons et les oiseaux sur les branches, la tête sous l'aile et un pied dans le duvet; mais il ne voyait nulle part la flamme pâle et bleue de la mandragore lumineuse. Génio chercha longtemps, longtemps; il se piqua à bien des épines; ou la lune éclairait en plein les buissons, ce qui devait lui dérober la petite lueur mystérieuse de la fleur, ou bien les arbrisseaux qui se trouvaient à l'ombre ne cachaient que des pointes bien aiguës.

Enfin, au moment où le courage allait abandonner Génio, le lévrier se mit tout à coup en arrêt et fit lever un lièvre, qui courut se réfugier sous un houx tout noir, où le chien le poursuivit. Génio, qui n'en voulait point au lièvre, courut pour le sauver des dents du lévrier. Quelle



Génio et Scientia Le prix de la Volonté. Dessin de Riou.

ne fut pas alors la joie du jeune garçon en reconnaissant dans le buisson où la pauvre bête avait pris refuge la demeure de son ami le merle, ce même buisson de houx près duquel il avait si longtemps rêvé à la devise de son anneau.

— Vouloir! dit-il, c'était là la parole que je ne pouvais deviner.

Alors comme toujours, la parole magique à peine prononcée, elle produisit son effet, et Génio vit reluire, sous une touffe de feuilles sombres, la petite fleur en forme d'étoile qui brillait comme un bouquet de lucioles bleues. Il la cueillit lestement, empressé de rendre à sa mère la vie et la santé, et se mit à courir vers la maisonnette.

Mais en ce moment il s'éleva de tous les points de la forêt un tintamarre effroyable de cris rauques et de sifflements; une troupe innombrable d'oiseaux de nuit, hiboux, chats-huants, chouettes et chauves-souris arrivant en foule et faisant clapoter leurs ailes tout autour de la tête de Génio, cherchèrent à lui arracher des mains la fleur au moyen de laquelle ils y voient clair la nuit dans les bois. L'air se remplissait de ces tristes oiseaux. Ils arrivaient par centaines et par milliers, au point qu'ils formaient entre la lune et Génio comme un rideau sombre. Mais le lévrier courait devant, aboyant contre les persécuteurs de son maître, écartant ceux qui s'approchaient le plus près, jusqu'au moment où Génio atteignit la porte de sa mère; alors ils rebroussèrent chemin et retournèrent tout aveugles dans la forêt en poussant des cris lamentables.

La pauvre dame fut trouvée par son fils gisant dans son lit, les yeux fermés et donnant à peine signe de vie. En la voyant dans cet état, il faillit se précipiter pour la couvrir de pleurs et de baisers. Mais la fleur qu'il tenait à la main jeta tout à coup une lumière rapide et perçante comme un éclair, dans laquelle il crut, tout ébloui, entrevoir le visage de la princesse. Génio, se penchant alors sur la main froide de sa mère, y appuya bien légèrement ses lèvres, et se mit, avec des précautions infinies, à entr'ouvrir ses doigts roidis pour y placer la fleur lumineuse. Je ne puis vous dire combien cette tâche fut difficile et comme le cœur du pauvre garçon lui battait; car, dès qu'il effleurait cette main, un frémissement parcourait les membres de la dame, qui paraissait tout près d'ouvrir les yeux. Cependant, avec une patience et des peines extrêmes, il parvint, sans la réveiller, à glisser la tige de la fleur entre ses doigts, et alors, pour fuir la tentation de l'embrasser, il partit comme un trait. Bien lui en prit, car, en regardant à travers les vitres de la croisée, il la vit tout debout, la fleur à la main, et il s'entendit appeler par elle d'une voix si touchante, qu'il eut besoin de s'enfuir à toutes jambes pour ne pas succomber au désir de revenir se jeter dans ses bras. Comme le chien ne le suivait pas assez vite, il l'attrapa par l'oreille droite pour le faire courir, quand soudainement, et de la même façon qu'il était venu, il se trouva de nouveau transporté dans le palais, où la princesse pas plus que la première fois ne lui parla de son absence.

V. — LE MARIAGE DE LA PRINCESSE.

Peu de temps après cela, le roi fit appeler Génio.

— J'ai à t'apprendre une nouvelle, lui dit ce prince. Sache et fais savoir à ma cour et à mon royaume que j'ai résolu de marier la princesse ma fille à un roi riche et puissant. Que les cloches sonnent; que le peuple se réjouisse; la noce se fera demain.

Génio pensa perdre l'esprit lorsque le roi lui eut ainsi parlé. Il courut auprès de la princesse, qui lui parut grave et rêveuse.

— O ma belle princesse, dit-il, que n'ai-je encore l'anneau que m'ont donné les fées! Je serais un roi riche et puissant, moi aussi, et peut-être le roi votre père vous eût-il donnée à moi.

Génio dit des choses désespérées à la maîtresse de son cœur, qui l'écoutait avec des larmes dans ses yeux d'étoile. Mais elle lui dit:

— Le roi est mon père; je dois lui obéir et épouser le prince qu'il a choisi pour moi.

Les cloches se mirent en branle, les maisons se pavoisèrent, les feux de joie furent allumés, et le roi donna une grande fête masquée dans les salles et les jardins du palais. Rien n'avait jamais égalé la magnificence de cette fête. Les rosiers des bosquets se couvrirent tout exprès de roses nouvelles, et des fleurs d'une fraîcheur incomparable se suspendirent en festons et en guirlandes aux colonnes de marbre vert et d'agate rose qui soutenaient les grandes terrasses du palais. Une foule brillante de jeunes seigneurs et de dames circulait dans le palais et dans les jardins. Une musique délicieuse paraissait s'exhaler, invisible, du fond des corolles des roses, et les seigneurs et les dames disaient mille choses piquantes ou tendres à l'abri d'un masque léger qui les empêchait d'être reconnus. On savait que le futur époux de Scientia était présent; mais, étant masqué comme les autres, personne ne le distingua dans la foule qui se pressait autour de la princesse, plus belle que jamais ce soir-là. Génio pourtant ne prit part à aucun plaisir; il se retira, malheureux et agité, dans le seul coin sombre qu'il put trouver dans tout le palais, et il déplora son malheur toute la nuit.

Le lendemain, au point du jour, le page noir apporta à Génio un habit de drap d'or et d'argent, brodé de diamants et de rubis.

— Le roi notre seigneur vous envoie cet habit, dit-il, pour faire honneur au mariage de la princesse.

Génio eût préféré un habit de chanvre. Il s'habilla pourtant par obéissance au roi, et vraiment, sous son manteau rayonnant de pierreries et son bonnet à longue plume blanche, il eût fallu être bien difficile pour ne pas lui trouver une mine aussi fière que charmante. La cour se remplissait d'équipages, les cloches allaient à toute volée et Génio, en soupirant, pensa qu'il fallait se rendre auprès de la princesse, et, comme son chevalier, l'escorter à l'autel. En traversant la galerie, il s'arrêta un instant pour songer au temps qu'il avait passé là avec elle, et où il l'avait si souvent balancée dans un filet sous la tenture de velours bleu sombre, tout en lisant ou en regardant glisser les vaisseaux sur la mer. Il s'aperçut alors qu'une dame magnifiquement vêtue était penchée à la balustrade de la galerie, paraissant guetter l'arrivée d'une gondole qu'on voyait venir de loin vers le palais. Jugez de la surprise de Génio, lorsque, dans cette dame belle comme le jour, il reconnut sa mère bien-aimée. Quant à elle, elle ne l'eut pas plutôt aperçu que, malgré les habits étincelants dont il était paré, elle reconnut son enfant sans hésiter. Cette fois, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, je vous en réponds, et ils pleurèrent de joie et se firent fête avec une tendresse et un transport dont je ne pourrais vous donner l'idée. Mais il leur fallut bien des paroles avant qu'ils pussent arriver à comprendre comment ils se rencontraient en ces lieux. Génio lui raconta toute son histoire; la dame lui dit les chagrins qu'elle avait endurés.

— Il n'y a qu'un instant, ajouta-t-elle, je me désolais amèrement en pensant à ton père et à toi, et je commençais à désespérer de vous retrouver jamais, lorsque je vis arriver à la maisonnette aux bois un merle accompagné d'un héraut, qui m'ordonna, de la part du roi, de revêtir ces habits pour assister au mariage de la princesse avec un roi grand et puissant. Ce merle, qui est un oiseau très-poli, me pria de poser le bout de mon doigt sous son aile droite. Comment cela s'est fait, je n'en sais rien, mais je me suis tout à coup trouvée transportée sur la galerie de ce palais, où je te revois enfin, mon cher enfant.

La joie de la dame était si parfaite, qu'elle oublia de faire aucun reproche à Génio de la manière dont il l'avait quittée. D'ailleurs, elle pensait avec raison que le charme de l'anneau était cause de toute l'aventure.

Mais leur surprise n'était pas finie. Ils parlaient encore quand une barque richement pavoisée s'approcha de la terrasse, et on en vit descendre un gentilhomme de fort bonne mine. C'était le père de Génio qu'un messager du roi avait rencontré, pendant que ce seigneur parcourait en tous sens le royaume à la recherche de son fils, et au moment où, découragé, il songeait tristement à reprendre le chemin de sa maisonnette. Le roi lui avait également fait présent d'ajustements magnifiques pour assister au mariage de la princesse. Ils eurent tant de joie à se retrouver d'une manière si imprévue et tant de choses à se dire, qu'ils en oublièrent l'heure qui passait, les cloches qui sonnaient et le mariage qui était sur le point

de se faire; mais un page vint en courant leur dire que le roi attendait pour la cérémonie. La joie du pauvre Génio fondit comme une ombre, et ce fut la mort dans le cœur qu'il suivit la foule des courtisans qui entraient dans la chapelle où la princesse devait se marier. Dévoré de chagrin et de jalousie, il s'efforçait de regarder par-dessus les épaules de ses voisins pour apercevoir l'heureux prince qui allait lui enlever la fille du roi; mais il ne réussit à voir que la princesse, parée comme une vision et seule près de l'autel.

— Eh bien! lui dit le roi, beau fils, que cherchez-vous ainsi, et pourquoi vous faites-vous tant attendre?

Au même moment ce prince fit signe au petit page noir, qui s'approcha avec un coussin de velours, sur lequel était posé un anneau que Génio reconnut aussitôt.

— Voilà cet anneau, lui dit le roi, dont le possesseur doit être un souverain riche et puissant. Il est bien à toi, Génio, car c'est moi-même qui te l'ai mis au doigt quand tu étais petit enfant dans ton berceau. Croyant qu'il te venait des fées, tu as donné tout ton trésor pour l'amour de ma fille; ma fille va te rendre aujourd'hui l'anneau, le royaume et les trésors.

Au même instant, la princesse prit l'anneau, qu'elle passa en souriant au doigt de Génio éperdu, et le roi, ôtant sa propre couronne de sa tête, la posa sur celle du jeune homme.

— Tu es roi, lui dit-il. Je te donne, dès aujourd'hui, la moitié de mes provinces et la main de la princesse, que tu as si bien méritée.

A ces mots, les cloches redoublèrent, les fanfares éclatèrent, le peuple hurla de joie, l'air se remplit d'une pluie de fleurs et de dragées, et Génio devint l'époux de la belle princesse; — recevant ainsi le prix de sa science et de sa volonté.

A partir de ce moment, le merle retourna demeurer dans son buisson de houx, et Génio alla souvent le visiter avec la princesse sa femme, et leurs enfants lorsqu'ils en eurent. Ils s'établissaient pendant le printemps dans la maisonnette aux bois, qu'ils entretinrent toujours soigneusement. Génio, qui n'avait plus peur de perdre sa belle princesse, revoyait avec un charme infini ce joli petit toit couvert de lierre sous lequel il était né; son cœur s'attristait seulement en songeant au chagrin que son père et sa mère y avaient souffert à cause de lui. Le seigneur et la dame n'y pensaient plus, heureux qu'ils étaient de la grande prospérité de leur fils, et des marques de tendresse que la princesse et lui ne cessèrent jamais de leur prodiguer. Quand le roi mourut, il laissa tout son royaume à Génio et à Scientia, qui régnèrent avec tant de bonté, de justice et de sagesse, qu'on ne vit jamais un malheureux dans leurs États. Génio fit alors du merle son premier ministre, et on dit que cet oiseau s'acquitta de ses fonctions avec une sagacité rare, sollicitant seulement la permission d'accompagner ses maîtres dans un pèlerinage qu'ils firent, tant qu'ils vécurent, une fois par an, à la maisonnette aux bois.

Mme DU PRÉ.

LES ARTICLES ANGLAIS. HISTOIRE DE DEUX LORGNETTES.

Vous savez qu'on nomme *articles anglais*, dans la langue commerciale, les objets de fabrication britannique, comme on appelle *articles de Paris* ceux que le monde entier doit à l'industrie parisienne.

Or, au moment où les produits d'outre-Manche vont entrer librement chez nous, et où notre anglomanie va menacer nos fabricants d'une crise passagère, il est utile de rappeler aux amateurs qu'un très-grand nombre d'articles, dits *anglais*, sont tout simplement d'origine française.

Avant d'en citer deux exemples frappants, — qui sont en même temps deux anecdotes amusantes, — nous romprons avec celui qui les a mis en lumière (M. H. d'Audigier) une plume contre cette anglomanie, dont ne peuvent se corriger nos dandies parisiens et même départementaux.

Ecoutez, en effet, cet élégant jeune homme donner ses ordres à son domestique :

— John, mon nécessaire *anglais*, mon pantalon de coutil *anglais;* vous porterez cette lettre au *club;* vous passerez à la pharmacie *anglaise* et me prendrez une boîte de pastilles de menthe *anglaise.*

John, roide, cravaté de blanc, s'incline très-légèrement et se retire; son maître le rappelle :

— *Stop!* John, qu'on me fasse du *roatsbeef* et du thé; dites à Robinson d'atteler *Rap-Trap;* bien que je sois souffrant, j'irai au *steaple-chase.*

Regardez ce seigneur sortir de chez lui : il s'est fait la barbe avec des rasoirs *anglais*, il a brossé avec deux brosses *anglaises* ses favoris *à l'anglaise;* ses vêtements, sa voiture, son porte-cigares, son groom, son cheval, tout vient d'*Angleterre*, jusqu'à ce flegme emprunté qui lui donne l'air si insolent et si ridicule.

L'admiration pour ce qui a passé le détroit devient générale en France, et nous semblons tous faire ainsi à nos voisins l'aveu tacite de notre infériorité.

Nous avons des journalistes pour vanter à tout propos la constitution de l'Angleterre; des sportsmen pour louer les chiens, les chevaux, les jockeys anglais; des restaurateurs pour fonder des tavernes et débiter des *rump-steak*, le *pale ale* et le *porter;* des tailleurs pour adopter les étoffes et les modes anglaises; et, dans tous les genres de commerce, des marchands malavisés qui, en faisant *l'article* pour les importations anglaises, semblent s'appliquer à humilier et à décourager l'industrie nationale.

Eh bien, c'est à tous ces anglomanes que s'adressent les deux aventures ci-dessous :

On a l'habitude de croire que nos voisins excellent dans la fabrication des instruments d'optique, et tous les gens riches et de goût difficile ne voudraient point d'une lorgnette qui ne vînt point d'Angleterre.

Or, un aimable correspondant de notre confrère lui adresse de Londres une lettre, dont voici quelques passages édifiants sur *l'article en question* .

« J'ai habité Londres pendant plusieurs années, et je me suis trouvé en rapport avec tout le commerce de cette ville, notamment avec les opticiens. Je partageais le préjugé répandu sur tout le continent au sujet des instruments anglais; mais voici ce que je ne tardai pas à constater :

« D'abord, les opticiens les plus connus à Londres

étaient tous des *étrangers*, Italiens en majorité. Dans la rue Hatton-Garden, on compte cinq opticiens; ce sont cinq Italiens : MM. S...a, — R...i et Z...a, — P...a, — C...a, — O...i.

« Dans Fins-Bury, je trouve un Français, M. Doublet, qui est peut-être le premier opticien de Londres.

« Je recevais des commandes d'Espagne ou de Portugal; on me demandait, suivant la formule consacrée, ces *instruments si perfectionnés en Angleterre*, et l'on insistait sur la nationalité bien authentique de ces précieux instruments.

« Moi, naïf, je me mettais d'abord en quête chez les marchands anglais les plus renommés, et je choisissais avec beaucoup d'attention, de soins et de scrupules des articles de première qualité; quand j'avais fait mon choix:

« — Ces instruments viennent de France, ne manquait pas de me dire l'opticien anglais. Je pense que vous ne songez pas à les envoyer hors d'Angleterre?

« — Mais, pardon, j'y songe fort bien; ils sont destinés à un duc espagnol, et vont prendre la route de Madrid.

« — C'est une folie que cette double exportation, dont vous payerez deux fois les frais, et ces instruments vont atteindre un prix exorbitant.

« Ainsi averti, je concluais ou rompais le marché, après avoir pris l'avis de mes clients.

« Un jour, on me commanda un appareil, que l'Italien S*** put seul exécuter. Une autre fois, il ne voulut même pas tenter le travail, et m'adressa aux maisons les plus renommées : il me fut impossible de trouver quelqu'un qui *connût même l'instrument* dont j'avais besoin.

« A la fin, un de ces opticiens anglais, le bon N*** S***, me dit :

« — Mais achetez donc cela à Paris!

« Je suivis ce conseil; j'écrivis à Paris, et, sur-le-champ, l'instrument, introuvable à Londres, fut trouvé dans notre pays *arriéré*. »

La seconde anecdote est plus piquante et plus décisive encore :

Il y a peu de temps, un Parisien anglomane, comme tous nos badauds de France, fit le voyage de Londres.

Un de ses premiers soins fut d'acheter une de ces *lorgnettes marines que les Anglais font si bien*. Au retour, il n'était pas médiocrement fier de son acquisition, et lorgna dans toutes les directions le ciel gris et la mer grise entre Douvres et Calais.

Il paya sans regret l'impôt de la douane, et, de retour à Paris, exposa sa lorgnette à l'envieuse admiration de tous ses amis. A force de passer de mains en mains, la magnifique lorgnette tomba un jour sur le parquet; voilà notre anglomane au désespoir; la chute avait brisé cette pièce qui se visse au bout de l'instrument pour préserver le verre. Comment réparer ce malheur? Il va falloir retourner en Angleterre. Toutefois, pour l'acquit de sa conscience, notre homme, avant de repasser la Manche, s'avisa de passer la Seine, et se rendit chez l'ingénieur Chevalier. L'habile opticien était sorti; un jeune commis reçut notre désespéré, qui montra sa lorgnette et conta sa mésaventure. Le commis se borna à répondre :

— Bien, bien, monsieur; je vois...

Et, sans hésitation, il ouvrit un tiroir, en tira une pièce exactement semblable à la pièce brisée, la mit en place, et, rendant la lorgnette à son propriétaire, dit simplement :

— Voici, monsieur, le malheur répare.

— Quoi! s'écria l'anglomane au comble de la surprise, vous avez donc des lorgnettes de ce genre?

— Assurément, monsieur.

Et, sans ajouter un seul mot, le commis reprend la lorgnette, la dévisse, et, montrant une marque intérieure :

— Voici notre marque, dit-il. Cette caisse va partir pour Londres, et nous en expédions journellement de pareilles C'est à Londres que vous avez acheté votre lorgnette?

— Mon Dieu, oui.

— Et on vous l'a fait payer?

M. X*** indiqua le prix de la lorgnette *anglaise*.

— Eh bien! monsieur, dit le commis, c'est juste le double de ce qu'elle vous aurait coûté ici.

M. d'Audigier affirme que la personne qui lui a conté ce fait *authentique* n'est point un fabricant de lorgnettes, et qu'on ne saurait lui appliquer le mot : « Vous êtes orfévre, Josse! »

Une seule réflexion pour conclure : que nos industriels ne s'inquiètent pas (si ce n'est pour les égaler et les surpasser quand ils sont vrais, ou les démasquer quand ils sont faux) de l'entrée des articles anglais sur les marchés de France; et que les acheteurs, avant de payer, dans leur engouement, les étoffes, les couteaux, les confections et les lorgnettes... anglaises, se donnent la peine de dévisser le petit bout et de reconnaître la marque de fabrique. P.-C.

LES FLEURS ET LE JARDINIER DE MONACO.

Au moment où ce paradis terrestre s'ouvre à la France, en réclamant sa protection, voici ce que M. de Banville dit des fleurs de son palais et de ses jardins, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs (1).

— J'espère vous étonner, s'écrie le spirituel voyageur, en vous apprenant que ce fabuleux Versailles, suspendu au milieu des airs, est entretenu par un seul jardinier, dont les appointements coûtent au prince quarante francs par an! Pourtant il n'y a rien là que de naturel, car les plantes qui ornent ce lieu de délices, géraniums, aloès, lauriers-roses, sont les mêmes qui poussent sur les grands chemins d'alentour, et elles y seraient aussi belles que dans les parterres du prince, si elles n'étaient dévorées par les animaux domestiques, brisées par les enfants et insultées par la poussière. Mais là, calmes, reposées, vivifiées par l'air de la mer, qui de deux côtés vient les rafraîchir, elles ont toute la gigantesque puissance de végétation de leurs compagnes grandies en liberté, et elles n'attristent pas le regard par ce voile poudreux qui souvent, à Nice, déshonore les plus riants paysages. Oui, seulement des lauriers-roses, des aloès, des géraniums; mais les aloès sont des colosses qui résistent à la hache; les lauriers sont plantés en forêts touffues; les géraniums, à l'état d'arbres, étendent sur de vastes espaces un voile de pourpre écarlate : on dirait qu'un pêcheur-génie a jeté sur le penchant de cette montagne tous les coraux de la mer. Ailleurs, des tapis de violettes s'étendent à perte de vue, laissant monter au-dessus d'eux une colonne d'odeurs suaves. Mais ces douces violettes aux grands yeux bleus ne sont pas, comme toutes celles des villas environnantes, destinées à la main brutale du parfumeur; leur essence, mêlée à des drogues de pharmacie, ne sera pas emprisonnée dans de prétentieux flacons. Elles naissent et meurent libres sous le ciel, fleurs de luxe, fleurs de loisir, qui fleurissent pour fleurir, pour la joie d'exhaler leur âme en des ivresses silencieuses, et d'admirer toutes les nuits l'inexorable blancheur des étoiles. —

(1) Voir notre livraison de juillet dernier



LA PEINTURE ET LES PEINTRES ITALIENS (1).

CARLO MARATTI.

I. — LA BOITE A COULEURS.

— Voyons, parrain Caraducci, es-tu de l'avis de tous les autres, et crois-tu que je ne sois qu'un méchant barbouilleur? Tiens! regarde-moi cette ferme; la reconnais-tu? N'est-ce pas que c'est bien la ferme des Ambrozzi, avec ses tuiles rouges et son grand puits sur le devant? Et ce moulin, que dis-tu de ce moulin? Et cette madone, voilà une vraie madone! Ah! parrain, parrain, quoique je n'aie que onze ans, je te jure que j'en sais long et qu'on parlera un jour de Carlo Maratti.

— Hé! hé! mon garçon, m'est avis qu'on en parle beaucoup trop déjà comme d'un bambin indiscipliné, d'un paresseux incorrigible, qui n'usera jamais sa souquenille à la frotter sur les bancs de l'école, et qui s'en va courir les bois du matin au soir, au grand déplaisir de sa bonne mère et de son parrain...

Ici Carlo, voyant qu'on restait insensible aux beautés



La mère et la fille, tableau de Carlo Maratti. Dessin de A. Pajou.

de l'art, jugea qu'on ne le serait pas à la douceur de ses caresses, et s'en vint s'asseoir sur les genoux du vieillard avec toutes sortes de cajoleries charmantes.

— Ecoute-moi, parrain, fit-il en appuyant sa tête blonde sur l'épaule du vieux Caraducci, écoute-moi bien et tu verras ensuite à me gronder, si tu en as le courage. Dans tout le village de Camerano il n'y a qu'un homme assez intelligent pour me comprendre, et cet homme c'est toi; aussi es-tu le seul auquel j'ose faire part de mes rêves et de mes espérances. Je ne sais pas ce que j'ai

(1) Voir la *Table générale* et les tables des tomes XX à XXVII.



dans la tête, mais, vois-tu, parrain, c'est comme un démon qui me pousse à... comment te dirai-je?... à gribouiller sur les bancs de la classe, sur mes livres, sur mes cahiers, sur les murailles, partout. Le maître a beau me punir, maman a beau se fâcher, c'est plus fort que moi, il faut que je gribouille. Quand mon frère Barnabé est venu de Rome pour passer quelques jours à la maison, et que je l'ai vu copier, avec un crayon et des couleurs, ce qu'il avait sous les yeux, il m'a pris une sorte de rage de faire comme lui, mieux que lui, si c'est possible; je l'accompagnais dans ses excursions, à travers notre beau pays d'Ancône, et, depuis son départ, cette maladie de dessiner n'a fait que grandir chez moi...

— Mais, malheureux, tu n'y songes pas; être artiste comme ton frère! Ce n'est donc pas assez d'une calamité dans la famille! Et ta mère, ta pauvre mère, tu veux donc lui coûter autant de larmes et d'argent que Barnabé Maratti avec ses goûts de barbouillage et de peinture? Passe encore pour les larmes, les yeux d'une mère sont inépuisables et toujours à la disposition de ses enfants; mais pour l'argent, c'est autre chose, et je t'avertis que votre bourse est joliment à sec et que ce n'est pas Barnabé qui la remplit avec le produit de ses tableaux... Per Bacco! J'en sais quelque chose.

Comme le vieux Caraducci achevait ces mots, la mère de Carlo entra dans la petite chambre où se passait la scène que nous décrivons, et, dès son arrivée, l'enfant quitta les genoux du parrain et s'en alla cacher dans un coin sa mine confuse et allongée; quant au vieillard, il baissait la tête, pris en flagrant délit d'une condescendance coupable.

— Pour le coup, je vous y prends, dit la bonne signora Maratti en essayant de donner à sa voix la note grave et sourde de la colère, voilà la façon dont vous m'aidez à corriger ce maudit enfant. Comment! je punis Carlo en l'enfermant tout un grand jour dans sa chambre; vous montez ici sous le prétexte de lui donner une verte semonce, et voilà comme vous vous acquittez de votre mission en prenant monsieur sur vos genoux et en le couvrant de caresses! Vraiment, vous devriez avoir honte, à votre âge. Fi! Caraducci, fi donc! Venez ici, Carlo!

L'enfant s'avança, rouge comme une groseille et les yeux gros de larmes.

— Qu'avez-vous fait pendant toute cette journée que je vous ai tenu sous clef comme une brebis galeuse? Vous ne répondez pas? Qu'est-ce que je vois là-bas sur cette table? Encore des peintures! mais comment avez-vous donc fait? Je vous avais enlevé vos crayons et vos couleurs; je gage que c'est encore le parrain qui...

— Ah! signora, fit le parrain indigné.

— Mais alors qui donc?... Où sont vos couleurs, vos pinceaux? Répondrez-vous à la fin, méchant garçon?

Carlo, pour toute réponse, s'en fut chercher dans un coin un paquet d'herbes de toutes sortes dont il avait extrait le suc coloré en les pressant entre de grosses pierres.

— Voilà ma boîte à couleurs, dit-il en les tendant à sa mère, et voilà mes pinceaux, ajouta-t-il avec un demi-sourire en montrant une mèche de ses jolis cheveux blonds.

La signora Maratti et le parrain se regardèrent en silence, d'un air stupéfait. Quelle colère ne serait tombée devant cet entêtement étrange et les prodiges d'invention qu'il faisait faire à ce cerveau de onze ans?

Avec la finesse d'intuition et le flair merveilleux de l'enfance, Carlo comprit que les vents lui étaient moins défavorables, et de son air le plus soumis il s'agenouilla devant sa mère :

— Mère, je t'en prie, lui dit-il d'une voix douce, je t'en supplie, ne m'empêche plus de dessiner; tu vois bien que ce n'est pas ma faute et que c'est la volonté du bon Dieu... Tiens! demande au parrain.

Le parrain se remuait sur sa chaise; l'enfant continua:

— Je deviendrai un grand peintre, un homme illustre, tu verras; on dira en te montrant : Voilà la signora Maratti, la mère du fameux Carlo Maratti; et quand le parrain s'en ira dans Ancône, avec sa belle perruque rousse et ses hauts-de-chausses neufs, on dira : C'est le vieux Caraducci, le parrain de Carlo... N'est-ce pas vrai, mon parrain?

Caraducci ne répondit pas, mais il s'approcha de la veuve. Carlo reprit de plus belle :

— Et puis, songe donc, mère, comme tu seras heureuse le jour où je ferai ton portrait, un beau portrait, avec des couleurs, de vraies couleurs, des pinceaux, de vrais pinceaux; et le portrait du parrain aussi. N'est-ce pas, mon parrain?

Caraducci coupa court ici à l'éloquence de son filleul, et dit à la signora Maratti :

— Il faut envoyer cet enfant à Rome; je me charge des frais de route, et puis... à la grâce de Dieu!

II. — A ROME. CARLO ET BARNABÉ.

Dix ans s'étaient écoulés depuis le départ de Carlo, et, pendant cette longue absence, il n'avait pu donner que rarement de ses nouvelles aux êtres chéris qu'il avait laissés à Camerano. De temps à autre, quelque camarade d'atelier, courant l'aventure et le paysage, venait frapper à la porte de la signora Maratti, et lui apportait une longue lettre de son Carlo; mais le cœur d'une mère ne se contente pas d'aussi peu, et bien souvent la digne signora versa des larmes au coin de son foyer, en causant avec l'éternel parrain Caraducci du petit préféré de son cœur.

Un soir d'automne de l'année 1646, les deux vieillards, assis devant un maigre feu de sarments, devisaient de choses et d'autres avec tristesse, tandis que la bise de novembre exécutait, de concert avec une petite pluie fine, un mélancolique duo sur les vitres de la cabane; on parlait peu et à voix basse; le parrain lorgnait déjà du coin de l'œil son tricorne et son bâton de l'air d'un homme qui songe au départ. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et livra passage à un jeune homme d'assez petite taille, mais bien découplé, leste et nerveux, vêtu avec une certaine recherche, et portant cavalièrement le costume de gentilhomme romain. Avant que les vieillards eussent pu proférer une seule parole, Carlo était dans leurs bras et les couvrait de ses plus tendres caresses. Ici j'épargne à mes lecteurs les cris de joie, les premiers épanchements, les mille questions que chacun fait et auxquelles personne ne répond; bref, la charmante mise en scène qui accompagne et accompagnera toujours le retour des enfants prodigues. Vous voyez du reste le tableau d'ici : la gaieté revenue comme par enchantement dans cette chambre naguère si triste, le foyer tout clair flambant et petillant, le parrain qui ne se tient pas d'aise dans son grand fauteuil, et enfin Carlo aux genoux de sa mère qui pleure de joie; mais ce qui



nous intéresse davantage, c'est le récit des aventures du jeune homme dans la grande ville sainte; laissons-le donc parler, sans tenir compte des innombrables interruptions de ses deux auditeurs :

— Quand je me vis seul, raconta donc Maratti, quand je me vis seul, à onze ans, dans cette ville que je n'avais jamais entrevue que dans mes rêves, au milieu d'un monde si nouveau pour moi, j'éprouvai d'abord un grand serrement de cœur et une profonde tristesse, qui se dissipa bientôt, dès que je me trouvai en présence des mille beautés artistiques que Rome renferme. Je marchai toute une journée, deçà, delà, à l'aventure, m'arrêtant à tous les monuments, à toutes les églises, à tous les carrefours, en proie à mille émotions, et parvenant à peine à contenir mon enthousiasme. Après une nuit passée je ne sais où, sur le coin d'une borne, je m'enquis de la demeure de mon frère Barnabé et je me rendis chez lui. Barnabé m'accueillit froidement, et fit une singulière grimace quand je lui avouai quel était mon dessein en venant à Rome. « Retourne à tes moutons, piccolo, me dit-il, je payerai ton voyage. » Voilà les seuls encouragements que j'en pus tirer; mais je ne me laissai point abattre par cet échec, et m'informant, auprès d'un élève de mon frère, du peintre le plus savant et le plus en vogue, je m'en fus trouver bravement et du même pas Andrea Sacchi qu'on m'avait désigné. Quand j'eus parlé à Sacchi de mon intention, il se prit à sourire; puis, comme ma mine lui revenait, il me mit un crayon à la main et me dit de lui dessiner quelque chose. Ah! povero, comme la main me tremblait!... Je ne sais comment il se fit que mon gribouillage lui convint, mais dès ce jour il m'admit au nombre de ses élèves. Que vous dirai-je de plus? Je me mis au travail avec ardeur; quand je ne restais pas à l'atelier, je m'en allais copier les loges du Vatican; je prenais sur mes repas, sur mon sommeil, quelques bonnes heures toujours soigneusement utilisées, et, ma foi! avec l'aide du maître et de la Vierge, je parvins à me placer au premier rang des élèves de Sacchi. Le fameux sculpteur François Flamand daigna montrer quelque estime pour mon talent et m'honorer de son amitié; je devins à la mode; les commandes m'arrivèrent, en dépit de mon jeune âge, et un beau matin je vis entrer chez moi Barnabé, qui me tendit la main et me proclama grand artiste. Pauvre Barnabé! En voilà un que la ville a changé! Je me laissai prendre à ses cajoleries et à ses protestations d'amitié; je lui confiai même mes dessins, dont il avait, disait-il, le placement assuré. Je m'en repentis bien. On vint me prévenir un beau jour que mon frère m'exploitait indignement et tirait de mon travail un prix double de celui qu'il m'avouait. D'abord je n'en voulus rien croire, mais l'ayant pris sur le fait quelque temps après, je dus me convaincre de cette triste réalité. Que pouvais-je faire? Des reproches, des scènes, du scandale! A quoi bon? Je me contentai de verser quelques larmes, et, un matin, me sentant le besoin de retremper mon cœur dans de saines affections, je réunis quelques hardes, quelques bonnes pièces marquées à l'effigie de notre gracieux souverain Urbain VII, et je me dis : Allons nous reposer un peu chez la mère et le parrain; sur ce, me voilà.

Quand Carlo eut fini ce récit, que nous avons abrégé autant que faire se pouvait, il se jeta dans les bras de sa mère en larmes, et sûrement jamais le grand artiste ne dessina une scène plus charmante que le groupe qu'il formait en appuyant sa jeune et charmante tête sur le sein de la signora.

III. — L'ŒUVRE DU MAITRE.

Carlo Maratti ne demeura que quelques années à Camerano. Le digne parrain mourut, et, la signora Maratti l'ayant suivi de près, le jeune artiste, privé de ses plus chers amis, se rejeta avec ardeur dans les bras de cet art qu'il avait quelque temps négligé. Il revint à Rome vers 1650, avec le cardinal Albrigio qui l'avait pris en affection. La ville sainte était alors fort occupée de questions d'art; Maratti parvint, à force de travail et de talent, à vaincre ses rivaux et ses nombreux jaloux, et lorsqu'Andrea Sacchi, son maître bien-aimé, vint à mourir, Carlo fut chargé de terminer une galerie que le grand peintre laissait inachevée, à la villa Barberini. Dès lors, il n'eut plus qu'à marcher devant lui; la gloire l'attendait avant le bout de sa carrière. Il eut la faveur et les commandes de tous les papes qui, pendant quarante ans, se succédèrent sur le trône pontifical : Clément IX, Clément X, Innocent XI, Alexandre VIII, Innocent XII et Clément XI; il remplit de ses œuvres les églises de Rome; et, jusqu'à la fin de ses jours, il fut auprès des papes ce que Lebrun était auprès de Louis XIV, le grand directeur des arts et l'unique dispensateur des faveurs souveraines. Enfin, après une existence des plus longues et des mieux remplies, il mourut le 15 décembre 1713, en laissant une fille, Faustina Maratti, qui fut deux fois artiste, peintre et poëte.

Maratti fut enseveli dans l'église Sainte-Marie des Anges, sous un marbre taillé d'après ses dessins, et non loin d'une de ses meilleures peintures, *le Baptême du Christ*. Ses principaux travaux furent : la restauration des grandes pages de Raphaël au Vatican, la décoration de la coupole de l'église d'Urbin, détruite depuis par un tremblement de terre; et enfin un grand nombre de compositions religieuses, telles que *la Fuite en Egypte*, *le Mariage de sainte Catherine*, *Saint Jean à Patmos*, deux *Sainte Famille*, *le Sommeil de Jésus*, une *Mater dolorosa*, etc. On peut reprocher aux peintures de Maratti un peu trop de gentillesses et de mignardises; mais il avait à coup sûr, et mieux que personne, le sentiment des joies douces du foyer et des tranquilles bonheurs de la famille : c'est par là surtout que ses toiles se distinguent, et l'on sent, sous l'artiste déjà vieilli, le petit Carlo d'autrefois, si heureux de vivre entre sa mère et son parrain.

ALPH. DAUDET.

POST-SCRIPTUM. UN PORTRAIT DE CARLO MARATTI.

Les grands travaux de Maratti ne lui permettaient guère de faire des portraits, si ce n'est pour de très-hauts personnages.

Un de ces portraits les plus célèbres est celui qui est gravé en tête de cette étude.

Il représente une grande dame de l'époque avec sa fille



et la multiplicité des accessoires donna lieu à cette anecdote, où ressortent à la fois l'esprit de l'artiste et la manie des femmes à la mode.

L'original était, en effet, une belle personne, très-fière de ses grâces et de sa richesse, et qui voulut profiter de l'occasion pour étaler le luxe de ses parures.

Lorsqu'elle vint poser dans l'atelier de Maratti, elle portait beaucoup plus d'ornements encore que le tableau n'en figure, et la suppression de chaque bijou, de chaque dentelle, etc., fut une véritable bataille entre le modèle et le peintre.

Voici comment celui-ci coupa court à cette lutte interminable.

— Madame, dit-il à l'exigeante coquette, je veux bien peindre ces étoffes, ces guipures, ces rubans, ces colliers, ces bracelets, ces perles et ces diamants; mais il faut pour cela que vous me les laissiez ici, et que je les étudie à loisir en votre absence.

La dame y consentit, ne se doutant pas du piége qui lui était tendu.

Deux jours après, invitée à une grande cérémonie, elle envoya chercher ses parures, pour s'en couvrir des pieds à la tête.

— Impossible de me dessaisir de ces objets, répondit l'artiste, qui les montra disposés sur un pompeux mannequin, dans un coin de son atelier. Ils doivent rester ici jusqu'à ce que mon travail soit terminé d'après nature.

La dame effrayée vint réclamer en personne.

Maratti fut impitoyable.



Portrait de Carlo Maratti, d'après lui-même.

— Tout ce que je puis vous accorder, dit-il, c'est de choisir entre votre personne et votre portrait. Tous deux ne sauraient en même temps se parer de ces toilettes. Celles que vous reprendrez ne peuvent rester dans le tableau ; celles qui resteront sur la toile ne peuvent retourner au bal.

— Et combien de temps cela durera-t-il?

— Le moins de temps possible... Mais, vous le voyez, en deux jours, je n'ai qu'ébauché ce bracelet.

La signora fit un calcul terrible, et proposa une transaction.

— Je vais reprendre mes diamants et vous laisser le reste.

— Très-volontiers. Voici les diamants. Je les supprime dans le portrait.

Quelques jours plus tard, nouvelle fête, et nouvel embarras, nouvelles instances de la dame.

Maratti n'avait terminé que le bracelet

La coquette se vit clairement privée de ses bijoux pour toute la saison des bals.

Elle reprit les bijoux, par une seconde transaction, excepté un collier et les perles de la coiffure.

Vous devinez la suite, sans qu'il soit besoin de la raconter.

De retard en retard, et de fête en fête, la belle dame, ne pouvant se résigner à ne briller qu'en effigie, dépouilla, pièce à pièce, son image au profit de sa personne, et finit par se contenter du portrait tel que vous le voyez, et tel que l'avait conçu l'habile artiste.

La mère et la fille sont, du reste, assez copieusement et richement attifées ; — et en substituant aux diamants les fleurs naïves que l'enfant tient à la main, le peintre donna à la coquette une leçon de naturel et de simplicité dont nous aimons à croire qu'elle tira profit.

P.-C.



LES SIFFLEURS DE THÉATRES.

Nous avons souvent dit les abus et les dangers du théâtre. Voici l'un des plus terribles et des plus honteux, exposé par un artiste illustre, M. Paul Barroilhet. Les jeunes gens du monde qui se croient entraînés par une vocation irrésistible et par une voix exceptionnelle vers la rampe du Grand-Opéra feront bien de méditer ces pages du plus glorieux baryton de notre Académie impériale, de celui qui s'est retiré en pleine force et en pleine renommée, sans avoir jamais connu les sifflets ni les siffleurs autrement que par la douleur et l'opprobre de ses camarades. Chacun remarquera, en passant, que M. Paul Barroilhet, le grand chanteur, devenu le grand amateur de tableaux, a aussi le talent d'écrire comme s'il en faisait son état. *(Note de la Rédaction.)*

Il y a longtemps déjà que, pour la première fois, l'idée me vint d'exprimer en quelques lignes, sinon éloquentes, du moins sincères, l'horreur que m'inspire, et que doit inspirer à tout homme de bien, l'usage de siffler au théâtre, usage barbare qui transforme nos salles de spectacle en arènes de combats. Et, en effet, n'est-il pas honteux qu'au siècle où nous vivons, siècle de civilisation, de lumière et de progrès, il soit permis à un homme, fort de ce prétendu droit

... qu'on achète en entrant,

d'insulter, d'avilir un artiste dont la figure ou le talent lui déplaisent. Hier encore il nous a été donné de voir, sur un grand théâtre d'une capitale voisine, une artiste de talent, une femme honorable, huée, sifflée, conspuée par une minorité en délire, jusqu'à ce que, suffoquée par ses sanglots, éperdue, elle tombât sur la scène privée de sens. Ce n'est pas tout encore! La malheureuse, transportée dans les coulisses par ses camarades, reçoit les soins d'un médecin, revient péniblement à elle, et, se rendant aux supplications de son directeur, consent à reparaître. Vous croyez peut-être que devant un spectacle aussi douloureux, devant une pareille abnégation, la rage de ces serpents humains va se calmer? Erreur! L'artiste, cédant au sentiment *exagéré* de son devoir, reparaît, émue, soumise, tremblante, devant ses juges implacables. A sa vue, les siffleurs redoublent de fureur, et, s'acharnant sur la victime, restent maîtres du champ de bataille, en dépit de la majorité des applaudissements et à la honte de l'autorité impuissante! Eh bien! je dis qu'il faut n'avoir pas la conscience réelle de sa dignité d'homme pour tolérer de semblables cruautés. L'expression manque pour les flétrir, et les auteurs de pareils actes mériteraient d'être marqués d'un stigmate au front. Et cependant, il faut bien le dire, la douleur au cœur, voilà le spectacle que nous offrent encore aujourd'hui la plupart des scènes départementales de notre France, de ce foyer lumineux de la civilisation, de ce pays à l'exquise gentilhommerie, aux sentiments humains, aux idées généreuses. Déplorable anomalie! En Angleterre, en Italie, en Russie, en Allemagne et autres pays réputés barbares, ou d'une civilisation moins avancée que la nôtre, on se contente de *chuter* un artiste qui a le malheur d'encourir la disgrâce du public, et c'est déjà trop. En France et en Belgique, on le siffle à outrance, on le hue sans pitié, ou, pour varier l'insulte, on lui jette à la face toute espèce de projectiles ignobles, voire même des gros sous ou des chardons! Ne sont-ce pas là de hideuses monstruosités? Et l'humanité n'en doit-elle pas rougir?... Car, enfin, ces artistes que vous poursuivez de vos clameurs, de vos sifflets, comme vous feriez de taureaux dans l'arène, ne sont-ils pas des hommes comme vous? Dépouillez-les des costumes dont ils se revêtent pour représenter devant vous tels ou tels personnages historiques ou de fantaisie, et vous trouverez presque toujours des gens de cœur, d'honorables chefs de famille, d'excellents citoyens. Et, pour votre édification complète, voulez-vous acquérir la preuve certaine, matérielle de leur moralité? Consultez nos archives criminelles, parcourez les registres de nos prisons et de nos bagnes, vous y verrez fatalement représentées toutes les classes sociales, une seule exceptée, celle des artistes dramatiques; et si, de loin en loin, vous signalez quelques peines simplement correctionnelles infligées à des individus que le malheur ou la misère ont un moment égarés, ce sont là des exceptions qu'à notre honneur vous pourrez compter sur les seuls doigts d'une main.

Du reste, et c'est ici une vérité consolante à constater, la société proprement dite, celle des gens de bien, la seule que je reconnaisse, aime et honore les artistes, parce qu'elle les trouve toujours où il y a une charité à exercer, une infortune à secourir, un malheur public à réparer. Ils ont droit au respect de tous, ces artistes qui font un si noble usage de leur talent, que vous voyez toujours accourir à la voix du malheur. Cessez donc de les humilier par des manifestations que réprouvent à la fois et l'honneur et votre propre dignité. Et si leur talent n'a pu, malgré tous leurs efforts, conquérir votre sympathie, il est en votre pouvoir une arme plus terrible même que les sifflets, mais du moins plus digne. Cette arme, c'est le silence! Ah! croyez bien que l'artiste auquel vous l'infligeriez serait cruellement, profondément blessé dans son amour-propre, et qu'il se considérerait dès lors jugé sans appel. Car le silence, c'est la négation absolue, c'est le néant, c'est le vide sous ses pas! Tout artiste ainsi condamné pourrait, à bon droit, se regarder comme le soldat vaincu sur un champ de bataille, après avoir vaillamment combattu, et se dire avec lui : *Tout est perdu, fors l'honneur!*

Et, certes, plutôt que de se trouver sans défense sous l'action outrageante de ces ignobles sifflets et des projectiles abjects en usage dans les théâtres de nos départements, il n'est pas, je l'atteste, un seul artiste au monde, même le plus infime, qui ne préférât s'exposer, comme soldat, au feu foudroyant d'une batterie de canons. Ici, c'est la mort que vous affrontez, mais glorieuse, mais héroïque; là, c'est l'abaissement moral, c'est l'affront gratuit et public, c'est une blessure au cœur qui vous tue et vous laisse vivre... impuissant à vous venger!... car le trait est parti d'une main qui s'est lâchement cachée après avoir frappé. Honni, vaincu, fou de honte et de désespoir, vous voudriez en finir d'une vie de déception et de misère..., mais le souvenir d'une mère chérie, d'une épouse adorée, d'une famille dont vous êtes l'unique soutien, arrête votre bras et vous force à la résignation. Mais, malheureusement, il n'en est point toujours ainsi,

et trop souvent le sacrifice se consomme : le pauvre artiste s'immole à sa douleur et laisse après lui une veuve éplorée et des orphelins sans ressources !

Ah ! il serait long et émouvant le volume qui contiendrait le récit de tous les malheurs occasionnés par cette plaie sociale qu'on nomme les siffleurs ! Parmi cent autres qu'un voile funèbre recouvre, l'épouvantable catastrophe de Naples, la mort si lamentable de notre infortuné Nourrit, dont je fus le témoin oculaire, ne fut-elle pas elle-même déterminée par des *chut* malveillants? Le fait n'est que trop vrai, je puis l'attester, car, je le répète, j'étais là. Ami et camarade du grand artiste, nous passions ensemble tous les instants que nous laissaient nos occupations théâtrales. Il aimait à me confier ses peines intimes, les cruelles déceptions qui déterminèrent sa retraite de l'Opéra, ses doutes sur l'avenir qui lui était réservé en Italie, ses appréhensions sur ses débuts à Naples et le bonheur qu'il éprouverait à les voir couronnés de succès. Je remontais de mon mieux ce moral si impressionnable, si facile à s'alarmer, je lui rappelais son nom, ses triomphes passés, et traitais de folie la pensée seule qui le faisait douter d'une complète réussite. En effet, le grand jour arriva, jour d'inénarrables angoisses, et une longue acclamation accueillit sa première apparition à San-Carlo, dans le *Giuramento* de Mercadante. Il était radieux, et ses vœux étaient comblés au delà même de ses espérances, à la grande joie de tous ses amis. Mais l'envie attendait aussi dans les ténèbres son jour de triomphe ! Comme toutes les grandes intelligences, Nourrit devait éprouver ses cruelles atteintes et subir fatalement cette conséquence naturelle de sa supériorité. Après avoir brillamment interprété un beau rôle écrit pour lui, par Mercadante, dans l'*Elena da Feltre*, il dut chanter le rôle de Pollione dans *Norma*, composé pour Donzelli et par conséquent trop bas pour lui. Il sut pourtant, à force d'habileté, s'y faire vivement applaudir. Mais, au milieu même de ses succès, on voyait percer dans ses traits je ne sais quel fonds de tristesse, de mélancolie profonde. On voyait qu'il était blessé au cœur, dans sa belle âme d'artiste... et que le trait partait de loin. Il regrettait Paris, ses nombreux amis, et il brûlait de se présenter à eux le front ceint de nouvelles couronnes. A ces éclairs d'une noble ambition succédait toujours chez lui un état d'accablement, de prostration morale inquiétant, et dont les caresses mêmes de sa famille avaient peine à le faire revenir. Hélas ! c'est dans une de ces défaillances de son esprit troublé qu'un soir, le 7 mars 1839, chantant dans *Norma*, il n'obtint peut-être pas tout son succès habituel à son grand air d'entrée. Mais après son duo avec Adalgisa, quelques *chut*, évidemment suscités par une basse envie, se firent entendre assez obstinément au milieu des applaudissements. Nourrit rentra effaré dans les coulisses, passa sa main sur son front assombri, sourit amèrement et ne dit que ces seuls mots : *Chutez, mes amis! demain vous ne me chuterez plus!...* Il venait de signer son arrêt de mort!... Quelques heures après, un cadavre gisait ensanglanté sur les dalles de la cour du palais Barbaja... C'était le sien!...

Comme pendant à ce drame poignant, qu'une consternation générale accueillit comme un malheur public, dois-je rappeler ici cette horrible hécatombe de la rue de la Fidélité?... Un artiste de mérite, un homme de cœur, le malheureux Pamel, soudainement atteint de folie furieuse, égorgeant sa famille entière et se poignardant après sur les cadavres encore palpitants de ses victimes !...

Eh bien ! il est encore à ma connaissance personnelle que cet effroyable malheur fut l'œuvre de ces tristes insulteurs qui, non contents de siffler un artiste, le honnissent et l'outragent ignominieusement. Pamel était mon camarade de Conservatoire. Doué d'un physique avantageux, il était d'humeur riante, d'un caractère doux et honnête. Il possédait une voix de baryton d'un timbre sympathique, mais manquant de cette sonorité brillante qui soulève les bravos de la foule et fait pâmer d'aise sur leur banc les honorables *Romains* qui siégent triomphalement sous le lustre des théâtres de Paris. Il rachetait cependant par un talent réel ce manque de puissance de son organe. Un jour il se présente à moi les traits bouleversés et dans un état de surexcitation extraordinaire :

— J'arrive de la province, me dit-il, où je viens d'être sifflé d'une manière ignoble à mon troisième début dans *Guillaume Tell*, que j'ai chanté pourtant... aussi bien que qui que ce soit ! Une cabale, ourdie contre moi par une douzaine de galopins enragés qui avaient juré ma perte, a eu raison de l'autorité (que le ciel confonde !) et de la majorité qui m'applaudissait ! Ah ! mon ami, tu ne te doutes pas de ce qu'est la vie d'un artiste en province !... Encore s'ils se contentaient de vous siffler, ces infâmes !... Mais, non ; ils vous insultent de toutes les manières, sans distinction de sexe, vous jettent des pommes cuites à la figure et vous adressent les épithètes les plus injurieuses ! De façon que lorsque l'on sort de là, on se sent avili, dégradé à ses propres yeux !... on voudrait se tuer ou faire une boucherie de ces gredins sans entrailles humaines, qui souvent, vois-tu, décident du sort d'un artiste, avant même de l'entendre, sur le tapis vert d'un billard ou d'une table d'écarté !... Ce que je te dis là, mon cher Barroilhet, est aussi vrai que l'existence de Dieu même ! Je l'ai vu, de mes propres yeux vu !... Aussi, rien qu'en y songeant, mon sang bouillonne !... Tâte mon pouls !... Tiens !... pose ta main sur mon front... Ne sens-tu pas qu'il y a là-dedans quelque chose de détraqué ?... Non, non, je ne suis plus le même homme ! Tout m'irrite..., la vue même de ma femme et de mes enfants que j'adorais m'est insupportable !... parce que, demain ou après-demain, je ne saurai comment leur donner du pain !... et que je ne veux rien demander à personne !... je ne l'oserais pas !... j'aurais peur d'être refusé... ; parce qu'il me semble qu'il est écrit sur mon front que je suis un lâche de m'être laissé insulter sans me venger, par ceux-là même qui me plongent dans la misère ! Oh ! j'aimerais mieux mourir ! Adieu, mon ami !... je m'en vais, car je me sens devenir fou, et j'ai besoin d'air, adieu !

Cela dit, sans que j'aie pu proférer un seul mot pendant ce long et pénible monologue, il s'arracha de mes bras, malgré tous les efforts que je fis pour le retenir, et s'enfuit précipitamment, me laissant en proie à une émotion indescriptible. Le lendemain de ce jour néfaste s'accomplissait l'épouvantable drame de la rue de la Fidélité !...

Voilà donc de vos œuvres, ô détestables siffleurs ! secte abominable, généralement composée de muscadins imberbes dont les vœux sont repoussés, de mirliflores parfumés qui, un lorgnon de quatre sous enchâssé dans l'œil, veulent à tout prix se singulariser ; de citoyens dont l'estomac est rebelle à la digestion, d'étourdis qui ne comprennent pas la portée de leurs actes, de gens, enfin, qui sifflent parce que *c'est l'usage* et qui croient ne pouvoir faire autrement.

Venez maintenant me parler de ce prétendu droit en vertu duquel vous disposez à votre gré, le sifflet et l'insulte à la bouche, du talent et de la personne des artistes !



Veuillez me dire de qui vous le tenez, ce droit exorbitant? Où est la loi qui autorise cette inique usurpation? Je vous mets au défi de me la montrer, car elle n'existe dans aucun code humain... si ce n'est celui en vigueur chez les cannibales! *Nous avons payé en entrant!* me direz-vous. Ah! voilà le grand mot lâché! Et ce sont donc les quelques misérables sous que vous déposez à la porte d'un théâtre qui vous donnent presque le droit de vie et de mort sur les artistes! Quelle amère plaisanterie!... Mais, s'il en était ainsi, j'aurais un sage conseil à donner à mes pauvres camarades de la province, ce serait d'imiter le pieux exemple des *toréadors* espagnols, qui, avant de se présenter au public, prennent leurs dispositions suprêmes et se font administrer les sacrements. Munis de ce saint passe-port, qui, en cas de malheur, leur ouvre les portes du ciel, ils affrontent plus résolûment leur terrible adversaire. Eh bien! il en serait de même d'un artiste dramatique qu'un gros sou, lancé d'une main vigoureuse, peut atteindre à la tempe et étendre mort sur la scène. Et certes, j'aimerais mieux cent fois rendre mon âme à Dieu, suspendu aux cornes aiguës d'un taureau que j'aurais combattu, que de mourir ignominieusement et sans défense de la niaise main d'un tapageur ridicule.

On a souvent et justement déblatéré contre la *claque*, cette institution mercenaire, toute parisienne, interprète infidèle, exagérée, des impressions du public, et qui, au grand détriment de l'art, fausse ou égare son goût et celui des artistes, suivant le mobile de ses passions intéressées. Et cependant, toute déconsidérée qu'elle soit aux yeux de tous, la *claque* a évidemment rendu à la société un service inappréciable et dont on ne lui tient pas assez compte; car c'est, sans contredit, à elle que Paris doit d'être débarrassé de ces siffleurs intolérables et des tapageurs systématiques qui n'entrent dans un théâtre que pour y jeter le désordre et la confusion. Avec elle, plus de ces oppositions violentes et incongrues, de ces vociférations, de ces cris sauvages, dignes tout au plus de peuplades barbares.

Un jour viendra (espérons-le, mon Dieu!) où les services vendus de ces Romains dégénérés seront jugés inutiles, et où les représentations théâtrales deviendront l'appréciation libre, calme et digne, des œuvres de l'esprit humain et du talent de leurs interprètes. Alors, mais alors seulement, il n'y aura plus de taches au soleil, et nous verrons le progrès marcher d'un pas sûr, rapide et régulier, sans laisser après lui d'idées rétrogrades, d'abus avilissants et de préjugés absurdes. En attendant ce jour si désiré, c'est vers l'autorité supérieure que nos regards se tournent, c'est à elle qu'incombe la répression énergique des excès honteux que je viens de signaler et qu'une tolérance bien regrettable a jusqu'ici encouragés. Nous appelons donc de tous nos vœux la promulgation prochaine d'une mesure qui règle d'une façon *humaine* les droits du public envers les artistes et impose sa stricte exécution. La main qui signera cette mesure civilisatrice aura bien mérité de la société entière.

PAUL BARROILHET.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU PARIS.

LA PETITE-POLOGNE. LE BOULEVARD MALESHERBES, ETC.

Ce point de Paris est en ce moment, sans contredit, l'endroit où ressort le plus vivement le contraste entre le passé et l'avenir de la capitale.

Il mérite, à ce titre, une visite spéciale et le dessin que lui a consacré le crayon de M. de Bar.

Sur la gauche de la rue du Rocher, dans le quartier célèbre jadis sous le nom de Petite-Pologne, un boulevard, des rues, une église et un établissement pour salle d'asile et écoles mutuelles sont en voie d'exécution, à la place même où s'élevaient hier les effroyables et curieuses masures croquées par notre dessinateur.

A quelques pas plus loin se trouve la place de la nouvelle église qui doit être dédiée à saint Augustin.

A gauche de l'église passe le boulevard Malesherbes, dont quelques maisons indiquent déjà le tracé. Plus haut traverse la rue de Lisbonne, tranchée à vif dans un monticule de dix mètres. Ce sol, coupé à pic, est exploré par les géologues qui viennent en examiner les couches. Il est composé de marnes alternées de glaises en filets très-minces et de couches schisteuses dont les feuillets sont incrustés de coquillages.

Cette vaste étendue de terrain, naguère encore entrecoupée de fondrières, de marais, où se montraient par hasard quelques huttes de jardiniers, va se trouver sous peu de mois transformée en quartiers magnifiques. Bornée, d'un côté, par la ligne des anciens boulevards, et, de l'autre, par la route stratégique, elle est traversée par les boulevards de Neuilly, de Malesherbes et de l'Etoile. Le boulevard de Neuilly, qui, de l'ex-barrière Monceaux, se dirige vers l'avenue dont il porte le nom, est planté en partie, et déjà bordé de quelques belles constructions; le boulevard Malesherbes, qui se bifurque autour d'un square projeté, arrive à une place circulaire où cinq hôtels splendides et d'architecture uniforme se dressent aux angles de cinq voies qui y aboutissent; enfin, sur le parcours du boulevard de l'Etoile prolongé, se trouve une autre place également circulaire, dont les constructions s'élèvent aussi avec la plus grande activité.

Eh bien, ce quartier, qui sera demain un des plus riches et des plus beaux de Paris, était hier, nous le répétons, la fameuse Petite-Pologne, c'est-à-dire un des chefs-lieux de toutes les misères de la grande ville.

Là grouillait, depuis vingt ans, et grouille encore pour quelques mois, une population flottante qui vit au jour le jour, sans souvenir de la veille, sans préoccupation du lendemain. Cette masse, qui incombe à la bienfaisance (c'est justement le nom de la rue voisine), se recrute dans les deux sexes et s'en prend à tous les âges, sans distinction. D'asile, elle n'en a pas; de métier, elle les fait tous, couche en plein vent, se nourrit à la vapeur des grandes cuisines, va nu-pieds, chante, sourit, babille et nargue la misère avec une philosophie dont les riches ne supposent pas l'existence. Les jurandes et les maîtrises sont loin dans le passé; cependant ces types font partie de corporations qui ont leurs statuts réglementaires, leurs patriarches du métier. C'est la vraie bohême, organisée, embrigadée, hiérarchisée!

Le chiffonnage, par exemple, dit un chroniqueur de l'endroit, a son père *Sans-Souci*, gai moraliste du *mannequin*, autocrate de ce bazar de la peau de lapin, des os



de bœuf et de la loque plus ou moins déchiquetée. Les chiffonniers, on l'ignore peut-être, ont leur caisse de secours, leur président, leur trésorier, leur bureau enfin ! Une fois l'an, ils se réunissent en assemblée générale pour connaître de l'emploi de leurs fonds et pour banqueter ensuite à cinquante centimes par tête, le comité se chargeant de compléter cette somme pour ceux qui ne peuvent pas la fournir. Ce jour-là, les hottes sont prises un peu tard, on festoie le petit bleu, on *ratatouille* les lapins, dont les peaux sont vendues au profit de l'œuvre ; les noix et le fromage viennent ensuite, et le cognac économique au poivre de Cayenne termine le festin. On ne se retire pas sans porter un toast à la corporation, à son président, à son doyen. Des discours sont improvisés, des vers sont chantés, puis chaque *cavalier* se retire avec *sa dame,* les enfants et les chiens suivent ; *on rigole,* selon l'expression consacrée, et, dix heures sonnées, chacun reprend son *mannequin* pour l'emplir de ce que vous savez.

Dans cette corporation du chiffonnage de la Petite-Pologne, il y a des hommes qui ont tenu le haut du pavé et des femmes aux pieds desquelles on a déposé des millions, s'il faut en croire leur historiographe. Ceux-ci ont eu chevaux et voiture ; celles-là ne savaient pas le nombre

Restes de la Petite-Pologne. Dessin d'après nature, par A. de Bar.

de leurs valets. Maintenant tous vont en sabots ou nu-pieds ; mais l'égalité devant la misère n'est pas crime, et les chiffonniers trouvent encore le moyen d'être honnêtes, en reportant à qui de droit la cuiller jetée aux ordures, le billet de banque mêlé au vieux papier, ou tels autres objets de valeur tombés sous leurs crochets. Le corps tient à sa réputation de probité ; quiconque la compromet ne fait plus partie de la société. On dort sur des chiffons à la place Laborde ; on ne dort pas sur une mauvaise conscience.

Quant au père *Sans-Souci,* les uns prétendent qu'il n'a eu qu'un métier, l'insouciance ; les autres affirment qu'il les a faits tous. Il est certain qu'il chante le couplet avec verve, qu'il le tourne gaillardement ; et, sous sa vieille veste, pourrait bien battre le cœur d'un ex-poëte, d'un ténor qui a perdu son *ut,* d'un artiste, d'un financier, qui sait ? La destinée est capable de tout !

Quoi qu'il en soit, *Sans-Souci* porte vertement ses années ; il boit sec, casse bien la croûte, fait la partie de dominos, dort vite, marche comme il dort et se fait aimer. Que de riches n'ont pas ses chances !

Mais, nous le demandons, après cette destruction de la Petite-Pologne et de tous les cloaques du vieux Paris, où diantre le père *Sans-Souci* et ses confrères iront-ils se nicher ?

P.-C.



FLEURETTE, OU LES PAUVRES MILLIONNAIRES.



Fleurette. Dessin de Gavarni.

Ce type de mendiante, déguisée en marchande de fruits et de fleurs, si bien rendu par le crayon magistral de Gavarni, vient de disparaître avec les derniers piliers des halles.

Si Fleurette existe encore, au lieu d'errer dans la rue avec son petit éventaire au flanc, elle trône à son comptoir de fer, au milieu des pyramides de légumes et de bouquets, sous les nouveaux pavillons qui abritent les grands marchés parisiens.

Ou plutôt, elle aura ouvert un splendide magasin de

fleurs sur le boulevard de Sébastopol; — à moins, — ce qui est encore possible, — qu'elle se soit déjà retirée du commerce avec une fortune acquise; car Fleurette appartenait à cette classe, si nombreuse à Paris, des riches mendiants et des pauvres millionnaires : négociants du trottoir, aveugles des ponts, donneurs d'eau bénite, joueurs d'orgue ou de clarinette, etc.

De temps en temps, les journaux révèlent les incroyables richesses amassées par ces petits métiers dans la Babylone moderne.

Une aventure arrivée à Fleurette et à son frère, marchand de peaux de lapin, prouvera que leur audace était de bonne heure sur le chemin de l'opulence.

Il y a deux ans de cela (et c'est un chroniqueur en vogue qui trahissait récemment ce mystère, dans un récit où nous n'avons que peu de mots à changer pour rétablir l'histoire de notre héroïne); il y a deux ans donc, M. L***, un de nos écrivains à la mode, reçut en se levant la lettre suivante :

« Maître, j'étais résolu à en finir avec la vie, où je m'ennuyais comme un hanneton dans une contre-basse, faute de quelques misérables rondelles de métal, vulgairement nommées pièces de cent sous, lorsque la lecture de votre dernier roman m'a prouvé qu'il y avait encore de nobles cœurs dans notre société égoïste et corrompue. Avant donc de me jeter par-dessus le pont des Arts, je donne un coup de pied jusqu'à votre domicile pour y déposer cet autographe. Le plus petit billet signé Garat rattacherait à la vie un de vos plus fervents admirateurs. L'admiration est rare par le temps qui court; j'espère que vous ne refuserez pas de la payer au prix coûtant. »

Signature, profession et adresse.

Or, la signature était celle d'André ***, Auvergnat, faisant tous les métiers, compris donc celui de marchand de peaux de lapin, — et compatriote bien connu de M. L***, à qui il avait rendu quelques services.

Étonné de trouver tant de style à un pauvre diable, le romancier fut ému jusqu'aux larmes exclusivement, prit un billet de cent francs dans son tiroir, le mit sous enveloppe et l'adressa à l'homme désespéré.

Le lendemain, M. L*** eut fantaisie de voir, comme tout le monde, *le Roman d'un Jeune Homme pauvre*. A peine avait-il pénétré dans la salle du Vaudeville, qu'il aperçut au bord d'une loge d'avant-scène son correspondant de la veille, fort bien nippé, ganté de frais, et se prélassant à côté d'une jolie femme vêtue avec la plus grande élégance.

Dans un entr'acte, le mendiant et son bienfaiteur se trouvèrent face à face. Vous croyez que le mendiant s'éclipsa. Allons donc! il marcha droit à M. L***.

— Ah! cher maître, quelle reconnaissance je vous dois!

— Je vois que cela va mieux. Dieu soit loué!

— Oh! oui. Dieu soit loué, et vous aussi, qui êtes pour moi son ministre sur terre!

— Vous êtes bien bon!

— Vous êtes surpris, n'est-il pas vrai, de me voir ici?

— Je l'avoue.

— Vous pensez que je n'avais pas de votre argent un besoin aussi pressant que je vous l'ai déclaré?

— Dame! il y a des besoins plus pressants que celui de venir au théâtre en brillante compagnie...

— Erreur, maître, grave erreur! Vous voyez cette belle blonde, en robe violette, qui s'appuie si gracieusement à l'angle gauche de la loge

— Je l'ai vue. Après?

— Eh bien! cette femme adorable est ma sœur, la pauvre Fleurette, la marchande de fruits et de fleurs des piliers de la halle. Elle me demandait depuis quinze jours de la mener au *Jeune Homme pauvre*. Hélas! je ressemblais trop à ce héros infortuné pour payer une loge d'avant-scène, et pourtant, si je n'avais pu satisfaire le désir de Fleurette, je serais mort, je vous le jure. Vous m'avez avancé l'argent qui était nécessaire, vous m'avez sauvé la vie.

— Allons, tant mieux, dit M. L*** assez froidement; et il tourna les talons.

Huit jours après, conclut M. d'Audigier, il recevait un gros panier, dans ce panier un faisan, dans le bec du faisan une bourse contenant cinq louis, et une lettre de remercîments en bonne forme.

Il eut la curiosité d'aller, ce jour-là même, aux piliers de la halle, et il y reconnut, avec son éventaire et son humble costume, la *pauvre* Fleurette qu'il avait vue en robe de soie à l'avant-scène du Vaudeville.

Il lui acheta un bouquet de violettes de cinquante centimes.

N'avions-nous pas raison de supposer qu'un frère et une sœur aussi hardis et aussi habiles ont dû arriver rapidement à la fortune?

Voici une autre anecdote qui peint mieux encore l'aplomb des riches mendiants de Paris :

Un étudiant, passant sur le pont des Arts, jeta un sou à l'aveugle que vous savez. Une heure après, il s'aperçoit qu'il a donné un louis au lieu d'un sou; et, instruit par un sergent de ville de l'adresse de l'aveugle, il y court faire sa juste réclamation.

La propreté de la maison et de l'escalier l'étonnent un peu; mais il monte à l'étage indiqué. Il sonne; on lui ouvre. Il se trouve dans une antichambre élégante.

— M. ***, l'aveugle du pont des Arts?

— C'est ici.

— Peut-on lui parler?

— M. *** est à table, en famille.

Et, en effet, par une porte qui s'entre-bâille, l'étudiant aperçoit, dans une belle salle à manger, un dîner copieux de gibiers et de vins fins, dix à douze personnes à table, et, au milieu d'elles, l'aveugle en habit noir et en cravate blanche!

Moitié curiosité, moitié indignation, le jeune homme s'approche de ce festin de Balthazar, raconte son aventure et réclame son louis d'or.

L'aveugle le laisse dire avec majesté et lui répond, sans retourner la tête, en achevant un verre de champagne :

— Veuillez repasser demain, monsieur; je n'ai pas encore fait ma caisse! P.-C.

P.-S. En achevant ces lignes, nous lisons dans un journal : « Le vieux donneur d'eau bénite de l'église de *** vient de mourir. On a trouvé dans son galetas des titres de rente considérables et, dans sa paillasse, environ cent mille francs en or et en billets. C'était le père de Fleurette, la marchande si connue des piliers de la halle, et du brocanteur André ***, tous deux aussi riches que le vieux mendiant, et dont la fortune est encore doublée par cet héritage. »

Il est donc probable que Fleurette a maintenant une loge à l'Opéra.



LA SCIENCE EN FAMILLE. — HISTOIRE DE L'ÉLECTRICITÉ (1).

LE GALVANISME ET LA PILE DE VOLTA. — LA GALVANOPLASTIE.

Symptômes d'ennui. Appel au docteur. On demande de l'électricité. La boîte magique. L'histoire de l'électricité continuée. Le galvanisme et la pile de Volta. Galvani et sa découverte. Le rhume et le bouillon de grenouilles. Mme Galvani et sa bonne. Les pattes de grenouilles. La vérité rétablie. Mémoire de Galvani. L'électricité animale. Enthousiasme du monde savant. Revirement. Alexandre Volta. Ses débuts; ses premières découvertes. L'électricité métallique. Rivalité. Les *Galvanistes* et les *Voltaïstes*. La pile électrique. Victoire et erreur de Volta. Volta à l'Institut de France. Admiration et sympathie de Napoléon Ier pour ce savant. Le *chemin des grandes découvertes*. Le grand prix. La galvanoplastie ou métallurgie électrique. La pierre philosophale. Premiers essais. Th. Spencer et Jacobi. L'enfant cuivré. Les statues en nature. La fonderie ancienne et la fonderie nouvelle. Applications diverses de la galvanoplastie. Cuivrage de la fontaine du square Louvois. Étamage galvanique de la fonte. La suite à demain. Réclamations. Promesse d'une surprise.

— Docteur, dit un soir Mme de X***, la conversation languit; nous ne sommes pas, pour le moment, en train d'avoir de l'esprit. La politique dort, et ces messieurs nous font la galanterie de ne pas la réveiller; la chronique du pays et des environs n'offre à notre médisance aucun aliment; rien de nouveau ne s'est produit, que nous sachions, depuis la semaine dernière, dans le domaine des lettres et des arts. Pas le plus petit drame judiciaire à se mettre sous la dent; l'actualité, en un mot, fait défaut. Racontez-nous donc une de ces histoires que vous racontez si bien.

— Madame, répondit le docteur en s'inclinant avec un sourire modeste, vous me flattez.

— C'est tout simple: j'ai besoin de vous.

— Permettez-moi de vous dire, madame, que, dans une réunion que vous présidez et qui est pourvue d'autant d'esprit et de...

— Cher docteur, de grâce, point de modestie ni de compliments. Nous sommes altérés de science et nous vous prions d'épancher sur nous les flots lumineux de votre urne magique.

— Parlez-nous toujours d'électricité, docteur, dit une autre dame; je suis sûre que vous avez encore beaucoup de belles choses à nous conter sur ce sujet.

— Oui, oui, firent plusieurs voix; de l'électricité, docteur, encore de l'électricité! nous voulons être électrisés!

— En vérité! repartit le docteur. Eh bien! je vous prends au mot; tout à l'heure je ferai apporter ici non pas mon urne, mais ma boîte magique, et je vous donnerai de l'électricité autant et plus peut-être que vous n'en voudrez.

Personne ne fut effrayé de cette menace, et chacun manifesta, au contraire, une grande impatience de voir la boîte magique et d'en éprouver les effets.

— Doucement, doucement, dit le docteur, qui se donnait assez volontiers le plaisir de taquiner un peu son auditoire: chaque chose en son temps, mesdames, s'il vous plaît. Commençons par la théorie avant d'arriver à la pratique, et laissez-moi, avant de mettre à l'épreuve votre système nerveux, m'acquitter de la tâche qui m'a été imposée par la volonté souveraine de notre gracieuse hôtesse. Pour compléter l'histoire de l'électricité, — autant qu'une telle histoire peut être complétée dans des causeries comme celles dont vous voulez bien me charger et dont vous avez l'indulgence de vous contenter, — il me resterait à vous montrer l'électricité dans sa plus importante application industrielle, la galvanoplastie; à vous parler de la médecine électrique, de l'éclairage électrique; — car on aime beaucoup l'électricité aujourd'hui, et l'on en met partout. Je ne m'engage pas à épuiser ce programme; mais j'emploierai de mon mieux les instants qui nous séparent encore de l'heure du repos, et je vous promets de terminer la soirée par quelques expériences... *in anima nobili*, puisque vous êtes décidés, mesdames et messieurs, à en être vous-mêmes les sujets.

L'assemblée ayant accueilli ce préambule par des marques unanimes d'approbation, le docteur reprit:

— J'ai prononcé, dans notre dernier entretien, deux noms célèbres, que rappellent sans cesse les noms sous lesquels on désigne aujourd'hui les principaux phénomènes électriques et les appareils servant à les produire. Les mots *galvanisme*, *galvanoplastie*, *pile de Volta*, *courant voltaïque*, etc., sont dans toutes les bouches, et c'est justice, car les découvertes de ces deux grands physiciens, Galvani et Volta, ont été le point de départ de toutes les merveilles que les physiciens modernes sont parvenus à accomplir au moyen de l'électricité.

Aloysius Galvani et Alessandro Volta étaient contemporains, et, de plus, compatriotes; j'entends Italiens tous deux. Le premier, né à Bologne en 1737, médecin et physiologiste distingué, occupait à l'université de sa ville natale la chaire d'anatomie, lorsque, en 1780, il observa, pour la première fois, le singulier phénomène que nous avons tous vu reproduire au collége dans les cours de physique élémentaire. Vous aussi, mesdames, vous avez sans doute entendu parler plus d'une fois de l'aventure assez vulgaire et tout à fait fortuite qui aurait été, selon la plupart des auteurs, l'origine d'une des plus grandes découvertes de la science moderne. M. L. Figuier dit, dans une note de son excellente notice sur la pile de Volta (1), qu'étant élève de philosophie au lycée de sa ville natale, il s'était amusé à relever, dans les traités de physique qu'on met aux mains des écoliers, les différentes manières dont cette anecdote est racontée, et qu'il a recueilli ainsi une vingtaine de variantes.

Je m'empresse d'ajouter que les plus accréditées sont précisément celles qui s'éloignent le plus de la vérité. J'en prends une au hasard: c'est, je crois, celle qui a été reproduite par Arago dans son *Éloge historique de Volta*, où l'on peut lui reprocher d'avoir accepté un peu légèrement ce qui pouvait augmenter la gloire de son héros en diminuant d'autant celle de Galvani. Ce dernier, dit l'anecdote, était enrhumé; il avait prié sa femme de lui faire du bouillon de grenouilles, et Mme Galvani avait donné, en conséquence, des ordres à sa cuisinière. Cette fille ayant préparé les batraciens *secundum artem*, c'est-à-dire les ayant séparés en deux, et ayant dépouillé avec

(1) Voir les tomes XXVI, p. 221, et XXVII, p. 291, 375.

(1) *Histoire et exposition des principales découvertes scientifiques modernes.*



soin les trains de derrière, accrocha toutes ces pattes au balcon ou à la balustrade en fer d'une fenêtre, sans doute pour les empêcher de se gâter en attendant que son feu fût allumé. Mais alors, ô surprise ! les pattes se mirent à gigotter ensemble comme les jambes d'un corps de ballet au premier coup d'archet du chef d'orchestre. La bonne a presque peur et appelle sa maîtresse, qui, à son tour, appelle son mari. Galvani accourt, examine les pattes ; il les voit frémir encore et se contracter au contact du métal ; il répète l'expérience, et le même phénomène se renouvelle.

D'après une autre version, Mme Galvani avait voulu se charger elle-même d'apprêter et de faire cuire les grenouilles, et elle s'était installée pour cela, non pas à l'office ou à la cuisine, comme eût fait toute autre ménagère, mais dans le laboratoire de son mari. Les pattes de grenouilles étant dépouillées, elle les avait placées, non dans une assiette et sur une table, comme eût fait encore toute femme aimant l'ordre et la propreté et respectant les appareils qui servent à l'étude des sciences, mais sur le support même d'une machine électrique à l'aide de laquelle son mari faisait alors quelques expériences. Au moment où le professeur tirait une étincelle de la machine, sa femme vit les pattes de grenouille tressaillir, et attira sur cette circonstance l'attention de Galvani, qui s'empressa d'en faire l'objet de nouvelles recherches expérimentales et théoriques.

Les autres versions, dont je vous fais grâce, sont dans le même goût, — aussi puériles et aussi peu vraisemblables ; — et la conclusion en est toujours que Galvani, qu'on représente comme un anatomiste de quelque mérite, mais comme un très-médiocre physicien, ne dut qu'à un hasard des plus vulgaires la découverte qui illustra son nom, et dont, ajoute-t-on, il ne sut tirer aucun parti pour l'avancement de la science. Conclusion injuste, tirée d'un fait inexact.

Sans doute, la découverte dont il s'agit fut l'effet d'un hasard, mais d'un hasard scientifique, si je puis ainsi dire ; d'un de ces hasards que font naître, pour les savants seuls, les combinaisons variées de leurs expériences, et qui leur font trouver quelquefois autre chose que ce qu'ils cherchent. La vérité est que Galvani s'occupait à la fois, en 1780, de travaux anatomiques et de recherches sur l'électricité. Il étudiait notamment les mouvements musculaires des grenouilles, et, ayant disséqué un de ces animaux, il l'avait déposé sur la table qui portait une machine électrique. Il ne fait nulle difficulté d'avouer qu'il ne soupçonnait point ce qui allait arriver, et *qu'il se proposait tout autre chose*. Deux de ses aides travaillaient en ce moment dans le laboratoire, et tandis que l'un d'eux tournait le plateau de la machine pour développer de l'électricité et tirer des étincelles du conducteur, l'autre vint à toucher avec la pointe de son scalpel les nerfs cruraux internes de la grenouille. Aussitôt les pattes furent agitées comme par des convulsions. L'aide crut remarquer que ces contractions musculaires se produisaient au moment même où l'étincelle jaillissait du conducteur. Il avertit aussitôt le maître, absorbé en ce moment par d'autres préoccupations. Galvani répéta l'expérience, et conçut dès lors un ardent désir de pénétrer la cause d'un si étrange phénomène.

Ce fut dans ce but que, voulant savoir si l'électricité atmosphérique aurait la même action excitante que celle de la machine, il suspendit à son balcon des arrière-trains de grenouilles, au moyen de crochets de cuivre passés dans le tronçon de colonne vertébrale qui restait adhérent aux membres. Pendant plusieurs jours cet essai ne produisit aucun résultat. « Enfin, dit Galvani dans son mémoire : *De l'action de l'électricité sur les mouvements musculaires*, fatigué d'attendre si longtemps en vain, je me mis à frotter et à presser contre les barreaux de fer les crochets de cuivre auxquels étaient suspendues les grenouilles, afin de voir si les contractions musculaires seraient excitées par cet artifice. » Elles le furent, en effet ; seulement elles n'avaient lieu que lorsque les pattes de l'animal se trouvaient en contact direct avec le balcon, et cela sans que l'état électrique de l'atmosphère y fût pour rien.

Tout était donc remis en question : les contractions musculaires ne pouvaient plus être attribuées à une influence extérieure. En variant de nouveau ses expériences pour découvrir la source d'où partait l'électricité qui circulait dans les fibres nerveuses de l'animal, Galvani fut amené à reconnaître que les secousses spasmodiques avaient lieu toutes les fois que les nerfs lombaires étaient mis extérieurement en communication avec les muscles cruraux par l'intermédiaire d'un arc métallique, soit composé, soit simple, ou même par une autre matière conductrice quelconque. Il constata que les métaux étaient les corps les plus propres à former l'arc excitateur, ce qu'il attribua seulement à leur plus grande conductibilité. Quelle conclusion tirer de ces faits, sinon que la source d'électricité résidait dans la substance même des nerfs et des muscles? Rien, il faut l'avouer, n'était plus vraisemblable, et l'on peut même dire que cette hypothèse était la seule qu'on pût alors tirer logiquement des phénomènes observés par le savant professeur de Bologne. Celui-ci, par une ingénieuse comparaison, assimilait le système musculaire des animaux à une bouteille de Leyde, dans laquelle les nerfs jouaient le rôle de simples conducteurs, et il n'hésitait pas à affirmer l'existence d'une électricité animale se dégageant et agissant incessamment sous l'influence de la force vitale, et persistant encore pendant un certain temps après la mort.

Le mémoire que j'ai cité tout à l'heure, et dans lequel Galvani exposait les résultats de ses laborieuses recherches, poursuivies pendant dix années avec une patience et une sagacité admirables, ce mémoire parut en 1791, et produisit dans le monde savant une vive et profonde sensation. Les physiciens et les physiologistes de tous les pays s'empressèrent de vérifier les faits annoncés par le professeur de Bologne ; la plupart adoptèrent sa théorie ; quelques-uns seulement, dans le principe, essayèrent de la combattre, et pendant quatre ans la discussion sembla devoir aboutir infailliblement au triomphe de la doctrine que soutenaient avec force Galvani et ses nombreux adhérents. Mais tout à coup parut dans l'arène un nouveau champion qui allait changer la face des choses, en opposant à la théorie de l'électricité animale ou physiologique celle de l'électricité métallique, et — chose étrange ! — en tirant de cette théorie, complétement fausse, des conséquences pratiques dont la haute portée et les magnifiques résultats donnèrent à son erreur tout le prestige et toute la puissance de la vérité.

Ce champion, c'était Volta. Il était plus jeune que Galvani de quelques années ; il avait en outre sur lui l'avantage que donnent une plus grande confiance en soi, une audace et une rapidité de conception qu'on peut prendre pour du génie, enfin cette faculté d'inventer, de créer, qui, guidée par un sens vraiment pratique et par des connaissances étendues et raisonnées, ne manque guère d'accomplir de grandes choses. Né à Côme en 1745,

Alessandro Volta s'était fait remarquer dès son enfance par des facultés peu communes, par une aptitude singulière à tous les exercices de l'esprit, et surtout par un goût prononcé pour les sciences. Très-jeune encore, il fut nommé professeur de physique à l'université que possédait sa ville natale; bientôt après il obtint la même chaire à l'université de Pavie, et il en demeura titulaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1827. Au moment où parut le mémoire de Galvani, Volta s'était déjà signalé par des travaux d'une incontestable valeur, par des découvertes et par des inventions qui eussent suffi pour préserver son nom de l'oubli. On lui doit plusieurs instruments et appareils encore en usage dans les cabinets de physique et dans les laboratoires: l'*électrophore*, qui est une petite machine électrique portative et économique, d'une extrême simplicité; l'*eudiomètre*, qui a rendu de si grands services pour l'analyse et la synthèse des corps gazeux au moyen de l'électricité; l'*électroscope à pailles;* une sorte de pistolet électrique, bien connu sous le nom de *pistolet de Volta*. J'en oublie probablement. Volta fut d'abord partisan très-décidé de la doctrine de Galvani; mais il ne tarda pas à changer de rôle et à s'en déclarer l'adversaire. S'emparant de quelques objections précédemment émises par d'autres physiciens, il attaqua vivement la théorie de son illustre compatriote; et comme à cette théorie il en fallait opposer une autre, pour combattre l'électricité animale, il imagina d'emblée l'*électricité métallique*. Il prétendit que le contact de deux métaux différents suffisait pour provoquer le dégagement d'électricité qui, dans les expériences de Galvani, se manifestait par les contractions des muscles de la grenouille. L'assurance et le talent qu'il déploya pour soutenir cette proposition erronée lui attirèrent un grand nombre de partisans, et bientôt le monde savant fut partagé en deux camps : les *galvanistes*, qui tenaient pour l'électricité animale, et les *voltaïstes*, qui argumentaient en faveur de l'électricité métallique; ceux-ci gagnant chaque jour le terrain que ceux-là perdaient. Quiconque ne se rangeait pas sous l'une ou l'autre bannière ne parvenait point à se faire écouter. Un seul physicien alors entrevit la vérité, et tenta de démontrer que le dégagement d'électricité n'avait sa source ni dans l'organisme animal, ni dans le contact des métaux, mais bien dans une action chimique, dans l'oxydation de l'un des métaux formant l'arc excitateur. Ce physicien était un Florentin nommé Fabroni. Ses contemporains ne lui firent pas même l'honneur de l'entendre, et les nôtres savent à peine qu'il a existé. L'explication des effets de la pile par une action chimique ne devait triompher que plus tard, grâce aux observations de Ritter, de Wollaston, de Davy, et surtout grâce aux beaux travaux de MM. de La Rive et Faraday.



Galvani. L'expérience des grenouilles. Dessin d'A. Bourgoin.

Cependant la victoire était encore indécise entre les deux écoles rivales, lorsque Volta trancha la discussion et s'assura un triomphe longtemps incontesté, en construisant ce merveilleux appareil, la pile, qui semblait la démonstration palpable et invincible de son système. Et pourtant le système était faux; mais, comme l'a dit Bacon : « La vérité sort plutôt de l'erreur que de la confusion. » Galvani avait été meilleur observateur que son heureux rival, mais il avait confondu l'effet avec la cause. Volta ne tomba point dans ce piége, il sut instinctivement s'attacher à ce qu'il y avait de vrai dans son erreur, à savoir,



que le dégagement d'électricité partait de l'arc métallique et non de la substance musculaire. Il mit de côté celle-ci, que Galvani s'obstinait à faire intervenir comme agent principal dans ses recherches, et convaincu que, dans l'expérience du balcon, c'était le contact du crochet de cuivre avec les barreaux de fer qui avait provoqué le dégagement d'électricité, il se mit à accoupler de la même manière des métaux différents, partant inégalement oxydables. Il remarqua d'abord, dans le cours de ces essais, que l'électricité se dégageait mieux lorsque, au lieu de se trouver en contact immédiat, ces métaux étaient séparés par une couche de liquide, surtout si ce liquide était légèrement acide ou alcalin; et, sans se douter que l'action chimique exercée sur l'un des métaux était la vraie cause du phénomène, il fut amené à placer entre les deux disques métalliques un corps spongieux imbibé d'eau acidulée. Il composa donc son *élément* ou *couple électro-moteur* d'un disque de zinc et un disque d'argent, séparés par une rondelle de drap mouillé. Puis, ayant remarqué que la tension électrique augmentait à mesure qu'il superposait les uns aux autres un plus grand nombre de ces couples, il en composa une *pile* (car telle est l'origine du nom que l'appareil a conservé, tout en changeant complétement de forme), comprenant jusqu'à vingt éléments maintenus par des montants en bois. Enfin avec cette pile, dont les deux bases — les deux pôles, comme on a dit plus tard — étaient mises à volonté en communication au moyen de deux fils conducteurs attachés, l'un au disque d'argent sur lequel reposait toute la pile, l'autre au disque de zinc qui la couronnait, il obtint un courant électrique continu, c'est-à-dire une force susceptible des applications les plus inattendues et les plus variées. Ne nous étonnons point qu'en présence d'une telle création les adversaires de Volta se soient inclinés silencieux et pleins d'admiration.

Volta se rendit à Paris vers la fin de l'année 1800, pour conférer avec les physiciens français. Jamais, depuis que Franklin était venu dans cette capitale, l'arrivée d'un savant étranger n'y avait produit une aussi grande sensation.

Napoléon, alors premier consul, le reçut avec toutes les marques de la plus haute estime, et voulut assister aux séances de l'Académie des sciences, — ou plutôt de la première classe de l'Institut national, — qui furent consacrées à entendre de la bouche même du professeur de Pavie l'exposé de ses découvertes. Volta exécuta devant l'illustre compagnie plusieurs expériences relatives à l'action chimique de la pile, notamment la décomposition de l'eau, et l'inflammation du gaz hydrogène dans son pistolet électrique.

Bonaparte fut vivement frappé de ces expériences; il pressentit alors les immenses services que le galvanisme était appelé à rendre à la chimie et aux arts chimiques, et s'adressant à Fourcroy qui était assis près de lui :

« Voici, lui dit-il, des phénomènes qui appartiennent plus à la chimie qu'à la physique, et dont vous devez vous emparer. »

Sur sa proposition, une médaille d'or fut décernée à l'inventeur de la pile; elle portait cette inscription :

A VOLTA, SÉANCE DU 11 FRIMAIRE AN IX.

Volta reçut en outre du premier consul six mille francs pour ses frais de route.

Là ne se bornèrent pas les témoignages de sympathie presque enthousiaste de Napoléon pour celui qui était devenu à ses yeux, selon l'expression d'Arago, le type du génie. Il le fit successivement chevalier de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer, membre de la Consulte italienne, comte et sénateur du royaume lombard. Quand l'Institut italien venait lui présenter ses hommages, et qu'il n'apercevait pas tout d'abord Volta dans ses rangs, il s'informait aussitôt de lui avec anxiété : « Où est Volta? disait-il; serait-il malade? Pourquoi n'est-il pas venu? » En 1804, Volta ayant parlé de résigner ses fonctions de professeur pour cause de santé : « Je n'y saurais consentir, dit Napoléon. L'enseignement le fatigue? qu'il ne fasse, s'il le veut, qu'une seule leçon par an; mais l'université de Pavie serait frappée au cœur le jour où je permettrais qu'un nom aussi illustre disparût de la liste de ses membres... D'ailleurs, un bon général doit mourir au champ d'honneur. »

Le galvanisme était, aux yeux de Bonaparte, *le chemin des grandes découvertes*. Préoccupé de cette pensée, même au milieu des plus graves soucis de la politique et de la guerre, il écrivit d'Italie à son ministre de l'intérieur Chaptal, le 26 prairial an X, — peu de temps après la bataille de Marengo, — une lettre dans laquelle il annonçait son intention de fonder un prix annuel de trois mille francs « pour la meilleure expérience faite dans le cours de chaque année sur le fluide galvanique, » et un autre prix de soixante mille francs « pour celui qui, par ses expériences et ses découvertes, ferait faire à l'électricité et au galvanisme un pas comparable à celui qu'avaient fait faire à ces sciences Franklin et Volta. »

Les étrangers de toutes les nations étaient également admis au concours.

Vous pensez bien que la première classe de l'Institut, à qui ce projet fut soumis, s'empressa de le sanctionner. Le prix annuel de trois mille francs n'a été décerné qu'une fois, au chimiste anglais Humphry Davy, pour ses beaux travaux sur la décomposition électro-chimique d'un grand nombre de corps, et notamment des oxydes métalliques, que l'ancienne chimie désignait sous le nom de *terres* et d'*alcalis*.

Le grand prix de soixante mille francs n'a jamais été décerné. Est-ce à dire qu'il n'ait pas été mérité? Je ne le pense pas; il est au moins une découverte par laquelle la science de l'électricité a été avancée autant que par celles de Franklin et de Volta : c'est la découverte de l'électro-magnétisme, qui est devenu à lui seul une science, et qui, en mettant aux mains de l'homme une force nouvelle, d'une précision et d'une rapidité incomparables, a donné naissance, non-seulement à la télégraphie actuelle, mais à toute la mécanique électrique. L'auteur de cette mémorable découverte, si féconde en merveilleux résultats, fut, vous vous le rappelez, le physicien danois Œrsted.

Napoléon ne se trompait pas, lorsqu'il appelait le galvanisme « le chemin des grandes découvertes. » Que de grandes choses accomplies! que de bienfaits répandus sur l'humanité grâce au galvanisme! la galvanoplastie, par exemple, qu'on a bien mieux nommée l'ÉLECTRO-MÉTALLURGIE. — C'est, en effet, une métallurgie nouvelle, bien autrement facile et économique, susceptible d'un bien plus grand nombre d'applications que l'ancienne. Songez : l'art de pétrir, de couler, de mouler, de façonner, de superposer les métaux, — sans outils, sans chaudières, sans fourneaux, sans feu, — dans des cuves d'eau d'où l'on retire le travail tout fait! On a mis dans ces cuves du zinc, de l'étain, du fer, — des métaux vils, — on en retire de l'argent ou de l'or! — C'est la pierre philosophale, c'est le grand œuvre vainement poursuivi par ces pauvres alchimistes pendant tant de siècles! — De l'argenterie, des

vases d'or, des statues de bronze ou d'argent, de la vaisselle plate, en voulez-vous? En voilà! C'est pour rien : tout le monde en peut avoir. Il n'y a, me direz-vous, que la surface, une épaisseur d'une fraction de millimètre, qui soit de bronze, d'argent ou d'or, dans tous ces objets de luxe qu'on voit étinceler dans les magasins, et qui vont orner la table et les étagères des petits bourgeois. — Qu'importe! la surface, c'est l'essentiel, c'est tout. Que voit-on, que touche-t-on dans les objets en or ou en argent massif? la surface. Et dans l'orfévrerie électroplastique? la surface aussi, qui est bien d'or pur et d'argent irréprochable. Pourquoi se soucier du dessous? Vanité, vanité! petite satisfaction de dire, non : Ce que j'ai est beau, bien travaillé, de bon goût; mais: Ce que j'ai est *tout* en argent, *tout* en or, et coûte très-cher!

Pardon pour cette boutade, mesdames; mais, dites, n'est-ce pas une admirable et heureuse création que celle qui met le luxe, le vrai luxe artistique, élégant, la propreté, le confortable, à la portée de tous, du pauvre comme du riche?... Le premier qui réussit à dorer l'argent au moyen de la pile fut Brugnatelli, élève et collaborateur de Volta. Ses essais datent de 1801. Je les cite pour mémoire, car ils n'eurent point de suite et ne furent connus que de son correspondant Van Mons. Le principe fondamental de la galvanoplastie fut appliqué pour la première fois en 1837 à Liverpool, en Angleterre, par M. Thomas Spencer, et à Derpt, en Russie, par M. Jacobi. L'histoire des sciences offre plus d'un exemple de ces découvertes accomplies simultanément sur des points très-éloignés et par des chercheurs qui, loin d'associer leurs efforts ou de s'emprunter leurs idées, étaient complétement étrangers l'un à l'autre, et souvent ne se connaissaient même pas de nom. Le télégraphe électrique nous en a déjà fourni un exemple fameux. Je vous en citerai bientôt un autre encore, en vous parlant de la dorure et de l'argenture galvaniques. Spencer et Jacobi reconnurent donc que, si l'on fait passer le courant voltaïque, produit par un couple cuivre et zinc, à travers une solution de sulfate de cuivre, ce dernier métal, réduit par l'action du courant, vient se déposer et se mouler avec une rigoureuse exactitude sur tout objet placé au pôle négatif. Jacobi reconnut en outre qu'on peut alimenter le bain de sel de cuivre, c'est-à-dire le maintenir toujours à l'état de saturation nécessaire pour que le dépôt s'effectue, en plaçant dans ce bain même, au pôle positif, une lame de cuivre qui se dissout au fur et à mesure que l'oxygène et l'acide sulfurique deviennent libres par la réduction du métal qui se dépose au pôle négatif. Cette lame de cuivre, ou de tout autre métal destiné à fournir constamment à l'agent électrique la matière sur laquelle s'exerce son action, a reçu des physiciens le nom d'*anode* ou d'*électrode soluble*. Toute la galvanoplastie était là : il ne restait plus qu'à la perfectionner et à l'utiliser. On n'y a pas manqué.

Il me faudrait, mesdames et messieurs, occuper, pendant une semaine au moins, toutes vos soirées, pour vous initier à la théorie et à la pratique des innombrables applications que l'électro-métallurgie a reçues dans les arts, dans l'industrie et dans les sciences expérimentales.

Je voudrais en choisir quelques-unes seulement, parmi les plus intéressantes; mais encore ce choix est-il fort embarrassant.

Vous savez qu'on applique aujourd'hui la galvanoplastie, non-seulement à la reproduction des objets moulés ou sculptés d'un seul côté, comme les médailles et les bas-reliefs, — cela, c'est l'enfance de l'art, — mais au moulage des rondes bosses, des planches gravées, des clichés d'imprimerie; qu'on y a recours pour revêtir d'une couche métallique une multitude d'objets de toute espèce, auxquels on conserve ainsi exactement leurs formes propres, et qu'on garantit contre toute altération par les agents extérieurs. On peut, par exemple, recouvrir d'une couche de cuivre, ou de bronze, ou d'argent, des fruits, des fleurs, voire des animaux, que vous placeriez, madame, sur votre étagère, où chacun admirerait à bon droit le merveilleux talent de l'artiste qui les a modelés. Ce procédé est précieux pour la conservation des pièces anatomiques, des spécimens d'histoire naturelle. J'ai vu un jour, dans le vestibule de l'Institut, le cadavre d'un enfant nouveau-né que M. Soyer avait réussi à couvrir entièrement d'une couche de cuivre, et que vous eussiez pris pour une petite statue. Quelque jour, au lieu d'ensevelir et d'inhumer les grands hommes, et d'élever sur leur tombe une statue où leurs traits sont toujours plus ou moins modifiés par l'imagination de l'artiste, on les plongera, après leur mort, convenablement vêtus et préparés, dans une cuve galvanoplastique, et l'on aura ainsi atteint ce double but, de préserver leur corps de la destruction, et de pouvoir les exposer en personne aux regards des générations futures.

La galvanoplastie a déjà remplacé, pour les statuettes et les objets d'art de petite dimension, la fonderie en bronze et en cuivre; elle ne tardera pas, sans doute, à la remplacer aussi pour la statuaire monumentale et pour une foule d'autres choses. Ce sera là un progrès immense. Le coulage d'une grosse pièce, dans une fonderie, est un travail dispendieux, difficile, qui exige des constructions et des agencements considérables, un vaste atelier, un fourneau, ou plutôt une fournaise cyclopéenne, une grande consommation de combustible, un nombreux personnel d'ouvriers robustes et aguerris. Cette opération n'est même pas sans danger. C'est, je l'avoue, un imposant spectacle que ce métal incandescent qui s'échappe en bouillonnant de son cratère pour s'engouffrer avec un grondement terrible dans le moule solidement établi sous le sol de l'atelier, et ces hommes noircis par le feu et la fumée qui, armés de longues torches, se tiennent près des ouvertures ménagées dans la cavité souterraine, pour faciliter l'issue de l'air : c'est fort beau, mais une explosion peut avoir lieu; une fuite, une petite précaution négligée peut compromettre le succès de l'opération et la vie des travailleurs. On est d'ailleurs obligé de donner aux pièces une certaine épaisseur; le métal ne pénétrerait pas dans toutes les parties du moule si les parois étaient trop rapprochées. Et puis, il faut attendre que le métal soit refroidi pour le retirer, après quoi le travail n'est pas encore terminé. Si l'ouvrage est de grande dimension et de formes complexes, il faut le couler en plusieurs morceaux. Tout cela est fort beau, mais plein de risques et de difficultés.

Rien de semblable dans la métallurgie galvanique : des cuves remplies d'un bain tiède, quelques piles d'une force médiocre, des feuilles de métal, un très-petit nombre d'ouvriers pour entretenir et disposer les appareils, plonger et retirer les pièces : voilà tout l'attirail nécessaire. Et quels résultats! quelle rapidité, quelle sûreté d'effet! Toutes les opérations se font comme par enchantement. C'est magique. Avec une pile, quelques kilogrammes de cuivre, de zinc, d'étain, de sels à bon marché, on exécute tout ce qu'on veut. On fond des caractères d'imprimerie, on reproduit des planches gravées, ou bien on fabrique des planches à graver, on

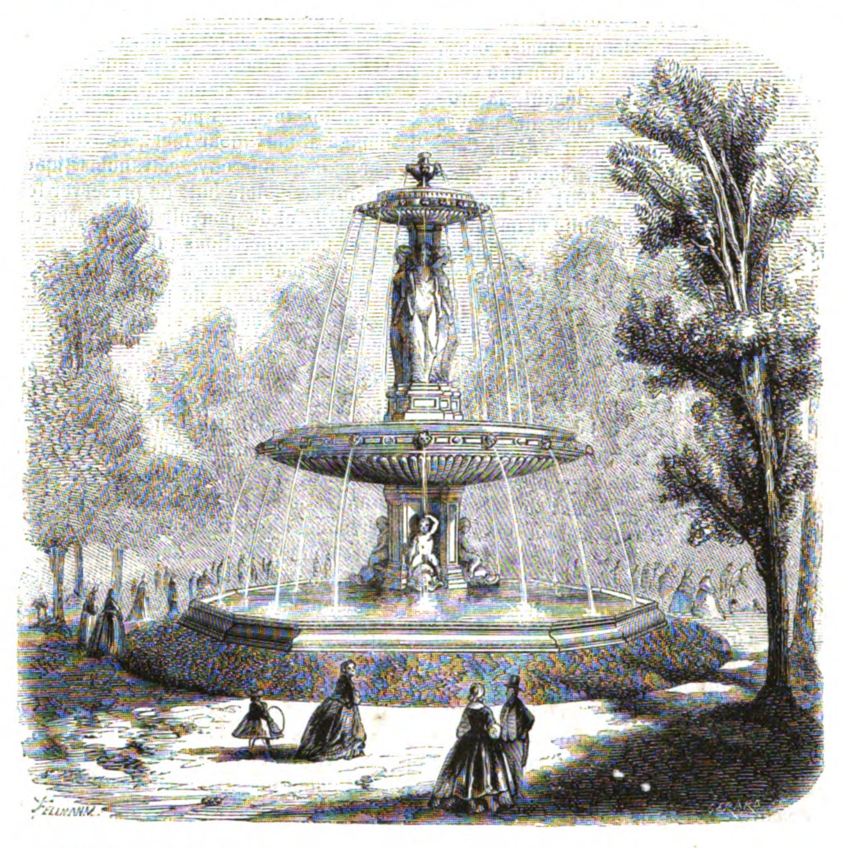


grave même directement, comme à l'eau-forte. Il suffit pour cela de placer la planche, vernie et dessinée à la pointe, au pôle positif, à la place de l'électrode soluble : l'oxygène et l'acide, mis en liberté par le courant, vont attaquer les parties du métal mises à nu, et faire de chaque trait un sillon qui reçoit ensuite l'encre d'imprimerie. Pendant ce temps, le métal réduit se dépose à l'autre pôle où il forme une médaille, une figure, un cliché, que sais-je encore !

Vous savez qu'on a dernièrement revêtu d'une couche de cuivre la belle fontaine de la place — pardon ! — du *square* Louvois. Il est question d'appliquer le même procédé au doublage des navires. Je dois ajouter que des hommes compétents ont exprimé des doutes sur la solidité de l'enduit cuivreux déposé sur de la fonte. Il paraît établi que la galvanisation manque d'adhérence lorsqu'elle s'applique à des métaux n'ayant point d'affinité l'un pour l'autre. C'est le cas du fer et du cuivre.

Aussi M. Beslay aura-t-il rendu un double service à l'industrie, par son excellent procédé pour l'étamage galvanique des métaux usuels et surtout du fer et de la fonte. Non-seulement l'étamage, qui s'opère sur des pièces de toute forme et de toute dimension, supprime d'une manière absolue l'oxydation du fer; mais il permet de déposer ensuite, sur ce métal, une couche très-adhérente de cuivre, d'or ou d'argent.

Mais je ne vous ai rien dit encore de l'argenture et de la dorure galvaniques. C'est toute une histoire, et il



La fontaine de la place Louvois, cuivrée par la galvanoplastie. Dessin de Fellmann.

est bien tard pour la commencer. Je vous propose donc de la remettre à demain. Demain aussi je vous parlerai de l'application de l'électricité à la médecine.

— Docteur, dit une dame, vous nous aviez promis de terminer aujourd'hui la séance par l'exhibition d'une certaine boîte magique, et même de nous électriser tous au moyen d'une terrible machine renfermée dans ladite boîte. Auriez-vous abusé de notre crédulité pour éprouver notre courage ?

— Nullement, madame ; mais mon devoir de médecin est de ménager vos nerfs, déjà fatigués sans doute par la longue et patiente attention que vous avez daigné me prêter. Permettez-moi donc de vous manquer de parole pour aujourd'hui, et de remettre aussi nos expériences à demain. Je vous promets, foi de docteur, un dédommagement.

— Lequel, docteur, lequel ?

— Une surprise : à la condition que Mme de X*** voudra bien ne laisser entrer personne le soir dans le salon avant que j'en ouvre moi-même la porte.

— Bien volontiers, dit Mme de X***; mais au moins n'allez pas nous faire peur. Vous savez que je ne suis pas brave.

— Ne craignez rien, madame; ce que j'ai l'intention de vous montrer n'aura rien d'effrayant.

— Et vous nous électriserez, bien sûr, — avec une boîte ? dit une jeune fille.

— Oui, mademoiselle, avec une boîte.

Sur cette affirmation du docteur, les hôtes du château allèrent se préparer, par une bonne nuit, à supporter les émotions du lendemain.

ARTHUR MANGIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

REVUE DE L'ANNÉE 1860.



Portrait de Decamps, d'après une photographie de Tournachon jeune. Dessin de Morin.

NÉCROLOGIE.

Mgr DE PRILLY, ÉVÊQUE DE CHALONS.

Ce saint prélat ouvre la nécrologie de 1860. Il est mort justement le 1er janvier. Sa vie offre un modèle de courage, de modestie et d'abnégation. Né à Avignon, le 29 octobre 1778, il avait commencé ses études au collége militaire de Tournon, et il les terminait au collége Mazarin lorsque révolution éclata. Le jeune de Prilly fut incorporé dans un régiment de dragons. Nommé capitaine après la bataille de Zurich, il fut remarqué par l'Empereur, qui confia plusieurs fois des opérations hardies à son *petit capitaine*, ainsi qu'il l'appelait. Au milieu des camps, M. de Prilly avait conservé la piété fervente de ses premières années. Il venait d'être nommé aide de camp du général Duvier de Lacoste, lorsqu'il tomba sur un passage des livres saints qui le toucha profondément; il résolut alors de se consacrer tout entier à Dieu. Sa mère lutta vainement contre ce projet : le capitaine de dragons en-

tra au séminaire d'Aix. Lorsque M. de Prilly eut reçu les ordres, il revint à Avignon, où il fonda dans la maison paternelle un petit séminaire pour les diocèses d'Avignon et de Nîmes.

Les services et les vertus de M. de Prilly l'avaient signalé à l'attention de Mgr Frayssinous, alors ministre des cultes : une ordonnance du 7 avril 1823 l'appela au siége de Châlons. Cette nomination l'effraya tellement qu'il en tomba malade, et il n'accepta la dignité épiscopale que sur les injonctions de Mgr Molin, évêque de Viviers, et pour régénérer un diocèse abandonné depuis 1801. Il le parcourait incessamment dans l'équipage le plus modeste : plus d'une fois il alla s'installer au presbytère de quelque paroisse, veuve de son curé, et exercer les fonctions du pasteur absent. Dans ses visites pastorales, il s'efforçait de secourir toutes les misères qui venaient solliciter son inépuisable charité, et, dans les malheurs publics, il donnait à tous l'exemple du dévouement. En 1840, il fit vendre ses chevaux et sa voiture pour en envoyer le prix aux inondés du Rhône.

Large et magnifique dans ses dons aux églises et aux pauvres, il vivait dans le dénûment le plus absolu; l'évêque, le gentilhomme, a voulu mourir sur un grabat. Il s'était imposé un règlement sévère dont il ne s'écartait jamais. Vers la fin de sa vie, on voyait encore ce vieillard octogénaire se lever de grand matin, au milieu de la saison la plus rigoureuse, pour présider les exercices de ses séminaristes. Il se plaisait à dire qu'il avait contracté sous les drapeaux ces habitudes austères; il rappelait volontiers les années où il avait pris une part glorieuse à nos victoires, et l'une de ses dernières bénédictions fut pour le soldat qui montait la garde à la porte de l'évêché.

Une feuille de Châlons signale un fait touchant de la vie de Mgr de Prilly :

Un habitant de la ville épiscopale, père de famille, se trouva un jour réduit à la misère la plus complète. Admis à parler à Monseigneur, il lui exposa avec une certaine hésitation l'état de sa pauvreté.

L'évêque l'écouta avec sa bienveillance ordinaire, puis il lui remit une somme de quinze francs. Mais en les recevant, le pauvre père de famille eut quelques remords. Pensant que Monseigneur ne lui avait remis cette somme qu'à titre de chrétien, il déclara qu'il était juif. Le charitable évêque, ouvrant de nouveau sa bourse, lui dit : « Mon cher, tous les hommes sont les enfants de Dieu ; je vous ai donné quinze francs au nom du Fils, voici quinze autres francs au nom du Père. »

LE PRINCE JÉROME NAPOLÉON.

Nous ne pouvons qu'enregistrer ici ce nom, trop grand pour notre humble cadre.

Dernier représentant de la grande époque, dernier né et dernier disparu de la première génération des Napoléons, le prince Jérôme rassemblait en lui et personnifiait tous les souvenirs, toutes les péripéties de ce siècle étonnant. Il n'avait que douze ans lorsque le héros de sa race se révélait en Italie comme le premier général des temps modernes ; il n'en avait que seize lorsque la France saluait du nom de Consul le conquérant de l'Égypte et de l'Italie ; il en avait vingt quand l'Empereur prenait son rang en Europe, le front ceint de la double couronne : il fut enveloppé dans sa fortune. Dès l'enfance, il avait été l'objet de sa sollicitude et de ses tendresses. L'Empereur destinait d'abord Jérôme au service de mer. Il y faisait depuis cinq ans son apprentissage, et il avait passé par les divers grades depuis celui d'aspirant, lorsque Napoléon, dans une lettre datée de Milan et adressée au ministre de la marine (29 mai 1805), disait de lui : « M. Jérôme est à la voile à bord de sa frégate ; je vous ai déjà fait connaître que vous rangiez sous son commandement *l'Incorruptible* et *l'Uranie*. Il a de l'esprit, du caractère, de la décision et assez de connaissance générale du métier pour pouvoir se servir du talent des autres. »

On sait le reste de la carrière du prince Jérôme, successivement amiral, général en chef, roi de Westphalie, exilé, et rentré en France pour y voir le second Empire « décoré de sa présence, » comme a dit le *Moniteur*.

Détachons seulement de ce rêve historique la page de Waterloo, si glorieuse pour le prince Jérôme :

« A son retour en 1815, il n'était plus un roi, ce n'était qu'un frère de l'Empereur, un soldat de la France. Lui qu'on avait pu trouver trop susceptible en 1812, il accepte le commandement d'une division d'infanterie dans le 2e corps commandé par le comte Reille, et qui lui-même est sous le commandement de Ney. Il fait son devoir dans les terribles journées des Quatre-Bras et de Waterloo. Blessé, il continue de lutter; il se bat simplement, vaillamment, dans ce bois accidenté d'Hougoumont, dont chaque arbre est pris et repris avec tant d'acharnement pendant tout le jour ; le soir, il rejoint l'héroïque et désespéré capitaine dans le carré de la vieille garde, où l'âme guerrière de la France s'est comme réfugiée, et il entend cette parole qui, en un tout autre moment, eût réjoui son cœur : « *Mon frère, je vous ai connu trop tard.* »

LA GRANDE-DUCHESSE STÉPHANIE DE BADE. — LA DUCHESSE D'ALBE.

Deux autres deuils de la famille impériale : la tante de Napoléon III et la sœur de l'impératrice Eugénie.

La première était nièce de Joséphine Beauharnais, et fille adoptive de Napoléon Ier. Mariée au grand-duc de Bade Frédéric, elle resta veuve avec trois filles, et mérita jusqu'au bout cet éloge d'un biographe : « Les rares qualités de son cœur lui concilièrent l'amour et le respect de tous dans la haute position où le sort l'avait placée. Sa bienfaisance et sa générosité la firent bénir des malheureux, dont elle fut toujours la Providence. Les vives sympathies qui l'ont suivie dans sa vie privée, après qu'elle eut quitté les grandeurs, prouvent que ces témoignages d'estime et d'affection s'adressaient surtout à ses mérites personnels. »

La grande-duchesse Stéphanie était la gracieuse patronne des Français à Bade ; elle avait souvent brillé à Paris dans les salons de la cour. Elle est morte à Nice, le 29 janvier 1860.

La sœur de l'impératrice, duchesse d'Albe, morte à la fleur de l'âge, était une des perles de l'Espagne, par la beauté, par la grâce et par l'esprit. Le célèbre poëte Antonio de Alarcon en parle avec enthousiasme : « Qu'il me soit permis, dit-il, d'exprimer toute l'étendue de la perte qu'a faite la société espagnole, et toute la douleur qu'éprouvent ceux qui ont eu le bonheur de connaître cette femme extraordinaire, de la contempler, d'écouter sa voix et d'être en rapport avec cette rare intelligence. Elle régnait dans nos salons non-seulement par sa singulière beauté, son élégance inimitable, mais encore par le charme de sa vive et gracieuse conversation, par la sûreté de sa critique, par ses vastes connaissances et par la supériorité enchanteresse de certaines natures qui savent harmonier



leurs facultés et leurs attraits, et répandre sur toutes leurs actions, sur toutes leurs paroles, sur tous leurs mouvements, une mélodie mystérieuse, une magie incompréhensible. Sa voix se mêlait dans tous les concerts, comme une note argentine ; tous les yeux, dans le tourbillon du bal, suivaient sa taille svelte ; sa main de fée, au théâtre, donnait à la foule le signal des applaudissements ; à la chasse, à la promenade, à la cour de la reine, partout, enfin, on la voyait à la même hauteur l'objet de toutes les attentions, le pôle de toutes les âmes... Et elle est morte ! »

L'IMPÉRATRICE-MÈRE DE RUSSIE.

M. Alph. Karr vous l'a présentée ici même, et nous avons donné son portrait il y a quelques mois. Il nous suffira donc de dire aujourd'hui que la femme de l'empereur Nicolas Ier, la mère de l'empereur Alexandre II, Frédérique-Louise-Charlotte-Wilhelmine de Prusse était née au mois de juillet 1798. Elle avait épousé, en 1817, le troisième fils de Paul Ier, le grand-duc Nicolas, dont elle eut trois fils et deux filles.

On sait comment le grand-duc (Nicolas Ier) arriva à l'empire et triompha d'une formidable insurrection militaire. La future czarine n'eut aucune part aux résolutions énergiques de son époux ; elle se tint constamment en dehors de la politique ; sa vie fut partagée entre l'éducation de ses enfants et l'administration des nombreuses œuvres de charité fondées par ses soins : crèches, écoles pour les orphelins, asiles, établissements d'enseignement primaire, furent créés et prospérèrent sous les yeux de l'impératrice Alexandra-Féodorowna. Le nom d'Alexandra était celui qu'elle avait pris en entrant, à l'époque de son mariage, au sein de l'Église gréco-russe. Lorsque les soins de sa santé l'amenèrent à Nice, elle y contribua par ses dons à la construction d'une église gréco-russe et du cimetière qui y est annexé. Alexandra-Féodorowna est une de ces femmes qui, placées au rang suprême, en laissent toutes les charges aux souverains dont elles partagent la destinée, et ne profitent de leur haute position et de leur immense fortune que pour répandre des bienfaits sur les classes déshéritées.

LE DUC DECAZES.

La mort de M. le duc Decazes, dit avec raison M. Guinot, eût été, il y a vingt ans, un grand événement dans le monde parisien. A cette époque, le noble duc occupait d'éminentes fonctions, et son salon était un des plus considérables de Paris et des plus renommés. Depuis la révolution de Février, destitué de ses hautes dignités, il s'était renfermé dans le cercle étroit et paisible de la vie privée, qui lui était douce après sa longue carrière de député, de ministre, d'ambassadeur, de pair de France, etc.

Dans un temps où le pouvoir était assiégé par une foule d'anciens serviteurs, M. Decazes fut ministre à trente-cinq ans. Les vieux courtisans, les hommes d'Etat blanchis dans la pratique des affaires, ne pouvaient ni comprendre ni pardonner cette élévation prématurée. Ils lui firent une guerre d'épigrammes, et M. de Talleyrand lui-même dirigea contre le jeune ministre la verve intarissable de ses spirituelles saillies.

— Je sais que M. Decazes vous déplaît, disait un jour Louis XVIII au vieux diplomate : il vous semble infatué de sa personne et vous le trouvez un peu suffisant.

— Oui, sire, répliqua M. de Talleyrand, je le trouve suffisant et insuffisant.

En dépit de ce jeu de mots, M. Decazes sut montrer d'incontestables talents. D'autres le discuteront comme personnage politique ; mais nous conclurons avec notre confrère que, comme homme du monde, il était hors de toute critique, et c'est avec un accord unanime que l'on citera la distinction de ses manières, le charme de sa conversation et les séductions de son esprit.

— Avant de passer à notre grand peintre DECAMPS, dont le portrait et un tableau ouvrent et terminent cette *Revue nécrologique de l'année*, nous citerons encore, parmi les morts illustres ou notables de 1860 :

— Mgr COEUR, évêque de Troyes, dont nous avons donné le portrait et la notice dans notre galerie de *Prédicateurs célèbres* (1) ;

— M. l'abbé DESGENETTES, curé de Notre-Dame-des-Victoires, fondateur de l'immense archiconfrérie de la Vierge ;

— M. RAFFET, le roi des dessinateurs militaires, dont nous publierons une biographie spéciale, illustrée de ses principaux chefs d'œuvre ;

— M. DUMÉRIL, le doyen des naturalistes, de l'Académie des sciences ;

— M. HERSENT, le peintre d'histoire, de l'Académie des beaux-arts ;

— M. BETHMONT, l'éloquent avocat et l'ancien ministre de 1848 ;

— M. GIRARD, le chef d'orchestre de l'Opéra, mort sur son siége, comme au champ de bataille ;

— Le maréchal comte REILLE, doyen des maréchaux de France, soldat depuis 1792 ;

— Et Mme la comtesse DE SAINT-MARSAULT, femme de M. le préfet de Versailles, morte victime du plus admirable dévouement, après six mois de cruelles souffrances. « On n'a point oublié, dit un de ses biographes, les circonstances dans lesquelles elle a vu interrompre sa carrière si riche d'avenir. Il y avait bal à la préfecture de Seine-et-Oise, et c'est en voulant sauver des flammes une personne qui lui était attachée que Mme de Saint-Marsault reçut les affreuses blessures qui ont amené sa mort prématurée.

« Nous n'avons pas besoin de faire l'éloge de cette femme si gracieusement bonne et si charitablement supérieure. Elle réunissait tous les avantages, ceux de la naissance, de la figure et de l'esprit. Ajoutez à cela une éducation des plus complètes, un goût pur et fin qui, dès sa jeunesse, l'avait placée au premier rang parmi les artistes du monde. »

DECAMPS.

C'est la grande perte des arts en 1860, perte d'autant plus cruelle qu'elle est le résultat d'un accident imprévu et fatal.

Le mercredi 22 août, le peintre Decamps, établi à Fontainebleau, va faire une promenade à cheval dans la forêt. En sortant de la rue de France, sa monture prend le mors aux dents et l'emporte, comme Mazeppa, à travers les futaies profondes. De carrefour en carrefour, il arrive à la Belle-Croix, est lancé violemment contre un arbre et se brise la tête dans sa chute.

« Quand un homme illustre, dit M. Théophile Gautier, sort du monde et entre au tombeau par la porte de la

(1) Voir le tome XIV du *Musée des Familles*, p. 221.



maladie, on accepte en gémissant la dure loi de nature : « Tout ce qui est né doit mourir ! » mais, quand un brusque accident le frappe et le supprime jeune encore, on sent un mouvement de révolte intérieure. L'aveugle fatalité semble méchante et on la maudit ; ce qui est arrivé pouvait si bien ne pas avoir lieu ! l'irréparable était si peu nécessaire ! — Un cheval vicieux s'effare à travers bois, et voilà la France veuve d'un grand peintre ! Le vertigo d'une bête stupide brise une haute intelligence ; un animal s'emporte, et un esprit disparaît ! A quel concours malheureux de menues circonstances a-t-il tenu que Decamps enfourchât cette monture dangereuse, d'où il est redescendu fracassé ? — A l'écurie, un cheval plus tranquille était boiteux ; mais l'artiste intrépide, quoi qu'on fît pour le retenir, sortit résolûment ; il était hardi cavalier, et peut-être avait-il rapporté d'Orient cette maxime fataliste : « Ce n'est pas la balle qui tue, c'est la « destinée ! » Si son heure avait sonné, la mort l'aurait pris aussi bien la palette au pouce que le pied à l'étrier ; disons-le pour nous consoler. »

Alexandre-Gabriel Decamps était né à Paris le 3 mars 1803. Il a donné lui-même de curieux détails sur son enfance, dans une lettre écrite en 1854 au docteur Véron.

« L'enfant, dit-il, montra d'abord d'assez mauvaises dispositions ; il était violent et brutal, bousculant ses frères ; l'on n'en augurait rien de bon. Il atteignit ainsi l'âge où son père (homme de sens pourtant) jugea à propos d'envoyer ses enfants au fond d'une vallée presque déserte de la Picardie, pour leur faire connaître de bonne heure la dure vie des champs... Je devins habile à dénicher les nids, ardent à dérober les pommes. Je mis la persistance la plus opiniâtre à faire l'école buissonnière (car il y avait une école en ce pays-là) ; j'errais à l'aventure, parcourant les bois, barbotant dans les mares. C'est là sans doute que j'aurai contracté ce grain de sauvagerie qu'on m'a tant reproché depuis. Après trois années de cet apprentissage rustique, roussi par le soleil, suffisamment aguerri à aller nu-tête, etc., je fus ramené à Paris et j'y fis longtemps la figure que fait un petit renard attaché par le col au pied d'un meuble. Ma pauvre mère parvint enfin à m'apprivoiser, et je fus livré à l'inexorable latin... Peu à peu le goût du barbouillage s'empara de moi. »

Decamps traversa alors les ateliers de Bouchot et d'Abel de Pujol. Mais il n'y apprit que la gymnastique de l'art et s'élança bientôt sans maître dans sa voie originale. Comment eût-on discipliné le jeune homme qui raconte encore ceci : « Pendant nos derniers mois à l'atelier commun, nous décidions qu'un certain jour on peindrait armé. Ce jour-là, chacun restait debout devant son chevalet, tenant d'une main sa palette et un bouclier passé au bras, et, de l'autre, son pinceau et une rapière. Puis tout à coup, à un signal donné, on s'attaquait, on parait les coups, on recevait quelques horions ou quelques égratignures, et l'on n'en restait pas moins bons amis qu'auparavant. »

Après avoir erré quelques années dans cette indépendance, Decamps se comprit lui-même, se fixa et se révéla enfin dans son premier voyage en Orient. Le coloriste lumineux apparut au Salon, dans *la Ronde de Smyrne*. L'étonnement et l'admiration furent unanimes ; et dès lors se succédèrent les chefs-d'œuvre que tout le monde connaît, qui se vendaient au poids de l'or, et dont il suffit de rappeler les titres : *un Café en Asie*, *un Corps de garde*, *le Supplice des crochets*, *une Halte d'Arabes*, *le Bazar* et *l'Ecole turcs*, *la Cavalerie traversant un gué*, une foule de *Paysages* et d'*Animaux*, les fameux *Singes* devenus si populaires, les *Intérieurs* si pittoresques et si vrais, les dessins historiques de la *Bataille des Cimbres* et de *l'Histoire de Samson*, le tableau si naïf des *Chercheurs de truffes*, qu'on trouvera gravé plus loin, etc., etc.

Bref, à l'Exposition universelle de Paris, Decamps réunit cinquante toiles qui mirent le comble à sa renommée et à la gloire de l'école française en Europe.

Les soins de sa santé l'avaient forcé de se retirer à Fontainebleau, où il se rétablissait et reprenait ses travaux avec ardeur, lorsqu'arriva la catastrophe qui brisa avant l'âge sa vie et son pinceau.

Ses funérailles, escortées de tout ce qu'il y avait à Paris de sommités littéraires et artistiques, ont été dignes du grand coloriste et du peintre de la nature et du soleil ; nous en empruntons à un témoin oculaire le tableau suivant, que la palette de Decamps lui-même n'eût pas désavoué.

— Le premier rayon de l'année luisait sur le cercueil de Decamps! La forêt, qui sous les pluies avait gardé le vert printanier, balançait joyeusement ses feuillages d'émeraude, l'herbe étincelait, le soleil jetait ses disques d'or aux mousses, les lépidoptères éclos le matin faisaient gaiement l'essai de la vie et, au bout des branches, les oiseaux un peu inquiets regardaient passer le noir corbillard, les noirs croque-morts et le noir cortége maculant de son deuil cette sérénité lumineuse et marchant vers le cimetière de ce pas hâtif ou ralenti que règle l'allure du char funèbre. A la porte du champ de repos, les croque-morts, espèce de fantômes à chapeau rabattu et à froc de bure, prirent la bière sur leurs épaules, et derrière eux la foule se répandit parmi les tombes, se dirigeant vers la fosse.

Le cimetière de Fontainebleau n'a pas l'aspect lugubre des cimetières de grande ville ; la mort n'y fait pas cohue, et les tombes s'espacent à l'aise. — Pris dans un coin de la forêt, il étale sa pente inclinée au soleil ; sur sa lisière, de grands arbres le couronnent, parmi lesquels se détachent des cyprès et des pins d'Italie. On doit bien dormir là !

Pendant qu'on descendait le cercueil dans la fosse, un mirage s'ébauchait, malgré nous, devant nos yeux ; il nous semblait voir le charmant champ des morts de Smyrne, près du pont des Caravanes, avec ses hauts cyprès se profilant sur l'émail bleu du ciel, ses tombes coiffées de turbans ou gracieusement arrondies, ses vols de colombes et ses femmes assises effeuillant des roses. En effet, ce cimetière de Fontainebleau, plein de fleurs, d'oiseaux et de soleil, rappelle les cimetières d'Orient ; il inspire la mélancolie et non l'horreur. — Si l'homme, toujours surpris par la mort, pouvait choisir sa dernière demeure, Decamps eût indiqué cette place.

Les prières dites, l'eau bénite jetée par le goupillon que chacun se repassait tristement, les soldats s'approchèrent et déchargèrent leur arme tour à tour sur le cercueil ; la fumée de la poudre remontait vers la lumière en petits nuages bleuâtres, et la fosse béante avait l'air d'une cassolette. Comme officier de la Légion d'honneur, Decamps avait droit à ce suprême adieu. Etourdi de ce fracas, un beau papillon d'une espèce rare, aux ailes de soufre striées de rayures noires, revint obstinément sur la manche de Penguilly qui le prit et l'emporta comme souvenir de cette douloureuse journée.

Tout était fini, et l'on reprit par petits groupes le chemin de la ville. — L'on agitait, en marchant, des projets pour rendre hommage à la mémoire du grand artiste que



la France venait de perdre. On parlait d'une pyramide ou d'une colonne sur le lieu de l'événement; d'un buste sur une fontaine à la place Napoléon III, dont les frais seraient couverts par une souscription ; et ce n'étaient pas seulement les amis du défunt, les artistes ses confrères qui formaient ces projets, les autorités de la ville en approuvaient l'idée et prêteraient leur concours à l'exécution de ces monuments aussi honorables pour la ville que pour l'artiste. Car, il ne faut pas s'y tromper, Decamps est un maître de premier ordre. D'autres peuvent avoir plus de beauté, plus de style, plus de correction, mais il a l'originalité absolue; il ne procède de personne; avant lui ce qu'il a réalisé n'existait pas et n'existera plus après lui. Ni les Grecs, ni les Italiens, ni les Flamands, ni les Espagnols n'ont rien à voir dans son œuvre. Il a tout créé, son sujet, sa couleur, sa manière ; sur un rayon d'or il a fait entrer l'Orient dans le domaine de l'art. Comme Colomb, il a découvert un nouveau monde ! —

LES FRANÇAIS EN CHINE.

Un épisode admirable, et qui peint le caractère de nos soldats, a marqué leur nouvelle conquête en Chine, à six mille lieues de la patrie.

Pendant que l'on se préparait à célébrer en France la



Tableau de Decamps, *les Chercheurs de truffes*, de la galerie de M. le baron de Tretaigne. Dessiné par M. Mariani, à l'exposition du boulevard Italien:

solennité du 15 août, nos troupes, dit le rapport de leur chef, contribuaient puissamment, dans la journée du 14, à chasser l'armée tartare de ses positions et à enlever ses camps retranchés. Le lendemain, à six heures du matin, le canon français, auquel l'artillerie anglaise a répondu, annonçait la fête de l'empereur. A neuf heures et demie, une messe en musique a été célébrée au camp français. A cinq heures, ces hommes, qui la veille étaient si bouillants sur le champ de bataille, organisaient des courses à pied par régiment, avec armes et six paquets de cartouches. La fête s'est passée avec autant d'ordre que d'entrain ; les musiques des régiments ont joué pendant l'office divin, et nos alliés ont pu admirer les chants d'un chœur parfaitement organisé, qui a exécuté le *Te Deum* et le *Domine salvum fac Imperatorem*. Au milieu du camp s'élevait un autel construit en feuillage ; les troupes étaient formées en carré, les officiers au centre. Il y a quelque chose d'émouvant à penser qu'en ce jour si grand pour le monde catholique, nos soldats, à six mille lieues de nous, répétaient les chants religieux de leur pays, et demandaient à Dieu la gloire de la France, sous les auspices de Marie, la patronne nationale. La célébration de la messe en plein air devant le front des régiments a quelque chose de grandiose qui élève l'âme et frappe vivement l'imagination ; les Anglais, qui professent un si grand respect pour l'observance des devoirs religieux,

ont dû être frappés du recueillement de nos troupes et de l'imposante simplicité de nos cérémonies.

Des distributions extraordinaires ont été faites aux divers corps français; une dernière salve d'artillerie a terminé la fête de l'Empereur, et nos soldats se sont tenus prêts à continuer leurs glorieux travaux.

Deux jours après, ils enlevaient les forts du Peï-Ho, où ils tuaient mille Chinois, enlevaient cinq cents canons, et ouvraient à nos ambassadeurs la route de Pékin (1).

UN SUPPLICE CHINOIS.

Pour mesurer l'étendue du service que nos victoires en Chine rendent à l'humanité et à la civilisation, il faut lire le récit fait par un de nos officiers d'un supplice dont il a été témoin quelques jours avant la prise des forts du Peï-Ho.

Il s'agissait de deux individus accusés d'avoir favorisé l'insurrection, et condamnés pour ce fait à l'aveuglement.

Mon barbier, dit notre compatriote, me vanta beaucoup la clémence du mandarin, qui aurait pu leur prendre la tête et qui ne leur prenait que les yeux.

Au bout d'un quart d'heure d'attente, nous vîmes arriver les patients au milieu d'un piquet de soldats chinois; l'exécuteur de l'arrêt, avec sa robe rouge, insigne de sa dignité, marchait derrière eux. Mais ce qui m'étonna comme une apparition, ce fut de voir, à côté du plus jeune des condamnés, une femme, une vraie Chinoise! Elle me parut faire partie de ce que nous appelons en France la classe bourgeoise. Ses pieds n'étaient point déformés, elle était de petite taille et toute mignonne; ses magnifiques cheveux noirs, ses cils et ses sourcils de même couleur tranchaient sur sa peau d'un jaune mat, où ne se montrait aucune trace de coloration; ses yeux, longs comme mon petit doigt, avaient une expression que je n'oublierai de ma vie. Ils peignaient le désespoir et l'égarement.

Je la montrai d'un air interrogatif à Ho-Kin. C'est le nom de mon barbier.

— C'est la pauvre Kora, me répondit-il d'un air assez indifférent. Elle était mariée depuis quinze jours à Chang, quand il a fait la sottise de se laisser prendre.

— Mais est-il réellement coupable de ce dont on l'accuse?

— Lui? pas le moins du monde; c'est un garçon très-doux et très-pacifique, un peintre sur ivoire; mais il a un frère parmi les insurgés et a conservé des rapports avec lui. Avant-hier il a reçu de ses nouvelles, et, dans sa joie de le savoir vivant, il l'a dit à qui a voulu l'entendre. Cela est venu aux oreilles du mandarin, et le pauvre Chang a eu son compte. Sa femme, m'a-t-on dit, a tout tenté pour fléchir le juge. Ayant échoué, elle a demandé en grâce d'accompagner son mari, ce qui lui a été accordé. Mais, tenez, voici l'opération qui commence.

Je regardai, je cherchai les apprêts du supplice; mais j'eus beau ouvrir les yeux, je n'aperçus ni feu, ni fer, ni instrument meurtrier quelconque.

Je ne vis qu'un Chinois maniant une matière blanche et en formant quatre petites boules.

Je recourus encore à Ho-Kin qui, cette fois, me regarda d'un air qui voulait dire : Tu es donc un imbécile? Mais il me répondit poliment : « C'est de la chaux vive. »

Quand les quatre boulettes furent prêtes, elles furent enveloppées chacune dans un linge fin, qu'on mouilla, et qui fut replié trois fois sur lui-même. Après cela, on mit par-dessus un linge sec; puis on plaça le tout sur les yeux des deux condamnés, en assujettissant l'appareil au moyen d'un bandeau,

Le jaune des joues de Kora tournait au blanc, tant elle devint pâle; sans se soucier de la foule, que probablement elle ne voyait pas, elle tomba à genoux devant son mari en joignant les mains.

De sorte que, lorsque, au bout de trois minutes, les bandeaux furent ôtés, le regard encore vivant de Chang tomba sur sa femme.

Alors il y eut sans doute entre eux un moment d'extase et de divine tendresse, car le visage de Kora s'illumina, ses yeux brillèrent d'une vive flamme, ses joues se teignirent de pourpre, et une beauté surnaturelle se manifesta en elle. Mais ce fut la durée de l'éclair. Presque aussitôt le regard de Chang se ternit, décrut et s'éteignit : la chaux avait fait son office, elle avait brûlé les yeux. On eût dit que Kora subissait la même phase douloureuse, car, en même temps, son brillant regard se voila, ses yeux se fermèrent, et elle tomba inanimée sur le sol.

Au même moment, je crus sentir une large goutte de pluie sur ma joue. Ne riez pas, mon ami, c'était une grosse larme.

Oh! pauvre Kora! si jeune, si belle et si malheureuse! Longtemps son souvenir me poursuivra; longtemps je la verrai lorsque, revenue à elle et se relevant vivement, elle se plaça à côté de son mari, mit son bras sous le sien, et, belle et fière comme une autre Antigone d'un jeune Œdipe, dirigea les pas de l'aveugle vers le quartier qu'ils habitaient ensemble.

J'avais besoin de marcher pour me distraire, et surtout de ne pas être seul. Je renvoyai donc mes porteurs, ainsi que ma promenade à la pagode, et je revins à pied, côte à côte avec Ho-Kin.

LES DÉCOUVERTES DE 1860.

L'AIR DILATÉ.

Si cette invention tient ses promesses, non-seulement elle effacera toutes les découvertes de l'année, mais elle sera un des grands événements du siècle, puisqu'elle détrônera et remplacera la vapeur.

Ecoutons les rapporteurs experts, MM. Dalloz et Borie.

— J'ai vu, dit ce dernier, une merveille incomparable, une machine à vapeur... sans vapeur, un moteur marchant tout seul, ou à peu près; c'est la *machine à air dilaté* de M. Lenoir.

Il n'y avait ni fourneau, ni chaudière, ni charbon.

Ce moteur est de la force de quatre chevaux-vapeur et, sauf le volant, il tiendrait dans la malle de voyage de votre femme.

Vous pouvez le faire marcher dans votre salon : vous n'aurez ni odeur, ni fumée, ni poussière.

— Plus de charbon de terre, ajoute M. Dalloz, pour toutes les machines aujourd'hui mues par la vapeur.

Plus de chaudières, plus d'explosions, plus d'incendies.

Ces promesses, M. Lenoir les a tenues, ainsi qu'ont pu s'en assurer les nombreux ingénieurs qui ont visité les ateliers de M. Lévêque.

La machine marche tous les jours et devant tout le monde.

Vous lui donnez, si vous voulez, un mouvement doux et modéré; vous lui imprimez une vitesse à tout briser; on tourne un robinet, et le mouvement s'arrête.

(1) Pour les autres événements de l'année : la guerre du Maroc, les épisodes d'Italie, le voyage impérial, les nouvelles barrières de Paris, etc., voir nos *Chroniques du mois* et nos articles spéciaux du tome XXVII.

Vous mettez cette machine entre les mains d'un paysan, d'un enfant, d'un maladroit ou d'un distrait, et il n'y a absolument rien à craindre. Si on la conduit mal, savez-vous ce qui arrive? la machine se montre plus sage que son conducteur.

Une autre, moins docile, ferait éclater sa chaudière, — il n'y en a pas,— tuerait le mécanicien, le chauffeur, estropierait les voisins, ferait sauter la maison et la brûlerait après.

Si son conducteur commet une faute, la machine de M. Lenoir ne s'emporte pas; au contraire, elle refuse de marcher, elle s'arrête court.

Quelle révolution dans les industries! Ces hautes cheminées de briques, obélisques du travail, elles disparaîtront, puisqu'il n'y aura plus ni charbon ni fourneaux.

On pourra faire — et on en fait — des machines d'un cheval, d'un demi-cheval, que l'ouvrier en chambre mettra sur sa table, et qui lui coûteront peut-être deux ou trois sous de combustible par jour.

Et l'agriculture! s'écrie M. Borie. Quand je songe que des hommes très-compétents calculaient hier devant moi qu'un moteur de dix chevaux pourrait bien ne dépenser en combustible que VINGT SOUS par jour! Voyez ce qu'on peut faire avec l'irrigation, avec l'engrais liquide, avec ces puissants stimulants de la végétation! Un moteur de la force de dix chevaux qui coûte moins qu'un homme de peine!

Il y a là des horizons qui vous donnent presque le vertige.

La construction de la machine à air dilaté coûtera 50 pour 100 moins cher que la construction d'une machine à vapeur.

Et il y aura, pour le combustible, une économie de 60 à 70 pour 100, au prix actuel du gaz de la Compagnie qui éclaire Paris et qui vend son gaz à la ville à raison de 15 centimes le mètre cube.

Que faut-il pour le moteur de M. Lenoir? Du gaz éclairant? Ce serait du luxe! « L'industrie n'ayant pas eu jusqu'à ce jour l'emploi des gaz non éclairants, dit M. Paul Dalloz, on ne s'est naturellement pas occupé de leur production; mais il est permis de penser que les gaz non éclairants que la machine Lenoir emploie pourront être obtenus au prix de DEUX CENTIMES le mètre cube. »

Voyez à quel bon marché cela nous mène : il faut un demi-mètre cube de gaz non éclairant par cheval et par heure; dix centimes par cheval et par jour; un franc pour une machine de la force de dix chevaux-vapeur! C'est à n'y pas croire.

Mais expliquons, avec les experts, le principe même et le système du nouveau moteur.

Le principe est celui-ci : c'est la dilatation de la vapeur qui fait mouvoir le piston des machines à vapeur; c'est la dilatation de l'air qui fait mouvoir le piston de la machine Lenoir.

Comment obtient-on la distillation de l'air? — Par la chaleur.

Comment obtient-on instantanément cette chaleur?— Par la combustion du gaz hydrogène.

Comment produit-on la combustion instantanée du gaz hydrogène? — Par une étincelle électrique.

Si on mélangeait l'air et l'oxygène, et qu'on introduisit une étincelle électrique dans ce mélange, on obtiendrait une effroyable explosion.

La belle et simple découverte de M. Lenoir est tout entière dans ce fait : jamais, dans sa machine, le gaz et l'air ne peuvent être mélangés.

L'air et le gaz entrent dans le cylindre par couches et *non mélangés;* les minces couches de gaz hydrogène, *enveloppant* de minces couches d'air, s'enflamment au contact de l'étincelle électrique et chauffent l'air, comme le feu chauffe l'eau dans les chaudières tubulaires.

Cette combustion rapide, instantanée, produit en même temps la chaleur et la dilatation, et c'est cette dilatation complexe qui pousse le piston et fait marcher la machine.

Pour les moteurs à vapeur, il faut mettre le feu au moins deux heures avant que la machine *soit en pression.* Ici, il faut *une seconde!*

M. Dalloz a suivi, pendant deux mois environ, les travaux pratiques de la machine, et l'excellence de ce moteur ne s'est pas un instant démentie.

« Au premier aspect, dit-il, la machine à air dilaté présente tous les organes d'une machine à vapeur ordinaire; elle n'en diffère, en effet, que par la construction du cylindre, qui est muni de deux tiroirs au lieu d'un. Chacun de ces tiroirs, dépourvu de boîtes à vapeur, a une fonction qui lui est propre : l'un est destiné à l'introduction séparée du gaz et de l'air pris sous la pression de la colonne atmosphérique, l'autre sert à l'échappement des produits de la dilatation.

« Mettons la machine en marche :

« Nous amenons le piston au tiers de sa course dans le cylindre; le vide qu'il a produit derrière lui permet à la colonne d'air et à la quantité de gaz qu'un tiroir accessoire a laissé introduire, de venir remplir la capacité comprise entre le fond du cylindre et le piston. A ce moment, le tiroir se ferme, toute communication est coupée avec l'extérieur, et une étincelle électrique, partie d'un appareil d'induction et distribuée à l'intérieur du cylindre par un mécanisme simple et ingénieux, enflamme le gaz qui se brûle dans l'air.

« La dilatation s'opère, le piston réalise sa marche en avant; au terme de sa course, l'échappement des produits de la dilatation se fait par le second tiroir.

« Le volant ayant passé le point mort, le vide se produit de nouveau à l'autre extrémité du cylindre, la série des faits que nous venons de raconter recommence, et le mouvement alternatif est établi. »

— La machine, de la force de quatre chevaux, que j'ai vue chez M. Lévêque, conclut M. Borie, serait facilement traînée par un cheval. Une force motrice d'un cheval pourrait être brouettée à bras! Que voulez-vous de plus? Et, en augmentant les proportions de l'appareil, on l'appliquera aux chemins de fer, aux paquebots, à toutes les industries qui se servent de la vapeur!

Si tout ce que M. Paul Dalloz nous dit est vrai, et c'est parfaitement exact,

Si tout ce que j'ai vu, je l'ai bien vu, et tout le monde peut le voir comme moi,

Si, enfin, l'aspect de cette machine, simple comme ce qui est vraiment grand, ne nous a pas tous hallucinés, j'avais bien raison de dire en débutant que l'atelier de M. Lévêque était témoin en ce moment de l'un des événements les plus considérables de notre siècle.

LES TRAVAUX DE PARIS EN 1860.

LA FONTAINE SAINT-MICHEL. LE PONT AU CHANGE. LE NOUVEL OPÉRA. LA PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS. LE BOULEVARD DE SÉBASTOPOL. LA RUE DES ÉCOLES, ETC.

Le nouveau Paris a poursuivi ses conquêtes plus vaillamment que jamais en 1860.



Sur la rive gauche, le boulevard de Sébastopol et la rue des Ecoles ont renversé les dernières masures dont M. Thorigny nous donne ici l'échantillon dans son dessin de la rue Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Ces deux grandes artères vont toucher bientôt à l'Observatoire et à l'Ecole polytechnique.

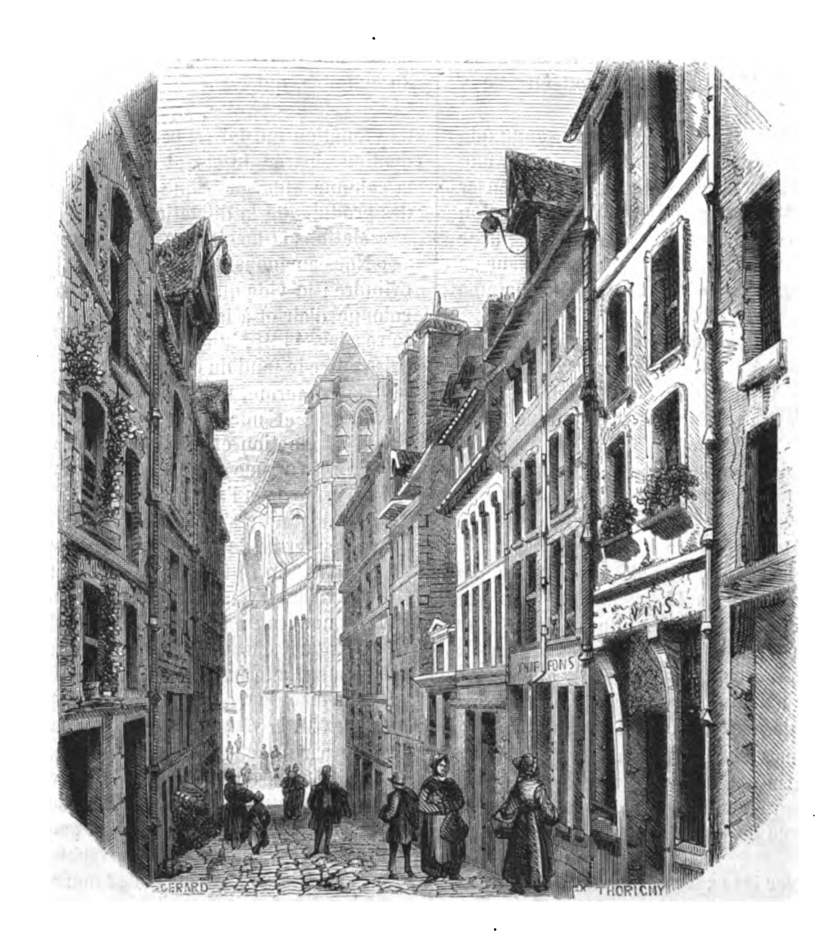
Sur cette même rive gauche, l'entrée du boulevard de Sébastopol a reçu un caractère monumental par la fontaine de Saint-Michel, qui mérite et aura un article et un dessin spécial.

Le pont au Change, achevé après tant d'efforts, a relié enfin l'île à la rive droite, et livré passage au torrent de la circulation.

Sur la rive droite, le Théâtre-Français s'est dégagé devant une place digne de lui, et le futur Opéra va s'élever au centre du quartier le plus élégant de Paris.

La nouvelle salle, isolée de toutes parts et construite sur une place magnifique, affectera la forme d'un parallélogramme long qui partira du boulevard des Capucines, à la hauteur du passage Sandrié, et aboutira à la rue Neuve-des-Mathurins.

Le caractère monumental et grandiose que l'on veut donner au premier théâtre de la capitale sera encore rehaussé par la décoration des maisons bordant la place sur laquelle il sera édifié, et dont les façades seront toutes semblables. C'est à M. Rohault-Fleury qu'ont été confiés les plans et la construction de la salle de l'Opéra.



Rue Saint-Nicolas-du-Chardonnet, démolie pour la rue des Écoles. Dessin de F. Thorigny.

-A la place qui s'étendra devant la façade dirigée vers le midi viendront aboutir : à l'angle nord-est le prolongement de la rue Lafayette ; à l'angle voisin, le prolongement de la rue de Mogador ; à l'angle nord-ouest, la rue de Rouen. Enfin les deux angles de la rue de la Paix seront abattus pour donner plus de largeur à ce boulevard ; et à l'angle sud-est deux nouvelles grandes rues seront percées, l'une se dirigeant vers le Théâtre-Français par la butte des Moulins et la rue Saint-Honoré, l'autre vers le Conservatoire des arts et métiers.

Ainsi se trouveront réalisés d'une façon grandiose les projets étudiés depuis longtemps. L'Opéra sera placé admirablement, ses abords seront facilement abordables aux nombreux équipages qui amènent chaque soir les spectateurs; enfin, il sera en communication directe avec tous les quartiers riches et élégants de la capitale.

Vers l'arc de l'Etoile, les grandes places et les larges boulevards se poursuivent sur une échelle imposante ; et dans le bois de Boulogne s'est ouvert à la foule empressée le beau Jardin d'acclimatation, décrit et dessiné dans notre dernier volume.

PITRE-CHEVALIER.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.



HISTOIRE NATURELLE. — LES PAONS.

Paons blanc et bleu. Composition de Cherelle.

Voyez ce merveilleux oiseau perché sur la crête de ce mur en ruine. Dame nature elle-même ne lui a-t-elle pas décerné le prix de beauté, en plaçant sur sa tête l'aigrette triomphale et sur ses épaules le splendide manteau de cour?

« Son incomparable plumage semble réunir tout ce qui

flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la nature a réuni sur son plumage toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leur opposition entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire. »

Le peintre et le modèle ne sont-ils pas dignes l'un de l'autre? Le peintre, c'est Buffon; le modèle, c'est le paon, l'oiseau de Junon.

Mais, s'il est joli, qu'il le sait bien, le coquet personnage! Qu'un mendiant, couvert de haillons, passe devant lui, le paon le toise d'un air dédaigneux et se drape immobile dans sa dignité; mais voici venir une femme brillante de beauté et de toilette, elle s'arrête un instant à le contempler; aussitôt notre jeune fat se rengorge, il fait la roue en déployant l'éventail de sa queue et semble dire : Comparez!

Aussi, dès que l'hiver a flétri ces brillantes couleurs, l'oiseau se cache-t-il, honteux, humilié; il cherche les retraites sombres qui le dérobent aux yeux, comme un artiste qui prend congé de son public, jusqu'à ce que le printemps, lui rendant la parure dont il est si fier, le ramène sur la scène de ses succès.

La beauté du paon devait naturellement lui créer des envieux; mais, si la gent volatile eût été excusable de dire que le paon avait de vilains pieds, l'homme n'a aucune excuse pour avoir répété cette calomnie. Ces pieds n'ont rien de disgracieux; ils sont fortement taillés, comme ceux de tous les oiseaux faits pour la marche autant que pour le vol, mais parfaitement proportionnés au volume du corps. Il serait plus difficile de trouver à la voix du paon un timbre harmonieux.

« Son cri désagréable, dit M. Toussenel, est une punition du ciel, Dieu n'ayant accordé les voix mélodieuses qu'aux seuls amants fidèles. Polygamie et mélodie sont deux choses qui s'excluent chez les bêtes comme chez les hommes. La musique des mahométans est un charivari infernal. On peut aimer vaillamment sans être un ténor de première classe, mais on ne peut être un ténor de première classe sans aimer vaillamment. Le merle moqueur d'Amérique, qui passe pour posséder le plus magnifique gosier du monde, est la perle des amoureux. »

Quoi qu'il en soit de l'explication donnée par le spirituel auteur de l'*Ornithologie passionnelle*, explication dont nous lui laissons l'honneur et la responsabilité, il est incontestable que le cri du paon déchire désagréablement l'oreille la moins dilettante. Mais quel est le paysage qui n'ait pas son ombre, quelle est la médaille qui n'ait pas son revers?

« La conquête du paon, dit encore M. Toussenel, est une des premières de l'homme, et probablement une de celles qui lui ont le moins coûté. Entre l'oiseau désireux de la louange de l'homme et l'homme désireux de la chair de l'oiseau, la connaissance, en effet, ne dut pas tarder à se faire. On ne sait pas au juste depuis combien de mille ans le paon est domestiqué dans l'Inde, sa patrie; mais il paraît certain que sa domestication a précédé celle du coq, originaire des mêmes contrées que lui. Et pour qu'on lui ait donné place dans l'Olympe, il fallait que sa célébrité fût déjà très-grande lors de la fondation de cet établissement, qui remonte assez haut. »

De l'Inde le paon passa en Grèce; mais il fut d'abord si rare, que, pendant trente ans, on le montra à Athènes, à chaque cérémonie, comme un objet de curiosité, jusqu'au jour où Alexandre le Grand, le rencontrant au delà de l'Oxus, fut frappé de sa beauté, défendit de le chasser sous les peines les plus sévères, et le fit transporter en Grèce.

Flaminius et Paul-Emile à leur tour en dotèrent l'Italie; mais la Rome dégénérée des Césars et des Augustes était moins sensible aux plaisirs de l'intelligence qu'aux jouissances des sens, et le paon eut plus de succès comme rôti que comme ornement des parcs et des jardins. C'était l'époque où Lucullus considérait la conquête de la cerise du Pont et de la galette de Cappadoce comme son plus beau titre de gloire, où un Scipion s'immortalisait comme pâtissier, en posant les bases du pâté de Strasbourg. Hortensius, le rival de Cicéron, fut le premier qui fit mettre le noble oiseau à la broche, et son exemple eut bientôt tant d'imitateurs, que l'engraissement du paon devint une industrie fort lucrative. Un siècle plus tard, le luxe des Vitellius et des Héliogabale inventait les plats de têtes et de cervelles de paons, immenses hécatombes où venaient s'engloutir des milliers de victimes.

Pendant le moyen âge, le paon conserva la réputation que les gourmets de Rome lui avaient faite, réputation dont le pauvre sire se fût, à coup sûr, bien passé. Jusqu'au douzième siècle, ce fut le rôti d'honneur servi sur la table des grands et des rois. C'était sur un paon revêtu de sa plus belle parure que les anciens chevaliers faisaient le vœu du paon; et, pour que rien ne manquât à sa gloire, c'était avec ses plumes éclatantes que l'on tressait les couronnes des troubadours.

Et dire que le paon, l'oiseau de la fière Junon, devait être détrôné... par qui? par le faisan d'Anatolie, passe encore, mais par le dindon d'Amérique! Le dindon! ô honte! ô triste et humiliant retour des choses humaines! *Sic transit gloria mundi*. Le plus étrange, c'est que le paon — connaissant sans doute par expérience ce que coûte la popularité — a généreusement pardonné au dindon son usurpation; paons et dindons, contents de leur sort, vivent dans la meilleure intelligence, ce qui prouve que le paon n'est pas le plus bête des deux.

Buffon reconnaissait deux espèces de paons : le paon ordinaire, dont nous avons donné plus haut le portrait, et le paon blanc, originaire de Norwége, qui doit la blancheur de son plumage à la rigueur du climat, sans parler du paon panaché, qui serait le produit de l'alliance des précédents.

Les auteurs modernes admettent aussi deux espèces : le paon domestique et le paon *spicifer* ou à épis, qui se distinguent par la forme et la composition de leur aigrette. Le second, qui nous vient de Java et du Japon, est à peine domestiqué.

Aujourd'hui le paon devient de plus en plus rare, bien que son éducation n'offre pas plus de difficultés que celle du dindon. C'est à peine si, de temps à autre, on rencontre quelque échantillon de cette merveilleuse race; aussi devons-nous savoir gré au Jardin d'acclimatation d'avoir donné au paon droit de cité au milieu de ses hôtes, et féliciter ses intelligents directeurs si, grâce à leur initiative, justice lui est enfin rendue.

CH. WALLUT.



LE VILAIN ANIER.

FABLIAU DU TEMPS PASSÉ, A L'USAGE DU TEMPS PRÉSENT.

— Vous ne demandez à Dieu que le vivre, rien que le vivre et le vêtir, ô le plus naïf des mortels?... Eh! comptez-vous pour rien tant de pauvres hères plus méritants que vous peut-être, lesquels courent toute leur vie après le vivre sans jamais attraper le vêtir, résolvant ainsi, en leur personne, ce problème économique jusqu'ici insoluble : *Vivre de l'air du temps?* Eh bien, soit, Dieu vous octroie l'un et l'autre, et de plus des jarrets vigoureux et un estomac élastique, ces deux privilèges de la pauvreté; en êtes-vous plus reconnaissant, et ne dressez-vous pas, au contraire, la tête, comme la couleuvre qui fait peau nouvelle au printemps?

— Merci!... Soit!... Eh! que diantre aussi, cela m'était bien dû, après tant de misères!... Dieu!... Dieu!... c'est bien, je ne nie pas son existence...

— Vous êtes trop bon, c'est un procédé magnifique dont il sera touché. Je crois même, ô galant homme! que les astres se voileront la face à votre dernière heure!

C'est ainsi qu'en plein dix-neuvième siècle, dans notre gracieux pays, sur un homme qui bégaye en rechignant son bénédicité, mille se dispensent des grâces; et le pire encore, c'est que les plus oublieux sont les plus comblés. Voilà pourquoi le chien qui caresse la main qui le nourrit s'élèvera contre nous au jugement.

— Nourri et vêtu, fait notre homme que ce revirement de fortune a mis en appétit, c'est bien..., je ne dis pas...; mais mon champ est bien étroit et ma famille bien nombreuse... Quelques acres de plus, ô Providence! pour l'enfant qui vient d'éclore!...

Et du champ complaisant les limites s'étendent.

— Ma maison, convenez-en, est bien vieille, bien lézardée; elle tremble à tous les vents!... Triste manoir pour un tel domaine!

— Va pour la maison restaurée et blanchie. Est-ce tout?

— Pas si vite donc.

— Un fonds de terre sans instruments, c'est une voiture sans roues ou un moulin sans eau. Or, je n'ai, pour exploiter le mien, vous le savez, qu'un pauvre âne, et bien vieux encore.

— Tu auras un cheval, et de plus une carriole pour porter tes fruits au marché.

Voilà notre homme comblé sans doute. Au contraire, il n'en est qu'à ses premières bouchées. A la carriole, il ne tarde pas à substituer un cabriolet, et comme sa blouse jure en tel équipage, il en coiffe un cerisier de son courtil au grand effroi des pierrots, et endosse le fin drap d'Elbeuf. Pourquoi non? chacun doit tenir son rang; n'est-il pas propriétaire, électeur, et éligible au besoin?... Et puis, vive le luxe! c'est la gloire et la richesse des États. J'aime le peuple, moi; j'honore l'ouvrier, je le porte dans mon cœur. Foin des mendiants et des vagabonds!

Il ne demande pas encore, il est vrai, un cachemire pour madame son épouse, bien que cette chérie en perde le boire et le manger depuis qu'elle en a vu un sur les épaules de la sous-préfète... Non, un simple ternaux, substitué au modeste tartan, suffira pour le *quart d'heure...* Plus tard, on verra. Il est si bon époux, et bon père donc!... Son fils ne hantera pas l'école communale; fi! c'est bon pour des paysans... Il ira au collége. La science ne mène-t-elle pas à tout? Il sera l'honneur de sa famille, j'allais presque dire de sa race... Avocat d'abord, puis conseiller d'État..., ministre même, pourquoi pas? ça s'est vu. Et puis..., et puis .., ma foi! l'empereur n'est pas immortel.

Ah! j'oubliais d'ajouter que sa fille excelle sur le piano, qu'elle est l'orgueil de sa mère et le premier sujet de son pensionnat.

Enfin, de rêve en rêve, à force de monter dans ce ballon gonflé par le diable, notre homme fait un trou à la lune. Les émerillons du protêt et du réquisitoire apposent leur griffe sur ses meubles, mettent en fourrière cheval et cabriolet, voire même le piano enchanteur qui mène si loin nos jeunes bourgeoises dans leurs attendrissements.

Et au lieu de se féliciter de cette leçon de la Providence, qui en rabattant sa vanité le ramène au vrai, le croquant se redresse furieux, le poing serré et l'écume à la bouche, criant anathème « au riche qui *pompe la sueur du pauvre!* etc., etc. »

Tout cela parce que la fortune n'a pas voulu, en fin de compte, le mener en carrosse, avec laquais galonnés, à l'avant-scène du grand Opéra, au milieu des boursiers et des traitants, des nymphes et des céladons aux vêtements diaphanes, de cette officine enluminée, où d'augustes matrones empanachées mènent leurs jeunes filles pour leur faire sucer le lait des bonnes doctrines!

La figure de ce bipède singulier que les naturalistes, à notre honte! rangent parmi les variétés du genre Homme, *homo primates*, se trouve admirablement croquée dans le fabliau suivant du treizième siècle : *le Vilain Anier*, dont l'auteur inconnu affecte une étroite parenté avec notre trouvère Rutebœuf, contemporain de saint Louis. Il a en effet son tour naïf, sa libre allure et sa narquoise bonhomie, éclairs lointains de cette muse gauloise dont l'auteur du *Misanthrope* est la plus admirable personnification.

En traduisant ce fabliau en langage moderne, pour la commodité de nos lecteurs étrangers au français du treizième siècle, nous courons risque de leur montrer un sauvage en frac et en pantalon; mais qu'y faire? nous aurions à introduire en leur présence le roi Dagobert en personne, qu'il nous serait impossible de lui donner de plus belles culottes.

LE VILAIN ANIER.

Jadis deux paysans gagnaient leur vie à vendre du bois: pauvre était leur avoir; mais à qui vit de peu, le gain, si petit qu'il soit, paraît grand. Outre un âne qui les aidait dans leur besogne, et dont la charge leur rapportait à peine un demi-sizain (monnaie valant trois deniers du temps) par jour, ils avaient chacun femme; mais l'un avait en sus deux marmots, un garçonnet et une fille, aussi lui convenait-il de travailler et d'épargner plus que l'autre. Chaque jour ils allaient ensemble au bois, et en revenaient de même, vivant en bons voisins.

Un matin, la gelée fut si rude et la neige si abondante

qu'ils pouvaient à peine faire œuvre de leurs doigts; l'un d'eux néanmoins réussit à charger son âne en toute hâte, et partit; quant à l'autre, le père des deux enfants, il eut beau, en voyant son compagnon s'éloigner, redoubler d'efforts, souffler et ahaner, battre des mains, ce fut peine perdue: la serpe échappait de ses doitgs engourdis.

— Infortuné! murmurait-il, jamais ni paix ni trêve, pas un moment de repos!... Béni soit le jour où je mourrai! Que suis-je, hélas! venu faire en ce monde? les malheureux comme moi ne devraient jamais naître!... Pauvres enfants! il vous faudra donc jeûner aujourd'hui! Que leur dire quand ils me tendront leurs petits bras?... Et ma femme, ma femme!... j'entends déjà sa voix qui grince comme une scie!... O misère! me voilà abattu et sans force, la tête inclinée comme un coq mouillé ou comme un chien qu'on assomme.

Or, pendant qu'il se lamentait ainsi en se frappant la poitrine et s'arrachant les cheveux, une voix se fit entendre à ses côtés, dans un buisson.

— Qui es-tu? fit la voix.

— Un malheureux forcené et perdu à qui la vie est à charge, et non sans raison, je vous jure, car je bénirai le jour où il plaira à Dieu de me l'ôter!... Mais vous-même, mon doux seigneur, qui êtes-vous?

— Je suis Merlin, l'enchanteur et le prophète. J'ai ouï tes plaintes et viens à ton aide: tu ne manqueras de rien désormais, tu seras riche, très-riche, mais à une condition, c'est que tu serviras Jésus-Christ et ses pauvres. Par tes propres souffrances, tu jugeras mieux de celles des autres, et des angoisses et des humiliations de la pauvreté. Le malade qui guérit sait mieux que personne ce qui convient à celui qui est atteint du même mal.

— Je vous jure, monseigneur Merlin, que si les grands biens que vous dites m'arrivent, je n'oublierai jamais le bon Dieu ni ses pauvres, à qui je ferai tout le bien que je pourrai.

— Et le ferais-tu dès à présent?

— Vrai, monseigneur, et loyalement, j'en réponds.

— C'est bien, je me fie à ta parole. Retourne chez toi, creuse la terre au pied du sureau qui est au bout de ton courtil (jardin), tu y trouveras un trésor. Disposes-en à ta guise; mais veille surtout à l'emploi que tu en feras, car selon que tu auras ouvré tu seras rémunéré. Voici mes instructions: d'ici à un an, à pareil jour, reviens à cette même place, et tu me rendras compte de l'emploi que tu auras fait de ta nouvelle fortune... Va, et n'y manque pas.

La voix se tut et le vilain, tout joyeux, se hâta de sortir de la forêt.

Quand sa femme le vit revenir sans sa charge:

— Eh quoi, maître vilain, fit-elle, pas de bois! Et nos enfants, que mangeront-ils aujourd'hui? Pauvres créatures! Il ne tient à rien, fainéant, que je te quitte et te les campe sur les bras pour te faire honte.

— Là, là..., fit notre homme en souriant, calmons-nous: Dieu fait en petit temps grande besogne. Tout vient à point à qui sait attendre.

— Attendre! qu'est-ce à dire? maître fol; aurais-tu rêvé trésor ou trouvé une bourse? Attendre!... et mes enfants qui meurent de faim; plus de pain sur la planche, ni sou, ni maille, plus rien à mettre en gage!... Çà, parleras-tu, vieux fou?

Elle le serra tant et de si près que notre homme fut contraint de raconter ce que la voix lui avait dit.

Tous deux alors se hâtèrent d'accourir à l'endroit désigné. Ils n'eurent pas creusé longtemps sans découvrir le trésor. Immenses en effet étaient les richesses, aussi ne tardèrent-ils pas à monter en honneur.

D'abord, ils s'adoubèrent petit à petit, de peur d'éveiller les commérages. Le mari continua même d'aller au bois comme par le passé, mais seulement de loin en loin et pour la forme, puis plus du tout.

A partir de ce moment, il ne songea plus qu'à se donner joie et soulas, comme celui qui n'en a jamais goûté de sa vie. Il acheta terres et maison, fit travailler et ne tarda pas à être recherché, considéré et acclamé de toutes parts sage et prud'homme. Pauvre, il n'avait eu ni parents ni amis; riche, ils accoururent en foule; c'était à qui l'honorerait et servirait. Tel qui passait autrefois dans la rue sans le regarder s'estimait heureux d'un signe de sa main, et le saluait plus bas que terre.

Au bout de l'an, il revint au bois près du buisson. Il appela la voix.

— Que veux-tu? lui fut-il répondu. N'as-tu pas assez?

— Sans doute, sire Merlin, je suis riche, très-riche; mais j'aurais encore une grâce à vous demander.

— Parle.

— Je vous prie, comme mon meilleur ami, d'employer votre crédit à me faire nommer prévôt de ma cité.

— Soit. D'ici à quarante jours tu le seras. Rentre chez toi et ne manque pas de revenir, l'an prochain, pour me demander encore ce dont tu auras besoin; surtout, n'oublie pas de te conduire de telle sorte que tes œuvres soient agréables à Dieu.

Au temps prescrit, la promesse de la voix se vérifia. Il fut prévôt et bailli, mais il ne s'amenda pas plus pour cela. Partout où il put faire du mal, il fit du pire. Il hanta et courtisa les riches, qu'il redoutait, et méprisa les pauvres. Un vilain peut-il faire autrement? Enflé et venimeux comme un crapaud, telle est sa nature, plus il monte, plus il est outrecuidé et félon (1). Pareil à un chien hargneux, il fut dur et cruel envers les malheureux, et en particulier envers l'ânier, son ancien compagnon d'infortune, qu'il détestait d'autant plus que sa vue lui rappelait sa condition passée.

Ainsi allait-il de l'avant, comme un fol, ne doutant de rien. Il n'eut garde néanmoins d'oublier la voix quand vint le bout de l'an, curieux de savoir, le glouton, ce qu'il en pourrait tirer encore.

Il se rendit donc au bois avec une brillante escorte et pompeusement paré. A quelque distance du buisson, il fit signe à son monde d'arrêter et s'avança seul.

— Holà! fit-il, haussant la voix, Merlin!... Viens çà me parler, et fais vite, je te prie, je suis pressé.

— Que me voulez-vous? répondit la voix.

— C'est pour te dire que je suis charmé des grands honneurs où tu m'as mis et que mon amitié t'est acquise; mais je souhaiterais encore, sauf ton bon plaisir, que ma fille fût mariée au prévôt d'Aquilée et que mon fils fût évêque de la cité de Blandebesque (2), dont le titulaire vient de mourir; ma plus grande joie et consolation serait que mon fils et ma fille ne fussent pas avilis par de

(1) Le chancelier Olivier, qui vivait sous les Valois, disait, en parlant des Français de son temps: « Ils ressemblent aux guenons qui vont grimpant contre-mont un arbre de branche en branche, et ne cessent d'aller jusqu'à ce qu'elles soient à la plus haute et y montrent leur... contre-face aux passants. »

(2) L'auteur du fabliau a mis apparemment ce nom pour la rime, car Blandebesque ne figure pas, que je sache, dans la *Gallia Christiana*. Nous ne trouvons dans la basse latinité que le mot *Blandeboccius in Portensi* (Blombay-en-Portien) qui ait quelque analogie avec Blandebesque.



basses alliances. Si tu fais droit à ces deux choses, Merlin, je demeure ton ami à jamais.

— Je ne demanderais pas mieux, si je croyais cette nouvelle faveur bien placée.

— On ne saurait mieux, sur ma parole. Ma fille est belle et sage, et sa dot superbe : mon fils, quoique à peine âgé de vingt-cinq ans, est fort bon clerc, lisant couramment dans toutes sortes de livres.

— Soit encore! D'ici à quarante jours, la chose arrivera comme tu désires; mais prends garde... Reviens au bout de l'an, n'y manque pas, et pèse bien cette fois ta requête... Bien fou qui s'endette quand il n'est pas sûr de s'acquitter!

Notre vilain tourne bride, à ces mots, sans plus attendre, et part tout joyeux, menant grande fête.

Grande aussi fut la joie de sa femme en apprenant la chose, qui arriva, en effet, au temps prescrit, tant pour le fils que pour la fille.

Le rustre, qui avait cœur de tremble, cruel et plein de félonie, ne rabattit rien, malgré cette nouvelle faveur, de son train ordinaire. Il continua à se porter au mal avec autant d'ardeur qu'il évitait le bien, de sorte que sa rapacité et son insolence ne firent que monter avec sa nouvelle fortune.

Le diable, comme on voit, le menait à ses fins. Il fut donc, cette année, en plus haute considération que jamais,

Riche d'avoir, pauvre de sens.

Telle était sa sotte présomption, qu'il croyait que pareil train ne dût jamais finir. Plus il acquit, plus il s'enfla, et moins il aima et servit Dieu. Vilain de nature et par état, il dégorgeait ainsi le venin qu'il avait dans le cœur. Peut-on tirer d'un sac autre chose que ce qu'il contient?



L'ânier devant le buisson de Merlin. Dessin de Hugrel.

Voici donc de quelle façon le rustre s'acquitta, en aggravant sa dette envers la Providence.

— Dame, dit-il à sa femme la nuit même du jour où la voix l'avait sommé de comparaître, je commence à m'ennuyer de ces allées et venues dans la forêt; d'autant que je n'ai plus que faire de la voix.

— Allez-y néanmoins pour cette fois, monseigneur; dites-lui sans détour, mais poliment: « Je n'ai plus besoin de vous, sire, et m'en tiens à ce que j'ai; ces allées et venues m'ennuient, que Dieu vous garde!... » Puis, tournez les talons, sans plus vous soucier ni de lui ni d'autre.

Ainsi fit-il pour son dam, le fol mécréant. Le lendemain de bonne heure, monté sur un dextrier, pompeusement paré, il se rendit au bois escorté de deux sergents (1).

En arrivant, il poussa rudement sa monture vers le buisson :

— Holà! Merlot! s'écria-t-il, approche, que je te parle; fais vite, j'attends...

(1) Synonyme de serviteur, *serviens*, en basse latinité.

La voix répondit soudain, non plus cette fois du buisson, mais du haut d'un arbre :

— Malepeste ! bien m'en a pris de m'accrocher à temps à ces branches, car il n'a tenu à rien que ton cheval ne m'écrasât de ses pieds de devant. Parle.

— C'est pour te dire que, n'ayant plus rien à demander, je viens prendre congé de toi. Ces allées et venues m'ennuient. Adieu donc, ami Merlot.

— Ah! maître vilain, tu ne le prenais pas de si haut quand tu venais ici, chaque matin, trottant à la queue de ton âne pour couper du bois et le vendre ; tu étais alors humble et piteux. Est-ce là le prix de mes bienfaits (1)? La première fois que tu m'adressas la parole, ce fut humblement : *monseigneur Merlin;* l'an d'après, *sire Merlin;* puis *Merlin* tout court; aujourd'hui *Merlot!* Ah! rustre insolent et rapace, voilà donc l'usage que tu as fait des grands biens dont Dieu t'avait comblé ! Pareil au chien hargneux et repu de charogne, qui grogne encore contre ceux qui veulent approcher, de même, ne pouvant dévorer à toi seul ces grandes richesses, tu n'as pas même souffert que les autres en jouissent... Ah ! brute au cœur dur! vilain tu étais et vilain seras, vilain tu es venu et vilain tu t'en retourneras. Tu t'es indignement joué de moi par ton hypocrite humilité; mais ta présomption t'a déçu, et tu vas retomber sur le fumier d'où je n'aurais jamais dû te tirer.

(1) Graisse les bottes au vilain, il criera que tu le brûles. Oignez un vilain, il vous poindra ; poignez un vilain, il vous oindra.

Loin d'être ému, notre homme tourna bride, ne prisant pas plus ses menaces qu'une coquille de noix ; et, sorti de la forêt, il reprit son train habituel.

Mais la justice, qui traite chacun selon ses mérites, ne fut pas lente à s'acquitter envers lui.

Sa fille mourut peu de temps après sans postérité, et sa dot fut perdue pour lui.

Son fils unique, sur lequel il fondait toutes ses espérances, suivit bientôt sa sœur au tombeau.

Cette double catastrophe l'accabla, mais sans le corriger ; il persista dans son endurcissement.

Enfin le seigneur de la ville dont il était prévôt, ayant à soutenir une guerre, le somma de lui livrer la moitié de son or, et sur son refus lui ravit le tout.

Ainsi se vérifia la prophétie de Merlin.

Quoi de plus? Réduit à presque rien, notre vilain acheta un nouvel âne avec lequel il reprit le chemin de la forêt.

Mais tant s'en faut qu'il eût désormais cœur à l'ouvrage. Tourmenté à la fois par le souvenir de sa fortune passée et par les angoisses de sa détresse présente, sa vie s'usa bientôt dans ce double supplice.

C'est ainsi que l'orgueil, qui n'est que le diable en personne, traite, en fin de compte, ses féaux et amis.

Vous donc que Dieu a tirés de la misère, souvenez-vous de l'ânier et de sa femme. Ne soyez pas durs envers les pauvres; donnez, donnez sans marchander. Assurez vos pas dans la voie droite pendant que le soleil brille à l'horizon ; car la nuit, l'éternelle nuit peut vous surprendre avant le terme du voyage.

L. AMIEL.

VARIÉTÉS ET MÉLANGES.

CHANT DU PAUVRE BRAVE HOMME.

Je ne suis qu'un pauvre brave homme,
Pauvre et libre comme l'oiseau ;
Comme lui j'ai l'air pour royaume,
Comme lui je bois au ruisseau.
Riches, pour le pauvre brave homme
La terre aussi garde un tombeau.

Je ne suis qu'un pauvre brave homme ;
J'ai plié sous plus d'un fardeau ;
J'ai rencontré sous plus d'un chaume
Cette pitié que le château
N'a pas toujours pour le brave homme
Aux pieds en sang, au front en eau.

Je ne suis qu'un pauvre brave homme ;
Mais que de fois, sur le coteau,
Humant ces parfums dont embaume
L'haleine d'un printemps nouveau,
Je me suis dit : « Pauvre brave homme,
Rends grâce à Dieu, le monde est beau ! »

Je ne suis qu'un pauvre brave homme ;
Le Christ m'eût donné son manteau ;
Aussi, quand pour le dernier somme
Vos yeux voileront leur flambeau,
Heureux si le pauvre brave homme
Vient prier sur votre tombeau !

N. MARTIN.

LE VOYAGE DE CALCUTTA.

Voici un exemple frappant de l'audace locomotive des Anglais. Au commencement de l'année 1840, le voyage de Londres à Bombay ou à Calcutta occupait une centaine de jours. Ce fut vers la fin de cette même année que l'on inaugura la route par l'isthme de Suez : Bombay ne fut plus qu'à trente jours de distance de Londres, et le voyage de Calcutta fut réduit à quarante-trois ou quarante-cinq jours. Cette rapidité déjà merveilleuse ne suffit plus à l'ardente activité de nos voisins, ni aux besoins de la lutte soulevée dans les Indes ; voici que l'on vient de publier, à Londres, un prospectus intitulé : *Voyage de Londres à Calcutta en sept jours.*

Si pareille idée eût germé dans la tête d'un de nos compatriotes, dit un voyageur, nous aurions, par le temps qui court, pensé que l'on voulait établir une poste aérienne, un service de ballons. En Angleterre, où l'on est plus positif, on préfère naviguer sur mer et courir sur terre : il s'agit d'un ou plutôt de plusieurs chemins de fer, qui seraient faits par tronçons, dont d'immenses lignes seraient mises en exploitation par chaque période quinquennale, et qui, construits en quatorze ans, sur une longueur de cinq à six cents milles, partiraient de Londres pour aller chercher dans les Indes la vieille capitale du Beloochistan, Hyderabad sur l'Indus, d'où s'étendraient plusieurs branches qui iraient à Bombay, à Lahore ou à Calcutta. Quand on se rappelle que Bordeaux et Paris étaient, il n'y a pas encore bien des années, plus éloignés l'un de l'autre que ne le sont, aujourd'hui, le Havre et New-York, il est difficile de ne pas admettre la possibilité de l'entreprise.



GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

LES PROCUREURS DE VIRE.

Vire vue au soleil levant. La porte Neuve. Un gentilhomme du Bocage. Le logis du procureur. Le clerc et le berger. Pour une dardenne. Le procès de Guillaume. Consultation. La taxe des frais. Foi de Normand! Domfront le malheux : arrivé à une heure, pendu à deux. Mathurine. Maître Pluquet et son collègue. Pire que Barrabas. L'oracle de la basse Normandie. Sous les pommiers. Le mariage avenant, Les coutumes de Normandie. L'article 221. Maître Falaise. La lutte trentenaire. Trois échecs judiciaires. La garde noble. Le fils de *Nullius*. La valise de Mathurin. Les colombes du procureur. Le sergent Rougevin. A la Pomme de pin. Le clairet d'Orléans. Les deux jeunes filles. La blonde Arleitte. Une nièce à la mode de Bretagne. Le comte de La Grandière. Les soldats du roi. Sans-Quartier. Le congé et le contrat. Gerville l'insensé. La gueule du loup. Le gentilhomme et le procureur. Étude de Falaise. Le conseil dangereux. La conscience d'un bas Normand. Le pauvre Honivet. Un témoin conditionnel. L'ordinaire de Paris. Le clerc Criquetot. Pauvreté n'est point vice. Les commères de Vire. Le clerc et le sergent. Traité secret. Voyage à Caen.

La petite cité de Vire venait de s'éveiller aux rayons d'un clair et gai soleil d'avril. Vue du côté du midi, à travers les grands arbres de l'Hôtel-Dieu et le rideau de vapeurs à moitié déchiré par le vent qui montait, en ondulant, de l'écluse jusqu'au portail de Notre-Dame, la patrie d'Olivier Basselin ressemblait à ces tapisseries flamandes dont nos aïeux drapaient les rues le jour de Pâques ou de la Fête-Dieu. A gauche, apparaissait d'abord, comme un nid d'aigle, le donjon en ruines du château, perché sur l'escarpement d'un roc au pied duquel fuit, en grondant, la rivière qui donne son nom à la ville. L'humble clocher des Cordeliers se détachait ensuite sur le fond d'azur et légèrement teinté de blanc du ciel, et, en suivant la crête du coteau, l'œil s'arrêtait avec complaisance sur la haute flèche de Notre-Dame et la grosse tour de l'horloge, qui dominaient les clochers des églises de Saint-Maur, de Saint-Thomas, de Sainte-Anne et des Ursulines, comme les chênes séculaires dominent les taillis. Entre le château, le campanile de l'horloge, les clochers et les grosses tours de la vieille enceinte, se pressaient les maisons étagées sur le versant méridional de la colline, et bordées, à droite, vers le couvent des Capucins et l'Hôtel-Dieu, par de vertes closeries et des jardins.

Devant ce panorama, éclairé, comme nous l'avons dit, par le soleil levant, s'était arrêté, le 3 avril 1706, avec un mouvement de surprise et de plaisir, un cavalier arrivé par le vallon, et qui suivait le chemin de ronde pratiqué au bas du rempart. S'enveloppant de son manteau, car la brise était fraîche, il semblait se disposer à jouir du coup d'œil dans tous ses détails ; mais le cheval, qui ne partageait pas son admiration, en décida autrement. A force de piaffer, de hennir et de ronger son frein en pesant sur la bride, il contraignit son maître de lui rendre la main et s'élança, tout joyeux, au trot vers la porte Neuve.

Par tradition plutôt que par prudence, car le calme régnait dans la province malgré l'horrible misère des paysans, le pont était levé. Notre voyageur appela, et un anspessade, aux cheveux aussi gris que son uniforme, sortant en bâillant du corps de garde, se prépara à recevoir rudement l'importun et peut-être à le rançonner ; mais, à la vue du galon d'or qui ornait le manteau et le chapeau de l'étranger, il changea d'avis, et, portant la main au tricorne, prononça le qui-vive traditionnel d'un ton plein de respect.

— Ouvre, mon ami, répondit le voyageur; je suis le comte de La Grandière.

En entendant ce nom, l'un des plus nobles du Bocage, le soldat se hâta de baisser le pont et de demander au grand seigneur s'il pouvait autre chose pour son service.

— Oui, répondit M. de La Grandière, tu peux m'indiquer une hôtellerie et m'apprendre où demeure maître Pluquet, le procureur.

— Ah ! le plus fin renard de Vire ! Je vais vous montrer son terrier moi-même, monseigneur, et vous conduire auparavant à l'hôtel des Trois-Rois, où vous serez content, pardieu ! de la cave et de la gamelle.

— Va, dit le comte en souriant, tes pas ne seront pas perdus.

Encouragé par cet espoir, l'anspessade se mit à gravir les ruelles escarpées de Vire, comme s'il montait à l'assaut; et, après avoir guidé le comte dans ce dédale tortueux et un peu sombre encore jusqu'à l'hôtellerie des Mages, où ce dernier laissa son cheval, il le mena par la porte Saint-Sauveur dans la rue de l'Hôpital général, et dit en lui montrant une maison qui semblait craquer de vieillesse :

— Voilà, messire, le Louvre de Pluquet.

Le comte renvoya son guide en lui jetant un écu, et se dirigea, non sans l'examiner curieusement, vers le logis du procureur.

C'était une de ces maisons à deux étages surmontés d'un toit aigu, comme on en retrouve par hasard çà et là dans les vieilles cités normandes. Le premier étage, construit en pans de bois, avançait de trois pieds sur le mur en pierres grises du rez-de-chaussée ; le second, plus saillant encore, était encadré dans des poutres noires de vétusté. Deux croisées à vitraux triangulaires et enchâssés dans du plomb s'ouvraient au premier et au second, séparés par des poutrelles rougeâtres en forme de croix de Saint-André, dont des briques posées debout remplissaient l'intervalle. Une mansarde, coupant au-dessus le milieu du toit, que décorait à gauche la haute cheminée nationale, correspondait, dans le dessin un peu capricieux de l'architecte, à l'unique fenêtre grillée du rez-de-chaussée, à côté de laquelle s'ouvrait la porte à jambages de pierre.

Le comte de La Grandière allait soulever le marteau étincelant de cette porte, lorsqu'il entendit parler à deux pas de lui ; et, comme il était caché par l'angle droit de la façade, affaissé et bombé sous le poids des étages supérieurs, comme l'épaule d'un bastion, il fit halte, après avoir jeté un coup d'œil sur la fenêtre grillée. Deux individus, l'un dans la maison, l'autre au dehors, causaient avec vivacité et d'un air de mystère.

Celui qui était dans la rue portait le costume des bergers du Bocage : sabots, bas bleus attachés avec des li-

celles sur des grèves de serge, *blanchet* ou camisole de toile blanche, ample manteau de laine, et le *capiau* de paille long et pointu sur un serre-tête de coton ; rien n'y manquait. Cet homme, qui atteignait à peu près la quarantaine, avait une figure imberbe, l'œil endormi et la bonhomie apparente des paysans du Bocage ; mais la ruse fine et féline du Normand se cachait sous ce masque, comme la couleuvre sous l'eau tranquille d'un marais. Il suffisait, pour s'en apercevoir, de surprendre l'éclair lancé par son œil gris et de regarder une minute son profil de belette.

Appuyé sur le rebord de pierre de la fenêtre du rez-de-chaussée, il disait d'un ton mielleux, mais avec l'accent traînant de la basse Normandie :

— Hé ! Criquetot !

— Va-t'en au diable !

— Criquetot ! m'n ami !

— Laisse-moi ! te dis-je.

— Par la fé Dieu ! pourquoi es-tu si achocre (1) à ce matin ?

— Parce que, toutes les fois que tu viens, il m'arrive des arias.

— Point ! le mois dernier, c'est mon chien qui t'a porté malheur.

— Plus bas ! berger de loups-garous ; car si mon maître t'entendait !...

— Va, ne crains rien ; il est dans son courtil (2), cherchant si les pommiers vouliont neiger.

— Eh bien ! reprit la voix du dedans, en admettant, comme nous disons au palais, qu'il ne pût nous ouïr, qu'aurais-tu à me demander ?

— Rien qu'un conseil, Criquetot ! mais des bons, m'n ami !

— C'est selon ; de quoi s'agit-il ?

— Ah ! d'une grosse nafre (3) : per Jou (4) ! j'en suis encore tout griche (5) !

— On t'a volé quelques moutons ?

— Point ! ça me serait ben égal ! ils étiont à mon maître !

— Explique ton malheur, alors !

— Eh ! c'est pour le procès...

— Que tu as perdu contre nous, comme tu le méritais bien ; ce qui t'apprendra, mon compère, à ne plus te lever la nuit pour reculer les bornes.

— Je le nie !

— Et tu as raison ; mais le jugement tient toujours !

— C'est ce holabre (6) de Falaise qui me conseilla mal ; mais que les lubins me mangent tout vif, s'il me la porte en paradis !

— Oh ! tu peux bien être certain qu'il ne l'y portera jamais !

— En attendant, m'n ami Criquetot, dis-moi s'il ne m'a point trop pris sur son grimoire.

— Et que donnes-tu pour cela ?

— Une dardenne toute neuve, comme tu es un bon chrétien !

— Va-t'en en enfer, vieux sorcier, avec tes six deniers !

— Et que faudrait-il donc ?

(1) Brutal, en patois normand.
(2) Jardin.
(3) Blessure.
(4) Jurement ; par Jupiter !
(5) De mauvaise humeur.
(6) Garnement.

— Un quart d'écu, ni plus ni moins.

— Per Jou ! tu veux donc ruiner mè ?

— Bah ! tu en as bien assez d'autres dans l'éclipey (1) du vieux bahut !

— Non point ! Mais va toujours, je le promets, foi de Guillaume !

— Où est le factum du voisin ?

— Icite (2).

— Attends, je vais te le taxer comme un président de la Cour. Voyons : pour la présentation, renvoi et requête civile, trois livres ; et au clerc, dix sols. Aux termes du règlement général du Parlement de Rouen de 1678, il ne lui



Guillaume parlant à Criquetot. Dessin de Bertall.

est dû que trente-deux sols sur le premier article et cinq sur le second.

— Il m'en volait donc trente-cinq ?

— Tout autant.

— Ah ! le scélérat !

— Pour voir les pièces des parties, la production desdites pièces et la consultation, neuf livres. C'est quatre livres quatre sols qu'il grappille sur toi.

— Ah ! le brigand !... Va, Criquetot.

(1) Tiroir à secret des vieux bahuts.
(2) Ici.



— Oui, tout à l'heure, ami Guillaume, quand tu m'auras payé.

— Je n'ons pas un denier sur moi, mais tu peux bien avoir fiance.

— J'en ai aussi, comme tu vois.

Le berger fit tous ses efforts pour persuader son ami et obtenir crédit; mais, non moins madré, quoique jeune, le clerc fut inflexible, et Guillaume, à son très-grand regret, se vit forcé de le payer d'avance et de le conduire, de plus, à la Pomme de pin, où Criquetot prétendait, on devine assez dans quel but, que la vérification serait deux fois meilleure.

Le comte de La Grandière consultant maître Pluquet dans son jardin. Dessin de Bertall.

Le comte de La Grandière les laissa partir, et, quand ils eurent disparu dans la rue de la Douve, rabattant le collet de son manteau, il s'approcha de la porte et heurta vigoureusement. Une voix courroucée ne tarda pas à répondre de l'intérieur par l'interrogation sacramentelle : Qui est-ce?

— Ami! dit le comte en frappant encore, mais plus bas.

— Ami de la chicane, à coup sûr, et de Domfront le malheux, arrivé à une heure, pendu à deux.

La porte s'ouvrit sur ces mots prononcés de mauvaise humeur, et celle qui les grommelait en tirant les verrous apparut sur le seuil de pierre, usé par les pieds des plaideurs; et, se radoucissant un peu à la vue du gentilhomme, elle demanda ce qu'il voulait.



— Parler à maître Pluquet, s'il est levé pourtant, ma bonne.

— Lui ! au lit, à cette heure ! Vous l'avez bien trouvé, ma foi ! répondit la chambrière, femme d'une trentaine d'années, dont le bonnet cauchois pyramidal relevait les traits fins et presque distingués, et qui parut charmante au comte, quoique le petit fichu qui couvrait son cou et son long jupon à grands plis ne différassent en rien de ceux des plus pauvres paysans du Bocage.

— Ainsi, reprit M. de La Grandière, maître Pluquet est matinal.

— Comme l'alouette, monsieur ; le brave homme aurait trop grand'peur de nuire à ses clients, s'il dormait autant que nous autres.

— Il ne ressemble pas alors à son collègue d'à côté.

— Falaise ! murmura la femme d'une voix altérée ; que Dieu me pardonne ce mot ! mais, près de lui, Barrabas devait être un ange.

— On dirait, s'écria le comte, frappé de l'émotion de cette femme, que vous avez des motifs personnels de plainte à son égard.

— Et qui n'en a pas, monsieur? Falaise, dans toute l'élection, est aussi connu que Judas par ses méfaits...

Et, comme pour abandonner un sujet de conversation qui lui était pénible :

— Vous voulez parler à mon maître, ajouta-t-elle vivement ; suivez-moi, monsieur, et regardez à vos pieds, il y a deux marches.

Prenant, à ces mots, un corridor assez obscur, elle monta d'un pas léger dans un jardin clos de murs et formant terrasse, d'où M. de La Grandière n'eut qu'un pas à faire pour se trouver en face de celui qu'il cherchait.

Maître Pluquet, le procureur le plus habile, non-seulement de l'élection de Vire, mais du bailliage de Caen, et que les gens de loi citaient comme un oracle dans toute la basse et la haute Normandie, était un vieillard petit, sec, mais vert et vif comme un jeune homme. Une épaisse chevelure, blanchie plutôt par les soucis de l'étude et les fatigues du palais que par l'âge, encadrait son front large et proéminent. Ses yeux, étincelants comme la lame d'une épée, brillaient sous des sourcils d'un noir parfait encore ; il avait le nez aquilin, la bouche fine et railleuse des Normands et le menton d'une statue antique. Tout l'ensemble de sa physionomie respirait la vivacité et l'esprit, tempérés, chose rare dans sa profession, par le calme de la bonne conscience et un air de bienveillance extrême.

Otant sa calotte de velours à la vue de l'étranger et croisant sa houppelande de camelot, il salua le comte et demanda avec respect à qui il avait l'honneur de parler.

— A l'un de vos clients, maître, que vous connaissez suffisamment sans l'avoir jamais vu.

— Cela est possible, monsieur.

— Je suis le comte de La Grandière.

Pluquet s'inclina de nouveau et dit en secouant la tête :

— Sans la vieillesse, monsieur le comte, je serais vraiment inexcusable, car vous êtes tout le portrait de votre noble et digne père.

— Vous possédiez sa confiance, maître, et c'est à ce titre que son fils vous vient consulter aujourd'hui.

— Parlez, monsieur le comte, car j'ai à cœur de vous montrer combien je suis fidèle serviteur de votre maison. Vous plaît-il que nous passions en mon cabinet?

— Pourquoi? Ne sommes-nous pas mieux sous cette naissante verdure ? Vos pommiers, je présume, sont aussi discrets que les murs?

— Oui, vous pouvez vous expliquer en toute sécurité. De quoi s'agit-il? dit Pluquet, devenu sérieux et pensif.

— Il s'agit, mon cher maître, d'un lièvre qu'un méchant coquin a fait lever dans mes guérets. Vous savez que ma vie jusqu'ici s'est passée à servir le roi dans ses armées et à Versailles : or, courtisan qui roule des fêtes dans les camps est comme la pierre du proverbe...

— Je sais cela, murmura le procureur, dont le front se rembrunissait.

— J'ai mangé ma poule aux œufs d'or, et il me reste en ce moment bien plus de dettes que d'écus.

— Vous n'êtes pas le seul en Normandie, monsieur le comte, par ce malheureux temps. Mais veuillez poursuivre, fit Pluquet.

— L'escarcelle est tellement vide, que je ne saurais, mon cher maître, y puiser cent pistoles. Or, devinez ce qui m'arrive.

— Quelque instance de créancier affamé comme un loup?

— Non, grâce au ciel, je n'en suis pas encore là.

— Que vous arrive-t-il donc?

— Une chose inouïe vraiment et des plus incroyables! Vous savez que j'ai une sœur...

— Votre aînée, si je ne me trompe.

— Oui, de dix ans, ce qui en fait cinquante de passe. Eh bien ! figurez-vous, cher maître, quoiqu'elle ait dépassé les jours et l'âge de raison, que ma sœur rêve mariage.

— Fèves fleuries, temps de folies ! dit en riant le procureur.

— Oui ; mais ce qui est bien moins risible, c'est la présente sommation qu'elle m'a fait bailler hier.

— Exploit de mariage avenant ! s'écria le procureur en saisissant le parchemin et le lisant à la volée. Hum ! attention, monsieur le comte, il y a là du Falaise !

— C'est ridicule, n'est-ce pas?

— Et dangereux, comme toutes les armes de notre profession.

— Comment ! vous voulez qu'on me force à marier ma sœur ?

— La coutume du pays de Normandie, ancien ressort et enclaves d'icelui, vous y oblige.

— Plaisantez-vous?

— Non, certes point, monsieur le comte. L'article 221 porte expressément : « Après le décès du père, les filles demeurent en la garde du fils aîné, et si lors elles ont atteint l'âge de vingt ans et demandent mariage, les frères ne les peuvent garder qu'un an et un jour et sont tenus de les établir convenablement et de les pourvoir de mariage avenant. »

— Vous plaît-il m'expliquer ce mot?

— Volontiers : on appelle, en droit, mariage avenant celui qui est en rapport par la dot avec la fortune et la qualité des parents de la fille.

— Si bien que le vertigo de ma sœur peut m'enlever dès lors un bon tiers de mes biens?

— Sans nul doute, monsieur le comte ! Mais pourrais-je vous demander quel est le prétendant?

— Eh ! ce baron de Tinchebray, le plus décrié de vos nobles !...

— Quand je vous le disais qu'il y a là du Falaise ! J'y vois clair maintenant comme dans le fond de mon puits.

— Et que soupçonneriez-vous, maître ?

— Une machination empreinte au premier chef de

fraude et de coquinerie. Ah! vous ne connaissez pas l'homme! C'est l'âme damnée du baron, qui ne vaut rien non plus. Il lui aura soufflé ce plan; mais nous verrons, sacs et papiers! il y a remède à tout, la mort exceptée, et la goutte!

— Ainsi ce mons Falaise est donc...

— Le fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome, comme disent les comédiens, sans foi ni loi, astucieux, canteleux, malicieux, et avec cela très-habile; on peut le regarder comme le fléau du pays, qu'il aurait ruiné à demi, si je n'étais pas là! Depuis trente années nous luttons! Je lui dispute obstinément le terrain pied à pied, et, bien que je ne sois pas tout à fait le dernier en la profession, il m'a battu trois fois; oui, battu à plate couture et dans trois causes capitales, qui me tueraient de rage, si je n'avais l'espoir de parvenir un jour, malgré marée et vent, à réformer le mal jugé!

— Ces trois causes vous tenaient au cœur!

— Jugez-en, monsieur le comte. Dans la première, il s'agissait de l'orpheline de Clinchamps. Le seigneur, un de mes clients, mourut assassiné : à l'instigation de qui? vous le diriez déjà. La garde noble (1) de la fille qu'il laissait au berceau revenait de plein droit au vicomte de Vire. Mais il était absent, et cette circonstance, sur laquelle on avait compté, fit que l'élection, le bailliage et le Parlement, malgré tous mes efforts, substituèrent en ses droits votre adversaire d'aujourd'hui, ce damné baron de Tinchebray, et lui conférèrent la garde des biens et de la personne de l'orpheline.

— Quoiqu'il eût très-probablement les mains teintes du sang du père!

— Très-sûrement, vous pourriez dire. Mais le fait ne fut point prouvé. Mme de Clinchamps mourut d'effroi de voir sa fille au pouvoir de ce misérable, et je restai seul pour la venger, elle et son noble époux, ce que j'ai juré de faire devant Dieu et les hommes!

— Je souhaite fort que vous puissiez tenir votre serment; mais quelle était l'autre cause perdue?

— Avez-vous regardé en face la femme qui vous a ouvert?

— Oui, maître, et l'expression de son visage m'a frappé lorsque j'ai, par hasard, prononcé le nom de Falaise.

— Ce n'est pas sans raison, car le scélérat a détruit le bonheur de sa vie.

— M'est-il permis de demander par quel moyen?

— Par le crime et le faux témoignage. Mathurin, le mari de ma pauvre chambrière, avait un champ joignant ceux du coquin et de longue main convoité par lui. Quelque instance qu'on lui fît, et même contre mon conseil, il ne voulut jamais le vendre. Mal lui en prit, monsieur le comte. Un jour Falaise rendit plainte contre Mathurin, l'accusant de lui avoir dérobé sa valise. Une descente est ordonnée, le juge royal se transporte en la maison de l'accusé, et, dès les premières recherches, on trouve le corps du délit caché sous un bahut. Mathurin eut beau jurer ses grands dieux qu'il ne l'y savait point et était innocent du tout : les apparences étaient contre lui; le sergent Rougevin, l'âme damnée du procureur, et un paysan qui ne valait pas mieux ayant affirmé par serment qu'ils l'avaient vu dérober la valise, on le condamna aux galères.

— Et vous êtes convaincu de son innocence?

(1) On appelait ainsi la tutelle exercée par le seigneur suzerain sur la personne et les biens des nobles mineurs, leurs vassaux.

— Comme de la vôtre. Aussi je réparai d'abord tout le mal réparable : le malheureux Mathurin laissait sur la paille, les frais ayant tout absorbé et au delà, sa femme et un enfant; je les recueillis sous mon toit et me promis de leur servir de père à l'une et à l'autre jusqu'à la réhabilitation que, le Dieu juste aidant, j'obtiendrai un jour, je l'espère.

— Maître, dit le comte en lui serrant énergiquement la main, persévérez, vous vous êtes donné une noble tâche.

— Elle n'est pas la seule, hélas! reprit Pluquet avec tristesse; voyez-vous ce vieillard là-bas?

— Qui semble chercher avec soin un objet égaré?

— Encore une victime de ce scélérat de Falaise! Il s'agissait d'un de ces procès qui décident de la fortune ou de la ruine des familles. J'étais certain de le gagner. Battu à notre siége, le maudit chicaneur fait appel au bailliage. Nous allons à Caen et, la veille des plaidoiries, mon sac m'est volé dans la rue. Quand il fut retrouvé, on en avait retiré une pièce que cet infortuné vieillard cherche dans sa démence et cherchera toute sa vie : son acte de naissance.

— Vous lui ouvrîtes aussi votre logis?

— Que faire? il ne lui restait rien, pas même la raison.

— Maître, je n'avais pas l'honneur de vous connaître hier; mais permettez-moi maintenant de me dire votre ami et votre serviteur sincère.

— Parlez-vous en courtisan, monsieur le comte, ou en franc et loyal gentilhomme de nos vallons et du Bocage?

— En fils de mon père, monsieur!

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, prouvez-le-moi en faisant comme lui lorsqu'il venait à Vire.

— Et que faisait mon père?

— Il ne dédaignait pas de s'asseoir à la table du pauvre procureur.

— Ah! vous voulez que nous goûtions à votre cidre! Soit! Je suis Normand de cœur, moi, et la guichonnée (1) n'a rien qui m'épouvante!

— C'est ce qu'il eût dit, le bon homme, soupira Pluquet tout ému; hé! Gerville! Gerville!

— Que vous plaît-il, maître? fit l'idiot en accourant d'un air préoccupé.

— Allez, marchez comme un garçon le jour du premier mai, et avertissez Mathurine de mettre la nappe sur table et un autre couvert.

— J'y vais! j'y vais! mais savez-vous? je ne l'ai pas trouvé!

— Demain, vous aurez plus de chance.

— Oh! oui, car je serais toujours le fils de *nullius!*

— Qu'entend-il par là? dit le comte en le suivant des yeux d'un air de compassion.

— Qu'il serait le fils de personne : ce sont les termes de l'arrêt qui lui clouèrent la folie au cerveau.

Tandis que ceci se passait sous les pommiers du procureur, une scène d'un autre genre égayait les habitués de la Pomme de pin. Lorsqu'il s'y présenta, escorté de loin par Guillaume, que le démon de la chicane, luttant cruellement avec celui de l'avarice, transformait en amphitryon malgré lui, Criquetot rencontra sur le pas de la porte un personnage qui mérite une description spéciale. Qu'on se figure un homme gros, court et gris de la tête aux pieds, car ses cheveux semblaient avoir pris par complaisance la couleur de son habillement. Ses jambes, carrées comme les piliers de la halle, supportaient un ventre de Silène gonflé d'intempérance. Des joues pour-

(1) Grande tasse de terre pour boire le cidre.



prées, un nez cramoisi et des yeux pareils à des charbons ardents lui donnaient l'air de ces figures de Bacchus peintes avec du vermillon sur les murs des tavernes. A peine Criquetot l'eut-il aperçu, que le malin clerc se mit à chanter de sa voix traînante ces deux couplets de Basselin :

Beau nez, dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et clairet,
Et duquel la vertu richement participe
Du rouge et violet.

Gros nez, qui te regarde à travers un grand verre
Te trouve encor plus beau!
Tu ne ressembles point au nez de quelque hère
Qui ne boit que de l'eau!...

— Non, par la sangoy! s'écria l'homme habillé de gris; et battant la mesure avec les pieds et les deux mains, aussi larges que des battoirs, il se mit à chanter d'un air insouciant :

Ah! qu'avons-nous affaire
Du Turc ni du sophi,
Din don!
Pourvu que j'aie à boire,
Des grandeurs je fais fi,
Don, don!
Trinque, seigneur, le vin est bon!...

— C'est, dit en riant Criquetot, ce que nous allons savoir incontinent et séance tenante.

— Comment! tu m'offrirais à boire?

— Et du meilleur, à tire-larigot!

— Hum! et qui payera le clairet?

— Le client, ami Rougevin!

— Mais bien vrai?

— Foi de bas Normand!

— Et où est ce brave homme-là? que je l'embrasse!

Criquetot montra d'un signe la figure désespérée de Guillaume et ordonna fièrement trois bouteilles d'orléans, pendant que le berger demandait tout bas à l'hôtesse d'y joindre un pot de cidre et que Rougevin tout ravi fredonnait en cadence :

Que les avares avocats
Gagnent à se rompre la tête,
Pourvu que je sois de leur fête,
Certes, ne me soucierai pas
De leurs procès ni de leurs sacs!...

Une minute après, le clerc, le sergent et le berger étaient attablés coude à coude, et Dieu sait si les deux premiers avaient bonne disposition de sabler le vin d'Orléans. Nous les laissons procéder à la vérification de l'état de frais de Falaise, au choc des verres, entre un couplet joyeux de Rougevin et les exclamations de rage de Guillaume, et nous rejoignons chez Pluquet M. de La Grandière.

En mettant le pied dans la salle à manger du procureur, chambre soigneusement nattée et ornée de tapisseries de laine à personnages vertes et jaunes, le comte, qui marchait devant, fut agréablement surpris.

Deux jeunes filles aussi fraîches que la pomme d'api semblaient l'attendre sur la porte. L'une, espiègle de quinze ou seize ans, portait le costume si pittoresque des Cauchoises. Mais il y avait tant de vivacité dans ses yeux bleus, qu'on s'étonnait que le haut bonnet de dentelle pût tenir sur ce front mobile; un gros chignon tordu et luisant comme un écheveau de soie jaune couvrait son cou et tranchait par sa couleur dorée avec le petit fichu noir croisé sur son sein. De son jupon à longue taille et à grands plis sortait un pied d'enfant qui ne pouvait s'empêcher de battre impatiemment la natte.

L'autre jeune fille, plus formée et plus grande, offrait dans toute sa personne une élégance naturelle et une distinction qui frappèrent d'étonnement M. de La Grandière. Ses traits étaient beaux et nobles. Autour de son front plus blanc que l'ivoire, et sur ses tempes, flottaient en petits frisons et en grosses boucles des cheveux d'un noir magnifique, dont un collier de perles allait rattacher derrière la tête la torsade épaisse et bleuâtre. Ses yeux à fleur de tête, comme ceux de Mme de Longueville, reflétaient dans leurs prunelles d'or bruni la bonté et un sentiment de fierté instinctive. Il y avait enfin tant de charme dans les lignes gracieuses et pures de son visage et le sourire chatoyant sur ses lèvres comme une goutte de rosée au soleil sur un bouton de rose, que le comte la salua avec une émotion et un respect dont il s'émerveillait lui-même, et dit, après lui avoir baisé galamment la main :

— Mademoiselle, je croyais me trouver à quatre-vingts lieues de la cour; mais vous me feriez croire, ma foi! que Vire est aujourd'hui Versailles.

— Prenez garde, monsieur le comte, vous m'allez gâter ces enfants, dit Pluquet avec bonne humeur, et leur donner peut-être quelques pensées de vanité. Heureusement que ma chère Marie sait qu'une politesse ne se prend pas argent comptant.

Et, passant à la droite de son convive :

— Ma nièce, ajouta-t-il d'un ton grave et courtois, je te présente M. de La Grandière, qui veut bien me faire l'honneur de sa compagnie ce matin.

— Nous le recevrons de notre mieux, mon oncle, dit Marie avec modestie, et si la chère est petite, M. le comte n'y prendra pas garde en faveur de la surprise et de la bonne volonté.

— Point d'excuses, mademoiselle; je tiens déjà le déjeuner pour excellent et pour parfait.

Et s'adressant à Pluquet à demi-voix :

— Comment! cette belle personne est votre nièce?

— Oui, à la mode de Bretagne.

— Je l'aurais prise, mon cher maître, pour une de nos demoiselles les plus brillantes de la cour.

— A cause de ses affiquets? Il est bien vrai que je dépense assez pour elle en velours, soieries et dentelles. Mais que voulez-vous? La jeunesse est la jeunesse, après tout. On ne pare que les madones!

— Jamais argent, monsieur Pluquet, ne fut mieux dépensé, quoique la beauté de votre nièce, à mon avis, puisse se passer de parure

— Vous lui trouvez l'air noble, n'est-ce pas?

— Un air de princesse, dit tout bas La Grandière plein d'enthousiasme.

— Elle est de qualité du côté de son père...

— Comment cela?

— Nous en reparlerons plus tard, si vous le permettez. Voici Mathurine avec le pot bouillant, et mets refroidi ne vaut rien, comme disait défunt mon père.

On se mit à table : pendant le déjeuner, que les hommes arrosaient de vin et les jeunes filles de cidre, Pluquet eut occasion d'apprendre au comte que la compagne à mine éveillée de sa nièce était Arleitte, la fille de Mathurine et du pauvre paysan si injustement condamné.

— Votre bon cœur, répondit doucement M. de La

Grandière, vous a porté bonheur, maître. Car vous avez ce que j'ai regretté souvent : une famille.

— A laquelle, monsieur le comte, il ne manque, hélas! que l'arbre et son fruit : — le fils et la mère.

— Vous avez été marié ?

— Pour mon bonheur et mon malheur. Dieu, qui permet que le vent emporte quelquefois les plus belles fleurs des pommiers, a permis un jour à la mort d'emporter celle qui s'asseyait sur le fauteuil où est Marie. Ce fut un véritable arrêt, et je crus bien d'abord que je n'en appellerais pas! Mais elle avait laissé son image dans un berceau, et je vécus, je consentis à vivre pour l'enfant.

— Que vous eûtes aussi la douleur de perdre, peut-être?...

— Plût à Dieu!

— Oh! mon oncle, dit Marie d'une voix pleine de douceur, pouvez-vous donc parler ainsi d'un fils qui vous adore?

— Il m'en donne de belles preuves! Au lieu de suivre le palais comme tous les miens, nés et morts procureurs, il bat le job et le pavé à cent lieues de son père, de garnison en garnison.

— Votre fils est donc soldat du roi? demanda La Grandière.

— Oui, à son dam et à mon grief souci!

— Et dans quel régiment sert-il?

— Dans le régiment de la Reine.

— C'est impossible! j'en suis lieutenant-colonel, et ne le connais pas.

— Parce qu'il a quitté mon nom, en quoi il a bien fait, pour prendre un sobriquet de guerre.

— Et comment s'appelle-t-il donc?

— Sans-Quartier, à ce qu'il paraît.

— Sans-Quartier! le plus brave de mes maréchaux des logis! Je vous en félicite, maître!

— Il n'y a pas de quoi, à mon sens.

— Vous vous trompez; souffrez que je le dise. C'est un cavalier sans défaut et d'un courage à toute épreuve. Ses chefs en rendent le meilleur témoignage, et vous le verrez un jour décoré de la croix de Saint-Louis!

A ces mots, qu'elle avait écoutés avec avidité et l'œil étincelant, Marie fondit en larmes et, se levant brusquement pour cacher son émotion, elle quitta la table, suivie de l'autre jeune fille.

— Il est probable, dit en souriant La Grandière, que mademoiselle votre nièce ne partage pas votre répugnance pour l'état militaire.

— Non, dit Pluquet avec humeur, et cela me fâche d'autant.

— Eh! pourquoi donc, cher maître? Il est clair que ces enfants s'aiment; le meilleur parti, dans ce cas, c'est d'en parler à notre sainte mère Eglise.

— Impossible, monsieur le comte!

— Bon! il me semble à moi que le plus difficile est fait: votre volonté et la mienne achèveront le reste. Que leur faut-il pour être heureux? Un contrat et un congé. Vous signerez l'un et moi l'autre, bien qu'il m'en coûte, je l'avoue, de perdre mon meilleur soldat.

— Soyez sans crainte à cet égard; jamais mon fils n'épousera celle que vous venez de voir.

— Il y a donc des obstacles bien grands à cette union?

— Des obstacles insurmontables et tels, monsieur le comte, que, s'il n'eût quitté ma maison, j'aurais, moi, quitté le pays avec la jeune fille.

— Ici commencent vos secrets et ma curiosité s'arrête : parlons de mon affaire, maître. Que me conseillez-vous?

Redevenu procureur à cet appel direct, Pluquet se mit à dérouler, avec une dextérité merveilleuse, ce peloton, si embrouillé pour les profanes, qu'on nomme procédure. Il improvisa un admirable plan de campagne judiciaire, et rassura si bien le comte, que celui-ci, se voyant déjà triomphant, ne voulut pas sortir de Vire sans se donner le plaisir d'un entretien particulier avec Falaise. De la maison de Pluquet, auquel il eut soin de cacher son projet, il se fit donc conduire par Gerville au logis de son adversaire. L'insensé avait obéi machinalement et en



Marie et Arleitte. Dessin de Bertall.

silence, selon sa coutume; mais en apercevant l'antre voué à la chicane de celui qui l'avait ruiné, une lueur de raison traversa son cerveau. Il recula d'instinct et se frappant le front :

— Où m'avez-vous dit de vous conduire? demanda-t-il au comte.

— Chez Falaise, le procureur.

— Malheureux! s'écria le vieillard dont les cheveux blancs se dressaient d'effroi, gardez-vous bien de vous jeter dans la gueule du loup. Si vous saviez ce qui se passe là-dedans, vous frémiriez et vous prendriez la fuite!

— Cet homme est donc bien redoutable?

— C'est le démon, dit l'insensé à voix basse et très-vite. Pour avoir l'idée de l'aller trouver, il faut qu'on vous ait jeté un sort ou que les chouettes, cette nuit, aient chanté sur votre maison. J'étais riche, j'étais jeune, j'étais heureux avant de le connaître, et maintenant j'ai tout perdu, même mon nom ; car, vous ne savez pas, les juges l'ont décidé sans appel : je suis le fils de *nullius*.

Le comte secoua la tête de pitié et lui glissa un écu dans la main. Gerville le repoussa avec terreur et s'enfuit en lui criant de loin : N'y allez pas! n'y allez pas!...

Malgré ce conseil, M. de La Grandière s'engagea dans un couloir sombre et tapissé, du haut en bas, de toiles d'araignée, et heurta assez rudement avec le manche de son fouet de poste à la porte de l'étude. Une voix aigre et glapissante ayant crié : Entrez! il poussa un battant du pied et se trouva d'une enjambée auprès de celui qu'il cherchait. Falaise, qui, sur son front jaune et ridé, portait au moins la soixantaine, était un homme maigre et pâle, dont la longue taille, étroitement dessinée par une sale robe de nuit de couleur indescriptible, semblait courbée ou plutôt cassée en deux par l'habitude qu'il avait de se pencher sur ses dossiers. Au bruit que fit le comte en entrant, il leva brusquement la tête, darda sur le visiteur le regard de basilic de son œil gris et clair, et lui indiquant un siége à dossier de la main qui tenait la plume, il dit comme à la hâte :

— Que vous plaît-il, monsieur?

— C'est à maître Falaise que j'ai l'honneur de parler? répondit le comte en examinant ce profil en lame de couteau, ce nez crochu comme un bec de faucon, et ce menton de galoche qui caractérisaient particulièrement la figure du procureur.

— A lui-même, monsieur. Mais, pardon ; car je suis pressé. Quel motif vous amène?...

— Vous allez l'apprendre sur l'heure. Votre réputation, monsieur, est grande en ce pays.

— Au fait, si vous voulez le permettre, interrompit Falaise qui semblait lire dans le cœur de son nouveau client.

— Nous y voici. Je viens, monsieur, vous demander conseil.

— Les conseils se payent d'avance, glapit le procureur en regardant le comte d'un air de plus en plus méfiant.

— Qu'à cela ne tienne, mon maître : combien vous faut-il?

— Dix écus!

— Les voilà, dit dédaigneusement M. de La Grandière en les jetant sur le bureau.

Falaise les happa de sa main crochue et dit d'un ton plus aigre encore :

— De quoi s'agit-il?

— D'un plaisir que je veux me donner! Tel que vous me voyez, mon cher, je suis assez riche pour payer les frais d'une bonne plaisanterie. Or, il est dans le monde un coquin dont je désire, avec ce fouet, caresser l'épiderme par avance d'hoirie, comme vous dites entre vous, et sans préjudice du reste. Vous me comprenez?

— Je le pense!

— Qu'en dites-vous?

— C'est délicat!

— Aussi je viens me renseigner.

— Si vous m'en croyez, dit Falaise, dont les pommettes anguleuses s'étaient couvertes de rougeur, vous renoncerez à votre dessein.

— Diable! J'y tiens fort au contraire.

— Songez que c'est très-dangereux!

— Pour le coquin, je ne dis pas.

— Et pour vous-même aussi, monsieur : les voies de fait mènent très-loin en basse Normandie!

— Quand elles me mèneraient à Rouen et à Paris, il faut que je me satisfasse.

— Rougevin! cria Falaise d'un air alarmé ; à l'aide, à l'aide! on m'assassine!

Mais il eut beau crier de sa voix la plus aigre et la plus glapissante, personne n'accourut. Rougevin, le sergent, avait ses raisons pour ne pas répondre. Avec la prudence naturelle aux Normands, les voisins faisaient semblant de ne pas entendre, et le comte de La Grandière eut tout le temps d'en prendre pour ses dix écus. Après avoir fouetté le chicaneur pour ainsi dire jusqu'au sang, il ôta son chapeau à plumes et le saluant ironiquement :

— Votre serviteur, mons Falaise. Une autre fois nous réglerons le surplus de ce compte.

Cela dit, il se retira et laissa le procureur dans un état d'exaspération folle. Falaise allait se précipiter vers la porte pour chercher des témoins, quand il aperçut, dans un coin, le berger Guillaume qui n'avait pas bougé. Courant aussitôt à lui avec joie et le saisissant par son manteau :

— Y a-t-il longtemps que tu es là? demanda-t-il d'une voix étranglée

— Oui et non, mon maître!

— Réponds, coquin, sur ta conscience! Tu l'as vu, n'est-ce pas? tu l'as vu quand il me frappait?

— Dame! il fait ben nuit dans ce coin ; mais avant d'en dire plus long, parlons *tèzi tèzout* (1) de mon petit proucès à moi!

— Eh! ton procès, tu l'as perdu...

— Hélas! Je ne le savons que trop, maître ; mais si j'ai perdu la cause, vous n'avez pas perdu de temps, à ce qu'il me paraît.

— Que veux-tu dire, drôle?

— Qu' vu m'avez rapiné illec (2) vingt-quatre livres trois sols.

— Jamais je ne prends rien de trop! Va-t'en au diable!

— Dérober la chair et le sang d'un pauvre Honivet (3) comme mè! Ah! le bon Dieu vous punirait dans ce monde et dans l'autre!

— Si tu n'as pas d'autre chanson, va la chanter dehors.

— Au nom du grand saint Nicolas et de votre patron itou, rendez-moi l'argent, mon bon maître!

— Je n'ai pas une maille à restituer à personne.

— Vous ne parlez pas de franchise!

— Tu le verras!

— Ben vrai? Alors il a eu grand' raison de vous agonir de coups de fouet, ce brave gentilhomme!

— Misérable qui le niais! Tu l'as donc vu?...

— Oui et non, comme dit la cloche. Si vous me rendez mon avoir, peut-être ben que oui ; mais si vous le gardez, non devant toute la basoche!

— Je trouverai bien le moyen de te faire parler!

— Comme vous m'avez fait taire l'autre fois. Ah! je vous mettons au défi!...

Falaise, bien que tout moulu, se replaça devant son bureau en haussant les épaules, et le berger sortit le cœur gros de projets de vengeance et la bouche pleine d'imprécations. Pendant ce temps le jeune clerc, laissant

(1) Tout doucement.
(2) Ici.
(3) Habitant du Bocage.



Rougevin sous la table, regagnait la maison du patron et se glissait furtivement comme un lubin (1) dans le courtil. La nièce du procureur y était seule, sous un pommier fleuri, avec la fille de Mathurine, et Marie disait à celle-ci d'un ton indifférent :

— Sais-tu si Criquetot a vu l'ordinaire (2)?...

— Il y est allé tout à l'heure, mademoiselle. Attendriez-vous des nouvelles?...

— De Richard, dit Marie en mettant le doigt sur ses lèvres et regardant de tous côtés.

— Il y a bien longtemps, en effet, que votre cousin n'a écrit!

— Bientôt près d'un grand mois!

— Les pauvres soldats ont tant à faire! Ah! si j'étais le roi!...

— Tu leur permettrais d'écrire à leurs cousines, n'est-il pas vrai, Arleitte?

— Tous les jours, mademoiselle!

— Hélas! je serais trop heureuse! Mais chut! voici mon oncle!

— Eh non! c'est Criquetot!

Le clerc, ôtant son petit caudebec, échangea un sourire avec Arleitte, remit à Marie une grosse lettre coûtant seize sols, et se sauva à toutes jambes en entendant Pluquet qui l'appelait impérativement.

— D'où venez-vous? dit le maître quand il entra.

— Moi? balbutia le clerc avec la prudence innée chez le Normand, qui ne répond jamais aux questions directes.

— Et qui donc? le Grand Turc!...

— Je viens, monsieur...

— De la Pomme de pin, en compagnie de cet ivrogne de sergent qui boit et fredonne toujours!

— Je l'ai rencontré, il est vrai, mais...

— Dispensez-vous de mentir, car j'ai tout vu de la terrasse. Écoutez, monsieur Criquetot, ajouta le procureur du ton dont il aurait parlé devant les juges du bailliage, Mathurine soupçonne, et j'incline vers son avis, que vous seriez sans trop de peine le Valentin d'Arleitte.

Désarçonné par cette attaque à bout portant, Criquetot, malgré son audace, ne put trouver mot sur ses lèvres et se contenta de rougir.

— Ici, continua maître Pluquet, vaut, comme au palais, l'axiome : Qui ne dit rien consent. Il s'agit de savoir maintenant sur quoi vous fondez cette prétention.

— Sur vos seules bontés, monsieur, murmura le pauvre garçon.

— Assez bien parlé cette fois : Arleitte est ma filleule, et si je la marie, ce ne sera pas sans glisser quelque chose dans sa corbeille. Sachez d'abord, monsieur, puisque mon ingrat de fils rougit du métier de son père, que mon dessein est de donner ma charge en dot à cette jeune fille. Qu'offririez-vous d'équivalent, si nous en venions là?

— Et que pourrais-je offrir, dit le clerc les larmes aux yeux, ne le savez-vous pas? Je n'ai que l'amour du travail et l'habit que je porte.

— Feu mon aïeul n'en eut guère plus au début; mais ne pleure pas, mon enfant, pauvreté n'est point vice, et si tu me secondes en homme de cœur et d'honneur dans la lutte que je soutiens depuis trente ans contre Falaise, eh bien!...

— Eh bien! monsieur Pluquet?...

— Ma foi! tu me succéderas, et Arleitte s'appellera madame Criquetot.

(1) Fantôme.
(2) Courrier.

Le lendemain de cette conférence, à la grande surprise des commères de Vire, aussi enclines à jaser que celles de Saint-Lô et même de Coutances, Gerville l'insensé parut vêtu d'un costume tout battant neuf et d'une richesse au-dessus de sa condition. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en mouvement toutes les langues du pays. Tandis que les femmes caquetaient, les hommes, plus madrés et toujours silencieux, se creusaient le cerveau afin de deviner les motifs de ce changement de vestiaire. « Maître Pluquet, se disait à part lui chaque bon Virois, n'est point si fou que de vendre pour rien pinte et fagot. S'il a des écus, il les garde, et ne les jette pas, comme eût fait peut-être son fils, par la fenêtre. Il faut donc, pour s'être induit en cette grosse dépense, des raisons majeures et que nous ne connaissons pas. »

Le plus intrigué de tous, en sa qualité de voisin et d'ancien adversaire, était Falaise. Il examinait aussi la question à sa manière, sous toutes ses faces, mais ne pouvant parvenir, malgré sa perspicacité, à découvrir le but d'un acte qui s'accordait mal avec les habitudes parcimonieuses du pays, il soupçonna que Pluquet y devait avoir quelque intérêt, et résolut, pour en profiter, le cas échéant, de son côté, de voir le fond de ce mystère, dût-il lui en coûter trois livres! Il tira donc de sa pochette l'écu le plus rogné et le donna en soupirant, avec des instructions particulières, au sergent Rougevin, qui trouva, il le dit depuis, cette libéralité plus surprenante encore que celle de Pluquet.

Gagnant du pied en attendant, il courut en deux sauts à l'étude de l'autre maître, et Criquetot, seul alors de fortune, entendit une voix joyeuse chantant avec entrain :

Que faut-il pour ma toux guérir
Et le rhume qui me tourmente
Et pense me faire mourir?...
Recipe du jus de la plante
Qui se soutient par échalas
Deux ou trois fois à ton repas!...

— Pas davantage, Rougevin! dit le clerc fourrant sa tête blonde entre les vieux barreaux de fer.

— C'est la chanson qui le prétend; mais on peut mieux faire, sangoy!...

— Surtout quand on a des écus!

— Comme ce compère, n'est-ce pas? s'écria Rougevin en tirant le sien de sa poche!

— Hé! il semble de bon aloi!

— Plût à Dieu que j'en eusse un sac! mais comme ce n'est pas possible, allons le boire vivement.

— Oui, dit en riant Criquetot, de peur qu'il ne se rouille.

Ils se rendirent au plus vite à la Pomme de pin, et après maintes libations, Rougevin, avec l'adresse des ivrognes, sans paraître y toucher, aborda comme par hasard le sujet de tous les entretiens de Vire.

Criquetot secoua la tête et dit d'une voix sentencieuse :

— Pluquet n'est point sot!

— Que non, fit sournoisement l'autre.

— Et comme il aime aussi les écus à la vache et les louis d'or, quand il dépense, il sait pourquoi.

— Eh! c'est bien ce que je disais!

— Crois-moi. Il a eu ses raisons pour habiller Gerville si magnifiquement.

— J'en parierais un autre écu, si je l'avais!

— Et tu gagnerais, Rougevin!

— Le difficile de l'affaire est qu'il est futé comme un diable et secret comme une porte de prison.

— Pas pour moi !

— Oh ! cette fois-ci, ami Criquetot, tu te vantes !

— Combien veux-tu mettre au défi ?

— Une chopine de clairet !

— Tope !

— Eh bien ? demanda le sergent, baissant les yeux pour cacher sa curiosité.

— Vous êtes tous des Honivets (1), à Vire ! Pluquet sème pour recueillir. Un oncle de Gerville vient de mourir aux îles, et l'idiot a hérité une fortune immense !...

— Vrai, bien vrai, Criquetot?...

— Aussi vrai que tu es un coquin !

— Mais, dit Rougevin tout pensif, comment fera Pluquet afin de toucher l'héritage ?...

— Voilà le *hic*, ami sergent ! Il lui manque en effet l'acte de naissance de Gerville... Cette pièce, jadis soustraite, qui n'est, aux mains des détenteurs, qu'une feuille de papier mort, aurait bien du prix aujourd'hui !

— Je crois comme toi que Pluquet en donnerait quelque chose !

— Cent pistoles, peut-être !

— Oh ! ce ne serait pas assez !

— Non ! il faudrait par-dessus le quart au moins de l'héritage !



M. de La Grandière fustigeant Falaise dans son cabinet. Dessin de Bertall.

La conversation s'acheva à voix basse, puis les deux amis sortirent précipitamment, et quelqu'un qui aurait visité Pluquet une heure après aurait deviné la conclusion de l'entretien en voyant la joie du digne procureur. Il riait, hochait la tête, se frottait les mains, et ne put se tenir d'aller embrasser sa nièce. Les femmes profitent de tout. Marie, le trouvant en si belle disposition, se hâta de lui adresser une requête qu'elle n'osait faire. Il ne s'agissait de rien moins que d'un voyage à Caen. Cette demande, autant que la rougeur involontaire de la pauvre enfant, aurait semblé la veille très-suspecte à Pluquet, mais, aveuglé par son enivrement, il n'y vit qu'une innocente fantaisie, et répondit en souriant :

— A Caen, ma fille ! et pourquoi veux-tu aller à Caen ?

— Pour voir le tir du papegai, balbutia Marie aussi rouge que ses rubans.

— Eh bien ! soit ! s'écria gaiement le procureur à sa grande surprise, il faut que jeunesse s'amuse. Nous irons à Caen voir le papegai !

MARY-LAFON.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) Paysans du Bocage.

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS,

PROMENADE DE PARIS A MARLY-LE-ROI, EN SUIVANT LES BORDS DU RHIN,

PAR X.-B. SAINTINE (1).

Francfort. — Le gué des Francs. — Hans du Sansonnet. — Les millionnaires. — La Judengasse. — La mère des quatre Rothschild.

Vers la fin du huitième siècle, par une belle et fraîche matinée de juin, un jeune garçon, sabotier de son état, pour le moment oiseleur par amour, avait tendu ses filets et fixé ses gluaux le long de la rive droite du Mein. En face de lui, de l'autre côté de la rivière, s'étendait cette immense forêt hercynienne, dont la traversée, au dire de César, exigeait soixante journées de marche. Abrité derrière une roche, notre adolescent sifflait, pipait, imitant de son mieux le chant des oiseaux qu'il espérait attirer dans ses piéges, soit de la plaine, soit de la forêt. A sa blonde fiancée il avait promis de rapporter un rossignol, ou tout au moins un sansonnet. Mais rien ne répondait à ses appels. Il s'étonnait, il s'irritait de ce silence complet, continu, inaccoutumé, quand un léger gazouillis s'éleva des buissons de la plaine et des roseaux du fleuve. A ce gazouillis, des lisières de la forêt répondit le roucoulement des ramiers; notre oiseleur se frotta les mains; mais au chant des oiseaux venait de succéder un bruit sourd et profond, semblable à celui que fait le vent s'engouffrant dans les hautes futaies. Cependant pas une feuille ne bougeait aux arbres. Sous les buissons, comme sous les roseaux, tout était redevenu muet, et, au lieu de rossignols et de sansonnets, des milliers d'oiseaux de proie volaient éperdus sur la cime des chênes et des sapins. Tout à coup, des hurlements, des vagissements, des bramements retentirent en cris de détresse.



Les soldats de Charlemagne. Dessin de G. Doré. (*Le Chemin des Écoliers.*)

Notre oiseleur-sabotier, chrétien depuis un an à peine, et non déshabitué de ses anciennes croyances, pensa que le roi des géants venait de se remettre en chasse, ou que le dieu Thor, armé de sa lourde massue de fer, déracinait les vieux chênes naguère consacrés au culte des druides. Il releva ses filets en toute hâte, et s'enfuit. Mais le jeune homme était curieux (je ne l'en blâme pas); parvenu au sommet d'une colline, il fit taire un instant sa frayeur et se retourna.

La vieille Hercynie, prise d'un haut-le-cœur, semblait vomir à la fois tout ce que dans ses vastes enceintes elle contenait de cerfs, de loups, de lynx, de sangliers, d'ours et de taureaux sauvages. Il put les voir, inoffensifs les uns envers les autres, ralliés par une terreur commune, errer pêle-mêle aux abords de la forêt. Les lièvres, les renards, les putois leur trottaient entre les jambes sans exciter leur colère ni même leur attention. Puis, tous rentraient sous les hauts taillis, pour en ressortir aussitôt en recommençant leur effroyable symphonie.

Plus expérimentée qu'eux, plus effrayée peut-être, une biche, au pelage fauve, l'œil inquiet, la narine ouverte, l'oreille au vent, au lieu de retourner sur ses pas, s'avança jusqu'aux bords du fleuve. Après l'avoir inter-

(1) Notre éminent collaborateur a bien voulu donner au *Musée des Familles* ce fragment et ces prémices du livre charmant qu'il va publier à la librairie Hachette, et qui sera un des grands succès de la nouvelle année, grâce au talent hors ligne de l'auteur de *Picciola* et aux remarquables dessins de M. Gustave Doré. Pitre-Ch.

rogé du bout de ses fuseaux, elle le franchit, non à la nage, mais à gué, car sur ce point existait un gué, qui non-seulement aida le pauvre animal à mettre les flots du Mein entre lui et le danger, mais, par voie d'imitation, rendit le même service à un grand nombre de personnages bien autrement importants.

Du haut de son éminence, l'oiseleur-sabotier, qui ne songeait plus guère alors ni aux rossignols ni aux sansonnets, ni peut-être à sa blonde fiancée, vit, à travers les branchages, apparaître une foule de figures plus hideuses encore que celles des ours et des sangliers. Il crut à une invasion de l'Olympe scandinave. Ses anciens dieux, par lui récemment désertés, venaient lui demander compte de son apostasie.

Ces dieux vengeurs n'étaient autres que de pauvres soldats francs mis en déroute par un ennemi supérieur en nombre, comme on disait déjà au huitième siècle. Avant de marcher au combat, dans la louable intention d'inspirer la terreur à leurs ennemis, ils s'étaient revêtus de la peau de toutes sortes de bêtes féroces, moyen qui leur avait peu réussi cette fois, et, serrés de près par un vainqueur acharné et impitoyable, ils prévoyaient tristement que le Mein allait leur servir à tous de tombeau, quand le passage de la biche au pelage fauve signala une voie de salut.

Ils franchirent le gué à leur tour, d'abord au nombre de cent, puis de mille, puis de dix mille. Et quand ils furent réunis en ordre dans la plaine, un homme haut de six pieds, qui semblait les dépasser par son autorité aussi bien que par sa taille, s'avança au milieu d'eux et tomba à genoux, après avoir fait le signe de la croix, mouvement aussitôt imité par ses dix mille compagnons.

Le jeune oiseleur-sabotier, comprenant qu'il avait affaire à des chrétiens, descendit de sa colline, mais s'arrêta à mi-côte en voyant l'homme de six pieds agiter en l'air sa longue lance, l'implanter dans le sol d'une main vigoureuse, et adresser à ses soldats quelques mots dont ces derniers seuls parvinrent à son oreille : « FRANKEN-FURTH! »

Cet homme de six pieds, c'était l'empereur Charlemagne.

Tombé dans une embuscade de Witikind, cerné par la double armée des Saxons et des Danois, il rendait grâce à Dieu de sa délivrance inespérée, et prenait devant lui l'engagement d'établir là une forteresse qui porterait le nom de Franken-Furth, *le gué des Francs*.

Nul ne paraissait plus songer à la biche au pelage fauve, et sans elle, cependant, c'en était fait du grand empire carlovingien et même de la religion chrétienne en Allemagne.

Je sais bien que l'histoire est pleine de biches qui frayent ainsi la route devant des armées conquérantes ou fugitives, demandez à M. Michelet; mais la biche de Franken-Furth est une biche authentiquement historique.

Autour de la lance de Charlemagne s'était élevée la forteresse du Franken-Furth; autour de la forteresse, et sous sa protection, les maisons et les cabanes vinrent se grouper; plus tard, autour des maisons et des cabanes, des fortifications se dressèrent.

Ainsi naquit Francfort, *le gué des Francs*. Cette ville, née française, comme bien d'autres villes en deçà et au delà du Rhin, eut une croissance tellement rapide, que notre jeune oiseleur-sabotier y demeurait déjà avec sa femme dès leur second enfant. On le nommait Hans du Sansonnet, parce que devant sa porte se tenait dans sa cage un sansonnet très-intelligent, qui disait : *Bonjour, monsieur* (*Guten Morgen, mein Herr*), à tous les passants, hommes ou femmes. A son neuvième enfant, Hans était un des notables de l'endroit. Alors, les sabotiers jouaient un rôle à Francfort, où tout le monde portait des sabots. Aujourd'hui, les banquiers et les libraires y ont le pas sur les sabotiers; un beau pont y a remplacé le gué des Francs, et sur ce pont s'élève la statue de Charlemagne et le fameux coq d'or surmontant la croix de fer; le coq et la croix, ce double insigne que le conquérant portait dans les combats.

Francfort est une république non démocratique, une république *sui generis*, et Lycurgue y serait le très-mal venu. Le peuple s'y divise en deux classes. Dans la première sont les millionnaires; dans la seconde, ceux qui sont en train de le devenir. J'y ai parcouru la rue des Millionnaires, le boulevard des Millionnaires, promenade délicieuse, édifiée sur les ruines des anciennes fortifications de la ville. La Zeil est la rue où s'étalent les boutiques les plus splendides, les plus riches de Francfort; si ce n'est pas la rue des Millionnaires, c'est du moins celle des millions.

Je lui préfère cependant la *Judengasse*, la rue des Juifs, sa voisine, une rue de millionnaires encore, mais où les millions se cachent sous des haillons, et d'un petit air piteux semblent demander l'aumône. Autrefois c'était une longue rue noire, étroite, tortueuse; l'air et la lumière y pénétraient à peine; les logis, bas et serrés, semblables à des alvéoles dans une ruche d'abeilles, se pressaient poltronnement comme pour se prêter une assistance mutuelle. Là régnait l'activité de cette forte race indomptée, invincible, endurcie au martyre... L'histoire seule de la Judengasse de Francfort, avec les pillages, les tortures, les meurtres dont elle a été témoin, serait l'histoire entière des Juifs au moyen âge et bien plus tard encore. Aujourd'hui, elle est plus large, plus aérée, malgré ses allures encore décrépites et chancelantes. Ce qui me toucha à l'aspect de la Judengasse, c'est qu'elle dut sa transformation aux saintes vertus de la famille, à la religion du souvenir d'une part, à l'amour filial de l'autre. Les quatre Rothschild y sont nés, dans cette maison étroite et longue qui porte le numéro 153. Aussi puissants que des rois, quand ils habitaient des palais à Vienne, à Londres, à Paris, à Francfort, leur mère s'obstinait à rester dans cette bicoque, où elle avait fermé les yeux à son père, à son mari, où quatre fois elle était devenue mère. Ne pouvant vaincre cette humble et tenace résolution, n'osant même toucher à cette relique de bois et de moellons pour la solidifier ou l'embellir, sous peine de profanation, à la digne fille d'Israël ses fils donnèrent la seule chose qu'elle ne put les empêcher de lui donner, de la lumière et de l'espace. Ils achetèrent une partie de la rue, firent abattre les constructions qui lui faisaient ombre, et trente maisons tombèrent et des sommes énormes furent dépensées pour régaler leur mère d'un rayon de soleil.

Voilà comment la Judengasse d'aujourd'hui n'est plus tout à fait semblable à celle d'autrefois.

On a assez exalté les vertus des pauvres gens, ma foi! il ne me déplaît pas d'avoir en passant à glorifier celles d'une famille de millionnaires, à laquelle, du reste, je m'engage à ne jamais faire un emprunt, engagement que bien des souverains n'oseraient prendre.

X.-B. SAINTINE.



LA SCIENCE EN FAMILLE. — HISTOIRE DE L'ÉLECTRICITÉ.

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE. — LA DORURE ET L'ARGENTURE GALVANIQUES. — LA MÉDECINE ÉLECTRIQUE (1).

L'attente. Le salon fermé. Curiosité déçue. La pile dans un baquet. Mystère impénétrable. Entrez, prenez vos places! *Fiat lux*. Éblouissement. Le coup de soleil électrique. Une pile improvisée. Histoire de la lumière électrique. H. Davy. M. L. Foucault. Le soleil à l'Opéra. Régulateur de lumière électrique de M. Serrin. Description de cet appareil. Application de l'éclairage électrique aux signaux de mer. La dorure et l'argenture galvaniques. Ancien procédé de dorure. Ses dangers. Vains efforts pour les conjurer. Premiers essais de dorure par la pile. M. de Ruolz. Son début comme compositeur au théâtre San-Carlo. Catastrophe. Retour à Paris. *La Vendetta*. Succès et mécomptes. Le nouvel alchimiste. Le grand secret trouvé. Rapport de M. Dumas à l'Académie des sciences. Contre-temps imprévu. MM. Christofle et Elkington. Le prix Montyon. Médecine électrique. Ce qu'il en faut penser. Description de l'appareil électro-médical. Expériences. La première victime. Panique parmi les dames. La brosse électrique. Les grimaces du *gentleman*. La pièce est finie; applaudissez.

Le lendemain soir, les hôtes du château, réunis sur la terrasse après le dîner, attendaient avec impatience que le docteur leur ouvrît le salon où il s'était enfermé, portes et volets clos, pour se livrer aux préparatifs qu'exigeait la grande surprise dont il avait affriandé son auditoire. On ne voyait, de ces préparatifs, qu'un baquet de soixante centimètres, laissé en dehors du salon, et rempli aux deux tiers d'un liquide qu'on aurait pris pour de l'eau, n'eût été l'odeur désagréable qu'il répandait.

Nos amis en savaient maintenant assez long sur l'électricité pour reconnaître dans cet engin bizarre une pile de Volta modifiée; mais où, quand et comment le docteur se l'était-il procurée? C'est ce que nul ne pouvait deviner.

M. et Mme de X*** affirmaient — et l'on pouvait les croire — que jamais semblable objet n'avait fait partie du mobilier de leur château, et le domestique chargé de ranger quotidiennement la chambre du docteur jurait sur ses grands dieux qu'il voyait pour la première fois cette machine; le concierge, interrogé à son tour, déclarait qu'aucun *colis* n'était arrivé à X***, soit pour le docteur, soit pour aucun autre habitant du château.

Enfin la porte du salon s'ouvrit, le docteur parut sur le seuil du vestibule, et saluant l'assemblée à la façon d'un régisseur de théâtre :

— Mesdames et messieurs, dit-il, entrez, venez prendre vos places; seulement, veuillez le faire dans l'ordre que je vais vous dire, afin d'éviter la confusion et les accidents qui pourraient résulter de l'obscurité profonde — mais momentanée, rassurez-vous — qui règne dans la salle. Rangez-vous sur deux files qui entreront en appuyant, l'une à droite, l'autre à gauche, et que chacun de vous s'assoie sur le siége qu'il trouvera à sa portée : j'ai disposé les choses de manière que tout le monde soit bien placé.

Le mouvement commandé s'effectua sans trop de tumulte, bien qu'au milieu des rires et des exclamations qu'excitait naturellement la singularité du fait.

— Madame de X***, dit le docteur, lorsque le calme et le silence furent à peu près rétablis, c'est à vous qu'il appartient de prononcer le *Fiat lux*. Lorsque vous l'ordonnerez, les ténèbres se dissiperont.

— Eh bien, répondit en riant la châtelaine, que la lumière soit!

Au même instant un cri de surprise et presque d'effroi s'échappa de toutes les bouches. On eût dit qu'un éclair fulgurant avait jailli de l'encoignure où se tenait le physicien; le salon s'inonda d'une lumière comparable, par son intensité, à celle du soleil même, mais froide et d'une blancheur légèrement bleuâtre, qui lui donnait quelque analogie avec un beau clair de lune. Les regards ne pouvaient se fixer sans éblouissement sur le foyer, qui n'était pourtant qu'un point compris entre les extrémités de deux petites tiges verticales ajustées bout à bout et supportées par un appareil fort simple, en apparence du moins, auquel venaient se rattacher les deux fils métalliques partant de la pile placée sur la terrasse.

Après avoir joui quelques moments de l'admiration des assistants, le docteur prit la parole.

— L'expérience, dit-il avec une certaine fierté, marche mieux que je n'avais osé l'attendre, eu égard aux moyens très-imparfaits que j'ai mis en œuvre; j'espère pouvoir la prolonger jusqu'à la fin de la soirée, et vous donner ainsi une idée des puissants effets lumineux que l'on peut obtenir à l'aide de la pile. Madame, et vous, mesdemoiselles, qui vous trouvez le plus près du foyer, peut-être feriez-vous bien d'ouvrir vos ombrelles.

— Nos ombrelles! s'écrièrent en riant les jeunes filles. Vous plaisantez, docteur? Nous n'avons pas à craindre, sans doute, que votre soleil ne nous gâte le teint.

— Pardonnez-moi, mesdemoiselles, cela pourrait arriver, et vous ne seriez pas les premières à éprouver les effets cuisants du *coup de soleil électrique*. M. Despretz, et après lui M. Léon Foucault, ont étudié les premiers, à leurs dépens, ce singulier phénomène. Il est vrai que le premier avait affaire à un foyer alimenté par une batterie de soixante couples de Bunsen, et que le second s'était exposé, pendant une demi-heure, à un demi-mètre de distance, au rayonnement d'un soleil artificiel d'une puissance analogue. Ici, le danger est beaucoup moindre; je vous engage néanmoins à ne pas fixer directement vos regards sur ce lumignon, tout minime qu'il soit. La lumière électrique est dangereuse pour les yeux, et vous voyez que moi-même j'ai pris la précaution d'abriter les miens sous une paire de lunettes bleu foncé. Parlons maintenant de l'appareil au moyen duquel j'ai pu obtenir cette lumière, la plus intense, sans comparaison aucune, qu'il soit donné à l'homme de produire. Il se compose de deux parties distinctes : la pile, que j'ai reléguée sur la terrasse par respect pour les narines délicates de ces dames, et la lampe que voici.

La pile, je ne l'ai pas inventée; mais c'est moi, je puis le dire avec quelque orgueil, c'est moi qui l'ai construite, qui l'ai improvisée aujourd'hui même ; et, afin que chacun de vous puisse, quand bon lui semblera,

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

moyennant une dépense médiocre, se procurer de la même manière une source d'électricité applicable à diverses expériences, je vais vous dire en quelques mots comment je m'y suis pris. En vous promettant, hier soir, la surprise que je viens d'être assez heureux pour réaliser, je m'étais avancé un peu à l'étourdie, et ma témérité m'a causé pendant quelque temps d'assez vives perplexités. Chose promise, chose due. Qu'auriez-vous pensé de moi, si, après vous avoir tenus en haleine pendant vingt-quatre heures, dans l'espoir d'un spectacle mirifique, j'étais venu ce soir piteusement vous confesser mon impuissance?... Plutôt que de m'exposer à un pareil affront, j'eusse pris cette nuit même le chemin de fer pour aller chercher à Paris la pile électrique qui me manquait. Cependant, avant d'en venir à cette ressource extrême, je me mis à chercher dans mon esprit un moyen plus prompt et moins dispendieux de vous tenir ma promesse. La chose était malaisée. Pour éclairer même ce salon comme vous le voyez, il me fallait une pile très-énergique, équivalente au moins à vingt ou vingt-cinq couples ordinaires de Bunsen. Que faire ? Je songeai enfin, après longues réflexions, à un certain système imaginé par le physicien anglais Hare, et qui joint à une grande facilité de construction l'avantage de présenter sous un petit volume des surfaces métalliques considérables, et, par conséquent, une puissance assez grande. Ce système est appelé *pile à hélice*. Pour en confectionner un spécimen sans le secours d'un homme spécial et en faisant usage des seules ressources que j'avais sous la main, je me suis rendu dans la buanderie du château ; je me suis emparé d'un baquet à ma convenance, et j'y ai cloué deux lattes, destinées à soutenir les éléments métalliques en dehors du bain acide, lorsque la pile ne fonctionne pas. A l'extrémité d'un cylindre en bois, qui m'avait servi longtemps à enrouler des dessins ou des cartes, j'ai vissé un fort piton, et, mes mesures exactement prises, je me suis rendu, muni de ce cylindre, chez le père Chabosson, un Auvergnat honorablement connu dans la commune, où il exerce à la fois les professions de chaudronnier, de ferblantier, de quincaillier et quelques autres encore. Ce brave homme m'a vendu au plus juste prix une feuille de cuivre et une feuille de zinc ayant chacune cinquante centimètres de large sur cinq mètres de long, et il s'est chargé de les clouer et de les enrouler sur mon cylindre, en interposant entre elles des lisières de drap achetées chez la mercière voisine. Il m'a, de plus, fourni les fils métalliques destinés à jouer le rôle de réophores, et une tringle qui, passée dans l'anneau du piton et reposant sur les crans pratiqués dans les montants, permet de n'immerger les éléments que lorsqu'on veut faire agir le courant voltaïque. Quant au liquide qui forme le bain, c'est tout simplement de l'eau dans laquelle j'ai versé un peu d'acide azotique (eau-forte du commerce) acheté chez l'épicier.

Je passe à l'ingénieux appareil que j'ai désigné tout à l'heure sous le nom vulgaire de *lampe*, — et c'en est bien une, puisqu'il sert à nous éclairer, — mais qu'on appelle plus scientifiquement *régulateur de lumière électrique*. Celui-ci, je ne l'ai ni inventé ni improvisé ; je l'ai rapporté de Paris à mon dernier voyage. Avant de le décrire et d'en expliquer le fonctionnement, il est indispensable de vous dire en quelques mots l'histoire de la lumière électrique elle-même.

C'est à l'illustre Humphry Davy qu'on doit cette belle découverte. On avait déjà observé avant lui que les extrémités des deux réophores d'une pile puissante étant rapprochées l'une de l'autre à une distance assez faible pour permettre la recomposition des deux fluides contraires, cette recomposition s'opère avec un dégagement de lumière très-intense. Mais Davy eut le premier l'idée de terminer les fils conducteurs par des cônes de charbon, et il obtint ainsi un arc lumineux d'un éclat éblouissant. Comme la rapide combustion du charbon au contact de l'air ne laissait à l'expérience qu'une très-courte durée, il essaya, pour la prolonger, d'enfermer les deux pôles de la pile dans un ballon de verre, où le vide avait été fait préalablement au moyen de la machine pneumatique. Ce n'était là toutefois qu'un artifice insuffisant, et, pendant plusieurs années, on ne put songer à faire de ce curieux phénomène aucune application, tant à cause de la rapide destruction des fragments de charbon, que parce que les piles dont on se servait alors ne pouvaient donner longtemps un courant énergique. L'ingénieuse modification introduite par Bunsen dans l'appareil électro-moteur vint heureusement, en **1843**, faire disparaître ce dernier obstacle, et, dès l'année suivante, M. Léon Foucault remédia en grande partie au premier, en substituant aux charbons de bois des baguettes taillées dans le charbon très-dense, très-dur et très-difficilement combustible qu'on retire des cornues où se distille la houille pour la fabrication du gaz, et qu'on appelle, par cette raison, *charbon de gaz* ou *charbon de cornue*. En faisant usage de cette substance et en empruntant le courant voltaïque à une forte pile de Bunsen, M. Foucault put exécuter avec suite des expériences remarquables avec le microscope solaire, en remplaçant la lumière du soleil par celle d'un foyer galvanique. Dans la même année, M. Deleuil, et un peu plus tard M. Archereau, essayèrent d'éclairer les rues et les places publiques par l'électricité ; et tout Paris a pu juger par ses yeux de l'intensité et de la portée de cette lumière, qui se transmet sans affaiblissement, même à travers le brouillard, à des distances prodigieuses. Tout Paris aussi a longtemps admiré l'heureux parti que l'on a su tirer, à l'Opéra, de la lumière électrique, dans cette scène vraiment magique du *Prophète*, où l'on voit le soleil se lever resplendissant sur la campagne de Munster et sur le camp des anabaptistes qui assiégent cette ville. Le charbon de cornue, bien que très-réfractaire, ne laisse pas de se détruire assez promptement au contact de l'air, sous l'influence de la haute température à laquelle il est soumis ; l'arc voltaïque ne tarderait donc pas à être interrompu par le trop grand écartement des baguettes, si l'on n'avait soin de rapprocher constamment celles-ci, à mesure qu'elles se raccourcissent. Cette opération, dans le principe, s'exécutait à l'aide de vis dont l'appareil était muni, et qu'on manœuvrait à la main, — procédé élémentaire et barbare dont on ne pouvait longtemps se contenter. Il fallait apprendre à la lampe électrique à se régler elle-même. On y parvint dès qu'on sut faire du galvanisme une force mécanique en le combinant avec le magnétisme. Ce fut encore M. Foucault qui construisit le premier régulateur de lumière électrique. Cette invention a été perfectionnée depuis par M. Duboscq et, plus récemment, par M. Serrin, dont l'appareil fonctionne en ce moment sous vos yeux.

Cet appareil se compose essentiellement de deux mécanismes distincts, mais reliés l'un à l'autre de telle sorte que, lorsque le premier est en action, le second demeure inerte, et réciproquement. Le premier, que l'inventeur appelle *système oscillant*, est un parallélogramme dont les angles sont articulés sur pointes. Un des côtés verti-



caux est fixe, tandis que l'autre est tenu très-délicatement en équilibre par son propre poids qui l'attire vers la terre, et par un ressort qui agit en sens contraire. Le second mécanisme est un rouage commandé par le système oscillant et destiné à opérer le rapprochement des charbons dans le rapport de leur usure. Les deux tubes qui portent les charbons sont placés verticalement l'un au-dessus de l'autre ; le supérieur est en relation avec le rouage et correspond au pôle positif de la pile ; l'inférieur dépend tantôt du rouage, tantôt du système oscillant, et correspond au pôle négatif. Le système oscillant porte à sa partie inférieure une armature en fer doux, qui se meut au-dessus d'un électro-aimant dont le fil fait partie du circuit voltaïque. Le porte-charbon inférieur, en descendant par l'effet de son poids, fait monter l'autre par l'intermédiaire du rouage; tous deux arrivent donc bientôt à se toucher, et demeurent ainsi tant que l'appareil est au repos; mais, lorsqu'on fait agir la pile, l'armature du parallélogramme articulé est attirée par l'électro-aimant, et avec elle tout le système oscillant s'abaisse ; le charbon supérieur cesse alors de descendre ; l'inférieur s'en écarte et l'arc lumineux se forme automatiquement. Dès que l'usure des charbons augmente la longueur de l'arc, le courant diminue d'intensité; l'armature s'éloigne de l'électro-aimant, le système oscillant s'élève et les charbons se rapprochent ; mais bientôt l'action magnétique du courant, qui recouvre sa puissance, les éloigne de nouveau, et ainsi de suite jusqu'à ce que les deux baguettes de charbon soient complétement usées. Or, avec des baguettes longues de vingt centimètres environ sur dix à quinze millimètres de diamètre, cela peut durer plusieurs heures. Il est facile, d'ailleurs, d'employer deux appareils qu'on fait communiquer alternativement avec la pile, et d'obtenir un éclairage non interrompu pendant un temps illimité. C'est par ce procédé qu'on a pu, en 1855, éclairer pendant toute une nuit, dans la vaste nef du Palais de l'Industrie, les ouvriers occupés à construire les gradins et à disposer les tentures et les décorations pour la cérémonie qui a clos l'Exposition universelle. Malheureusement la lumière électrique, avec sa merveilleuse puissance, ne remplit point les conditions qu'exigerait son application à l'éclairage public. C'est, si l'on peut ainsi dire, une lumière extraordinairement condensée, mais nullement diffusible. Elle ne se répand point dans l'atmosphère et n'éclaire bien que les objets placés sous la projection directe de son foyer. En revanche, et grâce à cette même propriété de réunir dans un même faisceau une grande quantité de rayons lumineux, elle perce avec une extrême facilité les brouillards les plus épais et se transporte, comme je vous l'ai déjà dit, à d'énormes distances. Vous devinez, d'après cela, le précieux parti qu'on en pourra tirer pour l'éclairage des phares, et, en général, pour les signaux de mer. Lorsque les navires s'éclaireront la nuit à l'aide de fanaux électriques, on n'aura plus à redouter ces terribles abordages, si fréquents aujourd'hui, et dont la principale cause réside dans l'insuffisance des signaux actuels. Ces signaux, en effet, sont totalement invisibles à quelques mètres seulement de distance, dans les brumes impénétrables au milieu desquelles les vaisseaux sont souvent obligés de cheminer pendant des nuits et des journées entières.

..... Je n'ai point terminé hier ce qui est relatif à la galvanoplastie. Il me reste à vous raconter la découverte de la dorure et de l'argenture galvaniques, c'est-à-dire un des plus curieux et des plus intéressants épisodes de l'histoire scientifique et industrielle de notre siècle.

La dorure sur métaux, telle qu'elle se pratiquait il y a une vingtaine d'années à peine, était une profession insalubre et meurtrière. Le travail du doreur consistait à faire dissoudre de l'or dans du mercure, puis à étendre cet amalgame sur la pièce à dorer, qu'on exposait ensuite à une température élevée. Le mercure se vaporisait et il restait sur la pièce une couche d'or qu'on polissait avec le brunissoir. Or, le mercure est un métal des plus vénéneux; aussi les malheureux ouvriers, obligés de le manier, de respirer continuellement sa vapeur, ne tardaient-ils pas à contracter des maladies qui les conduisaient, soit à des infirmités incurables, soit à la mort. On avait essayé bien des fois en vain de parer aux terribles inconvénients de cette profession. Un honorable fabricant, entre autres, M. Ravrio, avait fondé, dans ce but, en 1816, un prix de trois mille francs, qui fut décerné par l'Académie des sciences au chimiste Darcet, pour l'invention d'une cheminée construite de manière à entraîner au dehors la totalité des vapeurs mercurielles. Ce n'était là pourtant qu'un palliatif bien insuffisant et dont les résultats furent loin de justifier les espérances qu'on avait conçues. Le problème n'avait donc reçu aucune solution satisfaisante, lorsque parut la galvanoplastie. On essaya, dès le début, de l'appliquer à la dorure ainsi qu'à l'argenture des métaux. Quelques savants, M. de La Rive, entre autres, parvinrent à obtenir des dépôts d'une certaine épaisseur, mais ces dépôts manquaient de solidité; l'opération était longue, difficile, incertaine et coûteuse, partant impraticable en tant qu'opération industrielle.

La voie cependant était ouverte; un grand nombre d'investigateurs s'y étaient engagés et personne ne doutait que le but ne fût bientôt atteint. Mais à qui devait échoir l'honneur de réaliser une si belle et si fructueuse découverte? Assurément aucun de ceux qui, vers l'année 1840, s'évertuaient à l'accomplissement de ce grand œuvre de l'alchimie moderne, ne se doutait que le vainqueur serait un chimiste improvisé, un savant amateur, gentilhomme de naissance, artiste, homme du monde, forcé depuis peu à chercher dans l'industrie les ressources que la fortune lui avait tout à coup enlevées.

Quelques années auparavant, M. de Ruolz lui-même était loin de prévoir qu'il devrait sa célébrité à une création de ce genre. Combien la gloire s'offrait à lui sous des traits plus séduisants ! Jeune, beau, riche, doué par la nature d'une de ces organisations exceptionnelles qui permettent d'embrasser sans effort un vaste ensemble de connaissances et d'opter, avec la certitude d'y conquérir promptement une place honorable, entre les diverses carrières réservées à un petit nombre de privilégiés, le vicomte de Ruolz avait choisi hardiment celle des Gluck, des Hérold, des Rossini, des Meyerbeer, et c'est à Naples, au théâtre San-Carlo, en présence du public dilettante par excellence, qu'il faisait représenter sa première œuvre, le 19 novembre 1834.

Il avait pour interprètes des talents d'élite : Duprez, qui n'en était déjà plus à ses débuts; Ronconi, l'admirable baryton qui, sur notre scène italienne, a pu faire oublier Tamburini ; la Tachinardi, qui fut plus tard Mme Persiani... Le succès fut complet : le jeune compositeur, amené sur la scène par Duprez à la fin de la pièce, selon l'usage des théâtres d'Italie, fut assourdi de bravos et enseveli sous les fleurs. Pour se remettre des émotions de ce triomphe et chercher de nouvelles inspirations, M. de Ruolz voulut visiter la Sicile. Après un mois passé à parcourir l'ancienne Trinacrie, il revint à Naples. Une lettre

l'attendait à son hôtel. Cette lettre lui apprit que la fortune de sa famille était anéantie. Loin de se laisser abattre par ce coup imprévu, il se sentit aiguillonné par la perspective de ne devoir désormais sa fortune qu'à son génie. Il revint à Paris. Le bruit de son premier succès l'avait précédé dans les salons du faubourg Saint-Germain, où il reçut l'accueil le plus encourageant. Il se remit au travail avec ardeur, et un second opéra, *la Vendetta*, représenté sur notre grande scène lyrique, y obtint les suffrages du public parisien. Cependant, lorsqu'il en vint à liquider le compte de ce nouveau triomphe, l'heureux maëstro trouva, comme Pyrrhus, que cela coûtait trop cher, et qu'une troisième victoire de ce genre aurait pour résultat infaillible d'absorber ses dernières ressources. Ce calcul fait, il n'hésita pas à renoncer aux brillantes illusions dont il s'était un instant bercé, pour diriger ses efforts vers un but moins flatteur, mais plus positif. La médecine (il ne lui manquait que le titre de docteur) et le barreau (il était licencié en droit) lui parurent des carrières trop hasardeuses. Le grand mouvement industriel auquel nous assistons aujourd'hui commençait alors à se produire. M. de Ruolz reconnut que là était le vrai chemin de la fortune. Il pouvait y entrer avec confiance, certain que ses connaissances scientifiques (il était aussi chimiste et physicien) lui permettraient de conquérir promptement un grade élevé dans la grande armée des travailleurs. Ses premières recherches de chimie appliquée le conduisirent à la découverte d'un nouveau procédé de teinture en violet, dont il céda la propriété à un teinturier nommé M. Chappée. Ce M. Chappée avait un beau-frère joaillier, qui apporta un jour à M. de Ruolz quelques menus objets en filigrane de cuivre, et lui demanda s'il ne pourrait pas trouver un moyen de dorer ces pièces autrement que par l'amalgame d'or, qui ne s'y appliquait que difficilement et imparfaitement. C'était tout simplement lui proposer de résoudre le problème qui mettait en défaut, depuis le commencement du siècle, la science et l'habileté des chimistes et des physiciens. M. de Ruolz y vit surtout une grande question d'hygiène industrielle et d'humanité. Il trouva cette tâche digne de lui et résolut de la tenter.

Un réduit situé au plus haut étage d'une vieille maison de la vieille rue du Vieux-Colombier, et qui avait autrefois servi de cuisine, devint le laboratoire où, pendant un an, M. de Ruolz s'enferma avec ses appareils, ses fourneaux et ses fioles, comme un véritable alchimiste du moyen âge. Lorsqu'il sortit de sa retraite, ce fut le 9 août 1841, pour aller lire à l'Académie des sciences le mémoire dans lequel se trouvaient consignés les admirables résultats de ses recherches. Le problème était résolu, le grand arcane était dévoilé ! M. de Ruolz était parvenu, non-seulement à décomposer par la pile plusieurs sels d'or et d'argent et à obtenir économiquement des dépôts adhérents de ces métaux sur le cuivre et de l'or sur l'argent, mais il avait réussi à précipiter à volonté sur un métal quelconque la série presque complète des autres métaux et de leurs alliages.

Le 9 novembre suivant, M. Dumas présentait à l'illustre Compagnie un rapport dans lequel la découverte de M. de Ruolz était dignement appréciée comme une conquête de la science, comme un progrès industriel et comme un bienfait pour l'humanité. Un tel triomphe valait bien ceux du théâtre San-Carlo et de l'Opéra, et si M. de Ruolz avait parfois songé en soupirant à ses brillants débuts dans la carrière lyrique, ses regrets durent s'évanouir entièrement dans cette séance mémorable.

Muni de la sanction académique et d'un brevet en bonne forme, M. de Ruolz s'empressa de traiter avec un industriel, aujourd'hui très-riche et très-connu, M. Christofle, auquel il abandonna son brevet moyennant une part de moitié dans les bénéfices à venir. Les ateliers furent installés, les appareils montés, et tout était prêt pour commencer les opérations, lorsqu'un incident qu'on était loin d'attendre vint soudain tout remettre en question. M. Christofle apprit, non sans quelque inquiétude, que les procédés dont il se croyait l'unique inventeur étaient déjà la propriété d'un manufacturier anglais qui prétendait les exploiter en France et avait pris, dans ce but, un brevet en date du 27 septembre 1840. — Celui de notre compatriote n'était daté que du 19 décembre de la même année ! Le concurrent de M. Christofle s'appelait M. Elkington. Il exploitait depuis quatre ans en Angleterre une méthode de dorure et d'argenture, connue aujourd'hui sous les noms de ***dorure*** ou ***argenture chimique***, ou ***au trempé*** ou ***par immersion***, et qui consiste à plonger la pièce métallique à dorer dans une dissolution alcaline de sel d'or ou d'argent. Cette méthode, très-simple et très-économique, est l'application d'un phénomène connu de quiconque a tant soit peu étudié la chimie. Si l'on plonge dans la solution d'un sel métallique une lame d'un métal plus oxydable que celui de la dissolution, soit, par exemple, une lame de cuivre dans une solution de nitrate d'argent, une partie du cuivre se substitue à l'argent dans la solution pour donner naissance à du nitrate de cuivre, et l'argent, devenu libre, va se déposer sur la lame de cuivre. Le dépôt qui se forme ainsi est égal et homogène, mais très-mince, l'action chimique cessant aussitôt que le cuivre est recouvert d'une couche d'argent qui l'isole de la dissolution. M. Elkington avait, en outre, acheté d'un habile chimiste de son pays, M. Wright, les procédés de dorure et d'argenture galvaniques que ce dernier avait trouvés presque au moment où M. de Ruolz accomplissait la même découverte (1). La situation était grave et embarrassante ; un procès ruineux pour les deux compétiteurs, et déplorable à tous égards, fut sur le point d'éclater. Heureusement, avant d'instrumenter et de plaider, on négocia, et, tout bien considéré, on reconnut, de part et d'autre, qu'il était préférable de s'entendre M. Christofle devint donc aussi l'acquéreur du brevet de M. Elkington, et ouvrit sur le boulevard, non loin du Château-d'eau, de vastes ateliers, qui sont encore aujourd'hui une des plus importantes fabriques d'orfévrerie galvanique de l'Europe.

En 1842, l'Académie des sciences partagea entre MM. de La Rive, Elkington et de Ruolz le prix de quinze mille francs fondé par M. de Montyon pour l'assainissement des arts insalubres. Voici le texte des conclusions proposées à ce sujet, dans la séance du 19 décembre 1842, par M. Dumas, au nom de la Commission dont il faisait partie avec MM. Thénard, Chevreul, Pelouze et Séguier :

« Prix de 3,000 francs à M. de La Rive, professeur à Genève, pour avoir le premier appliqué les forces électriques à la dorure des métaux, et, en particulier, du bronze, du laiton et du cuivre.

« Prix de 6,000 francs à M. Elkington, pour la découverte de son procédé de dorure par voie humide, et pour la découverte de ses procédés relatifs à la dorure

(1) Il faut remarquer cependant que les procédés de M. Wright présentaient une lacune importante, le chimiste n'ayant pu réussir à dorer le bronze, comme l'a fait M. de Ruolz.



galvanique et à l'application de l'argent sur les métaux.

« Prix de 6,000 francs à M. de Ruolz, pour la découverte et l'application industrielle d'un grand nombre de moyens propres, soit à dorer les métaux, soit à les argenter, soit à les platiner, soit enfin à déterminer la précipitation économique des métaux les uns sur les autres par l'action de la pile. »

Relativement aux autres concurrents, la Commission proposait d'ajourner toute décision, faute de renseignements propres à établir une application suffisante, par l'industrie, de leurs procédés ou de leurs produits.

Les prix Montyon ne sont pas toujours aussi bien mérités. En effet, par la découverte de la dorure galvanique, l'électricité a rendu indirectement à l'hygiène industrielle un immense service; elle a conservé à leurs familles, elle a arraché aux souffrances et à la mort une foule d'honnêtes artisans qui, sans elle, eussent péri comme tant d'autres, martyrs du travail et victimes d'une civilisation imparfaite.

Mais le galvanisme peut-il être utilisé directement pour la conservation ou le rétablissement de la santé? Peut-il, en d'autres termes, être considéré et employé comme agent thérapeutique?... « Aristote dit oui, Hippocrate dit non. » La Faculté sur ce point est fort divisée. Pour quelques médecins, l'électricité est une sorte de panacée universelle; d'autres, plus sensés, et heureusement plus nombreux, lui accordent une efficacité restreinte et y recourent avec confiance, mais aussi avec réserve; d'autres ne croient pas plus aux cures électriques qu'aux guérisons obtenues par le magnétisme ou par l'homœopathie; d'autres, enfin, la déclarent dangereuse souvent, — bienfaisante jamais. Si vous me demandez, mesdames et messieurs, mon opinion personnelle, je vais vous la dire franchement, entre nous. Le traitement par l'électricité est capable, dans certaines maladies du système nerveux, de produire de bons effets; dans la grande majorité des cas, il ne fait, comme dit le vulgaire, ni froid ni chaud; dans quelques-uns, il peut devenir nuisible; mais alors tout médecin qui sait tant soit peu son métier doit avoir le bon sens de s'en abstenir. Quant à moi, comme je crois beaucoup à l'efficacité de la foi, en d'autres termes, comme j'attache une grande importance au plus ou moins d'espoir que fonde le malade sur les résultats de telle ou telle médication, j'électrise volontiers les personnes qui me le demandent et celles qui, ne me l'ayant pas demandé, paraissent en accueillir la proposition comme une idée heureuse. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, pour accorder et *à fortiori* pour proposer le traitement électrique, il faut que je sois bien assuré que, s'il ne fait pas de bien, il ne fera du moins aucun mal. Comme vous êtes tous bien portants, Dieu merci, il n'y a point d'inconvénient à ce que vous vous permettiez, si vous en êtes curieux, le plaisir de quelques secousses galvaniques... Vous voyez que l'instrument n'a rien d'effrayant.

En disant ces mots, le docteur prit sous une console et posa devant lui, sur le guéridon, une fort jolie boîte en palissandre, qu'on eût prise pour un nécessaire de voyage ou pour quelque autre meuble de même sorte. Il l'ouvrit avec une petite clef dorée et se mit à ajuster les pièces de l'appareil qu'elle renfermait. Tous les assistants s'étaient levés et groupés autour de lui pour examiner de près cette machine élégante et mystérieuse dont chacun avait hâte d'éprouver les effets.

— Vous apercevez, reprit le docteur, sans que j'aie besoin de les démonter, les principales pièces de l'appareil. Voici d'abord la pile : c'est ce petit vase cylindrique en cuivre, rempli d'eau acidulée dans laquelle plonge une lame de zinc, tournée aussi de manière à former un cylindre creux. Le zinc est l'élément négatif, le cuivre est l'élément positif. Les fils métalliques revêtus de soie, qui partent de l'un et de l'autre, viennent s'enrouler autour d'une cage également cylindrique, au centre de laquelle se trouve un barreau de fer doux, qui joue le rôle d'électro-aimant et accroît la force du courant. Deux autres fils beaucoup plus fins que les premiers, mais aussi beaucoup plus longs, et attachés comme eux aux deux éléments de la pile, s'enroulent plusieurs centaines de fois autour de la même cage. Suivant qu'on ferme le circuit voltaïque avec les premiers ou les seconds, on obtient un courant modéré ou un courant beaucoup plus fort. Un très-petit ressort, placé au-dessous du barreau aimanté qui l'attire et le repousse alternativement, cause la crépitation que vous entendez; son rôle est de rendre le courant intermittent et d'imprimer aux nerfs du patient une série de secousses très-rapides, qui se traduisent par un mouvement vibratoire. Voici maintenant les électrodes ou fils conducteurs enveloppés de soie, qui, par une de leurs extrémités, s'adaptent aux boutons vissés sur la garniture de l'électro-aimant. Deux de ces boutons correspondent aux extrémités des fils les plus courts, c'est-à-dire au courant le plus faible, et les deux autres aux extrémités des fils les plus longs, c'est-à-dire au courant le plus fort. C'est donc à ces derniers qu'il faut fixer les électrodes, lorsqu'on veut infliger au patient la plus forte dose galvanique. Lorsque, au contraire, on veut le traiter avec douceur, on choisit les deux premiers; le *mezzo-termine* s'obtient en faisant communiquer un des électrodes avec le pôle positif, par exemple, du grand circuit, et l'autre avec le pôle négatif du petit. Enfin l'opérateur règle encore à son gré l'intensité du courant au moyen de ce manchon en cuivre qui glisse à frottement sur le barreau de fer doux, de manière à intercepter sur une hauteur variable l'action magnétique du courant.

A l'extrémité des électrodes on adapte ces éponges légèrement humides, enchâssées dans une garniture de cuivre munie elle-même d'une poignée en verre; c'est par cette poignée que je les tiens... Voyons, monsieur de X***, à vous, le maître de céans, à donner l'exemple du courage : prenez ces éponges dans vos mains.

M. de X*** obéit, et aussitôt chacun de rire sans la moindre pitié en le voyant se tordre en proie à de véritables convulsions, et faire de vains efforts pour lâcher ces maudites éponges, que ses mains crispées serraient au contraire de plus en plus.

— Ah! criait-il, vous qui riez de mon supplice... nous verrons bien... tout à l'heure... oh là!... comment vous supporterez... Assez, docteur, assez!...

Lorsque le docteur, après avoir fait grâce à sa première victime, présenta à ses autres auditeurs les fatales éponges, ce fut à qui se reculerait... Il n'y eut guère que les hommes qui, par respect pour la dignité virile, osèrent se soumettre à l'expérience. Les dames s'étaient toutes réfugiées à l'autre extrémité du salon.

— Eh! quoi, mesdames, fit le docteur d'un ton narquois, vous fuyez! et cette impatiente ardeur d'hier soir se change en panique à la vue de cette pauvre petite machine! — Oh! je vois ce que c'est : vous craignez d'être enlaidies, ne fût-ce qu'une minute, par les contorsions que ces messieurs ont bravement supportées. — Aimez-vous mieux essayer de ceci? ajouta-t-il en substituant à l'une des éponges une petite brosse en fils de laiton.



Les dames se rapprochèrent, examinèrent le nouvel instrument et parurent s'enhardir.

Mme de X*** enfin tendit un bras, non sans hésitation.

Le docteur appuya l'éponge sur la saignée et effleura avec la brosse le poignet et le dessus de la main.

Mme de X*** poussa un cri et retira vivement son bras, en déclarant qu'elle avait éprouvé la même sensation que si on lui eût labouré la main avec une poignée d'aiguilles acérées.

Personne ne fut tenté de vérifier l'exactitude de cette comparaison.

— Allons ! dit le docteur en souriant, je renonce à vous torturer, et à titre de dédommagement je vous offre, mesdames, l'exhibition d'une dernière expérience dont vous serez satisfaites, je l'espère. Il me faut seulement un homme de bonne volonté. Je promets de ne lui faire aucun mal; j'exige de lui, pour condition unique, mais essentielle, de garder un sang-froid imperturbable et de rester absolument inerte et passif.

Un jeune *gentleman*, parent par alliance de M. de X***, qu'il venait visiter tous les ans, à l'époque où la *fashion* quitte obligatoirement la joyeuse Angleterre pour voyager sur le continent, s'avança avec un flegme tout britannique.

— Moi, je ferai ce que vous voulez, monsieur le docteur, dit-il.

— Fort bien : asseyez-vous et ne craignez rien.

— Oh ! je ne crains jamais rien.

— Les expériences que je vais reproduire, dit le docteur, ont été imaginées par mon savant confrère, M. Duchenne (de Boulogne); elles ont pour but de déterminer visiblement le rôle que joue chaque muscle du visage



Portrait de M. le comte Henri de Ruolz, d'après un portrait fait à Naples en 1836. Dessin de Mariani.

dans l'expression de nos sentiments et de nos passions.

Pour les exécuter, je remplace l'éponge et la brosse par ces deux fines pointes mousses en acier. Que chacune de vous, mesdames, veuille bien me venir dire tout bas quel sentiment elle désire que je fasse exprimer au visage de monsieur. Il me suffira, pour la satisfaire, de toucher avec ces pointes aux deux extrémités du muscle affecté à la manifestation de ce sentiment.

Une première dame s'élança en riant vers le docteur et lui dit un mot à l'oreille. Les deux pointes furent appliquées de chaque côté de la racine du nez du patient. Aussitôt les sourcils se contractèrent, le front se plissa, les yeux prirent une expression terrible.

— J'ai touché, dit le docteur, le muscle que M. Duchenne appelle *muscle de la méchanceté*.

Une jeune fille vint à son tour parler bas à l'oreille du docteur, qui plaça les pointes sur les joues du complaisant gentleman, immédiatement au-dessous des pommettes ; — et la bouche se dilata comme dans un accès de folle hilarité.

Après l'avoir fait rire, il fallut le faire pleurer, puis produire successivement les expressions de l'étonnement, de la réflexion, du mépris, de l'admiration... Après chaque expérience, le visage reprenait son impassibilité, et je vous laisse à penser si ces contrastes excitaient la gaieté des spectateurs !

La séance fut enfin levée au milieu de bravos unanimes.

Tandis que le docteur cherchait à se dérober aux félicitations enthousiastes de son auditoire émerveillé, le gentleman se leva, et lui serrant vigoureusement la main :

— Oh ! merci, dit-il, toujours avec le même flegme. Très-curieux, en vérité ! La science est une belle chose !

ARTHUR MANGIN.

FIN.

LA RESTAURATION DE L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT.



L'église Saint-Étienne-du-Mont, vue prise de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Dessin d'après nature, par F. Thorigny.

Bien que cette église soit d'une date assez récente; bien qu'elle ne puisse pas être comparée aux chefs-d'œuvre de l'art ogival, elle n'en est pas moins considérée comme l'un des monuments religieux les plus remarquables de la capitale; aussi doit-on compter sa restauration parmi les plus utiles travaux dont nous avons été témoins depuis une douzaine d'années. C'est le 20 août 1610 que fut commencée l'église Saint-Étienne-du-Mont. La construction dura près de quinze années. La dédicace fut marquée par un événement que l'on regarda comme un miracle. Pendant la cérémonie, deux jeunes filles, qui se trouvaient dans les galeries au-dessus du chœur, tombèrent avec l'appui et deux balustres. Elles n'eurent aucun mal et nul des assistants ne fut blessé. Une in-

scription rappelle cette aventure. Dans le cimetière de cette église ont été enterrés plusieurs personnages remarquables, entre autres : Blaise Pascal, Tournefort et Lesueur. Une chapelle latérale est consacrée à la commémoration des morts illustres inhumés dans les abbayes supprimées de Sainte-Geneviève, de Saint-Benoît, de Saint-Victor et des Jacobins. Sainte Geneviève, la patronne de Paris, sainte Clotilde, reine des Franks, et Clovis Ier, son mari, sont les principales de ces illustrations. Les réparations qui ont été faites à l'intérieur consistent dans un regrattage de haut en bas et dans une ornementation sévère, où les peintures et l'or n'ont point été prodigués, comme cela s'est fait en d'autres occasions. Par suite de ce regrattage, un grand nombre de beautés, auparavant inaperçues, apparaissent clairement aux yeux, notamment, les guipures du jubé ; car, à la différence des églises modernes, Saint-Étienne-du-Mont a un jubé. Nos lecteurs savent que le jubé servait anciennement à la lecture de l'Évangile. A l'extérieur, les réparations n'ont pas été moins considérables et n'ont pas été accomplies avec moins de goût et de talent. On les complétera en dégageant l'église des maisons qui se voient à droite de notre gravure, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.

A. CHARGUÉRAUD.

UNE EXCURSION CHEZ LES DAYAKS.

« En France, disait Mme de Staël, la parole est un instrument dont on aime à jouer et qui ranime les esprits, comme la musique chez d'autres peuples. » Au commencement du siècle, de nombreux salons s'ouvraient à des entretiens spirituels sans afféterie, savants même sans pédantisme, conversations aimables et familières, qui charmaient délicieusement quelques auditeurs privilégiés.

Aujourd'hui la plupart des réunions ne sont qu'une exposition de parures et de petites vanités ; l'esprit a battu en retraite devant le drapeau banal de fortunes qui datent d'hier ; presque partout les artistes, les écrivains, coudoient les négociants et les hommes d'affaires ; parmi les rares salons fermés à cette société mélangée, il est peu de littérateurs qui n'aient célébré celui de la comtesse de L***, sanctuaire du meilleur ton, où plus d'un jeune poëte a lu ses premières inspirations et reçu les premiers encouragements.

On s'y presse autour de fins conteurs : tantôt un écrivain récite un fragment nouveau ; tantôt une femme d'esprit captive l'attention générale par quelque anecdote piquante ; on y fait le tour du monde avec les voyageurs ; on y voyage dans le passé avec d'aimables vieillards.

Il y a quelques semaines, convié au rout de la comtesse, nous pensions prêter une oreille attentive à quelque causerie spirituelle sur des travaux littéraires ou sur quelque nouveau tableau encore dans l'atelier du maître. Une surprise nous y attendait : on nous fit espérer pour le soir même la présence du docteur hollandais Vanderbosch, voyageur audacieux, qui s'est abrité sous la tente des anthropophages malais.

A son arrivée, chacun l'embrassa d'un regard curieux ; on cherche toujours à surprendre sur la physionomie d'un voyageur quelque révélation de ses lointaines pérégrinations, quelque reflet des incidents qui ont dû signaler son aventureuse existence.

Au physique, le docteur est un homme petit, d'une apparence frêle ; des cheveux blancs se jouent sur ses tempes, et d'épais sourcils ombragent ses yeux noirs, pleins de feu et de finesse. Au moral, Vanderbosch joint au caractère sérieux de sa nation l'enthousiasme généreux du Français et la persévérance énergique de l'Anglais. Il parle notre langue avec presque autant d'esprit que Méry, et voyage avec une intrépidité que n'aurait pas démentie la fameuse Mme Ida Pfeiffer.

— Docteur, dit la comtesse avec une grâce charmante,

... Quiconque a beaucoup vu,
Doit avoir beaucoup retenu

Transportez-nous au milieu de vos cannibales et faites-nous assister à l'un de leurs grands festins.

— Madame, le sujet est horrible, et la chair souffre même au récit de ces épouvantables scènes.

— Allons, docteur, reprit la comtesse, plus le drame est terrible, plus l'auditoire est satisfait. La plus belle pièce de Shakspeare est *Macbeth*, et l'on y marche sur des cadavres.

Pressé de questions, de sollicitations de tous genres, l'excellent docteur prit enfin résolûment la parole, et, d'une voix ferme, raconta son excursion chez les Dayaks.

I

Depuis longtemps, dit-il, la Malaisie apparaissait dans mon imagination comme la terre promise des explorateurs ; ses richesses, sa magnifique végétation, son ciel empourpré, ses habitants aux mœurs si fortement accusées, tout m'attirait puissamment vers cette région encore si peu connue et si digne de l'être.

Il y a deux ans, je mettais à exécution mes rêves de voyage, je quittais l'Europe, et, après une traversée de trois mois, je touchais à cette seconde patrie des Hollandais, les îles de la Sonde et Bornéo, ces belles colonies qui nous font marcher de pair avec les plus importantes nations du globe.

Je débarquai à Pontianak, une des principales cités de Bornéo ; sans plus tarder, je fis mes préparatifs pour pénétrer au cœur même de la grande île.

Plusieurs de mes compatriotes tentèrent vainement de me dissuader de mes projets : « Vous voulez, me dit-on, parcourir le centre de Bornéo ? Ignorez-vous que les Dayaks, si bien appelés par les Anglais *head-hunters* (chasseurs de têtes) et par nous *koppens-kneller* (presseurs de têtes), croiront faire un acte de haute religion en vous mettant à mort, et obéiront à des lois nationales en vous dévorant ? » Je demeurai inébranlable dans ma témérité et accélérai mes préparatifs.

Pour entreprendre une pareille excursion avec quelque espoir de réussite, il me fallait des guides et une escorte de quelques serviteurs indigènes ; les Malais refusèrent d'abord de m'accompagner, prétendant assez judicieusement que la mort venait assez vite sans qu'on allât la chercher. Je promis de tripler les salaires, on hésita ; je les quintuplai, les scrupules tombèrent, et nous partîmes.

Les contrées qu'habitent les Dayaks forment une des plus intéressantes parties du monde ; la terre, fécondée par un grand nombre de cours d'eau, réchauffée par un



soleil équatorial, voit sortir de son sein une végétation luxuriante. Au milieu des jungles et des lianes, se tiennent enfouis, dans d'inextricables repaires, des milliers d'animaux de toutes les espèces, depuis le rhinocéros bicorne jusqu'aux myriades d'insectes qui bourdonnent dans l'air et fourmillent sur le sol.

Le pongo et l'orang-outang se balancent aux longs rameaux du tek et du cocotier; les serpents entourent de leurs replis le tronc gigantesque du dragonnier et du durion. Des oiseaux innombrables, aux couleurs éblouissantes, mêlent leurs cris aux sifflements des reptiles, au coassement des batraciens, au mugissement des bêtes fauves. Les crocodiles, le regard en feu, attendent sous les hautes herbes fluviatiles le passage de leur proie, et le sauvage Dayak, blotti derrière les rotangs comme le tigre, guette l'étranger et le perce de son infaillible flèche.

Pendant plus de trois semaines, nous traversâmes d'immenses forêts, franchissant à la nage les cours d'eau, au risque d'être dévorés par les gavials, abattant les arbres lorsqu'ils entravaient notre marche, sacrifiant au dieu de la destruction ou à la nécessité les singes, les loutres et les perroquets, nous reposant le soir sous quelque bananier, et préparant pour notre repas un serpent ou un lézard. La nuit, qui nous surprenait souvent dans les plus épais fourrés de ces forêts vierges, en étendant sur la nature son repos animé et sa mystérieuse obscurité, nous faisait pressentir mille dangers qui nous glaçaient d'effroi. A tour de rôle nous veillions, l'oreille tendue, interprétant le moindre bruissement dans le feuillage, le doigt placé sur la détente de nos pistolets, prêts à opposer une vigoureuse résistance aux ennemis, quels qu'ils fussent.

A une vingtaine de journées de Pontianak, nous aperçûmes à l'horizon quelques cases de Dayaks; notre pionnier ne put maîtriser un sentiment de terreur. Cependant nous avancions hardiment, lorsque tout à coup une bande de sauvages, tels que des fantômes de la mort, bondirent du milieu des hautes herbes, nous cernèrent en poussant des cris de joie et en brandissant leurs glaives. Leurs gestes indiquaient d'une manière très-significative qu'ils se préparaient à nous trancher la tête, et leurs mâchoires, qu'ils remuaient d'une horrible façon, nous faisaient trop bien comprendre le succulent festin qu'ils se promettaient en notre honneur... La fuite était impossible, la résistance vaine. Nous sentions déjà le froid du fer sur notre cou et nos membres se roidissaient à l'idée de notre fin prochaine.

Une inspiration presque céleste nous sauva. Au lieu de chercher à nous défendre, j'ordonnai à mes compagnons de rejeter leurs armes, et moi-même, imitant la danse guerrière des sauvages, j'eus le courage de faire prendre à mon visage l'apparence de la plus naturelle gaieté; les Dayaks demeurèrent surpris, confondus d'un pareil procédé... Je profitai de leur étonnement et m'approchai d'eux... Alors, réunissant le peu de mots de langue dayaque que je connaissais, j'appelai à moi le chef des Dayaks, et, lui frappant familièrement sur l'épaule, je lui dis en riant : « Allons donc ! nous sommes tous vieux, notre chair est plus coriace que celle d'un rhinocéros à deux cornes, et vous aimez trop les bons morceaux pour nous manger (1). » Cette effroyable plaisanterie plut aux anthropophages; d'ennemis nous devînmes amis, et nous nous dirigeâmes avec eux du côté de leurs vérandas.

(1) Dans une circonstance analogue, Mme Ida Pfeiffer se sauva par un stratagème à peu près semblable.

II

Dès lors je témoignai la plus grande assurance, persuadé que les sauvages sont d'autant moins à craindre qu'on semble moins les redouter.

Le chef, Soulinari, m'entoura des plus grands égards et me désigna avec une sorte de fierté plusieurs de ses guerriers qui passaient pour les plus habiles coupeurs de têtes de la tribu; il me montra une lame large et fraîchement affilée, de cet acier naturel, incomparable, et que nous ne connaissons guère en Europe que par ouï-dire.

— Possède-t-on dans ton pays des armes aussi terribles? me dit-il avec un sentiment d'amour-propre national.

— Sans doute, répliquai-je ; on se sert de machines qui tuent plus de cent individus en moins de temps qu'il n'en faut pour couper une tête.

— Ah! quel beau pays que le tien! répondit-il après quelques minutes de réflexion.

Le village fut bientôt sur pied pour nous voir; les vérandas vomirent une foule de vieillards, de femmes et d'enfants, nus ou à moitié couverts de pagnes en lambeaux. A l'opposé de ce qui arrive dans les pays civilisés, les hommes étaient couverts d'ornements de tous genres, de bracelets, de cercles de laiton, de boucles d'oreilles, de plumes, tandis que les femmes avaient souvent à peine quelques colliers de dents, ou quelques verroteries entrelacées dans la chevelure. Toutes ces faces de bronze stupéfaites, comme frappées d'extase, avides de contempler en nous les merveilles de pays lointains et inconnus, avaient une indéfinissable expression de sauvage ignorance.

Aux yeux des Dayaks, les parures les plus belles sont celles qui attestent leur bravoure ou plutôt leur férocité : le petit panier qu'ils tiennent attaché à leur ceinture et qu'ils placent au premier rang parmi leurs ornements est rembourré de chevelures humaines conquises sur l'ennemi. Lorsqu'un Dayak s'élance au combat, il emporte cette précieuse corbeille, dans laquelle il déposera le crâne sanglant du vaincu.

Le Dayak aime à remplacer deux de ses dents incisives par de petits morceaux d'or, à charger sa tête d'écorces d'arbre découpées qui ressemblent à des plumes, à entendre au-dessous de son cou le bruit flatteur des dents humaines qui forment les grains de son collier, et à faire résonner sur le sol les disques de fer qui s'enroulent autour de sa jambe.

Une tête prise sur l'ennemi est le plus noble présent qu'un sauvage puisse faire à celle qu'il aime; quelques femmes ne se marient, du reste, qu'à cette condition. Alors le Dayak, armé de ses flèches empoisonnées et de son terrible kriss, se glisse à travers les rotangs avec la souplesse du jaguar. Dès qu'un léger bruit porté par le vent lui révèle la présence d'un être humain, il retient son souffle pour ne pas éveiller les soupçons, et, dès que l'ennemi passe, il le perce d'une flèche, sort des rotangs en poussant des cris, et, d'un coup de glaive, abat sa tête, qu'il rapporte à sa fiancée comme gage d'amour.

Je fus emmené dans le soppo du chef, qui se hâta de me faire passer en revue les têtes de ceux qu'il avait fait périr. Cette abominable collection de crânes à demi desséchés ou encore recouverts de chairs flasques et racornies répandait une odeur fétide, qui paraissait chatouiller agréablement l'odorat des Dayaks.

Plusieurs de ces hideux trophées furent présentés à

mon admiration, et je fus obligé de complimenter Soulinari sur sa bravoure.

— Celles-là, me dit-il en m'en désignant deux, ont appartenu à mes plus mortels ennemis.

En revoyant ces têtes livides, jadis abhorrées, les femmes et les enfants ne purent retenir leur fureur, qui éclata par des mugissements, suivis des plus terribles imprécations; ils frappèrent ces débris inanimés avec une incroyable violence, et les souillèrent de toute manière en poussant des cris sauvages. Cette scène, qui me fit une cruelle impression, n'était, pour ainsi dire, que le prélude des atrocités auxquelles je devais assister.

III

On nous servit du riz et du kuri préparé à l'huile de coco rance, et des nattes nous furent offertes pour la nuit.

Les Dayaks parlèrent à voix basse d'un air sinistre, et le chef, s'approchant de moi :

— Demain, me dit-il, grande fête !

— Grande fête ! répétèrent à l'unisson tous les guerriers en faisant mouvoir leur glaive.

On nous laissa sous le coup de cette parole, que nous interprétâmes tous sans oser nous communiquer nos fatales appréhensions. Pour ma part, je pensais être sacrifié le lendemain. Je ressentis dans cette affreuse nuit toutes les angoisses du condamné à mort qui s'attend à être réveillé par la sombre figure du bourreau. Quelques heures avant le lever du jour, je tombai dans un sommeil fiévreux dont je fus tout à coup tiré par un bruit assourdissant de tambours et de gongs; la trompette du jugement dernier ne m'aurait pas glacé de plus de terreur.

Je vis défiler un grand nombre de guerriers en costume de combat, le kriss en main, le carquois au côté et la petite corbeille attachée à la ceinture; en passant devant le soppo, ils nous enveloppaient de leurs sombres regards et bondissaient de la manière la plus étrange. Témoins silencieux de cette effrayante procession, nous lisions tous dans notre mutuelle attitude notre pénible anxiété.

Soulinari et quelques Dayaks entrèrent dans la case en agitant presque convulsivement leurs armes; leur physionomie respirait à la fois la joie et la cruauté.

— Tu vas voir, me dit le chef avec un orgueil bien marqué, si dans ton pays on sait aussi bien torturer que dans le nôtre !

Nous quittâmes la case au milieu des vociférations des Dayaks, et fûmes entraînés dans un vaste enclos environné de muscadiers, de cycas et de camphriers, au milieu duquel plusieurs pieux étaient solidement fixés en terre; à peu de distance, nous aperçûmes des ossements humains entassés pêle-mêle et une centaine de squelettes couchés les uns à côté des autres sur une espèce d'échafaudage. Nous étions dans le champ de la mort. Il n'en fallait pas douter, on n'attendait plus qu'une victime pour célébrer la fête.

Les prévenances dont nous entouraient Soulinari et ses principaux compagnons n'avaient qu'incomplétement réussi à calmer nos craintes, lorsque la vue de la victime dissipa toutes nos appréhensions. Le spectacle le plus émouvant auquel j'aie jamais assisté se déroula alors devant moi. Le malheureux jeune homme qui allait être le grand acteur de la sanglante cérémonie fut lié à un poteau et frappé de coups de verges, à l'hilarité générale du peuple. Sa contenance était celle d'un homme résigné, pénétré de cette pensée, si profondément ancrée dans l'âme des sauvages, qu'une mort courageuse est l'acte le plus glorieux d'un guerrier.

Le chef donna le signal de la fameuse danse des glaives; une vingtaine de sauvages sortirent leurs armes de leurs gaînes et les rangèrent symétriquement sur le sol : ils s'en éloignèrent en cadence et s'en rapprochèrent rapidement en dansant; puis, sur le point de s'en emparer, ils reculèrent comme saisis d'épouvante. Ce jeu mimique, extrêmement expressif, ressemblait assez à quelque ballet fantastique.

Ce divertissement terminé, plus de trente guerriers entourèrent la victime, et, au son d'instruments discordants, ils commencèrent une danse diabolique, qui laisse bien loin derrière elle les scènes sataniques de Callot. Plus les danseurs gesticulaient et semblaient hideux, plus la foule haletante paraissait jouir du spectacle. Au milieu de cet affreux tumulte, le chef demeurait calme et ne prenait part à la fête que pour en ordonner les sanglantes péripéties. Il éleva la main : tout à coup quelques cris perçants, qui contrastaient avec les intonations précédentes, me tirèrent de ma stupeur; mes yeux se portèrent sur la victime que l'on commençait à martyriser : une foule de poignards se dressèrent au-dessus de sa tête et l'aiguillonnèrent de leur pointe acérée; quelques gouttes de sang ruisselèrent. A cette vue, les guerriers, s'échauffant, frappèrent la victime comme une cible, et des coupes furent disposées afin de recueillir le sang qui coulait. La physionomie des Dayaks prit alors une expression si farouche, que je craignis qu'emportés par le démon du carnage ils n'assouvissent sur nous-mêmes leur passion effrénée du meurtre. Soulinari éleva une seconde fois le bras; les danseurs répondirent à ce commandement en tranchant la tête du jeune homme, qui, disposée sur une natte, devint le centre d'une épouvantable ronde. Le spectacle était fini, le repas allait commencer.

La victime encore palpitante fut coupée en morceaux; les cartilages de l'oreille, la paume des mains et le foie, placés sur un plat, furent apportés respectueusement au chef, qui me fit l'honneur de m'en offrir une portion. Je refusai en invoquant les usages de ma nation, et il n'insista pas.

Le lendemain, j'eus hâte de ne pas abuser de la bienveillante hospitalité de Soulinari. Quelques présents que je lui laissai parurent éblouir ses yeux. Un affreux galon doré, qu'un marchand aurait cédé pour une obole, le charma au plus haut point, tant il est vrai que la valeur des objets de luxe est purement conventionnelle.

Un des lieutenants du chef nous montra à travers les forêts voisines un étroit sentier bordé de cocotiers et de bananiers, qui nous conduisit sans danger à Pontianak. Là, je retrouvai beaucoup d'amis qui me croyaient à jamais perdu. Je revis un vieux philosophe de mes compatriotes, qui me dit assez malignement, en me félicitant de mon retour : « Mon ami, si vous aviez été dévoré par les anthropophages, on vous aurait traité de fou; vous êtes, par un miracle, sorti sain et sauf des griffes du lion, l'on est prêt à vous considérer comme un grand homme ! Allez, mais ne péchez plus ! »

Le docteur cessa de parler, et, après avoir reçu nos chaleureux remerciements, il prit congé de la comtesse.

Un moment de silence se fit après son départ; un de mes voisins le rompit enfin par cette exclamation, qui vola de bouche en bouche en manière d'écho :

— En vérité, en vérité ! c'est un singulier homme que ce docteur Vanderbosch !

RICHARD CORTAMBERT.



CHRONIQUE DU MOIS.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LA SYRIE.

Les correspondances de M. l'abbé Lavigerie et du Père Rousseau sont venues depuis peu réveiller dans tous les cœurs les douloureuses impressions que les déplorables événements de la Syrie avaient fait naître dans l'Europe entière. Ces lettres prouvent que les récits qui déjà en avaient été faits, bien loin d'être exagérés, comme cela arrive d'ordinaire, étaient restés fort au-dessous de la vérité. Nos lecteurs nous sauront gré d'extraire de ces

El Emir Sadeldin, chef syrien, dans son costume de Circassie.

documents précieux les scènes les plus vives et les plus caractéristiques. Pour ne point affaiblir l'effet que produisent ces tableaux émouvants, nous préférons citer les passages mêmes des auteurs de ces lettres.

Voici de quelle manière M. l'abbé Lavigerie dépeint l'affreuse situation des campagnes de la Syrie, telle qu'elle s'est offerte à ses regards lorsqu'il a débarqué sur les côtes de l'Asie Mineure :

— Je viens de traverser une foule de villages, et j'ai assisté hier à un spectacle aussi inattendu qu'émouvant, à l'occasion de l'entrée du consul général de France dans quelques-unes de ces localités ruinées. Vous ne vous figurez pas le tableau saisissant qu'offraient ces pauvres paysans, presque en haillons ou revêtus des habits que nous leur avions donnés, venant décharger leurs armes en signe de joie et entonnant leurs chants de guerre en

l'honneur de la France. Au milieu de tout cela, le clergé arrivant avec des lambeaux d'ornements soustraits au pillage, et les femmes faisant fumer l'encens sur des assiettes de terre. Ce spectacle de tristesse et de joie, ce deuil peint partout à côté des chants de triomphe, me rappelaient malgré moi, païen que je suis, même au milieu de l'exercice de la charité chrétienne, ce sourire à travers les larmes que le vieil Homère nous peint sur le visage de la femme d'Hector. —

Plus loin, c'est une description du palais où tant de victimes ont succombé sous la férocité des musulmans.

— Je sors du sérail où le pacha avait reçu six cents chrétiens en leur promettant la vie sauve, s'ils déposaient les armes. Le pavé de toutes les chambres, des terrasses, des cours, tout porte la trace de longs ruisseaux de sang, affreux témoignage de la perfidie et de la cruauté des Turcs. Tous les chrétiens réfugiés dans ce palais ont été massacrés, sauf un seul qui s'était caché sous un escalier, d'où il entendait tout, et qui nous conduisait lui-même dans cette triste visite. Il nous a montré la terrasse d'où le plus grand nombre de ces infortunées victimes étaient précipitées par les soldats turcs pour être reçues sur la pointe des poignards des Druses, et massacrées ensuite. Ils sont là encore, au nombre de plusieurs centaines, ces malheureux à peine recouverts d'un peu de terre et de chaux qu'ils doivent à la pitié de nos soldats; leurs bourreaux les avaient laissés absolument sans sépulture. —

Dans d'autres passages, nous trouvons des traits si étranges, qu'on les croirait sortis de la sombre imagination d'un poëte ou d'un dramaturge. Qu'on en juge par le fait suivant :

— Un officier français nous a raconté que, le jour de l'entrée de nos troupes à Deïr-el-Kamar, plusieurs centaines d'habitants des villages les suivaient, cherchant dans les décombres les restes de ceux qu'ils avaient aimés. Arrivée devant la maison des sœurs, une pauvre femme, éperdue de douleur, se précipite sur ces cadavres en putréfaction, qui étaient là depuis trois mois. Elle venait de reconnaître les vêtements de son mari. Elle embrassa avec fureur ces tristes restes, et s'emparant, par un mouvement plus prompt que la pensée, de l'un des bras du cadavre, elle court toutes les rues de la ville en criant : « Vengeance contre les Druses!... »

— A quelques jours de là, une femme, encore la même peut-être, qui avait vu toute sa famille massacrée sous ses yeux, reconnaît, à Deïr-el-Kamar, la femme d'un Druse, d'un des assassins de son mari. Elle s'arme d'une épée, se précipite sur la femme druse, la terrasse avec toute la force que donne le désespoir, puis, quand elle tient son ennemie sous elle, elle fait le signe de la croix et lève la tête au ciel, en demandant à Dieu la force de venger les siens; puis d'un seul coup de sabre elle détache la tête de la femme druse.

Nos soldats, nos officiers étaient présents; pas un n'a eu la pensée de s'opposer à cet acte de vengeance sauvage. « Je n'ai rien vu de plus sublime que la pose et la prière de cette femme, » me disait un de nos officiers. Hélas! mon cher ami, moi je n'ai jamais rien entendu qui ait plus désolé mon âme. Jugez quelles douleurs il faut pour préparer et pour excuser des actes semblables. —

Dans les *Lettres édifiantes*, ces curieuses archives de l'ardente charité des anciens missionnaires, nous avons lu souvent le récit du sacrifice de la messe célébré sur des plages désertes parmi des nations récemment converties; mais rien ne nous a paru si touchant que la description que M. l'abbé Lavigerie nous fait de cette auguste cérémonie, à la date du 1er novembre, dans une lettre écrite de l'infortunée ville de Deïr-el-Kamar :

— Je viens de dire la messe à la pauvre église ruinée, je ne crois pas en avoir jamais célébré de plus émouvante.

Les habitants de Deïr-el-Kamar avaient été avertis de notre intention. M. le consul de France m'avait prévenu qu'il désirait assister officiellement au saint sacrifice, et le commandant militaire avait mis un piquet à notre disposition. M. Noyant, prêtre de la mission et aumônier des troupes expéditionnaires, m'avait envoyé du château de Bet-Eddin, où les troupes sont cantonnées, les ornements nécessaires. A huit heures et demie, tout était prêt. Tout ce qu'il y avait de chrétiens à Deïr-el-Kamar s'étaient rendus dans l'église. Je suis allé recevoir à la porte, d'une manière solennelle, le consul et les officiers. Lorsqu'ils sont entrés jusqu'au bout du sanctuaire, les fronts des pauvres habitants se sont relevés pour la première fois. Ils semblaient voir dans la restauration solennelle de leur culte le gage le plus sûr de la réparation de leurs malheurs.

La messe s'est dite en silence; mais, lorsqu'au moment de la consécration la voix de l'officier français qui commandait la troupe a fait entendre le cri : *Genoux à terre!* et qu'ensuite nos tambours ont résonné sous ces vieilles voûtes à demi détruites et témoins de tant de crimes, l'émotion de tous a été profonde; toute cette pauvre population était prosternée le front contre terre. Elle pleurait à la fois de joie et de tristesse, et tous ceux qui étaient là, prêtres et assistants, avaient aussi, je vous l'assure, les larmes aux yeux. Pour moi, en élevant l'auguste victime, je demandais à Dieu repos pour les morts et pitié pour les vivants. —

La lettre du Père Rousseau renferme des faits intéressants qui sont la confirmation de ceux que nous avons rapportés plus haut, témoin ce passage où sont décrites les impressions qu'éprouvèrent les officiers français à la vue des ruines de Deïr-el-Kamar :

— Les officiers de l'armée française disaient, en arrivant en Syrie, qu'ils ne croyaient pas ce qu'on avait écrit des massacres de Deïr-el-Kamar, ou du moins qu'ils croyaient qu'on avait exagéré les choses dans les récits; mais, lorsqu'ils ont visité les ruines de cette ville; lorsqu'ils ont vu deux ou trois mille cadavres gisant dans leur sang depuis deux mois, entassés les uns sur les autres, pêle-mêle avec les animaux, mangés en partie par les chiens qui étaient restés dans la ville après les massacres; lorsqu'ils ont vu tous ces cadavres entièrement nus, brûlés par le soleil, répandant une odeur infecte, mais que les soldats turcs n'ensevelissaient pas pour les laisser dévorer par les chiens et les animaux immondes, le général, les officiers et les soldats français, à la vue de ces horreurs, se sont écriés, en versant des larmes de douleur et d'indignation, que ce qui avait été dit de ces scènes atroces n'était que trop vrai.

Au moment où je termine ma lettre, une sœur de Saint-Joseph arrive d'Alep. Elle m'annonce que, quelques jours avant son départ, on avait mis le feu aux magasins d'Alep et qu'une grande crainte régnait parmi les chrétiens. Lorsqu'elle a quitté la ville, on a tiré contre elle un coup de fusil, mais elle n'a pas été atteinte. On vient de diriger des troupes sur cette ville. —

L'indignation redouble pour les assassins, quand on se représente que tant de crimes ont été commis contre les



hommes les plus industrieux et les plus actifs. C'est là ce que nous apprend encore le Père Rousseau :

— Il a été fait en Syrie une perte immense et irréparable par les massacres qui se sont accomplis à Damas et à Deïr-el-Kamar. Les ouvriers chrétiens qui travaillaient la soie ont tous péri. C'est principalement dans ces deux villes que l'on travaillait avec des dessins et une perfection inimitables. Ni les ouvriers ni les métiers n'ont échappé à la fureur des Turcs et des Druses.

Nous terminerons ces citations par un fait qui est un curieux indice des croyances superstitieuses des Druses :

— Lorsque les Druses eurent tué le grand chef d'Hasbaïa, comme ils croient à la métempsycose, ils s'assemblèrent, et l'un d'eux prit la parole et dit aux autres :

« El émir Sadeldin (c'est le nom du grand chef immolé) était un prince puissant pendant sa première vie (1). Il pourrait bien revenir aussi puissant dans quelques années et nous punir de l'avoir tué. Nous devons lui faire voir les ordres que nous avons reçus d'Ahmed, pacha de Damas, et lui montrer du repentir. Comme il était juste, il nous pardonnera. »

Alors ils prirent sa tête et la placèrent sur une table. Ils firent ensuite plusieurs fois le tour de la table en lui demandant pardon. Voici leurs expressions :

« O émir Sadeldin ! juste juge, pardonnez-nous et ne nous punissez pas selon nos actions, parce que nous avons agi contre notre volonté en vous tuant. Nous avons été obligés de suivre les ordres que nous avait donnés Ahmed, pacha de Damas, dont voici la teneur :

« Moi, Ahmed, pacha de Damas, je vous ordonne à « vous, Druses, nos alliés et nos amis, de commencer le « massacre des chrétiens par celui des émirs (il y en avait « vingt et un) :

« 1° Parce qu'ils ont toujours protégé les chrétiens ;

« 2° Parce qu'ils ne payent pas le tribut au sultan ;

« 3° Pour faire voir que les Druses ne tuent pas seule- « ment les chrétiens. »

TABLEAU DE PÉKIN.

Malgré ses titres pompeux, le *Fils du Ciel,* autrement l'empereur de la Chine, a fui devant une poignée d'Européens, et sa capitale si vantée est tombée au pouvoir des Français et des Anglais. Ainsi donc il se trouve que rien n'était exagéré dans les rapports des commandants des forces alliées, et que le général de Montauban pouvait, sans gloriole, dire des derniers exploits de sa petite armée :

« Tout cela est si étrange, que, pour se rendre compte de nos succès, il faut remonter bien haut dans le passé et se rappeler les victoires constantes de quelques poignées de soldats romains sur les hordes barbares. »

C'est donc à Pékin, c'est-à-dire dans une cité qui ne compte pas moins de deux millions d'âmes, que les plénipotentiaires anglais et français ont dicté les conditions de la paix au frère de l'empereur.

Les détails suivants, que nous empruntons à une intéressante notice de M. Cortambert, plairont sans doute à nos lecteurs, en raison même de leur étrangeté.

Pékin, ou *Cour du Nord,* forme un quadrilatère de quarante-cinq kilomètres de circuit, et se divise en deux villes : la ville impériale ou Hing-Tchhing, et la ville extérieure ou Wai-Tchhing.

(1) Il était originaire de la Circassie, dont il avait gardé le majestueux costume. (Voir son portrait dessiné ci-dessus.)

De loin, Pékin se présente sur plus d'un point comme une cité agréable ; mais, dès que l'on pénètre dans l'intérieur de la ville, le prestige tombe ; les monuments sont entourés de cours et masqués par une épaisse enceinte d'arbres.

Les maisons, généralement mal construites, n'en ont pas moins un cachet particulier qui attache l'œil ; la diversité de leur aspect et surtout la multiplicité de leur couleur surprennent les étrangers : les unes sont passées au cinabre, les autres apparaissent sous une teinte bleu céleste ; celles-ci sont revêtues d'une couche de vernis, celles-là sont toutes dorées.

La ville impériale forme un quadrilatère régulier ; à l'une de ses bases s'étend, sous la forme d'un quadrilatère allongé, la ville extérieure, habitée par les négociants, les industriels, les artisans chinois, etc.

La ville impériale encadre la ville interdite, ou ville sacrée rouge, qui est la résidence de l'empereur. « La plus rigoureuse symétrie a présidé à la construction du palais et des bâtiments adjacents ; tout est régulier ; il n'est peut-être pas une pierre qui n'ait son pendant dans une pierre de même grandeur et de même dimension ; les portes qui servent d'entrée à la ville ont toutes une destination rigoureusement établie par l'étiquette, qui a force de loi en Chine ; il est une porte par laquelle on doit distribuer les calendriers de l'année au peuple (on se garderait bien d'en passer un seul par une autre issue) ; il existe une salle où se font les génuflexions, dont le plus ou moins d'humilité est réglé avec une rigueur mathématique ; il est aussi, parmi de somptueux appartements, une spacieuse galerie historique où l'empereur Khianloung se montra bon prince en 1585 : il y fit manger à sa table, mais debout, quelques milliers de nonagénaires. »

Dans la ville méridionale, on ne rencontre guère que des rues non pavées, des maisons mal alignées, n'ayant généralement qu'un étage ; l'affluence des passants est extrême ; on se coudoie de la manière la plus gênante : les palanquins, les hommes à cheval, les piétons, circulent avec difficulté entre les étalages qui s'avancent devant les maisons et rétrécissent encore des rues déjà si peu larges. « Cependant les boutiques présentent un pittoresque effet, même par le grand nombre des marchandises qui les encombrent ; ne pouvant tout faire tenir chez eux, les commerçants étalent leurs marchandises au dehors de leurs boutiques, jusqu'à une espèce de mât planté assez avant dans la rue, et dont la hauteur surpasse celle des toits. Ces mâts, enjolivés de dorures et de peintures, vernis, pavoisés de banderoles et de rubans de toutes couleurs, portent des inscriptions en caractères dorés indiquant la nature des marchandises. On voit, devant les portes, un grand nombre de lanternes en corne, en mousseline, en soie et en papier de formes très-variées. »

Le savant géographe qui nous a fourni ces détails termine sa notice par ces lignes que nous croyons aussi devoir reproduire : « Pékin est plus une ville d'étiquette et d'apparat qu'une cité de plaisirs ; plus une ville de science qu'une place de guerre ; plus un centre de commerce qu'une cité industrielle. »

LA HIÉRARCHIE DES BOUTONS A LA CHINE.

Depuis un temps immémorial, les Chinois passent généralement pour le plus cérémonieux des peuples ; il n'est aucune des nations de l'Europe qui puisse, sous ce rapport, soutenir la comparaison avec eux. Voici, par exem-



ple, quelle est, selon Van Braam, auteur d'un *Journal* fort estimé, la hiérarchie des boutons par lesquels sont distingués les chefs et les fonctionnaires chinois, depuis l'empereur jusqu'au mandarin le plus infime.

L'empereur seul a pour bouton une grosse perle fine.

Parmi les mandarins, les boutons décroissent en valeur dans l'ordre suivant :

Le bouton d'une pierre pourpre foncé, arrondi, mais à six pans. — Le même de forme allongée.

Le bouton de corail travaillé, arrondi et à six pans. — Le même allongé.

Le bouton de corail uni, arrondi et à six pans. — Le même allongé.

Le bouton d'une pierre bleu-transparent, arrondi et à six pans. — Le même allongé.

Le bouton d'une pierre bleu-opaque foncé, arrondi et à six pans. — Le même, mais allongé.

Le bouton blanc transparent, à six pans et arrondi. — Le même, mais allongé.

Le bouton blanc opaque, arrondi et à six pans. — Le même allongé.

Le bouton doré, rond.

Le bouton d'argent, rond.

Un peuple occupé de pareilles minuties ne devait-il pas succomber devant la civilisation européenne?

PITRE-CHEVALIER.

LES LIVRES.

Le livre amusant. (Composition et dessin de Damourette.) Le grand-livre.

Le livre amusant est la joie de l'esprit, du cœur et des yeux. La mère le montre à son enfant dans ses heures de récréation. Le grand-livre est le tableau de la fortune publique et particulière. Le père de famille en médite les colonnes de chiffres dans ses heures de travail et de préoccupation de l'avenir.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.



L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

LA DYNASTIE DES VANLOO. — CARLE VANLOO.

PARENT VANLOO PINX GERARD

La Lecture. Tableau de Carle Vanloo. Dessin d'Ulysse Parent.

Parmi les familles où le culte de l'art semble avoir été un patrimoine héréditaire, transmis avec le sang, il en est peu qui puissent rivaliser avec celle des Vanloo. D'autres ont marqué une trace plus profonde et plus lumineuse

dans l'histoire artistique ; aucune peut-être n'a joui d'une vogue plus longtemps continuée et ne lui a fourni plus de noms. On eût dit que le pinceau était le premier jouet que les Vanloo déposassent dans le berceau de leurs fils. La famille est originaire de Hollande, et sa longue généalogie n'est point très-facile à débrouiller. Jan, né à l'Ecluse en 1585, peignit des scènes de joueurs et de buveurs, sujet affectionné par ses compatriotes. Son fils Jakob, né dans la même ville en 1614, se distingua surtout dans le portrait, et j'ai vu de lui en ce genre, au musée de Rotterdam, une œuvre très-remarquable et d'un beau coloris, sans parler des deux tableaux qu'il a au musée du Louvre. Il s'était déjà rendu célèbre dans son pays, quand il passa en France, vers 1660, s'y fit naturaliser, et trois ans après entra à l'Académie de peinture. Son fils Louis, né à Amsterdam, mais élevé en France, où il s'était même rendu avant son père, fut un habile peintre à fresque. Il allait être admis à l'Académie, qui lui avait déjà décerné le premier prix de son art, quand un duel qui fit grand bruit le força de se retirer à Nice, où il mourut en 1713, laissant deux fils, qui sont les plus fameux de la race. L'aîné, Jean-Baptiste, né en 1684, était déjà un homme quand il perdit son père; mais Carle, né seulement en 1705, n'était encore qu'un enfant; aussi fut-ce Jean-Baptiste qui lui servit à la fois de père et de maître. Mandé en Italie par le duc de Savoie, celui-ci emmena l'enfant d'abord à Turin, puis à Rome, où, après avoir commencé son éducation, il le fit entrer dans les ateliers de quelques artistes célèbres. Ce fut seulement en 1719 que tous deux revinrent à Paris, où ils trouvèrent dans la personne du prince de Carignan un Mécène aussi bienveillant qu'éclairé.

Jean-Baptiste fut un artiste alerte et fécond, qui travailla dans tous les genres, restaurant les œuvres des vieux maîtres, peignant des plafonds, des tableaux d'église, des tableaux d'histoire, des scènes mythologiques et des pastels. La perte de sa fortune, par suite de la banqueroute de Law, le détermina à se consacrer spécialement au portrait, genre plus lucratif, où il acquit une grande renommée. Il mourut, pour ainsi dire, le pinceau à la main, après une longue maladie de langueur. Jean-Baptiste Vanloo était de l'Académie : sa touche est vive et spirituelle, et il avait hérité de son aïeul Jakob un brillant coloris. Ses trois fils : François, qui mourut d'une chute de cheval à l'âge de vingt-deux ans à peine ; Charles-Amédée-Philippe, de l'Académie, et ultérieurement premier peintre du roi de Prusse ; enfin Louis-Michel, qui devint premier peintre du roi d'Espagne, se montrèrent dignes de porter son nom.

Quant à Carle, son caractère fougueux et sa jeunesse dissipée nuisirent d'abord à ses progrès dans l'art. En vain Jean-Baptiste, homme calme et posé, l'associa-t-il à ses travaux, pour amortir ce feu désordonné de l'adolescence : Carle le quitta pour brosser des décors d'opéra, puis il se mit à croquer d'un coup de crayon de petits portraits qui avaient la vogue, et qui lui permettaient de gagner plus vite qu'il n'eût pu le faire par de grands ouvrages l'argent nécessaire à ses parties de plaisir. Heureusement, il avait une facilité merveilleuse, une aptitude et une souplesse artistiques qui le sauvèrent. Un nouveau voyage en Italie, qu'il fit en 1727, lui permit de compléter ses études et lui valut les plus hautes faveurs des cours de Rome et de Turin. Il exécuta surtout pour le roi de Sardaigne une série de compositions qui peuvent soutenir le parallèle avec les chefs-d'œuvre des meilleurs peintres italiens de l'époque. Ce fut en Italie qu'il épousa la charmante Mlle Sommis, femme d'esprit et musicienne accomplie, qui, après son retour à Paris, devint l'âme de la maison du peintre et en fit le centre d'une espèce de petite académie familière, où les artistes et les amateurs se donnaient rendez-vous. Carle fut successivement reçu à l'Académie, nommé professeur, sollicité par le roi de Prusse de se rendre à sa cour ; puis il devint directeur de l'Ecole royale des élèves protégés, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, recteur et enfin directeur de l'Académie. En 1762, il obtint la place de premier peintre avec une pension de 6,000 livres, et quand M. de Marigny le présenta au roi pour le remercier de l'avoir nommé son premier peintre : « Ne me remerciez pas, lui dit le roi, vous l'étiez depuis longtemps. » Ses contemporains lui trouvaient le coloris de Rubens et du Titien, le pinceau du Corrége, le dessin de Raphaël, et un jour qu'il reparaissait pour la première fois à la Comédie-Française, après une maladie, toute la salle se leva et applaudit. Heureux homme ! comment n'eût-il pas cru à son génie?

Tant d'honneurs, pour être fort exagérés, n'étaient pas cependant aussi déplacés qu'on semble le croire aujourd'hui. Pour bien apprécier Carle Vanloo, il faut se reporter à son époque. Parmi les peintres du dix-huitième siècle, il est à coup sûr un des meilleurs, un de ceux qui sont restés le plus fidèles au goût et à la tradition, bien supérieur à Boucher et à toute cette petite école qui allait tuer le *beau* avec le *joli*. Il fit réaction contre le maniérisme qui affadissait alors la peinture. Enfin, s'il n'a pas atteint le beau, il a dépassé le joli, et il est allé jusqu'à la grâce. Tel il se montre dans *Enée portant son père Anchise*, dans le *Mariage de la Vierge*, le portrait de *Marie Leczinska*, *Apollon écorchant Marsyas*, et tous ses tableaux du Musée de Versailles ; tel il se montre aussi dans cette agréable petite toile, reproduite plus haut, et qui offre, en sa composition comme en ses détails, un résumé des qualités et des défauts du peintre.

Carle Vanloo était, pour l'instruction, un ignorant de première force ; pour l'esprit, un bon Hollandais, assez lourd, et dont les saillies mêmes n'avaient rien de commun avec toutes les finesses du siècle. Mme de Pompadour disait de lui qu'il était bête à faire peur, et Diderot, qui l'aimait néanmoins, le traitait simplement de brute, en tout bien tout honneur. A peine savait-il lire et écrire. Il était peintre, et n'était que peintre. Dès l'aube, on était sûr de le trouver à son atelier, toujours debout, maniant le pinceau avec une sorte de furie froide et obstinée, couvrant rapidement la toile, qu'il crevait parfois ensuite d'un coup de pied, dans un moment d'impatience et de découragement. Carle Vanloo était dur à lui-même : quelque temps qu'il eût dépensé à une œuvre, il la détruisait sans pitié, s'il n'en était content. Il ne dédaignait même point d'en appeler aux conseils de ses élèves, qui avaient soin, en pareil cas, de se tenir à distance respectueuse, car le maître payait parfois rudement les avis trop sincères, quitte à les suivre après. Que lui a-t-il manqué pour être vraiment grand? Une autre époque et une autre vie. Carle Vanloo a la couleur, la grâce, la souplesse et l'aisance ; il n'a pas le sentiment austère et pur de l'idéal. Il s'est laissé aller au courant de sa vie heureuse, prodiguant les spirituelles ébauches qu'eût fécondées la méditation, et gaspillant en productions négligées, où l'on trouve çà et là quelques élans de génie, une nature richement douée, qui pouvait porter des fruits plus durables. La grande, peut-être la seule douleur de sa vie, la mort de sa fille, éleva son talent, et lui donna un style qu'il n'avait jamais atteint. Dans un de ses ta-

bleaux de Versailles, il s'est représenté peignant sa fille, au milieu de la famille assemblée, et c'est l'un de ses plus charmants ouvrages.

Cette fille adorée du peintre mourut jeune. Elle était de ces enfants délicates, dont la beauté semble appartenir à un autre monde, et dont le sourire même ressemble à ces rayons de soleil à demi voilés d'un nuage, qui ne se posent un moment sur la terre que pour mieux exciter le regret de leur perte. Elle passait son temps à lire et à rêver, au grand désespoir du père, qui n'aimait et ne comprenait guère plus la rêverie que la lecture. Un jour, raconte M. Arsène Houssaye, plus pâle et plus triste encore que de coutume, elle descend à l'atelier; n'y voyant pas Carle, elle s'asseoit dans son fauteuil, prend un crayon, et se met à dessiner machinalement sur la toile préparée. Le père l'avait suivie : il s'approche en silence, et regarde. Il recule d'effroi en voyant la figure qu'elle venait de tracer : c'était la Mort, et la Mort avec ses propres traits, indiqués vaguement, mais bien reconnaissables à l'œil d'un père : « Enfant, lui dit-il, cachant ses larmes sous un rire forcé, ce n'est point par là qu'on commence ; je vais te donner une leçon. » Il s'assied à sa place, prend la sanguine, et, en quelques minutes, l'affreuse figure est transformée : la bouche sourit, les joues rougissent, les cheveux flottent, les contours s'arrondissent; ce n'est plus la Mort, mais l'Amour : « Eh bien! regarde maintenant, n'est-ce pas cela? fit le pauvre peintre. — Non, » répondit-elle, en penchant la tête. Et comme elle devenait plus pâle, Carle la prit dans ses bras, et l'emporta dans la chambre de sa mère, tandis que la jeune fille criait, tout égarée : « La mort! La mort! » Le délire la prit, et elle mourut quelques jours plus tard. Le père ne se releva jamais de ce coup; et son caractère, jusque-là si joyeux et si insouciant, porta éternellement le deuil de cette mort cruelle.

Carle Vanloo était né en 1705. Une bombe du maréchal de Berwick, pendant le siége de Nice, en 1706, avait broyé son berceau, d'où, par le plus grand hasard, il venait d'être enlevé par son frère. Un coup de sang l'emporta à l'âge de soixante ans, et l'on peut dire qu'avec lui la dynastie des Vanloo descendit dans la tombe. Ceux qui lui survécurent furent ses successeurs, mais non ses héritiers.

VICTOR FOURNEL.

UNE NOUVELLE INDUSTRIE.

L'ART DE SE MARIER EN CASSANT DU SUCRE.

Prajou était un gros garçon à la mine avenante et aux blonds cheveux, ayant la tournure d'un paysan, le regard malin d'un écolier et l'aplomb d'un artisan qui a la conscience de ce qu'il vaut : il y avait effectivement un peu de tout cela dans celui que nous allons mettre en scène.

Né à la Palisse, département de l'Allier, Prajou s'était accoutumé, dès le bas âge, à fredonner du matin au soir la fameuse chanson, ce qui lui avait valu le sobriquet de *Monsieur de La Palisse*. Il l'avait accepté sans façon, comme s'il eût été un des descendants des illustres seigneurs de ce nom. Voisin de leur château, qui existe encore, il avait contracté de bonne heure l'habitude d'y aller jouer. Devenu grand, chaque fois qu'il lui arrivait d'y entrer, il semblait, à le voir, qu'il se crût dans le manoir de ses ancêtres.

Prajou, cependant, n'était qu'un pauvre orphelin qui, à partir des premiers mois de sa naissance, aurait été abandonné à la charité publique, si son aïeule du côté paternel n'avait pris soin de l'élever.

Quoique la brave femme ne possédât d'autres ressources que le revenu d'un mince capital de cinq cents francs et le produit journalier de son travail, elle ne s'était pas moins acquittée de sa tâche avec zèle, avec tendresse et des résultats assez satisfaisants. Sous sa direction, l'enfant avait commencé par puiser, à l'école des frères, des principes de religion et de morale, plus une dose suffisante de lecture, d'écriture et même d'arithmétique. Dès qu'il eut quatorze ans, un métayer le chargea, moyennant un faible salaire, de la garde de son bétail et, un peu plus tard, l'initia au travaux des champs.

A dix-huit ans, Prajou, tourmenté par son génie naissant, voulut être menuisier. La grand'mère, qui adorait son petit-fils et n'avait point à se plaindre de sa conduite, obtempéra facilement à ce désir. Une année s'étant écoulée, le jeune homme s'ennuya du rabot et, toujours avec l'assentiment de son aïeule, il entra successivement chez un maréchal ferrant, puis chez un serrurier, métier dont il se dégoûta bientôt, et enfin, pour l'emploi de teneur de livres, chez un épicier, marchand de grains, qui n'avait jamais connu l'A B C.

La bonne vieille se prêtait volontiers à ces changements de vocation et d'état; son petit-fils continuait d'être bon pour elle, et lui apportait la plus forte part de ce qu'il gagnait. Pourtant elle s'effraya, au moment de la conscription, d'entendre son enfant chéri parler de devenir officier, peut-être général; l'idée d'un coup de canon la faisait trembler. Mais un bon numéro mit fin à ses inquiétudes.

Quitte envers l'Etat, Prajou, se croyant trop à l'étroit dans sa sphère natale, conçut le désir de venir à Paris chercher fortune. Pour le coup la grand'mère s'alarma sérieusement à la perspective des dangers de la capitale.

L'esprit irrésolu et inquiet du jeune homme avait, en effet, de quoi motiver ses craintes. Néanmoins, en voyant sa figure honnête, ses yeux bleus pleins de douceur, son air enjoué, où semblait régner la confiance mêlée d'un peu d'ambition, elle se rassurait un peu, l'embrassait en pleurant, le pressait contre son cœur et se contentait de lui dire : — Mon enfant, attends encore un peu, je ne vivrai pas longtemps; je sais bien que tu n'as que de bonnes intentions, aussi ne voudrais-je pas te faire manquer ton avenir. Patience, mon fils, patience! et alors..., voyons, regarde ta pauvre grand'mère; quoiqu'elle n'ait pas de bons yeux, elle lit sur ton visage : réussite et bonheur. Prajou, attendri, se laissa persuader et continua d'écrire sur les registres du marchand de grains.

La grand'mère tint parole : elle s'éteignit tout doucement, le jour même où son petit-fils venait d'atteindre ses vingt-deux ans. Celui-ci se montra digne de celle qui avait pris soin de son enfance; il la pleura sincèrement,



n'épargna rien pour ses funérailles, fit poser une pierre gravée sur sa tombe et, afin d'assurer le repos de son âme, il consacra une somme à payer les frais d'une messe annuelle et à perpétuité.

Ces pieux devoirs remplis, Prajou s'occupa de recueillir le petit héritage de la défunte; recettes et dépenses réglées, il se trouva en possession d'une somme de six cents francs. Dès lors, se voyant libre et sans famille, il prit son essor vers Paris.

Arrivé dans la capitale, il fit choix d'un modeste hôtel et se donna le temps de satisfaire sa curiosité, bien résolu de chercher ensuite de l'occupation.

L'argent va vite à Paris; quoique rangé et économe, Prajou eut bientôt absorbé le tiers de sa fortune, et, n'ayant pas de profession arrêtée, il comprit que n'étant connu de personne sur le nouveau théâtre où il se trouvait, il ne lui serait pas aussi facile qu'à la Palisse de trouver un emploi. Aspirer d'emblée à une place de commis lui semblait un peu téméraire, et pourtant il tenait à ne point user jusqu'au bout ses ressources.

Dans ces conjonctures, il se souvint qu'il était un peu menuisier, un peu serrurier, et une vacance de garçon épicier s'étant rencontrée fort à propos, il l'accepta en attendant mieux : certes, ce n'était pas ce qu'il avait rêvé, mais en homme prudent, Prajou sentit qu'il convenait de s'orienter avant de viser à de plus hautes destinées. Ses quatre cents francs devant être réservés pour les éventualités, il les confia à la caisse d'épargne afin de les préserver de tout accident.

Trois mois se passèrent ainsi : notre jeune ambitieux, toujours poursuivi par ses espérances de fortune, mettait à profit ses sorties de quinzaine pour aller à la découverte.

A la fin, lassé d'attendre, il se détermina à quitter son patron pour tâcher de s'ouvrir une plus noble carrière, dût-il, en cas de non-réussite, chercher un refuge chez un autre épicier. Prompt à exécuter, il devait, dès le lendemain, prévenir M. Jardinet, en lui accordant quelques jours, c'est-à-dire jusqu'à l'expiration de son mois. Une circonstance inattendue vint changer tous ses projets.

M. Jardinet avait une fille d[illegible] dix-sept ans, qu'il faisait élever en pension, à Villiers[illegible]. Ce soir-là, la jeune personne vint, comme de coutume, passer la semaine de Pâques chez son père. Prajou la vit et la trouva charmante. En homme qui a confiance en son étoile, il se dit aussitôt : Voilà celle qui sera ma femme.

Tant que durèrent les vacances, le garçon épicier se montra rempli de prévenances respectueuses; il mit du linge blanc tous les jours, soigna sa coiffure, se regarda souvent au miroir en disant : « Je ne suis pas trop mal, pourquoi ne réussirais-je pas à lui plaire ? » Au moment du départ pour le retour à la pension, Prajou, ayant fait appel à ses grands yeux bleus, hasarda un long regard qui lui sembla avoir produit son effet.

Pour lors il ne fut plus question de quitter M. Jardinet. Le prétendant improvisé ne se dissimulait pas néanmoins les difficultés qui allaient se dresser contre ses espérances. Le père de la jeune fille n'avait qu'elle d'enfant et passait pour être à son aise, tandis que lui ne pouvait présenter d'autre titre que celui de garçon épicier et une faible somme de quatre cents francs.

Toutefois, il ne se rebuta point et attendit impatiemment son jour de sortie, pour mieux aviser aux moyens d'assurer un mariage d'où allait dépendre désormais le destin de sa vie. Ce jour venu, Prajou s'en alla méditer sur les bords de la Seine jusqu'à Saint-Cloud, parcourut le bois de Boulogne, contempla les beaux équipages où se pavanaient des gens qu'il s'imaginait être plus heureux que lui, et finit par rentrer dans Paris presque découragé et mourant de faim. Un petit traiteur des environs du Palais-Royal lui fournit de quoi se restaurer, moyennant vingt-cinq sous; cela fait, Prajou, n'ayant plus rien à ménager, entra dans un café et demanda une demi-tasse.

Dès qu'on l'eut servi, il s'empara d'un journal placé sous sa main et le parcourut machinalement. Mais bientôt, fatigué de cette lecture, il se mit à inspecter des yeux l'intérieur du local, les quelques personnes qui s'y trouvaient sans en excepter la dame du comptoir.

Pendant qu'il se livrait à cette inspection avec un médiocre plaisir, survinrent quatre personnages, des habitués, à en juger par leur manière de s'annoncer et leur commun empressement à s'emparer d'une table de prédilection.

Le limonadier s'avança au-devant d'eux en les saluant d'un air de connaissance et le sourire à la bouche :

— Bonjour, messieurs, dit-il, comment va la santé? Du café bouillant et un domino, n'est-ce pas?

— Vous l'avez dit, patron, et *subito*, répondit l'un des arrivants.

Le garçon, qui les avait vus entrer, accourut immédiatement, chargé d'un plateau sur lequel figuraient quatre demi-tasses, quatre petits verres, quatre petites assiettes de plaqué contenant chacune quatre morceaux de sucre, et le flacon de cognac : un autre garçon le suivait, tenant deux cafetières. Pendant ce temps-là, un des quatre amis fit faire au plateau un double tour, ce que voyant un second :

— Dites donc, farceur, s'écria-t-il, vous accaparez la plus grosse part de sucre.

— Je n'en disconviens pas! dame, mon cher, quand j'ai passé la journée à mon bureau, et que je me suis égosillé à vous tenir tête la soirée entière, il est juste qu'au moment de me coucher j'avale un verre d'eau sucrée, et je tiens à avoir pour cela deux beaux morceaux en réserve.

— Et moi donc, ne suis-je pas dans le même cas?

— Et moi donc? et moi donc? répétèrent successivement les trois autres.

— Avec ça que vous vous négligez, patron; savez-vous bien que vos morceaux de sucre me semblent, aujourd'hui, beaucoup plus petits qu'à l'ordinaire? reprit l'un des habitués.

— Ah ! messieurs, je n'y regarde pas de si près, surtout avec vous qui êtes presque de la maison, repartit le maître; mais que voulez-vous? ma hachette n'a pas toujours le coup d'œil juste : quelquefois un peu plus petit, d'autres fois un peu plus gros, cela se compense.

— Cela se compense, cela se compense! répliqua un des amis (c'était un employé au bureau des poids et mesures); un homme adroit, comme vous, ne devrait jamais se tromper de plus d'un centigramme.

— Vous avez raison, dit le limonadier, mes intérêts s'y trouveraient aussi bien que ceux de la pratique, mais vous conviendrez que ce n'est guère possible ; je fais de mon mieux; d'ailleurs, savez-vous que casser du sucre n'est pas une besogne amusante ?

— Chacun son métier, mon cher, lui fut-il répondu; croyez-vous que le travail de bureau soit plus récréatif?

Cette discussion, à propos de sucre, fut un trait de lumière pour le garçon épicier, et le souvenir de celle qu'il aimait lui fournit une inspiration.

D'abord il eut l'air de prendre un vif intérêt à la partie de dominos qui ne tarda pas à s'engager, et finit par entamer une conversation suivie avec le maître de la maison qui, par un hasard providentiel, se trouva être ori-

ginaire du département de l'Allier, non loin de la Palisse. Il nomma plusieurs personnes du pays que tous deux connaissaient. Prajou offrit un petit verre et reçut la même politesse en échange.

La familiarité suffisamment établie :

— Vous avez bien raison, ce n'est pas amusant de casser du sucre, dit Prajou à son nouvel ami.

— Ah ! ne m'en parlez pas.

— Je dois le savoir, moi qui suis épicier.

— Vaiment ! vous êtes épicier?

— Garçon épicier pour le quart d'heure, mais je vise à mieux que ça, car je suis venu à Paris avec l'intention de faire mon chemin. Mais j'y songe, si l'on vous proposait de vous fournir au même prix du sucre tout cassé, les morceaux parfaitement égaux sans une miette de différence.

— Ma foi, j'accepterais tout de suite : bien plus, j'assurerais au brave garçon qui m'épargnerait ce travail la pratique de trois limonadiers de mes amis dont la maison est bonne.

— Touchez là, pays, s'écria Prajou enchanté ; avant huit jours vous aurez de mes nouvelles.

La convention fut scellée par un verre de kirsch dont le limonadier fit généreusement les frais.

Prajou rentra de bonne heure, quoique sa soirée lui appartînt en entier : il avait hâte de causer avec M. Jardinet au moment où la boutique ne reçoit plus que de rares clients.

Il lui communiqua son projet de sucre cassé, pour l'exécution duquel il fallait quelques notions de menuiserie et de serrurerie.

L'épicier n'est pas inventif de sa nature, il préfère la routine, et ne marche vers le progrès qu'à son corps défendant. Celui-ci se récria d'abord et traita presque son garçon d'ignorant.

— Que risquez-vous? répondit Prajou sans se déconcerter, il s'agit d'un bénéfice net ; s'il y a perte, j'offre de la supporter ; je vais mettre entre vos mains mon livret de la caisse d'épargne, et demain, si vous le voulez, je vous donnerai l'autorisation d'en toucher le montant comme garantie.

En présence d'une conviction si bien arrêtée, et surtout avec la certitude de ne courir aucun risque, l'épicier se laissa persuader.

Le jour suivant, dès le matin, Prajou courut acheter une scie qu'il choisit tout exprès pour l'usage qu'il en voulait faire ; il joignit à cet achat quelques outils de peu d'importance.

De retour à la maison, il se mit incontinent à scier plusieurs pains de sucre en rondelles parfaitement égales, puis transversalement en un certain nombre de carrés allongés, qu'au moyen d'un sécateur de sa façon il divisa et subdivisa avec une précision, une netteté qui décelaient un ouvrier adroit et exercé.

— Et le déchet? demanda dédaigneusement M. Jardinet, en le regardant faire.

— Le déchet ! répliqua le jeune homme ; il y a là-dedans du sucre en poudre que je vais tamiser et qui se vendra bien, puis de quoi faire des sirops, des confitures, des bavaroises, de la pâtisserie et une foule de choses, le tout parfaitement pur et beaucoup plus propre que vos fonds de tiroirs, car vous faites aussi du déchet avec votre ancienne manière de couper le sucre.

Cette fois le maître épicier commença à s'incliner devant le génie de son garçon. Restait la livraison des morceaux de sucre qui devait décider du résultat de l'opération. Elle ne se fit pas attendre : Prajou n'en eut pas plutôt rempli une caisse toute neuve et doublée de papier, qu'il la porta à son compatriote le limonadier.

Le soir même on mit en circulation les morceaux de sucre, et ils eurent un succès complet. L'employé des poids et mesures les considéra longtemps, reconnut l'exactitude des angles, l'uniformité des proportions, fit remarquer le poli des surfaces, comme si le ciseau du sculpteur eût passé sur chaque morceau, et finit par donner le signal de l'approbation qui, bientôt, devint unanime.

Le limonadier ne tarda pas à s'apercevoir qu'il gagnait sur le poids total par rapport au nombre ; mais l'apparence triomphait, ainsi que cela arrive trop communément, et, grâce à l'invention de Prajou, tout le monde se trouvait content.

Un mois ne s'était pas écoulé que M. Jardinet fournissait à lui seul vingt cafés ou estaminets des plus achalandés de Paris, sans préjudice des autres pratiques, et ce nombre allait en augmentant. L'épicier est naturellement jaloux de ses confrères ; ce fut ce qui arriva dans cette circonstance. Or donc, plusieurs confrères ayant vu une scierie à sucre s'établir tout à coup dans la boutique de M. Jardinet, se montrèrent fort intrigués d'une innovation si peu usitée dans les fastes de l'épicerie. A force de rôder, de regarder et de s'ingénier à trouver des ruses pour faire causer les garçons, ils finirent par avoir le secret de l'Etat et en profitèrent. C'est pourquoi, à une époque qui ne remonte qu'à quelques années, les passants ont pu remarquer, chez divers épiciers d'une certaine importance, un ou plusieurs individus occupés exclusivement à scier du sucre : ce n'était jusque-là que l'enfance de l'art ; arrivons au progrès.

Malgré la concurrence qui, bientôt, s'éleva de toute part, M. Jardinet conservait tous ses avantages par la double raison qu'il était le premier en date, et qu'il avait à son service un homme habile : pourquoi ne sut-il pas le conserver !

Enchanté de la réussite, et se croyant indispensable, l'enfant de la Palisse jugea le moment opportun pour donner à ses espérances une impulsion décisive vers la réalité du bonheur. Un soir que le patron lui sembla favorablement disposé, Prajou s'arma de courage et lui demanda nettement sa fille en mariage.

A cette requête imprévue, M. Jardinet se redressa de toute sa hauteur et signifia au prétendant qu'il sortirait de sa maison le lendemain, à la condition, bien entendu, de lui payer une quinzaine en plus de ce qui lui revenait.

Prajou voulut se récrier et mettre en avant ses services.

— Beau titre, ma foi ! répondit l'ingrat. Vous avez eu, j'en conviens, l'idée de scier le sucre, mais, à bien prendre, ce travail encombre le magasin, cause de la poussière, attire les mouches et incommode les clients : qui sait si je n'y renoncerai pas? Vous voudriez que j'acceptasse pour gendre un jeune homme qui ne présente d'autre avoir qu'une somme de quatre cents francs et point de chances de s'établir : belle somme, ma foi, que quatre cents francs ! Allez, mon cher, vous élevez trop haut vos prétentions ; à compter de demain, cherchez fortune ailleurs.

Honteux et confus, Prajou remonta à la mansarde qui lui servait de chambre à coucher ainsi qu'aux autres garçons. Ses camarades ne tardèrent point à s'endormir, mais lui passa une bonne partie de la nuit à ruminer.

Premièrement il passa du dépit à la colère et à l'indignation ; s'il n'eût aimé la fille d'un épicier, il se serait peut-être laissé entraîner à maudire la corporation en-

tière. Revenu à des idées plus raisonnables, il conçut un plan digne de son génie et se leva avec la ferme résolution de l'exécuter.

En le voyant, M. Jardinet lui régla son compte, s'informa s'il avait descendu sa malle et, néanmoins, eut la courtoisie de l'autoriser à ne partir qu'après le déjeuner.

Prajou dédaigna d'accepter ce mince sursis : il partit en saluant son indigne patron d'un air de fierté polie qui semblait lui dire : Nous nous reverrons. Tout en s'éloignant il répéta plusieurs fois entre ses dents :

— Tu me chasses, mais sois tranquille, ta fille deviendra ma femme ou j'y perdrai mon nom.

Sans désemparer, il alla conter ses peines à son ami le limonadier, qui l'encouragea dans ses projets, l'assura de ses bonnes dispositions et y joignit l'offre de son crédit.

Se voyant si bien secondé, Prajou loua un magasin situé au fond d'une cour, dans un des quartiers les plus commerçants de Paris. Une fois en possession d'un domicile, il y fit porter les différents matériaux dont il avait besoin, et, avec une ardeur sans égale, il procéda lui-même à la création de son établissement.

L'ex-menuisier construisit d'abord un vaste et solide établi sur lequel devaient fonctionner des machines de son invention. Puis il suspendit au plancher, en manière de bélier, trois lames de scie parallèles, fortement maintenues au moyen d'un appareil en bois, et destinées à opérer simultanément, sans la moindre déviation, un mouvement de va-et-vient.

A quelque distance de cet appareil, il fixa une presse à vis semblable, à peu de chose près, à celles dont on se sert pour timbrer, avec cette différence, toutefois, que le coin était remplacé par une lame fine et tranchante.

Enfin, il ajouta à tout ceci des tables à tiroir et tout l'attirail nécessaire pour l'exploitation : menuisier, serrurier, mécanicien, réunis dans la personne de Prajou, s'étaient distingués à l'unisson.

Ces dispositions terminées, une voiture chargée de pains de sucre s'arrêta à la porte, et le fondateur de l'établissement, assisté d'un aide, se mit à l'œuvre.

Il est à peu près inutile d'expliquer la mise en jeu de ces machines d'invention nouvelle : la triple scie, activée par la main, à défaut de la vapeur qui viendra plus tard, découpait un pain de sucre en travers et en long, comme font, pour le bois, les scieurs de long et les menuisiers, mais avec bien plus de prestesse. Puis venait le tour de la presse à vis, dont le sécateur taillait les morceaux avec une rapidité extrême et tant de précision que, suivant le calibre, le même nombre ne manquait jamais de donner un poids déterminé. En cela, on se réglait d'après les demandes, c'est-à-dire d'après le luxe ou la générosité des débitants de café, depuis les maisons de premier ordre jusqu'aux plus humbles crémiers.

Tenait-on à ce que les morceaux fussent parfaitement lissés, on procédait à ce perfectionnement à l'aide d'un tamis ou d'un tiroir où, après les avoir entassés, on les agitait durant quelques minutes : la poudre qui en résultait servait à payer la façon de ce luxe, dont le consommateur, en définitive, faisait les frais.

La nouveauté d'un établissement spécial qui épargnait l'embarras de casser le sucre, et prenait pour son compte les débris de l'opération, la possibilité de satisfaire immédiatement à toutes les demandes et à toutes les exigences, ajoutons à cela les chaleureuses recommandations de l'ami de Prajou, mirent dès les premiers jours l'entreprise en voie de prospérité ; la vogue devint telle que la plupart des scieries naguère en action chez les épiciers chômèrent successivement, impuissantes qu'elles étaient à rivaliser.

L'enfant de la Palisse se voyait enfin propriétaire d'un établissement, d'une maison de commerce qui était pour lui d'un excellent rapport. Dès lors il se sentit en droit de revenir à sa pensée dominante.

S'étant arrangé, un jour, de façon à rencontrer, comme par hasard, M. Jardinet, dont il savait les habitudes, il l'aborda et s'enquit des nouvelles de sa santé.

L'épicier opposa tout d'abord un visage muet et presque boudeur. Mais il fut bientôt désarmé par la physionomie affable de ce brave garçon qui, malgré ce qui s'était passé, ne lui gardait nullement rancune. D'ailleurs, il venait d'apprendre, et à son préjudice, que celui dont il avait fait trop peu de cas s'était créé une maison et ouvert le chemin de la fortune : cette dernière considération lui donnait à réfléchir et lui imprimait une sorte de respect.

Prajou s'aperçut de l'effet qu'il avait produit et goûta un commencement de vengeance qui, bientôt, fit place à un tout autre sentiment. En conséquence, il redoubla de politesse vis-à-vis de M. Jardinet, l'invita à venir visiter son établissement et, montrant un café où il serait à même de juger ses produits, il le convia à entrer s'y rafraîchir. L'épicier n'eut pas le courage de résister à tant de courtoisie; il accepta donc, et, au moment de la séparation, il crut ne pouvoir se dispenser d'inviter à dîner, pour le dimanche suivant, l'ex-garçon que, naguère, il avait chassé de chez lui. Celui-ci, on le pense bien, n'eut garde de refuser.

Lorsqu'il se rendit à l'invitation, au jour convenu, il éprouva autant de joie que de surprise en trouvant au domicile paternel celle qu'à son point de vue la Providence destinait à devenir sa femme. Le père donna un motif quelconque à cette rencontre improvisée.

L'habile Prajou en tira la conclusion que sa qualité d'homme établi et parfaitement au-dessus de ses affaires avait amené M. Jardinet à rabattre un peu de son orgueil. Il dissimula prudemment cette remarque et, durant toute la soirée, il se montra parfait de convenance et de bonne tenue.

Au moment de prendre congé, il reçut l'autorisation de revenir. M. Jardinet, les jours suivants, visita plusieurs fois le nouvel établissement et, au bout de quelques mois, Prajou conduisait sa fille à l'autel.

Ainsi se trouva réalisé le présage que la grand'mère avait cru lire sur les traits chéris de son petit-fils : réussite et bonheur.

Prajou, qui s'était épris de la fille d'un épicier, et voyait le comble du bonheur dans la possession de sa main, réussit à l'obtenir en élevant l'art de casser du sucre à la hauteur de nos grandes entreprises industrielles.

Terminons par la morale de cette histoire : l'homme industrieux, honnête, modéré dans ses désirs et s'armant de courage, parvient presque toujours à atteindre le but auquel il aspire.

MAURICE DECHASTELUS.

Si le lecteur est curieux de voir fonctionner un établissement dans le genre de celui de Prajou, je l'engage à suivre la rue des Prouvaires, et, en approchant de la Halle, à observer de ses deux yeux. Il s'est fondé depuis plusieurs autres maisons qui se livrent exclusivement à cette spécialité, et chacune d'elles s'évertue à trouver quelque nouveau perfectionnement qui lui donne la supériorité sur ses rivales.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

LES PROCUREURS DE VIRE (1).

La capitale de la basse Normandie. Première victoire. Ruse de palais. Les prés de Caen. Le papegai. Le cavalier à l'uniforme gros bleu. Jeu du papegai. Les arquebusiers. Le vainqueur. Festin à l'hôtel de ville. Vive Sans-Quartier! L'épée et la robe. Le veau gras. Terreurs de Falaise. Vengeance normande. Les trois acres de terre. L'acquêt de Falaise. Qui fut le maître? Les six cents livres. A voleur, voleur et demi. Deuxième victoire de Pluquet. La confidence nocturne. Marie et Richard. Les obstacles insurmontables L'honneur parlera. Au Parlement de Rouen. Visite à Tinchebray. Les deux complices. Encore la coutume de Normandie. Un trio de potences. L'article 227. Une substitution. La menace. Quelle est l'héritière de Clinchamps? Le hibou du présidial. La signification. Les ciseaux de la loi. Le bailli Bernard. Un guet-apens. Combat de Sans-Quartier. Le doigt de Dieu. Noblesse et roture. Le cœur et l'orgueil. La lieutenance dans le régiment de la Reine. La main de la Providence. Les deux mariages. Maître Criquetot.

Fidèle en effet à sa promesse, Pluquet s'embarqua dans le coche le troisième lundi après Pâques, et se trouva rendu sain et sauf le surlendemain, avec Mathurine et les deux jeunes filles, dans la capitale de la basse Normandie. La bonne humeur du procureur continuait toujours, et, comme le temps était superbe, il voulut descendre aux carrières de Vaucelle pour faire les honneurs de Caen à sa nièce chérie.

Vue du point où il la conduisit d'abord, la ville offre un coup d'œil charmant. La Visitation, les deux clochers, en style gothique fleuri, de l'abbaye de Saint-Etienne; le clocher plus humble de Saint-Martin, derrière lequel tournaient les ailes blanches d'un moulin; l'église des Jésuites dans le bas-fond; la haute flèche de Saint-Sauveur, dominant la ville et le coteau; celle de Notre-Dame qui l'égale; le clocher de Saint-Pierre s'élançant dans les nues, et, au pied de sa pyramide aérienne, les tours massives et noirâtres du château; puis à côté, et vers la droite, Saint-Jean; l'Hôtel-Dieu et l'abbaye aux Dames étagés sur la rampe plus basse des collines; tel est le panorama, encadré par un ciel d'azur et de vertes et fraîches prairies, qui se déroulait, pour la première fois, aux regards des deux jeunes filles.

Pluquet jouit un moment de leur admiration, puis, touchant le bras de sa nièce, il lui montra un mât planté vers la porte Neuve, à l'entrée des prairies, et dit d'un air de malice :

— Vois-tu cela, Marie?

— Oui, mon oncle.

— Et tu ne devines pas?

— Non, je l'avoue.

— C'est le mât du papegai!

— Ah! répondit la jeune fille avec une indifférence que le bon Pluquet mit sur le compte de l'éblouissement produit par tant d'objets nouveaux.

De là il gagna son logis habituel quand il venait à Caen. C'était une hôtellerie à pied et à cheval, à l'enseigne des Trois-Rois, située dans la rue de la Crépellerie, auprès de la Tourlourirette. Quelques jours se passèrent en préoccupations sérieuses de la part de Pluquet, qu'on voyait tous les matins traverser, l'air soucieux et la tête basse, le vieux marché et les halles pour se rendre au présidial par les rues des Cordeliers, de l'Epinette et de la Geôle, qu'il prenait à l'aller et au retour avec la régularité d'un monteur de pendules. Il rentrait à l'hôtellerie comme il en sortait, exactement à la même heure. Un soir pourtant il s'attarda. Ce fait parut si alarmant à Mathurine, qu'elle se disposait à courir au présidial de sa personne, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et Pluquet, le grave Pluquet entra en riant et sautant comme un danseur de sarabande.

Les trois femmes, craignant qu'il n'eût perdu l'esprit, se regardaient avec effroi.

Mais lui, continuant ses cabrioles et faisant claquer ses doigts d'un air de triomphe :

— Comment, petite sotte, vous ne venez pas m'embrasser?...

— Que vous est-il donc arrivé, mon oncle?

— Ce qu'il m'est arrivé, chère enfant, le bonheur le plus grand de ma vie!...

— Vous avez obtenu le congé de Richard?

— Ah! il s'agit de bien autre chose! J'ai arraché au présidial l'aveu et la réparation d'une insigne injustice.

— La condamnation de mon mari? s'écria Mathurine tremblante et pâle d'émotion.

— Pas encore, ma fille, mais patience! nous y viendrons; j'ai fait aujourd'hui un pas de géant, c'est ma première victoire sur cet esprit du mal et de ténèbres qu'on appelle Falaise. Par une ruse où Rougevin s'est pris comme l'oiseau à la glu, j'étais rentré en possession de l'acte de naissance de Gerville. Après une lutte de dix jours, la vérité a prévalu, toutes les procédures sont cassées, et le pauvre idiot retrouve enfin son nom et sa fortune! Puisse ce triomphe inespéré lui rendre la raison!

— Hélas! murmura Mathurine, j'avais eu un éclair d'espoir...

— Au tour de ton homme à présent! J'ai sur le nom de mon patron promis et juré qu'il reviendrait à Vire, et ne compte pas me brouiller avec saint Nicolas. Mais à table, sacs et papiers! assez d'ennuis pour aujourd'hui; demain, j'entends me réjouir et vous préviens d'avance de repasser vos collerettes, car nous irons au pré des Dames voir le papegai, sarpejeu!

Le bonhomme tint parole, et, grâce aux soins de l'échevin Graindorge, un bon marchand de ses amis, il fut placé comme un seigneur avec sa compagnie. En attendant que le jeu commençât, et afin sans doute que Marie, qui semblait fort distraite, ne prît pas garde aux œillades de ses voisins, il lui expliqua en ces termes l'origine du divertissement pascal :

— Tu vois bien cet oiseau de bois peint et orné de plumes et de dorures qui est perché là-haut sur la pointe du mât?

— Oui, mon oncle.

— C'est le papegai, mon enfant; celui dont la balle va l'atteindre et l'abattre gagnera le prix, qui consiste en soixante sols d'argent, somme équivalente, il y a

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.



deux siècles, à vingt ou trente boisseaux de blé. Il y a trois prix de ce genre établis de temps immémorial : un pour l'arc, l'autre pour l'arbalète, et le troisième, qui est celui-ci, pour l'arquebuse.

A ces mots, les yeux de Marie brillèrent de joie et l'incarnat de la grenade colora ses joues et son front ; maître Pluquet, flatté de cette marque d'attention qu'il attribuait à l'intérêt de son récit, poursuivit en se frottant les mains :

— Oui, c'est comme je te le dis, il existe des lettres patentes d'Henri II qui parlent de ce jeu comme d'un exercice imaginé d'ancienne date pour former les habitants à l'état militaire et les mettre à même de défendre leur ville. Henri II les organisa et leur donna un capitaine, un lieutenant et un enseigne. La compagnie qui va tirer se compose de cinquante arquebusiers. Quant au lieu des exercices, il a varié ; jadis on tirait au pré des Ebats. Plus tard, les arquebusiers transportèrent leur mât à l'entrée du chemin creux tendant des champs Saint-Michel au chemin d'Ardenne, ensuite dans les prés de la ville, entre la porte de Bayeux et celle de Saint-Julien. Les jeux commencent après Pâques et se renouvellent tous les dimanches de l'été, après les vêpres.

Le digne procureur aurait pu parler aussi longtemps qu'à l'élection et au bailliage sans être interrompu : personne ne l'écoutait. Il s'en aperçut trop tard, et, suivant les regards de Marie obstinément fixés sur un point, il découvrit non sans une vive contrariété et avec un mouvement de dépit que, tandis qu'il discourait sur le papegai, l'attention de sa nièce et d'Arleitte s'était portée ailleurs. La vue d'un cavalier en uniforme gros bleu, à revers rouges avec passe-poils blancs, lui apprit tout et arracha de ses lèvres une exclamation de mauvaise humeur.

Marie, se tournant alors vivement :

— Continuez, dit-elle, mon oncle, je vous écoute.

— Et avec trop d'attention pour que je n'en sois pas flatté, reprit froidement Pluquet.

— Je vous jure, mon oncle, que je vais être tout oreilles.

— Eh ! non, il vaut mieux regarder ; voilà les jeux qui commencent, d'ailleurs.

Après une fanfare exécutée par les trompettes de la ville, qui portaient sur leur casaque l'écu de Caen *coupé d'azur et de gueules à trois fleurs de lis d'or*, les arquebusiers s'avancèrent et commencèrent à tirer ; mais ils avaient beau viser longuement, aucun d'eux ne touchait le but. Une rumeur de désappointement et de colère s'élevait déjà de la foule, les échevins n'étaient pas sans appréhension pour le maintien de l'ordre. A ce moment, le seul arquebusier qui n'eût pas encore tiré, s'approchant des magistrats, demanda la permission de dire deux mots.

Le premier échevin ayant baissé la tête en signe d'acquiescement :

— Messire, dit cet homme, quand nous serions mille, aucun de nous ne touchera l'oiseau aujourd'hui.

— Et pourquoi cela ? demanda Graindorge, qui suait et soufflait d'ahan dans sa robe.

— Parce que notre capitaine, en montant à cheval, a oublié ce matin de mettre la boucle de l'éperon en dedans de ses bottes, et que nous avons sûrement rencontré un sorcier en route.

Le tumulte croissait, et les cris de la foule prouvèrent combien cette opinion semblait logique à tous.

— Et quand ce serait vrai ? répondit impatiemment Graindorge en se grattant l'oreille, qu'y pouvons-nous ?

— Vous pouvez sauver l'honneur de la compagnie et de la ville.

— Comment cela ?

— En me permettant d'offrir à ce cavalier, qui a été des nôtres, une arme en nos mains inutile, et qui ne ratera pas dans les siennes, j'en jurerais ma vie !...

L'échevin consulta ses collègues, et chacun, pour sortir de ce mauvais pas, approuvant la substitution, l'arquebuse fut présentée au cavalier à l'uniforme bleu, qui



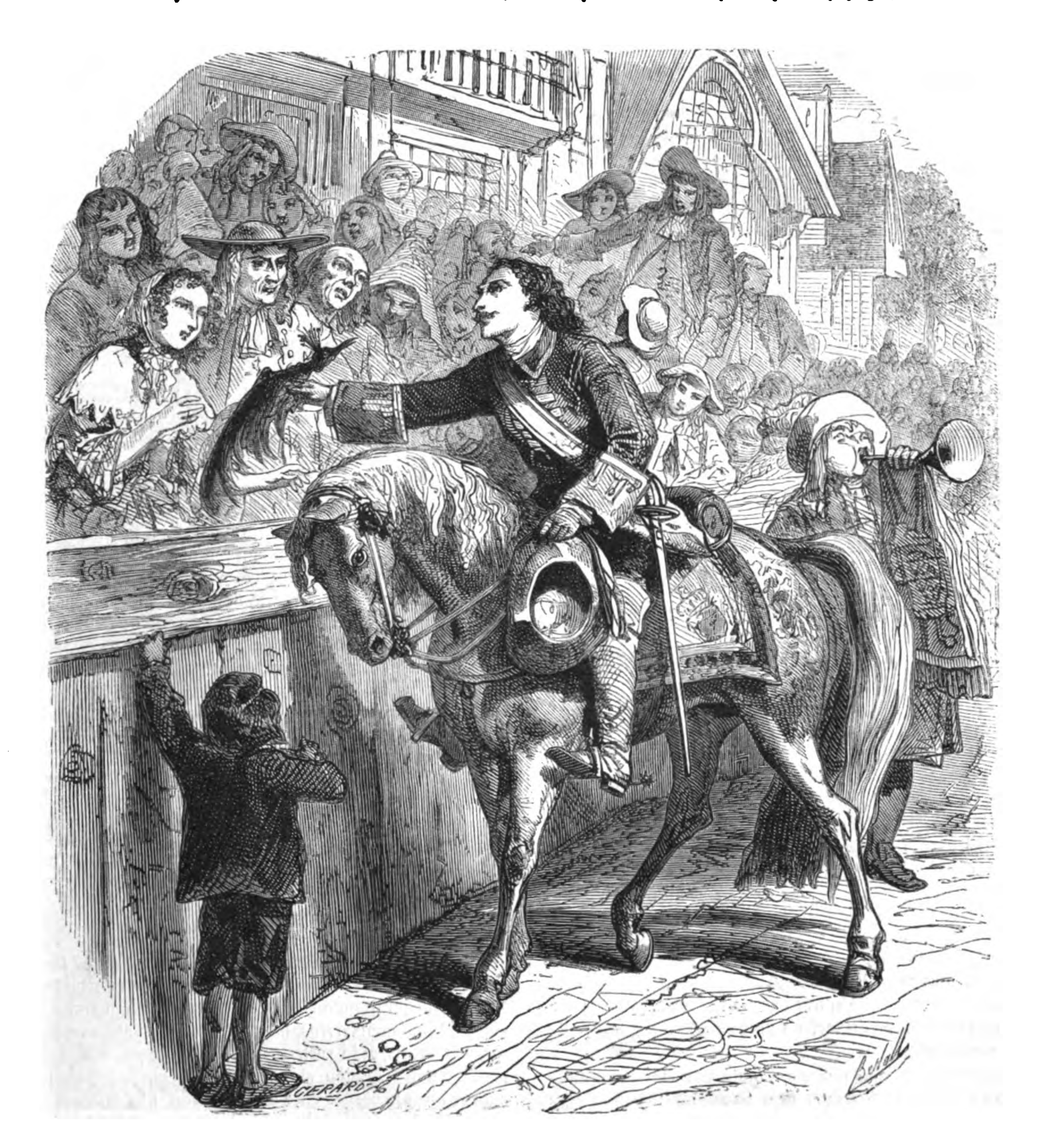
Gerville l'idiot. Dessin de Bertall

sauta lestement à terre et se mit en place. C'était un jeune homme de taille belle et parfaitement prise, et d'une figure pleine de caractère, malgré la finesse et la régularité de ses traits. Il avait de longs cheveux noirs et des yeux d'un bleu vif, d'où semblaient jaillir des étincelles.

En l'apercevant, la physionomie renfrognée de Pluquet prit une expression étrange ; il examina tour à tour les deux jeunes filles qui ne perdaient pas de vue le cavalier, et marmottant quelques mots inintelligibles, se mit à re-

garder comme elles. L'attente des spectateurs, que la curiosité précipitait les uns sur les autres, ne fut pas longue. Le cavalier prit l'arquebuse, la soupesa une ou deux fois, la rechargea soigneusement, puis épaulant avec calme de la main gauche, tandis que la droite approchait la mèche, il visa et fit feu pour ainsi dire au même instant. Tous les yeux étaient fixés sur le haut du mât; une acclamation unanime se fit aussitôt entendre, le papegai était tombé avant la détonation de l'arquebuse.

Les trompettes sonnèrent leurs plus éclatantes fanfares, et aux cris d'enthousiasme de la foule les échevins voulurent décerner le prix au vainqueur, mais il le refusa en disant avec modestie qu'il appartenait au maître de l'arquebuse. N'acceptant que le papegai, il se remit lestement en selle et se dirigea, précédé par les trompettes et les échevins et suivi par les arquebusiers, vers l'échafaudage rustique où était assise Marie. Là, arrêtant court son cheval, il ôta son chapeau brodé et, s'inclinant respectueusement :



Le papegai offert à Marie. Dessin de Bertall.

— Mon père, dit-il à Pluquet d'une voix émue, me permettez-vous d'offrir ce souvenir à ma cousine ?

Pluquet, bien qu'il luttât évidemment contre une impression violente, restait muet; le cavalier prit ce silence pour un consentement, et poussa son cheval aux pieds de Marie. Là, il n'eut qu'à se lever sur ses étriers pour se trouver à deux doigts de la jeune fille. Au moment où, les yeux brillants de bonheur, il lui offrait le papegai, quelqu'un cria gaiement :

— Il faut qu'elle l'embrasse !

— Oui, répéta la foule de sa puissante voix, qu'elle l'embrasse pour la ville !...

— Vous l'entendez, mademoiselle? dit le galant Graindorge.

— Eh quoi, monsieur ?

— Tous nos concitoyens vous prient d'embrasser le vainqueur. C'est l'usage, quand il présente ses trophées à quelque belle dame.

— Je ne sais si je dois...

— L'intendante elle-même ne pourrait s'en dispenser !

Comme si elle eût cédé à la force de cet argument, Marie obéit à la foule, qui célébra le double triomphe de son héros par un cri frénétique de : Vive Sans-Quartier !

Jusque-là, Pluquet s'était tu. Se levant tout à coup :

— Au logis ! dit-il d'un air sombre.

Mais il avait compté sans le patriotisme normand.

—Y songez-vous? répliqua Graindorge avec chaleur, et le festin de l'hôtel de ville !...

— Nous avons dîné !

— Vous souperez alors, malpeste ! Il ferait beau voir un repas de l'arquebuse sans le vainqueur et ses parents.

Il n'est pas certain que Pluquet, têtu comme une mule, malgré ses bonnes qualités, eût cédé même à son ami, mais M. de Vernois, maréchal des prairies, s'avança sur ces entrefaites avec M. de La Grandière. Il invita cérémonieusement Pluquet, et offrit le bras à Marie en homme qui sait bien qu'on n'osera le refuser. Le comte de La Grandière donna le sien à Arleitte ; Graindorge, se piquant d'honneur, emmena Mathurine, et, maugréant tout bas, le procureur fut contraint de les suivre à l'hôtel de ville.

Là, une explication sommaire eut lieu après le dessert entre le père et le fils, dans la profonde embrasure d'une croisée.

— Comment se fait-il, monsieur, dit brusquement Pluquet, que je vous trouve ici ?...

— C'est que j'ai obtenu, mon père, un congé de semestre.

— Ah ! fort bien, et où comptez-vous passer tout ce temps-là ?

— Dans la maison où je suis né, si vous le permettez, mon père !...

— Vous savez que c'est impossible, car j'ai juré que vous n'y resteriez pas tant que Marie serait nubile.

— Et avez-vous juré aussi, dit à ces mots par-dessus son épaule M. de La Grandière, de fermer la porte à vos amis ?

— Non, certes, monsieur le comte !

— Attendez-moi donc après-demain chez vous, où je m'invite sans façon.

— Et vous serez le bienvenu !

— D'autant que je n'irai pas seul : vous savez que le colonel ne peut se passer, en paix comme en guerre, de son maréchal des logis.

Pluquet fit la moue, mais n'osa répondre. En conséquence, grâce à ce subterfuge, Sans-Quartier réintégra le surlendemain la maison paternelle, où chacun le vit rentrer avec joie, à l'exception de Falaise.

Furieux de l'échec essuyé dans l'affaire Gerville, l'astucieux procureur songeait à prendre une revanche digne de lui. L'arrivée d'un adversaire de la trempe de Sans-Quartier renversait tous ses plans ; l'énergie bien connue du jeune homme lui inspirait en outre une telle crainte, qu'il résolut de garder le logis et de redoubler de prudence. Vaine précaution ! Le châtiment marchait toujours et allait revenir chez lui du côté où il ne l'attendait pas. Un jour que, selon sa coutume depuis la visite de La Grandière, il avait barricadé son étude, on frappa rudement à la porte. L'image de Sans-Quartier avec l'uniforme gros bleu, la culotte de chamois et le sabre droit, s'offre aussitôt à son imagination timorée, il bondit sur sa chaise de paille, et balbutie en frissonnant :

— Qui heurte ?...

Une voix dolente et pleurarde, qu'il reconnaît sans peine, ne tarde pas à le rassurer ; il ouvre, et le berger Guillaume fait irruption au milieu des sacs à procès en geignant et donnant les marques du plus vif désespoir.

— Que la Mazarine t'emporte ! grommela Falaise en s'allant rasseoir. Voyons, parle, imbécile, que signifient ces simagrées ?

Guillaume, gémissant et soupirant plus haut encore, jeta son chapeau par terre, s'accroupit sur un escabeau, et dit en larmoyant :

— Hélas ! mon maître, tout est quinze parmi quatorze (1) ; passé anien (2), vous ne verrez mè jamais plus. Vèqui où m'a réduit la perte d'où malheureux proncès et l'ire des faux témoins...

— Si tu n'as pas autre chose à me dire, repartit Falaise de sa voix aigre et glapissante, tu peux retourner à Clinchamps.

— Y retourner, m'n ami : eh point ! les chicanous m'y attendiont avec leur infernal papier. Je voulons m'n aller ben plus loin, du contraire. Agaré (3), maître, y avé encore un champ de trois acres et quatre vergées à la porte de Clinchamps. Faut dire que c'est une vraie baronnie que cette terre. A n'a chômé de vivant d'homme. Ça vous a de chaque part un chemin de roi et des pommiers perdus de fruits. Agaré, m'n ami : je pensions la anserver, vrai ! et que par le moyen d'cette pièce il n'y aurait plus faute de pain, mais vlà que je dois la vendre pour payer, et des juifs de Clinchamps ne m'en veulent bailler que la moitié de la valeur, et même sans deniers comptants.

— Tu dis qu'il y a trois acres de terrain ? reprit Falaise en le couvrant de ses regards avides.

— Et quatre vergées, comme vous êtes un honnête homme et Pluquet un coquin. La pièce commence au pré l'Evêque et finit à la mare Baron, de vrai !

— Combien en veux-tu ?

— Quinze cents livres, frais payés !

— Te moques-tu de moi?

— Elle en vaut le double, mon maître !

— J'en donne la moitié !

— Ah ! j'aimerais mieux m'attacher une pierre au col et jeter mè au fin fond de l'écluse !

— Comme tu voudras !

Ils continuèrent le marché néanmoins, et après force cris, force contestations, force lamentations surtout du berger, qui jurait qu'on lui coupait la gorge, le marché fut conclu à huit cents livres, dont six cents payables en passant le contrat, et le reste après la prise de possession. De peur qu'une occasion si belle ne lui échappât, Falaise courut avec le berger chez son tabellion, fit dresser l'acte et compta les six cents livres à Guillaume. Celui-ci, s'essuyant les yeux, voulut, avant de partir, toucher à la main et assura le procureur que de sa vie il n'avait fait un tel marché, et qu'il se souviendrait de lui !

Jamais semaine ne parut plus longue à Falaise ; impatient de visiter son acquisition, il part le dimanche matin

(1) Tout est sens dessus dessous.
(2) Ce soir.
(3) Regardez.



pour Clinchamps, descend de sa mule à la porte de l'église où était la foule des habitants et, le contrat à la main, il s'informe de ses trois acres. Plus il en lit les confronts et aboutissants, plus les paysans se regardent surpris; personne ne peut deviner la situation de ce champ. Enfin, après une demi-heure de dispute, un vieillard, mettant le pouce sur la ceinture, s'écria :

— Ah ! je sais ben présentement où il est votre acquêt!... Monsieur le bailli, par la vertu Dieu ! Guillaume a été le maître cette fois ! Ben il est vrai qu'il a part en la pièce, mais elle n'est pas toute à lui !

— Comment, hurla Falaise, il serait bien faux vendeur ?

— Oh ! pour cela, non, la *pièce* existe !

— Et où est-elle ?

— Là tout contre, ma fè ! c'est trois acres du grand chemin que Guillaume vous a vendus.

Falaise ne répondit rien, mais il pâlit affreusement en se rappelant les vieilles menaces de son client, et le contrat échappa à ses mains tremblantes. Les paysans le lui ayant rendu avec de grands éclats de rire, il le plia, le remit dans les poches de sa calobre, et demanda si le berger avait quitté le pays.

— Point ! monsieur le bailli, répondit le même vieillard.

— Comment? il a l'audace de se montrer après ce vol !

— Ben sûr ! il garde son troupeau à quelques pas d'ici.

— Où ? cria Falaise, à qui le sang sortait par les yeux de colère.

— Ma fè ! c'est au pré l'Evêque, et, tenez, le long du champ qu'il vous avait vendu, mais qui est au roi et à nous ensuite, autant qu'à lui.

Tous les paysans s'offrirent pour le guider et lui montrer son acquêt, comme ils disaient malignement, mais il refusa, et, s'étant fait indiquer le lieu, il y courut de toute la vitesse de ses jambes sèches et longues.

Le berger le vit venir de loin, mais sans bouger de place ni trahir aucune émotion. Bien loin de là, il était appuyé à un saule, et, dès qu'il pensa que Falaise pouvait l'entendre, il se mit à chantonner tranquillement ce couplet rustique :

D'ores en avant je veux être
Pastoureau maître !
Je mènerai aux herbiettes
Mes brebiettes,
Aux vuarets (1) paître.
Ma panetière chaindroy (2)
Hauvoi !
Ma panetière chaindroy!

— Te voilà enfin, scélérat ! articula péniblement Falaise tout essoufflé.

— Bonjour, bon an ! maître, et tout bonheur que je vous souhaite !

— Et moi les galères, où tu rameras enchaîné avant quatre semaines ! Dis-moi, vil gibier de potence, comment as-tu été assez osé pour me jouer ce tour ?

— Quel tour, monsieur le bailli ?

— Ce faux contrat, vaurien !

— Il n'est pas faux, per Jou ! Je vous ai bien vendu trois acres...

— Du grand chemin !

— Qu'importe ! J'y ai ma part comme les autres et peux la vendre, da !

— C'est-à-dire que je frémis et ne me sens pas de colère !

(1) Guérets.
(2) Je ceindrai.

— Hé ! hé ! fit le berger en montrant ses grosses dents blanches, faut pas se gricher (1) entre amis pour une pauvre petite farce de rien.

— Comment ! misérable, tu appelles une plaisanterie le fait d'escroquer six cents livres !

— Vous m'en avez bien volé vingt-quatre dix sols et trois deniers. Telle chante la pie, tel chante le pitiau ; je sommes quittes.

— Ah ! tu crois cela !

— Oui, mon bon maître !

— Notre lieutenant criminel t'apprendra demain le contraire !

— Oh ! je n'ons guère peur de lui !

— Comptes-tu donc fuir cette nuit?

— Que nenni !

— Alors je te réponds qu'avant que midi sonne à Notre-Dame, tu seras dans la geôle.

— Point! point ! Vous ne rendrez pas plainte !

— A cause ?...

— De l'affaire de Mathurin.

— Je m'en soucie comme d'un écureuil !

— Eh ! le lieutenant crimineux y trouverait peut-être à dire !

— Va ! tu ne saurais m'effrayer ! Après cette scélératesse, on ne te croira pas. Si donc tu ne me restitues les six cents livres sur-le-champ, et une indemnité pour mes frais de déplacement, demain au jour je te dénonce !

— Vous voulez m'effriter (2), mais je n'ons pas peur des fourlors (3).

— Est-ce ton dernier mot, coquin ?...

— Oui-da, compère, comme dit la poêle au chaudron.

Falaise tourna visage et partit précipitamment. Après une centaine de pas, il s'arrêta pourtant et cria au berger :

— Il en est temps encore, veux-tu rendre les six cents livres ?

L'écho lui répondit seul et lui rapporta pour adieu ce refrain de Guillaume toujours debout contre le saule :

Ma panetière chaindroy,
Hauvoi !
Ma panetière chaindroy !...

Emporté par une véritable fièvre de rage, Falaise reprit sa course, et, quand il eut renfourché sa mule, il mit les flancs de la pauvre bête en sang pour arriver plus tôt à Vire. Mais non moins prompt, en suivant les sentes et les chemins de traverse, Guillaume l'y précédait et entrait, à la nuit tombante, au logis de Pluquet. Une conférence secrète, d'au moins deux heures, se tint, l'étude close, entre l'honnête procureur et le berger. Le résultat de cet entretien mystérieux fut l'émigration de Guillaume dans le Bocage, dont nul archer encore n'avait sondé les profondeurs. Rendre plainte en ces circonstances était poursuivre le vent, et Falaise perdit ses pas sans recouvrer ses six cents livres.

Mais un souci plus grave vint le préoccuper bientôt. Reprise avec l'acharnement que mettait Pluquet aux bonnes actions, l'affaire de Mathurin se réveilla comme une couleuvre longtemps engourdie, mais prête à darder son venin. Les révélations de Guillaume laissant entrevoir une partie de la vérité, Pluquet obtint, à force de persistance, un arrêt de rappel et d'évocation de la cause au Parlement de Rouen. Forcé de se rendre en personne au siége de la

(1) Se fâcher.
(2) M'effrayer.
(3) Feux follets.



Cour souveraine, il ne voulut pas laisser le loup dans sa bergerie, et, prétextant qu'on avait tout à redouter d'un homme tel que Falaise, il annonça à son fils, la veille du départ, qu'il le prenait pour compagnon et pour renfort.

Une heure après cette ouverture, accueillie chaleureusement par Sans-Quartier, celui-ci eut le bonheur de se trouver seul quelques instants dans le jardin avec Marie. La lune versait à torrents sa lumière argentée sur les arbres et la lavande en fleur, et jouait radieuse au loin dans les eaux de la Vire. La petite cité normande dormait profondément, et rien, si ce n'est le cri sourd des chouettes cachées dans les ruines du château, et le grésillement des grillons tapis sous l'herbe, ne troublait le calme de cette soirée de printemps.

Sans-Quartier fit un pas vers sa cousine, et la voyant essuyer ses yeux à la dérobée :

— Quel chagrin as-tu donc, Marie? dit-il avec tristesse.

La jeune fille secoua la tête et ne répondit pas.

— Est-ce mon départ qui t'afflige?...

— Oui, répondit bien bas Marie, car j'ai grand'peur, Richard, que ton père ne rentre ici sans toi.

— Non, non! ton cœur s'alarme à tort.

— Ecoute, reprit la jeune fille, et garde-moi bien le secret. Le hasard m'a fait entendre, l'autre jour, sans le vouloir, une conversation de mon oncle avec M. de La Grandière.

— Ah! Que disaient-ils?

— Ils parlaient de nous.

— Je m'en doute.

— Le comte plaidait ta cause avec chaleur!

— Je l'aurais juré! le brave homme!

— Mais mon oncle, Richard...

— Trouvait des objections sans fin, comme toujours.

— Mon oncle a dit une parole qui s'est brisée ici, Richard, comme la pointe d'un couteau.

— Quelle est cette parole?

— Jamais mon fils ne sera l'époux de Marie!...

— C'est ce que nous verrons, Dieu aidant et ta volonté!

— Il ajouta d'un ton si assuré que j'en frémis : Lorsqu'elle aura atteint sa majorité qui est proche, car elle accomplit sa vingtième année dans un mois, je révélerai les motifs de ma conduite inexplicable aux yeux de tous, et vous-même, monsieur le comte, m'approuverez et me louerez des premiers. Quant à Richard, malgré sa pétulance, je ne doute pas de sa soumission et de son plein assentiment.

— Autant vaudrait dire que la rivière montera jusqu'en ce jardin.

— Vous le croyez, monsieur? répliqua derrière eux Pluquet paraissant inopinément.

— Oui, fermement, mon père, avec tout le respect que je vous dois.

— Eh bien! c'est ce qui vous trompe, car l'uniforme de Sa Majesté couvre, je le présume au moins, les épaules d'un homme d'honneur.

— Sur ce point-là vous rencontrez juste, mon père!

— Puisqu'il en est ainsi, je n'ai plus aucune inquiétude sur l'affaire en question.

Laissant la pauvre Marie sous le voile de cette énigme, le procureur partit pour Rouen et y remporta sur Falaise une seconde et glorieuse victoire. Grâce aux révélations du berger, il fut prouvé avec la dernière évidence que Falaise était son propre voleur, et que sa valise, retrouvée sous le bahut de Mathurin, y avait été glissée par un paysan, complice de ce scélérat. Guillaume, qui savait tout, indiqua le prêtre entre les mains duquel le paysan avait déposé sa rétractation, reçue devant son lit de mort par le tabellion du lieu. La crainte qu'inspirait Falaise fermait la bouche à ces deux témoins, mais devant la Cour souveraine ils parlèrent et la vérité éclata. Par un arrêt longuement motivé, le Parlement cassa toutes les procédures faites contre Mathurin et le déclara innocent. Pluquet, aidé du crédit de M. de La Grandière, eut donc le bonheur de ramener à Vire le père d'Arleitte, qui faillit en mourir de joie, ainsi que sa mère. Pour Falaise, muni d'avance d'une sauvegarde du roi, il ne put être arrêté et parvint même, grâce à de puissants protecteurs, à faire évoquer son affaire au Conseil.

Trois semaines s'étaient écoulées sur cet événement, l'un des plus heureux de la vie de Pluquet, lorsque, le lendemain de l'Ascension, M. de La Grandière arriva à Vire et en repartit presque aussitôt avec le procureur, qui se fit accompagner de Sans-Quartier et, au grand étonnement de celui-ci, l'engagea à prendre ses pistolets et son sabre.

— Où allons-nous donc, mon père? demanda le soldat en souriant.

— En lieu, répondit laconiquement Pluquet, où une cuirasse serait meilleure qu'un arrêt même de la Cour.

— Le fait est, ajouta La Grandière, que le baron de Tinchebray n'est point en odeur de sainteté auprès des robes rouges.

— Vous l'allez voir, monsieur le comte, et juger par vos yeux et par vos oreilles si plus grand mécréant souilla jamais le sol de notre bonne Normandie!

Ils montèrent à cheval sur ces paroles, trottant vers Tinchebray, où on ne les attendait pas.

Le baron, vieillard de soixante à soixante-cinq ans, rongé de goutte et de douleurs, tristes fruits de l'orgie, était couché, devant la cheminée de son salon, dans un vaste fauteuil à dossier sculpté et grelottait, malgré le chaud de la journée, le feu et l'épaisse couverture roulée autour de ses membres osseux. A la pâleur cadavérique de son front chauve et de ses joues, on eût dit qu'il allait mourir, mais le feu qui brillait encore dans son œil d'oiseau de proie montrait que la force vitale, bien que concentrée en dedans, n'était pas près de s'éteindre.

Il écoutait, d'un air presque joyeux et avec un sourire où se distillait le fiel, les doléances de Falaise racontant ses mésaventures. Profitant d'un moment où le procureur reprenait haleine :

— De tout ce que tu viens de dire, fit-il d'une voix enrouée, je conclus que le diable est plus fin que toi après tout, et que celui qui filait ta corde aura bientôt fini.

— Pas aussitôt, peut-être, que celui qui file la vôtre! riposta aigrement Falaise.

— Comment! coquin, oserais-tu te comparer à moi?...

— Je n'aurais garde, monseigneur! les larrons, en supposant que j'en sois un, ne valent pas les assassins!

— Alors Bernard vaut mieux que toi, dit le baron en haussant les épaules.

— Oui, Bernard a été le bras, mais il n'est pas le plus coupable!

— Que m'importe, et à toi aussi?... Est-ce pour conter ces sornettes que tu m'es venu déranger?

— Non certes : il s'agit d'intérêts plus graves pour nous deux.

— Parle vite et va-t'en!

— C'est bien ce que je compte faire, mais il faut s'expliquer avant. D'abord je veux que vous m'ôtiez du cou la corde que m'y a passée cet infernal Pluquet, ou je l'allonge tellement qu'elle servira pour nous deux.



— Quoique ce soit voler le diable, accordé !

— Je prétends ensuite que nous en finissions sur l'affaire de votre garde noble.

— Mais c'est tout fini, ce me semble !

— Oh ! que nenni, mon cher seigneur : la jeune baronne de Clinchamps, dont vous touchez les revenus depuis la mort si malheureuse de son père, a vingt ans aujourd'hui.

— Que me fait cela ?

— Mais beaucoup : vous n'avez donc jamais lu les coutumes de Normandie ?

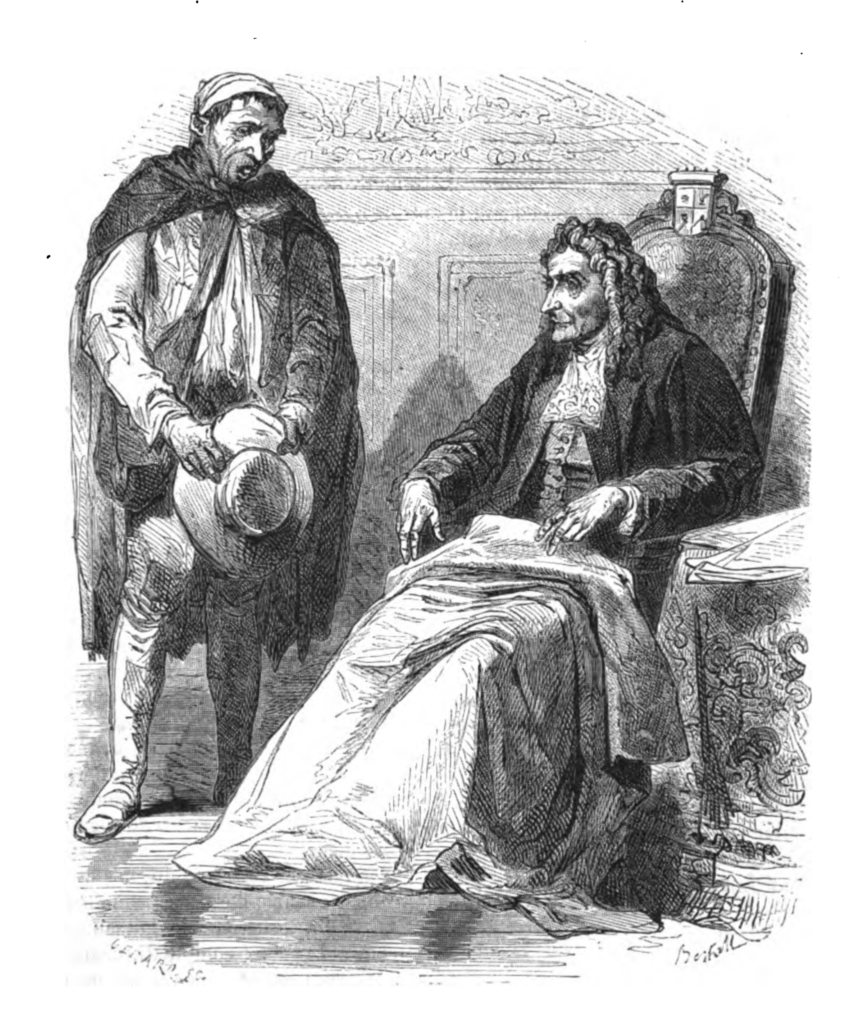
— Assurément non.

— Je le vois ; on y dit, article 227 : « La garde d'une jeune fille finit après l'âge de vingt ans accomplis. »

— Eh bien ?

— Eh bien, si vous voulez continuer à percevoir les revenus des terres, il faut prendre la jeune fille.

— Soit, je ne demande pas mieux. Amène-la !



Le baron de Tinchebray. Dessin de Bertall.

— Eh ! j'y consens de mon côté, mais à une petite condition, s'il vous plaît.

— Laquelle ?...

— A condition qu'avant d'entrer dans ce salon, nous passerons par la chapelle.

— Quoi ! s'écria le baron en se dressant d'indignation, tu aurais conçu la pensée de me faire épouser ta fille ?...

— Et pourquoi non ?...

— Pourquoi non ? misérable !

— Puisque vous l'avez trouvée bonne pendant vingt ans pour palper, à l'aide de cette substitution, les rentes de la baronnie, il me semble qu'elle ne l'est pas moins aujourd'hui pour porter votre nom ?

— Ah ! c'est le calcul que tu faisais en la vendant !

— Précisément, mon cher baron : croyez-vous donc que j'aurais consenti à vous sacrifier mon sang, s'il n'y avait eu chez moi l'espoir des futures compensations ? Ne vous plaignez pas, allez, votre sort n'est pas si rigoureux. On vous donne la plus jolie personne de Vire tout au moins, et que les Ursulines élèvent comme une princesse.

— Dis-moi, toi qui sais tout et qui es descendu jusqu'au fin fond de la chicane, peut-on avoir deux femmes à la fois ?

— Non, sous peine de bigamie.

— Ce n'est donc pas dans vos coutumes ?...

— Vous ne l'ignorez point sans doute.

— Eh! c'est pourquoi je refuse ta fille : n'ai-je pas fait donner parole à Mlle de La Grandière?

— La sœur de l'aigrefin qui m'a tendu ce guet-apens! Elle coiffera sainte Catherine!

— Si je veux!

— Qu'on le veuille ou non!

Le baron se disposait à répondre au moment où l'on annonça La Grandière et maître Pluquet. Les deux complices tressaillirent; le vieux gentilhomme indiqua du doigt la porte d'un cabinet à Falaise, qui s'y jeta précipitamment, et, s'étendant de nouveau dans son fauteuil, il attendit ses visiteurs. L'air grave du comte et l'expression ironique de la physionomie du procureur le frappèrent; mais endurci comme un roc et fier de ses richesses et de ses grandes alliances, il s'alarmait peu, et ce fut d'une voix parfaitement calme qu'il demanda ce qui lui procurait l'honneur de voir à Tinchebray le comte de La Grandière.

— Maître Pluquet vous le dira, repartit froidement le comte. Et comme le baron se récriait : — C'est à lui seul, ajouta-t-il toujours sérieux, que vous avez affaire.

— L'audience en ce cas sera courte, murmura le baron en cherchant à saisir un cordon de sonnette.

Mais Pluquet lui arrêtant le bras :

— N'appelez point, dit-il avec autorité, vous avez assez d'un témoin pour ouïr les paroles que je viens faire entendre.

— Qu'as-tu à me chanter, hibou du présidial?

— La messe des morts! articula Pluquet lugubrement.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— Que la justice divine, qui ne laisse rien impuni, va réveiller la justice humaine, baron!

— Venez-vous donc, monsieur, s'écria fièrement celui-ci, défiant du regard La Grandière, venez-vous à dessein de me laisser braver chez moi par ce vilain de la basoche?

— Il remplit un devoir, monsieur, et je vous prie de l'écouter comme je l'écoute moi-même.

— Fort bien! finissons-en dès lors. Pourquoi cet homme est-il ici?...

— Pour vous rappeler, monsieur le baron, l'article 227 des coutumes de Normandie.

— Au diable cet article, la coutume et les procureurs!

— Comme vous ne l'ignorez pas, poursuivit Pluquet impassible, la garde noble finit après vingt ans.

— Et quand cela serait, que t'importe?...

— Je viens vous le signifier, comme procureur de la jeune baronne de Clinchamps!

— Toi! s'écria le baron, si surpris qu'il en oublia ses douleurs et se dressa sur le fauteuil.

— Moi! Jean-Nicolas Pluquet!

— Tu mens! cette jeune baronne est au couvent des Ursulines et ne t'a jamais vu!

— Ni moi elle! c'est vrai, monsieur! Mais quel est le faussaire qui a donné ce nom et cette qualité à la pensionnaire de Vire?...

Le baron, décontenancé, porta une ou deux fois les yeux sur la porte du cabinet, et, voyant que rien n'y bougeait, il garda le silence. Pluquet jouit un moment de sa confusion, puis reprenant la parole :

— Ce qui a causé votre erreur, c'est qu'après l'assassinat du baron de Clinchamps sa veuve se réfugia dans un couvent avec sa fille; elle y mourut de désespoir, et, dans des vues qui se comprennent, on fit courir le bruit que l'enfant avait suivi la mère dans sa tombe.

— Vous prouverez cela? s'écria le baron, puisant dans la réflexion un reste d'assurance.

— Par pièces et témoins irréprochables, monsieur!

— Et où est cette prétendante?

— A Vire, en ce moment!

— Qu'elle vienne voir son tuteur, si vous avez dit vrai!

— Elle y viendra, monsieur; mais pas avant d'avoir vengé le meurtre de son père!

— C'est un noble dessein, et je voudrais pouvoir l'y aider aussi moi, cordieu!

— Rien de plus facile, monsieur le baron : vous n'avez pour cela qu'à livrer votre bailli à la justice.

— Comment! on soupçonne Bernard?

— Non! on est certain de son crime et de la culpabilité de ceux qui armèrent sa main!

— Fort bien! mais moi, messieurs, qui en doute très-fort, je défendrai mon homme avec autant d'acharnement que vous mettrez à l'attaquer, et vous montrerai, je l'espère, que le vautour de Tinchebray a bec et ongles encore!

— Oui; mais heureusement il reste pour les lui couper les ciseaux de la loi.

Pluquet sortit sur ce mot et fut suivi par La Grandière, qui ne répondit pas au salut du baron.

A peine étaient-ils hors du salon, que Falaise y rentra tremblant et pâle.

— Voilà de belles affaires, n'est-il pas vrai? criait le baron.

— Ce n'est plus le temps des paroles, reprit Falaise l'œil ardent.

— Bah! je m'en moque, pour mon compte, comme de Jean de Vert!

— A tort; car s'il y a trois potences, il y aura trois pendus : vous, moi et Bernard.

— Cela ferait un beau Calvaire, ricana le baron.

— Plus de plaisanterie, vous dis-je, et agissons! Nous sommes perdus si le comte et ce misérable Pluquet couchent ce soir à Vire.

— Ah! je comprends, tu veux les empêcher d'y arriver?

— Le moyen est dangereux; mais, comme il n'y en a pas d'autre à prendre, appelez Bernard sur-le-champ.

Le baron réfléchit une minute, puis il sonna, et Bernard, sorte de colosse à figure sinistre, entra dans l'appartement.

— Suis cet autre coquin, fais ce qu'il te commandera, et que le diable me débarrasse de vous deux!

Cela dit, le baron s'étendit en gémissant sur son fauteuil, et ses deux complices sortirent en silence.

Pendant ce temps, le comte de La Grandière, Pluquet et son fils étaient remontés à cheval. A une centaine de pas des maisons, le procureur, qui désirait entretenir le gentilhomme en particulier, dit à son fils d'aller un peu devant, qu'ils ne tarderaient pas à le rejoindre. Sans-Quartier mit donc son cheval au trot, et les eut bientôt devancés. Il cheminait ainsi tranquillement, persuadé qu'ils allaient le suivre, lorsqu'au détour du grand chemin, bordé des deux côtés par des bois, il aperçut une bande de cinq ou six hommes qui barraient le passage. Ces hommes étaient tous à pied, mais bien armés de pistolets et d'épées; il y en avait même un qui avait pris une hallebarde.

Les voyant en cette posture, et n'étant pas d'humeur de reculer, Sans-Quartier, comme il fallait absolument passer par là, jugea qu'il allait y avoir grand feu et mit le sabre à la main. Quand il fut à quarante pas, Bernard, enfonçant son chapeau sur ses yeux, tire tout à coup son

pistolet, et court sur lui en jurant et reniant comme un furieux. Mais Sans-Quartier était sur ses gardes. A ce moment même, il donna de l'éperon de toute sa force dans les flancs de son cheval qui était extrêmement fougueux, et s'élança avec une vigueur et une vitesse incroyables au milieu de ces bandits, renversant les uns, culbutant les autres, et les forçant à se traîner et à se cacher dans les bois.

Bernard seul avait tenu bon; mais mal lui en prit. Saisi au collet, malgré sa stature herculéenne, par Sans-Quartier, qui l'enleva comme un enfant et lui fit faire la pirouette à tour de bras, il fut précipité sous les pieds du cheval et foulé rudement. Sur ces entrefaites, arrivèrent au galop le comte de La Grandière, son laquais et enfin Pluquet, qui trouvèrent le cheval de Sans-Quartier blessé et tout en sang, son maître avec le manteau troué de deux balles et le haut du collet du pourpoint emporté d'un coup de hallebarde, et Bernard cloué à terre comme le mauvais ange sous la lance de Michel.

Des traces de sang laissées sur la route par les fuyards prouvaient que le sabre de Sans-Quartier n'avait pas été inutile. Après avoir félicité vivement son jeune ami, le comte mit pied à terre et donna l'ordre à son laquais de lier Bernard. Mais celui-ci, dont la poitrine était brisée et qui râlait déjà, repoussa faiblement le laquais, fit signe à Pluquet d'approcher, et demanda de l'eau par un geste si suppliant et si désespéré, que Sans-Quartier lui-même s'empressa d'aller en querir dans son chapeau. Le misérable but avidement, puis, d'une voix qu'on entendait à peine :

— Procureur, dit-il, Dieu est juste; c'est ici qu'autrefois...

— Tu assassinas le baron de Clinchamps!...

Un regard plein d'énergie et de remords fut la réponse du meurtrier et son dernier adieu à la terre. On fit rapporter le cadavre à Tinchebray par le laquais, et, le soir, il y eut un couvert de plus à la table du procureur. Durant tout le repas, celui-ci avait gardé un silence et une gravité que les événements du jour justifiaient de reste, mais qui glaçaient d'une crainte mortelle Marie et Sans-Quartier. Au dessert, et dès que le vin eut remplacé le cidre, se tournant vers son fils, placé à sa gauche, il lui dit avec émotion :

— Richard, c'est le jour des aveux : il faut aussi que je fasse ma confession devant tout le monde. Conviens franchement que dans le secret de ton cœur tu as quelquefois douté de mon affection?...

— Jamais, mon père!

— Sur l'honneur?...

— Sur l'honneur et mon uniforme!...

— Eh bien! reprit Pluquet la larme à l'œil, tu avais raison, mon enfant, car je t'aime avec une tendresse doublée par la perte de ta mère, et mon âme a saigné mille fois de la nécessité qui m'obligeait à te brusquer et t'éloigner!

Sans-Quartier se jeta à ces mots dans les bras de son père, qui l'étreignit longuement sur son cœur. Après cette expansion mutuelle, Pluquet continua d'un ton moins ferme :

— J'agissais durement, sans doute; mais l'honneur m'y contraignait, Richard!

— L'honneur, mon père?

— Oui; Marie n'est point ma nièce!

— Et que suis-je donc? s'écria la jeune fille, fondant en larmes.

— Mademoiselle de Clinchamps, dit Pluquet, ôtant son bonnet.

— Moi?...

— Oui, ma cousine, ajouta avec une gracieuse inclination M. de La Grandière. Vous étiez au berceau quand votre mère, veuve, hélas! par un crime, vous confia aux soins de ce digne homme. C'est lui qui vous a sauvée et élevée comme sa fille à deux pas de l'assassin de votre père!

Marie se jeta à son tour dans les bras de Pluquet, qui l'y pressa à l'étouffer, en sanglotant de joie et de regrets. Puis, regardant Sans-Quartier, accoudé silencieusement sur la table, la tête dans ses mains :

— Mais, mon père, dit-elle, car je vous donnerai toujours ce nom, pourquoi aviez-vous peur de la présence de Richard?

— Parce que je ne voulais pas qu'il se livrât à un espoir irréalisable et insensé.

— Par la raison?...

— Que la baronne de Clinchamps ne peut épouser mon enfant, le fils d'un roturier!

— Même quand ce roturier vient de venger son père?

— Même avec ce titre fort honorable, ma cousine.

— Monsieur de La Grandière, repartit froidement Marie, il y a quelque chose de plus noble que le blason : c'est le cœur. Je connais celui de Richard, et n'aurai jamais d'autre époux.

— Votre famille, ma cousine, ne le permettrait pas... Je vois à votre air que vous seriez disposée à vous passer de notre permission; mais comme il n'en peut être ainsi, c'est à moi d'arranger les choses.

— En emmenant votre soldat! dit Pluquet avec un soupir.

— Non, mon cher procureur; mais en lui accordant, comme une faible récompense de l'intrépidité qu'il a déployée aujourd'hui, la première lieutenance de mon régiment, dont Sa Majesté m'a laissé maître de disposer selon mes vœux. L'honneur interdit à Sans-Quartier peut être permis, si Mlle de Clinchamps le trouve bon, au lieutenant Richard.

Celui-ci et la jeune baronne seraient tombés à ses genoux s'il ne les en eût empêchés et reçus dans ses bras. Comme ils lui exprimaient vivement leur reconnaissance, un grand bruit se fit à la porte, et Gerville l'insensé tomba dans le salon comme une bombe, suivi de Criquetot, qui avait l'air tout effaré.

Sans donner le temps à personne de lui adresser des questions, le pauvre vieillard agita le bras en signe de triomphe et se mit à danser.

— La fleur de la fève, murmura Pluquet d'un air de pitié.

— Non, monsieur, dit Criquetot en s'essuyant le front; non, ce n'est pas cela.

— Et d'où vient donc cette joie inaccoutumée?

— D'un fait que ni vous ni moi n'aurions prévu, monsieur! Il paraît qu'en cherchant toujours son acte de naissance, il a rencontré Falaise dans le chemin creux du Chariot.

— Eh bien?

— Il a dû se jeter sur lui; la lutte a été longue, si l'on en juge par les meurtrissures de l'idiot; mais Gerville a fini par l'étrangler dans le fossé.

— O Providence! s'écria Pluquet, qui pourrait ne pas voir ta main dans ces deux jugements!

Et s'adressant à l'insensé :

— Eh bien! Gerville, tu t'es battu avec Falaise?



— Non ! je l'ai tué, répondit le fou bas et vite.

— Et pourquoi ?

— Pour ravoir l'acte de naissance !

— Mais nous l'avions retrouvé !

— Non : c'était une pièce fausse ; le vrai, le voici ! le voici !

Et, tendant un papier jauni au procureur, il ajouta d'un air charmé :

— A présent, ils ne diront plus que je suis le fils de *nullius !*

Pluquet prit le papier, l'ouvrit, et le remettant à La Grandière :

— Voici qui vous répond, monsieur le comte, que mademoiselle votre sœur ne contractera pas mariage avec le baron de Tinchebray.

— Que renferme donc ce papier ?

— La convention secrète de ce fripon de Falaise et du baron pour toucher, de compte à demi, les revenus et rentes de Clinchamps en faisant passer la fille de mon indigne collègue pour mademoiselle.

La victoire de Gerville (dernière scène). Dessin de Bertall.

— Dès lors, je peux dormir paisible.

— Oui, votre sœur mourra douairière.

— Et Arleitte ? dit Criquetot à l'oreille de son patron.

— Arleitte sera dans trois jours Mme Criquetot, et toi tu me succéderas, car le clerc a tenu sa promesse et le maître tiendra les siennes, à une condition pourtant.

— Qui est, monsieur ? ..

— Que si Guillaume y met le pied, et si tu revois Rougevin, je reprends mon étude.

Criquetot s'engagea par les serments les plus sacrés à ne plus avoir de rapports avec ces deux coquins, et, le jour fixé, on bénit quatre époux au maître autel de Notre-Dame. Je ne sais si les Virois en avaient vu de mieux assortis, mais je suis certain qu'ils n'en connurent jamais de plus heureux. C'était du moins l'opinion de Pluquet, qui la formula souvent comme un article des coutumes au château de sa bru, chez le comte de La Grandière, et toutes les fois qu'il vint à Vire rendre, après le marché, visite à son cher successeur.

MARY-LAFON.

FIN.

SIMART.

ÉTUDE SUR SA VIE ET SUR SON ŒUVRE. PAR M. GUSTAVE EYRIÈS.

Simart, d'apres la photographie (communiquée par Fichot) d'un buste de Duret. Dessin de Léopold Mar.

Si l'on admire ceux qui, faisant violence à une vocation rebelle, ont pu, comme Juvénal, devenir poëtes à force d'être indignés contre les vices de leur temps, on ressent plus de sympathie pour les auteurs que le dévouement et l'amitié ont rendus écrivains. La vertueuse colère des moralistes, qu'enflamme une passion vindicative, se met plus volontiers en campagne que l'amitié, et d'ordinaire l'admiration ne parle ni si haut ni si abondamment que la haine. On doit donc accueillir avec faveur et signaler comme un noble exemple l'œuvre d'un homme de goût et de cœur, qui, fidèle à une affection de vingt ans, trouve des inspirations élevées au service d'une pensée pieuse, et, longtemps honoré d'une affection illustre, acquitte une dette de reconnaissance, en se constituant le panégyriste ardent d'un grand artiste qui n'est plus.

C'est là ce que vient de faire M. Gustave Eyriès; il entre dans la lutte sous le triple patronage d'un nom brillant, d'une belle action et d'un bon livre.

L'ouvrage est digne d'être médité par les artistes, et par la jeunesse, à laquelle il offre deux modèles : le statuaire dont on retrace l'existence laborieuse et vaillante; puis, son dévoué commentateur. Celui-ci n'a pas marchandé le marbre au monument du sculpteur qui sut l'animer d'une main si pure : le travail de M. Eyriès forme un beau volume de près de cinq cents pages; la fécondité de la louange dépasse ici, avec un mérite bien supérieur, la facile prolixité des critiques malveillantes.

C'était un talent mûr et accompli, mais un nom jeune encore, que Simart, dans ce Paris où la renommée fleurit si tard et où l'on se souvient si peu. Pour la foule distraite, l'homme datait des années récentes et déjà lointaines où il exposa sa statue de *la Philosophie*, et surtout celle de *la Poésie épique*. On se rappela alors *le Gladiateur mourant*, qu'il avait envoyé de Rome dix années auparavant; mais ces deux lustres s'effacèrent, et l'on résuma, en 1845, cette carrière déjà féconde, dans l'éclat d'un magnifique début. Les œuvres qui suivirent furent appréciées : l'attention était conquise, elle ne se détourna plus ; on applaudit à des succès *si rapides ;* c'est un jeune artiste que mirent en relief les travaux du tombeau de l'Empereur, les bas-reliefs de M. de Luynes et la *Minerve*, qui attira une si vive curiosité. Quand on est jeune, à Paris, c'est pour longtemps. Tout à coup Simart tombe de voiture et meurt : il avait passé la cinquantaine.

Le goût du merveilleux et l'amour des prodiges disposent le public à se représenter des génies soudainement révélés, qui, d'un coup de baguette, improvisent la perfection. On s'imagine, faute de savoir ou de réfléchir, que la vocation peut enfanter tout d'abord un chef-d'œuvre de style, de pensée, d'exécution, comme *la Poésie épique;* de là, ces illusions qui décernent à la nature une gloire qui n'appartient qu'au travail et à la persévérante volonté. Cette chimère a produit bien des méprises; elle donne lieu à de cruels mécomptes.

Qu'un jeune homme annonce l'intention de se consacrer aux arts; s'il ne prélude pas par des chefs-d'œuvre, sa famille, ses amis vont s'écrier qu'il n'a pas le feu sacré, et s'efforcer de le décourager. Si, au contraire, accident trop commun, ses aptitudes se manifestent par une certaine facilité à produire dès l'enfance d'amusantes pochades, à mouler la terre, à façonner des figurines avec un couteau, ou à charbonner sur les murailles, le préjugé érigera le marmot en petite merveille : c'est à qui gonflera sa vanité; on lui persuadera qu'il sait tout avant d'avoir rien appris, et, s'il a la sottise de donner dans ce piége, il dédaignera de travailler; il bornera son avenir à l'exploitation d'un don naturel, et sa carrière avortera.

Rien n'est donc plus moral que de retracer aux contemporains le tableau d'une sérieuse vie d'artiste; de montrer ses efforts, ses travaux, ses essais, ses déceptions avant l'heure de la vogue. Bien que ce soit, comme le dit M. Eyriès, une vieille histoire que celle d'un artiste s'élevant du néant à la célébrité et luttant contre les prosaïques influences du berceau, cette histoire, éternellement nouvelle et toujours attachante, est la plus profitable que l'on puisse offrir. Combien de courages incertains ont été retrempés, et que d'âmes débiles heureusement découragées par ces leçons tirées de la biographie des grands hommes !

Simart, ce disciple sévère de la muse grecque, était le fils d'un menuisier de Troyes en Champagne, où il naquit en 1806. Avant d'avoir atteint l'âge de sept ans, il sculptait, sur le passage des troupes alliées, des canons, des affûts, des cavaliers, et, quand le triste spectacle de l'invasion eut disparu, le petit Simart, qui passait des heures à contempler la cathédrale de Troyes, se mit à tailler des églises et des clochers. Il composait aussi des cantiques et il les chantait tout seul ; car ses dispositions mystiques et songeuses l'éloignaient des enfants de son âge. Déjà le monde idéal l'attirait : signe plus manifeste de vocation que les joujoux façonnés par sa fantaisie, et que les dessins dont il se mit à couvrir les planches de l'atelier paternel, dès qu'on l'eut envoyé, vers l'âge de dix ans, à l'école de la ville. Deux années plus tard, Charles Simart était apprenti menuisier, et comme il crayonnait du matin au soir, comme il passait de longues heures à chercher la lune en plein midi, on décida que ce paresseux serait une croix pour sa famille. C'était à qui plaindrait les malheureux parents. M. Eyriès dépeint les doléances d'un chœur de commères, à propos d'un vieux pied en plâtre dont l'enfant faisait et refaisait le *portrait*.

On devine la lutte qui s'ensuivit : l'enfant avait une sensibilité vive et une santé chancelante; il adorait ses parents; ceux-ci, qui le persécutèrent avec une âpre obstination, l'aimaient de tout leur cœur. Ce premier supplice dura plus de douze ans ; c'est en cachette et malgré les siens, c'est la nuit, dans les intervalles d'un labeur ingrat, que, découragé de toute part, le pauvre garçon parvint à entretenir l'étincelle qu'il sentait petiller en lui. Il atteignit ainsi l'âge de seize ans, et tandis que, bon manœuvre aux gages de son père, il établissait le maître autel de Saint-Nizier, il enlevait le premier prix de dessin à l'école de la ville.

Ce fut le signal d'une tempête : pendant son absence, sa mère pénétra dans le grenier où il cachait ses toiles, ses couleurs, ses ébauchoirs, ses croquis, ses premières œuvres inachevées ; matériel acquis à force d'économies, ébauches dépositaires de bien des espérances ! et elle brûla sans pitié ces instruments de perdition. Simart n'oublia jamais la douleur désespérée dont il fut saisi en rentrant dans son atelier dévasté. Il s'ouvrit une veine et écrivit *de son sang* à sa mère une lettre où il signifia son inébranlable volonté de se consacrer à la sculpture.

Un boulanger du voisinage lui donna quelques volumes dépareillés de Corneille et de Racine ; il les dévora, il les apprit par cœur et employa à s'instruire une partie de ses nuits, tandis qu'il donnait ses journées à son art de prédilection. Tant de persévérance amena un résultat : on soumit la question de cette vocation si impérieuse au jugement d'un peintre de Troyes, qui, après examen, prononça que Simart n'annonçait aucune disposition et n'aurait jamais de talent. Armée de cet arrêt, la persécution prit dès lors un acharnement terrible contre cet orgueilleux, contre cet ingrat, qu'elle ne put abattre.

Réduit à capituler, le jeune artisan céda toute la semaine aux devoirs de sa profession, et ne put réserver que le dimanche, le jour du Seigneur, au culte de l'art, dont l'inspiration vient du ciel. Sans autre ressource que ses outils de menuisier, il prit alors un bloc de craie et en tira une copie si parfaite de la *Niobé*, que cette tête, restée dans son atelier, fut désignée, après la mort de Simart, par deux membres de l'Institut, ses confrères, comme un *plâtre moulé sur l'antique*.

La perfection d'un travail exécuté dans des conditions si défavorables avait fait sensation dans la ville ; chacun s'était ému, et le Conseil municipal de Troyes fit au jeune homme une pension de trois cents francs pour l'aider à étudier la sculpture. C'est avec ces faibles subsides qu'il partit en 1823, à l'âge de dix-sept ans, pour Paris, où il

étudia successivement sous MM. Desbœufs, Dupaty et Cortot.

Ici commencent de nouvelles misères, effrayantes et prolongées. Affaibli par une trop grande diversité d'aptitudes, Simart, qui aurait pu devenir peintre ou musicien aussi bien que statuaire, cherche sa route à travers des difficultés inouïes. Claquemuré dans un grenier sous-loué par un boucher; sans mobilier, sans atelier, sans pain, sans vêtements, il va les pieds nus, couvert de haillons; il ne vit que par le travail et l'espérance. Les lettres de ses parents l'accablent de récriminations et de prophéties lugubres; les commandes ne viennent pas; deux fois il échoue au grand concours; enfin, dix années s'écoulent ainsi, sans lui apporter d'autres secours qu'un supplément de cent francs à sa pension, une aubaine de cinquante écus pour quelques bas-reliefs, et la commande d'un buste de Charles X. Le tableau de cette existence est navrant, mais quel plaidoyer éloquent en faveur de la toute-puissante volonté!

Ses lettres à sa famille, tandis qu'il gravissait, couronné d'épines, ce long calvaire, le représentent sous l'aspect le plus touchant. Ces parents si durs restent les confidents de ses douleurs, de ses travaux, de ses illusions; il ne rêve que leur bien-être futur; c'est pour eux qu'il expire à la tâche; tout ce qu'il entreprend malgré eux, il le fait en vue de leur plaire et de conquérir son pardon. Quand enfin il atteint, en 1833, le grand prix de Rome, leur joie est sa première pensée. Bientôt nous voyons le jeune lauréat s'isoler de tout plaisir et encourir, de la part de ses camarades, le soupçon d'avarice, parce qu'il envoie secrètement toutes ses économies à sa mère.

Il ne pouvait être deviné que par de nobles âmes et par des esprits élevés. Ses premiers amis furent Hippolyte Flandrin et M. Marcotte : le premier lui fut un frère et un émule, le second est son ange gardien. La correspondance de M. Marcotte, avec ce génie qui s'ignore et qui risque à toute heure de dévier, est un chef-d'œuvre de sentiment, de goût et d'expérience. Jusqu'à l'heure où M. Ingres imposa à cette fantaisie mal réglée la salutaire tyrannie du beau immuable et austère, M. Marcotte fut le véritable maître de Charles Simart. Tous deux le détournèrent de verser dans l'ornière de la réalité, du goût mélodramatique, de la recherche de la *couleur* en sculpture, et de cent séductions qui offrent, aux dépens de l'idéal si difficile à atteindre, l'appât des succès équivoques et passagers.

Nulle part mieux que dans ce livre, où l'on retrace les phases d'une éducation si longue et si ardue, on ne découvre à quel point l'art du statuaire est, ou le plus malaisé, ou le plus infime de tous. Simart, du reste, l'avait compris de bonne heure. « ... Mon sang a beau fermenter, écrivait-il en 1832, il faut que je reste les bras croisés, trop pauvre pour rien entreprendre; car avec ma pension j'ai tout juste pour ne pas mourir de faim. En attendant, je fais de la sculpture insignifiante *où il n'y a que la forme.* C'est pitié ! Il semble que la plupart des statuaires n'ont que des bras! Si vous cherchez la pensée de l'artiste dans son marbre, vous êtes étonné de ne rencontrer que des membres faits avec adresse; mais voilà tout. Ne parler qu'aux yeux, ne rien dire au cœur et à l'esprit, c'est n'être qu'un bon tailleur de pierres. Ah ! si je pouvais *créer* une figure, etc... »

Loin d'être pour notre artiste l'arrivée au port, le voyage de Rome n'est qu'une nouvelle étape de sa vigoureuse campagne ; le combat recommence de plus belle, et la lutte se poursuit dix autres années, avant que les Expositions de 1843 et de 1845 ne le mettent décidément hors ligne. M. Eyriès le suit en Italie ; il rend compte de ses impressions, de ses essais, de ses défaillances; chacun des ouvrages de l'éminent artiste, expliqué par ses lettres, est commenté par son biographe avec un esprit systématique, mais convaincu. Les théories de l'auteur, un peu rigoureuses en ce qui concerne la peinture, ne sauraient l'être trop pour la statuaire, dont les conditions toutes différentes sont posées d'une main ferme par un homme qui considère cet art comme au-dessus de la prose et prédestiné à traduire les inspirations de la muse épique.

Nous n'avons pas à discuter des doctrines dont l'examen nous entraînerait trop loin, mais dont l'exposé est instructif pour tout le monde. Il n'y a d'ailleurs nul danger, dans le temps où nous sommes, à ramener le goût public aux traditions primitives du beau.

Ce qu'il importe de signaler dans cet ouvrage, c'est la curieuse analyse d'une carrière brillante où rien n'est dû à la faveur ni aux chances du hasard, et qui tire sa valeur du travail honorable, patient, acharné et dédaigneux de toute gloire vaine ou vulgaire. Fait pour décourager la médiocrité, l'aspect du chemin malaisé qui conduit à coup sûr vers des succès durables est un stimulant pour les âmes fortes, qui voient dans la souffrance et la lutte un sujet d'émulation. A ce titre, la vie de Simart est, pour la jeunesse, comme pour l'âge plus mûr qui est sur la brèche, un très-bel enseignement.

Epuisé de ses folies, le siècle dernier s'avisa jadis, pour s'en distraire, de chercher un guide vers la raison et les sérieux devoirs dans la lecture d'*Emile :* le roman intime de Charles Simart est d'une moralité bien plus haute; le combat y donne la victoire, la fiction en est absente et la vérité, justifiée par ses preuves, y remplace les paradoxes de la philosophie.

FRANCIS WEY.

L'INSTINCT ET LA RAISON.

L'école du village que j'habite se trouve isolée au milieu de promenades ombragées ; elle doit sans doute à cette position d'avoir été choisie comme point de réunion par les hirondelles de nos environs, qui s'y rassemblent vers la mi-septembre, afin de se préparer à leur migration prochaine.

Perchées sur les chéneaux de l'édifice, elles le couronnent d'une bruyante auréole de caquets argentins; puis, au signal donné par l'une d'elles, toutes s'envolent et forment d'immenses spirales dans les cieux, où elles s'exercent longtemps à diverses manœuvres pour s'abattre ensuite sur leur toit favori, préparant ainsi leurs récentes



couvées aux fatigues du long voyage qu'elles vont entreprendre.

N'y a-t-il pas un touchant rapport entre ces passagères habitantes de nos rives préludant à leur pérégrination dans les airs et ces enfants se préparant à leur voyage dans la vie, partant du même édifice pour aller, comme elles, loin de leur berceau chercher des beaux jours que l'homme, dans son humeur inquiète, trouve rarement près de lui?

Mais la jeune transfuge ailée reviendra avec le frais printemps, nous la verrons rentrer au nid qui la vit naître pour y être mère à son tour, tandis que plus d'un jeune exilé de l'école mourra peut-être sur le sol étranger, pleurant son beau pays et le paisible toit qui abrita sa studieuse et rieuse enfance. Hélas! c'est que l'hirondelle obéit à son Créateur qui lui assigne le lieu et le terme de son exil, et que le guide superbe qu'on nomme *raison* ne vaut pas l'impulsion divine donnée à l'aimable oiseau.

Grand Dieu, accorde aux écoliers, ainsi qu'à l'hirondelle, cet *instinct* merveilleux qui lui fait sans cesse trouver ailleurs les biens qu'elle goûtait chez nous!

J. PETIT-SENN.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA VAPEUR.

PREMIER ENTRETIEN.

Où peut conduire un accident!! — Ce que l'on a entendu pendant longtemps, dans le monde, par le mot de *vapeurs*. — Vapeur d'eau. — Son origine dans l'air libre. — Les transformations qu'elle peut subir par les variations de pression ou de température atmosphériques. — Rosée. — Brouillards. — Gelée blanche. — Givre. — Formation de vapeur froide visible dans un air plus froid. — Condensation de la vapeur des appartements sur les vitres. — Condensation de la vapeur extérieure sur les murs, au dégel. — Verglas.

C'était jour de fête, la famille se réunissait pour célébrer celle de son chef; nous étions tous à table, et déjà nous avions dépassé le moment où les estomacs n'ont pas d'oreilles. Le champagne était venu, les dames parlaient plus haut, les demoiselles causaient avec volubilité, la gaieté était peinte sur tous les visages. L'heure du café, enfin, arrive; mais pour faire les honneurs d'un nouvel appareil, la maîtresse de la maison veut qu'il soit apporté sur la table et que chacun le voie fonctionner.

A cette époque, le système primitif de l'invention de M. Babinet était modifié; et au lieu d'être superposés, les deux vases se faisaient équilibre sur une tige horizontale, mobile à son milieu, comme le fléau d'une balance. L'un, sorte de grande coupe en verre, contenait le café en poudre; l'autre, en forme de cafetière, hermétiquement fermé d'un bouchon à la partie supérieure, recevait de l'eau, qu'une lampe à alcool échauffe et fait passer, sur le café, dans l'autre vase. Un robinet inférieur lui donne issue enfin, lorsqu'elle s'est imprégnée de l'extrait et de l'arome du moka. Chacun s'extasie sur la nouveauté et l'élégance du système (c'était au commencement du perfectionnement). Les indications imprimées du fabricant avaient été ponctuellement suivies : le café était dans la première coupe, et l'eau dans la cafetière; l'alcool brûlait dans la lampe, dont le couvercle à ressort appuyait sur la bouilloire affaissée. On n'attendait plus que l'ébullition et le transport de l'eau du vase qui la contenait dans celui qui recélait le café, lorsqu'une jeune et malicieuse cousine me demanda, en ma qualité de médecin, c'est-à-dire d'homme qui doit savoir d'abord la médecine et ensuite un peu de tout, comment les choses allaient se passer. Rien n'est plus agréable que d'instruire la jeunesse, et de pouvoir lui donner des idées nettes et précises sur les choses qui, dans le monde, se passent sous les yeux de tous. C'est un excellent moyen de détruire les fausses interprétations et de tuer les préjugés. J'étais en train de faire comprendre à ma jeune voisine que l'eau de la cafetière, bouchée et chauffée, allait passer à l'état de vapeur; que cette vapeur presserait la surface du liquide en ébullition et chasserait ainsi l'eau chaude par le tube de communication établi entre les deux vases; que cette eau bouillante, allant baigner le café en poudre, s'emparerait de ses principes aromatiques et excitants, et reviendrait ensuite dans le vase d'où elle était sortie, lorsque celui-ci, soulevé par le transport de l'eau dans l'autre vase, ferait éteindre la lampe à alcool, et serait un peu refroidi. Tout à coup, je suis interrompu dans mon explication par une violente explosion, et nous voyons le vase clos voler en éclats, la vapeur s'échapper de toutes parts sans considération pour les assistants et mettre tout le monde en fuite... Heureusement personne ne fut grièvement blessé; quelques légères brûlures sans importance furent les seules conséquences de cet accident.

Bientôt le calme revint dans les esprits et avec lui chacun reprit la place qu'il occupait; le café fut préparé suivant la vieille méthode du filtre de fer-blanc et dégusté à l'aise.

C'est alors que les interrogations se croisèrent de toutes parts et sur la cause de l'accident et sur la manière dont l'appareil devait fonctionner...

Enfin cette *énorme question* me fut posée : Qu'est-ce donc que la VAPEUR? Comment peut-elle avoir la force de briser un vase de porcelaine aussi épais? Comment se fait-il que les morceaux du vase aient pu être lancés avec assez de puissance pour se fixer dans la muraille? et chacun de me faire une demande particulière.

Pour tout dire, je ne savais à qui répondre; enfin je demandai un peu de silence pour m'expliquer; et comme chacun croyait recevoir une réponse à sa question, tout le monde se tut.

J'espérais me tirer d'affaire sans trop de frais d'explication, en faisant entrevoir que toutes ces questions, pour être résolues, demanderaient de trop grands développements, et que, si l'assemblée y consentait, nous parlerions d'autres choses. Peines inutiles, soins superflus.

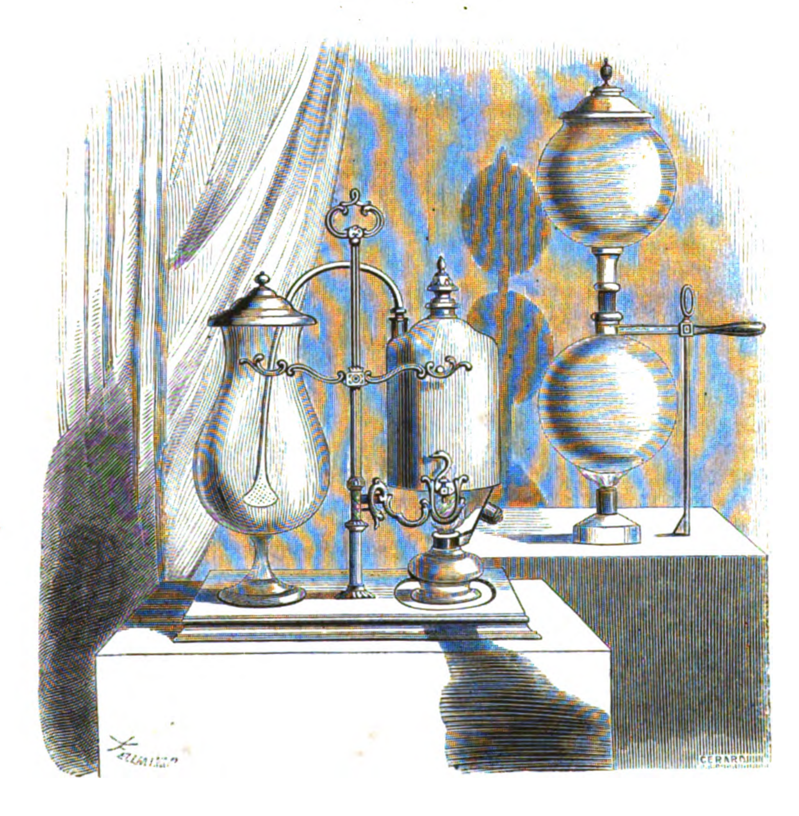
— Que voulez-vous donc de moi? m'écriai-je. Faut-il vous dire pourquoi le vase s'est brisé, pourquoi les mor-



ceaux ont été projetés au loin ; ou bien faut-il vous faire connaître quelle est la force en elle-même qui a produit cette rupture ?

— Nous voulons tout savoir ; nous voulons connaître ce que c'est que la vapeur, et comment elle se forme ; quelle est sa puissance, et comment elle se produit.

— Ce que vous me demandez là, mes chers amis, c'est tout simplement l'histoire de toute la météorologie aqueuse, de toute industrie qui a pour base, pour force, pour mobile, la vapeur chauffée et surchauffée. C'est la formation de la rosée, des brouillards, des vents, de la pluie, de la grêle et de ses dérivés, des gelées blanches, des neiges ; c'est l'histoire des travaux de Denis Papin et de ses successeurs ; des bateaux à vapeur et des machines appliquées aux fabriques, aux chemins de fer, à l'agriculture, à la cuisson en grand d'animaux entiers, au chauffage des grands établissements, à toutes les opérations enfin où il faut de la force pour faire mouvoir, de la chaleur opérant à de très-hauts degrés, pouvant être modérée à volonté, tout en agissant sur de grandes étendues. Est-ce là ce que vous voulez ? Cela ne vous effraye-t-il pas ? Je le veux bien ; mais il nous faudra de longs entretiens qui nous prendront plusieurs soirées, pendant lesquelles les jeux et la danse seront suspendus ; de plus, je demande à ne pas être interrompu pendant toute ma narration, à moins, pourtant, que mes explications ne soient pas suffisamment claires. Enfin, comme tout orateur qui veut se donner de la verve et se mouiller les lèvres de temps en temps, je demande un verre de grog ; à ces conditions, je commence dès ce soir. Je placerai mes jalons en vous donnant d'avance le



Ancien et nouveau système de cafetière. Dessin de Fellmann.

sommaire des phénomènes que je dois vous expliquer chaque soirée, comme je le ferais pour un chapitre, si je l'écrivais.

Je commence : quand vous en aurez assez, vous me le direz.

— Mais, reprit ma jeune cousine, ne commencerez-vous pas par nous parler de la vapeur qui fait mouvoir les locomotives ?

— Si vous me demandiez l'histoire de la pomme, commencerions-nous, chère enfant, par la pomme cuite, ou la marmelade ? Non : eh bien, avant de vous parler de la vapeur *cuite*, laissez-moi vous dire ce que c'est que la vapeur ordinaire ou *crue*.

— Soit, nous vous écoutons.

— Le mot *vapeur* est rempli de significations dont on se faisait généralement une idée assez vague. Jusqu'au moment où les chemins de fer se sont vulgarisés en France, le mot *vapeur* ne rappelait, aux gens d'un certain monde, qu'une affection de nature nerveuse, quelquefois réelle, le plus souvent simulée, dont certaines femmes ont tellement abusé, que cette dénomination seule était devenue un sujet de sarcasme.

Cet abus a fait changer le mot qui désigne la maladie, pour ne pas exciter l'envie de rire qu'il provoque, aussi ne parlons-nous de ce genre de vapeurs que pour simple mémoire, et pour vous engager, jeunes personnes, à n'en jamais avoir.

Les vapeurs d'éther n'ont guère servi jusqu'ici qu'à combattre l'effet fâcheux de celles que nous venons de signaler. Les vapeurs des huiles essentielles, les arômes des fleurs, employés par la parfumerie pour la toilette des dames, ne sont consignés ici que pour compléter la no-

menclature des substances qui peuvent passer sous cette forme, telles que la vapeur de charbon, si dangereuse pour la santé; celle de mercure, qui, bien que métal liquide, donne à la température ordinaire des vapeurs; la glace elle-même et la neige se dissipent en vapeurs, sous l'influence d'un vent rapide et sec, etc. Enfin, les métaux fondus à une haute température donnent aussi des vapeurs. Tous les corps peuvent donc former de la vapeur, pourvu qu'ils soient suffisamment chauffés. La vapeur d'eau, la seule dont nous voulions nous occuper d'une manière particulière dans cette causerie, répandue dans l'espace, provient de l'évaporation des étangs, des lacs, des rivières, des fleuves et surtout des mers, pour fournir à l'arrosement du globe.

Et remarquez bien que nous ne parlons que de la vapeur de l'air.

Accumulée, à différentes hauteurs, sous la forme de nuages, elle est transportée par les vents dans toutes les parties des îles, des continents et des mers.

La vapeur d'eau, ainsi considérée à l'état libre dans l'atmosphère, mélangée à l'air, donne à ce fluide la transparence qui permet à l'œil d'admirer la beauté du ciel dans les pays méridionaux, et de le sonder à des profondeurs immenses.

Sa précipitation sur la surface du globe, dans les circonstances différentes de rayonnement lent, de froid brusque, de compression et de dilatation atmosphériques, enfin de transport dans les hautes régions, offre à l'observateur une foule de transformations qui, toutes, ont fixé l'attention des physiciens et des naturalistes; qui, toutes, ont excité leur sagacité, pour déterminer et expliquer le mode de production de chacun des changements d'aspect, de forme ou d'état que revêt, dans ces diverses conditions, la vapeur contenue dans l'air.

Lorsque, par une belle nuit d'été, le soleil, après avoir échauffé la terre, se retire sous l'horizon, laissant derrière lui un ciel clair, limpide, et un air calme, celle-ci, abandonnée de l'astre de feu, privée des rayons qu'elle recevait, laisse échapper peu à peu la chaleur dont elle était pénétrée. Comme par un échange généreux entre elle et le soleil, la terre, en rayonnant de tous côtés, renvoie vers le ciel la plus grande partie de la chaleur dont elle avait été imprégnée pendant le jour; le sol se rafraîchit; tandis que l'air encore chaud qui la caresse, saisi de son refroidissement, abandonne à sa surface une partie de la vapeur qu'il avait prise un peu partout, et la laisse doucement déposer.

Pendant cet acte d'équitable restitution, l'air n'a rien perdu de sa sérénité, il conserve sa transparence, abandonne seulement ce qu'il ne peut plus garder; et au lever de l'aurore, le promeneur matinal remarque avec admiration cette multitude de perles suspendues au sommet de chaque brin d'herbe, ou roulant sur le disque de chaque feuille rafraîchie. Il est témoin du phénomène de la *rosée*, cette précipitation bienfaisante qui humecte la terre, réconforte les plantes, et qu'un rayon de soleil levant enlève de nouveau chaque matin.

« Toutes les nuits, dit un voyageur en Orient, ma tente, placée dans le désert, était exactement dans le même état que si elle eût été trempée dans une rivière. »

Dans d'autres circonstances, si l'humidité est plus grande, le refroidissement plus brusque, ou si la pression atmosphérique est devenue subitement moindre, la vapeur de l'air perd sa transparence; elle n'est plus à cet état gazeux dont la molécule unique est invisible; elle forme des globules ou pleins, ou creux, que, d'après M. Babinet, la moindre électrisation suffit pour maintenir à distance. Cette vapeur ainsi transformée se dépose en gouttelettes sur tous les corps de la nature, elle obscurcit la lumière du soleil en arrêtant, absorbant, ou dispersant en tous sens les rayons lumineux, et nous plonge dans une obscurité profonde. Elle constitue alors ces *brouillards* dont nous avons été spectateurs dernièrement à Paris, et qui souvent ont une telle étendue et une telle intensité, qu'ils enveloppent complétement des villes, des départements entiers et les plongent dans les ténèbres. Ce qu'il y a de particulier, c'est que, dans certains cas, ces mêmes brouillards sont limités à un certain espace, en deçà et au delà duquel l'air est très-limpide, tout en conservant sensiblement la même température. Vous avez pu remarquer avec étonnement, mesdemoiselles, que ces sortes de brumes se meuvent en masse et tout d'une pièce, et qu'elles envahissent de leur obscurité les endroits qui, peu de temps auparavant, étaient resplendissants de l'éclat du soleil. Ces brouillards ont généralement une mauvaise odeur qui rappelle un peu celle de la fumée. Il semble que plusieurs causes président à la fois à leur formation : ce qui l'indiquerait surtout, c'est ce déplacement en totalité, l'égalité de température de l'espace nouvellement envahi, l'odeur dont ils sont imprégnés, et quelquefois aussi l'absence de vapeur d'eau qui, dans ce cas, leur a valu le nom de *brouillards secs*.

On cite des brouillards si épais, à Londres, que pendant plusieurs heures, dans les rues et sur la Tamise, la circulation était devenue impossible, ou au moins dangereuse.

Le 10 avril 1852, par exemple, la ville se trouva, depuis six heures du matin jusqu'à midi, enveloppée de brouillards si épais, que les convois de chemins de fer et les bateaux à vapeur subirent des retards; on eut même à déplorer plusieurs abordages.

Lorsqu'au contraire la vapeur de l'air se trouve saisie, en automne ou au printemps, par un froid nocturne un peu vif, elle se dépose sur la terre, sur l'herbe ou sur les toits, en couche granuleuse, et forme alors ce qu'on appelle la *gelée blanche*. Mais le brouillard est-il plus intense, le froid plus piquant et la gelée un peu ancienne, la vapeur se dépose, sous une autre forme, sur les branches des arbres, sur les autres plantes et sur les corps de toutes sortes, non pas en une rosée qui les mouille, ni en petites granulations neigeuses dont je viens de vous parler, mais bien en de magnifiques cristallisations blanches qui, sous l'éclat d'un resplendissant rayon de soleil du matin, renvoient mille feux dans l'espace : c'est le *givre*.

On remarque aussi en hiver, par les très-fortes gelées, un phénomène bien digne de vous être signalé, que nous avons tous observé cette année sur la Seine, alors que la température marquait 14 degrés au-dessous de zéro : c'est la formation d'une espèce de *buée*. Comparée à cette basse température de l'air, on comprend que celle de l'eau est relativement élevée, puisqu'elle ne marque pas zéro; aussi les promeneurs remarquèrent-ils avec étonnement, en regardant la rivière couler, qu'il s'élevait du milieu des flots des bouffées de vapeurs, comme celles qui sortent de l'eau chaude. C'est, au reste, le même phénomène qui se produit dans les même circonstances de froid, lorsqu'on tire de l'eau d'un puits; le seau sort fumant. Pourquoi? parce que de l'eau à zéro, dans un air à 14 degrés au-dessous de zéro, se comporte comme le ferait de l'eau chauffée à 14 degrés, exposée au milieu d'un air qui serait à zéro; dans cette comparaison les termes seuls sont renversés : la vapeur plus chaude s'échappe du liquide et

se condense instantanément dans un air très-froid ; et, non-seulement elle se condense, mais elle passe aussitôt à l'état de neige, si le froid est assez intense.

L'haleine, qui, l'hiver, forme brouillard dans nos pays, se transforme en flocons neigeux dans les pays septentrionaux, elle se dépose même en glaçons sur la barbe ou sur les moustaches.

La buée que les égouts des grandes villes répandent au dehors, par leurs ouvertures toujours béantes, ne reconnaît pas d'autres causes ; l'air humide et tempéré des conduits souterrains s'échappe, à l'extérieur, dans un air plus froid ; la vapeur devient liquide et perd sa transparence.

Tous ces phénomènes, qui se passent sous vos yeux et sur vos yeux, si vous employez les lunettes au spectacle, ont certainement frappé vos esprits.

Dans un autre genre d'observations, mais du même ordre, nous voyons la vapeur, renfermée dans un appartement chaud, se condenser sur les vitres, lorsque l'air extérieur se refroidit; chacun aussitôt exprime son opinion, et, sans avoir besoin d'ouvrir la croisée, s'écrie : « Il fait froid dehors, les carreaux suent, l'eau coule contre les vitres. » En effet, la vapeur de l'appartement fournie par les luminaires, dont les produits de combustion se transforment en dernière analyse en eau et en acide carbonique, augmentée de celle qui provient de la perspiration pulmonaire et cutanée des habitants, sature l'air qui, refroidi au contact des vitres, abandonne la plus grande partie de son humidité. Cette eau peut même se congeler, en formant les curieuses arborisations que chacune de vous a remarquées.

Et, en sens inverse, on observe encore le même phénomène, car, dans la nature, tout s'enchaîne, tout se lie, les mêmes faits se reproduisent toujours dans les mêmes circonstances, quelles que soient les variantes qui les accompagnent. Sur les murailles peintes d'un escalier, lorsque, après une forte et longue gelée, le dégel se produit subitement, ce sont les murs extérieurs qui, plus froids, condensent en quantité énorme la vapeur contenue dans l'air chaud du dehors ; quantité qui est telle, que les murailles, les marches, les rampes, ruissellent. Et si le froid est assez intense, la vapeur de l'air extérieur précipitée en petite pluie sur la terre, qui est aussi très-froide, se congèle à sa surface et forme le *verglas*.

C'est la même cause qui recouvre d'eau une bouteille qu'on apporte de la cave dans une salle à manger ; ou de neige, une carafe d'eau frappée qu'on sert sur la table.

Je me résume en deux mots avant de nous séparer : partout où la température n'est pas en équilibre entre les corps qui se trouvent dans la même atmosphère, les corps froids condensent toujours et précipitent de suite la vapeur de l'air. Deux masses d'air, l'une froide, l'autre chaude, se troublent dans leur transparence ; la vapeur passe à l'état de brouillard ; une simple différence de quelques degrés suffit à cette condensation.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

Comment la chaleur peut être dégagée par la compression des gaz. — Comment leur dilatation subite produit du froid. — Théorie de la formation des nuages. — De la pluie. — De l'arrosement du globe. — Du desséchement des vallées. — De l'origine du sirocco. — De l'alimentation des sources et des rivières. — De la production de la neige. — Ouragans de neige ou *bourans*. — Des désastres qu'ils causent. — Des effets favorables de la neige aux biens de la terre. — De la formation subite de la neige dans un endroit clos, et enfin des neiges colorées.

Comme remarque importante, qui nous sera d'un grand secours pour expliquer la production du *chaud* et du *froid*, dans l'immense couche d'air atmosphérique que nous respirons, dont l'étendue en hauteur n'a pas moins de quinze lieues, qui s'étend sur les continents et sur les mers, qui, en un mot, enveloppe de toutes parts le globe sur lequel nous vivons, comme la pulpe d'une cerise entoure son noyau, disons d'abord que, toutes les fois qu'un gaz est comprimé, il s'échauffe et devient capable d'absorber une plus grande quantité de vapeur, et par contre que, toutes les fois qu'il se dilate ou augmente de volume spontanément, il se refroidit et abandonne une partie de celle qu'il possédait déjà.

Dès lors, nous vous aurons fait pressentir que, si par une cause quelconque l'atmosphère est instantanément comprimée ou dilatée, elle deviendra plus chaude ou plus froide, et qu'alors, si la nature n'a pas fait jouer un de ces mille ressorts dont elle dispose, qui mettent souvent nos prévisions théoriques en défaut, il y aura absorption de vapeur dans le premier cas, et dans le second, précipitation sous forme de *brouillard*, de *pluie*, de *neige*, ou de *grêle*, suivant l'intensité du refroidissement.

Or, sans vouloir entrer dans la théorie profonde et difficile des courants réguliers ou irréguliers d'air chaud, à différentes hauteurs, dans les divers climats, concourant à la formation des vents alizés et des vents ordinaires, les quelques principes que nous venons d'établir peuvent suffire à l'explication générale des grands phénomènes qui se passent sur les continents et sur les mers, connus des météorologistes sous le nom de *météores aqueux*, etc.

Dans les régions brûlantes de l'équateur, où le soleil nous envoie ses rayons perpendiculairement, la terre et l'eau s'échauffent considérablement ; l'air lui-même, traversé par cette immense source de chaleur, se trouve en quelque sorte entre deux feux. Sa couche inférieure absorbe toute l'humidité que la terre et les eaux peuvent lui fournir ; elle se dilate, devient plus légère et s'élève dans les plus hautes régions, vers les pôles, jusqu'à ce qu'elle rencontre des couches de même densité qui, plus froides, arrêtent son mouvement ascensionnel.

Déjà, par le refroidissement que l'air éprouve en s'élevant et en se dilatant, sa transparence diminue ; la vapeur forme des globules liquides ; des nuages se produisent à vue d'œil, et dans leur mouvement de translation vers le sommet des hautes montagnes ils se résolvent en pluies torrentielles, et plus haut encore, où la température est plus basse, en neiges qui s'agglomèrent sur les lieux élevés.

Voilà pour les *dilatations* subites d'air chargé d'humidité.

Si, au contraire, un air froid et sec vient à subir une *compression* instantanée qu'il est difficile d'expliquer d'une manière bien nette, mais que le baromètre accuse positivement par son élévation, aussitôt la température s'élève, l'air s'échauffe très-sensiblement ; il devient capable d'absorber une plus grande quantité de vapeur qui se déposera au moment où la cause qui augmente sa température cessera d'agir.

Ce sont ces dilatations et ces condensations successives des différentes couches d'air qui déterminent la formation des vents réguliers, constants ou intermittents, des calmes, ou des brises de terre et de mer, des vents secs ou

humides, suivant les circonstances dans lesquelles se sont faits ces déplacements.

Ainsi, par exemple, dans l'Orégon, les pluies sont excessivement abondantes pendant toute l'année; la côte est exposée aux vents chauds et humides qui soufflent du sud-ouest après avoir passé sur le Pacifique.

Lorsqu'ils rencontrent la surface des terres refroidies par l'hiver, la précipitation devient extrêmement abondante; la pluie tombe sans interruption, d'octobre en février, sur les pentes des montagnes Rocheuses. Les vents s'y dépouillent de toutes leurs vapeurs et poursuivent leur course dans un état complet de sécheresse, à travers les immenses plaines intérieures de l'Amérique septentrionale.

« Pendant l'été, dit M. F. Julien (1), officier de marine, auquel nous empruntons toute cette citation, les mêmes vents chargés d'humidité franchissent impunément le sol échauffé de l'Orégon, n'y déposent que des ondées insignifiantes, et emportent intacts, vers l'Orient, les trésors de vapeurs puisés sous les tropiques, et destinés à l'alimentation des sources, des grands lacs et des vallées du Missouri et du Mississipi. Comme on le voit, un vent humide, soufflant toujours du même côté, emporte et conserve avec lui la vapeur dont il est chargé, jusqu'à ce



Fleurs couvertes des perles de la rosée. Dessin de Fellmann.

qu'il rencontre des régions froides qui la condensent. Puis, dans son parcours, si ce même vent ainsi dépouillé passe de nouveau sur une contrée chaude, il se charge de nouvelles vapeurs; ou bien il dessèche davantage les endroits déjà secs qui se trouvent sur son passage. Tel est le vent qui souffle dans les déserts d'Afrique sous le nom de *sirocco*.

« Les côtes du Pérou, au contraire, jouissent d'un éternel beau temps, parce qu'elles reçoivent les vents alizés qui viennent de l'Orient, et qui ont déposé toute leur humidité par un long trajet continental, et par leur passage au-dessus des hautes chaînes de montagnes. »

L'Europe, l'Afrique offrent les mêmes phénomènes d'arrosement et de sécheresse.

En général, tous les échanges que les vents produisent entre l'atmosphère des mers et l'atmosphère des continents sont, pour l'humidité, à l'avantage des régions terrestres, et c'est de là que proviennent leur arrosement et leur fertilité.

Admirons donc ici la sagesse du Créateur qui a voulu, par une loi immuable, que l'eau des rivières et des fleuves qui vont continuellement se jeter à la mer fût rapportée par les vents sur la terre et fournît ainsi un perpétuel échange.

P. TAVERNIER (DE LA NIÈVRE.)

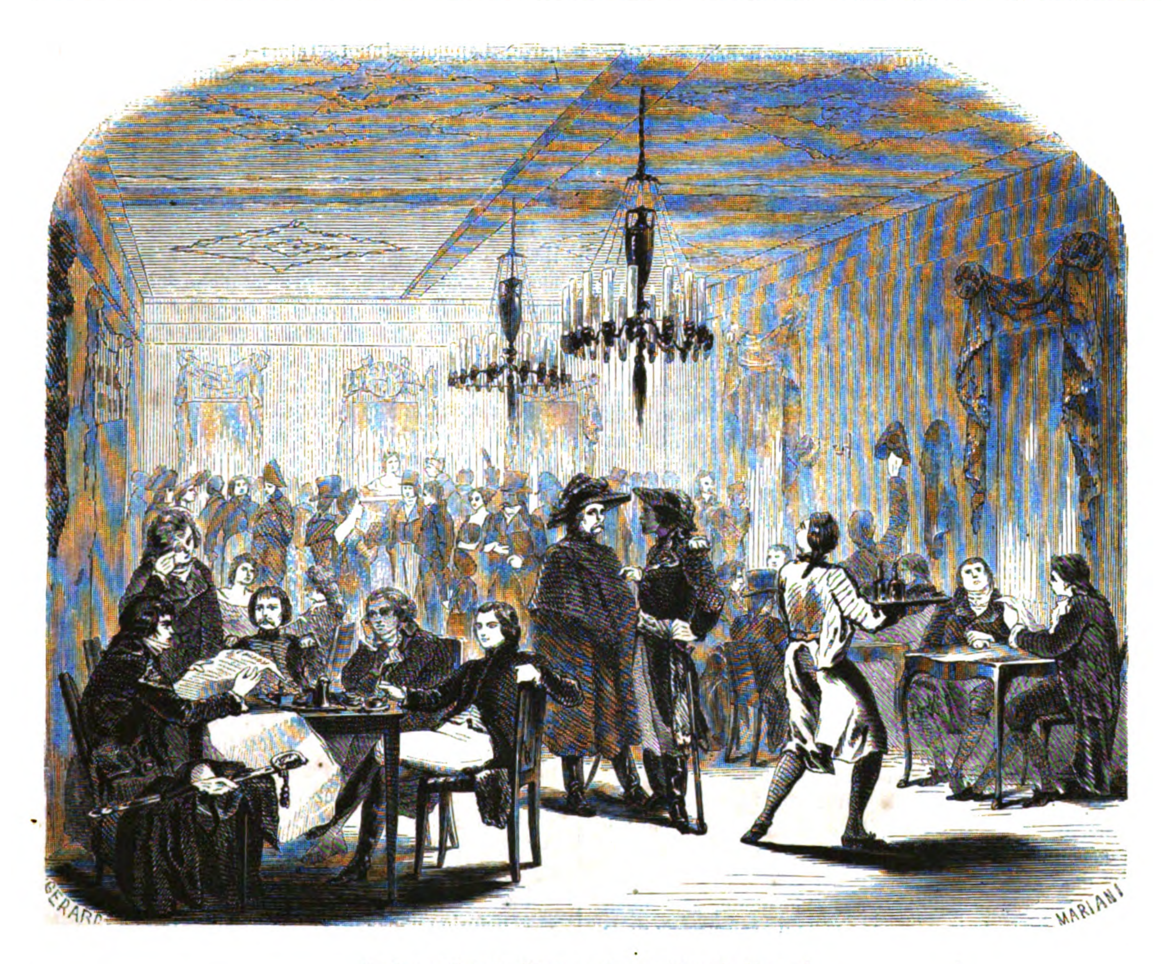
(La suite au prochain numéro.)

(1) *Courants et révolutions de l'atmosphère et de la mer*, 1860.



LE CAFÉ DE LA RÉGENCE.

Encore une des curiosités de Paris que la fée des démolitions vient de frapper de sa baguette. Mais, dira-t-on, le café de la Régence, semblable au phénix, n'est mort que pour sortir de ses cendres plus brillant et plus lumineux que jamais. Sa vieille salle, qu'un touriste anglais comparait à un parallélogramme de tartine au fromage, a fait place à de superbes salons; le bec de gaz a détrôné le quinquet, les murs se sont revêtus de gracieuses peintures ou de glaces éblouissantes. Que lui manque-t-il et qu'a-t-il perdu? Ce qui lui manque, c'est la tradition; ce sont les souvenirs, ces mystérieux anneaux qui rattachent le présent au passé; ce qu'il a perdu, c'est ce



Ancien café de la Régence. Composition de Mariani.

cachet du vieux ton et, qu'on nous pardonne l'expression, cette fine poussière des années qui consacre la réputation des monuments, des cafés et des bons vins.

Il est mort, il est donc bien mort! ce bon café de la Régence. Il était bien vieux, puisque son nom lui servait d'acte de naissance; mais c'était son plus beau titre. Il était le contemporain du café Procope de la rue de l'Ancienne-Comédie, et, pendant cette longue carrière, il avait vu bien des hommes et bien des choses dans sa salle fumeuse. Il avait vu Diderot, Jean-Jacques et tous les beaux esprits du dix-huitième siècle, l'empereur Joseph II, Robespierre et ses séides, le lieutenant Bonaparte et ses amis; à travers les modestes rideaux de ses fenêtres, quand il avait des rideaux, il avait vu, dans la rue Saint-Honoré, les amoureuses folies du régent et de Louis XV, puis l'enthousiasme des volontaires qui suivaient Lafayette en Amérique; il avait vu une morne terreur s'abattre sur la grande ville et la foule se ranger, silencieuse et tremblante, pour laisser passer les charrettes de la mort; il avait vu revenir les vainqueurs de l'Italie, de l'Egypte et du monde, et, par un triste retour, les alliés défiler et bivouaquer sur la place du Palais-Royal; il avait vu les révolutions de 1830 et de 1848. Voilà ce qu'il avait vu, ce café de la Régence, car la rue Saint-Honoré fut, pendant des siècles, une des grandes artères qui rayonnaient du centre de Paris à sa circonférence.

Or, chacun de ces noms, chacun de ces événements avait laissé sa trace dans l'histoire du café de la Régence, et c'est là ce qui faisait sa gloire. Les traditions s'y perpétuaient en passant de bouche en bouche, ce qui n'est

pas encore une trop mauvaise méthode, puisqu'on assure que c'est ainsi que nous ont été conservés les divins chefs-d'œuvre d'Homère.

C'était au café de la Régence que Jean-Jacques parut pour la première fois en costume d'Arménien. — Pourquoi ce costume, demanderez-vous, si l'on n'était pas en carnaval ? — Pour se déguiser, répondit-on. Et le moyen se trouva si excellent, qu'au bout d'une heure le café était rempli d'une foule curieuse, et qu'au bout de deux heures M. de Sartine, le lieutenant de police, envoyait une sentinelle pour contenir le monde à la porte.

Diderot y allait aussi, au café de la Régence ; mais ce n'était pas pour être vu, c'était pour voir. Car nous n'avons pas encore dit à quoi le café devait déjà sa célébrité : c'était à ses parties d'échecs. « Paris, disait Diderot, est l'endroit du monde, et le café de la Régence l'endroit de Paris, où l'on joue le mieux aux échecs. » Les plus forts joueurs, en effet, s'y donnaient rendez-vous, et les amateurs faisaient cercle autour de l'échiquier, silencieux et ne parlant que lorsqu'on les consultait sur quelque coup douteux.

Pendant les derniers temps de l'ancien régime, raconte M. E. Fournier, on remarquait un monsieur d'un certain âge, d'une mise convenable, qui passait toutes ses soirées à regarder les parties ; il ne jouait jamais lui-même, et personne, comme on dit vulgairement, ne connaissait la couleur de ses paroles ; il passait néanmoins pour un joueur de première force, car un joueur seul pouvait trouver de l'intérêt à un pareil spectacle. Or, un jour, un coup douteux se présente ; on le consulte.

— Messieurs, répond-il alors, vous vous trompez sur mon compte, je ne sais pas la marche des pièces.

— Mais alors comment pouvez-vous vous amuser à nous voir jouer tous les soirs depuis dix ans ?

— Oh ! messieurs, cela ne m'amuse pas, au contraire ; mais ma femme m'ennuie si terriblement chez moi que, par comparaison, je me trouve ici en paradis.

Vers la même époque, l'empereur Joseph II, de passage à Paris, allait payer son tribut à la célébrité toujours croissante de notre café ; mais il y allait incognito, et, s'il se déguisait, ce n'était pas en Arménien.

La Révolution faillit porter un coup funeste au café de la Régence. La rue Saint-Honoré, avons-nous dit, était le chemin de la place de la Révolution, et, à une époque où chacun tremblait pour sa tête, on n'aimait pas à voir ceux qui allaient mourir.

Robespierre, plus philosophe, sans doute, se rendait souvent au café de la Régence ; mais il avait parfois de la peine à rencontrer un partenaire, car on savait qu'il n'aimait pas perdre. Un jour, il trouva la salle à peu près vide, et les rares habitués ne se pressaient pas de proposer une partie au terrible dictateur, quand un jeune homme, sans dire mot, vint s'asseoir devant lui.

— Que jouons-nous, citoyen? demanda Robespierre.

— Une tête !

— Que veux-tu dire ?

— C'est bien simple : je te joue ma tête contre celle d'un condamné à mort. L'enjeu te convient-il?

Robespierre réfléchit un moment, regarda en face le jeune homme qui lui faisait cette étrange proposition, et répondit enfin : Soit !

La partie s'engagea. Elle fut longue et chèrement disputée. Les habitués s'étaient levés et entouraient les joueurs, retenant leur souffle. Robespierre semblait, à chaque pion enlevé, animé d'une inquiète ardeur, qui se traduisait par le froncement de ses sourcils ; son adversaire, au contraire, était aussi calme que s'il se fût agi pour lui d'une partie ordinaire. Un moment, la galerie crut qu'il avait perdu ; mais tout à coup une combinaison hardie lui donna la victoire.

Robespierre paya, en signant l'ordre de mettre en liberté celui dont la vie avait été l'enjeu de la partie ; mais les spectateurs de cette scène racontèrent que jamais ils ne l'avaient vu en aussi méchante humeur.

La chute du Comité de salut public ramena la foule au café de la Régence ; au sortir de la sombre époque qu'il venait de traverser, Paris voulait se distraire, et Paris aimait le café de la Régence.

Quelques années plus tard, nous y retrouvons Bonaparte, Langlois, Junot, Talma et Bourrienne, causant guerre, sciences ou théâtre (1). Bonaparte, simple lieutenant, fréquentait déjà le café et perdait toujours aux échecs ; mais, disent assez naïvement les garçons, on assure que plus tard, aux Tuileries, il gagna toutes les parties.

C'est à lui que serait arrivée l'anecdote suivante :

De retour à Paris après l'immortelle campagne d'Italie, il s'était rendu en bourgeois au café de la Régence. Il aperçut dans un coin un homme d'une soixantaine d'années, dont le costume, moitié civil, moitié militaire, le frappa. Il alla s'asseoir auprès de lui, et, quelques instants après, il avait lié conversation et engagé une partie d'échecs avec l'inconnu. Aux premiers mots, du reste, il avait reconnu à qui il avait affaire ; c'était un officier supérieur autrichien, blessé et fait prisonnier à Marengo, qui était venu à Paris pour se guérir de ses blessures.

Du reste, notre Autrichien était un joueur d'une jolie force ; Bonaparte ne tarda pas à s'en apercevoir ; aussi s'arrêta-t-il pour réfléchir à un piége que lui tendait son adversaire.

— Un échiquier ressemble fort à un champ de bataille, dit alors celui-ci, et je croirais volontiers que le joueur habile doit être un bon général.

— Peut-être ! se contenta de répondre Bonaparte, très-occupé à sortir du mauvais pas où il s'était mis.

— Il n'y a pas de peut-être ; les combinaisons sont les mêmes. Ces pions, ce sont les tirailleurs ; ces grosses pièces, ce sont les corps d'armée, les réserves, les batteries... Eh bien, que jouez-vous ?

— Ma foi ! je n'en sais rien, je suis mat.

— Que vous disais-je ? Je suis du métier, et vous n'êtes qu'un bourgeois.

Un autre que Bonaparte lui eût peut-être répondu que sa conclusion n'était pas exacte, car le vaincu du café de la Régence avait été le vainqueur de Marengo ; mais c'eût été froisser un amour-propre, raviver un chagrin. Bonaparte se tut et laissa à son adversaire ses illusions.

De nos jours, le café de la Régence n'avait plus conservé qu'une supériorité, celle des échecs. D'Angleterre, d'Amérique, les joueurs s'y donnaient rendez-vous. Les parties s'inscrivaient comme au livre d'or de la noblesse. Tel joueur tenait tête à deux, à trois adversaires ; tel autre jouait les yeux bandés ; enfin bien des parties s'y sont engagées par correspondance. De quelle utilité la télégraphie électrique n'eût-elle pas été en pareille occurrence ! Voyez-vous le joueur de Paris attendant la dépêche qui doit lui annoncer, de Londres ou de New-York, si son partenaire avance la tour ou le cavalier !

CH. WALLUT.

(1) C'est la scène que notre gravure reproduit. Voici l'ordre des personnages, de droite à gauche : Bonaparte, Langlois, Junot, Talma et Bourrienne.



CHRONIQUE DU MOIS.

LES PATINEURS DE HYDE-PARK.

Lorsque les Anglais prennent goût à un exercice, ils y mettent tout d'abord une ardeur qu'on croirait, au premier abord, incompatible avec leur flegmatique caractère; mais la nature vit de contrastes, et depuis longtemps l'Angleterre nous a donné tant de preuves de cette vérité, qu'il est vraiment oiseux de perdre son temps à la démontrer. Tel a été, il y a un an, l'enthousiasme des *riflemen;* tel a été, il y a un mois, l'enthousiasme des patineurs de Hyde-Park.

Si vous ne connaissez pas Londres, apprenez que Hyde-Park, le bois de Boulogne britannique, est traversé par une rivière artificielle, la Serpentine, dont le nom indique les pittoresques détours. Au printemps, rien de gracieux comme ces eaux transparentes, animées par les nombreuses troupes de canards et de cygnes; mais, en janvier dernier, l'aspect était tout autre : le froid avait revêtu la rivière d'une couche épaisse de glace, les arbres étaient blancs de givre.

Cependant, à peine la nuit est-elle venue, que les gentlemen de Londres arrivent, armés de patins; la foule les suit, les marchands suivent la foule, et tout à coup le parc s'éclaire à la lueur de plusieurs milliers de flambeaux.

Mais, avant le spectacle, la mise en scène.

Ici, point de parterre, point de loges, point de stalles, mais une galerie immense qui s'étage sur les bords de la Serpentine; point de places privilégiées : les rangs sont confondus, l'homme du peuple coudoie la lady, et, dans le pays de l'aristocratie, l'égalité règne enfin sans conteste.

Trois orchestres, établis à distance sur la place, débutent par une ouverture d'opéra et jouent ensuite des airs de danse et des airs nationaux, ceux que préfèrent toujours les oreilles anglaises.

Enfin, sur le second plan, s'élèvent des tentes qui offrent à tout le monde les rafraîchissements les plus échauffants, c'est-à-dire ceux qui conviennent le mieux à la circonstance.

Mais le spectacle a commencé.

Dix mille patineurs, armés de torches, se sont élancés sur la scène, et la foule a accueilli par ses hurrahs ou par ses grognements les succès des uns ou les mésaventures des autres.

Ce n'est d'abord qu'une fantastique mêlée où l'œil a peine à suivre les capricieuses évolutions de ces lumières qui se croisent, se heurtent, s'éloignent et se rapprochent.

Puis les orchestres attaquent un air de ballet, des quadrilles se forment, et l'ordre succède au désordre.

Ce n'est, du reste, que le prélude de la fête.

Il est neuf heures, les danses ont cessé; un gentleman paraît au milieu de l'espace laissé libre. Son corps tout entier n'est que lumière. Il a un falot sur la tête, un falot sur la poitrine, un falot à chaque jambe, un falot à chaque bras; enfin ses mains tiennent chacune une torche. Derrière lui, huit cents patineurs se forment en ligne, et tous ensemble, comme un bataillon serré, le gentleman lumineux à leur tête, s'élancent vers une des extrémités de la Serpentine, s'y arrêtent de front, font volte-face, et recommencent la manœuvre avec le même bonheur et la même régularité.

— Laissez passer le train express, s'écrie la foule, qui applaudit avec enthousiasme, et secoue sur son passage les étincelles de ses torches.

Après le train express, voici la bataille.

Deux camps se sont formés, chacun a choisi son adversaire; les combattants tiennent dans la main gauche une torche au feu rougeâtre, dans la main droite un pétard ou une fusée.

La trompette donne le signal, les rangs se rompent, la mêlée redevient générale et s'anime de mille incidents d'une lutte grotesque; les pétards retentissent, les fusées montent dans le ciel sombre et éclairent la scène d'un magique reflet.

Innocente bataille qui ne fit ni une veuve, ni un orphelin, et qui ne coûta guère la vie qu'à quelques crinolines ou à quelques chapeaux incendiés.

— Longtemps après la fermeture des portes de Hyde-Park, dit le témoin oculaire à qui nous devons les détails de ce nouveau sport, les patineurs sont restés sur la glace. C'est un fait digne de remarque qu'en ce pays l'autorité se montre médiocrement jalouse de l'exécution absolue de ses règlements.

Et, comme trait de mœurs, il ajoute :

— Par des affiches la population est avertie que les parcs fermeront à une heure donnée : vous restez, et l'on ne vous dit rien; seulement les portes sont fermées; sortez comme vous pourrez, par-dessus les grilles, si cela vous plaît : le policeman vous regardera, mais jamais il ne soufflera mot.

Et il aura raison, sommes-nous tenté de répondre; l'Anglais s'attache au texte et non à l'esprit de la loi. Or, la loi dit : Les portes seront fermées, et elles le sont; mais elle ne dit pas : Le public doit sortir, et le public reste. C. W.

PÉKIN. — LETTRES D'UN OFFICIER FRANÇAIS.

PREMIÈRE LETTRE.

Quatre villes en une. — Dimensions énormes. — Boulevard sans pareil. — Ville extérieure. — Hôtel du maître du ciel. — Ville intérieure. — Forêt de palais. — Parc d'éléphants. — Ville impériale. — Sept ponts en marbre blanc. — Porte triomphale. — L'empereur jugé après sa mort. — Temples merveilleux. — Bois de Boulogne de Pékin. — Lacs féeriques. — Temple au Printemps. — Iles flottantes. — Une croix au milieu des pagodes. — Le *Te Deum*. — Ville sacrée. — Cérémonies du triomphe. — Salles du Trône. — Place des Présents. — Porte triomphale. — Palais de l'impératrice. — Splendides colonnades. — Temple où l'empereur se prosterne devant sa mère. — Le clocher de mon village.

Mon cher ami,

Te souviens-tu de ces paroles que tu prononças quand j'allai t'embrasser avant mon départ pour la Chine :

— Que tu es heureux d'aller dans ce pays des étonnements! Ah! s'il ne dépendait que de moi de te suivre dans ces lointaines et curieuses contrées!...



Eh bien, cher ami, toutes ces merveilles, plus ou moins surfaites, je les ai vues ; j'en suis encore stupéfait, et je ne sais si ma pauvre plume de lieutenant pourra t'en donner une idée. Mais je te fais attendre, et Pékin est là avec ses portes colossales et ses remparts de dix-sept mètres de largeur, où plusieurs voitures pourraient marcher de front.

Sans plus de préambule, j'entre donc en matière, c'est-à-dire j'entre dans Pékin.

Sache d'abord que Pékin n'est pas une ville, mais bien quatre villes distinctes. Il se compose en effet de quatre cités immenses, bâties les unes à la suite des autres, et traversées dans toute leur longueur par un même boulevard central dont les trottoirs sont larges comme nos boulevards de Paris.

A l'entrée de chacune de ces villes s'élèvent de nouveaux remparts, de nouvelles portes, de nouveaux arcs de triomphe.

A droite et à gauche de cet immense boulevard central, on rencontre à chaque pas des richesses et des splendeurs inouïes : ce sont de hautes pagodes, des palais en marbre, des temples somptueux, des lacs féeriques, des statues en bronze qui ont jusqu'à quatre-vingts pieds de haut, des parcs immenses, des fontaines colossales, des places de trois kilomètres de longueur. C'est en suivant ce grand boulevard central que nous traverserons successivement ces quatre villes qui forment Pékin et qui se nomment : la ville extérieure, la ville intérieure, la ville impériale, la ville sacrée ou ville interdite.

Tu vois déjà, cher ami, que ce qui distingue Pékin c'est le grandiose et l'immensité. Tout vous étonne d'abord et vous écrase dans cette ville de géants ; les désenchantements ne viennent qu'en second lieu.

Quand on entre dans la ville extérieure, on se trouve sur une vaste place bordée de colonnes. A droite et à gauche s'étendent deux enceintes qui ont environ dix-neuf cents mètres de longueur sur onze cents de largeur. L'une de ces enceintes est consacrée aux honneurs de l'agriculture, l'autre à l'adoration du maître du ciel. Dans la première s'élève un magnifique autel, devant lequel l'empereur vient se prosterner tous les ans, et demande au Ciel d'accorder à ses sujets des saisons propices. Tout autour de l'autel s'étend le champ sacré, où l'empereur vient ensuite en grande pompe tracer un sillon avec la charrue impériale qui est aussi sacrée.

Mais dirigeons-nous vers l'autre enceinte. C'est là que tu pourras te faire une idée de la grandeur de quelques institutions chinoises.

Je laisse ici parler M. Charles Dupin, dont plus d'un officier avait emporté, comme moi, dans cette expédition, le précieux ouvrage (1) :

— Au centre de cette immense enceinte, on a construit en plein air un autel aussi simple que majestueux.

Qu'on s'imagine trois tours pleines, pour imiter la montagne sainte où depuis cinq mille trois cents ans les peuples chinois sont allés adorer le Ciel. La tour supérieure a soixante mètres de circonférence, la tour intermédiaire a quatre-vingt-dix mètres, et la tour inférieure cent vingt mètres. Ce dernier développement équivaut à la longueur du pont Royal à Paris.

Des escaliers tournants extérieurs, composés de longues marches en marbre blanc, conduisent à la plate-forme de chacune des tours, plates-formes aussi pavées en dalles de marbre blanc et couronnées par de hautes balustrades. Ici point de sculptures, point d'images, point d'inscriptions, rien pour distraire l'esprit ; la réflexion seule est frappée de cette sublime simplicité.

C'est l'hôtel national, le seul où l'empereur, qui représente tout l'empire, puisse adresser au maître du ciel les remerciements et les prières du peuple entier. Pendant trois jours, le souverain se prépare à cette grande cérémonie religieuse et patriotique ; il s'y prépare, à la manière des pontifes, par la retraite, par la prière et par le jeûne. Lorsqu'arrive le jour de la solennité, tous les travaux sont suspendus dans les quatre cités de l'immense capitale. Le maître du ciel absorbe toutes les méditations, et la physionomie, comme la démarche de tout un peuple, est empreinte de gravité.

Figurons-nous maintenant un monarque dont le caractère est sanctifié dans la pensée de ses sujets, un souverain devenu le suprême hiérophante de cinq cents millions d'êtres vivants ; voyons-le s'avançant sous trois arcs de triomphe, parcourant ainsi l'avenue centrale, véritable Voie sacrée, entouré par les grands dignitaires et suivi par l'élite des guerriers d'un empire qui couvre à lui seul un tiers de l'Asie : il arrive au centre de l'enceinte réservée ; il monte, au milieu des princes et des ministres, la première, la seconde, la troisième tour qui forment l'autel ; il vient pour adorer, sans avoir sur sa tête d'autre dais que le ciel, le Dieu même du ciel et de l'univers. Sa voix qui s'élève et son front qui s'humilie expriment les actions de grâces et les supplications de tous les millions d'êtres qui reconnaissent deux lois dans le monde : sur la terre, la loi du prince-pontife ; au ciel, la loi du souverain des souverains ! Les païens, nulle part, n'ont imaginé de plus magnifique et de plus imposant spectacle. —

Eh bien ! cher ami, que dis-tu de la barbarie chinoise?

Mais voici une nouvelle enceinte et de nouvelles portes : c'est la ville intérieure ou ville gouvernementale. Entrons.

En portant nos regards à droite et à gauche du boulevard central, que nous suivrons toujours, nous serons éblouis par une centaine de temples et de palais. Ce sont les ministères de l'empire, avec leurs belles colonnades de marbre blanc, l'Académie impériale avec ses toits dorés, le temple de Confucius qui s'élève au milieu d'un bosquet ; c'est un Panthéon gigantesque, des colléges, le splendide hôtel des censeurs impériaux ; devant ces palais, des places avec des arcs de triomphe, des statues et des fontaines ; après ces places, des parcs immenses où paissent des troupeaux d'éléphants, qu'on élève pour la majesté des fêtes nationales.

Tout cela est merveilleux. Mais j'aperçois les remparts de la ville impériale, et je suis irrésistiblement entraîné vers ses prodiges. Pour arriver jusqu'à ses portes, nous serons obligés de traverser un vaste canal. Mais la chose ne sera point difficile, ayant à notre disposition sept ponts gigantesques. Ils sont bâtis en marbre blanc et très-rapprochés les uns des autres. Après avoir traversé le canal, nous nous trouvons sur un quai spacieux, en face de la porte de la cité impériale. Cette porte offre cinq passages ; celui du milieu, tout couvert de sculptures et de dorures, est réservé à l'empereur.

A mesure qu'on s'avance dans la ville impériale, on aperçoit, à droite et à gauche du boulevard central, deux vastes enceintes plantées d'arbres magnifiques. Au milieu de chaque enceinte s'élève un temple en l'honneur des aïeux de l'empereur. Les mêmes censeurs qui, pendant le règne de l'empereur, ont écrit jour par jour les

(1) *Forces productives des nations :* La Chine.

actes de sa vie et de son règne, jugent solennellement sa mémoire après son décès. Leur sentence, quelle qu'elle soit, est écrite au bas de sa tablette historique et gardée dans le temple des aïeux. Après ces deux temples, nous rencontrons un arsenal militaire fort curieux et une remarquable bibliothèque.

Mais voici un spectacle vraiment féerique ; nous ne saurions mieux faire que de citer encore M. Dupin :

— Dans la ville impériale, on rencontre un immense parc, qui peut être appelé le bois de Boulogne de Pékin. Ce parc contient deux lacs remarquables par leur longueur.

Les deux lacs sont séparés par un très-large pont en marbre ; des temples, des palais s'élèvent sur leurs bords, au milieu des belles plantations qui, de tous côtés, entourent les rivages.

Au sein du grand lac, une colline s'avance et forme vers le sud-est une presqu'île pittoresque. Près de son sommet, on a construit un beau temple consacré sans doute au Printemps. Sur les flancs de la colline, on a transporté, comme à la cascade du bois de Boulogne, d'énormes rochers, ombragés d'arbres et parés de fleurs. Un obélisque s'élève au sommet. —

Sur ces lacs ravissants, on voit circuler des barques affectant la forme des poissons les plus bizarres ; des jonques pavoisées, resplendissantes de dorures et peintes

Le Tsu-Kin-Tching, ou palais de l'empereur de Chine à Pékin. Dessin de Salières.

des plus vives couleurs. Quelques-unes, sculptées avec une rare élégance, sont comme percées à jour. Tout à coup on voit se balancer mollement une embarcation couverte d'arbres et de fleurs au milieu desquels s'élève une riante habitation.

Ces embarcations extraordinaires sont de petites îles flottantes.

Voici comment on les construit :

On forme d'abord une espèce de radeau avec de gros bambous. Sur ce radeau on transporte une couche épaisse de bonne terre végétale, et bientôt on voit s'épanouir à la surface des eaux ces petites villas enchantées.

Maintenant, si nous tournons nos regards vers l'occident, nous verrons une croix sur le sommet d'un temple. Une croix à Pékin ! tu ne pourrais l'imaginer, cher ami, ce qu'un chrétien éprouve à cette vue. Cette église a été bâtie autrefois par les missionnaires, ces infatigables apôtres de l'Evangile et de la civilisation ; plus d'un siècle elle est restée fermée, aujourd'hui elle s'est ouverte pour nous recevoir. C'est là que nous avons chanté le *Te Deum* et le *Salvum fac imperatorem* à plus de six mille lieues de notre chère patrie. Je ne pourrais jamais te peindre l'émotion qui remplissait tous les cœurs, émotion combattue en vain par une pluie torrentielle qui filtrait jusqu'à nous par la toiture dégradée.

Il ne nous reste plus à voir que la ville sacrée.

Je te confie encore à M. Charles Dupin, qui t'introduira dans cette cité et t'expliquera mieux que personne ce prestigieux sanctuaire.

— Un canal large et profond entoure les quatre côtés de la ville sainte; il est bordé par des murs de quais construits avec d'énormes blocs de granit. Ce fossé grandiose sert de défense en avant des remparts.

Aux jours glorieux où le souverain du Céleste Empire avait à célébrer des victoires, il se transportait sous la porte triomphale qui s'élève à l'entrée de la ville sainte. L'armée s'avançait vers l'empereur pour lui présenter ses prisonniers et ses trophées; elle arrivait en suivant la vaste voie centrale qui traverse trois des quatre cités avant d'atteindre la ville sacrée. Si l'on supposait que l'avenue des Champs-Elysées traversât trois villes comme Paris avant d'arriver à l'Arc-de-Triomphe, transporté devant l'entrée du palais des Tuileries, et que, sous la voûte glorieuse, le souverain attendît son armée au retour d'une victoire, on aurait l'idée de la grandeur de la scène offerte en avant de la ville sacrée.

Après avoir franchi cette porte triomphale, nous nous trouvons sur une place carrée, où, tous les ans, l'empereur fait distribuer ses présents, soit aux princes étrangers, soit aux grands vassaux, ainsi qu'aux ambassadeurs.

Franchissons la place des Présents, et nous arrivons directement sous une porte encore plus monumentale que les précédentes et présentant dix colonnes de front pour décorer sa façade à triple entrée : telle est la porte de la Concorde souveraine. Plus loin, sur une place admirable, s'élève une salle du Trône. Cet édifice n'a pas moins de trente-trois mètres de hauteur, et de superbes rampes en marbre blanc y conduisent.

C'est là que l'empereur tient ses assemblées les plus solennelles.

C'est là qu'il admet le généralissime de l'armée, recevant sa grave et dernière audience, quand celui-ci doit partir pour une expédition lointaine. —

Après cette salle du Trône, on en rencontre encore deux autres également riches et grandioses. Puis vient le palais de l'impératrice, monument incomparablement plus vaste que les Tuileries, tout bâti en marbre blanc, entouré d'arcs de triomphe, de colonnes, d'obélisques et de fontaines.

A côté du palais de l'impératrice s'élève un autre palais d'une architecture simple et grave. Trois grilles sculptées et dorées l'entourent comme un sanctuaire. Ce temple, cher ami, fait honneur à Pékin. Autant le monument élevé à l'adoration du maître du ciel est imposant et sublime, autant celui-ci est simple et touchant. C'est dans ce temple que l'empereur, le jour anniversaire de sa naissance, vient rendre hommage à sa mère en se prosternant à ses pieds. Quoi de plus grand et de plus saint que cette institution?

Nous voilà maintenant au bout de nos pérégrinations à travers la ville sacrée. Je n'ai plus qu'un mot à te dire sur cette cité interdite : c'est de son sein que j'ai le plaisir de t'écrire, ce qui prouve qu'elle n'est pas tout à fait interdite. Tu sais comment l'interdiction a été levée : à coups de canon.

Maintenant, cher ami, que j'ai tâché de te faire entrevoir cette prodigieuse capitale de quatre villes immenses, j'ai une recommandation à te faire : n'envie pas trop mon sort; si tu savais comme on est triste, si loin de la patrie, et d'une patrie qui s'appelle la France!

Je suis environné de merveilles, et, de ma chambre, je vois les dix coupoles dorées d'un temple chinois; mais crois bien, cher ami, que j'aimerais cent fois mieux voir le petit clocher de mon village avec son coq de fer-blanc.

P.-S. Cette première lettre n'est qu'un coup d'œil général. Les détails et les curiosités seront dans mes lettres suivantes, où, en repassant par les quatre villes de Pékin, je te dirai les mœurs et les coutumes des habitants.

DEUXIÈME LETTRE.

L'agriculture chez les Chinois. — Veuves inconsolables. — On leur élève des arcs de triomphe. — Ministère des cérémonies et des rites. — Bibliothèque impériale. — Les Chinois se prosternent devant les livres. — Encyclopédie colossale. — Dictionnaire de l'Académie chinoise. — La tortue et l'écrevisse. — Grand palais de l'Université. — Temple de Confucius. — Le Saint-Denis de Pékin. — Panthéon. — Voltaire et Rousseau. — Palais d'éducation des jeunes filles destinées au service de la cour. — Étiquette extraordinaire. — Politesse outrée. — Politesse des voleurs. — Anecdote. — Bacheliers en croupe. — Théâtres de Pékin. — Rôles des femmes remplis par des hommes. — Singulier usage. — Restaurants chinois. — Trente serviettes pour un consommateur. — Note des dîners chantée avec accompagnement de tam-tam. — Triste refrain. — On paye la note. — Pêcheurs et cormorans. — Hôtellerie de la maison aux plumes de poule. — Curieux détails. — On couche pour un demi-centime. — Visite chez les Chinois. — Climat de Pékin. — Boue incroyable. — Passage des boulevards sur les épaules des portefaix. — Chutes comiques. — Fiacres de Pékin. — Jeu du volant. — Singulières raquettes. — Conclusions.

Mon cher ami,

Je t'ai parlé, dans ma dernière lettre, d'une enceinte consacrée aux honneurs de l'agriculture, et qu'on trouve dans la ville extérieure. De très-beaux arbres plantés à l'intérieur de l'enceinte s'étendent à partir du périmètre; ils entourent de toutes parts une longue place centrale et rectangulaire. Cette place est composée de trois rectangles contigus, rangés du nord au midi, ayant une même largeur de quatre cents mètres, et les trois réunis offrant une longueur d'un kilomètre. Telle est la grandeur d'une place qui s'étendrait du Louvre à la grille des Tuileries, près de l'obélisque. Ne sois point étonné, cher ami, de tous ces honneurs rendus à l'agriculture.

Le peuple chinois a conçu que l'agriculture était pour lui plus que pour aucun autre peuple la source d'une incomparable grandeur.

Le cultivateur chinois, inspiré par le génie de l'agriculture, soulève infatigablement les eaux pour les déverser sur les pays plats et même sur les hauteurs. Tel est le secret d'une industrie rurale dont rien n'approche en Orient. Ce travail incomparable a fini par produire la vraie grandeur d'un empire qui nourrit plus d'habitants que n'en contiennent même aujourd'hui, prises ensemble, l'Europe, l'Afrique et l'Amérique.

Au nord de cette enceinte, on aperçoit une réunion de petits arcs de triomphe, érigés en l'honneur des jeunes filles qui ont renoncé au mariage pour mieux se dévouer au service de leurs parents, ou en l'honneur des veuves inconsolables qui ont refusé de passer à de secondes noces par respect pour la mémoire de leur mari. Après leur mort, elles sont glorifiées avec pompe et solennité. On forme des souscriptions et on élève des monuments à leur vertu. En supposant qu'un pareil usage fût consacré à Paris, je me demande si ces arcs de triomphe, c'est-à-dire de vertu, n'y seraient pas un peu rares. J'avoue qu'ils sont assez nombreux à Pékin. La ville est si grande et si peuplée!



Parmi les ministères que nous rencontrons en entrant dans la ville gouvernementale, il en est un qui mérite toute notre attention : c'est le ministère des cérémonies et des rites. Voici ce qu'en dit M. Dupin : — Le peuple chinois est susceptible d'éprouver profondément le plus sérieux, le plus noble des sentiments : celui du respect et de la vénération. Le temps, ce père du monde, ce serviteur de l'Eternel, est aux yeux des Chinois la source de tout respect; il donne aux ancêtres une sorte de majesté qu'il fait partager au père, à la mère, placés par le maître du ciel entre les ancêtres et les enfants. Cette suprématie vénérée, il en revêt la vieillesse, qui, par son expérience, exprime la sagesse thésaurisée ; de proche en proche, il l'étend de la vieillesse aux autres âges, en ne s'arrêtant qu'à l'enfance.

Le ministère des cérémonies et des rites, c'est l'administration suprême de ce sentiment de respect et de vénération introduit dans les mœurs et fortifié par les lois. Il règle les actes extérieurs entre le maître du ciel et le souverain, et les mandarins, et le peuple ; entre le souverain et ses sujets, et ses tributaires, et les étrangers; entre les mandarins et les administrés; entre les ancêtres et les vivants; entre le père et la mère et les enfants ; entre la veuve et ses fils. Enfin, ce ministère descend jusqu'aux égards que se doivent entre eux les citoyens d'un même peuple policé.

Cette chaîne infinie, dont le premier anneau remonte au ciel et dont le dernier descend presque au berceau de l'homme, cette chaîne unique tient enlacé le peuple du Céleste Empire; elle le rattache à ses lois, à ses mœurs, à son gouvernement, à sa nationalité tout entière, comme à la simple famille du plus obscur de ses sujets. Voilà par quels liens sacrés la grande nation chinoise, à travers ses révolutions et ses renversements de dynasties, a toujours conservé son unité caractéristique. —

En sortant de ce ministère des cérémonies et des rites, nous entrons dans l'Académie impériale. Car Pékin a, comme nous, son Académie, qui, chose remarquable, prenait naissance au sixième siècle, lorsque les lettres et la civilisation européennes périssaient écrasées par les invasions des barbares.

Cette Académie se compose, comme la nôtre, de quarante membres, et publie également son Dictionnaire. Ce Dictionnaire est-il plus avancé que celui de l'Académie française? Je le crois, et je lui reconnais l'avantage de la tortue sur l'écrevisse.

Saluons les quarante Chinois immortels, et dirigeons-nous vers le temple de la Littérature et de Confucius, appelé aussi l'Ecole impériale, parce que les leçons qu'on y donne aux lettrés sont données aux frais du Trésor.

Le grand palais de l'Université s'élève à côté de l'Ecole impériale. C'est là que l'empereur vient rendre aux vertus et au génie de Confucius l'hommage de tout l'empire. Cet hommage rendu, il explique lui-même les livres saints à l'élite des lettrés.

Tournons-nous vers le sud pour admirer un des monuments les plus imposants de Pékin. On pourrait le nommer le Saint-Denis de toutes les dynasties, car c'est dans ce temple que dorment sous le marbre les représentants de vingt-deux dynasties. Là, comme à Saint-Denis, les grands capitaines de l'empire ont reçu droit de cité, et reposent glorieusement à côté de leurs souverains.

Plus loin nous apercevons un monument aux resplendissantes coupoles; c'est le Panthéon du Céleste Empire. Tout y est merveilleux ; c'est un monument parfait, moins Rousseau et Voltaire : je crois même qu'il n'y eut jamais de Mirabeau.

A côté du Panthéon s'élève le palais des censeurs impériaux. Cette institution est une de celles qui font le plus d'honneur à la Chine. Voici quelques détails qui donneront une idée du nombre et de la gravité de leurs fonctions : les censeurs impériaux reçoivent les suppliques adressées à l'empereur et discutent les pétitions des citoyens. Ils portent un œil investigateur sur toutes les parties du gouvernement, dans la capitale et dans la province ; ils signalent à l'empereur les irrégularités, les abus de pouvoir, les concussions qu'ils parviennent à découvrir, et tous les crimes commis par les fonctionnaires publics, quelle que soit l'élévation de leur rang.

Je termine en disant que, quelque déplaisir que les remontrances et les dénonciations puissent causer aux grands de l'Etat et parfois même au souverain, la personne du censeur est inviolable.

Quand on est entré dans la ville impériale, dont tu connais déjà l'aspect général et les lacs fériques, on rencontre un monument plein de grâce, qui se cache à moitié derrière les grands arbres d'un immense jardin. C'est le palais où l'on élève, avec des soins inouïs, les jeunes Chinoises destinées au service de la cour.

Elles ne sortent de cet établissement que lorsqu'elles connaissent parfaitement l'étiquette et tous les raffinements de la politesse chinoise, la plus grande politesse du monde, si on la mesure à la longueur des compliments et à la profondeur des salutations. A Pékin, tout le monde est poli de la sorte ; jusque dans les plus basses classes on rencontre cette politesse fausse et exagérée. Voyez-vous là-bas ces deux Chinois qui se saluent jusqu'à terre et s'embrassent le bout des doigts? ce sont deux portefaix qui se font de mutuelles excuses pour s'être donné l'un à l'autre une volée de coups de poing. Les excuses dureront jusqu'à ce que la bataille recommence.

Est-on attaqué par des voleurs, ce qui ne serait pas un miracle à Pékin, on ne saurait l'être avec une politesse plus exquise. Le voleur commence par s'excuser de la démarche qu'il est obligé de faire ; il parle de sa misère, de sa nombreuse famille, du mauvais temps; puis, sans faire semblant de rien, il montre le bout d'une arme étincelante, ce qui est un peu moins poli et beaucoup plus expressif. Si la personne arrêtée est un Chinois vraiment poli, il offrira son porte-monnaie au voleur avec la même politesse qu'il lui aura été demandé, et ne le quittera pas sans lui prodiguer ses consolations.

La politesse chinoise repose sur ces deux principes : offrir beaucoup ; refuser obstinément. Si vous avez le malheur de succomber à une politesse, c'en est fait de votre réputation. Voici, du reste, un fait assez bizarre raconté par l'abbé Huc, et qui caractérise à merveille les Chinois :

— C'était un jour de grande fête, nous devions célébrer les saints offices chez le premier catéchiste du village, qui avait dans sa maison une assez vaste chapelle ; les chrétiens des villages voisins s'y rendirent en grand nombre. Après la cérémonie, le maître de la maison se posta au milieu de la cour et se mit à crier :

— Que personne ne s'en aille, aujourd'hui j'invite tout le monde à manger le riz dans ma maison.

Puis il courait aux uns et aux autres pour les presser de rester, mais chacun alléguait des raisons et partait. Il en paraissait désolé, lorsqu'il avisa un de ses cousins qui gagnait aussi la porte ; il se précipita vers lui en disant :

— Comment, mon cousin, toi aussi tu pars?... Oh! c'est

impossible; aujourd'hui c'est jour de fête, je veux que tu restes.

— Non, ne me presse pas, il faut que je retourne dans ma famille; j'ai beaucoup d'affaires! beaucoup d'affaires!

— Mais c'est aujourd'hui jour de repos; absolument tu resteras, je ne te lâcherai pas.

En même temps il le saisit par sa robe, et fait tous ses efforts pour entraîner son cousin, qui se débat de son mieux et cherche à lui prouver que ses affaires ne lui permettent pas de s'arrêter.

— Puisque je ne puis obtenir que tu manges le riz avec nous, au moins buvons ensemble quelques petits verres de vin.

Et les voilà entrés et assis dans la salle des hôtes. Le maître de la maison ordonne à haute voix, mais sans s'adresser à personne, de faire chauffer le vin et frire deux œufs. En attendant que les œufs frits et le vin chaud arrivent, on allume la pipe et l'on fume; puis on cause et on fume encore. Mais le vin se fait toujours attendre. Le cousin, qui, sans doute, était réellement pressé, demande à son gracieux parent s'il y en aura encore pour longtemps avant que le vin soit chaud.

— Du vin! fit celui-ci tout émerveillé, du vin! Est-ce que nous en avons ici? Est-ce que tu ne sais pas que je ne bois jamais de vin, qu'il me fait mal aux entrailles?

A ces mots, le maître de la maison se lève et, prenant devant son cousin une position indignée :

— En vérité, lui dit-il, je voudrais bien savoir de quel pays tu es sorti : comment! je te fais, moi, la politesse de t'inviter à boire du vin, et toi, tu ne me fais pas celle de refuser! Et où donc as-tu appris la politesse chinoise? C'est probablement chez les Mongols, n'est-ce pas?

Le pauvre cousin comprit qu'il avait fait une sottise; il se contenta de balbutier quelques paroles d'excuses, et, après avoir bourré et allumé sa pipe, il s'en alla. —

Pour extrait:

PITRE-CHEVALIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES LIVRES.

Le livre de prières. Dessin de Damourette. Les livres de science.

Le livre de prières, c'est le livre du chrétien, de celui qui croit; le livre de science, c'est le livre du chercheur, de celui qui veut savoir. Le livre de prières est au livre de science ce que la foi est à la philosophie, ce que le ciel est à la terre.

Paris. — Typ. Hennuyer.



LE CHATEAU DE FALAISE.



Château de Falaise. Dessin de Bligny.

Il y a deux ans environ, comme je revenais de Cherbourg, après les fêtes qui saluèrent la visite de Sa Majesté, je m'arrêtai à Caen pour me rendre de là à Alençon, où m'attendait un de mes amis. Malheureusement le chemin de fer qui relie Alençon à la capitale de la basse Normandie n'était encore ouvert que jusqu'à Argentan, et le service entre Caen et Argentan se faisait par une abominable diligence qui versait assez régulièrement sept fois

par semaine. Du reste, les correspondances étaient si bien organisées, qu'au moment où je descendais de chemin de fer on m'apprit que la diligence était déjà partie depuis une heure. Caen est à coup sûr une fort belle ville, et bien digne de l'attention du voyageur, mais je ne connais pas de ville si belle qu'elle me console de faire attendre un ami. J'étais donc occupé à maugréer contre tout le monde, quand trois voyageurs, qui se trouvaient dans le même embarras que moi, m'abordèrent et me firent une proposition que j'agréai sur-le-champ. Il s'agissait de fréter à nous quatre une voiture quelconque, calèche, berline, tapissière ou guimbarde, peu importait, pourvu que le cocher nous promît de nous déposer à la gare d'Argentan cinq minutes avant le départ du train.

Un quart d'heure après la voiture était trouvée; c'était, ma foi, une calèche qui avait été suspendue dans sa jeunesse, et qui n'avait pas encore trop mauvais air, attelée à deux vigoureux percherons. En revanche je m'aperçus que mes futurs compagnons de route avaient légèrement abusé de ma bonne foi : l'un était escorté de son fils, jeune gaillard de douze ans, qui devait passer par-dessus le marché, disait-il; l'autre avait un de ces ventres invraisemblables que des voyageurs délicats devraient laisser aux bagages; le troisième, c'était bien pis! le troisième était un commis voyageur qui faisait des calembours.

Aussi me demandais-je pourquoi ces messieurs avaient daigné penser à moi, quand le fouet du cocher m'avertit que mes réflexions pouvaient me faire manquer le chemin de fer à Argentan. Je jetai un dernier coup d'œil dans la voiture : il n'y avait pas place pour une épingle; un directeur de théâtre même n'eût pas eu la prétention d'y loger un spectateur de plus.

— Que ne montez-vous à côté du cocher? me dit alors un de mes compagnons.

Ce fut pour moi un trait de lumière : deux secondes après, j'étais installé sur le siége, et j'allumais un cigare en remerciant le ciel de m'avoir évité deux des plus grands supplices que je connaisse, le manque d'air et la société de gens ennuyeux.

Du reste, la journée était splendide, le soleil n'avait plus ces ardents rayons qui brûlent, mais bien cette douce chaleur qui fait circuler le sang; un air un peu vif, activé encore par le trot relevé de nos deux percherons, nous caressait le visage. La route, encadrée par des prés verdoyants ou par des champs parsemés de pommiers, se déroulait devant nous, douce et unie comme les allées d'un parc anglais; les grands bœufs nous regardaient passer en montrant au-dessus des haies leurs têtes intelligentes; les bonnes femmes, le chef orné du bonnet de coton traditionnel, nous saluaient d'un bonjour amical. C'était une vraie et charmante fête que ce petit voyage de trois heures.

Et pour comble de bonheur, j'étais tombé sur un cocher qui n'était ni un sot, ni un pédant. C'était un Normand aux joues rouges et fraîches, au sourire malin, grand amateur de cidre, à en juger par les stations qu'il faisait à chaque branche de houx, un peu bavard, du reste, et jugeant plus agréable de converser avec un chrétien qu'avec des bêtes qui n'entendent que les mots : *hue* et *dia!* Aussi la connaissance ne devait-elle pas être longue à ébaucher; un cigare offert et accepté en fit tous les frais, et au bout d'une demi-heure nous étions les meilleurs amis du monde.

Bientôt nous arrivâmes à une côte assez roide, que couronnait une petite ville bâtie sur les deux versants de la colline; à gauche, un vieux château en ruine qui, de ses anciennes constructions, n'avait gardé qu'une tour assez bien conservée, dominait un des faubourgs, le menaçant de l'écraser tout entier, le jour où il lui prendrait fantaisie de descendre dans la vallée. Nous mîmes pied à terre, pour ménager notre attelage, pendant que mes trois associés, qui avaient payé pour aller en voiture, entendaient en avoir pour leur argent.

Je demandai alors à mon Normand quelles étaient cette ville et ces ruines, et voici ce qu'il m'apprit :

La ville, c'était Falaise, une antique cité normande; les ruines, c'étaient celles du château où était né Guillaume le Conquérant. Un jour, Robert le Diable, duc de Normandie, ainsi appelé à cause des gros péchés qu'il avait sur la conscience, en revenant de la chasse, rencontra, sur les bords du ruisseau qui coule au pied de Falaise, la fille d'un tanneur de la ville, la demoiselle Arlette, qui faisait la lessive avec ses compagnes, et en devint amoureux. Quelque temps après, il allait en Palestine expier ses péchés, et mourait de male mort à Nicée. Guillaume, fils de Robert le Diable et de la belle Arlette, lui succédait dans son duché et se préparait à la conquête de l'Angleterre.

Mais Guillaume était vaniteux et n'aimait pas qu'on lui rappelât qu'il était le petit-fils d'un tanneur. Comme il assiégeait Alençon, les gens de la ville ne s'avisèrent-ils pas de crier du haut des remparts : « La peau! à la peau! » et cela en battant des cuirs. Alors le duc se fâcha tout rouge, fit couper les pieds et les mains à ses prisonniers et les envoya aux assiégés.

Il est vrai qu'il n'entendait pas davantage la raillerie. Philippe de France, plaisantant sur son embonpoint et sur une maladie qui le retenait couché à Rouen, avait dit : « Le roi d'Angleterre est long à faire ses couches; il y aura grande fête aux relevailles. — J'irai les faire à Notre-Dame, répondit Guillaume, avec dix mille lances en guise de cierges. » Et, en effet, il s'était levé, avait rassemblé son armée, et, marchant sur Paris, avait mis tout le pays à feu et à sang, lorsqu'il se tua d'une chute de cheval à la prise de Mantes.

Depuis ce temps, le château de Falaise avait été assiégé et pris par Henri IV, puis il n'avait plus fait parler de lui, et s'en allait tout doucement en ruine. C'est aujourd'hui à ses pieds, dans le faubourg de Guibray, dont il forme le centre, que se tiennent, en août et septembre de chaque année, deux foires célèbres pour les chevaux et toutes espèces de marchandises.

Tout en causant ainsi, nous étions arrivés aux premières maisons de Falaise, et je fus frappé de la prodigieuse quantité de bas et de bonnets de coton qui s'étageaient en nature derrière les vitrines, ou se prélassaient en peinture sur les enseignes. Falaise, le berceau de Guillaume le Conquérant, est maintenant la grande marchande de modes de la basse Normandie. Telle est la loi du progrès.

Nous reprîmes alors notre place sur le siége, et deux heures après nous entrions à Argentan; mais le chemin de fer allait partir, et à peine eus-je le temps de prendre mon billet.

Quant à dîner, il n'y fallait pas songer, si je voulais ne pas faire attendre mon ami. Il est vrai qu'en arrivant à Alençon j'appris que, de son côté, mon ami ne m'attendait pas et était parti pour Paris.

Ch. WALLUT.



LA RECHERCHE DE L'INCONNUE.

PROMENADE EN SAVOIE ET EN ANGLETERRE.

I. — CHAMONIX.

L'Anglais audacieux. — La connaissance. — L'amateur des montagnes et l'amateur des monuments. — Pas d'argent, pas de Suisse, proverbe chamoniard. — Le crocodile antédiluvien. — Gloire aux glaciers! — Honte aux glaciers! — Le *chapeau* funeste. — La tante demoiselle. — Le chamois fétiche. — Le jardin de la mer de glace. — Formation et mouvement des glaciers. — La catastrophe. — Dernières volontés. — L'exécuteur testamentaire dans l'embarras. — Est-ce un ange? — Conseils de la tante demoiselle. — En chasse!

Quoiqu'on fût à peine à la fin d'août, que la chaleur eût été brûlante dans la journée et que le soleil, incliné vers le couchant, brillât encore de tout son éclat, le vent, qui soufflait du nord-ouest, était assez froid pour faire désirer un abri aux rares voyageurs montés, ce jour-là, à la croix de Flégère. A cette hauteur de neuf cents mètres au-dessus du prieuré de Chamonix et de dix-neuf cents mètres au-dessus de la mer, il n'y a plus d'arbres ni même de buissons, et les deux bancs, placés à droite et à gauche de la porte de la petite auberge, étaient un véritable luxe pour ceux qui voulaient admirer à leur aise l'immense cirque de glace et de rochers qui, de l'autre côté de la vallée, s'élevait par gradins gigantesques, depuis les rives écumeuses de l'Arve jusqu'aux aiguilles granitiques du Dru, jusqu'aux croupes glacées du Géant.

L'un de ces bancs était occupé par une compagnie d'ecclésiastiques savoyards, l'autre par un jeune homme vêtu d'une redingote parisienne, coiffé d'un léger chapeau de Panama, chaussé de bottes vernies, et dont les deux mains, appuyées sur un long bâton ferré, se faisaient remarquer par une délicatesse et par une blancheur parfaitement aristocratiques. Ses yeux noirs et brillants semblaient ne pouvoir se détacher du mont Blanc, ses fines narines étaient gonflées, son teint se colorait chaudement; il subissait, en un mot, cette fièvre d'enthousiasme que le sublime, dans tous les genres, ne manque pas d'inspirer aux natures jeunes et artistiques.

Non loin de là se tenait debout un second jeune homme, également armé d'une perche ferrée, et qui, plusieurs fois, avait jeté un regard d'envie sur le banc confortable et bien abrité, sans pouvoir se décider à venir se placer aussi près d'un autre être à deux pattes, sans plumes, auquel il n'avait pas été présenté. Celui-là avait de gros souliers en cuir jaune, un étroit pantalon de laine douce et brune, un long gilet avec un large paletot de la même étoffe, des gants glacés et glacials, une chemise aussi blanche que les neiges alpestres, une casquette imperceptible, qui ne protégeait son chef ni contre le soleil ni contre la pluie. Sa physionomie, fraîche et rose, trahissait l'ennui; ses yeux bleus annonçaient la candeur. Sa taille était haute et son allure nonchalante. Il portait, suspendues en sautoir, d'un côté, une gibecière à argent, de l'autre, une lunette d'approche. Il nous paraît inutile d'ajouter que c'était un Anglais.

S'étant décidé à tout risquer pour prendre quelques instants de repos, l'Anglais vint s'asseoir sur le banc à moitié libre, en ayant bien soin de se placer à l'extrémité. C'était une précaution entièrement inutile, car notre compatriote, absorbé par le spectacle de la nature, aurait pu être coudoyé en ce moment par toute l'aristocratie masculine des Trois-Royaumes, sans se décider à lui accorder la moindre attention.

Le cœur de l'homme est ainsi fait (et nous comprenons dans ce terme générique le cœur du touriste britannique): celui de qui on ne s'occupe pas éprouve bientôt l'envie de parler; puis, si la situation se prolonge, il devient bavard et audacieux.

Le gentleman en question ne fit pas exception à la règle commune.

— Bien joli! dit-il tout haut.

Le Français tressaillit en entendant parler auprès de lui. Il tourna les yeux vers la flegmatique figure du touriste, et répondit avec un peu de dédain:

— Vous voulez dire que c'est sublime, monsieur.

— Oui, voilà exactement ce que je voulais dire. Je connais imparfaitement votre langage, et vous devez me pardonner si je n'emploie pas la juste expression.

Il y avait tant de bonhomie et de bonne foi dans cette profession d'ignorance, que notre compatriote en fut touché.

— J'adore la nature, reprit-il, et j'ai contemplé souvent de semblables spectacles; mais jamais je n'ai vu les glaciers s'illuminer avec plus de magnificence. Est-ce la première fois que vous venez ici, monsieur?

— Oui, c'est la première fois.

— Oh bien, vous avez parfaitement réussi. Depuis les aiguilles d'Argentières, là-bas, à gauche, jusqu'au pic de Bionnassay, à notre droite, toutes ces mers de glace dressent leurs pyramides ou déroulent leurs gradins avec une netteté ravissante. Déjà la brume du soir envahit la vallée; déjà les sommets neigeux se colorent en rose; à mesure que l'obscurité monte sur leurs flancs, leurs cimes prennent la couleur ardente du saumon. Que c'est beau, mon Dieu! que c'est beau! et quel bonheur si l'on pouvait admirer un pareil tableau auprès d'un cœur qui battrait à l'unisson du sien!

— Moi, dit l'Anglais, ce qui me plaît par-dessus tout, c'est l'art gothique qui s'épanouit dans les cathédrales de ma chère patrie. Quant à la nature, je ne l'aime point.

— Vous n'aimez pas la nature! Et pourquoi donc êtes-vous ici?

— Je complète mon éducation en voyageant sur le continent, mais je ne vois rien de comparable aux riants vallons de l'Angleterre, à ses cottages toujours propres, toujours confortables; à ses habitants qui comprennent leur bien-être et leur dignité de libres Bretons. Ici, tous les enfants mendient; tous les jeunes gens font le métier de valets pendant six mois, et fainéantent pendant les six autres; puis, quand ils sont vieux, ils retournent au honteux métier de leur enfance. Ce peuple dégénéré ne vit que de l'étranger: l'étranger est une épave que lui apporte le flot de la mode. Avez-vous envie de vous asseoir sur un banc de sapin que vous apercevez dans un



site agreste? vous y lisez ces mots, écrits au crayon : ***un sou par place.*** Demandez-vous votre chemin à un Chamoniard ? il a l'air de trouver que vous fraudez la Savoie en prétendant vous diriger gratis. Contemplez-vous un paysage romantique ? un Savoyard s'approche, vous apprend, malgré vous, le nom de deux ou trois montagnes ; puis il vous tend la main en vous disant : ***Vous me devez bien quelque chose.*** Je vous assure que tout cela me paraît choquant.

— C'est vrai ; je conviens que ces pauvres gens ont arrangé à leur façon un de nos refrains comiques. ***Payez,*** disent-ils, ***payez, et vous pourrez considérer.*** Ils y ajouteraient volontiers cet autre dicton : ***Pas d'argent, pas de Suisse.*** Mais croyez-vous que les ciceroni anglais qui font voir l'abbaye de Westminster aient un bien vif sentiment de la dignité humaine?

— Ils ne mendient pas comme cela, monsieur; aussi, partout, partout je regrette mon cher pays. Oh ! le champ de récréation où je courais si joyeusement avec mes camarades de collége sur le gazon épais, à l'ombre des arbres gigantesques ! Oh ! la vieille église, où priaient mes pères ! le cloître ruiné, le passage sombre que j'ai traversé tant de fois avec ma jeune sœur ! C'est là qu'est mon souvenir, c'est là qu'est mon cœur, c'est là qu'est mon admiration !

Pendant plusieurs minutes après ce *speech*, le Français garda le silence, par respect pour ces idées de patriotisme et de famille, dont il aurait peut-être ri si elles avaient été exprimées avec moins de sentiment et de naïveté. Pourtant il ne tarda pas à répliquer en ces termes :

— Quoique j'entende un peu votre langage, je n'ai jamais été en Angleterre ; mais, d'après ce que j'ai lu sur votre contrée, ses riants paysages doivent être passablement monotones.

— Monotones ! s'écria l'Anglais. Monotones, ces riches campagnes si habilement cultivées, que coupent gracieusement des collines arrondies, des bouquets de bois, des ruisseaux et des prairies ! Ce qui est monotone, ce sont vos rochers entassés, vos sapins sombres et sauvages, vos monceaux de glaces et de neiges, vos cascades toujours les mêmes, quoiqu'on leur donne des noms différents...

— Vous êtes un barbare ! vociféra à son tour le Français; ou plutôt vous êtes un aveugle, et un aveugle volontaire, comme la plupart de vos compatriotes. Vous avez sûrement parcouru cet admirable pays en lisant quelque roman anglais, afin d'avoir toujours présents à l'esprit les splendeurs du ***high life***, ou les mystères ignobles de la Cité. Si vous aviez ouvert les yeux pour regarder autour de vous, vous auriez vu que pas une province, pas une localité, pas un site, ne se ressemble, et que le même point de vue varie suivant l'heure de la journée où on le considère. Je suis venu plusieurs fois à Chamonix, et chaque fois j'y ai découvert des choses nouvelles. L'année passée, en descendant des Ouches, j'ai aperçu devant moi, avec stupéfaction, la figure prodigieuse d'un monstre antédiluvien. Il me semblait voir une espèce de ***megalosaurus,*** dont la gueule de crocodile s'allongeait dans la vallée, appuyée sur deux pattes, aux griffes recourbées, tandis que sa queue immense, hérissée de dards et d'arêtes énormes, reposait majestueusement sur la pente de la montagne. C'était le glacier des Bossons qui avait pris cette apparence fantastique. Je m'étonnai que nul autre n'eût été frappé jusqu'alors de cette ressemblance ; aussi, cette année, en arrivant dans la vallée, je m'empressai d'en parler aux voyageurs qui se trouvaient avec moi dans la voiture. Jugez de mon désappointement quand, arrivé près du glacier, je reconnus qu'il avait complétement changé d'aspect et se montrait aussi nouveau pour moi que si je ne l'avais jamais vu.

— C'était toujours de la glace, malpropre sur les bords, fendue vers le milieu, dressée en monceaux informes en quelques endroits; c'étaient toujours des guides déguenillés, qui vous importunaient pour vous conduire par des sentiers qu'ils avaient taillés et où on ne trouvait pas même la poésie du danger.

— Vraiment, vous êtes bien difficile en fait de danger, ou vous n'avez parcouru, dans les glaciers et dans les montagnes, que les routes battues, que les grands chemins.

— Je sais que l'on raconte des histoires lamentables. N'y a-t-il pas un guide qui est tombé dans une fente de la glace, à cent pieds de profondeur, et qui, ne pouvant remonter, a été assez heureux pour trouver un cours d'eau souterrain, pour le suivre pendant une longue distance et pour reparaître dans la vallée, lorsqu'on le croyait honnêtement mort et froidement enterré? Mais, cela, vous ne l'avez pas vu, n'est-ce pas?

— C'est une histoire parfaitement vraie et dont je suis sûr, quoique je n'en aie pas été témoin. En revanche, voulez-vous que je vous dise ce que j'ai vu moi-même, dans un petit trajet tout court, tout ordinaire, que font les femmes et les enfants?

— Racontez-moi, je vous prie, votre péril, puisque vous en êtes revenu.

— Le péril n'est pas tombé sur moi. Nous étions partis fort gaiement de l'auberge du Montanvert pour traverser la mer de glace, gagner le Chapeau et redescendre à Argentières. Nous étions huit, y compris nos guides, tous jeunes, vigoureux et habitués aux ascensions. Avec nos bâtons et nos crampons, nous bondissions sur la glace comme des chamois. Nous causions joyeusement et nous éclations de rire à tout moment. Cependant, avant même d'arriver au Maupas (en vieux français, cela veut dire ***mauvais pas***), nous rencontrâmes sur le glacier une espèce de boursouflure, d'arête, qui n'était pas commode à franchir. Pendant quelques instants, tout le monde garda le silence et ne songea qu'à sa propre conservation. Quand nous fûmes parvenus en lieu sûr, chacun regarda autour de soi : nous n'étions plus que sept. Malgré toutes nos recherches et celles des habitants de la vallée, on n'a jamais su ce qu'était devenu notre compagnon.

— Vraiment, j'aimerais à connaître ce *Chapeau*.

— Si vous parlez sérieusement, je vous y conduirai moi-même. Je n'ai point revu cet endroit de malheur, et je frissonne encore en y pensant; mais je serais honteux de céder à ce sentiment de répulsion et de crainte.

— Je comptais partir demain par le col de Balme, pour descendre à Martigny. Toutefois, comme je ne tiens pas à suivre la route directe, je pourrai gagner Argentières par le Montanvert et par le chemin dont vous parlez.

— Assurément. Seulement, si vous avez quelque bagage, il faudra l'envoyer devant.

— Je n'ai pas de bagage ; le guide portera mon sac de nuit. Cela me plaira beaucoup, si vous venez avec moi.

— Très-volontiers. Je vous accompagnerai jusqu'à Argentières, et peut-être plus loin, si ma compagnie ne vous ennuie pas.

— Oh ! j'en serais charmé, vraiment !

Cette réplique était donnée avec une si entière franchise, qu'il était impossible de ne pas y croire. Les deux

jeunes gens se tendirent la main et se la serrèrent en silence : ils étaient compagnons de route et amis. Heureuse confiance ! heureux âge !

Longtemps avant que l'ombre du Brévent et de la Forclaz fût parvenue aux croupes neigeuses du mont Blanc, nos voyageurs commencèrent à opérer leur descente vers le Prieuré, c'est-à-dire vers le village de Chamonix. A mesure qu'ils s'enfonçaient dans la vallée, la lumière décroissait rapidement autour d'eux, et bientôt leur chemin fut couvert de ténèbres, quoique le sommet des glaciers resplendît encore d'un rose éclatant. Peu à peu cette teinte charmante fit place à une nuance livide, puis enfin la nuit établit franchement son empire sur toute la chaîne des Alpes. Alors les aiguilles, les pyramides, les dômes reprirent leur blancheur argentée, rendue plus virginale encore par le bleu foncé du ciel et par les lueurs incertaines de la lune, tandis que des milliers d'étoiles scintillaient avec une intensité d'éclat et un volume de rayonnement que les habitants des basses terres ne leur ont jamais vus.

Les deux jeunes gens marchaient côte à côte, en silence, émus presque également par la magnificence de ce spectacle, et laissant exhaler leur admiration, plus qu'ils ne l'exprimaient, par des exclamations involontaires et proférées à voix basse. Ce fut seulement lorsqu'ils eurent atteint le fond de la vallée et la route horizontale qui côtoie le cours de l'Arve, qu'ils semblèrent revenir d'une sorte d'enchantement, et que, sentant un froid pénétrant tomber sur leurs épaules, ils accélérèrent le pas et recommencèrent à causer avec animation.



Sources de l'Arveyron dans la vallée de Chamonix. Dessin d'E. Varin.

Le lendemain, dès l'aurore, les nouveaux amis, accompagnés de deux guides qui portaient leur légère valise, se mirent en route d'un pied leste et joyeux. D'abord ils remontèrent le cours de l'Arve, comme ils l'avaient fait la veille lorsqu'ils étaient allés à la croix de Flégère ; mais, au lieu de gravir la montagne de gauche, ils s'attaquèrent à celle de droite et commencèrent à escalader le chemin de mulet, coupé en zigzag et assez mal entretenu, qui mène au Montanvert. Les arbres, les buissons, les rochers surplombants cachaient à leurs yeux la magnificence du glacier vers lequel ils se dirigeaient, et leur vue ne s'étendait que sur la montagne aride qui s'élève brusquement de l'autre côté de l'étroite vallée. Aussi l'Anglais murmurait-il des paroles désobligeantes pour les sites de la Savoie, en général, et pour ceux de la vallée de Chamonix en particulier. Le Français... Ici nous nous apercevons de la faute que nous avons commise en ne vous le présentant pas par son nom, cher lecteur, ou bien aimable lectrice ; permettez-nous de réparer cet oubli.

Paul Daurigny, demeuré, depuis son enfance, orphelin de père et de mère, avait été élevé par une tante demoiselle, digne émule de ma tante Aurore, ou, si l'on aime mieux, de miss Rachael Wardle, cette roucoulante amie de M. Pickwick. Dire cela, c'est dire que des étoupes sèches avaient été amoncelées, par cette tante, dans le cœur jeune et naturellement inflammable de notre héros, et qu'il ne fallait qu'une étincelle pour tout y mettre à feu et à sang. Néanmoins, jusqu'à présent l'étincelle n'avait point jailli. Vivant à Paris, dans la petite société de sa tante, Paul n'avait pas encore rencontré l'être céleste qui devait éveiller dans son cœur une irrésistible sympathie.

Durant ses voyages, entrepris d'abord avec une espèce de *travelling tutor*, puis avec quelques amis, il n'avait trouvé à admirer que de vieux arbres et de jeunes gazons, que de lourds rochers et des cascades légères. Enfin, si ce n'est la neige virginale des cimes alpestres, le hasard n'avait rien mis sur son chemin d'assez pur et d'assez éclatant pour éblouir ses yeux et pour charmer son cœur. Aussi toute l'effervescence de son caractère s'était-elle développée au contact de ces objets inanimés ; il commençait à désespérer de trouver une âme sœur de son âme, et, comme il avait alors vingt-trois ans, il se réfugiait dans le désenchantement et dans la gravité qui appartiennent à l'âge mûr : désenchantement et gravité qui ne l'empêchaient pas de rire de tout son cœur à l'occasion et de fredonner *les Deux Gendarmes* de Nadaud, en gravissant le chemin ardu du Montanvert.

Sans doute il conviendrait maintenant de faire la même cérémonie présentatoire pour le jeune Anglais; mais nous demandons la permission de nous en abstenir, et nous avons de bonnes raisons pour cela, comme le sauront ceux qui voudront bien poursuivre la lecture de cette véridique histoire.

On était parti depuis environ une heure, lorsqu'on arriva sur une petite esplanade où jaillit une fontaine, et où, dans un chalet assez prétentieux, on trouve quelques rafraîchissements, offerts sans prétention par une jeune fille de la vallée. Julie, qui remplissait alors cet office, était fiancée à Perrotaz, l'un des deux guides; elle était si jeune et si fraîche qu'elle faisait paraître joli l'affreux costume savoyard. Elle reçut les voyageurs avec un charmant sourire et un babil plus charmant encore. Perrotaz se montrait fier de sa fiancée.

— Voyez, disait Daurigny à son compagnon, voyez comme ils sont heureux! N'ont-ils pas tout ce qu'il faut pour embellir la vie? un cœur simple, un chaste amour, un air pur, et les grandes scènes de la nature qui élèvent l'âme vers le Créateur.

L'Anglais ne lui répondit pas. Il contemplait, avec un air de dégoût, un chamois empaillé placé sur le haut de la cabane.

— Les insupportables gens, murmurait-il ; qu'ont-ils besoin de nous persécuter ainsi avec leurs chamois ! Le chamois est-il donc le grand fétiche du pays? Je déclare que j'ai pris le chamois en grippe. Chamois vivants qu'on montre pour dix sous; chamois sur les enseignes; chamois sur les tourelles des bains Saint-Gervais ; cornes ou pinces de chamois après tous les ustensiles, depuis le bâton ferré jusqu'aux breloques; chamois rôti, chamois bouilli; qui nous délivrera des chamois!

Pendant cette boutade, Julie, qui causait gaiement avec son prétendu, apprit de lui qu'il allait traverser le *Maupas :* elle tressaillit, et ses joues, plus roses que la fleur du rhododendron, devinrent blanches comme l'anémone des montagnes. D'une voix un peu tremblante, elle le supplia de faire bien attention à lui dans cet endroit dangereux, et de se recommander à la sainte Vierge avant de s'y engager. Les deux guides accueillirent cette prière par un grand éclat de rire, car, pour eux, ce petit trajet sur la mer de glace n'était qu'un jeu d'enfant. Pourtant, lorsqu'on se fut remis en marche, et lorsque Perrotaz, qui était resté en arrière pendant quelques minutes, rejoignit la caravane, il avait l'air grave et un peu ému. Les deux touristes le regardèrent du coin de l'œil en souriant, et l'Anglais, haussant les épaules, se mit à siffler un air de bravoure.

Depuis quelque temps on marchait en silence et sans grand intérêt, lorsque tout à coup, tournant sur la droite, on aperçut la mer de glace, avec ses vagues congelées et ses moraines de rocs entassés comme des galets; le tout surmonté d'énormes aiguilles granitiques. Les jeunes voyageurs s'arrêtèrent, par un même sentiment d'admiration, et demeurèrent immobiles, appuyés sur leurs grands bâtons.

Quelques instants plus tard, ils entraient dans la petite auberge du Montanvert. Là, après avoir examiné le cabinet de curiosités minéralogiques qu'elle renferme, ils achetèrent, l'Anglais pour sa sœur, le Français pour sa tante, un de ces jolis bouquets en miniature artistement composés par M. Lucas, avec les mousses et les lichens du Jardin. On sait, ou, pour parler moins poliment, mais plus exactement peut-être, on ignore généralement que le *Jardin* est un vaste rocher, couvert de végétation, quoiqu'il soit entouré de tous côtés par la mer de glace.

Après avoir dûment empaqueté ces souvenirs et les avoir soigneusement enfoncés dans la poche de leurs paletots, nos amis, à la suite de leurs guides, descendirent la pente rapide qui, comme une berge de rivière, conduit sur la mer de glace.

Et en effet le glacier n'est pas autre chose qu'une rivière gelée, qui prend naissance dans un cirque suffisamment vaste et suffisamment élevé pour contenir une quantité considérable de neiges éternelles. Cette neige, fondant par les alternatives du jour et de la nuit, ainsi que par celles des saisons, se convertit en une glace poreuse, dont le volume s'accroît sans cesse, parce que l'eau qui la pénètre la dilate en se congelant. Ainsi dilatée, la masse de glace cherche une issue, s'allonge dans les couloirs qu'elle trouve entre les montagnes, et descend dans la vallée, par un mouvement lent, mais perpétuel. La vitesse de ce mouvement varie suivant les glaciers; on peut l'estimer en moyenne à une centaine de mètres par an. Voilà donc pourquoi des massifs de glace existent au milieu des sapins pyramidaux et des prairies verdoyantes, bien au-dessous du niveau des neiges perpétuelles, dans des endroits où, loin de se former et de s'accroître, cette glace se fond, et disparaîtrait si elle n'était pas remplacée par des blocs nouveaux qui arrivent incessamment des régions supérieures. Voilà pourquoi aussi le Jardin étale sa verdure printanière au milieu des frimas éternels qui l'environnent de toutes parts.

Nous ne voulons pas faire ici la description de la mer de glace, avec ses sillons d'un bleu d'azur, ses pyramides cristallines, ses crevasses sans fond, résultat des mouvements de torsion désordonnée produits par une force aveugle, plus effroyable peut-être que celle de l'Océan en fureur : nous nous bornerons à suivre les deux amis qui marchaient sans trop de précaution et sans trop d'admiration, l'un, parce qu'il avait déjà vu ce spectacle grandiose; l'autre, parce qu'il avait pour système de ne rien admirer, comme de ne s'effrayer de rien.

— Je ne puis songer sans frémir, dit soudainement Paul Daurigny, que ce beau jeune homme, si plein d'animation et de vie, avec qui j'avais fait de riants projets de voyages, est là, enseveli dans la glace, sous nos pieds, peut-être, et qu'un jour, quand le glacier, par son mouvement incessant, l'aura ramené à la surface, il apparaîtra conservé comme le mammouth antédiluvien des embouchures du Léna !

— Bon ! dit l'autre ; si des siècles s'écoulent d'ici là, ce sera un spécimen curieux des modes de notre époque.

— Est-ce que vous ne croyez pas le récit que je vous ai fait? demanda Paul en regardant l'Anglais dans les yeux.



— Pardonnez-moi; je suis convaincu de votre véracité; mais, malgré cela, je vous l'avoue, cette lugubre histoire n'a pu pénétrer dans mon entendement, et je ne saurais encore prendre au sérieux les dangers de notre promenade.

— Voici nos guides qui s'arrêtent et qui vont essayer de vous en persuader.

Effectivement, les guides avaient fait halte au bas d'une espèce de renflement du glacier. En cet endroit, il fallait suivre une sorte de dos d'âne, de chaque côté duquel d'affreuses crevasses ouvraient leurs gueules béantes. Perrotaz engagea *les messieurs* à faire bien attention où ils mettraient leurs pieds, et tandis que l'autre guide marchait devant, il se plaça derrière l'Anglais; Paul Daurigny fermait la marche. On n'avait pas fait dix pas, lorsque l'Anglais, posant le pied en dehors de la piste du premier guide, perdit l'équilibre et tomba, entraînant dans sa chute le pauvre Perrotaz qui l'avait saisi par un bras. Tous les deux disparurent dans une crevasse.

Au bruit de leur chute, au cri poussé par Paul, le premier guide se retourna et devint pâle comme un mort; toutefois, sans perdre de temps, il se précipita vers la crevasse, au bord de laquelle il s'agenouilla, en appelant son compagnon. Perrotaz répondit aussitôt : il n'avait pas lâché *le monsieur;* une anfractuosité de la glace les avait retenus à quelques mètres au-dessous de la surface; tout allait donc bien, sauf pour la valise, qui avait disparu dans un trou.

Plusieurs voyageurs, qui se trouvaient dans le voisinage, accoururent bientôt avec leurs guides: des moyens de sauvetage ne tardèrent pas à s'organiser, et les deux naufragés furent retirés de leur froide tombe. Ils n'avaient aucune fracture, seulement le guide se sentait violemment courbaturé, et le jeune Anglais paraissait en proie à une surexcitation nerveuse, à laquelle succéda bientôt un état d'abattement extrême. Il fallut le porter pour remonter au Montanvert et pour regagner Chamonix.

Perrotaz, grimpé sur un mulet, partit devant afin d'épargner à sa fiancée les angoisses de la frayeur. Pourtant, lorsque celle-ci apprit de lui-même l'accident qui avait failli lui être si fatal, elle se prit à rire de la manière la plus douloureuse, jusqu'au moment où des larmes, s'échappant abondamment de ses yeux, vinrent rassurer son futur et témoigner de son bonheur.

Le médecin du village, appelé pour visiter le jeune étranger, ne lui trouva aucune lésion organique; cependant il témoigna la crainte que la moelle épinière n'eût été froissée par suite de l'ébranlement causé par la chute. Daurigny voulut faire lui-même les fonctions de garde-malade, et s'établit auprès du lit de son compagnon qui reposait, pour lors, avec assez de tranquillité.

Les heures de la soirée s'écoulèrent lentement et tristement, puis celles de la nuit commencèrent à retentir. De réflexions en réflexions, de rêveries en rêveries, Paul en était arrivé à une situation d'esprit si nerveuse, si maladive, qu'il ne pouvait s'empêcher de tressaillir chaque fois que la cloche fêlée de la vieille église faisait entendre ses vibrations sourdes et prolongées. Il lui semblait que ce bruit lugubre annonçait quelque phase nouvelle dans sa destinée. Il aurait vu la porte s'ouvrir et la sœur du malade, blanche apparition, s'avancer silencieusement vers les rideaux du lit, sans en éprouver aucune surprise. Puis, lorsque les tintements de la cloche avaient cessé, lorsque le silence glacial de la sauvage vallée l'enveloppait de nouveau, il s'imaginait qu'une torpeur surnaturelle descendait sur lui; il se levait avec effort; il allait regarder la montagne à travers les vitres humides; les immenses nappes de neige, qui s'arrondissaient sous un ciel presque noir, semblaient à son imagination exaltée comme un linceul enveloppant la nature entière. Rempli de tristesse par ces apparences du monde extérieur, il revenait s'asseoir auprès de son malade, et, le trouvant toujours endormi, il se prenait à désirer de le voir se réveiller, de l'entendre parler, se plaindre même, afin d'échapper à cette morne tranquillité, qui avait quelque chose de sépulcral.

Ce vœu, ou plutôt cette sensation indistincte, fut trop tôt exaucée. Le jeune Anglais, sortant de son calme sans sortir de son sommeil, commença à s'agiter, à murmurer des paroles indistinctes. Daurigny, se penchant sur lui, vit avec inquiétude que son visage se colorait d'une teinte fiévreuse, que ses artères se gonflaient et battaient sur ses tempes: il prit son bras pour lui tâter le pouls, quoiqu'il n'y connût pas la moindre chose, et l'Anglais, se réveillant à ce contact, ouvrit de grands yeux effarés, le regarda sans savoir qui il était, et dit d'une voix profonde :

— Ma sœur!... N'est-elle pas venue?... Je l'attendais.

Paul frissonna en apprenant cette coïncidence de pensée; cependant il s'empressa de demander au malade comment il se portait.

— Bien, dit celui-ci. Je ne me sens pas de mal... Seulement j'éprouve comme une lassitude et une difficulté à vivre, surtout à penser. O mon ami! si je meurs, promettez-moi que vous irez vous-même trouver ma sœur, afin d'adoucir le coup qui doit l'atteindre. Vous lui donnerez le petit bouquet que j'ai acheté ce matin pour elle, et vous lui direz qu'elle a eu ma dernière pensée.

— Grâce au ciel, nous n'en sommes pas là! Pourquoi songer à la mort quand vous êtes encore plein de vie?

— Hélas! il faut vous préparer à me rendre ce triste service, car je me sens frappé. Vous direz à ma sœur qu'elle ne laisse pas mon corps dans cette terre glacée, mais qu'elle me fasse transporter, pour goûter le repos éternel, auprès de la vieille cathédrale, sous les gazons verdoyants de ma chère patrie, à l'ombre des grands arbres qui ont vu les jeux de mon enfance.

— Mon ami, mon pauvre ami! s'écria Paul en sanglotant, soyez sûr que j'accomplirai religieusement votre volonté dernière!

— Merci... Vous êtes un noble cœur... Merci... Mais, dites-moi, aimez-vous les vieux murs, couverts de lierre?... Avez-vous vu les frères hospitaliers avec leurs croix blanches et leurs grandes robes noires?... Connaissez-vous la colline où les écoliers se livrent de si bruyants assauts?... et la chapelle aux ogives effilées?... et la grande salle du réfectoire?... et les corridors sombres?... O mes chers compagnons d'étude! ô ma bonne et douce sœur, mon ange de consolation, je ne vous verrai plus!... Hélas! si j'avais le fidèle serviteur, le serviteur aux pieds de biche, je l'enverrais vers ma sœur... Il lui dirait : « Ton frère, ton malheureux frère, s'est endormi sur la stalle perfide... Il s'est endormi et il est tombé dans le gouffre!... Les vacances joyeuses reviendront encore... mais lui ne reviendra plus auprès de toi!... »

Pendant longtemps l'infortuné jeune homme continua à parler, avec angoisse, des lieux où il avait passé sa jeunesse. Son exaltation, toujours croissante, était montée jusqu'au délire, et son auditeur, glacé de douleur et d'effroi, ne trouvait plus aucun sens à ses phrases brisées, entremêlées de temps en temps par un chant doux et monotone, qu'il murmurait tristement. C'étaient des pa-

roles latines, défigurées par la prononciation étrange des Anglais; elles célébraient les plaisirs de la maison paternelle, et, dans le refrain d'une mélodie simple et touchante, revenaient perpétuellement ces mots : *Domum, domum, dulce domum!*

Dès que le délire s'était manifesté, Daurigny avait envoyé chercher le médecin, et celui-ci était accouru, malgré l'heure avancée de la nuit, mais il déclara que la science était impuissante en cette circonstance. En effet, le malade ne tarda pas à tomber dans une prostration extrême, et lorsque le soleil se leva clair et joyeux sur la vallée, les yeux du pauvre étranger ne purent en admirer la splendeur : ils étaient fermés pour toujours.

Après avoir fait procéder à une inhumation provisoire dans le cimetière du village, Daurigny songea à remplir les volontés dernières du jeune Anglais, mais il y trouva plus de difficultés qu'il ne l'avait pensé d'abord, car la valise, perdue dans le glacier, contenait ses lettres et son

Vue de Chamonix et de sa vallée. Dessin d'E. Varin.

passe-port; et tout ce qu'il fut possible de savoir relativement à lui se bornait à son nom, inscrit sur le livre de l'hôtel : James Lesly.

Dans leurs causeries des jours précédents, Daurigny n'avait pas appris positivement le nom de la ville où son compagnon avait été élevé. Il savait seulement que ce n'était pas dans une université (Oxford, Cambridge, Londres), mais dans une des antiques cités du midi de l'Angleterre. Déterminé à partir immédiatement pour la Grande-Bretagne afin d'accomplir sa pieuse mission, il pensa cependant qu'il était nécessaire de passer par Paris, pour faire part à sa tante de ses nouveaux projets. En conséquence, il monta, à sept heures du matin, dans la voiture qui devait le mener à Sallenche, et de là à Genève.

Préoccupé du but de son voyage, il revit, sans leur donner la moindre attention, les sites admirables qui bordent la route et qui, jusqu'alors, avaient toujours excité son enthousiasme. Enfoncé dans un coin de la voiture, il s'occupait tantôt à repasser dans sa mémoire les indices qui résultaient des conversations qu'il avait eues avec James Lesly, tantôt à parcourir les descriptions con-

tenues dans un ***Murray's Guide for England,*** qu'il avait trouvé à Chamonix; et de ces indices, comparés à ces descriptions, il tirait la conclusion que la famille de son ami devait résider soit à Canterbury, soit à Eton, soit à Winchester. Notre héros arriva à Genève en même temps qu'à cette conviction.

De Genève à Paris il n'y a plus qu'un grand trait d'union qu'on appelle chemin de fer. Daurigny le franchit sans prendre aucun repos; néanmoins, sa pensée cheminait encore plus vite que sa personne, et, comme elle avait suffisamment parcouru toutes les cités gothiques des comtés de Kent, de Surrey, de Berk et de Hamp, comme elle s'était consciencieusement occupée des moyens de satisfaire au désir exprimé par sir James mourant, elle commença, en guise de récréation, à voltiger un peu autour de cette sœur dont l'Anglais avait parlé avec tant de tendresse et d'enthousiasme. Etait-ce donc, en effet, un ange? Et, dans ce cas, comment fallait-il se la représenter? Etait-elle brune, était-elle blonde? Avait-elle des yeux de jais ou des prunelles de saphir? Après y avoir mûrement réfléchi, notre héros se convainquit que la jeune fille qu'il allait désoler, et sans doute consoler, devait être

Quatre vues de la cathédrale de Canterbury. Dessin d'E. Varin.



blanche et rose, puisque c'est l'attribut de toutes les filles d'Albion, et, de plus, devait avoir une blonde chevelure et des yeux de la couleur du ciel; car, qui pourrait se figurer un ange avec de sombres prunelles et des cheveux couleur d'ébène? Enfin, Paul en vint à penser qu'il pourrait bien y avoir une sorte de prédestination dans son aventure, et que, par un singulier caprice de la fortune, c'était peut-être la mort qui se chargeait de lui présenter la compagne future de sa vie.

Préoccupé de ces pensées, notre héros se rendit, au débotté, chez sa précieuse tante. Ce n'est pas sans intention que nous employons ces expressions surannées: elles doivent reporter l'esprit de nos lecteurs au beau temps où Mlle Daurigny aurait voulu vivre, où l'illustre société de l'hôtel Rambouillet dictait les règles du bon goût et ne voyageait que sur la carte de Tendre.

L'acte de naissance de Mlle Daurigny portait soixante et quelques années, mais elle-même s'en était donné infiniment plus, car, dès son enfance, elle avait vécu avec les idées d'une autre époque. Sa toilette, sa tournure, ses manières, ses discours, rappelaient le grand siècle, comme elle l'appelait, entendant surtout par là la fin de la Fronde et le commencement du règne de Louis XIV. Son petit hôtel de la rue de Varennes, froid, sombre, sévère, rangé, n'avait malheureusement pas le cachet qu'elle aurait voulu lui voir. C'était une construction Louis XV, meublée à la grecque, suivant le goût de l'Empire; pourtant, la propreté minutieuse qui y régnait, l'alignement compassé des vieux meubles, la rigidité des tentures fanées, avaient quelque chose qui sentait la tragédie classique et qui répondait aux prétentions, aux sentiments de l'aristocratique demoiselle. Elle-même était une petite vieille, blonde, grasse, languissante, au regard nuageux, à la voix attendrie, au maintien composé, à la conversation romanesque, à l'esprit recherché, au cœur rempli de pressentiments. Lorsque son neveu lui fut annoncé et parut devant elle, dans la tenue irréprochable exigée par le noble faubourg, elle l'accueillit gracieusement et sans marquer plus de surprise que si elle avait deviné son retour; mais lorsqu'il lui eut conté sa rencontre de la croix de Flégère, la fin déplorable de James Lesly, et la mission dont il s'était chargé, la chère dame tomba dans des ravissements, dans des extases d'admiration et de bonheur qui se traduisaient par une série d'exclamations comme celles-ci: «C'est un coup du sort!... c'est Dieu qui l'a voulu!... c'est un admirable effet de la bonté divine!...» Bref, la mort prématurée du pauvre Anglais se trouva classée au nombre de ces bonheurs providentiels que Dieu tient en réserve pour le petit nombre de ses élus, car Mlle Daurigny ne mit pas un seul instant en doute que son neveu dût épouser miss Lesly, laquelle devait être parfaitement noble, immensément riche, prodigieusement belle, et généralement douée de toutes les vertus imaginables et inimaginables. Pour conclusion, la très-romantique tante engagea le futur prédestiné à partir dès le lendemain matin pour son intéressante recherche, en prenant grand soin d'emporter six douzaines de paires de gants paille et plusieurs douzaines du vêtement intime, car elle avait toujours entendu dire que le cœur des Anglaises se prenait principalement par la beauté du linge, et il n'est pas défendu d'aider, par tous les moyens honnêtes, aux voies secrètes de la Providence.

Quoique la fibre romanesque d'un jeune homme de vingt-trois ans ne se tende pas aussi facilement que celle d'une demoiselle de soixante et quelques, l'enthousiasme de la tante ne tarda pas à gagner le neveu. Il écouta religieusement ses conseils, lui promit d'en profiter et jura qu'il n'aurait jamais d'autre femme que la sœur de son ami. A ce serment chevaleresque la vieille demoiselle se prit à pleurer de tendresse, et faillit étouffer à force de sanglots.

Le lendemain, lorsque Paul Daurigny partit pour Boulogne-sur-Mer, son bagage avait pris des proportions monstrueuses, et sa personne, soignée comme pour une entrevue, sentait le gentilhomme de deux cent cinquante mètres à la ronde.

En arrivant à Boulogne, notre héros s'imagina qu'il respirait déjà l'air de la Grande-Bretagne, et faillit se pâmer d'aise en voyant errer de toutes parts des figures britanniques et flegmatiques: «Ah! pensait-il, en suivant des yeux chaque robe de gaze qui resplendissait des couleurs de l'arc-en-ciel, ce sont des compatriotes de la sœur de mon ami!»

II. — FOLKESTONE.

Étude morale et physique sur le mal de mer. — Accident heureux. — Mariage d'une digue et d'un chemin de fer. — Les dillettanti de cornemuses. — Les maisons anglaises. — Les chapeaux et les beautés britanniques. — Les trois Grâces. — Courage des jeunes misses. — Timidité des gentlemen. — Sandgate.

A deux heures, le paquebot *the Swan* partit pour Folkestone. La compagnie de la première cabine se composait de quelques familles françaises, remuantes et bruyantes, qui s'agitaient au milieu d'un nombre considérable d'Anglais et d'Anglaises, silencieux, compassés, ayant tous l'air de gentlemen et de ladies. La mer était *pleasant*, pour employer, sans la traduire, l'expression d'un des matelots. Cependant le paquebot bondissait comme un agneau en gaieté, et bientôt les physionomies des passagers devinrent pensives, mélancoliques, désenchantées, inquiètes, tristes, sombres, pleines d'amertume et d'angoisse. Chacun ne s'occupait plus que de soi-même et ne témoignait qu'une atroce indifférence au spectacle touchant qui se renouvelait de temps en temps, lorsqu'une dame, plutôt portée que soutenue par un matelot, venait à disparaître dans les profondeurs de l'entrepont.

En arrivant, notre héros avait admiré une jeune et charmante miss, aux traits fins et réguliers, aux manières gracieuses et remplies de décorum. Il s'était assis en face d'elle, en pensant:

— Si c'était la sœur de mon ami!

Il la contemplait avec admiration, quoique à la dérobée, lorsqu'il vit ses joues rosées devenir blanches, puis jaunes, puis vertes. Sans rien perdre de sa grâce et de son décorum, elle se pencha sur le bord du navire, et, lorsqu'elle se rassit, après avoir payé son tribut à Amphitrite, la sérénité était rétablie sur son charmant visage; seulement, deux sillons violets, profondément creusés au-dessous de ses yeux jusqu'au milieu de ses joues, témoignaient de ce qu'elle avait souffert. Qui l'aurait rencontrée ainsi, à minuit, pâle, immobile, vêtue de blanc, l'aurait prise pour une apparition, ou tout au moins pour une morte. Il avait suffi de quelques minutes pour opérer en elle ce changement effrayant. N'est-ce pas là le plus souvent l'image de nos joies, et n'était-ce pas aussi pour Paul Daurigny une sorte d'avertissement, de présage funeste?

Comme il faisait ces réflexions, accompagnées de pla-



sieurs autres, un petit gentleman grisonnant, assis à côté de lui, et qui n'avait ni beaux yeux, ni décorum, fut tout à coup saisi d'un spasme et se soulagea aux dépens de ses voisins. Paul, fort mécontent d'abord, ne put s'empêcher de rire en voyant la piteuse mine avec laquelle le petit gentleman lui adressait des excuses. Une ablution, accomplie dans les entrailles du navire, eut bientôt rétabli l'équanimité du costume et de l'humeur de notre héros. On ne s'en étonnera pas, si l'on veut bien réfléchir qu'un homme qui a vu deux de ses amis disparaître dans des fentes de glaciers doit être, par cela même, beaucoup moins disposé à se chagriner pour les autres petits accidents de la vie. Quant au gentleman grisonnant, il paraissait au-dessus de toute considération, soit terrestre, soit céleste, en ce sens que tout ce qui tenait à la matière ou à l'esprit lui était devenu parfaitement indifférent.

Au bout d'une heure on aperçut les blanches falaises de Folkestone et de Douvres, tandis qu'en se retournant on voyait encore celles de Boulogne et du cap Grisnez ; puis le paquebot s'amarra dans un petit bassin, au pied d'une jetée de bois, au-dessus de laquelle se trouvaient un grand nombre de curieux et de curieuses, quelques voitures traînées par des chevaux, et force waggons de chemin de fer, prêts à partir à la suite d'une locomotive haletante. Daurigny s'étonna du sans-gêne avec lequel toutes ces choses s'entremêlaient; il s'étonna encore plus du peu de temps qu'il lui fallut pour se trouver libre dans la vieille Angleterre, car son bagage fut à peine visité, et l'interminable ennui du visa des passe-ports est un mal inconnu sur le sol britannique. Un policeman, loin de nuire au nouveau débarqué, le renseigna utilement en l'envoyant à l'hôtel de Paris, petite maison douée d'une magnifique vue sur la mer et tenue par une jeune et aimable Française.

Après un excellent dîner, moitié français, moitié anglais, notre héros sortit de l'hôtel dans l'intention d'aller revoir cette jetée fantastique où l'embarcadère du chemin de fer de Londres se confond avec le débarcadère du paquebot de Boulogne. Comme il passait devant le grand et beau bâtiment de *Pavilion-Hotel*, il vit dans le jardin une brillante assemblée de ladies et de gentlemen, les uns assis sur des chaises, d'autres sur le gazon, le plus grand nombre debout et se promenant sur l'herbe épaisse et verte. Tous gardaient un silence religieux, en écoutant la singulière musique produite par une douzaine de cornemuses.

Il faut dire que c'étaient de magnifiques cornemuses, avec de grands tuyaux en bois d'ébène garni d'ivoire; et, de plus, il est juste d'ajouter que les cornemuseurs étaient de superbes hommes appartenant à un régiment écossais, vêtus de la toque et de la jaquette écossaises, portant en écharpe un grand châle écossais, et ne portant pas ce vêtement antiécossais, si choquant pour la pudeur anglaise. Ils marchaient sur deux rangs, par six de front, foulant le gazon au milieu de l'assemblée; et, quand ils avaient fait ainsi une trentaine de pas, ils se retournaient militairement pour en faire une trentaine d'autres, toujours en cornemusant, à la grande satisfaction apparente des assistants et des assistantes. On doit croire que cette satisfaction prenait sa source dans le plus noble des sentiments, *id est* dans l'amour de la patrie, car ce n'était certes pas dans l'amour de la musique.

Après les cornemuseurs, les musiciens d'un autre régiment (c'étaient des musiciens ordinaires et véritables) commencèrent à jouer de très-beaux airs, empruntés aux meilleurs auteurs classiques. Daurigny prit d'autant plus de plaisir à les entendre qu'ils étaient écoutés par tout le monde ; et, à ce sujet, il ne put s'empêcher de remarquer qu'en France, dans des circonstances semblables, le signal donné par le chef d'orchestre à ses musiciens est en même temps le signal donné à tous les dilettanti d'ouvrir les écluses au flot bruyant de la conversation. Faut-il en accuser les musiciens ou les dilettanti?

Une autre chose étonna notre jeune compatriote (qui, sous le rapport de l'étonnement, ne ressemblait pas à sir James): la porte du jardin était, en apparence, ouverte à tous venants, et cependant une quarantaine de personnes d'une tournure et d'une toilette secondaire restaient en dehors, appuyées sur le petit mur de briques, et enchaînées là, à ce qu'il semblait, par le sentiment des convenances. Au contraire, tous ceux qui avaient pénétré dans cette espèce d'Eden paraissaient être des élus de la fortune. Les hommes étaient soigneusement gantés et cravatés; leur chemise de toile blanche éblouissait les regards; enfin ils portaient tous sur la tête des chapeaux en tuyau de poêle, parfaitement noirs et parfaitement lustrés.

A ce propos, une petite digression nous sera-t-elle permise? De même qu'il est impossible de se figurer un Turc sans turban, dans quelque circonstance de la vie qu'il se trouve, de même, quand on a été en Angleterre, il devient impossible de se figurer un Anglais sans son chapeau noir. Qu'ils portent un paletot de campagne gris, jaune ou marron, le chapeau noir le surmonte toujours dans toute sa magnificence. Les botanistes, pour savoir quel est le pays dont une plante est originaire, s'enquièrent de celui où elle croît abondamment et sans culture. En suivant cette règle rigoureuse, on est amené à conclure que la blanche Albion a donné naissance aux chapeaux de soie noire. Q. E. D.

Si le chapeau masculin est incommode et disgracieux, rien de plus commode, de plus coquet, de plus joli, que la coiffure des jeunes ladies, hors de Londres, s'entend. Le petit chapeau Montpensier, retroussé, orné d'une grande plume, blanche, noire ou de couleur, produit un effet ravissant sur leurs frais visages, qu'encadre une élégante masse de cheveux blonds. Quoi qu'en disent les Françaises, leur costume de campagne est également charmant. Le nuage de claire mousseline qui, sous la dénomination de *mantelet* ou de *robe*, les enveloppe des épaules jusqu'aux pieds, leur donne une apparence juvénile, candide, aérienne, qui, jointe à leurs yeux bleus, à leur gracieux sourire, à leur timbre de voix argenté, appelle nécessairement la comparaison et le mot d'*anges*.

Il n'en fallait pas tant pour renverser complétement la cervelle du digne neveu de Mlle Daurigny. Le premier moment fut pour lui rempli d'ivresse ; mais le second fit déborder sur son cœur un torrent d'amertume et d'incertitudes. Comment reconnaître l'*ange* qu'il cherchait parmi cette multitude de séraphins?

La musique terminée, l'essaim brillant se dispersa. Paul, devenu rêveur, suivit de loin un groupe de panaches blancs, qui le conduisirent, par une rampe douce, jusqu'au sommet de la falaise. La promenade qui s'y déroule rappelle, avec plus de grandiose, la terrasse de Saint-Germain. Elle est tapissée d'une large pelouse que toute la société élégante foule aux pieds sans scrupule, et qui ferait pâlir ou plutôt jaunir de jalousie le fameux tapis vert de Versailles. D'un côté, la vue s'étend sur l'immensité mobile de l'Océan; de l'autre, sur une rangée de

splendides demeures, dont chacune paraîtrait une maison phénix, si elle n'avait pas, à droite et à gauche, une longue file de maisons pareillement splendides.

Il faut avouer cependant que ces hôtels ont un grand tort : c'est qu'ils se ressemblent tous ; soit que les architectes anglais recherchent principalement une sorte de grandiose qui résulte de l'uniformité, soit que, le confort étant le même pour tous les habitants d'une même ruche, il n'y ait qu'une espèce d'alvéole qui puisse les satisfaire.

Voici sur quel patron sont taillés ces hôtels, qui semblent sortis d'une boîte de joujoux de Nuremberg. Une petite grille et un tout petit jardin, du côté de la pelouse ; un escalier de quelques marches, un petit perron et une petite porte garnie de cuivres brillants ; des sous-sol pour la cuisine et l'office ; un corps de logis et deux pavillons d'un ou deux étages ; le tout peint en gris-vert et percé de vastes fenêtres à grandes glaces. Tous les balcons sont ornés de fleurs, et l'ensemble, net et compacte, pour employer deux expressions britanniques, rappelle l'aspect des maisons hollandaises ; mais il n'y a point ici ces volets peints de couleurs tranchantes, ces pignons de formes diverses, ces ornements blancs et fantasques, qui égayent l'œil et donnent à chaque demeure une physionomie particulière. A Folkestone, comme à Brighton, comme à Ryde (île de Wight), comme dans la plupart des rues de Londres, tout, à l'extérieur, est grand, sombre et monotone ; il est vrai qu'à l'intérieur tout est propre, chaud, confortable et disposé de manière que chaque famille ait son entrée, et, pour ainsi dire, sa maison particulière.

Ce n'est point à Paul Daurigny que nous devons la description qui précède, non plus que les réflexions qui l'accompagnent. Il avait donné fort peu d'attention aux maisons sombres, mais, en revanche, il avait consciencieusement admiré leurs jolies habitantes. D'abord il n'avait fait aucune différence entre toutes ces robes resplendissantes, aux écharpes pareilles ; entre tous ces chapeaux Louis XIV, aux panaches flottants ; puis il s'était attaché à considérer plus particulièrement trois blondes insulaires, qui marchaient d'un pas élastique, en laissant entendre de temps en temps, dans la pure atmosphère du soir, les sons argentins de leur rire juvénile.

— Peut-être, se disait Paul, peut-être l'une des trois est-elle la sœur de mon ami ? Plût à Dieu que ce fût la plus petite et qu'une révélation me permît de le savoir !

Au bout de la pelouse, le gracieux trio, au lieu de revenir sur ses pas, comme le faisaient des groupes plus graves, prit résolûment le sentier qui serpente au sommet de la falaise et qui conduit vers Sandgate.

Sandgate est un des plus charmants villages que l'on puisse voir ; car, soit qu'il s'étende paresseusement au fond du vallon, soit qu'il s'accroche d'une manière pittoresque aux pentes des rochers, il est partout ombragé d'arbres, dont la verdure luxuriante descend jusqu'à la mer. Jadis, pendant les mois où Londres est rendu inhabitable par la lourdeur de l'atmosphère, la fashion anglaise aimait à se réfugier dans ce nid d'alcyon ; mais aujourd'hui ses bandes voyageuses sont un peu effarouchées par le voisinage d'un camp de deux ou trois mille hommes, que la peur du croquemitaine français a fait établir sur cette côte.

Les trois misses empanachées allaient apparemment s'amuser de ce spectacle militaire, sans s'inquiéter de la brise du soir, qui s'élevait déjà, fraîche et piquante, et contre laquelle leurs écharpes de mousseline ne protégeaient guère leurs bras et leur cou nus. Evidemment elles devaient cette insensibilité cutanée aux habitudes hygiéniques, ou plutôt hydrothérapiques, qu'elles avaient contractées dès leur enfance. Quant au danger qui se présentait sous la forme de jeunes officiers, sous-officiers ou soldats, en jaquettes blanches, bleues ou rouges, se rendant perpétuellement, par le même chemin, du camp à la ville et de la ville au camp, elles le bravaient avec la même insensibilité apparente, et ne paraissaient pas plus s'inquiéter des militaires que les militaires ne s'inquiétaient d'elles. Ce n'étaient pas seulement des misses et des ladies qui parcouraient ce sentier, à la nuit tombante et sans protecteurs, c'étaient des groupes de quatre ou cinq petites filles de six, huit, dix ans, qui, revenues à la ville, se séparaient pour rentrer chacune chez soi. Ainsi élevées, dès leur enfance, à prendre soin d'elles-mêmes, les jeunes Anglaises n'ont jamais l'air gauche et désorienté des Françaises du même âge, qui se trouvent à quelques mètres de la jupe de leur mère ; et comme, d'un autre côté, elles n'ont pas de dot (sauf les exceptions, bien entendu), comme les tribunaux leur accordent des dommages-intérêts considérables quand elles établissent qu'un jeune homme leur a fait des promesses qu'il n'a pas tenues, elles marchent dans leur chemin et dans leur pureté avec l'assurance des antiques amazones, tandis que les hommes, baissant les yeux à leur approche, sont transformés en autant d'Hippolytes vêtus de paletot et coiffés d'un chapeau noir.

Notre héros, qui s'était *in petto* constitué le garde du corps des trois élégantes misses, en fut pour ses frais de dévouement chevaleresque, car, arrivées auprès de la tour crénelée qui tourne vers la France la gueule noircie de ses canons, elles revinrent sur leurs pas et bientôt après entrèrent sans aucun accident dans une des maisons de la promenade. A moins de marquer cette maison avec de la craie, à l'exemple du chef des quarante voleurs des ***Mille et une Nuits***, Daurigny n'aurait pu la reconnaître le lendemain ; cependant il n'eut garde d'employer ce procédé, d'abord parce qu'il n'avait pas de craie dans sa poche, ensuite parce qu'il comprit tout ce qu'une pareille précaution aurait eu d'insolite, selon les mœurs de la Grande-Bretagne. Il sentait bien, d'ailleurs, que ses devoirs envers son défunt ami l'appelaient vers des lieux moins fashionables et plus universitaires ; il rentra donc à son hôtel, se coucha dans un bon lit à la française et s'endormit profondément. On n'est pas héros de roman pendant vingt-quatre heures de suite.

III. — CANTERBURY.

Le chemin de fer. — La rencontre providentielle. — L'équivalent d'une introduction. — L'antiquaire et les coquettes. — Tartine historique. — Saint Augustin. — Thomas à Becket. — Miracle de l'amour et de la foi. — Thomas Morus. — Le Dane-John. — Erasme. — Les donneurs d'eau bénite et les voleurs de grands chemins. — Le diable mis à la porte de chez lui. — Amer désappointement. — Faiblesse. — Les lits anglais. — Sir James Mentor. — Une sarabande antédiluvienne. — Un plongeon moral. — Tourbillon humain.

Le lendemain, Daurigny se rendit sur la jetée, flâna quelque temps parmi les promeneurs, regarda partir le ***steam packet***, revint dans la gare du chemin de fer, ouverte avec confiance à tous venants, admira la commodité de ce système de liberté, appliqué aux petites choses de la vie ordinaire ; puis, étant monté d'avance et à son

aise dans un waggon, il entendit enfin, avec un tressaillement de plaisir, le sifflet de la locomotive qui allait l'entraîner vers Canterbury, première étape de la triple campagne qu'il avait projetée.

A ce moment, un petit gentleman grisonnant ouvrit rapidement la portière; trois misses, en mousseline de couleur claire, se précipitèrent dans le waggon; le petit gentleman les y suivit et referma la porte. Le train se mit en marche. Puissances du ciel! ces trois oiseaux effarouchés formaient précisément le gracieux trio qui, la veille au soir, avait honoré Sandgate de sa visite; le petit gentleman grisonnant était le spasmodique voisin du paquebot de Boulogne! Notre héros comprit immédiatement que l'accident survenu à son paletot devait avoir quelque chose de providentiel; il salua le cher coupable, et celui-ci, ayant reconnu sa victime, la salua également avec politesse et cordialité.

Les Anglais sont élevés dans une grande réserve. Ils regardent comme une *intrusion* importune ce qui nous semble une intervention naturelle et bienveillante; ils passent donc éternellement près de leurs semblables sans avoir aucun contact avec eux, comme ces lignes géométriques qui se rapprochent toujours sans jamais se rencontrer. Cependant, si un accident vient à détruire la

Ladies et cornemuseurs au jardin du *Pavilion-Hôtel* (pages précédentes). Dessin d'E. Morin.

barrière qui les sépare du reste des mortels, si la première introduction est faite, d'une manière ou d'une autre, ils se montrent tout à coup plus obligeants, plus serviables, plus dévoués que ne le sont ordinairement les races à grandes démonstrations.

Ce fut le cas pour le petit gentleman grisonnant; il comprit que ses rapports avec le Français, dans le paquebot, équivalaient à une introduction formelle; aussi s'empressa-t-il de donner avec détails tous les renseignements qui lui furent demandés. Il savait par expérience, disait-il, combien il est difficile de se diriger dans un pays étranger, surtout quand il est dans les habitudes de ce pays que chacun soit considéré comme majeur, et comme devant s'arranger pour se tirer d'affaire sans l'intervention de l'autorité. Au reste, lui-même retournait à Canterbury avec ses filles, et il se croyait obligé, en conscience, à rendre sa rencontre profitable au gentleman qu'il avait si mal arrangé à leur première entrevue.

— Quoi, monsieur! s'écria Daurigny, vous êtes de Canterbury? alors il vous sera facile de me donner les renseignements que j'y vais chercher.

Le petit gentleman s'inclina en signe d'assentiment, tandis que les trois misses jetaient sur l'élégant Parisien des regards pleins d'intérêt et de curiosité.

— Votre cathédrale n'est-elle pas une des plus anciennes d'Angleterre? N'est-elle pas entourée de ruines pittoresques, et ne voit-on pas, tout auprès, le préau des écoliers, ainsi que la maison d'école?

A mesure que notre héros parlait des antiquités de Canterbury, la physionomie des jeunes filles devenait plus froide, plus pincée, tandis que celle du père s'épanouissait en proportion.

— Canterbury, monsieur! s'écria-t-il; Canterbury est un bijou du moyen âge (les trois Grâces se regardèrent en haussant imperceptiblement les épaules, comme pour dire : Voilà papa parti!). Sa cathédrale est belle comme une châsse, et c'en est une effectivement, puisque c'est là qu'a été enseveli saint Thomas à Becket, le martyr. La vieille ville est assise, comme une duchesse, sur les bords de la Stour, qui l'enveloppe de ses bras nombreux et qui donne à ses prés, à ses vergers, à ses bouquets de bois, ce vert d'émeraude que l'on ne connaît pas sur le continent. Aussi Canterbury était déjà une cité considérable du temps des Romains; ils avaient latinisé son nom celtique (*Durwhern*, rivière rapide), et l'appelaient *Durovernum*. Au commencement de l'heptarchie saxonne, Canterbury fut la capitale du royaume de Kent, et de là vient son nom moderne. Le roi Ethelbert y résidait vers la fin du sixième siècle, à l'époque où saint Augustin, non le docteur de la grâce, mais le moine bénédictin, fut envoyé de Rome par le pape Grégoire le Grand, pour prêcher l'Evangile en Angleterre. Lorsque le roi anglo-saxon eut embrassé le christianisme, son premier acte fut de donner son palais pour résidence à saint Augustin et à ses successeurs. Dès lors Canterbury demeura, pour l'Angleterre, un lieu privilégié et sanctifié entre tous, comme étant la source féconde d'où la religion du Christ s'était étendue sur l'île entière. Mildred, seconde abbesse de Minster, étant morte en odeur de sainteté, son corps fut donné par le roi Canut aux moines de la cathédrale; une chapelle et une châsse furent érigées en honneur de la royale sainte, et les pèlerins vinrent de toutes parts réclamer sa puissante intercession auprès du souverain des cieux. Cette affluence augmenta encore après la canonisation de Thomas à Becket, dont la châsse succéda, dans la faveur populaire, à celle de l'abbesse saxonne. Thomas à Becket méritait bien cet empressement, monsieur, car c'était le premier Anglais de naissance qui eût obtenu une part du pouvoir depuis la conquête des Normands. Voilà pourquoi ses démêlés avec Henry II avaient tant d'importance : ils puisaient leur motif et leur intérêt dans un sentiment de nationalité. D'ailleurs saint Thomas n'a pas seulement fait des miracles après sa mort, il était lui-même le résultat d'un miracle de l'amour. Son père Gilbert, ayant pris la croix pour combattre les infidèles, avait été fait prisonnier et vendu comme esclave; il se consumait dans les fers d'un riche marchand, sans espoir de revoir jamais sa patrie, lorsque la fille du farouche Sarrasin prit le captif en affection et lui fournit les moyens de fuir. Jusque-là c'est une histoire assez ordinaire; mais, ce qui l'est moins, c'est que la tendre musulmane, ayant retenu seulement ces deux mots, *Gilbert* et *London*, parvint à passer en Angleterre et à retrouver son chevalier. Elle se convertit, fut baptisée sous le nom de Mathilde, et épousa celui qu'elle avait sauvé, pour être sauvée par lui à son tour.

— Oh! pensait notre héros pendant ce récit, quel favorable présage! Si cette femme turque a retrouvé son chevalier à une époque où n'existaient ni la boîte aux lettres, ni les *Petites Affiches*, comment moi, Français, ne trouverais-je pas l'ange que je cherche?

— De cette union, poursuivit le petit gentleman, charmé de dérouler son érudition, Thomas à Becket naquit à Londres, le 21 décembre 1119. Il s'éleva, par degrés, de l'humble office de clerc du shériff à la dignité d'archevêque de Canterbury, et, non content d'avoir tenu tête pendant sa vie au premier des Plantagenet, il le força, après sa mort, à venir s'humilier devant son tombeau. On vous montrera, dans notre cathédrale, les traces encore visibles du sang du martyr, assassiné par les flatteurs du tyran; mais on vous montrera aussi, dans l'église souterraine, l'endroit où le fier chevalier normand est venu s'agenouiller devant la châsse du prêtre anglais, et n'a reçu son absolution qu'après avoir été frappé de verges. Ce n'est pas tout, monsieur; Canterbury peut encore s'enorgueillir d'un autre personnage, illustre entre les plus illustres : je dirais presque d'un autre martyr, puisqu'il a eu pour bourreau l'hérétique Henri VIII (je suis Irlandais et catholique, monsieur). Thomas Morus, s'il ne résidait pas à Canterbury, y faisait au moins de fréquentes visites, car sa fille chérie, Margaret, avait épousé un membre de la famille Roper. Vous verrez dans Saint-Dunstan's-Street la maison qu'elle habitait. C'est cet époux de Margaret qui a recueilli les faits et gestes du chancelier, son beau-père, et qui en a composé une des biographies les plus naïves et les plus touchantes qui existent. Le caveau sépulcral de la famille Roper se trouvait dans l'église de Saint-Dunstan. En 1835, le chœur de l'église ayant besoin d'être repavé, ce caveau, oublié depuis longtemps, fut ouvert; j'y descendis avec plusieurs antiquaires de la ville. Jugez de notre bonheur, quand nous aperçûmes, en une niche creusée dans la muraille, une boîte de plomb qui avait à peu près la forme d'une ruche. Sur le devant de cette boîte se trouvait une ouverture grillagée, et l'on pouvait voir au travers une tête d'homme, desséchée et séparée du corps auquel elle avait appartenu. Nous nous souvînmes alors que Margaret Roper avait placé « avec grande dévotion, » dans le caveau de la famille de son mari, la tête de son père décapité.

Pendant ce récit docte et sombre, fait avec toute la gravité et toute l'emphase d'un antiquaire et d'un Irlandais, les jeunes filles montraient, en riant, leurs dents blanches, car elles parlaient tout bas des robes de soie rapportées de France par leur père, et des plaisirs des bains de mer qu'elles avaient pris à Folkestone, pendant son excursion à l'étranger. Daurigny, un peu refroidi par leur légèreté, et surtout par leur inattention, se rapprocha du gentleman grisonnant et lui demanda s'il n'y avait point à Canterbury un vieux cloître, des murailles ruinées et couvertes de lierre, des pelouses et des arbres gigantesques?

— Des pelouses et des arbres gigantesques? Il y en a dans toute l'Angleterre, mon cher monsieur. Un vieux cloître? Oui, sans doute, et plus beau que celui de Westminster. Des murailles ruinées et couvertes de lierre? Oui; la réformation a semé des ruines autour de nos saintes églises; et, quant au lierre, il se sème tout seul sur les débris des anciens temps. Vous venez donc ici à la recherche des antiquités? Cela vous fait honneur, mon jeune ami, et si vous continuez, vous irez loin.

Daurigny jeta un regard furtif sur les blanches misses, qui allongeaient une petite moue dédaigneuse; puis il répondit :

— Ce n'est point positivement après les antiquités que je cours, monsieur (le petit gentleman fronça ses sourcils

gris et les coquettes beautés ouvrirent leurs grands yeux candides). Ces vénérables restes du passé sont pour moi un moyen, non un but. C'est par leurs passages obscurs que j'espère arriver au paradis éblouissant de mes rêves, en accomplissant les dernières volontés de mon ami.

Après ce préambule passablement incompréhensible et romantique, notre héros raconta son aventure, et cette fois, à mesure qu'il parlait, c'était la physionomie du petit gentleman qui devenait de plus en plus refrognée, tandis qu'il gagnait évidemment dans l'esprit des aimables Anglaises tout le terrain qu'il perdait dans celui de leur père. Le gentleman grisonnant ne répondait plus que par monosyllabes; mais chacune des jeunes filles aurait voulu servir de Béatrix au nouveau Dante.

— Quand vous serez à Canterbury, dit la plus petite et la plus jolie des trois, ne manquez pas d'aller voir le Dane-John.

— John le Danois? demanda Paul un peu perplexe. Quel est ce personnage-là, mademoiselle? Est-ce un sorcier, ou bien un somnambule?

— Cette petite sotte, reprit le père, se sert d'une expression populaire et corrompue, pour désigner la promenade de la ville. Ce n'est pas, d'ailleurs, un endroit sans intérêt, puisqu'on y voit encore une portion de nos vieilles murailles, ainsi qu'une éminence fort remarquable, qui a certainement été, à l'origine, un *tumulus*, précieux et rare vestige des coutumes de nos ancêtres. Plus récemment, les Normands s'en sont servis pour les usages de la guerre, et lui ont donné le nom de Donjon. Ce mot, mêlé à quelque souvenir confus des invasions danoises, est devenu Dane-John pour le populaire.

— Et maintenant, dit la jolie miss, le Donjon permet d'embrasser d'un seul coup d'œil et dans tout leur charme le jardin rempli de fleurs, les ruines des tourelles tapissées de mousse, la ville élégante découpée par les zigzags argentés de la rivière, puis, au delà, la campagne verdoyante et les coteaux qui s'arrondissent gracieusement à l'horizon. Car rien n'est ravissant comme notre pays, monsieur, et quand on est capable d'en comprendre toute la beauté, on ne désire plus autre chose que d'y vivre et que d'y mourir!

La jeune enthousiaste était si belle en parlant ainsi, que notre héros éprouva le besoin irrésistible de regagner, auprès du père, tout ou partie de la faveur qu'il avait perdue.

— Votre cathédrale est fort ancienne? lui dit-il d'un air profond.

La mauvaise humeur du petit gentleman ne put tenir contre cette provocation.

— Ancienne, monsieur? reprit-il avec vivacité; ce prodigieux monument a été construit par saint Augustin lui-même, peu de temps après son arrivée en Angleterre. Il est vrai que de fréquents incendies, allumés soit par les pirates danois, soit par des causes accidentelles, ont détruit les diverses parties de l'église primitive, et qu'il n'en reste plus rien du tout; mais c'est le sort commun de tous les édifices de ce genre dont on a conservé l'histoire. A la fin du onzième siècle, l'archevêque Lanfranc fit venir des maçons de Normandie, tant pour rebâtir la cathédrale que pour construire un palais archiépiscopal et un monastère. Ses successeurs ne déployèrent pas moins de zèle. Ce fut surtout à partir du martyre de Thomas à Becket que les travaux prirent un développement considérable. En effet, l'affluence des pèlerins devenait de plus en plus grande, et les ressources de l'église s'augmentaient proportionnellement, grâces aux présents qu'ils apportaient. Dans la chapelle de la Trinité, où se trouvait la châsse du bienheureux, on voit encore de profondes empreintes que les genoux de ses zélateurs ont creusées dans le pavé. Il semble que Henri II fût devenu le cicérone obligé pour conduire les plus illustres visiteurs vers la châsse de celui dont il avait fait un martyr et un saint. En 1177, nous voyons qu'il rend cet office à Philippe, comte de Flandres; en 1178, à l'archevêque de Reims, venu tout exprès de son diocèse avec une nombreuse suite; en 1179, à Louis VII, roi de France. Celui-ci, portant le costume des pèlerins et se conformant à leurs usages, combla d'honneurs et de joie l'archevêque, le prieur et tous les moines, car, non content de déposer sur la tombe de saint Thomas, pendant une procession solennelle, une coupe enrichie de pierres précieuses, il fit donation au couvent d'une rente perpétuelle de cent muids de vin. La dévotion au nouveau saint était si grande, qu'en 1220 le nom de l'église fut formellement changé, et qu'au lieu de rester dédiée à la sainte Trinité elle fut placée sous l'invocation de saint Thomas, martyr. Elle porta ce nom jusqu'à la Réforme, époque où elle reçut de Henri VIII celui d'église du Christ (*Christ Church*), qu'elle conserve encore aujourd'hui. En même temps, l'hérétique monarque faisait effacer du calendrier le nom de Thomas à Becket. Heureuses les églises d'Angleterre, si ce Barbe-Bleue couronné s'était contenté de les dépouiller de leur nom et n'avait point effrontément pillé leurs trésors! L'église de Canterbury était une des plus riches. Erasme, qui la visita en 1510, raconte que l'or y paraissait la chose la plus vulgaire, que partout on y voyait briller des pierres précieuses, remarquables par leur eau autant que par leur volume, et dont quelques-unes n'étaient pas moins grosses qu'un œuf d'oie. A l'occasion de son voyage à Canterbury, il raconte qu'à un mille environ de la porte du couchant (*westgate*) la route de Londres passait par un chemin creux, sur le côté gauche duquel s'élevait un hospice pour plusieurs vieillards. L'un de ceux-ci s'occupait à guetter les voyageurs, et lorsqu'il apercevait un homme à cheval, il courait à sa rencontre, l'aspergeait d'eau bénite et lui présentait une empeigne de soulier, placée sous une glace: c'était un morceau de la chaussure du bienheureux Becket. Le voyageur baisait dévotement la relique et témoignait, par une aumône, la satisfaction qu'il ne ressentait pas toujours. Erasme, qui raille souvent hors de propos, remarque que, dans un pareil chemin creux, d'où il était impossible de s'enfuir, mieux valait rencontrer un vieux mendiant, armé d'eau bénite, qu'une troupe de voleurs. Quoi qu'il en soit, donneurs d'eau bénite et voleurs de grands chemins, ce sont deux professions qui ne peuvent plus subsister en présence des chemins de fer.

— La cathédrale de Canterbury est donc la plus vieille église de l'Angleterre?

— Elle aurait cet honneur, si nous ne possédions pas, sur un délicieux coteau, à une petite distance de la ville, l'église de Saint-Martin, bâtie, vers l'an 187 de Jésus-Christ, par des soldats chrétiens de l'armée romaine. C'est dans Saint-Martin que, pour la première fois, un roi anglais a professé le christianisme, et l'on y voit encore la simple tombe de la bonne reine Bertha, qui eut une si grande influence sur la conversion de son époux, Ethelbert.

— Vraiment, votre ville est bien partagée en reliques du moyen âge.

— Je ne vous en ai pas indiqué le quart, mon cher

monsieur. Que direz-vous quand vous aurez vu le monastère de Saint-Augustin, avec ses tours massives et ses portes ogivales, surmontées de créneaux? Il n'y a pas bien longtemps que des barbares, soi-disant civilisés, ont abattu les restes de la tour de Saint-Ethelbert afin d'en utiliser les matériaux! Heureusement pour l'art gothique, les ruines de la vénérable abbaye ont été achetées, en 1844, par M. Baresford Hope, membre de la Chambre des communes. Cet antiquaire patriote a fait habilement restaurer ou reconstraire les anciens bâtiments, et les a rendus propres à servir de collége pour l'éducation des missionnaires de l'Eglise anglicane. En voyant la chapelle, le réfectoire, la bibliothèque, les cloîtres, vous vous croirez transporté dans un ancien couvent bénédictin d'Italie. Non loin de là, vous admirerez les restes de la chapelle de Saint-Pancras, élevée par saint Augustin sur un terrain consacré précédemment au culte des idoles. Le diable, furieux d'être chassé de son propre domaine, essaya de renverser les murs construits par le saint; mais il ne put y réussir, quoiqu'on voie encore aujourd'hui, avec horreur, la pro-



Porte conduisant à la cathédrale de Canterbury. Dessin d'E. Varin.

fonde empreinte de ses griffes sur le mur du porche méridional.

Le temps, dont la marche impitoyable est rendue plus rapide encore par les inventions modernes, n'avait pas été suspendu dans son vol par ces savants discours, non plus que par les ingénieuses coquetteries des blanches filles d'Albion. Tout à coup la locomotive poussa un sifflement aigu, qui pénétra comme un coup de poignard dans le cœur de notre héros. Les waggons s'arrêtèrent; le petit gentleman grisonnant saisit son parapluie et son châle de voyage; les trois Grâces sautèrent légèrement à terre; le charme fut rompu, et tout fut fini... tout ce qui appartenait au monde réel, car qui oserait entreprendre l'histoire des rêves ou des souvenirs? Ce n'est pas nous, assurément : notre plume est trop vieille pour cela.

P. GROLIER.

(La fin à la prochaine livraison.)

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

SÉBASTIEN BOURDON.



Sébastien Bourdon, d'après Rigaud. Dessin de Fellmann

Sans avoir atteint les hauts sommets de l'art où sont parvenus le Poussin et Claude Lorrain, Sébastien Bourdon n'en occupe pas moins une place distinguée dans l'histoire de l'école française. Si son dessin est moins correct et son style moins pur que celui de ses illustres contemporains, il se distingue par une facilité extraordinaire d'exécution, une grande originalité dans ses compositions, une couleur vigoureuse; parfois, il est vrai l'exagération même de ces qualités en a fait des défauts, la précipitation de son travail a notamment plus d'une fois nui à sa perfection; mais, tel qu'il nous apparaît dans les toiles du Louvre et les quelques tableaux peints pour les églises de Paris, Bourdon est, à coup sûr, une des gloires du dix-septième siècle.

Elevé à la rude école de la pauvreté, il essaya de tout: il fut peintre, soldat, graveur; il fit des portraits, des

paysages, des scènes de genre, des batailles, et, dans une courte carrière de cinquante-cinq ans, il ne composa pas moins de deux cents tableaux.

Jamais, du reste, la personnalité de l'artiste ne se mêla plus intimement à la personnalité de l'homme; jamais l'histoire de l'œuvre ne fut plus exactement l'histoire de la vie. Chaque phase de son existence indique une transformation de son talent. Pauvre peintre inconnu, il sacrifie au mauvais goût et fait des copies de tableaux, demandant au travail de chaque jour le pain de chaque jour. Arrivé à la célébrité, il épure son style, il agrandit sa manière et acquiert enfin ces solides qualités qui ont fait confirmer par la postérité le jugement de ses contemporains.

Sébastien Bourdon naquit à Montpellier en 1616. Son premier maître fut son père, assez médiocre peintre sur verre; mais bientôt les dispositions de l'enfant engagèrent celui-ci à l'envoyer continuer ses études à Paris.

Sébastien avait sept ans quand il partit de Montpellier, sous la surveillance d'un de ses oncles; il est vrai que cette surveillance n'était pas très-active, à en juger par l'anecdote suivante qui ouvre sa biographie comme le premier chapitre d'un roman.

Notre héros avait la bourse légère; aussi, au lieu de le loger dans l'intérieur de l'abominable voiture qui faisait le service de Montpellier à Lyon, — ce qui lui eût coûté quelques écus,— l'avait-on perché sur l'impériale, au milieu des bagages. La place n'était pas des plus agréables, mais Sébastien avait sept ans, et, à sept ans, on se contente de peu, et puis le plaisir de voir Paris lui montrait tout en rose; il s'accommoda donc tant bien que mal, se fit un nid aussi moelleux que possible sur le ballot qui lui parut le moins dur, et ne tarda pas à s'endormir de ce bon sommeil de l'enfance que rien ne peut troubler ou interrompre.

Et il fallait en effet qu'il fût bien profond ce sommeil, car la voiture heurta un tas de pierres et faillit verser; le ballot roula avec l'enfant sur le chemin et, malgré tout cela, Sébastien ne se réveilla pas.

On ne s'aperçut du reste pas de l'accident, — tous les voyageurs faisaient peut-être comme notre héros, — et la voiture continua tranquillement sa route. Mais la Providence, elle, ne s'endort pas. Elle prit, cette fois, les traits d'un courrier qui, venant derrière, aperçut une masse sombre, s'approcha, reconnut à qui il avait affaire, força le pas et rejoignit la voiture pour l'avertir qu'elle semait sur la route du roi ses bagages et ses voyageurs.

Quand on retrouva Sébastien, il dormait toujours.

Arrivé à Paris, Bourdon se plaça chez un peintre où il resta jusqu'à l'âge de quatorze ans. Désespérant alors de se faire un nom dans la capitale, il partit pour Bordeaux, et, dans un château voisin de cette ville, s'occupa de peintures à fresque; mais le travail lui manqua bientôt de nouveau; il se rendit alors à Toulouse, et là, dans un de ces moments où l'on doute de tout et d'abord de soi-même, il s'engagea..

Heureusement, il devait rencontrer dans son capitaine un homme de goût et de cœur, qui comprit qu'un bon peintre vaut mieux qu'un mauvais soldat, lui accorda son congé et lui fournit même les moyens d'aller à Rome.

Là, Sébastien travailla pour un marchand de tableaux qui avait la réputation de payer assez mal, et valait encore moins que sa réputation. Au reste, notre peintre avait alors plus de facilité que de talent, et n'ayant pas encore su trouver sa voie dans les différents genres qu'il avait abordés, il s'occupait plutôt à imiter la manière des autres qu'à s'en créer une qui lui fût personnelle.

Il était même parvenu, dans cet art d'imitation, à un tel degré de supériorité, qu'il faisait illusion aux connaisseurs eux-mêmes. Lié avec Claude Lorrain, dont il visitait souvent l'atelier, il y avait remarqué une toile à laquelle le maître travaillait avec cette lenteur qui est un des caractères de son génie. Une idée étrange passe alors par la tête de Sébastien. De retour chez lui, il reproduit de mémoire le tableau qu'il a vu, le termine en quelques jours, et, sans le signer, l'expose dans une fête publique, comme c'était alors l'usage. Chacun de se récrier sur le mérite de l'œuvre et d'aller porter ses compliments à Claude Lorrain qui en devait être l'auteur. Celui-ci n'y comprit rien et ses visiteurs moins encore, quand il leur montra sur le chevalet la toile inachevée et attendant les derniers coups de son pinceau.

Cette plaisanterie valut à Sébastien une certaine célébrité et quelques commandes de copies; mais, en revanche, elle lui coûta l'amitié de Claude Lorrain qui ne lui pardonna jamais complétement.

Cependant Bourdon semblait avoir triomphé des difficultés toujours si grandes du début, lorsque l'excentricité de son caractère lui attira de nouveaux ennuis. Il avait souvent rencontré dans la société qu'il fréquentait un peintre nommé de Rieux; de l'artiste, il n'y avait rien à dire; de l'homme, on pouvait dire qu'il était remarquablement laid; à ce titre, Bourdon l'avait choisi comme but à toutes ses épigrammes. De Rieux, pour se venger, le menaça de le dénoncer comme hérétique à l'Inquisition. De fait, Bourdon était calviniste; aussi, sachant qu'aux yeux du tribunal le feu était le meilleur moyen de tout purifier, mais ne partageant pas cette opinion, s'empressa-t-il de se réfugier chez un de ses compatriotes, M. Hesselin, maître de la Chambre aux deniers, qui se trouvait alors à Rome, puis s'enfuit à Venise, et de là revint à Paris avec son protecteur.

A Paris, Sébastien peignit d'abord de petits tableaux de chasse et de batailles qui eurent un certain succès; mais les études qu'il avait faites à Rome allaient enfin porter leurs fruits, en lui révélant sa véritable vocation. Dans les années qui suivirent son retour, de 1643 à 1648, il signa le *Crucifiement de saint Pierre* pour le corps des orfévres qui, le 1er mai, offrait un tableau votif à Notre-Dame; le *Martyre de saint André*, pour la cathédrale de Chartres; il avait aussi reçu la commande de six grands tableaux pour Saint-Gervais de Paris; mais, dit un de ses biographes, comme il se permit quelques plaisanteries sur la vie de saint Gervais, le chapitre se fâcha, et, l'autorisant seulement à terminer le tableau commencé, confia les cinq autres à Philippe de Champagne et à Lesueur.

Dans l'intervalle de ces grands ouvrages, Bourdon s'amusait encore à peindre, d'après sa première méthode, c'est-à-dire avec cette merveilleuse facilité que nous lui avons vue, de petites toiles où l'esprit, l'originalité et la couleur suppléaient à l'absence des autres qualités et suffisaient à expliquer le goût du public. Comme exemple de cette fécondité, il paria faire en un seul jour douze têtes d'après nature, et gagna son pari. Et le plus merveilleux, c'est que ces douze têtes ne furent pas les moins bien réussies.

En 1648, il fut un des fondateurs et un des premiers membres de l'Académie royale de peinture; il devait plus tard en être le recteur.

Nous voici arrivés à une des époques qui marqua le plus

dans la vie de Sébastien Bourdon. Les troubles de la Fronde et les querelles religieuses le forcèrent à quitter la France, et il alla demander asile à la cour de Suède. Christine, la reine artiste, lui donna le titre de son peintre ordinaire et le traita avec les plus grands égards. Bourdon en était digne, et par son talent, et par l'élévation de son caractère dont il donna à la reine une preuve éclatante.

Un jour Christine l'avait prié d'examiner un certain nombre de tableaux que Gustave-Adolphe avait eus pour sa part de butin, à la prise de Prague en 1620. La plupart étaient restés emballés dans les greniers du palais, et personne n'avait eu la curiosité de les regarder. Sébastien Bourdon s'empressa d'obéir. Parmi ces tableaux se trouvaient plusieurs toiles de maîtres, et notamment des corrèges d'une merveilleuse beauté. L'artiste rendit donc compte de sa mission et ne put s'empêcher de parler de sa découverte avec l'enthousiasme de l'admiration; la reine se prit alors à sourire, et lui annonça qu'elle lui en faisait présent. Mais Bourdon lui répondit par un énergique refus, et, comme elle insistait, finit par lui prouver qu'elle ne pouvait se dessaisir d'un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Cette galerie, connue sous le nom de Galerie de Gustave-Adolphe, passa depuis au cardinal Odescalchi, puis au duc d'Orléans, et est aujourd'hui dispersée.

L'abdication de Christine ramena Sébastien Bourdon en France, où sa réputation l'avait précédé. Le *Christ mort*, qu'il fit pour l'église de Saint-Benoît, prouva bientôt qu'il n'avait rien perdu de ses brillantes qualités, et *les Sept œuvres de la miséricorde*, qu'il grava lui-même à l'eau-forte, peuvent être considérées comme marquant l'apogée de son talent.

Après un voyage qu'il fit à Montpellier pour revoir sa famille et la vieille maison qui avait été son berceau, il peignit à fresque les plafonds de la galerie Bretonvilliers et y représenta l'histoire de Phaéton, en neuf grandes compositions que, par malheur, le temps n'a pas respectées. Il s'était fait aider dans cette vaste entreprise par Charmeton pour les ornements d'architecture, et par Monnoyer pour les fleurs. La galerie entière lui fut payée dix mille livres.

Enfin il venait de recevoir l'ordre de peindre un plafond dans le palais des Tuileries, et avait à peine terminé le dessin, quand il fut surpris par une fièvre violente qui l'enleva, en quelques jours, à l'âge de cinquante-cinq ans (1671).

Les principaux élèves de Sébastien Bourdon furent Guillerot, Monier, Friquet qui grava une partie de ses œuvres, Nicolas Loir, Paillet, et enfin ses deux filles, qui s'adonnèrent avec succès à la miniature.

Les quelques anecdotes que nous avons empruntées aux biographes de notre peintre, témoignent de l'originalité, voire même de la bizarrerie de son caractère. Esprit aimable et cultivé, tantôt il recherchait le monde, où le charme et l'enjouement de sa conversation, autant que sa réputation, lui assuraient toujours l'accueil le plus empressé; tantôt il s'enfermait dans le grenier qui lui servait d'atelier, retirait l'échelle derrière lui, fermait la porte et dédaignait même de répondre aux visiteurs.

Ces traits distinctifs de son caractère sont aussi ceux de son talent; la vivacité de son imagination l'entraîne souvent, sa facilité s'accommode parfois d'à peu près, en un mot, il est inégal, mais l'inégalité n'est-elle pas un des apanages du génie, et les ombres ne servent-elles pas à repousser la lumière?

Ch. WALLUT.

POÉSIE.

SŒUR NOVICE.

Elle ne peut plus respirer que du côté du ciel.
(Bossuet, *Sermon pour la profession de Mme de La Vallière.*)

Elle a pleuré, la jeune fille;
Ses vœux pourtant sont exaucés.
De la bure sainte on l'habille,
Elle vivra les yeux baissés,
Et ses amis des jours passés
Ne la verront plus qu'à la grille.
Ses compagnes aux fraîches voix
Ont dit pour la dernière fois :
« Sœur novice,
« Dieu vous bénisse!

Peut-être elle n'était point faite
Pour sentir l'austère ciseau
Dépouiller sa folâtre tête,
Ni pour vivre de pain et d'eau.
« A ceindre le chaste bandeau. »
Pourtant elle a dit : « Je suis prête;
Mais je voudrais, avant mon vœu,
Que ma mère me dit un peu :
« Sœur novice,
Dieu vous bénisse! »

L'abbesse au parloir l'a menée.
Devant la famille, à genoux
Elle s'est mise résignée,
Car chacun disait : « Grâce à vous,
Nous sourire au bras d'un époux
Nous verrons votre sœur aînée. »
Car sa sœur ajoutait tout bas :
« Et moi, je ne l'oublierai pas.
Sœur novice,
Dieu vous bénisse! »

De la symbolique agonie
Les cloches ont sonné le deuil.
La funèbre cérémonie
Comptait maints pauvres sur son seuil.
On voyait d'un naïf orgueil
Rayonner leur face jaunie,
Et tous murmuraient triomphants :
« Une de plus pour nos enfants.
Sœur novice,
Dieu vous bénisse!»

Elle alla jusqu'au bout sans plainte,
Plus d'un, parmi les assistants,
Pensait : « Ce sera quelque sainte.
Renier le monde à vingt ans !
Dans cette tombe des vivants
S'enterrer sans être contrainte ! »

Nous, qui savons votre secret,
Que Dieu vous garde du regret !
Sœur novice,
Dieu vous bénisse !

Daniel d'O.

Castelnau de Bretinoux, septembre 1856.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA VAPEUR (1).

La neige et la grêle sont les transformations dernières que puisse subir la vapeur libre ; ces deux phénomènes se produisent dans des circonstances bien différentes que nous examinerons séparément, sans nous laisser entraîner à leur étude spéciale, ce qui nous ferait sortir du sujet que nous traitons, surtout quand on considère que la grêle est un phénomène électrique encore mal connu. Nous considérerons donc ces météores comme de simples transformations de la vapeur, produites par des causes différentes.

Dans la formation de la neige et de la grêle, le refroidissement intervient également dans les deux cas; mais les produits sont tellement différents l'un de l'autre, qu'il faut bien admettre l'action d'un agent particulier pour établir cette différence.

Lorsqu'un nuage est formé, si des courants énergiques le poussent assez haut, la vapeur se condense aussitôt en petits cristaux qui s'agglomèrent, se soudent et finissent par tomber en flocons plus ou moins épais et serrés, avec une telle abondance parfois, que la terre en est aussitôt couverte.

En Sibérie et dans les régions polaires, il se forme des tempêtes de neiges appelées *bourans*, qui ravagent des contrées à plusieurs lieues à la ronde. M. de Humboldt en cite un remarquable par les désastres qu'il a causés : « En 1827, dit-il, tous les troupeaux de la horde intérieure des Kirghiz, entre l'extrémité de l'Oural et le Volga, furent chassés par un *bouran* vers Saratow. Il périt dans cette occasion deux cent quatre-vingt mille cinq cents chevaux, trente mille quatre cents bêtes à cornes, dix mille chameaux et plus d'un million de brebis. » Les historiens et les voyageurs ont enregistré une foule de sinistres produits par des tempêtes analogues. Dans nos pays de montagnes, chaque hiver est marqué par des tempêtes de neiges qui forment sur les cimes et sur les flancs des montagnes des dépôts considérables d'un poids énorme, lequel détermine leur chute en *avalanches*, entraînant, brisant tout ce qui se trouve sur leur passage, et ne s'arrêtant dans la plaine qu'après avoir enseveli des villages entiers.

Quant à la formation de la neige dans les plaines, il est évident que, par un temps couvert et par une saison déjà froide, le moindre abaissement de température doit produire la solidification de l'humidité des nuages, et l'expérience prouve que c'est par la partie supérieure que commence la cristallisation de l'eau en étoiles neigeuses.

Dans la remarquable ascension en ballon de MM. Barral et Bixio, la couche supérieure des nuages glacés au-dessus de laquelle ils planaient les isolait tellement de la terre et de la chaleur du sol, qu'ils éprouvaient un froid égal à celui des espaces célestes; froid irrésistible et qui força les voyageurs aériens à descendre immédiatement dans les couches inférieures et par conséquent plus chaudes.

Nous arrivons à l'explication d'un fameux proverbe connu de tous les cultivateurs : *La neige engraisse la terre.* Voyons donc ce qu'il faut entendre par cette expression du campagnard.

Généralement, quand la gelée commence, les pluies ont détrempé la terre pendant un certain temps. L'eau qui s'infiltrait tout doucement s'arrête, se solidifie; chaque parcelle de terre est séparée de sa voisine par un glaçon qui l'entoure et l'en éloigne; car la glace est plus volumineuse que l'eau qui lui a donné naissance; ce qui fait qu'elle surnage. L'eau ainsi surprise par le froid jusqu'à une certaine profondeur se congèle, augmente de volume en tout sens, soulève la terre, l'ameublit et la travaille mieux que ne le ferait une bonne charrue. Au moment du dégel, l'eau continue son infiltration; la terre laisse passage à l'eau qui provient de la fonte des neiges dont elle était couverte : voilà l'origine des fontaines, et ce qui fait qu'elles tarissent quand il n'y a pas eu de neige. D'autre part, l'eau provenant de la fonte des neiges remplit d'abord tous les pertuis; et à mesure que l'infiltration continue, l'air est attiré comme par aspiration. Il se trouve ainsi en contact avec toutes les parties fécondantes de l'humus, acidifie les unes, oxyde les autres, rend solubles celles qui ne l'étaient pas, et permet l'assimilation de produits qui n'auraient pas pu concourir au développement des végétaux. L'azote lui-même, qui forme une partie importante de l'air atmosphérique, se fixe dans le sol, et ses composés forment un véritable engrais. C'est la théorie des jachères.

Tant que le terrain est perméable, l'eau continue à filtrer perpendiculairement; mais bientôt elle rencontre la roche, ou bien un lit de terre glaise qu'elle ne peut traverser; elle suit alors leur direction, qui souvent, à une distance plus ou moins éloignée, se rapproche de la surface du sol, ou bien se porte vers un replis anfractueux de terrain. C'est de là qu'elle sort en quantité plus ou moins abondante, suivant le nombre et la grosseur des veines qui se réunissent pour reparaître à ciel ouvert. Nous vous ferons remarquer, en passant, que les filets d'eau souterrains qui se rendent aux rivières, sans avoir formé d'abord des sources, des fontaines ou des ruisseaux, contribuent à l'alimentation des grands cours d'eau, beaucoup plus efficacement que tout autre affluent arrivant à découvert.

Nous arrivons à la neige qui se forme quelquefois subitement dans des endroits clos; en voici un exemple : dans une excursion tentée en vue de retrouver le malheureux Franklin et ses compagnons d'infortune, de généreux navigateurs avaient résolu, pour être plus tôt prêts à explorer les mers polaires pendant la bonne saison, si courte, hélas ! dans ces pays de frimas, d'at-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

tendre au Spitzberg que les plus grands froids fussent passés. C'est dans une espèce de cabane souterraine qu'ils s'étaient construite à proximité de leur navire que, pourvus abondamment des choses les plus nécessaires à la vie, nos héros, en quelque sorte blottis, hermétiquement renfermés, supportèrent tant bien que mal une longue séquestration. Il faisait au dehors un froid dont on ne se fait pas ici une idée, un froid de 40 degrés au-dessous de zéro.

Après un long temps passé dans cette vie de terrier, le besoin de renouveler l'air infecté de leur demeure se fit impérieusement sentir; la porte fut ouverte... un seul instant, et cet instant suffit pour que l'air du dehors, entrant brusquement, congelât tout de suite la vapeur contenue dans cette caverne, et la remplit immédiatement d'une neige assez épaisse pour glacer nos pauvres captifs de froid et d'épouvante. Aussitôt la porte fut refermée et calfeutrée.

Il fallut plusieurs jours et plusieurs nuits pour que les poêles ramenassent la température à un degré supportable. La même observation avait été faite par les académiciens français qui, dans la première moitié du siècle dernier, mesurèrent un degré du méridien sous le cercle polaire.

La quantité de neige qui tombe à Paris est insignifiante et semble ne nous être envoyée qu'à titre d'échantillon; mais dans la Suisse, dans les Alpes et dans l'Allemagne, il en tombe fréquemment un mètre d'épaisseur dans la plaine, et dans la montagne la hauteur de la couche de neige dépasse quelquefois sept ou huit mètres. Il n'y a pas, dans ces pays, un seul hiver qui ne soit signalé par quelque désastre, soit dans un endroit, soit dans un autre.



Matelot dans sa cabane, sous la neige, au Spitzberg. Dessin d'Ed. Morin.

L'hiver de 1859-60, par exemple, est un de ceux qui comptent le plus de sinistres en mer et de catastrophes dans les pays montagneux. Dans les Alpes, la plaine était recouverte de neige à une hauteur de $1^{m},75$, et dans les vallées, elle dépassait la hauteur des habitations. Il a fallu pratiquer des galeries couvertes pour aller aux fontaines ou des tranchées pour établir les communications d'un village à un autre.

Dans la nuit du 20 janvier 1860, une avalanche a emporté, dans une étendue de plus de 40,000 mètres, une forêt et plusieurs chalets situés dans le Valais.

Dans ces pays désolés, on n'est jamais sûr, en se couchant, de ne pas se réveiller englouti sous la neige; heureux si la maison ne s'affaisse pas pendant la nuit.

Mesdemoiselles, vous avez pu entendre parler de pluies de sang, de neiges rouges ou différemment colorées. J'ai trop confiance dans la droiture de votre jugement pour vous faire l'injure de croire que vous avez pu prendre au sérieux cette première expression. Eh ! quel serait donc le malheureux qui pourrait ainsi verser son sang sur nos tête ! Mais ce que je puis faire sans irrévérence, c'est de vous indiquer comment ces pluies, ces neiges se colorent.

Des observations récentes sont venues confirmer les prévisions, et il ne reste aucun doute sur la production du phénomène. Voici ce que dit M. de Humboldt, qu'il faut toujours citer quand on veut rapporter des observations sérieuses :

« Lorsque, sous les rayons verticaux d'un soleil sans nuages, la terre calcinée se réduit en poussière, le sol



lui-même craque et se fend comme dans l'ébranlement d'une commotion souterraine. En ce moment, si deux courants de directions contraires soufflent à la surface, la plaine offre subitement un étrange spectacle. Sous la forme d'un nuage conique, dont la pointe est tournée vers le sol, et semblables à ces pesantes trombes que le marin ne voit qu'avec effroi, les flots de sable soulevés montent en spirale dans l'air raréfié. Le ciel s'assombrit, l'horizon se rapproche et le soleil ne répand plus qu'une lumière jaune et blafarde sur cette plaine désolée. »

Plus tard, au fond de l'Allemagne, un observateur a constaté la nature d'un nuage rouge et le microscope a fait reconnaître qu'il était formé de poussières organiques, d'infusoires à carapace siliceuse rouge qui ne se rencontrent guère qu'à la surface de quelques contrées brûlées de l'Amérique méridionale. Quel voyage !!

Ce sont ces poussières qui, transportées d'un continent à l'autre par la puissance des vents, et ramenées sur le sol par des pluies ou des neiges, donnent à celles-ci la couleur qui a tant excité la superstition des habitants des campagnes en 1851, dans le département du Gard. D'après le témoignage du docteur Pioche, toutes les hauteurs qui environnent la vallée de Vallerange ont été couvertes d'une neige très-blanche, mais une pluie abondante étant survenue, le dernier dépôt s'est immédiatement coloré en rouge. Le docteur Pioche n'hésite pas à attribuer cette coloration à la pluie et non à la neige, ce qui est mis hors de doute par des poussières rouges comme de l'ocre qu'on remarquait après la pluie sur le feuillage d'arbres à feuilles persistantes.

Dans les régions polaires on trouve souvent de la neige rouge, dont la couleur est due à la présence de petites végétations de cette teinte.

Nous en resterons là pour ce soir, demain nous terminerons l'histoire de la vapeur au point de vue météorologique.

TROISIÈME ENTRETIEN.

De la grêle. — De ses ravages. — De grêlons de cinq kilogrammes. — D'une masse de glace tombée je ne sais d'où... du ciel! — D'un affreux ouragan de grêle qui a ravagé, en France seulement, 1.039 communes. — De la chaleur nécessaire à la formation de la vapeur à l'air libre. — De la formation de la glace par l'évaporation brusque. — De la congélation du mercure. — De la brûlure occasionnée par le trop grand froid. — De la fabrication de la glace industriellement. — Des *alcarazas*. — Du rafraîchissement de l'air. — De la nécessité absolue de vapeurs dans l'air. — Comment un homme peut supporter une température de 125 degrés, capable de cuire un bœuf. — Moyen de mesurer la quantité de vapeur contenue dans l'air.

La grêle, composée de grains plus ou moins gros, durs, isolés, généralement ronds, à couches concentriques, paraît formée par la condensation de la vapeur de certains nuages électriques en petits glaçons qui, successivement attirés et repoussés d'un nuage électrisé dans un sens à un autre électrisé en sens contraire, s'entre-choquent, se roulent et s'accroissent en passant au travers de couches de vapeur non encore congelée. Est-ce bien là le mode de formation des grêlons? nul ne pourrait l'affirmer; c'est au moins l'explication la plus satisfaisante pour les grêles ordinaires.

Cette singulière transformation de la vapeur aérienne est la plus dangereuse pour l'homme et celle qui lui cause le plus de dommages. Dans nos pays tempérés, le volume ordinaire des grêlons dépasse rarement celui d'une noisette; à cet état, ils ne sont dangereux que pour les récoltes, surtout par leur nombre et la rapidité de leur chute. Mais il y a des orages de grêle dont les grêlons sont si gros et si serrés, que rien ne leur résiste. Divers auteurs ou météorologistes signalent des grêlons de dimensions surprenantes. En 1797, il en tomba dans le Flintshire qui pesaient 150 grammes; dans le Stratfordshire, Taylor en mesura qui avaient un décimètre de diamètre; en 1703, Parent en a vu qui étaient gros comme le poing; en 1822, Noggerath trouva à Bonn des grêlons qui pesaient de 360 à 400 grammes. En octobre 1844, il tomba dans le midi de la France des grêlons de 5 kilogrammes; à Cette, des hommes furent emportés par l'ouragan, les toits furent enfoncés, des vaisseaux furent coulés bas. On parle d'un monceau de glace plus gros qu'une meule de moulin, tombé en 1843, dans la Mongolie; on le cassa avec des haches, et, quoiqu'il fît très-chaud, les morceaux mirent trois jours à se fondre entièrement. Doit-on supposer que cette masse de glace ait pu être ballottée entre deux nuages électriques pendant le temps nécessaire à la condensation de tant de vapeur pour arriver à ce poids et à ce volume? et pourtant elle s'est formée dans l'air!

Nous terminerons ces exemples par la relation du plus épouvantable ouragan de grêle que la science ait enregistré : c'est celui qui, le 13 juillet 1788, ravagea la France et les Pays-Bas. Il prit naissance dans les Pyrénées, et se termina à la Baltique. Il se propagea sur deux bandes parallèles de plusieurs lieues chacune : l'une dans la direction d'Amboise à Malines, l'autre de l'embouchure de l'Indre à Gand.

La vitesse de l'orage était de seize lieues et demie à l'heure; la grêle ne tomba que pendant huit minutes : les plus gros grêlons pesaient 240 grammes; les uns étaient ronds, les autres oblongs. En France seulement, les communes ravagées étaient au nombre de 1,039, et le dommage, évalué par une enquête officielle, s'éleva à la somme énorme de 24,690,000 francs. A cette époque, l'argent, étant beaucoup plus rare qu'à présent, représentait une valeur au moins double. Qu'on juge d'après les pertes qu'on a évaluées en argent combien il a dû y avoir de victimes humaines!

Nous venons d'examiner avec assez de détails, pour un simple récit qui n'a pas la prétention de s'élever à la hauteur d'une leçon sur la matière, les différents phénomènes dans lesquels la vapeur joue un rôle lorsqu'elle est libre dans l'atmosphère. Nous avons vu les différentes transformations qu'elle peut subir; il ne nous reste plus qu'à parler de quelques applications auxquelles on fait servir la vapeur toujours en contact avec l'air, et à la température ordinaire, avant de parler de la vapeur chauffée en vases clos et du travail auquel on peut la soumettre. Le froid, avons-nous dit, fait passer la vapeur à l'état liquide et à l'état solide; il en fait de l'eau, de la glace, de la neige, des grêlons...; ajoutons que, pour se former, la vapeur ayant besoin de chaleur, si une source particulière ne lui en fournit pas, elle en prend aux corps environnants, à l'eau même qui doit lui donner naissance.

Une expérience bien frappante est faite à ce sujet dans tous les cours de physique : elle consiste à congeler de l'eau en forçant une partie de cette même eau à s'évaporer rapidement.

Pour arriver à ce résultat on met sur le plateau d'une machine pneumatique (à faire le vide) une soucoupe métallique mince, contenant une lame d'eau large et peu épaisse.



La soucoupe repose sur une grande cuvette en verre contenant de l'acide sulfurique concentré. Le tout est recouvert d'une cloche de cristal s'adaptant parfaitement bien sur le plateau de la machine. Dans cet état, on fait manœuvrer les pistons de la machine pneumatique; le vide se fait; l'eau, que l'air atmosphérique ne presse plus, passe en vapeur, l'acide sulfurique s'en empare aussitôt et sollicite la formation d'une nouvelle quantité qu'il absorbe incessamment; enfin l'eau, ayant fourni toute la chaleur cachée ou latente qu'elle possédait pour fournir à la formation de sa vapeur, se congèle et se présente sous forme de glaçons cristallisés. Cette expérience est très-remarquable et peut se reproduire, d'après le même principe, sous différentes formes encore plus saisissantes; on peut ainsi, par exemple, congeler le mercure, qui, on le sait, n'est solide qu'à la température de 40 degrés au-dessous de zéro.

Pour arriver à une aussi basse température, il faut employer des liquides qui aient une très-grande tendance à se volatiliser, et qui puissent fournir dans le vide des masses énormes de vapeur. Le sulfure de carbone et l'acide sulfureux remplissent parfaitement cette condition indispensable; l'un commence déjà à bouillir à 10 degrés au-dessous de zéro (l'acide sulfureux); l'autre ne peut se conserver que sous l'eau, tant, pour lui, les bouchons, même en verre, sont des gardiens infidèles. Dans l'un et l'autre cas, l'expérience ne se fait qu'à la fin du cours, car les vapeurs exhalées sont, ou si acides, ou si infectes, qu'il faut en toute hâte déserter le local dans lequel s'est produite la congélation. Pour solidifier le mercure, on a mis tout simplement une boule de thermomètre, pleine de mercure, dans un verre contenant l'un des deux liquides que nous venons de citer, sous le même appareil pneumatique; on pompe activement, les vapeurs se forment avec rapidité, le froid se développe à mesure que le liquide disparaît, enfin la boule est congelée; on casse le verre et on voit un globe de mercure roulant comme le ferait une bille d'argent.

Gardez-vous d'y toucher avec les doigts! Ce froid-là brûle, c'est-à-dire qu'il cause les mêmes sensations et les mêmes désorganisations que des charbons ardents.

C'est d'après ce même principe qu'on est arrivé, dans ces derniers temps, à fabriquer des quantités de glace dont le prix de revient n'excède pas un demi-centime le kilogramme.

C'est en se servant d'éther que M. Carré est parvenu à ce résultat; mais en employant l'éther en vase clos, qui s'évapore continuellement et se reconstitue toujours à l'état liquide, pour être évaporé de nouveau et sans perte. On comprend facilement que, si on peut congeler de l'eau par ce procédé, on puisse aussi faire directement des sorbets et des glaces, frapper des carafes ou des bouteilles de vin de Champagne, et qu'appliquée en grand à l'économie domestique, dans les maisons particulières ou dans les établissements publics, dans les villes, sur les navires ou dans les colonies, partout enfin où le besoin de fraîcheur devient une nécessité, cette fabrication rende d'immenses services.

On pourra donc se rafraîchir avec des bûches de glace comme on se réchauffe avec des bûches de bois; seulement, on donnera au courant d'air une direction opposée. Les méridionaux, les Espagnols en particulier, ont un vase national dont ils font un continuel usage, c'est l'*alcarazas*. Ce vase au long col est en terre cuite poreuse. Il sert de carafe; l'eau suinte légèrement à la surface en passant par les pores très-ténus de la terre. Cette seule propriété donne à la carafe toute sa valeur; car l'air même chaud, qui frappe sa surface extérieure, enlève constamment sous forme de vapeur l'eau infiltrée; et cette vapeur, en se formant, rafraîchit l'eau qui reste en empruntant au vase la chaleur nécessaire à sa production.

Nos paysans, qui ne connaissent pas l'*alcarazas* et qui, comme les Espagnols, aiment à boire frais, emploient un moyen détourné pour produire le même effet. L'eau ou la boisson qu'ils emportent aux champs est contenue dans un bidon en terre cuite vernie, ou dans une simple bouteille. Cette eau en restant toute la journée dans un air brûlant sera bien mauvaise au goût. Pour la maintenir fraîche, et sans savoir comment les choses se passent, nos braves cultivateurs entourent leur vase d'un linge trempé dans l'eau du premier ruisseau venu; puis ils l'exposent à l'endroit où le courant d'air se fait le mieux sentir. L'eau du linge disparaît en vapeur, empruntant au vase la chaleur dont elle avait besoin pour se former.

Dans les villes, où la chaleur incommode autant par l'élévation de la température que par l'immense quantité de poussière que soulève le vent, l'administration municipale fait arroser la chaussée deux fois par jour, et ordonne aux habitants de mouiller les trottoirs.

Cette prescription, tout hygiénique, a pour but d'abattre la poussière, si incommode aux citadins, et aussi de rafraîchir l'air en lui donnant du liquide à évaporer.

Les Africains qui vivent sous les tentes ont le soin d'en mouiller la toile, pour se procurer de la fraîcheur. Les Indiens recourent aussi au même moyen pour avoir un air respirable. Partout où la chaleur est trop vive, on s'adresse à l'évaporation.

Le bain d'où l'on sort, en été, rafraîchit davantage par l'évaporation qui se fait à la surface de la peau humide que par la température même de l'eau dans laquelle on s'est baigné..., etc.

Il y a, comme on voit, une foule de déductions et d'applications à faire de l'abaissement de la température produit par l'évaporation.

La vapeur de l'air est un agent indispensable à l'existence et à la vigueur des animaux et des plantes.

Les vents desséchés du simoun et du sirocco, qui soufflent dans les parties brûlantes du désert, font périr les plantes et les animaux qui se trouvent sur leur passage. La dessiccation des plantes est, dans ces cas, presque instantanée.

Les contrées dans lesquelles la vapeur est dans les meilleures proportions sont donc aussi celles où la santé sera plus florissante et la végétation plus active.

L'homme résiste assez bien aux plus grands écarts de saturation et de sécheresse; mais il ne pourrait vivre longtemps dans l'une ou l'autre de ces conditions extrêmes. La faculté qu'il possède de transpirer par la peau et par les poumons lui permet de conserver la température qui lui est propre, et de ne pas céder aux abaissements ou aux élévations de la température de l'atmosphère, même dans les limites restreintes de deux ou trois degrés, ce qui pour lui serait mortel.

Cette propriété a été mise hors de doute par les voyageurs dans les contrées les plus torrides, ou les plus glaciales, et particulièrement par l'expérience de M. Banks, qui entrait et restait quelque temps dans une étuve dont la chaleur était portée à 100 degrés Réaumur, ou 125 degrés de notre thermomètre centigrade.

Il est évident que, dans cette expérience, l'excès de chaleur que fournissait l'étuve était employé à la vaporisation de la sueur formée sur tous les points de la peau,

et préservait ainsi l'organisme d'une élévation de température mortelle.

L'importance du rôle que joue la vapeur dans l'air a dû inspirer aux physiciens l'idée de construire un instrument qui pût leur faire connaître la quantité absolue ou relative de vapeur qu'il recélait. Cet instrument a reçu le nom d'*hygromètre*. Une foule de substances peuvent donner des indications plus ou moins exactes; en effet, presque toutes les substances animales ou végétales sèches sont susceptibles de se ramollir ou de s'allonger dans l'air humide. Ainsi, les cheveux dégraissés, les cordes à boyau, le sommet des pailles de seigle, etc., ont la propriété de s'allonger ou de se détordre.

Parmi les substances minérales ou chimiques, on remarque le verre dans la fabrication duquel il est entré une grande proportion de soude ou de potasse; le sel de cuisine, divers autres sels qui fondent à l'air libre, si on ne les préserve de son contact. Il en est d'autres, au contraire, qui se déssèchent, perdent leur eau de cristallisation et tombent en poudre; tel est le sulfate de soude.

Toutes ces substances, comme on le voit, peuvent servir d'indicateurs; les substances qui s'allongent seront mesurées pendant qu'elles sont dans de la vapeur d'eau en excès, et pendant qu'elles seront dans un air desséché à outrance. En divisant la différence des longueurs en 10, 20 ou 100 parties égales, on aura l'état hygrométri-



L'hygromètre-capucin. Dessin de Fellmann.

que de l'air de 0 à 10, 20 ou 100 degrés de saturation. C'est à de Saussure que nous sommes redevables de l'hygromètre à cheveu, celui dont l'usage est le plus répandu.

Viennent ensuite les petits indicateurs approximatifs, qui, sous la forme de capucins, se couvrent ou se découvrent la tête de leur capuchon, fixé à l'extrémité libre d'un petit morceau de corde à boyau fixé lui-même par son autre extrémité à un montant solide.

La corde, en se resserrant pendant la sécheresse, abaisse le capuchon et découvre la tête; tandis que pendant un temps humide elle se détord et ramène la coiffure sur le chef du moine.

Jusqu'à présent, nous avons considéré la vapeur de l'air libre soumise à toutes les variations de la température atmosphérique; nous l'avons vue prenant naissance sur les mers, les lacs, les fleuves, transportée par les vents jusque dans les parties les plus reculées de la terre, et déversant sur les hautes montagnes des torrents de pluie ou de neige. Il nous reste à vous parler de la vapeur chauffée en vases clos, à décrire les diverses modifications qu'elle subit à des températures plus ou moins élevées, de la force qu'elle est capable de produire, et des applications que les ingénieurs et les industriels ont pu en faire.

P. TAVERNIER (DE LA NIÈVRE).

(*La suite prochainement.*)

LA PETITE FILLE QUI MARCHAIT SUR LE PAIN.

Avez-vous entendu parler de la petite fille qui, pour ne pas salir ses souliers, marchait sur le pain, et du mal qui lui en arriva?

C'était une pauvre enfant, fière, orgueilleuse et de mauvais cœur.

Déjà, toute petite, elle s'amusait à prendre les mouches, à leur arracher les ailes et les pattes, et à les voir marcher ensuite.

Elle attrapait les hannetons et les scarabées, les transperçait d'une aiguille, et approchait de leurs pattes une feuille verte, ou un morceau de papier; le pauvre animal s'y attachait et le faisait tourner pour se dégager.

Jeune fille qui marche sur le pain. Dessin de Sauvageot.

— Voilà le hanneton qui lit, disait la petite Inger; regardez comme il tourne la feuille.

En grandissant, elle devint plutôt pire que meilleure; mais, pour son malheur, elle était jolie, sans quoi on l'aurait corrigée mieux qu'on ne le fit.

— Il faudrait une forte lessive pour cette tête-là, disait sa propre mère. Etant encore toute petite, tu m'as souvent marché sur les pieds, et je crains que plus tard tu ne me marches sur le cœur.

C'est ce qui arriva. Elle fut mise en service, à la campagne, chez des gens riches, qui la traitaient comme leur propre enfant; les beaux habits lui allaient à merveille, et son orgueil augmentait singulièrement. Au bout d'une année, sa maîtresse lui dit :

— Ma chère Inger, tu ferais bien d'aller rendre une visite à tes parents.

Elle partit donc, mais seulement pour montrer dans son village comme elle était belle et élégante. Arrivée à l'entrée de son pays, elle aperçut les jeunes filles et les jeunes garçons faisant la causette, et sa pauvre mère se reposant sur une pierre, avec un lourd fardeau de branches sèches qu'elle avait ramassées dans la forêt. Inger eut honte d'avoir une mère aussi misérable; de dépit elle retourna sur ses pas et revint chez ses maîtres sans avoir embrassé sa mère.

Six mois plus tard, sa maîtresse lui dit de nouveau :

— Ma chère Inger, va voir tes vieux parents, et porte-leur de ma part ce pain de gruau, cela leur fera plaisir.

Et Inger mit ses plus beaux habits et des souliers neufs. Elle releva sa robe avec précaution pour ne pas se salir;



personne assurément ne peut lui en faire un reproche.

Mais arrivée à un endroit où le sentier traversait un marais plein d'eau et de boue, Inger, pour ne pas crotter ses souliers et pour arriver de l'autre côté sans être mouillée, jeta le pain dans la boue pour traverser la flaque.

Mais au moment où elle eut mis un pied sur le pain et levé l'autre pour enjamber, le pain s'enfonça tout à coup et disparut avec la jeune fille, sans qu'ils laissassent après eux d'autres traces que quelques globules à la surface du bourbier.

Ici notre histoire commence.

Que pensez-vous qu'il arriva à Inger?

Elle tomba jusque dans la demeure de la sorcière des marais qui possède une grande brasserie. Cette sorcière est la marraine des elfes, sur le compte desquels on a tant écrit et chanté; mais, quant à elle-même, on sait seulement que dans l'été, lorsque la vapeur s'échappe de la prairie, c'est la vieille fée qui brasse.

Le fond du bourbier est un appartement splendide, comparé à la brasserie de la sorcière, et ce fut là qu'arriva Inger. Tous les baquets exhalent une puanteur insupportable, et, tout autour d'eux, se trouvent des milliers de crapauds humides et de vipères gluantes qui se collent les uns aux autres; un frémissement parcourut les membres de la jeune fille, tout son corps devint roide et immobile d'horreur. Le pain l'attira vers lui, comme un bouton d'ambre fait d'un brin de paille.

Précisément, ce jour-là, la sorcière du marais était chez elle : elle attendait la venue du diable et de sa grand'mère, vieille femme fort venimeuse et toujours à la besogne. Jamais elle ne sortait sans emporter son travail, et c'est ce qu'elle avait fait ce jour-là. Elle cousait des semelles ensorcelées qui donnaient des tourments horribles aux hommes; elle brodait des mensonges en rajustant toutes les méchantes paroles tombées à terre. Son plaisir consistait à tenter et à perdre les âmes.

Certes, jamais femme n'a su coudre, broder et rajuster comme la grand'mère du diable.

En apercevant Inger, elle mit ses lunettes, la regarda et s'écria :

— Eh! mais, voilà une jeune fille avec d'excellentes dispositions; je la réclame comme souvenir de ma visite dans la brasserie, elle aura une charmante posture dans l'antichambre du fils de mon petit-fils.

La sorcière lui remit Inger, et c'est ainsi qu'elle arriva dans l'enfer. Les gens n'y arrivent pas toujours tout droit, ceux qui n'ont que des dispositions au mal, l'atteignent par un détour.

L'antichambre du fils du petit-fils de la grand'mère du diable était d'une longueur infinie; on avait le vertige en regardant ou devant soi ou derrière soi. Cet espace immense était rempli d'une foule languissante qui attendait qu'on ouvrit devant elle les portes de la grâce; mais elle avait beau attendre, de grosses araignées agiles filaient autour de leurs pieds une toile qui devait durer mille ans, serrant les chairs comme des brodequins de force, et pesante comme des chaînes de cuivre. Mais, pour comble de torture, leur âme aussi souffrait de remords poignants et d'une inquiétude affreuse. L'avare qui était là avait oublié la clef de sa caisse dans sa serrure, le blasphémateur qui voulait demander grâce, restait la parole sur les lèvres; bref, il serait impossible de faire l'énumération des tourments que l'on souffrait dans ce lieu maudit.

Inger s'en ressentait dans sa posture, on l'aurait dite rivée au pain.

— Voilà où nous conduit la profanation du pain, se dit-elle. Comme ils me regardent tous! ma jolie figure et mes beaux habits leur font probablement de l'effet.

A ces mots elle tourna les yeux, car elle ne pouvait tourner la tête, et elle se vit toute couverte d'une bourbe puante qui s'était collée après elle dans la brasserie de la sorcière; une vipère s'était attachée à ses cheveux et lui fouettait le dos; dans chaque pli de sa robe un crapaud montrait sa tête : en vérité! c'était épouvantable.

Cependant Inger se consola:

— Les autres ne sont pas plus beaux que moi, dit-elle.

Mais ce qui la tourmentait le plus, c'était la faim; elle fit un effort pour se courber et casser un morceau du pain qui se trouvait scellé à ses pieds; mais non, son dos était aussi roide que ses bras et ses mains; tout son corps n'était qu'une statue de pierre, elle ne pouvait que rouler les yeux pour voir des horreurs de tous côtés. Soudain un essaim de mouches vinrent fatiguer ses yeux de leurs mouvements importuns, elle voulut les chasser en clignant, mais elles ne pouvaient s'envoler, car on leur avait arraché les ailes; quelles souffrances! A la fin il lui semblait que ses entrailles se rongeaient elles-mêmes, et qu'elle devenait intérieurement toute vide.

— Je n'y tiendrai plus longtemps, dit-elle.

Mais force lui fut d'y tenir, et les tortures ne cessèrent point un instant.

Au milieu de son désespoir, une larme brûlante tomba sur sa tête, elle roula sur sa figure, sur sa poitrine et jusque sur le pain, puis une autre tomba, et encore une autre.

Qui est-ce qui pouvait pleurer sur la jeune Inger?

Vous me le demandez! est-ce qu'elle n'avait pas sur la terre une mère?

Les larmes d'affliction qu'une mère verse sur son enfant arrivent toujours à lui, mais elles ne le sauvent pas, elles le brûlent; elle entendait sa mère, profondément affligée, qui disait là-haut :

— L'orgueil amène la chute, c'était ton malheur, ma pauvre Inger! comme tu m'as fait de la peine!

Elle savait que sa fille avait marché sur le pain, et tout le monde le savait; le berger qui gardait les vaches sur la montagne l'avait vue s'enfoncer dans le marais.

— Mieux aurait valu, pensait la malheureuse Inger, que tu ne m'eusses pas mise au monde; à quoi me servent maintenant tes sanglots?

Elle entendait ses anciens maîtres, qui avaient été si bons pour elle, dire avec compassion :

— C'était une enfant coupable, elle méprisait les dons du Seigneur, elle les foulait aux pieds; les portes de la grâce ne s'ouvriront pas facilement devant elle.

— Ils auraient dû me corriger de leur mieux, pensait Inger, cela m'aurait peut-être fait passer mon orgueil.

Elle entendait une chanson qu'on avait faite sur elle, et qu'on chantait dans tout le pays :

L'orgueilleuse fille qui marchait sur le pain pour ne pas salir ses souliers.

— Que de paroles et que de souffrances pour une bagatelle! pensait Inger; et elle se consolait en ajoutant : Eux aussi seront punis pour leurs péchés, ils souffriront à leur tour. Oh! quelles tortures!

Et son cœur s'endurcissait toujours.

— Est-ce qu'on peut devenir meilleur dans une telle compagnie? continuait-elle; non, jamais je ne me repentirai.

Puis elle entendait son histoire qu'on racontait aux enfants, sur la terre ; ils l'appelaient Inger l'impie, et tous prononçaient contre elle des paroles dures et accablantes.

Cependant, un jour que la rage et la faim la rongeaient plus que jamais, elle entendit raconter son histoire à une innocente enfant, une petite fille qui éclata en larmes.

— Ne sera-t-elle jamais sauvée? demanda cette enfant si bonne et si douce.

— Jamais! lui répondit-on.

— Mais si elle demandait pardon en se repentant?

— Elle ne demandera jamais pardon.

— Si, je le veux, dit la petite fille toute désolée; je donnerai tous mes joujoux pour la sauver, je ne veux plus qu'elle souffre, la pauvre Inger.

Ces paroles allèrent jusqu'au cœur d'Inger, il lui semblait qu'elles lui faisaient du bien; c'était la première fois qu'on avait dit : pauvre Inger ! sans parler de ses péchés.

Une petite enfant innocente pleurait et priait pour elle, il lui semblait qu'elle avait envie de pleurer elle-même, mais son œil ne donnait plus une seule larme.

Les années s'écoulèrent sur la terre, amenant toujours de fréquentes variations dans l'existence humaine. Mais là-bas, dans l'enfer, il n'y eut aucun changement.

Les sons d'en haut arrivèrent toujours plus rarement jusqu'aux oreilles d'Inger, lorsqu'un jour elle entendit un soupir qui dit :

— Inger, malheureuse fille, comme tu m'as fait du chagrin !

C'était sa mère qui expirait; quelquefois elle entendait aussi son ancienne maîtresse qui disait :

— Te reverrai-je jamais, malheureuse Inger !

Mais elle comprit que jamais cette bonne femme ne la rejoindrait dans l'horrible endroit où elle était.

Les années s'écoulèrent, et les tourments continuèrent sans qu'Inger entendît plus personne parler d'elle.

Cependant un jour son nom fut prononcé, et, au même instant, elle vit au-dessus de sa tête quelque chose qui ressemblait à deux étoiles brillantes. C'étaient deux yeux doux et expressifs qui se fermaient sur la terre.

Depuis le moment où l'enfant innocente avait pleuré sur Inger, il s'était écoulé plus d'un demi-siècle. L'enfant était devenue une vieille femme que Dieu appelait maintenant à lui. A cette heure solennelle, elle se rappela l'histoire d'Inger et l'impression qu'elle lui avait faite dans ses jeunes années.

— Seigneur, mon Dieu! dit-elle, peut-être moi aussi, sans le vouloir, j'ai marché sur le pain béni que tu nous donnes; peut-être, moi aussi, j'ai eu des pensées coupables et orgueilleuses; cependant tu ne m'as pas fait tomber, tu m'as retenue auprès de toi, et jamais je n'ai dédaigné tes bienfaits. Seigneur, ne m'abandonne pas à ma dernière heure !

Les yeux de la vieille se fermèrent, et, en rendant le dernier soupir, ses lèvres balbutièrent :

— Pitié pour Inger !

Ce soupir, ces prières trouvèrent un écho dans le corps vide d'Inger, qui fut accablée de cet amour qu'une âme charitable lui témoignait d'en haut ; un ange du bon Dieu avait pleuré sur elle. Cette pensée fit tressaillir son âme tourmentée; elle sentit l'énormité de ses fautes; une grande affliction, la honte d'elle-même, s'empara de son esprit; elle eut un moment de profond repentir, et en cet instant un ruisseau de larmes s'échappa de ses yeux. Alors elle reconnut combien son châtiment était mérité, et elle s'avoua indigne de passer par les portes de la grâce. Tout à coup, un rayon plus vif que celui qui fond l'homme de neige élevé dans la cour par les enfants, pénétra dans l'abîme et tomba sur le corps pétrifié d'Inger qui, immédiatement, se dissolut en une légère vapeur d'où s'échappa, avec la promptitude de l'éclair, un petit oiseau dirigeant son vol vers la terre.

Timide et craintif, il se cacha devant toutes les autres créatures, il choisit pour demeure un trou noir dans un mur solitaire; là, il se tint silencieux et le corps tremblant, sans pouvoir proférer le moindre son. Il passa ainsi longtemps avant qu'il pût remarquer la grande magnificence qui régnait au dehors et en éprouver les effets bienfaisants.

Et vraiment cette magnificence du dehors était admirable : l'air était doux et transparent, la lune brillait d'un éclat vif et joyeux, les arbres et les plantes répandaient un parfum délicieux. Toute la création semblait respirer l'amour et la grâce du souverain dispensateur. Cette pensée pénétra même dans l'âme du petit oiseau, et il aurait voulu exprimer ses sentiments, de même que font le coucou et le rossignol au printemps, mais la voix lui manqua. Cependant Dieu, qui entend les muettes actions de grâce du ver rampant, écouta aussi la louange qui, dans cette faible poitrine, comme le psaume dans le cœur de David, sonnait avant d'avoir reçu les paroles et la mélodie.

Ces chants muets de l'oiseau devinrent toujours plus puissants, ils ne demandaient qu'à éclater, et pour cela, il ne fallait qu'un élan des ailes dans quelque intention charitable. La fête de Noël arriva; un paysan dressa près du mur une longue perche au bout de laquelle était une gerbe d'avoine, destinée à nourrir les oiseaux du ciel, et à leur faire passer joyeusement le jour de la naissance du Christ.

Et le matin de la Noël, le soleil se leva en jetant ses rayons dorés sur la gerbe, et tous les oiseaux gazouillants vinrent prendre part au repas. A ce spectacle, le pauvre petit oiseau caché dans le mur sembla tout à coup inspiré de l'idée d'une bonne action. Pip, pip, fit-il; et ce faible son était tout un hymne de joie.

Tout le monde ignorait la nature de ce petit oiseau, les habitants du paradis seuls la connaissaient.

L'hiver remplaça l'été; les rivières étaient prises, les oiseaux et les animaux de la forêt ne trouvaient qu'une nourriture insuffisante; le petit oiseau sauta alors sur la grande route sur les traces laissées par les traîneaux, et chaque fois qu'il y découvrait un grain ou quelques miettes de pain, sans presque en manger lui-même, il appelait les moineaux affamés pour leur donner un peu de nourriture. Puis il s'envola dans les villes, cherchant partout les endroits où quelques mains charitables avaient semé du pain pour les habitants de l'air, mais il n'en mangeait guère lui-même, il donnait presque tout aux autres.

A la fin de l'hiver, l'oiseau avait ramassé et distribué autant de miettes qu'il en fallait pour former le pain entier qu'Inger avait foulé aux pieds pour ne pas salir ses souliers. A la dernière miette, il étendit ses ailes, qui étaient devenues toutes blanches, et il s'envola rapidement.

— Voilà une mouette qui passe sur le lac, s'écrièrent les enfants en voyant l'oiseau blanc qui, tantôt plongeait dans l'eau, tantôt s'élevait brillant de l'éclat du soleil. Peu à peu il disparut tout à fait.

— Il est entré tout droit dans le soleil! dirent-ils.

D. SOLDI.

(*Imité du danois.*)



CHRONIQUE DU MOIS.

LA PART DU VAINQUEUR.

On a souvent établi le bilan des frais de la guerre, et, certes, on ne les a pas exagérés; mais voici qu'aujourd'hui les journaux anglais nous apprennent ce qu'elle a parfois rapporté.

Pendant l'insurrection de l'Inde, lorsque les troupes anglaises rentrèrent à Delhy et à Lucknow, elles y trouvèrent des richesses considérables : pierres précieuses, tissus de soie et d'or, éléphants, canons, etc.; le tout fut vendu au profit de l'armée et produisit un total de douze millions et demi environ qu'il s'agit en ce moment de partager.

Sur cette somme, le général en chef a droit au vingtième, les lieutenants généraux à cent cinquante-deux parts, les majors généraux à soixante-seize, les brigadiers à cinquante et une, les colonels à dix-sept, les majors à seize, les capitaines à douze et les simples soldats à une. Les troupes indigènes doivent recevoir une part réglée d'après leur paye, mais qui ne peut être inférieure à une demi-part par individu.

Pendant le siége de Lucknow, le commandement ayant été successivement exercé par quatre officiers généraux, la somme, soit environ 425,000 francs, se partagera entre eux ou leurs héritiers.

Ce qui ne laissera pas que de constituer un assez joli denier; lord Clyde, par exemple, ne recevra pas moins de 175,000 francs. En tout cas, cette somme, quelque élevée qu'elle paraisse, n'approche pas de celle que le général Ch. Napier reçut au même titre après la prise d'Hyderabad, lorsque sa part de prise monta à 1,750,000 francs.

En Chine aussi le butin dut être considérable, et, à en juger par les récits qui nous viennent de tous côtés, les troupes alliées durent trouver à Pékin, et surtout dans le palais du fils du ciel, des trésors incalculables.

Déjà, du reste, une merveilleuse collection des tissus les plus fins et les plus précieux, des porcelaines les plus rares et les plus vieilles, des magots les plus laids et les plus ventrus, est arrivée en France, offerte à S. M. l'Impératrice par l'armée qui a porté si loin la gloire de notre drapeau.

Cette collection est aujourd'hui exposée au rez-de-chaussée du pavillon de Marsan, au palais des Tuileries. Dans une visite trop rapide, nous y avons déjà remarqué :

Un mannequin revêtu d'un splendide costume de l'empereur de la Chine;

Deux sceptres d'une longueur de quarante centimètres, en or massif, avec des ornements en jade;

Deux énormes chimères, en cuivre doré, pesant chacune trois cents kilogrammes au moins.

Or, comme les abonnés du ***Musée des Familles***, quel que soit le mode de répartition entre les vainqueurs, ne seront vraisemblablement pas compris dans la distribution de ces richesses, nous essayerons de les dédommager en leur offrant, par la gravure, la représentation des curiosités que nous envoie l'empire du milieu.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV ET GUILLAUME Ier.

Une tradition populaire, répandue en Allemagne, prétend que, la veille du jour où doit mourir un roi de Prusse, la dame blanche apparaît sous les sombres voûtes du château de Potsdam.

On raconte qu'elle apparut dans la nuit du 6 au 7 juin 1840, et Frédéric-Guillaume III, celui dont Napoléon Ier disait : « C'était le plus grand sot de la terre, sans instruction, incapable de soutenir une conversation de cinq minutes; il avait l'air d'un vrai don Quichotte; » Frédéric-Guillaume III mourait le lendemain, laissant la couronne à son fils, Frédéric-Guillaume IV.

La dame blanche apparut-elle dans la nuit du 1er au 2 janvier 1861 ? L'histoire est muette à cet égard, et son silence pourrait facilement passer pour un démenti donné à la tradition; aussi bien la date est trop récente, et les mystérieux récits de la légende ne s'accommodent guère que des douteuses lueurs des temps passés.

Et cependant Frédéric-Guillaume IV allait mourir.

Ne croyons donc pas trop aux légendes, et n'écoutons que l'histoire, qui, elle, ne trompe pas.

Frédéric-Guillaume IV était né en 1795. Il fut donc un des témoins, sinon un des acteurs du grand drame militaire qui marqua le commencement du dix-neuvième siècle. Après ces luttes homériques, allait s'ouvrir une ère de paix et de tranquillité qui convenait mieux à la nature du futur roi de Prusse, car si on ne peut lui refuser le courage de ses aïeux, il faut reconnaître que ses goûts étaient plutôt ceux d'un Mécène que d'un César. Admirateur enthousiaste du moyen âge, il faisait restaurer les vieux châteaux gothiques de Stolzenfels et de Marienbourg,— l'ancienne résidence des chevaliers teutoniques; — protecteur éclairé des arts, il appelait autour de lui tout ce que la littérature, la peinture, la musique comptaient d'illustrations en Allemagne et en Europe; dans un voyage sur les bords du Rhin, en 1833, il rachetait les restes de Jean de Bohême, tombés aux mains d'un industriel, et leur rendait les honneurs qui leur étaient dus.

Voilà pour le prince royal, le rôle du roi est moins brillant. C'est qu'en effet les devoirs ne sont plus les mêmes, la responsabilité devient plus lourde, et dans les graves circonstances où la fermeté et la décision sont les premières vertus des princes, le caractère irrésolu de Frédéric-Guillaume IV devait le laisser sans défense à la merci des événements et des partis.

Riant un peu de tout et, naturellement, ayant tout, des choses sérieuses, il possédait, au suprême degré, cette bonhomie, fine et naïve à la fois, qui est un des traits distinctifs de l'esprit chez la race germanique; aussi souvent se tira-t-il d'un mauvais pas par un bon mot, mais les bons mots ne suffisent pas toujours en politique, et il l'apprit à ses dépens.

En 1823, il avait épousé Elisabeth-Ludovique, fille de Maximilien, roi de Bavière, née le 13 novembre 1801; cette princesse ne lui donna pas d'héritiers.

En 1840, la mort de son père l'appelait au trône. Sa sœur, de son côté, avait épousé le césarewitz Nicolas, et une vive amitié n'avait pas tardé à s'établir entre les deux beaux-frères.

— L'empereur de Russie n'est pas seulement mon parent, disait Frédéric-Guillaume en 1842, il est encore mon meilleur et mon plus intime ami.

Cependant le temps des épreuves allait bientôt com-

mencer pour le roi. L'agitation qui devait aboutir au mouvement de 1848 se faisait déjà sentir en Allemagne. Les Prussiens demandent une constitution (1847). Frédéric-Guillaume résiste.

— Je ne veux pas de *parchemin* entre mon peuple et moi, dit-il.

Cette fois l'esprit lui réussit et met les rieurs de son côté.

Mais l'année suivante, le flot révolutionnaire ébranle son trône ; Frédéric-Guillaume cède devant l'émeute, et éloigne de Berlin son frère, le prince de Prusse, qui donne ombrage aux patriotes.

Mais il s'en consolera encore par un bon mot :

— Je suis fier que ma capitale se soit aussi vaillamment montrée.

Il se met alors à la tête du mouvement unitaire. On sait si la couronne d'Allemagne fut de tout temps le rêve de sa dynastie ; eh bien, cette couronne, la députation de l'assemblée de Francfort vient la lui offrir...

Que va-t-il faire ? Acceptera-t-il ? L'occasion est belle

Frédéric Guillaume IV. Dessin de Léopold Mar.

Non ! il se trouble, il hésite, la responsabilité l'effraye ; il recule.

— Si j'étais un Frédéric II, répond-il enfin, j'accepterais, mais tel n'est pas mon caractère. Je sens que je ne suis pas fait pour un tel rôle, je n'en ai pas la vocation.

La députation insiste.

— C'est une des singularités de ce temps-ci, ajoute alors Frédéric-Guillaume avec autant de malice que de bonhomie, qu'on offre et qu'on donne plus qu'on ne possède.

L'occasion est perdue, reviendra-t-elle ?

Cependant le parti de la réaction est devenu le plus fort, et Frédéric-Guillaume se rejette dans ses bras. Il a alors de ces mots qui peignent merveilleusement l'autocrate débonnaire, c'est-à-dire le pouvoir absolu du maître tempéré par la mansuétude du père de famille.

La ville de Breslau a eu son émeute.

— Les gens de Breslau ne sont pas sages, dit le roi, je n'irai pas les voir.

Nous avons dit qu'il riait de tous et de tout, même de ses amis, même de ses serviteurs. Plus d'une fois, pendant le Conseil, comme il semblait prendre des notes, un

de ses ministres, se penchant vers lui pour lui demander son avis, reconnut sa caricature que la main royale venait de crayonner.

Un autre jour, il surprenait un ancien ministre aux écoutes derrière la porte de son cabinet, et lui lançait un coup de pied en s'écriant :

— Mon Dieu, c'est vous! je croyais que c'était mon valet de chambre Fritz.

Le lendemain, il trouvait Fritz endormi dans l'antichambre de la loge royale au théâtre ; on donnait une tragédie de Racine traduite en allemand.

— Il a écouté aux portes, disait-il.

Il permettait, du reste, volontiers qu'on le battît avec ses propres armes, je veux dire avec la plaisanterie.

En 1856, il avait été si satisfait d'un article paru dans *le Charivari*, petit journal de Berlin, qu'il envoya un panier de champagne aux rédacteurs, bien que ceux-ci fussent juifs, et Dieu sait pourtant s'il aimait les juifs !

Le lendemain, le journal contenait une épître dédiée au roi, et commençant par ce vers :

Heil dir, edler schicker.

Pour ceux qui ne connaissent ni la langue allemande, ni la langue hébraïque, ajoutons que dans la première le mot *schicker* veut dire : celui qui envoie, et que dans la seconde il signifie : ivrogne. Le sens du vers était donc à volonté :

Salut à toi, noble envoyeur,

ou

Salut à toi, noble ivrogne.

Or, si Frédéric-Guillaume passait pour n'aimer que très-médiocrement la France, il passait en revanche pour aimer nos vins un peu plus que de raison. Aussi le jeu de mots produisit-il son effet, et le bon roi entendit-il les rires de ses bons sujets jusqu'au fond de ses appartements. Il s'y associa du reste et, pour toute vengeance, se contenta d'envoyer au *Charivari* un second panier de champagne.

Ainsi vécut le roi Frédéric-Guillaume IV, toujours indécis, toujours incertain, autant dans les alliances du dehors que dans sa politique intérieure, jusqu'au jour où une maladie terrible, qui l'avait frappé dans son intelligence avant de le frapper dans sa vie, le força de résigner le pouvoir suprême entre les mains de ce même prince de Prusse qu'il avait envoyé respirer l'air de Londres pour plaire à ses sujets bien-aimés de Berlin.

Le prince de Prusse, plus connu sous le titre de prince régent, vient enfin de monter sur le trône, à la mort de Frédéric-Guillaume IV, et a pris le nom de Guillaume Ier.

Les événements contemporains ne sont pas de notre compétence, aussi nous contenterons-nous d'offrir à nos lecteurs le portrait du nouveau roi de Prusse, en attendant que l'avenir ait porté son jugement sur ses actes et son caractère. C. W.

PÉKIN. — LETTRES D'UN OFFICIER FRANÇAIS (1).

Dirigeons-nous maintenant vers la ville sacrée pour visiter une belle bibliothèque impériale, où l'on conserve précieusement la collection encyclopédique dite : *les Livres complets des quatre saisons*.

On est surpris d'apprendre par un catalogue officiel ce que contient cette collection, dont l'impression a été commencée en 1773 et s'est continuée jusqu'à ce jour. Suivant ce catalogue incroyable, il aurait déjà paru soixante-dix-huit mille sept cent trente-un cahiers ou volumes. Les bibliothèques de Pékin sont publiques et servent d'asile pendant le jour, comme celles de Paris, à un grand nombre de bacheliers désœuvrés. Quand on reçoit un ouvrage des mains du bibliothécaire, il est d'usage de s'incliner devant le volume. C'est un hommage rendu à la science. Je ne sais si tous les ouvrages chinois méritent cette marque de respect; mais je connais, dans nos bibliothèques publiques, plus d'un livre qu'on pourrait se dispenser de saluer à Pékin.

A propos de livres et de bacheliers, voici une industrie qui s'exerce à Pékin : les étudiants qui ne sont pas de force suffisante pour subir les examens vont tout bonnement s'adresser, le salaire en main, à quelque gradué réduit à la misère. Celui-ci prend le nom du candidat, va subir l'examen à sa place et lui rapporte son diplôme. Cette industrie s'exerce presque publiquement, et les Chinois, dans leur langage pittoresque, ont donné à cette race de lettrés le nom de *bacheliers en croupe*. En France, nous avons aussi nos bacheliers en croupe, que nous respectons moins que les Chinois n'ont d'égard pour les leurs. Nous les mettons en prison.

En circulant dans les différentes villes de Pékin, nous rencontrons souvent des monuments de forme circulaire et terminés par des coupoles, ce sont des théâtres. Le peuple chinois est fort amateur de spectacles. Les gens riches ont un théâtre dans leur palais, et souvent des mandarins ne dédaignent pas de jouer la comédie. On se demande comment, avec un goût si prononcé pour le théâtre, l'art dramatique est encore à Pékin en enfance. C'est bien simple : les femmes sont exclues de la scène. Les rôles de femme sont remplis par des hommes. Un rôle de femme rendu par un homme, c'est peu séduisant. Mais quand cet homme est un Chinois, ce doit être épouvantable.

Voici encore une chose peu faite pour entretenir l'illusion scénique des spectateurs. Avant de jouer, chaque acteur s'avance vers le public et lui annonce le rôle qu'il va remplir. Ainsi figure-toi, cher ami, un Chinois, vêtu en femme, s'avançant lourdement sur la scène et disant de sa voix d'homme au public : — Je vais avoir l'honneur de représenter devant vous la belle et jeune Maïka, fiancée du prince Sang-Haï.

N'est-ce pas d'un comique à ressusciter les joyeuses ombres des Sainville et des Grassot? Mais non, ce n'est point comique,—les Chinois applaudissent et ne rient point.

Devant les théâtres on aperçoit des maisons bariolées comme un habit d'arlequin. Sont-ce des marchands de couleurs qui sont établis là? Pas le moins du monde ; ces maisons sont des auberges. Entrons et remercions Dieu si nous n'avons pas grand appétit, car, avouons-le, la cuisine chinoise n'est pas des plus délicates. Une fois installés, trois ou quatre domestiques viendront se prosterner devant nous et déposeront sur la table une pile plus ou moins élevée de serviettes, selon le dîner que nous leur commanderons. Ces serviettes sont des carrés de papier soyeux, plus doux aux lèvres sensuelles de nos gourmets chinois que les serviettes de la plus fine toile. Tout le monde sait que les Chinois se servent, pour manger, de deux baguettes en bois doré qu'ils font manœuvrer avec une gloutonnerie des plus comiques. Quand le repas est terminé, ce qui est toujours fort long, le premier garçon du restaurant, placé en sentinelle à la porte d'entrée, chante le nombre prodigieux des plats absorbés. Le refrain regarde le consommateur et con-

(1) Voir notre Chronique du mois dernier.



siste à payer la note. Plusieurs coups de tam-tam l'accompagnent jusqu'à la porte. Que d'indigestions à enregistrer sur le compte de la vanité chinoise ! Voyez comme les physionomies de ces gros mandarins s'épanouissent d'aise et d'orgueil en écoutant gravement la fabuleuse addition de plats qui, le plus souvent, les rendent malades. Mais qu'importe! ils ont beaucoup mangé ; ils payeront, ils sortiront tout fiers d'avoir beaucoup mangé.

Qu'au contraire un pauvre hère chinois vienne manger pour vivre, on ne lui servira que deux ou trois serviettes ; son dîner ne sera point chanté, les honneurs du tam-tam lui seront refusés, et il s'en ira ventre creux et tête basse. S'il a été remarqué, c'est pour être plaint.

Si, en sortant de ce restaurant aristocratique, nous nous dirigeons vers des auberges de bas étage, nous verrons des ouvriers attablés devant des pyramides de riz qu'ils démolissent avec leurs doigts, des salades de piments rouges et des fritures de vers à soie.

Sur les épaules de ces hommes sont perchés des oiseaux au bec monstrueux.

Ces hommes sont des pêcheurs; ces oiseaux sont des cormorans, pêcheurs aussi de leur métier.

Voici comment se fait cette pêche curieuse : le pêcheur chinois passe au cou du cormoran un anneau assez large pour laisser respirer l'oiseau, trop étroit pour lui permettre d'avaler le poisson. Sur un coup de baguette l'oiseau descend au fond de l'eau, l'homme tire une corde adaptée à l'anneau du cormoran qui remonte avec sa proie ; le pêcheur la saisit, et congédie encore au fond de l'eau ce docile travailleur qui le fait vivre sans beaucoup de peine.

En sortant de ces auberges du bas peuple, nous nous trouvons en face d'un établissement vraiment étrange, qu'on appelle l'*Hôtellerie des plumes de poule*. Un ingénieux écrivain, l'abbé Huc, va nous le décrire dans tout son pittoresque :

« Il existe à Pékin un phalanstère qui surpasse en excentricités tout ce qu'a pu rêver la féconde imagination de Fourier. On l'appelle Ki-mao-fau, c'est-à-dire : Maison aux plumes de poule. Les Chinois en sont venus jusqu'à fournir aux pauvres une chaude couche de duvet moyennant la modique somme d'un demi-centime par nuit. Ce merveilleux établissement phalanstérien est uniquement composé d'une salle grandiose, remplie dans toute son étendue d'une épaisse couche de plumes de poule. Les mendiants et les vagabonds qui n'ont pas de domicile vont passer la nuit dans cet énorme dortoir. Hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, tout le monde y est admis. C'est du communisme dans toute la force et la rigueur de l'expression. Chacun se fait son nid, s'arrange comme il l'entend sur cet océan de plumes et y dort comme il peut. Quand paraît le jour, il faut déguerpir, et un commis de l'entreprise perçoit à la porte la sapèque fixée par le tarif. »

Dans les premiers temps de la fondation de cette œuvre éminemment philanthropique et morale, l'administration de la maison aux plumes de poule fournissait à chacun de ses hôtes une petite couverture ; mais on ne tarda pas à modifier ce point du règlement, les communistes de l'établissement ayant contracté l'habitude d'emporter les couvertures, les actionnaires s'aperçurent qu'ils marchaient à une ruine complète et inévitable. Supprimer les couvertures eût été trop cruel et peu décent ; il fallut donc chercher un moyen capable de concilier les intérêts de l'établissement et la bonne tenue des dormeurs. Voici de quelle manière on est venu à bout de ce problème social : on a fabriqué une immense couverture en feutre, d'une dimension tellement prodigieuse, qu'elle peut abriter le dortoir tout entier. Pendant le jour, elle est suspendue au plafond comme un baldaquin gigantesque. Quand tout le monde s'est couché et est bien aligné sur la plume, on la fait descendre au moyen de plusieurs poulies. Il est bon de remarquer qu'on a eu soin d'y pratiquer une infinité de trous par où les dormeurs puissent passer la tête et ne pas s'asphyxier. Aussitôt que le jour paraît, on hisse la couverture phalanstérienne; mais auparavant on a la précaution de donner un signal à coups de tam-tam pour réveiller ceux qui dorment trop profondément et les inviter à cacher leur tête dans la plume, de peur d'être pris comme au carcan et enlevés en l'air avec la couverture.

On voit alors cette immense nichée de mendiants grouiller et patauger au milieu des flots de ce duvet immonde, s'affubler promptement de leurs misérables haillons et se répandre ensuite par bandes nombreuses dans les quartiers de la ville pour y chercher d'une manière plus ou moins licite leurs moyens d'existence.

Telle est l'hôtellerie de la maison aux plumes de poule.

Et dire que les Chinois appellent une pareille institution un progrès!

On dit, en France : « Entrer quelque part comme un âne dans un moulin. » Ce n'est, certes, pas ainsi qu'on peut entrer chez un Chinois. Quels préliminaires! quelle étiquette pour faire une simple visite à un ami!

On envoie à la personne qu'on a le dessein de visiter une lettre écrite sur une longue feuille du plus fin papier, toute surchargée de croquis de fleurs et d'oiseaux.

C'est une grande marque de déférence et de respect pour la personne qu'on veut aller voir. Voici la formule de cette lettre : « Votre disciple désire venir pour baisser la tête jusqu'à terre devant vous et vous offrir ses hommages. »

Si le maître accepte la visite, il fait répondre : « Vous me comblerez de bonheur en venant, je vous supplie de vous hâter. » Que de fois, en écrivant cette réponse de pure politesse, les Chinois murmurent : Quelle corvée! Sous ce rapport, il y a beaucoup moins de six mille lieues de Pékin à Paris. Si la visite proposée est trop ennuyeuse pour celui qui doit la recevoir, on répond : « Je vous supplie de vouloir bien ne pas vous déranger. »

Un mot sur le climat de Pékin : triste revers de la médaille des richesses et des splendeurs que j'ai décrites dans ma première lettre. La pluie y est presque continuelle ; aussi quelle tristesse! quelle humidité! quelle boue ! On est quelquefois à se demander si tel espace est une place ou un marais.

Pour traverser les rues et les boulevards, des portefaix chargent les passants sur leurs épaules et les transportent ainsi à califourchon au delà de ces affreux cloaques. Mais ces montures humaines ne sont pas toujours d'une docilité et d'une solidité parfaites. Un faux pas amène une double chute, et voilà cavaliers et montures grouillant dans une flaque d'eau.

Pékin a aussi des fiacres remarquables par leur richesse; il ne leur manque qu'une qualité, c'est d'être suspendus; mais confessons que c'est bien quelque chose, car lorsqu'on les a pris une fois on ne les prend pas une seconde. Avis à MM. les administrateurs des petites voitures pékinoises.

Quand le temps est beau à Pékin, ce qui est à peu près considéré comme un événement, on rencontre sur les places et dans les rues des multitudes de Chinois qui se

livrent avec passion au jeu du volant. Les demoiselles chinoises excellent dans ce gracieux exercice, et c'est merveille de les voir, le poing sur la hanche, l'éventail à la main, lancer avec leur pied mignon un énorme volant à plumes dorées.

Ces raquettes d'un nouveau genre mériteraient à tous égards d'être brevetées par le gouvernement tartare.

Mais cette façon de jouer au volant est un peu cavalière? me dira-t-on. D'abord, personne ne s'en plaint à Pékin; je m'empresse ensuite de constater que les joueuses, même les plus acharnées, aiment mieux voir mourir le volant que de lever le pied une ligne trop haut.

Je regrette de terminer ma revue des habitudes chinoises par un coup de pied; mais remarquez bien que ce n'est pas moi qui le donne.

Tels sont, en gros, cher ami, les monuments, les mœurs et les institutions de Pékin, institutions quelquefois grandes et nobles, mais le plus souvent mesquines, puériles, ridicules. Encore, si elles n'étaient comme des barrières opposées au progrès!

En face de cette grandiose barbarie du Céleste Empire, on éprouve comme une grande tristesse et le besoin de reporter ses regards vers notre Occident chrétien aux généreuses aspirations, aux lois si sages, aux merveilleuses et incessantes découvertes.

Guillaume I. Dessin de Léopold Mar.

Mais je me surprends à disserter, et l'obscurité est déjà descendue sur la boue de Pékin.

Je vais me diriger vers un palais à bouche, c'est-à-dire une auberge chinoise. Malheureux que je suis! je crois que j'ai faim! Allons, il me faudra subir les honneurs du tam-tam.

Adieu, mon cher ami; je baisse trois fois ma respectueuse tête devant ton incomparable grâce, ou je te serre simplement, cordialement la main à la française; je crois que cela vaut tout autant.

Embrasse pour moi tous tes bons parents, et dis à ta sœur que je n'ai point oublié sa commission. Je lui porterai de vraies pantoufles chinoises; je crains qu'elles ne soient encore trop grandes pour ses pieds français.

Pour extrait : PITRE-CHEVALIER.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LES PLAISIRS DE CHAQUE AGE.

Les plaisirs de chaque âge. Composition de M. Sauvageot.



Est-ce un pauvre auteur en démence,
Est-ce un sage du bon vieux temps
Qui compara notre existence
Au premier beau jour du printemps?

L'enfance, dit-il, est l'aurore.
L'astre divin qui monte aux cieux,
Sous l'ombre du vert sycomore
Semble sourire à tous nos jeux.

Dansez, chantez, troupe joyeuse;
Grands cris de guerre ou gais propos,
C'est la musique harmonieuse
Qu'à Dieu répètent les échos.

Chacun vous aime, ô têtes blondes!
La terre fleurit sous vos pas,
Reprenez vos jeux et vos rondes,
Enfants, ne vous dérangez pas.

Mais le soleil, sur notre tête,
Versant ses rayons plus brûlants,
Soudain allume la tempête,
La tempête de nos vingt ans.

Voici la chasse qui s'égare
Dans la vallée et dans le bois,
Voici l'éclatante fanfare,
Malheur à la biche aux abois!

Autour d'une table rougie,
Voyez ces soldats accoudés...
C'est la sotte et brutale orgie,
L'ivresse du vin et des dés.

Mais le soleil a, d'heure en heure,
Grandi les ombres du bois noir,
Et le vieillard vers sa demeure
Tourne ses pas, car c'est le soir.

L'avare, dans sa main avide,
Verse le trésor amassé,
Le juste, d'un regard timide,
Rouvre le livre du passé!

Tous deux, au bout de la carrière,
Le moment du repos venu,
Regardent, pensifs, en arrière,
Le chemin qu'ils ont parcouru;

Et l'un regrette, et l'autre espère,
Lorsque vient le dernier sommeil,
Entre les bras de Dieu le Père,
Aux derniers rayons du soleil.

Décidément, c'est, je le pense,
Un fol auteur du bon vieux temps
Qui compara notre existence
Au premier beau jour du printemps.

CH. WALLUT.

UNE HISTOIRE DE REVENANTS.

— Puisque vous me demandez une histoire de revenants, dit alors mon oncle, vous allez être satisfaits.

Et il commença en ces termes :

Par une belle soirée d'automne, il y a environ quarante ans, je me rendais de Shrewsbury à Chester. Je commençais à être fatigué, et à chercher quelque hôtellerie convenable, sur le bord de la route, pour passer la nuit, lorsqu'une violente tempête, accompagnée de tonnerre, éclata tout à coup. Mon cheval, effrayé par les éclairs, prit le mors aux dents et m'emporta, à travers des chemins de traverse bordés de haies, jusqu'à la porte d'une auberge de campagne de bonne apparence, où je réussis enfin à l'arrêter.

Parbleu, pensai-je, il y a encore de l'esprit dans ta folie, vieil écervelé! puisqu'elle nous a conduits à cet agréable refuge. Et descendant de cheval, je le confiai aux soins d'un jeune et vigoureux paysan, qui remplissait les fonctions de valet d'écurie. La cuisine, qui servait aussi de salle à manger, était spacieuse, bien proportionnée, propre et confortable, et ressemblait assez à la joyeuse hôtellerie décrite par Isaac Walton. Plusieurs voyageurs, obligés probablement comme moi de chercher un abri, étaient réunis auprès de la cheminée, et se chauffaient à un feu brillant en attendant le souper. Je me joignis à eux, et bientôt, obéissant à l'invitation de notre hôtesse, nous nous assîmes, au nombre de douze, devant un repas fumant.

La conversation roula naturellement sur les mésaventures occasionnées par la tempête, dont chacun semblait avoir eu sa bonne part. L'un avait été renversé de cheval, l'autre avait été jeté de son tilbury dans une douve bourbeuse, tous avaient été mouillés jusqu'aux os, et reconnaissaient unanimement que c'était un temps affreux, un vrai temps de sorcières.

— Les sorcières et les fantômes préfèrent pour leur sabbat un beau clair de lune!

Ces paroles furent prononcées d'un ton solennel, et avec une étrange emphase, par un des convives, un homme grand, aux regards sombres, que j'ai classé dans mes souvenirs comme un marchand ambulant ou colporteur. Mon plus proche voisin, jeune élégant, à la figure gaie, aux yeux francs et hardis, éclata bruyamment de rire et dit :

— Il faut, monsieur, que vous connaissiez bien particulièrement les us et coutumes des fantômes pour pouvoir affirmer ainsi qu'ils n'aiment pas la pluie et la boue!

Le colporteur lui lança un regard sombre et fier :

— Jeune homme, ne parlez pas aussi légèrement de choses que vous ne pouvez comprendre.

— Prétendez-vous dire que les fantômes soient du nombre?

— Peut-être! si vous aviez le courage de les regarder.

Le jeune homme se leva en rougissant de colère, mais il se rassit aussitôt et dit froidement :

— Cette insulte vous coûterait cher si je ne voyais pas que j'ai affaire à un fou.



— A un fou! s'écria le marchand en jetant sur la table une lourde bourse en cuir. Il y a là cinquante guinées, et je consens à les perdre, si, avant que l'heure soit écoulée, je ne vous ai pas fait voir, à vous si fermement prévenu, l'ombre d'un de vos amis trépassés, et si, après l'avoir reconnu, vous le laissez vous embrasser sur les lèvres.

Nous nous regardâmes les uns les autres, mais mon jeune voisin répliqua, toujours du même ton moqueur :

— Vous voulez faire cela? vraiment! le voulez-vous?

— Oui, dit l'autre, et je gage ces cinquantes guinées, à condition que vous me donniez une somme égale si vous perdez.

Après un moment de silence, le jeune homme dit gaiement :

— Jamais, au grand jamais, illustre et estimable sorcier, un pauvre suivant de l'Université n'a possédé une somme pareille, mais voici cinq guinées que je parierai volontiers si vous voulez.

L'autre reprit sa bourse en disant d'un air méprisant :

— Vous désirez, je crois, reculer, mon jeune gentilhomme?

— Reculer, s'écria l'étudiant, reculer! Si j'avais les cinquante guinées, vous verriez si je désire reculer.

— Voici quatre guinées, dis-je, que j'offre d'engager dans votre pari.

A peine avais-je fait cette proposition, que les autres voyageurs, séduits par la singularité de l'aventure, mirent aussi leur argent sur la table, et dans une minute ou deux les cinquante guinées furent complétées. Le marchand paraissait si sûr de gagner, qu'il mit tous les enjeux entre les mains de l'étudiant, et il prépara tout pour l'expérience. Nous choisîmes à cet effet un petit pavillon d'été, situé dans le jardin, parfaitement isolé, et n'ayant d'autres sorties qu'une porte et une fenêtre que nous fermâmes soigneusement après avoir fait entrer le jeune homme. Nous mîmes tout ce qui est nécessaire pour écrire sur une petite table du kiosque, nous emportâmes les lumières, et nous restâmes dehors, ayant le colporteur au milieu de nous. Il commença alors à chanter d'une voix basse et grave les vers suivants :

Il quitte des écueils le long mugissement,
Sa caverne aux vagues ouverte,
Et le fantôme pâle arrive lentement
Poser les pieds sur l'herbe verte.

Puis élevant la voix avec solennité, il dit :

— Vous demandez à voir votre ami Francis Villiers qui s'est noyé, il y a trois ans, sur les côtes de l'Amérique du Sud. Que voyez-vous?

— Je vois, répondit l'étudiant, une lueur blanchâtre qui s'élève près de la fenêtre, mais elle n'a aucune forme, elle ressemble à une vapeur confuse.

Témoins de cette scène étrange, nous étions profondément silencieux.

— Avez-vous peur? demanda le marchand à haute voix.

— Non, je n'ai pas peur! répondit l'étudiant avec fermeté.

Après un moment de silence le colporteur frappa trois fois la terre du pied, et chanta :

Et le fantôme blanc, dont les regards vitrés
Naguère brillaient pleins de flammes,
Sèche avec son linceul ses membres déchirés,
Ses cheveux qu'agitent les lames.

Et il répéta la question solennelle :

— Vous qui voulez pénétrer les mystères de la tombe, que voyez-vous?

L'étudiant répondit d'une voix calme, mais comme un homme qui décrit des choses qui se passent devant lui :

— Je vois cette vapeur prendre la forme d'un fantôme; sa tête est couverte d'un long voile... il ne bouge pas!

— Avez-vous peur?

— Non! je n'ai pas peur!

Saisis d'une profonde horreur, nous nous regardâmes en silence, et le marchand, levant les bras au-dessus de sa tête, chanta d'une voix sépulcrale :

Et le fantôme dit, en quittant les flots bleus :
« Vraiment! pour qu'il me reconnaisse,
Vers mon ami j'irai, gai, riant et joyeux,
Comme au temps de notre jeunesse! »

— Que voyez-vous? dit-il.

— Je vois le fantôme s'avancer... il lève son voile... c'est Francis Villiers!... il approche de la table... il écrit... c'est sa signature!

— Avez-vous peur?

Il y eut un moment de silence terrible, et l'étudiant répondit, mais d'une voix altérée :

— Non! je n'ai pas peur!

Avec des gestes bizarres et comme frénétiques, le marchand alors chanta :

Et le fantôme dit au jeune homme moqueur :
« C'est au sud qu'est ma froide couche;
Mets ta main dans ma main, ton cœur contre mon cœur,
Et ta bouche contre ma bouche. »

— Que voyez-vous?

— Il vient... il approche... il me poursuit... il étend les bras... il veut m'embrasser! Au secours! au secours! sauvez-moi!

— Avez-vous peur, maintenant? dit le marchand d'une voix railleuse.

Un cri perçant, un gémissement étouffé furent la seule réponse à cette cruelle question.

— Secourez cet imprudent jeune homme, ajouta-t-il froidement. J'ai, je le pense, gagné le pari, mais il me suffit de lui avoir donné une leçon; qu'il garde son argent, et qu'il soit plus sage à l'avenir.

A ces mots, il nous quitta rapidement. Nous entrâmes dans le pavillon, et nous trouvâmes l'étudiant en proie à d'affreuses convulsions. Un papier signé : « François Villiers » était sur la table. A peine eut-il repris ses sens, qu'il nous demanda avec fureur où était cet infâme sorcier qui l'avait soumis à une si horrible épreuve; il voulait le tuer! Il le chercha en vain dans l'hôtellerie; alors, courant comme un fou, il s'élança dans les champs à sa poursuite, et nous n'avons jamais revu, ni l'un ni l'autre.

Voilà, mes enfants, mon histoire de revenant.

— Mais comment se fait-il, mon oncle, lui demandai-je, qu'après une pareille aventure vous ne croyiez pas aux revenants?

— Parce que, me répondit-il, ni l'étudiant ni le colporteur ne reparurent jamais, pas plus que les quarante-cinq guinées qui m'appartenaient ainsi qu'aux autres voyageurs. Les deux fripons s'étaient enfuis après avoir joué une farce que, comme des niais, nous prîmes pour une réalité.

(*Imité de Dickens.*) HENRI HERRY.



LA RECHERCHE DE L'INCONNUE (1).

PROMENADE EN SAVOIE ET EN ANGLETERRE.

Au bout de quelques minutes, lorsque l'omnibus qui emportait Paul Daurigny passa entre les lourdes tours qui forment la porte occidentale de Canterbury (*westgate*), notre héros trouva cette entrée si différente de la porte Saint-Denis, qu'il se crut en plein moyen âge, et se flatta d'avoir trouvé le nid d'antiquités qu'il cherchait. Il prit à peine le temps de faire une modeste toilette à l'excellent hôtel de la Rose, où il était descendu, puis il se dirigea vers la cathédrale qui en est tout proche. A l'extrémité de Mercery-Lane, quand il aperçut la porte érigée en 1517, dans le style de la Renaissance, et comme une espèce d'arc de triomphe, il éprouva un renouvellement d'enthousiasme, et comprit l'amour de son ami pour ces vieux monuments. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il arriva sur la place, tapissée de gazon, ombragée d'ormes et de chênes, qui entoure la noble église. Il admira surtout la tour énorme qui s'élève au-dessus du transept et qui domine les deux tours du portail occidental; il suivit la pelouse, passa devant l'élégante chapelle de Saint-Anselme et arriva au chevet de la cathédrale. Là, il se trouva arrêté par un amas d'antiques bâtiments; mais, apercevant une ouverture qui conduisait dans un passage étroit, il s'y engagea et, franchissant de longs couloirs, entre de vieux murs de briques couverts de lierre, sous d'obscures voûtes ogivales, à côté de cloîtres antiques, où les tombes vermoulues perçaient, comme des ossements, l'épais velours des gazons, il arriva, au nord de l'église, dans une autre cour, toujours tapissée d'une pelouse, toujours plantée de beaux arbres. A sa grande joie, il tomba sur une troupe d'écoliers, dont quelques-uns jouaient à la balle empoisonnée avec une silencieuse animation, tandis que d'autres, en robes noires et en bonnets carrés, comme nos avocats, se promenaient d'un air compassé, qui contrastait, autant que leur costume, avec leur physionomie enfantine.

Cette cour (que l'on appelle la *Cour verte*) est bordée, d'un côté, par l'ancien prieuré, qui sert de demeure à l'archevêque de Canterbury; d'un autre côté, par les bâtiments de l'école de grammaire, fondée par Henri VIII. Daurigny se fit indiquer la demeure du doyen et s'y rendit immédiatement. Il fut introduit avec quelque difficulté, et trouva un grand homme maigre, habillé de noir, formaliste, sévère, et beaucoup plus disposé à interroger qu'à donner des renseignements.

Il faut convenir que le récit fait par notre héros, dans une langue qui ne lui était pas familière, pouvait passer pour assez étrange et assez décousu. Cependant, après que la petite logomachie, résultant de toutes ces circonstances, eut duré un certain temps, on parvint à s'entendre, et Daurigny acquit la triste conviction que ni James Lesly, ni sa famille, n'étaient aucunement connus dans Canterbury. Comme fiche de consolation, le doyen de l'école royale lui cita bon nombre de colléges qu'il l'engagea à visiter, après Eton et Winchester.

En se retrouvant dans les rues de Canterbury, de cette ville qu'il avait regardée, quelques instants auparavant, comme le terme heureux de ses incertitudes, Daurigny éprouva un serrement de cœur et, bien pis encore, une défaillance dans sa foi. Il se demanda s'il devait persister dans une recherche chimérique, et si la raison ne lui commandait pas de revenir à la réalité, laquelle se présentait à son imagination sous la figure de la plus petite des trois Grâces de Folkestone. Alors le jardin de Dane-John s'illumina dans son esprit comme un paradis resplendissant de houris célestes. Il allait arrêter le premier passant pour lui en demander le chemin, lorsqu'un objet monstrueux, suspendu au-dessus de la chaussée, apparut à ses yeux étonnés, comme dut le faire à ceux d'Eschyle la tortue qui fracassa son crâne chauve. C'était un énorme cadran dont l'aiguille marquait six heures. Notre héros comprit qu'à cette heure, en Angleterre, il n'y a dans les jardins publics pas plus de houris que d'anges : il courba son front attristé et se résigna à aller dîner. Devons-nous avouer que cette fraction de la réalité lui parut tout à fait agréable?

La partie animale de son être ayant ainsi pris le dessus sur la partie sensitive et morale, il se rendit, sans aucune hésitation cette fois, dans le jardin où il espérait cueillir ce fruit si doux qu'on appelle le fruit défendu. Il arpenta le Dane-John dans tous les sens; il monta sur les anciens remparts; il se glissa sous les bosquets; il foula l'herbe verdoyante; il gravit le pain de sucre druidique; il fit crier, sous ses pas impatients, le gravier des allées; il suivit, dépassa, envisagea, dévisagea, impatienta, inquiéta un nombre inouï de jeunes filles aux blonds cheveux et aux yeux bleus; mais il ne retrouva ni les cheveux ni les yeux qu'il cherchait. Enfin, harassé, déconfit, il rentra à l'hôtel et se fit conduire à la chambre qu'on lui avait donnée parce qu'il n'y en avait plus d'autre vacante.

Pour s'y rendre, il fallait passer par plusieurs corridors, franchir différents escaliers, monter à droite, tourner à gauche, et lorsque la porte était ouverte, on s'apercevait qu'on devait descendre dans cette chambre comme dans un cachot, par trois marches, d'un pied chacune. C'était, d'ailleurs, une grande salle d'un aspect assez dégingandé : il s'y trouvait deux lits d'acajou, placés, l'un à côté de la porte et tout auprès d'un grand poêle, à la mode allemande; l'autre au milieu de la pièce, à angle droit avec le premier. Tous deux avaient six pieds carrés et étaient surmontés d'un dais de même dimension, que supportaient avec peine quatre énormes colonnes torses, en acajou massif. Le plancher semblait plier sous leur lourde structure; des rideaux de mousseline blanche enveloppaient leurs sombres boiseries. Deux toilettes couvertes d'un vernis blanc et d'une multitude d'accessoires, deux porte-serviettes, douze chaises de grossière laque noire, complétaient l'ameublement de ce Louvre. Trois croisées à guillotine et à petits carreaux, donnant sur une cour où se trouvaient les écuries, y laissaient entrer la lumière fantasque des becs de gaz agités par le vent.

Daurigny n'avait point encore fait connaissance avec les lits que la perfide Albion réserve aux Français qui la

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.



visitent ; demeuré seul, son premier soin fut d'examiner celui qu'il se proposait d'occuper. Le fond en avait été formé avec des barres de bois, ingénieusement disposées à trois pouces les unes des autres. Sur ces barres était placé un sommier de paille, puis un matelas savamment piqué, de manière à en composer une dure galette ; puis un lit de plumes, recouvert immédiatement d'une épaisse couverture de laine, sur laquelle, à leur tour, étaient étendus les draps ; par-dessus quoi s'entassaient encore plusieurs couvertures de laine et de coton. Pour que le capharnaüm fût complet, on y avait ajouté tout un musée de pupitres, de traversins et d'oreillers.

Comme il faisait en ce moment une chaleur caniculaire, notre héros comprit qu'à moins de prendre un parti décisif, il était destiné à périr de la mort de Cambyse ; il transporta donc sur le second lit la majeure partie de cette fourniture de plumes et de laine, tout en se demandant si les jeunes misses, qui paraissaient si peu frileuses sous la brise du soir, avaient l'habitude de s'ensevelir dans ces nids d'ouate, capables de faire éclore tous les œufs de serpents et de crocodiles qui se perdent, faute de chaleur, sous la zone torride. Il se promit d'instituer une enquête à cet égard, à la première occasion, et se flatta que l'occasion pourrait bien se présenter dès le

Le collége et les collégiens d'Eton. Dessin de Freemann.

lendemain, pendant la promenade matinale que tout habitant stationnaire ou passager de Canterbury doit nécessairement exécuter au Dane-John. Dans cette pensée, il se déshabilla et s'étendit sur la plume oisive, espérant y trouver un sommeil réparateur ; mais, soit à cause de la dure mollesse de ce coucher, soit par suite de la clarté vacillante que les lumières de la cour répandaient dans la chambre, soit par l'effet des agitations nombreuses de la journée, il ne put parvenir à fermer l'œil. Il sentait une inquiétude dont il ne pouvait trouver la cause ; plus il cherchait à la calmer, plus il se troublait et s'amollissait.

— Pourquoi, se disait-il, pourquoi ne demeurerais-je pas dans cette ville ? Mon ami est enseveli dans une terre sacrée ; à quoi bon tourmenter sa cendre ? Continuerai-je à chercher sa sœur, sans espoir de la trouver ? Et qui sait, d'ailleurs, si elle-même n'a pas oublié la tendresse qu'elle devait à celui qui n'est plus ? Est-il sage de courir après un bonheur imaginaire, en dédaignant celui que le ciel même semble avoir pris soin de placer auprès de moi ?

Telles étaient les molles rêveries où il se laissait entraîner ; mais bientôt la voix du devoir et de l'amitié, semblable à celle de Mentor, quand il gourmande l'aveugle passion de Télémaque, venait étouffer ses désirs insensés

et remplir son sein de remords. C'est ainsi que mille pensées contraires l'agitaient tour à tour, car son cœur était comme la mer quand elle devient le jouet de tous les vents orageux.

Cependant la nuit s'avançait et la fatigue du voyage, jointe à celle de tant d'émotions, avait émoussé les sensations de notre héros. Ses paupières alourdies s'abaissaient plus fréquemment et plus longuement sur ses yeux, lorsque, par degrés, le lit situé à peu de distance du sien lui parut prendre la forme d'un tombeau, tel que nous en a laissé la Renaissance. Sur une base de porphyre s'élevait un cénotaphe de marbre blanc; des colonnes, finement ciselées, soutenaient un baldaquin, du haut duquel des têtes ailées de chérubins regardaient curieusement dans l'espace; une grande figure, enveloppée d'un linceul, était étendue sur le cénotaphe. Peu à peu cette figure devint plus distincte; elle se souleva à demi et montra aux regards effarés de Daurigny la pâle et austère figure de sir James. Il avait l'air triste; un sourire amer errait sur ses lèvres, une morne douleur plissait son front.

— Fuyez, dit-il d'un ton terrible; fuyez ces jeunes filles qui ne semblent si discrètes que pour mieux vous tromper. La beauté modeste est la plus dangereuse; en l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, et insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'aperçoit que quand il n'est plus temps de l'éteindre. Fuyez donc; hâtez-vous de fuir; ne regardez pas même derrière vous. Effacez jusqu'au moindre souvenir de cette ville, funeste à votre vertu.

En entendant ce discours, à peu près semblable à celui que Minerve tient à son intéressant nourrisson, Daurigny, dont les perceptions devenaient de plus en plus confuses, pensa tout d'abord à piquer une tête du haut de son lit sur le parquet; heureusement que ses membres appesantis ne lui avaient pas encore permis de se soulever, quand il fut arrêté par un brusque changement de scène. Subissant une nouvelle métamorphose, le catafalque de la Renaissance avait fait place à des aiguilles de granit, à des masses de neige, parmi lesquelles des mastodontes, aux lourdes défenses, des ptérodactyles aux becs effilés, dansaient une sarabande antédiluvienne. En même temps, une révolution dans la température du globe se faisait sentir: les glaces éternelles se fondaient au contact d'une éruption de laves brûlantes; une vapeur infernale remplissait l'atmosphère, et... et Daurigny s'éveilla, mourant de chaud, baigné de sueur, et maudissant les lits de plume et les couvertures anglaises.

Bientôt, pourtant, un état plus calme succéda à cette agitation fiévreuse: alors il remit en délibération le parti qu'il avait à prendre. Il ne partageait pas, au sujet des rêves, les idées follement romanesques de sa tante; il savait fort bien que ces images nocturnes ne sont pas autre chose que les efforts de la mémoire, qui rappelle les objets connus dans un ordre logique et avec des proportions vraies, lorsque les sens veillent pour contrôler le travail du cerveau, mais sans suite et avec un éclat trompeur, lorsque le sommeil nous a livrés sans défense aux fantômes de l'imagination. Lui-même comparait cet effet singulier à celui qui se produit dans la chambre noire, où les objets extérieurs viennent se peindre avec toutes les apparences de la réalité, tant qu'on intercepte les rayons du soleil, tandis qu'ils disparaissent à l'instant où on laisse entrer la lumière du jour. Toutefois, en se rappelant le discours de Lesly-Mentor, qui répondait si bien à ses préoccupations, il se remémorait en même temps tout ce que son esprit honnête et généreux lui avait suggéré, avant de s'être laissé égarer par un découragement momentané et par d'indignes espérances. Plus facile à persuader que le fils d'Ulysse, il fit de lui-même un plongeon moral, prit la résolution de partir le lendemain pour Londres et se rendormit profondément, de manière à prouver une fois de plus cet axiome: que la vertu trouve toujours en elle-même sa récompense.

Le trajet entre Canterbury et la métropole se fait en trois ou quatre heures. Arrivé à la station de London-Bridge, comme il était trop tard pour se remettre immédiatement en route, Daurigny monta dans un *cab* et se fit conduire à l'hôtel qu'il avait choisi, dans Piccadilly. Quoiqu'il fût bien prévenu du mouvement prodigieux qui a lieu dans la capitale du monde commercial, et quoiqu'on fût alors dans la saison où il n'y reste plus personne, il ne put voir sans étonnement le double torrent d'hommes en habit noir qui se précipitaient sur les deux côtés du pont, tandis que le milieu était occupé par une triple ligne de voitures, si serrées et roulant si rapidement, qu'il était littéralement impossible de traverser. Quelques ladies apparaissaient, *raræ nantes*, dans cette mer d'hommes, mais elles ne marchaient ni moins vite, ni d'un air moins affairé. En passant près de Saint-Paul, en suivant Fleet-Street et le Strand, notre héros crut vingt fois que son cab, lancé au grand trot, allait être pulvérisé entre les omnibus et les voitures sans nombre qui tourbillonnaient dans toutes les directions; et, chaque fois qu'il frôlait ce péril, à un centimètre près, il s'imaginait qu'il était justement tombé sur le cocher le plus enragé et le plus adroit des Trois-Royaumes. Le fait est que l'étendue incroyable de Londres rend cette rapidité indispensable, sous peine de ne jamais arriver d'un quartier dans un autre; mais il n'en est pas moins vrai qu'une telle circulation de voitures, accélérée, enchevêtrée, tourbillonnante, et cependant sans accidents ni rencontres, est aussi impossible à comprendre que celle des gondoles dans les étroits canaux de Venise, ou que la circulation, sans cataclysme, des soixante ou quatre-vingts petites planètes qui se promènent, à fond de train, entre Mars et Jupiter.

Se trouvant à la tête d'une après-dînée, Daurigny ne pouvait se dispenser de visiter les monuments les plus voisins et les plus intéressants: Saint-James-Palace et Whitehall, avec leurs souvenirs de la royauté et de la république; Westminster, avec son coin des poëtes, sa chapelle de Henri VII et son cloître gothique; puis, tout auprès, les constructions récentes de Parliament-House. Notre héros admira franchement la masse imposante de ce palais moresque, si noblement régulière dans sa variété infinie, et sans chercher si cette architecture fleurie appartenait en propre au sol britannique, il reconnut qu'il n'avait vu aucun palais aussi vaste, aussi bien approprié à sa destination, et cependant aussi complétement *un*.

Pour les mêmes causes déjà expliquées à propos de Canterbury, notre jeune compatriote passa une fort mauvaise nuit dans son hôtel. L'Aurore, au teint gris et terne (car c'était une aurore anglaise), le retrouva tout meurtri sur sa couche fatigante.

— Maudite soit, dit-il, la nuit que j'ai passée dans cette ville mercantile, où nul cœur ne répond à mon cœur! O mon cher Lesly, combien différente fut celle (la nuit, apparemment) pendant laquelle j'ai dormi sur mes deux oreilles, dans la chambre voisine de la tienne, au prieuré de Chamonix, avant de partir pour notre funeste expédition!

Ayant ainsi fait évaporer une partie de son courroux, suivant la méthode usitée par tous les héros de roman, le nôtre se garda bien de visiter le *Great-Eastern*, que l'on achevait d'approprier auprès de Greenwich, et que tous les *cockneys* de Londres allaient contempler, grâce à une myriade de bateaux à vapeur-omnibus; il ne vit pas davantage le charmant jardin botanique de Regent's-Park, aussi grand que le Luxembourg, et plus joli, mieux peigné, plus fleuri que le jardin du roi de Versailles; il s'abstint d'étudier le Zoological-Garden, qui efface notre Jardin des plantes, comme la splendeur du soleil éteint la pâle lueur de la lune; il ne donna pas même une pensée au miracle de l'architecture moderne appliquée à l'industrie et aux arts, à ce gigantesque Palais de Cristal qui couvrirait entièrement notre allée de l'Observatoire de ses flèches de fer, revêtues d'écailles de glace; il aurait rougi de songer au tunnel, au National-Gallery, au British-Muséum, aux mille curiosités qui s'étalent dans cet immense pandémonium appelé London. Au lieu de prendre le temps de parcourir toutes ces merveilles, il prit simplement une tasse de thé, un cab, un ticket pour Windsor, et encore une fois le voilà parti sur le rail interminable, à la queue de la locomotive haletante.

Le voilà parti et, presque aussitôt, le voilà arrivé.

IV. — ETON.

Les universités anglaises. — Le collége d'Eton. — Les souffre-douleur. — Le capitaine des écoliers. — La cérémonie du sel. — Les canotiers d'Eton et les Chinois. — L'architecte de Saint-Paul et la chapelle d'Eton. — Le prévôt du collége. — Souvenirs du temps passé. — Encore un désappointement et une nouvelle rencontre.

En approchant du *terminus*, comme on dit non point en anglais, mais en Angleterre, Daurigny aperçut la masse grandiose du château de Windsor, qui élève ses tours et ses murailles crénelées au-dessus d'une colline, à peu près comme notre château de Saint-Germain; toutefois, avec un air plus pompeux et plus propre. Mais qu'importaient à notre héros la pompe et les souvenirs du château de Guillaume le Conquérant, non plus que sa propreté! Ce qu'il venait chercher, c'était la petite ville scolaire d'Eton, qui s'abrite humblement au pied de la cité féodale. Aussi, en quittant l'élégant débarcadère, construit dans le genre gothico-normand, que les Anglais d'aujourd'hui considèrent comme leur style national, Daurigny traversa-t-il immédiatement la Tamise, sur le pont de trois arches qui réunit ou plutôt qui sépare les deux villes.

Eton est la conséquence de son collége, comme Canterbury est le résultat de sa châsse: les écoliers ont fait pour l'une ce que les pèlerins ont fait pour l'autre.

En Angleterre, les institutions qui nous paraissent tomber le plus naturellement dans les attributions du gouvernement sont ordinairement organisées par des associations particulières. Tel est le cas pour l'instruction publique. Depuis les écoles du dimanche, pour les enfants indigents, jusqu'aux universités qui donnent l'instruction supérieure et qui confèrent les grades, ce sont ou des associations charitables, ou des individus, sous le titre de *bienfaiteurs*, qui ont tout fait. A la vérité, en 1836, une université a été fondée à Londres par le gouvernement; mais, jusqu'alors, deux universités seulement existaient pour toute l'Angleterre: celle de Cambridge et celle d'Oxford. L'une et l'autre avaient été établies, vers le milieu du treizième siècle, en imitation de l'ancienne Université de Paris; car cette *alma Mater* a servi de modèle à tous les grands établissements d'instruction de la chrétienté.

Autour des deux universités, et dépendant d'elles pour la réception des grades, différents colléges s'élevèrent successivement, soit à Oxford et à Cambridge même, soit dans d'autres villes plus ou moins éloignées. Le collége d'Eton est un des plus anciens et des mieux organisés. Il fut fondé en 1441 par Henri VI, et doté par lui de fonds suffisants pour entretenir vingt-cinq pauvres écoliers grammairiens (comme on disait alors), lesquels se destinaient généralement à entrer dans les ordres sacrés; un pareil nombre d'hommes pauvres et infirmes, dont l'office était d'offrir au ciel des prières pour la santé du roi; enfin, une certaine quantité de professeurs et d'ecclésiastiques.

Eton était alors un petit village insignifiant; depuis, il est devenu une ville et a reçu d'autres étudiants libres, qui suivent les cours, et qui s'élèvent, en moyenne, au nombre de sept cents. Ceux-ci sont logés dans des maisons particulières, dépendant du collége, et les frais de leur instruction coûtent annuellement à leurs parents de quatre à six mille francs. Il est sorti du collége d'Eton des hommes éminents dans tous les genres, tels que: Boyle, Walpole, Fox, Canning, Hallam, Wellington et le poëte Gray, qui a célébré dans ses vers le souvenir du collége où il avait été élevé.

Tous les élèves arrivant à Eton font d'abord partie de la basse école, et sont nommés *fags;* comme qui dirait: *souffre-douleur.* Chaque fag est logé dans la maison d'un membre de la haute école et doit lui servir de page. Il doit, en outre, obéir à tous les autres anciens et faire leurs commissions, à moins qu'il ne soit déjà occupé pour le service de son maître propre, ou d'un autre écolier, son supérieur. Cet état de servage dure jusqu'au moment où le fag devient membre de la haute école, et, fait à son tour, peser sur un nouveau venu le joug que lui-même a subi dans son noviciat.

Une autre coutume singulière, et dont l'origine se perd dans l'obscurité du moyen âge, est celle qui consistait à faire, tous les ans, une collecte pour le capitaine des écoliers. A cet effet, les élèves se rendaient processionnellement, et presque militairement, sur un coteau voisin, appelé le *Coteau du sel;* ils y plantaient en grande cérémonie une bannière sur laquelle était inscrite cette devise: **Pro more et monte;** puis ils se répandaient par bandes dans le voisinage, réclamant de tous les habitants une contribution pour le *sel.* Des membres de la famille royale honoraient quelquefois de leur présence ces joyeuses saturnales. Le prince Albert se trouvait à la dernière, qui a eu lieu en 1844. La somme recueillie s'élevait moyennement à une vingtaine de mille francs; petite fortune pour le capitaine des écoliers, si la majeure partie de la récolte n'avait pas dû passer en costumes, en repas et en frais de toutes sortes.

Les bâtiments du collége d'Eton, construits en briques et dans un goût approchant de ce qu'on appellerait en France *style Louis XIII*, forment deux grands carrés, dont la principale façade est baignée par la Tamise. Le paysage environnant,

Aimable dans son air et simple dans son style,

se montre éminemment bucolique. La Tamise n'est plus là cette masse de boue infecte, baignant des murailles malpropres, et n'ayant d'autre mérite que son utilité;



c'est une jolie petite rivière tortueuse, divisée en différents bras, coulant, claire et lente, sous des saules penchés, parmi des prairies verdoyantes où paissent nonchalamment de belles génisses. Cette rivière sert de théâtre au grand amusement des Etoniens, au talent qui leur a valu le plus de succès et dont ils sont le plus fiers, aux courses en barques ou régates, car les Etoniens sont de vaillants canotiers.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'on trouve à Eton une grande salle ou réfectoire, des cuisines pantagruéliques, une bibliothèque riche en livres, en manuscrits et surtout en manuscrits orientaux, en papyrus égyptiens, en miniatures, etc., etc. Il s'y trouve notamment un plan chinois de la ville de Pékin, curiosité qui pourrait être fort utile par le temps qui court, puisque les canotiers anglais vont pousser une régate armée jusque dans le cœur de l'empire du Milieu.

Ce qui est vraiment beau et ce qui doit suffire pour

Vue de la chapelle d'Eton-College. Dessin de Freemann.

faire descendre à Eton tous les touristes qui vont rendre leurs hommages à Windsor, c'est la chapelle du collége. Elle a été construite vers le milieu du quinzième siècle, dans le style gothique anglais le plus élégant. Malheureusement elle a passé par les mains du majestueux sir Christopher Wren. Or, l'architecte de Saint-Paul, ayant imité, au grand contentement de ses contemporains, l'église de Saint-Pierre de Rome, imitée des Romains, qui avaient imité les Grecs, le majestueux sir Christopher Wren, disons-nous, devait naturellement trouver misérable un monument qui n'avait aucune ressemblance avec son gigantesque gâteau de Savoie. Il s'efforça d'en simplifier les lignes en grattant des arêtes, en plaçant des écrans, en accrochant des panneaux. Heureusement qu'une restauration nouvelle et plus intelligente a fait disparaître en partie les traces de cette profanation, et rendu à peu près à l'antique chapelle la physionomie qu'elle avait dans sa jeunesse.

A mesure que notre héros parcourait ces merveilles gothiques, il sentait l'espérance se dégourdir, tressaillir,

se ranimer dans son cœur. Les grands arbres du préau des écoliers achevèrent de l'exalter, et son impatience d'obtenir une solution étant arrivée au comble :

— Puis-je voir le prévôt? demanda-t-il brusquement au clerc de la chapelle, qui s'était fait son cicerone.

— Je ne sais pas, monsieur, dit cet homme en le regardant d'un air surpris. Si monsieur veut me donner sa carte, je la lui porterai.

— La voilà ; et dites-lui que si je prends la liberté de l'interrompre dans ses occupations, ce n'est pas pour con-

La cathédrale de Winchester et l'hôpital Sainte-Croix. Dessin de Freemann.

tenter quelque curiosité frivole, mais pour un motif des plus sérieux et des plus importants.

— Très-bien, monsieur, répliqua simplement le clerc.

Au bout de quelques instants, Paul Daurigny, introduit dans la *library* du prévôt, se trouva en face d'un grand fauteuil et d'un petit homme qui paraissait avoir deux ou trois siècles (c'est bien de l'homme que nous parlons), mais qui, en réalité, était peut-être un peu moins ancien, et n'avait pris sa teinte de vieux papier jauni que par une sorte d'assimilation avec les antiques manuscrits,

assidûment fréquentés par lui depuis sa plus tendre jeunesse.

Lorsque notre héros lui eut exposé le but de son voyage et nommé sir James Lesly :

— Attendez, dit le petit vieillard avec une voix cassée, ressemblant au bruissement d'une liasse de parchemins desséchés; Lesly? Je connais cela. C'était, ma foi, un beau jeune homme.

— Enfin! pensa Paul en tressaillant de joie. Il avait une sœur? dit-il tout haut.

— Oui. Un ange! Je m'en souviens comme si je la voyais encore. Des yeux bleus comme le ciel au printemps; des cheveux blonds, ondoyant au souffle du vent, quand elle courait, le soir, sur les bords odoriférants de la Tamise. Oh! je m'en souviens comme si c'était d'hier.

— Merci, mon Dieu, merci! éjacula mentalement notre héros. Et maintenant... où demeure-t-elle? reprit-il avec une certaine hésitation.

— Où demeure-t-elle? hélas! où demeurent les fleurs du printemps .. Attendez que je me rappelle.

Daurigny retint son haleine par un irrépressible sentiment d'anxiété.

— Oui... C'était en nonante-huit ou nonante-neuf... Depuis lors, je n'ai plus eu de ses nouvelles... Quand je suis revenu des vacances, elle était partie, et je ne l'ai plus revue... jamais plus.

Paul était devenu pâle et sentait ses idées se confondre.

— En nonante-huit ou nonante-neuf, répéta-t-il plusieurs fois. Comment? il y a soixante ans?

— Si longtemps? croyez-vous? murmura le vieillard. C'est pourtant vrai. Eh bien! je n'aurais pas cru cela. Mais j'ai été si occupé depuis cette époque...

Et il regarda autour de lui ses vieux bouquins, avec un sentiment d'amour et de reconnaissance qui, soixante ans plus tôt, aurait peut-être rendu miss Lesly cruellement jalouse.

— Et... cette famille des Lesly demeure-t-elle toujours dans le pays? demanda Paul avec effort.

— Non, dit le prévôt. Elle était partie, et je n'ai plus jamais revu ni elle, ni les siens.

Daurigny, incapable de proférer une parole, salua profondément et se retira désespéré. Hélas! si cet Anglais n'avait pu retrouver la miss Lesly qu'il aimait, dont il était aimé peut-être, et qui habitait comme lui l'Angleterre, comment un étranger pouvait il espérer de reconnaître la miss Lesly qu'il n'avait jamais vue? Certes, il aurait été bien plus sage, après la visite au doyen de Canterbury, d'aller tous les jours à la promenade du Dane-John jusqu'à ce que... Mais non, non! L'amitié, la vertu, les pressentiments, les rêves, la Providence, ne sont pas de vains mots, et...

Notre héros fut arrêté, dans son soliloque, par un personnage en habit noir, contre lequel il se heurta rudement.

— Monsieur! s'écria celui-ci d'un ton irrité.

— Pardon, monsieur... j'allais à la gare du chemin de fer, et je ne vous ai pas vu.

— Oh! si vous alliez à la gare du chemin de fer, j'aurais tort de me plaindre, reprit l'autre d'un ton railleur. Les locomotives vont vite... Mais quoi? c'est toi... c'est vous... poursuivit-il en considérant Paul Daurigny.

Celui-ci, à son tour, regarda attentivement l'homme qu'il avait failli renverser.

— Monsieur Perrin! s'écria-t-il.

— Oui, monsieur Daurigny, lui-même. Mais que vous est-il arrivé? qu'avez-vous? vous paraissez souffrant...

— Pas positivement... Je suis seulement un peu bouleversé par un désappointement cruel. Et puis (je suis honteux de vous dire cela) j'arrive de Londres et je n'ai pas encore déjeuné.

— Diable! ceci est très-grave! Avez-vous la force de monter jusqu'à Windsor; là, en face du château?

— Je m'en flatte.

— Eh bien! permettez-moi de vous offrir à déjeuner. Chemin faisant, nous nous conterons nos aventures, comme deux chevaliers errants qui se retrouvent à la cour d'un souverain étranger.

Daurigny passa son bras sous celui de M. Perrin, et les confidences allèrent leur train.

Nous n'avons pas besoin de répéter ce qu'il raconta; quant à M. Perrin, son histoire fut courte. Il était répétiteur au collége de notre héros, et c'était alors que leur connaissance s'était faite : depuis, il était venu s'établir à Winchester pour y donner des leçons de français, tout en apprenant la langue anglaise. Là, il s'était plongé dans la vie scolaire; cependant il ne connaissait ni la personne, ni le nom de Lesly; néanmoins il était d'avis que M. Daurigny ne devait pas encore désespérer de réussir dans sa recherche, et, comme il retournait lui-même à Winchester, il lui offrit de lui servir de guide et de le présenter au recteur de l'école.

V. — WINCHESTER.

Un bon déjeuner. — La chanson des écoliers. — Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme. — Les antiquités de Winchester. — Les moines. — La Table ronde du roi Arthur. — Problème résolu par les boutiquiers de Londres. — L'obélisque et la croix. — Le prédicant en plein vent. — Les cimetières anglais. — La cathédrale de Winchester. — Le collége de Sainte Mary. — Les nombres mystiques. — Les stalles de *miserere* et la culbute. — Premier rayon lumineux. — Le serviteur aux pieds de biche. — Explosion de joie. — Effroyable rechute. — Imprécations.

Le plaisir de retrouver un Français, une vieille connaissance, joint à un excellent déjeuner à l'hôtel du Whiteheart, eut bientôt rendu à Paul Daurigny toute l'élasticité de son esprit et de ses jarrets. Aussi, lorsque les deux jeunes gens se trouvèrent en tête-à-tête dans un waggon de première classe, roulant vers Winchester, ils se laissèrent aller en même temps à chantonner, avec un entrain pareil, l'un, ses éternels *Gendarmes*, l'autre, bonté divine! le refrain, le propre refrain, fredonné avec tant de mélancolie par sir Lesly mourant. En le reconnaissant, notre héros resta la bouche ouverte, avec une expression de joie si comique, que son compagnon, s'arrêtant à son tour, ne put s'empêcher de partir d'un grand éclat de rire.

— Cette chanson? dit Paul; cette chanson?

— C'est la chanson que les élèves de l'école de Wykeham, assemblés dans la cour du collége, et soutenus par un nombreux orchestre, chantent en chœur, devant l'élite de la société du voisinage, le matin de la Saint-Jean, avant de partir en vacances. Il n'y a point un écolier de Winchester qui ne vous parle de ce moment-là comme d'un des plus heureux de son existence universitaire. Quant à la chanson, elle a été composée, dit-on, il y a bien longtemps, par un écolier privé de ses vacances.

— Vous la savez tout entière?

— Certainement.

Et, sans se faire prier, M. Perrin entonna la célèbre



chanson : *Dulce domum*, avec une chaleur et une componction dignes d'un écolier de troisième.

DULCE DOMUM.

Concinamus, o sodales !
Eja ! quid silemus ?
Nobile canticum !
Dulce melos, domum !
Dulce domum, resonemus !

CHORUS.

Domum, domum, dulce domum !
Domum, domum. dulce domum !
Dulce, dulce, dulce domum !
Dulce domum, resonemus !

Appropinquat ecce felix
Hora gaudiorum !
Post grave tedium
Advenit omnium
Meta petita laborum.

Domum, domum, etc.

Musa, libros mitte, fessa,
Mitte pensa dura,
Mitte negotium ;
Jam datur otium,
Me mea mittito cura.

Domum, domum, etc.

Ridet annus, prata rident ;
Nosque rideamus.
Jam repetit domum
Daulias advena :
Nosque domum repetamus.

Domum, domum, etc.

Heus, Rogere, fer caballos ;
Eja ! nunc eamus
Limen amabile,
Matris et oscula,
Suaviter et repetamus.

Domum, domum, etc.

Concinamus ad penates,
Vox et audiatur ;
Phosphore ! quid jubar,
Segnius emicans,
Gaudia nostra moratur ?

Domum, domum, etc.

Pour l'avantage de nos lectrices, nous allons essayer de translater en français ce texte latin, quoique sans espoir de faire justice à sa simplicité touchante, à sa grâce enfantine et tendre.

LE CHANT DU DÉPART DES ÉCOLIERS DE WINCHESTER.

Chers compagnons, pourquoi garder ainsi le silence ? Chantons plutôt un joyeux cantique ; chantons la maison paternelle, cette douce maison, témoin de nos premiers jeux.

CHŒUR.

Chantons la maison paternelle ;
La maison, la maison, la douce maison ;
La douce, la douce, la douce maison ;
Chantons la maison paternelle.

Voilà l'heure heureuse de nos plaisirs qui s'approche ; après l'ennui monotone, voilà que nous touchons au terme de nos travaux.

Chantons la maison paternelle, etc.

Muse fatiguée, dis adieu aux vieux livres, aux pensers pénibles ! Fuyez loin de nous, ô soucis ! le doux loisir nous est donné.

Chantons la maison paternelle, etc.

La saison est riante, les prés riants ; et nous aussi nous devons rire ! Déjà l'hirondelle étrangère regagne sa demeure lointaine : comme elle, regagnons notre heureux logis.

Chantons la maison paternelle, etc.

Hé ! serviteur ! amenez nos chevaux. En route ! en route ! nous allons revoir notre aimable seuil ; nous allons recevoir les caresses de notre mère.

Chantons la maison paternelle, etc.

Chantons nos pénates bien-aimés ! Que notre voix s'élève et retentisse ! Astre du matin, pourquoi te montrer si paresseux aujourd'hui ? Ne sais-tu pas que tu retardes ainsi notre joie ?

Chantons la maison paternelle, etc.

Après avoir chanté le fameux *Dulce domum*, M. Perrin donna à son ancien élève d'intéressants détails sur la ville qu'il habitait depuis plusieurs années et dont il avait soigneusement étudié l'histoire. Il s'était fait Anglo-Saxon, et se prenait sérieusement à regretter, non seulement que Winchester ne fût plus la capitale du royaume de Wessex, comme elle l'avait été pendant l'heptarchie, mais encore celle de toute l'Angleterre, honneur dont elle avait joui pendant quelque temps au dixième siècle. Malgré sa déchéance, Winchester avait conservé pour le jeune professeur une odeur de moyen âge qui lui allait au cœur, comme celle de la moisissure comble de joie un amateur de bouquins. Ses rues étroites, sombres, silencieuses ; ses monuments, noircis par le temps ; la riche croix gothique qui sanctifie sa grande rue, tout lui rappelait le souvenir des anciennes communautés religieuses et savantes, et il lui fallait faire un véritable effort sur lui-même pour comprendre qu'il était séparé par cinq siècles de l'époque où William de Wykeham, l'évêque érudit de Winchester, le puissant ministre d'Édouard III et de Richard II, avait fondé le collége de Sainte-Mary, en assurant les fonds nécessaires pour entretenir un nombreux personnel : il regrettait de toute son âme ce beau temps, où l'on pouvait devenir, par sa science, abbé mitré, évêque, pape même.

Si le côté savant et religieux de Winchester répondait aux préoccupations du professeur, la vieille ville guerrière éveillait un tout autre ordre d'idées chez le Français, chez le jeune homme. Celui-là s'enflammait en parlant de l'antique château, avec ses ponts-levis, ses herses, ses créneaux, ses machicoulis, et bien plus encore en décrivant la Table ronde du roi Arthur, l'identique table ronde autour de laquelle ce malin roi faisait asseoir pêle-mêle ses vingt-quatre preux, pour prévenir toute dispute de préséance. S'il faut en croire leurs historiens, cette précaution n'était pas inutile, et les vaillants guerriers de ce temps-là avaient la tête fort près du casque. Nous ajouterons, pour ceux de nos lecteurs qui aiment les reliques chevaleresques, que celle-ci est actuellement suspendue au-dessus du siége du juge, dans la grande salle du ci-devant château, et qu'on y voit les noms des chevaliers de la Table ronde tracés en caractères du temps de Henri VIII.



Arrivé au débarcadère de Winchester à une heure assez avancée de la soirée, notre héros n'avait évidemment rien de mieux à faire que d'entrer à George-Hotel pour y passer la nuit. M. Perrin se rendit à son logement ordinaire, après lui avoir promis de venir le prendre le lendemain matin, afin de lui faire les honneurs de la cathédrale et du collége.

Depuis longtemps déjà Daurigny se promenait dans sa chambre avec impatience, lorsque son ancien professeur parut.

— Comme vous venez tard! lui cria-t-il aussitôt qu'il l'aperçut.

— Point du tout, répondit l'autre. Il est de très-bonne heure. Apprenez, mon très-cher, que les bourgeois anglais commencent tous les actes de la journée infiniment plus tard qu'on ne le fait en France. Cela est surtout sensible chez les boutiquiers de Londres; par compensation, ils ferment leurs étalages beaucoup plus tôt que les nôtres. Faire beaucoup d'affaires entre dix heures du matin et sept heures du soir, c'est un problème que John Bull a résolu, et c'est un fameux exemple qu'il donne aux marchands des autres pays.

Tout en parlant, les deux compatriotes descendaient la grande rue et passaient devant la croix de la ville.

— Voyez, dit M. Perrin, ce délicieux monument gothique. On prétend qu'il a été construit du temps de Henri VI par une certaine confrérie de la Sainte-Croix, qui en aurait semé beaucoup d'autres sur la face de l'Angleterre. Comme cette petite pyramide de pierre est évidée, découpée, dentelée, percée à jour par d'élégantes ogives! Elle est à peu près de la hauteur de l'obélisque de Louqsor, elle est un peu plus grosse; mais quelle différence de pesanteur! L'obélisque, d'un seul morceau de granit, impressionne par l'apparence massive de l'immobilité; cette croix semble si légère, qu'un chérubin pourrait l'enlever d'un coup d'aile. Il y a, en effet, entre ce symbole du christianisme et le monolithe égyptien, toute la distance qui sépare la religion des dogmes immuables et celle du perfectionnement indéfini de l'esprit humain. Cependant, chose étrange et qui doit inspirer une bien grande circonspection aux hommes qui ont charge de monuments, ce bijou du moyen âge, embellissement, honneur, palladium de Winchester, a été vendu, à la fin du siècle dernier, à un particulier qui voulait le faire emporter pour en orner son parc! Heureusement que le petit peuple de la ville s'ameuta, et chassa les ouvriers employés pour commettre cette profanation.

Lorsque Paul Daurigny, qui ne se souciait guère en ce moment de la croix gothique, eut fait devant elle une station raisonnablement longue, M. Perrin tourna à droite pour prendre un étroit passage, garni de boutiques sombres que l'on commençait à ouvrir.

Dans un enfoncement de ce passage, au milieu d'un groupe de huit ou dix femmes et de quelques hommes ou enfants, un personnage d'un certain âge, vêtu d'un pantalon, d'un gilet, d'un habit noirs, et paré d'une cravate blanche, était grimpé sur une chaise et parlait d'un air content de lui-même. Un autre homme, en habit noir et en cravate pareillement blanche, se tenait debout auprès de lui et paraissait le soutenir et l'admirer.

— Vous avez des comédiens de passage qui annoncent leur spectacle? demanda Paul à son compagnon.

— Oui, des comédiens de religion, répondit celui-ci en haussant les épaules; ce sont des méthodistes qui prêchent en plein air. Est-il possible que vous n'en ayez point encore rencontré?

Daurigny se rappela alors qu'il avait vu à Folkestone un tout jeune homme, dans le même vêtement classique, monté sur une chaise également classique, et soutenu par un second, non moins indispensable. Dans le moment, il n'y avait fait aucune attention, et ne s'était point douté qu'il s'agissait là d'un acte de religion, accompli chez un peuple qui se pique d'être essentiellement religieux.

Avec un sentiment de dédain, notre héros dépassa le groupe des auditeurs nonchalants; mais il oublia bien vite cette scène de charlatanisme, lorsque, au sortir de la ruelle sombre, il se trouva sur une vaste pelouse, semée de tombes, en face de la cathédrale construite par saint Ethelwold, le fameux architecte saxon; par les évêques normands, Walkelin, Godfrey de Lucy, Wykeham et Fox; car il a fallu cinq ou six prélats et tout autant de siècles pour accomplir ce majestueux ouvrage.

Les Anglais ont conservé, jusqu'à ces derniers temps, l'habitude d'enterrer leurs morts autour de leurs églises. A Londres, sur le flanc septentrional de Westminster, ce champ, mal gazonné, parsemé de pierres couchées, parcouru sans cesse par les passants, qui s'y dirigent en ligne droite, a quelque chose de laid, de pénible et d'indécent. Il en est tout autrement dans les villes de province. A Winchester, notamment, sous l'épais suaire d'un gazon britannique, à l'ombre de gros arbres, contemporains des premiers chrétiens, à l'abri de l'église normande, au milieu du calme, du silence, du recueillement, ces tombes, sanctifiées et respectées, semblent tout à fait à leur place, et n'inspirent à l'âme que des sentiments pieux et touchants. Le voyageur même, qui ne les voit qu'en passant, est disposé à se dire qu'il ferait bon reposer là, et Daurigny comprit bien mieux, en contemplant ce véritable *campo santo*, le sentiment de désolation qui avait saisi sir James, à la pensée que sa dépouille mortelle pourrait rester sous l'âpre et froide terre de Savoie.

La façade occidentale de la cathédrale de Winchester, en d'autres termes le grand portail, se présente, aux yeux d'un Français, avec quelque chose d'inattendu, et même, si l'on peut employer ce mot pour un monument aussi respectable, avec quelque chose de piquant, qui en augmente le charme. Nos lecteurs savent qu'au moyen âge les cathédrales métropolitaines, certaines collégiales et les abbayes de fondation royale, possédaient seules le droit d'avoir deux tours ou clochers d'égale hauteur. Les cathédrales suffragantes en avaient deux, mais inégales; enfin, les autres églises de paroisses ou de simples monastères n'avaient droit qu'à un clocher. Pourquoi le portail occidental de la cathédrale de Winchester n'est-il pas flanqué de ces deux tours réglementaires? Nous n'en savons rien; mais cette disposition, moins imposante, en est certainement plus jolie. Au-dessus du porche principal, dans toute la hauteur et toute la largeur de la nef, se déploie une grande fenêtre ogivale, divisée par d'innombrables meneaux en petites ogives. Au-dessus d'un pignon élégamment décoré s'élève un léger clocheton, qui contient la statue de saint Swithum ou peut-être de Wykeham (car tel est le néant des grandeurs, même canonisées). Deux autres clochetons, supportés par des tourelles qui servent de contre-forts aux retombées de la voûte, séparent le milieu de la façade des verrières des bas côtés; puis, grâce à l'absence des tours, on aperçoit l'ensemble des contre-forts latéraux, surmontés de clochetons aux nombreuses dentelures. En un mot, ce portail donne l'idée de la légèreté la plus grandiose qu'ait jamais atteinte le gothique *hyperfleuri*.



L'impression n'est pas moins profonde lorsqu'on pénètre sous l'immense voûte, dont les rinceaux s'entre-croisent en festons capricieux. La sensation de la grandeur est augmentée par la nudité même que le culte protestant impose a ses temples. Néanmoins on trouve encore ici quelques tombeaux, et notamment celui du grand Wykeham, situé dans une élégante chapelle qu'il fit construire au lieu même où il venait entendre une messe matinale, lorsqu'il était écolier. Son tombeau, chef-d'œuvre de l'art du ciseleur de pierre, a malheureusement été endommagé par les iconoclastes de la Réforme : car ce n'est pas seulement en France qu'il y a eu des barbares, briseurs d'images et de monuments. Toutefois, chose heureuse et surprenante, le chœur a conservé encore ses anciennes stalles de bois sculpté, avec leurs bras, leurs dossiers, leurs dais ornés d'une élégante profusion de feuillage, de fleurs et de figures d'hommes et d'animaux. Autour de ces délicates arabesques, d'énormes piliers et des arcades circulaires soutiennent la grosse tour de Walkelin, laquelle, dans la pensée du saint architecte, devait servir de lanterne au chœur. L'aspiration vers le ciel, par l'élévation des monuments, est, en effet, l'un des traits caractéristiques de l'architecture normande ; cependant cette intention de l'architecte primitif n'a point été respectée,



L'image du Bon Serviteur (page suivante). Dessin de Fellmann.

et la lanterne a été fermée par une voûte, sous le règne de Charles Ier. On a de même caché en partie, sous un grand tableau de West, un délicieux écran de pierre, fouillé par le ciseau des tailleurs d'images avec une délicatesse et une patience qui ne sont plus de nos jours.

Dans cet endroit se trouvent encore d'autres monuments, richement sculptés, contenant les restes des princes saxons, danois et normands, qui ont été les bienfaiteurs de l'Eglise. Ce sont des noms parfaitement inconnus pour nous, excepté celui de Canut le Danois, et de sa femme Emma, la belle fille de Normandie.

Vous croyez peut-être qu'après cela tout est dit? Nullement; car, vers le chevet de la cathédrale, se trouve comme une autre église nouvelle, qui paraît être l'œuvre de l'évêque Godfrey de Lucy, et qui se compose de plusieurs chapelles plus élégantes, plus richement ornées les unes que les autres : cela n'a rien de surprenant, car ces chapelles ont été bâties pour servir de monuments aux différents évêques qui se sont signalés par les constructions les plus importantes dans la cathédrale.

Après avoir convenablement admiré toutes ces choses, Daurigny s'achemina avec son guide par l'enclos de l'ancien prieuré, charmant bâtiment gothique, en partie crénelé, et appuyé sur trois ogives extrêmement aiguës, qu'encadrent des guirlandes de lierre. Dans le préau se pavanent une douzaine d'arbres énormes. Notre héros les

contempla avec un sentiment de considération et de tendresse, car le bruissement de leur feuillage, l'aspect de leur écorce brune et rugueuse, réveillaient dans son esprit les mêmes idées qu'inspirent ordinairement le frôlement d'une ondoyante chevelure, les miroitements d'une peau satinée et d'une blancheur éblouissante.

Quelques minutes plus tard, les deux jeunes gens entraient dans la cour du collége de Sainte-Mary.

L'existence d'une école de grammaire (nous dirions aujourd'hui de belles-lettres), dans la ville de Winchester, se perd dans la nuit des temps, suivant la phrase historique consacrée. On sait seulement qu'en 1136 Henri de Blois, frère du roi Stéphen, en fondant, à un mille de Winchester, l'hôpital de Sainte-Croix, pour servir d'asile à trente pauvres hommes, eut soin de stipuler que treize pauvres écoliers de Winchester recevraient journellement leur nourriture sur cette fondation. En 1387, Wykeham, ayant complété l'organisation du collége qu'il avait fondé à Oxford, en fonda un nouveau à Winchester, sur l'emplacement de l'ancienne école, où lui-même avait étudié. Suivant l'usage du moyen âge, il organisa les fonctionnaires de son collége en ayant soin d'employer des nombres mystiques. Le gardien (*warden*) et dix prêtres, sous le titre de perpétuels compagnons (*fellows*), rappelaient les douze apôtres, moins Judas Iscariote, que l'on se gardait bien de représenter. Le premier maître et le second maître, avec soixante-dix écoliers, figuraient les soixante-douze disciples. Les trois chapelains et les trois clercs inférieurs, marquaient les six diacres fidèles ; car Nicolas, l'un des sept diacres, ayant apostasié, n'avait point de représentant. Enfin, les seize chantres tenaient la place des quatre grands et des douze petits prophètes.

En entrant dans la cour du collége on est frappé du style élégant et simple des anciens bâtiments, dont les lignes uniformes sont brisées par la toiture aiguë de la chapelle et par la masse élevée d'une tour, galamment coiffée de quatre petites tourelles. Pénétrant sous un riche vestibule gothique, on se trouve bientôt dans la sainte chapelle, dont la haute voûte, formée par des rinceaux entrelacés, se noie dans une obscurité pieuse. Les vitraux des fenêtres représentent des saints, des rois, des évêques, des nonnes. Parmi diverses inscriptions, on remarque celle-ci :

Orate pro anima Wilhelmi de Wikeham
Fundatoris istius collegii.

L'effet de ce beau monument serait complet, si l'un des dignitaires du collége n'avait pas imaginé, en 1681, que des bancs de chêne modernes seraient infiniment plus commodes que les anciennes stalles sculptées. Cette heureuse idée, n'étant pas de celles que l'on ajourne, a si bien été mise à exécution, qu'il ne subsiste plus, des précieuses sculptures d'autrefois, que deux ou trois stalles, conservées, comme curiosités, dans le vestibule de la chapelle. En sortant, le concierge les fit remarquer à notre héros.

— Voyez, lui dit-il; ceci est une stalle de *miserere*. Afin d'obliger les moines à la vigilance, pendant les offices, elle est construite de telle façon que celui qui s'y assied ne peut s'endormir sans tomber par terre.

Et, joignant l'exemple au précepte, le concierge se posa sur la stalle, abandonna son corps comme un homme qui cède au sommeil, et fit en avant une culbute, tandis que le strapontin s'abattait.

— Ah ! s'écria Daurigny avec un soubresaut presque aussi violent; dois-je en croire mes yeux ? Ce n'était donc pas une vaine rêverie de mon ami mourant ! C'était un souvenir de sa jeunesse qui se mêlait à l'impression plus récente de sa catastrophe !

Le concierge, qui n'avait pas coutume de produire autant d'effet par sa culbute, considéra notre héros d'un air étonné, et, M. Perrin l'interrogeant aussi du regard, celui-ci récita les paroles de James Lesly, car il les savait par cœur : « Ton malheureux frère s'est endormi sur la stalle perfide... il s'est endormi, et il est tombé dans le gouffre. »

Evidemment c'était là une allusion à la stalle de *miserere* de la chapelle du collége ; un indice certain que sir James avait passé dans ce vestibule même, et cet indice était le premier que Daurigny eût encore rencontré ! On peut juger de sa joie par ses précédents désespoirs.!

Ainsi qu'une jouvencelle qui s'avance d'un pied hésitant, le regard inquiet, la poitrine palpitante, l'esprit troublé par des déceptions nombreuses, et qui, soudain, entendant battre la pincette avec plus de bruit et de vivacité, reconnaît qu'elle approche enfin du colin-tampon longtemps désiré ; ainsi notre héros, le regard vif, les joues colorées, le pas alerte, s'avançait, rempli d'une nouvelle ardeur.

Il venait de traverser la grande salle du réfectoire, sans accorder une attention suffisante à sa toiture élevée, si convenable pour dissiper les fumées des festins, à sa charpente curieusement enchevêtrée et décorée de bustes de rois et d'évêques savamment sculptés, lorsqu'en descendant du côté de la cuisine il aperçut une singulière peinture murale qui, malgré sa préoccupation, l'arrêta court et le cloua sur la place.

C'était une peinture à fresque, moins remarquable peut-être par l'exécution que ne le sont celles du Pérugin et de Raphaël, mais digne, par la composition, de prendre rang parmi les allégories de Pompéi.

Cette figure, de grandeur naturelle, s'il est permis de s'exprimer ainsi dans ce cas, représentait un personnage vêtu d'un habit antique, mais propre et soigneusement boutonné ; une épée était bouclée à sa ceinture, son bras gauche portait un bouclier, sa main gauche tenait un balai, une fourche, une pelle, tandis qu'il étendait sa main droite toute grande ouverte ; ses jambes nerveuses se glorifiaient d'une culotte courte ; mais, ce qui le rendait surtout remarquable, c'est qu'il avait des pieds de biche, un groin de cochon, fermé par un cadenas, et des oreilles d'âne.

— Ceci, monsieur, dit le concierge, c'est le portrait du bon serviteur.

— Le bon serviteur ! s'écria Paul Daurigny, avec un nouveau soubresaut.

— Oui, monsieur. Son museau de porc montre qu'il ne doit pas être difficile pour la nourriture ; le cadenas à sa bouche, qu'il ne bavardera pas ; les oreilles d'âne, qu'il aura la patience de cet honnête animal ; les pieds de biche, qu'il ne s'amusera pas en route ; le balai, la pelle et la fourche, qu'il travaillera avec ardeur ; l'épée et le bouclier, qu'il défendra son maître avec courage ; sa main droite qu'il étend, en en montrant la paume, est un indice de bonne foi ; enfin, à côté de lui, comme vous le voyez, on a peint les armes et la devise du savant Wykeham :

Manners makyth man.

(*Les manières font l'homme.*)

— Juste ciel ! murmura Paul, d'une voix étouffée par l'émotion ; c'est lui ! c'est lui-même dont Lesly a voulu parler : « Oh ! si j'avais le fidèle serviteur aux pieds de « biche, je l'enverrais vers ma sœur... » Oui, c'est lui, j'en suis certain ! Mon cher ami, embrassez-moi !

Ces paroles ne s'adressaient ni au fidèle serviteur, comme on aurait pu le croire, ni au concierge, qui en avait si heureusement fait l'exhibition, mais à M. Perrin, lequel se prêta de bonne grâce aux transports de son ancien disciple.

— Et maintenant, dit celui-ci, je n'ai plus de doute, et je vous supplie de me conduire sur-le-champ devant le *warden* du collége.

Aussi serviable que le personnage de la muraille, M. Perrin accomplit immédiatement l'introduction.

Le récit de Théramène... pardon... de Paul Daurigny était à peine achevé, que le warden s'écria :

— Si je le connaissais, le pauvre enfant ! assurément ; c'était un de mes meilleurs élèves. Je connais bien sa sœur aussi, et, comme il le disait avec raison, c'est un ange sur la terre.

Paul avait appris depuis peu à se défier des anges ; aussi demanda-t-il, d'une manière passablement abrupte :

— Quel âge a-t-elle, monsieur ?

— Quel âge elle a ? répondit le warden d'un air étonné ; elle peut avoir... vraiment, je n'en sais rien... Elle était moins âgée que lui, d'un an ou deux.

— Dieu soit loué ! pensa notre héros en respirant ; ce n'est pas un ange de nonante-huit ?

— Elle demeure à quelques pas d'ici, sur la route de l'hôpital Sainte-Croix... Mais je ne veux pas vous y laisser aller sans moi. Bonté divine ! qui aurait cru que le jeune homme partirait ainsi avant le vieillard !

En exprimant ce regret, avec un accent où perçait une pointe de satisfaction sénile, relativement à la longévité des vieillards comparée à celle des jeunes gens, le bon warden prit son chapeau, son parapluie, mit ses gants, et invita les deux Français à l'accompagner.

Tous trois marchaient en silence par les rues tranquilles et propres. Quelques passants saluèrent le warden. Un homme, en grande robe noire, avec une croix blanche sur la poitrine, s'inclina profondément devant lui. C'était un des frères de l'hôpital Sainte-Croix. Au bout de quelques centaines de pas, les maisons prirent une apparence plus pauvre, plus chétive, devinrent plus rares et disparurent tout à fait. La campagne était verte et riante ; le soleil brillait sur les pentes dénudées du coteau de Sainte-Catherine ; dans le lointain on apercevait la tour massive et les bâtiments gothiques de l'hôpital ; à gauche, serpentait, entre des saules et des peupliers, l'Itchen, paisible et transparente. Dans un des replis de cette aimable rivière, notre héros découvrit une maison de briques, d'un seul étage, avec une porte à marteau de cuivre, et un petit jardin entouré d'une haie ; le tout propre, confortable et même coquet. Son cœur lui dit que c'était là.

Le warden poussa la porte et introduisit les deux Français dans le parloir du rez-de-chaussée. L'homme en habit noir et en cravate blanche, que Daurigny avait vu le matin prêchant dans la rue, était assis dans cette pièce, et lisait un gros livre relié en maroquin noir.

— Monsieur Perker, lui dit le warden, permettez-moi de vous présenter monsieur Perrin, notre professeur français, et monsieur... monsieur Paul Daurigny, également Français. Messieurs, monsieur Perker.

Après ces préliminaires indispensables, le bon warden raconta l'histoire de M. Daurigny et de James Lesly.

— Il faudrait, dit-il en concluant, prévenir la pauvre Maria.

— Grâce à mes leçons, répondit M. Perker, avec un légitime orgueil, Maria a mis sa confiance dans le Seigneur, et sa confiance est comme un roc inébranlable. Maria ! ma chère ! continua-t-il en haussant la voix et en allant vers la fenêtre du jardin, venez un peu, je vous prie.

Une femme jeune et belle, démesurément grande et prodigieusement maigre, entra, tenant entre ses bras un enfant de cinq ou six mois.

Les trois hommes saluèrent en même temps.

— Maria, ma chère, il a plu au Seigneur de rappeler à lui votre frère. Il est tombé dans un précipice.

— Que la volonté du Seigneur soit faite en la terre comme au ciel ! dit Maria en regardant les étrangers avec une résignation qui faisait honneur aux leçons de M. Perker.

— Mademoiselle... madame... balbutia Paul Daurigny.

— Mistress Perker, interrompit M. Perker ; mistress Perker, monsieur Daurigny.

— Madame, reprit Paul en faisant un effort désespéré, votre frère m'a chargé de vous remettre ce bouquet, comme un dernier souvenir.

— Merci, monsieur, fit Mrs. Perker en avançant la main ; son souvenir, il est là pour toujours.

En ce moment notre héros aurait donné tout au monde pour être hors de cette maison, où il avait tant désiré parvenir. Depuis qu'il s'y trouvait, il lui semblait qu'une douche glacée lui tombait lourdement sur la tête. Il se hâta donc d'exprimer le dernier désir de sir James, relativement au lieu de sa sépulture. M. Perker prenait, en l'écoutant, une physionomie de plus en plus sévère. Il reçut, avec une répugnance marquée, les papiers que Daurigny lui tendait, et qui contenaient tous les renseignements relatifs à la fin et à l'inhumation provisoire du jeune Anglais.

— Nous verrons... j'y penserai... dit-il en hésitant.

— Madame, ajouta Daurigny en se tournant vers Mrs. Perker, ce sont les dernières volontés de votre frère mourant que je me suis chargé de vous exprimer.

— Oui, monsieur ; je vous remercie ; mon mari avisera.

Mrs. Perker prononça ces mots avec une majesté royale, mais en même temps avec une si évidente soumission aux volontés de son seigneur et maître, que notre héros n'avait plus qu'à s'incliner. C'est ce qu'il fit. Prenant congé du ministre dissident, de sa vertueuse moitié et du bon warden, il se retrouva, sans trop savoir comment, sur la route, avec son ami le professeur.

— Je crains, observa celui-ci, que vous n'ayez fait un bien long voyage assez inutilement.

— Je le crains aussi, répondit Paul. Mais, je vous prie, ne parlons point de cela. Je voudrais bien monter sur ce coteau que voilà devant nous.

Les Anglais sont habitués à ne s'étonner de rien, et M. Perrin s'était fait Anglais depuis plusieurs années. Aussi, sans répliquer, il se contenta de suivre son disciple, qui se dirigeait à grands pas et en droite ligne vers le coteau de Sainte-Catherine. Il franchissait les fossés, les haies, les ruisseaux, en accélérant de plus en plus sa marche, qui se changeait en une course vertigineuse. M. Perrin avait peine à le suivre et se demandait s'il était devenu fou. Arrivé au sommet du coteau, Paul regarda

autour de lui la campagne bien cultivée, garnie de maisons confortables et annonçant le bien-être, la ville aux rues propres, aux monuments du moyen âge, l'horizon lointain, monotone et chargé de nuages ternes.

— Eh bien! dit-il tout haut, cela peut être un riche pays, un pays industriel, un pays civilisé, vertueux, religieux ; mais c'est un pays où je mourrais d'ennui et où j'espère bien ne jamais revenir. Non assurément, je ne me rendrai pas au Dane-John!... Allons déjeuner.

Sans expliquer à son compagnon pourquoi il était bien déterminé à ne point se rendre au Dane-John, il le prit par le bras, l'emmena à son hôtel, lui fit boire trois bouteilles de vin de Champagne et le laissa confortablement gris, au moment où lui-même monta dans l'omnibus pour

Paul remettant à Maria le bouquet de son frère (page précédente). Dessin de Foulquier.

prendre le chemin de fer de Southampton, puis le bateau à vapeur qui devait le ramener au Havre.

VI. — LE TERMINUS.

Pas de chance.

Arrivé à Paris, Paul Daurigny s'empressa d'aller conter sa mésaventure à sa tante. Il ajouta qu'une déception si cruelle l'avait amené, en un instant, à cette époque de la vie où l'on renonce aux idées romanesques pour entrer dans le monde positif, et qu'en conséquence il avait l'intention de s'engager dans un régiment de chasseurs d'Afrique. Mlle Daurigny eut beau jeter les hauts cris, notre héros exécuta son dessein. Peu de temps après son incorporation, il partit avec son régiment pour le Maroc. Il y mourut tristement du choléra, sans avoir même assisté à une escarmouche.

P. GROLIER.

FIN.



LA RUE DES NOBLES.



La rue des Nobles. Composition de Félix Thorigny.

Il est impossible de se défendre d'une impression très-mélancolique lorsque, après de longues années d'absence, on revoit la ville où l'on a passé son enfance et sa jeunesse. On sent si bien, si matériellement pour ainsi dire, la perte des illusions qu'autrefois, dans ces mêmes lieux, on emportait joyeusement avec soi, précieux bagage destiné à s'amoindrir peu à peu, égaré en détail aux grandes et aux petites stations de la vie! On devient tout à coup si clairvoyant à l'endroit des changements physiques et moraux qui se sont faits en vous depuis que vous avez parcouru ces mêmes rues, que vous avez vu ces mêmes maisons grises sur lesquelles le temps a passé d'une manière imperceptible, tandis que sur votre front il creusait des rides et sur votre tête faisait pleuvoir des cheveux blancs. L'on s'imagine presque voir les vieilles demeures se rire de vous derrière leurs volets fermés et

prendre en pitié votre décadence. Et pourtant, après la première impression triste et désagréable, lorsque arrive le cortége des souvenirs de jeunesse, rappelés à votre esprit par la vue d'objets depuis longtemps oubliés, un charme singulier s'empare de vous, car, dans cette revue rétrospective, votre pensée ne retrouve d'ordinaire que de douces émotions. Le temps produit dans la perspective morale le même effet que l'air dans la perspective aérienne ; il adoucit les contours, il atténue les couleurs tranchantes, il fait disparaître les oppositions brusquées, de sorte que les chagrins, qui ont fait bien gros votre cœur de vingt ans, se confondent maintenant dans votre mémoire avec la main qui les a consolés, et s'effacent sous ce contact. Il faut, pour qu'un triste épisode quelconque ressorte énergique et vivace au milieu du frais tableau de vos jeunes années, qu'il ait autrefois singulièrement ébranlé votre vie, votre cœur ou vos illusions ; qu'il ait enfin marqué d'un sinistre jalon une de ces étapes dont nous parlions tout à l'heure, dans lesquelles vous avez laissé un peu de la jeunesse de votre âme aux buissons de la route.

Ce fut un souvenir de cette nature dont je retrouvai tout à coup sur mon cœur et mon esprit la vive impression, en traversant, à mon retour dans ma ville natale, le vieux quartier que j'avais habité autrefois. Je parcourais lentement les rues à peu près désertes, accueillant avec un sourire l'essaim des vieilles réminiscences qui voltigeaient autour de moi et qui, sortant de je ne sais où, venaient chanter à mon oreille une foule de vieux airs oubliés ; tout en flânant ainsi, j'arrivai à la rue qu'on appelle encore *la rue des Nobles*. Ainsi que l'indique ce nom, elle était autrefois le séjour préféré de la haute aristocratie, et ses vieux hôtels aux fenêtres cintrées, aux balcons de fer noirâtre, aux sculptures blasonnées sur les pierres de granit, attestent son antique importance ; mais étroite, sombre, humide, formant le centre du quartier maintenant le moins animé de la ville, elle a vu peu à peu s'éteindre sa splendeur. Ses nobles hôtes, ceux du moins dont la richesse est en rapport avec la naissance, l'ont abandonnée pour d'autres lieux plus à la mode. La rue des Nobles n'est donc plus habitée que par une population modeste de fortune comme d'allure. Quelques marchands en gros se sont accommodés des vastes rez-de-chaussée où s'agitait autrefois le peuple des valets. Les lambris dorés des autres étages abritent d'humbles existences ; seulement, à l'une des extrémités de la rue, un des plus beaux hôtels est occupé par un cercle, un *club*, si l'on veut, où les oisifs de ce quartier vont dépenser leur temps, perdre leur argent et bâiller à leur aise. Eh bien, dans ce lieu même s'est déroulée, dans presque toutes ses péripéties, une aventure qui forme assurément l'épisode le plus émouvant de mes souvenirs de jeunesse, et lorsque, arrivé sur la place dans un coin de laquelle la rue des Nobles vient aboutir, je m'engageai entre ses vieilles maisons dont l'aspect sombre et rébarbatif n'est point changé, ma mémoire me représenta si vivement les différents incidents, et surtout le héros, ou plutôt les héros de cette douloureuse histoire, que je m'arrêtai ému et troublé, comme je l'avais été autrefois par la réalité même.

Il existe des natures privilégiées, des hommes comblés des dons les plus rares, qu'on ne peut oublier lorsqu'on les a connus, et qui conservent souvent, en dépit de vous-même, un étrange pouvoir sur vos affections et votre esprit. Philippe d'Angles était de ce nombre. Beau, intelligent, aimable, plein de grâce et d'entrain, on le préférait généralement à son frère Max, tout en rendant complète justice aux qualités de ce dernier. Mais Max, d'ailleurs, avait pour Philippe une si tendre, si profonde adoration, il s'effaçait si entièrement pour laisser briller son frère, dont les succès semblaient faire toute sa gloire, que l'on finissait par suivre l'impulsion qu'il vous donnait et partager sa prédilection. Philippe, du reste, ainsi qu'il arrive à certains êtres favorisés, avait été, dès son enfance, gâté, chéri, choyé plus que tout autre. Habitué à compter sur une indulgence sans bornes, il emporta avec lui dans le monde, au sortir de la famille, cette heureuse confiance, et le monde le gâta à son tour.

Chances de toutes sortes, succès enviés, bienveillance générale, il semblait tout espérer, et il obtenait tout. Plus étonné que blessé, si par hasard il rencontrait un mauvais vouloir, il l'oubliait promptement et se refusait à y voir autre chose que la manifestation d'un sentiment anormal. Trop habitué aux succès pour en tirer vanité, trop facilement aimable pour y mettre de la prétention, comptant trop sur la bonne Providence pour nourrir une ambition inquiète, on ne pouvait guère lui reprocher qu'un peu d'égoïsme d'habitude, dont sa nature généreuse triomphait presque toujours. La fortune même était arrivée comme don gratuit et inattendu à cet enfant gâté du sort.

Philippe et Max d'Angles sortaient d'une noble famille ; mais l'héritage qu'ils avaient eu à partager était plus que médiocre et ne semblait pas devoir permettre, à l'un plus qu'à l'autre, les loisirs prolongés des jeunes gens de leur classe. Un vieil oncle, riche et célibataire, passant par hasard à ***, alla voir ses neveux au collége où ils achevaient leurs études, après la mort de leurs parents, les fit sortir pendant le jour de congé qui coïncidait avec son voyage, et ayant conçu, dans ce peu d'heures, une vive prédilection pour Philippe, lui laissa par testament sa fortune entière. Lorsque les deux frères entrèrent dans le monde quelques années plus tard, l'aîné prit place tout naturellement parmi la jeunesse dorée de la ville, tandis que l'autre, sentant la nécessité du travail, continua ses études, fit son droit, et se fit recevoir avocat. Philippe avait bien parlé d'abord de partager avec son frère le bien qu'il devait à une aveugle préférence, mais Max trouvait la fortune si bien placée entre les mains de Philippe, il lui semblait si juste de travailler lui-même, pendant que ce frère bien aimé jouirait, brillerait et serait à l'abri des soucis et des amertumes de la vie, qu'il se refusa obstinément à tout abandon légal d'une part dans la succession du vieil oncle, promettant, du reste, d'avoir recours à son frère, si jamais il se trouvait dans quelque embarras pécuniaire.

Cette occasion ne se présenta pas ; Max avait peu de besoins, et il se vit bientôt, grâce à sa science réelle, à son remarquable talent, dans une belle et bonne position qui suffisait, sous tous les rapports, à son ambition. Parfois même, il eût pu venir utilement en aide à son frère, que ses dépenses et ses folies de jeunesse entraînaient souvent au delà de ses revenus. Mais Philippe aurait rougi de dévorer dans son oisiveté le fruit du travail de Max, et il cachait soigneusement à ce dernier certains côtés de sa folle existence. Cela lui était d'autant plus facile, que les deux frères ne demeuraient pas ensemble et ne fréquentaient pas les mêmes sociétés. Max était toujours accueilli avec empressement par les aristocratiques amis de son frère, lorsqu'il lui arrivait de se fourvoyer parmi eux. Philippe charmait par sa bonne grâce la grave société de Max, quand il consentait à se joindre à



elle. Son entrée au milieu de ces graves personnages était comme l'apparition subite d'un rayon de soleil glissant, accompagné d'une bouffée d'air printanier, par la fenêtre furtivement ouverte d'une bibliothèque poudreuse. Chacun se trouvait rafraîchi et comme rajeuni par les ébats aimables de ce brillant esprit. Mais, dans l'habitude de la vie, les deux frères absorbés, l'un par le travail, l'autre par ses plaisirs, devaient se chercher pour pouvoir se rencontrer, et leur nom même avait subi une transformation qui trahissait l'inégalité de leur position. Philippe était appelé généralement le vicomte d'Angles, tandis que Max, désigné comme *maître Dangles*, voyait supprimer, sans beaucoup s'en émouvoir, l'apostrophe aristocratique de son nom.

Mais avec tout cela l'amitié des deux frères n'avait pas souffert la moindre atteinte, leur cœur était resté le même, il battait à l'unisson en dépit des circonstances extérieures de leur vie. Il existait d'ailleurs un lieu où tous les deux se rencontraient fréquemment, et quoique là aussi, là surtout, Philippe eût bientôt établi son tout-puissant empire, Max y était apprécié autant qu'aimé. Vers le milieu de la rue des Nobles, dans un des plus petits appartements qu'on eût pu tailler du milieu des vastes salles des anciens hôtels, vivait une proche parente des deux frères, Mme de Sussac, pauvre, vieille triste de cette incurable mélancolie que laissent après eux les bonheurs brisés. Un dernier rayon de soleil colorait pourtant encore cette vie à son déclin. Mme de Sussac avait près d'elle sa petite-fille, Jeanne de Sussac, dont le charmant visage réjouissait les regards de sa vieille grand'mère. Elevée près de celle-ci, dès son plus bas âge, la jeune fille partageait, sans regrets et sans murmures, l'existence solitaire et monotone de son aïeule. Mme de Sussac ne recevait personne, et ne sortait guère que pour se rendre, appuyée sur le bras de sa petite-fille, jusqu'à la vieille cathédrale dont on apercevait de chez elle les hautes tours et le portail ogival. Philippe et Max étaient pourtant admis dans cet intérieur fermé à tout autre Ils devaient ce privilége à leur proche parenté, au souvenir chéri par la vieille dame des parents qu'ils avaient perdus. Ils avaient retrouvé en elle, pendant leur première jeunesse, ces soins maternels, cette affection indulgente dont l'enfance se passe avec tant de peine. Plus tard, un autre attrait les retint près d'elle. Ils virent Jeanne grandir, embellir, se développer en grâces et en charmes de toutes sortes, et involontairement leur affection pour leur petite compagne subit aussi une transformation. Pendant longtemps, Jeanne sembla porter à ses deux cousins la même franche et vive amitié, puis peu à peu, d'une manière insensible, il se fit en elle un changement.

Avec Max, elle resta ce qu'elle avait toujours été; avec Philippe, elle devint réservée, prudente, embarrassée, rougissante, et cédant, comme chacun, à son charme irrésistible, elle lui donna toute son âme, avant qu'il la lui eût demandée. Par bonheur la simple enfant n'avait pas su cacher les mouvements de cette âme naïve, et ses deux cousins connaissaient son secret avant elle peut-être Cette découverte vint à temps pour que Max pût renfermer dans les bornes de l'amitié fraternelle l'affection qu'il se sentait pour sa jeune parente, pendant que Philippe répondait par une vive passion à la tendresse de Jeanne. Mme de Sussac découvrit enfin, et non sans crainte, les sentiments de sa petite-fille. Les qualités brillantes de Philippe l'effrayaient, elle redoutait la mobilité de ce cœur impressionnable, de cet esprit ardent. Elle eût préféré unir sa douce Jeanne au bon et solide Max, et profitant du prétexte que lui offrait la jeunesse de sa petite-fille, elle exigea un temps d'épreuves en reculant le mariage d'une année. Pauvre et dangereux expédient d'une timide tendresse ! Le cœur de Jeanne appartenait désormais à Philippe ; toute douleur venant de son maître chéri devait briser ce précieux et fragile trésor qui n'avait pas, pour se protéger, l'autorité tendre avec laquelle une épouse sait éloigner de son bonheur les dangers qui le menacent.

Philippe ne changea donc rien à son genre de vie, et, par un sentiment assez complexe, où la pudeur, qui porte à dérober aux profanes la vue des sanctuaires du cœur, se mêlait à un calcul mondain beaucoup moins respectable, il n'avoua point à ses compagnons son affection pour sa cousine et ses engagements envers elle. On ne s'en doutait nullement dans le monde, où Philippe, resté fou parmi les fous, prodigue parmi les prodigues, n'apportait point en apparence les préoccupations mélancoliques d'un cœur épris. Et pourtant il aimait de toute son âme, passionnée et ardente, la charmante fille qui lui était promise. Il aurait quitté bien volontiers pour elle le bruit et les joies factices, pour lesquelles il semblait vivre, et sa douce image lui faisait de plus en plus prendre en mépris et dégoût les enchantements qui séduisaient ses compagnons. Lorsque, passant devant le vieil hôtel de la rue des Nobles pour se rendre au cercle qu'il fréquentait par malheur avec trop d'assiduité, il levait les yeux vers ce balcon garni de fleurs frêles et délicates, où semblait errer l'image de sa bien-aimée, il était souvent tenté de fausser compagnie au plaisir, pour s'arrêter là où se trouvait le bonheur.

Cependant, lorsque l'année d'épreuve qui lui avait été imposée approcha de sa fin, Mme de Sussac vit avec étonnement que Philippe cessait de parler de la prochaine réalisation de ses espérances. Son caractère subissait une transformation étrange. Une capricieuse tristesse, des craintes jalouses, de vagues pressentiments semblaient parfois le saisir, et la présence de Jeanne avait seule le pouvoir de calmer ces accès de plus en plus fréquents. Philippe, attachant sur elle un regard sombre et passionné, recueillait avec avidité les frais sourires qu'elle lui prodiguait, et qui étaient sans doute, pour les souffrances cachées de son cœur, un baume salutaire. Mais le lendemain, le soir même quelquefois, leur influence était épuisée, et le jeune homme reparaissait portant au front le même nuage menaçant et dans les yeux la même douloureuse expression.

Mme de Sussac, inquiète de ces étranges symptômes, en parla à Max. Celui-ci, très-absorbé par son travail, n'avait rien remarqué d'extraordinaire dans la conduite de Philippe. Il écouta la vieille dame d'un air chagrin.

— Vous l'avez soumis, répondit-il, à une trop forte épreuve, en remettant à une époque si éloignée le bonheur auquel il aspirait. Et qu'avez-vous gagné à ce retard? rien, assurément, qui puisse compenser le mal qu'il a fait à Philippe.

— Mais aujourd'hui, reprit Mme de Sussac, le terme de son épreuve approche, et il accueille avec une mélancolie croissante le moment auquel il semblait aspirer avec tant d'ardeur. Son affection pour Jeanne ne serait-elle plus la même ?

— Ne croyez pas cela, dit Max avec vivacité, il l'aime plus que jamais, j'en suis certain ; mais l'hésitation que vous lui avez témoignée autrefois, les délais imposés par vous, vos tergiversations trop nombreuses l'in-

quiètent sans doute, et lui font redouter votre suprême décision.

Mme de Sussac laissa échapper un soupir.

— Il a tort, dit-elle d'un air pensif, je n'ai pas la prétention de m'opposer plus longtemps à ce mariage trop désiré. Quoi que vous en pensiez, Max, les raisons qui m'ont obligée à le retarder jusqu'à présent étaient bonnes et graves. Ma Jeannette est un précieux joyau, et la responsabilité de son bonheur pèse lourdement sur ma vieille tête. Les avantages matériels qu'elle trouve dans cette alliance, les qualités brillantes de Philippe devraient peut-être me rassurer ; mais le cœur d'une mère tremble toujours, et il est peut-être plus d'une des perfections de votre frère que j'échangerais volontiers contre la fermeté, la solidité d'un caractère plus modeste. Oui, j'aurais voulu que, pendant cette année d'épreuve, la raison de ma chère petite-fille se développât, et lui permît de juger plus sainement les menaces et les dangers de la vie qu'elle accepte; que, devenue enfin plus capable de se diriger elle-même, elle eût ainsi allégé mes devoirs envers elle. Hélas! les jours, en passant, ne lui ont apporté ni raison, ni calme; ils ont, au contraire, enveloppé son pauvre cœur dans un réseau de chaînes inextricables, et maintenant je sens trop que je ne puis sauvegarder son bonheur, car il n'est plus entre mes mains.

— Ne craignez rien, chère madame, répondit Max en souriant, celui qui possède ce pouvoir en usera noblement. Et, laissez-moi vous le dire, les reproches que vous faites à mon frère me paraissent au moins étranges. Quant à moi, je vous l'avouerai sincèrement, ma jolie cousine Jeanne ne me semble pas avoir trop de sa beauté rare, de son charme parfait et de sa grâce incomparable, pour être digne de Philippe.

Malgré cette déclaration tout à fait franche et la vivacité avec laquelle Max avait défendu son frère, il ne put s'empêcher de garder de cette conversation une impression pénible, et il résolut d'avoir avec Philippe une explication qui pût calmer ses vagues inquiétudes. L'occasion s'en présenta quelques jours après. Les deux frères, ayant passé la soirée chez Mme de Sussac, sortirent ensemble et Max, prenant le bras de Philippe, lui demanda de l'accompagner jusque chez lui.

Philippe y consentit avec une certaine hésitation et un mouvement d'impatience mal dissimulé qui surprirent Max et le troublèrent, de sorte qu'il ne sut comment entamer la conversation. Les deux frères avaient parcouru en silence près de la moitié de la distance qui les séparait de la demeure de Max lorsque celui-ci se décida à parler. Il fit allusion sur le ton de la plaisanterie aux craintes dont Mme de Sussac lui avait fait part.

— Je ne puis en être blessé, répondit tristement Philippe ; sa prudence, dont je murmurais autrefois, me paraît aujourd'hui que trop juste et trop sensée. Le trésor qu'elle possède ne peut être confié légèrement et je m'en sens si peu digne que je n'ose le réclamer.

— Tu l'aimes cependant, tu l'aimes toujours? reprit Max avec hésitation.

— Plus que jamais! de toutes les puissances de mon âme, murmura Philippe. A qui donc ai-je donné le droit d'en douter?

— Mais alors qui peut t'arrêter? dit Max avec chaleur. Tu apportes à Jeanne fortune, dévouement, bonheur: qu'attends-tu pour les lui offrir?

Philippe garda le silence. Il marchait lentement près de son frère, comme enfoncé dans ses réflexions. Une fois même il s'arrêta. Max leva les yeux sur lui avec surprise, mais la rue était sombre dans cet endroit et il ne put distinguer la physionomie de son frère.

— Tu ne peux assurément douter de l'affection de Jeanne, dit-il, se méprenant sur l'émotion qui agitait Philippe. Elle ne partage ni les craintes, ni les hésitations de sa grand'mère. Son cœur t'appartient tout entier. C'est une noble enfant que j'estime et que j'aime pour sa brave tendresse.

Un soupir étouffé, qui ressemblait presque à un gémissement, échappa à Philippe.

— Pauvre Jeanne, murmura-t-il en se remettant en marche; oui! son cœur est bien à moi, je ne puis en douter, et cela me fait presque peur. Je sens que je ne suis plus maître de ma destinée depuis que celle de cette adorable fille y est attachée. Puisse Dieu me protéger à cause de cet ange !

De nouveau Max fut frappé du tremblement de la voix de son frère et de son accent mélancolique. Mais il n'eut pas le temps de lui demander une explication. Ils étaient arrivés à sa porte. Philippe se hâta de prendre congé de lui et de le quitter. Max, montant à son appartement, dut s'enfoncer dans un travail pressé qu'il avait à terminer et fut bientôt absorbé par les minutieux et subtils détails d'une interminable procédure. Ses inquiétudes pour son frère étaient, après tout, d'une nature trop vague pour troubler profondément ses pensées. Il les avait presque entièrement oubliées lorsqu'il se rendit le lendemain au palais, à l'heure de l'audience. Préoccupé de l'affaire qu'il devait plaider, il ne remarqua pas sur-le-champ le mouvement de surprise occasionné par sa présence. Il venait seulement de saisir dans les chuchotements confus qui couraient autour de lui un nom qui l'avait tout à coup rendu attentif, lorsque le président lui adressa la parole :

— Maître Dangles, dit ce magistrat avec un air de commisération qui frappa Max, si vous n'êtes pas disposé à plaider aujourd'hui, nous remettrons volontiers la cause à huitaine.

Dans ce moment Max sentit qu'on lui touchait le bras, il se retourna et reconnut un de ses confrères avec lequel il était fort lié.

— Accepte, dit celui-ci, et viens avec moi, j'ai à te parler.

Max balbutia en s'inclinant quelques mots de remerciements dont le président sembla se contenter, et sortit aussitôt avec son ami.

— Tu ne sais donc rien? lui dit celui-ci en le regardant en face.

— Rien au monde, répondit Max? Que signifie tout cela?

— Quoi! tu n'as pas entendu parler de ton frère ce matin ?

— Pas un mot, reprit Max en pâlissant ; pour l'amour de Dieu, que lui est-il arrivé?

— Rien de grave, j'espère, dit le jeune avocat frappé du trouble de Max. Il a été arrêté il y a deux heures.

— Arrêté! dit Max avec incrédulité, quelle folie ! arrêté ! et pourquoi ? Pour dettes ? C'est impossible.

— Je ne puis te dire pourquoi, répondit évasivement le jeune homme ; mais le fait est certain. Le procureur du roi s'est transporté lui-même chez le vicomte d'Angles, ils ont eu ensemble une longue conversation à la suite de laquelle ton frère a été arrêté.

Max resta un moment immobile et silencieux. Cette incroyable nouvelle le bouleversait de telle sorte, qu'il lui semblait mal comprendre ce qu'on lui disait. Il interrogea encore son ami sur les causes auxquelles on attri-



buait l'arrestation de Philippe ; mais le jeune avocat ne put ou ne voulut répondre que très-obscurément. Max le quitta pour aller chercher ailleurs des renseignements plus précis.

Il courut chez Philippe ; le domestique de ce dernier lui remit une lettre à son adresse. Max l'ouvrit avec avidité ; mais, à son grand désappointement, il n'y trouva que quelques lignes tracées à la hâte, où son frère, sans entrer dans aucune explication, attribuait tout ce qui lui arrivait à un étrange malentendu et à une désagréable erreur ; il suppliait Max de ne pas s'inquiéter et surtout de ne pas ébruiter par des démarches intempestives une affaire sans gravité. Sa captivité, ajoutait-il, ne pouvait durer au delà de quelques heures, et il irait lui-même raconter à son frère ce qui l'avait causée en lui apprenant sa délivrance.

Ce billet étonna Max plus que tout le reste. Cependant, pour complaire à Philippe, il rentra chez lui et s'y tint renfermé jusqu'au soir sans voir personne et sans faire aucune tentative pour savoir ce qui s'était passé. Mais lorsque, après de longues heures de vaine attente, il vit le jour fini et Philippe ne point paraître, il prit le parti de se rendre directement chez le procureur du roi, afin d'en obtenir des renseignements certains sur la position de Philippe.

Le procureur du roi était un homme jeune encore,

Chez Mme de Sussac. Dessin de Godefroy Durand.

élégant et recherché même de la jeunesse frivole de la ville, malgré la gravité de ses fonctions. Il voyait souvent Philippe dans le monde et reçut Max avec égards, mais son air triste et embarrassé frappa celui-ci. Il ne refusa point de lui découvrir le motif de l'arrestation de son frère. Max apprit avec stupéfaction que Philippe était accusé d'avoir soustrait trente mille francs en billets de banque contenus dans un portefeuille qu'il aurait trouvé dans la rue.

Cette accusation parut à Max absurde autant que les preuves dont on l'appuyait, et il ne put s'empêcher de le dire au jeune magistrat.

— Je ne m'étonne point de l'impression que vous ressentez, monsieur Dangles, répondit celui-ci avec un grave sourire ; elle a été tout d'abord la mienne. Sans l'énergique persistance de l'accusateur, je n'aurais donné aucune suite à cette affaire. Mon Dieu ! je sais ce que vous voulez dire, ajouta-t-il en surprenant un mouvement de Max ; M. Dupont, cet accusateur, mérite peu d'intérêt, aucune estime et presque point de créance, c'est un usurier de la pire espèce ; mais, ai-je besoin de vous le rappeler ? sa réputation dans ce cas n'est pas en question, et, quelque mal acquis que soit un bien, sa soustraction n'en est pas moins un vol.



— Mais la parole, l'accusation insolente d'un tel personnage! s'écria Max, suffit-elle donc lorsqu'il s'agit d'incriminer et d'incarcérer un homme honorable dont aucun souffle n'a terni la réputation? Nous sommes tous exposés à être calomniés, devons-nous donc tous nous regarder comme menacés par de pareils dangers?

— Non; si cette parole est une calomnie, si elle n'est accompagnée d'aucune preuve, d'aucune présomption. Encore une fois, pardonnez-moi, monsieur Dangles, je sens que je froisse votre cœur, que je blesse tous vos sentiments; et pourtant, croyez-moi, je les comprends et j'en ressens le contre-coup. J'ai beaucoup hésité avant d'en venir à une extrémité qui me désolait. En agissant comme je l'ai fait, j'ai cru remplir mon devoir; mais je serais heureux si, en faisant éclater à tous les yeux l'innocence de votre frère et en rendant à la société et à ses amis un homme jusqu'ici si aimé et si admiré, vous me prouviez que je me suis trompé.

— J'espère bien atteindre ce résultat, répondit Max, sans qu'il soit besoin d'en arriver à un jugement public, toujours flétrissant dans son appareil et ses formes, même lorsqu'il proclame l'innocence complète et l'honorabilité entière. Ces présomptions, dont vous me parlez, me semblent trop faibles pour tenir devant un examen sérieux, et je suis certain, monsieur, que vous serez vous-même demain le premier à en convenir.

Le procureur du roi secoua la tête en souriant encore d'un air de mauvais augure; mais il s'empressa, du reste, de donner à Max toutes les autorisations dont il pouvait avoir besoin pour communiquer librement avec son frère et lui renouvela chaleureusement l'assurance de l'intérêt qu'il prenait à sa position, la vivacité des sentiments fraternels du jeune avocat étant bien connue de tout le monde.

Max sortit plongé dans un dédale de pensées contradictoires. L'accusation si soudainement tombée sur Philippe lui semblait insensée, et cependant il ne pouvait soupçonner dans le magistrat aucune malveillance; il le savait incapable d'une imprudente légèreté. L'heure étant passée où les portes de la prison pouvaient lui être ouvertes, il se rendit chez M. de Clussay, un de ses amis, qui était aussi fort lié avec Philippe. L'agitation de l'esprit de Max lui rendait déplaisante la froide solitude de son appartement et il éprouvait le besoin de rencontrer des cœurs qui sympathisassent avec le sien, et des gens prêts à répéter avec lui qu'il était fou, invraisemblable, incompréhensible d'accuser Philippe d'une faute que démentaient d'avance son noble caractère et sa conduite toujours loyale. Il trouva chez M. de Clussay une réunion assez nombreuse de jeunes gens, tous de sa connaissance et de celle de Philippe. Son arrivée excita parmi eux une sorte de surprise embarrassée dont il s'aperçut avec une impression singulièrement pénible. L'arrestation du vicomte d'Angles était l'événement du jour. On commençait à en connaître la cause. On en parlait beaucoup et déjà diversement. Le soupçon, la méfiance succédaient chez bien des gens à la stupéfaction. Philippe était généralement aimé; mais l'envie dans le monde ne perd jamais ses droits et la médiocrité trouve toujours un certain plaisir à se venger d'une supériorité trop reconnue. Dans cette occasion ce fut par leur pitié même, par une certaine inquiétude exprimée d'un air de bonhomie sur l'issue de l'affaire et les difficultés que Philippe pourrait éprouver à s'en tirer promptement, que la plupart des jeunes gens qui l'entouraient réussirent à froisser l'âme sensible de Max. Quelques-uns allèrent plus loin et laissèrent échapper des révélations étranges sur des embarras pécuniaires que Max était loin de soupçonner à son frère, sur le jeu effréné auquel Philippe s'était livré dernièrement, enfin sur les dettes que, suivant eux, il avait contractées.

Max sortit donc de cette réunion plus troublé qu'il ne l'était en y arrivant. Ne pouvant se décider à rentrer chez lui, il se mit à errer à l'aventure dans la ville sombre, comme si l'agitation sans but à laquelle il se livrait lui apportait une sorte de soulagement. Il arriva ainsi sous les fenêtres du club où, d'après ce qu'il venait d'apprendre, Philippe avait fait dernièrement des pertes si énormes. Max murmura tout bas une amère malédiction contre ce dangereux asile de l'oisiveté, puis ses pensées et ses regards se tournèrent vers l'hôtel habité par Mme de Sussac et sa petite-fille. On apercevait de la lumière à travers les fleurs du balcon.

— Pauvre enfant! se dit-il à lui-même, il ne faut pas qu'un si rude coup lui soit porté par une main indifférente, malveillante peut-être.

Il se dirigea vers le vieil hôtel, se fit ouvrir et monta lentement l'escalier.

Jeanne était seule dans le vieux salon aux boiseries sculptées dont sa lampe éclairait à peine les sombres profondeurs. Sa grand'mère, un peu souffrante, s'était retirée de bonne heure, mais la jeune fille avait prolongé sa veillée solitaire, espérant encore la visite chérie qu'elle avait attendue toute la soirée. Le front penché sur son aiguille inactive, elle épiait les pas des rares promeneurs qui réveillaient les échos de la rue, dans l'espérance de reconnaître au loin la démarche élastique et prompte de Philippe. Mais d'heure en heure son attente avait été trompée, et lorsqu'elle entendit le lourd portail s'ouvrir et retomber, elle fut surprise que son oreille et son cœur ne l'eussent pas avertie d'avance de l'approche du visiteur tant désiré. Cependant, son regard, son sourire, son émotion joyeuse disaient clairement qu'elle ne s'attendait pas à voir entrer un autre que Philippe, lorsque Max parut sur le seuil. Il s'arrêta un instant les yeux tristement fixés sur le charmant visage qui se tournait vers lui, éclairé par les reflets de la lampe et coloré par une timide rougeur. Jeanne reconnut Max, fut frappée de l'expression étrange de sa physionomie, et un effroi instinctif la troubla tout à coup.

— Qu'y a-t-il, grand Dieu! s'écria-t-elle, qu'est-il arrivé à Philippe?

— Rien; il est victime d'une erreur, d'une bizarre méprise, répondit Max en s'efforçant de sourire pendant qu'il s'avançait vers elle; cela ne mérite pas sans doute de vous inquiéter, mais j'en suis blessé et contrarié pour lui et pour vous.

Ces paroles ne rassurèrent point la jeune fille et bientôt ses questions pressantes tirèrent de Max la vérité tout entière. En l'écoutant, la rougeur de l'indignation se répandit sur le front de Jeanne et ses doux yeux brillèrent de colère.

— C'est une lâche calomnie, dit-elle avec agitation, Philippe ne peut être sérieusement soupçonné d'un pareil crime. Mais c'est déjà trop qu'il ait éprouvé la honte de cette accusation insultante. Combien il doit souffrir! Ah! Max, n'auriez-vous pu, par votre énergie et vos démarches, faire échouer cette odieuse trame? Comment avez-vous permis que votre frère restât un jour entier sous le poids d'un doute déshonorant qui souille son nom et le vôtre?

Cet injuste reproche pénétra au fond du cœur de Max. Il oublia un instant la manière dont il avait appris l'ar-

restation de son frère, la lettre de celui-ci et les paroles du procureur du roi; il s'accusa de mollesse, de maladresse; il rougit des pensées inquiètes qui s'étaient un moment présentées à son esprit et se frappa le front avec désespoir.

— Vous avez raison, dit-il, j'aurais dû agir avec plus de vigueur, détruire les preuves, ébranler les présomptions, remonter, s'il le fallait, jusqu'à l'accusateur lui-même pour lui démontrer l'odieuse absurdité de sa conduite. Je n'ai rien fait. Philippe, notre cher Philippe, aura le droit de me reprocher la prolongation de ses souffrances et de son injuste détention; mais demain j'agirai, je vous le jure, et je réussirai ou je périrai à la peine.

Jeanne lui tendit la main.

— Vous êtes bien heureux, dit-elle, de pouvoir faire quelque chose pour lui. Moi, je ne puis rien! Je prierai Dieu... et je vous attendrai, oh! avec quelle anxiété, quelles angoisses! Je ne dirai rien à ma grand'mère avant de vous avoir revu. Philippe lui-même lui racontera ce qui se passe; pour moi, je ne le pourrais.

Devant ce dévouement sans bornes, cette confiance entière, cette indignation profonde, le cœur de Max se sentit cicatrisé et fortifié. Jeanne du moins lui faisait entendre les paroles dont il avait besoin. Les doutes, la défiance, dont la seule apparition tout au fond de son âme l'avait si douloureusement torturé, s'évanouissaient, dissipés par la chaleureuse sécurité de l'innocente fille. Ils combinèrent ensemble les moyens les plus propres à obtenir la liberté de Philippe. Max apportait son expérience des affaires, son énergique intelligence; Jeanne, cette téméraire ardeur féminine à laquelle rien ne semble impossible quand il s'agit de sauver l'homme aimé.

Cependant le lendemain, lorsque le jeune avocat s'achemina vers la prison où il allait trouver son frère, il fut effrayé de sentir de nouveau en lui des doutes, des souvenirs, des inquiétudes qui le troublèrent. Il rougissait en vain et se révoltait contre lui-même à ce retour de ce qu'il trouvait une odieuse faiblesse. Ce fut la tête baissée, le cœur tremblant, pâle comme un criminel qui attend son arrêt, qu'il arriva, en suivant le gardien de la prison, dans la cellule où Philippe était renfermé.

Celui-ci était assis près d'une petite table posée sous la fenêtre. Il tournait le dos à la porte et, la tête appuyée sur sa main, il avait le visage levé vers le coin de ciel bleu que l'entonnoir de planches garnissant la fenêtre lui permettait d'apercevoir. Le bruit de la serrure et des verrous ne le dérangea pas; mais quand Max, resté seul, prononça les mots : Mon frère! le prisonnier se leva d'un seul bond et se retourna vers Max en étendant les bras.

Pauvre Max! il avait beaucoup pensé à la manière dont Philippe l'accueillerait. Il s'était demandé si la honte, l'indignation auraient assombri l'humeur affectueuse de son frère, s'il ne recevrait quelques reproches sur ses démarches infructueuses; puis au fond, tout au fond de son cœur, il avait senti, sans se l'avouer clairement, la crainte de voir le beau regard de Philippe se détourner du sien, la rougeur couvrir son front, sa main hésiter à rencontrer la sienne et un aveu redoutable se trahir sur cette noble et charmante physionomie. Mais il n'avait pas pensé à sa propre émotion, aux pleurs qui tout à coup vinrent voiler ses yeux et à travers lesquels il aperçut seulement son frère chéri, son Philippe, sa gloire, sa passion fraternelle, qui, seul, abandonné, l'attendait et lui ouvrait les bras. Un élan irrésistible l'y précipita et un sanglot convulsif souleva sa poitrine!

Les deux frères se tinrent longtemps embrassés, et quand, leur émotion étant un peu calmée, ils s'assirent tous deux près de la table, ce fut Max qui baissa les yeux devant Philippe par un sentiment dont il ne se rendit pas compte.

— Tu sais tout, dit Philippe d'une voix basse et agitée, tu sais ce dont on m'accuse, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Max troublé; j'ai vu le procureur du roi.

— Ah! il s'est étrangement conduit dans cette affaire, reprit Philippe d'un ton amer. Mais Jeanne, l'as-tu vue?

— Oui, répondit encore Max; je l'ai vue hier au soir, je n'ai pas voulu qu'un autre lui annonçât ce qui se passait.

— Pauvre Jeanne! murmura Philippe, que dit-elle, que pense-t-elle de moi?

— Elle est plus indignée encore que malheureuse de cette odieuse affaire.

— Et toi, qu'en penses-tu? dit Philippe en regardant fixement son frère.

— Que c'est une absurde et infâme calomnie, balbutia Max déconcerté par cette question bizarre, et qui tombera, je l'espère, devant les premières investigations sérieuses.

— Oui, n'est-ce pas? reprit Philippe avec cette agitation fiévreuse qui semblait le dominer et le faire passer sans transition d'une question à une autre, c'est insensé, invraisemblable, personne ne peut y croire, personne n'y croira; une accusation folle intentée à un homme comme moi, par un misérable usurier, sans autre preuve ou cause de soupçon qu'un gant et l'adresse d'une lettre! Cela ne peut pas soutenir le moindre examen; on n'ira pas jusqu'au jugement public?

— Je ne sais, répondit Max en hésitant, le procureur du roi semble penser qu'il est impossible de l'éviter.

— Mais il est donc devenu mon ennemi, cet homme! s'écria Philippe. Il veut donc que le souvenir honteux du jugement reste sur mon nom et ma réputation, à défaut d'une condamnation qu'il sera impossible d'obtenir; car ce sera impossible, n'est-il pas vrai? Tu peux me répondre, toi. Comme avocat, tu sais ce qu'il faut pour faire condamner un homme, et ici les preuves manquent absolument. Tu le démontreras sans peine, car c'est toi qui me défendras.

— Parles-tu sérieusement? dit Max d'un air grave. Est-ce moi que tu veux avoir pour défenseur? tu pourrais en trouver un plus habile, sinon plus dévoué.

— Non, non, répondit Philippe avec un sourire amer. Il faut au moins que le nom de l'avocat gagne en illustration ce que celui de l'homme perdra en bonne renommée.

Max ne répondit rien à cette cruelle réflexion. L'agitation de Philippe, la manière dont il parlait de sa position, ses craintes, ses doutes, contre lesquels il semblait avoir besoin d'être rassuré sans cesse, faisaient sur le cœur du jeune avocat une profonde et douloureuse impression. Il garda quelques instants le silence, puis par un mouvement irrésistible il releva la tête et saisit la main de Philippe.

— Pardonne-moi, mon frère, dit-il en fixant sur lui un regard plein de la plus profonde affection. Pardonne moi ce que je vais te dire, l'étrange et douloureuse question que je vais te faire. La mission que tu veux m'imposer réclame à la fois toutes les forces de mon âme. Ne permets pas que le moindre doute, la plus légère hésitation puisse venir me troubler. Arrête d'un mot les craintes

de mon imagination, en face des apparences fortes ou faibles qui pourront sembler t'accuser. Dis-moi : Je suis innocent! et rien n'ébranlera la conviction que ta parole aura fait entrer dans mon âme, mon cœur devinera ce qui pourrait inquiéter mon esprit, je ferai passer ma certitude dans l'âme de tes juges. Mais... si tu ne pouvais me dire ces mots sauveurs... si tu hésitais à les prononcer... oh ! mon frère ! mon Philippe! ne te détourne pas de moi, ne me repousse pas ! je n'en serais pas moins pour toi l'ami le plus tendre, le frère le plus dévoué dont une ardente et profonde affection ait fait jamais battre le cœur !

En finissant de parler, Max avait courbé la tête sur la main qu'il tenait dans les siennes, comme pour épargner au frère, dont il semblait douter, le poids de son regard ; il s'était laissé glisser peu à peu, de sorte que ce fut presque à genoux devant Philippe qu'il prononça ces dernières paroles.

Celui-ci semblait atterré. Etait-ce indignation ou douleur profonde à la vue du doute injurieux qui était entré jusque dans l'esprit de son frère ; était-ce hésitation réelle sur la réponse qu'il devait faire, trouble d'esprit, de conscience ou de cœur ? On ne saurait le dire ; mais peu à peu il détourna de son frère un visage horriblement pâle ; la main que Max tenait toujours se retira doucement, et, posant ses coudes sur la table, il couvrit de ses doigts tremblants son front et ses yeux, pendant que Max attendait dans la terreur et l'anxiété la réponse sollicitée avec une prière si ardente.

Ce ne fut qu'après quelques minutes d'un silence terrible que Philippe releva la tête et regarda de nouveau son frère. La physionomie bouleversée de Max sembla le frapper, l'expression de son propre visage devint plus calme, l'empreinte indéfinissable qui voilait son front disparut, et il répondit d'une voix brève et basse, mais assez ferme :

— Je suis innocent. Je ne croyais pas que mon frère pût en douter.

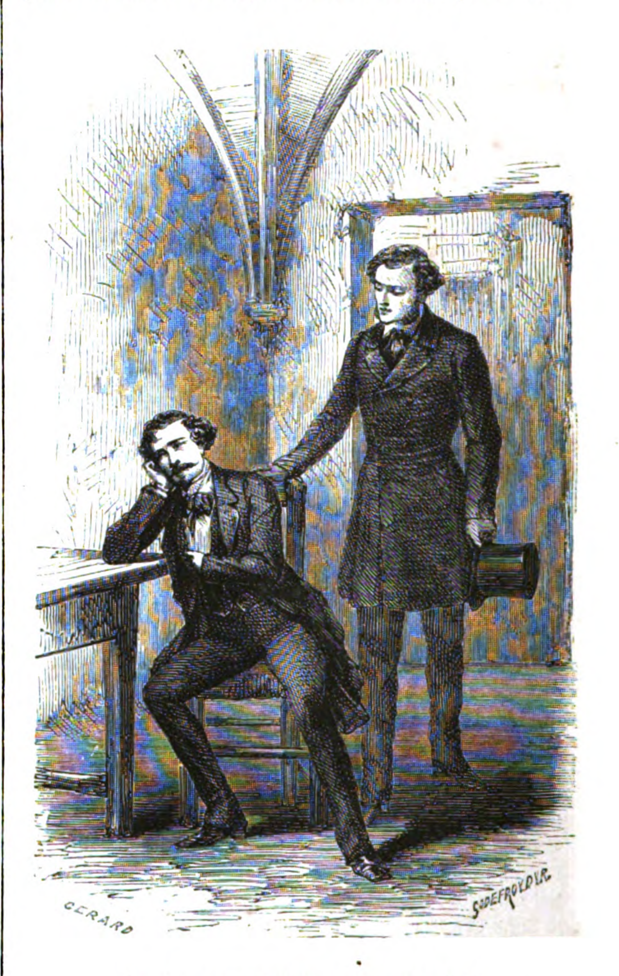
L'exclamation échappée des lèvres de Max ne trahit que trop les angoisses que son cœur avait souffertes pendant ces douloureuses minutes d'attente. Il saisit de nouveau la main de Philippe et le supplia de lui pardonner ses doutes insensés avec une ardeur qui parut émouvoir son frère. Plus d'une fois les yeux du prisonnier se remplirent de larmes, quoiqu'il répondît d'abord, avec une certaine froideur, aux expressions affectueuses de Max ; comme si le souvenir blessant de ce qui venait de se passer entre eux ne lui permettait pas encore d'écouter sans souffrance les paroles chaleureuses par lesquelles Max cherchait maintenant à faire oublier ses doutes involontaires.

Cependant, la conversation des deux jeunes gens ne tarda pas à tourner sur les démarches qu'on pourrait tenter et l'espoir qui restait encore d'assoupir promptement l'affaire.

Philippe semblait redouter par-dessus tout une longue détention, suivie d'un jugement qu'il considérait comme déshonorant, quel que fût son résultat. Le souvenir de Jeanne, la douleur qu'elle devait éprouver, l'obstacle insurmontable que l'accusation qui pesait sur lui pouvait mettre à leur mariage, troublaient jusqu'au désespoir l'esprit du prisonnier ; et Max fut effrayé de l'agitation insurmontable dans laquelle ces idées le jetaient. Il eut peine à le calmer assez pour en obtenir des explications sur ce qui s'était passé entre lui et son accusateur, et établir, d'après son récit, les arguments à opposer aux preuves que M. Dupont prétendait fournir.

Le résultat de cette conversation parut néanmoins au jeune avocat assez satisfaisant. Il crut pouvoir espérer que l'accusation, faiblement soutenue, tomberait d'elle-même. Il communiqua cet espoir au pauvre Philippe et le quitta, lorsqu'il le vit plus calme, en lui promettant de faire tous ses efforts pour amener le plus tôt possible cet heureux dénoûment.

Avant tout cependant, sur la demande expresse de Philippe, Max dut se rendre chez Mme de Sussac et reporter à Jeanne tout ce que l'amour et le désespoir avaient



Max interrogeant Philippe dans la prison.
Dessin de Godefroy Durand.

inspiré pour elle au prisonnier. Jeanne l'écouta avec une émotion douloureuse et profonde, et, sans hésitation, dans toute la naïve fermeté de son cœur, elle le chargea de rassurer son fiancé en lui promettant de sa part une fidélité à l'épreuve de la calomnie. Mme de Sussac, à laquelle il avait bien fallu tout dire, confirma, en soupirant, la promesse de sa petite-fille.

Ces paroles devinrent un utile et puissant adoucissement à la tristesse du prisonnier qui ne tarda point à avoir grand besoin de consolation.

JULES D'HERBAUGES.

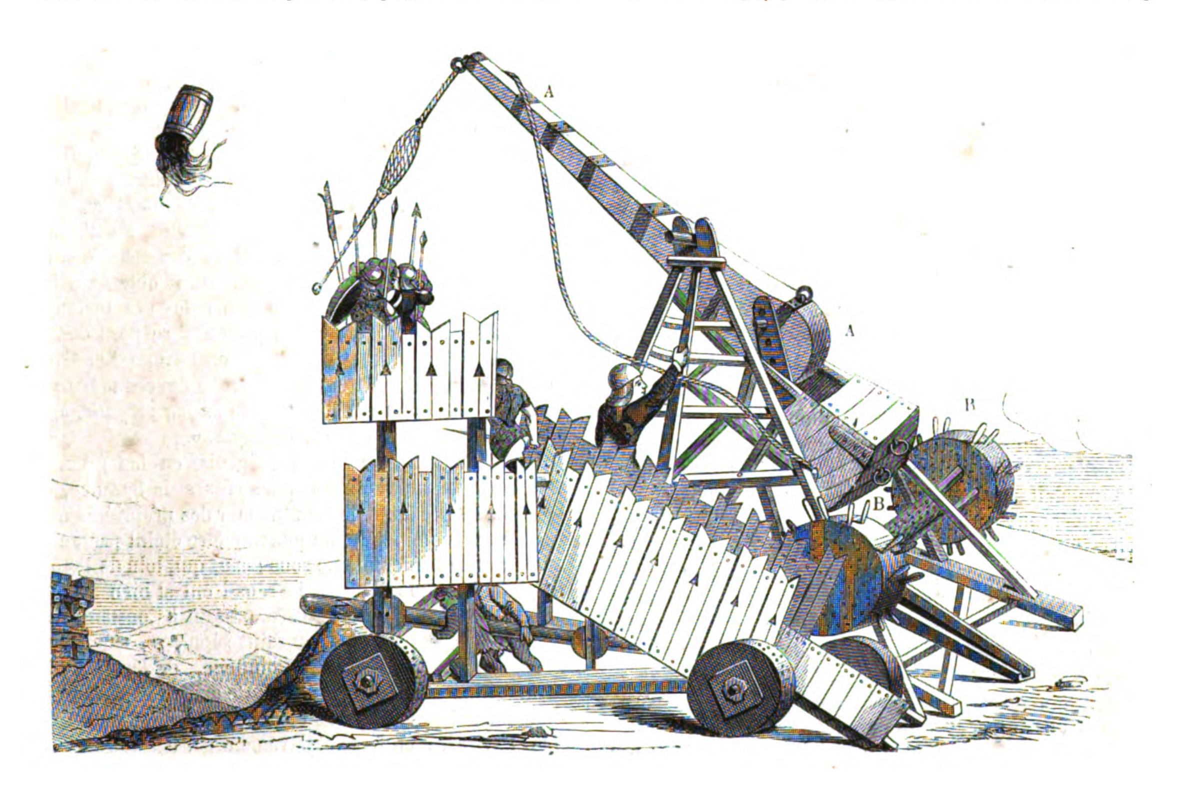
(La fin à la prochaine livraison.)



LES GRANDES INVENTIONS (1),

LE FEU GRÉGEOIS. — L'ÉCLAIRAGE AU GAZ.

Vous tous, pères et mères, oncles et tantes, parrains et marraines, qui, à tout le moins une fois l'an, explorez ces étalages de librairie où brillent tant de belles reliures rouges, blanches, violettes et bleues, « avec du d'or dessus, » — cherchant là pour vos enfants, neveux ou filleuls, des ouvrages à la fois amusants, moraux et instructifs; et vous aussi, proviseurs de lycées, chefs d'institution, maîtres et maîtresses de pension, qui, à la fin du cycle scolaire, êtes obligés de distribuer à vos lauréats des livres choisis et gradués selon leur âge, leur sexe, leurs goûts et leurs aptitudes; vous avez gémi maintes fois, je n'en doute pas, sur l'insuffisance de la littérature destinée, dit-on, à charmer les loisirs de la jeunesse studieuse, en même temps qu'à former son goût, à orner son esprit, à lui inspirer l'amour du beau, du bon et du vrai! Pour quelques ouvrages vraiment intéressants qui



Machine à lancer le feu grégeois.

s'offrent çà et là, vous savez combien de productions niaises et fastidieuses, remplies de lieux communs cent fois ressassés, de notions fausses et d'inventions pitoyablement fantastiques, sortent chaque année des officines grandes et petites *ad usum juventutis!*

Et pourtant, il faut le reconnaître, ce genre de littérature a fait, depuis quelque temps, de notables progrès, et sa pauvreté actuelle est richesse, comparée à sa pénurie d'autrefois. Des contes de fées et de revenants, des recueils d'anecdotes historiques d'un choix douteux et d'une authenticité contestable, des historiettes très-morales assurément, mais où le fond manquait également pour soutenir la forme, et la forme pour cacher la nullité du fond, voilà, avec quelques biographies et quelques abrégés de voyages, à quoi se réduisaient, il y a une vingtaine d'années, les lectures offertes à l'enfance. Quant à l'adolescence, dont les aspirations vivaces et l'esprit déjà développé par l'étude réclament, si l'on veut me passer cette métaphore, une nourriture plus substantielle et plus appétissante, elle pouvait relire, pour se distraire aux heures de récréation, les mêmes auteurs classiques appris par cœur comme leçons, ou bien savourer quelques fragments *expurgés* des grands écrivains profanes, ou bien se rabattre sur les fades élucubrations de quelques pédants exclusivement adonnés au genre ennuyeux.

Tout cela, je m'en souviens, nous tentait peu, et nous préférions nous procurer en contrebande des romans et des pièces de théâtre. Nous n'étions pas difficiles sur la qualité ni même sur la moralité; nous dévorions avec fureur tout ce qui nous tombait sous la main, si bien que,

(1) Par M. L. Figuier. 1 vol. grand in 8° avec figures. Paris, L. Hachette et Ce, libraires-éditeurs, 14, rue Pierre-Sarrazin.



pour éviter de plus grands maux et faire la part du feu, nos parents et nos maîtres étaient obligés de tolérer, de nous indiquer même les œuvres les plus littéraires et les plus inoffensives. On parvenait ainsi à écarter les lectures pernicieuses, mais on n'empêchait point nos jeunes imaginations de s'envoler dans le pays des chimères, en compagnie de nos héros favoris, au grand préjudice de nos études. Que voulez-vous! il n'y avait alors presque point de livres pour la jeunesse, j'entends de livres bien faits, réunissant, comme il convient, la forme et le fond, l'utile et l'agréable.

On en a fait depuis ; mais j'en voudrais bien plus qu'il n'y en a. En général, les bons auteurs ont le tort grave de dédaigner comme indigne d'eux, d'abandonner à des écrivains de second, de troisième et de quatrième ordre cette sorte de travaux, — assez mal rétribuée d'ordinaire, il faut le dire, et à laquelle ni les libraires ni le public lui-même n'accordent l'importance qu'elle devrait avoir. Pourtant d'heureuses exceptions se sont produites. En Angleterre, en Amérique et en France, des tentatives ont été faites, sous la garantie de noms honorablement connus pour réagir contre ce préjugé funeste. Le succès qui les a couronnées a prouvé une fois de plus aux auteurs et aux éditeurs qu'une bonne action est souvent aussi une bonne affaire. Demandez plutôt à M. Louis Figuier et à MM. Hachette et Cᵉ. Je gagerais que la première édition de leur livre, *Les grandes Inventions*, est épuisée ou peu s'en faut. On a lieu de s'étonner qu'au milieu du mouvement scientifique et industriel qui entre pour une si grande part dans l'activité des sociétés modernes si peu de livres de ce genre aient été faits jusqu'ici, et que celui-là même, notamment, n'ait pas paru depuis longtemps. J'en connais bien, pour ma part, qui ne sont pas sans quelque parenté avec lui ; mais aucun ne répondait aussi bien, par le choix des matières, au désir qu'éprouvent aujourd'hui tous les esprits réfléchis d'être initiés au moins aux principes fondamentaux des grandes découvertes scientifiques, d'en connaître les auteurs et d'en suivre, à travers le temps, la génération et les développements. C'est qu'un tel livre ne pouvait être offert à la jeunesse, avec chance d'un succès sérieux, dans les conditions défectueuses où s'exécutent d'ordinaire les ouvrages qui lui sont destinés. Il fallait qu'à la garantie offerte par le nom de l'auteur s'ajoutât celle des éditeurs, bien connus par la sévérité de leur goût et par leur respect consciencieux pour celui du public; il fallait enfin que ni les soins ni la dépense ne fussent épargnés da s la confection matérielle du livre, et qu'on y introduisit de nombreuses figures, des dessins d'appareils et de machines, des portraits de savants et d'inventeurs, de vrais tableaux représentant ce que, par analogie avec les scènes de la nature, on peut appeler les scènes de la science et de l'industrie. Rien de tout cela ne manque aux *Grandes Inventions*, et nos lecteurs ont sous les yeux trois dessins pris au hasard parmi les deux cents environ qui ornent le volume. Il est juste qu'à côté de ces remarquables spécimens de la partie graphique et artistique de l'œuvre nous joignions, sinon le texte complet, au moins le résumé des chapitres qui s'y rattachent. C'est pour nous une excellente occasion d'entrer dans quelques détails relativement à deux grandes inventions dont l'histoire n'a pas été racontée jusqu'à ce jour dans le *Musée des Familles*.

L'une est celle du feu grégeois, étroitement liée à celle de la poudre et sujet aussi de tant d'hypothèses et de récits contradictoires.

L'autre, beaucoup plus moderne et beaucoup mieux connue, est celle de l'éclairage au gaz.

I. Feu grégeois. — Le feu a de tout temps joué un rôle important dans la guerre. Il est probable que, le jour où la première fois deux tribus sauvages se disputèrent la possession d'une parcelle de terre, l'une d'elles au moins eut recours au feu pour détruire les cabanes de l'autre. La première arme à feu fut donc une torche, un brandon de bois résineux, enflammé à l'une de ses extrémités, et qu'on lançait avec la main sur l'ennemi ou sur ses habitations. Le stratagème dont s'avisa le terrible Samson contre les Philistins est déjà un perfectionnement notable du procédé incendiaire des hommes primitifs. On sait que le célèbre guerrier juif lança à travers les champs de ses ennemis trois cents renards chargés de sarments secs auxquels il avait mis le feu.

L'art de composer et de lancer à distance des projectiles chargés de mélanges enflammés remonte sans doute à une époque moins reculée, et l'on peut considérer comme certain qu'il prit naissance en Orient.

« L'Asie, dit M. Figuier, produit en abondance divers combustibles naturels, entre autres le naphte, le bitume ou asphalte, l'huile de pétrole, etc. En mêlant ces substances à du goudron et à des huiles grasses, les Chinois, les Indiens et les Mongols obtenaient des matières inflammables susceptibles de s'attacher aux objets sur lesquels on les lançait. Au septième siècle, ces mélanges incendiaires, dont l'invention première se perd dans la nuit des temps, furent introduits en Europe Les Grecs du Bas-Empire durent la connaissance de ces mélanges, auxquels on donna dès lors le nom de *feu grégeois*, à un architecte syrien, nommé Callinique. »

La composition de ce feu grégeois, ou feu grec, fut longtemps tenue secrète par les césars de Byzance, qui ne se firent pas faute de lui attribuer des propriétés merveilleuses, comme de ne pouvoir être éteint par aucun moyen et de brûler même sous l'eau, qui, loin de l'étouffer, ne faisait que l'aviver. Ils réussirent si bien à accréditer ces fables, que les croisés, passant à Constantinople pour aller à la conquête du saint sépulcre, supplièrent l'empereur régnant, Alexis Comnène, de leur livrer la composition de son *feu préparé*. Ce prince se garda bien de céder à leurs instances et leur prêta seulement quelques navires, montés exclusivement par des marins grecs et munis de la mystérieuse composition.

Mais ce que les croisés n'avaient pu apprendre de leur allié, ils finirent par le surprendre à leurs ennemis, c'est-à-dire aux Sarrasins et aux Arabes. Ceux-ci connaissaient le feu grégeois aussi bien et mieux que les Grecs, et n'en faisaient point mystère, car on en trouve des recettes dans les écrits de leurs plus anciens savants. Ces recettes, compliquées de beaucoup de substances qu'on croyait douées de propriétés particulières, avaient toujours pour éléments essentiels le bitume solide ou liquide, le goudron, la poix, le soufre. Ce fut seulement au treizième siècle qu'on y ajouta du nitre ou salpêtre (azotate de potasse), et il est probable que l'addition de cet ingrédient, éminemment propre à activer la combustion des matières inflammables, doit être attribuée aux Chinois, qui furent probablement les premiers inventeurs du feu de naphte et de soufre. Le salpêtre se trouve en abondance dans plusieurs provinces du Céleste Empire ; il s'effleurit à la surface du sol, qu'il recouvre comme d'une couche de neige, et l'on n'a, dans certains endroits, qu'à l'enlever à la pelle. Ailleurs on lessive les

terres salpêtrées et l'on en extrait ainsi le nitre, qu'on peut purifier ensuite en le faisant dissoudre et cristalliser deux ou trois fois dans de l'eau pure. Mais les anciens Chinois ne prenaient pas tant de peine : ils employaient le sel fourni par le lessivage de la terre, et qui, ajouté en proportion convenable aux matières combustibles dont ils faisaient usage dans la guerre et dans les fêtes, produisait une déflagration intense. De là à fabriquer de la poudre, en combinant le salpêtre avec du soufre et du charbon pulvérisés, il n'y avait qu'un pas. Mais ne nous écartons point de notre sujet.

« Les Grecs du Bas-Empire n'avaient guère employé le feu grégeois que dans les combats maritimes ; les Arabes, au contraire, s'en servirent surtout dans les combats de terre et dans les siéges. Pour lancer le feu grégeois, les Sarrasins possédaient des machines très-diverses et quelquefois très-perfectionnées. » Le dessin que l'on voit page 217 est emprunté à un manuscrit latin du quatorzième siècle, et MM. Reynaud et Favé l'ont reproduit dans leur savant ouvrage sur le feu grégeois et les feux de guerre. Il représente une machine en usage au quatorzième siècle dans l'Europe orientale, et qui servait à lancer le feu grégeois, quelquefois aussi des boulets. « C'était une sorte de fronde ou d'arc gigantesque en bois. A l'aide des deux roues BB, on tendait très-fortement une corde à laquelle était attaché un tonneau plein de feu grégeois ; on faisait ainsi plier l'arc en bois, flexible et articulé, AA. Quand la corde était subitement abandonnée à elle-même, par l'élasticité du bois l'arc se détendait violemment et envoyait à des distances considérables le tonneau plein de matières enflammées. Avec des machines de ce genre on a quelquefois lancé pardessus les remparts des prisonniers faits à l'ennemi. »

On a répété souvent, et beaucoup de personnes croient encore que le secret du feu grégeois s'est perdu au moyen âge et qu'on ne l'a jamais retrouvé. On a pu voir, par ce qui précède, que ce prétendu secret n'en était pas un; que si le feu grégeois a cessé peu à peu d'être employé dans la guerre, c'est parce qu'il a été remplacé par un nouvel agent bien autrement terrible : la poudre à canon.

M. Figuier a tracé trop rapidement, selon moi, l'histoire si intéressante de cette foudre fabriquée par la main des hommes. Le lecteur, s'il est curieux de détails précis et de renseignements complets, lira avec beaucoup plus de profit le chapitre de l'*Exposition et Histoire des Découvertes modernes*, qui traite du même sujet.

II. ÉCLAIRAGE AU GAZ. — Dès l'origine de l'exploitation des mines de houille, les terribles accidents occasionnés par les explosions du feu grisou avaient prouvé que le charbon minéral est susceptible de fournir dans certaines circonstances des quantités considérables de gaz inflammable. Le physicien anglais, James Clayton, fut le premier qui, en 1664, soumit à la distillation des fragments de houille. Il obtint ainsi du goudron, de l'huile, de la vapeur d'eau et un gaz qu'il appela *esprit de houille*, et qui, enflammé à l'extrémité d'un tube adapté au col de la cornue, brûlait avec une vive clarté. Il ne songea pas néanmoins à utiliser cet *esprit*, que d'autres physiciens firent servir à des expériences amusantes, sans s'aviser plus que lui du parti qu'on en pouvait tirer.

Les choses en étaient restées là pendant plus d'un siècle, lorsqu'en 1799 un ingénieur français, Philippe Lebon, adressa à la première classe de l'Institut un curieux mémoire, qui fut publié peu après sous ce titre : *Thermolampes ou poêles qui chauffent et éclairent avec économie*, etc. Le thermolampe était un appareil dans lequel du bois chauffé à une haute température donnait naissance à du gaz inflammable, qui, brûlant à l'orifice de conduits disposés *ad hoc*, devait éclairer l'appartement, en même temps que le poêle lui-même servirait à le chauffer. Mais le gaz, très-impur, éclairait mal et répandait une odeur désagréable. L'appareil était d'ailleurs encombrant, incommode, d'une installation coûteuse. Les essais qu'en fit l'inventeur n'aboutirent qu'à en démontrer les inconvénients. Lebon, au lieu de chercher à perfectionner ce système, préféra l'abandonner pour se livrer à d'autres entreprises, et il périt en 1802, victime d'un assassinat dont l'auteur et les motifs sont demeurés inconnus.

Vers le même temps (en 1798), un ingénieur anglais, Murdoch, avait exécuté sur le gaz de houille quelques expériences qui avaient eu un meilleur résultat, puisque le célèbre James Watt avait pu les mettre à profit pour l'éclairage de son usine, située à Soho, près de Birmingham. Bientôt après arriva en Angleterre un Allemand nommé Winsor, qui avait traduit le mémoire et répété avec succès les essais de Philippe Lebon. Winsor s'aboucha avec Murdoch et, d'après ses conseils, substitua la houille au bois dans ses appareils, qui, grâce à divers perfectionnements, lui parurent bientôt susceptibles d'importantes applications industrielles. Il se mit alors en campagne et, après de longs efforts, il parvint à constituer une Compagnie qui obtint du roi Georges et du Parlement le privilége d'éclairer au *gaz-light* la ville de Londres. A partir de ce moment (1816), quelques années suffirent pour faire adopter le nouveau mode d'éclairage dans toute la Grande-Bretagne.

En 1815, Winsor, déjà sûr du succès en Angleterre, s'était rendu à Paris dans le but d'y exploiter aussi son procédé. Mais l'esprit de routine, en fait d'industrie du moins, est parmi nous beaucoup plus tenace que parmi nos voisins d'outre-Manche, et Winsor n'en put triompher. D'autres après lui s'évertuèrent à acclimater en France l'éclairage au gaz; mais deux ou trois Compagnies formées successivement se ruinèrent dans ces tentatives, avant que le public français finît par ouvrir les yeux à la nouvelle lumière; et celle-ci était en usage dans toute l'Europe, tandis qu'ici l'on perdait encore en hésitations et en essais timides beaucoup de temps et d'argent.

Voyons maintenant ce que c'est que le gaz à éclairer et comment on le prépare.

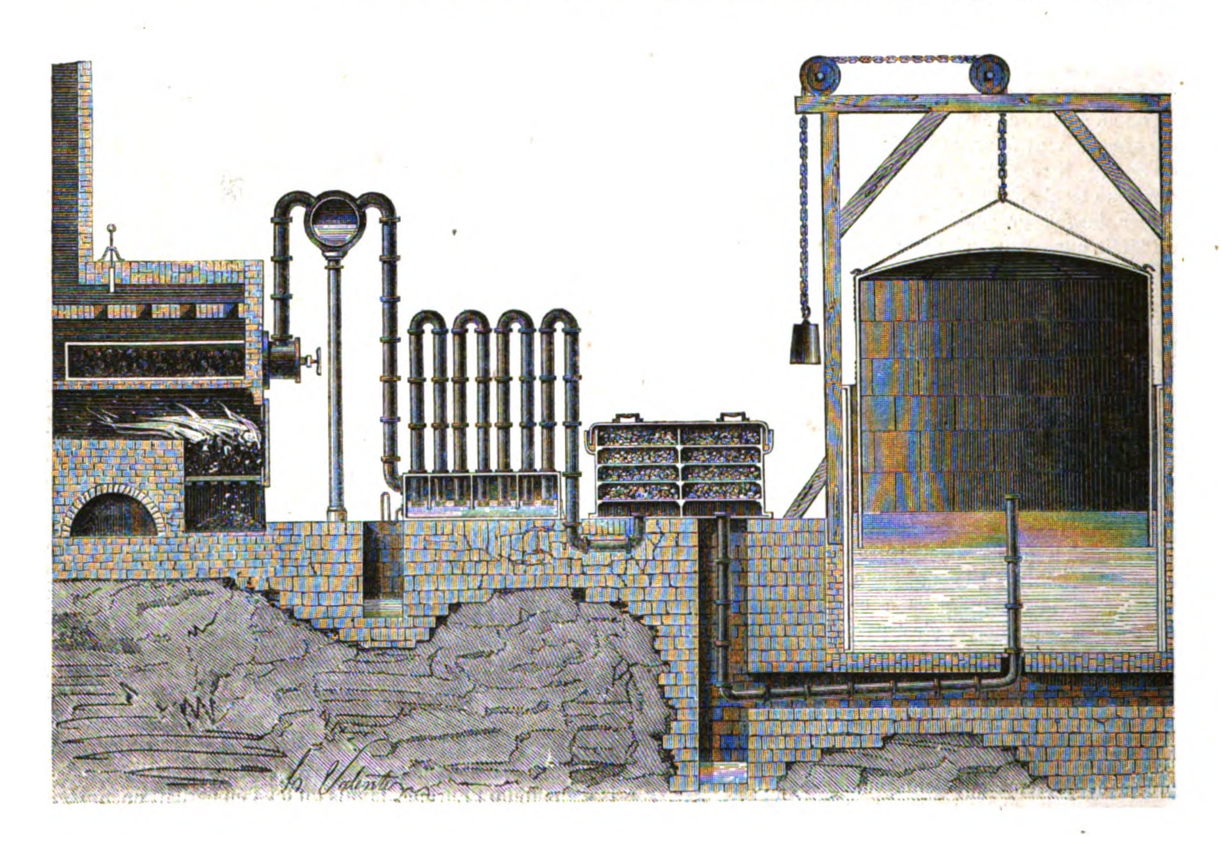
Ce gaz consiste essentiellement en hydrogène bicarboné, gaz qui résulte de la combinaison du carbone avec l'hydrogène (air inflammable des anciens chimistes). L'hydrogène, lorsqu'il est pur, donne à peine une faible lueur bleuâtre; mais lorsqu'il est uni au carbone, ce corps, disséminé dans la flamme en une multitude de parcelles incandescentes, communique à celle-ci un pouvoir éclairant considérable. Les graisses, les huiles, le bois, la tourbe, qui renferment une notable proportion d'hydrogène et de carbone, donnent, lorsqu'on les chauffe en vase clos, du gaz propre à l'éclairage. Mais on a de préférence recours à la houille, à cause de sa grande abondance et parce qu'elle donne, après sa distillation, un résidu, le *coke*, et divers produits secondaires dont la vente suffit à couvrir la plus grande partie des frais de fabrication.



« Pour obtenir le gaz de la houille, dit M. Figuier, on place cette matière dans des cylindres de fonte ou de terre nommés *cornues*, disposés au nombre de trois ou de cinq dans un fourneau en briques que l'on chauffe très-fortement. Par l'action de la chaleur, les éléments qui constituent la houille se séparent; il se forme du goudron, des huiles empyreumatiques, des sels ammoniacaux et divers gaz. »

Ces gaz sont, outre l'hydrogène bicarboné, l'ammoniaque, l'hydrogène sulfuré, l'acide carbonique, qui communiquent au premier une odeur fétide et des propriétés délétères, diminuent sa combustibilité et son pouvoir éclairant. Il importe donc de l'en débarrasser. « Pour y parvenir, on fait arriver tous les produits de la décomposition de la houille dans des tuyaux plongeant dans une boîte de fonte qui porte le nom de *barillet*, et sous une couche d'eau de quelques centimètres. Les sels ammoniacaux se dissolvent dans l'eau, en même temps que le goudron s'y condense. On dirige ensuite le gaz dans un nouvel appareil appelé *dépurateur*, où il traverse des tamis chargés de chaux pulvérulente et humectée d'eau. Cette substance enlève au gaz l'acide carbonique et l'hydrogène sulfuré; néanmoins l'épuration n'est jamais complète et le gaz conserve toujours une odeur désagréable.

« Purifié par les moyens que nous venons d'indiquer, le gaz est amené dans un réservoir destiné à le contenir, et qu'on nomme le *gazomètre*. Cet appareil se compose de



Ensemble des appareils pour la production du gaz.

deux parties : la cuve destinée à recevoir l'eau, et la cloche dans laquelle on emmagasine le gaz. Une chaîne adaptée au sommet de la cloche glisse sur deux poulies et porte, à son extrémité, des poids qui font à peu près équilibre au gazomètre. Cette dernière disposition permet à la cloche de monter et de descendre facilement dans la cuve. De cette manière, le gaz n'est pas soumis à une trop forte pression, qui aurait pu provoquer des fuites ou gêner la décomposition de la houille jusque dans les cornues. »

La figure ci-dessus montre sur une grande échelle l'ensemble des appareils où s'exécutent ces opérations.

De la cloche qui lui sert de réservoir, le gaz passe dans un large tuyau communiquant avec les conduits qui cheminent sous le pavé des rues. Ces derniers se ramifient à leur tour en de nombreux tubes flexibles qui amènent le gaz aux *becs*, que des robinets permettent d'ouvrir et de fermer à volonté.

A Paris, une seule Compagnie, dite *Compagnie parisienne de chauffage et d'éclairage par le gaz*, est, pour cinquante années à partir de 1856, en possession du privilége exclusif d'établir sous la voie publique des conduits pour le gaz destiné à être consommé dans les habitations ou sur la voie publique. La quantité de gaz livrée à la consommation par la Compagnie en 1857 a été de 52,262,161 mètres cubes, représentant 2,615,786 hectolitres de houille soumis à la distillation.

Si le gaz hydrogène bicarboné, tel qu'on l'emploie aujourd'hui, possède sur tous les autres modes d'éclairage d'incontestables avantages, il présente aussi des inconvénients assez graves. Je ne parle point du danger des explosions; ce danger est tout à fait insignifiant

et personne aujourd'hui ne songe plus à s'en effrayer. Mais les procédés auxquels on a recours pour purifier le gaz ne le débarrassent que très-imparfaitement des substances qui s'y trouvent mélangées, et qui lui communiquent à la fois une odeur très-désagréable et des propriétés assez malsaines. En outre, la fabrication et la distribution économique du gaz courant ne peuvent s'effectuer que dans les villes d'une certaine importance, et son emploi n'est vraiment avantageux que lorsqu'il a lieu d'une manière permanente et sur une assez grande échelle.

Pour obvier au premier inconvénient, — celui de la mauvaise odeur et de l'insalubrité, qui est assurément le plus grave, — on a essayé de remplacer le gaz impur extrait de la houille par l'hydrogène pur résultant de la décomposition de l'eau. L'hydrogène s'obtient très-aisément par divers procédés. Celui auquel on s'était arrêté consistait à faire passer de la vapeur d'eau dans des tubes remplis de charbon incandescent, qui absorbait l'oxygène de l'eau pour former de l'acide carbonique. On se débarrassait aisément de ce dernier au moyen de la chaux, et l'hydrogène, sinon tout à fait pur, au moins parfaitement inodore, était allumé au sortir d'un bec muni d'un petit cylindre ou *corbillon* en fil de platine. Ce corbillon, porté au rouge blanc par la haute température qui accompagne la combustion de l'hydrogène, remplissait le rôle des particules de charbon contenues dans la flamme du gaz ordinaire, et donnait une très-belle lumière. Ce système était, en somme, fort ingénieux et fort élégant, mais son prix de revient trop élevé l'a fait abandonner.

Intérieur d'une usine à gaz.

Pour remédier aux inconvénients qu'entraîne le mode ordinaire de distribution du gaz d'éclairage, on a imaginé un procédé extrêmement simple. On rencontre à chaque instant, non-seulement dans les rues de Paris, mais dans les petites villes voisines, d'énormes voitures sur lesquelles est écrit en grosses lettres : *Gaz portatif.* Ces voitures en tôle renferment des outres en cuir gonflées de gaz, que les employés de l'administration vont porter chez les consommateurs. De même qu'au lieu de faire amener dans leurs maisons l'eau des rivières par des aqueducs souterrains, l'immense majorité des citadins trouvent plus économique et plus commode d'avoir une fontaine qu'un simple Auvergnat vient remplir, quand besoin est, avec le limpide contenu de son tonneau roulant ; de même, au lieu de s'astreindre aux dépenses et à la sujétion qu'entraîne l'établissement des conduits et des branchements à gaz courant, beaucoup de consommateurs préfèrent se procurer un compteur muni d'un cylindre contenant la quantité de gaz nécessaire pour un temps donné, après lequel ils font, si bon leur semble, renouveler leur provision. Aussi l'entreprise du gaz portatif est-elle en pleine prospérité. La quantité de gaz qu'elle livre actuellement à la consommation est de plus de sept cent cinquante mille mètres cubes, et l'on compte une soixantaine de communes, aux environs de Paris, qui ont adopté ce mode d'éclairage.

ARTHUR MANGIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

MORT D'EUGÈNE SCRIBE.

Nous avons publié le portrait et la biographie de M. Scribe dans le tome XXV du *Musée des Familles*. Voici le dernier chapitre de cette biographie, écrit par la mort, avec les détails exacts que nous devons à M. de Biéville :

— Le mercredi 20 février, après son déjeuner, Scribe s'en allait à pied, rue de Bruxelles, chez M. Maquet, l'un des vice-présidents de la Commission dramatique. Il voulait s'entendre avec lui pour défendre dans la Commission municipale l'association dramatique, à laquelle il a été toute sa vie si dévoué, contre l'impôt que la Direction des hospices prétend prélever sur les billets d'auteur, billets qui ne figurent pas dans la recette des théâtres et qui se donnent quelquefois gratuitement. Rue Labruyère, à quelques minutes de la demeure de M. Maquet, il se sentit sans doute pris d'un malaise subit, car il monta dans une voiture de remise. A l'adresse indiquée, la voiture s'arrêta. Le cocher, après quelques instants, quitta son siége, ouvrit lui-même, et vit avec effroi que la personne qu'il menait et qu'il ne connaissait pas était tombée sur le côté, privée de sentiment. Il appela du secours; la foule s'amassa, un médecin se présenta.

— Il n'y a rien à faire, dit-il après un court examen ; cette personne est morte.

On trouva alors une carte dans une poche de côté :

« Eugène Scribe, de l'Académie française. »

« Scribe ! » répète d'une voix émue la foule assemblée. Le médecin veut ramener lui-même le corps de l'illustre auteur à son domicile, bien connu. Un sergent de ville monte avec lui dans la voiture; d'autres suivent à pied, et ce triste cortége s'avance lentement vers la rue Pigalle. Quel spectacle pour Mme Scribe! quel saisissement quand elle voit ramener ainsi son mari, qui l'avait quittée une heure auparavant aussi alerte que d'ordinaire! De pareilles douleurs ne se peignent pas.

Un domestique de Scribe vint avertir au Conseil d'Etat son petit-neveu, Eugène Bayard. Le jeune auditeur avait assisté le matin, avec sa mère, son frère et sa sœur, au service qu'ils font dire chaque année, le 20 février, en mémoire de Bayard, et le même jour ils perdent, d'une mort aussi soudaine et aussi imprévue, leur oncle, le chef aimé et respecté de toute la famille. Le 22 février 1853, Scribe présidait aux funérailles de Bayard, et, d'une voix émue, rappelait les qualités de l'auteur de talent, les vertus de l'homme de bien dont les jours venaient d'être interrompus si subitement. Le 22 février 1861, Scribe, frappé de même, recevait à son tour les honneurs funèbres qui lui étaient dus, au milieu des représentants de la Cour, de l'Académie, de l'administration, de la littérature et des arts, suivis de cette foule immense qu'on appelle tout Paris.

On n'avait pas vu un concours pareil depuis les obsèques de Béranger.

M. Edouard Thierry, directeur de la Comédie-Française, dans son discours sur la tombe de Scribe, a parfaitement retracé son talent, son caractère et sa gloire :

— La mort a fixé l'œuvre définitive du grand inventeur dramatique. Elle l'a transfiguré en le touchant. Il renaît. Il a la jeunesse de ses plus fraîches et de ses plus jeunes comédies. Sa vie entière tient dans un instant de bonheur et d'acclamations unanimes. Bonheur de *Valérie*, — je parle au nom de la Comédie-Française, — bonheur de *Bertrand et Raton*, de *la Camaraderie*, du *Verre d'eau* et d'*une Chaîne*. Ces chefs d'œuvre sont à nous. Ils ont leur place dans le répertoire qui commence à Corneille, j'allais dire à Molière, et qui s'accroît lentement de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre. Lui-même il prend son rang à la suite des maîtres qu'il n'a pas imités, de ces observateurs, de ces moqueurs gais ou amers qui s'appellent Regnard, Dufresny, Destouches, Lesage, Marivaux, Sedaine, Beaumarchais, Picard, et qui n'ont garde de se ressembler, parce qu'ils ressemblent chacun à un moment divers de la société française.

Lorsque M. Scribe est venu, l'ancienne société cherchait à recueillir et à renouer ses traditions; mais l'esprit du temps n'était pas avec le passé : une autre société se formait dans les quartiers actifs et enrichis par le commerce, la bourgeoisie arrivait en même temps à la fortune et à la vie politique Pour rendre ce premier mouvement d'éclosion, il fallait le surprendre, il fallait même le deviner, l'aider à être et lui proposer en quelque sorte son modèle. Cette intuition fut le don heureux de M. Scribe. Il créa la jeune bourgeoisie pour la lui montrer à elle-même, et elle se reconnut en s'applaudissant. Elle s'aima dans cette esquisse légère du banquier libéral, du commerçant honnête homme, de l'avocat qui cherche en riant sa première cause, du médecin qui cherche son premier client, qui cherche sa première cure, du colonel en retraite, des jolies héritières, des veuves de vingt ans, des grosses dots et des beaux mariages, rêve secret de toutes les familles, spectacle plein de promesses, intrigue nouée et dénouée aussitôt; mais quoi! ne faut-il pas que tout aille vite dans la vie occupée? plus la comédie était courte et plus elle était vraie. C'était la comédie du moment. M. Scribe entra au Théâtre-Français du droit de la victoire et de la vie.

Il a bien aimé le succès, mais on peut lui donner hautement cet éloge, qu'il n'a jamais cherché un applaudissement de douteux aloi. Tout son théâtre n'est pas seulement le théâtre du plus ingénieux, du plus inventif et du plus aimable esprit; c'est le théâtre d'un honnête homme. —

L'EXPOSITION DU BOULEVARD ITALIEN.

La Source, DE M. INGRES.

En attendant la grande exposition qui s'ouvrira au mois de mai dans le palais des Champs-Elysées, en voici une qui vient de s'installer dans les salles du boulevard des Italiens, sous la direction toujours infatigable de M. Martinet. C'est une très-brillante collection d'œuvres contemporaines, parmi lesquelles on remarque surtout le chef-d'œuvre de M. Ingres : *la Source*. Ce tableau, qui appartient à M. le comte Duchâtel, n'avait point encore été exposé.

Dans ces salles du boulevard Italien, dit un critique spécial, toutes les écoles se coudoient, tous les genres sont représentés, et le talent est la seule condition d'ad-



mission. Ces salons forment, pour ainsi dire, un atelier commun où les artistes ont la facilité de se juger les uns à côté des autres, et de subir une épreuve préparatoire avant d'entrer en lice au palais des Champs-Elysées.

Le prix d'entrée à cette exposition est d'un franc par personne, mais le billet d'un franc donne droit à un billet de loterie au profit de la bonne œuvre des *Amis de l'enfance*. Les lots ont été choisis avec goût. Le principal, *Marie-Antoinette entendant son arrêt de mort à la Conciergerie*, est un tableau de M. Muller. Cette toile a déjà obtenu un grand succès à l'exposition de Bruxelles. Les autres lots sont des tableaux ou des dessins d'Armand Leleux, Anker, Troyon, Decamps, Benouville, Français, Mme Henriette Browne, etc.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne pourront voir le chef-d'œuvre si admiré de M. Ingres, nous reproduisons la description non moins admirable de M. Théophile Gautier :

Sur un fond de roche grise rayé de quelques stries, égayé de quelques filaments de plantes pariétaires d'un vert discret, se dessine une figure à la fois mythologique et réelle, une nymphe ou une jeune fille, si vous l'aimez mieux. Un païen y verrait la naïade du lieu ; un chrétien du moyen âge, l'ondine des légendes; un sceptique de nos jours, une belle enfant qui s'est baignée dans la source...

Elle est là debout, pure et blanche comme un marbre grec rosé par la vie ; ses prunelles couleur de myosotis nagent sur le fluide bleu de la jeunesse ; ses joues ressemblent à des pétales d'églantine effeuillés sur du lait. Un éclair de nacre brille dans son vague sourire entr'ouvert comme une fleur. Son nez délicat laisse la lumière pénétrer ses fines arêtes et ses narines transparentes. Tous ses traits charmants sont enveloppés par le contour le plus suave, le plus virginal dans sa rondeur enfantine, qu'ait jamais tracé la main d'un peintre. L'enfant est blonde comme Vénus, comme les Grâces, comme Ève ; un or soyeux et frissonnant couronne son petit front antique.

Son bras droit, arrondi au-dessus de sa tête avec un mouvement d'une grâce athénienne, soulève une urne d'argile appuyée à son épaule et dont le goulot pose sur sa main gauche. Du vase à demi renversé tombe l'eau en fusées brillantes, dont la rencontre du rocher fait des perles.

Des pieds divins, qui n'ont jamais marché que sur les tapis de fleurs de l'idylle syracusaine, servent de socle à cette charmante figure. L'eau qui sort de la roche en bouillons argentés et qui les baigne de ses caresses transparentes les a pâlis en les refroidissant. Leurs doigts, nobles, comme si Phidias les avait modelés, se sculptent dans des tons d'ivoire.

A peine sortie du rocher, la source s'endort en un petit bassin sur des cressons et des plantes d'eau, et sa surface, brunie comme le métal d'un miroir antique, répète, en les renversant et en les azurant un peu, les belles jambes blanches de l'enfant. On dirait que le peintre ne se séparait qu'avec chagrin de sa figure et qu'il l'a prolongée sous l'eau avant de la quitter à tout jamais.

Quelque admiration que nous professions pour les autres tableaux de M. Ingres, *la Source* nous paraît être la perle de son œuvre. Au delà, l'art se perd dans l'impossible ou retourne à Dieu.

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE AU CARROUSEL.

Les expériences d'éclairage électrique qui se sont faites dernièrement sur la place du Carrousel ont vivement frappé l'attention de la foule, et chacun a pu remarquer l'intensité de la lumière projetée par les deux appareils placés à cet effet aux angles de l'arc de triomphe faisant face aux Tuileries. Il nous suffira de dire qu'à l'autre extrémité de la place, près la cour Napoléon, on lisait aussi distinctement qu'au clair de lune le plus splendide.

Ces appareils sont l'application du régulateur automatique de M. Serrin, dont le caractère essentiel est de n'exiger, en aucune manière, l'intervention d'une main humaine, soit pour s'allumer ou se régler, soit pour se rallumer ou se régler de nouveau, quand, par la rupture des charbons ou une autre cause quelconque, le foyer lumineux s'est éteint. Son mécanisme constitue une sorte de balance très-sensible qui penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais dans des conditions de stabilité parfaite, ou de manière à rétablir constamment l'équilibre nécessaire à la production d'un éclairage partant constamment d'un même point de l'espace. Il est formé de deux parties distinctes, mais dépendantes l'une de l'autre, dans ce sens que l'une commence ses fonctions quand l'autre les cesse, et réciproquement.

La première, la balance ou système oscillant, a pour destination de produire l'écart des charbons placés naturellement en contact dans l'état de repos, et de déterminer leur rapprochement quand leur écart, devenu anormal, amènerait l'interruption du courant ou la cessation de lumière. La seconde, commandée par la première, se borne à produire le rapprochement des charbons dès qu'il le faut.

Les deux lampes qui éclairaient la place du Carrousel étaient alimentées à distance par un appareil magnéto-électrique, dont l'aimant recevait son mouvement d'une machine à vapeur locomobile de deux chevaux de force. La simple rotation de l'aimant suffisait à produire l'électricité nécessaire pour les deux appareils lumineux.

Ce système sera-t-il appliqué à l'éclairage de Paris, comme il l'est déjà à l'illumination de ses fêtes et aux prestiges de ses théâtres? On s'assurera, avant de résoudre la question, qu'il n'y a aucun danger pour les yeux des passants, dans ces foyers intenses de lumière électrique, — c'est-à-dire foudroyante.

LA CHINE AUX TUILERIES.

Nous avions annoncé l'exposition aux Tuileries des principaux objets rapportés du palais de Pékin par notre expédition en Chine. Cette exposition a attiré tout Paris au pavillon Marsan, et voici ce que les curieux y ont le plus remarqué et admiré :

L'attention se portait d'abord sur de gigantesques vases en émail aux couleurs les plus variées, et sur une magnifique pagode en bronze doré et ciselé, d'un travail très-fini. Ces objets faisaient partie d'un temple, ainsi que plusieurs divinités en or et en émail dont les physionomies ne sont pas moins bizarres que leurs poses.

Un mannequin placé sur une estrade était recouvert d'un splendide costume de l'empereur de Chine ; ce costume consiste en plusieurs vêtements superposés les uns sur les autres; il y en a qui sont lamés d'or, d'autres d'acier; mais le plus riche de ces vêtements, qui forme pardessus, est en superbe soie couleur jaune impérial, avec de délicieuses broderies de toutes couleurs; des boutons en or et en pierreries rehaussent encore la richesse de ce vêtement, qui se trouve complété par un casque or et acier, dont la forme est presque celle d'une tiare; il est surmonté par une longue pointe en acier;

les jugulaires du casque ont à peu près la forme des oreillères d'une casquette Louis XI. Cette coiffure, malgré ses imperfections de forme, est riche par les ornementations bien traitées et les magnifiques perles qui l'ornent : elle est très-solide, quoique légère.

Tout auprès étaient placés, sur l'estrade, les deux sceptres trouvés au palais d'hiver, dont on a tant parlé ; ces sceptres, d'une longueur d'environ quarante centimètres, sont en or; ils ont la forme d'un C très-allongé, ornés aux deux extrémités et au milieu de morceaux de jade, verts pour l'un, blancs pour l'autre. Cette disposition, assez bizarre, n'est cependant pas sans quelque élégance, surtout à raison de la perfection du travail, de la beauté et de la grosseur des pierres de jade.

Les amateurs de belle fonte s'arrêtaient devant deux énormes chimères en cuivre doré, fondues d'une seule coulée et pesant chacune trois cents kilogrammes au moins. En présence des mouvements tourmentés de ces monstres, les personnes qui connaissent l'art du fondeur se demandent comment on est parvenu à ce résultat.

Exposition du butin chinois : costume de l'empereur; deux sceptres en or massif; chimère en bronze doré; drapeaux fusils, pistolets, poignards et glaive de justice, nº 1. Dessin de Mariani.

Sur des étagères se trouvaient d'admirables porcelaines, des coupes et autres objets en jade; la vue des connaisseurs s'arrêtait surtout sur un superbe potiche du jaune impérial le plus pur, dans lequel couraient des branchages d'un vert charmant. Des stores d'une dimension surprenante ornent le fond de ces étagères, où se trouvent mille objets qu'il serait trop long de décrire.

Dans cette même galerie on admirait aussi la belle collection d'anciennes armures et de panoplies provenant du cabinet du prince Soltikoff. On y remarquait surtout une armure d'acier damasquiné en or du plus beau travail. Les armures étaient au nombre d'environ quarante et occupaient tout un des côtés de la galerie.

On espère qu'une partie du butin chinois passera au musée spécial du Louvre, où le retrouveront ceux qui n'ont pu le contempler aux Tuileries.

PITRE-CHEVALIER.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LA GARDE NOIRE.

SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE.

Portrait de Walter Scott. Dessin de Salières.

— *Wawerley!* s'écria la belle duchesse, plus charmante dans son enthousiasme; quand je vivrais jusqu'à cent ans, je me souviendrais du plaisir vif, profond, incomparable que j'éprouvai en dévorant *Wawerley!* Ce fut pour moi une surprise enchantée; il me semblait que, pour la première fois, j'errais dans ces sentiers pleins de fleurs où l'imagination nous tend ses chères et magiques embuscades. Il peut y avoir, puisque ces messieurs le disent, une poésie plus large, plus haute, plus poétique que celle du barde écossais, mais il faut croire que mon esprit terre à terre ne peut suivre aisément de pareils essors. Avec celui-là, je m'entretiens comme avec le meilleur ami de mon intelligence; l'émotion que font naître en moi ses récits ne s'accompagne jamais de dangereuses pensées. Je

confesse qu'il atteint rarement au sublime, car ces messieurs, juges plus compétents que moi, l'ont affirmé; mais je ne suis pas de force à me promener longtemps bras dessus bras dessous avec le sublime : il y a trop de distance entre le sublime et moi; le sublime me fait un peu frayeur. Sans critiquer, même indirectement, les rares génies devant lesquels l'univers s'agenouille, je préfère, pour mon usage de tous les jours, ce doux et savant ami qui me parle un langage délicat, correct, mais familier jusqu'en ses fiertés. Je ne crois pas trahir mon pays en ajoutant que nos écrivains n'ont pas encore appris l'art d'écrire comme lui : simplement, honnêtement, vaillamment. Je vois les hommes qu'il me montre; je connais les caractères qu'il me dépeint; je m'égare avec délices dans les bonnes et vraies campagnes qu'il étend devant moi à perte de vue. Il m'amuse tant, que j'oublie de lui reprocher l'abandon systématique où il laisse la diligence de l'abeille, l'industrie de la fourmi, le murmure des ruisseaux, la mélancolie de la lune et les cœurs sensibles. Mon opinion est qu'il fera école comme jamais homme n'a fait école. Les lieux communs tomberont tout autour de lui, moisson immense de fleurs fanées. Grâce à lui, on finira par parler vrai dans les livres; personne n'osera plus appeler le soleil l'astre du jour, ni insinuer que l'aurore a des doigts de rose. Je vous permets les regrets; souffrez que je ne les partage point. Chez nous, dit-on, la raillerie tue; remarquez que cet esprit clément et courtois ne raille jamais: c'est à l'aide d'un bon sens inaltérable, d'une raison nette, d'une observation exquise, qu'il chasse les mouches du ridicule et qu'il assomme le vice monstrueux.

— *Ivanhoe* est un conte sans pareil! dit un lettré, mais...

— Pas de mais, monsieur! s'écria la duchesse.

— C'est de la passion! décida la marquise en riant.

— Belle nièce, ajouta M. de Talleyrand, je vous préviens que votre héros est marié et père de famille...

Le vieux valet de chambre, qui avait accompagné feu M. le marquis en Angleterre pendant l'émigration, annonça, avec une bonne et décente prononciation :

— Sir Walter Scott!

On était au meilleur moment de cette popularité sans rivale qui accueillit sur le continent les fictions du roi des romanciers. Defauconpret avait traduit, Gosselin avait publié la plupart de ces merveilleux contes dont la lecture a bercé notre enfance et charmé notre jeunesse. On ne parlait à Paris que des *Contes de mon hôte;* les journaux et les revues attribuaient au mystérieux Jédédiah Cleisbotham les physionomies les plus opposées, les aventures les plus fantastiques. C'était, pour les uns, quelque rude montagnard des hautes terres, courant le daim dans les gorges de Lochiel, les jambes nues, la targe au dos, la claymore à la ceinture, drapant autour de sa taille athlétique le plaid de Campbell ou de Cameron, et sifflant à ses chiens féroces les pibrochs des cavaliers de Culloden. Les autres voyaient en lui un bachelier d'aventures, galant comme Raleigh, hardi comme Quentin Durward, et se servant de la plume, parce que décidément l'épée n'était plus de mode. L'anonyme et le pseudonyme avaient caché si bien jusqu'à ce jour la personnalité de sir Walter Scott, que les renseignements vrais perdaient leur temps à vouloir détrôner les mensonges de l'hypothèse. Le vrai, du reste, n'était pas flatteur pour l'imagination; il n'y avait pas dans le vrai la plus petite lueur de romanesque poésie; le vrai ne contenait pas un atome d'aventures; le vrai donnait presque raison aux dédaigneuses critiques de lord Byron, qui disait du chantre de *la Dame du lac :* « Plat comme un greffier, prudent comme un notaire! »

Le vrai affirmait tout uniment que Walter Scott, honnête gentleman entre deux âges, propriétaire, magistrat paisible, sacrifiait peu aux vaines idées de gloire, et tirait de sa plume de longs rouleaux de guinées, qui sans cesse arrondissaient le beau domaine d'Abbotsford, acheté et payé par la muse.

La poésie est d'or comme la fleur des genêts. Le plus souvent, cet or ne se peut pas monnayer. Chose singulière et peut-être équitable, le monde a défiance et répugnance aussi des millions donnés par la muse. Cela est vilain comme un mariage d'argent. Le monde ne fait guère que des mariages d'argent, mais il les déteste de tout son cœur; le monde ne veut pas qu'il soit parlé tout à la fois de dot et d'amour, quoique l'amour sans dot le fasse rire à gorge déployée. Le monde, à la rigueur, permet au prêtre de vivre de l'autel, parce qu'il y a là-dessus proverbe et chose jugée; mais il enfile volontiers à ce sujet tout un chapelet de lieux communs maussades.

Si, cependant, au lieu d'en vivre maigrement, le prêtre tire de l'autel puissance et fortune, le monde salue très-bas et dit : A la bonne heure!

Il y avait chambrée complète chez la marquise. Parmi cette foule d'élite, toute composée d'hommes éminents et de femmes distinguées, il n'était assurément personne qui n'eût quelque idée arrêtée sur le poëte, le conteur ou l'historien. La séance, dont sir Walter Scott devait faire les frais, avait été annoncée au moyen de cette sourde et subtile publicité, Renommée sans trompette qui seule est admise à caresser discrètement les échos du faubourg Saint-Germain. Chacun fut étonné, chacun fut même désappointé à la vue de l'illustre baronnet, dont la figure et la tournure réalisaient, au premier aspect, le type le plus vulgaire du *bon bourgeois.* Sir Walter Scott portait un torse tout rond et chargé de cette qualité particulière d'embonpoint qui appartient aux tempéraments lymphatiques, sur de très-minces jambes sensiblement dépareillées. La droite trop courte, et dont le pantalon habilement taillé ne pouvait dissimuler la difformité, imprimait à sa démarche un balancement pénible. Ce n'était pas la façon de boiter, leste et sans gêne, de M. de Talleyrand-Périgord. Ce n'était pas non plus la claudication énergiquement combattue de lord Byron; Walter Scott pouvait faire à pied plusieurs lieues, mais il fatiguait ceux qui le regardaient aller. Le sentiment de sa disgrâce le rendait très-timide, quand il n'était pas arrêté ou assis. Ce soir, en traversant ce salon où il donnait spectacle, sa timidité semblait atteindre à la souffrance : on voyait des gouttelettes de sueur sous ses cheveux. Le mystérieux et romanesque auteur de *Rob-Roy* apparut donc, en somme, au cercle de la marquise, sous l'espèce d'un gros homme boiteux, mal tourné, triste, essuyant avec un vaste foulard des Indes la sueur de son visage très-pâle et un peu bouffi.

Mais quand il eut salué en parfait gentleman et pris place, il y eut dans toute sa personne une véritable transformation. Vous avez tous connu des gens qui, sur leurs pieds, ont l'air de pauvres diables et qui, tout à coup, s'ils se mettent en selle, prennent physionomie de héros. Walter Scott, assis, avait une belle et noble prestance. Son regard n'était ni très-hardi ni très-perçant, mais ces dames y purent voir une douce et délicate vivacité, et dès qu'il sourit, sa bouche, modelée avec une finesse exquise, leur permit enfin, nous sommes heureux de le dire, de contenter la bonne envie qu'elles avaient d'admirer.

La belle duchesse, notamment, retrouva tout son Waverley dans ce sourire, depuis l'indomptable fierté de

Fergus Mac-Ivor jusqu'aux nobles lignes de la figure de Talbot, depuis les séductions hardies de Flora jusqu'au paisible et honnête comique du bon laird de Bradwardine. Au bout d'un quart d'heure, elle eût pris les armes si quelqu'un avait voulu changer un iota à son Walter Scott.

— Madame la marquise, dit-il, comme neuf heures sonnaient à la pendule, j'ai l'habitude de me retirer avant minuit et je désirerais payer mon tribut tout de suite.

Il y eut un froid dans la noble assistance. Certes, il était parfaitement convenu que sir Walter Scott raconterait une histoire, et pour arriver à ce résultat, Mme la marquise avait sans doute dépensé des trésors de diplomatie. Mais cette façon de mettre les points sur les *i* n'est pas française. De l'autre côté du détroit, ces franchises de langage ne passent jamais pour des brutalités, à moins qu'il ne s'agisse d'une table de nuit, d'un pantalon ou de toute autre chose proscrite par le *cant:* Molière ne peut pas naître en Angleterre. Chez nous, depuis la première représentation des *Précieuses ridicules*, le cant est à peu près inconnu, mais nous n'aimons point, pour employer l'expression populaire, qu'on pose trop lourdement les pieds dans le plat.

— Sir Walter Scott, répondit la marquise en souriant, nous a expliqué, dans un de ses admirables poëmes, ce que c'est que le *Black-Mail*...

Le baronnet rougit de plaisir, car il vit surtout, dans cette parole, la preuve d'une lecture attentive de ses livres. Néanmoins, il comprit aussi le reproche, et dit avec une sérieuse courtoisie :

— J'aurais dû tout d'abord, milady, réclamer votre indulgence pour la gaucherie de mon langage. J'ai parlé de tribut tout simplement, parce que j'ai conscience d'avoir ici quelque chose à acheter. Je dois passer à Paris deux semaines, et je voulais me débarrasser bien vite du devoir de conter pour avoir, à votre séance prochaine, le droit d'être tout oreilles.

La marquise le prit par la main, ce qu'elle faisait seulement pour les dames, et le conduisit au grand fauteuil.

— Un soir d'hiver, commença le baronnet sans préambule, à voix basse et avec un peu d'hésitation dans son débit, vers la fin de l'année 1784, autant que ma mémoire me peut servir, mon respecté père, qui relevait de maladie et qui était très-faible encore, essayait de mettre en ordre un volumineux dossier que son clerc avait brouillé en le numérotant. Personne d'entre vous, mesdames, n'ignore la haute considération dont jouissent en Angleterre les membres du barreau qui méritent le beau nom d'*hommes de loi* par leur caractère et par leurs lumières. Chez vous, je crois savoir que cette qualification est un peu tombée sous le ridicule et je le déplore pour vous. De l'autre côté de la Manche, le ridicule fait aussi ce qu'il peut pour mordre les choses grandes ou les choses honorables, mais nous autres Anglais, nous sommes très-fiers de pouvoir affirmer qu'en Angleterre les choses honorables et surtout les choses grandes défient le ridicule comme la lime brisait les dents du serpent de la fable.

Mon père occupait, sans contredit, la première place parmi les avocats d'Edimbourg. Ceux qui mesuraient sa fortune à sa renommée le croyaient puissamment riche, cela d'autant plus que sa clientèle se composait principalement de gentilshommes des hautes terres, qui payent sans compter, quand ils se déterminent une fois à mettre au fourreau le dirck et la claymore pour vider leur querelle devant les tribunaux. Mon père, cependant, n'était pas riche. Il traitait ses pauvres clients de la montagne avec une discrétion qui se pourrait appeler générosité. J'ai la confiance d'affirmer que, si mon père avait eu la fantaisie de lever une armée, il aurait pu choisir dans cinquante clans, et mettre sur pied dix mille de ces soldats à jambes nues, qui seraient sans rivaux sur les champs de bataille, si la France n'avait aussi ses héros.

La noble et catholique assemblée qui m'entoure me pardonnera si je constate ici que je suis bon protestant et partisan très-sincère de la dynastie de Hanovre. Je fais cette profession de foi, parce que certaines gens ont approuvé beaucoup, et que d'autres ont amèrement blâmé mes tendresses poétiques pour le culte romain et l'infortunée famille des Stuarts. J'ai hérité ces deux sentiments de mon père, qui, en dehors de toute préoccupation politique ou religieuse, honorait la vaillante simplicité de ces cœurs, obstinés à vivre et à mourir dans la croyance de leurs aïeux.

Le clerc, coupable d'avoir mis le désordre dans le dossier que mon père était en train de reconnaître, avait une vingtaine d'années. Il se nommait Gillie Ogilvie, et appartenait au clan du même nom décimé lors des guerres civiles et dispersé depuis par les rigueurs du gouvernement. Gillie Ogilvie avait une belle et douce figure d'enfant perchée tout en haut d'un corps de horse-guard. Il aurait manié bien mieux l'esponton que la plume, et quand il me parlait de son oncle Colquhoun Ogilvie, sergent au *Reicudan-Dhu*, il avait les larmes aux yeux. Mais comme son père avait dit : « Nul parmi ceux de mon sang ne servira le roi Georges, » Gillie s'endormait sur Blackstone et Fortescue avec une résignation angélique. Mon père, en le gardant à la maison, faisait preuve, il est vrai, d'une résignation plus méritoire encore, car le pauvre Gillie n'avait jamais réussi jusqu'alors à copier une pièce tout entière, quoiqu'il eût détérioré déjà bon nombre d'originaux. L'encre, pour lui, n'était bonne qu'à faire des taches, et chaque fois qu'on l'envoyait en course, il trouvait moyen de s'attarder avec quelque Mac-Alpine ou quelque Mac-Intyre de la vallée d'O, et de *prendre quelque chose* en leur compagnie. Gillie était sobre comme une jeune fille, et ces mots : *prendre quelque chose* n'ont pas exactement la même signification populaire autour de la Canongate que dans les faubourgs de Paris. Les choses que prenait notre Gillie ne faisaient point tort à sa bourse, mais endommageaient tristement sa figure. Mac-Intyre et Mac-Alpine étaient des clans ennemis d'Ogilvie, et notre Gillie les invitait journellement à de plantureuses bombances de horions derrière Holyrood.

Avec moi Gillie était d'une douceur et d'une complaisance inépuisables; c'est à ce point que, dans mes souvenirs, les soins de Gillie me semblent mille fois plus délicats et plus tendres que ceux de l'excellente nourrice écossaise qui protégea mon enfance maladive. Gillie pouvait lancer à tour de bras un maître marteau de forge à quarante yards, mais quand il me touchait, sa robuste main devenait plus légère qu'une plume. Quand mon père me confiait à lui, il n'y avait au monde ni Mac-Alpine, ni Mac-Intyre; Gillie se laissait insulter plutôt que de quitter ma main; seulement les Mac-Intyre ou les Mac-Alpine ne perdaient rien pour attendre; Gillie savait où les prendre, et ses courses du lendemain étaient pleines de batailles. Il me portait parfois pendant des lieues entières, et c'est sur ses épaules que j'ai gravi pour la première fois les âpres sommets du Ben-Nevis. Il aimait et respectait mon père, mais il se serait fait casser la tête de bon cœur pour maître Wat, comme il m'appelait.

J'étais dans ma treizième année, et je ne saurais vous



exprimer, mesdames, quel pauvre enfant je faisais. Je n'avais ni la taille, ni l'agilité, ni la gaieté des jeunes garçons de mon âge. Une maladie de langueur qui avait défié les efforts des meilleurs praticiens d'Edimbourg me conduisait lentement au tombeau, et mon père, bien triste encore de la perte de sa bien-aimée femme, avait souvent des larmes dans les yeux quand il me regardait à la dérobée. Cet état de santé m'éloignait à la fois du travail et des jeux de l'enfance ; on n'avait pu me laisser au collége, et quand par hasard je me retrouvais avec mes camarades, je restais triste au milieu de leurs jeux bruyants et de leurs turbulentes mêlées.

Je lisais ; c'était ma meilleure joie, et encore m'était-elle parcimonieusement mesurée. Comme la lecture fatiguait la faiblesse de mes yeux, on m'arrachait trop souvent mes chers livres, et alors ma seule consolation était d'écouter les chansons ou les histoires de nos serviteurs écossais. J'étais surtout friand des légendes highlandaises dont la vieille Moïna Mac-Lean d'Aberfeldy, ma nourrice, possédait une inépuisable provision. Gillie ne savait pas raconter; il arrivait tout de suite à *l'endroit des coups* : coups de bâton, coups de poing, coups de fusil et coups d'épée, tout lui était bon ; dans ses récits, je trouvais toujours auprès du daim abattu deux chasseurs, la claymore en main; autour de ses héritages, tous les légataires se battaient avec acharnement, et l'amour lui-même n'était à ses yeux qu'un prétexte entre deux braves garçons pour se casser mutuellement la tête. Chose singulière, malgré ma faiblesse extrême et la timidité de ma nature, je ne détestais pas les bagarres ; mais il me fallait surtout les merveilleux contes des îles, la féerie écossaise, l'antre où la sorcière fait bouillir son squelette d'oiseau et les miracles que multiplie la seconde vue, là-bas, vis-à-vis des Orcades, au pays des brouillards. J'avais bientôt quatorze ans; plusieurs essais tentés pour commencer mon éducation étaient restés infructueux à cause de ma pauvre santé; tout ce que je pouvais avoir d'intelligence était tourné vers ces fictions frivoles, et je ne saurais vous dire l'étrange provision de légendes que contenait ma mémoire à cette époque. Quelques-unes, plus tard, ont trouvé place dans mes livres, d'autres ont été dédaignées, d'autres, en plus grand nombre, ont pris leur vol hors de mon souvenir.

Ce soir dont je vous parle, mesdames, je me sentais triste et inquiet, parce que je voyais des gouttes de sueur qui perlaient dans les cheveux gris de mon père, tandis que ses doigts impatients tremblaient en retournant les feuilles du malheureux dossier. Je connaissais ce symptôme précurseur des accès de la fièvre nocturne qui le tuait.

— Ne puis-je vous être bon à rien pour ce travail, mon père? lui demandai-je.

Il déposa l'énorme liasse de papiers sur son bureau de chêne noir, grand comme toute une chambre de nos maisons modernes. Ses yeux montèrent au plafond, où les poutres croisées formaient de larges losanges de sculptures.

— Ce qu'il vous faudrait, Wat, murmura-t-il, trahissant le secret des distractions qui avaient rendu si malaisé l'arrangement du dossier, c'est un peu de ce que les bonnes gens appellent « de la misère. » Ces petits malheureux qui apportent le saumon sur leur dos au marché de la Canongate me font envie pour vous. Je voudrais vous voir le râteau sur l'épaule ou le harpon à la main, mon garçon : du soleil, de l'eau, de l'air!... Wat, avez-vous eu seulement parfois une engelure?

— Ni engelure ni calus, monsieur, répondis-je ; mais j'ai songé souvent de moi-même à guérir ma faiblesse par le travail, et si vous voulez, je bêcherai la terre dans le jardin.

Il appuya sa tête contre sa main et reprit tout bas :

— Vous êtes trop sage, Wat... trop sage, en vérité... Les enfants qui doivent devenir des hommes jettent une gourme et ne raisonnent pas comme des philosophes.

Le manuscrit des *Essais poétiques* de ma mère, qui furent publiés quelques années plus tard seulement (février 1789), était ouvert devant moi. Mécontent des paroles qui venaient de lui échapper, mon père me dit avec une véritable dureté :

— Je vous avais défendu de lire à la lumière ! Laissez-moi, je désire être seul.

Il n'en fallait pas tant pour ébranler mes pauvres nerfs, plus délicats que ceux d'une femme. Je me levai pour obéir, déjà tout pâle et les yeux mouillés. Mon père, plus chagrin que moi, m'arrêta au passage et me mit sur ses genoux comme un petit enfant. Il me serra contre sa poitrine en soupirant :

— Quatorze ans ! Que deviendrons-nous, Wat, que deviendrons-nous?

— Eh bien ! eh bien ! dit une grosse voix au dehors, si je suis de trop, le docteur en loi me renverra à mon auberge, parbleu !

La porte s'ouvrit assez brusquement et un homme de six pieds passés, dont les cheveux épais et grisonnants s'échappaient de sa toque rouge à boucle d'acier, maintenant une petite aigrette formée de trois plumes blanches, encadra sa haute et majestueuse carrure dans l'ombre du corridor. Sous son bras, qu'il levait pour dessiner un salut amical, la tête chenue de notre vieux valet Dickson se montra, et Dickson dit :

— Le laird est entré malgré moi, vous voyez !

Puis il se retira, tandis que le laird poussait un vaste éclat de rire, sous lequel perçait bien un peu de timidité.

Laird et lord sont le même mot exactement, mais, hélas ! il y a loin du lord au laird ! Lord est le conquérant; laird est le vaincu. Ces pauvres lairds pullulent en Ecosse comme les hidalgos en Espagne, et ceux des hautes terres surtout habitent bien souvent un taudis au pied du château ruiné de leurs aïeux. L'Irlande opprimée a crié et sangloté sous le talon anglais; le monde entier connaît les détresses de l'Irlande. Il y a chez l'Ecossais quelque chose du chien vaillant et fidèle qui met dans la poussière, sous le fouet de son maître, cette gueule redoutable, rouge encore du sang du loup. L'Ecossais ne se plaint pas; il fait plus : il se bat pour ceux qui sont riches de ses dépouilles. Le fait est ainsi, mesdames, qu'il soit digne de blâme ou d'éloges. Nous avons un lion dans notre écusson royal, mais c'est un lion rampant.

Le laird resta un instant immobile sur le seuil avec ses belles jambes nues qui sortaient de son *kilt* ou jupon de tartan aux couleurs de son clan : blanc et rouge. Il attendait un mot de bienvenue, mais cette taille athlétique et admirable dans ses proportions blessa les yeux de mon père, qui, justement, venait de détailler ma personne exiguë et débile.

Moi, je me levai le plus lestement que je pus, et je courus au nouvel arrivant, qui m'enleva dans ses bras robustes.

— Bonsoir, oncle Eachin ! m'écriai-je. La dernière fois, tu ne m'as rien raconté, tu me dois deux histoires !

Eachin ou Hector Ogilvie de Baderaigh avait alors plus de soixante ans. Il habitait son manoir de Baderaigh, de



l'autre côté des Grampians, et faisait ses vingt lieues à pied avant l'heure du souper, quand il avait affaire à Edimbourg. C'était le père de notre ami Gillie : franc, bon et noble comme un lion, mais processif, hélas! à l'exemple de presque tous les braves gens des hautes terres, et capable de dépenser tout son argent avec tout son sang pour soutenir ce qu'il appelait « son droit, » au sujet d'une branche d'arbre ou d'une touffe de bruyères.

— Trois histoires, si tu veux, Wat, me répondit-il, tandis que sa barbe rude piquait ma joue. Je crois qu'il n'y a que toi ici pour être content de voir le vieil Eachin.

Mon père étendit sa main blanche, qui avait des doigts de femme, sur le dossier dont les pièces éparses couvraient encore la table. Un sourire commençait à naître parmi la sévérité de ses traits.

— Je vous ai donnés de bon cœur au diable, ce soir, Baderaigh, dit-il, vous et votre grand fainéant de fils. Voici deux heures que je passe à feuilleter votre dossier, que Gillie a brouillé comme un chat qui joue avec un écheveau de fil. Savez-vous qu'il y a là dedans plus d'une livre de papiers : contrats, chartes, baux, brevets du roi, consultations, jugements et sentences arbitrales? Tout cela pour quelques yards carrés de bruyère inculte qui valent bien cinq shillings d'Ecosse à la criée !

Baderaigh rougit légèrement, mais il répondit avec douceur :

— Que Dieu vous bénisse, docteur en loi ! ceux qui ne vous connaîtraient pas pourraient se molester de vos paroles. Nos shillings d'Ecosse ne valent qu'un sou de Londres, je sais bien cela, et nous sommes comme nos shillings, tout petits et tout pauvres devant les assassins de nos pères. Mais vous aimez la bruyère, quoi que vous en disiez, et vous savez bien qu'un morceau de terre d'une demi-couronne engage l'honneur comme tout un domaine. La veille de Culloden, mon aïeul avait trois châteaux et deux montagnes entre la fertile Glencoe et le désert de Larochmor. Du haut du Ben-Nevis, mon père enfant compta un jour dix-sept troupeaux dans la vallée, conduits par dix-sept pasteurs dont la toque rouge avait les trois plumes blanches. Que Dieu vous garde, docteur en loi ! si nous avons perdu quelque puissance, vous avez perdu beaucoup de joie. Je n'oublierai pas que vous étiez courtois et bon quand votre maison était pleine de sourires.



Le lord Baderaigh chez le père de Walter Scott. Dessin de Bertall.

Il me déposa sur le tapis et vint vers mon père, qui avait les yeux baissés.

— L'enfant est toujours bien pâle, reprit-il en tendant sa large main; sa jambe reste paresseuse et il ne grandit pas. Donnez-le-moi; je le conduirai là-bas, où la terre libre et l'air pur font les hommes forts.

— Baderaigh, répliqua mon père, les uns sont faibles par les jambes, les autres par l'esprit. Nous ne ferons rien de votre Gillie, je vous en préviens.

Le laird eut un sourire plein de naïf orgueil.

— A-t-il donc vraiment du sang rouge dans les veines? murmura-t-il. Les temps sont mauvais, et j'avais cru que Gillie apprendrait tout comme un autre à noircir le bout de ses doigts. Mais nous n'aimons les plumes qu'à notre chapeau, docteur en loi, c'est certain, et je ne vis jamais de louveteau s'instruire aux tours qu'on enseigne aux caniches... Ah çà! Votre Honneur, s'interrompit-il en changeant de ton, mon grand garçon et mon gros tas de paperasses sont donc deux épines dans votre pied? Nous allons vous débarrasser de l'une et de l'autre : j'ai fait mes vingt lieues ce matin pour venir chercher mes papiers et Gillie.

Mon père, qui avait pris sa main et qui la gardait dans la sienne, car c'étaient deux vieux et sincères amis, releva sur lui son regard étonné. J'ai vu rarement un regard plus expressif que celui de mon père. Le laird y put démêler comme moi, derrière l'étonnement, une bonne dose de regret; il rougit; ses paupières batti-

rent et l'émotion mit un soudain éclair dans ses yeux.

— Merci, docteur en loi, murmura-t-il.

Et comme une larme roulait sur ma joue, il m'enleva une seconde fois dans ses bras et me serra contre son cœur en ajoutant :

— Bien, bien, Wat! vous êtes un honnête sang après tout, et il peut y avoir une race de gentilshommes dans les basses terres!

— Les défauts de Gillie appartiennent à vos montagnes, dit mon père. Je ne sais pas si, avec la meilleure volonté du monde, j'aurais réussi à le transformer, mais c'est un cœur d'or, et nous étions attachés à lui. Il était ici comme le frère aîné de Wat.

— Laissez-nous Gillie, oncle Eachin! m'écriai-je.

Dickson parut avec la veste noire qu'il endossait pour servir à table et annonça solennellement que le souper de Son Honneur l'attendait. Baderaigh prit de lui-même, et sans être invité, le chemin de la salle à manger. En route, il me demanda :

— Veux-tu venir avec nous, Wat? tu verras la *beldam* de Lochleven, Molna Campbell, qui fait la tempête avec des ossements réduits en cendres; tu verras Alisdair Brain, le pipeur de Mac-Farlane, qui lit la vie et la mort des hommes dans l'eau courante de la fontaine d'Arrow; tu verras le gué de Muyrich, où chaque pierre est un homme du clan de Mac-Torosay, ainsi métamorphosé par les fées des lowlands, qu'on nomme les Bonnes-Voisines...

Je me retournai vers mon père qui souriait avec mélancolie.

— A-t-on prévenu Gillie Ogilvie? demanda-t-il à Dickson.

— Il y a eu bagarre sous les vieux murs d'Holyrood, répondit notre valet. Le Mac-Intyre, qui étudie le commerce chez Reid et Cᵒ, a été rapporté sur une civière avec sa chemise rouge et ses cheveux collés à son front. Le fils du laird aura été voir cela pour sûr.

— La blessure de ce jeune Mac-Intyre semblait-elle dangereuse? demanda mon père.

Ce fut Gillie lui-même qui répondit cette fois, car il entrait la figure en feu et les cheveux en sueur. Son costume, au contraire, était disposé avec soin.

— Non, Dieu merci, patron, prononça-t-il avec son incorrigible accent des montagnes qui, je l'avoue, est à mon oreille une bonne et chère musique. Nous n'avions que des pieds de table pour bâtons.

Il aperçut le laird, et sa figure pâle rougit de plaisir.

Baderaigh avait pris une mine sévère, et je crus un instant qu'il allait gourmander l'humeur querelleuse de son fils, mais il dit sèchement et d'un ton de mépris :

— Ici, vous sortez donc sans votre claymore, Ogilvie?

Le grand Gillie vint tendre son front comme un enfant. Le laird mit ses deux mains sur son épaule et murmura en langue gaélique :

— Ta mère était des Mac-Grégor, et tu n'as que du sang chaud dans les veines!

Puis le souper commença. Mon père était rêveur. Moi, j'étais triste, et je regardais Gillie comme un ami qu'on va perdre. Le laird mangeait fort et buvait mieux, mais la pâleur augmentait sans cesse sur la douce figure de Gillie, dont le sourire me semblait contraint et presque douloureux. Savait-il déjà qu'il allait nous quitter?

— Baderaigh, dit tout à coup mon père, vous autres, au nord du Forth, vous avez la tête à l'envers, n'allez pas faire la folie de me reprendre vos papiers pour les porter à un autre avocat!...

— Je bois à vous, docteur en loi, l'interrompit le laird. Vous parlez en honnête cœur que vous êtes. Dans tout le palais, je n'ai confiance qu'en vous. Je vous reprends ces maudits papiers, parce que Mac-Alpine m'a proposé un arrangement raisonnable.

Mon père le regarda fixement, et Baderaigh cacha son sourire au fond de son verre d'ale.

— Oui, oui, poursuivit-il, après avoir bu : raisonnable, et qu'on peut accepter en tout honneur.

— Pour ce qui regarde notre ami Gillie, continua mon père, sans songer à demander quel était cet arrangement « raisonnable, » croyez-moi, puisque vous renoncez pour lui à la carrière du barreau, faites de lui un bon et brave soldat.

La figure du laird se rembrunit.

— Y a-t-il encore de bons et braves soldats? murmura-t-il entre ses dents serrées.

— Nos régiments écossais sont connus dans le monde entier, pardieu! répliqua vivement mon père, et notre Reicudan-Dhu, le glorieux 42ᵉ de ligne, n'a pas son pareil dans tout l'univers!

Un nuage plus sombre descendit sur le front de Baderaigh, tandis qu'un éclair d'enthousiasme s'allumait dans les grands yeux bleus de Gillie. Tous deux répétèrent, mais sur des tons bien différents :

— Le Reicudan-Dhu!

Comme la renommée de notre vaillant 42ᵉ de ligne n'est peut-être pas venue jusqu'à vous, mesdames, j'ai besoin de vous apprendre qu'entre tous les régiments de notre armée, le Reicudan-Dhu ou Black-Watch (Garde noire) est connu pour son indomptable solidité et son esprit chevaleresque. Il se recrute dans les hautes terres exclusivement. Tous ses officiers et tous ses soldats sont des gentilshommes. Depuis sa formation, qui date des premières années du dix-huitième siècle, il s'est couvert de gloire dans toutes les guerres européennes et d'outre-mer. Il était à Fontenoy en 1745, et vos braves gardes françaises y purent entendre le signal de sa manœuvre favorite : *mousquet au dos! dirck et claymore!* Il était au fort Duquesne en 1758, et l'abbé Raynal constate qu'il perdit là 770 hommes sur 1,300; il était à Minden en 1760; il était à Torres-Vedras en 1811, et il était encore, au mois de juin 1815, dans cette plaine de Waterloo, qui entendit la sublime invective de Cambronne. Dans l'armée anglaise, c'est le corps d'élite; dans le pays, c'est le corps légendaire, auquel on attribue, selon cette règle qui toujours prête aux riches, tous les faits d'armes romanesques et tous les miracles de vaillance.

Le laird but un long trait d'ale, et la table résonna au choc de son verre vide.

— Jamais le petit-fils de Saunie Ogilvie, prononça-t-il avec lenteur, ne portera l'uniforme de la garde noire.

J'avais l'œil sur Gillie, sans doute parce que cette soudaine menace de séparation me le rendait plus cher. Jamais je ne l'avais vu si pâle. Sa main cherchait sans cesse sa poitrine, et il me sembla voir du rouge sous le revers de son gilet. Chaque fois que le désir d'interroger me venait, le regard suppliant de Gillie arrêtait la parole sur mes lèvres.

— Non, non, docteur en loi, reprit le laird, je ne donnerai pas mes papiers à un autre avocat! Pour plaider contre Mac-Alpine, il me fallait votre parole, droite et sûre comme une épée. Il n'y a que ma claymore qui m'ait inspiré jamais plus de confiance que vous... Je vous ai promis une histoire, Wat, mon garçon; écoutez!... Écoutez aussi, monsieur Scott, pour savoir au juste de quelle

couleur est mon procès contre Mac-Alpine... Vous, Gillie, vous avez ouï parler de cela, mais le jour approche où il sera bon que vous ayez la mémoire fraîche. Ecoutez, mon fils, et vous ne regretterez plus la cocarde noire du Black-Watch. Quand il est vieux répandu, le sang devient noir : d'autant plus noir qu'il fut plus chaud et plus rouge dans la veine du vivant. Et ce fut un noble sang, Gillie, qui teignit la cocarde de la garde noire!

Pendant qu'il se recueillait, nous gardâmes tous le silence. Ces derniers mots, et plus encore l'accent qu'il avait mis à les prononcer, sonnaient la menace. La violence, là-bas, n'éclate pas à l'étourdie; les fermentations de la colère sont lentes et presque toujours solennelles.

— En l'année 1742, commença le laird, Saunder Ogilvie de Baderaigh, mon père, avait vingt-huit ans. Il était sergent dans la compagnie franche de lord Lovat, qui portait alors le nom de Simon Frazer, et commandait le premier corps indépendant, chargé de prévenir la levée du Black-Mail et autres impôts irréguliers sur la frontière. Les corps francs étaient au nombre de six. Leurs capitaines, choisis parmi les plus considérables chefs de clans, avaient rang de major dans la troupe de ligne. Il y avait parmi eux trois Campbell et le fameux Mac-Pherson de Crosscairn, qui mourut trois ans plus tard aux avant-postes de Fontenoy et dont on fut obligé de couper la main, cramponnée au chanfrein du cheval de Maurice de Saxe. Les six compagnies indépendantes, levées par brevet royal douze ans auparavant, avaient déjà le nom de Reicudan-Dhu ou Garde Noire, quoique chacune d'elles portât le plaid de son capitaine. Il y avait entre les officiers et les soldats, tous gentilshommes, une habitude de courtoise camaraderie qui n'excluait nullement la discipline. Dans l'armée anglaise entière, vous n'eussiez pas trouvé de troupe comparable, car ici chaque homme, chasseur dès l'enfance, était sûr de son coup de mousquet et possédait en outre à fond l'escrime de la claymore.

On disait en ce temps-là que c'était, de la part du gouvernement orangiste, une grande habileté d'avoir mis un uniforme sur le dos de ses ennemis, car il est sous-entendu que les six compagnies de la garde noire, fleur de la noblesse écossaise des hautes terres, se composaient en presque totalité des fidèles amis de Stuart. C'était beaucoup en effet que d'avoir mis en faisceau et au grand jour toutes ces claymores qui auraient pu s'aiguiser dans l'ombre; la cour voulut cependant aller plus loin. Elle avait peur, tant qu'elle sentait le montagnard dans sa montagne. Il ne suffit pas à son ombrageuse politique d'avoir apprivoisé le lion; elle voulut l'enchaîner loin de sa libre patrie.

Un soir du mois de septembre, en cette même année 1742, Saunie Ogilvie et sa femme, Catherine Blane de Lachlan, étaient assis devant les restes de leur souper dans la salle basse de notre manoir de Gléneil, dont les fenêtres regardent les livides sommets du Ben-Nevis, « la montagne du ciel. » Leur fils unique, âgé de huit ans, bâtissait un château de cartes sur la table. Le fils unique, c'était moi. Lean, le grand lévrier de mon père, rêvait près de l'âtre avec son long museau sur ses pattes croisées. Gillie, vous avez vu le portrait de votre grand'mère au chevet de mon lit, dans notre maison de Baderaigh; quand vous étiez un petit enfant, vous aviez coutume de lui envoyer un baiser à la fin de votre prière, comme à une sainte, et l'on ne peut dire autre chose, sinon qu'elle était belle et douce comme une sainte, en effet. Malgré l'âge que j'avais, elle était encore toute jeune, parce qu'elle m'avait mis au monde avant la fin de sa quinzième année.

Mon père et ma mère vivaient souvent séparés l'un de l'autre; car c'était un laborieux service que celui de la garde noire, chargée de s'opposer aux mille exactions des catérans et de prévenir ces guerres de famille à famille qui ensanglantèrent de tout temps la montagne. L'absence conserve l'amour; mon père et ma mère s'aimaient comme au jour fleuri de leurs fiançailles. C'était fête chez nous quand Saunder Ogilvie revenait de ses expéditions; ma mère me prenait par la main et nous allions au-devant de lui, bien loin dans la vallée, jusqu'à ce que le vent nous apportât les notes connues de la cornemuse d'Allan-Blane, mon oncle maternel, éveillant les échos avec la marche galante et guerrière du Reicudan-Dhu. Au détour du sentier paraissaient bientôt le caporal éclaireur Mac-Rea et ses deux soldats, tout jeunes, souples comme des serpents, agiles comme des cerfs; puis venait Allan-Blane, le pipeur, suivi de son aide joufflu; puis Alpine le Rouge, enseigne du détachement d'Inverlochy; Alpine Mac-Alpine de Duncaw, cousin de mon père et cousin de ma mère, le dernier des officiers quand la compagnie était réunie sous Frazer, son capitaine, mais chef suprême dès qu'il avait franchi le défilé de Larochmor; un jeune homme petit et large d'épaules, dont la figure basanée paraissait noire sous sa barbe rousse, marchant sur ses deux jambes noueuses et velues qui sortaient de son kilt, solides comme des arcs-boutants de bronze; puis les cinquante soldats, tous grands, tous robustes, tous souriant la gaieté martiale, tous portant, outre le harnais ordinaire de l'infanterie anglaise, la lourde épée à deux mains, la targe, le pistolet d'un côté, de l'autre le long couteau que nous nommons *skene-dhu*, et qui, emmanché au bout d'un bras écossais, ne craint ni la baïonnette ni le sabre; puis enfin, le dernier de tous, avec la hache d'armes de Lochaber, marque distinctive de son grade, mon noble et vaillant père, le sergent Alexandre Ogilvie, haut comme un chêne, car il avait la tête au-dessus de moi, nous cherchant toujours du bon regard de ses yeux bleus, tandis que ses cheveux blonds bouclés ondoyaient au balancement de sa marche.

A distance respectueuse, derrière le gros de la troupe, les valets arrivaient avec les bagages. Chaque soldat, en effet, avait un ou plusieurs serviteurs, et Alexandre Ogilvie, malgré cet humble titre de sergent qu'il portait, ne descendait jamais la montagne sans conduire à sa suite trois hommes libres qui vivaient de sa cantine.

A peine le vieil Allan avait-il le temps d'emboucher le pibroch des Blane de Lachlan, pour faire honneur à ma mère, que j'étais déjà sur le cœur de mon père. Je le vois encore, heureux et rougissant presque de sa joie, m'élever au-dessus de sa tête et je l'entends murmurer :

— Voilà que tu grandis, Eachin! Tu pèses mieux que la dernière fois!

Les soldats me souriaient, mais l'enseigne Alpine souriait surtout à ma mère.

J'avais ouï conter qu'au temps où elle courait jeune fille dans la bruyère de Maryburgh, ils étaient deux pour se disputer la fleur qui tombait de ses cheveux : Saunder Ogilvie et Alpine Mac-Alpine de Duncaw. Quand Catherine Blane se déclara en faveur de mon père, Mac-Alpine abandonna le pays. On ne le revit qu'après plusieurs années, et je puis me souvenir de sa première visite à notre maison, car il me fit peur. Il ne voulut jamais prendre femme. Mon père le regardait comme un loyal ami, et ce fut à son instigation qu'il prit le dirck et la claymore dans la garde noire.

La compagnie de Simon Frazer était en ce moment

cantonnée de l'autre côté des montagnes, dans la basse terre, où elle venait de pourchasser les maraudeurs jusque sur l'autre rive du Forth. Mon père avait obtenu permission de visiter sa femme avec Allan-Blane et le caporal Mac-Rea, habitants du clachan tous les deux et mariés à des Ogilvie. Il y avait depuis le dernier printemps de vagues rumeurs qui accusaient le roi Georges d'un noir projet à l'encontre des gentlemen de la haute terre. Le vieil Angus Ogilvie, laird de Glenilis, qui avait sept fils dans la compagnie de Jean Campbell de Carrick, avait envoyé sa souscription au *Caledonian Mercury* pour savoir un peu ce qui se passait dans la politique, et le journal, fatigué par les rudes mains d'un demi-cent d'apprentis lecteurs, était le sujet de tous les entretiens dans les manoirs et dans les chaumières.

Le journal était précisément sur la table ce soir-là, entre la pièce de venaison fumante et le grand pain de fromage frais, ébréché par l'attaque du matin. Quand mon père repoussa son assiette, il mit sa main dans celle de ma mère et dit :

— Tu es triste, ce soir, Kate, et tu n'as pas mangé.

— Tu vas nous quitter encore, Saunie, mon mari, répliqua ma mère, et cela me met du deuil dans le cœur.

J'étais enfant alors et j'ai maintenant la barbe grise; mais je vous dis les mots tels qu'ils furent prononcés : les eussé-je entendus hier, je n'en aurais pas la mémoire plus vive.

Mon père pressa la main de sa femme contre ses lèvres.

— Tout notre bonheur s'en est allé avec notre roi, murmura-t-il. Sans ma hache de Lochaber, il me faudrait



La femme et le fils du laird allant à la rencontre de la Garde noire. Dessin de Bertall.

vendre le petit domaine qui fera de mon Eachin un homme libre.

Ma mère prononça d'un accent de reproche, mais si bas que j'eus peine à l'entendre :

— L'enseigne Mac-Alpine de Duncaw vient dans Gléneil plus souvent que toi, et pourtant il n'a ni enfant ni femme !

— Mon cousin Mac-Alpine est un gentilhomme ! répliqua Ogilvie avec emphase et sévérité. Nous avons fait amitié tous deux et je n'entendrai rien contre lui.

— L'âge arrive et les yeux s'en vont, dit la grosse voix du caporal éclaireur Mac-Rea derrière la haie de notre jardin. J'ai cru voir Mac-Alpine là-bas au bord du marais et je lui ai crié : «Vous voilà le bien venu, enseigne ! Pour vous, c'est tous les jours congé!... » Mais bah ! c'était quelque tronc de pin trapu et rabougri que j'avais pris pour les larges épaules de Duncaw. L'enseigne n'a pas répondu, et il n'y avait personne le long de l'eau.

Ma mère écoutait cela toute pâle. Mon père essayait de sourire, mais il y avait un nuage sur son front. Moi, j'étais agité sans savoir pourquoi. En l'absence de mon père, j'avais vu parfois l'enseigne Mac-Alpine rôder autour du manoir et je le regardais comme un porte-malheur.

Une autre voix cependant s'éleva derrière la haie et répondit au caporal; c'était celle du vieil Allan-Blane.

— L'enseigne peut bien être dans les environs ce soir, puisqu'il y était ce matin, disait-elle. On l'a vu sortir au petit jour de la masure d'Aileen de Crosscairn. Et je ne sais pas, moi, ce qu'un bon soldat peut faire la nuit dans le bouge d'une sorcière !

Ils tournèrent tous deux le coin de la haie pour entrer dans le jardin.

Mon père, qui était la bonté même, dit :

— Duncaw est un officier, cela lui fait des jaloux.

— Dieu vous bénisse, Baderaigh et votre maison! crièrent le caporal et le pipeur par la fenêtre. On dit que le journal du vieux laird est chez vous et qu'il y est parlé de la garde noire ; nous venons voir cela.

Mon père poussa de mon côté l'exemplaire du *Mercure calédonien* qui était sur la table et remplit deux verres à l'intention des arrivants.

Nous étions déjà bien pauvres, car mon père n'avait point menti en disant qu'il vivait de sa hache. Georges de Hanovre avait donné en 1715 nos biens héréditaires au marquis de Breadalbane après la mort de Donald-Ogilvie, mon aïeul, qui tomba l'épée à la main, à la journée de Sherif-Moor, en combattant pour Jacques Stuart. Cependant nous prenions nos modestes repas les portes grandes ouvertes, comme si nous eussions été encore des seigneurs, et il y avait autour de la table des couverts tout prêts pour les hôtes que Dieu envoie.

Je pris la gazette, et Dieu sait que je fus du temps avant de découvrir le petit paragraphe concernant le Reicudan-Dhu, car je n'étais pas un habile lecteur. Nos

La chasse. Dessin d'Amédée Varin.

deux amis en étaient à leur troisième pinte d'ale quand je m'écriai :

— Voilà l'histoire !

Et je lus de mon mieux :

« Par lettre de service en date du 16 août de la présente année, Sa Très-Gracieuse Majesté le roi Georges a daigné récompenser le dévouement de ses fidèles sujets de la haute terre d'Ecosse par la création d'un régiment d'infanterie dont le cadre comprendra dix compagnies, chacune desquelles devra être exclusivement composée des highlanders de l'Ecosse septentrionale. Les officiers et soldats des six compagnies indépendantes, connues sous le nom de Garde noire, feront de droit partie de ce nouveau corps, qui prendra la route de Londres aussitôt après son organisation, pour avoir l'honneur d'être passé en revue par Sa Majesté en personne. »

Quand j'eus terminé cette lecture, un grand silence régna autour de la table et je vis que ma mère avait des larmes plein les yeux.

Mac-Rea prononça tout bas :

— Il y a d'autres nouvelles qui ne sont pas dans la gazette !

— Quelles nouvelles ? demanda mon père.

— Le fils du roi Jacques, Charles-Edouard Stuart, a



fait bénir son épée par le saint-père en la chapelle du Vatican, à Rome.

— Et sur son épée bénie, ajouta le vieil Allan-Blane, dont les yeux brillaient d'enthousiasme, il a fait serment de rentrer dans son palais de Saint-James à la tête de ses gentilshommes écossais!

— Dieu l'entende! s'écria mon père. C'est ainsi que je voudrais voir Londres!

— En attendant, reprit Mac-Rea avec amertume, voilà les libres gentlemen des compagnies enregimentés comme des mercenaires, et il nous faudra parader devant le Hollandais ventru qui nous a volé les maisons de nos aïeux!

— Peut-être... murmura le vieux Blane qui remplit son verre d'un geste lent et solennel; si Georges de Brunswick veut nous égarer loin de nos montagnes, c'est qu'il y a quelque chose dans l'air... le vieil Angus nous a demandé de la venaison pour demain, disant qu'il attend des amis de l'autre côté de l'eau... Combien faudrait-il de jours pour mettre au vent cinquante mille claymores, si le dernier des Stuarts disait: Dieu et mon droit!... Il y a la dette de sang contractée envers Breadalbane, Argyle et d'autres. Qui vivra verra!... Baderaigh, voulez-vous nous aider à mettre bas un daim pour les hôtes qui, demain, viendront nous dire ce que Stuart attend de nous?

Mon père se leva. Sa femme retint son plaid d'une main tremblante et dit aux deux autres, avec reproche :

— Trouvez-vous que mon mari reste avec moi trop souvent?

— Ma femme est toute seule, repartit Mac-Rea.

Et Allan-Blane ajouta :

— Catherine, ma mignonne, quand le roi aura son royaume, votre Saunder sera un riche seigneur et ne vous quittera plus.

Le caprice est pour l'enfant ce que la passion est pour l'homme. Ma mère était le cœur de mon cœur; cependant, je m'écriai :

— Je veux aller avec vous tenir l'affût cette nuit.

Ma mère se détourna de moi, mais le caporal m'enleva dans ses bras, disant que j'étais un vaillant petit homme.

Les chiens firent le diable quand ils virent les fusils. On les tint à l'attache solidement, et nous partîmes au moment où la lune montrait son disque aux trois quarts plein dans les échancrures de Ben-Nevis. Ma mère tendit son beau front si doux à son mari, qui n'était pas sans remords, et repassa le seuil en me disant :

— Amuse-toi bien, mon petit Eachin!

C'était deux ans avant cette mémorable année qui vit nos victoires de Prestonpans et de Falkirk, et qui vit, hélas! aussi notre ruine dans le champ maudit de Culloden. La montagne s'agitait sourdement, comme un homme fort que la fièvre menace. Depuis le Forth jusqu'aux îles, des récits allaient et venaient, exaltant le courage héroïque et la royale beauté du dernier Stuart. La rancune s'envenimait entre les clans qui tenaient pour la maison de Hanovre et les serviteurs fidèles de Jacques. Le Hollandais, au lieu de ramener l'Ecosse septentrionale par la clémence, tendait ses filets autour de nous et gorgeait de nos biens les traîtres vendus à sa cause. Il fallait une explosion prochaine à toute cette colère qui couvait. Dieu ne veut pas que les Ecossais s'unissent. Si l'Ecosse était une nation, l'Angleterre ramperait à nos genoux.

Mais nous sommes le pays des longues vengeances et des haines immortelles. C'est notre faiblesse, et c'est la force de l'Anglais contre nous.

En descendant les pentes couvertes de bruyères qui mènent aux marais de Sheil, mon père et ses deux compagnons chantaient. Déjà, moi, je songeais à la solitude où restait ma mère bien-aimée. Comme nous dépassions la lisière épaisse des *bog-pines* qui entoure le marais, je vis un homme enveloppé d'un plaid sombre qui s'engageait dans la bruyère.

— Le voilà! m'écriai-je, car j'avais cru reconnaître l'enseigne Mac-Alpine.

Mon père et les deux autres se retournèrent. Ma main étendue montrait l'endroit où la vision avait disparu. A ce lieu même, un tronc de pin mort s'élevait et dessinait grossièrement dans l'ombre la forme d'un homme. Les trois soldats de la garde noire se mirent à rire et mon père s'écria :

— A ton âge, Hector, je ne prenais déjà plus les souches pour des fantômes!

Je n'osai plus parler parce que j'avais la mauvaise honte; mais je n'avais pas pris le tronc de pin pour un homme, puisque c'était derrière le tronc de pin que l'homme avait précisément disparu. Je n'avais distingué ni les couleurs de son plaid ni les traits de son visage : c'était sa courte taille surtout qui m'avait frappé, et aussi la carrure de ses épaules.

Au bout de quelque temps mon père me demanda :

— De qui entendais-tu parler quand tu as dit : Le voilà?

— De Duncaw, répondis-je.

Mon père haussa les épaules avec colère et se prit à presser le pas.

Nous allions par les gorges de Glencil jusqu'aux forêts de notre ancien domaine qui appartenait maintenant, de par le roi Georges, au marquis de Breadalbane. C'étaient nos propres daims que nous comptions voler. La lune était haute et nageait dans un ciel bleu, quand nous sortîmes des défilés pour entrer dans cette noble plaine qui porte notre nom. La forêt s'étendait alors depuis le pied de la montagne jusqu'aux pentes d'Inverlochy. C'était un bois séculaire où la hache des marchands n'avait jamais passé. Je me souviens qu'au moment où nous entrions sous l'ombrage des chênes gigantesques, le vieil Allan rompit un long silence et murmura :

— Les Mac-Alpine n'étaient pas du bon côté à Sherif-Moor. Ce Duncaw n'a pas eu grand'peine à gagner son grade d'enseigne. Je sais bien des gens qui se méfient de lui vers Glennevis.

— Et pourquoi rôde-t-il sans cesse autour du clachan? demanda rudement Mac-Rea.

Mon père interrompit, répétant ce qu'il avait dit à ma mère :

— J'ai fait amitié avec Mac-Alpine et je n'entendrai rien contre lui...

Ici le laird s'interrompit pour tendre son verre. Sa voix s'altérait et il y avait de la sueur à ses tempes.

Gillie écoutait, mais il n'avait pas le visage que je lui eusse voulu au prologue de ce récit, qui annonçait si clairement une tragédie de famille. Son attention semblait parfois distraite et l'éclair sombre de ses yeux s'éteignait tout à coup dans une morne langueur. Il y avait des moments où tout son sang montait à sa joue; l'instant d'après, il devenait plus pâle qu'un mort. L'idée m'était venue, dès le début, qu'il essayait de cacher quelque grande douleur physique. Pendant que son père buvait, je me glissai jusqu'à lui et je lui demandai :

— Qu'as-tu donc, Gillie?

Il mit un doigt sur sa bouche; puis, attirant ma tête



jusqu'à ses lèvres, comme pour l'embrasser, il me dit très-bas :

— Wat, il faut que tu voles le flacon de vulnéraire qui est dans la chambre à coucher du patron.

En ce moment le laird reprenait :

— Il y avait longtemps que j'avais l'envie de tenir un affût, et en partant de la maison je m'étais promis un grand plaisir de cette chasse. Cependant, j'avais le cœur gros, et je ne sais quelle vague terreur me pesait sur la poitrine. Je me tenais serré désormais contre mon père et la pensée de ma mère ne m'abandonnait plus. Au gué de Lochmohr, nous trouvâmes des valets qui avaient amené les chevaux en faisant un long détour. Allan-Grant, frère de lait d'Allan-Blane et son domestique, salua mon père et dit :

— Baderaigh, je songeais cette nuit à votre mère qui était une sainte femme. Quand elle voyait le brouillard comme une tour au-dessus du cimetière de Gleneil, elle vouait un cierge à Notre-Dame, car c'était signal de malheur pour tous ceux qui ont le sang d'Ogilvie dans les veines. Ce soir, malgré la pleine lune, au-dessus du cimetière de Gleneil, le brouillard s'élevait comme une tour.

— Ma mère est là-haut, près de Notre-Dame, vieil homme, répondit le laird. Elle veille sur ceux de son sang.

— Que Dieu l'écoute, Votre Honneur, car c'est un sang loyal... Mais placez bien les tireurs à l'affût sur une seule ligne pour faire mentir l'annonce du malheur.

Ce n'était pas dans la forêt de Glengilvie que le malheur devait nous arriver.

A minuit, nous étions au bord d'une vaste clairière où la bruyère, rase comme un velours, s'étendait à perte de vue. Le Spriel et la Shaw, deux petites rivières bordées de joncs en fleur, allaient, tordant leurs sinuosités capricieuses, jusqu'au gué de Mendhu, où leurs eaux se réunissent en un courant large et tranquille. Tout autour du gué, l'herbe chassait la bruyère et formait une riche prairie. Il y avait quatre fusils à l'affût et les chasseurs formaient une ligne derrière les derniers arbres de la forêt, sous le vent, à deux cents pas du gué. La lune brillait au plus haut du ciel, reflétée dans la nappe d'eau comme en un miroir et nous laissant tout au fond d'une ombre épaisse.

Un grand silence régnait parmi nous. Trois valets étaient au vent, de l'autre côté de la clairière, pour rabattre le gibier qui tardait. Nous restions trop loin d'eux pour les entendre. La brise soufflait par bouffées chaudes, apportant le murmure de l'eau ; en passant sur nos têtes, dans la cime des pins qu'elle balançait lentement, elle produisait ce bruit doux et triste qui ressemble si bien à la voix d'une mer calme, caressant au loin les grèves.

Je n'aurais point su dire pourquoi j'avais un poids si lourd sur le cœur. Le vent venait de Gleneil. Deux ou trois fois j'essuyai mes yeux qui avaient des larmes, car il me semblait que le vent disait : A l'aide! à l'aide! et que les hurlements de notre chien arrivaient jusqu'à moi.

Une note de cornet sonna à perte d'ouïe ; l'instant d'après, nous eûmes cette sensation double et d'espèce particulière qui affecte à la fois la plante des pieds et l'oreille ; l'air et le sol qui vibraient en même temps nous annoncèrent l'approche du gibier. Il venait, en effet, non point de ce pas prudent et doux que les fauves troupeaux ont dans les nuits paisibles, mais au grand galop et en ligne droite. Nos rabatteurs l'avaient effarouché.

Aux deux extrémités de la clairière et presque au même instant, nous pûmes entendre bientôt le bruit plus voisin des feuilles sèches froissées et des rameaux brisés dans le fourré. Il y avait deux troupes. Deux daims de grande taille, deux nobles animaux, branchés tous deux à plein bois, bondirent hors du couvert et s'élancèrent à fond de train dans la clairière. Les rayons de la lune nous montraient leur ventre gris de perle qui rasait le sol et leurs andouillers couchés sur leur dos, tandis que leurs deux têtes se roidissaient en arrière. Ils s'aperçurent alors qu'ils étaient encore à deux ou trois cents toises l'un de l'autre et à double distance de nous. Ils s'arrêtèrent d'un mouvement pareil et si court qu'on eût dit leurs pieds de devant fixés en terre. Ils étaient seuls au milieu de la clarté, les deux troupeaux sans bergers dont ils étaient les gardiens et les maîtres restaient dans l'ombre. Il me semblait, malgré la distance, voir la fumée de leurs flancs et les frémissements de leur encolure.

Il y aurait eu un combat, si le subtil instinct de ces habitants des grandes solitudes n'avait deviné la présence d'un ennemi commun. Leur attitude exprima un instant l'orgueil du défi qu'ils allaient mutuellement se porter ; puis ils flairèrent au vent avec bruit et leur sabot frappa le sourd tapis de bruyère, puis encore ils se détournèrent l'un de l'autre et firent front droit à nous. Celui qui était à notre gauche brama ; les feuillages aussitôt s'agitèrent et un troupeau composé d'une douzaine de bêtes, dont moitié étaient des faons de quatre ou cinq mois, entra dans le clair en trottinant. Le vieux daim se dirigea au pas vers la Shaw et son peuple le suivit.

L'autre, à son tour, appela. Un second troupeau moins considérable fit irruption dans la bruyère et fut conduit, au grand trot, par son patriarche à la rive du Spiel.

Le Spiel et la Shaw étaient hors de portée. Nos chasseurs avaient calculé leur affût pour commander le gué, passage ordinaire du gibier. Il eût été impossible désormais de changer de place sans trahir l'embuscade et faire manquer la chasse.

— Le bonheur n'y est pas ! gronda le vieil Allan-Blane en appuyant sa carabine au tronc d'un pin. Je pensais, tout le long du chemin : s'il y a heureuse chasse, ce sera heureux présage ; mais tout est contre la bonne cause, et nous allons revenir sans venaison, parce que nous avons chassé pour le roi !

— Si l'enseigne Duncaw était avec nous, s'écria Mac-Rea, lui qui se vante d'avoir un charme pour attirer les daims et subjuguer les dames!

Depuis quelques minutes, l'arrivée des deux troupeaux m'avait distrait de mes pensées chagrines ou plutôt de mes pressentiments, pour parler la vraie langue du pays des clans, mais le nom de Duncaw me fit tressaillir de la tête aux pieds, comme si j'eusse reçu un choc violent.

— Il n'avait pas son charme dans sa poche, dit le vieux Blane en riant, quand Catherine, ma nièce, lui tourna le dos pour suivre notre brave ami Saunder Ogilvie!... Eachin, petit homme, tu dois avoir une souche de châtaignier à ta droite. Coupe une baguette grosse comme le pouce et passe-la-moi sans faire de bruit... Vous allez bien voir, mes garçons, si nous en savons aussi long que l'enseigne !

J'obéis. Il dépouilla de ses feuilles la pousse verte et flexible ; il la courba dans un sens, puis dans l'autre, jusqu'à broyer son écorce et briser le fil du bois tendre. Quand l'endroit de la courbure, fatigué en tous sens, ne présenta plus qu'une jointure filamenteuse, semblable à un brin de chanvre qu'on est en train de tiller, il l'approcha de ses lèvres en lui faisant faire le coude et la

frappa d'un souffle oblique. Cela produisit, avec une étrange perfection, ce son bas et presque mystérieux, si familier à l'oreille des chasseurs, qui est l'appel amoureux de la biche.

— Bravo ! dit Mac-Rea.

— J'aime à chasser loyalement, comme j'aime à combattre en galant homme, dit Baderaigh. Nous avons affaire ici à des créatures de Dieu, et quel est le chrétien qui voudrait attirer l'ennemi dans une embuscade par la voix de sa femme ou de sa fiancée?

Je ne sais ce que vous penserez de cette comparaison, mais moi, elle me frappait comme la vérité même. Je songeais toujours à ma mère, et, par un rapprochement d'idées qu'il me serait impossible de vous expliquer, je voyais aussi un malheur vers lequel ma pauvre innocente mère entraînait notre maison.

Allan-Blanc jeta sa baguette de châtaignier, car il n'allait jamais contre la volonté de Baderaigh, mais le faux appel, répété trois ou quatre fois, avait été à son adresse. La bruyère tremblait déjà sous le fier galop des deux sultans, enflammés de jalousie et d'amour. Ils venaient droit à nous, s'arrêtant de temps à autre pour flairer au vent et au pied. Les deux troupeaux suivaient de loin, comme en se jouant, et longeaient les deux cours d'eau qui les rapprochaient du gué. Quand les deux chefs furent à cinquante pas l'un de l'autre, ils battirent du sabot en mettant leurs naseaux contre le sol. Leurs voix tremblantes et grêles bramèrent à l'unisson, et en un clin d'œil les deux troupeaux, bondissants et folâtres, se mêlaient aux bords du gué. Les deux peuples semblaient fort éloignés de partager les colères de leurs pachas. Il n'y a que l'homme pour haïr sur la foi d'un maître et pour se battre sans savoir pourquoi.

— Il nous faut un grand daim et un faon, dit mon père : rien de plus, rien de moins; et gardez-vous surtout de blesser quelque biche !

Nous autres Ogilvie nous sommes du comté de Clark, en Irlande. Il y a dans le Munster un proverbe qui dit : *Biche tuée, malheur à la maison.* Voilà trois siècles que nous vivons et que nous mourons dans les highlands d'Ecosse, mais nous n'avons pas oublié les dictons du vieux pays.

Quatre coups de feu retentirent. Le plus grand des deux chefs sauta sur ses quatre pieds et retomba foudroyé, écrasant dans sa chute un beau faon de l'année qui avait une balle au milieu du front. Les deux troupeaux restèrent immobiles et stupéfiés pendant deux ou trois secondes, puis ce fut comme une volée d'oiseaux qui s'éparpillent. L'instant d'après, sous les rayons ruisselants de la lune, il n'y avait pas une créature vivante; je me trompe : il y en avait une seule, un pauvre animal, qui faisait pour fuir des efforts convulsifs. Au bout d'une vingtaine de pas, il s'affaissa dans la bruyère et ne bougea plus.

— Nous avons tué une biche! dit mon père, pendant que ses compagnons triomphants quittaient leur abri et descendaient vers le gué.

Moi, je pensais :

— Nous aurons le malheur à la maison!

Au retour, mon père fut silencieux et triste pendant toute la route.

En remontant les pentes qui encaissent le marais de Sheil, au delà de la ceinture de bog-pines et juste à l'endroit où nous avions rencontré l'inconnu au plaid sombre, un homme était couché tout de son long dans la bruyère. La lune descendait à l'horizon; mais ses dernières lueurs éclairèrent pour nous le visage pâle et brun de l'enseigne Mac-Alpine. Mon père voulut le soulever dans ses bras, mais il recula devant son regard farouche. Ce fut Mac-Rea qui lui mit la tête sur ses genoux, pendant que le vieux Allan-Blanc allait chercher de l'eau. L'enseigne avait une large blessure à la poitrine et le fourreau de son dirck d'ordonnance était vide.

Quand on eut baigné et bandé sa plaie, Mac-Alpine nous dit qu'en regagnant la maison de son hôte (car il n'avait point de foyer à lui) il avait entendu des voix au bord du marais. Ces voix parlaient de lui et répétaient son nom. C'étaient des catérans de la frontière, enragés contre lui parce qu'il avait fait son devoir à la tête des soldats de la garde noire. Il essaya de rebrousser chemin; mais la bruyère était pleine d'embuscades, et, après s'être défendu comme un homme, il était tombé frappé d'un coup de son propre dirck.

Quoique la maison de mon père fût la plus voisine, il y refusa l'hospitalité, et le caporal Mac-Rea lui donna un asile.

Le vieux Blanc fouilla la lande en tous sens, depuis les pins de marais jusqu'au sommet du Ben-Sheil. En quittant mon père au bout de l'avenue qui conduit à notre maison, il dit :

— Baderaigh, que Dieu me garde d'accuser un officier des nôtres; mais il n'y a eu ni embuscade, ni lutte au lieu désigné par Duncaw, et je n'ai point trouvé les traces des catérans sur la terre humide. J'ai le droit de parler, puisque je suis l'oncle de votre femme : Duncaw vous a jeté un mauvais regard. Ayez méfiance!

Mon père répliqua :

— Duncaw est gentilhomme!

Et pourtant un soupçon était né en lui, car j'entendis sa respiration siffler dans sa poitrine au moment où il soulevait le loquet de notre porte.

— Léan ne vient pas à notre rencontre... murmura-t-il d'une voix altérée.

Je poussai un cri. Notre beau chien montagnard, — beau et bon, je le jure, et le premier ami de mon enfance, — était couché, mort, dans les orties, à dix pas du seuil.

— Merci de moi! s'écria mon père en s'agenouillant près du noble animal, quand il y a une biche de tuée, on voit toujours un grand malheur!

Il ajouta en essuyant la sueur de son front :

— Eachin, enfant, je n'ose ouvrir la porte, de peur de savoir ce qui s'est passé chez nous.

La porte s'ouvrit sans lui, et ma mère parut, calme et belle, le saluant d'un sourire affectueux. Il mit ses deux mains sur son cœur avant de lui donner son baiser d'arrivée. Un long soupir soulagea sa poitrine oppressée.

— J'avais comme un pressentiment, lorsque vous me quittâtes hier au soir, Baderaigh, dit-elle doucement. Je suis presque une veuve, et j'ai dû m'habituer à la solitude. Cette fois, cependant, j'avais frayeur, et, au lieu de me mettre au lit, je suis restée en prières. Mes terreurs ne me trompaient pas, car j'ai entendu notre bon chien Léan hurler et combattre. On a essayé de forcer la porte, et, toute la nuit, des malfaiteurs ont rôdé autour de la maison. Mais, Dieu soit loué! vous voilà de retour, Baderaigh, et l'intercession de Marie, mère du Sauveur, vous a gardé votre femme.

Mon père la tint longtemps pressée contre son cœur; mais il ne lui dit point que le vaillant chien Léan était couché mort dans les orties.

Comme nous entrions dans la salle basse où était la lumière, je crus voir une tache rouge à la manche du



peignoir blanc qui enveloppait ma mère. J'ouvris la bouche pour interroger, mais son doigt se posa sur ses lèvres. Elle servit le pain et le vin à son mari en souriant, tournant toujours le bras de façon à ce qu'il ne vît point la tache rouge.

Au matin, un baiser m'éveilla. Ma mère était assise au pied de mon lit, pâle et grave. Elle avait à la main une ceinture marquée de taches violâtres et un dirck tout noir de sang caillé.

— Eachin, me dit-elle, cet homme est le chef de ton père et les soldats sont gouvernés par une loi cruelle. Tu ne te feras pas soldat, toi, Eachin, et quand tu auras la force de porter une claymore, tu rendras au laird de Duncaw sa ceinture et son poignard que voici...

— Docteur en loi, s'interrompit ici Baderaigh en redressant toute la hauteur de sa taille et en promenant autour de la table son regard où il y avait une fierté grave, nos Lucrèces d'Ecosse ne sont pas comme celle de Rome. J'ai ouï conter l'histoire de cette femme à qui l'antiquité dressa des autels, parce qu'elle avait mis un couteau dans son sein déshonoré. En Ecosse, nos femmes se servent du poignard, non point pour se tuer, mais pour se défendre. Elles ne payent point l'outrage avec leur sang innocent, mais avec le sang coupable de l'insulteur; elles ne meurent pas en maudissant les dieux menteurs, elles tuent au nom du Dieu vivant et de la Vierge mère, qui donnent à leur bras faible la force de garder leur honneur!

La blessure de l'enseigne Mac-Alpine était l'œuvre de Catherine Blanc, ma mère, qui l'avait poignardé avec son propre skene-dhu, et qui n'avait pas fait de bruit pour cela; non, car l'honneur est comme la robe blanche où, si petite qu'elle soit, toute tache blesse l'œil! Ma mère n'avait point appelé ses valets, qui auraient parlé le lendemain et mis la claymore entre les doigts crispés de son mari; ma mère avait chassé l'infâme toute seule, et l'avait envoyé où nous l'avions trouvé, sur la lande sauvage, mourant de sa honte et de sa blessure...

Te voilà pâle, Gillie Ogilvie, mon fils, c'est bien. Le bon sang va droit au cœur dans la colère et ne rougit point la face. Ta grand'mère fit cela, ta grand'mère, dont le visage de sainte sourit dans son cadre fleuri, à droite de la porte de notre grand'salle. Ecoute encore, Gillie Ogilvie, car si mon histoire intéresse nos hôtes, toi, il faut qu'elle t'instruise. Ta grand'mère fit mieux que cela; écoute :

Le poignard d'uniforme de l'enseigne Mac-Alpine fut roulé dans sa ceinture, et tous deux, sanglants qu'ils étaient, restèrent confiés à ma garde. J'étais un enfant; mais, à dater de ce jour, nul ne me vit mêlé aux jeux des compagnons de mon âge.

Cette même matinée, le soldat Ronald Ogilvie arriva du quartier général avec des ordres de Simon Frazer. Le lendemain, de bonne heure, tous les officiers et soldats de la compagnie devaient être au drapeau, sur la frontière, dans la lande de Kinnoul, où les six corps indépendants, avec leurs capitaines, avaient pris rendez-vous. C'était la première fois qu'on réunissait ainsi les six compagnies de la garde noire.

Dans la journée, plusieurs gentlemen, simples soldats ou gradés dans le Reicudan-Dhu, et dont les demeures étaient plus enfoncées dans la haute terre, passèrent par le clachan de Baderaigh pour rejoindre leur drapeau. Tous avaient leurs serviteurs; quelques-uns étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Il y eut un grand repas au manoir d'Angus Ogilvie, et les gens qu'on avait annoncés, — ces gens venant du pays d'Italie, — y assistèrent. Ils étaient cinq. Parmi eux, on comptait Duncan de Lenagh, qui mourut lord Fanton à la bataille de Falkirk, et Douglas le Rouge, baron Douglas, et lord de Glencairn. Ces gens semblaient en savoir plus long sur le sort de la garde noire que la garde noire elle-même. Duncan de Lenagh annonça à mon père qu'on allait diriger les six compagnies sur Edimbourg, au mépris du pacte d'enrôlement, qui bornait le service à la surveillance de la frontière.

— Vous serez passés en revue sous Holyrood, ajouta Duncan de Lenagh, par le traître Breadalbane, pour que le gouvernement du Hollandais sache bien qu'il ne manque aucun des moutons envoyés à la boucherie. Regardez bien Breadalbane, car son million sterling de revenus doit quelques guinées à chacune de vos pauvres maisons en ruine. Après la revue, vous partirez pour Londres, non



Type du sergent Baderaigh. Dessin de Bertall.

pas tous ensemble, mais en vingt-quatre détachements, afin que vos colères ne puissent se concerter, et six escadrons de dragons à cheval vous surveilleront sur la route. Il eût fallu trop d'argent pour construire à votre intention des cages roulantes, comme on fait pour les animaux enchaînés des ménageries.

Autour de la table, il y avait bien des fronts en feu et bien des yeux flamboyants. Nous autres, gens des hautes terres, nous n'avons jamais gagné la réputation d'entendre comme il faut la plaisanterie.

Sous ses longs sourcils gris, le vieux laird Angus Ogilvie regardait avec un mépris moqueur ses convives de la garde noire.

— J'ai bien dit : ménagerie, poursuivit Lenagh d'un

ton plus dédaigneux, car vous connaissez tous le prétexte donné par le roi Georges pour vous éloigner de vos montagnes: le roi Georges n'a jamais vu de soldat à jambes nues. Il a fantaisie de contempler tout un troupeau d'animaux sauvages et curieux.

— Retiens ta langue, Duncan! s'écria mon père qui mit la main à sa ceinture.

— Garde cela pour te défendre, Baderaigh, mon cousin, répliqua Lenagh d'un air sombre. Quand vous serez une fois au fond du traquenard, que Dieu et vos dircks vous protégent!

Il n'était pas besoin de tant de paroles pour rendre odieuse à mon père et à ses compagnons l'idée de ce voyage à Londres. C'est toujours avec beaucoup de peine que le highlander se décide à perdre de vue ses montagnes, et dans les circonstances présentes où la pensée d'une guerre civile prochaine était dans tous les esprits, ces hommes, catholiques et jacobites, ne devaient pas aller sans répugnance se livrer ainsi aux mains de ceux que leur plaisir eût été de combattre. Mais l'uniforme, il faut le croire, est un miraculeux talisman, car mon père et ses compagnons partirent. Ils partirent malgré les prières de leurs femmes et malgré les conseils de leurs amis. Ils partirent, parce qu'ils étaient soldats et que le drapeau les appelait; ils partirent aussi parce qu'ils étaient Ecossais et qu'on leur avait dit: « Les gentlemen de la garde noire n'oseront jamais traverser la basse terre! »

Sur dix hommes des highlands, vous en enverriez neuf en enfer avec un défi. Mon père dit:

— Si nous refusions de joindre le drapeau, tous les coquins du bas pays, depuis le Forth jusqu'à la Solway, iraient criant que nous avons eu peur!

— Et que faudra-t-il répondre à Stuart, murmura Duncan de Lenagh, quand il demandera où sont vos claymores?

Il y eut un silence. Plus d'un cœur hésitait sans doute, mais la cornemuse du vieil Allan-Blane jeta dans la cour son appel aigu. Tous ceux du Reicudan-Dhu se levèrent. Saunder Ogilvie répliqua en bouclant son ceinturon:

— Que le pied de Stuart touche la terre d'Ecosse, nos claymores seront autour de sa poitrine!

Deux heures après la tombée de la nuit, on était en marche pour le rendez-vous de Kinnoul. L'enseigne Mac-Alpine était porté sur un brancard, car il avait voulu aller à son devoir. Ma mère et moi, nous suivions le détachement. Toutes les femmes, au nombre de plus d'une vingtaine, parlaient d'accompagner leurs maris jusqu'à Londres. Pendant les deux tiers de la route, Saunie Ogilvie fut un de ceux qui portaient le brancard de Mac-Alpine. Ma mère serrait ma main frémissante pour m'empêcher de parler.

Les premiers rayons du soleil éclairèrent le brillant défilé des six compagnies libres de la garde noire, quittant la bruyère de Kinnoul pour entrer dans les gorges de Glenmayr qui descendent au bas pays. Avant qu'on se mît en marche, Jean Douglas, du château de Duairt, capitaine de la cinquième compagnie, au plaid vert quadrillé d'écarlate et de noir, avait lu l'ordre du roi Georges, portant défense à tout officier ou soldat d'emmener avec lui personne de sa maison, sauf ses valets armés ou inscrits au rôle. Les femmes et les enfants restèrent au versant de la dernière montagne, tandis que les compagnies, cornemuses en tête et enseignes déployées, pressaient le pas sur le chemin de l'exil.

Docteur en loi, nous avions tous les yeux baignés de larmes, et votre cœur aurait battu en voyant cette noble troupe, toute composée de jeunes gens vaillants comme des lions, hauts comme des géants, commandés par des héros à barbe grise. Jamais plus vaillantes épées n'étincelèrent sous le regard du soleil. Ma mère tendit ses pauvres bras tremblants, quand les trois plumes blanches de Saunder Ogilvie disparurent au détour du sentier. Elle se laissa choir sur le sol et ne vit pas que l'enseigne Mac-Alpine de Duncaw se soulevait sur sa litière et agitait le pan de son plaid. Etait-ce un insolent adieu ou une menace de vengeance?

Nous revînmes au clachan seuls et bien tristes. Ma mère avait la mort dans le cœur. La femme du caporal Mac-Rea lui avait dit qu'une biche avait été tuée lors de l'affût dans la forêt de Glengilvie. Je tâchais de lui donner du courage, mais la place où j'avais reçu le dernier baiser de mon père restait froide sur ma joue.

Treize jours après le départ, Samuel Ogilvie, l'un des valets de Saunder, vint au manoir, apportant des nouvelles. Mon père envoyait à sa femme, en guise de souvenir et avec mille baisers, un rang de perles de jais pour nouer les tresses abondantes de ses cheveux bruns. Ma mère tint longtemps le collier pressé contre ses lèvres, mais la vieille Aileen Ogilvie, sa nourrice, lui demanda:

— Pourquoi Baderaigh a-t-il choisi la couleur du deuil?

Ma mère devint pâle et arracha le rang de perles noires qui déjà brillait parmi ses cheveux. Chez nous autres gens des hautes terres, tout est présage, vous le savez bien, docteur en loi. Pourquoi Saunder Ogilvie avait-il choisi pour sa femme la couleur qui convient au deuil?

Du reste, les nouvelles apportées par Samuel n'avaient rien d'alarmant. La route s'était faite tristement, mais sans accidents, et, lors de l'arrivée des six compagnies à Edimbourg, tout s'était passé suivant la prédiction de Duncan de Lenagh. La garde noire avait défilé en tenue de parade devant lord John Howard, gouverneur des quatre comtés, et John Campbell, marquis de Breadalbane, lieutenant pour le roi. La foule écossaise avait chaudement applaudi à la belle tenue des Highlanders, et chacun s'était fait un honneur de leur prodiguer l'hospitalité. Dès le second jour, quatre détachements séparés s'étaient mis en marche, et ces départs échelonnés avaient continué pendant six jours. Baderaigh et les autres hommes du clan d'Ogilvie faisaient partie du dernier détachement.

En ce temps-là, les communications entre Londres et nos montagnes étaient lentes et malaisées. Le service des courriers royaux s'arrêtait à Edimbourg, et le gouvernement, sous les plus futiles prétextes, interceptait les correspondances. Deux mois entiers se passèrent sans nouvelles, pas une seule lettre de nos exilés ne franchit la ligne des Grampians, et la terreur se mit dans les familles. Il n'était pas une maison à vingt lieues à la ronde qui n'eût quelqu'un des siens au Reicudan-Dhu; les femmes et les mères allaient de vallée en vallée, et les manoirs des chefs étaient assiégés par les pauvres gens, qui demandaient à grands cris: Que sont devenus nos pères, nos frères, nos époux?

Mais les châteaux n'en savaient pas plus long que les cabanes. Il semblait qu'un mur d'acier se fût élevé entre l'exil et la patrie: mur impénétrable, qui donnait passage seulement aux pressentiments funestes et à la sourde angoisse.

PAUL FEVAL.

(La suite à la prochaine livraison.)



POLICHINELLE ET ARLEQUIN.

Nos lecteurs n'ont plus rien à apprendre sur Polichinelle (1), si ce n'est qu'il est aussi vieux que le monde, qu'il amusait les enfants d'Israël, que les Perses le nommaient *Pendj*, les Romains *Maccus*, qu'il devint le *Fou de la cour* au moyen âge, et qu'il est le père de la comédie italienne, mère de la comédie française. Il ne manquait à sa gloire que le pinceau de Meissonnier; et le voici peint par ce grand artiste, tel qu'il a figuré à l'Exposition du boulevard de Gand.

Quant à Arlequin, dont nous n'avions point raconté l'origine et l'histoire, nous laissons parler la charmante et authentique légende de M. Charles Lafont.

P.-C.

L'HABIT D'ARLEQUIN.

J'aime fort Arlequin ; c'est un bon caractère.
Florian, entre tous, l'a bien représenté;
Il est chez Marivaux plein d'esprit, de gaîté;
Il est chez Florian bon époux et bon père:
Comme de tous les arts l'Italie est la mère,
C'est là-bas qu'il naquit et d'abord fut connu;
Mais en France, depuis, il fut le bienvenu.
Il réussit longtemps; mais tout change et tout passe;
Un naufrage éternel dans ses flots écumants
Emporte tout: lois, mœurs, cultes, gouvernements.
L'innocent Arlequin pouvait-il trouver grâce?
J'ai fait sur ce farceur des travaux sérieux.
Pourquoi s'en étonner? des auteurs fort honnêtes
Se sont bien consumés sur les marionnettes.
J'ai dépensé du temps, j'ai fatigué mes yeux,
Mais aussi j'ai fini par trouver une histoire
Dont je puis rajeunir mon ancien répertoire.
Pourquoi ce masque noir qu'Arlequin doit porter?
D'où lui vient cet habit, ce justaucorps étrange
Fait de petits morceaux de drap vert, rouge, orange?
Je crois l'avoir appris et vais le raconter.

Trois tailleurs autrefois exerçaient dans Bergame
Leur paisible métier : tous les trois gens de bien,
Du drap qu'on leur donnait ne gardant presque rien,
Attentifs au profit, mais soigneux de leur âme.
Jadis, de ces marchands honnêtes et sensés
On en voyait beaucoup; on n'en voit plus assez.
La race en a péri. Nos trois tailleurs modèles
Avaient chacun un fils, beau garçon rose et frais,
Où tous trois admiraient naïvement leurs traits.
Comment vous condamner, faiblesses paternelles?
Ces messieurs les bambins avaient six ou sept ans;
De bons petits garçons au cœur chaud et sincère;
Le cœur chez les enfants, voilà la grande affaire,
Le reste est peu de chose et vient avec le temps.
On les voyait partir tous les jours pour l'école,
Un livre sous le bras, un panier à la main;
Mais quand arrivaient-ils? C'est le point incertain;
Du maître grave et dur si triste est la parole,
Et les bois d'alentour sont si beaux le matin!
Pourquoi se confiner dans la salle enfumée
Où le maître glapit de grands mots ennuyeux,
Où tout serre le cœur, où tout est noir et vieux,
Quand d'un souffle divin la nature animée
Etale sa beauté sous le ciel radieux?
Quand tout en elle est joie et fraîcheur embaumée,
Et quand du jour nouveau l'alouette charmée
Jette aux plaines de l'air son chant mélodieux?
Faites, faites, enfants, l'école buissonnière;
Allez aux champs; cherchez à comprendre les voix
Du jonc qui se balance au bord de la rivière,
Du ruisseau qui se glisse à travers la bruyère,
Du vent harmonieux qui gémit dans les bois!
Etudiez le ciel, étudiez la terre,
De l'étoile à l'insecte et du cèdre au roseau;
Qui connaît bien les champs sait le divin mystère :
La nature est l'amour, la vie et la lumière,
Nul poëte ne chante aussi bien qu'un oiseau.
Un jour que nos bambins, suivant leur habitude,
Pour les prés et les bois ayant laissé l'étude,
S'étaient aventurés assez loin du logis,
Voici qu'un autre enfant, les yeux de pleurs rougis,
En haillons, les cheveux crépus, noir de visage,
Sort de derrière un arbre et vient sur leur passage.
Qu'avait-il de plus qu'eux? C'était, comme je crois,
Un garçon de treize ans, élégant et robuste.
Devant ce grand gaillard qui les passe du buste,
Le trio de bambins s'effraye et perd la voix.
« Arrêtez, leur dit-il, et m'écoutez, de grâce ;
Qui vous effraye en moi? la couleur de ma face?
Hélas! pour être un noir faut-il qu'on soit méchant?
D'ailleurs je ne suis pas un noir de pure race;
Ma mère était noire, oui, mais mon père était blanc!
Tous deux furent chrétiens et je le suis moi-même.
Or, que nous dit Jésus, le doux maître que j'ai?
Noirs ou blancs, aimez-vous afin que je vous aime.
Hé bien, voilà deux jours que je n'ai pas mangé! »
A ces mots, prononcés d'une voix faible et douce,
Il se laisse tomber épuisé sur la mousse,
Et certes son aspect n'a plus rien d'effrayant;
Les enfants attendris se regardent, reviennent,
Puis offrent en silence au jeune mendiant
Les fruits et les gâteaux que leurs paniers contiennent.
Il mange... il mange tout! Enfin réconforté,
Il retrouve sa langue ainsi que sa gaîté.
Il conte qu'étant jeune, imprudent et sauvage,
Un jour qu'il jouait seul sur un lointain rivage,
Il fut pris par les gens d'un pirate africain;
On lui donna le nom bizarre d'Arlequin.
Il servit sur la mer; vie errante et funeste;
Puis le pirate, ayant abordé près Trieste,
Le vendit comme esclave à des bohémiens.
Ces brigands élevaient des enfants et des chiens
Dans l'art d'exécuter des tours de toute sorte;
Dur travail, et beaucoup en mouraient, mais n'importe,
Il fallait s'y livrer sans trêve, sans repos,
Riant quand on sentait craquer ses pauvres os.
« Mon éducation achevée et complète,
Continue Arlequin, j'ai dit : Suis-je assez fou
De faire un tel métier sans y gagner un sou?
Un soir que mes bourreaux s'enivraient pour leur fête,
Zeste, j'ai pris la fuite et, n'étant pas perclus,
J'ai fait tant de chemin que je ne les crains plus.
Je suis perdu pour eux; ma foi, je m'en console. »
Il finit ce discours par une cabriole.

(1) Voir l'*Histoire des Petits théâtres*, t. XIII du *Musée*, p. 237.

Des jeunes citadins, tout à fait rassurés,
La joie à cette vue éclate et devient folle.
Ils se roulent tous trois dans l'épaisseur des prés;
Arlequin les apaise et reprend la parole :
« Mes amis, vous voyez un faible échantillon
Des sauts où je triomphe et de l'art que j'exerce.
Mais pour aller en ville et faire mon commerce
Il me faut un habit, et je n'ai qu'un haillon.
Pourriez-vous me trouver quelque vieille défroque?
S'il la faut ajuster, eh bien, j'y tâcherai;
Je suis industrieux et je m'arrangerai.
Où puis-je me montrer vêtu de cette loque?
Je serais pris bien vite et mis sous les verrous.
Enfants, je reste là sous ces touffes de lierres;
Retournez au logis et dites à vos mères
Quel service nouveau j'implore ici de vous. »
Les bambins lentement s'en retournent. Que faire?
Arlequin leur plaît fort; ils voudraient l'obliger.

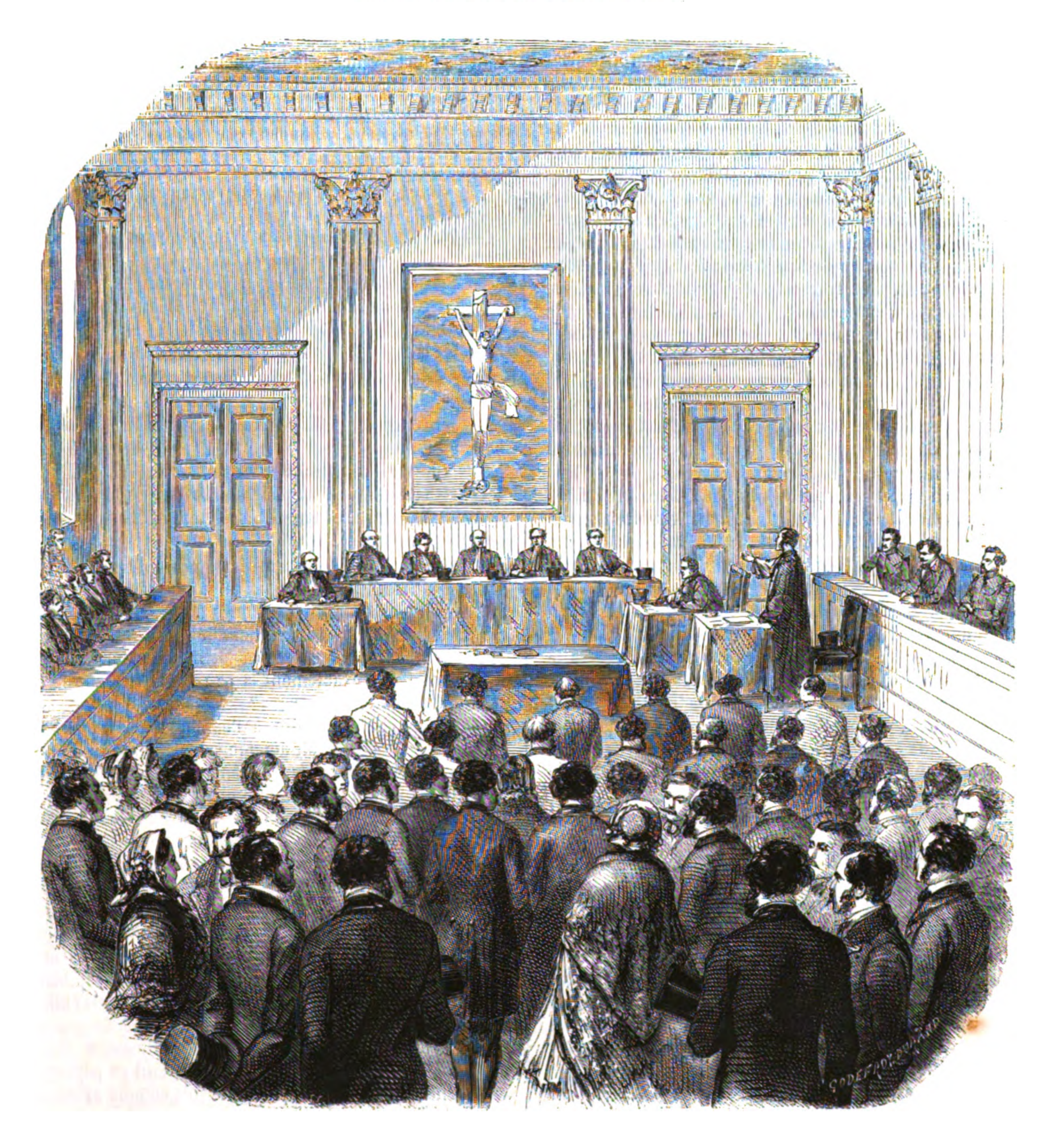


Monsieur Polichinelle, d'après le tableau de Meissonnier, appartenant à M. J. Fau. Dessiné par U. Parent, à l'Exposition du boulevard Italien.

Mais comment au logis parler de l'étranger?
On saura qu'ils ont fait l'école buissonnière,
Et cette découverte a bien quelque danger.
Le soleil au zénith mordorait les verdures
Et les coteaux vineux noircis de grappes mûres,
Quand le trio revint sous le hêtre écarté
Où dormait Arlequin sur la foi du traité.
Ils sont un peu penauds, les enfants, et pour cause;
Qu'ont-ils pour leur ami trouvé? Bien peu de chose,
Quelques morceaux de drap de diverses couleurs
Qui traînaient dans des coins au logis des tailleurs.
Qu'en peut faire Arlequin? Autant vaut ses guenilles.
Il va les rejeter sans doute avec dépit.
Arlequin prit un dé, du fil et des aiguilles,
Se mit gaîment à l'œuvre et s'en fit un habit.
Il faut de toute fleur qu'un arome s'exhale,
Et tout conte est bien fade à moins d'une morale :
Le mien prouve qu'on peut faire la charité
Dans quelque état qu'on soit, à tout âge, à toute heure;
Riche, donne ton or; et toi, pauvre attristé,
Donne tout ce que peut donner ta pauvreté;
La charité du pauvre est souvent la meilleure.

CHARLES LAFONT.

LA RUE DES NOBLES (1).



L'audience. Max défendant Philippe. Dessin de Godefroy Durand.

Malgré l'espoir de Max et ses efforts persévérants, il fallut bientôt renoncer à toute chance de voir Philippe relâché sans jugement. Il y avait chez les magistrats, dans les mains desquels reposait cette affaire, une prévention contre l'accusé qui subsistait évidemment en dépit de la faiblesse apparente des preuves et des puissantes influences qu'on faisait agir.

Dans la ville aussi, les esprits, émus par cette étrange affaire, se partageaient, vacillaient, passaient de la confiance au doute, de l'indignation au soupçon, suivant les incidents nouveaux qui venaient journellement ébranler l'opinion ou la rassurer. Chose triste à dire et pourtant trop facile à croire pour quiconque a un peu d'expérience de la nature humaine, Philippe ne rencontrait point ses plus nombreux et solides défenseurs parmi ses anciens amis, ses compagnons de vie et de plaisir. De ce côté se trouvaient, au contraire, les haines envieuses, les froides amitiés, les lâches défections. La sympathie était plus

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

franche, plus générale, en dehors du cercle où il avait brillé. Les gens que les succès du vicomte d'Angles n'avaient pu froisser dans leurs intérêts ni dans leur amour-propre se laissaient facilement prendre à l'attrait de sa bonne grâce parfaite, de sa bienveillance élégante, de son aimable figure. On lui voulait réellement du bien, et l'on prenait son parti contre l'accusateur laid, avare, usurier émérite, que des affaires assez honteuses pour la plupart avaient souvent compromis avec la partie infime de la population, et qui venait précisément d'arracher à une malheureuse famille, ruinée par lui, les trente mille francs qu'il se plaignait d'avoir perdus. Mais au milieu de ces opinions divergentes, de ces émotions indécises, Max marchait la tête levée avec un tel courage, un tel dévouement; sa voix ferme et tendre proclamait si haut, en tous lieux, l'innocence de son frère ; il luttait avec une énergie si passionnée contre les difficultés, les obstacles, les dangers qui l'entouraient, qu'autour de lui le monde arrêtait respectueusement ses chuchotements perfides et que, contre-balançant à lui seul tous les mauvais vouloirs, il maintenait l'opinion publique en faveur de son frère. Si cette noble et franche affection fraternelle ne parvint pas à enlever de tous les esprits le doute et le soupçon, elle acquit du moins au jeune avocat une admiration et une bienveillance universelles.

L'émotion qu'excitait cette étrange affaire était donc générale, et chacun attendait avec impatience le jour où s'ouvriraient les débats. Pour beaucoup ce devait être un spectacle intéressant, pour quelques-uns une véritable et sérieuse émotion; pour Philippe, Jeanne et Max, c'était une crise terrible d'où sortirait la mort ou la vie.

Ce moment redoutable arriva enfin, et la ville entière sembla s'agiter dans une anxiété inexprimable. Dès le matin les abords du tribunal furent envahis par la foule, qui se précipita dans la salle aussitôt que les portes furent ouvertes. Aussi, quand Philippe entra pâle, mais tranquille, du moins en apparence, mille regards avides, qu'il n'évitait ni ne cherchait, s'attachèrent à lui. Il traversa la salle d'un pas ferme et, après avoir salué le tribunal, se dirigea vers le banc qui lui était destiné.

Il échangea alors un regard et un serrement de main avec Max dont l'œil brillant, l'air assuré, attestaient la courageuse confiance ; puis, semblant recueillir ses forces pour l'épreuve qu'il allait subir, il resta immobile sans daigner tourner les yeux vers l'auditoire agité qui l'entourait. Jeanne n'y était pas, il le savait. Il n'avait pas voulu la laisser affronter les terribles émotions de ces scènes douloureuses et il l'avait suppliée de ne pas lui ôter, par sa présence, la force qui lui était si nécessaire. Elle s'était résignée à lui obéir. Il livra donc, sans s'en inquiéter, sa physionomie et sa personne aux commentaires des curieux. Les gens qui l'avaient vu quelques mois plus tôt, dans toute la fleur de son élégante beauté, le trouvèrent changé. Ses cheveux noirs tranchaient par une ligne plus dure sur son front devenu d'une pâleur mate ; quelques rides s'étaient creusées sur ses joues et autour de ses yeux qu'animait le feu sombre de la fièvre ; ses lèvres contractées avaient perdu l'expression fière et joyeuse qui les entr'ouvrait autrefois. L'impression que sa vue produisit n'en fut que plus profonde et un murmure d'intérêt courut parmi la foule au moment où il se leva pour subir l'interrogatoire du président.

Il répondit aux questions d'usage sur son âge, son nom, sa profession, d'un accent si net et si ferme, que pas un des nombreux auditeurs ne perdit une seule de ses paroles. Mais quand on lui demanda ce qu'il avait fait dans la soirée du 4 mai, une imperceptible émotion fit légèrement trembler sa voix, il hésita un moment, un bien court moment, avant de répondre.

— J'avais passé la soirée chez une personne de ma famille, dit-il avec effort, et j'étais allé reconduire mon frère jusqu'à la porte de son logement; mais la nuit n'étant pas fort avancée, je me décidai à retourner au club que j'avais l'habitude de fréquenter, et j'y restai une couple d'heures.

— Ce club est situé dans la rue des Nobles?

— Oui, monsieur.

— Quelle heure était-il lorsque vous en sortîtes?

— Minuit, à peu près.

— Ne rencontrâtes-vous personne en retournant chez vous?

— Je rencontrai M. Dupont. Il m'accosta au coin de la rue des Nobles et me demanda si je n'avais pas trouvé un portefeuille qu'il venait d'égarer ; je répondis que je n'avais rien vu, et je continuai ma route.

— Vous avouez donc avoir passé, après M. Dupont, dans l'endroit où il avait laissé tomber son portefeuille?

— Je rencontrai M. Dupont marchant très-vite dans la direction de la rue des Nobles, dont je sortais. Je suppose donc qu'il avait dû la traverser avant moi, puisqu'il revenait sur ses pas. Mais bien d'autres personnes aussi peuvent l'avoir parcourue dans le temps qui s'est écoulé entre son passage et le mien.

— C'était bien réellement dans la rue des Nobles que M. Dupont avait perdu son portefeuille. Il l'y a retrouvé. Seulement, les trente mille francs de valeurs qu'il aurait dû contenir avaient disparu. Comment expliquez-vous ce fait qu'un gant, découvert par M. Dupont auprès de son portefeuille, fait exactement la paire avec cet autre gant saisi le lendemain chez vous?

— Je ne cherche point à l'expliquer. Cette circonstance me semble n'avoir aucune valeur. Beaucoup de personnes portent des gants de même grandeur et de même couleur, et j'en avais chez moi un si grand nombre, qu'il était facile d'en rencontrer un allant avec celui-ci. D'ailleurs, j'aurais en passant laissé tomber mon gant, comme M. Dupont son portefeuille, que ce ne serait pas, je pense, une preuve que je me fusse arrêté dans cet endroit.

— Mais cette enveloppe de lettre retrouvée également parmi vos papiers, et qui porte l'adresse de M. Dupont, comment expliquez-vous sa présence chez vous et la coïncidence étrange qui fait qu'une enveloppe semblable renfermait, d'après la déposition de M. Dupont, les billets de banque qui lui ont été soustraits?

— J'ai été fort surpris moi-même de cette circonstance, et j'ai peine à comprendre la manière dont ce papier est entré chez moi, à moins que ce ne soit comme ayant enveloppé quelque petit objet de toilette ou de parure qui m'aurait été envoyé par un marchand en relation d'affaires avec M. Dupont.

— C'est peu probable, car l'enveloppe a été visiblement décachetée et par conséquent remise à celui à qui elle était adressée. Nous aurons à revenir sur cette circonstance, lors de l'audition des témoins. Mais, avant d'y arriver, veuillez nous dire si, depuis quelque temps, vous n'avez pas joué et perdu des sommes considérables, notamment à votre club?

— Il est vrai que je me suis laissé entraîner à jouer fort gros jeu ; mais toutes mes dettes de cette nature avaient été payées avant la fin d'avril, et je ne crois pas qu'on puisse m'en découvrir de postérieures à cette époque.



— Cependant, il a été constaté que les emprunts faits par vous avant ce moment, et qui embarrassaient votre fortune, ne vous semblaient pas suffisants ; car, le 4 mai précisément, vous avez cherché à vous procurer une nouvelle somme dont vous n'avez pas avoué le montant, tout en ne niant pas qu'elle n'atteignît un chiffre fort élevé. La personne à qui vous vous adressiez vous refusa, et vous vous emportâtes jusqu'à la menacer, en lui disant que son refus vous jetterait dans le désespoir.

— Je prévoyais dans ce moment de fortes dépenses que les circonstances devaient m'imposer, et j'étais blessé du ton avec lequel on me refusait. Les dettes qui chargeaient ma fortune, sans l'absorber tout entière, comme on l'a dit faussement, auraient été sans peine acquittées avec les faciles économies de quelques années.

Le président fit encore à Philippe deux ou trois questions insignifiantes, avant de terminer un interrogatoire qui produisit dans le public des impressions fort diverses. Les uns s'étonnaient de la faiblesse des preuves sur lesquelles on avait osé arrêter un homme comme M. le vicomte d'Angles; les autres paraissaient inquiets et surpris de ne l'avoir pas vu les réfuter toutes victorieusement. Quant à l'accusé lui-même, il sembla délivré d'un grand poids ; l'expression de sa figure devint plus calme, et ses joues s'animèrent d'une légère rougeur.

M. Dupont comparut ensuite. Il raconta comment, étant sorti fort tard de la maison où l'on venait de lui remettre trente mille francs en billets, il avait cru déposer son portefeuille dans sa poche, et l'avait laissé tomber ; comment, s'étant bientôt aperçu de cette perte, il était revenu précipitamment sur ses pas, et ayant rencontré au tournant de la rue M. d'Angles, l'avait abordé en lui demandant s'il n'aurait pas trouvé le portefeuille perdu. Il insista beaucoup sur le trouble évident de M. d'Angles et la précipitation avec laquelle il s'était éloigné après avoir répondu négativement. Cependant ces circonstances n'avaient pas frappé M. Dupont aussi vivement au moment même que lorsque, après avoir retrouvé son portefeuille vide, et un gant d'homme à côté, il se rappela avec surprise que M. d'Angles avait une main dégantée. Il était allé, dès le lendemain matin, faire sa déposition au procureur du roi, en ne cachant aucun de ces faits et des soupçons qu'ils avaient excités dans son esprit, et il avait obtenu, mais non sans peine, ajoutait-il, que des perquisitions fussent faites au domicile de M. d'Angles.

Le témoin appelé fut alors le procureur du roi ; sa position dans l'affaire l'avait forcé d'abandonner son siége à son substitut. Il déclara que les soupçons de l'usurier lui avaient paru tout d'abord encore plus insensés qu'odieux. C'était, dit-il, pour les faire tomber entièrement qu'il avait consenti à accompagner M. Dupont chez le vicomte d'Angles,. afin d'obtenir de celui-ci des explications catégoriques.

— M. Dupont, continua le magistrat, parut ravi de cette concession de ma part et nous convînmes de l'heure à laquelle nous nous retrouverions tous deux chez M. d'Angles. Soit que je me fusse trop hâté, soit que M. Dupont se trouvât en retard, j'arrivai avant lui, et je fus introduit dans la chambre de M. d'Angles. Cette circonstance me contrariait un peu, car je ne pouvais expliquer le sujet de ma visite avant l'arrivée de M. Dupont, qui semblait déjà se défier de ma partialité. J'entrai néanmoins, et je fus frappé de l'air défait de M. d'Angles, des alternatives de profond abattement et d'agitation qui se succédaient chez lui ; ses manières étaient tout à fait changées, et j'avais cru, en entrant, le voir tressaillir à mon nom ; mais ma surprise alla presque jusqu'à la consternation lorsque, en promenant mes regards autour de la chambre, j'aperçus cette enveloppe de lettre à l'adresse de M. Dupont jetée sur la table à côté de ce gant dont la couleur et la forme se rapportaient à celui que M. Dupont m'avait montré. Dans ce moment, on annonça ce dernier ; M. d'Angles, que je regardais fixement, devint d'une pâleur livide, et si tremblant, qu'il fut obligé de s'appuyer au marbre de la cheminée pour ne pas tomber.

Je l'interrogeai alors avec plus de persistance et moins de ménagements que je n'en avais d'abord l'intention, et ses réponses embarrassées furent loin de me satisfaire. Cependant je ne voulus point brusquer les choses. Sachant bien que ni les intérêts de l'accusateur, ni ceux de la justice ne souffriraient d'un retard mis à l'arrestation du prévenu, je me retirai emportant, avec le consentement de M. d'Angles, et sous une enveloppe cachetée de son sceau et du mien, le gant et l'adresse de lettre. J'espérais, je l'avoue, que les renseignements pris par la justice sur la vie et les habitudes de M. d'Angles pourraient encore le mettre au-dessus de l'accusation qui le menaçait. Il n'en fut rien. Joueur effréné et malheureux, ses pertes, habilement dissimulées jusque-là, avaient tellement entamé sa fortune, que la moindre dette nouvelle devait amener un éclat et une catastrophe. L'on savait qu'un joueur connu, M. de Javerlac, lui réclamait encore, il y avait peu de jours, une forte somme, dont on ne connaissait pas le chiffre exact. Il est vrai que M. de Javerlac venait de partir pour le Havre, d'où il avait dû s'embarquer pour les colonies ; mais on ignore comment M. d'Angles est parvenu à le satisfaire. Enfin les recherches de la justice mirent tout à coup à découvert une position si embarrassée, position que des circonstances particulières compliquaient encore de projets de mariage prochain, que la chute de l'accusé devant la tentation devint probable, et je ne pus refuser de le faire arrêter.

Telle fut cette déposition, la plus sérieuse, la plus importante de la cause. Le procureur du roi y ajouta encore quelques détails qui tous vinrent en appui à l'accusation, dont les preuves, d'abord si futiles, acquéraient une gravité inattendue. Un sombre silence régnait dans l'auditoire, et Philippe ne put s'empêcher de jeter un regard troublé sur ces visages sévères qui exprimaient maintenant, à ce qu'il lui semblait, la défiance et le mépris; puis il se retourna vers son frère, comme pour implorer un appui, un encouragement. Max lui-même semblait inquiet. Cependant, il eut encore pour Philippe un sourire et un regard fortifiants; mais bientôt il se détourna et donna toute son attention aux dépositions des témoins à charge. Ceux-ci n'avaient rien de bien nouveau à dire, et la répétition fréquente des mêmes accusations finit par les affaiblir au lieu de les fortifier. Elles semblèrent, en passant par tant de bouches, devenir plus vagues et moins saisissantes. Max trouva moyen de faire ressortir certaines contradictions entre les gens qui prétendaient que Philippe était accablé de dettes et ceux qui avouaient avoir été payés par lui à la première réquisition. L'impression générale semblait donc être moins défavorable à Philippe au moment où le tribunal passa à l'audition des témoins à décharge. Les dépositions de ceux-ci augmentèrent naturellement l'intérêt qu'on portait à l'accusé.

A mesure que ses obligés et ses nombreux amis venaient témoigner devant la justice de la délicatesse de ses procédés, de l'estime générale dont il était entouré, un revirement se faisait dans les esprits les plus pré-



venus, et, même en avouant que tout n'était pas bien expliqué, on était généralement persuadé qu'une condamnation devenait improbable. Il était impossible de trouver l'emploi que Philippe aurait fait des trente mille francs qu'on l'accusait de s'être appropriés; une somme insignifiante avait seule été découverte chez lui, et Max établit victorieusement cette circonstance tout à fait décisive. Rassuré, animé par les résultats qu'il avait déjà obtenus, confiant dans la bonté de sa cause, l'ardeur de son affection et la conscience secrète de son talent, le jeune avocat voyait approcher avec satisfaction le moment où sa parole courageuse ferait rendre justice à son frère, en écrasant ses accusateurs. Un billet, tracé à la hâte, alla faire partager à Jeanne cette heureuse confiance, et, à la sortie de l'audience, les plaidoiries ayant dû être remises au lendemain, Max courut lui-même chez Mme de Sussac porter à ces dames le compte rendu de la journée. Ces tendres attentions aidèrent puissamment la jeune fille à supporter les poignantes anxiétés de ces terribles heures d'attente et d'angoisses, et elle vit venir avec plus de calme la journée décisive du lendemain. Deux personnes cependant conservaient, en dépit de la marche heureuse que semblait prendre l'affaire, une physionomie grave et soucieuse : l'une était Philippe lui-même, l'autre le président du tribunal. Ce dernier, malgré son impartialité rigide, ne pouvait cacher à des yeux clairvoyants le fond de sa pensée. Quant à Philippe, la sourde agitation à laquelle il était en proie grandissait de minute en minute. Une souffrance cruelle, domptée par sa volonté énergique, mais qu'il ne réussissait pas à dissimuler entièrement, le dévorait, et chaque heure, en passant, faisait subir à ses traits un changement plus sinistre. Cependant il refusait de s'avouer malade, il se disait seulement brisé par la torture morale qu'il subissait. Le second jour des débats le retrouva plus pâle, plus défait que la veille, mais affectant plus de calme et de fermeté que jamais. Il rassura d'un regard Max effrayé par l'impression brûlante de sa main, et se prépara à écouter le réquisitoire du substitut du procureur du roi. Celui-ci était un tout jeune homme qui, enchanté de paraître dans une cause à laquelle la ville entière s'intéressait, chercha à profiter de l'occasion pour déployer tout son talent. Son discours, long, diffus, maladroit presque toujours, brutal souvent, pénible à entendre pour l'accusé, lui fut en résultat plutôt favorable que nuisible. Max répondit avec un talent, une vivacité de conviction, une force de logique et une adresse de discussion qui remuèrent tous les cœurs et ramenèrent, pour le moment, tous les esprits au même avis. Philippe, les yeux fixés sur son éloquent défenseur, semblait puiser dans ses paroles un reflet de sa courageuse énergie, et l'on vit encore une fois son œil abattu briller du feu qui l'animait jadis.

L'écho des dernières paroles de Max résonnait dans la salle, et le silence profond qui avait régné pendant tout son discours durait encore sous l'empire de l'émotion qu'il avait fait naître, lorsque le président prit la parole. Il annonça d'une voix grave qu'au lieu de clore les débats il se trouvait obligé de porter à la connaissance du tribunal un nouvel incident qui venait de se produire et changeait singulièrement la face des choses. Une lettre à l'adresse de M. d'Angles venait d'être saisie à la poste.

— Elle est de M. de Javerlac, continua le magistrat, et contient ce passage remarquable sur lequel M. d'Angles devra s'expliquer : « Les vingt-sept mille francs que vous m'avez remis si tard la veille, ou plutôt de si bonne heure, le jour de mon départ, mon très-cher, ne m'ont pas fait grand profit, je dois vous l'avouer. Le valet de pique a emporté ce que le valet de trèfle m'avait valu, et je me repens fort de vous avoir tant pressé pour cette somme; cela vous a contrarié sans me profiter, comme vous le voyez. Mais au diable les regrets ! les écus ne valent pas un soupir. J'espère bien qu'à l'heure qu'il est vous aurez bravement pris votre parti d'une situation que vous voyiez vraiment trop en noir lorsque je vous ai quitté. Vous êtes, selon toute probabilité, l'heureux époux de cette jolie fille dont vous juriez si dramatiquement de vous séparer à jamais. C'eût été, en propres termes, jeter le manche après la cognée, ce qui ne va pas à un homme comme vous. »

Cette lettre, ajouta le président, explique d'une façon inattendue l'emploi que l'accusé aurait fait de la somme dérobée à M. Dupont, et c'est à ce sujet que je dois l'interroger de nouveau.

De quelle façon, monsieur d'Angles, vous êtes-vous procuré la somme remise par vous à M. de Javerlac?

Philippe essaya de se lever pour répondre à la question qui lui était faite, mais la foudre tombée à ses pieds eût sans doute moins bouleversé ses facultés morales et physiques que la lecture de cette lettre fatale. Deux fois il retomba sur son banc, et ce ne fut qu'en saisissant de sa main crispée le dossier d'un siége qu'il parvint à se maintenir sur ses jambes tremblantes. Des gouttes de sueur perlaient sur son front livide et ses lèvres, nerveusement agitées, semblaient ne pouvoir qu'à peine donner passage à des paroles entrecoupées. Il demanda à voir la lettre de M. de Javerlac. Le président la lui fit remettre; mais il était évident que les yeux obscurcis du malheureux ne pouvaient déchiffrer cet écrit accusateur. Il passa à plusieurs reprises la main sur son front, et quand le président lui demanda s'il prétendait contester l'authenticité de cette lettre, il ne put que secouer la tête négativement.

— Je vous répéterai donc ma question : comment vous êtes-vous procuré les vingt-sept mille francs que M. de Javerlac dit avoir reçus de vous?

— Je... j'aurais là-dessus quelques éclaircissements à donner, répondit Philippe en hésitant et d'une voix à peine intelligible... mais... mais... la fièvre, contre laquelle je lutte depuis deux jours, me laisse à peine la liberté de mes pensées et la force de parler. Je crains qu'il me soit impossible de résister plus longtemps au mal que je souffre.

Il se laissa retomber sur son banc en finissant de parler, et la pâleur de son visage, l'altération de sa physionomie étaient telles que l'on dut croire à la vérité de ses paroles. Un médecin appelé n'hésita pas à déclarer que l'état de santé de l'accusé devait le rendre incapable de soutenir un plus long interrogatoire. Le président remit au lendemain la continuation des débats et permit à Philippe de se retirer. Cet incident avait causé dans l'auditoire une vive émotion. La plaidoirie de Max venait d'enlever tous les suffrages, de rassurer les amis incertains, de réduire les ennemis au silence, et tout à coup les doutes, les méfiances, soudainement réveillés, grandissaient et se changeaient presque en une fatale certitude. La foule s'écoula au milieu du bourdonnement confus des conversations animées, et de vives discussions s'établirent parmi les groupes formés au dehors du palais.

Mais celui sur lequel ce qui venait de se passer avait produit l'effet le plus terrible, était Max d'Angles. Le silence gardé envers lui par son frère sur ses relations

avec M. de Javerlac, le trouble de Philippe, ses réponses balbutiantes, tout avait dû faire luire aux yeux du jeune avocat une douloureuse lumière. Puis quand Philippe avoua enfin les souffrances qui, depuis deux jours, le minaient sourdement; quand le médecin vint confirmer par ses paroles la gravité de la maladie, un autre sentiment d'effroi s'éleva dans le faible cœur de Max, et son esprit troublé retomba tout à coup des hauteurs de sa noble confiance, de son ardent espoir, dans un abîme de doute et d'angoisses. Pâle et muet sur son banc, il laissa Philippe se retirer, sans oser le suivre autrement que d'un regard douloureux qui ne put rencontrer celui de son frère. La salle était à moitié vide lorsque, revenant à lui, il sortit précipitamment. Une fois dans la rue, il s'arrêta et hésita. Jeanne l'attendait. C'était à cette même heure qu'il devait se rendre chez elle pour lui porter, il le lui avait fait espérer, la nouvelle de l'acquittement, de la réhabilitation complète de celui qu'ils aimaient. Irait-il lui raconter ce qui s'était passé? son triomphe d'un instant et le coup de foudre qui venait de renverser toutes ses espérances, en remplissant son âme de doutes navrants? Non! cela ne se pouvait. Max courut chez lui, traça à la hâte quelques lignes tremblantes où il annonçait la remise de l'audience et l'impossibilité de prévoir le résul-

Le procureur du roi chez Philippe et le vieil usurier. Dessin de Godefroy Durand.

tat de l'affaire, les envoya à Jeanne, puis se rendit à la prison. On refusa de le laisser entrer chez Philippe, le médecin ayant défendu toute visite qui pût émouvoir le malade. Max insista si énergiquement sur son double titre de frère et de défenseur, que le concierge crut devoir aller prendre de nouveaux ordres; mais à son retour, il déclara au jeune avocat que le malade lui-même demandait qu'on le laissât seul. Max rentra chez lui le cœur brisé, la tête en feu, accablé, désespéré. Pendant toute la nuit, nuit horrible de crainte, de honte et d'amertume, il resta debout, comptant les heures, les minutes qui passaient lourdement sur lui, et qui creusaient sur son cœur et son front les traces profondes laissées ordinairement par de longues années de misère. Depuis l'instant où Philippe avait affirmé son innocence, l'esprit de Max n'avait pas vacillé dans sa noble confiance. Il ne s'était pas permis une hésitation, un doute. Maintenant encore, se révoltant contre l'amère conviction qui lui envahissait le cœur, tantôt il se courbait, accablé sous ce crime qui le déshonorait aussi bien que Philippe; tantôt il attribuait à la maladie, à une maladie dangereuse, mortelle peut-être, le trouble de ce frère si passionnément aimé, et qui refusait jusqu'à ses soins, son dévouement aveugle. Puis il interrogeait l'horloge inexorable, ce ciel où les étoiles pâlis-

saient trop lentement, et cherchait à calmer l'inquiétude qui le dévorait en arpentant sa chambre avec une folle agitation, sans pouvoir parvenir à fixer les pensées qui tourbillonnaient dans sa tete, où la fièvre semblait aussi s'allumer. A la fin de la nuit un court sommeil calma, pour un instant, l'agitation terrible du jeune homme. Lorsqu'il se réveilla, le soleil était levé, et, quoiqu'il fût à peine l'heure de se rendre à la prison, Max y courut à la hâte. On lui répondit cette fois que Philippe dormait, qu'il avait passé une nuit agitée, qu'il avait longtemps écrit, et qu'il avait demandé instamment qu'on le laissât reposer jusqu'à l'heure de l'audience.

Max se retira plus troublé que jamais. Philippe avait écrit! A qui? Peut-être à Max lui-même. Mais pourquoi choisir cette manière de communiquer avec lui? Il avait donc à lui avouer ce qu'il n'aurait osé lui dire face à face! Il rentra chez lui et attendit. Mais rien ne vint éclaircir des doutes cruels, et force lui fut de se rendre à l'audience sans prévoir ce qui devait s'y passer. Au moment de sortir ses regards tombèrent par hasard sur une glace, et il fut frappé du désordre de ses vêtements et du changement de son visage.

— Cela ne doit pas être, se dit-il, on pourrait tirer de mon trouble des inductions fâcheuses contre l'accusé... Mon devoir est de le défendre jusqu'à la fin. Je ne suis pas seulement son frère, je suis son avocat.

Il donna quelques soins à sa toilette, chercha à faire prendre à ses traits une expression plus calme et se rendit au tribunal. La salle était pleine. Les juges entrèrent peu d'instants après l'arrivée de Max; mais Philippe ne paraissait pas. Le président semblait attendre quelque message important, l'auditoire s'agitait. Les juges parlaient entre eux, les avocats causaient et riaient pour faire passer le temps, et Max cloué sur son banc, le front pâle, les yeux baissés, continuait sa torture de la nuit, et sentait pour la première fois le poids de ces regards curieux que la foule impose aux coupables comme une expiation.

Enfin un huissier vint parler au président, et celui-ci prit aussitôt la parole au milieu d'un mouvement de vive attention.

Il annonça qu'on lui avait remis, à son arrivée au palais, une lettre de l'accusé; mais que, avant d'obtempérer à sa prière et de donner lecture de ses aveux, il avait dû faire constater l'état de santé dans lequel se trouvait M. d'Angles. Le médecin de la prison, mandé à cet effet, allait être entendu par le tribunal

Le docteur fut introduit; il déclara que M. d'Angles, en proie à un fièvre ardente, était non-seulement hors d'état d'être transporté au palais, mais qu'un interrogatoire, une émotion vive mettraient sa vie en danger, la lettre qu'il avait écrite dans la nuit ayant été suivie d'une crise terrible qui évidemment avait épuisé ses dernières forces. D'après cette déclaration, le président dut donner lecture de la lettre de M. d'Angles.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le président,

« Il m'eût peut-être été possible encore d'expliquer d'une manière plausible ce qui s'est passé entre moi et M. de Javerlac dans la nuit du 5 mai, mais ma tête et mon cœur se refusent également à tenter ce dernier effort. Je suis coupable! et cet aveu terrible me paraît moins douloureux que le rôle soutenu par moi depuis trois jours. Il a usé mes forces au point de me faire espérer une prompte fin à mes souffrances. Je ne dis point ceci pour exciter la pitié, ni pour obtenir un délai, mais afin d'expliquer pourquoi j'ai consigné mes aveux dans une lettre, au lieu de les porter moi-même au tribunal. Je désire, au contraire, qu'il soit passé outre aux débats, et que mon jugement soit prononcé le plus tôt possible.

« Le portefeuille de M. Dupont est véritablement tombé entre mes mains dans la soirée du 4 mai. En l'ouvrant, pour savoir à qui il appartenait, je trouvai l'enveloppe d'une lettre portant le nom de M. Dupont, mais en même temps les billets de banque qu'elle contenait frappèrent mes yeux. J'étais dans une position terrible. M. de Javerlac me menaçait d'un éclat qui devait ruiner mes plus chères espérances. Je cédai à la tentation en me promettant de prendre dès le lendemain des mesures pour réparer ma faute, et, après m'être emparé des trente mille francs, je laissai retomber le portefeuille. A peine avais-je fait quelques pas que je rencontrai M. Dupont; il me demanda si j'avais vu son portefeuille, je répondis : Non! et dès ce moment je fus perdu.

« Je me rendis au club où M. de Javerlac passait la plus grande partie de ses nuits. Je l'attendis à la sortie, je lui remis la somme que je lui devais, et je rentrai chez moi bouleversé de ce que je venais de faire. Cependant j'espérais encore pouvoir m'acquitter envers M. Dupont. La visite de M. le procureur du roi et mon arrestation m'ôtèrent cette espérance, je me sentis à la merci complète des événements, et je me laissai emporter par eux sans essayer de leur résister.

« Je ne crois pas, monsieur le président, avoir rien de plus à ajouter. Tout le reste vous est connu ou s'explique de soi-même. Jusqu'à aujourd'hui je n'ai confié à personne mon coupable secret, pas même au défenseur éloquent et dévoué qui a ému vos cœurs en plaidant pour moi, et qui m'a imposé par sa généreuse confiance et ses nobles paroles un supplice plus cruel qu'il n'est au pouvoir de mes juges de m'en infliger. Je ne demande ni pitié, ni ménagements, et je reconnais d'avance la justice de l'arrêt qui me frappera. »

Un silence de mort avait régné dans l'auditoire pendant cette lecture. Les derniers mots de la lettre de Philippe ramenèrent l'attention sur Max, et tous les regards se tournèrent vers lui. Le malheureux jeune homme avait courbé son noble front, souillé par la faute de celui qu'il aimait le plus au monde; son visage était plongé dans ses deux mains, et le tremblement convulsif qui les agitait ne trahissait que trop les angoisses qu'il eût voulu cacher à tous les yeux. Un murmure de sympathique pitié courut dans la salle, et Philippe, protégé de nouveau par l'affection de son frère, se trouva entouré de l'intérêt dû à celui qui avait su se faire tant aimer. Le substitut se leva pour requérir une condamnation inévitable; mais il le fit avec des ménagements que lui imposait, peut-être malgré lui, l'aspect d'une si grande douleur. Le sévère président lui-même, qui, depuis le commencement des débats, semblait avoir une conviction intime de la culpabilité de l'accusé, et qui, jusque-là, ne s'était pas départi de sa froide austérité, ne put empêcher l'émotion de l'auditoire de le gagner, et ce fut d'une voix adoucie par ce sentiment involontaire qu'il demanda à Max s'il n'avait rien à dire en faveur de son client. Max écarta alors ses mains glacées et se leva pâle comme la mort, mais ferme et courageux encore. Son regard, profondément triste, se tourna vers les juges avec une expression douloureuse et calme à la fois. Fidèle jusqu'à la fin à son devoir comme avocat et à son amour fraternel, il prit la parole d'une voix distincte quoique émue. Il demanda aux juges d'adoucir la peine en faveur des aveux complets du cou-



pable et, puisqu'on acceptait dans sa confession tout ce qui pouvait l'accuser, de croire aussi à l'intention qu'il avait eue de réparer sa faute. Il trouva encore des paroles touchantes, des phrases simplement éloquentes en faveur de son frère; puis, quand il eut fini de parler, il retomba épuisé sur son banc et replongea dans ses mains sa tête brûlante. Les dernières formalités s'accomplirent sans qu'il parût voir ou entendre ce qui se passait. Le prononcé du jugement même ne le tira pas de sa torpeur. Philippe était condamné, mais non au maximum de la peine, et l'intérêt inspiré par Max semblait avoir eu son influence sur l'esprit des juges.

Lorsque tout fut fini, le jeune avocat se leva. Il traversa lentement la foule qui s'écartait devant lui. Il ne cherchait pas à éviter les regards qui le suivaient; son esprit semblait accablé sous une impression trop profonde pour qu'il pût accorder son attention à ce qui l'entourait. Il se rendit d'abord chez Jeanne. Il sentait que c'était à lui encore que revenait le devoir de porter à la jeune fille ce dernier et terrible coup. Il chercha de tout son pouvoir à adoucir l'effet de ce qu'il avait à lui apprendre; il n'y réussit qu'en partie et la laissa brisée par un désespoir profond. De là il se rendit à la prison... La réponse fut la même que la veille et le matin : Philippe était fort mal et refusait de voir son frère.

Cette persistance de la part de Philippe à le repousser loin de lui, la douloureuse pensée de savoir son frère malade, mourant peut-être, et de ne pouvoir par sa tendresse et ses soins adoucir le désespoir qui tuait celui qu'il aimait tant, vainquirent enfin le courage du pauvre Max. Il courut se renfermer chez lui, et là, loin des regards de tous, il s'abandonna sans contrainte à l'amertume poignante qui débordait de son cœur flétri à jamais dans toutes ses espérances, tous ses sentiments, tout son légitime orgueil.

Pendant trois jours, le jeune avocat se présenta vainement à la porte de cette prison inexorable, qui semblait glacer sous ses froides voûtes non-seulement le sang et la vie de Philippe, mais encore son cœur si tendre autrefois. Et toujours on répondait à Max que la maladie faisait d'effrayants progrès, que le danger augmentait... Désespéré enfin, fou de douleur et d'inquiétudes, Max essaya de faire parvenir jusqu'à Philippe la prière désolée qu'il adressait tous les jours à ses gardiens. Il lui écrivit quelques lignes pleines de supplication et de tendresse, et attendit, le cœur saisi, le résultat de cette dernière tentative. Le concierge, en revenant, lui fit signe de le suivre. Philippe avait lu la lettre, une larme avait mouillé sa paupière, et il avait donné l'ordre de lui amener son frère. Au moment où Max entra, le prisonnier leva vers lui ses yeux mourants, tendit avec hésitation sa main tremblante, puis, la sentant mouillée par les larmes brûlantes de son frère, il tourna la tête vers la muraille en demandant à Dieu de le faire mourir. Dieu n'exauce pas toujours ces égoïstes prières. Philippe ne devait pas si vite échapper au douloureux sort qu'il s'était fait à lui-même. Peut-être les soins dévoués de Max contribuèrent-ils puissamment à sa guérison, peut-être sa jeunesse triompha-t-elle du mal physique causé par le désespoir; mais ce désespoir lui-même ne se guérit pas. A mesure que ses forces revenaient, le malheureux jeune homme sentait plus vivement toute l'amertume de sa position. Max, lui-même, ne le voyait pas sous un aspect si terrible, et ne comprenait pas dans toute leur étendue les tortures morales endurées par Philippe. Pas une fois le nom de Jeanne ne sortit des lèvres de celui-ci, et comme, un jour, Max, dans l'espoir de tirer de sa torpeur cet esprit, autrefois si brillant, se hasardait à parler de la jeune fille, il fut effrayé de l'expression avec laquelle Philippe lui dit, en lui serrant fortement le bras :

— Qu'elle m'oublie! au nom de Dieu, qu'elle m'oublie!

Et il retomba dans le sombre engourdissement où il passait sa vie. On ne l'entendit, pendant cette période de temps, exprimer qu'un seul désir, c'était celui d'aller subir sa peine loin de la ville qui avait vu son heureuse jeunesse. Ce souhait fut exaucé. Un air plus doux étant recommandé par les médecins comme nécessaire à la guérison parfaite du prisonnier, les magistrats, que mille circonstances intéressaient en faveur de Philippe, consentirent facilement à le faire transporter dans une ville du Midi où tous les soins possibles lui furent prodigués.

Lorsque la nouvelle de son départ fut connue, Jeanne demanda à le voir. Depuis longtemps elle en avait le douloureux désir, et Max lisait cette pensée dans son cœur; mais il n'osait la lui laisser exprimer, effrayé qu'il était d'en parler à Philippe. Cette fois il fallut bien lui soumettre la prière de la jeune fille. Philippe l'écouta avec une émotion profonde; il sembla sur le point de céder à la cruelle et enivrante tentation qui lui était présentée; puis, passant sa main sur son front mouillé de sueur, il répondit :

— Non... cela ne se peut.... Je dois être mort pour elle.... Je ne la reverrai plus dans ce monde.

Il partit. Max resta à *** quelque temps encore, pour mettre ordre à ses affaires et réaliser sa fortune; puis, lui aussi, il quitta pour toujours sa ville natale. Voulant sans doute rompre complétement avec tout son passé, il n'y conserva aucune relation intime, et ses anciens amis apprirent tout à fait par hasard que Philippe avait succombé, en prison, à une maladie de langueur, au moment même où il allait se trouver rendu à la liberté. On ne sut ce que Max était devenu.

Je l'aurais toujours ignoré si, une dizaine d'années plus tard, flânant aux Tuileries, dans cette belle allée qui chaque jour offre à l'œil charmé un vivant parterre de beaux et joyeux enfants, je n'avais pas été frappé de la charmante figure d'un jeune garçon de sept ans environ. Il jouait avec une douzaine de petits camarades qui semblaient avoir pour lui une soumission volontaire et enthousiaste. Les traits de ce petit dominateur me charmaient d'autant plus qu'ils éveillaient dans mon esprit des souvenirs confus. Je cherchais en vain à les éclaircir, lorsque le nom de Philippe, prononcé tout près de moi par une voix de femme, me fit tressaillir. Le bel enfant se retourna avec une vivacité joyeuse, et s'alla jeter dans les bras d'un monsieur et d'une dame, arrêtés à quelques pas. Cette fois, ma mémoire ne fut pas en défaut. A travers les changements amenés par les années, les chagrins, les souffrances, je reconnus Max et Jeanne. Je crois que Max me reconnut aussi. Il fit un mouvement vers moi, puis un coup d'œil jeté sur sa femme sembla le faire changer d'avis. Il se détourna et tous trois s'éloignèrent lentement. Le père et la mère tenaient entre eux le jeune Philippe, auquel ils n'avaient pas craint de donner ce nom chéri, qui devait parfois cependant exciter dans leurs cœurs des émotions dont ils ne pouvaient peut-être se confier ni la nature, ni la profondeur.

JULES D'HERBAUGES.



LES PRÉDICATEURS DE PARIS.

LE PÈRE FÉLIX A NOTRE-DAME. — L'OBÉISSANCE CHRÉTIENNE.

Nous avions promis, l'an dernier, de faire connaître le père Félix, l'illustre orateur de Notre-Dame, par quelques morceaux de ses conférences. Voici un des plus beaux passages de ses discours de cette année sur l'ÉDUCATION :

« Obéir, dans le sens littéral de ce mot, n'est pas se soumettre nécessairement à une puissance qui nous subjugue : c'est s'incliner librement sous le sceptre d'une autorité que nous reconnaissons. L'obéissance n'est pas une petite force qui cède à une grande force, la faiblesse qui ploie sous la puissance; c'est une volonté libre qui s'unit à une volonté supérieure; elle est un aveu volontaire de la supériorité qui commande et un hommage libre rendu à l'autorité légitime, ou du moins supposée telle par celui qui le rend; et parce que toute autorité légitime est une participation de l'autorité de Dieu, on peut dire que tout acte d'obéissance véritable est un acte harmonieux par lequel la volonté humaine se tourne vers son véritable pôle, c'est-à-dire vers Dieu, centre de toute autorité.

« J'ai regardé à tous les degrés de l'échelle sociale, j'ai cherché un homme qui n'obéît pas, je n'en ai pas trouvé. En bas, j'ai vu la multitude qui obéit et qui, quoi qu'elle fasse, ne pourra jamais qu'obéir, et qui, alors qu'elle n'obéit pas, ressemble à une mer en furie qui menace de dévorer la terre. Plus haut que les masses populaires, j'ai vu le capitaine qui obéit, le magistrat qui obéit, le fonctionnaire qui obéit; j'ai vu tous ceux que dans la société on appelle des chefs, des supérieurs, des commandants, obéir encore plus qu'ils ne commandent. Oui, tous ces hommes placés sur les hauteurs d'où ils dominent les autres, et qui sembleraient ne devoir respirer dans ces régions sublimes que l'air libre de l'indépendance, tous je les ai vus soumis eux-mêmes à des ordres qui les enchaînent et à des servitudes qui les tiennent captifs, plus enchaînés et plus captifs que ce peuple qui leur obéit et fait leur volonté. Que dis-je? celui-là même qui, debout, au plus haut sommet social, tient dans sa main la destinée des hommes et le gouvernail des choses, celui-là même, il faut qu'il obéisse. S'il veut que sous son commandement tout s'abaisse et marche dans une inaltérable harmonie, il faut que ce commandement lui-même, relevant d'une autorité plus haute, obéisse, sans y manquer jamais, à l'inaltérable justice, et sa puissance, pour se faire obéir des hommes, n'a sa garantie efficace que dans sa fidélité à obéir lui-même à Dieu. Ainsi, l'obéissance est la loi de la vie, et, parce qu'elle est la loi de la vie, elle est et sera à jamais la loi de l'éducation. »

L'orateur peint ainsi le jeune homme élevé sans obéissance :

« Enfant, il a tous les défauts, moins les qualités du premier âge de la vie. Il n'a pas connu la discipline de l'obéissance volontaire. Devant lui l'autorité s'est abdiquée : le père s'est fait son *bon ami* et le maître *bon camarade;* il a commandé à son père et gouverné son maître. Le voilà, le mal élevé, qui a fait tout ce qu'il a voulu; regardez-le à dix ans, il est esclave et despote tout ensemble, esclave de lui-même et despote des autres; il inflige à tous la tyrannie de ses caprices; il est mutin, arrogant, fier, insolent, provocateur, irascible, furieux quelquefois jusqu'à la suffocation, car il faut un jour arriver à un refus; alors cet impuissant ne se contient pas; il éclate, il écume, il frappe à droite et à gauche tout ce qui lui résiste, même sur la matière, si la matière ne lui obéit et ne fait ce qu'il veut; il est méchant, il est féroce; vous diriez un sauvage.

« Que sera-t-il, adolescent?

« Voyez-vous déjà d'ici le jeune coursier plein d'ardeur et d'impétuosité, bondissant dans la prairie, captif et libre entre les barrières qui le protégent contre sa propre fougue? Impatient de sa captivité, il s'élance en rompant ses attaches par-dessus ses limites; il court, il bondit, il se précipite sans guide et sans frein à travers les espaces. Pris du vertige de sa nouvelle indépendance, sa tête se trouble et il ne sait où il va; il se heurte aux obstacles, il se déchire aux broussailles; il s'abat dans les ravins et les enfoncements, emporté par des écroulements soudains; là, il tombe harassé, haletant, brisé peut-être, sans pouvoir retrouver la liberté de ses mouvements. Il a voulu conquérir l'espace et la liberté, l'espace et la liberté ont conspiré contre lui. Voilà dans une image la jeunesse passionnée qui n'a pas connu ou qui a rejeté le frein modérateur de l'obéissance à l'autorité. Dominée par sa fougue, elle a voulu échapper à sa propre loi, et elle s'égare par tous ses mouvements; elle se fatigue dans une agitation stérile et une impétuosité dévorante, et puis elle s'affaisse, elle tombe épuisée, languissante, si tant est qu'elle meurt dégoûtée d'elle-même et de tout, après avoir jeté au souffle de ses désirs des trésors d'intelligence, d'amour et peut-être de génie !

« Que sera-t-il, parvenu à l'âge d'homme?

« Il a trente ans; c'est l'âge où les réalités se découvrent sous les illusions qui tombent. Ah! c'est alors surtout qu'il sent avec amertume la tromperie douloureuse de cette éducation qui l'éleva dans l'indépendance et pour l'indépendance ! il s'était dit : « Lorsque j'aurai trente ans, « à mon tour je commanderai. » Il croyait en effet qu'arrivé à la maturité de l'homme il n'aurait plus qu'à commander, et la nécessité d'obéir l'étreint de toutes parts. Il espérait tout dominer et s'imposer à tout; tout le monde s'impose à lui-même, et l'on dirait que tout conspire à lui donner des ordres, si ce n'est à lui donner des chaînes. Alors cet habitué de l'indépendance s'irrite de la nécessité d'obéir, de dépendre, de se soumettre. Jeune encore, déjà ses habitudes d'indépendance le rendaient misérable; qu'est-ce, lorsque ses dépendances venant à se multiplier avec ses relations, ses charges, ses fonctions et ses ambitions, il s'aperçoit que tout lui résiste, et se sent, selon le mot d'un auteur, *comme écrasé du poids de cet univers qu'il pensait mouvoir à son gré?* Bientôt il sent bouillonner dans son cœur la lave brûlante des haines sociales et des cupidités fratricides. Toute la société lui paraît à réformer, à bouleverser, à refaire, jusqu'à ce qu'il ait satisfait sa passion de commander et son horreur d'obéir. »

(Sténographié à Notre-Dame.)

PITRE-CHEVALIER.



LES SALUTATIONS.



Le salut du gentleman. Salut à l'anglaise.
Salut du parvenu et l'homme à parvenir. Salut du temps de Molière.
Dessin de Cham.

I

La vie, ce duel que nous soutenons contre le destin jusqu'à la mort, comme l'a dit Méry, n'est qu'une longue suite de témoignages de respect, de bienséance et de soumission!

L'auteur salue ses lecteurs d'une préface; l'orateur, ses auditeurs d'un exorde; les pauvres se découvrent devant les passants, les rois mêmes devant leurs sujets; les militaires portent la main sur le front et présentent les armes en signe de salut; les navires se pavoisent et font retentir l'espace du bruit de leurs batteries; les moines accueillent le jour en faisant monter au ciel leurs hymnes pieux; les chrétiens se prosternent devant l'autel, les païens devant leurs idoles, tous les hommes s'inclinent devant la mort.

Autant de nations, autant de variétés de salutations; le coup de chapeau et la révérence des Européens ont leur pendant chez tous les peuples; les uns se penchent jusqu'à terre, les autres s'abordent avec une pantomime toujours d'autant plus grotesque à nos yeux qu'elle est plus nationale chez eux.

Les salutations ont des nuances souvent indéfinissables; la distinction s'y révèle sous tous les habits, le caractère s'y reflète et s'y peint; l'homme impérieux et hautain conserve dans son attitude toute la roideur de son esprit, et le courtisan mesure la courbure de son échine à l'importance de la personne qu'il salue.

Le gentleman à la mode, le corps droit, le front négligemment penché ou légèrement ramené de côté, le pied en dehors, la jambe flexible, les coudes en arrière, la taille fortement cambrée, s'avance avec plus d'aisance

que de grâce, et, se plaçant avec son chapeau dans la position du soldat qui présente les armes, incline tout à coup la tête et croit passer pour un cavalier accompli.

Le sot vaniteux, d'après la judicieuse remarque de Petit-Senn, salue plus volontiers une connaissance en voiture qu'un ami à pied ; le parvenu ne salue personne; l'homme à parvenir salue tout le monde : les petits, afin qu'ils l'exhaussent; les grands, pour qu'ils puissent l'entraîner à leur suite dans les hautes sphères de la fortune.

La poignée de main britannique a fait le tour du monde; aujourd'hui, la révérence tend même à battre en retraite devant sa victorieuse rivale; on ne baise plus courtoisement les doigts délicats des dames, on les secoue familièrement, comme ceux du sportsman ou du soldat.

Du temps de Molière, l'étiquette du salut était plus scrupuleuse : on ne se présentait pas devant une dame de qualité comme devant la femme d'un manant; le Bourgeois gentilhomme qui veut saluer une marquise apprend, on s'en souvient, à faire d'abord une révérence en arrière, puis à marcher vers la dame de qualité avec trois révérences en avant, et enfin à se baisser jusqu'à ses genoux, à la troisième.

Jadis on avait l'affectation de la courtoisie, aujourd'hui on arrive à l'affectation de l'impolitesse. On s'envoie une phrase toute faite, que l'on ne remplacerait pas sans encourir une détestable réputation de recherche et d'afféterie ; notre *Comment vous portez-vous?* le premier mot de toutes les classes, est l'expression la moins élégante, la plus prosaïque qu'on puisse trouver, et pourtant comment jugerait-on le novateur qui, à l'imitation des Grecs antiques, aborderait ses amis en leur demandant quelle est leur philosophie? Que penserait-on d'une femme qui accueillerait les siens en s'informant uniquement de leurs sentiments et de leurs réflexions?

Aussi nos scrupules sont tels, sur ce chapitre, qu'une personne qui pénètre dans un salon est moralement obligée de tomber dans un gros lieu commun ; les habitudes font loi, et ne s'y soustrait pas qui veut.

En vain vous vous sentez capable de sortir de la voie toute tracée: vous pourriez trouver quelque phrase ingénieuse, quelque tournure élégante et gracieuse, au besoin même lancer spirituellement quelque impromptu fait et dûment préparé à loisir, — les usages sont là et commandent, il vous faut obéir.

Cependant, vous vous révoltez devant cette condescendance absurde qui vous pousse, vous, homme intelligent, à devenir sans cesse votre propre écho : vous craignez de répéter deux fois un trait d'esprit, et à plus forte raison une platitude. N'importe ! soumettez-vous, car la société vous pardonnerait de manquer d'esprit, mais jamais de manquer d'usage.

II

Socrate savait que la politesse n'est pas, comme l'a dit plus tard ironiquement Duclos, l'imitation des vertus sociales, mais le miroir de la distinction individuelle; il saluait indifféremment l'homme du peuple et l'archonte.

Un personnage gonflé de suffisance vient à passer, Socrate le salue; l'arrogant Athénien continue fièrement sa promenade et dédaigne de répondre d'un geste amical à celui devant qui se prosternait plus tard la postérité tout entière. Loin de témoigner le moindre ressentiment, le philosophe répond judicieusement à ses disciples, qui s'étonnaient de son indifférence :

— Mes amis, voudriez-vous que je me fâchasse contre cet homme, parce que je suis plus civil que lui?

Le chevalier William Goëls, gouverneur de la Virginie, croyait que l'on pouvait, sans déroger, saluer également les arrière-neveux de Japhet et de Cham. En cela, il était complétement opposé à ses administrés, qui se seraient fait un cas de conscience de rendre une marque de politesse à un pauvre enfant d'Afrique.

— Comment, chevalier, lui dit un orgueilleux Anglais, vous vous découvrez devant un nègre?

— Sans doute, répliqua Goëls, je regretterais toute ma vie qu'un esclave se montrât plus honnête que moi.

La science est, comme le monde, partout occupée; les érudits ont laissé peu de champs libres à de nouvelles investigations, et pourtant on n'a jamais fait, que nous sachions, l'histoire des saluts. Peu d'études offrent néanmoins plus de saisissantes remarques, plus de traits caractéristiques et singuliers que celle des salutations.

Lorsque les nations se civilisent, elles contractent les mêmes usages; les coutumes typiques tombent ou s'effacent, les nationalités s'affaiblissent, les vieilles inimitiés s'éteignent; les guerres ne sont plus que des querelles, la paix devient une nécessité; les mêmes lois régissent insensiblement les peuples d'origines les plus opposées; le progrès le veut.

Aujourd'hui, l'Europe revêt le même habit et salue avec le même chapeau ; il n'y a plus dans notre ancien monde qu'un seul homme.

Les Turcs et les Arabes, ces deux grandes figures de l'Orient, grandes malgré la décadence, abordent leurs semblables avec une majesté empreinte de ce mutuel respect que se refusent rarement les Orientaux ; ils portent la main droite à la hauteur des genoux, la relèvent majestueusement jusqu'au menton et la posent légèrement sur le front en prononçant avec gravité ces paroles : *Es salam aleikoum !* (Le salut soit avec vous!) *Sebak koum bel Khaïr !* (Dieu vous comble de biens le matin !)

Dans quelques régions de l'Orient, le musulman s'approche timidement des vieillards et leur touche religieusement la barbe; la barbe, cet ornement qui, chez les Arabes et les Persans, est l'objet d'une si grande vénération !

Celui qui a le malheur d'en être dépourvu est en butte à l'exécration publique. *Que la calamité s'abaisse sur ce visage imparfait!* s'écrient les musulmans en voyant un homme rasé. En revanche, ils prodiguent des louanges à ceux qui ont le visage paré d'une longue barbe : *Que Dieu*, disent-ils alors, *fasse tomber sur vous ses bienfaits comme une grosse pluie!* Les mendiants, pour s'attirer la compassion des passants, murmurent ces paroles : *Que Dieu veuille conserver votre barbe! Dieu veuille lui verser ses bénédictions!*

Les éloges et les compliments en vigueur en Orient sont d'une nature telle qu'ils courrouceraient, à coup sûr, les Européens, et principalement les Européennes qui voudraient les prendre au sérieux. L'Arabe compare les yeux d'une belle personne à ceux d'une gazelle, et lorsqu'un Persan veut témoigner son respect à une dame, il l'appelle *barbe blanche*, métaphore qui, en dépit de l'invraisemblance, caresse délicieusement les oreilles du beau sexe oriental. En effet, sur l'antique sol asiatique, la vieillesse a conservé ses priviléges. Honneur aux vénérables pères de la nation, aux grands voyageurs dans la vie! A vingt ans, le musulman n'est rien, parce que son savoir est nul; à soixante ans, l'expérience a rendu son âme forte, son esprit prévoyant et sa mémoire féconde en récits. Comparer une jeune fille à un vieillard, c'est lui

supposer un grand cœur, une âme vigoureuse, un esprit sûr et une riche imagination.

Dans l'extrême Orient, la génuflexion est érigée non-seulement en coutume, mais en principe; les courbettes et les délations sont le fond du système gouvernemental du Céleste Empire.

Les neuf rangs de mandarins se rendent des hommages proportionnés à leur classe. Un mandarin à globule de corail a la préséance sur un mandarin à globule de cristal, qui lui-même a le droit de tyranniser et de mettre à ses pieds un mandarin à globule d'or.

Deux gouverneurs de province qui se rencontrent se saluent en plusieurs poses et attachent la plus haute importance à ne pas dépasser les limites de l'étiquette. Un mandarin de première classe, par exemple, ne doit saluer un mandarin de deuxième classe qu'à telle hauteur et avec des gestes scrupuleusement étudiés, et ainsi de suite pour les autres classes.

Lorsque deux Chinois s'abordent, ils lèvent les mains au-dessus de leur tête, puis les baissent progressivement jusqu'à terre, en courbant le corps comme un arc fortement tendu : *Tchi ko fane?* se disent-ils alors avec une extrême gravité, c'est-à-dire : Avez-vous bien mangé votre riz?

Les Japonais sont les plus civils de tous les peuples; ils s'inclinent, ils se prosternent à tous moments. Devant un grand, ils ôtent leur pantoufle et la lui montrent fort civilement. La politesse est innée chez eux et marche à l'égal de l'honneur; il n'est pas d'hommes plus chatouilleux sur les marques de déférence : un passant vient-il maladroitement à les effleurer de la gaîne d'un sabre, ils en conçoivent le plus mortel affront; la perte de la vie peut seule, à leurs yeux, racheter la honte qui les couvre; aussi, sans plus tarder, s'ouvrent-ils le ventre en prononçant le grand nom de *syouto*.

Si le passant n'est pas un grossier personnage, il accepte le défi, prend sans hésitation son épée, se fait quatre terribles entailles et meurt sur place (1).

Les Tibétains accueillent les gens en tirant la langue et en se grattant l'oreille; nul doute qu'un pareil procédé ne parût fort insolent chez les Européens, qui, à leur tour, scandalisent au plus haut point les Orientaux par leurs pratiques et leurs usages.

III

« Les habitants de l'Europe, disait le Chinois Kouen-Fou après un voyage dans notre monde, ont les coutumes les plus ridicules, les plus méprisables qu'on puisse imaginer; ils accordent le sceptre aux femmes, et les jugeraient pourtant indignes de diriger une petite ville de province; ils mangent afin de discuter et prennent des friandises après leurs repas; chez eux, les dames sortent à toute heure et marchent aussi bien que nos meilleurs fantassins; on les voit causer avec des étrangers et saluer familièrement dans les promenades et dans toutes les voies; quant aux hommes, ils fatiguent à chaque instant leur coiffure en rencontrant leurs semblables.

« Certains Européens s'informent des nouvelles de leurs frères en leur demandant s'ils sont en vérité bien debout (allusion au *Comment vous portez-vous?* des Français, au *Come sta?* des Italiens, au *Como estad?* des Espagnols). D'autres, tels que ces Hollandais qui ont un entrepôt à Désima, s'interrogent plus sagement sur la nourriture qu'ils ont prise et se disent : *Smakelyk eten?* (Avez-vous bien dîné?) Certain peuple qui ressemble beaucoup aux Français par la tournure et l'esprit, et que la puissante Russie a rangé sous son joug, compte dans l'extrême Occident un très-grand nombre de représentants qui semblent prendre fort gaiement leur parti de ne plus avoir de patrie; ils abordent les étrangers avec une grande courtoisie; un d'eux me dit un jour : *Padam do nog*, ce qui me fut expliqué par ces mots : *Je tombe à vos pieds.* Je m'attendais à le voir se courber devant moi, mais il n'en fut rien; le barbare s'approcha d'une autre personne en lui lançant les mêmes paroles et sans plus obéir à ce qu'il avançait.

« Du reste, en cette matière comme en bien d'autres, il leur arrive rarement de faire ce qu'ils disent : ainsi, les Espagnols, qui, suivant un de leurs grands hommes, ont l'apparence de la sagesse, tandis que les Français, qui n'en ont pas l'apparence, en ont la réalité, les Espagnols se présentent devant les dames en disant : *Beso a usted los pies* (je vous baise les pieds), ce qui me paraît d'une politesse sotte, exagérée, basse, vile et malsaine. Encore si les pieds des dames européennes ressemblaient à ceux des femmes de nos mandarins; s'ils étaient petits, potelés, faits à l'image des pieds des jeunes éléphants; mais ils sont larges, longs, maigres, plats et endurcis à toutes les fatigues!

« Je n'épuiserai pas la série des usages insensés des Européens : lorsqu'ils écrivent à un pauvre diable qu'ils maltraitent d'ordinaire et gourmandent d'importance, ils n'oublient jamais de se déclarer ses très-obéissants serviteurs; ils s'intitulent journellement les très-humbles valets d'une foule de gens qu'ils n'ont jamais connus, et ne pensent pas un mot de ce qu'ils disent. Avec les Européens, je le répète bien franchement, il vaut mieux se *cautériser la langue* et se *brûler les lèvres* que de chercher à expliquer leur façon d'agir. »

Les attaques de Kouen-Fou ne sont que le pendant de celles que nous adressons aux peuples dont la civilisation diffère de la nôtre. Dans le chapitre des coutumes, il faut étudier, mais non juger.

En Océanie, quelques insulaires se saluent en se cognant le nez; d'autres prennent la main ou le pied de celui qu'ils veulent honorer et s'en frottent le visage.

Dans les contrées australes de l'Afrique, les naturels, en voyant leurs amis, se roulent à terre et se frappent violemment l'épigastre. Au nord de l'équateur, dans les plaines brûlantes du Soudan, M. Petherick fut reçu avec empressement par les Djours, qui se hâtèrent de le conduire à leur chef; celui-ci complimenta le nouveau venu, le compara à un second soleil, l'appela *grand lion*, et termina une brillante allocution en lui crachant à la face et dans la paume de la main droite : c'était le baptême de l'amitié.

Il est un usage qui semblerait, au premier abord, tout chrétien et que l'on retrouve dans les parages les plus lointains de l'Afrique, chez les nations idolâtres, c'est celui d'adresser des souhaits après l'éternument. A Sennaar, lorsque le roi éternue, les courtisans lui font un compliment, puis tournent le dos et se donnent un coup sur la cuisse. Au Monomotapa, une cérémonie non moins particulière avait lieu lorsque le même accident venait à se produire chez le souverain; les assistants poussaient une exclamation gutturale que répétaient de chambre en chambre tous les habitants du palais.

Aristote a dit : « Quand vous éternuez, on vous salue pour marquer que l'on considère votre cerveau comme le siége de l'esprit et de l'intelligence. »

(1) Aujourd'hui cet usage paraît être tombé en désuétude.



Il est plus d'un commentaire à ce singulier usage : les uns prétendent que, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, une épidémie meurtrière sévissait en Italie, où la religion était alors maîtresse de toutes les âmes ; le prélude de la maladie était l'éternument : « Que Dieu vous bénisse ! » s'écriait-on, car il fallait penser à rendre à Dieu un compte exact de sa vie ; d'autres, et nous les supposons mieux informés, prétendent que l'éternument était de bon augure chez les anciens, comme le chant du coq et le vol des corbeaux à droite... Pourquoi? c'est peut-être parce que l'on éternue plus volontiers sous les rayons du soleil que dans l'obscurité, et que la lumière est la dispensatrice de tous les biens et l'emblème de l'éternité !

Il entrerait dans une monographie complète des salutations (Dieu nous garde de cette prétention!) une curieuse analyse des formules d'adieu adoptées dans les messages et les lettres des gouvernements et des souverains, sortes d'accolades politiques destinées à plusieurs millions d'individus; on y verrait que les princes qui se traitent de cousins, tout en étant prêts à se déchirer par l'entremise de leurs armées, se souhaitent invariablement les destinées les plus prospères, et que plus d'un pontife a béni celui qu'il maudissait au fond de l'âme... ; on y verrait... mais chut! car Fontenelle, dont on ne saurait trop suivre les préceptes, a dit : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. »

Saluts chinois, japonais, océaniens et africains. Dessin de Cham.

Un livre sans préface, prétend un écrivain d'esprit, ressemble à un homme sans chapeau : nous le voulons bien, mais nous pensons aussi qu'un ouvrage sans adieu manque aux règles de la plus simple convenance ; lorsqu'on a conversé pendant quinze ou seize cents pages avec le lecteur, c'est bien le moins qu'un salut termine cette longue conférence ; nous faisons le vœu qu'une formule courte, précise, soit stéréotypée dans toutes les imprimeries et mise à la fin de tous les livres; en conséquence, nous proposons celle-ci pour bien des auteurs : *Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils disent !*

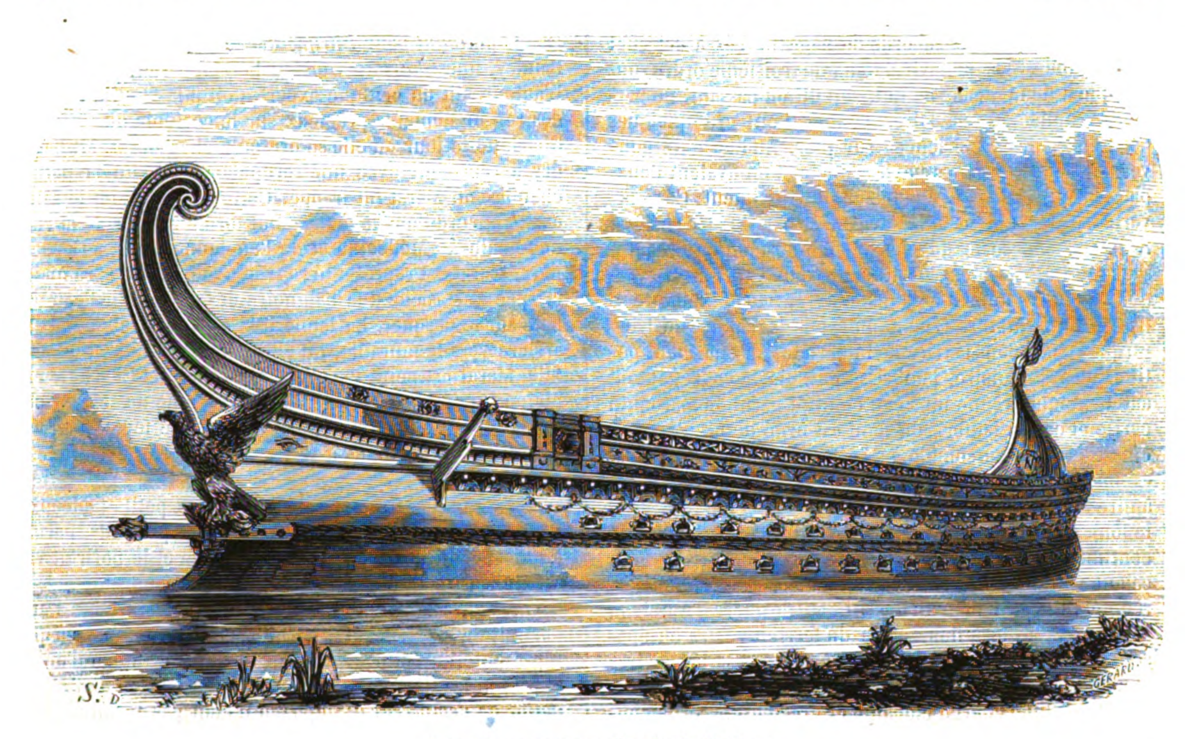
RICHARD CORTAMBERT.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA TRIRÈME IMPÉRIALE.

La curiosité publique a été vivement excitée par l'apparition d'un navire renouvelé des Grecs, — ou plutôt des Romains, — construit à Clichy, par ordre et pour le compte de l'Empereur, et qui a été lancé, il y a trois mois, en vue d'Asnières (1). Pour satisfaire cette curiosité, *le Constitutionnel* a, le premier, hasardé un bout d'article fort incomplet et fort inexact, que la plupart des journaux se sont contentés de reproduire sans y rien ajouter, sans en rien rectifier.

Je suis heureux d'offrir aux lecteurs du *Musée des Familles* des renseignements plus authentiques. L'ingénieur de la marine qui a dirigé la construction et présidé au lancement de la trirème étant mon frère, j'ai pu la visiter et l'examiner à l'extérieur et à l'intérieur, et m'en faire expliquer toutes les dispositions. J'ai lu, en outre, avec attention les intéressantes *Etudes sur la marine antique* que M. A. Jal, historiographe du ministère de la marine, vient de publier par ordre de l'Empereur. Cette publication indique assez qu'en faisant exécuter un spécimen de trirème romaine, l'Empereur n'a pas voulu seulement se passer une fantaisie originale. *A ses moments perdus*, Napoléon III s'occupe de recueillir les matériaux d'une histoire de César. Or, les données qu'on trouve dans les auteurs sur les divers engins de guerre et de navigation dont le célèbre dictateur fit usage dans ses grandes expéditions lui ont paru insuffisantes. Pour mieux se rendre compte de ces engins, il a voulu faire reproduire quelques-uns des plus importants. J'ai vu, par exemple, chez un constructeur de machines, à Paris, M. de Coster, une sorte de catapulte destinée à lancer d'énormes javelots, et qui avait été construite aussi par ordre de l'Empereur. La trirème est, de même, un élément matériel des études auxquelles il se livre sur la marine romaine. C'est, comme son nom l'indique, un navire à trois rangs de rames. Les anciens l'employaient concurremment avec les *unirèmes*, les *birèmes*, les *quadrirèmes*, les *quinquérèmes*, les *hexères* (navires à six rangs), etc. Les historiens mentionnent même de grands vaisseaux qui portaient une multitude de rameurs disposés sur un beaucoup plus grand nombre d'étages ou de gradins. On cite, par exemple, la galère monstre de Ptolémée Philopator, qui, au rapport d'Athénée, n'avait pas moins de quarante rangs de rames, dont les plus grandes étaient longues de trente-huit coudées (un peu plus de vingt mètres). Comment ces rames étaient-elles disposées? Comment pouvaient-elles se mouvoir ensemble sans confusion? Quels bras herculéens étaient capables de les manier? Autant de questions qui sont restées des énigmes sans mot, non-seulement en ce qui concerne le grand vaisseau de Ptolémée, mais aussi par rapport à d'autres navires dont l'usage était habituel, tels que les heptères, les hexères, etc. Pour la trirème même, on n'est point parvenu sans peine à les résoudre pratiquement, et à retrouver les positions que devaient occuper les rameurs pour ne pas trop se gêner mutuellement. Ces positions sont les suivantes :



La trirème romaine. Dessin de Salières.

Le navire étant à deux ponts, deux rangs de rameurs

(1) La trirème impériale stationne maintenant à Saint-Cloud, qui doit être son mouillage ordinaire et d'où elle ne s'éloignera pas au delà de quelques kilomètres.

occupent le pont supérieur. Les rameurs du premier rang étaient appelés *thranites*, parce qu'ils se trouvaient à la hauteur du *thranos* (sorte de chaise curule) où siégeait le préteur ou le triérarque commandant le navire. Leurs bancs ont la hauteur de siéges ordinaires. Dans l'espace laissé libre entre ces bancs et la muraille du navire se tiennent les *zygites* ou rameurs du second rang. Ceux-ci sont assis, les jambes allongées, sur de petits bancs très-bas, disposés alternativement avec les premiers. Les *thalamites*, rameurs du troisième rang, se placent dans l'entre-pont, qui est très-bas, et où l'on ne peut se tenir qu'assis ou courbé en deux. Les avirons sont suspendus dans un équilibre qui, malgré leur poids énorme, en rend le maniement assez facile. Les plus longs cependant, ceux du premier rang, ne peuvent être manœuvrés que par des hommes très-robustes. Aussi les thranites recevaient-ils une paye plus forte que celle des autres rameurs. Les avirons passent par des sabords de nage percés à cet effet dans les murailles du navire. Ceux du troisième ordre sont presque à fleur d'eau, ce qui, soit dit en passant, ne permettra nullement de faire, comme l'ont cru quelques personnes, des expériences sur mer. Au lieu d'un gouvernail, la plupart des navires anciens en avaient deux, placés à l'arrière et de chaque côté du bâtiment. Ces gouvernails ressemblent à des avirons à palettes très larges. A l'*acrostole*, sorte de guérite qui surmonte l'arrière, s'adapte le *tabernacle*, destiné à servir d'abri au triérarque lorsqu'il commande la manœuvre. Sous la dunette se trouve le *thalamus*. C'était autrefois la cabine du triérarque; c'est, dans la trirème impériale, un charmant petit salon triangulaire, lambrissé en bois de cèdre, et tout autour duquel règne un siége continu garni de maroquin cerise et or. Le lambris du fond est orné d'une glace qui eût dû être, ce me semble, en métal poli. Le cristal étamé est un anachronisme. De plain-pied avec la dunette, c'est-à-dire à un mètre environ au-dessus du pont, règne, tout le long du plat-bord, une galerie intérieure de soixante centimètres de large. C'est sur cette galerie que se plaçaient autrefois les combattants. Car on sait que la trirème était essentiellement un bâtiment de guerre. Aussi son avant est-il armé à fleur d'eau du terrible *rostre* ou éperon en bronze destiné à crever et à couler bas les navires ennemis. La proue se termine, comme la poupe, par un acrostole d'une courbe élégante et gracieuse. L'ornementation de la trirème impériale est simple et tout à fait dans le goût antique. Elle consiste plutôt dans la forme même du navire que dans les accessoires, qui se réduisent à peu de chose. Les guirlandes et les palmes noires, les casques bronzés se détachent bien sur la peinture rouge qui recouvre toute la partie supérieure de la coque, doublée en cuivre au-dessous de la ligne de flottaison. Sur chacune des deux joues de l'avant est figuré un œil qui donne au navire un faux air de monstre marin. Le gréement consiste en un seul mât, qui porte une voile carrée. Ce gréement, non plus que l'aménagement général, n'a rien d'archaïque, d'abord parce qu'on n'a pu trouver de renseignements précis sur ces détails; ensuite parce qu'il a bien fallu avoir égard à la commodité des manœuvres et de l'installation.

La trirème impériale portera cent trente rameurs. Elle a quarante mètres de longueur à la flottaison, cinq mètres cinquante centimètres de largeur au maître bau, et deux mètres vingt centimètres de creux. Son tirant d'eau sur lest et sur charge est d'un mètre dix centimètres. Les recherches archéologiques qui pouvaient seules conduire à la restitution d'une trirème antique ont été faites par M. Jal, et c'est en se guidant sur leurs résultats que M. Dupuy de Lôme, directeur du matériel de la marine, a dessiné le plan du navire. Ce plan a dû naturellement subir quelques modifications dans l'exécution, principalement en ce qui concernait la forme des œuvres mortes. Tous les travaux ont, du reste, été dirigés par mon frère, M. Amédée Mangin, qui s'en est tiré à son honneur, je puis bien le dire, puisque l'Empereur a été de cet avis.

Ar. M.

LE SALON DE 1861.

Au premier coup d'œil, cette exposition est des plus remarquables et justifie la rigueur qui a supprimé les exhibitions annuelles. On voit que les talents ont eu le temps de mûrir et d'achever les œuvres.

M. Gérome a envoyé un *Socrate allant chercher Alcibiade chez Aspasie*, *Deux augures* et *la Péroraison d'Hypéride plaidant pour Phryné devant l'aréopage;* M. Paul Baudry, une *Charlotte Corday* dont on parlera beaucoup. L'auteur, dit un critique expert, doit à la famille Corday des renseignements précieux sur le costume que portait Charlotte le jour où elle se présenta chez Marat. M. Baudry a reproduit avec une scrupuleuse fidélité la petite chambre où Marat fut frappé. Cette chambre, on le sait, existe encore dans la maison qui forme le coin de la rue de l'Ecole-de-Médecine et de l'ancienne rue des Cordeliers. Marat est représenté renversé sous le coup; sa main crispée s'accroche à la baignoire et fait rejaillir l'eau du bain sur le parquet. La jeune fille s'élance d'un bond en arrière vers la muraille, où elle s'appuie droite et immobile. Marat est peint dans la demi-teinte, et Charlotte en pleine lumière. Elle porte le joli costume du temps, un déshabillé de basin rayé; son chapeau de feutre noir et son éventail ont roulé à terre. La tête de Charlotte est magnifique.

Le même peintre expose encore deux petits tableaux, *Cybèle* et *Amphitrite*, et trois ou quatre portraits, parmi lesquels celui de Mlle Madeleine Brohan et le portrait de M. Guizot. Ces deux portraits seront très-applaudis.

On a de M. Meissonnier trois toiles admirables : un portrait de Mme Th., un *Joueur de flûte* et un tableau qui représente un peintre brossant sa toile au milieu d'amateurs qui lui donnent des conseils. Le tableau de l'*Etat-major de l'empereur à Solferino* n'était pas terminé pour le délai de rigueur. Mais on espère que la Commission se montrera clémente à l'égard de Meissonnier, et qu'elle ne lui opposera pas l'article par trop draconien d'un règlement qui a été improvisé dans ces dernières semaines.

Nous pouvons signaler encore : de M. Charles Marchal, *Une auberge, dans un jour de fête, chez les paysans du canton de Bouxwiller en Alsace;* de M. Anastasi, une série de vues de Hollande; de M. Godefroy Jadin, un boule-dogue magnifique et un chien de l'impératrice, *Linda;* de M. Pinguilly-Laridon, la *Mort de Judas*, les *Ecueils de l'île de Bréa* et un *Saint Jérôme;* de M. Hébert, l'auteur de la *Mal'aria*, un très-beau portrait de la princesse Clotilde; de M. Pils, un *Episode de la bataille de l'Alma;* de M. G. Boulanger, l'intérieur de la maison grecque du prince Napoléon : la scène représente les personnages de la comédie *le Joueur de flûte*, avec les portraits de MM. Augier, Th. Gautier, Geffroy, Got, Samson, de Mlles Brohan et Favart; de M. Protais, *Une sentinelle perdue* et un *Episode de la bataille de Magenta;* de M. Joseph Fagnani, deux très-remarquables portraits, l'un représentant Garibaldi, l'autre Richard Cobden; de M. Léon Flahaut, trois paysages. Daumier, qui pendant tant d'an-

nées avait quitté la palette pour le crayon, a fait sa rentrée dans la peinture : qu'il soit le bienvenu !

Au Salon de 1861, l'école paysagiste française, dont la supériorité est incontestable, est représentée par ses maîtres les plus illustres.

Parmi les dessins, tout le monde admire ceux de Mme Mathilde Herbelin, qui, après avoir conquis le sceptre de la miniature, semble destinée à des succès plus sérieux encore et, à la façon des maîtres qu'elle rappelle à tant de titres, s'achemine, à coups de crayon, vers la grande peinture à l'huile.

Les quatre figures de femme qu'elle a exposées sont d'une pureté de lignes, d'une finesse de modelé, d'une justesse de couleur, et surtout d'un style et d'un caractère qui font penser aux cartons précurseurs des chefs-d'œuvre.

LE PRIX D'UNE CHARADE.

Voici, selon M. Beliard, à qui nous laissons le mérite et la responsabilité de l'anecdote, par quelle aventure le *Tannhauser*, de fatale mémoire, a dû à la grâce de la princesse de Metternich et à la galanterie de l'Empereur d'être représenté au grand Opéra, avec un luxe qu'il a si peu justifié.

Parmi les grandes dames du corps diplomatique que l'on cite souvent à Paris pour les grâces de leur personne et de leur esprit, est, dit notre chroniqueur, Mme la princesse de Metternich. Quand il y a des réunions intimes aux Tuileries, dans les appartements de l'impératrice, *des coins du feu*, comme on parlait autrefois à la cour, Mme de Metternich est presque toujours de ces réunions. Or, il y a de cela quatre ou cinq mois, dans une de ces soirées intimes où l'étiquette demeure consignée à la porte, on jouait aux charades en action. L'Empereur était présent. La princesse de Metternich, placée auprès de Sa Majesté, lui dit :

— Sire, voulez-vous me permettre de faire avec vous un pari?

— Parlez, madame, dit l'Empereur, j'y consens d'avance, toujours certain de gagner avec vous, quand même je devrais perdre.

— Eh bien, sire, reprit Mme la princesse de Metternich, je vais faire à moi seule une charade. Je vous la donnerai à deviner. Si Votre Majesté ne la devine pas, elle aura perdu le pari, et elle voudra bien m'accorder la faveur que je lui demanderai.

— Je m'y engage, dit l'Empereur.

Sur ce mot, la princesse de Metternich fit une gracieuse révérence et se retira dans la pièce voisine. Bientôt elle reparut, portant à la main un plat de vermeil couvert d'un mets quelconque ; elle sortit et revint une seconde fois, puis une troisième fois, toujours portant à la main un plat garni de mets différents. On rit beaucoup, mais on ne devinait pas.

— Voilà *mon premier*, dit la princesse. Maintenant, je vais avoir l'honneur de présenter *mon second*, pour lequel j'ai quelques raisons de demander grâce à Sa Majesté, à cause de la *mimique* obligée.

— Madame, reprit l'Empereur, toutes les grâces vous sont échues en partage.

Charmée de cette aimable et spirituelle réponse, la princesse se retira. Elle revint presque aussitôt, se dirigeant du côté d'un personnage peu partisan de la musique de l'avenir, et qui en cette qualité, pensait-elle à tort ou à raison, prenait à tâche d'entretenir le cordon sanitaire qui fermait à l'opéra de *Tannhauser* l'entrée de la nouvelle musique allemande sur la scène de l'Académie impériale.

Arrivée devant le personnage en question, Mme la princesse de Metternich fit le plus gracieusement du monde cette gymnastique des deux mains appuyées sur le visage que pratiquent si bien les enfants devant leur victime, quand ils lui ont fait quelque bonne malice.

Je vous laisse à penser l'hilarité qui s'empara de l'auguste assemblée. L'Empereur ne fut pas le dernier à rire.

—Sire, lui dit Mme de Metternich, ma charade est terminée. L'avez-vous devinée ?

— Non, reprit l'empereur. Je m'avoue vaincu. Mais quel est ce mot?

— Je me suis présentée, répondit cette dame, avec un *mets*, trois fois, *ter*,—*mets-ter* ;—puis j'ai fait à monsieur la *nique*. — *Mets-ter-nique* — (Metternich). — Voilà ma charade, voilà le mot. Vous avez perdu, sire, et la faveur que je vous demande, c'est d'ouvrir les portes de votre Académie impériale de musique à la représentation de *Tannhauser*, de Richard Wagner, mon protégé.

L'Empereur le promit, et des ordres furent donnés en conséquence.

On sait le reste, et la chute du *Tannhauser* devant le public, moins aimable et moins généreux que ses protecteurs.

Mme RISTORI A L'ODÉON.

C'est l'événement dramatique de la saison, et nous sommes de l'avis du critique qui résume ainsi son jugement sur l'illustre interprète de la *Béatrix* de M. Legouvé :

Mme Ristori, on l'a dit avec justice, est une tragédienne admirable; mais ce qu'elle ne sera pas, ou du moins ce qu'elle n'est pas encore, c'est une bonne comédienne. Elle a rapporté de l'Italie, avec son goût et ses toilettes, hélas! toutes les grâces affectées, toute l'afféterie clinquante de son pays. Le moindre mot sorti de sa bouche est aussitôt souligné par des mouvements de tête répétés, par des gestes quelquefois hors de propos dont l'exagération indique surtout — et j'adopte volontiers cette excuse — une entente bien imparfaite encore des finesses de notre langue. Ce qu'il faut à Mme Ristori, c'est le déchaînement des passions hurlant avec le cœur, ce sont les larmes de la colère ou les sanglots du désespoir : là, elle est grande, elle est noble, elle est belle; on voit les frémissements de son visage répondre aux bouillonnements intérieurs; on voit ses traits pâlir sous l'étreinte convulsive de la douleur; plus de mouvements de tête, plus de gestes alors. Regardez son visage : immobile comme la mort ou palpitant comme l'espérance.

Je m'aperçois que je n'ai pas dit la façon dont Mme Ristori s'exprime en français : elle le parle bien, très-bien... pour une Italienne, et même je suis persuadé qu'à Toulouse ou à Bordeaux les indigènes ne lui trouveraient pas le plus léger accent.

UNE IDYLLE PAR G. NADAUD (1).

Ce n'est plus une chanson, c'est un volume ; ce n'est plus un refrain, c'est un poëme. Nadaud vient à nous cette fois un livre à la main, tout un livre, toute une œuvre, sérieuse et légère, poétique et réaliste, de la prose avec des vers, un roman, une idylle. Il y a là un couple heureux qui va par les chemins étroits, cachant son égoïsme et sa joie. C'est au pied des Alpes, dans la maisonnette blanche où grimpent les pampres verts et le

(1) Un volume in-18, chez Hachette.



lierre et les fleurs bleues, qu'ils se réfugient, les jeunes mariés, loin de Paris et loin du bruit.

Hélas! il n'y a pas rien que des bêtes hors de la ville, il y a aussi des gens. Pardonnez-moi, notaires, percepteurs, propriétaires ennuyés dans vos villas, baronnes ridicules, c'est de vous que je parle. C'est vous que Nadaud a peints et dépeints; c'est vous qui faites la partie programme et comique de ce livre, où la muse sourit au milieu de la prose étonnée. Donc, il s'agit de chanter et de railler les champs, Nadaud a réussi à merveille dans la langue des dieux et dans celle de M. Jourdain. Ses amoureux, effarouchés d'abord, puis ennuyés des autres, puis ennuyés d'eux-mêmes, ont assez d'un été maussade à la campagne; le premier frisson d'automne les ramène des Alpes à la Seine, ils voient tomber aux Tuileries la dernière feuille des marronniers, et ils n'en sont que plus heureux. Voilà le sujet; c'est tout et ce n'est rien; c'est un poëme, disions-nous, et c'est un roman; ce n'est ni l'un ni l'autre: c'est Nadaud en prose et en vers, toujours lui-même, dans sa grâce primesautière, dans sa finesse naïve, plein d'abandon, ingénu, malin, bonhomme, inventif et vrai, rapprochant à merveille deux idées avec deux mots, plein de qualités diverses et pourtant harmonieuses. Il a fait là un bon livre, une œuvre originale, hors d'âge et de saison par le fond et la forme, jeune et tout à fait de mode par son style même et par son sujet, car il a écrit une idylle de prose et de rimes comme Saint-Evremond, dans le meilleur langage du dix-septième siècle, sur un sujet éternellement vieux et éternellement jeune: l'amour et les champs.

PITRE-CHEVALIER.

LES PASSIONS HUMAINES, N° I.

Les passions de la femme aux divers âges.

Elle aime les confitures; elle aime sa poupée; elle aime le cotillon; elle aime la walse; elle aime le whist; elle aime le tabac. Dessin de Mich Noël.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.



LA GARDE NOIRE [1].

SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE.

La garde noire dans les marais. Dessin de Bertall.

Au bout de deux mois, un bruit vague parcourut la haute terre. Du Ben-Nevis au pays des brouillards, un deuil immense s'étendit comme un voile. On disait (mais personne ne connaissait la source de ces rumeurs sinistres), on disait qu'un grand malheur était tombé à Londres sur les Ecossais de la garde noire. Le Hollandais s'était vengé d'avoir eu peur; il avait guéri son épouvante avec du sang.

Un matin, la nourrice Aileen Ogilvie me conduisit jusqu'au cimetière. Elle fit trois petites croix de bois qu'elle planta dans l'herbe et me dit :

— Priez, maître Eachin, vous voici laird de Baderaigh.

1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.



J'ai rêvé trois nuits de suite, et j'ai vu tous ceux qui étaient à l'affût, la nuit où la biche a été tuée. Ni Saunder Ogilvie, ni Daniel Mac-Rea, ni Allan-Blanc, ne dormiront à l'ombre des vieux ifs, sous les murs de l'église. Priez, maître Eachin, car vous êtes un orphelin et votre mère est une veuve.

Le soir, j'allai prendre chez le laird Angus l'exemplaire nouveau du *Caledonian Mercury*, qui, depuis deux longs mois, était muet à l'endroit des six compagnies de la garde noire. Le journal, aujourd'hui, rompait enfin le silence et contenait deux lignes ainsi conçues :

« Le mardi 3 novembre courant, le nouveau régiment des Highlanders, 42e de ligne (ancien Black-Watch), s'est embarqué pour les Flandres. »

Pour la première fois, depuis bien longtemps, je vis les larmes de ma mère briller au travers d'un sourire. Il faut si peu de chose pour raviver cet espoir tenace qui couve au fond des cœurs découragés. Ces quelques mots nous semblaient parler nommément de Saunder Ogilvie. Ne faisait-il pas partie de ce régiment embarqué pour les Flandres? Nous savions où il était; nos âmes avaient où s'élancer. J'accusai la vieille Aileen de folie et je lui imposai silence avec mépris, quand elle voulut me parler encore de ses trois rêves et de ses lugubres présages.

Le dernier jour de ce mois de novembre était un samedi. Le lendemain, dimanche, ma mère devait achever une neuvaine à la Vierge, qu'elle faisait à l'intention de son mari bien-aimé. Nous étions seuls à la veillée, et, quand neuf heures du soir sonnèrent, je dormais, la tête sur les genoux de ma mère. La voix d'Aileen m'éveilla en sursaut. Elle disait :

— Voilà le deuil qui monte le chemin de Gleneil.

Elle était échevelée et droite, vis-à-vis de la fenêtre qu'elle venait d'ouvrir. Le vent glacial entrait avec des gouttes de pluie et couchait la flamme de la lampe. Nous n'avions plus de chien depuis la mort de Léan; mais la jument de mon père était de bonne garde et faisait entendre un long hennissement quand il y avait des pas dans le sentier après la nuit tombée. La jument hennit, et, malgré le grand bruit du vent dans les sapins, nous pûmes ouïr un pas lent et lourd sur la roche.

Je sentais que ma mère frémissait et tremblait. Aileen tira le loquet de la porte, dont les deux battants furent violemment poussés par le vent, et dit à haute voix :

— Entrez, mon cousin Ronald Ogilvie, et soyez le bienvenu dans la maison de Baderaigh.

Nous ne reconnûmes point celui qui passa le seuil. C'était un misérable mendiant au visage hâve et décharné; il marchait courbé en deux sur une béquille; on ne voyait parmi sa barbe et ses cheveux hérissés que deux yeux énormes qui brûlaient fixement. Quand la porte fut refermée et que la flamme de la lampe se redressa, nous pûmes cependant refaire avec les haillons qui pendaient autour de son corps amaigri le galant uniforme de la garde noire. Il restait des lambeaux de son plaid aux couleurs de Frazer et sa ceinture retenait à ses reins un débris qui avait été le kilt éclatant de la 3e compagnie.

Mais Ronald Ogilvie était un jeune homme de vingt-deux ans, et celui-là semblait un vieillard.

Il vint tomber en avant de la pierre de l'âtre. Comme il ouvrait la bouche pour parler, ses yeux tournèrent et se fermèrent.

Nous le dépouillâmes, inanimé qu'il était. Son corps était couvert de blessures anciennes et récentes. Il portait les lamentables traces de la famine, de la maladie et de la fatigue poussée jusqu'à l'agonie. C'était un squelette animé d'un souffle suprême. Durant une semaine entière, nous fûmes autour de sa couche où le clouait une fièvre lente et silencieuse. Quand il recouvra la parole, il nous dit :

— Baderaigh est mort assassiné !

Il n'y eut que moi pour pleurer. Ma mère ne versa pas une larme.

Gillie, enfant, tu as l'âge qu'il faut pour apprendre l'histoire de ta race. Tes yeux ne brillent pas comme je le voudrais, Ogilvie !

Petit Wat, comment trouves-tu mon conte?

Le laird s'arrêta pour boire une large lampée d'ale. Mon père lui tendit la main et murmura :

— Vos colères ont des racines comme des chênes de cent ans!

Moi, je demandai, tout fiévreux de curiosité :

— Quelle fut votre vengeance, oncle Eachin?

Gillie se tenait droit sur sa chaise; mais l'effort qu'il faisait pour cela ne lui laissait pas une goutte de sang au visage.

Ce fut à moi que Baderaigh répondit :

— Petit Wat, prononça-t-il d'une voix sombre, nous n'en sommes pas encore à la vengeance. Ton père a dit trop peu, garçon. Il n'y a point de chêne de cent ans qui ait des racines comme ma haine!... Nous nous assîmes une nuit, ma mère et moi, auprès de la couche où le soldat Ronald Ogilvie suait la fièvre de sa mort. Ma mère lui ordonna de parler, car elle avait peur qu'il n'emportât dans la tombe ce qu'il savait. Il parla, et nous mettions nos oreilles contre sa bouche pour saisir les murmures de sa voix défaillante.

Ronald était revenu de Londres jusqu'à la frontière des highlands, poursuivi comme un gibier par la gueule sanglante des limiers de la police orangiste. On l'avait blessé trois fois avant qu'il pût franchir la Solway. De la Solway jusqu'aux montagnes, il s'était glissé, marchant la nuit comme un loup, au travers des populations ennemies, trahi sans cesse par son uniforme et par son langage, épuisé de fatigue et de souffrance, martyr du froid et de la faim. A la frontière, les catérans avertis lui avaient barré le passage. Il avait cinq plaies faites par la claymore et deux balles de mousquet dans les chairs, quand il tomba évanoui au fond d'une retraite connue, sur le territoire du clan Ogilvie.

Voici ce que Ronald put nous dire avant de rendre le dernier soupir :

Les vingt-quatre détachements de la garde noire avaient traversé l'Ecosse méridionale aisément et presque gaiement. Partout où ils passaient, ils étaient l'objet d'une curiosité bienveillante. On leur apportait des vivres dans les villages; les villes leur donnaient des fêtes. Mais, de l'autre côté de la frontière anglaise, tout changea comme par magie. L'Ecosse a beau donner le meilleur de son sang à l'Angleterre, l'Angleterre déteste l'Ecosse. L'Anglais ne sait se battre qu'à coups de poings; il affecte de mépriser l'épée qui fait peur et honte à sa lourde poltronnerie. Le long des routes, hommes et femmes, postés derrière les haies, insultaient le Reicudan-Dhu : « Vagabonds à jambes nues! païens de papistes! chiens d'Ecossais! » Dans les villes, les bourgeois refusaient de faire droit aux billets de logement. Officiers et soldats étaient obligés de bivouaquer dans les rues, et c'est à peine si les marchands consentaient à leur livrer le nécessaire à prix d'argent.

Au milieu même du bien-être et de l'aisance, le highlander souffre loin de ses montagnes. Il y avait une tristesse morne dans les six compagnies, et quand les cornemuses



sonnaient le pibroch, on voyait des larmes dans tous les yeux. L'atmosphère de ces pays égoïstes et inhospitaliers pesait comme un écrasant fardeau sur toutes les poitrines. Chacun jetait en arrière des regards mélancoliques; mais, hélas! si loin que le regard pût se porter, c'étaient maintenant les vertes pelouses et les horizons plats de l'Angleterre ennemie. La haute dentelle des monts ne festonnait plus le ciel sourcilleux, et, de bruyères, on ne voyait que les landes factices, aménagées au milieu de l'opulence des parcs pour la commodité de la chasse.

Ils cueillaient en passant ces fleurs, comme eux exilées, et les fixaient à leurs bonnets après les avoir pressées contre leurs lèvres.

Et ils allaient, doux comme la force, silencieux devant l'outrage, opposant la patience militaire à la brutale grossièreté de leurs insulteurs. Les ordres sévères des chefs étaient ponctuellement exécutés. Durant toute la route, il n'y eut qu'un acte de violence : le caporal Mac-Rea, entouré de mauvais sujets armés de bâtons qui voulaient lui arracher son mousquet, prit le dirck à la main et les mit en fuite comme une volée d'oiseaux de basse-cour. Il fut puni par le capitaine.

Les quatre derniers détachements de la garde noire atteignirent Londres le deuxième jour d'octobre, et l'on se tint prêt pour passer la revue du roi le lendemain, selon la promesse solennelle que leur avaient faite à Edimbourg le major général Clayton, lord John Howard et le marquis de Breadalbane. Ces trois hauts personnages avaient affirmé en effet, au nom du roi, que le voyage de Londres était, de la part de Sa Majesté, une marque éclatante d'affection envers ses fidèles sujets des highlands. Le roi voulait les voir et les haranguer en personne, comme un père parle à ses enfants, et telle était la bonne foi de ces cœurs simples et vaillants, que non-seulement ils avaient cru, mais encore que cette assurance amicale les avait à demi ramenés. Désormais, Georges de Brunswick aurait pu acheter leur dévouement au prix d'un sourire.

Mais, au lieu du roi, ce fut le général Wade qui les passa en revue sous les sombres créneaux de la Tour, et ils apprirent que le roi, par une offensante coïncidence, s'était embarqué pour la Hollande, le jour même où les quatre derniers détachements avaient mis le pied sur le pavé de Londres.

L'état-major anglais du général Wade regarda pardessus l'épaule leur sévère et martial uniforme. Ces jeunes favoris, qui jamais n'avaient entendu que les mousquetades de l'exercice à Finchley-Common, rirent à gorge déployée en voyant les rudes fourreaux des claymores et surtout les haches d'armes des sergents. La populace de Londres, la plus infime et la plus infâme de toutes les lies, s'autorisa de ces rires insolents et fit entendre des huées : « Mendiants à jambes nues! chiens d'Ecossais! scélérats de papistes! » Il y eut des projectiles lancés lâchement et quelques plaids furent souillés de boue par derrière.

Les six compagnies restèrent immobiles et impassibles, l'arme au bras; mais le rouge était à tous les fronts, et sous quelques-unes de ces paupières baissées il y avait des larmes.

Après la revue, le général Wade, placé au milieu du carré, dit :

— L'ordre du roi est que le 42e de ligne se tienne prêt à partir sous trois jours.

— Ils n'auront pas le temps de voir les curiosités de Londres, crièrent les voix moqueuses des cokneys.

Mais le long des lignes droites et parfaitement régulières formées par la garde noire, les paroles du général avaient ramené la sérénité sur tous les visages. Il s'agissait bien des curiosités de Londres! Londres n'eût-il pas été la capitale la plus indigente du monde en fait de beautés; Londres eût-il eu à montrer pour un instant tous les miracles de Paris, les officiers et les soldats du Reicudan-Dhu n'auraient encore eu qu'un souci : fuir ses murailles abhorrées! Ce n'était pas la laideur proverbiale de Londres qui les repoussait, c'était la honte du mensonge royal et la méchanceté des cœurs.

Car le roi avait menti du haut de son trône, et l'Angleterre trahissait envers eux toutes les lois de l'hospitalité.

Partir! revoir la montagne et les chers sourires de la famille. Il suffisait de cet espoir pour payer la dette de bien des jours tristes. En regagnant leurs quartiers, les soldats de la garde noire firent la sourde oreille aux sarcasmes des badauds, et ne voulurent point voir les gestes burlesques ou obscènes de la cohue en guenilles.

Partir! dans trois jours!

On ne leur avait donné ni caserne, ni billets de logement. Ils étaient tous à l'auberge. Les Ogilvie et ceux qui étaient mariés au clachan logeaient ensemble dans Lincoln's-Inn-Fields, à l'hôtel de la Reine d'Ecosse, où l'enseigne Mac-Alpine de Duncaw, toujours malade, gardait la chambre. Pour la première fois depuis qu'ils avaient perdu de vue l'horizon des montagnes, l'idée leur vint de se réjouir. Ils cotisèrent leurs pauvres bourses, hélas! bien légères, et Saunder Ogilvie fit monter l'hôte après le repas pour commander l'ale épicée et le vin miellé à la manière du pays.

L'hôte se trouvait être un Mac-Intyre de la frontière, cousin et voisin du clan Mac-Alpine, moitié lowlander, moitié highlander, et gardant pour la maraude un pied dans les deux pays. C'était la surveillance trop active de la garde noire qui l'avait forcé à s'expatrier pour chercher fortune à Londres. Il affectait de faire joyeux visage à ses hôtes et pestait hautement contre le roi Georges qui avait mécontenté de si braves gentilshommes.

En servant le vin, la bière et le brandy, l'hôte maudit de tout son cœur l'insolence des badauds de Londres et déclara que, de son temps, pour moitié moins que cela, une claymore écossaise aurait sauté hors du fourreau, puis il ajouta :

— Mais ceux qui veulent vous mettre à bout, gentlemen, sauront bien user votre patience!

— Expliquez-vous, l'ami, ordonna le sergent Saunder.

L'hôte sembla hésiter et reprit en baissant la voix :

— Duncaw, votre enseigne, pourrait vous en apprendre plus long que moi.

— Duncaw n'est pas sorti de sa chambre... commença Saunder Ogilvie.

— Qu'importe, interrompit le Mac-Intyre, si quelqu'un est venu l'y voir?

Et il ajouta en baissant encore la voix :

— Quelqu'un de bien informé, soyez sûrs!

Il y eut des regards de défiance autour de la table, mais Saunder haussa les épaules et s'écria :

— Mac-Alpine est un gentilhomme! attendez pour l'attaquer qu'il ait ses brodequins aux pieds et sa claymore dans la main... notre hôte! Y a-t-il longtemps que ce personnage si bien informé a quitté le chevet de Duncaw?

— Il y a longtemps qu'il est entré, répliqua le Mac-Intyre en clignant de l'œil; mais il n'est pas encore parti.

— Donc, buvons et attendons les nouvelles! conclut Saunder.



Il était cinq heures du soir et la nuit allait tombant. On but. Tout ce que l'hôte avait mis sur la table avait goût d'Ecosse : on eût dit de la bière brassée à Inverlochy et du whisky distillé au delà de Badenoch. Le vin lui-même était miellé à la bonne mode. On but ferme en chantant les chansons du pays. Quand l'horloge de Saint-Clément sonna sept heures, les cervelles, solides pourtant, étaient déjà échauffées.

Le dernier tintement de l'horloge vibrait encore et Mac-Rea, le caporal, entamait une chanson nouvelle, quand une voix sourde sembla sortir de terre et ordonna le silence. Chacun se retourna. On vit l'enseigne Duncaw debout sur le seuil, chancelant et plus pâle qu'un mort.

Il marcha jusqu'à la table d'un pas pénible, et prit le verre plein de Saunder Ogilvie qu'il éleva au-dessus de sa tête :

— Camarades, dit-il en promenant son regard sombre sur l'assemblée, le secrétaire du comte de Hardwick, Alaster Mac-Alpine, mon parent et mon ami, vous entendait vous réjouir tout à l'heure. Grâce à ce qu'il m'a appris, je puis, à mon tour, porter ici une santé. Camarades, je bois au mensonge du roi Georges et à la ruine du Reicudan-Dhu!

Tout le monde se leva.

— Frère, demanda Saunder Ogilvie, as-tu le transport?

— Dans trois jours vous partez, répondit Duncaw avec un sourire amer; mais savez-vous quel est le but de votre voyage?... Non, non, cousin Baderaigh, je n'ai pas le transport... et puisque votre vie ou votre mort vont dépendre de votre conseil, plaise à Dieu que chacun de vous, mes camarades, ait aujourd'hui la cervelle aussi saine que moi!

Il effleura le breuvage de ses lèvres et replaça le verre sur la table. Le Mac-Intyre allait et venait, apportant des cruches pleines et répétant d'un air effrayé :

— Je vous avais bien dit que celui-ci en savait plus long que nous!

De tous côtés le même cri retentit :

— Parlez, enseigne Duncaw, parlez!

Le regard de Mac-Alpine sembla compter les pots vides... s'il y eut un signe échangé entre lui et l'hôte, personne ne le vit. Il se laissa choir dans un siége, car sa faiblesse était grande.

— Ecoutez-moi donc, et ne buvez plus! ordonna-t-il. Le patron de mon cousin Alaster est le ministre favori du roi et voici les instructions que le roi lui a laissées en faisant voile pour la Hollande, hier au matin : diviser le Reicudan-Dhu en trois bataillons dont chacun devra être embarqué sur l'un des trois vaisseaux qui attendent, à l'ancre, le long de Bermundsey, vis-à-vis de la Tour.

— Nous les avons vus, s'écria le vieil Allan-Blane.

Et les autres :

— Nous les avons vus tous les trois!

— Le premier, reprit l'enseigne Duncaw, est à destination de New-Haven, dans l'Amérique du Nord; le second fera voile pour Calcutta des Indes orientales; le troisième ira au cap de Bonne-Espérance, qui est à l'extrémité de la terre africaine.

— Tout Londres sait cela! murmura l'hôte qui leva les yeux au ciel.

Les Ogilvie gardaient le silence de la stupeur.

— Pendant que les trois vaisseaux seront en route, poursuivit Duncaw dont la voix se faisait sans cesse plus lugubre, un nouveau régiment sera levé de l'autre côté du Forth : trois bataillons, composés des plus jeunes et des plus braves de la haute terre, et tout prêts à monter à bord des trois vaisseaux qui reviendront les chercher, qui partiront de nouveau et qui reviendront encore; qui reviendront et qui repartiront toujours jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans les highlands que des vieillards, des petits enfants et des femmes, proie facile pour la haine dévorante de l'Anglais!

Il se tut. C'était du feu qui coulait dans les veines des Ogilvie.

On ne sait pas ce que le Mac-Intyre avait mêlé à son vin, à son ale et à son whisky, mais tout cela brûlait. Avant que la huitième heure eût sonné à Saint-Clément, tous les gens de Gleneil avaient quitté l'auberge de la Reine d'Ecosse, où il ne restait que l'hôte et Alpine, Mac-Alpine de Duncaw.

Les autres allaient par les rues inconnues de Londres, cherchant les logis des soldats de la garde noire. Ce fut comme un tocsin sonné à bas bruit. Vraie ou fausse, l'histoire de Duncaw était bien choisie pour frapper fortement ces naïfs esprits. Vers onze heures avant minuit, les six compagnies, moins les capitaines et quelques officiers supérieurs, étaient réunies dans les terrains déserts qui s'étendaient alors au delà de l'hôpital de Hoxton. Elles se mirent en marche silencieusement vers le nord. La litière de l'enseigne Duncaw était au milieu du groupe formé par ceux qui retournaient au clachan de Gleneil.

L'accusation portée contre le roi avait trouvé créance, parce que le roi avait menti. On croit tout d'un menteur. La garde noire, désormais, méprisait le roi. Elle ne se révoltait point, elle n'essayait pas de venger les outrages reçus; forte des termes de son engagement, seul pacte qui la liât au gouvernement de l'Angleterre, elle regagnait purement et simplement la frontière des highlands, son poste officiel. Chaque soldat était gentilhomme par la naissance et volontaire par le texte même de sa lettre de service, revêtue du sceau du roi. Le roi n'avait pas le droit de les appeler au delà du Forth. Le roi s'était abaissé jusqu'au subterfuge, et ils sont plus infâmes assurément, les piéges que l'on tend du haut du trône. Il n'y avait point ici de déserteurs.

Le froid de la nuit et l'importance de la décision qu'ils venaient de prendre avaient chassé les fumées du vin. Les Ogilvie étaient calmes et gardaient conscience de la responsabilité qui pesait sur eux. Ils marchaient en avant, et le premier de tous allait Saunder Ogilvie, laird de Baderaigh, bien qu'il fût seulement second sergent de la compagnie Frazer. La garde noire tout entière reconnaissait momentanément son autorité et suivait le sombre éclair de sa hache dont l'acier large et poli brillait sur son épaule.

Cette nuit-là même, ils atteignirent et dépassèrent la ville d'Hertford, à huit lieues de Londres. Ils bivouaquèrent, au lever du soleil, dans un bois épais. Leur espoir n'était pas de dissimuler leur retraite, mais ils voulaient, autant que possible, éviter la nécessité de combattre.

Pendant les premiers jours, aucun signe n'annonça qu'ils fussent poursuivis. Ils payaient scrupuleusement tout le long du chemin le pain et l'ale, car la modicité de leurs ressources les forçait à une extrême frugalité. Ils se montraient le moins possible et ne marchaient qu'entre le coucher et le lever du soleil. L'enseigne Duncaw connaissait le pays et savait éviter les grandes routes. De sa litière, où la souffrance le tenait cloué toujours, il donnait la direction à Baderaigh. La huitième nuit après le départ de Londres, les sentinelles ouïrent, au loin, le bruit tout particulier que produit la marche d'un corps de cavalerie régulière. C'était dans un bois épais, à quelques

lieues d'Halifax; on avait fait déjà les deux tiers du chemin de Londres à la frontière d'Ecosse, et certes, une fois parvenue au delà du golfe de Solway, la garde noire savait où trouver des amis. Des éclaireurs furent envoyés; un régiment de dragons les devançait désormais. Sur le conseil de Duncaw, les gens du Reicudan-Dhu gardèrent le même bivouac deux nuits de suite pour laisser aux dragons le temps de s'égarer. La deuxième nuit, Baderaigh fut éveillé par une voix qui prononça son nom. Trois hommes enveloppés de longs manteaux étaient près de lui sous le toit de feuillage qu'il s'était fait. Il reconnut deux des convives du laird Angus Ogilvie : Duncan de Lenagh et Douglas de Glencairn. Le visage du troisième se cachait sous les larges bords de son feutre.

Ce fut le troisième personnage qui parla et qui dit :

— Saunder Ogilvie, j'ai vu tomber ton père auprès de moi dans la bruyère de Sherif-Moor. C'était un gentilhomme et un chrétien. As-tu gardé la foi de ton père?

Baderaigh se frotta les yeux, car il croyait rêver en voyant les partisans de Stuart au cœur même de l'Angleterre.

— Que Dieu et la Vierge soient bénis! murmura-t-il Longue vie au roi Jacques et à son fils bien-aimé!

Les trois cavaliers lui prirent la main tour à tour, et le dernier, qui était l'inconnu, la garda entre les siennes.

— Saunder Ogilvie, reprit-il, les braves soldats de la garde noire ont confiance en toi et te suivront où tu voudras les conduire. Il y a de l'autre côté du Forth cinquante mille claymores qui hésitent à sauter hors du fourreau. Si le Reicudan-Dhu se déclarait pour la bonne cause, l'Ecosse entière serait entraînée et le roi reprendrait sa couronne.

— Je ne suis qu'un sergent, répliqua Baderaigh, je ne puis répondre que pour moi.

— Réponds donc pour toi, Saunder Ogilvie! s'écria l'inconnu le prenant au mot, et souviens-toi de ton père!

Baderaigh avait quitté sa couche de feuilles et se tenait debout au milieu des trois jacobites. Il resta un instant silencieux et recueilli en lui-même.

— Voici ce que je réponds pour moi, dit-il enfin : le pain de mon dernier repas était à Georges de Brunswick. L'étoffe de mon vêtement lui appartient et aussi le fer de ma hache. Laissez-moi rentrer en ma maison de Gleneil. Je jetterai au vent les lambeaux de ce kilt et j'enterrerai ma hache sous la bruyère. Je ne serai plus un soldat; je serai un Ecossais libre. Venez me chercher alors au nom de Stuart et vous aurez tout mon sang.

L'inconnu lâcha sa main et se drapa dans les plis sombres de son manteau.

— Baderaigh, prononça solennellement Duncan de Lenagh, je t'ai dit une fois déjà ton avenir. Il y a loin d'ici le Ben-Nevis, et tu ne reverras jamais ton manoir de Gleneil!

Douglas de Glencairn ajouta :

— Nous t'apportions pour aujourd'hui le salut, pour demain la fortune. Que ton malheur retombe sur toi!

Quand ils se retirèrent, Baderaigh prêta l'oreille, mais les sentinelles ne crièrent point : Qui vive! Baderaigh se mit à genoux et pria. Il avait agi contre son penchant. Sa conscience de soldat lui criait : rien n'excuse la trahison.

Le lendemain, circonstance qui devait avoir des suites fatales, plusieurs officiers et soldats du Reicudan-Dhu lui demandèrent d'où venait ce bruit qu'on avait entendu derrière les branches coupées qui lui servaient de tente. Saunder Ogilvie ne voulut point révéler le secret des trois jacobites et refusa de répondre. Il donna le signal du départ, mais il avait un poids sur le cœur et ses compagnons le regardaient avec défiance.

Trois nuits encore de marches forcées et les compagnies, après avoir évité Carlisle, atteignirent l'extrémité septentrionale du comté de Cumberland et les confins de l'Angleterre. Saunder Ogilvie voulait gagner au nord-est vers Selkirk, éloigné à peine de quinze lieues, mais l'influence de l'enseigne Duncaw avait grandi dans ces derniers jours et l'on se fiait de plus en plus à sa parfaite connaissance du pays. Bien qu'aucun passage de troupes n'eût été signalé depuis le bivouac d'Halifax, on avait désormais la certitude d'être poursuivis. Duncaw déclara qu'il savait un chemin à la fois plus court et plus sûr en côtoyant, vers le nord-ouest, les terrains appelés Solway-Morass (marécages de Solway). Le quatrième jour, après une traite de quelques heures seulement, les six compa-



Type de Duncaw. Dessin de Bertall.

gnies furent obligées de s'arrêter, parce que le passage devenait impraticable. La colonne s'était égarée et avait donné en plein marais. La nuit était noire et sans lune; rebrousser chemin au milieu de ces champs de roseaux où l'on enfonçait jusqu'au genou eût été une extravagante entreprise. On campa sur un tertre que les vieilles souches de saules avaient élevé au-dessus du niveau humide et l'on attendit la lumière.

On devait profiter du petit jour pour regagner l'abri des bois.

Duncaw avait coutume de coucher sur un brancard. Quand les premières lueurs de l'aube blanchirent les nuages, on alla réveiller l'enseigne. Sa litière était vide. Il avait disparu. L'étrangeté du fait s'augmentait par cette circonstance que l'enseigne ne pouvait faire un pas sans l'aide de deux amis qui le soutenaient à droite et à gauche. Cependant, il avait disparu seul. Personne, excepté lui, ne manquait à l'appel.

Le crépuscule éclairait déjà les objets voisins, tandis

qu'une brume légère et floconneuse cachait l'horizon comme un voile. Nos fugitifs, regardant autour d'eux, virent qu'ils étaient au milieu d'une mer de roseaux dont les tiges balancées ondulaient lentement à la brise du matin. Il était facile de retrouver sa route, car la marche nocturne avait laissé dans ce vert océan une noire et large trouée. Les gens du Reicadan-Dhu firent rapidement leurs préparatifs de départ. A l'instant où l'avant-garde allait quitter le tertre pour rentrer dans les marécages, une rafale balaya le brouillard vers le nord-ouest et montra les eaux de la Solway, réfléchissant l'aurore comme un miroir immense.

Selon l'assertion de Duncaw, souvent répétée pendant l'étape de la veille, on devait être à douze ou quinze milles de la mer.

Vingt bouches à la fois murmurèrent le mot *trahison*, et comme Saunder Ogilvie, obstiné dans sa confiance, se faisait encore l'avocat du Mac-Alpine, plus d'un regard soupçonneux se détourna de lui. On se souvenait des voix entendues dans sa retraite, la seconde nuit passée au bivouac d'Halifax.

La brume allait toujours devant le vent, découvrant peu à peu l'horizon. Il y avait de l'eau au nord et à l'ouest, de l'eau encore, une eau terne et bourbeuse vers l'est. Le sud seul était ouvert. Le soldat Mac-Rea dit tout à coup :

— Je ne sais si je rêve. Il me semble voir des canons de mousquet briller là-haut dans la bruyère !

Son doigt étendu montrait la colline qui s'étendait vers le midi, dans la direction de Carlisle.

— Des carabines et des casques! ajouta l'enseigne Mac-Pherson. Que Dieu nous sauve, car l'homme nous a trahis!

Trois cavaliers descendaient la montée au galop. Le premier, qui portait un costume d'officier, agitait dans sa main un drapeau parlementaire. Une dernière rafale balaya au loin le nuage qui couvrait un tiers de l'horizon, et la montagne tout entière resplendit aux rayons obliques du soleil levant, car, de la base au sommet, il y avait du cuivre, de l'acier ou de l'or : deux escadrons de dragons de Bedfort, le 7e régiment d'infanterie de ligne, dit le 2e irlandais, et trois batteries d'artillerie légère dont les noirs canons avaient leurs gueules de bronze ouvertes sur le bivouac même du Reicudan-Dhu.

Sir Henry Stapleton, du comté de Surrey, capitaine-lieutenant aux dragons de Bedfort, arrêta son cheval au pied du tertre et dit :

— Gentlemen, rendez-vous au nom du roi! Vous êtes soldats et il ne vous faut qu'un coup d'œil pour voir que la retraite vous est fermée. Nous sommes soldats et nous vous traiterons dans votre malheur selon les lois de la fraternité militaire.

Ce fut le 16 octobre que les six compagnies de la garde noire déposèrent les armes dans le marais de la Solway, en vue de ces montagnes sombres et couvertes de grands pins qui fermaient l'horizon vers le nord et qui étaient déjà l'Ecosse. La majorité des officiers et soldats avait résolu de combattre jusqu'à la mort plutôt que de se soumettre, mais Saunder Ogilvie changea leur dessein par ces seuls mots :

— Le roi nous a trompés, mais ceux-là sont des chrétiens et des frères qui accomplissent leur devoir d'obéissance. Il n'est pas bon de mourir avec les mains rouges de sang innocent.

La promesse faite fut tenue; on les traita honorablement, tant que dura la marche sur Londres. A Londres, où ils arrivèrent le 23 octobre, une Cour martiale était assemblée d'avance pour les juger comme déserteurs en masse.

Le premier témoin entendu fut Alpine Mac-Alpine de Duncaw, qui marchait maintenant d'un pas solide et qui parut devant la Cour avec l'uniforme de capitaine des fusiliers écossais. Le payement du service rendu ne s'était pas fait attendre. Mac-Alpine déclara sous serment que ses camarades du Reicudan-Dhu et principalement les gens du clan Ogilvie, agissant sous l'influence du sergent Saunder, avaient abusé de son état de maladie pour l'entraîner dans leur désertion. Il affirma que le même Saunder Ogilvie était le chef réel des six compagnies fugitives. Il accusa hautement le même Saunder Ogilvie d'avoir provoqué la désertion en masse dans le but de livrer la garde noire, avec armes et bagages, au prétendant Charles-Edouard, qui en aurait fait le noyau de son armée insurrectionnelle.

A l'appui de cette dernière assertion, il spécifia que, dans la nuit du 12 au 13 octobre, en un bois taillis des environs d'Halifax, où le Reicudan-Dhu avait bivouaqué, le sergent Saunder Ogilvie avait reçu et caché dans sa tente de feuillages trois misérables papistes, connus par l'audace de leurs machinations criminelles : Douglas de Glencairn, Duncan de Lenagh et le traître Evan Mac-Gregor Campbell de Dundas, ancien lieutenant du fameux comte de Mar, et présentement père de la Compagnie de Jésus.

Comme complices directs du sergent, il nomma le caporal Mac-Rea et Allan-Blane, le sonneur de cornemuse.

Parmi ces âmes simples et loyales, pour qui le parjure était le plus lâche des crimes, une pareille déposition ne pouvait faire naître un autre sentiment que le dégoût. Les accusés, d'un commun accord, refusèrent de discuter les paroles du témoin, et ce seul mot : Menteur! tomba de leurs bouches. Néanmoins, l'enseigne Mac-Pherson déclara qu'il ne pouvait, en conscience, repousser l'imputation ayant trait aux trois émissaires papistes, car on avait entendu, en effet, des voix dans la tente de Baderaigh, et Baderaigh avait refusé de répondre aux questions de ses compagnons.

Saunder Ogilvie se leva et dit :

— Plût à Dieu, pour moi et pour mes frères, que j'eusse écouté ceux qui sont venus à nous la nuit du 12 au 13 octobre! Si je ne m'étais pas mis souvent entre mes camarades et ce traître qui vient de mentir à la face de Dieu, il n'aurait pu ni jouer son rôle de Judas, ni gagner le grade de capitaine qu'il déshonore. J'ai fait de mon mieux, mais je ne me plains pas, car où est l'homme qui n'a pas assez péché pour être puni ?

Le lord chef-juge lui demanda :

— Sergent Ogilvie, vous reconnaissez-vous coupable d'avoir pris le commandement des six compagnies et de les avoir dirigées sur l'Ecosse, contrairement aux ordres du roi ?

— Il y avait entre le roi et nous un contrat. C'est moi qui ai dit le premier : Le mensonge du roi déchire notre contrat et nous fait libres. J'affirme, sur ma foi, que je n'ai rien promis au roi, sinon de garder fidèlement la frontière, depuis Inverary jusqu'à Stirling.

— Quelle est votre foi ? interrogea encore le président.

— La foi de nos pères, qui, grâce à Dieu et à la Vierge, ont vécu et sont morts en chrétiens et en gentilshommes, comme j'ai vécu et comme je vais mourir.

Ce disant, Saunder Ogilvie fit le signe de la croix. Tous les accusés ôtèrent leurs toques et s'inclinèrent.



Parmi les juges, plusieurs pâlirent sur leurs siéges. Ils étaient là pour condamner.

Comme les accusés revenaient à la Tour, ignorant encore la sentence portée, le vieil Allan-Blane, qui marchait entre Baderaigh et Mac-Rea, dit :

— Nul n'échappe à son sort. La nuit de l'affût, une biche resta sur l'herbe. C'était signe du grand malheur qui nous menace.

La populace de Londres hurlait des invectives et des outrages.

Le 27 octobre au matin, une foule immense encombra Trinity-Square, et tous les abords de la Tour, bien avant le lever du soleil. Quand les premiers rayons de l'aube dessinèrent les lugubres profils de la forteresse, bâtie par l'évêque Gandolphe, on put voir une quadruple ligne d'uniformes qui entouraient complétement la vaste circonférence de Tower-Hill. Il y avait là quatre régiments de la garde, huit bataillons de grenadiers à pied, six escadrons de dragons et le régiment des fusiliers écossais, tambours en deuil et crêpe noir au drapeau.

Le roi donnait spectacle.

La porte de la prison s'ouvrit. Quatre cents soldats de la garde noire sortirent sans armes. Ceux-là étaient condamnés au bannissement, ce qui signifiait alors le travail forcé dans les colonies.

Derrière eux venaient Saunder Ogilvie, Daniel Mac-Rea et Allan-Blane, sans plaids, sans kilts et têtes nues. Leurs mains étaient liées. Au-devant de chacun d'eux, quatre hommes portaient un cercueil ouvert.

Les tambours voilés des fusiliers écossais donnèrent leur roulement sourd et prolongé, tandis que la musique des horse-guards jouait une marche funèbre.

La foule, ameutée derrière les troupes, vociféra de sauvages bravos.

Les quatre cents déportés furent rangés sur deux haies. Avant de partir pour l'exil, la sentence de la Cour martiale les condamnait à être témoins du supplice de leurs frères.

Le reste des compagnies était en marche sur Kent, où se faisaient les embarquements pour la Flandre.

Les trois cercueils s'arrêtèrent à cent pas de la Tour et sonnèrent creux en heurtant le sol. Il y avait là trois poteaux, entourés de serge noire. Chaque cercueil fut placé en long devant celui dont la dépouille mortelle devait l'emplir. La musique des gardes se tut; le tambour des fusiliers écossais fit silence. Peu à peu, tous les bruits s'éteignirent à l'entour, même le murmure impie de la populace anthropophage.

Il y avait du monde à toutes les fenêtres de toutes les maisons, du monde encore sur les toits et jusque sur les cheminées. Le long des murailles perpendiculaires, des mains convulsives se crispaient. Partout où croissait un arbre, on voyait dans les branches des grappes de figures diaboliques. C'était le vieux Londres : hommes, femmes, enfants, ivre de gin, malgré l'heure matinale, et horriblement altéré de sang. Le roi savait ce qu'il fallait pour amuser sa bonne ville.

Au-dessus de cette cohue, muette maintenant, un commandement militaire vibra éclatant et bref.

Un détachement de vingt fusiliers écossais sortit des lignes, marchant sur deux rangs. Il était commandé par le capitaine Alpine Mac-Alpine de Duncaw.

Les trois patients mirent ensemble un genou en terre et prièrent à haute voix. Les quatre cents déportés, le bonnet à la main, répondirent l'oraison, pâles et les yeux baissés.

— Portez armes! commanda Alpine le Rouge.

En respirant, la cohue fit un grondement sourd.

Les trois condamnés se relevèrent et repoussèrent le bandeau qu'on voulait mettre sur leurs fronts. Leurs trois têtes étaient droites, et Baderaigh, regardant en face le capitaine Mac-Alpine, dit sans emphase ni colère :

— Duncaw, je ne changerais pas de place avec vous.

Le Mac-Alpine était livide, mais il souriait. Il fit le commandement de préparer les armes.

— Il y a juste sept semaines, murmura le vieil Allan-Blane, ce même jour, un mercredi, nous tuâmes une biche, à l'affût, devant le gué de Lochmohr... J'aurais voulu entendre encore une fois le pibroch d'Ogilvie avant de mourir!

— Nous l'entendrons, cousin! s'écria le caporal Mac-Rea; il y a là-bas vingt mille dircks et autant de claymores qui sauteront d'eux-mêmes hors du fourreau pour nous venger! Nous entendrons les pibrochs des clans! L'Écosse pour toujours!

— Genou-terre! prononça la voix stridente du Mac-Alpine.

Il s'était rapproché des condamnés, en ayant soin de se tenir en dehors de la ligne du tir.

Le détachement des fusiliers écossais était à vingt-cinq pas. Les crosses des vingt mousquets heurtèrent le sol, tandis que le premier rang mettait un genou en terre.

— Ma dernière pensée à Catherine Blane, ma chère femme, dit le laird de Baderaigh, et à Hector Ogilvie, mon enfant bien-aimé!

— Voici que je te tue comme j'ai tué ton chien Léan, dit rapidement Alpine le Rouge. Ta veuve sera ma femme, ton fils, orphelin, mon valet!

Puis sa voix tonna pour commander :

— Joue! feu!

L'horloge de l'église Saint-Olave sonnait huit heures.

Vingt coups de mousquet retentirent. Baderaigh resta debout le dernier, oscillant comme un chêne dont le bûcheron a tranché la base.

Il tomba, et les tambours battirent.

Ronald Ogilvie et deux autres hommes du clan mirent les trois corps au cercueil, pendant que la foule s'écoulait repue. Ronald coupa une boucle des cheveux blonds de Baderaigh et lui creusa une tombe sous les murailles de la Tour de Londres, loin, bien loin, hélas! du champ béni où les aïeux écossais dorment sous la bruyère...

— Mesdames, s'interrompit ici Walter Scott en changeant de ton si brusquement que la belle duchesse, suspendue à ses lèvres, laissa échapper un cri de surprise, la *Revue d'Edimbourg* et le *Quarterly* me reprochent amèrement cette manie que j'ai de peindre dans mes livres chaque personnage et même chaque objet, ce qui allonge le récit à des proportions démesurées. Lord Byron compare, dans sa bienveillance, mes contes à cette boisson des colléges où il y a un peu de vin et beaucoup d'eau. Il est rare qu'on ne puisse découvrir quelque chose de vrai au fond de la critique même la plus partiale; aussi fais-je tous mes efforts pour guérir cette maladie de mon esprit. Néanmoins, il y a des nécessités, et je ne puis reculer devant celle de mettre un peu en lumière mon père et ses hôtes au moment où Hector Ogilvie de Baderaigh achevait cette page d'histoire : l'assassinat juridique des trois gentilshommes highlanders. Un morne silence régnait autour de la table desservie. Mon père était triste comme peut l'être tout Écossais, sans distinc-



tion d'opinion religieuse ou politique, quand on parle de ces hommes lâches et sanguinaires qui, vingt heures après la bataille, firent massacrer par milliers *des prisonniers de guerre* sur la bruyère de Culloden. Il n'aimait point qu'on rappelât devant lui, ni surtout devant moi, les infâmes commencements de cette dynastie de Hanovre, qui est maintenant le lustre de l'Angleterre moderne. Moi, j'écoutais, muet de colère. Entre tous les monstres qui portèrent la couronne, j'ai toujours haï ce lourd et plat Hollandais, dont la recette pour régner fut la perfidie poltronne et impitoyable. Je voyais, tant l'impression était vive, je voyais de mes yeux ces trois pauvres vaillants highlanders debout derrière leurs cercueils ouverts, et je ne puis rendre l'horreur que m'inspirait cette barbare mise en scène. J'aurais voulu, comme Néron (belles dames, je n'ai jamais tué une mouche en ma vie), j'aurais voulu avoir un glaive et le pouvoir de trancher d'un seul coup les cent mille têtes idiotes de la populace londonnienne.

Gillie avait les yeux baissés ; pas un atome de sang n'animait sa joue ; ses deux mains pâles se crispaient sur sa poitrine.

Le laird, la tête haute et les narines gonflées, jetait des éclairs par les yeux.

Exécution du laird et de ses deux compagnons. Dessin de Bertall.

Il emplit son verre jusqu'aux bords et le tendit à Gillie. C'était du vin qu'il avait versé.

— Bois cela, Ogilvie ! s'écria-t-il ; n'en laisse pas une seule goutte : c'est ainsi que tomba ton aïeul. Je vais te dire maintenant quelle fut la fin de ta grand'mère.

Catherine Blane prit le deuil pour ne le plus jamais quitter. Alpine le Rouge s'était vanté. Il ne vint point chercher le prix de sa trahison. Ma mère l'attendait. Elle avait fait, dans l'étoffe même de sa robe noire, un fourreau pour le dirck qui s'était déjà rougi de son sang. Elle attendit en vain. Dans la salle basse du manoir de Gleneil, elle disposa en trophée les armes de mon père. Je laissai de côté la lecture et l'écriture ; j'eus pour précepteur un soldat, Yan Ogilvie, qui, six heures durant, chaque jour, m'enseignait à manier la claymore, le pistolet et le dirck, soit à pied, soit à cheval. Ma mère ne manqua jamais une seule fois d'assister à ces leçons. Quand j'avais bien fait, elle m'embrassait et me disait :

— Baderaigh, tu vengeras ton père.

Les années s'écoulèrent et parmi elles 1745, qui vit périr à Culloden le dernier espoir de l'Ecosse. J'avais voulu partir avec ceux de notre clan, quoique je fusse encore un enfant, mais ma mère m'ordonna de rester. Sa vie n'avait qu'un but, son cœur qu'un sentiment : la vengeance.

Depuis longtemps je la voyais pâlir et maigrir, bien

qu'à mes yeux elle restât merveilleusement belle. Souvent elle était obligée de s'asseoir pendant que Yan me donnait ma leçon. La vieille nourrice Aileen redoublait de soins autour d'elle et lui faisait boire des potions ordonnées par l'autre Aileen, la beldam de Crosscairn. Mais ces potions, remèdes ou charmes, étaient impuissants et ne savaient point arrêter le progrès du mal qui minait Catherine Blane. Aileen me prit par la main un matin et me conduisit jusqu'au lit où ma mère avait dormi ; les draps étaient baignés de sueur. Elle fut bientôt obligée de s'asseoir en chemin une fois, puis deux fois et davantage, quand elle remontait le sentier de l'église, le dimanche, après la messe : car on disait encore la messe à Gleneil deux ans après Culloden, et alors que le Hollandais faisait afficher à Edimbourg promesse de mille livres d'Ecosse à qui livrerait un prêtre papiste. Le vieil Angus avait fait pendre un espion à la maîtresse porte de son manoir, et les habits rouges n'osaient point s'aventurer jusqu'à ce nid d'aigle où perchaient les Ogilvie.

Combat à la torche. Dessin de Bertall.

Quand j'embrassais ma mère, j'avais peur de ses yeux agrandis. J'entendais, la nuit, sa toux déchirante. Mon cœur se brisa la première fois que je vis une trace humide et rouge à sa lèvre pâle... Elle était toute jeune encore pourtant!

Vers la fin de novembre, en l'année 1748, elle me fit venir à son chevet et me dit :

— J'aurais voulu attendre jusqu'au printemps, mais Dieu ne veut pas...

Comme elle s'arrêtait, je lui demandai :

— Attendre, quoi, ma mère?

Elle sembla me toiser de son regard triste et murmura :

— Tu as la taille d'un homme, mais au printemps tu aurais été plus fort.

— Est-ce pour combattre cet homme?... m'écriai-je.

Ses yeux brillèrent. Elle me jeta ses deux bras autour du cou en soupirant :

— Hector, mon enfant bien-aimé, c'est pour venger ton père!

A mon insu, elle avait suivi pas à pas la carrière de notre ennemi. Elle connaissait les moindres détails de sa vie. Il y avait six ans maintenant que mon père était mort. Alpine le Rouge avait fait la campagne de Flandre et s'était retiré du service presque aussitôt après la fin de la guerre, dégoûté par les mépris des officiers et même des soldats. Les traîtres qui se vendent devraient se vendre très-cher et argent comptant, car il est rare qu'on leur paye le second terme du marché. Ceux-là même qu'ils ont servis les repoussent bientôt du pied avec dégoût.

Alpine le Rouge était revenu en Ecosse avec le grade de capitaine; il s'était établi aux confins de la basse terre, parce que le voisinage des highlands ne valait rien pour lui. Il habitait vers Kilpatrick, de l'autre côté de Dumbarton, avec trois de ses frères et quelques parents, démembrés du clan Mac-Alpine. Il avait épousé la fille d'un lowlander, dont il avait quatre fils en bas âge. Sa maison était riche. Il avait acheté la ferme de Claybreach, où se trouve la source d'eau chaude de Saint-David, célèbre dans les trois royaumes pour la guérison des pulmonaires. Sa femme, avenante et coquette, achalandait le salon de conversation. Ma mère savait tout cela.

Nous partîmes de Gleneil. Ma mère ne voulut point de Yan Ogilvie pour nous accompagner. Pendant le voyage, elle déploya une force qui me semblait surnaturelle, car elle fit à pied, et souvent sans le secours de mon bras, toute la portion du chemin qui est impraticable aux chevaux. A Kilpatrick, nous nous séparâmes, malgré mes répugnances et mes prières. Je dus prendre un logis dans une des auberges de la ville, tandis que ma mère, sous prétexte de se rapprocher de la source de Saint-David, choisissait pour sa retraite la propre maison d'Alpine le Rouge.

En me quittant, elle me tint longtemps pressé contre son cœur, mais elle ne pleura point et ne me dit que ces seuls mots :

— Tiens-toi prêt.

J'ignore ce qui se passa à la maison de Saint-David entre Catherine Blane et le meurtrier de mon père. J'avais l'ordre d'attendre à Kilpatrick et de ne m'éloigner sous aucun prétexte. Le troisième jour, je reçus un message qui me disait : « Ce soir, à neuf heures, devant la borne du second mille, sur la route de Dumbarton. » La lettre n'était pas signée, mais je ne pouvais méconnaître l'écriture. J'examinai avec soin le fil et la pointe de ma claymore, je fourbis l'acier de mon skene-dhu et j'attachai des courroies neuves à ma targe. Il me fallait en effet l'armure complète du highlander. La lettre ne disait rien de tout cela, mais il n'était besoin. « Tiens-toi prêt ! » m'avait ordonné ma mère. Je savais le grave et terrible sens que ces paroles avaient dans sa bouche.

Au lieu indiqué, je trouvai Catherine Blane. En m'embrassant, elle tâta ma ceinture, car la nuit était sombre au point de ne pouvoir distinguer les objets. Quand elle sentit ma claymore, elle murmura : « C'est bien ! » puis elle me passa au cou son rosaire.

Sa main était très-froide, mais sa bouche avait brûlé mon front comme un feu.

— Viens ! me dit-elle.

Nous quittâmes la grande route pour entrer dans un sentier qui traversait les prairies et menait à une futaie de vieux chênes. Elle ne me parlait point, mais je l'entendais parfois qui priait. Sa voix me semblait changée, bien que notre séparation eût duré trois jours seulement. Elle glissait devant moi comme une apparition, et, dans ces ténèbres, il m'était impossible de voir son visage.

Elle s'arrêta tout à coup sous la voûte des grands chênes. Au travers des branches dépouillées on apercevait le ciel en deuil. Je crus distinguer une croix de granit au centre d'une clairière.

— Prions, dit-elle en s'agenouillant sur le socle moussu de la croix.

— Est-ce ici le lieu du combat? demandai-je.

— C'est ici, me répondit-elle.

— A cette heure et en ce lieu, ma mère, la science des armes que vous m'avez donnée sera inutile. Chacun frappera au hasard, car nous ne verrons pas la pointe de nos claymores.

Un pas retentit au loin dans la nuit, et presque aussitôt après je pus entendre une voix qui chantait.

Au lieu de me répondre, ma mère ordonna :

— Barre-lui le chemin et dis-lui ton nom, Baderaigh !

— Catherine ! cria-t-on sous le couvert; — holà ! ma belle Catherine !

Le nom de ma mère dans cette bouche me fit trembler comme un blasphème. Je me disais : Il doit entendre mon cœur, tant mon cœur sautait violemment dans ma poitrine. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé une angoisse semblable en toute ma vie. La sueur froide collait les cheveux à mes tempes.

Lui marchait toujours, chantant gaillardement, car il avait sans doute préludé par un joyeux repas à cette nuit d'aventure, et de temps en temps il répétait :

— Holà ! Catherine, ma belle amie, où êtes-vous ?

Je vis sa large carrure qui se dessinait vaguement dans le noir. Le plat de ma claymore éclata sur sa joue comme un coup de battoir dans l'eau, refoulant dans sa gorge son chant et son appel. Il bondit en arrière et son épée grinça en sortant du fourreau.

— Oh ! oh ! gronda-t-il, une bagarre au lieu d'une galante partie ! nous sommes bon pour les deux, Dieu merci !

Et il me chargea résolûment.

— Ce n'est pas une bagarre, Alpine Mac-Alpine, prononçai-je entre mes dents serrées; c'est un combat à mort, car je suis le fils de Saunder Ogilvie.

Il me porta un coup terrible que je parai avec ma targe, et murmura :

— En voyant la louve, j'aurais dû songer au louveteau.

Derrière nous, dans la nuit, il y eut un rire strident. Alpine le Rouge avait quitté le sentier. Je ne le voyais plus, tant l'obscurité était profonde, mais je savais où il était par le bruit de son pistolet qu'il venait d'armer. Je me précipitai tête baissée. Les ténèbres s'éclairèrent au moment où mon arme rencontrait le vide, et je sentis une brûlure à mon front contre lequel la balle oblique avait glissé. Ma claymore frappa un second coup dans l'ombre : ce fut encore en vain. Sous bois, cependant, le bruit sec et répété d'un briquet se faisait entendre. Tout à coup une grande lueur illumina la scène et je pus voir Alpine qui me visait avec son second pistolet. Le chien s'abattit comme je prenais mon troisième élan ; l'amorce seule brûla et le sang de mon adversaire rougit sa ceinture.

Ma mère poussa un cri de joie.

— Courage, Hector, mon bien-aimé ! dit-elle en levant la torche qu'elle tenait à la main.

L'œil sanglant du Mac-Alpine fit rapidement le tour de la clairière. Quand il me vit seul, ses lèvres eurent un sourire de triomphe, car il avait craint une embuscade. Il jeta son pistolet et reprit sa claymore en disant :

— Catherine, tu es folle ; on ne mène pas un roquet à la chasse de l'ours.

Evidemment il regardait la clarté soudainement venue comme un grand avantage pour lui qui était le plus fort et qui se croyait le plus habile ; mais, dès les premières passes, son opinion dut changer, car les rides de son front se creusèrent de nouveau, tandis que ses sourcils retombaient sur ses yeux.

Il est une botte de l'escrime montagnarde qui ne s'emploie pas entre gentilshommes et qui est connue sous le nom de *la faux de Gordon*, parce que Gillivray Gordon



de Dornoch en fit usage dans son duel contre William Lee, lord Cardiff, sous le règne de Charles II ; elle consiste à passer sous l'épée en se laissant choir sur la main gauche, pendant que la droite fauche à revers, cherchant le jarret ou le genou. Alpine exécuta ce coup avec son agilité de tigre ; sa main gauche ne fit que toucher terre, et je chancelai sur ma cuisse droite largement entamée.

La poitrine de ma mère rendit un râle sourd et la lumière de la torche vacilla, parce que sa pauvre main tremblait.

Je mis le genou gauche en terre pour recevoir Duncaw qui revenait sur moi, l'épée haute. J'avais jeté ma targe pour saisir mon dirck. Je savais que j'étais perdu si je ne démontais l'ennemi à mon tour. Je présentai ma claymore à la parade devant son attaque triomphante ; mais, au moment où son arme tombait, je la reçus sur mon dirck, qui ne put entièrement protéger ma main, et, d'un coup horizontal jeté à toute volée, je lui tranchai jusqu'à l'os les deux muscles du jarret droit.

Il tomba sur les deux mains en vomissant un blasphème.

A dater de ce moment, nous combattîmes à genoux.

Ma mère priait Dieu à haute voix.

Nos claymores, trop longues désormais, ne pouvaient plus exécuter les mouvements d'armes sans rencontrer le sol. Alpine le Rouge était un redoutable tireur, mais il fallait le champ libre à sa main, tandis que Yan, dans la longue prévision d'un combat désespéré, m'avait enseigné l'escrime du blessé, à genoux et même terrassé sur le flanc. J'avais, en outre, l'avantage à cause de ma blessure qui me laissait, quoique imparfaitement, l'usage de mes deux jambes ; au contraire, Duncaw était cloué au sol ; ses tendons tranchés lui arrachaient à chaque effort des hurlements de douleur. En comparaison, moi, je souffrais peu, mais je perdais une énorme quantité de sang et je sentais la faiblesse venir. Je voulus en finir d'un seul coup, et, rassemblant toutes mes forces, je martelai à deux mains un fendant adressé à son crâne et capable d'abattre un bœuf. Il vit bien qu'il n'y avait pas de parade possible et se roula sur lui-même avec un râle d'agonie. Ce mouvement le sauva, car, au lieu de rencontrer sa tête, ma claymore, lancée avec une force terrible, trouva la dent du roc qui perçait sous la bruyère et se brisa en éclats.

— Ton pistolet ! cria ma mère, dont la voix s'étranglait dans sa gorge. Eloigne-toi, vise juste, et tue-le comme un chien !

J'avais droit, car, à deux reprises, il avait fait feu sur moi ; mais je ne suis pas un Anglais, et j'ai mon cœur qui vaut mieux que mon droit. L'idée d'achever à distance ce misérable qui se tordait dans son sang me fit dégoût ; je lui criai :

— Duncaw, jette ta claymore et prends ton skene-dhu. Je t'accorde le combat corps à corps.

Ma mère n'était qu'une femme ; elle faisait bien, car elle voulait assurer sa vengeance ; mais moi, je suis le fils de Saunder Ogilvie ; j'agis en homme de hautes terres, et je fis mieux.

Ici, Baderaigh ôta son bonnet à plumes blanches et montra deux profondes cicatrices, dont l'une contournait son front comme un bandeau, tandis que l'autre allait se perdre sous ses cheveux.

— Docteur en loi, reprit-il, le Mac-Alpine était fort comme un taureau et mon menton n'avait pas encore de barbe. Voici sa marque, ajouta-t-il en montrant du doigt la seconde cicatrice ; l'autre égratignure est tout uniment le chemin de la balle, qui fut moins dure que mon crâne.

Duncaw jeta sa claymore et prit son poignard dans sa main droite. Je me traînai jusqu'à lui et nous prîmes position. Dès les premières passes, il parvint à saisir mon poignet droit et me donna de son dirck dans la tête ; mais son bras n'avait pas d'élan, parce qu'il était obligé de se soutenir sur le coude. Le reste fut plus rapide qu'un éclair. Je sentis qu'il me volait mon pistolet à ma ceinture ; je saisis à poignée, comme eût pu faire la griffe d'un tigre, les chairs pantelantes de sa blessure. Il poussa une horrible plainte, mais il arma le pistolet. Mon poignet était libre ; je me relevai ; un coup de talon fit sauter le pistolet hors de ses doigts brisés, et, me laissant retomber de tout mon poids, je restai couché sur lui : mon dirck lui était entré comme un coin dans le cœur.

Quand je rouvris les yeux, ma mère était agenouillée près de moi. Jamais je ne l'avais vue si pâle ni si belle.

Elle sourit à mon premier regard, puis elle éclaira de sa torche le visage de notre ennemi mort.

La lune se levait à l'horizon. Elle éteignit la torche dans la mousse humide ; je sentis qu'elle me soulevait dans ses bras. J'éprouvais un froid glacial jusque dans la moelle des os. Je ne pouvais ni parler ni me défendre contre son étreinte, et cependant je mesurais, à l'angoisse de mon propre cœur, l'effort terrible, l'effort mortel qu'elle tentait en ce moment.

Elle ne savait pas que je pouvais l'entendre ; sa pauvre voix entrecoupée murmurait :

— La chaleur de la vie l'abandonne ! il va mourir si je le laisse ici !

Je crois qu'elle pensait juste. Ce froid qui pénétrait mes veines, ce devait être la mort.

Je devais être pour sa faiblesse un poids écrasant. J'eus vaguement la pensée qu'elle allait se tuer en me sauvant la vie. Je dis : vaguement, car le cahot de sa marche pénible accéléra le flux de mon sang et je perdis de nouveau connaissance. C'était comme un cadavre qu'elle portait.

Il y avait pour le moins un demi-mille de ce lieu solitaire à la première maison, située sur la route de Dumbarton. Un homme robuste n'aurait pas pu m'y traîner sans fatigue ; ma mère m'y porta, ma mère blessée comme moi et plus profondément par la maladie qui ne pardonne point.

Combien elle mit de temps et ce qu'elle souffrit en chemin, je ne puis le dire. Il faisait grand jour quand je recouvrai le sentiment. J'étais étendu sur un lit et la plaie de ma jambe avait été pansée ; un bandeau entourait mon front, qui me semblait baigné dans du feu. Non loin de moi, il y avait un autre lit. Un prêtre était penché sur cette couche, autour de laquelle plusieurs personnes s'agenouillaient. Je ne pouvais voir, mais le pressentiment d'un grand malheur me serra la poitrine comme une main de fer.

En ce moment, la voix de ma mère rompit le silence. C'était bien elle qui me cachait le prêtre.

— Ne s'éveillera-t-il point pour me dire le dernier adieu?... murmura-t-elle.

L'un de nous deux allait donc mourir ! Oh ! comme je demandai à Dieu ardemment que l'agonie fût pour moi ! Elle entendit le souffle faible qui était mon retour à la vie et fit écarter le prêtre.

Je la vis, blanche comme une apparition, et telle qu'elle doit être au ciel.



— M'entends-tu, mon Hector? demanda-t-elle.

Mes yeux lui répondirent, car elle poursuivit, ranimée tout à coup :

— Tu es le digne fils de ton père, Ogilvie ; je te bénis. Ma dernière volonté est d'avoir ma tombe au cimetière de Gleneil, avec deux noms sur la pierre : le sien et le mien. Adieu, Hector Ogilvie de Baderaigh ; vis et meurs en gentilhomme !

Sa tête souriante retomba sur l'oreiller. Le prêtre psalmodia une prière à haute voix. Elle n'était plus.

L'effort qu'elle avait fait en me portant avait rompu un vaisseau dans sa poitrine ; elle mourait au bout de son sang...

Le vieux laird se leva et resserra la ceinture de son kilt. Il avait réussi à retenir ses larmes, mais ses paupières enflammées battaient.

— Baderaigh, dit gravement mon père, ce sont de funestes souvenirs. Votre mère est en ce lieu où l'on pardonne ; vous avez eu votre vengeance, et le temps a passé sur ces sanglantes tragédies.

— Docteur en loi, répondit le laird, le temps emporte tout, excepté nos haines. Alpine le Rouge laissa trois fils qui sont devenus des hommes et qui ont juré de venger leur père ..

Il but une dernière rasade et ne parla plus.

Une demi-heure après, j'étais dans la chambre de Gillie avec le fameux flacon de vulnéraire que j'avais emprunté furtivement à l'armoire de mon père. A vrai dire, ce flacon de vulnéraire ne servait pas chez nous à d'autres qu'à Gillie, qui monopolisait toutes les contusions et meurtrissures de la maison. Ce soir, il n'avait ni une contusion ni une meurtrissure, et le baume de *fier-à-bras*, comme il appelait le contenu de la bouteille, devait être employé à guérir un mal plus sérieux.

Le pauvre Gillie, assis au pied de son lit, pâle et faisant des grimaces de douleur, avait ouvert sa chemise qui était tout humide et rouge de sang. A nous deux, nous tâchions de panser un beau fendant de claymore qui prenait à l'épaule et venait mourir à la hauteur du sein. L'arme avait glissé comme un rasoir ; la blessure n'était pas très-profonde, mais elle était longue et rendait le sang en abondance.

— Wat, me disait Gillie, tu n'es pas maladroit, au moins !... Aïe ! Petit coquin, crois-tu que je sois de bois ?... Le Mac-Intyre a eu la tête fendue pour sa peine ; mais nous nous retrouverons !... Essaye de fourrer un peu de charpie, Wat... Ce diable de vulnéraire me brûle comme du plomb fondu... mais il faut cela, Wat, et j'en guérirai plus vite.

— Tu ne pourras pas t'en aller demain, mon pauvre Gillie ! m'écriai-je les larmes aux yeux ; car la vue de tout ce sang me serrait le cœur.

— M'en aller ! si fait ! et me battre aussi, je l'espère bien, car l'histoire de Baderaigh sent l'escarmouche à plein nez, petit Wat... Nous aurons un *regular row* en arrivant dans la haute terre, ou je ne m'y connais pas !

Un regular row, c'est la bagarre élevée à la hauteur d'une bataille rangée.

— Et il faut cacher cette égratignure-là, vois-tu, Wat, poursuivit Gillie, parce que, si le père savait mon cuir entamé, il ne voudrait pas de moi sur le terrain.

Le pansement s'acheva tant bien que mal, et Gillie poussa un long soupir de soulagement en mettant sa tête sur l'oreiller. Je voulus lui souhaiter la bonne nuit, mais il me supplia de rester.

— Si tu me laisses seul, je vais m'endormir, s'écria-t-il, et je ne pourrai imbiber la charpie. En buvant une goutte tous les quarts d'heure et en mouillant toutes les demi-heures, on peut être guéri en trois nuits. Jamais je n'ai vu de si bon vulnéraire que celui du patron... Ah ! ah ! petit Wat, l'histoire du père m'a semblé plus longue qu'un jour sans pain ; je croyais à tout instant que j'allais montrer le blanc de mes yeux comme une jeune lady qui a gagné une entorse en dansant. Mais il ne l'a pas racontée pour le roi de Prusse, sois sûr de cela... et j'ai appris hier par le Mac-Intyre à qui j'ai fêlé la tête... Mais, puisque Baderaigh t'a dit les trois quarts de nos affaires, tu peux bien savoir le reste. C'est le seul moyen de te garder éveillé auprès de moi. Veux-tu écouter un autre conte ?

Je m'assis avec empressement, car j'étais insatiable.

— Baderaigh n'a pas été jusqu'au bout, reprit Gillie en baissant la voix et d'un air sombre, parce qu'il n'aime pas parler de mon frère Saunie, mon frère aîné, qui portait le nom du vaillant sergent de la garde noire, assassiné sous la Tour de Londres, et qui mourut jeune, — bien jeune, — à la chasse, — par accident, fut-il dit ; car le coroner ne put constater d'où était partie la balle qui lui perça le cœur par derrière. Les trois Mac-Alpine de Duncaw sont des coquins sans foi ni loi, comme était l'enseigne. Et combien de fois ma pauvre mère en pleurs passa les nuits agenouillée, quand Baderaigh s'attardait sur la route !... Ce sont des haines qui grandissent par l'assouvissement ; le sang versé, loin de les noyer, les attise.

Et c'est le diable, bien sûr, petit Wat, qui a placé le manoir de Duncaw sur le sommet du Ben-Meagh, vis-à-vis de la maison de Baderaigh, perchée sur la cime de Ben-Mohr. Les deux tours se regardent et semblent s'entre-menacer toujours

Voilà vingt ans, deux sœurs habitaient les deux tours. Dans la nôtre était ma mère bien-aimée, qui vécut, sa vie trop courte, au milieu des terreurs, et qui mourut de chagrin peut-être ; dans l'autre manoir pleurait et priait sa jeune sœur, femme de Dunstan-Mac-Alpine, le frère cadet d'Alpine le Rouge. Elles se faisaient des signes au travers de la vallée et s'écrivaient, comme si l'Océan eût été entre elles deux.

Dieu les a réunies dans un monde meilleur.

J'avais appris à aimer ma tante Fanny dont ma mère me parlait sans cesse, et, tout enfant, par les fenêtres du manoir, je lui envoyais mes baisers. Elle aussi avait un petit enfant, qu'elle nous présentait de loin dans ses bras.

Mais je grandis sans connaître l'enfant ni la mère, car la haine qui nous séparait était un abîme plus large et plus profond que l'Océan dont je parlais.

Une fois, je portais le deuil de ma mère et j'allais par les bruyères, songeant à celle qui n'était plus. Au bord de la Saw, enflée par les pluies, une jeune fille, aussi en deuil, s'asseyait, regardant couler l'eau au travers de ses pleurs. Je la trouvai belle, surtout parce qu'il me sembla voir en elle le portrait vivant de ma mère. Les grandes tristesses sont sœurs : j'osai m'approcher d'elle et lui parler.

Elle me dit son nom, qui était celui de ma mère : Mary. Son deuil était précisément le même que le mien. Mon cœur battit, car je savais que la sœur de ma mère l'avait suivie de bien près dans la tombe. Je m'écriai, pour mettre fin à mon doute d'un seul coup : Je suis le fils de Mary Mac-Gregor, femme d'Hector Ogilvie de Baderaigh. Elle me tendit son front charmant et murmura : Je suis la fille de Fanny Mac-Gregor, femme de Dunstan Mac-Alpine.



Nous revînmes souvent au même lieu. Elle était orpheline et à la garde de Roderick Mac-Alpine de Duncaw, son cousin, fils aîné d'Alpine le Rouge.

Quand je lui demandai, un matin, si elle voulait être ma femme, elle sourit et me répondit : Je veux que mon mari soit un soldat ; revenez réclamer ma foi avec l'uniforme de la garde noire.

Je partis, le cœur bien gros, pour Edimbourg. J'allais, hélas ! manier une plume au lieu de brandir en main la claymore vaillante des gentilshommes du Reicudan-Dhu.

Wat, mon garçon, je vous aime comme si vous étiez mon jeune frère ; mais j'aime mieux Mary que vous. Je pense à Mary la nuit et le jour, et c'est Mary qui me fait brouiller les dossiers du docteur en loi.

Il a été jeune : dites-lui cela, quand je vais être parti. Je suis bien sûr qu'il me pardonnera.

Voilà deux mois, j'ai appris que Roderick Mac-Alpine voulait forcer Mary à être sa femme. Souvenez-vous de toutes les fautes que j'ai commises depuis deux mois !

Hier, Robert Mac-Intyre, qui est le filleul de Roderick et son neveu, m'a insulté dans la rue en disant :

— N'est-ce pas pitié qu'un noble Mac-Alpine épouse la cousine d'un coquin d'Ogilvie !

J'ai répondu en montrant ma ceinture sans claymore, et j'ai dit :

— Sous Holyrood, dans une heure !

J'ai peur que Mac-Intyre, le pauvre compagnon, ne puisse jamais fermer la brèche par où j'ai fait entrer le vent dans sa cervelle.

Mais un fait certain, c'est que Roderick Mac-Alpine va épouser ma cousine. Si la Providence n'avait amené mon père ici ce soir, je comptais prendre la fuite demain matin... Mouille ma charpie, bon petit Wat.

— Et que comptes-tu faire, Gillie, demandai-je, quand j'eus accompli mon office d'aide-chirurgien, pour empêcher Roderick Mac Alpine d'épouser ta cousine Mary ?

Il sourit avec cette belle fierté des forts que j'ai toujours admirée et enviée.

— Mon père n'a-t-il pas dit, ce soir, répliqua-t-il, que les Mac-Alpine et nous nous allions arranger nos affaires à l'amiable ?

J'avais ouï conter en ma vie trop de légendes des hautes terres pour ne pas comprendre ce qu'il y avait sous ces paroles.

Le lendemain, au moment où le laird de Baderaigh se levait de table pour partir, après déjeuner, il se tourna vers moi brusquement :

— Eh bien, petit Wat, demanda-t-il, peut-être par manière d'acquit, veux-tu venir avec nous dans la montagne ?

Mon père me regarda avec tristesse et dit :

— Voyons, Wat, réponds, mon ami.

— Si cela ne vous désoblige pas, monsieur, répliquai-je, à sa complète stupéfaction, je m'en irai volontiers avec Gillie.

Le rouge lui monta au visage, et c'était de la joie, en vérité. Puis je vis dans ses yeux de la défiance et une tendre compassion.

— Est-ce pour me faire plaisir, Walter ? murmura-t-il.

— Oui, monsieur, prononçai-je tout bas ; mais c'est aussi pour ne pas mourir sans avoir au moins combattu le mal qui me prend mes forces et ma vie.

Mon père m'enleva dans ses bras et me tint serré contre sa poitrine.

— Que Dieu nous aide, enfant, que Dieu nous aide ! murmura-t-il, la voix étouffée par les larmes qu'il contenait à grand'peine.

Pendant cela, ce grand montagnard de Baderaigh avait l'air quelque peu embarrassé. Mon père eût sans doute remarqué son trouble, s'il n'eût été occupé de moi exclusivement. Le vieil Eachin s'était avancé, comptant sur un refus, et il était évident pour moi que, dans les circonstances présentes, il eût préféré se priver de ma compagnie. Quant à Gillie, il riait sous cape comme s'il eût deviné la secrète fantaisie qui me rendait si brave. Gillie était encore très-pâle, mais son œil était vif et clair ; le meilleur vulnéraire du monde avait fait merveille cette nuit.

— Fils, ordonna le laird, qui prit son parti de bonne grâce, va chercher le petit cheval du messager de Dunkeld. Maître Wat arrivera ainsi jusqu'au lac Tay sans être fatigué.



Le petit Wat pansant Gillie Dessin de Bertall.

— Vous tiendrez le cheval par la bride, dit vivement mon père.

— Soyez tranquille, docteur en loi, nous ferons de notre mieux pour ne pas lui casser le cou, sous prétexte de vous l'allonger d'un pouce ou deux.... Allons, petit homme, ajouta-t-il en se tournant vers moi, va faire ton paquet : de bonnes chemises, un bon manteau, de bons souliers, et dépêche !

Gillie et moi nous nous dirigeâmes ensemble vers la porte. Quand nous eûmes passé le seuil, il me tira l'oreille en riant et me dit :

— Vous avez donc envie de voir ce que c'est qu'un regular row, maître Wat, de l'autre côté du lac Tay ?

Je suis bien forcé de vous avouer, mesdames, que mon bon ami Gillie avait deviné juste. Certes, je n'avais pas menti dans ma réponse à mon père ; il y avait bien en moi le désir de lui plaire et le besoin de vivre, mais il y avait aussi, il y avait surtout, la passion soudainement éveillée de voir du nouveau. La haute terre, ce pays du roman et du drame, m'attirait avec une sorte de vio-

lence. L'histoire de Saunder Ogilvie avait ébranlé mes nerfs; l'autre histoire, dite en quelques mots, celle-là, l'histoire d'une rencontre au bord de l'eau : deux enfants instruits à s'aimer par le souvenir de leurs mères, me jetait loin, bien loin, dans une rêverie inconnue.

Gillie avait raison, dans toute la force du terme; je voulais voir ce que c'était qu'un regular row par delà les montagnes; mais, derrière ces tableaux sombres où passaient les éclairs croisés des claymores, j'apercevais dans mon rêve de longs cheveux blonds dont les boucles balancées encadraient un suave sourire...

Le cœur me manqua bien un peu quand il fallut dire adieu à mon père; mais le petit cheval du courrier de Dunkeld était doux comme un agneau et je n'avais jamais enfourché que le dos complaisant de mon bon Gillie. La fièvre aventureuse me tenait. Je me mis en selle, la larme à l'œil, et je m'arrachai des bras de mon père, dont le sourire mouillé semblait dire : Tu peux rester, il est temps encore...

— En avant! cria le laird.

Gillie prit le bidet par la bride et descendit la rue en sifflant le pibroch d'Ogilvie. Au coin de la dernière maison, j'envoyai de loin encore un baiser, et tout fut dit. J'étais un voyageur. C'est à peine si je ressentis une légère émotion de peine en perdant de vue le donjon d'Holyrood. La fierté satisfaite l'emportait déjà sur le chagrin : j'étais un voyageur!

PAUL FEVAL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

CRAPAUDS ET VIPÈRES.

Crapauds à deux francs cinquante la douzaine. — Marché aux crapauds. — Le crapaud jardinier et le ministre de l'agriculture. — Modestie du crapaud. — Les bas de Cocotte. — Poules bottées. — Le cordonnier des poules. — Marchands de crapauds en gros. — Crapauds français et crapauds anglais. — Horticulteurs de Londres. — Vipères. — Souvenirs. — Le gardien du Jardin des Plantes. — Douze tombes dans une botte. — Anecdote. — Singulier remède contre la morsure des vipères. — Privilége du hérisson. — Combat. — Achille et le Styx. — La science ne desserre pas les dents. — Titus. — — Un rosier poitrinaire.

Je traversais dernièrement la rue de Rivoli, quand je me trouvai nez à nez avec le plus aimable et le plus spirituel de mes amis, Henri d'Ost.

Jeune, riche, avocat plein d'avenir, il s'est brusquement retiré à Bougival, où il fait ce qu'Alphonse Karr fait à Nice, du jardinage.

— Que je suis heureux de te rencontrer, me dit-il : figure-toi que je viens de me ruiner en achats; je suis sans le sou et il me reste une grave emplette à faire : prête-moi deux louis.

— Volontiers, répondis-je, surtout s'il s'agit d'acheter une plante ou une fleur à ta charmante femme.

— C'est pour acheter huit douzaines...

— De gants?

— Huit douzaines de... crapauds.

— De crapauds? Grand Dieu! ça se vend donc, le crapaud?

— Deux francs cinquante la douzaine.

Il y a un marché aux crapauds, comme il y a un marché aux fleurs.

— Et il se trouve au Marais, probablement?

— Cela devrait être, mais il se tient près de la Bastille.

— Mais que diable peut-on faire de ces affreux batraciens? Je croyais que le crapaud n'était bon qu'à faire horreur aux hommes et peur aux femmes.

— Quelle ignorance! quelle injustice!

As-tu entendu parler des limaces et des limaçons?

— J'ai même eu l'honneur d'en rencontrer quelquefois.

— Tu sauras donc que ces maudits insectes sont le fléau des jardins.

Vois-tu ces laitues qui s'épanouissent, ces pois qui fleurissent, ces asperges qui se balancent, ces haricots qui grimpent; vois-tu ces carottes rubicondes et ces chicorées frisées comme de petites têtes d'ange? Eh bien! dans une nuit, dans une seule nuit, tout cela peut être gâté, flétri, perdu, par un escadron de limaces

— Que faire alors?

— Prendre une douzaine de crapauds, les placer au milieu du jardin et leur donner carte blanche en leur souhaitant bon appétit. Le crapaud fera le reste.

Comme il a un goût prononcé pour les limaces (vrai goût de crapaud), il les cherchera, les trouvera et les mangera.

Alors la laitue reverdit, la carotte mûrit tranquillement et l'asperge est sauvée.

Le crapaud devient ainsi un excellent garçon jardinier, qui se nourrit lui-même et ne demande pas d'appointements.

Le jardinier apprécie les éminents services du crapaud, en attendant que le ministre de l'agriculture lui accorde une mention honorable bien méritée.

— Je ne connaissais pas, répondis-je à Henri, le crapaud comme jardinier, et je me propose de féliciter le premier que je rencontrerai sous le talon de ma botte.

Mais, je t'avoue que je serais médiocrement charmé de voir un semblable ouvrier dans mon jardin.

— Que tu connais mal le crapaud! C'est un être plein de retenue et de modestie; comme il a conscience de sa laideur, l'infortuné! ne crois pas qu'il s'amuse à parader dans les grandes allées ou qu'il se promène autour des fleurs. Il travaille, il se repose, il aime, il fait tout dans l'ombre.

Il paraît n'avoir qu'un souci : dérober sa laideur à tous les regards.

C'est un précieux, mais modeste auxiliaire des jardiniers, qui semble se désavouer lui-même en se cachant pour les aider.

Tout à coup mon ami s'arrête devant une petite boutique, en disant :

— Je crois que je trouverai ici mon affaire.

— Des crapauds? adieu, je n'entre pas.

— Mais attends donc; il ne s'agit point de crapauds,



je veux acheter deux ou trois paires de bas pour Cocotte.

— Qu'est-ce donc que Cocotte? Serait-ce ta bonne, par hasard?

— Cocotte, ma bonne! reprit Henri en éclatant de rire; mais c'est une poule! une belle poule noire au bec exterminateur, qui fait une guerre acharnée aux cloportes.

— Et tu lui achètes trois paires de bas?

— Tu n'as pas la moindre notion du jardinage. Hé! sans doute, je lui achète des bas; ne comprends-tu pas qu'une fois bien chaussée, Cocotte ne pourra plus gratter la terre avec ses pieds, et qu'elle sera forcée de ne picorer qu'avec le bec?

Dans les environs de Londres, presque toutes les poules des fermiers portent bottines.

Henri entra dans la petite boutique, pour en sortir aussitôt tout désappointé.

Il n'y avait de bas dans le magasin que pour homme, pour femme et pour enfant.

Le cordonnier des poules habitait un autre quartier.

— Tiens, vois-tu, me dit Henri, ce monsieur qui m'a salué?

— Eh bien? c'est un avoué, cela se voit à sa figure et à sa cravate blanche.

— Tu te trompes, c'est un marchand de crapauds en gros. Inutile de te dire qu'il est fort riche (tous ces gens-là font fortune).

Il expédie chaque année pour près de deux millions de crapauds en Angleterre.

Les horticulteurs anglais, les premiers horticulteurs du monde, daignent reconnaître la supériorité des crapauds français sur ceux de la Grande-Bretagne. Ce sont, du reste, eux qui ont eu les premiers l'heureuse idée d'associer le crapaud à leurs travaux. Je l'ai dit: les plus habiles jardiniers sont les jardiniers anglais.

Une grande partie des légumes dont s'approvisionne Londres, raconte M. Sam, se cultive dans les potagers qui entourent cette ville immense, sur une superficie de quatre mille huit cents hectares qu'exploitent trente-cinq mille personnes.

On ne saurait voir rien de plus merveilleusement soigné que ces jardins. Aussi fournissent-ils jusqu'à cinq récoltes par an.

Mais aussi quels soins! quelle attention! Non-seulement on n'y laisse point une seule mauvaise herbe, mais encore on examine à la loupe tous les légumes pour en enlever la nielle et les fongosités.

— Revenons à tes marchands de crapauds en gros: je serais curieux de savoir où ces messieurs placent leur hideuse marchandise.

J'espère bien qu'ils ne font pas d'étalage.

— Ils les renferment au fond de grands tonneaux, dans lesquels ils puisent à chaque instant, sans redouter le moins du monde pour leurs bras et leurs mains nus, la liqueur que sécrètent les crapauds, liqueur tour à tour déclarée par la science inoffensive et vénéneuse.

Ces négociants manient avec la même insouciance les vipères, dont la plupart tiennent également assortiment.

— Après les crapauds, des vipères, fort bien! Et tu entres dans ces boutiques, toi?

— Mais sans doute, et sans mes pistolets encore.

— Puisque tu es l'ami des crapauds et que tu es en relation avec les vipères, j'espère que tu vas me donner quelques détails sur leur venin. De quelle nature est-il? Comment agit-il?

— Je te répondrai avec la science:

« C'est un venin; — je n'en sais guère autre chose. — On le boit impunément et néanmoins il tue presque toujours quand il s'introduit par une lésion, si petite qu'elle soit, dans l'économie animale. »

Le venin de la vipère a une fatale propriété: ni la dessiccation, ni l'action du temps ne peuvent l'affaiblir. Conservé vingt ans dans une bouteille, il tue encore les animaux auxquels on l'inocule. M. Valée, gardien des reptiles du Muséum, a failli, l'année dernière, mourir ou du moins perdre le bras pour s'être à peine égratigné avec un crochet de vipère qui gisait depuis plusieurs mois au fond de la cage où il était tombé lors de la mue du reptile.

Voici un fait assez curieux raconté par un voyageur espagnol, le capitaine don Pedro Espartero:

— Un soir, dit-il, un de mes soldats trouva, sur la lisière d'un bois, le cadavre d'un de ses camarades. Comme le défunt portait aux jambes de grandes bottes de cuir, fort commodes en ces pays infestés de serpents, le vivant ne se fit point faute de s'instituer l'héritier du défunt. Il prit les bottes de ce dernier et les chaussa immédiatement. Le lendemain il était décédé lui-même. Douze hommes de sa compagnie s'approprièrent successivement les bottes en question et périrent également, sans qu'aucun d'eux soupçonnât la cause de cette contagion. Un treizième se montra plus intelligent. Il examina attentivement les bottes diaboliques et remarqua vers la hauteur du mollet un crochet de serpent à demi brisé; il fit l'extraction de ce morceau de dent et dès lors il put porter sans danger les bottes qui avaient été si fatales à ses compagnons, moins avisés que lui.

Que dis-tu de ce petit crochet imperceptible qui tue douze soldats? Il vaut mieux une bombe ou un boulet de canon. — C'est moins meurtrier.

En Europe, nous combattons les effets du venin de la vipère par l'ammoniaque et les cautérisations. Nous sommes forcés d'avouer que ces remèdes sont trop souvent insuffisants.

Les indigènes des pays hantés par les reptiles venimeux sont autrement habiles que les médecins européens. Ils arrêtent immédiatement, à l'aide de certaines plantes, les symptômes que cause la morsure des vipères si dangereuses de leur pays. Mais voici un singulier procédé employé en Amérique pour guérir ces terribles morsures. C'est M. de Castelnau qui parle: — Comme des convulsions violentes se succèdent rapidement, se manifestent dès que la blessure est faite et produisent en peu de temps la mort, on pratique le plus vite possible une forte ligature au-dessus de la partie mordue. Une convulsion survient aussitôt, indiquant que le venin a pénétré dans l'économie, mais cette convulsion est faible, parce que la ligature n'a permis l'absorption que d'une très-petite quantité de venin.

« Quand la première convulsion a cessé, on relâche un peu le lien et on laisse de nouveau passer une petite portion de la substance redoutable. Nouvelle convulsion.

« On procède ainsi jusqu'à ce qu'il ne se manifeste plus d'accidents, et le malade qui aurait succombé à l'invasion immédiate du poison est sauvé par un fractionnement qui en atténue la puissance délétère.

Chose étonnante et bizarre! le venin de la vipère est mortel pour tous les mammifères, un seul excepté. Cet heureux privilégié est le hérisson.

Voici ce qu'en rapporte un naturaliste de Gotha, le docteur Lenz:

— J'introduisis une grosse vipère dans la cage où le

hérisson allaitait tranquillement ses petits, le hérisson la sentit bientôt, se leva de sa litière et se mit à flairer la vipère de la queue à la tête. La vipère commença à siffler et mordit le hérisson plusieurs fois aux lèvres et au museau. Celui-ci, sans s'éloigner, se lécha et reçut une forte blessure à la langue.

Enfin, le hérisson saisit la vipère par la tête, la broya avec ses crochets et la glande à venin, malgré les contorsions du serpent qu'il dévora entièrement.

Le lendemain, le surlendemain, tous les jours, le hérisson mangea la vipère et ne s'en porta pas plus mal. — Que penser de ce hérisson invulnérable?

Faut-il croire qu'il ait été comme Achille, et mieux qu'Achille, trempé dans les eaux du Styx?

La science, hélas! s'arrête devant le hérisson et ne dit mot.

C'est là trop souvent son langage. Espérons qu'un jour elle sera un peu plus bavarde.

Tout à coup Henri tira sa montre :

— Bon, dit-il, quatre heures vont sonner et le train va partir. Pas de crapauds! 'pas de bas pour Cocotte; j'ai perdu ma journée, comme Titus. Adieu, je cours à Bougival faire un arrosoir de tisane pour un pauvre rosier qui se meurt. P.-C

L'ART ET LES ARTISTES ÉTRANGERS.

UN TABLEAU DE LEYS.

Albert Durer à Anvers. Dessin de Ulysse Parent, d'après un tableau de Leys. (Exposition du boulevard des Italiens.)

Leys est véritablement un peintre étrange et merveilleux; on dirait un artiste contemporain d'Holbein et d'Albert Durer qui se serait endormi pour se réveiller en l'an de grâce 1860. Il a dû jadis rencontrer Marguerite et Faust se promenant sur les remparts d'Anvers; il a dû jeter l'eau bénite sur le corps du vieux bourgmestre; il a dû trinquer avec les reîtres et les lansquenets du duc d'Albe. C'est qu'en effet il possède un sentiment si vrai, il reproduit si exactement la physionomie du temps, qu'on est tenté de croire à la métempsycose; on ne devine pas ces choses et ces figures, on ne les retrouve même pas à force de patientes recherches, on s'en souvient.

Et que l'on ne suppose pas que ce prodigieux talent d'exactitude exclue chez Leys les qualités qui font les grands peintres, il les possède aussi et son art n'a point de secrets pour lui. Et cependant, malgré la grande médaille d'honneur obtenue au concours universel de 1855, notre peintre anversois est peu connu du public français, et cela, parce qu'il s'est toujours tenu à l'écart de nos expositions et qu'il faut aller en Belgique pour le juger à sa valeur. Aussi est-ce une véritable bonne fortune que l'apparition, à l'exposition du boulevard des Italiens, de sa petite toile intitulée : *Albert Durer à Anvers*.

« N'est-ce pas Albert Durer lui-même qui s'est peint avec sa femme et sa servante, dit un de nos maîtres dans l'art de la critique, en compagnie d'Erasme et de Quentin Metsys, sous l'auvent de son hôte, Joost Planckfeld, le jour de la grande procession de Notre-Dame? Comment supposer qu'un peintre moderne puisse avoir une intuition si claire et si précise du passé?» C. W.



LA CATHÉDRALE DE BAYEUX.

UN CHEF-D'ŒUVRE DU GÉNIE MODERNE.

Vue de la cathédrale de Bayeux. Dessin de D. Lancelot.

Le dimanche de la Pentecôte de l'année 1854, après l'écoulement de la foule qui remplissait la cathédrale de Bayeux, — cette merveille gothique de la Normandie, — un fragment de l'arcade nord du chœur se détacha dans le vide, et tomba sur les dalles sonores en s'y brisant avec le fracas d'une explosion.

Une heure plus tôt, c'eût été un grand malheur, peut-être un grand désastre.

Une heure plus tard, c'était une consternation générale dans la ville, et le lendemain dans la France tout entière, et bientôt dans tout le monde religieux et artistique, exposé à voir périr un de ses plus chers monuments et de ses plus beaux chefs-d'œuvre.

Cette pierre tombée, en effet, était un avertissement qu'on ne pouvait plus méconnaître.

Les piliers, la grande nef, la superbe tour octogone de la cathédrale menaçaient ruine et allaient s'écrouler au premier jour !

Il fallut exiler les fidèles des trois quarts du sanctuaire, l'encombrer d'étais, de cintres et d'échafauds, —

et entendre enfin les experts condamner à la démolition la fameuse tour et la coupole elle-même, — lézardées depuis quatre cents ans !

Vous jugez des cris désespérés de la ville, du diocèse, de la province et de l'évêque de Bayeux.

Ces cris arrivèrent jusqu'à l'Empereur, qui envoya sur les lieux M. Eugène Flachat, le célèbre inventeur de la gare de l'Ouest, des Halles centrales de Paris et de cette miraculeuse réparation du pont d'Asnières, accomplie, en 1848, sans interrompre le service du chemin de fer.

M. Flachat examina la cathédrale condamnée, et se chargea de la sauver en trois ans, pour moins d'un million, — le quart de ce qu'il en eût coûté pour la démolir, le centième de ce qu'on eût dépensé pour la refaire.

Et ce prodige inouï s'est accompli de 1855 à 1858, selon le rapport que nous avons sous les yeux, et qui est le plus curieux roman architectural du siècle et du monde (1).

Pour en donner l'idée en quelques mots, figurez-vous l'immense édifice étayé et soutenu en l'air, avec des points d'appui qui eussent effrayé Archimède ; figurez-vous les fondations, les piliers et les murs repris en sous-œuvre d'un bout à l'autre et du haut en bas, sans qu'un pareil travail ébranlât le fantastique équilibre ; figurez-vous enfin, au dénoûment, la gigantesque tour, soulevée de sa base séculaire, redescendant intacte à sa place et se rasseyant pour l'éternité sur cette même base, désormais inébranlable.

Le tout sans la moindre atteinte aux ciselures les plus fines, aux vitraux les plus délicats !

Ainsi, non-seulement la cathédrale de Bayeux était merveilleusement saine et sauve, mais le moyen était trouvé de restaurer de même tous les chefs-d'œuvre, plus ou moins croulants, de notre ancienne architecture.

Les collaborateurs de M. Flachat, dans l'accomplissement de ce tour de force, étaient MM. de Dion, Pierron (Lyonnais), Gabriel Gretin et Lasvignes.

Que leurs noms soient à jamais bénis par la science, par l'art et par la religion !

Lorsque, en allant à l'inauguration du chemin de fer de Cherbourg, nous visitâmes, en 1858, cette belle cathédrale de Bayeux, nous pûmes l'admirer déjà dans toute sa splendeur et telle que la gravure ci-jointe vous la représente.

Nous ne saurions mieux la décrire que d'après M. Théophile Gautier, notre compagnon de voyage, qui exprime son enthousiasme avec la magie habituelle de sa plume.

La façade a cinq porches, dont trois à portes ouvragées. En dessous du porche central s'ouvre une grande fenêtre ogivale à balcon tréflé, puis une galerie à cinq arcades, dont les pieds-droits portent chacun deux statues avec dais sculptés à jour.

Les statuettes des porches latéraux représentent la Passion et le Jugement dernier.

Une cour voisine est ombragée d'immenses platanes : ce sont les arbres de la liberté, plantés en 1793, et qui décorent aujourd'hui la porte d'une prison.

Les deux tours carrées portent des flèches élégantes, entourées de clochetons pointus. La tour octogone, avec ses riches ciselures, s'élève, comme la fameuse tour de Burgos, au-dessus de la rencontre de la grande nef avec les bras de la croix.

(1) *Cathédrale de Bayeux; reprise en sous-œuvre de la tour centrale*, par M. Eugène Flachat. Description des travaux par MM. H. de Dion et L. Lasvignes, ingénieurs. Un vol. in-4°, avec planches gravées sur acier. Paris, chez A. Morel et C°, libraires, rue Vivienne, 18.

A l'intérieur, on admire surtout, dans la chapelle de gauche, les litanies de la Vierge, sculptées comme les arbres généalogiques du Christ en Espagne. Au sommet, le Père éternel, dans une auréole radieuse, déploie une banderole où se lit l'inscription : *Gloriosa dicta sunt de te.* Dans le cadre figurent les patriarches, les prophètes et les rois ; et, dans le champ du tableau, les litanies en relief, comme des armes parlantes : « le soleil levant, l'échelle de Jacob, la porte du ciel, l'arche d'alliance, l'étoile de la mer, l'arbre de vie, la racine de Jessé, la rose sans épine, le temple de Salomon, la tour de David, le puits d'eau vive, le miroir sans tache, le vase d'encens, la toison de Josué, la fontaine des grâces, la ville céleste, et toutes ces délicieuses épithètes, ivres d'amour et de foi, que le fidèle balance devant la Vierge sur un rhythme monotone, comme un encensoir rempli des parfums du Sir-Hasrim. »

Le chœur de la cathédrale est gothique, mais la nef est romane ; les arcades s'arrondissent en plein cintre. « Entre les archivoltes, des médaillons en rondebosse reproduisent les bestiaires du moyen âge, comme les parois de la cassette de saint Louis : dragons adossés et affrontés, panthères mettant une hydre en fuite, chasseur domptant un lion, etc... : emblèmes des triomphes de la foi sur l'incrédulité et de la vertu sur le vice. »

Une des arcades est entourée d'un cordon de têtes ou plutôt de masques, qui semblent à M. Gautier, pour la fantaisie extravagante et la laideur monstrueuse, être copiés sur des idoles mexicaines ou des manitous de la Papouasie. « Ce sont des faces décharnées ou bouffies, des hures, des groins que retroussent des crocs, des yeux caves ou en saillie, des bouches à triples rangs de dents, des singes, des diables, des chimères, d'atroces caricatures ; tout cela coiffé de cornes, de fleurons, de plumes, d'aigrettes du goût le plus baroque. »

On reconnaît la personnification des péchés à la place même de ces hideux mascarons en face de la chaire.

La crypte creusée sous la cathédrale est du plus pur style roman. C'est là qu'on enterre les évêques de Bayeux. « Jamais, dit M. Gautier, architecture ne fut plus significativement sépulcrale et n'invita mieux à se coucher en long sur une pierre, à l'ombre des voûtes basses, jusqu'à l'appel de la trompette suprême. »

A la salle capitulaire, on montre une cassette enveloppée de vieux damas, renfermant la chasuble de saint Regnabert ; une cassette d'ivoire avec des coins, des ferrures et des incrustations d'argent ; « un chef-d'œuvre, une merveille venant du trésor d'Haaroun-al-Raschild pour le moins. Des paons adossés, affrontés, déployant leurs queues scellées à travers des feuillages mats ou brunis, forment le système de l'ornementation. Les plaques d'ivoire d'une grandeur extraordinaire ont dû être sciées en spirales dans les défenses des plus gros éléphants. Toute la richesse du goût oriental le plus pur brille dans ce joyau, écrin d'une relique. »

En l'examinant de près, on découvre sur la garde de la serrure une inscription arabe et le nom d'Allah :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, bénédiction complète et grâce générale. »

Comment cette cassette de calife est-elle venue à Bayeux servir de reliquaire ? Les croisades expliquent ce long voyage, et une tradition attribue ce présent à la reine Mathilde, dont la fameuse tapisserie, décrite autrefois dans le *Musée des Familles*, est le plus riche trésor de la bibliothèque de Bayeux.

PITRE-CHEVALIER.



LES FLEURS DANS L'APPARTEMENT. — CULTURE D'HIVER.

Décidément l'horticulture est à la mode. Espérons que cette vogue, inspirée par le sentiment de la nature, ne sera point éphémère. Plusieurs souverains, dit-on, font de l'horticulture leur délassement familier. On sait combien naguère quelques heureuses hybridations du roi de Bavière et du roi de Belgique suscitèrent d'enthousiasme, et l'on n'ignore pas le magnifique présent que le roi de Prusse a fait aux habitants de Berlin, qu'il a voulu doter d'une promenade d'hiver sans précédent au monde.

Nulle part l'horticulture n'a de plus fervents adeptes qu'en Angleterre; à Londres, il n'est pas de maison qui ne soit tapissée de fleurs de la base au sommet, au dedans et au dehors. On y gravit au premier étage au milieu de caisses d'orangers, de grenadiers, d'hortensias et de plantes des tropiques. Des géraniums resplendissent sur tous les balcons. Des fleurs répandent leurs parfums dans les salons, dans la salle à manger, dans le parloir, dans le vestibule, partout. Les maisons de Londres sont des jardins couverts, des serres habitées. Ce n'est pas tout; les Anglais ont voulu vulgariser le goût des fleurs dans les campagnes, et pour cela ils ont créé des institutions qui ont pour but l'amélioration de la demeure des ouvriers agricoles, ou cottages. Les cottages sont situés sur le domaine même ou dans le centre d'une exploitation. On y réserve toujours un petit enclos que l'ouvrier cultive à ses moments perdus. Deux ou trois fois par an, les Sociétés horticoles organisent des expositions de fleurs, de fruits ou de légumes provenant de ces jardinets. Des primes sont décernées à ceux qui ont le mieux réussi. Il y a même des prix pour les fleurs cultivées aux fenêtres. Ces institutions ont vulgarisé le goût du jardinage dans toute l'Angleterre.

En France, la floriculture, qui est la plus attrayante des subdivisions de l'horticulture, obtient une préférence éclatante. Mais que nous sommes loin de l'amour que les Allemands, et surtout les Anglais, professent pour les fleurs! Bien des parcs, même aux portes de la capitale, ont été convertis en champs de pomme de terre ou affectés à la culture de la betterave. Tivoli a disparu. Monceaux, l'un des parcs les plus délicatement dessinés de la France, est envahi par les constructions et passe à l'état de souvenir, et peu à peu il en sera de même à peu près partout. Mais à quelque multiplication de morcellement qu'arrive le sol, le floriculteur, pourvu qu'il ait quelque peu d'aisance, trouvera toujours assez d'espace pour qu'il puisse y établir un jardinet avec la serre, son accessoire indispensable.

Dans les villes, la floriculture est le goût de tous les citadins, même de ceux qui sont les plus étrangers à la vie agricole et qui seraient les plus empêchés dans les travaux d'horticulture. A Paris, la floriculture est devenue une manie. Tous les appartements resplendissent de plantes grasses naines et de fleurs de serre. Cette floriculture domestique est un des traits caractéristiques de la vie urbaine de notre époque. Elle permet à chacun de se mouvoir à son gré et à son goût dans un petit jardin à sa portée, façonné par lui et qui, par conséquent, prend tout de suite la physionomie même de celui qui le cultive.

C'est ce jardin familier, personnel, qui va nous occuper.

Vous avez dans votre appartement une fenêtre? C'est par là, le *jardin à la fenêtre,* que nous allons commencer. Les mauvais jours sont venus et ne sont pas finis; c'est la culture d'hiver que nous allons étudier.

Il n'y a pas de meilleur préservatif contre le froid que l'usage des fenêtres doubles, usage encore peu répandu en France, mais qui est habituel dans tous les pays du Nord. L'une des fenêtres affleure la façade extérieure de la maison; l'autre est au niveau de la paroi intérieure du mur de l'appartement. Il reste, entre les deux châssis, un intervalle habituellement occupé par des oiseaux et des fleurs. En ouvrant le châssis intérieur, l'espace compris entre les deux fenêtres prend la même température que l'atmosphère de la chambre, ce qui permet d'y faire fleurir, tout l'hiver, des plantes d'ornement. Pendant les plus mauvais jours de la mauvaise saison, les deux châssis étant constamment fermés, le froid extérieur est si bien exclu qu'avec très-peu de combustible on peut entretenir dans l'appartement une température bonne et saine qui, transmise dans l'intérieur de la double fenêtre, en fait une miniature de serre chaude. On place au bas de la fenêtre une caisse de bonne terre, qu'on garnit de jacinthes, de crocus de Hollande et de tulipes hâtives ou de plantes en fleur de la saison; contre la paroi intérieure des murs on plante des végétaux grimpants, des *toujours verts,* comme disent les Anglais, lierres et autres plantes dont le feuillage toujours printanier brave l'hiver; au plafond, on dispose des vases suspendus, d'où l'on fait retomber des fleurs vivaces, et l'on n'a d'autre précaution à prendre que de faire communiquer dans la serre l'air tiède de l'appartement, et, pendant les gelées, d'avoir soin que les plantes ne soient pas en contact avec les vitraux extérieurs, ce qui gêne leur expansion en tout temps, mais ce qui, en cette occasion, pourrait faner et même tuer les plantes délicates soumises tout à coup à un froid excessif contre la vitre recouverte de glace.

Ces serres-fenêtres sont très-agréables. Elles reposent l'œil des ardeurs cuisantes des feux d'hiver; elles peuvent très-facilement et très-convenablement être disposées sur les vastes fenêtres qu'il est de mode aujourd'hui d'établir au-dessus des cheminées et en vue sur le jardin ou sur la rue. Leur meilleur avantage est qu'elles n'embarrassent pas et qu'on peut, à son aise, sans quitter la maison, s'y donner les loisirs d'une floriculture de choix, que l'on crée soi-même à son goût et à son caprice et que l'on peut étendre à son gré dans l'appartement en y aménageant ce que nous appellerons la *serre-jardin,* la *serre-salon,* qui va nous occuper tout de suite.

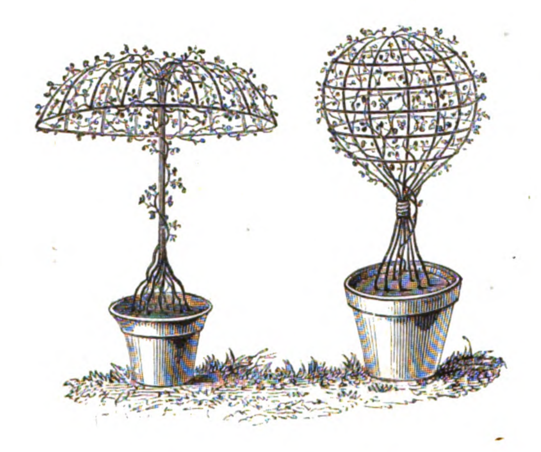
Nous allons ébaucher le jardinage opéré dans l'ensemble de la vie familière, manipulé aux heures de loisir et employé comme ornement naturel de nos appartements et comme distraction instructive de la vie de famille, de salon ou de travail. Ce jardinage est un peu restreint, on a voulu en agrandir le cadre et de l'appartement lui-même faire un jardin et y organiser la culture d'orangerie ou la serre tempérée.

Les plantes de serre chaude ne réussissent pas dans

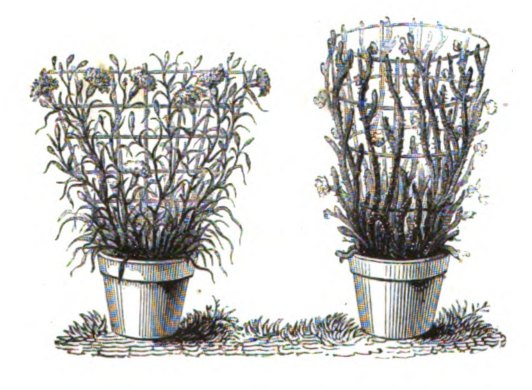
l'appartement, par la raison qu'une chambre, si bien organisée qu'elle soit, ne peut être favorable à la culture forcée; mais les plantes auxquelles suffit l'orangerie, ou la serre tempérée, acquièrent tout leur développement dans l'appartement, et comme leur nombre est incalculable, la culture des fleurs dans les appartements peut être variée à l'infini.

Voici les conditions que doivent réunir les chambres destinées aux plantes d'orangerie et de serre tempérée.

La température ne doit jamais s'abaisser au delà de deux degrés au-dessus de zéro. Pour obtenir cette moyenne, on fera du feu dans les jours froids. Le meilleur mode de chauffage est la bouche de chaleur. Il faut éviter que l'ef-



Treillages pour plantes grimpantes.



Treillages en bois pour œillets et cactus.

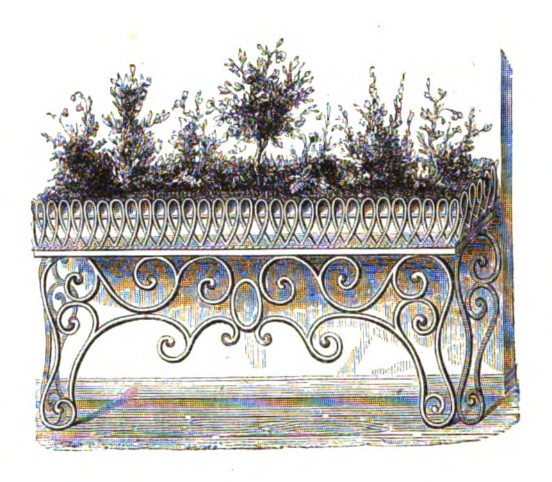
fluve de chaleur ne frappe directement les plantes, surtout lorsqu'on emploie la vapeur pour rendre l'atmosphère humide et chaude à la fois. Un autre mode de dispenser le calorique est de placer dans l'appartement un petit poêle de fonte, où l'on ménage le feu de manière que la chaleur soit émise en diffusion égale et continue, car la température intempestivement échauffée excite une végétation prématurée, et les plantes pourraient souffrir lorsque, le temps étant radouci, on remplacerait le feu par l'air du dehors. Si des difficultés imprévues empêchent de chauffer l'appartement à la température convenable, on se contentera de tenir les plantes en habitude de peu de chaleur, pourvu que le thermomètre ne descende pas au-dessous de zéro.

L'appartement qui tient lieu de serre doit être constamment sec. Une habituelle humidité maltraite plus les plantes que le froid rigoureux.

Les végétaux qui ont besoin de lumière doivent être placés près du jour.

Les plantes ne seront pas trop rapprochées; on en restreindra le nombre, de telle sorte que le local ne soit pas encombré.

La pièce sera distribuée pour que l'air puisse circuler en abondance et à proportion des besoins. Les fenêtres seront munies de volets qu'on fermera le soir, lorsque la nuit s'annoncera humide ou froide. Des bourrelets seront placés à tous les interstices des portes et des fenêtres, pour éviter les vents coulis qui, frappant avec constance sur la même plante, peuvent l'endommager gravement et peut-être la faire périr.



Jardinière.

Lorsqu'on a peu de jour, il est bon de changer les plantes de place, tous les huit jours au moins, et de procurer à chacune d'elles, à son tour, l'indispensable bienfait de la lumière. Les arbustes qui ne conservent pas leurs feuilles et qui cependant redoutent la gelée peuvent être placés loin des jours. Ces plantes se conservent très-bien, même dans une cave, pourvu qu'elles aient un soupirail par où leur arrive l'air qui leur est nécessaire.

L'époque à laquelle on doit rentrer et hiverner les plantes ne peut être précisée; on rentre d'abord les plantes qui paraissent les plus délicates.

Il faut ouvrir les fenêtres de l'appartement servant de serre chaque fois que le temps le permet, lorsqu'une température douce donne de petites pluies et quand le soleil est brillant et assez chaud pour empêcher le thermomètre de descendre au-dessous de zéro dans l'intérieur de l'appartement. Souvent on se livre au plaisir de voir le soleil briller sur les plantes; la température fraîchit, et le lendemain on trouve des fleurs flétries et quelquefois mortes!

L'appartement qui sert d'orangerie ne doit pas être habité; si l'on est dans l'impossibilité de réserver une chambre spéciale aux plantes que l'on cultive, on peut les faire végéter dans les pièces les moins habitées, ou bien se borner à cultiver des plantes qui puissent végéter sur des fenêtres malgré le froid et la gelée, et qui, bien

que robustes, réclament cependant un léger abri et les soins particuliers qui ont déjà été indiqués.

A côté du salon, ainsi transformé en vaste jardinière, on a imaginé une serre familière, dont l'usage sera bientôt vulgarisé grâce à la mode qui s'en empare, et grâce aussi aux plaisirs multiples dont elle peut être l'occasion. On l'appelle la *serre-salon*, et l'organisation en est facile, aujourd'hui que l'art et la rapidité des communications mettent à la disposition de tous les pays les plantes de l'ancien et du nouveau continent, et que, grâce aux améliorations successives apportées à la fabrication du fer et du verre, le luxe d'une serre bien établie, et pourvue de tout ce qui peut y faire réussir les plantes des deux hémisphères, devient chaque jour moins coûteux.

Le propriétaire qui fait construire à neuf, ou seulement réparer à fond une maison de campagne ou de ville, peut aisément y ménager, au rez-de-chaussée et à l'une des extrémités, un salon à la suite duquel il fait élever de plain-pied une serre tempérée qui peut être divisée en deux par une cloison vitrée pour servir en même temps de serre chaude. Le premier compartiment est disposé de manière que l'on peut, à volonté, faire ranger sur le

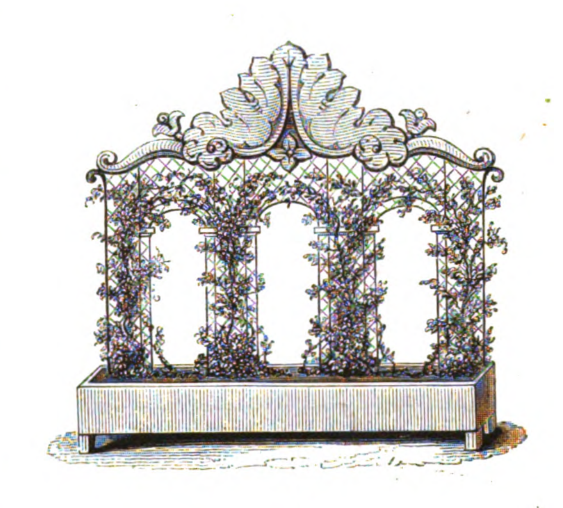


Étagère à cactus.

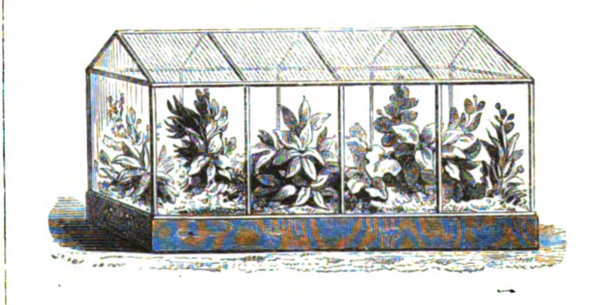
côté les étagères qui supportent les plantes, étendre un tapis sur l'espace laissé libre au milieu, disposer des siéges et des canapés, accrocher quelques lustres au toit de la serre et en faire ainsi la continuation du salon.

Cet arrangement ne compromet pas la santé des plantes. Les personnes, que fatiguent le bruit et la chaleur d'une salle occupée par une société nombreuse, viennent chercher, dans la serre-salon, le calme et une fraîcheur relative (l'atmosphère de la serre devant être renouvelée constamment, par un système de ventilation non interrompue), et après le dîner on peut, en toute saison, cueillir son dessert aux branches qui le portent; puis après, pour le bal, choisir soi-même son bouquet dans les fleurs vivantes de la serre.

Les serres-salons offrent des ressources inespérées pour les soirées, les dîners, les réunions de plaisir ou d'apparat. Nos fêtes privées, nos bals les plus splendides, n'ont ni fraîcheur ni élégance, s'ils ne réunissent pas tous les éblouissements. Il faut qu'ils offrent toutes les satisfactions tumultueuses qui enivrent les sens et charment l'esprit: les jets pressés des cascades harmonieuses, les pyramides de fleurs vivantes, les flots de lumière, les tissus précieux, les riches et éclatantes toilettes, les scintillements des pierreries et des diamants; mais à côté de tous ces fracas de lumière et de bruit, de ces flots de feu, qui jettent tant d'animation dans ces bals, dans ces fêtes, où l'on se promène et où l'on danse bien plus qu'on ne cause, il est besoin çà et là, pour les esprits réservés et graves, de petits coins abrités, où l'on puisse retrouver les loisirs calmes, pour la causerie fine et bien écoutée, pour les conversations piquantes, artistiques, divisées en petits comités épars, qui s'établissent partout où les attirent la lumière douce et pure, les accents amollis de la musique inspirée, les émotions paisibles et senties des arts, les tableaux, les trilles mélodieux des



Caisse d'appartement avec feuillage.



Caisse pour la conservation des plantes.

oiseaux des volières, l'écho faible des eaux jaillissantes, les fleurs vivantes répandant comme une suave clarté, charmant les yeux et embaumant légèrement l'air tiédi.

Tous ces éblouissements, il est facile de les concentrer dans la serre-salon. Pour diviser les masses, éparpiller les groupes, disperser les conversations et faire de la serre-salon comme une nichée de salons-bonbonnières, il suffit d'y introduire un meuble d'origine chinoise, qui serait depuis longtemps en faveur à Paris, si l'exiguïté des appartements l'eût permis, mais qui y règne désormais depuis que les serres-salons sont à la mode. Ce sont des paravents de glaces sans tain, sur lesquelles, à travers les innombrables enlacements de l'ivoire et de la nacre, sont peinturlurées des myriades de miniatures fantasques, des

magots grimaçants, d'inextricables réseaux d'insectes élançant en fusées contradictoires leurs formes bizarres, des gerbes de fleurs aux nuances extravagantes et des fouillis d'oiseaux microscopiques, mariés en enchevêtrements dont l'idée n'a pu naître que dans les hallucinations charmantes du haschisch. Ces paravents se ploient et se déroulent à volonté. On les transporte près du piano, à la croisée, près du feu, près des fontaines, le long des plates-bandes. Ce sont des boudoirs mobiles, qui se prêtent à tous les caprices, à toutes les exigences et qui, dans les immenses salons, dans les vastes serres, permettent de s'abriter des alternatives du froid et du chaud, et de s'isoler dans l'intimité qui fait le charme des pièces restreintes. Derrière chaque paravent des colonies s'organisent, ce sont autant de salons différents, autant de petites coteries; la médisance s'y met à l'abri, on déchire tout bas et en toute intimité les amis du paravent voisin, auxquels on adresse en même temps, à travers le cristal transparent, les sourires les plus gracieux de la bienveillance et de la cordialité. La glace est un rempart qui transmet les saluts, mais qui concentre la voix entre ses panneaux. En Russie, où les chambres sont vastes autant que le climat est rigoureux, et où les serres-salons sont très-nombreuses, il n'existe pas de maison qui n'ait des paravents de cristal.

L'initiateur, en France, de ces merveilleux paravents, très-communs en Espagne et dans le midi pyrénéen de la France, est Mme Louis Figuier. Elle les a révélés dans le délicieux livre *Mos de Lavène*, qui a ouvert la série des nouvelles languedociennes. Placés sous ce patronage charmant, les paravents de cristal ont conquis subitement un succès mérité. Ils sont le digne couronnement de la culture familière des fleurs à la fenêtre et dans l'appartement.

Mais toutes ces dispositions sont pour les maisons riches; or, avant tout, la floriculture domestique réclame l'économie. C'est dans ce sens que ce jardinage d'intérieur s'est le mieux perfectionné. L'art et l'industrie lui sont venus en aide, et ainsi ont été créées ces multitudes de poteries diverses qui facilitent si bien ce jardinage domestique et dont le chef-d'œuvre se résume dans la *jardinière d'appartement*.

La jardinière est un des plus jolis meubles qui puissent décorer un appartement. Elle est plus ou moins riche, plus ou moins ornée, selon le degré d'élégance ou de simplicité que comporte l'ameublement avec lequel elle doit être en harmonie.

La jardinière, c'est là son mérite, est un véritable jardin en miniature, où l'on peut cultiver entièrement des plantes, c'est-à-dire les planter, les voir prendre leur développement, et, par les semis, les greffes et les boutures, fournir à leur propre remplacement lorsqu'elles ont fini de vivre.

Pour remplir l'intérieur de la jardinière, on place, au centre, un beau camellia. Choisissez un pied qui ne soit pas trop élevé, qui ne tende pas trop à monter, surtout si, autour de la jardinière, vous avez réservé un treillage sur lequel vous voulez palisser les plantes grimpantes. La collection des camellias renferme au moins six cents espèces à fleurs très-distinctes. Vous voyez qu'il y a du choix et que vous pouvez disposer des couleurs à votre goût. Si vous aimez le blanc, choisissez un *alba flore plena*, un *finbriatæ* ou un *ochroleuca*. Si vous préférez le rose, choisissez un type *marquise d'Exeter* ou bien un *Dunkelarii*. Voilà pour le camellia et pour le centre de la jardinière. Vous remplissez le reste avec quelques jolis pieds de bruyère du Cap et d'éricas, en choisissant les variétés de dimensions moyennes, des pimeléas, alternant les couleurs et les nuances, les uns à fleur rose redressée, les autres à fleur blanche retombante. Dans les intervalles, glissez des petits pots de plantes grasses naines, et ne manquez pas de réserver, aux coins, des places pour des résédas que vous pourrez cultiver en arbre.

Ainsi ornée et dirigée, la jardinière d'appartement sera pour vous une source continuelle de délassements agréables. Il y a toujours à travailler autour des plantes; la satisfaction de prévenir tous leurs besoins et de pourvoir à l'aération, à l'arrosement, vous vaudra le plaisir de les voir fleurir tour à tour. De vos soins plus ou moins délicats proviendra leur épanouissement plus ou moins complet et leur santé plus ou moins robuste, et vos succès auront cent fois plus de prix que si votre opulente jardinière était garnie, sans votre intervention, des plantes les plus belles du monde, mais fournies à tant par mois par le jardinier en vogue.

J'ai mentionné pour culture de la jardinière d'appartement : 1° les plantes grimpantes; 2° les camellias; 3° les résédas en arbre. Je vais détailler successivement les particularités de la culture des plantes spécialement destinées à la jardinière.

Vous avez votre jardinière, elle est spacieuse; où la placez-vous? Exposée au jour, mais habituellement adossée au mur. C'est bien ; dans ce cas vous pouvez la garnir d'un treillage en éventail ou en toute autre forme. C'est sur ce treillage que vous pourrez établir vos plantes grimpantes. Comme fond de garniture, vous choisirez des plantes qui fleurissent par le haut, particulièrement l'œillet des bois, la *mandevillea*, la passiflore. La passiflore ou fleur de la Passion est une fleur très-commune, ainsi que l'œillet des bois, mais la *mandevillea suaveolens* est très-rare. La passiflore, si large et si haut que soit le treillage, en couvrira promptement la plus grande partie. Vous pourrez disposer les œillets dans la jardinière en arrangeant les tuteurs en éventail; mais il vaut mieux les réserver pour le treillage du fond.

Afin que le treillage du bas soit orné de fleurs comme par le haut, vous y planterez, à chaque bout de la jardinière, des *thumbergia alata*. Cette plante s'accroche à tout ce qu'elle rencontre à sa portée; elle se couvre de charmantes fleurs d'un jaune nankin, rehaussé, au milieu, d'une tache noire du plus bel effet. Ces plantes — la passiflore, la mandevillea, la thumbergia — se trouvent chez tous les marchands floriculteurs; leur prix est minime. Tâchez de ne les point acheter en pleine floraison; choisissez-les tout au plus en boutons, pour que vous ayez le plaisir de les faire fleurir vous-même dans l'appartement que vous habitez, et où elles réussiront à merveille, si vous leur donnez les soins nécessaires.

Au bas du treillage, au centre, vous mettrez une violette double grimpante.

Voici la méthode pour obtenir cette espèce de violette :

Tous les ans, la violette double émet des coulants analogues à ceux du fraisier; prenez ces coulants, disposez-les de manière qu'ils puissent s'attacher au bas du treillage. Vous supprimerez les autres coulants. Ainsi arrangés, les coulants conservés se terminent par des touffes qui se mettent à fleurir abondamment. Après la floraison, il en sort d'autres coulants que vous palissez, comme les premiers, sur les treillages, en les étalant pour qu'ils n'envahissent pas l'espace réservé aux autres plantes grimpantes. Si vous avez la patience de continuer ces soins d'horticulture, vous arriverez, en quelques années,

à rendre ligneux les coulants déjà habitués à être relevés et palissés. Vous avez forcé la nature, vous avez été patient, mais aussi comme vous êtes récompensé! Tous les ans, de la fin de l'hiver au milieu du printemps, votre violette double grimpante vous fournira presque constamment dans votre appartement, sur votre jardinière, des fleurs doubles qui ne vous coûteront que le plaisir de les cueillir.

Voilà comment se cultive la violette double grimpante. Ce n'est pas difficile; vous la trouverez ainsi cultivée dans tout le nord de la France, en Allemagne, en Belgique et en Angleterre.

C'est par une semblable culture que l'on obtient le réséda en arbre.

Le réséda est naturellement une plante herbacée. C'est en cet état qu'il faut l'acheter, en pot tout simplement. Dans ce pot, vous trouverez une touffe de réséda obtenue de semis et formée de plusieurs plantes. Vous les arrachez toutes. Vous n'en réservez qu'une, bien plantée au centre du pot, et que vous taillez rustiquement, n'y laissant qu'une pousse que vous attachez à un tuteur. Quand cette pousse aura donné son épi de boutons en fleurs, vous la rognerez au-dessous du dernier bouton inférieur. Par suite de ce pincement, la tige émettra une multitude de jeunes pousses que vous pouvez laisser se développer à l'aise. Quand elles auront atteint un décimètre de long environ, vous choisirez de six à huit de ces touffes bien également espacées. Avec un bout de baleine ou une baguette bien mince d'osier, vous formez un cercle et vous y rattachez tout autour les pousses de réséda. Les pousses, ainsi disposées, continuent à se prolonger en haut et se préparent à fleurir. Vous formez tout autour un second petit cercle semblable au premier; puis, lorsque les tiges ont fleuri, vous supprimez les fleurs, sans laisser aux capsules renfermant la graine le temps de se former. Sans cette précaution, la plante peut périr. Bientôt, au-dessus de l'épi de fleurs supprimé, naissent de nouvelles pousses, parmi lesquelles vous choisissez celle qui vous paraîtra la mieux disposée pour servir de branche de remplacement. Cependant peu à peu, par degrés, la tige principale devient ligneuse, le bas des branches se solidifie, et, de la plante herbacée que vous avez achetée, il ne reste plus à l'état d'herbe que les extrémités supérieures, qui, sans interruption, fleurissent toute l'année. Votre réséda est un arbre, un arbre qui peut durer de douze à quinze ans si vous le soignez avec intelligence, et de vingt à trente ans, si vous avez le génie de l'horticulture.

En France, la culture du réséda en arbre n'est pas connue. Dans le Nord, elle commence à se répandre. En Hollande, on la réussit parfaitement; on y achète même des résédas en arbre tout formés, plante factice, qui fait absolument défaut sur les marchés parisiens.

Pour cultiver le camellia dans la jardinière, ayez soin, quand vous achetez votre camellia, de le choisir chargé de boutons ayant atteint environ la moitié de leur volume. Il arrive parfois que les boutons sont très-nombreux et qu'il y en a près les uns des autres deux ou trois en paquet. Dans ce cas, il faut qu'une partie soit supprimée. Vous détachez ceux qui sont de trop avec beaucoup de précaution; je dis: beaucoup de précaution, parce que le pédoncule très-court qui l'attache à la branche est précisément, dans le camellia, la partie la plus délicate du bouton à fleur, celle qui se détache brusquement; tous les boutons tombent alors l'un après l'autre et l'on n'obtient pas une seule fleur. Pour parer à cet inconvénient, munissez-vous d'une lame de canif, coupez horizontalement les boutons destinés à être supprimés. Evitez les secousses et surtout ne touchez pas au pédoncule. Bien! vous avez réussi. Il ne reste des boutons que la moitié inférieure et elle tombe d'elle-même sans entraîner la perte des boutons entiers, qui, dans un ou deux mois au plus tard, émettront une magnifique floraison.

Une recommandation importante dans la culture du camellia, c'est de ne pas l'arroser avec de l'eau trop froide. De temps en temps, et si toutefois sa végétation ne vous semble pas assez vigoureuse, fumez-le avec un peu d'eau de vaisselle, lavez et essuyez les feuilles à l'endroit, puis à l'envers, et votre camellia deviendra aussi beau dans sa jardinière que si vous le cultiviez en serre.

La jardinière, pour la culture des plantes bulbeuses dans les appartements, est simple et modeste. On lui donne pour base une corbeille en zinc ou en fer-blanc. On se procure ensuite des morceaux de tuf poreux; on en creuse l'intérieur, ce qui est facile, jusqu'à ce qu'il présente les dimensions convenables. Lorsque les morceaux de tuf sont bien fouillés, on y place les oignons entourés de mousse, et l'on arrose; pour donner à tout cela un aspect agreste, on y peut joindre quelques plantes de vieille muraille.

La jardinière peut devenir facilement une serre d'appartement. Il suffit pour cela d'y faire adapter un couvercle à vitrine mobile. Les serres de ce genre peuvent, ainsi que les jardinières, recevoir toute espèce d'ornement extérieur. Sauf les dimensions et l'ornementation plus ou moins élégante, ce n'est, comme nous venons de l'indiquer, qu'une grande vitrine dont les vitrages, contenus par une mince charpente de fer, sont assemblés au moyen d'une bande de plomb. Plusieurs des compartiments supérieurs s'ouvrent à charnières, soit pour laisser pénétrer l'air à l'intérieur de la serre, soit pour pouvoir cultiver et soigner les plantes qu'elle abrite.

L'utilité principale de cette serre portative consiste, à propos de jardinage de salon, en cet avantage, qu'il ne tient qu'au possesseur de ce petit appareil de multiplier indéfiniment les plantes d'ornement les plus recherchées. Après avoir réservé pour soi-même les plantes que réclame l'entretien de la collection que l'on prépare, il en reste pour approvisionner les amis et faire avec eux des échanges. Il y a aussi la différence que la jardinière est plutôt un ensemble de pots de fleurs qu'un jardin; tandis que la serre est elle-même un petit jardin où l'on opère en miniature tout le jardinage. On remplit d'abord d'une bonne terre de bruyère mêlée de sable la jardinière destinée à tenir lieu de serre, et là on opère à l'aise la multiplication. Semis, boutures, greffes, tout cela s'y fait et avec succès.

La jardinière peut servir encore à la culture familière des plantes grasses naines que l'on peut disposer comme vous l'indique la figure ci-jointe, représentant un petit meuble d'appartement, tout entier destiné à supporter des petits pots de terre contenant des plantes grasses naines, cultivées dans les serres-fenêtres ou l'appartement.

Qui pourrait ne point aimer les plantes grasses naines? On les rencontre en tous lieux, et partout leur présence est bien accueillie. La variété de leur forme, leur verdure perpétuelle et les nuances vives de leurs jolies petites fleurs justifient amplement la faveur qu'elles ont su conquérir. Les personnes sédentaires, celles surtout que leurs affaires ou leur goût retiennent au logis, leur ont voué tous leurs soins, car, grâce à ces plantes, elles peuvent,

non-seulement sur la fenêtre, mais dans l'appartement, s'improviser un jardin en miniature où les fleurs ne manqueront ni pendant la belle saison, ni au printemps, ni à l'automne, ni pendant les plus mauvais jours, ni pendant les plus rudes hivers.

Les Chinois, qui semblent nous devancer en tout, mais qui, en somme, n'ont pu émettre que de grotesques primeurs, ont aussi introduit dans leur vie familière des plantes en miniature de leur façon. Ils se sont évertués à tourmenter les arbres, qui, avortés par leurs manipulations, sont devenus les ornements de leurs pagodes, de leurs boutiques et de leurs appartements. Ils ont une



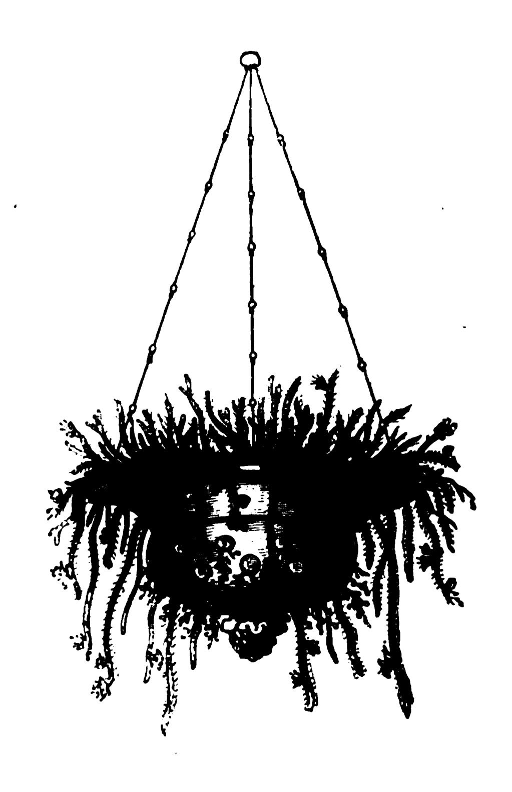
Petite serre d'appartement.



Panier monté.

grande prédilection pour les arbres nains. Leurs arbres fruitiers, les arbres de leurs forêts, leurs bambous, sont appauvris, saignés, rabougris, déjetés par leurs soins; puis, lorsqu'ils les ont rendus bien chétifs, bien tordus, bien monstrueux, il les font colporter dans les rues et les vendent à des prix fous. Pour obtenir de pareils avortons, ils s'y prennent avec une rare cruauté : ils choisissent dans les arbres en fleurs les branches qui, par leur conformité naturelle, présentent les contours les plus fantasques et les plus difformes, et ils pèlent l'écorce en forme d'anneau sur une longueur d'un pouce environ. Sur cette plaie ils appliquent de la terre végétale et la maintiennent avec de la paille et des brins de rotin, en ayant soin d'arroser cette motte de temps en temps, sans jamais la laisser sécher complétement. Bientôt des racines poussent et les fruits annoncent une prochaine maturité. On coupe alors la branche entière, on taille les rameaux trop longs et l'on place le petit arbre dans un pot.

Pour imiter les arbres des forêts, ils répètent l'opération que je viens de dire, puis, quand les branches ont pris racine, ils les placent dans des pots carrés et peu profonds, où les racines sont tassées dans la terre glaise. Ils ne donnent même aux racines des cyprès et des arbres des pagodes que de petits cailloux. Bref, tout est combiné pour que ces plantes n'aient qu'une nourriture chétive. On les taille ensuite et la séve est refoulée par des brû-



Vase à suspension.

lures. Pour imiter les lichens, les loupes, l'écorce raboteuse, on incise par places à coups de canif, et on entretient ces blessures factices avec des sirops et du miel, où les fourmis viennent rassasier leur voracité aux dépens de l'arbre martyr.

C'est ainsi que les Chinois obtiennent des arbres rachitiques et nains, à fruits arides et à feuilles rares et petites. Ces plantes invalides, entre les mains d'un jardinier qui sait calculer leur torture, peuvent atteindre jusqu'à cinquante ans.

En France, nous avons voulu aussi avoir nos plantes naines, mais loin d'infliger la monstruosité et la souffrance aux plantes dont nous ornons nos maisons, nous leur créons les meilleures chances de végétation. Nous avons observé les espèces à qui la nature a réservé le plus de charmes joints à de petites proportions, et parmi



ces espèces nous avons choisi les plantes auxquelles la culture en miniature est la plus favorable. Ces plantes appartiennent principalement au genre *crassula*, *stapelia*, *cactus opuntia*, *mesembrianthemum*, aux *melo-cactus*, aux *echino-cactus*, à quelques *sedum* et *agaves*. Notez surtout le *mesembrianthemum cordifolium*, dont les fleurs roses axillaires s'épanouissent par profusions splendides.

Toutes ces plantes sont naines ou sont des miniatures de plantes qui, dans leur culture rétrécie, conservent leurs caractères parfaitement distincts, le coloris de leurs fleurs et leur développement entier. Les appartements habités sont très-favorables à ces plantes, elles y vivent, elles y fleurissent, s'assimilent l'air qui les entoure, n'empruntent rien à la serre où elles sont plantées, ne demandent

Serre-salon. Dessin de Salières.

que de rares arrosements quand elles sont en fleurs, et sont aussi durables que jolies et peu exigeantes. On les plante dans des pots de terre rouge, dont les plus volumineux ne dépassent pas la dimension d'un verre ordinaire à boire, et dont les types inférieurs ne sont pas plus grands qu'un dé à coudre. On range ces pots en cercles concentriques dans des corbeilles de fil de fer doré, argenté ou bronzé, ou bien on les assortit sur des étagères, et l'on se forme ainsi une bibliothèque florale où l'on peut, à la loupe, étudier la botanique microscopique.

Pour obtenir de ces petites plantes toute la somme de jouissances ou de bénéfices qu'on en peut attendre, il faut connaître la manière, d'ailleurs excessivement simple, de les bien gouverner.

Dans leur pays surtout, les plantes grasses supportent alternativement des sécheresses de plusieurs mois sans

interruption, et des pluies torrentielles non moins prolongées; elles croissent dans des crevasses de rochers, où leurs racines trouvent à peine assez de terre pour s'établir à l'étroit. Elles puisent toute leur subsistance dans l'air, dont elles décomposent tous les éléments à l'aide de leurs feuilles épaisses et charnues, quand elles ont des feuilles, ou de ces tiges aux formes bizarres qui, lorsqu'elles sont dépourvues de feuilles, en remplissent les fonctions. C'est pourquoi les jardiniers disent qu'une plante grasse ne meurt jamais de faim ni de soif. Il y a des exemples de fleurs de ce genre, oubliées dans une armoire, qui, remises ensuite à l'air libre et arrosées modérément en été, ont recommencé à pousser et à fleurir.

C'est en les bouturant dans des pots remplis d'une très-petite quantité de bruyère sableuse très-maigre, et en leur ménageant les arrosements avec parcimonie, que les plantes grasses sont rendues naines artificiellement. Il en est de même de celles que l'on multiplie du semis de leurs graines, quand on en peut obtenir des graines fertiles. Elles ne sont naines que tant qu'on les tient soumises au même régime; transplantées dans de plus grands pots avec de meilleure terre et plus fréquemment arrosées, elles cessent d'être naines, sans toutefois reprendre les dimensions propres à leur espèce.

Les plantes grasses naines, comme toutes les plantes grasses cultivées en Europe, éprouvent, de même que dans leur pays natal, deux périodes annuelles, l'une de repos absolu, l'autre de végétation active. Tant que les plantes grasses naines restent stationnaires et ne donnent aucun signe de croissance ou de disposition à fleurir, il ne faut les arroser d'abord qu'une fois la semaine, puis, pendant le repos complet de la végétation, une fois seulement tous les quinze jours. La dose de l'arrosage est d'une cuillerée à café pour les pots les plus petits et d'une cuillerée à bouche pour les plus grands. L'eau doit être non pas froide, mais à la température du local occupé par les plantes. Ces plantes craignent plus un excès de chaleur qu'un abaissement de température approchant de zéro, quand elles sont plongées dans leur sommeil végétal.

Dès qu'on les voit se disposer à croître et à fleurir, on les arrose plus fréquemment, mais toujours dans les mêmes proportions. Pendant la floraison, elles doivent être arrosées tous les deux jours. C'est vers la fin du printemps qu'on multiplie le plus aisément les plantes grasses naines. A cet effet, on en détache un fragment qu'il faut se garder de planter immédiatement : les boutures ne s'enracineraient pas. On laisse préalablement ces boutures passer un jour ou deux posées à plat sur une tablette à l'air libre ; la coupure se dessèche et se cicatrise; alors seulement on plante les boutures dans un petit pot, et l'on pose par-dessus un verre à boire renversé ; on arrose une ou deux fois par semaine, le verre est replacé après chaque arrosage. Il remplit très-bien les fonctions d'une cloche à boutures. Il n'est enlevé définitivement que quand la bouture commence à grandir, preuve qu'elle a pris racine. Supposez qu'on possède seulement cinq plantes grasses naines des plus jolies espèces : si l'on fait seulement de chaque plante deux ou trois boutures qui réussissent, on peut, en les distribuant à d'autres amateurs, compléter sa collection par des échanges avec autant d'agrément que d'économie. Enfin, il faut recommander aux horticulteurs non expérimentés de ne pas enfermer ces plantes dans un air impur ni dans un appartement où l'on fume.

Voici maintenant une nouvelle espèce de jardinière domestique dont l'emploi facile et agréable peut permettre la culture des fougères dans l'appartement. Je parlerai aussi de la *serre d'appartement*.

Les globes démesurés pour la culture des plantes dans les appartements sont chers ; les appareils à vitres enchâssées le sont davantage ; il est donc intéressant d'indiquer, aux personnes qui ne veulent pas gaspiller leur argent à une caisse de verre coûteuse, un moyen de construire elles-mêmes un appareil pour la culture des plantes d'appartement.

Parlons d'abord de la serre pour fougères.

On se procure cinq morceaux de verre pour les parois et le sommet de la caisse ; on attache ces morceaux de verre le long des bords de la caisse avec un morceau de galon écarlate ; un ruban de soie produit le même effet. La couleur écarlate est destinée à contraster avec le vert des fougères. Il n'est pas nécessaire de coller les rubans. Les femmes comprendront sans peine comment il faut s'y prendre pour tout cet arrangement. On place le ruban sur le bord du verre, on le tend fortement et on le coud aux coins. Chaque carreau ainsi enchâssé est relié aux autres à l'aide du galon. On met le dessus de la même façon. Si les coutures sont bien faites, la caisse sera très-solide, et il ne faut pas plus d'une demi-heure pour achever une caisse d'une dimension ordinaire, capable de contenir six fougères petites, pareille aux caisses que l'on se procure en Angleterre au prix d'un franc dix centimes, sans plateau.

On n'a rien imaginé en France qui ressemble à cela. Maintenant, voici comment on opère pour l'horticulture spéciale à ces caisses. On plante les fougères parmi des fragments de roche, sur un plateau en bois ou en zinc, on arrose et on couvre avec la caisse. La combinaison que nous avons indiquée est suffisante pour qu'il entre juste l'air nécessaire à l'entretien des plantes, sans qu'il soit nécessaire de découvrir le dessus, comme on fait d'ordinaire. Les rochers se font en corail, coquillages, quartz et pierres, cimentés avec du plâtre et posés sur un fond de zinc. Les parties de ce fond de zinc, qu'on laisse à découvert de rochers, sont cachées sous un tapis de mousse et l'on plante les fougères parmi les fragments de roche. Les plantes sont placées dans un compost de tourbe sablonneuse, de tourbe fibreuse, de terre franche enherbée et de feuilles pourries. On arrose et l'on couvre de la caisse décrite plus haut. Les plantes ainsi disposées et traitées réussissent fort bien. Si l'on a soin de renouveler l'eau souvent, ainsi que l'air ambiant, et de placer la caisse au soleil, quand il n'est pas trop fort, en peu de temps elles s'épanouissent, couvrent les rochers factices de leur feuillage gracieux et toujours vert, et forment pour l'œil ravi un petit tableau de nature agreste, dont on peut se dire le créateur.

Si vous voulez être un floriculteur émérite, créer vous-même vos jeunes élèves et renouveler, sans le secours de personne, votre petit jardin, il vous faut avoir recours à la *serre chaude, à bouture, portative*, dont nous vous donnons ci-joint la figure. Cet appareil se compose d'un vase hémisphérique ; il est porté sur un piédestal au sommet duquel on place une lampe destinée à chauffer la terre que contient le vase et où sont plongés des petits pots destinés aux semis et aux boutures. L'appareil est recouvert d'une cloche chargée de concentrer la chaleur.

Au moyen de cette serre chaude portative, vous pouvez semer, bouturer et opérer chez vous absolument tous



les travaux des floriculteurs. Vos semis réussiront très-bien, vos boutures auront un plein succès, et, au sortir de la terre, vous n'aurez qu'à les disposer dans votre appartement ou sur votre terrasse, si elle est organisée pour la floriculture. Vous pourrez notamment planter dans cette serre les résédas, les violettes, les plantes naines. Quant au réséda; ne le laissez pas s'épuiser en une inutile profusion de graines, il fleurira toute l'année, tout l'hiver, et quand toutes les autres fleurs auront passé, vous aurez votre réséda. Seulement, il faudra le tenir à l'intérieur.

En général, dans les appartements, au lieu de fleurs en papier, on dispose aujourd'hui la *jardinière suspendue*, qui mérite que nous en parlions en détail.

En utilisant les originalités de chaque plante, on peut varier à l'infini l'horticulture domestique.

Rien n'est plus facile que de profiter de la disposition des plantes bulbeuses à entrer en végétation en hiver, pourvu qu'on leur dispense abondamment la chaleur et l'humidité. On suspend comme un lustre un vase rempli de terreau et percé de trous; vis-à-vis de chacun de ces trous, à l'intérieur du vase, dans le terreau, on sème des bulbes de crocus, des orchidées, des narcisses jonquilles, des jacinthes et des tulipes *duc de Tholl*. Bientôt elles jaillissent en dehors en fleurs variées, masquant le vase qui suspend au plafond un bouquet vivant.

Il existe plusieurs modèles de vases destinés à être suspendus; ces vases ou paniers sont spécialement appropriés à diverses espèces d'orchidées: il y en a en terre cuite, d'autres en fil de fer. On en construit de toutes manières: on remplit le panier de terre de bruyère, tourbeuse, mélangée de mousse à demi décomposée et de débris de diverses plantes, telles que les *vaccinium*, des andromèdes et des *circa*. Il convient aux *stanhopœa*, *gorgora*, *sobralia*, *ponera*, et autres du même genre. Un autre panier, qui n'est pas moins élégant, peut se former d'une moitié de noix de coco remplie du même compost. Il est surtout utile pour les genres *dendrobium*, *maxillaria*, *sophronitis cœlogyne*. On doit percer de trous la partie inférieure. On peut former d'autres paniers avec des coquillages: ils conviennent aux orchidées de petites dimensions; on peut recouvrir la surface de ces vases ou paniers de *lycopodium denticulatum*, qui forme une garniture de verdure.

Si on plante dans ces vases un jeune pied d'ananas, on pourra en suivre la croissance; il ne faut pour cela que de la patience et de l'eau. La première année, la plante donne des feuilles; la seconde, des fleurs; la troisième, on obtient un fruit. Si l'on veut rendre mangeable ce fruit qui ne vaut rien, il faut, pendant les trois derniers mois, le mettre dans la serre chaude; le fruit rudimentaire en sort mûr et bon à manger.

Parmi les plantes que l'on peut faire pousser chez soi, il en est peu qui réussissent mieux que celles du genre bulbeux et, parmi celles-ci, les crocus et les jacinthes sont celles qui s'accommodent le mieux de l'air vicié des appartements. On les plante dans des pots remplis d'un mélange de terre de jardin et de terreau, et l'on choisit les variétés à fleurs oranges, violettes et fond blanc rayé de violet. Une autre méthode consiste à planter les oignons à fleurs dans de la mousse épluchée avec soin, puis coupée très-fin et entretenue dans une humidité constante. La mousse fait ici l'office d'éponge, et les oignons poussent dans l'eau. Pour obtenir ce résultat, on se procure ou l'on fait soi-même une corbeille en fil de fer mise d'abord à l'abri de l'oxydation par un étamage ou par une couche de peinture à l'huile. Lorsque le temps de planter les oignons à fleurs est venu, on remplit la corbeille en la tassant avec soin jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la hauteur où l'on veut placer les oignons. Ils doivent être placés sur le côté, la racine en dedans. Lorsqu'ils pousseront, ils reprendront par une courbe gracieuse la position verticale. Lorsqu'ils auront atteint le fil de fer recourbé, on les y attachera avec une liane. Malgré ce point d'attache, la plante se balance au moindre mouvement. L'effet, au moment de la floraison, qui dure fort longtemps, — les douze plantes de couleurs variées ne fleurissant pas au même temps, — est magnifique.

Une observation importante, c'est que l'anneau du haut doit tourner facilement, afin que toujours une plante nouvelle puisse venir se placer au grand jour.

On peut, dans les jardinières suspendues, profiter d'une combinaison dont nous avons déjà parlé en traitant des appareils pour la culture des fougères dans les appartements. Cette fois, il s'agit plus spécialement de la culture des plantes bulbeuses, et il suffit d'appliquer les conseils que nous avons donnés à propos de la construction de la petite jardinière couverte en verre; seulement, comme cette fois la jardinière peut être suspendue, l'horticulteur pourra à son gré se passer ou se servir de vitrine.

L'horticulture des vases à fleurs suspendus convient parfaitement à l'ornementation des appartements, des arcades de verdure, des serres-fenêtres. En donnant à cette garniture la forme gracieuse d'une arcade, au moyen d'un simple cerceau cloué aux deux montants de la fenêtre, il devient très-facile de placer ces vases aériens, dont l'effet est toujours charmant. On en trouve de toutes les formes, répondant à tous les buts, chez tous les marchands de vases de terre cuite. Dans les plus simples, qui sont loin de manquer d'élégance, on renferme un pot à fleur ordinaire, on y plante des végétaux d'ornement, les uns à tige droite, tels que les pétunias ou les géraniums à fleurs rouges, les autres à tiges pendantes, tels que le saxifrage de la Chine dont les filets, semblables à ceux du fraisier, fleurissent à chaque nœud flottant librement dans l'air.

De semblables vases suspendus peuvent orner toutes les fenêtres, à toutes les expositions. Pendant la mauvaise saison, on les introduit dans l'appartement en guise de lustres fleuris. On peut aisément s'en procurer qui font l'office de lustres véritables, étant garnis tout autour de godets destinés à recevoir des bougies, tandis que des plantes d'élite, entremêlées aux candélabres et occupant le centre du vase, laissent, par les intervalles des bougies, s'échapper des guirlandes remontantes de verdure et de fleurs.

Nous arrêtons ici notre étude sur ce sujet gracieux et charmant. A ceux qui voudront plus de détails, nous recommandons l'excellent petit ouvrage édité chez M. F. Savy (1). Ils trouveront là toutes les indications relatives à la culture des fleurs à notre point de vue, et, de plus, un traité des diverses opérations de cette culture, des engrais et des petits jardins; un travail sur la conservation des végétaux et un calendrier horticole; le tout soigneusement rédigé par un praticien recommandable, M. Courtois-Gérard.

MAURICE CRISTAL.

(1) *De la culture des fleurs dans les petits jardins, sur les fenêtres et dans les appartements*, par M. Courtois-Gérard. 1 vol. in-18 avec gravures, 1 fr. Chez F. Savy, rue Bonaparte, 20.



ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

MARIE-ANTOINE CARÊME.

Le petit Carême abandonné par son père. — Ladurau. — Position sociale de Carême. — Serment prêté sur un homard. — Le Directoire. — Matelote sans poisson. — Recette. — Brillat-Savarin. — Grands cuisiniers et grands capitaines. — Carême premier tourtier. — M. de Talleyrand. — Georges IV d'Angleterre. — Le prince de Bagration et le prince de Wurtemberg. — Un os de poulet. — Le loup de La Fontaine. — Lord Stewart s'étrangle. — Mme de Rothschild et Carême. — Congrès de Laybach et de Vérone. — Lucullus, César et Pompée. — Science et travaux de Carême. — Broussais. — Le cuisinier de Mirabeau devenu roi. — Une omelette au lard au fin fond de l'Inde. — Testament de Villeroux. — L'ouvrier converti par les bécasses. — La coupe. — Cabinet de Carême. — La cafetière de Louis XV et la marmite de Mme Scarron.

Carême est certainement une des figures les plus originales et les plus sympathiques de la première moitié du dix-neuvième siècle.

Son histoire est un vrai roman, et sa vie aventureuse commence à peu près comme celle du petit Poucet.

« Mon père, dit-il dans ses Mémoires, était un pauvre débardeur qui n'avait pas moins de quinze enfants à nourrir.

« Un soir il me prit par la main et m'amena dîner à la barrière. Quand nous rentrâmes à Paris, il était fort triste et la nuit très-avancée; tout à coup il s'arrêta au milieu d'une place déserte et me dit : « Tu sais, petit, combien « nous sommes malheureux; le plus souvent nous n'avons « pas de pain; tu as de l'esprit; va, mon enfant, je suis « sûr que tu te tireras d'affaire; demain peut-être une « bonne maison s'ouvrira pour toi. Adieu! » Il me glissa quelques sous dans la main, m'embrassa et s'enfuit; je crois qu'il pleurait. J'avais onze ans; je comptai les sous de mon père, il y en avait sept. Je marchai longtemps, mourant de peur et de froid; mais je ne pleurai point. Nous étions en plein décembre et je frémis en voyant la Seine charrier des glaçons énormes qui se heurtaient avec fracas. Enfin j'aperçus la lumière d'un cabaret; mais je n'osai pas entrer et je m'assis sur les marches de l'escalier.

« Le gargotier, qui s'appelait Ladurau, m'ayant aperçu, m'interrogea et me recueillit chez lui; il me fit coucher dans un coin de la cuisine et m'installa dans sa boutique comme gâte-sauce. A onze ans et en deux heures j'avais trouvé une position sociale. J'étais quelque chose, j'étais gâte-sauce.

« Combien je me sentis ému le lendemain en me voyant orné de la veste blanche et coiffé du bonnet de coton!

« Je me trouvai plus beau qu'un général et je jurai sur un homard, en prenant la casserole, que je deviendrais un jour un grand cuisinier. »

Voyons maintenant comment le petit Carême tint son serment et comment maître Ladurau, en faisant une bonne action, ne fit pas une mauvaise affaire.

Le Directoire venait de succéder à la Terreur; on se livrait avec frénésie à toute sorte de plaisirs et d'excentricités, et avouons qu'il y avait bien de quoi se réjouir. Il n'était question que de bals, de soirées, de grands dîners; enfin, le matin, les femmes les plus élégantes et les plus distinguées ne dédaignaient point d'aller en compagnie déjeuner au cabaret.

Un jour il prit fantaisie à une joyeuse bande des plus aristocratiques de tomber comme une avalanche dans la bicoque de Ladurau et d'y demander une matelote.

Mais cette nombreuse société avait compté sans son hôte; le pauvre Ladurau manquait de provisions, aussi prit-il le parti de perdre tout à fait la tête et de descendre à la cave.

Il n'en fut pas de même du petit Carême. Dans cette situation critique, il montra un esprit et un sang-froid remarquables. En un clin d'œil il monta sur la table, se drapa dans sa veste, ôta majestueusement son bonnet de coton, salua la compagnie et dit : « — Mesdames et messieurs, vous me faites l'honneur de me demander une matelote et je n'ai pas de poisson : que faire? Une chose bien simple, si vous le permettez : une matelote sans poisson. C'est une recette de ma mère qui est née en Suisse dans la même maison que Jean-Jacques Rousseau; elle appelait cela un poisson de montagne. Je vous jure, mesdames, que vous n'aurez jamais mangé rien d'aussi délicat.

On applaudit l'orateur en tablier blanc qui se mit aussitôt à l'œuvre avec une prestesse et un aplomb vraiment comiques. Au bout d'un quart d'heure il apporta une omelette de la meilleure apparence et les convives déclarèrent qu'elle était exquise.

Aussi revinrent-ils le lendemain en nombreuse compagnie. Tout Paris voulut venir manger chez le père Ladurau des matelotes sans poisson. — Deux ans après, la bicoque s'était transformée en un bel établissement où la foule se pressait du matin au soir. Le père Ladurau, c'est-à-dire monsieur Ladurau, vendit son établissement cinquante mille francs comptant, Carême eut mille francs de gratification.

Il me vient une idée, charmante lectrice; peut-être serez-vous bien aise de connaître la recette du poisson de montagne; la voici :

« Prenez des champignons bien frais et des petits oignons blancs épluchés avec soin.

« Faites un roux avec de la farine et du beurre; mouillez le tout avec du vin de Bourgogne et un peu d'eau.

« Jetez-y ensuite vos oignons; laissez coctionner à un feu modéré pendant trois quarts d'heure.

« Faites refroidir.

« Prenez des œufs, battez-les longtemps et mettez-les ensuite dans une poêle avec la préparation ci-dessus indiquée. Faites cuire légèrement votre omelette et servez chaud. »

Tel est le plat qui valut cinquante mille francs à maître Ladurau, commença la réputation de Carême et fit, pendant deux mois, courir tout Paris.

Ce fut alors que Carême prit pour devise cet axiome de Brillat-Savarin : « La découverte d'un mets nouveau est plus précieuse pour l'univers que la découverte d'une étoile. »

Le successeur de Ladurau voulut garder Carême dans son établissement.

Mais celui-ci lui répondit : « Mon étoile et mon génie m'appellent plus haut. » César et Napoléon n'auraient pas dit autrement; tous les grands hommes ont leur étoile, les grands cuisiniers comme les grands capitaines.

Quelques mois plus tard, Carême qui avait parfaitement

appris à lire, à écrire et à dessiner, tout en poursuivant sa carrière culinaire, vint se présenter chez Bailly, célèbre pâtissier de la rue Vivienne et fournisseur du prince de Talleyrand. Par son esprit et ses manières, il charma Bailly qui lui confia les fonctions importantes de premier tourtier. Le petit gâte-sauce de Ladurau faisait son chemin. — L'enfant de troupe n'était pas encore général en chef, mais il passait lieutenant.

En quittant Bailly, Carême travailla successivement chez l'illustre Avice et chez Gendron. « Ce fut chez Gendron, dit-il, que je me fis inventeur et que j'exécutai des extraordinaires uniques que tout Paris admira. Mais pour arriver là, que de nuits passées sans sommeil ! Je ne pouvais m'occuper de mes calculs et de mes dessins qu'après dix ou onze heures du soir; je travaillais donc les trois quarts de la nuit. J'eus bientôt composé douze dessins, vingt-quatre, cinquante, cent, puis deux cents, tous soignés, tous fondés sur des choses nouvelles. Je vis que j'étais arrivé. »

Il était arrivé en effet : il pouvait se regarder comme le premier dans l'art culinaire, ou la science de gueule, comme dirait Montaigne.

« Ce fut alors, dit M. Sam, qu'il exerça les fonctions de maître d'hôtel du prince de Talleyrand, avec lequel il rompit pour des raisons politiques; il passa ensuite au service du prince régent d'Angleterre, qu'il quitta parce que Georges IV ne comprenait pas assez les recherches culinaires; de l'empereur de Russie Alexandre Ier, dans



Le jeune Carême proposant une matelote sans poisson. Dessin de Salières.

l'empire duquel il faisait trop froid; du prince de Bagration, fin connaisseur, mais gastralgique; du prince de Wurtemberg, mangeur vulgaire; enfin de lord Steward, qui n'était qu'un glouton. Tout le monde connaît la mort du noble lord. Invité à un grand dîner, il avala un os de poulet, comme le loup de La Fontaine; mais comme il n'y avait ni médecin, ni cigogne à table, l'os resta et, moins heureux que le loup, lord Steward mourut étouffé. »

Ce fut dans les offices de Mme de Rothschild que Carême inventa et exécuta ses plus admirables chefs-d'œuvre, « heureux d'avoir enfin trouvé un Mécène qui sût comprendre ce qu'il y a de difficultés à vaincre et de merveilles à créer dans le service d'une grande table. »

On sait que la cuisine se mêle toujours un peu à la politique et qu'il n'y a jamais de grand événement sans grand dîner.

Carême fut prié de déployer son art aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach et de Vérone. C'est encore lui qui exécuta, en 1814, l'immense dîner qui fut donné, dans la plaine des Vertus, aux rois coalisés contre la France.

Carême passa des années à étudier l'ancienne cuisine romaine à la Bibliothèque impériale et il conclut, à la fin de ses savantes recherches, que les mets servis sur les tables si renommées de Lucullus, de Pompée et de César, étaient foncièrement mauvais et atrocement lourds.

Il étudia ce sujet pendant dix ans et consulta les écrits d'Apicius, de Palladius et de Vergnolle.

Ses principaux ouvrages sont : *le Pâtissier pittoresque, le Maître d'hôtel français, l'Art de la cuisine au dix-neuvième siècle, Parallèle de la cuisine ancienne et moderne.*

Ne croyez pas que le français de Carême soit un français de cuisine.

Son style, au contraire, est élégant et parfois original. Lisez plutôt, dans la *Revue de Paris*, les *Fragments d'histoire gastronomique, la Table de Cambacérès, un Déjeuner de l'empereur Napoléon.*

Carême était l'ami de Broussais, du docteur Roque et de Gaubert.

Il était aussi étroitement lié avec le fameux Villeroux, beaucoup moins comme cuisinier de Mirabeau que par son esprit et ses aventures.

Un jour Villeroux s'ennuya en France et partit pour les Indes.

Il tomba au milieu d'une peuplade à moitié sauvage, mais probablement d'instinct gourmet, car Villeroux fut parfaitement reçu, si bien reçu que, le trône se trouvant vacant, on le pria de vouloir bien y monter. Pendant plusieurs années, la poêle à la main, la couronne sur la tête, il fit marcher de front ses deux métiers de cuisinier et de roi.

Plus heureux qu'un monarque, Villeroux mourut sur son trône, laissant à ses sujets en guise de postérité un singulier souvenir que nous allons faire connaître au lecteur.

Un voyageur français arriva un jour dans l'ancien royaume de l'heureux cuisinier.

Il fut accueilli avec la plus charmante hospitalité de sauvages possible.

C'était fête dans la tribu; grande foule! grande pompe! grand fracas!

Au milieu d'une vaste enceinte se dressait un autel; autour de l'autel chantaient douze prêtres habillés de blanc, pendant qu'un treizième prêtre, habillé de rouge, officiait en gesticulant comme un homme qui se brûle.

Tout à coup une épouvantable musique retentit; la cérémonie était terminée; le grand prêtre habillé de rouge se dirigea vers l'Européen, en grande pompe, et portant sur ses bras quelque chose qui fumait.

C'était une superbe omelette au lard.

Le voyageur resta pétrifié!

Une omelette au lard dans le fin fond de l'Inde! Une omelette au lard comme on en ferait une à Limoges ou à Périgueux.

Tout à coup un porte-bannière s'approcha de l'étranger et lui remit un parchemin orné de coquillages qu'il baisa trois fois avec les signes du plus grand respect.

Voici ce que contenait le parchemin :

« Moi Jean-Baptiste Villeroux, ancien cuisinier du comte de Mirabeau, actuellement roi des Mimassacoo, lègue aux peuples que j'ai gouvernés la précieuse recette de l'omelette au lard.

« Fait en mon palais de bambous, dans un double but de reconnaissance et de civilisation.

« VILLEROUX, roi. »

Mais il s'agit de Carême et je parle de Villeroux. Je rentre dans mon sujet et je termine par une anecdote moins comique, mais bien touchante, de Carême. Cette anecdote qui n'est pas connue, je la tiens d'une vieille amie de Carême.

Un soir l'illustre cuisinier se promenait le long des quais, rêvant, en regardant la lune, à un plat qu'il voulait inventer. Tout à coup il aperçut une pauvre femme qui pleurait devant la porte d'un cabaret. Carême s'approcha aussitôt et lui dit avec bonté : — Qu'avez-vous, ma bonne dame?

— Eh! mon Dieu, monsieur, je suis bien malheureuse! mon mari, qui est un fort habile ouvrier, ne quitte pas ce maudit cabaret! il me laisse toujours seule, sans argent, avec mes trois petits enfants.

— Votre mari est-il gourmet, c'est-à-dire aime-t-il les bons morceaux?

— S'il aimait autant le travail, nous ne serions pas si malheureux!

— Bon, répondit Carême, votre mari est sauvé. Où habitez-vous?

— Quai Bourbon, 33, île Saint-Louis.

— Comment s'appelle votre mari?

— Wagner.

— Que fait-il?

— Il est sculpteur sur métaux.

— Tenez, ma bonne dame, voici cinq francs pour acheter du charbon de bois. J'irai vous voir demain matin.

Le lendemain, Carême se rendit chez Wagner qu'il trouva couché.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de votre talent et je viens vous confier un travail des plus délicats. Voici une coupe fort remarquable ; elle est très-ancienne, mais très-malade. Je la remets à vos soins, assuré que vous me la guérirez. Veuillez bien accepter vingt francs d'avance que j'offre à Mme Wagner pour les soins du ménage. Il ne faut manquer de rien pour bien travailler. Maintenant levez-vous et déjeunons. Je vous invite à déjeuner chez vous. Allons, madame Wagner, du charbon, une casserole, un tablier.

Wagner écarquillait de grands yeux et se demandait si cet homme n'était pas fou.

Enfin Carême sortit de sa poche une magnifique bécasse, qu'il pluma, arrangea, accommoda à sa façon.

L'ouvrier, qui était un vrai gourmet, assura n'avoir jamais rien mangé de meilleur. — Mais Carême, s'écria-t-il, n'est pas plus habile que vous!

— Je suis Carême lui-même, répondit le cuisinier ; je reviendrai dans huit jours; si ma coupe est prête, nous mangerons une pareille bécasse.

Huit jours après, Carême revenait et la coupe était prête; c'était un véritable chef-d'œuvre. On mangea la bécasse promise, qu'on trouva encore meilleure que la première. De nouvelles commandes furent faites, et de nouvelles bécasses furent savourées. Enfin de commandes en commandes, de bécasses en bécasses, Wagner devint sage et laborieux.

Converti par la bécasse, l'ouvrier devint un artiste, le pilier de cabaret un bon père de famille.

Un jour Carême reçut une boîte d'où sortit une bécasse merveilleusement sculptée. Elle portait à son bec une coupe ciselée où étaient gravés ces mots : « A mon sauveur Carême, Wagner. »

Carême donna une place d'honneur à cette bécasse dans son cabinet d'étude, véritable musée d'antiquités et de curiosités. Il la plaça entre la cafetière où Louis XV faisait lui-même son café et la modeste marmite en terre où, avant d'être Mme de Maintenon, la femme de Scarron faisait bouillir la poule du dimanche.

PITRE-CHEVALIER.



CHRONIQUE DU MOIS.

SECONDE VISITE AU SALON DE 1861.

Nous ne pouvons que confirmer le jugement que nous avons déjà rendu sur l'Exposition de 1861 : beaucoup d'œuvres remarquables, peu ou point d'œuvres hors ligne, beaucoup de talent, beaucoup d'esprit, trop d'esprit parfois. Du reste, abstention à peu près complète de nos grands peintres ; Ingres, Delacroix, Vernet se sont retirés sous leur tente ; espérons que c'est pour mieux se préparer au combat.

Un peu de statistique avant d'entrer. Le livret de cette année contient 4,097 numéros, c'est-à-dire 3,146 pour la peinture, 515 pour la sculpture, et le reste pour la gravure, l'architecture, etc. ; le livret de 1859 ne contenait que 3,847 numéros, dont 3,045 pour la peinture et 472 pour la sculpture. Nous avons donc la quantité, si nous n'avons pas la qualité.

Dirons-nous maintenant avec nos collègues de la presse quotidienne que l'art dégénère, que les grandes traditions se perdent et que chaque exposition biennale constate et aggrave cette fâcheuse décadence, et cela parce que la peinture historique restreint la dimension de ses cadres ; parce que la mythologie nous offre moins de sujets court vêtus ? Non, nous ne le dirons pas. A coup sûr, pour les yeux les moins clairvoyants, l'art subit depuis quelque vingt ans une véritable transformation. Les toiles de petite dimension se substituent aux immenses panoramas ; la peinture de genre détrône la peinture historique : c'est une conséquence du goût et des nécessités actuelles, de la diffusion des richesses et de l'initiation des classes moyennes aux nobles jouissances de l'art. Aujourd'hui les grands tableaux ne peuvent trouver leur place que dans les églises et les musées ; et quel est l'artiste qui oserait entreprendre une *Smala* ou une *Prise de Malakoff*, si le gouvernement ne leur avait d'avance assuré un asile ? Le portrait, le sujet de genre, le paysage, au contraire, répondent à un besoin du jour. Est-ce un mal ? L'art ne se mesure pas à la toise, et nous connaissons tel petit chef-d'œuvre, haut et large de quelques pouces, que nous préférons à ces immenses machines que le peintre barbouillait à la vapeur.

Du reste, la peinture historique ne fait pas encore défaut, que nous sachions, à l'Exposition de 1861. Voici la *Bataille de Solferino*, de M. Yvon. « L'Empereur, dit M. le baron de Bazancourt, l'historien de la campagne d'Italie, du haut du mont Fenise, domine l'ensemble de l'action. Sa Majesté voit le danger que court la division Forey, et, quoique la journée soit peu avancée, l'Empereur comprend tellement que de la possession des hauteurs de Solferino dépend le gain de la bataille, qu'il n'hésite pas à engager sa garde. »

Voici le *Passage de l'Alma*, de M. Pills ; une belle page, que nous mettons fort au-dessus de l'œuvre de M. Yvon. Chez M. Pills, comme dit M. Béliard, tout est simple, fort, vrai ; chez M. Yvon, la guerre reste à l'état de carrousel ou de revue. L'un se préoccupe uniquement du soldat, des troupes, du simple fantassin et du cavalier ; c'est le peintre de la démocratie militaire ; l'autre préfère de beaucoup les états-majors brillants, les généraux couverts de croix, les maréchaux empanachés et brodés sur toutes les coutures. M. Pills rend le mouvement, l'ardeur, le pêle-mêle de l'action ; M. Yvon se préoccupe de *poser* ses personnages, et naturellement ses personnages ont un air un peu *posé* ou *poseur*, comme vous voudrez.

Voulez-vous encore des batailles ? Voici un *Episode de Solferino*, par M. Dumaresq : une embuscade de soldats couchés à terre et s'apprêtant à tirer sur une colonne d'artillerie autrichienne. — Cadre un peu large pour un simple épisode, peinture un peu noire, mais réelles qualités d'exécution. — Voici encore un *Solferino* de M. Beaucé, avec l'ensemble de son immense champ de bataille ; *la Garde impériale à Magenta,* de M. Bellangé, et bien d'autres que nous oublions.

Mais ici, nous ouvrons une parenthèse. Les batailles modernes offrent une incontestable difficulté au peintre. Et d'abord représentera-t-il, comme M. Beaucé, tout le développement de l'action, alors sa toile ressemblera plus à un plan qu'à un tableau ; se contentera-t-il de reproduire un épisode, comme M. Dumaresq, ce n'est plus la bataille. En second lieu, une exactitude infaillible et minutieuse dans les détails de l'uniforme et du fourniment, — la chose à coup sûr la moins artistique, — devient une des premières lois. Un spirituel chroniqueur nous raconte qu'en Russie, les tableaux de bataille commandés par le gouvernement sont soumis à l'inspection d'un général de division. Celui-ci a pour mission de relever le nombre de boutons oubliés, et de faire rectifier les inexactitudes qui donneraient au monde une fâcheuse idée de la propreté ou de la discipline de l'armée russe. Je ne sais si les peintres s'accommodent volontiers de ce genre de critique, mais je ne puis m'empêcher de les plaindre.

Après les tableaux de batailles auxquels, je ne sais trop pourquoi, on a l'habitude d'assigner le premier rang, viennent les tableaux historiques, allégoriques, mythologiques ou religieux. C'est encore ce qu'on est convenu d'appeler de la grande peinture. Sans parler de M. Baudry et de sa *Charlotte Corday*, de M. Gérome et de ses sujets plus ou moins grecs, nous avons remarqué les deux grandes peintures murales de M. Puvis de Chavanne : *la Paix* et *la Guerre*, qu'il ne faut juger qu'au point de vue décoratif, et qui, du reste, ne sont pas encore terminées ; *la Pourvoyeuse Misère*, une allégorie de M. Glaize, *les Belluaires* de M. Bellet du Poisat, et enfin *Dante et Virgile dans l'enfer glacé*, de M. Gustave Doré. Quant à ce dernier tableau, nous avouons qu'il ne nous a plu ni comme composition, ni comme exécution. Qu'on se figure les deux grandes figures des poëtes s'avançant au milieu d'un lac glacé ; les têtes pâles et sanglantes des damnés ont brisé la croûte de glace et sortent de tous côtés. C'est lugubre, et cela ne se comprend pas. On dirait deux patineurs du bois de Bologne qui s'arrêtent à la vue de leurs compagnons submergés et se disent : « N'allons pas par ici, la glace ne nous paraît pas solide. »

N'oublions pas non plus *la Ville de Lyon donnant à la Charité les trésors qu'elle reçoit de l'Industrie*, de M. Janmot, commandé par la ville de Lyon pour le plafond du salon de l'Empereur, à l'hôtel de ville de Lyon ; *la Paix* et *la Première Discorde*, de M. Bouguereau, ici deux enfants qui s'embrassent, là, Caïn et Abel, Caïn jeune encore, mais dans le regard sinistre duquel on pressent le crime qui doit répandre le premier sang humain, le sang

d'un frère; *la Lecture du poëte florentin*, *la Nymphe* et la *Marie-Madeleine*, de M. Cabanel, tous tableaux remarquables à des titres différents.

Nous aimons moins l'*Hercule aux pieds d'Omphale*, de M. Boulanger; Hercule est, j'en conviens, le type de la force physique, mais celui de M. Boulanger abuse du droit d'être massif et commun.

Citons aussi, parmi les scènes religieuses les mieux réussies, *la Vierge au Calvaire*, de M. Lenepveu; *les Saintes Femmes*, de M. Chamerlay; *le Martyre de saint Hippolyte*, de M. Giacometti; *Thaïs brûlant ses richesses de courtisane*, de M. James Bertrand; *l'Adoration des bergers*, de M. Charpentier; *la Mort de saint Joseph*, de M. Laville; *Une fête à Bacchus* et *Madeleine repentante*, et enfin *la Mort des deux amis*, de M. J. Bellangé.

Et tels avaient vécu les deux jeunes amis,
Tels on les retrouvait dans le trépas unis.

Ce tableau, une scène de Crimée, n'est rien moins qu'un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment.

Mais, nous l'avons dit, si le Salon de 1861 est destiné à tenir son rang parmi nos expositions, c'est à la peinture



Seule au monde, d'après un tableau de M. L. de Moulignon, dessin de l'auteur.

de genre, aux paysages et aux portraits qu'il le devra.

Nous avons vu un admirable portrait du prince Napoléon, par M. H. Flandrin. Dessin, modelé, couleur, ressemblance, tout y est. Déjà, en 1859, M. Flandrin avait conquis la première place par ses deux portraits de femmes; celui du prince Napoléon les surpasse encore.

Voici encore la princesse Clotilde, par M. Hébert, et la princesse Mathilde, par M. Dubufe; puis M. Boitelle, Sa Majesté l'Impératrice, de Winterhalter; Pie IX et Victor-Emmanuel, que le hasard sans doute a placés vis-à-vis l'un de l'autre, et M. Th. Gautier, par M. Bonnegrace, une peinture chaude et colorée. Parmi les tableaux de genre, nous n'avons que l'embarras du choix, mais le temps nous presse, la place nous manque; nous renvoyons donc la suite à notre prochain numéro, nous contentant aujourd'hui d'offrir à nos lecteurs la reproduction d'un tableau de M. L. de Moulignon, *Seule au monde*, que l'auteur a bien voulu dessiner pour le *Musée des Familles*, ce qui nous dispensera de faire son éloge.

C. W.



Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LA BIÈRE.

Récolte et emploi du houblon ; Fabrication ; Brasserie, etc. Composition d'Ul. Parent.

Il y avait trois rois dans l'Orient, trois rois puissants, qui ont juré, avec un serment solennel, de faire mourir Jean Grain d'orge.

Pour l'ensevelir profondément, ils ont creusé le sol avec une charrue, ils ont mis de la terre sur sa tête, et ils ont cru que Jean Grain d'orge était mort.

Mais le gracieux printemps est arrivé et les pluies ont commencé à tomber. Jean Grain d'orge s'est relevé et les a grandement surpris tous.

Les soleils brûlants d'été vinrent ensuite ; il grandit, fort et puissant, sa tête était armée de pointes aiguës, afin que personne ne pût lui faire de mal.

Lorsque le grave et doux automne arriva, Jean Grain d'orge devint blême et pâle ; ses membres se courbèrent et sa tête languissante montra qu'il commençait à défaillir.

Sa couleur était de plus en plus maladive ; il se flétrissait de vieillesse, et ses ennemis s'enhardirent à déployer leur rage mortelle.

Ils ont pris un couteau long et aigu, et ils lui ont coupé les pieds ; puis ils l'ont lié solidement sur une charrette, comme un malfaiteur.

Ils l'ont étendu sur la terre et l'ont bâtonné de toutes leurs forces; ils l'ont exposé, suspendu, à la tempête, et l'ont tourné et retourné de tous les côtés.

Ils ont rempli un sombre trou d'eau jusqu'au bord; ils y ont plongé Jean Grain d'orge et l'ont fait aller au fond.

Ils l'ont mis ensuite sur le sol, et lorsque des signes de vie se montraient en lui, ils l'agitaient avec violence.

Ils ont exposé sur une flamme dévorante la moelle de ses os, puis un meunier l'a traité bien plus mal encore, car il l'a écrasé entre deux pierres.

Et ils ont pris le sang de son cœur même et ils l'ont bu à la ronde; et plus ils buvaient, plus leur joie était bruyante.

Jean Grain d'orge était un hardi héros; si vous buvez quelques gouttes de son sang, il fera grandir votre courage; il vous fera oublier votre malheur; il augmentera toutes vos joies. Grâce à lui, le cœur de la veuve chantera dans son sein, alors que ses yeux seront encore pleins de larmes.

Ainsi donc, le verre en main, portons un toast à Jean Grain d'orge, et puisse sa nombreuse postérité ne jamais manquer à la vieille Ecosse !

La ballade que l'on vient de lire est de Robert Burns, cet Ecossais, fils d'un fermier et fermier lui-même, qui abandonna sa charrue et ses bœufs pour cultiver la poésie, mais qui, dans ce champ nouveau, ne récolta qu'un peu de gloire, étouffée sous beaucoup de misères. Chose honteuse pour notre civilisation, et qui n'arriverait pas chez les Chinois, un homme dont les chants nationaux doivent à tout jamais causer de vives jouissances aux esprits délicats, aux riches, aux puissants, non-seulement dans son pays, mais dans le monde entier, fut obligé, pour vivre, d'accepter un emploi de douanier. Peu satisfait sans doute de cette union mal assortie, et peut-être aussi d'une autre union qu'il avait également contractée sous de fâcheux auspices, il se réfugia à la taverne et demanda à l'ale, au whisky des consolations et des inspirations que la muse ne lui accordait pas toujours. Par une froide nuit d'hiver de l'année 1796, il sortait d'une taverne de Dumfries dans un état à peu près complet d'ivresse, lorsqu'il fut saisi par le froid. Ayant souffert quelques mois d'un rhumatisme aigu, il mourut à l'âge de trente-sept ans. On l'a nommé avec raison le Béranger de l'Ecosse, et ce rapprochement est aussi honorable pour notre chansonnier que pour le barde écossais lui-même.

Quant au héros de la ballade, Jean Grain d'orge, si Burns l'a chanté en poëte, c'est qu'il avait fait avec lui une connaissance intime, en sa qualité de fermier, et l'estimait spécialement en sa qualité de buveur. L'orge, qui est une des productions les plus utiles des terres pauvres, sert à fabriquer deux liqueurs également chères aux vaillants Ecossais: la bière et le whisky (sorte d'eau-de-vie de grain).

Pour faire l'histoire complète de la bière, il faudrait remonter dans les âges les plus reculés et parcourir toutes les contrées de la terre (1). Dès le temps de Moïse, les Egyptiens faisaient usage de cette boisson ; ils prétendaient qu'elle avait été inventée par Isis, femme d'Osiris; on l'appelait *liqueur pélusienne*, parce que la meilleure de toutes les bières se fabriquait à Péluse, sur le bord du Nil. Les Phéniciens en reçurent l'usage des Egyptiens et le transmirent aux Grecs. Ceux-ci en attribuèrent l'invention à Cérès, prétention fort naturelle, puisque les céréales, admirable bienfait de cette déesse, servent à confectionner la bière.

Aristote et Théophraste parlent de l'ivresse occasionnée par le vin d'orge, que les Espagnols servaient à leurs rois dans des coupes d'or.

Les Latins appelaient la bière *cerevisia;* apparemment de *Cereris vitis*, vigne de Cérès. Nous en avons fait *cervoise*. Julien, gouverneur des Gaules, fait mention de cette boisson dans une épigramme.

Les anciens Germains, les Anglo-Saxons, les Danois et la plupart des nations du Nord faisaient de la bière leur boisson favorite, sans doute en vertu de ce principe de tous les temps et de tous les pays :

Lorsqu'on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Dans leur ignorance des vrais biens, ces malheureux païens attribuaient aux liqueurs de grains fermentés le bonheur que goûtaient, après leur mort, dans le palais d'Odin, les guerriers qui avaient vaillamment combattu sur la terre.

A l'époque où vivait Strabon, c'est-à-dire vers le commencement de notre ère, la cervoise était en grand honneur en Flandre et en Angleterre.

Selon Claverens, le mot *bière* aurait une origine celtique. Vossius le croit dérivé du latin *bibere*. Il prétend que les soldats romains répétant fort souvent à leurs hôtes : *da bibere* (donne à boire), on en aurait fait, par abréviation, *biber;* d'où les Italiens, *biera;* les Anglais, *beer;* les Allemands et les Hollandais, *bier*.

Quant aux mots : brasseur, brasser, brasserie, ils paraissent venir de ce que les principales opérations de la fabrication de la bière s'opèrent par le *brassage*, c'est-à-dire en remuant l'infusion d'orge à force de bras.

Les Allemands du Nord sont les peuples qui s'occupent le plus activement et avec le plus de succès de la fabrication de la bière; après eux viennent les Hollandais, les Belges et les Anglais. En France, l'usage de cette boisson s'est beaucoup développé depuis le commencement de ce siècle. Il ressort des chiffres officiels qu'à Paris la consommation de la bière était :

En 1815, de 79,448 hectolitres.
En 1819, de 71,996 —
En 1859, de 289,381 —

Les Anglais ont deux espèces de bière, l'*ale* et le *porter*. Lorsqu'ils en parlent, ils donnent à l'une des qualités féminines, à l'autre des attributs masculins. L'ale est belle, brillante, splendide; le porter est fort, salubre, monumental. Toute flatterie à part, l'ale est légère et peu houblonnée, d'une couleur paille, d'une saveur douceâtre, d'une facile digestion; elle se conserve peu, quoiqu'elle soit assez riche en alcool. Le porter, d'un

(1) Les détails qui suivent sont empruntés, pour la plupart, à l'excellent ouvrage de M. F. Rohart, publié par la librairie agricole, sous ce titre : *Traité théorique et pratique de la fabrication de la bière*.



rouge purpurin, est très-alcoolisé, très-houblonné et d'une amertume telle qu'on s'y accoutume difficilement. Il est lourd et d'une digestion laborieuse. Il peut se conserver longtemps et se transporter au loin. On en exporte à Bourbon, à Rio-Janeiro, aux Indes orientales, en Australie, dans des bouteilles fermées par des capsules, comme du vin de Champagne. Il se vend ordinairement deux francs la bouteille. Certaines bières, en Angleterre et en Allemagne, se payent aussi cher que le vin des meilleurs crus.

En France, les brasseries les plus en renom sont celles de Strasbourg, de Lyon et de Paris.

Le règlement donné par saint Louis à la brasserie de Paris, en 1268, commençait ainsi :

« Nul ne brassera et ne charriera ou fera charrier bière les dimanches, les fêtes solennelles et celles de la Vierge.

. . . .

« Aucun brasseur ne pourra tenir dans la brasserie bœufs, vaches, porcs, oiseaux, canes, volailles, comme contraires à la netteté. »

On fabrique en France trois sortes de bière bien distinctes : les bières amères, les bières douces ou sucrées, les bières acides.

Les bières amères, qui se font sur la frontière de l'Est, dans toute l'Alsace, et depuis les Vosges jusqu'à la Forêt-Noire, sont généralement blanches ; le parfum du houblon y domine un peu ; elles sont les plus faciles à digérer et les plus saines ; en un mot, elles se rapprochent des meilleures bières du monde, c'est-à-dire des bières de Bavière.

Les bières douces et sucrées, d'une couleur demi-brune, se fabriquent dans la plupart des départements du centre. Elles sont lourdes et provoquent la transpiration.

Enfin, les bières acides, brunes de couleur, ne se font guère que dans le nord de la France. Elles ne sont pas aussi difficiles à digérer que les bières douces, mais elles paraissent désagréables à ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude.

Généralement, les bières d'Alsace et du Nord se livrent, non mousseuses, dans des vases de grès ou simplement de verre, que l'on appelle *pots*, *canettes* ou *schops*. Dans le centre de la France, au contraire, et dans le midi, la bière est mise en bouteilles ou en cruchons, et, dans ce cas, elle est mousseuse.

Le transport de la bière, même à courte distance, la détériore infailliblement. Nos voisins d'outre-Rhin agissent donc très-sagement lorsqu'ils vont boire leur schop à la fabrique même, car, en Allemagne, on trouve généralement, auprès de chaque brasserie, un jardin orné de fleurs et garni de tables, où l'on peut boire et fumer en plein air, en regardant jouer à la boule et au tonneau.

La vieille médecine a été longtemps divisée sur la question de savoir si la bière pouvait être considérée comme une boisson salutaire. L'école de Galien, de Dioscoride, la frappait d'anathème, en disant qu'un breuvage, né de la corruption, ne pouvait produire que des effets fâcheux (*corruption* était alors synonyme de *fermentation*). Cependant il suffit de comparer la constitution physique des Anglais, des Flamands, des Allemands, avec celle des peuples méridionaux, pour reconnaître qu'ils ne sont ni moins beaux, ni moins grands, ni moins robustes. Parmi les modernes, des médecins illustres prescrivent l'usage de la bière dans certaines maladies, et parfois y font ajouter des infusions médicamenteuses.

Prise immodérément, la bière produit les mêmes phénomènes que toutes les autres boissons alcooliques. Elle ébranle le système nerveux, paralyse le jeu des organes et amène bientôt les vertiges et la somnolence. Les gens experts en fait d'ivrognerie font une grande différence entre l'ivresse produite par telle ou telle liqueur. Sans parler de certaines boissons fermentées des Indiens, qui les poussent directement au meurtre, il paraît que le poiré (espèce de cidre fait avec des poires) porte violemment sur les nerfs et rend l'homme taquin et querelleur ; que le cidre de pommes l'abrutit ; que la bière l'alourdit ; que le vin de Champagne lui donne de l'esprit et de la gaîté, et qu'enfin la plus douce et la plus distinguée de toutes les ivresses, celle qui provient du thé ou du café, excite à la fois tous les bons sentiments et développe même le génie.

On faisait autrefois grand usage d'une espèce de soupe à la bière, que l'on appelait *birambrot*. Pour la confectionner, on jetait de la bière un peu acide et presque bouillante sur du pain, et l'on assaisonnait avec du sucre et de la muscade. Cet aimable ragoût possède encore des sectateurs dans le nord de la France. Au midi, surtout en Espagne et en Portugal, on fabrique un punch à la bière, en mélangeant à froid du rhum et du citron avec de la bière mousseuse.

La bière des Européens est une boisson alcoolique obtenue par la fermentation de l'orge et aromatisée anciennement avec des épices, depuis quelques siècles seulement avec du houblon. Les opérations nécessaires pour la fabriquer sont nombreuses et délicates ; elles soulèvent les questions les plus intéressantes de chimie, de physique et d'histoire naturelle. Elles peuvent être subdivisées en quatre périodes distinctes :

1° Le maltage ou la germination de l'orge ;
2° Le brassage ou la préparation du moût ;
3° La cuisson de ce moût ;
4° Sa fermentation.

I. Pourquoi ne jette-t-on pas tout simplement l'orge non germée dans la cuve avec le houblon, comme on met la viande avec les racines dans le pot-au-feu ? C'est que, pour arriver à faire de la bière, il faut obliger l'orge à parcourir toute une série de transformations miraculeuses, que la nature seule peut opérer, sous l'influence de cette espèce de vie que l'on appelle *végétation*. Ce qui constitue principalement le mérite de la bière, c'est la quantité d'alcool qu'elle renferme. Or, il s'agit d'obtenir cet alcool par la fermentation du sucre ; et le sucre sur lequel on veut opérer, il faut le demander à l'orge, qui n'en contient pas. Chaque grain d'orge se compose (je prends les choses en gros) d'une petite quantité de gluten et de beaucoup de fécule ou d'amidon, car ces deux mots sont synonymes. Vous connaissez cette farine blanche, fine, brillante, craquetant sous les doigts, que l'on appelle de la *fécule de pomme de terre*, la fécule d'orge n'en diffère point sensiblement. Si vous prenez un petit grain imperceptible de fécule et si vous le soumettez au grossissement d'un fort microscope, vous reconnaîtrez que c'est un sac rempli d'une autre farine infiniment plus déliée. Jetez une pincée de ces sacs dans de l'eau bouillante, ils se crèveront et la farine qui en sortira se transformera en empois ; au lieu de jeter les sacs en question dans de l'eau bouillante, mettez-les en contact avec certaines substances, ils se crèveront également et la farine se transformera en sucre. Le meilleur moyen d'opérer cette transformation, pour la fabrication de la bière, c'est de faire germer les grains d'orge. Effectivement, le sucre

est nécessaire à la nourriture du jeune embryon de la plante future; afin de lui en fournir, la nature, cette prévoyante nourrice, a soin de développer dans chaque grain d'orge, au moment de la germination, une substance nouvelle, que l'on appelle *diastase*, et qui a la propriété merveilleuse de transformer en sucre toute la fécule que la graine contient.

Depuis un temps infini, et sans trop savoir pourquoi (M. Jourdain faisait de la prose sans s'en douter), les brasseurs font germer leur orge. Dans ce but, ils la font tremper, à plusieurs reprises, dans un vaste récipient, en ayant soin de faire écouler à mesure l'eau dont ils se sont servis. Comme la première eau a souvent une teinte brune qui rappelle celle de le bière, il est arrivé plus d'une fois que de bons bourgeois, voyant couler cette liqueur vermeille dans le ruisseau, s'en sont émus, et, frappant précipitamment à la porte de l'usine, ont cru rendre un grand service au maître brasseur en l'avertissant que toute sa bière se répandait.

Lorsque l'orge a été suffisamment mouillée, on la transporte dans les germoirs, on l'y étale sur le plancher et on la retourne pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que de chaque grain soient sorties plusieurs petites radicelles blanches. Alors l'orge est séchée au feu, les radicelles s'en détachent, et on la conserve ainsi dans des sacs. On en fait un grand objet de commerce sous le nom anglais de *malt*.

II. Le brassage a pour but de séparer du malt les principes sucrés qu'il renferme. Pour y parvenir, on met cette orge germée dans une grande cuve, on y fait arriver de l'eau chaude par un double fond; puis des hommes, armés d'une espèce de pelle, remuent soigneusement ce mélange, le *brassent*, en un mot, jusqu'à ce que la totalité du sucre soit dissoute dans l'eau. C'est un travail extrêmement pénible, surtout dans les grandes chaleurs : les ouvriers allemands l'exécutent en chantant un air national et rendent ainsi leur fatigue moins grande. L'infusion que l'on obtient par ce moyen s'appelle le *moût;* on la transporte dans une chaudière et l'on procède à la troisième opération, celle de la cuisson.

III. On fait chauffer le moût jusqu'à l'ébullition et on y ajoute de la fleur do houblon, en ayant soin de maintenir la chaudière couverte, pour éviter la déperdition de l'huile essentielle qui donne à la bière son arome.

IV. Après avoir fait refroidir le moût dans de grands récipients peu profonds, on le verse dans la cuve *à fermentation*, puis on y ajoute une certaine quantité de levûre et l'on maintient une température d'environ 20 degrés : la fermentation s'opère alors, et le sucre, décomposé, se transforme en acide carbonique et en alcool; le premier se dégage sous la forme gazeuse qui lui est propre, le second est retenu dans le liquide et constitue le pouvoir enivrant de la bière.

Au sommet de la cuve s'ouvre une espèce de vasistas par lequel on peut observer l'état de la fermentation. Dans les grandes brasseries d'Angleterre, lorsqu'on montre les ateliers à un Français, on l'invite ordinairement à s'approcher d'une de ces ouvertures d'où s'échappe un violent courant de gaz acide carbonique. Le cicerone s'amuse beaucoup en voyant le curieux trop confiant se rejeter en arrière, à moitié suffoqué. Respirer cette solfatare pendant quelques minutes, ce serait la mort.

La fermentation produit beaucoup d'écume, qui se déverse de la cuve dans des rigoles. Ces écumes, rassemblées et exprimées dans des sacs, constituent la levûre de bière ou le *ferment*.

Le ferment! Encore une nouvelle merveille que nous révèle la fabrication de la bière. Pour les uns, c'est une matière végétale particulière; pour les autres, une substance végéto-animale; pour d'autres, enfin, un assemblage de petits animalcules, analogues aux infusoires.

Si l'on examine la levûre de bière au microscope avant la fermentation, on voit qu'elle se compose en entier de globules d'un centième de millimètre de diamètre. Aussitôt que la fermentation s'établit, ces globules ne restent plus un instant en place; ils deviennent plus volumineux, à leur surface se développent des espèces de bourgeons, qui se détachent bientôt pour vivre isolément et donner à leur tour naissance à d'autres corpuscules. Cette série de dédoublements successifs se fait avec tant de rapidité et de violence, que la levûre, enfermée dans les boîtes les plus solides, ne tarde pas à les briser pour se faire jour et se répandre au dehors. Les globules du ferment ont la propriété bien remarquable de vivre dans des liqueurs contenant une grande proportion d'acide carbonique et d'alcool, dans lesquelles ne pourrait exister aucune autre espèce de plantes ou d'animaux. C'est une preuve de plus de cette admirable loi de la nature qui a voulu développer la vie dans toutes les parties de l'univers, et dans celles même qui semblent le plus impropres à l'existence des êtres organisés.

J'ai exposé plus haut que la bière était composée d'orge et de houblon : il me paraît inutile d'expliquer ce que c'est que de l'orge; mais, en faveur des Parisiens, je crois nécessaire de dire quelque chose du houblon.

La première fois que j'ai aperçu de loin une houblonnière, c'était en Belgique, et je me suis imaginé avoir affaire à un quinconce de jeunes peupliers. En approchant davantage, j'ai reconnu que c'étaient des plantes grimpantes, attachées à des perches, comme les haricots dans nos potagers, avec cette seule différence, que nos échalas ont un mètre de haut et que les perches du houblon en ont dix ou douze. L'espace entre chaque pied est de plus d'un mètre.

Ce sont les fleurs du houblon que l'on recueille pour parfumer la bière; le principe qu'elles contiennent est aromatique et d'une belle couleur d'or.

Comme la cueillette de ces fleurs exige un nombreux personnel, on recrute pour l'opérer des ouvriers de tout sexe et de tout âge, même étrangers à la localité. En Angleterre, cette récolte donne lieu à des scènes champêtres dignes de nos vendanges méridionales et des bacchanales antiques. M. Esquiros raconte qu'il a rencontré, près de Chatam, un chariot rustique chargé d'un groupe de moissonneurs et de moissonneuses, au milieu desquels siégeait majestueusement une femme, enlacée et couronnée de guirlandes. Elle tenait à la main, en guise de sceptre, un thyrse orné de houblon, « cette bonne plante qui donne du travail aux femmes, aux vieillards et aux enfants, » comme le disait une chanson répétée en chœur par les assistants, avec un joyeux tapage d'instruments de toute sorte. N'est-on pas un peu surpris de rencontrer, sur le sol brumeux de la vieille Angleterre, ce tableau digne de faire pendant aux *Moissonneurs* de Léopold Robert?

Il ne nous reste plus maintenant qu'à nous occuper des usines où se confectionne la bière. C'est à Londres que se trouvent les plus considérables, et, faute d'espace, je me bornerai à dire quelques mots de celles-là.

Quand on arrive dans la capitale des trois royaumes par le chemin de fer de New-Haven, on aperçoit de loin cette espèce de parasol de brouillard qui ombrage toutes les

grandes réunions d'hommes, mais qui prend, sur les bords de la Tamise, des dimensions et une opacité plus formidables que partout ailleurs. Bientôt on voit s'élever dans les airs une forêt d'obélisques, coiffés pendant le jour d'un panache noirâtre, pendant la nuit, d'une couronne de feu : ce sont les cheminées des innombrables usines dont se compose le faubourg de Londres, situé sur la rive méridionale de la Tamise. Enfin, on enjambe ce faubourg sur d'énormes arcades, et la vitesse ralentie du train permet de distinguer au-dessous de soi ses rues sales, étroites et tortueuses, ses petites maisons grises, toutes semblables, habitées par une population ouvrière malaisée; ses grandes fabriques, dont la plus grande, celle de MM. Barclay, Perkins et Ce, occupe tout un quartier, comme une ancienne demeure féodale. En effet, ce sont de grands seigneurs que les chefs de cet établissement, non-seulement parce que le capital de leur Compagnie est d'une quarantaine de millions; non-seulement parce que chacun d'eux habite auprès de Londres un château où se trouvent dans les sous-sols les meilleurs cuisiniers, dans les écuries les plus beaux chevaux, dans le parc les plus beaux arbres, dans les serres les plus belles plantes de l'univers, mais encore parce que, comme les anciens marchands de Venise ou de Florence, ils possèdent l'éducation, les mœurs, les habitudes du monde aristocratique.

Lorsqu'on visite, dans le faubourg, cette brasserie antédiluvienne, quelque prévenu qu'on soit de son immensité, on reste tout d'abord interdit devant ce chaos de

Intérieur d'une brasserie. Dessin d'Ulysse Parent.

maisons, de cours, d'ateliers, de celliers, d'écuries, de remises, de voitures, de tonneaux, de cuves, de chaudières, de machines, de combustible, d'orge, de houblon. Il semble qu'il y ait là de quoi nourrir, désaltérer, chauffer, voiturer, occuper une ville entière. Mais bientôt un autre sentiment s'empare du visiteur; il est surpris du peu de bruit, du peu de mouvement d'hommes qu'il remarque dans ces énormes ateliers; il se demande comment la besogne peut se faire dans ce singulier établissement.

La besogne se fait toute seule, ou du moins les machines intelligentes ont seulement besoin d'être dirigées par quelques conducteurs rares et silencieux. La maison emploie bien quatre cents individus aux formes athlétiques, mais la plupart sont occupés à soigner et à conduire les deux cents chevaux monstrueux qui distribuent la boisson dans tous les quartiers de Londres. Les ouvriers brasseurs ont un costume traditionnel et particulier. Ils sont coiffés d'un chapeau rond en toile cirée; ils portent une large jaquette de laine blanche par-dessus un pantalon de même étoffe; de hautes guêtres et un grand tablier complètent leur équipement.

Toute la fabrication s'opère avec une rapidité et une facilité qui en remontreraient à l'adroite princesse des contes de fées.

L'orge déjà germée, c'est-à-dire sous forme de malt, arrive et monte toute seule dans des greniers qui en contiennent jusqu'à cinquante mille sacs. On ouvre de petite

trappes et ce malt descend tout seul dans des moulins à cylindres, qui en concassent quarante sacs en une heure ; il remonte de là, par une chaîne sans fin, dans d'autres magasins, d'où il redescend, toujours tout seul, dans une cuve contenant la bagatelle de deux cent cinquante mille litres d'eau. On a fait un jour une salle de festin dans cette cuve et on y a donné un banquet à cinquante personnes. Lorsque le malt est arrivé dans cet abîme, un torrent d'eau chaude s'y introduit à son tour; puis des bras fantastiques, mus par la vapeur, agitent l'infusion et font sortir tout le sucre de l'orge tourmentée. Le moût s'enlève alors par enchantement jusqu'aux chaudières où il doit subir la cuisson; il y reçoit une pluie de fleurs de houblon, et ce mélange odoriférant est encore brassé par des tridents plus agiles et plus puissants que celui du vieux Neptune. Une fois cuite, la bière, cédant à de puissantes aspirations, s'élance comme une trombe dans les refroidissoirs, espèces de lacs peu profonds, situés dans des greniers bien aérés et traversés par des serpentins remplis d'eau froide. Les ouvriers chargés de surveiller cette partie de l'opération franchissent ces pièces d'eau sur des échasses en fer, avec l'air grave et recueilli d'un héron qui va à la pêche. Des refroidissoirs, la bière revient dans la tonne à fermentation, où elle reçoit la levûre, et de là enfin elle est conduite dans une double rangée de tonnes de huit à dix mètres de hauteur, où elle subit sa dernière purification. On la met alors en tonneau et on l'entasse dans des celliers éclairés par des becs de gaz, sortes de cryptes byzantines, non moins curieuses et non moins vastes que les fameuses caves de Champagne. On peut s'en faire une idée en songeant que le nombre des tonneaux employés par la brasserie Barclay et Perkins n'est pas moindre de quatre-vingt mille, coûtant plus de deux millions de francs ; que la bière brassée dans une journée peut s'élever à la quantité de quatre cent cinquante mille litres, et dans une année, à celle de trente millions de litres. Notez qu'il y a dans Londres plusieurs autres brasseries presque aussi considérables, avec un nombre infini de plus petites.

Lorsque Isis et Cérès ont inventé la bière, sans prendre un brevet du gouvernement, elles ne se doutaient certes pas du prodigieux succès de leur découverte ; et, toutes déesses qu'elles étaient, je suis convaincu qu'elles seraient restées bien étonnées et peut-être même humiliées, devant cette œuvre de Titans que l'on appelle une brasserie anglaise.

P. GROLIER.

LA PHILOSOPHIE DES ENFANTS, — FABLES QUI N'EN SONT PAS [1].

LE PERROQUET.

Un perroquet à tête grise
(Ce sont, dit-on, les plus intelligents)
Était l'enfant gâté de certaine marquise
Et de ses gens.
On vantait en tous lieux son charmant bavardage,
Sa gaîté, son esprit, son air, ses à-propos ;
On faisait, chaque jour, cercle autour de sa cage
Pour applaudir à ses bons mots...
La marquise en était aux anges :
« Jacquot par-ci ! Jacquot par-là !... »
Ce n'étaient que baisers, caresses et louanges,
Et bonbons par-dessus cela.
Tous les gens de l'hôtel, pour plaire à leur maîtresse,
Déclaraient hautement qu'on chercherait en vain
Pour trouver autre part autant de gentillesse,
Et rencontrer surtout un esprit aussi fin.

Un jour, certain voisin, très-franc dans son langage,
Vint visiter le cher oiseau :
Il admira d'abord son élégant plumage
Et le trouva fort beau...
Voulant juger son savoir-faire :
— Comment vous portez-vous, lui dit-il, cher ami ?
Et l'oiseau répondit, saluant jusqu'à terre :
— Très-bien... et vous ?... Merci.

Et chacun d'applaudir..., et le voisin lui-même
De trouver le mot bien placé...
Puis, voulant varier son thème,
Il crut l'avoir embarrassé,
Quand il eut dit, pour le confondre :
— As-tu bien déjeuné, Jacquot, mon bel ami ?
Et le cher oiseau de répondre :
— Très-bien... et vous ?... Merci.

De mieux en mieux ! La réplique était bonne ;
A la demande elle s'appliquait bien.
Le voisin s'en étonne
Et veut continuer son étrange entretien.
— Jacquot, dit-il, quel est votre âge ?
— Très-bien... et vous ?... Merci.

Le cher habitant de la cage
Avait un peu moins réussi...
Mais le voisin lui dit encore :
— Sommes-nous aujourd'hui dimanche ou bien lundi ?
L'oiseau dit, d'une voix sonore :
— Très-bien... et vous ?... Merci.

— Peste ! fit le voisin, en quittant la marquise :
Il est charmant, il est coquet ;
Mais rien n'égale la sottise
Que nous montre ce perroquet.
Pour un bon mot placé par aventure,
Et que, sans comprendre, il apprit,
Voici qu'on le proclame oiseau de grand esprit...
On s'aperçoit bientôt, pour peu que cela dure,
Qu'il ne sait même ce qu'il dit.
Du reste, nous avons ses pareils chez les nôtres ;
Ce n'est point parmi nous que ce type manquait ;
Ne lui reprochons pas les fautes qu'il commet...
Que d'hommes ont d'esprit... avec l'esprit des autres,
Et n'ont pas la beauté de votre perroquet !

GALOPPE D'ONQUAIRE.

(1) Extrait d'un recueil inédit, par M. Galoppe d'Onquaire.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

FAUTEUIL DE M. LE COMTE ALFRED DE VIGNY.

I. — CLAUDE FAVRE, SIEUR DE VAUGELAS.

(Élu en 1635.)

Au commencement du dix-septième siècle, il existait dans la bonne ville d'Annecy, en Savoie, une Académie de création récente, qui s'était baptisée du nom gracieux d'*Académie Florimontane*. Due aux efforts combinés d'un grand jurisconsulte et d'un grand saint, — le président Favre et François de Sales, — cette institution, qui faisait l'orgueil des lettrés du pays, avait pour devise ces mots, inscrits au-dessous d'un oranger couvert de fruits et de fleurs : *Flores fructusque perennes*, — légende charmante, où l'on reconnaît la douce et riante imagination du plus aimable des saints, de l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote*.

Le président Favre, un peu oublié aujourd'hui, n'en était pas moins un habile homme, et tout à fait digne de cette association. Il avait publié, à peine âgé de vingt-trois ans, des *Conjectures* — en latin, suivant l'usage — *sur le droit civil*, qui avaient excité l'admiration des maîtres et arraché au docte Cujas cette exclamation : « Ce jeune homme a du sang aux ongles ; s'il vit âge d'homme, il fera du bruit. » Favre vécut âge d'homme et réalisa la prophétie de Cujas : il fit du bruit dans sa sphère. On lui doit le *Code Fabrien* et divers autres ouvrages sur le droit, dont le recueil forme dix volumes in-folio. C'est, aujourd'hui encore, une des autorités de la science juridique. Honnête homme, excellent citoyen, aussi grand par le cœur que par l'intelligence, il fut honoré des dignités les plus importantes, et devait, trois ans plus tard, être élevé aux fonctions de président du Sénat savoyard. En attendant, il présidait à Annecy le Conseil du duché de Genevois, et menait de front avec ses travaux politiques ceux de l'Académie Florimontane, établie dans sa propre maison, et qui devait mourir, hélas ! après une existence de douze années.

Or, à chacune des séances académiques, vous eussiez pu voir, attentif et assidu, un jeune homme de vingt-deux ans environ, bien fait et de belle taille, les yeux et les cheveux noirs, le visage plein et coloré, doux, respectueux, poli. Le regard fixe et l'oreille tendue, il suivait, avec une avidité évidente, les débats littéraires de l'assemblée ; mais, lorsque la discussion roulait sur quelque point de langue et de grammaire, on s'apercevait, à son redoublement d'attention et aux notes qu'il prenait à la dérobée, que son intérêt était excité plus puissamment encore. C'est que ce jeune homme était Claude Favre, le second fils du président, celui qui devait être Vaugelas, le roi des grammairiens.

Il grandit et se forma dans ce docte centre. On voit qu'il était prédestiné à devenir académicien. Mais on peut regretter que, plus tard, il se soit départi, en un sens, des traditions que lui rappelaient les souvenirs de sa jeunesse, et que, suivant l'expression de M. Sainte-Beuve en son *Port-Royal*, il ait « un peu trop oublié, méprisé les grâces et les libertés heureuses de ce style à la saint François de Sales, à la bonne et fine fleur gauloise, dont son enfance avait dû être nourrie ; qu'enfin ses ciseaux de grammairien aient tant retranché à l'*oranger* odorant de cette Académie paternelle. »

Vaugelas vint, jeune encore, à la cour de France, et y passa le reste de sa vie. Il y porta ce goût passionné pour les études grammaticales qui, à l'époque de la fondation de l'Académie, l'avait déjà assez fait connaître, quoiqu'il n'eût rien écrit, pour le désigner comme un de ses premiers membres. Il s'y acquit bien vite une autorité, que justifiaient ses connaissances spéciales. Fort assidu aussi à l'hôtel Rambouillet, qui était comme la brillante succursale de l'Académie française, il y dirigeait dans le même sens toutes les facultés de son laborieux esprit, et s'occupait à recueillir les décisions de l'usage, à noter les façons de parler de la bonne compagnie, à débrouiller les incertitudes et les tâtonnements de la langue. Aussi, lorsque l'Académie, excitée par les plaintes du cardinal de Richelieu, qui lui reprochait de ne rien faire d'utile et allait jusqu'à la menacer de son abandon, se détermina à pousser vigoureusement le travail du Dictionnaire, en remit-elle tout d'une voix la direction entre ses mains. Boisrobert fut chargé de faire savoir au cardinal que l'unique moyen de venir bientôt à bout de cette entreprise était d'en donner la charge principale à Vaugelas, mais qu'il importait, dans ce but, de lui rendre une pension de deux mille livres, que son père lui avait fait obtenir du roi en 1619, et dont il n'était plus payé, — afin qu'il pût se consacrer sans préoccupation à cette tâche et y donner tout son temps. Après avoir pris connaissance du projet, le cardinal octroya la demande.

Vaugelas apporta au trésor commun ses observations sur la langue, qui en composèrent le fond principal, et il prit en main la direction des travaux. Mais il devait mourir bien avant d'arriver au terme. Quoi qu'en eût dit Boisrobert au cardinal, ce n'était pas le moyen de faire marcher l'œuvre bien vite que de lui en confier le soin principal. Vaugelas était un puriste, un homme à discuter doucement, pendant des mois, sur une diphthongue, et à écrire un mémoire de cent pages sur une terminaison, — ce en quoi il était serré de près par la plupart de ses confrères, à cette époque où la grammaire, douée d'une importance vitale, formait à elle seule une grande partie de la critique, et allait jusqu'à passionner les esprits, comme pourrait faire de nos jours une question politique. Et puis l'excellent homme avait bien quelques manies qui n'étaient pas des plus propres à accélérer la besogne. Ainsi, il avait conçu tant d'estime pour les écrits de Coeffeteau, surtout pour son *Histoire romaine*, qu'il avait grand'peine à recevoir dans le Dictionnaire quelque phrase qui n'y fût pas employée. Ce qui faisait dire à Balzac qu'au jugement de M. de Vaugelas, « comme il n'y a point de salut hors de l'Eglise romaine, il n'y a point aussi de françois hors de l'*Histoire romaine*. »

(1) Voir la *Table générale* et celles des tomes XXI à XXVII.

Comment, d'ailleurs, n'eût-il pas porté, dans la composition du Dictionnaire, cette laborieuse lenteur qu'il mettait dans celle de ses propres ouvrages? Il ne publia ses *Remarques sur la langue française* qu'en 1647, et ne put jamais arriver à donner, avant sa mort, un second volume dont il préparait les matériaux. En outre, il travailla trente ans, comme Chapelain, non à une épopée, mais à une version de Quinte-Curce, qu'il changeait et corrigeait sans cesse, et qu'il eut l'intrépide constance de refaire en entier, lorsque les traductions de d'Ablancourt, qui parurent dans l'intervalle, l'eurent éclairé sur les défauts de la sienne. Trente ans sur une traduction de Quinte-Curce ! qui pourra le croire aujourd'hui, en cette bienheureuse époque de littérature à la vapeur, où l'on a établi des fabriques et maisons de confection pour les morceaux de résistance, livrant les drames en huit jours sur commande, et les romans-feuilletons, sur mesure, en trois semaines? Cela est bien loin assurément de la fécondité de M. Alexandre Dumas, et je gagerais que M. Ponson du Terrail n'en revient pas. Mon Dieu ! il faut pardonner quelque chose à ces écrivains qui poussaient la conscience littéraire jusqu'au fanatisme, et se rappeler toute l'importance qu'avaient, en ce siècle classique et à cette époque où achevait de se constituer la langue, les versions des grands modèles grecs ou latins. Il était bon d'ailleurs que la grammaire se formât avec un soin et un labeur si scrupuleux, et cette pénible élaboration est une chose dont nous pouvons sourire, mais dont nous avons profité.

Quand Chapelain et Conrart revirent cet ouvrage pour



Portrait de Vaugelas. Dessin de H. Pottin.

le mettre au jour, ils trouvèrent chaque période traduite, à la marge, en cinq ou six façons différentes, presque toutes aussi bonnes les unes que les autres, si bien qu'ils furent très-embarrassés pour choisir. Ils mirent trois autres longues années à faire leur choix, et, lorsqu'il fut fait, Patru s'avisa de retrouver une autre copie, toute différente encore, d'après laquelle il en donna une édition spéciale. Combien Vaugelas avait-il donc essayé de versions? L'esprit s'y perd. Aussi mérita-t-il que Balzac, le grand consécrateur des renommées, écrivit en son style précieux : « L'Alexandre de Philippe est invincible, et celui de Vaugelas est inimitable. »

Le grand critérium de Vaugelas, en fait de langue, est l'usage, entendu dans le sens et restreint dans les limites convenables. Nous n'avons pas à apprécier ici ses principes grammaticaux ; mais leur influence et leur autorité furent très-grandes, et pendant longtemps on le considéra comme l'oracle de la grammaire. Chose bizarre, que ce soit un Savoyard qui ait été le principal réformateur de la langue française et l'un de ceux qui ont le plus contribué à la fixer ; moins bizarre toutefois qu'il ne peut le sembler au premier abord, car la Savoie, soit dit sans faire allusion à la question aujourd'hui tranchée de l'annexion, a toujours été en quelque sorte une province française, et, outre saint François de Sales et Vaugelas, elle nous a fourni plusieurs écrivains marquants, tels que l'abbé de Saint-Réal, Ducis, Michaud, Xavier et Joseph de Maistre.

Vaugelas n'est pas ce qu'on appelle un écrivain, malgré les charmes, un peu fanés aujourd'hui, de sa traduc-

tion de Quinte-Curce. L'imagination ne l'entraîna jamais à des folies. Il faisait pourtant des vers italiens, et quelquefois des vers français, en façon d'impromptu. « Il étoit, dit Pellisson, fort dévot, civil et respectueux jusqu'à l'excès, particulièrement envers les dames, pour lesquelles il avoit une extrême vénération. Il craignoit toujours d'offenser quelqu'un, et le plus souvent il n'osoit, pour cette raison, prendre parti dans les questions que l'on mettoit en dispute. » Vaugelas remplit plusieurs charges à la cour : d'abord gentilhomme ordinaire, puis chambellan du duc d'Orléans, il fut, sur la fin de ses jours, gouverneur des enfants du prince Thomas. Mais, malgré ces fonctions, bien qu'il fût d'une conduite très-rangée et qu'il ne négligeât rien de ce qui pouvait servir à sa fortune, il mourut si pauvre, que son bien ne fut pas suffisant pour payer ses créanciers, et que ceux-ci saisirent ses papiers, parmi lesquels se trouvèrent perdus les mémoires qu'il avait préparés pour le second volume de ses *Remarques*, et une grande partie de ses notes pour la rédaction du Dictionnaire de l'Académie. Vaugelas



Georges de Scudéry entrant au cercle de sa sœur. Dessin de H. Pottin.

était âgé de soixante-cinq ans, lorsqu'il mourut d'un abcès qui, depuis plusieurs années, s'était formé dans son estomac. Vers le commencement de 1650, après quelques semaines d'une douleur plus violente que jamais, il se sentit soulagé tout à coup, et, se croyant guéri, il voulut aller prendre l'air dans le jardin du vaste et splendide hôtel de Soissons, où il avait un appartement. Le lendemain matin, son mal le reprit avec plus de force. Vaugelas avait deux valets; l'un était sorti, il envoya l'autre chercher du secours. Sur ces entrefaites, le premier revint ; il entra dans la chambre de son maître, et le trouva qui rendait son abcès par la bouche.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda ce garçon, effrayé.

— Vous voyez, mon ami, répondit Vaugelas sans s'émouvoir, avec le flegme d'un grammairien qui démontre une règle, vous voyez ce peu de chose qu'est l'homme !

Ce fut sa dernière parole, et peu de temps après il était mort.

II. — GEORGES DE SCUDÉRY.

(Élu en 1650.)

La scène se passe en l'an de grâce 1650, dans une vaste salle faisant partie d'une maison sise rue de Beauce, au Marais du Temple.

La chambre où nous introduisons le lecteur est fort élevée de plafond. Une balustrade la divise en deux parties, isolant, en face de la fenêtre, un grand lit carré, dont le chevet s'appuie au mur, et qui laisse de chaque côté une ruelle d'égale largeur. Il y a nombreuse compagnie dans l'intérieur de la pièce. Des hommes et des femmes de tout âge, comme de tout costume, causent entre eux avec animation, les uns debout près de la cheminée ou dans l'embrasure de la fenêtre, les autres assis, suivant leur condition, sur les fauteuils, chaises, tabourets ou pliants, disposés avec art pour les besoins de la conversation. Çà et là gisent un chapeau ombragé de son panache, un éventail, un loup de velours noir, familièrement jetés sur quelque meuble.

Pour peu que vous soyez au courant des usages de la société polie, vous n'hésiterez pas à reconnaître du premier coup un cercle d'alcôvistes, une de ces académies privées qui sont connues sous le nom de *ruelles;* mais vous vous garderez bien néanmoins de confondre cette chambre avec le petit cabinet bleu de l'*incomparable Arthénice*. Ici, la société, choisie encore, est pourtant plus mêlée; la distinction des habitués et l'étiquette, ou plutôt la tenue, ont baissé d'un cran. Nous sommes dans un de ces cercles qui se sont fondés à l'imitation de celui que Mme de Rambouillet a rendu illustre, et qu'on voit se multiplier surtout avec profusion depuis que leur modèle commence à décliner, par suite de la mort de Voiture et du mariage de Julie ; dans une de ces réunions de précieux et de précieuses qui, exagérant gauchement et pédantesquement les traditions de la chambre bleue, allaient bientôt recevoir un coup de la redoutable férule de Molière. Mais c'est ici l'une des plus puissantes et des plus renommées parmi ces ruelles secondaires. Nous entrons à l'un des *samedis* de Mlle de Scudéry.

Cette personne assise dans le fond de la salle, qu'on entoure et qu'on écoute avec empressement; de taille médiocre et bien prise, la bouche petite, les mains belles, mais le teint si terne et la peau si noire que toutes ses beautés de détail se perdent dans l'impression produite par son visage, saluez ! c'est l'illustre Sapho elle-même, c'est la dixième Muse. A ses côtés, sans la quitter un moment des yeux, et cherchant à accaparer sa conversation à lui seul, se tient le laid Pellisson, l'ami le plus intime et le plus tendre de la glorieuse vestale. Voulez-vous avoir le mot de cette liaison singulière qui, de part et d'autre, prête à rire aux satiriques, bien qu'elle n'excite que des sentiments de respect dans les assemblées des samedis, Colletet va vous le dire en une de ses épigrammes satiriques (1) :

La figure de Pellisson
Est une figure effroyable;
Toutefois, quoique ce garçon
Ait un visage épouvantable,
Il a pour Sapho des appas.
Mais je ne m'en étonne pas :
On aime toujours son semblable.

En ce moment, Pellisson vient de réciter à la dixième Muse un charmant petit madrigal, qui a excité un brouhaha d'admiration dans toute l'alcôve; il en cherche la récompense dans les yeux de sa dame, qui, se penchant vers lui, glisse doucement dans son oreille un de ces fins impromptus dont elle est si prodigue :

Enfin, Acanthe, il faut se rendre,
Votre esprit a charmé le mien.
Je vous fais citoyen de *Tendre* (1),
Mais, de grâce, n'en dites rien.

Pellisson-Acanthe, presque suffoqué par cette déclaration, se mit à savourer *in petto* son bonheur, tandis qu'à quelques pas de là le silencieux Conrart, surnommé Théodamas, dans le langage du lieu, les regardait l'un et l'autre d'un œil inquiet et jaloux.

En entrant aux samedis, chaque personne dépouillait son nom ordinaire et n'était plus désigné que sous son nom d'alcôviste. La langue qu'on parlait là, quoiqu'elle fût encore loin des belles phrases de Cathos et de Madelon, dans *les Précieuses ridicules*, ne ressemblait pas à celle de tout le monde. Le lieu avait son argot délicat et raffiné, et, dans le style précieux, pour dire que Mlle de Scudéry demeurait au Marais du Temple, à Paris, capitale de la France, on disait : « Sapho (ou Sophie) demeure au quartier de l'Eolie, à Athènes, capitale de la Grèce ; » ce qui était bien plus joli, on en conviendra.

Voici la belle Mme Aragonais (princesse Philoxène), qui cause avec Ysarn-Zénocrate, un charmant cavalier. Près d'elle, sa fille, Mme d'Aligre (Télamire), prête une oreille distraite aux propos du nain Godeau, baptisé le Mage de Sidon. Sarrazin-Polyandre, le duc de Saint-Aignan (Artaban), M. et Mme de Guénégaud, Mlles Boquet, deux bourgeoises spirituelles comme des démons, et les intimes amies de la maîtresse du logis ; le provincial Doneville, tout affolé de se trouver en si docte compagnie, sont dispersés çà et là. La vieille Mme Cornuel va de l'un à l'autre, semant quelques verts sarcasmes dont personne ne se fâche, et le pauvre Chapelain pousse de timides soupirs, en regardant du coin de l'œil la sémillante Mlle Robineau, qui rit malignement de son *soupirant d'office*, derrière son éventail. Près de la fenêtre, un groupe de dames, parmi lesquelles se distinguent Mlles Cornuel, travaillent aux ajustements de deux poupées, — la grande Pandore et la petite Pandore, — qui servent de types aux précieuses pour les modes nouvelles, car la *politesse* et la *galanterie* (comme on disait alors), qui étaient la loi suprême de ce monde raffiné, ne devaient guère moins s'appliquer au soin du corps qu'à celui de l'esprit. Sur une table attend un gros cahier, auquel Pellisson, le secrétaire des samedis, confie ce qui se passe de notable dans ces assemblées. Aura-t-il bien le courage de n'y pas coucher tout au long le quatrain dont Sapho vient de le gratifier ?

Cependant la conversation languit quelque peu. Les regards se tournent souvent vers la porte et l'attente est dans tous les yeux. La joie bruyante et expansive, qui d'abord animait les voix, comme s'il se fût agi d'un bonheur de famille, est tombée par degrés.

— Il ne vient pas ! murmure-t-on.

— Qui peut le retarder ?

— Il n'est guère empressé de recevoir nos félicitations.

(1) Œuvres manuscrites de Colletet, à la bibliothèque du Louvre.

(1) On connaît la carte du pays de *Tendre*, publiée trois ans plus tard dans la *Clélie*, et que Mlle Scudéry avait faite bien auparavant, sans lui attribuer alors d'autre importance que celle d'un simple badinage.



Tout à coup un énergique *mordioux !* proféré d'une voix sonore, retentit derrière la porte. Toutes les oreilles se redressent, tous les regards se raniment.

— Ah ! enfin... le voilà ! s'écrient toutes les voix.

Au même moment, un personnage assez piètrement mis et de très-médiocre mine, malgré le plumet menaçant qui ombrageait son chapeau, sa moustache en croc et la rapière qui lui battait les jambes, entrait comme un tourbillon, en distribuant saluts et poignées de main autour de lui, et répétant à tue-tête :

— Mordioux ! mordioux ! je suis en retard d'une grande demi-heure, je le sais bien. Je supplie à genoux ces dames de m'excuser. J'étais passé chez Courbé pour arranger le frontispice de mon prochain ouvrage, et le faquin n'en finit pas. Et puis, il y avait là de pauvres diables de poëtes crottés qui ne me voulaient point lâcher, mordioux! et, pour leur faire plaisir, je leur ai dit quelques mots, vous concevez. Enfin, je n'étais plus qu'à cinquante pas et je courais pour rattraper le temps perdu, quand ne voilà-t-il pas que je marche sur le pied d'un mousquetaire, qui s'avise de le trouver mauvais. J'ai cru qu'il faudrait dégaîner, et nous prenions déjà le chemin de la place Royale ; mais, quand il a su mon nom, il m'a demandé humblement pardon, en se disant mon serviteur.

— Ce garçon-là nous récite son prochain roman, dit Mme Cornuel bas à Mlle Robineau, pendant que le reste de l'assemblée se récriait à haute voix et déclarait le mousquetaire bien heureux d'avoir eu ce mouvement de prudence qui l'avait sauvé, et qu'une discussion s'engageait entre quelques membres, pour savoir si c'était la gloire littéraire de Scudéry qui avait pénétré de respect son adversaire, ou la renommée de sa bravoure qui l'avait frappé de crainte. Les uns penchaient d'un côté, les autres de l'autre. Doneville, en adroit courtisan, les mit tous d'accord, en assurant que les deux causes avaient agi avec la même puissance, et qu'en cette rencontre le guerrier et le poëte avaient remporté un égal laurier.

Cette flatterie, grosse comme une maison, obtint un succès universel et chatouilla surtout sensiblement le cœur de Scudéry. Elle faisait allusion à une épigraphe que celui-ci avait naguère inscrite autour d'un portrait où il s'était fait représenter en habit d'empereur romain, le chef coiffé d'une couronne :

Et, poëte et guerrier,
Il aura du laurier.

Glorieux dystique, auquel un plaisant avait substitué celui-ci :

Et, poëte et Gascon,
Il aura du bâton.

Cette variante vint à l'esprit de la plupart en entendant le compliment de Doneville ; mais personne ne fit semblant de s'en souvenir.

— M. Doneville a raison, dit Chapelain de sa voix doucereuse ; toutefois, sans faire tort et sans vouloir rien disputer à l'éclatante renommée de bravoure de notre ami, je penche à croire que sa gloire d'écrivain, si connue surtout de quiconque hante l'hôtel de Bourgogne ou lit des romans, et qui vient d'être consacrée par le choix de l'Académie française, aura contribué plus que tout le reste à cette victoire morale, que je compare à celle d'Orphée réduisant les lions et les tigres à lui lécher les pieds. Qui oserait offenser un membre de notre Académie, au point de faveur où elle est parvenue, et s'attirer ainsi la colère du roi et de M. le cardinal ?

La réflexion de Chapelain amena la causerie sur son terrain naturel, d'où elle avait été détournée tout d'abord, et les félicitations se mirent à pleuvoir de toutes parts sur l'heureux triomphateur, qui rayonnait en se donnant de risibles airs de modestie.

— Mon cher, disait Sarrazin, cette distinction vous était due depuis longtemps, ne fût-ce que pour vos *Observations sur le Cid* et votre tragi-comédie de *l'Amour tyrannique*, qui est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; je l'ai dit et je le redirai.

— Et non-seulement le chef-d'œuvre, appuya Chapelain, mais la première pièce où l'on ait observé les règles, et par là même le type de la scène française.

— Et *l'Amant libéral* que vous oubliez ! cria Mlle Robineau en jetant un regard moqueur sur son adorateur platonique, dont l'avarice jouissait d'une notoriété déplorable.

— Il est vrai, dit Scudéry, que *l'Amant libéral* est une de mes pièces de prédilection.

— Et *Andromire* donc !

— Oh ! oh ! pour *Andromire*, j'avoue, en effet, que je crois avoir rarement fait mieux.

— Quant à moi, fit Mme Aragonais, qui avait des côtés romanesques dans l'esprit, la pièce que je préfère de tout votre théâtre, c'est *le Prince déguisé*.

— Diantre ! princesse, vous n'êtes point la plus mal partagée. Si j'ai placé quelque part une passion bien tournée, si j'ai parfois brillé dans l'anatomie d'un cœur, c'est là, vous dites vrai.

— Et vous ne parlez pas de la *Comédie des Comédiens !* A-t-on jamais mis en scène avec plus d'esprit et de verve ces messieurs et ces dames du tripot comique? Il y a, dans cet ouvrage, ce que j'appelle de l'étrange et de l'inouï.

— Oui, oui, il faut confesser que, dans un autre genre, la *Comédie des Comédiens* est quelque chose d'assez galant, fit Scudéry.

— Nous n'avions pas besoin de tout cela pour vous élire, monsieur, dit Conrart. N'eussiez-vous écrit que vos deux lettres à l'Académie, c'était un devoir et un honneur pour elle de vous appeler dans son sein. Ce fut mon avis lorsque je lus ces lettres, et je prédis dès lors que vous deviendriez un des plus illustres ornements de notre compagnie.

— Vous avez raison, fit Scudéry en balbutiant avec quelque peu d'émotion, tant le coup de massue de ce nouvel éloge l'avait un moment comme étourdi ; mais cela ne dura guère ; — vous avez raison, je crois bien que ce sont mes chefs-d'œuvre.

— Eh bien, et vos romans donc ! s'écria Mme d'Aligre, scandalisée ; votre *Ibrahim*, et surtout votre *Artamène !* Voici le Mage de Sidon qui, tout mage qu'il est, les trouve admirables.

— Il est vrai, appuya Godeau : *le Grand Cyrus*, si j'en juge par ce que j'en ai vu, promet d'être un de ces livres uniques, où la morale la plus pure s'unit à la politesse la plus délicate et à l'intérêt le plus dramatique.

— Mercredi dernier, dit une des demoiselles Boquet, nous avons tenu bureau tout le midi chez M. Ménage, et votre premier volume a fourni à lui seul le sujet de l'entretien.

Scudéry s'inclina en rougissant et en jetant un regard inquiet sur sa sœur Madeleine, qui souriait doucement, comme pour remercier ses hôtes des éloges décernés à son frère ; mais il ne répondit pas. C'est qu'en effet les romans dont on lui faisait gloire sur la foi de sa signature,

et qui composaient la meilleure partie de son bagage littéraire, étaient l'œuvre de Sapho, qui n'avait osé d'abord les présenter sous son nom. Scudéry avait fait les préfaces et les dédicaces; peut-être aussi avait-il fourni l'intrigue et les incidents, ce en quoi il n'aurait pas montré une imagination très-riche : Sapho avait brodé sur ce frêle canevas ses récits délicats, ses longues descriptions, ses portraits, ses conversations subtiles, ses belles passions et ses sentiments raffinés. Plus d'un lecteur clairvoyant soupçonnait bien dès lors la vérité, mais Scudéry ne souffrait pas raillerie là-dessus, et un jour il voulut se battre avec La Calprenède, qui lui soutenait qu'il n'était pas l'auteur de ces romans. Mais on ne voit pas que cette affaire ait eu d'autre suite : Scudéry, semblable en ce point à beaucoup d'autres, voulait toujours se battre, et ne se battait jamais.

Madeleine de Scudéry avait donc sa grande part, en secret, dans le triomphe académique de son frère, et elle savourait pour son compte tous les éloges qu'on adressait à celui-ci. Mais Scudéry ne l'en laissa pas jouir longtemps : il détourna adroitement la conversation sur ses poésies diverses, et le concert d'enthousiasme recommença :

— Ils vont reprendre ses œuvres conplètes page par page, dit Mme Cornuel à l'oreille de sa fille Marguerite. Cet homme-là est confit dans sa vanité comme un cornichon dans le vinaigre.

Pendant ce temps, Scudéry continuait à faire la roue, avec la vanité d'un enfant qui raconte ses exploits :

— Je crois, disait-il, que l'Académie, somme toute, aurait pu plus mal choisir. On verra à lui faire honneur et à lui rendre quelque service. Jusqu'à présent, j'ai donné des preuves d'une veine assez heureuse, et quoique je sois plus soldat que poëte, et que Dieu m'eût plutôt créé pour commander aux armées que pour aligner des rimes, vous n'imagineriez pas le peu de temps que m'ont coûté mes meilleures productions. Mais, parmi les genres divers où j'ai travaillé, il en est un que je n'ai pas abordé encore, c'est le poëme épique. J'ai mon idée, et, mordioux! je me prépare à payer ma bienvenue à l'Académie par quelque chose dans ce genre dont vous me direz des nouvelles.

— Qu'est-ce donc? Dites-nous cela, fit toute l'assemblée en chœur.

— Ce n'est encore qu'à l'état de projet et d'ébauche confuse : j'ai le bloc de Paros, mais il faut le tailler.

— N'avez-vous pas le ciseau de Phidias? fit Godeau.

— Oh!... oh!... de Phidias, c'est beaucoup dire... Non, vraiment, vous opprimez ma modestie, et la honte de vos compliments assomme le petit reste de mon esprit.

— Ne faites donc pas le modeste hors de propos, lui cria Mme Cornuel : cela ne vous va pas du tout.

— Eh bien, soit, je ne me récrie plus, continua Scudéry, sans entendre malice à ce mot à double entente. C'est un poëme sur Alaric : la pensée m'en est venue dans mon château fort de Notre-Dame de la Garde, dont, comme vous savez, Sa Majesté a bien voulu me nommer gouverneur, il y a quelques années. Là tout me rappelait le nom et me montrait les souvenirs du héros visigoth. Par malheur, les soucis de ma charge, les besoins de la représentation, les mémoires politiques qu'il fallait adresser à la cour, me détournèrent de mon dessein, et quand je fus de retour à Paris, l'hôtel de Bourgogne ne me laissa pas un moment de relâche. De toutes parts, on vient m'assaillir pour avoir quelque chose de moi. Courbé ne me laisse pas une minute de repos. Hier encore, figurez-vous ce qui m'arrive. On m'avertit dans mon cabinet qu'un homme me demande. Je le fais entrer : « Monsieur, me « dit-il, j'appartiens à un grand seigneur des Pays-Bas. » J'ai oublié le nom : il faudra que je le recherche sur mes tablettes. « Mon maître est amoureux et, sachant que vous « êtes le premier auteur de France et l'homme du monde « qui tourne le plus galamment les vers, — je vous répète « ses propres paroles, — il m'a envoyé vers vous pour vous « prier de vouloir bien lui faire trois stances, sur les cou- « leurs bleue, verte et jaune, qui sont celles que porte l'ob- « jet de sa flamme. » Je lui ai fait ses trois stances : il n'en a jamais voulu davantage, et il est parti en promettant que son maître m'enverrait un souvenir de lui. C'est tous les jours comme cela. Mais que je me trouve quelques mois de liberté, et j'espère bien mener mon entreprise à bonne fin.

Chapelain écoutait en pâlissant ce diable d'homme qui ne demandait que quelques mois pour dépêcher un poëme épique, — lui qui devait mettre trente ans à parfaire le sien, — et il tremblait pour sa *Pucelle* du voisinage de ce terrible *Alaric*. Cependant, il criait bravo plus fort que tous les autres.

— Je n'ai encore composé que le premier vers, reprit Scudéry, et je crois que ce sera un beau début :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Toute l'alcôve éclata en applaudissements :

— Capitan! disait entre ses dents Chapelain, tout en frappant ses mains l'une contre l'autre, — capitan et gascon, qui prend l'emphase pour la grandeur!

— Vieil enfant! marmottait Mme Cornuel. Cela aimera toujours les échasses et les plumets... Voilà la montagne en travail : je sais bien de quoi elle accouchera.

Elle accoucha d'une souris... en dix chants, un de ces innombrables poëmes épiques de la France, qui en a tant eu, sans en avoir gardé un seul.

Le vers de Scudéry, par les réflexions qu'il provoqua, rejeta la conversation dans son domaine habituel. Purement littéraire d'abord, elle glissa bientôt jusqu'à la discussion de ces thèses morales et subtiles qu'affectionnaient les précieuses, et, moins d'un quart d'heure après, tout le cercle prenait part à l'examen en forme de la question suivante, à savoir s'il n'est pas préférable d'aimer une laide personne qu'une belle. Madeleine de Scudéry présidait avec une sérénité parfaite, sans avoir l'air de se douter qu'elle fût intéressée dans cette thèse, et elle établissait qu'aux yeux de l'esprit et de la raison pure, qui l'emportent de beaucoup sur les sens, la laide doit être préférée. Mais, au milieu de la démonstration de sa sœur, Scudéry, que la chose n'intéressait pas, se leva pour prendre congé, sous prétexte qu'il était attendu chez le chancelier, protecteur de l'Académie française, pour lui faire sa cour.

Comme nous ne sommes entrés qu'à cause de lui dans cette réunion, nous la quitterons avec lui, ne fût-ce que pour nous convaincre, en le suivant, que sa vanité lui a fait dire un gros mensonge, et qu'il va simplement se promener par les rues de la ville, afin de se laisser voir aux bourgeois.

Scudéry, du reste, était coutumier du fait. Un jour, il prit congé de Segrais en toute hâte, parce qu'il était invité à dîner chez un duc, et en passant, vingt minutes plus tard, dans le jardin du Luxembourg, Segrais se rencontra nez à nez avec M. de Scudéry, qui grignotait avidement un morceau de pain caché sous son manteau. Il n'était pas riche alors, ce qui ne nuisait en rien à son caractère avantageux et fanfaron. Voici comme il s'exprimait dans la préface de sa première œuvre, ***Ligdamon***

et Lydias, tragi-comédie (1631) : « Ne pensant être que soldat, je me suis encore trouvé poëte. Ce sont deux métiers qui n'ont jamais été soupçonnés de bailler de l'argent à usure... Or, ces neuf jeunes pucelles de trois à quatre mille ans, qui ne donnent que de l'eau à boire à leurs nourrissons, les laissant dans la nécessité de chercher du pain, ces filles, dis-je, qui n'ont pour biens meubles que des luths et des guitares, m'ont dicté ces vers que je t'offre, sinon bien faits, au moins composés avec peu de peine. »

C'est ici le cas de rappeler les vers de Boileau :

Bienheureux (1) Scudéry, dont la fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume,
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens;
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

Sots est dur, mais Boileau ne badinait pas, lorsqu'il était en colère.

« Si je rime, continue Scudéry, ce n'est qu'alors que je ne sais que faire, et n'ai pour but en ce travail que le seul désir de me contenter, car, bien loin d'être mercenaire, l'imprimeur et les comédiens témoigneront que je ne leur ai pas vendu ce qu'ils me pouvoient payer. Tu couleras aisément par-dessus les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre que j'ai passé plus d'années parmi les armes que d'heures dans mon cabinet, et usé beaucoup plus de mèches en arquebuses qu'en chandelles, de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux quarrer les bataillons que les périodes. »

Ne dirait-on pas un général d'armée, et César, s'il eût été Gascon, eût-il pu s'excuser autrement de déroger jusqu'à faire métier d'écrivain? La vérité est que, sans son témoignage, nous saurions à peine qu'il porta les armes.

Dans la dédicace de la même pièce au duc de Montmorency : « Je veux, dit-il encore, apprendre à écrire de la main gauche, afin que la droite s'emploie à vous servir plus noblement. » Et ailleurs : « Je suis sorti d'une maison où l'on n'a jamais eu de plume qu'au chapeau. »

Nous n'en finirions pas de rapporter toutes les fanfaronnades de ses préfaces. Mais pour achever de juger l'homme, il faut montrer de quel ton il parlait à Corneille, dans ses *Observations sur* LE CID. C'est là qu'il nous apprend que, sans vanité, il est bon et généreux ; mais que, comme les combats et la civilité ne sont pas incompatibles, il veut baiser le fleuret dont il va lui porter une botte franche. Ainsi, il prie Corneille d'en user avec la même retenue, s'il lui répond, parce qu'il ne saurait dire ni souffrir d'injures. « Peut-être sera-t-il assez vain pour penser que l'envie m'aura fait écrire, mais je vous conjure de croire qu'*étant ce que je suis*, si j'avais de l'ambition, elle aurait un plus haut objet que la renommée de cet auteur. »

En effet, son ambition en tout genre était à la hauteur des mérites qu'il se supposait. Il le montra bien quand Mme d'Aiguillon voulut lui faire donner la lieutenance d'une galère, qu'il refusa fièrement, en disant : « Il n'y a jamais eu que des capitaines dans ma maison. »

Le plus beau jour de la vie de Scudéry fut certainement celui où, par le crédit de la marquise de Rambouillet et de l'évêque de Lisieux, il obtint, vers 1645, le gouvernement du château de Notre-Dame de la Garde, à Marseille. Il partit, entraînant sa sœur avec lui, et emportant une cargaison de tableaux qui comprenait les portraits de tous les illustres en poésie, depuis le père de Clément Marot jusqu'à Guillaume Colletet. Il voulait vivre en famille. Il prit sa charge très au sérieux. Notre-Dame de la Garde était située sur un roc : « Cet homme-là, disait Mme de Rambouillet, n'aurait pas voulu un gouvernement dans une vallée. Je m'imagine le voir sur le donjon de son château, la tête dans les nues, regarder avec mépris tout ce qui est au-dessous de lui. » Il dut pourtant être fort désenchanté quand il vit le nouveau domaine dont il était le



Portrait de Mlle de Scudéry. Dessin de H. Pottin.

roi, ce qui ne l'empêcha pas d'en publier une description magnifique. Chapelle et Bachaumont, qui virent ce fort quelques années après, s'en sont moqués à cœur-joie, ainsi que de son gouverneur :

C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
Auquel suffit, pour toute garde,
Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château...
Aussi voyons-nous que nos rois,
En connaissant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conséquence...

(1) Bienheureux, en effet, dit l'abbé d'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie*, « puisqu'il a été content, et de lui-même et de son siècle, jusqu'au dernier moment. »

« Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante masure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement, de peur de la jeter par terre, et après avoir heurté longtemps sans entendre un chien aboyer sur la tour :

Des gens qui travailloient là proche
Nous dirent : « Messieurs, là dedans
On n'entre plus depuis longtemps.
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche,
A, depuis environ quinze ans,
Emporté la clef dans sa poche. »

« Ils nous firent remarquer un écriteau, que nous lûmes avec assez de peine, car le temps l'avait presque effacé :

Portion de gouvernement
A louer tout présentement, etc. »

C'est de ce beau donjon féodal qu'il lança des manifestes politiques, où il se plaignait, entre autres choses, qu'on éloignât du roi les gens dont la capacité pourrait aider à gouverner l'Etat. C'est là aussi qu'il dressa, pour l'instruction de la postérité, le catalogue de toutes les cours qu'il avait visitées. Il n'oublia jamais de signer tous ses ouvrages : « M. de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame de la Garde. » Enfin, quand on lui eut enlevé sa chère forteresse, il protesta, en envoyant à Mme de Rambouillet une liste de ses belles actions et sa généalogie détaillée.

Georges de Scudéry était, en effet, d'une famille noble, et surtout qui se piquait fort de l'être. Son père, qui s'était distingué dans la carrière militaire, exerçait la lieutenance du roi au Havre, où naquit notre auteur en 1601. Ce fut en 1630 qu'il renonça aux armes pour se donner à la littérature, où il porta les allures des camps. En 1654, il épousa Mlle de Martin-Vast, personne douce et sensée, dont il reste, sous le nom de Mme de Scudéry, de charmantes lettres, dignes de dérober son nom à l'oubli. Malgré tous ses ridicules, Scudéry n'était pas un homme sans mérite. Il avait de l'honneur, et il le prouva en maintes circonstances, notamment en gardant à Condé, dans sa disgrâce, — quoiqu'il fût loin d'être frondeur, — une fidélité qui entraîna son exil pendant quelques années en Normandie, et en affichant hautement, dans des paroles où la générosité du sentiment fait oublier la forfanterie du style, son amitié pour le malheureux Théophile, en un moment où ceux qui ne l'attaquaient pas s'accordaient à l'abandonner. Christine de Suède, pour laquelle il composa son *Alaric*, lui ayant demandé de rayer du poëme les vers en l'honneur de son ancien favori La Gardie, qu'elle avait disgracié, et lui promettant pour récompense une chaîne d'or : « Quand la chaîne serait aussi grosse que celle dont il est fait mention dans l'*Histoire des Incas*, répondit fièrement Scudéry, je ne détruirai jamais l'autel où j'ai sacrifié. »

Comme écrivain même, il a ses qualités qui, par malheur, disparaissent dans le voisinage de ses défauts. Ni la verve ni l'esprit ne lui manquent. Il y a dans *Alaric* quelques beaux vers, d'un souffle assez élevé, et dans son théâtre quelques scènes frappantes. C'est sa facilité et son amour-propre qui l'ont perdu : avec moins de fécondité, une plus humble opinion de lui-même, une ombre de jugement et de goût, il eût pu laisser des œuvres remarquables, tandis qu'il n'a semé partout que des germes dont aucun n'est venu à maturité.

III. — PHILIPPE DE COURCILLON, MARQUIS DE DANGEAU.

(Élu en 1668.)

Il y avait à la cour, en ce temps-là, un personnage qui pouvait passer pour le type accompli du courtisan. C'était un grand homme fort bien fait, qui peu à peu devint gros avec l'âge, d'une figure agréable, mais qui, s'il faut en croire Saint-Simon, notre guide, promettait ce qu'il tenait, une fadeur « à faire vomir. » De courte noblesse et d'une famille huguenote, ce parfait courtisan, qui prévoyait les choses de loin, eut soin de se convertir au catholicisme d'assez bonne heure, pour ne plus exhaler aucun parfum suspect d'hérésie quand il serait présenté au grand roi. Son but, dès qu'il eut l'âge d'homme, fut de percer et de faire fortune. Le jeu était fort à la mode à la cour comme à la ville quand parut Dangeau, car on a deviné que c'est de lui qu'il s'agit : il y vit un double moyen de s'insinuer et de se créer des ressources que ses biens personnels ne lui fournissaient pas, et dont il avait besoin pour briller à la cour. En conséquence il s'appliqua à devenir maître dans tous les jeux qu'on jouait alors : le piquet, la bête, l'hombre, le hoc, le reversi, le brelan ; à approfondir toutes les combinaisons des cartes, qu'il parvint à posséder assez bien pour ne s'y tromper que rarement, même, assure-t-on, le lansquenet et la bassette, qui étaient des jeux de hasard.

Cette science, continue Saint-Simon, lui valut beaucoup, et ses gains le mirent à même de s'introduire dans les bonnes maisons, et peu à peu à la cour. Quels que soient les bénéfices qu'il ait réalisés au jeu, il faut noter que sa réputation demeura toujours intacte, et qu'il ne fut même point soupçonné, en un temps où les plus grands seigneurs, comme le comte de Grammont, ne se faisaient souvent pas faute de tricher et de s'en vanter. La nécessité d'avoir de forts joueurs pour le jeu du roi et de Mme de Montespan l'y fit admettre, quoique, par sa naissance, il n'eût pu prétendre à un tel honneur. Comme il avait belle mine, qu'il était doux, complaisant, insinuant, flatteur ; qu'il avait beaucoup de tenue et d'esprit de suite, l'air et les manières du monde, et qu'il joignait à tous ces talents celui de faire de petits vers, il fut bien vite ancré à la cour, mais encore dans les rangs subalternes.

Il conquit peu à peu, et grade par grade, la haute position à laquelle on le vit bientôt arriver. Un jour, il était au jeu du roi et de Mme de Montespan : c'était dans les commencements des grandes augmentations de Versailles. Dangeau souhaitait avec passion avoir un logement dans le palais, faveur très-rare en ces premiers temps. Il en avait importuné le roi, qui avait bien d'autres solliciteurs plus importants à satisfaire, et, pendant le jeu, il continuait à soupirer fadement, en parlant de son désir à un courtisan voisin, assez haut pour que Louis XIV et Mme de Montespan l'entendissent. Ils l'entendirent, en effet, et comme ils étaient de belle humeur, ce soir-là, ils résolurent de s'en divertir et de le mettre sur le gril. Mme de Montespan, qui avait autant de malignité que d'esprit, — la malignité d'un diable rose et l'esprit d'une Mortemart, — s'évertua à chercher les rimes les plus bizarres et les plus impossibles, et les lui donna à remplir:

— Monsieur de Dangeau, lui dit le roi, vous aurez votre logement si vous remplissez ces bouts-rimés en jouant, et si vous pouvez nous réciter votre ouvrage avant la fin de la partie.

Tous les courtisans se mirent à rire aux dépens de Dangeau. La tâche paraissait impossible; mais ils n'avaient pas encore fini de rire, que Dangeau, à la surprise universelle, récitait la pièce entière. Il eut son logement aussitôt.

Suivant Fontenelle, le roi lui aurait promis son logement, s'il le lui demandait en cent vers faits pendant le jeu, mais cent vers bien comptés, pas un de plus, pas un de moins. Tout en jouant, sans paraître plus occupé ni plus distrait qu'à l'ordinaire, Dangeau, d'après cette version, encore plus à son avantage que la précédente, fit les vers, les compta, les plaça dans sa mémoire, et, en se levant de table, il les récita.

Plus tard, Dangeau acheta une charge de lecteur du roi, non pour les fonctions, qui n'existaient pas, mais parce qu'elle donnait les entrées, si rares et si utiles sous Louis XIV. Il se montra des plus assidus au petit coucher, et cette qualité lui mérita le régiment du roi (infanterie), que toutefois il ne garda pas longtemps. Il acheta aussi à M. de Vivonne, sans discuter sur le prix, le gouvernement de Touraine. Son argent en avait donc fait déjà un favori du roi, un homme du petit coucher et un gouverneur de province; ce n'était pas tout, et, d'ailleurs, chaque nouvelle dignité lui servait d'échelon pour monter à une autre.

Au mariage du Dauphin, il fit si bien qu'il fut un de ses menins, avec d'autres seigneurs d'une naissance beaucoup plus élevée que la sienne. Puis il acheta, au prix de cinq cent mille livres, du duc de Richelieu, qui s'était ruiné au jeu, la charge de chevalier d'honneur de la Dauphine, titre fort recherché, qui en faisait un véritable seigneur, et qui entraîna sa nomination comme chevalier de l'ordre.

Rien ne devait plus l'arrêter. Devenu veuf de la fille d'un partisan fort riche, qui l'avait fait beau-frère du maréchal d'Estrées, Dangeau, grâce à la protection du roi et de Mme de Maintenon, se remaria avec une fille d'honneur de la Dauphine, la comtesse de Lœvenstein. Elle était jolie comme le jour, faite comme une nymphe, avec toutes les grâces de l'esprit et du corps, charmante de visage et de taille, fort sage, d'ailleurs, et d'une vertu sans soupçon. Mais il est à croire que tout cela séduisit moins Dangeau que le droit que lui apportait sa femme d'accoler les armes palatines à celles de Courcillon. C'était un plaisir de voir l'excellent homme, tout bouffi et haussée d'une coudée, porter le deuil des parents de sa femme, c'est-à-dire des princes de la maison palatine, et en expliquer les grandeurs. Ainsi voilà un grand seigneur, tenant maintenant à tout ce qu'il y avait de plus élevé, et qui s'était formé, si l'on peut s'exprimer ainsi, par juxtapositions successives, et par couches étendues l'une sur l'autre. Il semblait, du reste, qu'il n'eût jamais été autre chose de toute sa vie, et il ne se gênait pas pour dire d'un petit ton familier au maréchal de Villeroy, en se balançant sur sa chaise : « De tous nous autres gouverneurs de provinces... » au risque d'exciter le sourire de sa femme et d'entendre le fougueux Saint-Simon, qui ne badinait pas sur la noblesse d'autrui, lui éclater de rire au nez.

Une dernière faveur mit le comble à cette prospérité inouïe et à l'orgueil de Dangeau, orgueil qui, par bonheur, était plein d'ingénuité et de bonhomie. Le roi, s'étant lassé d'être grand maître des ordres de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel, donna à Dangeau cette maîtrise, qui entraînait le droit de conférer lui-même ces ordres, comme un souverain. Il y avait là de quoi tourner la tête d'un courtisan, et la tête de Dangeau paraît en avoir effectivement quelque peu tourné. Toute son ambition, en conférant l'ordre de Saint-Lazare, fut de singer le roi conférant celui du Saint-Esprit; il s'étudia à le reproduire et à y ressembler. Dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, où avait lieu la cérémonie, il prenait soin d'imiter jusqu'au prie-Dieu du roi, de placer ses prêtres de l'ordre comme l'étaient les évêques et les abbés dans la cérémonie royale. Dangeau faisait la roue avec grâce au milieu de toute cette pompe, et s'étudiait à donner à sa physionomie un air de satisfaction auguste et de bonté princière. Toute la cour y accourait, et riait scandaleusement du bonhomme. Le roi ne manquait pas de lui en demander le récit chez Mme de Maintenon; et tous deux s'amusaient fort, tandis que celui-ci se montrait transporté des familiarités royales et des applaudissements qu'il recevait.

Je passe sous silence diverses autres faveurs dont il fut encore comblé : nous n'en finirions pas. Il n'est pas étonnant que tout cela ait singulièrement aidé à développer ses dispositions naturelles de parfait courtisan. Il en vint à adorer le roi, à adorer Mme de Maintenon, à adorer les ministres, à adorer le gouvernement; « son culte, à force de le montrer, s'était glissé jusque dans ses moelles. » Il adoptait avec ardeur et s'adaptait, s'incrustait leurs goûts, leurs affections, leurs antipathies; il eût voulu pouvoir dépouiller entièrement sa personnalité pour être plus sûr de n'avoir rien en soi qui ne vînt d'eux. Tout ce que faisait ou disait le roi, en quelque genre que ce fût, excitait les transports d'admiration de Dangeau, transports sincères, qu'il manifestait au dehors, parce qu'il les sentait au dedans. Il considérait comme un devoir d'honorer ainsi non-seulement le roi, mais ceux sur lesquels était tombée quelque parcelle de la faveur du roi. Il se pâmait d'enthousiasme devant des riens, pourvu que ces riens appartinssent seulement à des gens en place ou en faveur. Ce n'était pas un courtisan hypocrite : il était né pour faire ce métier; il serait mort d'un mot froid de son dieu. Je suis sûr qu'il regardait de très-bonne foi comme de grands coupables, comme des scélérats dignes d'un châtiment exemplaire en cette vie, et de la damnation dans l'autre, ceux qui se permettaient de ne point penser comme le roi ou Mme de Maintenon.

Dangeau, qui ne dédaignait aucun genre de distinction, voulut être de l'Académie française, et il en fut, en attendant que l'Académie des sciences l'appelât aussi dans son sein. Du reste, il avait des goûts littéraires, et il employait son influence à la cour à protéger les écrivains. C'est à lui que Boileau dédia, dans un sentiment de reconnaissance, sa satire sur la noblesse. A partir d'avril 1684, il voulut travailler, lui aussi, pour la postérité. Chaque soir, après avoir rempli avec scrupule ses devoirs de courtisan, il rentrait chez lui, et consignait sur son journal les grands événements du jour, tels qu'il les avait vus. Le caractère de l'homme ne se dément pas en cet écrit : dans son cabinet, et la plume à la main, Dangeau est le même qu'au petit lever, ce qui fait au moins honneur à la sincérité de ses sentiments. Son journal est rempli d'observations profondes et philosophiques, de souvenirs d'un intérêt palpitant, dans le genre de ceux qui suivent :

« 10 octobre 1686. On ne veut plus que les filles montent à cheval, parce qu'on n'a pas été content de la dernière cavalcade qui se fit à Marly. — 12. Le soir, Mme la Dauphine arriva à Essonne, où elle coucha. Elle marche en chaise, et a quarante-deux porteurs. Elle va presque aussi vite qu'en carrosse. — 27 novembre 1687. L'on apporte à Monseigneur deux habits, l'un brodé d'or et l'autre d'ar-



gent, à Constantinople; ils sont magnifiques et agréables. — 14 janvier 1708. Monseigneur prit médecine à Meudon. — 18. Le roi a mené ici les dames de la cour qui dansent, et en fera même danser plusieurs de celles qui y avaient renoncé. — 20. Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée dans les hauts de Marly. »

Tout est à peu près de cette force, et annonce la même étendue d'intelligence, la même éloquence d'écrivain. Ces événements étaient sa vie, son horizon, son atmosphère; pour lui il n'y avait rien au-dessus, ni même à côté. Ce qui n'empêche pas que les *Mémoires* de Dangeau, dont on publie actuellement une édition nouvelle, avec les annotations manuscrites de Saint-Simon, ne soient un répertoire excessivement précieux de tout ce qui s'est passé à la cour pendant trente-six ans, et ne fournissent une multitude de renseignements parfois très-utiles, presque toujours très-sûrs, et qu'on ne trouve pas ailleurs.

Saint-Simon, suivant son habitude, a sans doute chargé le tableau qu'il nous trace de Dangeau, et que nous avons reproduit en grande partie. D'ailleurs, il confesse lui-même les excellentes qualités de cœur et même d'esprit qui rachetaient en lui tant de ridicules et cette platitude naturelle du courtisan-né : « On ne peut s'empêcher ni de l'aimer, ni de s'en moquer, » disait de lui Mme de Montes-



Portrait du marquis de Dangeau. Dessin de H. Pottin.

pan, et ce mot le peint. Il avait de la probité, de l'amabilité, l'esprit qu'il faut pour réussir et plaire dans le monde; il faisait joliment les vers, et possédait, en outre, une tête *algébrique*, remarquable par la puissance des combinaisons et la faculté des calculs les plus compliqués, basés sur la réflexion seule : c'est là ce qui le faisait réussir au jeu, et peut-être aussi ce qui le fit entrer à l'Académie des sciences. Louis XIV l'a honoré publiquement de ce témoignage, qu'il n'a jamais abusé de sa faveur pour rendre de mauvais services à qui que ce fût, éloge rare pour un courtisan. Il était naturellement magnifique et bienfaisant, et il fit un très-noble usage de sa commanderie, qu'il abandonna tout entière pour y élever gratuitement de pauvres gentilshommes. Par malheur, tout cela n'explique pas suffisamment pourquoi il fut de l'Académie française.

Dangeau vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il résista à l'opération de la fistule et à deux opérations pour la pierre. A la fin, quand la brillante cour de Louis XIV eut disparu avec ce monarque, Dangeau, dérangé dans les habitudes de toute sa vie, dépaysé au milieu des nouveaux visages qui entouraient Louis XV et le régent, et sentant qu'il n'avait plus rien à faire ici-bas, alla rejoindre dans l'autre monde le roi-soleil, dont il avait été l'un des plus fidèles satellites.

VICTOR FOURNEL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



LA GARDE NOIRE[1].

SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE.



Vue du château de Duncaw et du manoir de Baderaigh. Dessin de A. Varin.

Nous étions partis trop tard, continua sir Walter Scott, pour gagner le clachan d'une seule traite, et nous nous arrêtâmes pour la nuit à une petite auberge solitaire, à une lieue de Stirling. Je m'endormis en songeant aux aventures qui arrivent si souvent dans les auberges. Le landlord ou maître de l'hôtellerie avait une honnête figure écarlate sur un corps de cinq pieds de tour ; mais, malgré ce visage placide, c'était peut-être un malfaiteur.

Minuit qui sonnait à une pendule bruyamment grondeuse m'éveilla. Je ne vis point la lueur de la lanterne sourde glisser traîtreusement sous la porte, et je n'entendis point le pas cauteleux de l'aubergiste armé d'un long

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

coutelas; mais le laird et son fils ronflaient à l'unisson d'une si terrible manière, qu'il me fut impossible de me rendormir. Ce fut alors que la pensée de mon père rentra en moi victorieuse. Je revis sa pauvre figure si triste au moment du départ; il me sembla qu'il m'appelait et qu'il m'accusait d'ingratitude. Ma fièvre lente me prit, et, le lendemain matin, je voulais retourner à Edimbourg.

Mais le laird me fit boire un doigt de vin d'Espagne et Gillie me montra de la main les montagnes qui sourcillaient à l'horizon. Il est en vérité de mystérieux appels et des attraits qu'on doit croire irrésistibles. Tout mon être s'élança vers ces cimes inconnues, comme si c'eût été ma patrie. D'autres ont la nostalgie des grandeurs romaines ou de ces quelques ruines, pures et blanches, dans la plaine désolée, qui furent les merveilles du monde et l'impérissable gloire de la Grèce; d'autres, les vrais poëtes, chantent ou rêvent aux seuls noms d'Athènes ou d'Argos, et s'égarent avec délices le long de ces ruisseaux glorieux qui avaient nom l'Ilissus et l'Eurotas; moi, j'avais une vocation plus humble qui m'entraînait vers la pauvre et fière contrée des clans : Jupiter, entouré de sa cour, n'habitait point mon Olympe, qui était un rocher velouté de bruyères et hanté par les fées capricieuses; je préférais aux savantes modulations de la lyre classique quelques accords sauvages arrachés par la tempête nocturne aux harpes d'Ossian. Ce monde est plein de hiérarchies à perte de vue. Ainsi, au-dessous du feld-maréchal, il y a l'obscur fantassin, mais tous deux sont des soldats. A perte de vue aussi, au-dessous de notre Milton ou de votre Chateaubriand, les feld-maréchaux de la poésie moderne, quelque part, au revers inculte du Parnasse où Shakspeare égarait pourtant parfois sa promenade divine, je sais un coin dédaigné où je voulais m'asseoir, moi, simple soldat de la grande armée d'Apollon, moi qui n'osais emboucher ni le noble cor, ni la trompette héroïque, mais dont les doigts cherchaient, en tâtonnant, l'accord sur les trous naïfs de la cornemuse; moi le barde, puisqu'on m'a donné ce nom, prédestiné peut-être, — car le merle de nos vergers a son vol tracé comme l'aigle qui prend d'assaut les nuées, — prédestiné, dis-je, à traduire patiemment pour les curieux de Paris et de Londres les rustiques tragédies des Atrides du brouillard...

Je pense que la fièvre lente y fut pour quelque chose, mais je me rappelle cette journée comme un long éblouissement. Mon enthousiasme alla jusqu'à la fatigue, jusqu'à l'angoisse, dirai-je pour être vrai. Dès que nous eûmes franchi le Forth, laissant à notre droite le golfe où le soleil levant propageait un lointain incendie, à notre gauche, les vertes campagnes bornées par la ligne d'azur du Lommond, nous commençâmes à gravir les premières marches de ce puissant escalier qui est la montagne écossaise. Chaque degré, qui, désormais, m'élevait au-dessus de la plaine, m'enflait le cœur. Au sommet du Ben-Muyhr, quand je me retournai pour regarder le golfe qui étincelait au loin, derrière nous, je poussai un grand cri, et sautant à terre, je me précipitai le premier dans cette gorge de Muyhr, noires Thermopyles où quelques Pictes vaincus auraient arrêté toute l'armée victorieuse de César. Je fuyais ces clartés qui pour moi étaient encore l'Angleterre; je voulais l'ombre mystérieuse où je m'étais promis de courre la chasse de l'inconnu, et je m'écriais follement, appelant une réminiscence classique au secours de mes romantiques aspirations : *Caledoniam! Caledoniam!*

— Nous n'y sommes pas, petit Wat, me répondit paisiblement le laird; le Caledonian Canal est plus loin au nord que le clachan, mais Gillie te fera voir cela, quand nous serons débarrassés de l'affaire.

Nous arrivâmes au clachan après la nuit tombée, et ce fut le lendemain seulement que je pus voir le manoir de Baderaigh, dont mon ami Gillie m'avait fait tant de descriptions. C'était une très-vieille maison, bâtie en granit noir sur l'extrême sommet de la dernière montagne, au nord d'Inverary, avant de descendre au lac Awe. Une tour démantelée, et chargée de plusieurs petits arbres bossus qui avaient leurs racines entre les pierres, la flanquait du côté de l'est. Vis-à-vis de cette tour, de l'autre côté de la vallée où coule la petite rivière de Shaw, un manoir beaucoup plus grand, vigoureusement assis entre deux tours carrées, semblait menacer. On voyait distinctement sur son donjon une petite bannière déployée, mêlant les trois couleurs du clan de Mac-Alpine : rouge, noir et vert. C'était le château de Duncaw. Au nord-est, sous le ciel gris, les plus hauts sommets du Grampian blanchissaient; au sud, la campagne riante étageait ses cultures jusqu'aux rives du lac Fine, et à l'ouest, l'Océan grondait, dessinant avec la bouillante écume de ses lames les rives sombres de l'archipel brumeux.

A peu de distance de la maison, le clachan dispersait sur le penchant de la montagne ses quelques habitations: toutes vieilles, toutes portant un certain cachet de noblesse, malgré leur modeste apparence. Au centre, s'élevait la petite église avec son clocher conique, entourée de son cimetière, ombragé de grands chênes, où les pierres, blanches de lichen, se cachaient à demi sous l'herbe.

Tout cela m'enchantait, tout cela était la réalisation même de l'idée que je m'étais faite à l'avance; car j'avais deviné le paysage des hautes terres avec une incroyable précision. Mais ce qui m'enchantait bien plus encore, c'était la partie vivante du paysage. De ma fenêtre, je voyais les daims bondir sur la lisière du grand bois de pins qui commençait à deux cents pas du clachan et s'étendait jusqu'à la vallée. Le matin, les aigles criaient sur la bruyère rocheuse, au centre de laquelle se dressait un monolithe druidique. Les plaids des femmes brillaient dans la campagne comme des fleurs vivantes; et vers la brune, quand passait au bout de l'avenue quelque vieil homme aux jambes nues, à la toque empanachée, au jupon court, serré par la fausse ceinture de peau de renard, toutes mes chères légendes ressuscitaient dans ma mémoire.

Les noms y étaient : tous les noms de la veillée. Le valet qui me servait, le dirck au flanc, s'appelait Farquhar, comme le héros d'Isla; il y avait à l'écurie un Colquhoun, un Fergus à la charrue. Les femmes se nommaient Aileen, Mhona et Mharee, comme mes fées, comme mes cavalières!

Dans tout le personnel du manoir, qui était très-nombreux malgré la décadence des maîtres, il n'y avait pour me déplaire qu'un individu. C'était un parent et un commensal de Baderaigh, le seul avec Gillie et moi qui n'eût pas la barbe grise, car je dois constater ici que la maison de Hanovre, malgré le sommeil des passions politiques, continuait de suivre dans le Highland son système de recrutement à outrance. On avait reconnu, par une expérience qui déjà durait depuis un demi-siècle, que l'Ecosse était une admirable pépinière de soldats. Or, l'Anglais, le véritable Anglais suzerain, est belliqueux seulement dans les colonnes fanfaronnes de ses journaux. Je pense qu'il ne serait pas plus poltron qu'un autre, cet honnête John Bull, si l'on pouvait se battre en faisant la digestion dans une bonne bergère, les pieds sur les chenets. Il aurait volontiers du courage entre son cigare et son punch du

soir, mais il n'aime voyager que pour ses affaires ou son plaisir. Un pays où le chasseur se met à courre gravement un gibier apporté dans un sac ne saurait fournir de soldats. John Bull, grand seigneur de boutique, gagne de l'argent, tandis que Paddy l'Irlandais et l'Ecossais Saunie lui gagnent des batailles. Dans ma jeunesse, on ne rencontrait guère les vigoureux highlanders qu'à l'armée; le clan gardait les vieillards qui ne pouvaient plus et les enfants qui ne pouvaient pas encore. Quoiqu'il fût dans l'âge de la force, Hamish-Dhu ou Jacques le Noir ne faisait point exception à la règle. Sa présence au clachan n'était que momentanée, et il devait rejoindre son régiment aussitôt après la conclusion d'une certaine affaire qui, précisément, le mettait sur un pied fort important au manoir de Baderaigh.

Hamish-Dhu, qu'on appelait aussi le Major, parce qu'il occupait le grade de sergent-major dans les grenadiers d'Argile (4e écossais), était un grand garçon de trente à trente-cinq ans, haut sur jambes et solidement bâti, mais d'une laideur toute particulière, et d'une vulgarité de formes qui me sembla, dès l'abord, friser la bassesse. Il mangeait terriblement, buvait davantage, fumait comme un caraïbe, contait fleurettes d'une voix de Stentor et ne parlait aux bons vieux serviteurs de la maison que la cravache à la main. A table, il racontait, la bouche pleine, des exploits à faire dresser les cheveux. Jamais il ne tuait les ennemis que par demi-douzaine; les femmes, il les enlevait deux à deux, après avoir pourfendu pères, frères, maris et le reste. Quand il entrait dans une taverne, disait-il, maîtres, serviteurs et chalands frissonnaient comme des feuilles de tremble. Malheur à celui dont la place lui semblait la meilleure! Il vous le prenait par l'oreille, par le nez ou par la peau du cou, et le lançait par la fenêtre.

Pendant le voyage, Gillie et son père avaient eu deux ou trois conférences à voix basse, et plusieurs fois j'avais saisi ce mot : le major, ou ce nom : Hamish-Dhu. Néanmoins, au repas d'arrivée, la patience avec laquelle les deux Ogilvie écoutaient les sauvages sornettes de ce maraud, déguisé en capitan, m'étonna singulièrement. On lui servait les meilleurs morceaux de venaison, et sa soif inextinguible était sans cesse étanchée à l'aide d'excellents vins qu'il trempait d'ale, le misérable, ou bien qu'il allumait, pour employer sa propre expression, avec du whisky de pommes de terre.

Cet homme m'inspirait une sorte de haine. Je ne veux point cacher que, lors de mon entrée dans la salle basse du manoir où sa pipe d'écume faisait un intolérable nuage, il avait eu l'irrévérence de demander, en me montrant au doigt :

— Dieu me damne, Baderaigh, où diable avez-vous pêché ce nabot?

Que ce fût rancune ou instinct, je regardai dès lors avec une sorte d'horreur ses yeux ronds et sanglants qui semblaient brûler comme deux charbons au milieu de sa face couleur de cendre; son front bas, où les mèches de ses cheveux se plantaient en chevaux de frise, et cette bouche aux lèvres tombantes, où le tuyau de la pipe d'écume prenait racine entre quatre dents noires et usées.

A la fin du repas, le laird fit signe à Gillie qui me prit par la main, sous prétexte de me montrer la vieille bibliothèque où une centaine de bouquins dormaient sur leurs tablettes poudreuses. Mais la bibliothèque eut tort, ce soir. Gillie avait encore besoin de mes soins et nous avions emporté du vulnéraire.

— C'est un bon vivant, me dit-il le premier et avec un certain embarras, comme s'il eût voulu excuser la présence de ce personnage à la table de son père. Et brave comme un lion, vois-tu, petit Wat! Et l'un des meilleurs tireurs d'épée qu'il y ait dans le contingent écossais!

— L'oncle Eachin, répliquai-je, n'a plus besoin de maître d'armes.

— Bien, bien, Walter! Le major n'est pas un homme de salon. Je pense qu'il vous aura blessé avec son apostrophe déplacée.

— Ce qui m'a blessé, Gillie, c'est de voir entre vous deux, qui êtes braves comme des lions en effet, je le sais, mais modestes et doux comme les vrais braves, une sorte de matamore ridicule dont je croyais l'échantillon perdu tout au fond des vieilles comédies.

— Voyez comme ma plaie est belle, mon garçon, s'écria Gillie. Le baume de fier-à-bras du docteur en loi ressusciterait un mort!... Quant à ce pauvre Hamish-Dhu, il faut le voir la claymore à la main...

— Je ne sais pourquoi je n'ai pas confiance... murmurai-je.

Gillie me regarda avec de grands yeux étonnés.

— N'avez-vous pas entendu le récit de son duel avec sir William Moore, Wat?... Et le combat avec les cinq Portugais?... Et l'affaire des trois hussards français?...

Je me permis de hausser les épaules, mais je tressaillis de la tête aux pieds, parce qu'une voix tonnante vociférait dans l'escalier :

— Robin! vieil outil démanché! pourquoi mon vin mollet n'est-il pas sur ma table de nuit? M'entendez-vous, Robin? Farquhar! si Robin n'est pas là, Farquhar! méchant drôle! qu'il y ait plus de cannelle, et plus de whisky, et plus de sucre, ou vous serez chassés comme des chiens malades!

Je rougis pour avoir eu peur. Gillie rougit parce qu'il avait honte.

— Ce Farquhar et ce Robin sont d'anciens serviteurs de votre maison, Gillie? demandai-je.

— Il est brusque, balbutia-t-il, mais franc comme l'or...

Il s'interrompit pour ajouter entre ses dents :

— Du diable, si nous avons le choix! Dans tout le clachan, il n'y a que des mentons sans duvet ou des barbes grises...

Mon regard trop curieux le rendit muet.

— Tu es un fier chirurgien, petit Wat! s'écria-t-il brusquement après quelques secondes de silence. Tiens! je peux remuer le bras droit sans douleur et faire tous les mouvements de tierce, de quarte!... Tiens!... une, deux!... de seconde aussi!... et de prime, pardieu!

Il se fendit comme un autre eût sauté de joie et m'entraîna vers la fenêtre qu'il ouvrit.

C'était une admirable soirée d'été. La lune absente laissait tout le firmament aux étoiles qui parsemaient, éclatantes et larges, l'azur profond du ciel. Je m'accoudai sur l'appui de la croisée, baignant mon front, toujours brûlant, dans cet air vif et frais qui dilatait ma poitrine.

La fenêtre donnait sur la campagne, du côté opposé à la mer, et cependant il me semblait ouïr au loin le vaste murmure de l'Océan.

— C'est le vent dans la forêt de pins, me dit Gillie.

Vis-à-vis de nous, au lointain, trois lumières marquaient dans la nuit la place du château de Duncaw. Derrière moi, Gillie murmura :

— C'est la dernière, du côté du nord.

Sa main s'appuyait sur mon épaule. Dans cette main, je sentais battre son cœur.



Je ne lui demandai point ce que signifiaient ses paroles, mais je dis :

— Pourquoi est-elle plus brillante que les deux autres?

— Parce que sa fenêtre est ouverte, me répondit Gillie d'une voix que l'émotion altérait. Elle a vu sur la tour le signal de mon arrivée. Peut-être qu'elle regarde, elle aussi, et qu'elle prie la Vierge de veiller sur moi.

Je la vis en rêve, dès que la fatigue du voyage eut fermé mes yeux. Je la vis, charmante et pâle dans ses vêtements de deuil, ses longs cheveux blonds retombant immobiles sur son front incliné, ou, tout à coup, rejetés en arrière comme la soie d'un riche vêtement pour permettre à ses grands yeux bleus de regarder le ciel.

C'était la première fois que mon rêve me montrait la beauté d'une femme qui n'était point ma mère.

Mesdames, vous le connaissez bien le rêve enchanté de ma première nuit d'Ecosse, puisque la traduction de mes contes est venue jusqu'à vous. Il est partout, éparpillé dans mon œuvre. Praxitèle, à qui je n'ai point l'orgueil de me comparer, avait fait sa Vénus avec toutes les femmes de la Grèce ; moi, j'ai fait toutes mes femmes avec cette vision qui passa devant mes yeux, changeante comme les caprices du kaléidoscope, et modulant, pour ainsi dire, à mon âme charmée toute la série des accords de beauté. Je la vois encore, après tant d'années, ma Vénus celtique, mystérieux bouquet où j'ai pris, sans pâlir son éclat ni épuiser ses parfums, toutes les fleurs de mon humble guirlande littéraire. Le front timide d'Alice Lee fut couronné de ses cheveux d'or, Minna Troïl eut sa jeune rêverie, Amy Robsart ses gaietés amoureuses, Julie Mannering ses romanesques témérités ; je donnai à Bérangère les suavités de son sourire, et plusieurs : Catherine Seyton, la Mante verte, Diana Vernon, se partagèrent cette joyeuse vaillance, cette décision mutine qui devait être pour moi, à cause de ma faiblesse même et de ma timidité, une des grandes séductions de la femme.

Je fus réveillé par la voix fulgurante du major qui appelait pour son punch du matin. La nuit était noire encore. Les escaliers retentirent du pas des valets et des servantes. Hamish-Dhu devait monter à cheval, comme je le compris au bruit qui se fit vers l'écurie. Avant de partir, il lui fallait son bol de rhum brûlé avec je ne sais combien d'accessoires qu'il réclamait en mugissant comme un taureau. Je vis des lumières qui passaient dans le corridor, jetant de rapides lueurs sous le battant de ma porte, et d'autres qui se croisaient dans la cour. Toute la maison était en l'air. Hamish-Dhu ne parlait jamais de rien moins que de passer son sabre au travers du corps de quelqu'un, si on le faisait attendre.

Le pas grave et solide du laird sonna bientôt sur les dalles du corridor. Il vint frapper à la porte de la chambre de Gillie, voisine de la mienne, et lui ordonna de se lever. Tous deux descendirent dans la cour, où je les entendis se promener de long en large en causant tout bas. Au bout d'une demi-heure, le major descendit à son tour avec un grand fracas de jurements et un véritable tintamarre de ferraille.

Il rencontra les deux Ogilvie précisément sous ma fenêtre.

— Cousin, lui dit le laird après l'avoir salué à haute voix, je vous confie une mission d'honneur et de courtoisie. Souvenez-vous que vous êtes un gentleman et que vous parlez au nom d'un gentleman. L'injure n'est plus de mise, dès qu'on est convenu de s'en rapporter à l'épée...

— Que Dieu nous damne, vous et moi, Baderaigh! l'interrompit Hamish-Dhu ; pensez-vous parler à un bambin, fils de procureur, comme celui que vous avez amené hier d'Edimbourg? Je suis gentilhomme, ce me semble, aussi bien que pas un gentilhomme en Ecosse et je me suis entretenu familièrement avec de plus grands personnages que vous. Personne ne m'apprendra rien pour ce qui regarde les affaires d'honneur, je suppose ! J'ai eu plus d'affaires d'honneur en ma vie que tous les officiers réunis du contingent écossais, je le jure par Dieu et par le diable, pour ne pas faire de jaloux. Me sera-t-il défendu de rabattre le caquet de ces Mac-Alpine, s'il vous plaît? Et dans le cas où je rencontrerais cette effrontée, une belle fille, sur ma foi ! la fiancée de Roderick Mac-Alpine, me serait-il défendu de lui prendre un baiser ou deux en passant?...

— De par le ciel!... s'écria Gillie furieux.

Mais son père l'interrompit froidement.

— Paix, Ogilvie! commanda-t-il.

Et il ajouta d'un ton péremptoire :

— Cousin Hamish, vous serez récompensé selon que vous aurez agi. Voici votre monture prête : allez, et que Dieu soit avec vous.

Je m'étais approché, pieds nus, de la fenêtre, car tout ce qui se disait en bas m'intéressait puissamment. Je vis aux lueurs des flambeaux le major à cheval, franchissant le seuil de la cour.

Et j'entendis le laird poursuivre d'un ton affectueux en s'adressant à Gillie :

— Fils, nous n'avons ni le choix, ni le temps. Celui-ci parle plus qu'il n'agit, souviens-toi de cela, et Mary, comme je la connais par ouï dire, lui aurait bien vite balafré le visage en croix, avec deux coups de sa bonne petite cravache !

Cela ne me déplut pas. Mesdames, je vous prie en grâce de juger favorablement mon rêve blond, malgré sa cravache. Je vous affirme que la cravache ne va pas mal à une héroïne écossaise. Et ma belle Mary, j'aime mieux vous le dire tout de suite, savait manier des armes moins légères et plus dangereuses. J'eus confiance : le major n'avait qu'à bien se tenir.

Mais quelle était cette mission d'honneur confiée à un personnage si peu convenable par un homme qui était non-seulement l'honneur même, mais encore un modèle de courtoisie décente et fière? Je ne devais pas tarder à le savoir. Au petit jour et comme je commençais à me rendormir d'un sommeil léger, je fus réveillé en sursaut par le bruit de ma porte qui s'ouvrait doucement.

— On se lève de grand matin ici, mon fils Walter, me dit la grosse voix d'Eachin Ogilvie. J'ai promis au docteur en loi, en partant, de vous faire pousser d'un demi-pied anglais avant l'hiver. Pour cela, il faut que je sois votre médecin. Aurez-vous confiance en moi, Walter?

Il tenait à la main une grande vilaine tasse qui fumait abondamment. Ce mot : médecin, me donna le change. Il me sembla que la vapeur sortant de la tasse avait une traîtresse odeur de pharmacie. Je me levai sur le coude pour regarder le fatal breuvage en me frottant les yeux avec terreur.

— Goûtez-moi cela seulement, Wat, reprit le laird ; si ce n'est pas de votre goût, on vous fera autre chose, mon ami.

Le vent de la porte envoya dans mes narines l'énergique fumet d'une soupe à l'ale vigoureusement épicée. Je ne puis affirmer que j'eusse un attrait bien profond pour la soupe à la bière, mais c'était un mets montagnard dont on parlait beaucoup dans les légendes. Je saisis la

tasse et j'y plongeai la cuiller avec avidité. L'air de la montagne agissait déjà peut-être, ou bien l'imagination assaisonnait le potage; j'avalai tout sans sourciller, jusqu'à laisser à sec le poivre du fond.

— Est-ce bon? me demanda le laird, qui avait sur son mâle visage un sourire véritablement paternel.

— Excellent! répondis-je.

Sa large main se posa sur mon front.

— Alors nous ferons de vous un homme, Wat, je vous l'affirme. La chaleur qui couve sous ces pauvres cheveux ira dans les membres. Nous grandirons, morbleu! nous prendrons des forces, et, à notre retour, le père aura beau faire, en nous embrassant, il ne pourra pas retenir ses larmes.

— Pauvre bon père! murmurai-je, c'est l'heure où l'on allume sa lampe pour qu'il règle son audience. Au lieu de travailler, je suis sûr qu'il a sa tête dans sa main et qu'il pense à moi.

Baderaigh s'assit à mon chevet. Quand je prononçai le nom de mon père, il ébaucha un salut grave, et sa voix prit un accent d'affectueuse courtoisie où il y avait presque du respect.

— Walter, reprit-il, le docteur en loi est un des hommes que j'estime le plus et que j'aime le mieux. Je vais vous en donner une preuve en vous offrant une explication, comme si vous aviez l'âge de juger ma conduite. C'est au fils de votre père que je fournis cet éclaircissement, mon petit Wat, et Dieu puisse-t-il lui garder en vous la récompense de sa loyale et noble vertu!

Je pris la tenue sérieuse qu'il fallait pour remplacer mon père et j'écoutai :

— Une chose vous a étonné hier au soir, Walter, continua Baderaigh avec une nuance de rouge sous le bronze de son front; les enfants s'étonnent facilement, surtout quand ils se trouvent tout à coup et pour la première fois hors de leur pays natal... Mais ici, peut-être le docteur en loi aurait-il fait comme vous, malgré son expérience, car il est certain que notre parent Hamish a pris les façons d'un soldat de l'Angleterre, en perdant la réserve et la prud'homie qui distinguent le véritable highlander. C'est le malheur des temps. Il y a bien des vices sous l'uniforme dont les Anglais, nos maîtres, couvrent les épaules de nos enfants. — Néanmoins, je reçois dans ma maison Hamish-Dhu, qui s'assied au haut bout de la table et qui a ici son franc parler... un peu plus que son franc parler. A cela il y a une raison, Walter : nous avons besoin de lui.

Il s'interrompit. Je gardai le silence, un peu honteux d'avoir provoqué cette explication, mais passionnément curieux d'en entendre la fin.

— Nous avons besoin de lui, Walter, reprit Eachin, dont les sourcils épais se froncèrent. Notre procès avec les Mac-Alpine va se juger sous peu, et Hamish...

— Vous aviez promis à mon père de ne pas prendre un autre avocat! m'écriai-je.

— Hamish est comme nous, répliqua le laird d'un ton bas et lent où il y avait beaucoup d'emphase, mais un peu de tristesse : il ne plaide qu'avec sa claymore.

L'idée qu'un homme tel qu'Hector Ogilvie pouvait combattre par procuration et se fier à autrui pour vider sa querelle me jeta dans un inexprimable étonnement. Le laird, sans doute, lut ma pensée sur mon visage, car il y répondit comme si j'eusse parlé clairement.

— Non, mon fils Walter, non, prononça-t-il sans paraître offensé de mon erreur. Vous ignorez nos coutumes et ne pouvez pas comprendre ainsi à demi-mot. Nous faisons, Dieu merci, nos affaires nous-mêmes; mais il n'y a ici que deux épées et les Mac-Alpine sont trois frères. D'un autre côté, le clan Ogilvie, qui, dans ma jeunesse, comptait plus de cinquante jeunes gens, n'a plus que des vieillards et des femmes. La folie de l'uniforme prend nos garçons dès qu'ils ont la taille d'être soldats, et John Bull n'a pas assez de livrées pour toutes nos épaules. Nous sommes nés gens de guerre, et plutôt que de ne pas combattre, nous donnons notre sang à notre ennemi; tous, entendez-vous, Walter! Il a fallu pour me retenir, moi, le serment fait au lit de mort de ma mère, et Gillie, qui n'a pas juré, a les yeux brillants et la joue en feu, dès qu'on parle du Reicudan-Dhu, cette meute de héros à qui John Bull a mis son collier de fer! Hamish-Dhu est au manoir de Baderaigh pour faire la troisième épée lors de notre rencontre prochaine avec les fils d'Alpine le Rouge. Il est brave et il manie comme il faut la claymore : c'est le principal. D'ailleurs, vous le savez bien, Walter, la race des cavaliers fut toujours amie du tapage.



Hamish-Dhu. Dessin de Bertall.

— Si ce rustre ressemble à un cavalier! m'écriai-je.

— Quand nous serons là-haut, m'interrompit le laird, dans la bruyère de Donegail, rangés trois contre trois, Hamish-Dhu vaudra mieux pour nous qu'un gentleman d'Edimbourg, ganté selon la mode, et rompu aux habitudes de la politesse. Si j'avais dix ans de moins, petit Wat, et mon Gillie dix ans de plus, nous n'aurions besoin de personne et nous planterions gaiement la branche de houx sur la lande de Donegail; mais Gillie n'a rien au menton, et moi j'ai la barbe grise; la branche de houx ne nous suffirait pas contre les trois Mac-Alpine, qui sont les plus redoutables joueurs de claymore entre le Lommond et les îles.

Planter la branche de houx était pour moi comme pour vous, mesdames, une locution entièrement intra-



duisible. Comme c'est la partie dramatique de mon histoire, je vous demande la permission de faire ici un peu de mystère et de ne vous expliquer qu'en temps et lieu ce que voulaient dire ces mots étranges : planter la branche de houx.

Hector Ogilvie se leva. Les premiers rayons du soleil jouaient dans la serge sombre qui drapait la croisée. Avant de quitter ma chambre, le laird me donna à entendre avec un calme plein de dignité qu'il ne m'avait pas fait venir à la légère dans la montagne, et que toutes les mesures étaient prises pour que je n'eusse point à souffrir en cas de malheur.

Je restai seul et je me pris à trembler en répétant malgré moi ces mots : *en cas de malheur*. Ce n'était pas ici une histoire racontée. La légende avait pour personnages ceux qui me protégeaient et que j'aimais. Jusqu'à ce moment, je ne saurais dire pourquoi j'avais considéré l'aventure à un point de vue presque théâtral. Je n'étais rien moins qu'un égoïste, et pourtant je n'avais pas songé à la terrible catastrophe qui pouvait dénouer ce drame, où certes je n'étais pas acteur, mais que je suivais de bien près, comme vos grands seigneurs d'autrefois qui avaient le droit de s'asseoir sur les planches mêmes du théâtre. Ces mots, *en cas de malheur*, m'éveillèrent d'une sorte de sommeil. J'entrai tout à coup, ou plutôt je tombai au fond de la question. J'étais une manière d'érudit, au point de vue des mœurs montagnardes; je savais que, dans la haute terre, tout combat était mortel.

En cas de malheur, la maison où j'étais pouvait devenir déserte; Baderaigh et Gillie pouvaient ne point revenir de ce champ clos dont je savais le nom : la bruyère de Donegail. Il y avait sur la tête de mes amis, les derniers de cette famille décimée par la vengeance, une menace de soudaine destruction. — Et ce vaillant vieil homme avait songé aux petites commodités du voyage qui devait me ramener chez mon père, — en cas de malheur!

Gillie était absent quand je descendis. Je demandai à Molna, la femme de charge, si elle pouvait m'enseigner le chemin de Donegail.

— Ah! ah! me répondit-elle, j'ai bien entendu parler de votre père qui est l'avocat de Son Honneur. Et vous devez trouver le clachan bien petit en comparaison d'Edimbourg. Je vous mettrai dans votre chambre un pot de framboises conservées; c'est favorable à la santé assurément, et vous êtes trop jeune pour boire un coup de whisky avant de vous endormir... La route de Donegail? Il n'y a point de route, c'est certain; et à quoi bon y aurait-il une route pour aller dans un trou maudit et mal hanté, où les *daouaine-shie* ont brisé la vieille croix de Saint-Wial? J'ai ouï dire quand j'étais jeune, et il y a longtemps de cela, jeune gentleman, que la sorcière de Gleneil, qu'on appelait Aileen Gray, fut étranglée là par les incubes, quand son heure eut sonné. Il y avait autour de son corps plus de cent mille traces de petits pieds, pas plus gros que des noix, et son cou portait des marques de petits doigts pointus. La route de Donegail! J'en ris quand j'y pense, jeune homme! Voulez-vous vraiment aller à la bruyère de Donegail?

— On dit qu'il y a là, répliquai-je au hasard, un point de vue très-remarquable.

— Un point de vue! se récria Molna : le même qu'à la cave, c'est certain. Mais j'ai ouï dire toujours que les gens d'Edimbourg ont de drôles d'idées dans la tête... Suivez la lande, si vous voulez aller à Donegail; en descendant la Shaw, vous arriverez toujours... Un point de vue, Seigneur Dieu! Du fond d'un trou!... Ah! ah! je suis une personne d'âge, mais je n'ai jamais entendu demander la route de Donegail.

La digne femme de charge me fit une révérence où il y avait un peu d'ironie et beaucoup de sincère pitié. Je franchis l'enclos et je sortis sur la lande, d'où l'on avait une admirable vue sur la vallée de la Shaw. Un instant, je restai immobile pour jouir du paysage et aussi pour examiner dans ses moindres détails le château de Duncaw, dont les toitures reluisaient au soleil. A la fenêtre où j'avais vu la troisième lumière, la plus brillante, il me sembla distinguer un objet blanc et flottant : un mouchoir ou une écharpe. Je fus jaloux de cet heureux Gillie, jaloux au point d'avoir des larmes dans les yeux.

Puis je descendis le cours profondément encaissé de la Shaw, afin d'arriver à Donegail. J'avais le cœur serré, pourtant, à l'idée de voir ce lieu; mais un irrésistible caprice m'y entraînait.

Je fis une lieue dans la bruyère, tressaillant à tout instant au vol brusque et bruyant de quelque poule sauvage. Le terrain devenait de plus en plus inculte, l'aspect plus borné, le paysage plus sombre. Tout à coup, après avoir traversé une sorte de bois, formé de genêts épineux qui étaient grands comme des chênes-taillis de dix ans, je me trouvai dans un champ de bruyère, dont la physionomie étrange et lugubre me donna le frisson. Je m'arrêtai. J'étais sûr que ce champ de bruyère était Donegail.

C'était un terrain rocheux où le granit n'était recouvert que d'une mince couche de terre friable et noire comme de la cendre de houille. Sur cette terre croissaient çà et là des touffes de bruyère, dont la fleur n'était pas encore épanouie, et qui ébouriffaient leurs tiges brouillées et crépues comme des chevelures de malades. Entre les touffes, le fond granitique se montrait, soit gris de fer, soit blanchi par le lichen.

Figurez-vous autour de cela trois murs immenses, taillés dans la roche et présentant à leurs sommets des dentelures presque régulières en forme de créneaux. Deux de ces murailles adhéraient au sol même de la lande, la troisième, qui avait une hauteur beaucoup plus considérable, était séparée de ce préau en deuil par le cours de la Shaw qui grondait à trente ou quarante pieds de profondeur. J'ai prononcé le mot préau, et rien n'est plus propre à vous donner une idée de ce lieu, l'un des plus extraordinaires que j'aie vus en ma vie. De la lisière de la forêt d'ajoncs qui formait l'un des côtés du quadrilatère, le ciel était coupé si carrément, que l'esprit avait de la peine à admettre que ce fût là un jeu de la nature. En Irlande, cela se fût appelé la cour des Géants, et jamais formation n'éveilla mieux la pensée d'une construction colossale, due à la main des Titans. A quatre cents pas du bois environ, la Shaw faisait vers l'est un brusque détour et se perdait derrière la roche, droite et cylindrique, à ce point, comme une tour.

Le terrain du préau était parfaitement plan, sauf les alternatives de bruyère et de roc. Au centre de figure, il y avait une croix brisée et tout auprès un buisson de houx, formé d'un seul pied séculaire qui couvrait de ses pousses armées et de son feuillage impénétrable un espace de plusieurs toises carrées. Tout le reste était nu.

Je restai longtemps immobile à la même place. Je n'entrai pas dans ce champ clos qui semblait, en vérité, séparé du reste du monde, et qui devait garder si terriblement le secret de la bataille. Mon imagination marquait le lieu de la rencontre entre le houx énorme et la



croix brisée. Je les vis un instant, trois contre trois, hauts et fiers derrière leurs targes sombres. J'entendis le choc des six épées qui lancèrent des éclairs à mes yeux.

Tout à coup, au moment où j'allais rentrer dans le bois pour fuir ce mirage qui ébranlait mon cerveau, j'eus une autre vision et je me crus fou.

Au sommet de cette gigantesque muraille qui fermait le préau vers l'est, de l'autre côté de la Shaw et précisément au sommet d'une de ces découpures qui festonnaient le ciel comme les créneaux d'un rempart en ruine, je vis la forme d'une femme à cheval, emportée en silhouette sombre sur les nuages blancs, et immobile comme une statue équestre sur son piédestal.

Je vis cela, mais je n'étais pas fou. Le sabot du cheval impatient frappa le roc, dont un fragment roula jusque dans la Shaw en rendant un bruit profond. La jeune fille — c'était une belle jeune fille — laissait aller les rênes et fixait son œil rêveur sur l'endroit même dont je vous parlais : l'espace compris entre le buisson de houx et la croix terrassée.

Sa tête s'inclinait sur sa poitrine et se voilait derrière les masses tombantes de ses libres cheveux. — Le vent bruit derrière moi dans les pousses barbues des ajoncs et, passant au-dessus de ma tête, franchit la Shaw pour aller prendre à la fois la crinière du petit cheval et l'admirable chevelure de la jeune fille qui, toutes deux, flottèrent. La jeune fille releva ses longs cils et tourna son regard vers le ciel. Ses cheveux étaient noirs et ses yeux bleus.

J'étais enchaîné là par un charme. Je ne songeai à reprendre le chemin du manoir qu'à l'instant où la petite main de ma vision, caressant avec grâce l'encolure du cheval, le fit volter sur place et disparut derrière la ligne des roches.

Il y avait longtemps que je n'avais vu de si belles couleurs aux joues de mon ami Gillie. Quand je revins au manoir, ses yeux brillaient et il y avait comme une couronne de joie autour de son front.

— Il l'a vue, lui aussi ! pensai-je.

Gillie me frappa sur l'épaule au moment où nous prenions place à table pour le repas de midi.

— Je l'ai vue ! murmura-t-il à mon oreille d'un accent plein de triomphe.

— Et vous lui avez dit que c'était dans la bruyère de Donegail?... pensai-je tout haut.

Il me regarda d'un air stupéfait.

— Que parles-tu de Donegail, garçon? me demanda le laird, dont le visage, depuis ce matin, gardait sa solennelle gravité.

— J'ai voulu voir la croix brisée, répondis-je en rougissant, et l'endroit où les fées mènent leur ronde...

— Notre parent Hamish-Dhu est bien du temps à revenir ! m'interrompit Hector Ogilvie, trahissant le secret de sa préoccupation.

A la fin du repas, triste et presque muet, un grand bruit se fit dans la cour, et presque aussitôt après les jurons du major retentirent dans le vestibule. Le laird et Gillie quittèrent la table pour aller à sa rencontre.

— Mort-diable ! s'écria-t-il en entrant, qu'on me fasse un bol de vin mollet; deux bols, cela vaudra mieux!... Cousin, ces Mac-Alpine ont de bonne usquebaugh. J'ai bu à la santé de leurs dames. Tripes et sang! s'ils m'avaient regardé de travers, je les aurais avalés comme trois jaunes d'œuf! Mais ils ont vu tout de suite à qui ils avaient affaire et ils ont filé doux. L'aîné m'a demandé si je serais de la partie, et quand j'ai répondu : Oui, damnation, j'en serai! ils se sont consultés à voix basse... Je parie bien que ceux-là donneraient une vingtaine de livres de bon cœur, et peut-être le double, pour me sentir au régiment, cousin !

Il se versa un grand verre de whisky en attendant son vin mollet. Il était ivre comme un Polonais, si toutefois les Polonais méritent la réputation européenne qui s'attache à leur nom.

— Mais, poursuivit-il avec emphase, la parole donnée avant tout ! Pour or ni pour argent, je ne voudrais manquer à une promesse. Vous passez pour un homme généreux, Baderaigh, et je pense que vous me traiterez honorablement... sinon, foin de vous, que diable! Je vous revaudrai cela dans une autre occasion.

Il allait commencer le récit de son ambassade quand le laird l'arrêta en dirigeant sur moi son regard.

— Bien, bien! s'écria le major ; le nabot a de longues oreilles : je comprends à demi-mot... Mais je puis bien vous parler un langage qui sera pour lui de l'hébreu. Que je sois damné si je n'ai pas plus d'un tour dans mon sac!... Je suis donc allé là-bas vendre ce que vous savez bien... Hé! bambin! fils de marchand de paperasses, toi, tu ne sais pas...

— Une fois pour toutes, Hamish, l'interrompit sévèrement le laird, cet enfant est ici comme mon fils, et je regarde son père comme le plus respectable de mes amis.

— Que feriez-vous de l'un ou de l'autre après-demain, à Donegail, Baderaigh ? répliqua le bravache avec un gros rire. Mais je respecterai le nabot, si vous voulez, et son père aussi, peau de Satan ! par-dessus le marché !... Làbas, pour en revenir, on a vu tout de suite qu'il fallait marcher droit avec un homme de ma sorte. La vente a été conclue haut la main ! Et, comme je vous le donne à entendre, la livraison de la marchandise sera faite après-demain matin, au lever du soleil, selon la coutume entre gentilshommes highlanders : rien de plus, rien de moins. Voilà !

Le laird répondit gravement :

— C'est bien, mon cousin; je vous remercie.

Je passai cette soirée et la journée du lendemain dans une grande agitation. J'avais la fièvre ; je voyais sans cesse autour de moi la sinistre grandeur de ces murailles cyclopéennes qui entouraient la bruyère de Donegail. Et toujours il y avait six hommes : trois contre trois, entre la croix brisée et le buisson de houx. Et du haut de la rampe granitique qui se relevait de l'autre côté de la Shaw, la jeune fille à cheval, — la statue équestre, immobile comme un bronze, assistait, sombre et gracieux témoin, aux péripéties de la bataille.

Le nom de Mary Mac-Alpine avait sur mes lèvres la chaude saveur d'un breuvage qui enivre. Je ne sais comment vous exprimer cela, mesdames, car j'étais un enfant, et le mot *amour* ne servirait qu'à égarer votre pensée. Je crois, hélas ! que j'étais déjà poëte, et que je me laissais bercer à un chant délicieux qui était mon propre rêve. Mary, ma belle Mary, que j'avais entrevue seulement ou plutôt devinée, était l'héroïne future de mon poëme. Il n'y avait de brûlant que ma tête.

La veille de ce jour où, selon l'expression du major, la marchandise devait être livrée dans la lande de Donegail, je quittai la table tout de suite après le souper, pour ne plus gêner par ma présence le libre entretien de mes amis. Le repas avait été d'une gaieté qui m'avait offensé. J'avais trouvé les libations du major plus abondantes et plus intolérables encore qu'à l'ordinaire. Le père et le fils eux-mêmes avaient dérangé par leur appétit et leur in-

souciance le petit plan dramatique que j'avais tracé pour ce dernier repas. A peine eus-je refermé sur moi la porte de ma chambre, que j'entendis la voix avinée d'Hamish qui chantait un refrain de buveur; puis, au bout de peu d'instants, un son métallique monta jusqu'à mes oreilles : je connus qu'une somme d'argent était comptée sur la table même où nous avions pris notre repas. C'était sans doute le prix auquel le major vendait sa claymore. Cet homme me faisait dégoût.

J'ouvris ma fenêtre. La troisième lumière brillait au château de Duncaw : pauvre charmante étoile, perdue dans cette nuit épaisse. Je m'accoudai sur l'appui de ma croisée et je contemplai Mary au dedans de moi-même. Si j'avais été grand et fort, j'affirme que j'aurais arraché l'épée des mains du mercenaire pour combattre à sa place et garder à Mary son fiancé. Ma jalousie n'excluait point ce sentiment chevaleresque.

On veilla tard au rez-de-chaussée. Sans doute les trois champions concertaient ensemble leurs plans d'attaque et de défense. J'étais déjà au lit quand mon ami Gillie



Avant le combat. La branche de houx Dessin de Bertall.

vint me trouver pour son dernier pansement. Sa blessure était désormais cicatrisée, mais un effort violent pouvait la rouvrir. Gillie l'examina et dit :

— Le pauvre Mac-Intyre doit être encore sur son matelas...

— Gillie, l'interrompis-je avec reproche, vous n'avez pas songé à regarder du côté du château de Duncaw.

Il eut un bon sourire pendant que sa joue devenait un peu pâle.

— Je vous confierai mon dernier adieu, Walter, murmura-t-il. Je l'ai écrit d'avance, pour le cas où la chance ne serait pas pour nous demain. Vous avez bon cœur, et je vous remercie d'avoir pensé à ma pauvre Mary.

Comme j'exprimais un regret d'avoir éveillé en lui cette pensée triste, il me serra la main et me répondit :

— Je ne suis pas triste, Walter. Si je meurs demain, tout est préparé pour sa fuite. Elle ira en France et se fera religieuse.

Il ajouta presque aussitôt gaiement :

— Toi, mon petit Wat, je te lègue ma poire à poudre et mon fusil de chasse qui est léger comme une plume... Mais je te préviens que tu risques d'attendre longtemps mon héritage... Dors bien, petit Wat, et va faire une promenade demain matin avec le vieux Colquhoun, du côté de la mer.

Je ne dormis pas bien. Vers deux heures après minuit, je perdis connaissance. Il me sembla que j'entendais, au travers de mon sommeil, un bruit dans la cour, du côté des écuries; puis la porte extérieure s'ouvrit, et le pas d'un cheval sonna sur les cailloux du chemin.

Ce devait être un rêve.

Quand je me réveillai, le soleil faisait étinceler déjà les carreaux humides, La maison était silencieuse. Je sautai hors de mon lit et je m'habillai en un clin d'œil. Sur ma table de nuit, il y avait une lettre cachetée dont l'enveloppe portait le nom de Mary Mac-Alpine. Je baisai ce nom, mais c'était beaucoup pour la main qui l'avait tracé.

Gillie, mon pauvre Gillie !

Ils étaient partis ! et loin, bien loin déjà ! peut-être sur la bruyère de Donegail, entre le buisson de houx et la croix brisée...

Le vieux valet Colquhoun vint me demander si je voulais faire une promenade du côté de la mer. Je ne sais ce que je répondis, en prenant ma course dans la direction opposée. J'allais sans penser et sans vouloir. Je traversai la lande en droite ligne, et j'arrivai hors d'haleine au bois d'ajoncs qui fermait la bruyère de Donegail. Au moment où je pénétrais dans les buissons... Mais il est



Après le combat. Mary secourant Gillie avec le petit Wat. Dessin de Bertall.

temps, mesdames, et je dois vous expliquer ici le sens mystérieux de cette locution : *Planter la branche de houx.*

Le laird avait dit, vous vous en souvenez : Je ne voudrais pas en être réduit à planter la branche de houx contre les trois fils d'Alpine le Rouge.

Dans le highland, les rencontres particulières ne ressemblent pas tout à fait à ce qu'on appelle « une affaire d'honneur » sur le continent, et même en Angleterre. En France, vous tirez l'épée pour de pures bagatelles, et vos combats singuliers ont presque toujours un côté chevaleresque avec un envers qui frise l'enfantillage ; en Allemagne, deux braves étudiants se calfeutrent d'étoupes et de cuir des pieds à la tête, pour échanger de grandissimes coups de sabre entre deux pipes et quatre pots de bière ; en Espagne, on joue du couteau catalan, genou contre genou ; en Angleterre enfin, le duel tend de plus en plus à devenir une gageure, de telle sorte que nos gentlemen joueront bientôt à tête ou pile un souper de mort aux rats. L'Ecosse, au contraire, a gardé les mœurs des vieux jours et se bat encore pour tout de bon. Les duels y sont de véritables mêlées où toutes armes se peuvent employer, et où l'égalité du nombre n'est même pas de rigueur. L'assignation du rendez-vous est étroite, c'est-à-dire qu'on ne peut changer sous aucun prétexte ni le lieu ni le

moment de la rencontre. Il n'y a point d'excuse recevable, et l'on doit se passer de l'homme ou de l'arme qui manque.

De là, cette étrange coutume de la branche de houx, plantée pour remplacer le combattant absent dans la ligne de bataille, et aussi pour avertir les passants qu'une claymore attend ici un bras pour l'emmancher.

Non-seulement il n'est pas rare que ce signal chevaleresque soit entendu, car là-bas le cliquetis du fer met la fièvre dans toutes les jeunes têtes, mais on peut poser en règle générale l'empressement de tout highlander à prendre fait et cause dans une querelle qui n'est pas la sienne. La branche de houx a, dans nos montagnes, un caractère solennel et presque sacré ; c'est la requête muette, mais impérieuse, du brave qui va succomber écrasé sous le nombre. On a vu des ennemis du champion accourir et se placer près de lui, quitte à reprendre plus tard la vieille haine, un instant étouffée par le cri généreux de l'honneur ; on a vu aussi des amis et des parents de la partie adverse prendre position, l'épée à la main, contre leurs parents et leurs amis, pour *abattre la branche de houx,* selon l'expression consacrée.

En regard de ce sentiment d'honneur si profondément enraciné, il est sans doute étrange de voir qu'aucune note d'infamie ne s'attache au nom de ceux qui, profitant de leur avantage à toute outrance, forcent l'adversaire plus faible à combattre dans des conditions inégales. Cela est ainsi ; c'est la loi. Ceux-là même qui s'élancent au secours du parti en détresse le forceraient, dans une occasion semblable et sans miséricorde, à planter la branche de houx.

La branche de houx se met en terre après une demi-heure d'attente. Elle tient matériellement la place du combattant absent ; en conséquence, elle doit avoir la hauteur d'un homme : six pieds au plus, avec un pavillon haut de trois pieds pour la longueur de la claymore. Ce pavillon, aux couleurs du parti en détresse, parle un langage que tout le monde comprend, depuis le golfe de Clyde jusqu'au détroit de Pentland.

Ordinairement, la branche plantée supporte, suspendue à ses rameaux, une panoplie highlandaise complète, pour armer le champion que Dieu et la Vierge enverront.

Il y a plus : ce combattant inanimé ne laisse pas d'apporter à son parti un secours effectif. L'espace couvert par la branche de houx et ses rameaux est, en effet, inviolable : on ne peut ni toucher la branche de houx, ni la franchir, de sorte que le champion abandonné a du moins pour s'y adosser un mur impénétrable.

La tradition écossaise cite des exemples célèbres de branches de houx plantées et abattues. En 1746, dans une rencontre entre le clan Chattan et les Mac-Gregor Campbell de Glenmore, il y avait cinq branches de houx dans les rangs des Campbell, sur treize combattants. Parmi ceux qui vinrent se mettre en ligne et *abattre le houx*, on comptait trois hommes qui portaient le propre nom de Chattan.

Plus récemment, au mois de mars 1779, huit Mac-Intosh se trouvèrent à l'assignation contre six Gillian qui plantèrent deux branches de houx. Lord John Douglas, comte Douglas, alors âgé de quinze ans, descendit de carrosse avec son gouverneur, abattit les deux branches et donna la victoire aux Gillian après avoir reçu plusieurs blessures.

Mais d'autres fois la branche de houx, avec son pavillon, appelle en vain dans le désert. Personne ne voit, personne ne vient. Alors c'est à la grâce de Dieu.

Au moment où j'entrais dans le bois d'ajoncs, je m'arrêtai pour écouter, mais le bruit de mon cœur qui battait m'étourdit comme un fracas. Il me sembla entendre des cliquetis de fer avec des cris de rage ou de détresse. Le vent qui passait au-dessus de moi et autour de moi dans les branches hérissées des genêts résonnait, large et profond comme le grand vacarme de la mer, attaquant la plage un jour de tourmente. Toute perception s'altérait et s'amplifiait pour mes sens au point de produire sur chacun d'eux une angoisse ou une terreur. Par intervalles, je croyais voir un mouvement tumultueux au travers des troncs immobiles, et mes narines révoltées sentaient la tiède odeur du sang.

Cela dura quelques minutes à peine, mais ce fut long comme un siècle. Au bout de ce temps je m'éveillai péniblement, comme on fait de ces terribles rêves qui laissent le corps abattu et l'esprit paralysé. Je vis bien que j'avais été le jouet d'une illusion. Tout était autour de moi immobile et muet : le vent lui-même semblait se taire et murmurer plus sourdement dans le feuillage des gigantesques ajoncs. Je fus soulagé de ce silence ; puis une sueur froide inonda mes tempes : j'aurais donné de mon sang pour entendre, car cette absence de tout bruit c'était peut-être que déjà ils étaient morts...

Je me traînai au travers du bois : il faut vous souvenir, mesdames, que j'étais un pauvre enfant bien chétif et bien faible. Ce que je souffrais, c'était une agonie.

J'aperçus d'abord entre les troncs grêles le ciel chargé de nuages argentés, coupé carrément par la sombre ligne de ces montagnes qui formaient trois hautes murailles. Le temps était calme et chaud, mais par-dessus les nuages blancs quelques vapeurs orageuses glissaient leurs contours bizarres et leurs nuances de plomb. Je regardai cette bruyère de Donegail qui m'était revenue dans mes rêves : c'était une immense tombe à ciel ouvert.

Et tout à coup, au fond de ce sépulcre, les vivants m'apparurent : les gladiateurs, ceux qui allaient mourir. J'avais mal calculé le temps, car, au lieu d'être finie, la bataille n'avait pas commencé encore. Les deux camps ennemis étaient à une soixantaine de pas l'un de l'autre, séparés par la ligne qu'on aurait tirée de la croix en ruine au buisson de houx.

Les trois fils d'Alpine le Rouge me faisaient face, et je mettais facilement leurs noms sur leurs visages farouches, par la description qu'on m'avait faite de chacun d'eux. Il y a dans les highlands, le pays des guerriers à la taille héroïque, une race également robuste peut-être, mais trapue et portant sa force, comme le bœuf, dans la partie supérieure du corps. Les trois Mac-Alpine, comme leur père, appartenaient à cette race. Ils étaient bas sur jambes tous les trois, mais envergués puissamment, et plantaient leurs cous noueux dans l'énorme carrure de leurs épaules. Roderick, l'aîné, devait avoir quarante ans ; ses jambes et son visage étaient velus, mais cette toison épaisse ne pouvait voiler l'étonnante vigueur du réseau musculeux qui saillait hors de sa peau. Il avait la taille un peu plus élevée que celle de ses frères, qui évidemment reconnaissaient son autorité. C'était une figure bilieuse, aux traits découpés rudement ; son œil cave avait un regard fixe et féroce. Alpine, le second, portait sur sa grosse tête la chevelure rouge de son père, et Robin, le troisième, large, court, membré comme un taureau, rappelait exactement ces gens qui vont levant des poids impossibles dans les foires.

Auprès des trois Mac-Alpine, il y avait trois mousquets en faisceau, trois targes, trois haches de Lochaber.



Mon regard s'arrêta sur eux bien moins de temps qu'il ne m'en a fallu ici pour vous les décrire. Quand mes yeux revinrent en arrière, cherchant les Ogilvie, j'eus comme un amer pressentiment. Auprès d'un faisceau d'armes tout pareil : trois mousquets, trois targes et trois haches de Lochaber, deux hommes seulement étaient debout : Eachin et Gillie, droits et fiers, appuyés sur leurs claymores nues. Hamish-Dhu, le mercenaire, manquait à l'appel. Et je me souvins en ce moment du bruit qui avait troublé mon sommeil inquiet de la nuit précédente. J'avais entendu ouvrir la porte des écuries, puis les pas précipités d'un cheval : c'était le fanfaron qui prenait la fuite, emportant avec lui le prix de son épée.

Les Mac-Alpine échangèrent quelques paroles à voix basse, puis Roderick demanda tout haut :

— Laird de Baderaigh, estimez-vous que nous ayons assez attendu?

— Oui, répondit sans hésiter le vieil Ogilvie.

— Plantez donc la branche de houx, laird de Baderaigh, poursuivit l'aîné des Mac-Alpine, et que Dieu nous juge !

Sans répliquer, Eachin prit sa hache et marcha vers le buisson. D'un seul coup il trancha une maîtresse branche, couverte d'une multitude de rameaux d'un vert sombre et luisant sur lequel se détachait le corail des graines. Il fit une pointe au gros bout de la branche, à l'aide de sa claymore, et la piqua en terre à égale distance du houx et de la croix.

Puis, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, il cria de sa voix qui sonnait comme un cor :

— A la branche de houx, pour Ogilvie contre Mac-Alpine !

Les fils de Duncaw regardaient cela d'un air dédaigneux et froid. A l'appel de Baderaigh, ils eurent tous les trois le même sourire sombre et cruel. Hamish, le mercenaire, avait-il reçu deux récompenses, et emportait-il aussi l'argent de ces Mac-Alpine?

Le laird répéta son appel trois fois. Entre chaque cri un court intervalle s'écoulait.

Mais cette bruyère de Donegail, cette tombe lugubre, dont chaque paroi était une montagne, se trouvait loin de toute habitation et loin aussi de tout chemin. La vieille Mohna avait eu bien raison de me dire qu'il n'y avait point de route pour aller à la bruyère de Donegail.

Chaque fois que le laird criait, on entendait pour toute réponse le vent dans les cimes des hauts ajoncs et les bouillonnements graves de la Shaw perdue tout au fond de l'abîme. J'écoutais, j'attendais, j'appelais plus haut que lui au fond de mon cœur. Quand le troisième appel eut retenti, le laird resta immobile pendant une minute, puis il revint vers son fils qu'il prit par la main. Tous deux marchèrent vers la branche de houx, tandis que les Mac-Alpine faisaient, de leur côté, la moitié du chemin. Les armes restaient en faisceau ; les combattants n'avaient que le dirck et la claymore. Roderick Mac-Alpine se signa et dit :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je jure que le terrain situé entre le gué de la Shaw et la pierre carrée, produisant genêts et bruyères, mesurant douze pieds écossais de largeur sur dix de longueur, est à moi légitimement, du chef de mon père. Je combattrai quiconque viendra contre mon droit.

Il coucha son épée au-devant de lui.

Le laird coucha la sienne en travers de manière à former une croix et repartit :

— Je viens contre toi pour mon droit, jurant, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que le terrain situé entre le gué de la Shaw et la pierre carrée est à moi légitimement, et acceptant le combat jusqu'à ce que tu dises : C'est assez, j'ai menti, le bien ne m'appartient pas.

Roderick ramassa son épée et s'éloigna. Avant d'en faire autant, Baderaigh se tourna vers Gillie et me montra, pour la première fois, son visage que je devinais abattu et qui était rayonnant d'ardeur. Je le voyais rajeuni de vingt ans.

— Enfant! s'écria-t-il, avec une gaieté qui arrêta le souffle dans ma gorge, je suis le Père, tu es le Fils, et voici le Saint-Esprit qui nous délivrera de tout mal !

Il était en train de nouer son plaid blanc et rouge au sommet du rameau de houx. Gillie répondit en riant de bon cœur :

— Ainsi soit-il!

Et tous deux revinrent vers le faisceau d'armes où ils choisirent deux mousquets, le troisième devant rester pour le défenseur à venir.

— Y êtes-vous, gentlemen? demanda Roderick.

— Nous y sommes, répondirent les deux Ogilvie du même cri.

Les cinq mousquets tombèrent en joue à la fois, mais les Mac-Alpine tirèrent les premiers, et tous les trois visèrent le vieux Baderaigh; je le vis tressaillir à la triple détonation : il était blessé. Aussitôt après avoir déchargé leurs armes, les Mac-Alpine dégaînèrent, mais au moment où le laird pressait la détente de son mousquet, ils se jetèrent à plat ventre d'un commun mouvement.

— A toi, Roderick ! dit Gillie qui seul restait armé.

Il visait à loisir la tête de son ennemi, étendu dans la bruyère. Le coup partit. Le Mac-Alpine bondit sur ses pieds avec un cri de rage, et retira pleine de sang la main qu'il avait portée à son crâne. Mais la blessure était légère, car il brandit son épée et marcha le premier vers le vrai champ de bataille, situé entre le buisson et la croix. Ses frères le suivirent. Baderaigh avait du rouge à l'épaule gauche, mais il n'avait rien perdu de sa force, car sa voix vibra, éclatante, quand il cria :

— A la branche de houx pour Ogilvie ! En avant, garçon ! quand il y en aura un d'abattu, nous ferons partie carrée !

Ce n'était plus de l'épouvante qui était en moi. Je cherchais mes terreurs et je ne les trouvais plus. J'étais debout et droit sur la lisière du bois. Quand les mousquets des trois fils de Duncaw s'étaient abaissés vers moi, me montrant le trou noir de leurs canons, je n'avais ni courbé la tête, ni cherché un âbri derrière le tronc voisin. Ces fièvres de bataille sont contagieuses. Du fond de ma faiblesse, je bondissais par la pensée entre mes deux amis, et l'éclair de l'acier m'attirait comme un charme...

Gillie n'avait pas besoin qu'on lui dît : En avant ! Jusqu'à ce moment je ne l'avais jamais vu. Sa haute taille se dressait si droite et si fière qu'il semblait avoir grandi d'une coudée. J'entendais, pendant qu'il marchait à l'ennemi, le râle avide et joyeux de sa poitrine. Les lions rauquent ainsi quand leurs bonds dévorent l'immensité du désert.

Ils disent que, dans mes livres, j'ai déifié la force physique. C'est que je suis faible ; c'est qu'il m'a été donné d'admirer ce merveilleux bienfait de Dieu, sans lequel le courage n'est qu'un flambeau éteint. C'est que j'essayai, ce jour-là même, de soulever une hache de Lochaber pour défendre un frère mourant, et que mon bras débile retomba le long de mon flanc. C'est que le mot vaillance et le mot valeur, aux temps chevaleresques, signifiaient

force; c'est que, plus loin de nous encore, aux jours homériques, le mot force était synonyme du mot vertu!

Gillie! Il fallait le voir! Pour sa fauve ardeur, c'était ici la plus joyeuse de toutes les fêtes. Son pas était souple et gracieux; le vent de sa course faisait flotter sa blonde chevelure; sa lourde épée semblait une plume dans sa main.

A les contempler ensemble, le vieillard et le jeune homme, le cœur se rassurait et s'exaltait. Il n'y avait pas trop contre eux de ces trois Mac-Alpine!

Les pistolets furent déchargés presque à bout portant, sans arrêter la violence du choc. Gillie devança son père, parce qu'il lui fallait Roderick, le tuteur, le tyran de Mary, le lâche qui abusait de son autorité sur l'orpheline pour la traîner à l'autel. Alpine, le second frère, et Roderick se réunirent contre lui, espérant le mettre hors de combat d'un seul coup, tandis que Robin, le troisième, arrêtait Baderaigh.

En ce premier instant, je n'avais d'yeux que pour mon noble Gillie, vers qui tout mon être s'élançait. C'était autour de sa tête comme un cercle de feu, car le soleil perçait un nuage, arrachant aux claymores des milliers d'éclairs. Les coups roulaient sur sa targe, rapides et distincts comme le battement des fléaux sur l'aire. Je distinguais son épée au-dessus des deux autres épées, et je distinguais ses coups plus sonores parmi les autres coups. Ses adversaires étaient deux hercules, mais quand il faisait un pas en avant, tous deux reculaient.

Il était highlander, il était orgueilleux, il était jeune; il combattait pour son orgueil, pour sa haine et pour son amour. Je vous l'ai dit : c'était grande fête.

— A la branche de houx pour Ogilvie!

Le laird avait terrassé Robin d'un coup de hache et marchait au secours de son fils. Un cri de triomphe montait de mon cœur à ma gorge. Ils étaient les plus forts, malgré l'infériorité de leur nombre et l'avantage déloyal dont profitaient leurs adversaires. C'était assez de Gillie contre Alpine et Roderick; la venue du laird allait culbuter la balance : c'était trop. Rien qu'à son approche, je voyais les deux fils de Duncaw reculer et plier.

— A la branche de houx pour Mac-Alpine! cria Baderaigh d'un ton railleur. Trois autres du même clan pour égaliser la partie. Jusqu'où fuirez-vous, fils d'assassin?

Roderick et Alpine fuyaient, en effet, ou du moins rompaient à larges enjambées; mais au moment où la claymore du laird allait fendre la tête d'Alpine, il se retourna, parce que Gillie avait poussé un cri de douleur.

Gillie n'avait pas suivi son père; Gillie était toujours à la même place, debout, mais les deux mains sur sa poitrine. Ce n'étaient pas les deux Mac-Alpine qui l'avaient vaincu. Je devinais : c'était la blessure à peine cicatrisée qui venait de se rouvrir, répandant le sang à flots. La claymore s'échappa de ses mains; je le vis chanceler, puis tomber sur ses genoux.

Je fis comme lui, et mes genoux fléchirent, car mon cœur m'abandonnait.

A la plainte de Gillie trois cris de triomphe répondirent, car, au moment où il tombait, Robin Mac-Alpine, revenant de son étourdissement, se relevait et ressaisissait sa claymore.

Baderaigh était seul contre trois, comme Horace, et ses trois adversaires n'étaient pas séparés par l'inégalité de leurs blessures.

Il resta un instant immobile, non pas qu'il fût épouvanté : je ne sache rien au monde capable d'épouvanter ces hommes de fer; mais parce qu'il fallait un instant de raison à son coup d'œil rapide pour juger la situation. Je crus d'abord que les trois Mac-Alpine allaient se réunir pour l'attaquer, mais telle n'est point la tactique impitoyable de ces luttes à outrance. On achève d'abord le blessé. Si le laird eût agi de même, Robin n'aurait pas été là pour lui barrer le chemin. Les trois frères s'élancèrent ensemble et de différents côtés vers Gillie qui retenait son sang à deux mains et laissait pendre sur sa poitrine sa tête défaillante. Le laird avait prévu leur dessein. Comme il avait moins de chemin à faire pour se rapprocher de son fils, il fut arrivé le premier, et le terrible moulinet de sa hache de Lochaber entoura le blessé d'un mur d'acier.

— A la branche de houx, garçon! cria-t-il en saisissant son bras de la main gauche.

Et pendant qu'il se frayait une route vers ce frêle asile, je vis qu'il était pâle et que ses pauvres yeux se détournaient malgré lui de l'ennemi pour suivre la large trace rouge que Gillie laissait derrière lui. Sa voix tremblait quand il cria encore, mais du fond de son angoisse paternelle, cette fois :

— Highlanders! à la branche de houx pour Ogilvie contre Mac-Alpine!

— Les highlanders, répliqua Roderick avec un éclat de rire sauvage, ne se battent pas pour de misérables mendiants venus d'Irlande!

Alpine et lui se fendirent à la fois comme il achevait. Le laird para les deux coups du même mouvement, et le tranchant de sa hache les rejeta à distance. Quelques pas encore, il atteignait la branche de houx.

Sa large poitrine s'emplit d'air et se vida bruyamment quand il eut déposé Gillie avec précaution sur la bruyère.

— Si personne ne vient, dit-il en saisissant une roche qui siffla et s'en alla terrasser de nouveau Robin, dont le rôle était de tourner la position pour assaillir le blessé par derrière, nous ferons nos affaires tout seul!

Il arracha la branche de houx et la secoua au-dessus de sa tête grise échevelée.

— Toi, s'écria-t-il avec un élan qui me releva sur mes pieds galvanisé par l'angoisse, l'horreur, la curiosité, l'admiration, toi, tu es ici pour nous et tu dois nous servir!

Il tenait l'énorme branche de la main gauche, tandis que sa droite infatigable maniait toujours la hache de Lochaber comme si c'eût été une plume légère. La branche de houx servait de bouclier; ses rameaux chargés de piquants étonnaient et repoussaient l'ennemi. Il y eut bientôt un large cercle autour de mon pauvre Gillie qui faisait pour se redresser des efforts désespérés et qui, parfois, tendait ses bras vers son père, comme pour demander pardon de n'être pas debout à ses côtés.

Le laird n'avait pas besoin d'aide, le laird se multipliait. Un instant, il eut encore contre lui les trois Mac-Alpine, car Robin s'était remis en ligne une troisième fois. Il s'élança; ce n'était plus un homme; il y avait en lui, je vous le dis, une puissance surnaturelle; il s'élança, criant et rugissant, ivre de sa propre vaillance; sa hache tournoya, et j'entendis :

— Un coup pour le Père!

Roderick roula sur la lande.

— Un coup pour le Fils!

Alpine tomba foudroyé.

— Un coup pour le Saint-Esprit!

Robin mordit la poussière.

— A la branche de houx pour Ogilvie!

Il fallait aller jusqu'au bout; moi, j'avais soif du sang

de ces hommes. Mais quand il s'agissait de Gillie, son fils unique et bien-aimé, ce cœur, plus dur que le bronze, devenait un cœur de mère. Il laissa les vaincus terrassés et dispersés sur la bruyère pour courir à Gillie qui dormait, étendu dans son sang. Il le souleva, évanoui qu'il était, si tendrement et si doucement, qu'une larme vint à mes yeux au milieu même de cette tempête d'émotions qui m'oppressait et qui me brisait. Le laird appuya son oreille contre la poitrine de Gillie pour interroger les battements de son cœur; puis, après lui avoir fait de son genou un siége et de son sein un oreiller, il écarta les plis de son kilt avec des précautions infinies, il mit à nu sa plaie, aux lèvres de laquelle la charpie adhérait encore.

— L'enfant était blessé d'avance!... murmura-t-il en fronçant le sourcil.

Sa bouche s'appliqua sur les chairs meurtries et enflammées. Il suça le sang par trois fois. Les yeux de Gillie se rouvrirent.

Et ce fut Gillie qui lui montra du doigt, sans pouvoir parler, Roderick d'un côté, Alpine de l'autre, tous deux debout et revenant à la charge.

Mais il ne lui montra pas, car il ne pouvait le voir, Robin, le troisième frère, caché derrière une touffe de genêts et rechargeant traîtreusement son pistolet. Je dis: traîtreusement, parce que l'usage des armes à feu est ici rigoureusement réglé. Les Ogilvie n'avaient même pas eu le droit de décharger le mousquet et le pistolet de leur champion absent. D'où j'étais, j'apercevais seulement au travers des genêts la toque de Robin Mac-Alpine, et je le croyais hors de combat.

Baderaigh laissa son épée à terre et ne quitta point son fils.

— Nous avons combattu deux contre trois, dit-il de son accent ferme et franc; outre ce désavantage, l'enfant est venu ici blessé; je l'ignorais; je demande trêve.

— C'est aujourd'hui qu'une de nos deux maisons doit tomber, répliqua l'aîné des Mac-Alpine. Si tu veux trêve, avoue que tu as volé la pièce de terre entre le gué de la Shaw et la pièce carrée.

Le laird déposa Gillie sur l'herbe et reprit sa hache en disant :

— Qu'il soit fait selon votre souhait. Je donnerai la pièce de terre à vos trois tombes.

Encore une fois, Roderick et son frère l'assaillirent en même temps. J'étais las de voir couler le sang, comme vous êtes lasses sans doute, mesdames, d'ouïr le récit de cette scène de carnage. Mes yeux se fermèrent malgré moi. Ce ne fut qu'un instant, car, dans l'obscurité, je sentis ma tête tourner et ma poitrine défaillir. La chute d'un corps releva mes paupières. C'était Alpine qui tombait mort sous la hache de Lochaber. Baderaigh passa sur son cadavre, et Roderick s'affaissa, foudroyé à son tour. Son bras gauche pendait horriblement mutilé à son épaule fracassée.

Le laird s'appuya sur sa hache. Il était vainqueur. A ce moment, la tête de Robin remua dans la bruyère. Je vis un éclair et un jet de fumée, tandis qu'une détonation ébranlait ma tête endolorie. Le laird poussa un grand soupir; la hache de Lochaber abandonna sa main qui se crispa sur sa poitrine. Il resta debout deux ou trois secondes, puis il tomba comme un chêne.

Robin se renversa en arrière et rendit le dernier soupir en un râle de sauvage triomphe.

Il ne restait de vivant que Roderick Mac-Alpine, car mon pauvre Gillie, en voyant tomber son père, s'était couché sur l'herbe avec un gémissement d'agonie, et, machinalement peut-être, sa voix défaillante avait lancé vers le ciel qui, seul désormais, pouvait l'entendre :

— A la branche de houx pour Ogilvie!

De minute en minute, il allait s'affaiblissant, et quand Roderick Mac-Alpine, chose effroyable à voir! se prit à ramper vers lui à quatre pattes, comme une bête féroce, Gillie resta incapable de saisir son épée qui gisait auprès de lui. Roderick n'était plus qu'un débris humain, mais il vivait de sa haine. Il avançait lentement, mais sûrement. Sur ses traits convulsifs et dans ses yeux caves où brûlait la frénésie, je lisais l'arrêt du compagnon de mon enfance...

Eh bien! oui, je l'essayai, mesdames, car vous attendez cela de moi, n'est-ce pas? Si misérable que je me sois dépeint, je ne vous ai pas dit que je manquasse de cœur. Sans la conscience profonde que j'avais de mon infirmité,



Mary. Dessin de Bertall.

sans la pensée qui survivait en moi que Dieu allait peut-être envoyer un champion meilleur pour casser l'iniquité de cet arrêt du hasard, je jure que, depuis longtemps déjà, j'aurais quitté ma retraite, et que j'aurais fait de mon mieux pour la branche de houx.

Il n'était plus temps d'hésiter. La distance diminuait entre l'aîné des Mac-Alpine et Gillie. Je m'élançai hors du bois et je saisis à deux mains le manche de la hache de Lochaber.

Mesdames, mes belles dames, c'est ici que j'implore votre miséricorde. Il faut avoir pitié de moi. Je n'ai ni le génie d'Horace, ni sa poltronnerie, mais, hélas! Horace, en cette circonstance, eût-il jeté encore son bouclier pour mieux courir, aurait valu autant que moi. Si vous saviez comme j'admire les héros de roman! Soyez cléments. Je n'ai eu en ma vie que cette seule occasion de faire acte de héros, et je l'ai manquée lamentablement.

A deux mains, je ne pus pas soulever la hache de Lo-

chaber. Roderick était à dix pas de Gillie qui l'attendait, inerte, mais les yeux grands ouverts. Je pris le mousquet. J'ignore si j'aurais pu l'épauler; le ressort de la batterie résista à mes doigts tremblants. Des larmes de rage et de honte aveuglèrent mes yeux.

Roderick était tout auprès de Gillie. Un pas encore, et tout allait finir. Jusqu'à mon dernier jour, je me souviendrai de la joie effrayante qui rayonnait sur les traits décomposés du Mac-Alpine. Sa langue pendait comme celle d'un tigre. Il y avait autour de ses lèvres une grimace de hyène. Il s'arrêta pour savourer à petites gorgées le breuvage de vengeance. Il avait encore de la force, car il put jeter au loin la claymore de Gillie.

— M'entends-tu, Ogilvie? demanda-t-il d'une voix étranglée. Ton père est mort et tu vas mourir. Mary t'aimait, Mary, ma pupille. Je la hais comme je te hais. Elle va être ma femme, m'entends-tu, Ogilvie? demain. J'aurai ma vengeance dans ma maison. Du fond de la tombe les yeux sont ouverts : tu seras à nos noces. Tu me verras maître, tu la verras esclave : un maître sans pitié, une esclave écrasée. Elle est belle, n'est-ce pas? Elle ne sourira plus, jamais, jamais! J'aurai ses larmes!

Un rire hideux grinça entre ses lèvres, puis il acheva:

— Tu m'entends! je sais bien que tu m'entends. Et tu meurs en reniant Dieu, Ogilvie!

J'allais. Il ne me voyait même pas, tant il était acharné à sa proie. J'allais, car j'avais saisi le dirck, la seule arme que je pusse manier. Serais-je arrivé à temps? aurais-je pu quelque chose contre Mac-Alpine qui déjà brandissait sa claymore pour frapper le dernier coup? je ne sais, et j'avoue que j'allais sans espoir.

J'ouvrais la bouche cependant pour détourner l'attention du bourreau et gagner une seconde, quand je le vis chanceler, tomber et se tordre en une suprême convulsion.

En même temps, l'écho aigu et sec d'un coup de carabine de chasse déchira l'air, tandis qu'une voix vibrante qui semblait descendre du ciel lointain disait :

— A la branche de houx pour Ogilvie contre Mac-Alpine!

Dieu et la Vierge avaient suscité un champion pour remplacer celui qui avait déserté son poste. Roderick Mac-Alpine était mort d'une balle dans la tempe. — La voix et la détonation dirigèrent à la fois mon regard. Au sommet de la plus haute des trois murailles, de l'autre côté de la Shaw, la brise matinière emportait un flocon de blanche fumée, et, sur le bord même du précipice, il y avait une jeune fille à cheval, les cheveux déroulés par le vent : ma statue équestre de la veille, mon rêve, Mary, la fiancée de Gillie, qui tenait son fusil de chasse à la main.

Quelques minutes après, elle était à genoux auprès de Gillie évanoui et m'aidait à panser sa blessure. Gillie fut longtemps à recouvrer ses sens. Avant lui, le vieux laird s'éveilla. Je le croyais mort, et personne n'avait songé à le secourir. Il se leva tout seul et tout sanglant, car, sans mentir, ces hommes-là sont de fer : il avait onze blessures. Il jeta sur le champ de bataille un regard étonné. Quand il me vit, il fronça le sourcil.

— Ce n'est pas pour cela que le docteur en loi vous a envoyé chez nous, maître Wat! dit-il sévèrement.

Il aperçut alors seulement Mary Mac-Alpine qui se redressait, non point pour lui qu'elle n'entendait pas, mais parce que Gillie avait poussé un grand soupir en rouvrant les yeux à la fin.

Le laird de Baderaigh s'arrêta et murmura :

— Avons-nous été sauvés par une femme?

— Il vit! s'écria Mary, qui joignit ses deux belles mains et dont le regard s'élança vers Dieu.

Puis elle se tourna vers Baderaigh. Son front hautain et doux à la fois se couronnait d'une légère rougeur. Elle avait pris, sans le savoir, une de ces admirables poses que nul art ne saurait trouver, mais que la nature enseigne.

— Hector Ogilvie, lui dit-elle d'une voix émue, mais nette, et la plus harmonieuse que j'aie entendue en ma vie, ceux qui sont morts étaient mes cousins au quatrième degré par mon père, et je porte le nom qu'ils portaient; mais vous êtes mon oncle par ma bien-aimée mère, qui était la sœur de votre femme ; votre fils m'a donné sa foi, et, s'il plaît à Dieu, je vous nommerai mon père. Je suis venue à la branche de houx pour Ogilvie contre Mac-Alpine.

— Ma nièce, répondit gravement Baderaigh, je ne vous connaissais pas. Entre notre manoir et celui de Duncaw, la vallée était plus large que la mer. La volonté de Dieu est forte dans une faible main, et une fille des highlands a le droit de venir à la branche de houx comme un homme. Après Dieu, je vous remercie... Vous avez, poursuivit-il d'une voix changée par l'émotion, la noble beauté de celle que j'ai perdue. Je vous bénis, ma nièce, et il me plaît que la fiancée de mon fils ait dans les veines le sang de ma femme chérie.

Je montai le joli cheval de Mary et ce fut moi qui allai chercher les gens de la maison. Vous voyez, mesdames, que je fus bon à quelque chose. On fit un brancard pour Gillie, mais le laird regagna le manoir de son pied, appuyé seulement sur le bras du vieux Farquhar.

Mary Mac-Alpine ne retourna jamais au château de Duncaw, qui fut une maison abandonnée. Les trois fils d'Alpine le Rouge eurent sépulture au lieu même où le combat s'était livré, dans la lande de Donegail, entre la croix brisée et le buisson de houx. — Et ce fut une haine éteinte, parce que les morts ne peuvent plus haïr et qu'on ne peut plus haïr les morts. Dans la haute Écosse, il n'y a pas d'autre moyen d'éteindre la haine.

Mary Mac-Alpine régna bientôt en souveraine au manoir de Baderaigh. Entre le vieux laird et son fils, ce n'était pas mon ami Gillie qui était le plus esclave. Elle voulait que Gillie la menât à l'autel sous l'uniforme de la garde noire. Gillie, du consentement de son père, fut soldat au Reicudan-Dhu.

Quand mon père à moi vint au clachan pour les noces, il y avait deux ans que nous ne nous étions vus. Il me serra dans ses bras en pleurant. J'avais la taille, sinon la vigueur d'un homme. L'air vivifiant de la montagne avait tiré tout le parti possible de ma pauvre nature. C'était presque un miracle. Gillie était alors sergent comme son aïeul et portait la hache de Lochaber. Mon père convint que c'eût été pitié d'ôter la plume à la toque de Gillie pour la mettre dans sa main, qui portait si noblement l'épée. C'était sans contredit le plus beau soldat de l'armée anglaise.

Et Mary? oh! Mary avait dix-huit ans; tous les sourires du ciel étaient dans ses yeux bleus. Elle était heureuse; elle aimait, on l'adorait. Mon père augmenta le nombre des captifs attelés à son char.

Mais, pour la première fois, le lendemain des noces, la volonté de Mary ne fut point faite. Elle dit à Gillie: Restez avec nous. Gillie était lion ; il ne laissa pas ses griffes aux ciseaux de la jeune fille.



Il fut un mois à son bonheur, puis il partit. L'année d'après, il revint enseigne. Le jour même où je fus reçu avocat à Edimbourg, il eut, à Londres, sa commission de capitaine. Avant de mourir, Baderaigh, réconcilié avec la gloire de nos armes, le vit colonel de la garde noire.

Et Mary ? Mary était en ce temps-là une adorable femme de trente ans. Elle avait fait comme Mahomet à l'égard de la montagne : voyant que son mari bien-aimé ne voulait pas revenir au manoir, elle était allée à l'armée, et un beau jour...

Ici la pendule sonna, et sir Walter Scott s'arrêta pour écouter. Il crut avoir mal entendu et son binocle interrogea le cadran, qui marquait deux heures après minuit. Il rougit et se leva en murmurant :

— Mesdames, j'avais promis à Mary de me retirer de bonne heure... Mais vous ne pourrez pas manquer, ajouta-t-il en souriant, d'être de l'avis de mes critiques, qui s'accordent à me reprocher mes intolérables longueurs.

On se récria, et la marquise, épouvantée à l'idée de perdre un dénoûment, demanda à genoux la fin de l'histoire.

— Le baronnet, dit la belle duchesse, vient de laisser tomber un nom qui pourrait bien être une péripétie. Diana Vernon est peut-être devenue veuve...

— Il ne faut jamais épouser la muse, charmante dame! l'interrompit vivement l'auteur de *Wawerley*. C'est un précepte bien connu, quoiqu'il ne soit pas dans Horace. Dieu merci, mon pauvre Gillie vivra plus longtemps que moi. J'ai parlé de Mary, parce qu'elle m'attend à l'hôtel Meurice. Je suis à Paris sous l'aile de lord Giles Ogilvie de Baderaigh, vicomte Dartmore et baron Baderaigh, général de division, chargé d'une mission diplomatique particulière ; et je crois vous avoir dit que lady Mary Ogilvie suivait l'armée. Ceci sera, s'il vous plaît, notre dénoûment, à moins que mon ami Gillie ne monte encore un échelon et ne fasse de Diana Vernon milady maréchale...

PAUL FEVAL.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'AMBASSADE DE SIAM.

Nous revenions, il y a quelques jours, d'un long voyage en Italie, que nous vous raconterons bientôt dans ces colonnes. En quittant le château de Monceaux, notre avant-dernière étape, où nous avions fait un pèlerinage aux domaines de Lamartine, nous reprîmes à Mâcon le train-express de Paris, et nous eûmes la bonne fortune de voyager avec M. de Montigny et la fameuse ambassade de Siam. Nous pouvons donc vous décrire *de visu* ces étranges personnages, qui passionnent si vivement la curiosité française.

Le cortége se composait de trente et un individus : trois chefs, Phra-ya-Eribibaddhu-Ratue, surintendant des revenus de l'Etat et proche parent des rois; Phrâ-Nai-Wiri, chef du conseil des grands du royaume, et Phra-Mawang-Wijets, l'un des généraux de la garde du second roi; deux officiers chargés de la surveillance des présents envoyés à l'Empereur ; un secrétaire qui s'appelle Kouraxasambatmunhannaroug ! dix-neuf personnes formant la suite de l'ambassade, et six domestiques qui occupaient une caisse à part, derrière les coupés-lits et le waggon-salon de leurs maîtres.

Tous ces messieurs, très-jeunes, hors le général, se ressemblent... comme des gouttes d'encre, et formeraient d'assez beaux nègres sans la richesse de leurs costumes : culottes et vestes de soie noire, ou jaune, ou bleu ou vert clair. Peu de broderies, si ce n'est sur les ceintures, qui, pour quelques-uns, remplacent — insuffisamment — les pantalons, en se relevant comme une pointe de châle entre les jambes et en s'accrochant snr le ventre à demi-nu ; nous disons à demi-nu par convenance, car nous avons vu plus d'un de ces *inexprimables* se détacher dans le mouvement de la course. Les Altesses, en effet, couraient beaucoup... aux buffets. Elles goûtaient à tous les plats avec ardeur, les repoussaient bientôt comme trop fades, mangeaient les petits pois avec leurs couteaux, versaient des pots de confitures dans leurs fraises, et s'asseyaient sur les restes des oranges et des cerises, achetées par la portière à toutes les stations.

Au milieu du waggon-salon s'élevait une caisse d'un demi-mètre carré, couverte d'étoffe d'or, et contenant 1° une lettre du premier roi, appelé le ***grand roi***, écrite sur une feuille d'or ; 2° les insignes et vêtements royaux de Siam dans les trois positions attribuées à la royauté : sur le trône, sur le palanquin et à cheval ; 3° la couronne royale ornée de pierreries, un collier en rubis, la ceinture royale en or et enrichie de diamants, etc.

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ENCORE LE SALON DE 1861.

M. Adolphe Leleux a exposé *une Noce bretonne.* C'est Brizeux qui lui en a fourni le sujet.

Quand la jeune Ivona, cette fille vermeille,
Se maria, ce fut la noce sans pareille :
Des courses de chevaux, des luttes, un repas
Tel que depuis un siècle on n'en connaissait pas;
Plus de mille invités, des mendiants sans nombre,
Cidre sous le hangar et cidre encore à l'ombre;
Deux cents coups de fusil en passant par le bourg,
Et des musiciens à rendre un homme sourd.

Mme Henriette Browne nous montre plusieurs scènes de harem ; mais, rassurez-vous, traitées avec cette délicatesse qui caractérise son pinceau. La vie des femmes en Orient est un de ces mystères qui préoccupe d'autant plus l'imagination que nul œil indiscret ne semble pouvoir le percer. Ici ce sont des dames turques qui se rendent visite, là des musiciennes qui essayent de charmer par leurs doux accents les ennuis de la solitude. A titre de femme, Mme H. Browne a eu, dit-on, accès dans ces mystérieux palais de Constantinople, et l'exactitude est une des qualités de ces précieuses petites toiles.

M. Biard nous revient d'Amérique avec une collection de tableaux antiesclavagistes. C'est ce que nous appellerons la *peinture philosophique;* mais ses nègres et ses Indiens sont bien laids. Ce n'est pas sans doute une raison pour qu'ils soient esclaves, mais c'est une raison pour qu'un peintre choisisse d'autres sujets.

M. Courbet a exposé cinq toiles, entre autres *le Combat de cerfs se disputant une nouvelle Hélène* et *un Renard sur la neige*. M. Courbet, on le sait, est un fervent apôtre du réalisme et, en reconnaissant la merveilleuse vigueur de sa touche, nous avons plus d'une fois protesté contre son goût. Aujourd'hui, les défauts sont moins sensibles et les qualités plus brillantes. Encore une concession, Monsieur Courbet, et nous serons de votre avis.

Voyez aussi où conduit l'imitation d'un tel maître : M. Lambron nous montre *des Croque-morts en goguette*, avec toute sorte d'accessoires plus réels que récréatifs.

Passons donc vite, pour arriver à M. Breton. *Le Soir*, *les Sarcleuses* et *l'Incendie* sont des toiles remarquables ; nous y avons surtout admiré une tête de femme d'une merveilleuse beauté d'expression rustique.

Le paysage, avons-nous dit, est encore une des gloires de notre Exposition ; entre l'école peut-être un peu trop idéaliste, dont M. Corot a été et est encore la plus complète expression, et l'école trop minutieuse de nos voisins du Nord, s'est formée depuis quelques années une école nouvelle. L'observation plus vraie et moins servile de la nature, tel est le trait qui la distingue. Ce n'est pas le paysage historique et grandiose du Poussin, ce n'est pas le site poétique et nébuleux de M. Corot, ce n'est pas non plus la ferme flamande ou hollandaise avec ses mille détails et ses troupeaux si bien peignés, c'est quelque chose de simple, de frais et de saisissant à la fois, soit que l'artiste se contente de reproduire les sites si bien connus des environs de Paris ou de la France centrale, soit qu'il nous transporte sous le ciel bleu de l'Italie ou dans les sables brûlants du désert.

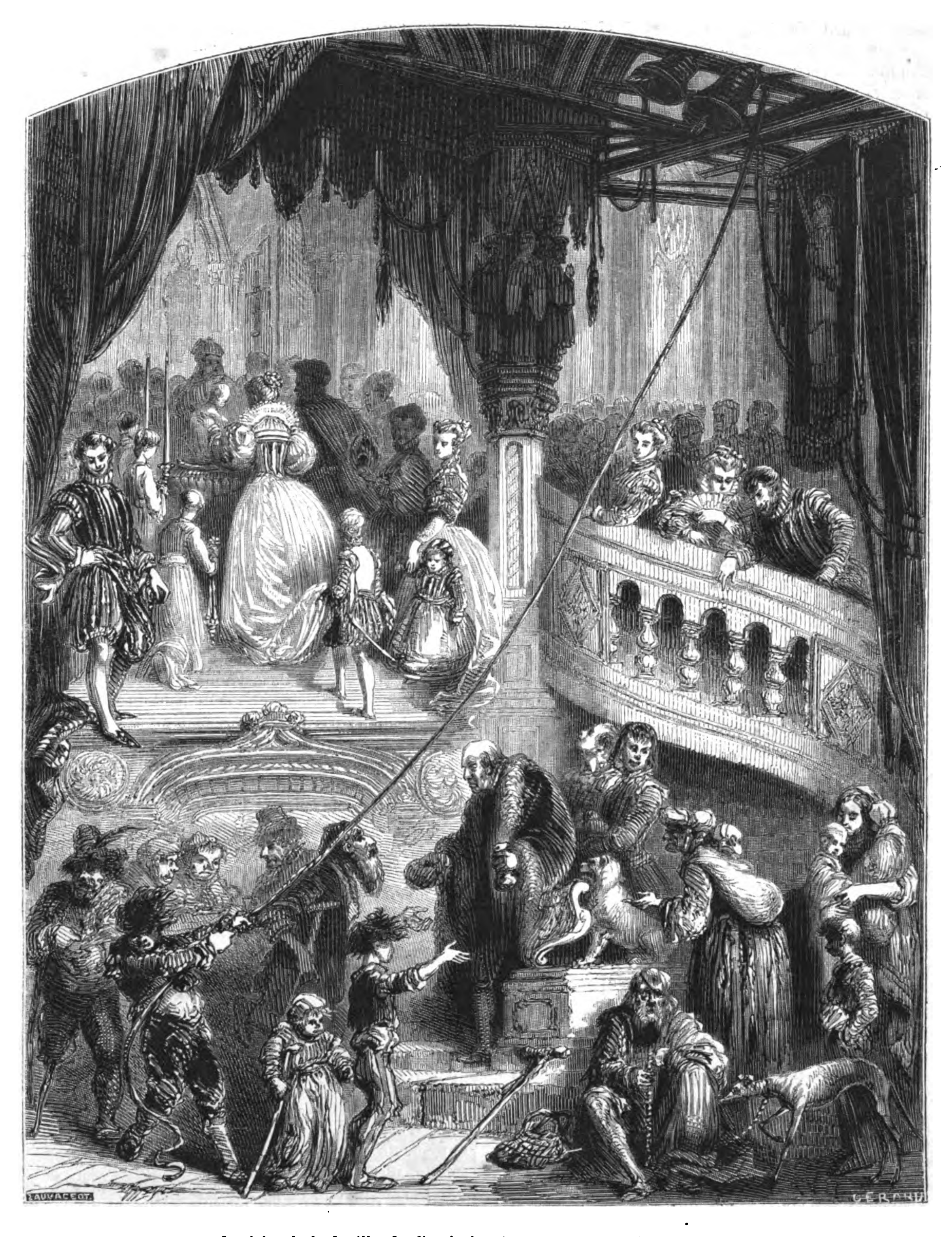
Salon de 1861 : *Au bord de l'eau.* Tableau de M. Français. Dessin de Mariani.

MM. Daubigny, Français, Anastasi, Frère, Fromentin, Lavieille, etc., marchent à la tête de cette nouvelle école, dont l'Exposition de cette année constate encore un nouveau progrès. Malheureusement pour nous, si l'œil ne saurait se lasser de contempler ces frais ombrages ou cette resplendissante lumière, la plume se refuse à en rendre l'effet et le charme. La gravure seule peut en donner une idée ; nous reproduisons donc aujourd'hui le tableau de M. Français : *Au bord de l'eau, environs de Paris*. Une rivière, un homme qui pêche, une femme qui lit ; au fond, des moutons, des barques, des îles, voilà tout ; mais ce tout-là constitue une des toiles les plus justement admirées du Salon. C. W.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7

LES FÊTES DE LA FAMILLE.

LE BAPTÊME. LA LÉGENDE DES LAYETTES.



Les joies de la famille. La fête du baptême. Composition de Sauvageot.

